3 1761 11701718 6


Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/31761117017186

CA1
XC 11
-E99

Governm
Publicati

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 16

Wednesday, March 25, 1992

Chairman: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 16

Le mercredi 25 mars 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of the U.N. Human Rights Commission

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la Commission des droits de la personne des Nations Unies

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
APR 15 1992
University of Toronto

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

24739

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 25, 1992
(24)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:37 o'clock p.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: André Harvey, Walter McLean, Svend Robinson, Christine Stewart.

Acting Member present: Bruce Halliday for Girve Fretz.

Other Members present: Ray Skelly, Stan Hovdebo.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of the U.N. Human Rights Commission. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Monday, February 24, 1992, Issue No. 13.*)

Witness: From the Department of External Affairs and International Trade: Anne Park, Head of the Canadian Delegation to the 48th Session of the U.N. Human Rights Commission.

Anne Park made a statement and answered questions.

At 5:08 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 25 MARS 1992
(24)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 15 h 37, dans la salle 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: André Harvey, Walter McLean, Svend Robinson, Christine Stewart.

Membre suppléant présent: Bruce Halliday remplace Girve Fretz.

Autres députés présents: Ray Skelly, Stan Hovdebo.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité examine la Commission des droits de la personne des Nations Unies. (*Voir les Procès-verbaux et témoignages du lundi 24 février 1992, fascicule nº 13.*)

Témoin: Du ministère des Affaires extérieures et du commerce extérieur: Anne Park, chef de la délégation canadienne, 48e session de la Commission des droits de la personne des Nations Unies.

Anne Park fait un exposé puis répond aux questions.

À 17 h 08, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, March 25, 1992

• 1538

The Chairman: Colleagues, I would like to call the meeting to order. Just before we go to the substantive issues of the day, there are one or two reminders.

We are continuing in our review of the economic implications of southern Africa next Monday at 4.30 p.m. The Liberals have a meeting at 3.30 p.m. until 5 p.m., but we'll hope that one of them can slip out and join us.

• 1540

There's an evening meeting with some officials from the World Bank that Mr. Bosley has arranged for some of us to go to, so there isn't an evening meeting next Monday. I have been pursuing the possibility of a 3.30 p.m. meeting—it won't work for reasons we've just heard—with the foreign minister of Tanzania, given the economic situation there, but I will have some consultations.

If on the Tuesday we can find the time for an informal meeting, I may have a meeting in my office for those who would like to pursue that with Hasasan Deria. We'll get back to you if we can identify a time in his schedule on the Tuesday.

I have circulated some material from the churches on the situation in Malawi.

The Clerk of the Committee: I got the letter translated, but I thought that if I was sending it out to all the members, I should at least have the background information translated as well. It should be available tomorrow.

The Chairman: You have the letter in French, though, the first part that has been translated?

The Clerk: I do, but not with me.

The Chairman: Can we get that? I'd like to consider it while we have witnesses here. Can we get it sent over?

The Clerk: No, I don't think so.

The Chairman: Can you send a messenger for it?

The Clerk: It's somewhere in my office and I don't know where. I can send it out later on.

The Chairman: The translation is not ready on that, but we may have some discussion on it as we proceed.

It's a pleasure to welcome Anne Park, head of the Canadian Delegation to the 48th Session of the UN Commission on Human Rights, held in Geneva. We had a briefing by officials when the meetings were going on and we received an update of what was occurring there. We had a session on East Timor. We had witnesses and we reviewed the situation there. Three members of our committee, none of whom are here today, visited Sri Lanka. So there have

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 25 mars 1992

Le président: Chers collègues, la séance est ouverte. Avant d'en arriver à l'objet même de la réunion, j'aimerais vous rappeler une ou deux choses.

Mardi prochain, à 16h30, nous poursuivrons notre étude de la situation économique en Afrique australe. Les libéraux auront une réunion de 15h30 à 17 heures, mais nous espérons que l'un d'entre eux pourra se libérer pour se joindre à nous.

En soirée, il y aura une réunion avec des représentants de la Banque mondiale; M. Bosley a pris des dispositions pour que certains d'entre nous y participent; nous n'aurons donc pas de séance en soirée lundi prochain. J'ai essayé de voir s'il est possible que nous nous réunissions à 15h30—mais, pour les raisons que je viens d'évoquer, cela ne sera pas possible—avec le ministre des Affaires étrangères de la Tanzanie pour étudier la situation économique de ce pays; mais je ferai des consultations à ce sujet.

Si nous pouvons trouver le temps de tenir une réunion informelle mardi, nous pouvons rencontrer Hasasan Deria dans mon bureau, si cela vous intéresse. Si le ministre a du temps mardi, nous vous en informerons.

J'ai distribué des documents produits par les Églises sur la situation au Malawi.

La greffière du comité: J'ai fait traduire la lettre, mais j'ai pensé qu'avant de l'envoyer à tous les députés, il fallait au moins que je fasse traduire également les renseignements généraux. Tout sera prêt demain.

Le président: Vous avez la lettre en français, la première partie qui a été traduite?

La greffière: Oui, mais pas ici.

Le président: Pouvons-nous l'avoir? J'aimerais y jeter un coup d'oeil pendant que nous recevons les témoins. Pouvez-vous nous la faire envoyer?

La greffière: Non, je ne pense pas.

Le président: Pouvez-vous envoyer un messager la chercher?

La greffière: Elle est quelque part dans mon bureau, mais je ne sais où. Je vais la faire distribuer plus tard.

Le président: La traduction n'est pas prête, mais nous pouvons en discuter au cours de la réunion.

J'ai le plaisir d'accueillir M^me^ Anne Park, chef de la délégation canadienne à la 48^e^ session de la Commission des droits de l'homme de l'ONU, tenue à Genève. Des fonctionnaires nous ont communiqué des informations sur ces réunions et nous ont tenus au courant des débats. Nous avons tenu une réunion sur le Timor oriental; il y a eu des témoins, et nous avons examiné la situation dans ce pays. Trois membres de notre comité, qui sont tous absents

[*Texte*]

been a number of issues where there have been some practical situations in front of the committee. I know there will be some interesting follow-up on those.

I think you have a statement. We welcome Donna Balkan as well. The floor is yours.

Ms Anne Park (Head of the Canadian Delegation to the 48th Session of the UN Commission on Human Rights): Mr. Chairman, I welcome this opportunity to speak with you about the Commision on Human Rights and the results of its recent session. It was a great honour for me to lead the Canadian delegation this year, especially at a time when human rights issues are assuming a greater importance in Canadian foreign policy and indeed in international relations generally. As someone who has dealt with a number of difficult policy issues in government over the years, I can't think of many which are more challenging or more important at this point in time than human rights.

What I propose to do this afternoon is to set out, under five headings, some key information and a brief assessment of what occurred at CHR 48. Hopefully, we will have a lot of time for questions and discussion afterwards.

With regard to preparations for the recent session of the Commission on Human Rights, as the chairman indicated, you have already heard from my colleague, John Noble, about our preparations, in particular the consultations that took place with human rights NGOs in late January. As a newly appointed head of delegation, I found this NGO consultation process to be extremely worthwhile. I see the relationship with the NGOs, fundamentally, as a partnership.

I think we all recognize that the government and NGOs do not necessarily always see exactly eye to eye on some of these issues, but I think we share a number of common objectives and can work together in a way that is supportive and mutually reinforcing. That is what we tried to do in Geneva, where we had an active relationship with the NGOs that attended, both the Canadian groups that went as well as the international NGOs. Indeed, I again will be meeting tomorrow morning with Canadian NGOs to discuss the outcome of the recent session, and as part of the continuing dialogue we want to maintain with them.

• 1545

With respect to the Canadian delegation to the commission in view of the role which this committee plays in the human rights area, I simply want to say that it was unfortunate that parliamentarians could not participate in the commission this year. I share Mr. Noble's hope that it will be possible to resume having parliamentary observers again in future sessions.

As you know, the delegation was affected by the freeze on discretionary expenditures. As a practical matter, this really meant that we had to do more with less. We had, fortunately, a strong and hard-working delegation, which was made up of six experienced individuals. In addition to myself, there were three lawyers, one specialist in indigenous issues, and one generalist with extensive NGO experience. There was additional support from the Government of Quebec,

[*Traduction*]

aujourd'hui, ont visité le Sri Lanka. Le comité a donc pris des initiatives concrètes sur un certain nombre de questions. Je sais que nous allons en assurer le suivi.

Je crois que vous avez une déclaration à faire. Je souhaite également la bienvenue à M^me^ Donna Balkan. Vous avez la parole.

Mme Anne Park (chef de la délégation canadienne à la 48e session de la Commission des droits de l'homme de l'ONU): Monsieur le président, je suis heureuse de l'occasion qui m'est donnée de vous parler de la Commission des droits de l'homme et des résultats de sa dernière session. J'ai eu le grand honneur de diriger la délégation canadienne cette année, à une époque où la question des droits de l'homme prend une importance grandissante dans la politique étrangère canadienne et dans les relations internationales en général. Je me suis penchée, au fil des ans, sur nombre de dossiers difficiles, et je puis dire que je n'ai guère trouvé de sujets qui soient plus stimulants ou plus importants que la question des droits de l'homme.

Cet après-midi, je vais présenter, dans cinq rubriques, quelques informations essentielles et une brève évaluation du déroulement de CDH 48. Ensuite, j'espère que nous aurons beaucoup de temps pour poser des questions et faire des observations.

Pour ce qui est des préparatifs de la récente session de la Commission des droits de l'homme, comme le président l'a indiqué, mon collègue, M. John Noble, vous en a déjà parlé et, en particulier, des consultations qui ont eu lieu à la fin de janvier avec les ONG qui s'occupent des droits de l'homme. Dans mon nouveau rôle de chef de délégation, j'ai trouvé le processus de consultation des ONG extrêmement utile. Je vois nos rapports avec les ONG essentiellement comme une alliance.

Nous savons tous que les pouvoirs publics et les ONG ne sont pas toujours du même avis, mais ils partagent un certain nombre d'objectifs, et leurs actions respectives peuvent être d'un grand soutien les unes pour les autres. C'est ce que nous avons essayé de faire à Genève, où nous avons eu des rapports fructueux avec les ONG participantes, tant canadiennes qu'internationales. Demain matin encore, je rencontrerai un groupe d'ONG pour discuter avec elles les résultats de CDH 48, dans le cadre du dialogue permanent que nous voulons maintenir avec elles.

En ce qui concerne la délégation canadienne à la commission et compte tenu du rôle que joue le comité dans le domaine des droits de la personne, il est bien dommage que des parlementaires n'aient pas pu participer à la commission cette année. J'espère, avec M. Noble, qu'il sera de nouveau possible d'inviter des observateurs parlementaires aux sessions à venir.

Le gel des dépenses discrétionnaires nous a simplement obligés à faire davantage avec moins. Heureusement, la délégation du Canada a été énergique et a beaucoup travaillé. Elle se composait de six personnes expérimentées (trois juristes, un spécialiste des questions autochtones, un généraliste ayant une grande expérience des ONG, enfin moi-même), sans compter les collaborateurs envoyés par le gouvernement du Québec et, bien sûr, la relève, à Ottawa.

[*Text*]

which had someone there for part of the session. There was, of course, back-up in Ottawa. Max Yalden, the Canadian Human Rights Commissioner, also attended the commission and met with NGOs and UN officials.

There were also a number of representatives of Canadian NGOs and aboriginal organizations attending with whom we worked very closely, as I mentioned before. This included the Canadian Council of Churches, East Timor Watch, The War Amputations of Canada, the Grand Council of the Crees of Quebec, and the Four Directions Council. In addition, two representatives of the International Centre for Human Rights and Democratic Development also attended.

With respect to Canada's achievements at CHR 48, I can that despite the smaller size of the delegation this year, we were able to play an even more active role than we have in the past. We made six formal statements. You will see them referred to in the copy of the statement. This is in addition to introductions and explanations of vote, which we also made. We took the lead on six resolutions and co-sponsored 29. So you can see we were very active at the commission in a number of areas.

One of our most important achievements was our initiative to have the commission call attention to the human rights situation in Sri Lanka. This, interestingly, is the first time that Canada in recent years has carried a county issue at the commission. In the past we have tended to focus mainly on what we call the thematic issues or the areas which relate to the structure of the human rights mechanisms and so on. This is the first time we had focused on a country issue.

The chairman's statement, which resulted from that exercise and which we have distributed to you, was the result of long negotiations. The result is that it firmly commits the Sri Lankan government at the highest level to invite the working group on disappearances to return to Sri Lanka this year and also to take the necessary steps to implement the recommendations of the working group. I think, therefore, that it provides a strong basis for maintaining international pressure for an improvement in the situation in that country.

We also made a significant contribution to the development of other issues which I know are of particular interest to you. That is the question of East Timor and also Guatemala. Our efforts in these areas certainly reflected the interest that you took in these issues and your motions gave us the additonal impetus to press further in these areas.

On East Timor, we were active in ensuring that the commission urge the Indonesian government to bring to trial and punish all those responsible for the Dili incident and to implement the recommendations of the special rapporteur on torture and to ensure access to East Timor for additional humanitarian organizations and human rights groups. Some of you may know that at the moment only the International Committee of the Red Cross is allowed into East Timor, and we tried to ensure that they would broaden access for other groups as well.

[*Translation*]

M. Max Yalden, président de la Commission canadienne des droits de la personne, était lui aussi présent, et il a rencontré des ONG et des représentants des Nations Unies.

Il y avait aussi plusieurs représentants d'ONG et d'organisations autochtones canadiennes, avec lesquelles nous avons collaboré très étroitement, comme je l'ai dit plus tôt, notamment le Conseil canadien des Églises, Surveillance Timor oriental, les Amputés de guerre du Canada, le Grand Conseil des Cris du Québec et le Conseil des quatre directions. Mentionnons également deux représentants du Centre international pour les droits de l'homme et le développement démocratique.

Pour ce qui est des accomplissements du Canada à CDH 48, je peux dire que malgré la taille modeste de notre délégation cette année, nous avons pu jouer un rôle encore plus actif que par le passé. Nous avons fait six déclarations officielles, dont vous trouverez la liste dans mon mémoire. Ces déclarations s'ajoutent aux exposés de résolutions et aux explications de votes. Nous avons pris l'initiative de six résolutions et nous en avons appuyé 29. Comme vous pouvez le constater, nous avons été très actifs au sein de la commission dans un certain nombre de domaines.

Nous avons demandé à la commission d'attirer l'attention sur la situation des droits de l'homme à Sri Lanka. Voilà l'un de nos plus importants accomplissements. Il est intéressant de noter que c'était la première fois depuis quelques années que le Canada prenait la direction d'un thème particulier au sein de la commission. Autrefois, nous avions tendance à nous concentrer essentiellement sur ce que nous appelons les questions thématiques ou les domaines se rapportant à la structure des mécanismes des droits de la personne, etc. Pour la première fois, donc, nous nous sommes concentrés sur un thème particulier.

La déclaration du président, qui découle de cet exercice, et que nous vous avons distribuée, a fait suite à de longues négociations. Elle engage sans équivoque les dirigeants de Sri Lanka à inviter de nouveau le groupe de travail sur les disparitions et à prendre les mesures nécessaires pour donner suite à ces recommandations. Par conséquent, elle appelle au maintien de la pression internationale pour que soit améliorée la situation dans ce pays.

Nous avons également joué un rôle important dans l'étude d'autres dossiers qui vous intéressent particulièrement, à savoir ceux du Timor oriental et du Guatemala. Nos résultats sont le reflet de votre intérêt pour ces questions particulières, et vos motions nous ont donné la force d'impulsion nécessaire pour les faire progresser.

En ce qui a trait au Timor oriental, nous avons travaillé de façon active afin que la commission exhorte le gouvernement indonésien à faire traduire en justice les responsables de l'incident de Dili, à mettre en pratique les recommandations du rapporteur spécial sur la torture, et à assurer l'accès des organisations humanitaires et des groupes de défense des droits de la personne au Timor oriental.

[*Texte*]

The statement also requests the UN Secretary-General to follow closely the situation in East Timor and to keep the commission informed at its next session next February.

• 1550

With respect to Guatemala, there was not sufficient support among the delegations at the conference to move consideration of that issue from the so-called advisory services category, 19, to item 12 at this time. However, our efforts and those of other delegations I think were instrumental in substantially improving the substance of the resolution itself. In particular, the door was also open to considering Guatemala under item 12 at next year's session if sufficient progress in improving the situation is not made during the next year.

In addition to these country-related issues, we also achieved important objectives in other areas. In addition to taking our traditional lead on human rights and mass exoduses, which is the realtionship between human rights and the refugee issue, the effective functioning of treating bodies, the freedom of opinion of expression, we were also responsible for introducing for the first time in the commission a resolution on human rights and disability. This was a direct result of the NGO consultation process that took place in January and reflects Canada's strong reputation in this field and the fact of course that the Independence '92 Conference will be taking place in Vancouver.

We also continue to take the lead on the important question of indigenous issues, although the primary focus in this area is not the human rights commission itself but rather the working group, which meets during the summer. Specifically, we took the lead in developing and introducing two resolutions, one of which deals with plans for the International Year for the World's Indigenous People, which is scheduled for 1993, and the mandate of the Working Group on Indigenous Populations itself, which is in the process of drafting a declaration on the rights of indigenous people. Throughout the development of these resolutions, we worked very closely with both Canadian and international indigenous organizations to ensure that their concerns were incorporated into the text.

I should also mention that throughout the session—in various speeches and other ways—we urged that the commission pay greater attention to integrating the concerns and issues related to women, indigenous people, and other vulnerable groups into overall human rights questions. We see this integration as an important dimension of the UN's human rights activities and we will continue to raise the profile of these issues in preparing for the 1993 World Conference on Human Rights.

With respect to this session of the Commission on Human Rights more generally, Canada of course also contributed to the broader outcome. As those of who have attended past sessions are well aware, the commission can be

[*Traduction*]

La déclaration demandait aussi au secrétaire général de l'ONU de surveiller de près la situation au Timor oriental et d'en informer la commission lors de sa prochaine session, en février.

Même si les appuis n'ont pas été suffisants cette fois parmi les délégations pour faire passer des services consultatifs, qui appartiennent à la catégorie 19, au point 12 la question du Guatemala, nous avons pu, avec les autres délégations, améliorer sensiblement le fond de la résolution. En particulier, on a aussi laissé entendre que la question du Guatemala pourrait être examinée sous le point 12, à la séance de l'an prochain, si la situation ne s'améliore pas au cours des 12 prochains mois.

En plus de ces questions relatives à certains pays, nous avons aussi atteint d'importants objectifs dans d'autres domaines. En plus d'exercer notre rôle prépondérant traditionnel sur des questions comme les droits de l'homme et les transferts de populations, le rapport entre les droits de l'homme et la question des réfugiés, le fonctionnement efficace des organismes responsables de l'application des traités ou la liberté d'opinion et d'expression, nous avons aussi pris la responsabilité de la résolution sur les droits de l'homme et les infirmités. Cette initiative résulte directement du processus de consultation des ONG qui a eu lieu en janvier, et elle reflète l'excellente réputation du Canada à ce chapitre. Elle reflète aussi le fait que la conférence Indépendance 92 aura lieu à Vancouver.

Nous avons aussi exercé un rôle prépondérant dans les deux résolutions relatives aux questions autochtones, encore que le point de contact dans ce domaine ne soit pas la commission elle-même, mais le groupe de travail sur les populations autochtones, qui se réunit durant l'été. Les deux résolutions traitaient de plans pour l'année 1993, l'Année internationale des peuples autochtones du monde. Elles portaient aussi sur le mandat du groupe de travail, qui s'applique à rédiger une déclaration sur les droits des peuples autochtones. Tout au long de l'élaboration de ces résolutions, nous avons collaboré étroitement avec les organisations autochtones, tant canadiennes qu'internationales, pour nous assurer que leurs préoccupations étaient prises en compte dans le texte.

Je tiens aussi à mentionner que pendant toute la durée des travaux de la commission—dans divers discours et par d'autres moyens—nous avons insisté pour que celle-ci accorde une plus grande attention à l'intégration des préoccupations des femmes, des autochtones et d'autres groupes vulnérables dans le dossier général des droits de l'homme. Nous considérons cette intégration comme un aspect important des activités de l'ONU en faveur des droits de l'homme, et nous continuerons de la mettre en évidence en vue de la Conférence mondiale sur les droits de l'homme qui aura lieu en 1993.

D'une manière générale, le Canada a contribué au résultat global de la 48^{e} session de la Commission des droits de l'homme. Comme le savent ceux d'entre vous qui ont participé aux sessions précédentes, la commission est souvent

[*Text*]

a difficult forum in which to operate. Like other UN bodies, it is bound by procedures and traditions that have not changed a great deal over the years, and progress tends to be slow. It is made not by leaps and bounds but step by step, and for the most part resolutions tend to build on what has happened in previous years. It is further complicated by a long-standing tradition of consensus decision-making. It is generally agreed within the commission that a resolution adopted by consensus is more effective than one that goes to a vote. This is because if a resolution goes to a vote, the country against whom the resolution is made will tend to resist it, and even disregard its conclusions, whereas if a country is willing to sit down and negotiate and co-operate with the commission, we can sometimes get them to make specific commitments and involve them in the outcome and therefore have an opportunity to have a follow-up process, which can be more effective.

Further complicating this whole situation, of course, is an atmosphere that is highly politicized, with divisions between north and south and in the past between east and west. This year we and others were somewhat concerned about what the impact would be of an enlargement of the commission. As you know, the commission was made up of 43 member countries. It was enlarged this year to 53, but they were all developing countries, and many of them countries with poor human rights records. So we were concerned of what impact that might have on the commission. It left some uncertainty.

At the same time, however, it became very clear during this session that the political, social, and economic changes that are taking place in the world as a whole are having a positive impact. The traditional east-west barriers that have plagued the UN system for years have all but collapsed. With the exception of Yugoslavia, we saw in the commission all of the east European commission members and Russia voting consistently with the western group. Indeed it was sometimes remarkable to listen to the speeches being made by some of these countries, and the Russian foreign minister, Mr. Kozyrev, was very forward-looking and constructive in his approach.

• 1555

In addition, we also saw this year a more positive approach by a number of other countries, notably some of the Latin American countries. I think this is helping to break down not only the east-west but also the north-south barriers that have made it difficult in the past to focus on the issues themselves. As a result, there were a number of important successes in the commission in addition to the ones I've already mentioned. First the commission succeeded in maintaining momentum on the major human rights issues in Iran and Iraq, passing resolutions there. There was a major breakthrough on Myanmar, which in the past has been considered only through a confidential process of the commission, but was this year brought into the public domain with a strong resolution expressing serious concern about the situation in that country and the appointment of a special rapporteur.

[*Translation*]

une tribune difficile à utiliser. Comme les autres organismes des Nations Unies, elle est liée par des procédures et des traditions qui n'ont guère changé depuis des années. En général, l'ONU ne progresse pas à pas de géant, mais à petits pas. La majeure partie des résolutions s'appuient sur celles qui ont été adoptées lors de sessions précédentes. La tradition qui consiste à établir un consensus vient compliquer la situation. Les membres de la commission conviennent généralement qu'une résolution adoptée par consensus est plus efficace qu'une résolution mise aux voix. Cela s'explique par le fait que si une résolution est mise aux voix, le pays visé aura tendance à s'y opposer, et même à en rejeter les conclusions; tandis que si un pays est disposé à négocier et à collaborer avec la commission, nous pouvons l'amener à prendre des engagements précis et à participer à la solution du problème, ce qui nous permet de suivre l'évolution de la situation et de travailler avec plus d'efficacité.

Un autre fait qui vient compliquer les choses, c'est le climat extrêmement politisé où les divisions entre le Nord et le Sud sont en voie de remplacer la polarisation Est-Ouest de naguère. Cette année, le Canada et d'autres pays ont craint les répercussions de l'adhésion de nouveaux membre à la commission. Comme vous le savez, celle-ci comptait 43 pays membres. Cette année, ce nombre est passé à 53, et les nouveaux membres sont tous des pays en développement; bon nombre d'entre eux ont un dossier médiocre en matière de droits de l'homme. Nous nous sommes donc demandé quelles en seraient les répercussions sur la commission. À ce niveau, il y a eu de l'incertitude.

Par ailleurs, il était clair que les changements politiques, sociaux et économiques qui se produisent dans le monde entier ont un effet positif sur la commission. Les barrières traditionnelles entre l'Est et l'Ouest, qui entravaient les activités des Nations Unies, se sont presque toutes effondrées. À l'exception de la Yougoslavie, tous les pays est-européens membres de la commission et la Russie ont constamment voté dans le même sens que les pays occidentaux. Il était d'ailleurs parfois incroyable d'entendre les discours de certains de ces pays, et le ministre des Affaires étrangères russe, M. Kozyrev, en particulier, a eu une approche très constructive et tournée vers l'avenir.

D'autre part, un certain nombre d'autres pays ont cette année adopté une attitude plus positive, notamment parmi les pays d'Amérique latine. Cela aide à faire tomber non seulement les barrières Est-Ouest, mais également les barrières Nord-Sud, qui ont parfois empêché de s'intéresser aux problèmes eux-mêmes. La commission a donc pu se féliciter d'un certain nombre de succès en plus de ceux que j'ai déjà mentionnés. Tout d'abord, elle a réussi à maintenir l'élan acquis dans d'importants dossiers relatifs aux droits de l'homme, comme ceux de l'Iran et de l'Irak, en adoptant des résolutions. On a réalisé d'importants progrès concernant le Myanmar, qui est passé de la catégorie confidentielle à l'examen public grâce à une résolution ferme qui exprimait l'inquiétude de la commission sur la situation des droits de la personne dans ce pays et qui nommait un rapporteur spécial.

[*Texte*]

The main resolution on the human rights situation in South Africa was more comprehensive and balanced than before in reflecting the changes taking place in that country. Some of the resolutions relating to thematic mechanisms, the structure that makes the Human Rights Commission work, were also sustained and strengthened—like the rapporteurs on torture and on executions, who are vital to this process.

The door was also opened to new initiatives in the future, notably a possible emergency mechanism that would allow the Human Rights Commission to deal with urgent situations that arise. It is not now able to do that. There is no way in which the commission can step in when a particular crisis emerges, and we have made some progress in trying to get an emergency mechanism started.

At the same time, I think we have to recognize that there were frankly some disappointments at this session of the commission. China successfully blocked a resolution that dealt with the human rights situation in China, including Tibet, despite the efforts of all members of the western group, most of the Europeans, and for the first time Japan. I think this illustrates the difficulty the commission has always had in dealing with human rights violations in large, powerful countries, or in this case where territorial questions are also perceived to be involved.

The commission also failed to deal with such recent crisis situations of concern to Canadians as the Nagorno-Karabakh problem or the situation in Yugoslavia, despite, I might say, some very strong efforts on our part to try to have the commission do this. Again this shows how difficult it can be to get the commission's agenda brought up to date and to deal with current developments associated in particular with ongoing military conflicts and civil strife.

There was also, unfortunately, little change in the tone of resolutions dealing with the occupied territories issue, little recognition of the peace process we had hoped might, but did not, take place.

With respect to the future, I think as the world continues to change and evolve, the commission itself will change and adapt to new situations. The main issue confronting us remains how best to keep this commission clearly focused on major human rights abuses, which still unfortunately persist in a great many parts of the world, while also assisting and encouraging the growing number of countries that are genuinely trying to improve their human rights records. It is not always an easy task, but I think it is worthwhile. The Commission on Human Rights is the only vehicle we have at the global level to deal with these issues, and while we can become active regionally bilaterally and in other multilateral organizations, this does not substitute for the kind of global thrust one can have through the UN Commission on Human Rights.

[*Traduction*]

La principale résolution sur la situation des droits de l'homme en Afrique du Sud a été la plus complète et la plus équilibrée jamais présentée et tenait compte des changements en cours dans ce pays. Certaines des résolutions portant sur les mécanismes thématiques, la structure qui permet à la Commission des droits de l'homme de fonctionner, ont également été soutenues et renforcées -notamment les rapporteurs sur les tortures et les exécutions, qui sont essentiels à ce processus.

La porte a été ouverte en prévision de nouvelles initiatives, dont un éventuel mécanisme d'urgence qui permettrait à la Commission des droits de l'homme, entre ses sessions, de faire face à des situations urgentes. Cela ne lui est pas possible actuellement. La commission n'a aucun moyen d'intervenir en cas de crise, et nous avons essayé de mettre sur pied un tel mécanisme d'urgence.

Il faut aussi reconnaître qu'il y a eu certaines déceptions durant cette session de la commission. La Chine a réussi à bloquer une résolution sur la situation des droits de l'homme dans ce pays, notamment au Tibet, et ce, en dépit des efforts déployés par tous les membres du groupe occidental, la plupart des Européens et, pour la première fois, le Japon. Cette situation démontre qu'il demeure difficile d'aborder la question des violations des droits de l'homme dans des pays vastes et puissants ou, comme dans ce cas, lorsque des questions territoriales sont en jeu.

La commission n'a pas réussi non plus à examiner des crises récentes qui intéressent tout particulièrement les Canadiens, dont celles du Nagorny-Karabakh et de la Yougoslavie, malgré certains efforts très fermes de notre part. Cette situation montre bien à quel point il peut être difficile d'adapter rapidement l'ordre du jour de la commission en fonction des derniers événements survenus, en particulier à l'occasion d'importants conflits militaires et civils.

Malheureusement, le ton des résolutions portant sur les territoires occupés par Israël a peu changé en dépit du processus de paix actuellement en cours.

Quant à l'avenir, le monde se transforme, et la commission continuera de s'adapter à cette évolution. Le principal problème auquel nous sommes confrontés, c'est de voir comment la commission peut le mieux continuer de concentrer ses efforts sur les principaux cas de violations des droits de l'homme, qui restent malheureusement une réalité dans de très nombreuses régions du monde, tout en aidant et en encourageant les pays qui tentent réellement d'améliorer leur dossier à cet égard. Ce n'est pas toujours facile, mais cela en vaut vraiment la peine. La commission demeure le seul mécanisme dont nous disposons pour prendre, à l'échelle mondiale, des mesures à ce sujet. Quelle que soit l'importance de notre participation au sein d'institutions régionales bilatérales ou d'autres organisations multilatérales, ces dernières ne remplaceront pas la portée mondiale que peut avoir la Commission des droits de l'homme des Nations Unies.

[*Text*]

• 1600

The UN's human rights activities should continue to receive priority attention as we prepare for the next session of the commission, and for the World Conference on Human Rights that is scheduled to take place in June 1993, probably in Venice. We are hoping this will provide an opportunity for high-level attention to the relationship between human rights, democracy, and development, provide support for institutional reform of the commission process, and raise the priority of human rights in the UN system and in the allocation of the UN's overall resources.

That concludes my introductory statement, Mr. Chairman. I will be pleased to hear views and to take any questions you or members of the committee may have. Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Ms Park. I appreciate that. We will begin with Mrs. Stewart.

Mrs. Stewart (Northumberland): Thank you very much, Ms Park, for coming to our meeting today. I thank you for your report, and I thank you for your hard work in Geneva.

I would like to ask a few questions. Perhaps the tone of my questions should not be taken to reflect at all on your hard work, but frankly I really wonder at base what we are accomplishing by participating in these meetings in Geneva, because, as you note in one of your comments—and if I can just paraphrase it—it seems to be the fact that it is other events in the world that have a greater impact on whether or not human rights situations improve or deteriorate, and not any activity associated with the workings of the Human Rights Commission in Geneva.

I find, personally—I can only speak from my own personal point of view—the whole process of getting members onto the commission itself to be such a cynical process that very often those countries that are the greatest human rights abusers are the very ones who most want to have a position on the commission, so that it becomes all the more difficult to achieve consensus around the very important issues that occur in the world.

I just start off with those comments. They just reflect my despondency at the ability of the UN Human Rights Commission to be able to effectively deal with human rights issues and if it is not in fact other issues that create the change, and not the work of this commission. However, I am interested that we did take the lead on six resolutions. I think you eluded to them in your remarks here, but I do not know specifically what those are. With regard to Guatemala, were you aware that we passed our motion here in Geneva and that decision arrived to you before that came up?

Ms Park: Yes.

Mrs. Stewart: Okay. The other thing I wanted to ask you about is in relation to East Timor, which frankly is an issue that has been heard quite strongly in Canada in the last months since the massacre at Dili. I hold great dissatisfaction

[*Translation*]

Les activités des Nations Unies en ce qui concerne les droits de l'homme doivent demeurer prioritaires tandis que nous nous préparons en vue de la prochaine session de la commission et de la Conférence mondiale sur les droits de l'homme, qui doit avoir lieu en juin 1993, probablement à Venise. Nous espérons que cette conférence mondiale sera l'occasion de faire valoir, en haut lieu, les liens qui existent entre les droits de l'homme, la démocratie et le développement, qu'elle suscitera des appuis pour une réforme institutionnelle et qu'elle assurera une place plus importante à la question des droits de l'homme dans le système des Nations Unies, de même que pour l'affectation des ressources globales de l'organisation.

Monsieur le président, j'ai terminé. Je serai heureuse de connaître vos opinions et de répondre à vos questions. Merci.

Le président: Merci beaucoup, madame. Nous commencerons par M[me] Stewart.

Mme Stewart (Northumberland): Merci beaucoup, madame, d'être venue aujourd'hui. Merci également de votre rapport, et merci de tout ce que vous faites à Genève.

Je ne voudrais pas que vous voyiez dans le ton de mes questions une critique de tout ce que vous faites à Genève, mais, très franchement, je me demande ce que nous réalisons en participant à ces séances à Genève, car, comme vous l'indiquez vous-même—et je me contenterai de vous paraphraser—il semble que ce soit d'autres événements qui décident en fait davantage si les dossiers des droits de l'homme s'améliorent ou se détériorent et que cela n'a pas grand-chose à voir avec ce que fait la Commission des droits de l'homme à Genève.

Personnellement—et je ne puis vous donner qu'un point de vue personnel—je trouve que tout le processus qui consiste à inviter des pays à devenir membres de la commission est tellement cynique que ce sont très souvent les pays où les droits de l'homme sont les moins respectés qui sont ceux qui tiennent le plus à faire partie de la commission, si bien qu'il est d'autant plus difficile de parvenir à un consensus sur les questions très importantes qui nous inquiètent dans le monde.

Si je dis cela pour commencer, c'est parce que je suis très perplexe quant à la capacité de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies de faire face efficacement aux questions de violations des droits de l'homme. Car ce sont en fait d'autres situations qui apportent des changements, et non pas le travail de cette commission. Toutefois, je me félicite que nous ayons pris l'initiative sur six résolutions. Vous y avez fait allusion dans vos commentaires, mais je ne sais pas exactement de quoi il s'agit. Pour ce qui est du Guatemala, saviez-vous à Genève que nous avions adopté une motion ici? Et cette décision vous est-elle parvenue à temps?

Mme Park: Oui.

Mme Stewart: Bien. Je vais maintenant vous interroger sur le Timor oriental, dont on a beaucoup parlé au Canada ces derniers mois depuis le massacre de Dili. Je ne suis pas du tout satisfaite de la réaction du gouvernement à cette

[*Texte*]

with the government's response to the situation there and in Indonesia, but wondered if the mission of the Secretary-General's envoy who was sent to East Timor was discussed at all, because I gather he went and he has presented a report to the Secretary-General that I heard is a hot potato. They do not know what to do with it because it does not agree, necessarily, with what anybody else is saying.

I also wanted to know which Latin American countries you felt were turning around and becoming more supportive. Thank you.

Ms Park: I will just take each question one by one. With respect to the commission itself and what it is all about, I think the question you ask is a good one; indeed, it is one I asked myself and I asked others when I was first asked to lead the delegation. What is this really all about, and what does it really accomplish?

If I can answer you in a rather personal way, I am persuaded, having gone through this process for six weeks, that it is worthwhile. It is worthwhile because it is a forum that provides, for all its shortcomings, which we all know, a measure of international concern about human rights issues that is important. I think to some extent one can see how seriously governments take it by the extent to which many of them fight very hard not to have a resolution or some other action taken involving them. Countries do not like to be brought before the commission, to have the international spotlight put on them as countries that violate human rights. So in that sense it does have an impact. It's not simply an empty exercise of words. Countries are very concerned about how the commission's activities affect their international image. Of course to some extent that image also influences how other countries will treat them in terms of aid, investment, and so on. So there are connections there.

• 1605

Secondly, the entire commission process provides a very important source of information on what is going on. If you look at some of the reports prepared by the special rapporteurs on torture or executions or whatever, these are often very detailed, excellent reports that provide a lot of information. One finds NGO reports also a very good source of information—Amnesty International and so on. But what you have in the UN system is, if you like, an internationally sanctioned process that provides information on what is happening in some of those countries, which is tremendously useful to governments as well as to international organizations and NGOs themselves.

Through the reports that are made and also through the resolutions and statements and other documents that flow from this process, one has tools with which one can go back to these countries and say, all right, what are you doing to implement this recommendation or that recommendation, or whatever. It enables governments, if they're willing, to keep the pressure on these countries by following up on the resolutions or the recommendations and proposals dealt with at the commission.

[*Traduction*]

situation et à la situation en Indonésie, et je me demandais si la mission de l'envoyé du secrétaire général au Timor oriental avait été discutée, car je suppose qu'il y est allé et qu'il a présenté au secrétaire général un rapport qui, m'a-t-on dit, est pour le moins délicat. On ne sait pas trop quoi en faire, car il ne correspond pas forcément à ce que disent les autres.

Je voudrais également savoir quels sont à votre avis les pays d'Amérique latine qui sont en train de changer d'attitude. Merci.

Mme Park: Je reprendrai chacune de vos questions une à une. Pour ce qui est de la commission et de sa raison d'être, votre question est tout à fait justifiée; je me la suis d'ailleurs moi-même posée et je l'ai posée à d'autres lorsque l'on m'a invitée à diriger la délégation. De quoi s'agit-il? Et qu'est-ce que cela permet de réaliser?

Si vous me le permettez, je vous dirai que, personnellement, je suis persuadée, après les six semaines que j'ai passées là-bas, que cela n'est pas inutile. C'est une tribune utile, qui, malgré tous ses défauts, que nous connaissons tous, permet de mesurer l'importance que revêtent les questions des droits de l'homme sur la scène internationale. Dans une certaine mesure, cela permet de juger de la sincérité des gouvernements, puisque beaucoup d'entre eux font tout ce qu'ils peuvent pour que l'on n'adopte pas de résolution ou pour que l'on ne prenne pas de mesures les concernant. Les pays n'aiment pas que la commission parlent d'eux, et n'aiment pas que les projecteurs internationaux soient tournés vers eux lorsqu'il s'agit de violations des droits de l'homme. En ce sens, la commission joue donc un rôle. Ce n'est pas un simple exercice de paroles vides. Les pays s'inquiètent beaucoup de leur réputation internationale face aux activités de la commission. Certes, dans une certaine mesure, cette réputation influe également sur ce que les autres pays leur accorderont sous forme d'aide, d'investissement, etc. Il y a donc là une dimension importante.

Deuxièmement, tout le processus de la commission offre une source très importante d'information sur ce qui se passe. Si vous considérez certains des rapports préparés par les rapporteurs spéciaux sur la torture et les exécutions, etc., ils sont en général très détaillés et fournissent beaucoup de renseignements. Les rapports des ONG sont également une très bonne source de renseignements—ceux d'Amnistie internationale entre autres. Mais ce qu'offre le système de l'ONU, si vous voulez, c'est un processus sanctionné internationalement, qui permet d'avoir des renseignements sur ce qui se passe dans certains de ces pays, ce qui est extrêmement utile pour les gouvernements ainsi que pour les organismes internationaux et les ONG elles-mêmes.

Grâce à ces rapports et aux résolutions et déclarations et autres documents qui en découlent, on a des outils qui permettent de s'adresser à ces pays pour leur demander ce qu'ils font au sujet de telle ou telle recommandation, etc. Cela permet aux gouvernements, s'ils le veulent, d'entretenir des pressions sur ces pays en leur rappelant les résolutions ou recommandations et propositions dont a été saisie la commission.

[*Text*]

I wouldn't want to suggest the commission in any way is going to solve all the problems of the world. It won't. But I do think it is a worthwhile process and one we should be supporting.

About which six resolutions we took the lead on, these were the effective functioning of treaties, the freedom of opinion and expression, and mass exoduses. These are resolutions on which we've traditionally had the lead. As I indicated, we also added this year the one on disability and human rights. Then there are two resolutions on indigenous issues, one on the International Year of Indigenous People, one on the mandate of the Working Group on Indigenous People. In addition, as I said before, we also took the lead on Sri Lanka.

Guatemala I think we have dealt with. Timor. . .the report of the Secretary-General's envoy was not dealt with at the commission. It was not available during the commission session, and indeed is still not available to governments.

About which Latin American countries were most progressive on human rights issues as measured by their voting, that group would include certainly Costa Rica, Uruguay, Chile, Argentina, probably Brazil, Venezuela to some extent. One could see real changes in those countries, and indeed some of the others also. But those stand out in my mind as the countries which certainly supported the kinds of objectives we were seeking at the commission.

M. Harvey (Chicoutimi): Madame Park, pouvez-vous me définir quelques mesures d'urgence qui pourraient être mises en marche, tel que l'avait recommandé l'Autriche? Est-ce que cette proposition a été acceptée par la Commission? Si oui, j'aimerais que vous me parliez un peu de ces mesures d'urgence pour rendre notre action un peu plus efficace.

• 1610

Ms Park: With respect to the idea of an emergency mechanism, as I said before, there is now no such mechanism in the commission. The Austrian delegation took the lead in developing a resolution that would provide for such an emergency mechanism and that resolution is available.

It does not go so far as to actually put such a mechanism in place; it's going to require more work and more discussion among governments. It's something we will be returning to in the context of the commission next year and I would think quite possibly also the World Conference on Human Rights.

I think there's a general recognition on the part of many governments that something of this kind is needed. As you will appreciate, there is also considerable nervousness on the part of some governments as to what this would actually mean. The idea of a someone from the UN who could suddenly sort of turn up on one's doorstep uninvited is not necessarily welcomed by all countries.

So the actual procedure that would be used is extremely important and will have to be worked out in some detail, but I think there is considerable momentum for that idea at the commission.

M. Harvey: Quels sont les gouvernements qui ont manifesté le plus d'inquiétude?

[*Translation*]

Je ne veux absolument pas dire que la commission va résoudre tous les problèmes du monde. Pas du tout. Mais j'estime que c'est un processus valable, que nous devrions appuyer.

Quant aux six résolutions sur lesquelles nous avons pris l'initiative, elles portaient sur le bon fonctionnement des traités, la liberté d'opinion et d'expression et les grands exodes. Ce sont des résolutions sur lesquelles nous avons toujours pris l'initiative. Nous avons ajouté cette année la résolution sur les droits de l'homme et les infirmités. Et puis, il y a deux résolutions relatives aux questions autochtones, une sur l'Année internationale des peuples autochtones, une autre sur le mandat du Groupe de travail sur les populations autochtones. En outre, nous avons pris l'initiative de la résolution sur le Sri Lanka.

Le Guatemala, nous en avons parlé. Le Timor. . . le rapport de l'envoyé du secrétaire général n'a pas été discuté à la commission. Il n'était pas disponible durant la session, et il n'a d'ailleurs pas encore été communiqué aux gouvernements.

Quant aux pays d'Amérique latine qui semblent changer d'attitude sur les questions des droits de l'homme, d'après la façon dont ils votent, j'inclurais dans ce groupe le Costa Rica, l'Uruguay, le Chili, l'Argentine, probablement le Brésil, le Venezuela dans une certaine mesure. Il y a une évolution réelle dans ces pays, et dans certains autres d'ailleurs. Mais ceux auxquels je pense ont en tout cas appuyé le genre d'objectifs que nous poursuivions à la commission.

Mr. Harvey (Chicoutimi): Ms. Park, could you identify some emergency measures that could be taken, as it had been recommended by Austria? Was this proposal accepted by the Commission? If it was, I would like you to elaborate a little on these emergency measures that could create a more effective system.

Mme Park: Je répète qu'il n'existe pas actuellement de mécanisme d'urgence au sein de la commission. La délégation autrichienne a préparé une résolution prévoyant un tel mécanisme. Cette résolution existe.

Elle ne va pas jusqu'à mettre sur pied un tel mécanisme; cela va exiger davantage de travail et de discussions entre les gouvernements. Nous y reviendrons dans le contexte de la commission l'année prochaine, et je pense probablement aussi à la Conférence mondiale sur les droits de l'homme.

Nombreux sont les gouvernements qui reconnaissent en effet qu'un tel mécanisme serait nécessaire. Vous comprendrez toutefois que certains autres gouvernements s'inquiètent beaucoup de ce que cela pourrait représenter. L'idée que quelqu'un de l'ONU pourrait tout d'un coup arriver à votre porte sans être invité ne plaît pas forcément à tous les pays.

La procédure qui serait suivie est donc extrêmement importante et devrait être examinée dans tous ses détails, mais je crois que l'idée commence à faire sérieusement son chemin au sein de la commission.

Mr. Harvey: Who are the governments who seem to be the most nervous?

[*Texte*]

Ms Park: Generally, it's the governments, I think, that are most likely to find themselves potentially on the receiving end of such a mechanism. I can't remember offhand exactly who it was. This resolution did not go to a vote. It was worked out among delegations in the process itself, so it was not possible to identify specific countries.

The Chairman: Just by way of supplementary to Mr. Harvey's question, if I may, you speak of political momentum, with the new Secretary-General's appointment and the last General Assembly and then the Security Council's decision to affirm some interventionist activity in terms of humanitarian assistance, which now has begun to set at least some new operating mechanism for the UN. You've raised the question of how it can become more responsive, and you suggest there probably needs to be more political discussion. Did you get signals that the Secretary-General himself will expend any political capital on this issue, for example, during the forthcoming General Assembly?

Are there governments with which Canada might work if we are going to pursue some new, more responsive, more potentially interventionist activity, and have it ourselves in terms of cases where we have...? And we know how sensitive we are, but do you sense there will be some of that kind of momentum carried into the General Assembly, or is this going to be very much in the back rooms?

Ms Park: Well, I understand the new Secretary-General has certainly made some positive statements on human rights issues and the importance of them, which would lead one to believe he intends to give this a priority and that one can expect to see more emphasis on this at the General Assembly, and so on.

I think it's too soon to tell how much momentum there will be and how much support there will be either from within the UN system itself or from governments. The way, of course, in which the commission works now is that governments have to agree, in effect, to receive special rapporteurs and working groups, and so on.

To break through the psychological barrier, if you like, of having governments accept that the UN can, as you say, intervene on its initiative is a fairly major hurdle to be crossed, and I don't think it's one that will be crossed easily, but I certainly think there is more interest in this issue than before, and we should be trying to constructively pursue this kind of idea.

• 1615

The Chairman: Was there fall-out when Ambassador Fortier named names in the third committee in the General Assembly this year, and became more specific in this case? What kind of fall-out did you experience at the commission from that action taken in the fall? Was it helpful or deleterious?

Ms Park: When he named names in his speeches?

The Chairman: In the third committee.

[*Traduction*]

Mme Park: De façon générale, ce sont les gouvernements qui risquent le plus d'être la cible d'un tel mécanisme. Je ne me souviens plus exactement de qui il s'agissait. Cette résolution n'a pas été mise aux voix. Elle a été discutée par les délégations au cours de la session, mais il est difficile de savoir exactement quels pays y seraient réticents.

Le président: Permettez-moi une question complémentaire à la question de M. Harvey. Vous parlez d'un élan politique qui aurait été évident dans la nomination du nouveau secrétaire général, à la dernière assemblée générale, et dans la décision du Conseil de sécurité d'intervenir de façon concrète sur le plan humanitaire, ce qui semble donner au moins quelques nouveaux moyens d'action à l'ONU. Vous demandez comment l'ONU pourrait faire davantage, et vous dites qu'il faudrait probablement multiplier les discussions politiques. Avez-vous eu l'impression que le secrétaire général lui-même usera de son capital politique pour cette question, par exemple, à la prochaine assemblée générale?

Y a-t-il des gouvernements avec lesquels le Canada pourrait collaborer si nous voulons poursuivre une activité peut-être plus interventionniste...? Vous savez combien la question est délicate, mais avez-vous l'impression que ce genre d'élan sera toujours évident à l'assemblée générale? Ou cette question risque-t-elle au contraire d'être limitée aux coulisses?

Mme Park: Je crois que le nouveau secrétaire général a fait des déclarations assez positives sur les questions des droits de l'homme et sur leur importance, et qu'ainsi, l'on peut croire qu'il a l'intention d'y accorder une certaine priorité et d'insister davantage là-dessus à l'assemblée générale, etc.

On ne peut pas encore dire ce que cela donnera ni l'importance qu'y attacheront les gouvernements ou les Nations Unies elles-mêmes. Évidemment, actuellement, au sein de la commission, les gouvernements doivent en fait accepter de recevoir des rapporteurs spéciaux et des groupes de travail, etc.

Obtenir que les gouvernements acceptent que l'ONU puisse, comme vous dites, intervenir de sa propre initiative serait une barrière psychologique assez considérable à franchir, et je ne pense pas que cela puisse se faire facilement, mais il est certain que l'on s'intéresse aujourd'hui davantage à la question qu'auparavant et que nous devons essayer de poursuivre ce genre d'idée de façon constructive.

Le président: Y a-t-il eu des retombées après que l'ambassadeur Fortier eût donné des noms au troisième comité durant l'assemblée générale de cette année et se soit montré plus précis dans ses propos? Quel genre de retombées avez-vous pu constater à la commission à la suite de son intervention à l'automne? Est-ce que ce genre de chose peut aider ou au contraire gêner?

Mme Park: Quand il a cité des noms dans ses discours?

Le président: Au troisième comité.

[*Text*]

Ms Park: Yes, that's right. Canada has traditionally named names, and in my speech in Geneva I also named names, much as did Ambassador Fortier. I think countries do pay attention to being named. I'm aware they're very conscious of having been named. In many cases they're concerned that we've not got it right or we've portrayed them unfairly. So our message is certainly being received in that sense.

M. Harvey: Dans la préparation du scénario de la Guerre du golfe, les Nations Unies ont transformé en une passion incontrôlable le besoin de coordination. Avez-vous l'impression que, si on mettait la même passion pour une action concertée de la part des Nations Unies pour le respect des droits de la personne, pour combattre, entre autres, la faim dans le monde, on pourrait en arriver à des résultats plus probants plus rapidement? Discutez-vous de cela entre vous?

Vous vous réunissez, il y a de grands discours qui se font et chaque pays repart de son côté. C'est vrai dans le domaine de l'aide internationale comme dans presque tous les secteurs d'intervention. Sentez-vous que c'est une préoccupation de la part des membres internationaux que d'essayer de faire preuve d'un peu plus de coordination, que d'utiliser les Nations Unies comme un parapluie d'intervention?

J'ai l'impression que, si on disait qu'on veut vaincre la faim en Afrique d'ici dix ans, il y aurait moyen de réunir ces pays et de dire: On va faire preuve d'un peu d'intelligence au lieu d'aller planter quelques arbres dans un pays et dans l'autre et d'installer des puits qui ne fonctionnent pas. Vous contentez-vous de vous réunir, d'adopter des résolutions et de vous organiser pour sauver la face?

Ms Park: It's a good question.

M. Harvey: C'est ce que les gens me demandent dans la rue chez moi. Pendant la Guerre du golfe, ils ont dit: Ne sont-ils pas extraordinaires? Ils se réunissent pour aller faire la guerre là-bas, alors qu'en Afrique, il y a 40,000 enfants qui meurent tous les matins. Vous vous réunissez, vous avez des réunions, vous faites de beaux rapports, etc. Cela me gênerait d'être aux Nations Unies et de ne pas être en mesure de dire à 30 ou 40 pays: Un instant; on va mettre nos milliards en commun et on va regarder cela cas par cas. On doit être plus rapide de payer des cultivateurs canadiens et d'envoyer quelque chose au fond de l'Afrique. Je suis un peu choqué par ce qui se passe dans le domaine international.

Le plus bel exemple qu'on a eu a été celui de la guerre. Pour faire la guerre, on s'est concertés, on s'est coordonnés et on a eu des résultats en apparence extraordinaires. Merci.

Ms Park: I think it's true. Everyone looks at what happened with the Gulf War when there was a tremendous international co-ordinated effort through the UN largely because several countries, most notably the United States, were very focused on that issue. We were also dealing with a single issue, an event, a single problem.

When we're dealing with human rights we're really dealing with issues that are very complicated, which cut across political and economic issues, and it takes a long time before you see real progress being made. They affect cultural

[*Translation*]

M. Park: Oui. Le Canada, traditionnellement, cite des noms, et, dans mon discours à Genève, j'ai également cité des noms, comme l'ambassadeur Fortier. Je crois que les pays font attention quand on les cite. Je sais qu'ils n'apprécient pas cela. Dans bien des cas, ils prétendent que nous n'avons pas compris ou que nous sommes injustes. Il est donc certain que notre message est entendu.

Mr. Harvey: When preparing the Gulf War scenario, the United Nations changed a need for co-ordination into an uncontrollable passion. Do you feel that, if we were to put the same passion into a concerted effort from the United Nations towards human rights, towards hunger, for instance, we could more quickly get more substantial results?

You meet, long speeches are being made and countries go back their separate ways. This applies to international aid as well as almost any other matter. Do you feel that member states would like to try and co-ordinate their efforts a little better and use the United Nations as a vehicle for action?

I think that if we were to say that we want to eliminate hunger in Africa within 10 years, we could find a way to get these countries together and to say: We are going to try to be a little smarter than going out to plant a few trees in a country and in another country dig a few wells that do not work. Do you only meet, pass resolutions and try and save face?

Mme Park: C'est une bonne question.

Mr. Harvey: That is what the people on the street tell me. During the Gulf War, they said: they are fantastic, they meet to go and fight the war over there when in Africa, 40,000 children die every morning. You meet, you have these meetings, you write great reports, etc. I would be embarrassed to be working within the United Nations and not be able to tell 30 or 40 countries: Hold it! We are going to pool our resources and look at this case by case. We should be able to act more swiftly and to pay a few Canadian farmers for food that we can send to the most remote places in Africa. I must say that I am shocked by what goes on in the international field.

The best example we had was that of the war. To make war, we've talked to each other, we have co-ordinated our efforts and we've had apparently extraordinary results. Thank you.

Mme Park: Vous avez raison. Tout le monde considère ce qui s'est passé dans le cas de la guerre du Golfe, où l'effort de coordination internationale fut extraordinaire au sein de l'ONU, en grande partie parce que plusieurs pays, et en particulier les États-Unis, étaient absolument décidés à agir. Il s'agissait en outre d'une question unique, d'un problème unique.

Quand on parle des droits de l'homme, il s'agit de questions très complexes, qui dépassent les considérations politiques et économiques, et il faut toujours longtemps avant de constater un progrès réel. Cela touche très souvent aux

[*Texte*]

values in many cases, and it's a very difficult problem to organize oneself to deal with. In that sense one does not see the kind of co-ordinated and focused effort on human rights that one sees, for example, on something like the Gulf War.

I think probably there is more that can and should be done by governments together to focus on these issues in a co-ordinated way, and we should be trying to do that.

• 1620

Certainly Canada alone can have some impact, but it will always be limited. We can have much more impact if we are working with countries, including not only western countries, the traditional group we work with, but also the countries of eastern Europe, who are now much more interested in these issues. Those include some of the countries of the developing world, which is becoming increasingly seized of these issues.

One can try to develop more of a momentum to deal with human rights problems, but it will not be easy and it will take time.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Mr. Chairman, I too would like to thank Ms Park and Ms Balkan for appearing before the committee.

I will preface my comments, as Ms Stewart did, by making it clear we are not shooting the messenger here. But when I view the outcome of the most recent session of the United Nations Human Rights Commission, I see it as an abject failure. I see the response of the commission to human rights concerns around the world as displaying breath-taking hypocrisy. I am somewhat—I am not sure "bemused" is the right word—saddened by Ms Park's glowing and warm statements to the effect that Russia, eastern Europe, Argentina, and Chile are now taking a stand closer to the west's on resolutions. That is no surprise, for Heaven's sake. We know there have been political developments in these countries, they have governments that in many cases are desperately seeking support from the World Bank, from the IMF, particularly the eastern European countries and Russia; and we know the kind of strong-arming that takes place by the United States within that forum to get votes on these resolutions.

Perhaps the most glaring example of the hypocrisy of this group and the failure of this commission is that they could fail to pass a strong resolution under item 12 on Guatemala, where there is torture, where there are disappearances, death, starvation. They failed to pass a resolution on China, with very serious human rights violations. On Indonesia, where there has been a massacre in East Timor, you have a chairman's statement. Big deal. That is the lowest possible form of censure there can be out of the commission. In Sri Lanka—I was one of the members of the delegation that just returned from there—there are very, very serious human rights abuses. There is not one resolution of substance on any of those countries. Yet who is singled out for item 12 consideration, a special rapporteur? Cuba.

[*Traduction*]

valeurs culturelles, et il est très difficile de s'organiser pour obtenir des résultats. Dans ce sens, on ne peut envisager dans le domaine des droits de l'homme le genre d'effort concerté et coordonné que l'on a vu à propos de la guerre du Golfe.

Il est probable que l'on pourrait et que l'on devrait faire davantage pour coordonner les efforts dans ce sens, et c'est ce que nous devons essayer de faire.

Certes, le Canada à lui seul peut avoir une certaine influence, mais celle-ci sera toujours limitée. Notre influence peut être beaucoup plus grande si nous collaborons avec des pays, et pas seulement avec des pays occidentaux avec lesquels nous collaborons traditionnellement, mais également avec les pays de l'Europe de l'Est, qui s'intéressent maintenant beaucoup plus à ces questions. Cela inclut certains pays du monde en développement, qui lui aussi est de plus en plus au fait de ces questions.

On peut essayer de mobiliser davantage les pays pour faire face aux problèmes des droits de l'homme, mais ce ne sera ni facile ni rapide.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Monsieur le président, je souhaite également remercier M^me^ Park ainsi que M^me^ Balkan d'être venues cet après-midi.

Comme M^me^ Stewart, je précise que mes critiques ne visent pas les messagères que vous êtes. Quand je considère les résultats de la dernière session de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, je vois là un échec honteux. Je considère que, face aux problèmes des droits de l'homme dans le monde, la commission fait preuve d'une hypocrisie ahurissante. Je suis quelque peu—«stupéfait» n'est peut-être pas le bon mot—attristé par les déclarations confiantes de M^me^ Park sur le fait que la Russie, l'Europe de l'Est, l'Argentine et le Chili commencent à se rapprocher de la position de l'Occident sur les résolutions. Cela n'a rien de surprenant! Nous savons que les choses ont évolué dans ces pays, que dans ces pays, dans bien des cas, les gouvernements essaient désespérément de trouver des appuis à la Banque mondiale, au FMI, en particulier des pays de l'Europe de l'Est et la Russie; et nous savons que les États-Unis essaient de forcer la main à ces pays au sujet de ces résolutions.

Peut-être que l'exemple le plus criant de l'hypocrisie de ce groupe et de l'échec de cette commission, c'est qu'elle n'ait pas adopté une résolution ferme afin de faire passer au point 12 la question du Guatemala. Quand on sait que dans ce pays les gens sont torturés, disparaissent, sont tués, meurent de faim. Elle n'a pas adopté non plus de résolution sur la Chine, où les violations des droits de l'homme sont flagrantes. À propos de l'Indonésie, alors qu'il y a eu un massacre au Timor oriental, on se contente d'une déclaration du président. C'est tout. C'est la forme de censure la plus faible qui puisse venir de la commission. Au Sri Lanka—j'étais membre de la délégation qui vient de rentrer de ce pays—les violations des droits de l'homme sont très, très graves. Il n'y a aucune résolution sérieuse sur aucun de ces pays. Par contre, qui fait-on passer au point 12, un rapporteur spécial? Cuba.

[*Text*]

There may very well be human rights abuses in Cuba. Certainly there are human rights abuses in Cuba. But to suggest that Cuba deserves singling out for a special rapporteur. . .and that Canada would co-sponsor that resolution is shameful. Countries like Guatemala have far more serious abuses of human rights.

At least in Cuba, for example, there is an infant mortality rate which is one of the lowest in Latin America. There is decent health care. There is a very, very high standard of literacy among children, and adults, for that matter. There is housing.

I would like an explanation from Ms Park for why Canada was a party to this process. I was there last year. I saw the head of the American delegation, Ken Blackwell—is that it, I can't remember the name—working the corridors, drumming up support for that resolution. But why on earth was Canada a party to that, to the co-sponsorship of that resolution, when in fact this commission was not prepared at least to take similar action with Guatemala and other countries? Why on earth were we a party to that fraudulent approach to human rights?

I have a couple of other questions. I would like to know why Canada abstained on the resolution on the effect of human rights on foreign debt, one of only seven countries to abstain. Two voted against, seven countries abstained, forty-three countries voted in favour, including a number of our western European partners, recognizing that if we are serious about human rights we've also got to talk about economic, social, and cultural rights. Where was Canada on the right to development, and why on earth were we not at least prepared to support that very reasonable resolution, an important resolution on development?

• 1625

I have just two other questions. Ms Park indicated that this year the resolutions on South Africa were more balanced. If that's the case, why did Canada vote against both resolutions on South Africa? They were more balanced. What was our specific concern and objection to the resolutions on South Africa?

Finally, I would like to ask Ms Park to explain why it is that given the profound abuses of human rights in India, particularly in Punjab and Kashmir—and I know that in her item 12 statement she referred to these—Canada wasn't seeking to work with other countries to get a resolution before the United Nations Commission on Human Rights on India to ensure that... Particularly, for example, given the report that just came out today from Amnesty International documenting rape and torture, why is it that we are not prepared to seek a resolution at least under item 19 now, if not item 12, on India?

Ms Park: I do not entirely share your view of the commission. Although certainly, as I said in my statement, there were some achievements, there were also some disappointments. I think we would probably agree on some of the disappointments. It's not a perfect process by any stretch of the imagination.

[*Translation*]

Il y a peut-être des violations des droits de l'homme à Cuba. Il y en a d'ailleurs certainement. Mais dire que Cuba est un cas qui mérite un rapporteur spécial... et voir le Canada coparrainer une telle résolution est honteux. Les cas de violations des droits de l'homme sont considérablement plus graves dans des pays comme le Guatemala.

Au moins, à Cuba, par exemple, la mortalité infantile est une des plus faibles de l'Amérique latine. Il y a des services de santé décents. Le taux d'alphabétisation chez les enfants, et aussi chez les adultes, est très, très élevé. Les gens sont logés.

J'aimerais donc que M^me^ Park explique pourquoi le Canada a pris part à ce processus. J'étais là-bas l'année dernière. J'ai vu le chef de la délégation américaine, Ken Blackwell—c'est bien son nom—qui travaillait dans les couloirs, qui essayait de trouver des pays pour appuyer cette résolution. Mais pourquoi le Canada y a-t-il pris part, a-t-il coparrainé cette résolution, quand, en fait, la commission n'était pas disposée à prendre au moins des mesures similaires vis-à-vis du Guatemala et d'autres pays? Pourquoi a-t-on participé à cette démarche frauduleuse?

Je passerai maintenant à une ou deux autres questions. J'aimerais savoir pourquoi le Canada s'est abstenu au sujet de la résolution concernant les droits de l'homme et la dette étrangère, alors que seulement sept pays se sont abstenus? Deux ont voté contre, sept se sont abstenus et 43 ont voté pour, y compris un certain nombre de nos partenaires d'Europe occidentale, qui ont reconnu que si nous voulons être sérieux dans les questions des droits de l'homme, il nous faut également parler de droits économiques, sociaux et culturels. Qu'a dit le Canada quant au droit au développement? Et pourquoi, grand dieu! N'avons-nous pas au moins appuyé cette résolution tout à fait raisonnable et très importante sur le développement?

Il me reste simplement deux questions à poser. M^me^ Park a indiqué que cette année, les résolutions sur l'Afrique du Sud étaient plus équilibrées. Si tel est le cas, pourquoi le Canada a-t-il voté contre les deux résolutions sur l'Afrique du Sud? Elles étaient plus équilibrées. Qu'est-ce qui nous gênait dans les résolutions sur l'Afrique du Sud?

Pour finir, je demanderais à M^me^ Park de nous expliquer pourquoi, quand on sait combien les cas de violations des droits de l'homme sont graves en Inde, en particulier au Pendjab et au Cachemire—et je sais qu'elle y a fait allusion à propos du point 12—le Canada n'a pas essayé de collaborer avec d'autres pays pour présenter une résolution sur l'Inde à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies afin que... En particulier, par exemple, quand on considère le rapport qu'Amnistie internationale a sorti aujourd'hui sur les cas de viols et de tortures, pourquoi ne sommes-nous pas prêts à tenter d'obtenir une résolution au moins au point 19, sinon au point 12, sur l'Inde?

Mme Park: Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous au sujet de la commission. Comme je l'ai dit, la commission a accompli un certain nombre de choses, mais il y a également eu des déceptions. Nous sommes probablement d'accord sur certaines de ces déceptions. Le processus n'est absolument pas parfait.

[*Texte*]

With respect to the general approach, first of all, why did Canada co-sponsor the Cuba resolution? There has been a Cuba resolution, as you know, for several years. In the past Canada has supported that resolution in light of the human rights situation in Cuba. This year there was a view, our view and certainly the view of a large number of other countries, that the situation in Cuba had deteriorated. But secondly, and perhaps even more importantly, the Cuban government had refused to co-operate with the commission. This was felt by a number of countries to warrant a perhaps stronger response than they had had in the past.

So if you look at the voting record on Cuba you will see that quite a large number of countries co-sponsored... As I recall, a large number of the European countries, for example, and even within the Latin American countries themselves, several of them supported the resolution, whereas they had not done so before. So our decision to co-sponsor really reflected a view that we should be part of this general signal to Cuba that we were more concerned than we had been in the past.

Mr. Robinson: May I just ask a brief supplementary on that? Is it any surprise that Cuba would say to the commission, look at the murders and the tortures and the poverty in Guatemala, and you people are telling us that you want to appoint a special rapporteur for us, but you won't do the same for Guatemala—stop the hypocrisy. Is that really a surprise?

Ms Park: On Guatemala, there were two issues: what kind of resolution and whether the resolution should be under the so-called item 19 or item 12. Item 19 is advisory services. Item 12 is where the country resolutions normally are.

We wanted to have Guatemala considered under item 12 to have a strong resolution, because our view was that while the Cerezo government had taken some positive steps to deal with that situation, the level of human rights violations in that country was high. In other words, intention has not yet been translated into the kind of action that needs to take place in Guatamala.

So what happened there was that we could not get the kind of support we wanted for resolution under item 12. However, the kind of pressure that we were able to exert, we and others, resulted in a resolution that is stronger than it would otherwise have been, and which contains a number of important elements, some of which I mentioned in this statement.

• 1630

We also have in the case of Guatemala a Mr. Tomuschat, who is not called a special rapporteur, but in fact has a role in Guatemala not unlike that of a special rapporteur. If you look at his report, I think you'll see it in many ways parallels the kinds of reports we have where we have special rapporteurs.

So the result was perhaps not what we would have wanted, but it is certainly I think a constructive result, and one that hopefully will keep the pressure on to have some real changes take place in Guatemala.

[*Traduction*]

Quant à la méthode d'approche générale, tout d'abord, pourquoi le Canada a-t-il coparrainé la résolution sur Cuba? Comme vous le savez, il y a plusieurs années qu'il y a une résolution sur Cuba. Par le passé, le Canada l'a appuyée à la lumière de ce que l'on savait de la situation des droits de l'homme à Cuba. Cette année, on a estimé, nous avons estimé et un grand nombre d'autres pays ont estimé que la situation s'était détériorée à Cuba. Deuxièmement, et c'est peut-être encore plus important, le gouvernement cubain a refusé de coopérer avec la commission. Un certain nombre de pays ont ainsi jugé que cela justifiait de réagir peut-être plus fermement qu'on ne l'avait fait dans le passé.

Si vous considérez donc les résultats du vote au sujet de Cuba, vous verrez qu'un très grand nombre de pays ont coparrainé... Si j'ai bonne mémoire, de nombreux pays européens, par exemple, et même certains pays d'Amérique latine, ont appuyé la résolution, alors qu'ils ne l'avaient pas fait jusque-là. Notre décision de la coparrainer résulte du fait que nous estimions que nous devions, avec les autres pays, indiquer à Cuba que la situation nous inquiétait plus qu'auparavant.

M. Robinson: Puis-je simplement vous poser rapidement une question complémentaire à ce sujet? Est-il surprenant que Cuba dise à la commission: regardez les meurtres, les tortures et la pauvreté au Guatemala, et vous voulez nommer un rapporteur spécial pour nous alors que vous n'êtes pas prêts à en faire autant pour le Guatemala—mettez fin à cette hypocrisie. Est-ce vraiment une surprise?

Mme Park: À propos du Guatemala, il y avait deux questions: quel genre de résolution, d'une part, et, d'autre part, cette résolution devait-elle s'inscrire au point 19 ou au point 12? Le point 19 est celui des services consultatifs. Le point 12 est celui sous lequel on inscrit habituellement les résolutions touchant les pays.

Nous voulions que le Guatemala soit examiné au point 12 afin qu'il s'agisse d'une résolution ferme, parce que nous estimions que, bien que le gouvernement Cerezo ait pris certaines mesures positives pour améliorer la situation, la gravité des violations des droits de l'homme dans ce pays justifiait une telle action. Autrement dit, l'intention ne s'est pas encore traduite dans le genre d'action nécessaire au Guatemala.

Ce qui s'est passé, dans ce cas, c'est que nous n'avons pas obtenu le soutien que nous souhaitions pour que la résolution figure au point 12. Toutefois, grâce aux pressions que nous avons pu exercer avec d'autres, nous avons obtenu une résolution plus ferme qu'elle ne l'aurait été autrement, et qui contient un certain nombre d'éléments importants, dont j'ai mentionné quelques-uns dans ma déclaration.

Dans le cas du Guatemala, il y a un certain M. Tomuschat qui s'occupe du dossier; il ne porte pas le titre de rapporteur spécial, mais il joue un rôle analogue. À bien des égards, son rapport ressemble à ceux des rapporteurs spéciaux.

Par conséquent, le résultat n'est sans doute pas celui que nous aurions voulu, mais il est certainement constructif, et nous espérons qu'il permettra de maintenir la pression et de susciter des changements véritables au Guatemala.

[*Text*]

On China, which you also mentioned, we co-sponsored that resolution, and it is unfortunate, as I said in my statement, we were not able to get the kind of support that was needed to pass that resolution.

With respect to the question of debt, we abstained on that resolution, as we have done in previous years, largely because of a concern we have that the Commission on Human Rights is not really in a position to deal with the debt issue.

There is a tendency in this commission, as there is in a number of other UN bodies, to import a lot of concerns into these organizations. While that's not necessarily a bad thing in many instances, it's not always helpful, when that body is not itself charged with or able to influence in any real way a resolution of those issues—and when they are being dealt with in other forums where Canada is playing a very active role.

Mr. Robinson: You do accept that human rights encompass economic, social, and cultural rights as well?

Ms Park: Yes, we do. Indeed, as you'll see in at least one of the speeches I gave, we recognize this explicitly. We also voted in favour of the resolution on right to development. So I think we are quite strongly supportive of the area of economic rights, as well as political and civil rights.

We simply abstained on this issue of debt because we did not feel the commission itself was able to take action or develop a program that would be very practical in that regard.

With respect to South Africa, there were three resolutions. One of them, the main resolution, was this year more balanced and was one we were very happy to support. The other two resolutions did not reflect the same, shall we say, more constructive approach, they did not reflect to the same extent a recognition of what is going on in South Africa, and therefore we did not do that with respect to the other two. But we certainly supported the main resolution on South Africa, and we were pleased to see the kind of movement that took place in development of that resolution.

With respect to India, all I can say is there has not been within the commission to date a view that there should be a resolution on India, or that it would have the requisite support. We're conscious of the situation in India. As you mentioned, it was certainly covered in our statement. And we'll continue to follow that very closely.

The Chairman: Thank you.

Just by way of observation on the issue of debt, following the same logic of compartmentalizing, it's interesting that in the issue of the environment, where there's been a great temptation to isolate the debt and say that has nothing to do with the environment, it is now being increasingly realized that if we're going to deal with the environment issue. . .

[*Translation*]

En ce qui concerne la Chine, que vous avez également mentionnée, nous avons coparrainé cette résolution, et il est dommage, comme je l'ai dit dans ma déclaration, que nous n'ayons pas pu obtenir le genre d'appui nécessaire pour la faire adopter.

Pour ce qui est de la résolution sur la dette, nous nous sommes abstenus, comme nous l'avons fait au cours des années antérieures, surtout parce que nous croyons que la Commission des droits de l'homme n'est pas vraiment bien placée pour traiter de la question.

À l'instar d'un certain nombre d'organismes de l'ONU, la commission a tendance à se pencher sur des questions qui ne relèvent pas de son mandat. Dans bien des cas, ce n'est pas nécessairement mauvais, mais ce n'est pas toujours utile pour un organisme de se pencher sur une question qui ne relève pas de sa compétence ou à laquelle il est incapable de trouver une solution—surtout quand cette question est en train d'être étudiée par d'autres organismes où le Canada joue un rôle très actif.

M. Robinson: Êtes-vous d'accord pour dire que les droits de la personne comprennent également les droits économiques, sociaux et culturels?

Mme Park: Oui. En fait, comme vous pourrez le voir dans au moins un des discours que j'ai prononcés, nous le reconnaissons de façon explicite. Nous avons également voté en faveur de la résolution sur le droit au développement. Par conséquent, nous défendons assez énergiquement les droits économiques, politiques et civils.

Si nous nous sommes abstenus sur la question de la dette, c'est tout simplement parce que nous ne croyons pas que la commission soit capable d'agir ou de mettre en place un programme concret dans ce domaine.

En ce qui concerne l'Afrique du Sud, il y a eu trois résolutions. Cette année, l'une d'entre elles, la principale, a été plus équilibrée, et nous avons été très heureux de l'appuyer. Les deux autres ne participaient pas de la même démarche plus constructive; elles ne reflétaient pas de la même façon les événements en cours dans ce pays; par conséquent, nous ne les avons pas appuyées. Nous avons donc appuyé la principale résolution sur l'Afrique du Sud, et nous avons été heureux de voir la dynamique qui a présidé à l'élaboration de cette résolution.

Pour ce qui est de l'Inde, tout ce que je puis dire, c'est qu'à ce jour, au sein de la commission, on n'envisage pas d'adopter une résolution sur l'Inde, et on ne sait pas si une résolution bénéficierait de l'appui nécessaire. Nous connaissons la situation en Inde. Comme vous l'avez signalé, nous en avons effectivement parlé dans notre déclaration, et nous continuerons de suivre la situation de près.

Le président: Merci.

J'aimerais faire une observation sur la question de la dette. À propos de compartimentation, il est intéressant de constater que la tentation est grande d'isoler la dette et de dire qu'elle n'a rien à voir avec l'environnement; de plus en plus, on se rend compte que s'il faut régler la question de l'environnement. . .

[*Texte*]

The question Mr. Robinson raises of the linkage, and the pressures to divide, is one of the things this committee has addressed before in presenting a subcommittee report on the debt. This issue, when and as the government holds a seminar, I hope will get some airing. Because increasingly, as we look at other interrelated issues, the question of human rights and the capacity to guarantee them with any economic capacity seems to many of us to be very tightly linked.

• 1635

On the follow-up of the South African resolutions, it would seem, if this is old language, that the resolutions brought to the commission differed from the resolutions brought to the General Assembly in New York in December. Is this just catch-up in the system? In other words, are the resolutions this year the same ones that came before to the committee on apartheid but with more modern language, or are there countries actively propagating resolutions that predate the movement now taking place?

Ms Park: I think essentially you're right. One of the resolutions we do not support on so-called adverse consequences was similar to the one tabled in the General Assembly, and we did not support it there either. It simply carried over into the Commission on Human Rights.

It depends in part in these resolutions on who is doing the drafting and how they're developed. Some countries tend to be more hard-line and more resistant to changing their positions, whereas others are more willing to do so, and that sometimes influences the language as well.

The Chairman: Thank you. I'm pleased to have Dr. Bruce Halliday with us today. He is no stranger to these subjects, and as Ms Park will know, he chairs the committee on human rights and the disabled, from which this committee sprang in part. You're very welcome, Bruce, and I know there are some issues you'd like to pursue.

Mr. Halliday (Oxford): Thank you very much, Mr. Chairman.

I'm certainly pleased to be here today to replace one of my colleagues, and to hear the report you've given us, Ms Park. I was particularly intrigued because, as the chairman has said, I have an interest in the issue of disability. I was pleased that Canada was involved in the particular resolution brought forward. I'm wondering what the thrust was of our Canadian presentation, and whether or not you had anybody on your delegation who was disabled and with whom you might have consulted prior to going over some of the issues of concern to Canadians in the area of disability.

Ms Park: Certainly we did have consultations on this prior to Geneva. Mr. Ends, who I'm sure you know well, made very active presentations to us during consultations with NGOs in late January, so we were certainly very sensitized to this issue and interested to see what might be done about it at the commission. We made a statement on the rights of the disabled as an important issue—something we had not done before. Indeed, I was told by some of the

[*Traduction*]

La question de M. Robinson sur le lien, et sur les pressions favorables à la division, a déjà fait l'objet d'un débat au sein du comité et d'un rapport du sous-comité sur la dette. J'espère que, si le gouvernement organise un colloque, on aura l'occasion de discuter de cette question. Car, de plus en plus, lorsque nous examinons d'autres questions connexes, nous nous rendons compte que la question des droits de l'homme et la capacité de les garantir dépendent de la situation économique.

Pour revenir sur les résolutions relatives à l'Afrique du Sud, il semble que les résolutions présentées à la commission étaient différentes de celles présentées à l'assemblée générale à New York en décembre. Y a-t-il eu des modifications? Autrement dit, les résolutions présentées cette année sont-elles les mêmes qui ont été soumises au comité de l'apartheid, mais avec un libellé plus récent? Ou y a-t-il des pays qui prônent activement des résolutions antérieures à la dynamique en cours?

Mme Park: Je crois que vous avez raison. L'une des résolutions que nous n'appuyons pas, qui porte sur les prétendues conséquences néfastes, ressemblait à celle qui a été soumise à l'assemblée générale; là aussi, nous ne l'avons pas appuyée. On l'a tout simplement transmise à la Commission des droits de l'homme.

En partie, tout dépend des rédacteurs de ces résolutions et de la manière dont ces dernières sont révisées. Certains pays ont tendance à être plus radicaux et plus réticents à changer de position, tandis que d'autres sont plus disposés à le faire, et parfois, cela se reflète également dans le libellé.

Le président: Merci. Je suis ravi que M. Bruce Halliday soit là aujourd'hui. Il n'est pas étranger à ces questions, et M^me^ Park sait probablement qu'il est président du Comité des droits de la personne et de la condition des personnes handicapées, dont notre comité est un peu l'émanation. Bruce, nous sommes heureux de vous accueillir ici, et je sais que vous aimeriez intervenir sur certaines de ces questions.

M. Halliday (Oxford): Merci beaucoup, monsieur le président.

Je suis vraiment ravi d'être ici aujourd'hui pour remplacer un de mes collègues et pour écouter le rapport présenté par M^me^ Park. Je suis particulièrement perplexe, parce que, comme le président l'a mentionné, je m'intéresse à la situation des personnes handicapées. Je suis heureux que le Canada ait participé à l'élaboration de la résolution qui a été présentée. J'aimerais savoir quel a été le rôle du Canada, et je me demande s'il y avait une personne handicapée dans votre délégation, et si, au départ, vous l'avez consultée sur les questions intéressant les Canadiens relativement aux personnes handicapées.

Mme Park: En effet. Nous avons eu des consultations avant d'aller à Genève. M. Ends, que vous connaissez certainement bien, a très bien collaboré avec nous lors des consultations avec les ONG à la fin de janvier; par conséquent, nous avons eu l'occasion de bien nous informer sur la question et nous étions disposés à agir dans ce dossier au niveau de la commission. Nous avons donc fait une déclaration sur les droits des personnes handicapées, question

[*Text*]

groups representing the disabled there that Canada had said more on this issue than any other country at the commission. They were very pleased about that.

Just in terms of the mechanics, the subcommission developed a report on this issue. On our delegation, someone very familiar with these issues, Mr. Morantz, had discussions with some of the NGOs in Geneva. He proposed that Canada take the lead in picking up the ball, if you like, from the work done by the subcommission, and develop a resolution for the first time in the commission. We were very pleased to be able to do that.

Mr. Halliday: I was wondering further, Mr. Chairman, if there was any discussion there about the interesting court challenges program we've had in Canada until recently. I may be wrong, but I'm led to believe we're probably the only country that has had that type of program to assure that those who are disadvantaged do achieve their human rights. Was that discussed at all?

Ms Park: No, there was no discussion of particular programs in particular countries. We may have had some general references to that kind of program in our statement, but I would have to check and see.

• 1640

The discussion was on a more general level, recognizing for a quite a few countries this is really new territory. It's not an issue they have devoted a great deal of attention to in the past. I think for many of them, simply getting recognition that this is an issue, this is a dimension of human rights that needs to be addressed, was a very important step. If you look at who actually co-sponsored the resolution with us, you'll see it's quite a wide range of countries, and in some cases some rather surprising countries, who want to be associated with this resolution.

So for us it is a very important first step in dealing with this issue in the context of human rights at the global level. We'll have to see how we can develop it further in future years.

Mr. Halliday: Somewhere in the material we have here I've read a reference to Independence '92, which is to be held in Vancouver next month. Was there some discussion of that? Will anything come out of the human rights meeting you attended that will follow through and be evident in Independence '92, either through the UN or through any of the other countries?

Ms Park: We certainly made other countries aware of Independence 1992, and countries that would not otherwise have known about it did as a result of the discussions we had. I don't think there is anything that specifically connects the human rights commission activities and the conference, but I understand some experts from the commission will be attending. So perhaps that can now start to develop.

Mr. Halliday: I'd like to go on to one other issue that won't be too lengthy, but you won't be surprised if I raise another subject area. You yourself were identifying the linkage between environment and human rights a moment

[*Translation*]

importante sur laquelle nous ne nous étions jamais prononcés auparavant. Au cours des travaux de la commission, certains des groupes représentant les personnes handicapées m'ont affirmé que le Canada en avait dit plus sur la question que tout autre pays. Et ils en étaient très contents.

Côté procédure, la sous-commission a produit un rapport sur cette question. M. Morantz, un des membres de notre délégation, qui connaît très bien ce dossier, s'est entretenu avec certaines des ONG présentes à Genève. Il a proposé que le Canada prenne l'initiative de donner suite aux travaux de la sous-commission, en rédigeant une résolution pour la première fois au sein de la commission. Et nous l'avons fait avec plaisir.

M. Halliday: Monsieur le président, y a-t-il eu un débat sur le programme de contestation judiciaire qui a existé au Canada jusqu'à une date récente? Je peux me tromper, mais je crois savoir que nous sommes probablement le seul pays au monde qui a eu ce type de programme pour veiller à ce que les personnes défavorisées défendent leurs droits humains. En a-t-il été question?

Mme Park: Non. Nous n'avons pas parlé de programmes précis dans des pays précis. Dans notre déclaration, nous avons peut-être fait vaguement allusion à ce genre de programme, mais il faudrait que je vérifie.

Le débat portait sur des questions plus générales, car il s'agissait d'un domaine tout à fait nouveau pour un certain nombre de pays. En effet, ces derniers n'avaient pas encore accordé beaucoup d'attention à cette question. Pour bon nombre d'entre eux, le simple fait de reconnaître qu'il s'agissait d'un problème, d'une dimension des droits de la personne qui mérite d'être étudiée, représentait un pas de géant. Les pays qui ont effectivement coparrainé la résolution sont très divers et, dans certains cas, assez surprenants.

Par conséquent, il s'agit là d'un premier pas important vers le règlement de cette question dans le cadre de la défense des droits de la personne à l'échelle mondiale. Au cours des années à venir, nous verrons comment intensifier nos efforts.

M. Halliday: Quelque part dans la documentation que nous avons ici, on fait allusion à Indépendance 92, qui se tiendra à Vancouver le mois prochain. En a-t-on discuté? La dernière réunion de la Commission des droits de l'homme aura-t-elle une incidence visible au cours d'Indépendance 92, par le biais de l'ONU ou de tout autre pays?

Mme Park: Nous avons certainement informé d'autres pays de la tenue d'Indépendance 1992, et ceux que nous n'avons pas informés l'ont su à la suite des discussions que nous avons eues. À mon avis, il n'y a pas de rapport direct entre les activités de la Commission des droits de l'homme et la conférence, mais je crois que des experts de la commission participeront à la conférence. C'est peut-être un début.

M. Halliday: J'aimerais aborder brièvement une autre question, alors ne vous étonnez pas que je change de sujet. Tout à l'heure, vous avez vous-même parlé du lien qui existe entre l'environnement et les droits de la personne. Je vais

[*Texte*]

ago. I'd like to make a similar linkage between excessive population growth and human rights. Would you concede that the countries you've been identifying as having major problems in human rights, if not always, probably most often do have problems with population pressures?

Ms Park: I must confess I have not myself focused on that particular dimension. It's certainly an issue worth thinking about. The way in which populations have come up in the commission is in a rather different sense. There is a resolution on what we call internal displacement of people—that is, people who are forced to move within countries—and then the one on which we take the lead, the mass-exodus one, which is the movement of people between countries. To my knowledge the commission has not been actively involved in the population-growth question per se.

Mr. Halliday: Perhaps you would like to consider that when you are thinking about the future. It has been my impression that our Department of External Affairs has never been too interested in issues related to population. I refer of course to excessive population growth and high fertility rates in many of these countries. When I say that, I'm not including CIDA, because I know CIDA does take an interest. Maybe we as a country need to take a more serious look at the effects of population growth on a lot of these other issues, including human rights and of course environment, as the chairman mentioned a few moments ago, and how that relates to human rights. There's no doubt about it. If environment relates to human rights, certainly population has to, because where you have excessive population growth you're going to have environment problems.

I find our Department of External Affairs is very skittish, very shy, very reluctant to enter that domaine of even suggesting countries probably should have population policies—not telling them what to do, just suggesting they might have a population policy appropriate to their situation, their culture, and so on. I'd be pleased if you could give that some thought and maybe consider it for future meetings.

Ms Park: Certainly. If you'll allow me, I'll take that one on board and take it back to the department and raise that question with them.

Mrs. Stewart: In my own experience, there is not by any means any direct relation between population and human rights abuses. It is very often the minorities who are unable to defend themselves who are the greatest targets of human rights abuses: native people in Canada, East Timorese, the minorities now in Myanmar, or Burma; very often they are the ones who are the most direct targets. I have a great sensitivity to population and its serious problems, but I don't think there is a direct relationship there.

[*Traduction*]

également faire un lien analogue entre une croissance démographique excessive et les droits de la personne. Êtes-vous d'accord pour admettre que les pays dont vous avez dit qu'ils violaient gravement les droits de la personne ont aussi, sinon toujours, du moins très souvent, une démographie galopante?

Mme Park: J'avoue que je ne me suis pas penchée sur cet aspect de la question. Il s'agit certainement d'une question qui mérite que l'on s'y penche. Au sein de la commission, la question de la démographie a été abordée d'une manière différente. Nous avons formulé une résolution sur ce que nous appelons le déplacement interne des populations—déplacements qui surviennent lorsqu'on oblige des gens à migrer à l'intérieur d'un pays donné—et une autre, à l'instigation du Canada, sur les déplacements massifs de population d'un pays à l'autre. À ma connaissance, la commission n'a pas vraiment étudié la croissance de la population.

M. Halliday: Il faudra peut-être l'étudier lors des prochaines sessions. J'ai l'impression que notre ministère des Affaires extérieures ne s'est jamais vraiment intéressé aux questions relatives à la population. Je parle évidemment de la croissance démographique démesurée et des taux de fécondité très élevés dans bon nombre de ces pays. Je sais par contre que l'ACDI s'y intéresse. En tant que pays, nous devons sans doute étudier plus sérieusement les répercussions de la croissance démographique sur bien d'autres questions, notamment les droits de la personne et, bien sûr, l'environnement, comme le président l'a souligné il y a un moment, ainsi que les répercussions de ces problèmes sur les droits de la personne. Cela ne fait aucun doute. Si l'environnement est lié aux droits de la personne, la démographie l'est aussi, car dans les pays qui connaissent une croissance démographique excessive, il y a également des problèmes environnementaux.

À mon avis, le ministère des Affaires extérieures est très timide, très réticent, quand il s'agit d'explorer ce domaine; il ne veut même pas proposer aux pays concernés d'adopter une politique en matière de population—il ne s'agit pas de leur dicter une conduite, mais tout simplement de leur proposer de mettre en place une politique démographique qui convienne à leur situation, à leur culture, etc. J'aimerais que vous y pensiez et que vous en parliez lors de vos prochaines réunions.

Mme Park: Certainement. Si vous le permettez, je vais prendre note de cette proposition et la soumettre aux autorités du ministère.

Mme Stewart: Autant que je sache, il n'y a aucun lien direct entre la population et les violations des droits de la personne. Il est très fréquent que les minorités qui sont incapables de se défendre sont aussi celles qui subissent le plus d'abus en matière de droits de la personne: autochtones au Canada, Timorais du Timor oriental, aujourd'hui les minorités de Myanmar, c'est-à-dire de la Birmanie; très souvent, ce sont les cibles les plus directement visées. Je suis très consciente des graves problèmes qui touchent la population, mais je ne crois pas qu'il y ait un lien direct.

[*Text*]

• 1645

Mr. Halliday: It is probably more indirect. Myanmar would be a good example where there is rapid population growth, and that may put pressures on a government that leads to oppression of minority groups. It is just a thought.

Ms Park: As I think about this further, one thing we would have to take into account is what would be the most effective place for dealing with this issue, to the extent it is an issue. The UN system of course deals with population elsewhere. There is quite a focus on population. Whether one would want to leave that focus there or start to introduce it into human rights, and what would be the most effective way of looking at it, I don't know. We would have to think about that.

The Chairman: When we are increasingly looking at issues of sustainable development and the temptation to balkanize, you started by talking about the difficulties many of us have worked and struggled with in the UN system. Part and parcel of the struggle going on this week through the preparatory conference for UNCED is that people insist on dividing. Hence the frustration, which Mr. Harvey was expressing, of people on the street. It is tough enough for people who are working in it. It is like producing work for lawyers. These kinds of situations do that. But the generation of political will to start to paint the larger canvas and to try to do some interpretation is part of this new day and one of the questions for the committee as we try to look at these issues. So I join in with what Dr. Halliday is suggesting, that part of our effort in reviewing policies for the new UN is to see how we can be more proactive in looking at the linkages.

I would like to follow up on one or two issues. The Government of South Africa has announced, after the referendum, it is now suspending its stay on executions and will proceed to execute 17 people who are on death row. I wonder what mechanism... In a case like this, where you have had discussions—and the records show on South Africa... What record or capacity to express a view or to be proactive in a case like this does the commission have? What support can Canada anticipate as South Africa begins to feel its way back into the UN family...or anticipate that? What kind of reaction would there be on that issue?

Ms Park: I am not an expert on the issue of circumstances relating to those executions. I would say that in general countries which otherwise support human rights do execute people. It is not something we in this country are in favour of, but other countries do that. So the fact that they are executing people would not per se necessarily trigger anything in the commission.

[*Translation*]

M. Halliday: Probablement, de manière plus indirecte. Myanmar pourrait en être un bon exemple, avec une croissance rapide de la population qui fait pression sur le gouvernement et l'incite à opprimer les minorités. C'est juste une idée qui me vient à l'esprit.

Mme Park: À bien y penser, il faudrait se demander, s'il y a bien là un problème, quel serait le meilleur endroit pour en traiter. L'Organisation des Nations Unies s'occupe par ailleurs de démographie. La démographie fait l'objet d'un grand intérêt. Je ne sais pas s'il faut continuer à la traiter à part ou l'envisager par rapport aux droits de la personne, ni quelle est la meilleure façon de l'aborder. Il nous faudra y penser.

Le président: À un moment où nous nous penchons de plus en plus sur les questions de développement durable et sur la tentation de la balkanisation, vous avez commencé par invoquer les difficultés que nombre d'entre nous ont rencontrées et ont dû surmonter au sein de l'Organisation des Nations Unies. Une bonne part des luttes de pouvoir qui se livrent cette semaine tout au long de la conférence préparatoire de la CNUED vient du fait que les gens veulent se séparer. D'où la frustration, dont M. Harvey s'est fait l'écho, des gens de la rue. C'est déjà bien difficile pour ceux qui travaillent dans le domaine. Cela revient à donner du travail aux avocats. C'est ce qui arrive dans ce genre de situation. Il n'en reste pas moins que la volonté politique de prendre du recul et d'interpréter l'ensemble de la situation est maintenant à l'ordre du jour, et c'est entre autres ce que s'efforce de faire le comité. Je me joins donc à M. Halliday pour proposer que, dans le cadre de notre réexamen des politiques en prévision du renouvellement des Nations Unies, nous cherchions à examiner un peu mieux tous ces liens.

Je vais enchaîner sur deux points. Le gouvernement de l'Afrique du Sud a annoncé, après le référendum, que la suspension des exécutions était maintenant terminée et qu'il allait exécuter 17 personnes qui attendent dans le pavillon des condamnés à mort. Je me demande quel mécanisme... Dans un cas comme celui-ci, lorsqu'il y a eu des discussions—et le dossier parle pour l'Afrique du Sud... À quel titre ou de quelle façon la commission peut-elle intervenir véritablement dans une affaire comme celle-là? Quel appui pourra envisager le Canada à mesure que l'Afrique du Sud va réintégrer la communauté des Nations Unies... peut-il l'envisager? Quelles seront les réactions sur ce point?

Mme Park: Je ne suis pas spécialiste en la matière et je ne connais pas exactement les circonstances entourant ces exécutions. Je dois dire qu'en général, des pays qui sont par ailleurs en faveur des droits de la personne ont recours aux exécutions. Nous n'y sommes pas favorables chez nous, mais d'autres pays le font. Ce n'est donc pas parce que ce pays a recours à des exécutions que la commission doit nécessairement intervenir.

[*Texte*]

The commission also, as you know, meets once a year, and as I indicated earlier, it does not have a mechanism at its disposal yet that allows it to react to specific issues like that. I think in those kinds of circumstances, if one wants to express a concern, it is better to look to other channels—bilateral or other multilateral ways of dealing with that kind of circumstance.

• 1650

The Chairman: Just to follow through on one or two of these kinds of examples, when we get reports, as was relayed to me, that today the Indonesians are expelling the Dutch, if my information is correct, from their country, in light of the fact that the commission has been seized with the question of East Timor and Indonesia, is there a response to this? Or what kind of international triggering is there? Presumably this would come under the category of an emergency situation. It is certainly an emergency if you happen to be Dutch and are living there.

Ms Park: I am not familiar with precisely what it is the Indonesians may be doing with respect to the Dutch. A government like the Indonesian government can, as we can, decide to take action with respect to a particular country if it wishes to do so. Expelling a country per se, or something of that nature, does not trigger a human rights mechanism per se. Certainly with respect to Timor and the Human Rights Commission and Canada is concerned, the Indonesian government is under no illusions about our concerns about the human rights situation in Timor and the need for them to continue and follow through on taking actions to deal with that.

The Chairman: Mr. Skelly.

Mr. Skelly (Comox—Alberni): I was interested in the two resolutions involving the world's indigenous people. The international year that is coming up next year, I am wondering what actions have taken place in Canada. Who is going to be responsible in Canada for co-ordinating the activities for the consultations with indigenous people and for the funding of those activites within Canada and Canada's contribution towards the funding of the international year? Do you have information on that?

Ms Park: With respect to the international year, the Department of External Affairs is very much involved in this and working very closely with the Department of Indian Affairs and Northern Development.

Mr. Skelly: Who would that be in External Affairs?

Ms Park: It is the office Ms Balkan is associated with. Mr. Morantz, who some of you may know as someone who has been very involved in this area for some years, is actively involved in it. He stayed on after the commission was through to take part in a series of technical meetings designed to deal with precisely the questions you raise as to how the international year is going to be handled, how we are going to look at funding, how we are going to organize ourselves.

There is also a strong desire to involve as much as possible the aboriginal people themselves in the plans for this year so that it is not a year that is organized for them by the UN system but rather as a year that is organized by them for

[*Traduction*]

Vous savez en outre que la commission se réunit une fois par an, et, comme je l'ai dit tout à l'heure, elle n'a pas encore de mécanisme à sa disposition qui lui permette de réagir ponctuellement, comme dans ce cas précis. Je crois que dans ce genre de circonstances, si quelqu'un a des préoccupations à exprimer, il est préférable qu'il passe par d'autres canaux—bilatéraux ou multilatéraux—pour régler le problème.

Le président: Toujours dans le même ordre d'idées, lorsque nous recevons des rapports, comme celui qui m'a été communiqué, nous informant qu'à l'heure actuelle les Indonésiens expulsent les Hollandais, si mon information est exacte, de leur pays, étant donné que la commission a été saisie du litige entre le Timor oriental et l'Indonésie, comment doit-on réagir? Y a-t-il une instance internationale pour s'en préoccuper? On peut penser que dans ce genre de situation, il y a urgence. C'est bien évidemment un cas d'urgence pour les Hollandais qui vivent là-bas.

Mme Park: Je ne sais pas précisément ce qu'ont pu faire les Indonésiens aux Hollandais. Un gouvernement comme celui de l'Indonésie peut, comme tout gouvernement, décider de prendre des mesures vis-à-vis d'un pays, en particulier s'il le désire. L'expulsion des ressortissants d'un pays, ou tout agissement de cette nature, ne déclenche pas en soi le mécanisme de protection des droits de la personne. Il est sûr que pour ce qui est de Timor, de la Commission des droits de l'homme et du Canada, le gouvernement indonésien connaît nos préoccupations au sujet des droits de la personne à Timor et sait qu'il lui faut continuer à faire le nécessaire pour y remédier.

Le président: Monsieur Skelly.

M. Skelly (Comox—Alberni): J'ai remarqué avec intérêt les deux résolutions touchant les peuples autochtones du monde. L'année internationale sera célébrée l'année prochaine, et je me demande quelles mesures sont prises au Canada. Qui sera chargé au Canada de la coordination des activités en consultation avec les autochtones et du financement de ces activités au Canada, ainsi que de la participation canadienne au financement de l'année internationale? Avez-vous des renseignements à ce sujet?

Mme Park: Le ministère des Affaires extérieures est très engagé dans la préparation de l'année internationale, en collaboration très étroite avec le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien.

M. Skelly: Qui en sera responsable aux Affaires extérieures?

Mme Park: C'est le service où travaille M^me^ Balkan. M. Morantz, que certains d'entre vous connaissent peut-être parce qu'il s'intéresse de près à la question depuis quelques années, y participe activement. Il est resté là-bas après que la commission a fini ses travaux pour prendre part à une série de réunions techniques visant précisément les questions que vous vous posez au sujet de l'année internationale, c'est-à-dire de quelle façon aborder la question, comment se charger du financement, comment s'organiser.

On cherche aussi à faire participer le plus possible les autochtones eux-mêmes aux projets de cette année, de façon à ce que ce ne soit pas une année organisée en leur nom par les Nations Unies, mais plutôt une année organisée pour eux

[*Text*]

themselves. They should be the ones who are designing the activities and so on. There is a process going on there which I hope will result in something that is useful and constructive for everyone.

Mr. Skelly: With respect to the Declaration of Rights of Indigenous Peoples, what stage is that at, and when can we expect a final document on that?

Ms Park: That is an exercise that is going on in the working group on indigenous peoples, which is part of the subcommission structure that meets in the summer. That group had in the past met effectively for one week, and Canada was instrumental last year in getting that process extended, so it is now effectively two weeks, to allow them to have the necessary time to develop the declaration. My understanding is that the discussions are going quite well but that it will take some time. This is my understanding from the indigenous people themselves who are on this commission, people like Ted Moses and so on, that it will take some time to develop.

• 1655

Of course, what happens to it is once the declaration is drafted by the working group, it then has to wend its way through the system. I think it goes to the sub-commission and then to the commission, so we're clearly in a process here that will take some years, but we are actively supporting it. Indeed, the nature of our resolution that we took the lead on at the commission, was to try to ensure this process had the necessary support from within the commission so it could get on with its work.

Mr. Skelly: Thank you.

The Chairman: I'd like to follow up one or two things that have come before the committee, and issues that have come out of the testimony we've heard. The impression by a number of Canadians who've been following the East Timor situation is that. . .you've mentioned this is a priority issue for the government, but there's an impression that in Geneva our action was in some way to soften somehow the Portuguese resolution vis-à-vis the situation. I wonder if you could speak to that impression. If that is so, why, and if not, how should it be interpreted?

Ms Park: I think, to be very frank with you, the Timor issue was a difficult one in the commission this year. It was difficult for two reasons. One was that by the time the commission considered Timor, considerable action had already been taken to address the situation, both by the Indonesian government itself and by the UN system, so the issue was already sort of in train and being dealt with through the Secretary-General's office.

Some countries then took the view that effectively, if the UN was already dealing with this, why would one want to have another resolution in the commission itself? There was that view on the part of some.

[*Translation*]

et par eux. Ce sont eux qui doivent concevoir les activités, par exemple. Le projet est en marche, et j'espère que l'on arrivera à quelque chose d'utile et de constructif pour tout le monde.

M. Skelly: Au sujet de la déclaration des droits des peuples autochtones, où en est-on? Et quand peut-on s'attendre à avoir un document définitif à ce sujet?

Mme Park: C'est un exercice qu'a entrepris le groupe de travail sur les peuples autochtones, qui fait partie de la sous-commission qui se réunit l'été. Ce groupe s'est déjà effectivement réuni pendant une semaine, et c'est à l'initiative du Canada, l'année dernière, que l'on a décidé d'allonger cette période, de la porter à deux semaines, pour que le groupe ait suffisamment de temps pour élaborer une déclaration. D'après ce que j'entends dire, les discussions vont bon train, mais cela va prendre du temps. Selon ce que me disent les autochtones qui siègent au sein de cette commission, des gens comme Ted Moses, par exemple, il faudra un certain temps pour élaborer cette déclaration.

Bien évidemment, à partir du moment où elle aura été rédigée par le groupe de travail, la déclaration devra suivre son chemin au sein de l'organisation. Je crois qu'elle sera soumise à la sous-commission, puis à la commission et il est évident que la procédure va durer quelques années, mais nous l'appuyons activement. D'ailleurs, la résolution pour laquelle nous avons pris fait et cause à la commission, consistait à faire en sorte que cette démarche reçoive l'appui nécessaire au sein de la commission pour que l'on puisse poursuivre la tâche.

M. Skelly: Je vous remercie.

Le président: J'aimerais enchaîner sur un ou deux points qui ont été relevés devant le comité, et sur des questions évoquées au cours des témoignages que nous avons entendus. Un certain nombre de Canadiens qui ont suivi l'évolution de la situation au Timor oriental ont l'impression que. . . .Vous avez indiqué que c'était une question prioritaire pour le gouvernement, mais on a l'impression qu'à Genève nous nous sommes contentés d'édulcorer quelque peu la résolution prise par les Portugais en la matière. Que pensez-vous de cette impression? Si c'est bien le cas, pourquoi a-t-on agi ainsi et, sinon, comment doit-on interpréter notre action?

Mme Park: Pour être franche avec vous, je dois dire que la question de Timor dont a été saisie la commission cette année a été difficile à traiter. Cette difficulté s'explique pour deux raisons. La première, c'est qu'au moment où la commission s'est penchée sur la question de Timor, quantité de mesures avaient déjà été prises pour remédier à la situation, tant par le gouvernement indonésien lui-même que par l'Organisation des Nations Unies, de sorte que la question était déjà plus ou moins en voie d'être réglée par l'intermédiaire du Bureau du Secrétaire général.

Certains pays sont donc partis du principe que, puisque les Nations Unies s'étaient déjà saisies de la question, pourquoi fallait-il adopter une autre résolution au sein même de la commission? C'est ce qu'ont pensé certains d'entre eux.

[*Texte*]

There was also the fact that the Portuguese took the lead on the resolution, which they did both because they decided to do so early in the process because of their particular historical interest in Timor, and also because they had the current presidency of the commission. This complicated it, because of course their interest is also in the territorial aspect of the issue as well as the human rights aspects. This tended to perhaps politicize the issue a little more than would have been the case had another country from within the European Commission had the lead.

What happened was the Indonesians, who unlike some countries at the commission who basically were not willing to co-operate, said they would like to discuss the language and negotiate, and the EC agreed with them to negotiate the language of a statement—a chairman's statement.

Our role was to try to ensure that this statement was as substantive as possible, as strong as possible, and we worked very actively with the Europeans and with the Indonesians and with other interested countries—Australians, for example—to try to ensure that document was as substantive as it possibly could be. So I guess it's a question of perception as to whether one thinks things were softened or not.

I think the question one has to ask oneself is whether the original resolution as proposed by the Portuguese EC community would in fact have been passed. That is the issue. If one concludes that would not have been the case, then one is clearly better off with a statement that has indeed many of the substantial elements that were essential to us in terms of whatever document emerged from the commission.

I personally think the statement covers many of the areas that were important to Canada, and it's certainly not an outcome I'm at all unhappy with, although I think it is arguably true that it would have been better to have something that was even stronger in terms of commitments.

• 1700

The Chairman: On the the question of Yugoslavia, as I understand it, and if I'm properly informed, there was some active debate and discussion on that. We have had a number of representations on the situation of Somalia, and we've had a number of representations as to whether it's just a matter of race and colour that the United Nations can become so seized of the issue of Yugoslavia.

I know the political realities in my own riding and I know the lobbying that takes place. Therefore I recognize what political pressures deal with. But at the same time we have one of the most horrendous massacres going on, which has been detailed in documentaries on television in the last little while, and there is the situation in Zaire, where officials in our own government recognize that we hold our nose and support continued assistance to Zaire. The situation in Sudan has now been going on for decades, with ongoing horrendous loss of life and lack of any respect for religious or basic human rights.

[*Traduction*]

Il y avait aussi le fait que c'étaient les Portugais qui avaient pris l'initiative de cette résolution, d'abord parce que ce pays avait réagi rapidement en raison de ses liens historiques avec Timor, et ensuite parce que le président en exercice de la commission était portugais. Cela n'a fait que compliquer l'affaire parce que ce pays, bien entendu, s'intéresse à la fois à la dimension territoriale du dossier et aux questions liées aux droits de la personne. La question en a été peut-être un peu plus politisée que si un autre pays de la commission européenne avait pris l'initiative de cette résolution.

Ce qui s'est passé, c'est que les Indonésiens, qui contrairement à d'autres pays de la commission, n'étaient finalement pas prêts à collaborer, ont déclaré qu'ils souhaitaient discuter de la formulation et négocier, et la CE a convenu avec eux de négocier la formulation d'une déclaration—une déclaration faite par le président.

Notre rôle a consisté à faire en sorte que cette déclaration soit la plus précise possible, la plus ferme possible, et nous avons oeuvré très activement, de concert avec les pays européens, avec les Indonésiens et avec d'autres pays intéressés—les Australiens, par exemple—pour que l'on ait un document traitant le plus possible des questions de fond. Je crois donc qu'il y a là une question de perception lorsqu'on se demande si la résolution a été édulcorée ou non.

Ce qu'il faut se demander, à mon avis, c'est si la résolution telle qu'elle a été proposée par la présidence portugaise de la Communauté européenne aurait pu effectivement être adoptée. C'est là toute la question. Si l'on répond par la négative, on peut penser qu'il est alors bien préférable de pouvoir compter sur une déclaration reprenant un grand nombre des questions de fond qui nous paraissaient indispensables de traiter dans un document de la commission, quel qu'il soit.

Je considère personnellement que cette déclaration répond à un nombre d'objectifs jugés importants par le Canada et je ne suis absolument pas mécontent du résultat même si je crois qu'on a quelque raison de penser qu'il aurait été préférable d'obtenir des engagements encore plus fermes.

Le président: Si je comprends bien, et si mes renseignements son bons, il y a eu un vif débat et de nombreuses discussions sur la Yougoslavie. Il y a eu un certain nombre d'interventions au sujet de la Somalie et certains intervenants se sont demandé si ce n'était pas simplement pour une question de race et de couleur que les Nations Unies se préoccupaient autant de la Yougoslavie.

Je connais bien la vie politique de mon comté et je sais quelles sont les pressions qui s'y exercent. Je n'ignore donc pas la force des pressions politiques. Il n'en reste pas moins que nous assistons en même temps à l'un des massacres les plus horribles et dont on a parlé ces derniers temps à la télévision, et il y a aussi la situation qui règne au Zaïre, que reconnaissent les propres fonctionnaires de notre gouvernement en nous disant de faire comme si de rien n'était et de continuer à fournir de l'aide à ce pays. La situation qui règne au Soudan dure depuis des dizaines d'années avec son cortège de morts et son mépris pour la liberté religieuse ou les droits fondamentaux de la personne.

[*Text*]

I would be interested to know what kind of energy Canada expends, given our role as maybe the leading voice in Africa, in trying to energize the commission to try to generate through its actions political will to deal with these kinds of horrendous situations.

Ms Park: First of all, it is true that the UN system is seized of Yugoslavia. Unfortunately, the Commission on Human Rights is not. We explored the possibility of trying to have something on Yugoslavia emerge from this session of the commission, but the general feeling among most delegations was that it was at this point in time difficult to do that because the emphasis really needs to be on the peace process itself, and only when we are able to get some progress there will we be able in any practical sense to address the human rights situation per se.

It is certainly very much on our agenda as a human rights issue that will need to be followed up, and maybe by next year we will be able to do something there. Similar circumstances apply to Ngorno Korabak.

With respect to the African countries you've mentioned, in fact the commission is addressing these, but through its confidential procedure. It is called the 1503 procedure. This is done among the members of the commission. Other governments, as well as public or private organizations and so on, are not present for that discussion.

Certainly there was a review of the situation in Somalia with representatives of Somalia there, of Sudan, and Zaire. Because of the confidential nature of the process I'm not able to get into what was discussed, but it was certainly an important part of the commission's deliberations.

The reason why we have this distinction between the confidential procedure in the 1503 and item 12 essentially relates in its origin to the different ways in which issues are brought before the commission. Originally the 1503 procedure was one that was to be used to address issues that are brought forward by private individuals to the commission, whereas the item 12 category was used to address issues that were brought forward by other governments. So you had a sort of different history. Some issues are treated under the 1503 and others under item 12. There are only half a dozen or so under the confidential procedure. As I mentioned earlier, Myanmar was one, and we have now moved it out. But these African countries that you mention are still treated in that way.

• 1705

The Chairman: What triggers moving it out? In other words, at what point do you get away from just getting a confidential report and begin to generate some collective political will, which is obviously required by the world community in order to deal with this?

[*Translation*]

J'aimerais savoir quelles sont les énergies que déploie le Canada, étant donné le rôle privilégié qui est le nôtre en Afrique, pour essayer d'inciter la commission à intervenir sur le plan politique dans des situations aussi horribles.

Mme Park: Il est vrai, tout d'abord, que l'Organisation des Nations Unies a été saisie de la question yougoslave. Malheureusement, ce n'est pas le cas pour la Commission des droits de l'homme. Nous avons envisagé la possibilité de faire quelque chose au sujet de la Yougoslavie lors de la présente session de la commission, mais le sentiment général, au sein de la plupart des délégations, c'est que la chose est difficile pour le moment parce que la priorité est, en fait, le mécanisme d'enclenchement de la paix lui-même et que ce n'est qu'à partir du moment où on aura réussi à avancer dans cette voie que l'on pourra finalement aborder la question des droits de la personne.

C'est une question que nous avons bien évidemment inscrite dans notre ordre du jour en matière de droits de la personne et qu'il faudra suivre, pour faire éventuellement quelque chose l'année prochaine. Il en va de même pour le Haut-Karabakh.

Quant aux pays africains que vous avez mentionnés, la commission s'en occupe évidemment, mais dans le cadre d'une procédure confidentielle. C'est ce qu'on appelle la procédure 1503. Elle réunit les membres de la commission. Les autres gouvernements, les membres du public, les organisations privées, etc., ne sont pas présents à ces discussions.

Il y a eu bien sûr un examen de la situation qui règne en Somalie en présence des représentants somaliens et on en a fait autant pour le Soudan et le Zaïre. Étant donné que cette procédure est confidentielle, je ne peux pas vous dire de quoi il a été question, mais c'est évidemment une part importante des délibérations de la commission.

Nous établissons ainsi une distinction entre la procédure 1503 qui est confidentielle et le point 12, essentiellement en raison de la façon différente dont la commission était saisie à l'origine des différentes questions. Au début, la procédure 1503 devait permettre de traiter des questions soumises à la commission par des particuliers, alors que l'on recourait au point 12 pour régler les questions dont la commission était saisie par d'autres gouvernements. L'historique est donc en quelque sorte différent. Certaines questions sont réglées aux termes de la procédure 1503 et d'autres, en vertu du point 12. Il n'y en a qu'une douzaine à peu près qui relèvent de la procédure confidentielle. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'était le cas de Myanmar, mais nous l'en avons retiré. Les pays africains dont vous parlez continuent à relever de cette procédure.

Le président: Qu'est-ce qui vous amène à écarter cette procédure? Autrement dit, à partir de quel moment vous ne vous contentez plus de rédiger un rapport confidentiel pour vous mettre à créer un mouvement d'opinion, ce dont a besoin, de toute évidence, la communauté internationale, devant des situations de ce genre?

[*Texte*]

Ms Park: It is a complicated process to get it out. Effectively, you have to have a decision by the members of the commission that they wish to consider this issue in public rather than in private. I think in the case of Myanmar the view was that the Myanmar situation is already a very public issue. It is being addressed publicly. It was addressed publicly at the General Assembly and therefore it made sense to address it that way in the context of the commission. There has not yet been development of support for moving these countries out, and indeed one would have to come to a view as to whether the interests of human rights are best served by having a public discussion or a private discussion. I do not know the answer to that in those particular cases.

I should say, though, that with respect to Africa in general, to some extent we again found changes in the way many African countries are looking at human rights issues and more disposition on the part of some to become more actively involved. During the session, we organized a working lunch with a number of African countries really to exchange views with them on how the commission is operating to try to get them more involved in some of these issues. I think that is the sort of thing we will want to continue in future.

The Chairman: That would lead me into maybe a concluding question. Could you give us any information on the reaction of the discussions with the Government of Malawi? Let me preface this by saying that we have had an enormous public representation on the Government of Kenya to implement a multi-party policy and to deal with detainees and others, which is apparently bringing some movement in the political scheme. We have had a representation from international quarters now in Malawi, where the Roman Catholic bishops took up the issue with the Malawian government, but, to my knowledge, there has been a deafening silence.

I am intrigued to know what you may have heard in these kinds of briefings and in dialogue. The arrest of seven Roman Catholic bishops, the documented questions of human rights—was there any discussion there? It would be helpful to us, as we have representations before us as a committee about the situation in Malawi at the moment and continue to follow the whole question of linkage between development assistance and democratic development as a fundamental human right.

Ms Park: Briefly, the answer to your question is no; there was not, as I can recall, active discussion of the situation in Malawi at the commission. I am aware that the Department of External Affairs, as you would expect, are also very seized of this issue and following it closely, but it has not been an issue before the commission. It is possible, of course, that if the situation there is indeed becoming of more concern by the time we reach the commission next year, then we will

[*Traduction*]

Mme Park: C'est une procédure difficile à écarter. En fait, il faut que les membres de la commission choisissent d'examiner la question en public plutôt qu'en privé. Je crois que dans le cas de Myanmar, c'est parce qu'on a considéré qu'il s'agissait d'ores et déjà d'une affaire tout à fait publique. Elle avait été mise sur la place publique. Elle avait été évoquée publiquement à l'assemblée générale et il était donc logique de la traiter de la même manière au sein de la commission. On n'a pas vu encore se développer un courant d'opinion pour que ces pays ne soient plus traités de manière confidentielle, et il faut d'ailleurs se demander si les droits de la personne sont mieux servis par une discussion publique que par une discussion privée. Je ne sais pas quelle est la réponse dans ces cas précis.

Je dois dire, cependant, que pour ce qui est de l'Afrique en général, nombre de pays africains ont changé jusqu'à un certain point leur façon de considérer les droits de la personne et un certain nombre d'entre eux sont prêts à collaborer plus étroitement dans ce domaine. Au cours de la dernière session, nous avons organisé un déjeuner de travail avec un certain nombre de pays africains pour savoir effectivement ce que pourrait faire la commission pour les amener à s'impliquer davantage dans ces questions. Je crois qu'il nous faudra poursuivre ce travail à l'avenir.

Le président: Voilà qui m'amène à poser une question qui sera peut-être la dernière. Pouvez-vous nous dire quelles ont été les réactions à la suite des discussions qui ont lieu avec le gouvernement du Malawi? Je dois vous dire tout de suite que nous avons de nombreuses interventions du public demandant que le gouvernement du Kenya mette en place le multipartisme et règle la question des détenus et d'autres, ce qui apparemment exerce une certaine influence sur le système politique de ce pays. Il y a eu une intervention des milieux internationaux qui se trouvent actuellement au Malawi; les évêques catholiques ont posé la question au gouvernement de ce pays, mais, à ma connaissance, n'ont pas reçu la moindre réponse.

J'aimerais savoir ce que vous avez entendu dire au cours de ces séances d'information et lors de vos discussions. L'arrestation de sept évêques catholiques, les questions précises concernant les droits de la personne—est-ce qu'il y a des discussions au sein de cette instance? Voilà qui nous serait utile étant donné que des interventions ont été faites devant notre comité au sujet de la situation qui règne au Malawi à l'heure actuelle et que l'on continue de suivre toute cette question des liens existant entre l'aide au développement et le renforcement de la démocratie en tant que droit fondamental de la personne.

Mme Park: Pour répondre rapidement à votre question, non, autant que je m'en souvienne, la commission n'a pas véritablement discuté de la situation qui règne au Malawi. Je sais que le ministère des Affaires extérieures, comme vous pouvez vous en douter, accorde de son côté beaucoup d'intérêt à cette question et la suit de près, mais la commission n'en a pas été saisie. Il est possible, bien entendu, que la situation dans ce pays devienne plus

[*Text*]

be looking at that issue, as we did this year. Equatorial Guinea, for example, was one of the African countries that was addressed.

• 1710

The Chairman: On behalf of the committee, I want to thank you very much for being with us and helping us with the background. We appreciate your willingness to take a number of the representations and observations back to members of the commission and into the ongoing process. We're also encouraged that you're going to meet with a number of non-governmental groups. We've been anxious to encourage a regular dialogue there, and we have been pleased to talk with the minister about facilitating that process. We believe that will be important in the entire process. On behalf of the committee, thank you.

The committee is adjourned.

[*Translation*]

préoccupante au moment où la commission se réunira l'année prochaine et que nous en parlions à ce moment-là comme nous l'avons fait cette année pour d'autres questions. La Guinée équatoriale, par exemple, est l'un des pays africains dont on a parlé.

Le président: Au nom du comité, je vous remercie d'être venus pour nous aider à comprendre la situation. Nous apprécions le fait que vous soyez disposés à faire part aux membres de la commission, à votre retour, d'un certain nombre de nos observations et de nos interventions afin qu'ils les intègrent à leurs travaux. Nous voyons aussi avec plaisir que vous avez rencontré un certain nombre de groupes non gouvernementaux. Nous sommes tout à fait diposés à instaurer un dialogue permanent dans ce domaine et nous nous félicitons d'avoir pu discuter avec le ministre des moyens d'y parvenir. Nous considérons que c'est important pour l'ensemble des intervenants. Au nom du comité, je vous remercie.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the Department of External Affairs and International Trade:

Anne Park, Head of the Canadian Delegation to the 48th Session of the U.N. Human Rights Commission.

TÉMOIN

Du ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur:

Anne Park, chef de la Délégation canadienne de la 48e session de la Commission des droits de la personne des Nations Unies.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CA1
XC11
-E99

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 17

Monday, March 30, 1992

Chairperson: Walter McLean

LIBRARY
APR 2 2 1992

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 17

Le lundi 30 mars 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in South and southern Africa

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude des conditions en Afrique du Sud et en Afrique australe

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

24764—1

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MARCH 30, 1992
(25)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 4:34 o'clock p.m. this day, in Room 307, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Girve Fretz, Beryl Gaffney, Walter McLean.

Acting Member present: Stan Hovdebo for Svend Robinson.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Bob Miller, Consultant.

Witnesses: From Carleton University: Prof. Manfred Bienefeld, School of Public Administration. *From le Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe:* Pierre Beaudet, Researcher. *From the Canadian Exporters Association:* James Taylor, President.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of conditions in South and southern Africa. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated November 27, 1991, Issue No. 6*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 6:21 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 30 MARS 1992
(25)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 16 h 34, dans la salle 307 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Girve Fretz, Beryl Gaffney, Walter McLean.

Membre suppléant présent: Stan Hovdebo remplace Svend Robinson.

Aussi présent: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Bob Miller, consultant.

Témoins: De l'Université Carleton: Pr Manfred Bienefeld, École d'administration publique. *Du Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe:* Pierre Beaudet, recherchiste. *De l'Association canadienne des exporteurs:* James Taylor, président.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité examine la situation en Afrique du Sud et en Afrique australe (*voir les Procès-verbaux et témoignages du 27 novembre 1991, fascicule n° 6*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 18 h 21, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Monday, March 30, 1992

• 1637

The Chairman: I would like to call the meeting to order. Before we introduce our guests, one or two pieces of business. We have a meeting scheduled tomorrow morning at 9.30 on the Guatemalan situation with the bishops, I understand. There are several requests we need to do some consulting about on two situations we have been monitoring in terms of democratic development, one on the situation in Zaire, looking at the possibility of this time, Monday the 6th—that is a week today—and on Thursday the 9th a possibility at 9.30 on the on the situation in Kenya.

Maybe you can have a look at that, and if those are creating problems... The question is whether we want to proceed with taking some testimony or if we want to meet them informally. Maybe we can consider that and think about it. We will talk tomorrow morning at 9.30, but I raise those requests that have come in today for the committee's consideration.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): There's a forum on development with IDRC tomorrow all morning.

Mrs. Gaffney (Nepean): There is a committee on the disabled at 9.30 tomorrow too. I am on both, this one and that one. I'm running into this all the time.

The Chairman: Yes. The committee on the disabled tomorrow morning...

Mrs. Gaffney: Nine-thirty. I am asking to be released from the committee because I'm running into conflicts.

• 1640

The Chairman: You are saying that there will be nobody to represent you, Stan?

Mr. Hovdebo: I don't know.

The Chairman: I understood Mr. Robinson wanted to be here for the Guatemalan bishops.

Mr. Hovdebo: Yes. He is not here today but he may be here tomorrow. I didn't check. Do you know, Ellen? You have no idea whether Svend is going to be around tomorrow?

The Clerk of the Committee: He is in town now. He may be around tomorrow morning.

The Chairman: Mr. Miller reminds me that the forum tomorrow at IDRC is with the same people we are having a working dinner with tonight.

Mr. Fretz (Erie): You are strongly sending the message to Stan.

Mr. Hovdebo: I will withhold judgment until after I have eaten.

The Chairman: Since we agreed to meet them... Mr. McCreath from our committee is travelling with the arms export committee, and I do not know if Mrs. Stewart, who has a broken leg, is here or not. Anyway, I think we should proceed.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le lundi 30 mars 1992

Le président: Nous allons ouvrir la séance. Avant de présenter nos témoins, nous avons une ou deux choses à régler. Nous avons une réunion prévue pour demain matin, à 9h30, pour discuter avec les évêques de la situation au Guatemala. Nous suivons depuis quelque temps les développements démocratiques dans deux pays, Zaïre et le Kenya et plusieurs personnes ont pensé que nous devrions consacrer une séance à chacune de ces situations, par exemple le lundi 6, c'est-à-dire dans une semaine, et le jeudi 9, à 9h30, pour le Kenya.

Vous pouvez y réfléchir et si cela pose des problèmes... Nous devons décider si nous voulons écouter les témoignages de ces témoins ou si nous préférons les rencontrer sans formalité. Nous reviendrons sur ces questions demain matin à 9h30, mais je vous en parle tout de suite pour vous demander d'y réfléchir d'ici là.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): Nous avons un forum sur le développement avec le CRDI toute la matinée de demain.

Mme Gaffney (Nepean): Il y a aussi un comité sur les handicapés à 9h30 demain matin. Je suis membre de ces deux comités-là. C'est un problème que j'ai sans arrêt.

Le président: Oui. Le comité sur les handicapés demain matin...

Mme Gaffney: À 9h30. Je vais demander qu'on me libère du comité parce que j'ai trop de conflits d'horaire.

Le président: Vous voulez dire qu'il n'y aura personne pour vous remplacer, Stan?

M. Hovdebo: Je ne sais pas.

Le président: J'ai cru comprendre que M. Robinson voulait assister à la séance avec les évêques du Guatemala.

M. Hovdebo: Oui. Il n'est pas là aujourd'hui mais il sera peut-être là demain. Je n'ai pas vérifié. Est-ce que vous le savez, Ellen? Vous ne savez pas si Svend sera là demain?

La greffière du Comité: Je sais qu'il est en ville, il sera peut-être là demain matin.

Le président: M. Miller me rappelle que les gens avec lesquels nous devons souper ce soir sont ceux qui feront partie du forum au CRDI demain.

M. Fretz (Erie): C'est un message très clair à l'intention de Stan.

M. Hovdebo: J'attendrai d'avoir mangé pour me faire une opinion.

Le président: Puisque nous avons accepté de les rencontrer... M. McCreath, de notre comité, voyage avec le comité sur les exportations d'armes, et je ne sais pas si M^me^ Stewart, qui a une jambe cassée, est ici ou pas. Cela ne devrait pas nous empêcher de travailler.

[*Texte*]

I want to welcome three witnesses this afternoon as we continue our review of Canada's relations with southern Africa. Our guests may know we have now had about eight or nine meetings looking at different aspects, political, economic, and social, in the changing situation in South Africa and in the region, and also looking at larger trend lines as they affect the African continent.

At our last meeting we were looking at the aftermath of the referendum. In the meeting before that we were looking at SADCC. Today we want to turn to people who bring us perspectives on the present and the potential for the future.

Professor Manfred Bienefeld teaches at the School of Public Administration at Carleton University. He is also the vice-president and president-elect of the Canadian Association for the Study of International Development. He is an expert in the field of African political economy and structural adjustment policies.

M. Pierre Beaudet has worked with CIDMAA in Montreal since 1984. He wrote his dissertation on the South African economy. He spent 1988 in South Africa working with the democratic trade unions.

James Taylor is president of the Canadian Exporters Association.

Robert Miller is our research director. We have a Hansard. We are trying to tape the views that we hear and will try to have a report to the government before the House rises in mid-June. We know it is a fast-changing situation and probably anything we say will just reflect a snapshot of the moment.

Professor Manfred Bienefeld (School of Public Administration, Carleton University): Thank you, Mr. Chairman, for inviting me to give evidence to this committee. I believe that the situation in southern Africa, as I am sure you are better aware than I am, is fraught with the most incredible dangers, but also with some opportunities. I think it is extremely important to try to pinpoint the crucial issues around which the outcomes are likely to turn. Given that I was asked to keep introductory remarks very brief, I want to focus on just a couple of issues centrally.

• 1645

The rapid developments in southern Africa are of course occurring within an international context, which is dominated itself by certain movements, shifts, maybe best summarized or encapsulated in the code words "structural adjustment", which is very much the dominant theme in the development debate.

The first point that I would want to open up for discussion in these introductory comments is that I believe the experience with structural adjustment in other parts of the world behoves us to be extraordinarily cautious and

[*Traduction*]

Cet après-midi, je souhaite la bienvenue à nos trois témoins dans le cadre de notre étude sur les relations du Canada avec l'Afrique australe. Nos invités le savent peut-être, nous avons déjà consacré huit ou neuf séances aux différents aspects, politiques, économiques et sociaux qui accompagnent l'évolution de la situation en Afrique du Sud et dans le reste de la région et nous avons également étudié les tendances générales dans l'ensemble du continent africain.

Lors de notre dernière réunion, nous avons discuté de la situation après le référendum. La séance précédente avait été consacrée à la SADCC. Aujourd'hui, nous voulons discuter avec ces témoins de la situation présente et du potentiel qu'elle offre pour l'avenir.

Le professeur Manfred Bienefeld enseigne à l'École d'administration publique, de l'Université Carleton. Il est vice-président et président élu de l'Association canadienne d'études du développement international, il est un expert en matière d'économie politique et d'ajustement structurel en Afrique.

Le professeur Pierre Beaudet travaille comme chercheur au CIDMAA à Montréal depuis 1984. Il est l'auteur d'une dissertation sur l'économie de l'Afrique du Sud. Il a passé l'année 1988 en Afrique du Sud à travailler avec les syndicats démocratiques.

James Taylor est président de l'Association des exportateurs canadiens.

Robert Miller est notre directeur de la recherche. Nos délibérations sont enregistrées, nous essayons de prendre note de tous les points de vue que nous entendons pour préparer un rapport que nous avons l'intention de soumettre au gouvernement avant l'ajournement de la Chambre à la mi-juin. Nous savons que la situation évolue très rapidement dans cette région-là et que tout ce que nous pourrions dire aujourd'hui a la valeur d'une photographie instantanée.

M. Manfred Bienefeld (professeur, École d'administration publique, Université Carleton): Merci, monsieur le président, de m'avoir invité à témoigner devant ce comité. Comme vous devez le savoir mieux que moi, la situation en Afrique australe est tissée de dangers incroyables, mais elle présente également des possibilités. À mon sens, il est excessivement important de cerner les secteurs autour desquels les solutions sont susceptibles de se cristaliser. Comme on m'a demandé d'être bref, je n'aborderai que deux questions pendant cette déclaration d'ouverture.

L'évolution rapide de la situation en Afrique australe se situe dans un contexte international, bien sûr, un contexte lui-même dominé par certains mouvements, certains glissements que l'expression «ajustement structurel» traduit probablement assez bien. Ces ajustements sont le thème dominant du débat sur le développement.

Je veux commencer par vous dire qu'à mon avis l'expérience des ajustements structurels dans d'autres parties du monde nous force à faire preuve de la plus grande prudence dans le contexte de l'Afrique australe. En effet,

[*Text*]

careful in the southern African context. The reason is that the evidence that we have—I am referring primarily to the evidence as collected and assessed and analyzed by the IMF and the bank itself—is actually quite eloquent in telling us a number of things which aren't always clearly recognized.

The bank's study summary of 10 years of experience with structural adjustment, which is its most comprehensive assessment to date of the impact of those policies, shows quite clearly—although I have to say it doesn't itself bring this conclusion out very clearly—that structural adjustment has had very clear, positive impacts in certain countries. This is a fairly well-defined subset.

Indeed, the one group where one could see this quite clearly is a group of countries classified as manufacturing exporters. These are almost all middle-income countries. They start with relatively diversified economic structures, and it turns out that those among them that have been not only initially successful but have continued to be successful, are also countries that had relatively strongly established national economic policies, and strongly established states capable of making policy in a relatively coherent manner from a national point of view.

We can elaborate on these things at length if people wish, but I would like to suggest that the evidence is quite clear that, for that group of countries, the outcomes of structural adjustment appear to have been positive in the short run. For all the other countries on which the bank reports, this cannot be said. Indeed, the other countries, one would have to say the evidence suggests, did relatively less well if you exclude the manufacturing exporters.

The bank itself increasingly has become aware of the risks inherent in what people like Jeffrey Sachs have referred to as premature liberalization. The risks are, of course, that one can create through such policy changes a degree of volatility and instability in the economy which can be very difficult to manage socially and politically.

Given that this is what the evidence tells us about the introduction of these policies around the world, when we then move to southern Africa and think of the circumstances and the situations of southern Africa, it seems to me it is important that we emphasize very strongly this dimension of those policies.

That means in the southern African context that although ultimately South Africa in particular probably is in a position to benefit substantially from such policies in the sense that it has a relatively well developed and reasonably strong economic base to start with, the political and social situation is such that it seems to me there is no alternative but to proceed very cautiously in the first instance in introducing these new policies.

I was myself somewhat encouraged by the World Bank's report of about a year ago, entitled "South Africa: Post-Apartheid Economic Options", which is an extraordinarily pragmatic document in relation to most bank studies of this kind. It in fact looks at South Africa very much through a lens that keeps raising and keeps thinking about what one might call the NIC option—the east Asian option—as a development model that one might turn toward.

[*Translation*]

d'après les indications qui ont été recueillies et analysées par le FMI et par la banque, un certain nombre de choses apparaissent d'une façon très claire, même si on ne les reconnaît pas toujours à leur juste valeur.

La banque a effectué une étude des ajustements structurels qui s'étale sur une dizaine d'années, et à date, c'est l'évaluation la plus exhaustive de l'impact de ces politiques. D'après cette étude il apparaît que les ajustements structurels ont un impact tout à fait évident, tout à fait positif sur certains pays, et si c'est une conclusion qui n'apparaît pas toujours très clairement dans l'étude, ça n'en est pas moins un facteur assez bien défini.

Il y a un groupe de pays où ces conclusions sont tout à fait claires, c'est celui des pays fabricants et exportateurs. Dans presque tous les cas, il s'agit de pays à moyen revenu qui partent de structures économiques relativement diversifiées et parmi ces pays-là, ceux qui ont connu les succès au départ et qui ont réussi à maintenir cette réussite par la suite sont également des pays qui possèdent des politiques économiques nationales relativement fermes, ce sont des états relativement fermes qui ont la possibilité d'adopter des politiques relativement cohérentes sur le plan national.

Si vous le souhaitez, nous pourrons développer ces aspects-là, mais je peux vous dire tout de suite que les indications que nous possédons sont très claires: à court terme les ajustements structurels semblent avoir eu une influence positive sur ce groupe de pays. On ne peut en dire autant, toutefois, des autres pays cités par la banque. En fait, si l'on exclut les pays fabricants et exportateurs, tous les autres ont des résultats moins positifs.

La banque elle-même est de plus en plus consciente des risques inhérents à ce que Jeffrey Sachs appelle une libéralisation prématurée. En effet, de tels changements politiques peuvent provoquer dans l'économie une instabilité très difficile à contrôler sur les plans social et politique.

Voilà donc le résultat de ces politiques dans le reste du monde. Quand on considère les circonstances et les situations qui existent en Afrique australe, il faut absolument se souvenir de cette dimension de ces politiques.

Autrement dit, dans le contexte de l'Afrique australe il va falloir introduire ces nouvelles politiques avec la plus grande prudence même si l'Afrique du Sud, avec sa base économique relativement bien développée et relativement ferme se trouve probablement bien placée pour en profiter. Cela dit, la situation politique et sociale est telle que la plus grande prudence s'impose au départ.

Il y a environ un an, la Banque mondiale a publié un rapport intitulé «Afrique du Sud: Les options économiques après l'apartheid», un document extraordinairement pragmatique comparé à la plupart des études bancaires, et c'est un document qui m'a un peu rassuré. En fait, on considère l'Afrique du Sud à la lumière de ce qu'on pourrait appeler l'option des pays nouvellement industrialisés, l'option de l'Asie de l'Est, un modèle de développement qu'on pourrait utiliser.

[*Texte*]

• 1650

Without being able to elaborate that idea here, maybe I will say I believe that is a fruitful beginning. Of course you and I can think of many reasons why there are tremendous difficulties in realizing such a model, and we might have some discussion about what the content of such a model is, in any event. But what is critical about the notion that one might begin with such a model in mind when one thinks of South African policy after democracy has been achieved within the country is that such a model would necessarily have to very firmly run on two tracks.

One of these tracks would have to focus on the domestic market; it would have to focus on small-scale activity. And here I might say that actually the Taiwanese example may be more relevant even than the Korean example, because the Taiwanese example very strongly is rooted in a dynamic in which small-scale agriculture and small-scale industry provided the impetus for what eventually came to be a very sucessful model, as we know.

That track has to be accompanied, I am quite certain, in South Africa with a focus on larger industrial units, many of which, although not necessarily all, will have to focus on export potential from a very early stage if the foreign exchange problem is to be resolved, because South Africa—I guess one might say, like Canada—is going to have to face the fact that the resource base, while important, cannot be the basis for building a high-wage prosperous economy in the long term.

I think the real issue, technically, analytically and politically, is ultimately to find a way of balancing these two strategies, of combining these two strategies without one effectively undermining the other.

The second point I would like to put on the table for discussion is that the regional dimension of these developments also has to be looked at in a way that recognizes that simply thinking in terms of liberalizing the economy of the region would be very unlikely to produce an outcome that would be desirable or successful, either in an economic or political sense. The preponderance of power, both economic and otherwise, in my view is simply too great to allow such a vision to be plausible. That means that regional structures would have to be built which would from the beginning manage and channel these processes to a degree. I do not mean regional planning in some far-fetched sense, but enough regional co-operation to ensure that a certain dispersal of activity and a certain integration of policy is a reality from a very early stage.

Again, I think this objective will be much more difficult to realize than to state, but I think nevertheless it is an absolutely crucial objective.

I could close my remarks by saying that in terms of the regional relationships the one possibility of a genuinely positive vision in my mind turns around the notion—and I realize this is a somewhat far-fetched notion under present circumstances—ultimately turns around the notion of South African economy that reaches something approximating full employment through a combination of land reform strategies, small-scale business strategies, and on that basis is able to

[*Traduction*]

Je n'aurai pas le temps de développer cette idée, mais je tiens à dire que c'est un début prometteur. Évidemment, nous pouvons tous penser à d'énormes obstacles dans la voie d'un tel modèle, et nous avons également de bonnes idées de nous interroger sur le contenu de ce modèle. Mais quand on réfléchit à la possibilité d'adopter un tel modèle, quand on cherche à l'intégrer à la réalité sud-africaine une fois la démocratie établie dans ce pays-là, on s'aperçoit que la seule solution est d'établir ce modèle sur deux grands axes.

L'un de ces axes serait le marché domestique, l'activité économique sur une petite échelle. À ce sujet, l'exemple de Taïwan est peut-être encore plus révélateur que celui de la Corée car il est très fort axé sur une dynamique qui est elle-même appuyée sur la petite agriculture et la petite industrie et c'est un système qui a fini par donner d'excellents résultats, comme nous le savons.

Dans le cas de l'Afrique du Sud, je suis certain qu'il faudra prévoir un second axe, c'est-à-dire des unités industrielles beaucoup plus vastes qui devront être basées sur les exportations si l'on veut résoudre très vite le problème des devises étrangères. En effet, l'Afrique du Sud, tout comme le Canada d'ailleurs, va devoir très vite se rendre à l'évidence que si ses ressources naturelles sont importantes, elles sont loin d'être suffisantes pour construire à long terme une économie prospère offrant des salaires élevés.

Sur le plan technique, analytique et politique, l'important va donc être d'équilibrer ces deux stratégies, de les conjuguer sans jamais sacrifier l'une à l'autre.

Je vais maintenant introduire un deuxième sujet de discussion et observer que la dimension régionale de ces développements est telle qu'il ne suffira pas de libéraliser l'économie de la région pour obtenir les résultats économiques et politiques que l'on souhaite. La prépondérance du pouvoir, à la fois économique et autre, est tout simplement trop forte pour que cette issue soit plausible. Autrement dit, il va falloir construire des structures régionales qui, dès le départ, canaliseront ces processus. Je ne parle pas de planification régionale excessivement ambitieuse, mais simplement d'une coopération régionale qui dès le départ permet une certaine diversification des activités et une certaine intégration des politiques.

Là encore, c'est un objectif qui sera beaucoup plus difficile à atteindre qu'à formuler, mais il n'en est pas moins absolument crucial.

Pour terminer mes observations, j'aimerais dire qu'à mon avis la seule possibilité positive pour l'avenir de la région dépend de la notion—une notion qui est un peu tirée par les cheveux dans les circonstances actuelles—que l'Afrique du Sud réussira à atteindre le plein emploi, ou presque, grâce à des stratégies dans le domaine de la réforme foncière et de la petite entreprise. C'est seulement ainsi qu'on pourra établir entre les économies régionales des relations comparables à

[*Text*]

relate to the regional economies in a way that bears similarities to the relationship between Japan and more recently Korea and Taiwan and the Southeast Asian region.

• 1655

It seems to me one of the extraordinary points not nearly enough recognized in many of these debates is that Japan—for all its closed economy labels and bad reputation as a closed economy—and, as I said, Korea and Taiwan, are now playing an absolutely dynamic role in that part of the world. Indeed, that part of the world is the only part of the world in which development has continued through the 1980s to any significant degree.

This is because these three economies have become not only major centres of investable resources, but also continue to pursue policies that have maintained within them relatively high levels of employment, so much so that trickle-down welfare diffusion has continued steadily and indeed even rapidly in those economies over the last 20 years despite the global economic difficulties. Increasingly now—and this is very interesting—these economies are beginning to actually play a role in the region which concerns itself increasingly with structural issues within the Southeast Asian region.

I don't know whether some of you may have seen recently reported in the *Far Eastern Economic Review* a document suggesting that within the bank, for the first time in a long time, there has suddenly been a major dispute that has developed over the validity and the rationality of current structure adjustment policies. This has come from the Japanese, who have suddenly taken a much more aggressive line within the bank's own circles, in the discussion basically saying that their interpretation of the East Asian experiences and of the successful route to development is not compatible with those standard recipes and indeed would require a much greater degree of management in the early stages of that process.

I raise that only as an afterthought and as a suggestion to say that if one is trying to look ahead to the region and one wants to try to formulate a picture of what a successful southern African region might look like, I would suggest the transposed model from the Asian situation bears within it the seeds of a possible scenario that could be positive. In the absence of a stable South Africa that manages to become not only a relatively full-employment economy and a source of investable capital, I must say I find it very difficult to see how the regional process could be anything but very volatile and conflictual for the forseeable future.

Thank you.

The Chairman: Thank you indeed for those comments. Pierre Beaudet.

M. Pierre Beaudet (recherchiste, Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe): Merci, monsieur le président.

[*Translation*]

celles qui existent entre le Japon et la Corée et Taïwan et l'Asie du Sud-Est.

Il me semble qu'une des choses extraordinaires qu'on ne répète pas assez souvent au cours de ces discussions est que le Japon—malgré sa mauvaise réputation en tant qu'économie fermée—la Corée et Taïwan jouent maintenant un rôle extrêmement dynamique dans cette partie du monde. En fait, cette région est la seule au monde dans laquelle le développement s'est maintenu de façon relativement importante au cours des années 80.

C'est parce que ces trois économies sont devenues non seulement des centres importants de ressources investissables, mais parce qu'elles maintiennent des politiques qui leur permettent de garder des taux d'emploi relativement élevés à un point tel que l'effet du percolateur leur permet de réduire de façon soutenue et même rapide la dépendance à l'égard de l'assistance sociale, et ce au cours des 20 dernières années malgré les difficultés économiques mondiales. De plus en plus—et c'est très intéressant de le noter—ces économies commencent à jouer un rôle dans la région qui est centré sur les questions structurelles de l'Asie du Sud-Est.

Je ne sais pas si vous avez pris connaissance d'un document dont il a été question récemment dans le *Far Eastern Economic Review* qui disait que pour la première fois depuis fort longtemps, la banque a vu une querelle importante se développer sur la question de la validité et de la rationalité des politiques actuelles d'ajustements structurels. Cela provient des Japonais, qui ont tout d'un coup adopté une position beaucoup plus agressive au sein de la banque. Dans cette discussion, ils disent essentiellement que leur interprétation de l'expérience de l'Asie de l'Est et de la bonne voie pour réaliser le développement n'est pas compatible avec les recettes généralement admises et exige une gestion beaucoup plus étroite au cours des premières étapes de ce processus.

Je le mentionne parce que cela m'est venu après coup, car si on essaie d'étudier la région et de dresser le portrait d'une région sud-africaine prospère, à mon avis le modèle transposé de l'Asie contient des éléments primordiaux d'un scénario possible qui pourrait s'avérer positif. En l'absence d'une Afrique du Sud stable qui réussit non seulement à créer une économie de plein emploi et une source de capital investissable, je dois avouer qu'il m'est très difficile de voir comment le processus régional pourrait être autre chose que très volatile et rempli de conflits dans un avenir prévisible.

Merci.

Le président: Je vous remercie beaucoup pour vos observations. Pierre Beaudet.

Mr. Pierre Beaudet (Researcher, Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe): Thank you, Mr. Chairman.

[*Texte*]

Je vais concentrer mon exposé sur l'Afrique du sud comme telle et en particulier sur les problèmes de transition dans le domaine économique. Je pense que comme tout le monde le sait ici, l'Afrique du sud est potentiellement un géant économique en Afrique, du point de vue de ses ressources naturelles, du point de vue de son industrie manufacturière. Tout le monde dit que ça pourrait peut-être être le pays qui ferait redémarrer l'Afrique sur le plan économique.

Par contre, vous n'êtes pas sans savoir aussi que la crise économique est très, très grave en Afrique du sud. Le dernier rapport de la Banque centrale de réserve de l'Afrique du sud faisait un bilan très, très sombre de la situation actuelle: un taux de chômage qui dépasse les 55 p. 100; un taux d'inflation qui est de très loin supérieur à celui de tous les partenaires commerciaux de l'Afrique du sud, autour de 15, 16, 17 p. 100; ce que l'on pourrait appeler une grève des capitaux, c'est-à-dire qu'en Afrique du sud, depuis au moins 6 ou 7 ans, il n'y a pratiquement pas de nouveaux investissements, et ce n'est pas principalement dû aux sanctions, mais au fait que les détenteurs de capitaux, qu'ils soient sud-africains ou qu'ils soient étrangers n'investissent plus. Les grandes corporations sud-africaines comme Anglo-American, par exemple, pratiquent une sorte de désinvestissement qui n'a rien à voir avec les sanctions contre l'apartheid mais beaucoup avec leur taux de profit.

• 1700

Si on combine tous ces éléments-là on aboutit à une situation très sérieuse. Et les analyses qui ont été faites récemment, aussi bien des gens du gouvernement sud-africain, que du milieu des affaires et du milieu syndical considèrent que cette crise est structurelle, c'est-à-dire qu'elle dépasse les conditions immédiates du cycle habituel des récessions et des reprises, mais qu'elle s'inscrit dans des problèmes fondamentaux d'économie sud-africaine.

Cette situation menace très certainement le processus de transition qui est en cours et, par voie de conséquence, les différents intervenants, comme le milieu des affaires, le gouvernement, l'ANC, les syndicats, sont très soucieux de cette situation; ils ont engagé depuis deux ans un débat sur l'avenir de l'économie en Afrique du Sud. Comment, autrement dit, on pourrait rebâtir cette économie-là? Tout le monde constate qu'il y a une crise. La question est: Comment peut-on changer cette situation?

Du point de vue du milieu des affaires il y a quand même actuellement, et je parle du milieu des affaires sud-africain, beaucoup de réticences à engager leurs couleurs, si on peut dire, par rapport à ces transformations. Le milieu des affaires en Afrique du Sud, il faut bien le dire, est assez conservateur. Il a été pendant très, très longtemps assez près du système de l'apartheid. À partir des années 80, il s'en est détaché un peu, mais il reste avec une optique assez globalement conservatrice. C'est une situation particulière, en ce sens que l'économie sud-africaine est extrêmement monopolisée. Probablement que c'est l'économie la plus monopolisée au monde. Il y a quatre compagnies en Afrique du Sud qui détiennent 60 p. 100 des actifs à la bourse de Johannesburg.

[*Traduction*]

In my presentation, I will concentrate on South Africa as such and specifically on the problems of transition in the economic domain. As everyone here knows, South Africa is a potential economic giant in Africa, given its natural resources and its manufacturing industry. We all know that that's the country that could help Africa's economy to take off again.

However, you also know that economic crisis in South Africa is extremely severe. The last report of the South African Central Reserve Bank drew an extremely somber report of the current situation: the unemployment rate is over 55%; the inflation rate is much, much higher than that of all of South Africa's trading partners, around 15%, 16% or 17%; there is what we could call a strike of capital, that is in South Africa, for the past six or seven years, there has almost been no new investment and this is not mainly due to sanctions, but to the fact that people with capital, be they South Africans or foreign, are no longer investing. Large South African corporations such as Anglo-American, for instance, are practising a kind of disinvestment which has nothing to do with sanctions against apartheid but a great deal to with their profit rates.

If we combine all those elements, we come up with a very serious situation. According to studies conducted recently, both by South African government officials and by union and business circles, this crisis is structural. That is to say that it goes beyond the immediate conditions of the usual cycle of recessions and recoveries and is part of the fundamental problems of the South African economy.

There is no doubt that this situation is threatening the transition process that is currently underway and therefore various players such as the business world, the government, the ANC and the unions are very concerned. For the past two years, they have been debating the future of the South African economy. In other words, how could this economy be rebuilt? Everyone sees there is a crisis, but the question is: how can this situation be changed?

South African business is very reluctant to show their stripes, if we can put it that way, regarding the recent transformations. One has to admit that the South African business world is rather conservative. For many years, it was very closely linked to the apartheid system. It started to distance itself from apartheid in the eighties, but on the whole, it maintains a rather conservative outlook. This is a peculiar situation, in that the South African economy is extremely monopolized. It's probably one of the most monopolized economies in the world. There are four companies in South Africa that own 60% of the assets on the Johannesburg stock exchange.

[*Text*]

Ce n'est donc pas un milieu qui bouge facilement. Par contre, il y a des points de vue, au sein du milieu des affaires, qui expriment l'idée qu'il faut vraiment faire une rupture avec le système du passé et s'engager dans des réformes très importantes.

Quelles peuvent être ces réformes, justement? Si on regarde un certain nombre de problèmes structurels qui sont des obstacles fondamentaux à une reprise de l'économie sud-africaine, on peut regarder très brièvement—je n'ai pas le temps de regarder l'ensemble du panorama—toute cette question de l'éducation. Comme on le sait maintenant, dans l'économie internationale, un système comme celui qui était l'apartheid en Afrique du Sud, basé sur la main-d'oeuvre à bon marché et non qualifiée et exportant des matières premières, ce genre de système-là, dis-je, ne fonctionne plus, ne permet plus à un pays de se positionner dans la hiérarchie du marché international. Si on veut en sortir, qu'est-ce qu'il faut faire? Première chose, il faut avoir une main-d'oeuvre relativement formée.

Or, l'héritage de l'apartheid est très négatif à ce niveau-là. La main-d'oeuvre, et la population en général, sont très peu formées en Afrique du Sud. Il y a des écoles, il y a un système d'éducation formel qui est peut-être supérieur à celui qui existe au Soudan ou au Mozambique, mais ce n'est pas du tout adéquat par rapport aux problèmes d'une relance économique dans un système aussi compétitif que celui qui prévaut actuellement.

Encore à l'heure actuelle, en 1991, on investit quatre fois plus sur les enfants blancs que sur les enfants noirs. Le système d'éducation pour les Noirs est sous-financé, sous-équipé et dans une situation passablement catastrophique. Le gouvernement, dans son dernier budget, a décidé d'investir un peu plus, mais l'écart reste quand même très, très grand. C'est un peu la même chose dans tous les domaines, scientifiques, éducationnels, techniques, qui permettraient, s'ils étaient vraiment pris en main, de se sortir peut-être de cette crise.

La tendance principale du gouvernement actuel—et cela vient un peu de l'influence du milieu des affaires et des milieux bancaires—, c'est qu'il faut équilibrer le budget parce que la situation financière de l'Afrique du Sud est aussi très, très difficile. Ils ont une dette qui dépasse 23 ou 24 milliards de dollars, qui n'est pas énorme en soi, mais qui pèse beaucoup sur le court terme. À cause de cette situation, on fait des pressions sur le gouvernement sud-africain pour diminuer les dépenses sociales et diminuer les dépenses en éducation. Mais ce faisant, on se tire un peu dans le pied en ce sens qu'on ne réussit pas à redéployer la structure éducationnelle de l'Afrique du Sud pour l'adapter aux besoins actuels du marché.

Donc, les écarts éducationnels demeurent, de même que les écarts de revenu. Par exemple, encore aujourd'hui, l'écart moyen entre un travailleur blanc et un travailleur noir est de 7,500$ par année. La grande majorité des noirs, c'est-à-dire à peu près 70 p. 100 de la population, n'ont pas accès à ce qu'on appelle un revenu de survie qui est estimé en Afrique du sud, à l'heure actuelle, à 400$ par mois; 70 p. 100 des gens n'ont pas ces revenus-là. Alors, comment pensez-vous qu'ils peuvent réellement participer à l'économie?

[*Translation*]

Therefore, this is not a milieu that moves easily. However, there are businessmen who hold the view that they must really break with the past and commit themselves to major reforms.

What in fact can these reforms be? If we look at a number of structural problems that are fundamental obstacles to the recovery of the South African economy, one can take a quick glance at the entire question of education. We don't have time to look at the entire panorama. As we all know in the international economy, a system like South Africa's apartheid which is based on cheap, unskilled labour and exports raw materials can no longer work. With such an economy can no longer be considered a significant player on the international market. In order to resolve this problem, what must they do? First of all, they need a relatively well-trained work force.

The legacy of apartheid is extremely negative in this regard. The labour force, and the population in general, is quite uneducated in South Africa. There are schools, there is a formal education system that may be better than the one in Sudan or Mozambique, but it is not at all adequate to address the problems of economic recovery in a system as competitive as today's.

In 1991, South Africa invested four times more in white children than in black children. The educational system for blacks is underfunded, under-equiped and in a quite disastrous situation. In its last budget, the government decided to invest a bit more, but the gap is still extremely wide. The same is true in other fields—science, education, technology—which might allow the country to overcome this crisis if they were managed properly.

The main trend of the current government—and this is largely the result of the influence of banking and business circles—is to balance the budget because South Africa's financial situation is also very precarious. They have a deficit of more than $23 or $24 billion, which is not enormous in itself, but which weighs heavily on the country in the short term. Because of this situation, pressure is being exerted on the South African government to reduce social and educational spending. But by doing so, they're shooting themselves in the foot because they will not be able to redeploy the educational structure of South Africa to adapt it to current market needs.

Therefore, educational disparities remain, as well as the disparity in incomes. For instance, even today, the annual salary of the average s white worker is $7,500 higher than the average black's. The vast majority of blacks, that is close to 70% of the population, do not have accès to a subsistence income, which in South Africa at the moment is estimated at $400 a month. Seventy per cent of the people do not have this level of income. So how do you think they can really make a contribution to the economy?

[*Texte*]

• 1705

Les problèmes sont donc très difficiles et je pense qu'il y a un lien qui se fait d'une façon très évidente entre cette question économique et, par exemple, la question de la violence et de l'insécurité. On en a tous entendu dire que l'Afrique du sud est devenue un pays assez dangereux où il y a une insécurité, une instabilité; et cela, même s'il y a des négociations qui se déroulent entre l'ANC et le gouvernement sud-africain. Malgré tout, cette situation de violence continue. Pourquoi?

Il y a une génération sans espoir, des centaines de milliers de jeunes dans les *townships* qui n'ont rien d'autre à faire que du trouble. En Afrique du sud, on appelle cela la voix de l'«argentinisation», c'est-à-dire que si ces problèmes-là continuent et qu'on ne les résout pas, on va aboutir à une situation qui pourrait ressembler à celle de l'Argentine. Peut-être vous souvenez-vous que l'Argentine était un pays quand même avec un revenu assez important jusque dans les années 50 et il y a eu une dégringolade structurelle jusqu'à aujourd'hui.

Sans être des prophètes de malheur, il y a beaucoup de gens, y compris des gens dans le milieu universitaire, dans le milieu bancaire qui disent qu'il est un peu minuit moins cinq en Afrique du sud, il reste donc cinq minutes pour essayer de restructurer cela d'une autre façon.

Les mouvements anti-apartheid, et là, je parle en particulier du mouvement syndical, et l'ANC ont des propositions pour cette question économique. Ce n'est pas ça qu'on entend parler à la télévision et dans les journaux; on entend surtout parler du débat politique, mais le débat économique est aussi très important.

Ces interlocuteurs, c'est-à-dire, mouvement syndical et l'ANC, ont élaboré un plan de relance de l'économie sud-africaine qu'ils essaient de promouvoir; ils essaient de le mettre sur la place publique et eux, ils appellent cela «la croissance à travers la redistribution», *growth through redistribution*. Ce qui veut dire que l'État sud-africain, le nouvel État postapartheid sud-africain, devrait engager des politiques résolument redistributionnistes, mais dans un sens de croissance économique et là, si on avait plus de temps, on pourrait aller plus concrètement, par exemple, parler de toute la question de la construction domiciliaire.

En Afrique du sud, il y a un trou, il y a une pénurie d'environ 2,500,000 ou 3,000,000 habitations. Alors, cela crée toute une situation dans les cités noires; l'État pourrait avec un plan de financement et de construction à long terme lancer un plan massif de construction domiciliaire, ce qui aurait en plus comme impact d'augmenter le niveau de vie des noirs, mais aussi de relancer l'économique, parce que comme on le sait, l'industrie de la construction a souvent un effet d'entraînement assez important sur les autres secteurs de l'économie.

Pour cela, les organisations en question insistent pour que le rôle de l'État soit important dans cette reconstruction. Mon collègue a mentionné plus tôt un certain nombre d'exemples en Asie de l'Est; je pense qu'il est reconnu

[*Traduction*]

Thus, the problems are very difficult, and I think there a very clear link between the economic issue and the problem of violence and insecurity, for example. We've all heard that South Africa has become a rather dangerous country, where there is insecurity and instability. This is so even though negotiations are under way between the ANC and the government of South Africa. Nevertheless, the violence continues. Why?

There are hundreds of thousands of young people in the townships, a whole generation without hope, that has nothing else to do than make trouble. In South Africa, they are called the voice of "argentinisation". In other words, if these problems are allowed to continue and are not solved, we will end up with a situation that could resemble the situation in Argentina. You may recall that until the 1950s, Argentina was a country with a fairly high level of income, but that there has been a structural collapse that has gone on until today.

Many people, including representatives of the academic and banking communities, without wanting to be prophets of doom, say that it is five minutes to midnight in South Africa, that there are only five minutes left to try to restructure the economy.

The anti-apartheid movements—and here I'm referring particularly to the union movement and the ANC—have proposals regarding the economic problems. That is not what we hear about on television and in the newspapers; we mainly hear about the political debate, but the economic debate is very important as well.

The union movement and the ANC have devised an economic recovery program for South Africa that they are trying to promote. They're trying to publicize what they call "growth through redistribution". That would mean that the government of South Africa, the new, post-apartheid South African government, should introduce strong policies to promote redistribution with a view to achieving economic growth. If we had more time, we could talk in more specific terms about the whole issue of home building.

In South Africa, there is a shortfall of about 2,500,000 or 3,000,000 houses. In black townships, this represents quite a problem. With a long-term financial and construction program, the government could initiate a massive home-building program. One of the spin-offs of such a program would be an increase in the standard of living of blacks. It would also kick start the economy, because, as we know, the construction industry often has a considerable impact on other sectors of the economy.

To achieve this objective, the organizations I mentioned insisted that the government play an important role in this rebuilding program. Earlier, my colleague mentioned a number of examples in Eastern Asia. I believe it is now

[*Text*]

maintenant que les NICs ont réussi à décoller, et cela principalement parce que l'État a joué un rôle très important, très centralisateur, voire de discipline au niveau des différents acteurs économiques.

Sans cet État fort, capable d'orienter les capitaux, capable de restructurer, capable de faire la concertation entre les différents interlocuteurs, patronaux, syndicaux, on n'y arrivera pas. Et cela, malheureusement, ça s'oppose un peu à un point de vue patronal dominant actuel qui parle beaucoup de privatisation en Afrique du sud. On veut que l'appareil d'État soit privatisé très rapidement, ce qui peut s'expliquer un peu en ce sens que l'État blanc était bien sûr au service de la minorité blanche, mais pour l'ANC et pour les syndicats, ce n'est pas en privatisant l'État qu'on va nécessairement favoriser la majorité noire; il faudrait plutôt changer le rôle de l'État et changer son intervention pour qu'il s'inscrive dans cette logique de la redistribution et de la réorganisation.

Je finirai très rapidement sur la question du rôle des capitaux étrangers et peut-être aussi plus généralement sur toute la question des sanctions.

Dans le contexte actuel, il est très clair que les sanctions contre l'Afrique du sud vont être pratiquement abolies dans les prochains mois, dans les prochaines semaines, par le Canada et tous les pays européens, etc. Les sanctions ne sont plus à l'ordre du jour.

• 1710

L'ANC et les organisations anti-apartheid sont relativement d'accord avec ça. Elles auraient préféré que les sanctions demeurent un peu plus longtemps pour faire pression sur le gouvernement sud-africain, parce qu'elles ne sont pas certaines que la démocratisation est bel et bien assurée en Afrique du Sud. Par contre, elles sont soucieuses de la question économique et elles se rendent compte que des nouveaux investissements allégeraient peut-être un peu la situation.

Cependant, les organisations syndicales, en particulier, le disent très fortement, elles ne veulent pas un retour des capitaux étrangers; on parle peut-être de 4 ou 5 milliards de dollars de capitaux qui ont quitté l'Afrique du Sud dans les années 80. Un certain pourcentage de ces capitaux pourrait peut-être revenir en Afrique du Sud. Mais pour les organisations syndicales, si on est d'accord pour que ces capitaux reviennent, on veut quand même négocier les conditions par lesquelles ils pourraient jouer un rôle dans la reconstruction. En particulier, un syndicat très important, qui représente les travailleurs de la chimie en Afrique du Sud, comme les pétrochimies avec Shell et d'autres compagnies multinationales, vient de proposer un code d'éthique, c'est-à-dire une espèce d'ensemble normatif qui permettrait une meilleure entente entre les organisations syndicales et les patrons, dans le cas du retour des investissements. Les syndicats veulent que les avantages qu'ils ont acquis, qu'ils ont gagnés de hautes luttes dans les années 80, soient reconnus. Ils veulent aussi que les investisseurs étrangers s'impliquent dans la reconstruction de l'Afrique du Sud, que

[*Translation*]

recognized that the NICs have managed to take off, chiefly because the government played a very important centralizing and even disciplinary role with respect to the various economic players.

Without a strong government that can direct capital, restructure the economy and ensure co-operation among the labour and management representatives, the objective will not be achieved. Unfortunately, the idea I have described is somewhat at odds with the dominant management view at the moment, in which there is a great deal of talk about privatization in South Africa. They want the government apparatus to be privatized very quickly. This may perhaps be due to the fact that the white government was of course there to serve the white minority. However, for the ANC and the unions, the black majority will not necessarily benefit from privatization. The government's role should rather be changed to be compatible with the objectives of redistribution and re-organization.

I will conclude very quickly on the question of the role of foreign capital and perhaps more generally on the whole issue of sanctions.

In the present context, it is very clear that sanctions against South Africa will be virtually abolished in the upcoming weeks and months by Canada, all the European nations, and others. Sanctions are no longer on the agenda.

Relatively speaking, the ANC and anti-apartheid organizations agree with this approach. They would have preferred that sanctions remain in place for a little longer so as to apply pressure on the South African government, because they are not sure that democracy is really guaranteed in their country. However, they are concerned about the economic situation and they realize that new investments might improve the situation somewhat.

However, union organizations in particular are very vehement about the fact that they do not want to see a return of foreign capital. They say that perhaps $4 or $5 billion may have left South Africa during the eighties. A percentage of this capital could perhaps come back to South Africa. However, as far as the union organizations are concerned, although they agree to having the capital return, they want to negotiate the conditions under which they could play a role in the reconstruction process. A very important union representing chemical workers in South Africa, such as people working in petro-chemical plants with Shell and other multinationals, has just proposed a code of ethics, a set of standards that would provide for better understanding between the unions and management if there should be a return of foreign capital. The unions want recognition of the hard-fought gains they made in the 1980s. They also want foreign investors to get involved in rebuilding South Africa. They want their capital to be used for this purpose, and they want a genuine dialogue between management and unions so that they can work together toward rebuilding their country.

[*Texte*]

leurs capitaux servent à cette question de la reconstruction; et ils veulent qu'un véritable dialogue s'engage entre les patrons et les syndicats, dans le sens d'une concertation et d'une reconstruction. Si ces conditions sont réunies, ils sont d'accord pour un retour des investissements.

Je m'arrêterai là-dessus. Merci.

Le président: Merci, Pierre, pour votre discours.

Now Mr. Taylor.

Mr. James Taylor (President, Canadian Exporters Association): Thank you very much, Mr. Chairman.

I'm a little hesitant to offer what are I guess really our personal perceptions, although I will base my comments on the Canadian Exporters Association's perception of the situation in South Africa, its economic situation now, and what might be its prospects for the future. I'm a little hesitant, indeed, to follow after two scholars who obviously devote a considerable amount of their time to studying the economy, but I will do that. Perhaps I might touch a bit on the question of sanctions, as Professor Beaudet did at the end, in the context of the Canadian situation.

In other words, I will try to balance the program and the commercial content, as it were, if you use television parlance, Mr. Chairman, but I do want to make a few points at the end with respect to the association and the question of sanctions generally, and particularly in South Africa.

Last September I had the pleasure and the interest of leading a group of about a dozen businessmen from the CEA to South Africa for about a week, in which we met a range of what we called a rainbow agenda—political parties and political groups, businessmen and academics and people from the media—in other words, a full range of well-informed players and obsevrers of this situation down there.

The purpose of the mission was in fact to come to grips with the same problem that is on the table here today—where is South Africa likely to go in its economy, given the big imponderable that it will evolve to a multiracial democracy in a reasonable working fashion in a reasonably short time? Within that framework, what are the prospects for the economy? And within that, of course, what are the prospects for Canada's business relationships and for renewal of those commercial relationships?

Indeed, the bottom line for the businessmen accompanying me was is it a country to which we should pay a fair amount of attention in terms of management effort and company focus because the opportunities are real, or on the other hand is it a country that is facing such enormous problems and such question marks in the future that we really might be best to concentrate our efforts elsewhere? So it was within that framework that we visited.

[*Traduction*]

If these conditions are all met, the unions would agree to a return of foreign investment.

I will stop there. Thank you.

The Chairman: Thank you for your presentation, Pierre.

Je donne maintenant la parole à M. Taylor.

M. James Taylor (président, Association des exportateurs canadiens): Merci beaucoup monsieur le président.

J'hésite un peu à vous donner ce qui ne sont que nos perceptions personnelles, même si je vais baser mes remarques concernant ma perception de notre association de la situation en Afrique du Sud sur sa situation économique actuelle et ses perspectives éventuelles à l'avenir. En fait, j'hésite un peu à suivre deux savants qui, de toute évidence, consacrent beaucoup de leur temps à étudier l'économie. Cependant, mes remarques vont porter sur l'économie. Je vais peut-être parler brièvement de la question des sanctions, comme le professeur Beaudet l'a fait à la fin de ses remarques, dans le contexte de la situation canadienne.

Autrement dit, je vais essayer d'équilibrer le contenu de l'émission et le contenu publicitaire, pour utiliser le langage de la télévision, monsieur le président. Mais à la fin de mon exposé j'aimerais faire quelques commentaires au nom de l'association sur la question des sanctions en général, et en particulier en Afrique du Sud.

En septembre dernier j'ai eu le plaisir de mener environ une douzaine d'entrepreneurs de l'association lors d'une visite d'une semaine en Afrique du Sud. Pendant notre visite nous avons rencontré des représentants de beaucoup de groupes différents—des partis politiques, des groupes politiques, des entrepreneurs, des universitaires et des journalistes. Autrement dit, c'était toute une gamme d'intervenants et d'observateurs bien informés de la situation en Afrique du sud.

Le but de notre mission était de nous attaquer au même problème dont vous discutez aujourd'hui: c'est-à-dire l'orientation probable de l'économie de l'Afrique du Sud, compte tenu de l'incertitude quant à la mise en place d'une démocratie multiraciale qui fonctionne relativement bien dans un délai assez court. On voulait savoir quelles étaient les perspectives de l'économie dans ce contexte. De plus, on se demandait quelles étaient les perspectives, pour les entreprises canadiennes, en ce qui concerne le rétablissement des rapports commerciaux.

Avant tout, les entrepreneurs qui m'ont accompagné voulaient savoir s'ils devraient consacrer beaucoup d'efforts à l'Afrique du Sud, c'est-à-dire si les possibilités étaient vraiment intéressantes. D'un autre côté, ils se demandaient si les problèmes sont si énormes et si l'incertitude quant à l'avenir est telle qu'il serait préférable de se concentre sur d'autres pays. Voilà donc le contexte de notre visite.

[*Text*]

• 1715

There was just one number that came up over and over again that struck us in terms of the enormity of the challenge. That is, everyone seemed agreed—from the deputy governor of the reserve bank to the finance minister through to just businessmen and indeed ANC economic spokesmen—that 5% real growth, year in, year out, was the absolute minimum to more or less just stay even, even with population growth, and to do some redistribution, not a lot, but at least to make a reasonable beginning towards that.

Given the record of the last few years, I'm sure you and your colleagues are aware of where growth has been; I don't know, 1.5% is fairly high inflation. They already have deficit spending of up to 3% to 4% of their GNP. They're concerned, as we are here, with the magnitude of the budget deficit, also wrestling with introducing VAT, a GST-type tax. Inflation is considerably more of a problem than here, poor harvests in addition. So their agricultural sector's also facing problems. A continued population growth no one seems to be able to put really accurate figures on really poses a big challenge for the whole country.

When you put that in the context of a regional economy, I'd agree with the previous speaker that South Africa is head and shoulders, in terms of the regional economy, right through to the Mediterranean and already is participating—and has been for a decade or more despite the sanctions policy—in trade and investment with its neighbours.

To be frank—and it's not a happy fact—that is the slow-growth area of the world, as we all know. It faces enormous problems. It's very difficult to see the region's small purchasing power, many political problems, other challenges, facing SADCC countries. But as you move further north and into West Africa, it's also hard to see that as being a dynamic engine of growth that would help South Africa in terms of its own economic goals, i.e., provide a lively export market that grows very quickly, etc.

In summary, I guess that was a fairly gloomy assessment one had to come away with. It had nothing to do with the competence of the people or the sense of it. . .but just 5% real growth, year in, year out, forever. Pretty ambitious target, and very few countries are achieving that.

The second point, referred to earlier, is the hesitation. Professor Beaudet basically said that capital has more or less been on strike in recent years. Part of that was political. We heard part of it from the businessman's point of view; it was really economic as well, not just nervousness over the political uncertainties.

As well, I think the heavy monopoly factor that's also been referred to in the South African economy had something to do with that. But above all, one gets the sense that despite it being a first world and a third world country combined, the biggest impact of sanctions in the disinvestment has been the relative stultification of technology, with some exceptions.

[*Translation*]

Un chiffre revenait toujours et cela nous a frappé car cela traduisait bien l'énormité du défi. Tout le monde—du sous-gouverneur de la banque de réserve au petit homme d'affaires en passant par le ministre des Finances et les porte-parole de l'ANC en matière économique—s'entendaient pour dire qu'une croissance réelle de 5 p. 100 année après année constituait le minimum absolu qui permettrait une stabilité relative, même avec la croissance de la population, et une redistribution minimale.

Compte tenu du rendement des dernières années, je suis certain que vous et vos collègues savez où en est la croissance économique. Un et demi pour cent comme taux d'inflation me semble plutôt élevé. L'Afrique du Sud dépense déjà de 3 à 4 p. 100 de son PNB pour combler le déficit. Ses dirigeants, comme les nôtres, s'inquiètent de l'ampleur du déficit et sont en outre confrontés à une nouvelle taxe sur la valeur ajoutée, semblable à notre TPS. L'inflation est un problème beaucoup plus grave qu'ici et les dernières récoltes ont été mauvaises. Le secteur agricole connaît donc des difficultés. Enfin, la croissance continue de la population à un rythme que personne ne semble pouvoir chiffrer représente un énorme défi pour tout le pays.

Dans le contexte d'une économie régionale, j'abonderais dans le sens du témoin précédent pour dire que l'Afrique du Sud est en bien meilleure posture que les autres pays de la région jusqu'à la Méditéranée. Depuis plus de 10 ans et en dépit des sanctions, elle s'adonne au commerce et aux investissements avec ses voisins.

Comme nous le savons tous, la réalité—aussi déplaisante qu'elle soit—est que la croissance est très lente dans cette région, qui connaît d'énormes problèmes. Je vois mal comment cette région, avec son petit pouvoir d'achat, ses nombreux problèmes politiques et les autres défis qu'elle doit relever puisse faire face aux pays de la SADCC. Mais j'ai autant de mal à voir comment les pays du nord ou de l'Afrique de l'Ouest pourraient constituer le moteur d'une croissance dynamique qui permettrait à l'Afrique du Sud de réaliser ses objectifs économiques, en fournissant un marché d'exportations énergique dont la croissance serait rapide, etc.

En résumé, notre évaluation de la situation a été plutôt sombre. Cela n'avait rien à voir avec la compétence des gens ou avec. . . mais plutôt avec les nécessité d'obtenir une croissance réelle de 5 p. 100 année après année, pour toujours. C'est un objectif ambitieux que peut de pays parviennent à atteindre.

Je soulignerai deuxièmement, et on y a fait allusion plus tôt, l'hésitation. M. Beaudet a indiqué qu'il y a eu grève des capitaux au cours des dernières années. Cela était en partie attribuable à des facteurs politiques. Les gens d'affaires estiment qu'il ne s'agit pas que de nervosité à l'égard de l'incertitude politique, mais que la situation était due aussi à des considérations économiques.

Par ailleurs, il ne faut pas oublier le facteur important que constituent les monopoles dans l'économie sud-africaine. Mais en dépit du fait que l'Afrique du Sud est à la fois un pays du Tiers-monde et un pays industrialisé, le désinvestissement découlant des sanctions a surtout eu pour conséquence de faire stagner la technologie, à quelques exceptions près.

[*Texte*]

That lack of dynamism in the society is evident, I think, right through from the consumer shelves through to industry, with some exceptions. The challenges of meeting deep coal mining has produced amazing technology advances within the country, but one gets a sense of a bit of lassitude in that area, yes, hesitant capital, the large groups certainly looking to hedge their bets with investment and looking for profitable, or more profitable, opportunities outside the country.

• 1720

How that will come about I think will be very critical, whatever the make-up of a new government, in my view, and I think in the view of the members who were there—that there not be a reversion to the type of model some are talking about, of a command and control, or at least a mixed command and control type of economy. It would seem self-evident that model hasn't proved very successful in other parts of the world, but there is a lot of talk and that has been referred to.

How that plays out will have a lot to do not only with foreign investment but with domestic investment. And frankly my view, in terms of talking to businessmen outside the country, is if trade unions feel they can implement a very selective reinvestment policy with heavy conditions on most foreign investors coming back into the country, they're living in a different world—quite literally—from reality. It just isn't going to happen.

The sense we got from our businessmen is they'll be very hesitant to go until things become a little clearer, until the political things have run out for a year of two after all the transitions have been made. That said, the country has certain advantages and there are certain paradoxes, in that it is relatively debt-free.

When we were there in September, I guess that was the first foreign borrowing they had done of any type for a number of years when Deutsche Bank led issue in Europe. And I guess calculations are, I'm not sure, I'd stand to be corrected, they have, when the financial sanctions are lifted, some $16 billion perhaps of various lines of credit available through the IMF. I stand to be corrected on that figure, but there are substantial amounts and they've been, with an export drive, on a zero balance of payments, compared to Canada, where we're $26 billion in the hole every year.

So there have been some disciplines as a result of sanctions, and that leaves them quite well positioned. So from the government's spokesman they placed a heavy reliance on their borrowing capacity—not having sinned as most countries, not as their own countries did in the 1980s in terms of running up huge debt positions. So I guess there was a wait-and-see conclusion on the part of businessmen.

Let me touch on the question of sanctions. I won't repeat, you know, where the association stands and has stood for a long time, and indeed in other arenas where your colleagues have involved the committee hearings on Bill C-53

[*Traduction*]

L'absence de dynamisme au sein de la société est évident, du consommateur à l'industrie, sauf dans quelques cas. Les défis que présentait l'extraction de la houille souterraine ont donné lieu à des progrès technologiques extraordinaires, mais il semble y avoir une certaine lassitude dans ce domaine; les grands groupes d'investisseurs hésitent à y injecter des fonds et ils recherchent des occasions d'affaires plus profitables à l'extérieur du pays pour éviter tout risque.

À mon sens, la réalisation de cet objectif sera critique, quelle que soit la composition du nouveau gouvernement et il importe, selon les membres de la délégation, qu'on ne retourne pas au modèle dont certains ont parlé, celui d'une économie dirigée. Il me semble évident que ce modèle a été peu fructueux ailleurs dans le monde, mais on y fait souvent allusion.

Tout cela aura de grandes incidences non seulement sur les investissements étrangers mais sur les investissements intérieurs. Pour m'être entretenu avec des gens d'affaire étrangers, je puis dire que si les syndicats croient pouvoir mettre en oeuvre une politique de réinvestissement imposant des conditions strictes aux investisseurs étrangers, ils rêvent en couleur. Cela est tout simplement impossible.

Nos membres nous disent qu'ils continueront d'hésiter tant que la situation ne se sera pas clarifiée, tant que la situation politique ne sera pas stabilisée et qu'un ans ou deux ne se seront pas écoulés après la période de transition. Cela dit, et c'est paradoxal, ce pays comporte certains avantages puisqu'il n'a à peu près pas de dettes.

Lorsque nous étions en Afrique du Sud en septembre, on a procédé au premier emprunt étranger depuis très longtemps par l'entremise de la Deutsche Bank en Europe. Si je ne m'abuse, d'après les calculs qui ont été faits, lorsque les sanctions économiques auront été levées, l'Afrique du Sud disposera d'environ 16 milliards de dollars sous forme de lignes de crédit par l'entremise du FMI. Ce n'est peut-être pas le montant exact, mais c'est certainement un montant substantiel. Étant donné la poussée en faveur des exportations, la balance des paiements s'est maintenue à zéro par opposition au Canada où le manque à gagner est de 26 milliards chaque année.

Les sanctions ont donc mené à une certaine discipline qui laisse l'Afrique du Sud en très bonne position. Le gouvernement semble donc vouloir compter surtout sur la capacité d'emprunt du pays puisqu'il n'a pas pêché comme la plupart des autres pays pendant des années 1980 en contractant d'énormes dettes. Pour l'instant, les gens d'affaire préfèrent attendre pour voir ce qui se passera.

J'aimerais maintenant toucher quelques mots des sanctions. Vous connaissez déjà la position qu'a adoptée notre association il y a longtemps; nous l'avons d'ailleurs expliquée dans d'autres tribunes, au cours des audiences du

[*Text*]

and arms control. In recent weeks we made our position very clear. But I really do think that despite what the ANC as one political party might say, there are a whole lot of reasons why everyone, and Canada being the laggard, should move very quickly to remove all sanctions, including the financial sanctions, where I imagine the major stumbling block is still the United States. Because the faster the country is integrated into the global economy and participates, the more rapidly it will move toward achieving this 5% growth rate, and the better the new government and the new society and the new political structure will be when they take over. I think it's vital, because this target is absolutely mind-boggling to think of reaching and it's certainly going to be inhibited for a whole bunch of reasons while countries maintain sanctions.

That said, most everybody has removed the major sanctions, and I'd be foolish to argue that by Canada moving to be in step with G-7 OECD countries, Denmark and Sweden—now the last to join in—to at least be in step with all the other industrialized nations of the world, where at the very least one could see it's going to have that big an impact... But I think symbolically it would, and particularly it would help with respect to restoring or increasing the confidence of foreign investment to return, because that's going to be vital if they're going to achieve 5% growth. They simply don't have the saving rates to do it internally, I would think.

Finally, a comment on a small project that we run there, industrial co-operation, small black business sector. Mr. Chairman, you're well familiar with that. It's a marvellous micro-project. It's a lot a fun to meet these young and not so young black entrepreneurs in their own business as they get a chance to move ahead and run things. But that isn't going to be where the country's economy is going to find the achievement of its 5% growth. It's got a long way to go, and that's a lot to do with the legacy of apartheid, of course—education and the rest of it.

• 1725

It's definitely going to need the traditional sector to be the engine of growth, no matter how fast black empowerment and black economic empowerment can be achieved. Indeed, most of that is finding its way in terms of blacks working for the traditional industries rather than starting their own businesses. So they're a long way away from having a dynamic exploding small-business economy such as Taiwan, particularly. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I want to thank you very much for the three perspectives. I think it helps us come to some questions and discussions.

[*Translation*]

comité sur le projet de loi C-53 et sur le contrôle des armes à feu. Au cours des dernières semaines, nous avons clairement indiqué notre position. En dépit de ce qu'a dit l'ANC, qui est un parti politique parmi d'autres, et malgré le retard qu'a pris le Canada, je crois fermement, pour toutes sortes de raisons, que l'on devrait lever toutes les sanctions, y compris les sanctions économiques où les États-Unis semblent faire obstacle, le plus rapidement possible. Dès que l'Afrique du Sud aura réintégré l'économie globale et y participera pleinement, on pourra se diriger rapidement vers le taux de croissance de 5 p. 100 et le nouveau gouvernement, la nouvelle société et des nouvelles structures politiques ne s'en porteront que mieux. Cela est absolument vital, car cet objectif est absolument ahurissant et ne pourra être réalisé, pour toutes sortes de raisons, tant que des sanctions seront maintenues.

Cela dit, presque tous les pays ont levé les principales sanctions. Je n'irais pas jusqu'à dire que la décision du Canada de suivre l'exemple des sept grands pays industrialisés, les pays de l'OCDE, le Danemark et la Suède—les derniers prendre cette décision—de se conformer aux autres pays industrialisés du monde aurait une incidence énorme... Je crois cependant que cela aurait une portée symbolique importante et que cela contriburait plus particulièrement à augmenter la confiance des investisseurs étrangers et à encourager leur retour dans ce pays, ce qui sera tout à fait crucial pour l'Afrique du Sud si elle veut atteindre un taux de croissance de 5 p. 100. Elle n'a tout simplement pas les taux d'épargne nécessaires pour le faire par leurs propres ressources.

Je terminerai avec quelques remarques sur un petit projet de collaboration industrielle que nous menons avec le secteur des petites entreprises noires. Je sais que vous connaissez bien ce projet, monsieur le président, qui est tout à fait merveilleux. Il est très agéable de rencontrer ces entrepreneurs noirs, jeunes et moins jeunes, dans leurs propres entreprises et de les aider à en assumer la direction et à progresser. Mais ce n'est pas là que le pays pourra réaliser un croissance de 5 p. 100. La route est longue—c'est en grande partie l'héritage de l'apartheid, bien sûr—notamment dans le domaine de l'éducation.

Il nous faudra certainement compter sur le secteur traditionnel comme moteur de la croissance, quelle que soit la rapidité avec laquelle l'affranchissement des noirs et l'affranchissement économique des noirs se réaliseront. D'ailleurs, ce sont surtout en travaillant dans les industries traditionnelles plutôt qu'en mettant sur pied leurs propres entreprises que les noirs s'affranchissent. On est donc loin d'une économie dynamique fondée sur la petite entreprise comme celle de Taïwan, plus particulièrement. Merci, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie beaucoup pour ces trois perspectives. Cela nous aidera certainement dans nos questions et nos discussions.

[*Texte*]

Mr. Fretz will be back momentarily—he was called to a meeting—and so will our Liberal colleague. I wonder if you would just let me start by asking if you would like to make any comments on what each of you has said. This is one of the advantages of having a panel of three people who have looked at this.

For example, Manfred, if you have any thoughts on what Pierre has said, or what Jim has said, if you would like to take up something... Particularly those of you who spoke earlier might like to make some observation across the board, and then we will come to some questions that occur to us.

Prof. Bienefeld: Okay, I will be glad to. On Pierre's presentation, I don't have a lot to add. I find myself in very substantial agreement with his description and I tried to use a brief shorthand for saying some of the things that I was setting out indeed could easily be seen as being somewhat far-fetched, since the situation in the economy at the moment is so grave. To me, that does reinforce the notion that there is a great urgency, as indeed there is in a number of other areas in the world now, to make available some resources that allow gaps to be bridged.

Maybe I could comment on Mr. Taylor's comments, which again I fully sympathize with in many ways. Obviously it would be very difficult as an investor to go to South Africa today and to come away with a very up-beat picture; that would be quite unreal. I would say part of the implication of that is there is, in fact, a need to think very much in terms of the major impetus for a renewal coming from domestic resources. External borrowing is not only very dangerous, as we know after the 1970s and again after the 1980s, but it is also not going to be the base on which I believe this strategy can succeed.

The international markets, and this even includes, increasingly, the international agencies—I mean, after all, the bank now raises a very large part of its money in commercial money markets—these markets tend to have relatively short time horizons. Hard currency loans are very expensive to countries that face the threat of devaluation in a fairly endemic way, and the leeway to make the compromises that are needed to keep an economy functioning is dramatically constrained if one gets too deeply entangled.

I very much understand when you say that trade unionists who think about investment codes, etc., are living in dreamland. I suppose you might agree the trade unionists might argue that the people who think that without investment codes, South Africa would attract an enormous amount of investment, are also living in a dream world. That really turns out to be, in a certain sense, the question, because there are so many places, not just in Africa, that embarked on strategies that 10 years ago were said to be short-term pain for long-term gain and this will be the basis for attracting a lot of investment, and virtually no investment has materialized.

Now, I know in the last 18 months some money is flowing back into Latin America—that's a different story and we could discuss, if anybody is interested, what the significance of that is.

[*Traduction*]

Monsieur Fretz sera de retour sous peu—il a été convoqué à une réunion—tout comme notre collègue libéral. Peut-être que chacun d'entre vous aimerait faire des remarques sur les exposés des autres témoins. C'est là un des avantages d'accueillir un groupe de trois témoins.

Ainsi, Manfred, si vous avez des commentaires sur l'exposé de Pierre ou de Jim, si vous aimeriez revenir à un sujet particulier... Ceux d'entre vous qui avaient pris la parole en premier voudront peut-être faire des observations supplémentaires avant que nous passions aux questions.

M. Bienefeld: Volontiers. En ce qui concerne l'exposé de Pierre, j'ai peu de choses à ajouter. J'adhère presque entièrement à sa description de la situation. J'ai moi-même tenté de décrire la situation le plus brièvement et simplement possible et certaines de mes affirmations ont peu semblé exagérées, étant donné la gravité de la conjoncture économique. Cela me semble souligner l'urgence de la situation dans ce pays, comme d'ailleurs dans d'autres régions du monde, et la nécessité d'accorder sans délai des ressources pour combler le fossé.

Par ailleurs, j'abonde dans le sens de M. Taylor à bien des égards. De toute évidence, tout investisseur qui serait en Afrique du Sud aujourd'hui pourrait difficilement en revenir avec une vision très optimiste; cela ne serait pas réaliste. Cela signifie que, dans une certaine mesure, il faut plutôt penser à encourager un renouveau axé sur les ressources intérieures. Les emprunts à l'étranger sont non seulement très dangereux, comme nous le savons après nos expériences des années 1970 et 1980, mais ils ne peuvent non plus constituer le fondement d'une stratégie fructueuse.

Dans les marchés internationaux, y compris de plus en plus les organismes internationaux—après tout, les banques trouvent une bonne partie de leur argent dans les marchés monétaires—on a plutôt tendance à penser à court terme. Les prêts en devises fortes coûtent très cher pour les pays menacés par la dévaluation de façon endémique et si un pays s'enfonce trop loin, la marge de manoeuvre dont il dispose pour faire les compromis nécessaires au bon fonctionnement de l'économie est extrêmement limitée.

Je vous comprends lorsque vous dites que les syndicalistes qui pensent à des codes d'éthique pour les investisseurs rêvent en couleur. Vous serez d'accord avec moi pour dire que les syndicalistes vous répliqueraient que ceux qui croient que l'Afrique du Sud attirera d'énormes investissements sans de tels codes d'éthique rêvent aussi en couleur. Voilà donc la question puisque tant de pays, pas seulement en Afrique, se sont engagés il y a dix ans dans des stratégies qui devaient provoquer des souffrances à court terme mais permettre des gains à long terme et de nombreux investissements, mais on constate maintenant que ces investissements ne se sont pas concrétisés.

Par ailleurs, je sais que, au cours des 18 derniers mois, des fonds ont été réinjectés en Amérique latine—c'est une autre paire de manches et nous pourrions, si quelqu'un s'y intéresse, discuter de la signification de cet état de choses.

[*Text*]

There is, in other words, an impasse, and to me what that does is it focuses attention on the need for mobilizing domestic resources for special caution on the external debt side. The domestic savings rates in South Africa used to be 11% and they were down to 3% three years ago, which is the last figure I have, so there is a certain amount of leeway, which is important.

• 1730

The other point has to do with sanctions. I realize this is a very difficult issue and one that is very finely balanced at the moment. I would have to say that the reversal that occurred soon after the referendum suggests continued pressure is probably still important to ensure the political process moves forward in the way everyone now assumes it will. I'm not certain we can assume that is the case unless some leverage remains, but I realize it's a very finely poised issue of distinction.

Mr. Beaudet: I'd like to comment on some of the points made by Mr. Taylor. I agree that sanctions are still an obstacle, broadly speaking, but would say that we have to avoid a certain what I would call absolutist view of sanctions. This view was partially shared by some of the anti-apartheid movements in the 1980s and was part of some of the pro-government and pro-business viewpoints.

Sanctions were not the beginning or the end of the economic problems in South Africa. One has to remember that real sanctions only started in 1985 and that, by then, the economy was in real trouble. Now, important analysts from the banks, for example, are even dating the beginning of the crisis to 1974 and it continued on the decline for ten years. In 1985 South Africa was technically in default in terms of its foreign borrowing. So that's an important point to consider.

The problems of polical instability and economic destructuring were present in South Africa before sanctions and they remain there. So I think it's understandable that the ANC and the trade unions are telling other nations to hold off on their immense will, so to speak, to lift the sanctions immediately, because, first, the democratization process is not over; it's difficult, they've made some steps, but it is not over, and they ask if we are going to take the risk at this point of making this situation completely collapse because for some reason we will say they have had enough of these sanctions. The situation is unsafe, so their point of view has to be considered.

Secondly, and relating to this question of restructuring the economy, it is not only by lifting sanctions and having a flow of foreign investments to South Africa that the problems will be solved. I think Mr. Taylor and everyone else agrees on that subject, in that it will be a primarily internal process and that what they are talking about is a social contract between the different actors.

One positive aspect in South Africa is that, contrary to many other African and third-world countries, there is a strong civil society there outside the state and the political parties. The business sector and trade unions are quite well

[*Translation*]

En d'autres termes, l'Afrique du Sud est dans une impasse, ce qui souligne la nécessité de mobiliser les ressources intérieures et de faire preuve d'une extrême prudence en matière de dette extérieure. En Afrique du Sud, le taux d'épargne national qui s'élevait auparavant à 11 p. 100 est tombé à 3 p. 100 il y a trois ans, selon les données les plus récentes dont je dispose. Il y a donc une certaine marge de manoeuvre, ce qui est important.

L'autre point concerne les sanctions. Je sais qu'il s'agit d'une question très difficile et très délicate en ce moment. Je dois dire que le revirement qui s'est produit peu après le référendum laisse entendre qu'il sera sans doute toujours important de maintenir la pression pour s'assurer que le processus politique va évoluer dans la direction généralement attendue. Je ne suis pas certain que l'on puisse supposer que ce sera le cas à moins de garder certains moyens de pression, mais je me rends compte que toute cette question est extrêmement délicate.

M. Beaudet: J'aimerais faire quelques observations sur les points soulevés par M. Taylor. Je conviens qu'en général les sanctions sont toujours un obstacle, mais je dirais que nous devons éviter ce que j'appellerais un certain point de vue absolutiste des sanctions. Dans les années 80, certains mouvements anti-apartheid et certains groupes pro-gouvernement et pro-affaires partageaient ce point de vue.

Les sanctions n'ont pas été le début ou la fin des problème économiques en Afrique du Sud. Il ne faut pas oublier que les vraies sanctions n'ont débuté qu'en 1985 et qu'à l'époque l'économie allait déjà vraiment mal. Or, d'importants analystes des banques, par exemple disent que la crise date même de 1974 et qu'elle a continué de s'intensifier pendant 10 ans. En 1985, l'Afrique du Sud ne pouvait honorer ses échéances pour ce qui est de ses emprunts à l'étranger. Il s'agit donc d'un point important dont il faut tenir compte.

Les problèmes d'instabilité politique et de déstructuration économique étaient présents en Afrique du Sud avant les sanctions et ils le sont toujours. On peut donc comprendre que l'ANC et les syndicats disent aux autres pays de résister à la grande tentation, si l'on veut, de lever les sanctions immédiatement car, tout d'abord, le processus de démocratisation n'est pas terminé; c'est difficile, ils ont fait des progrès, mais le processus n'est pas terminé, et ils nous demandent si nous allons prendre le risque de voir tout s'écrouler tout simplement parce que nous estimons qu'ils sont fatigués de ces sanctions. La situation est instable, alors il faut tenir compte de leur point de vue.

Ensuite, et en ce qui concerne la restructuration de l'économie, ce n'est pas uniquement en levant les sanctions et en ayant un flot d'investissements étrangers en Afrique du Sud que les problèmes seront résolus. Je pense que M. Taylor et tous les autres sont d'accord sur cette question, c'est-à-dire qu'il s'agira surtout d'un processus interne et qu'ils parlent d'un contrat social entre les différents intervenants.

Un aspect positif en Afrique du Sud c'est que contrairement à bon nombre d'autres pays d'Afrique et du Tiers monde, il existe une forte société civile à l'extérieur de l'État et des partis politiques. Le monde des affaires et les

[*Texte*]

organized. In my understanding, it's more up to them to come to some sort of an agreement and then to impose that agreement on the politicos and the states. We should take that factor very much into account.

Mr. Taylor: Let's be very clear. Sanctions are effectively off all around the world. The only sanctions that remain and are being talked about, even last September, are the Americans' sanctions with respect to the IMF, who moved their stuff out. So I suppose that what is coming out of South Africa from the ANC is solely directed at the United States.

Let's be frank, it's irrelevant to South Africa's democratic progress whether or not Canada maintains present remaining sanctions following the January move. This is just not a real issue. But the damage to ourselves has been very severe, but has nothing to do with South Africa.

Secondly, just to comment on savings rates, this is the tangle South Africa is in. Redistribution is vital. The income patterns are, of course, badly skewed. I'm not very good at economics, but I always thought when redistribution went up, savings went down, by and large. Redistributed incomes usually come out of savings and they're pretty well spent by people who are already below the poverty line and who are getting the redistribution.

• 1735

So I think that is the big challenge: how they mobilize enough capital—and I agree, it isn't going to come from outside—internally, while still proceeding on sufficient redistribution, one hopes not through a social welfare system but through work, etc.

One of the big worries in South Africa is the redistribution. There was the luxury of being able to do it with the Afrikans population. These were Afrikaners who were talking to me, saying, my God, I hope they aren't going to do same thing as we did, stuff the civil service full of double-and triple-level things, as was done at the beginning of the 1920s. . .or the South African railways, which were vastly overmanned, and even now still are, after slendering down. If those are seen as part of the redistribution elements, it's not going to make it a more attractive place for investment and the rest of it.

South Africa is in this time warp. I hope its policies now are not going to be tempted into the solution of the 1950s and 1960s, of autarchy and parastatals and the rest of it, which have proved such a disaster. That's another aspect of their big challenge.

There's going to be tremendous political pressure. What about the civil service? How's that going to be done? Are you now going to have a doubling up, the whites retaining their jobs, balanced by blacks? The South African railways used to employ 500,000 or 600,000 people—a total lack of productivity. That'll be a big temptation. I don't know how you're going to get redistribution, growth, and productive employment all together in some reasonable fashion that will be attractive to both domestic and foreign capital.

[*Traduction*]

mouvements syndicaux sont bien organisés. À mon avis, c'est plutôt à eux d'en arriver à une sorte d'entente et de l'imposer aux partis politiques et à l'État. Nous devrions tenir compte de ce facteur.

M. Taylor: Soyons très clairs. Les sanctions ont en fait été levées par tous les pays. Les seules sanctions qui demeurent et dont on parle, on en parlait même en septembre dernier, sont les sanctions des Américains qui ont retiré leurs fonds du FMI. Je suppose donc que ce que dit l'ANC en Afrique du Sud s'adresse uniquement aux États-Unis.

Soyons francs. Le fait que le Canada maintienne ou non, à la suite des événements de janvier, les sanctions qui restent n'aura aucune conséquence pour le processus démocratique en Afrique du Sud. Cela n'est pas un problème important. Mais les dommages que cela a causés pour le Canada sont très graves, mais cela n'a rien à voir avec l'Afrique du Sud.

Ensuite, en ce qui concerne les taux d'épargne, c'est le fouillis dans lequel l'Afrique du Sud se retrouve. La redistribution est vitale. La répartition des revenus est évidemment tout à fait déséquilibrée. Je ne m'y connais pas tellement en économie, mais j'ai toujours pensé que lorsque la redistribution augmentait, les économies diminuaient en général. Les revenus redistribués proviennent habituellement des économies et ils sont en général dépensés par ceux qui sont déjà en-dessous du seuil de pauvreté et qui profitent de la redistribution.

Le défi consiste donc à trouver le moyen de mobiliser suffisamment de capitaux au pays—et je reconnais que ces capitaux ne vont pas venir de l'extérieur—tout en assurant une redistribution suffisante non pas, espère-t-on, grâce à un système d'aide sociale, mais par le travail, etc.

L'une des principales préoccupations en Afrique du Sud est la redistribution. On pouvait se payer le luxe de la redistribution avec les Afrikaners. Ce sont des Afrikaners qui m'ont dit: «Mon Dieu, j'espère qu'ils ne vont pas faire comme nous et superposer deux ou trois niveaux à la fonction publique comme au début des années 20. . . où les chemins de fer sud-africains, qui souffrent d'effectifs pléthoriques et qui en souffrent toujours, même après un dégraissage.» Si on a l'impression que de ces mesure font partie des éléments de redistribution, elles ne feront pas de ce pays l'endroit le plus intéressant pour investir.

L'Afrique du Sud est en dehors du temps. J'espère que le pays ne va se laisser tenter par les solutions des années 50 et 60 dont les politiques autarciques et para-étatales se sont avérées un véritable désastre. Voilà un autre aspect de leur grand défi.

Il y aura énormément de pressions politiques. Qu'arrivera-t-il à la fonction publique? Comment va-t-on procéder? Va-t-on doubler le nombre d'emplois au sein de la fonction publique pour donner le même nombre d'emplois aux noirs et permettre aux blancs de garder leur emploi? Les chemins de fer sud-africains employaient auparavant de 500,000 à 600,000 personnes—un manque total de productivité. La tentation sera forte. Je ne sais pas comment ils pourront arriver à une redistribution, à une croissance et à un emploi productif qui puissent intéresser les capitaux sud-africains et étrangers.

[*Text*]

The Chairman: Thank you. You've summarized some of the dilemmas very clearly.

Mrs. Gaffney: A couple of observations. Last week I had the opportunity to listen to a couple of what I considered to be gentlemen knowledgeable about South Africa. They agreed with you totally that the Canadian sanctions on South Africa are an absolute joke. Those were their words: that Canada has made a fool of herself; the sanctions are not taken too seriously in South Africa, and we might as well lift those sanctions and get on with our lives.

Another thing that really shocked me... Mr. Beaudet, you alluded to this when you said the democratization process is not over. They almost alluded to the fact that the referendum was not being taken too seriously by those who had imposed it and apartheid was still going to be alive and well in South Africa. I found that quite shocking.

I'd be interested in hearing comments from you three gentlemen on that. Do you think Mr. de Klerk is serious? He's had his referendum and he has had a pretty strong mandate from his referendum, but do you think he's really serious? There are a lot of problems with how he's going to implement this.

Mr. Beaudet: It's not an all-or-nothing situation, of course. From the referendum de Klerk got quite an open-ended mandate. The question was posed in such a way that...are you for reform and are you for continuing negotiations? A huge majority of the whites are for that. The question is what kind of reform and what kind of new constitutional process? The battle still goes on there. There is no doubt the positions of the African National Congress and the National Party are very far apart on the new constitution, on the economic dispensation, on all sorts of very crucial things. Next month, and I hope before the end of the year, we'll see how it will go.

So it is understandable there is a lot of worry and from the point of view of business circles there's a lot of hesitation. The black anti-apartheid movement basically says the battle is not over. So they are not only sitting at the table and negotiating, they're also organizing the people in the townships, thinking about various mass actions and all this. In other words, we don't have in front of us a well-defined mandate to rebuild South Africa on a non-racial basis, because that's what they are aiming for.

• 1740

There are lots of scenarios, from the gloomy sort of neo-apartheid model that would lift the old-style apartheid but retain certain structures that will keep the black majority out of the economic and the political power, to the most optimistic of real sharing of power leading toward to a full-fledged democracy. It's an open battle. As someone who has been involved in this issue for many years, I'm concerned that in the world's public opinion, in Canada as well as in other countries, the sort of public consciousness is that it's over, finished, and let's get on with our business in South Africa and in the rest of the world.

[*Translation*]

Le président: Merci. Vous avez résumé avec beaucoup de clarté certains des dilemmes.

Mme Gaffney: Quelques observations. La semaine dernière, j'ai eu l'occasion d'écouter quelques messieur que je considère comme étant très bien informées au sujet de l'Afrique du Sud. Ils étaient tout à fait d'accord avec vous pour dire que les sanctions canadiennes contre l'Afrique du Sud étaient une véritable blague. Ils ont dit que le Canada se ridiculisait, que ses sanctions n'étaient pas prises au sérieux en Afrique du Sud et que nous ferions aussi bien de lever ces sanctions et de continuer à faire ce que nous avions à faire.

Autre chose qui m'a vraiment choquée... Monsieur Beaudet, vous y avez fait allusion lorsque vous avez dit que le processus de démocratisation n'était pas terminé. Ils ont presque dit que le référendum n'était pas pris trop au sérieux par ceux qui l'avaient imposé et que l'apartheid serait toujours bien vivant et bien portant en Afrique du Sud. J'ai trouvé cela très bouleversant.

J'aimerais savoir ce qu'en pensent nos trois témoins. Croyez-vous que M. de Klerk est sérieux? Il a tenu un référendum et il a reçu un mandat assez fort à la suite de ce référendum, mais croyez-vous qu'il est vraiment sérieux? La façon dont il mettra tout cela en oeuvre pose de nombreux problèmes.

M. Beaudet: Naturellement, ce n'est pas tout ou rien. M. de Klerk a reçu un mandat assez ouvert à la suite du référendum. La question a été posée de telle façon que... Êtes-vous en faveur de la réforme ou de la poursuite des négociations? Une grande majorité de blancs sont en faveur. La question est de savoir quel genre de réforme et quel genre de nouveau processus constitutionnel? La lutte se poursuit sur cette question. Il ne fait aucun doute que l'ANC et le Parti national ont toujours des positions qui sont très loin l'une de l'autre sur la nouvelle constitution, la répartition économique et toutes sortes de questions extrêmement importantes. Nous verrons comment cela va aller le mois prochain et, je l'espère, avant la fin de l'année.

On peut donc comprendre la préoccupation et l'hésitation des milieux d'affaires. Le mouvement noir anti-apartheid dit essentiellement que la bataille n'est pas terminée. Donc, non seulement sont-ils en train de négocier, mais ils sont également en train d'organiser les gens dans les cantons, de songer à diverses actions populaires, etc. En d'autres termes, nous n'avons pas devant nous un mandat bien défini pour la reconstruction de l'Afrique du Sud sur une base non raciale, car c'est ce qu'ils visent.

Il y a de nombreux scénarios, à partir du scénario néo-apartheid plus sombre selon lequel on enlèverait l'apartheid ancien style tout en maintenant certaines structures qui garderaient la majorité noire en dehors du pouvoir politique et économique, jusqu'au scénario le plus optimiste du partage réel des pouvoirs menant à une véritable démocratie. C'est une lutte ouverte. Je m'intéresse à la question depuis de nombreuses années, et je crains qu'au Canada comme dans d'autres pays, les gens aient l'impression que tout cela est fini, terminé, et qu'il est temps de reprendre nos rapports avec l'Afrique du Sud.

[*Texte*]

I think it's a bad calculation. I think we are participating in the problem when we think like that. We are creating a situation in which this vulnerability and this fragility of the process might worsen. Twenty five third-world countries over the last five years have started the process of democratization and they failed. It would not be an extraordinary phenomenon that they would fail, and they will fail more if there is a withdrawal of interest and of pressure.

Prof. Bienefeld: I would like to address three separate points. First of all, the question of sanctions.

I began by saying that in my view the sanctions issue is very finely balanced. Other people have different views, but I think there are two issues we have to separate: sanctions and the economy, and sanctions and the political process. To follow up on what Pierre has just said on the political process, there is no question that sanctions were very instrumental in pushing things in a direction, which I think are broadly supported, and those who are celebrating recent developments also have to recognize that those events occurred to a substantial degree because of those sanctions.

The situation remains that Mr. de Klerk won a famous victory and this was a very important development, but we also know that one third of the population voted against the changes, which means that Mr. de Klerk still is trying to manoeuvre in a political situation in which there is a very strong force on the right pushing down on him. Realistically, one has to recognize that. I believe the reason the ANC is saying keep sanctions on—and after all, they are involved in this process in a fairly central way—is that they are concerned that the relative pressures on Mr. de Klerk in this situation are somewhat unbalanced in the current circumstances.

I'm not going to suggest that Canada alone is going to make a difference here, but then Canada alone isn't going to make a huge difference economically either. That's really not the issue. I think the issue is whether a reasonable judgment can be made, which says that sanctions, although not central at this point, still have a role to play. As I said, I think this is a finely poised issue. I think it is reasonable to take that view.

On the redistribution question, I don't think I would look at the situation like that. We do have to rediscover Keynes. We are doing it now and we're going to have to do much more of it. The point is, if you have unutilized resources in the economy, then of course you can increase savings while increasing the level of economic activity. The big issue in South Africa in those terms is the foreign exchange constraint, which is why those who talk about that alternative are talking in terms of low-cost housing and in terms of activities that have relatively low import content, and also in terms of models that would allow one to manage the external account to a degree. I don't think the issue about savings is

[*Traduction*]

Je pense que tout cela est mal calculé. Je pense que nous participons aux problèmes lorsque nous pensons de cette façon. Nous risquons d'accentuer la vulnérabilité et la fragilité du processus si nous créons une telle situation. Au cours des cinq dernières années, 25 pays du Tiers-monde ont déclenché le processus de démocratisation et ont échoué. L'échec du processus de démocratisation en Afrique du Sud ne serait pas un phénomène extraordinaire, et l'échec sera encore plus certain s'il y a retrait de tout intérêt et de toute pression.

M. Bienefeld: J'aimerais aborder trois questions différentes. Tout d'abord, la question des sanctions.

J'ai commencé par dire qu'à mon avis, la question des sanctions était très délicate. D'autres personnes ont des points de vue différents, mais je pense qu'il faut faire la distinction entre deux questions: les sanctions et l'économie, et les sanctions et le processus politique. Pour faire suite à ce que Pierre vient de dire au sujet du processus politique, il ne fait aucun doute que les sanctions ont joué un rôle très important pour faire bouger les choses dans une certaine direction, et je crois que ces sanctions reçoivent en général un bon appui, et ceux qui célèbrent les événements récents doivent également reconnaître que ces événements ont été possibles dans une grande mesure en raison de ces sanctions.

Il reste que M. de Klerk a remporté une grande victoire et qu'il s'agit d'un développement très important, mais nous devons également savoir qu'un tiers de la population a voté contre les changements, ce qui signifie que M. de Klerk essaie toujours de manoeuvrer dans un contexte politique où il subit de très fortes pressions de la droite. Il faut reconnaître cet état de choses, d'une façon réaliste. Je crois que la raison pour laquelle l'ANC veut que l'on maintienne les sanctions—et après tout, ils participent à ce processus d'assez près—c'est qu'ils craignent que les pressions relatives sur M. de Klerk ne sont pas bien équilibrées dans les circonstances actuelles.

Je ne dis pas qu'à lui seul le Canada va faire une grande différence, mais à lui seul le Canada ne fera pas non plus une très grande différence du point de vue économique. Là n'est pas vraiment la question. Je pense qu'il s'agit de savoir si l'on peut raisonnablement décider que les sanctions, même si elles ne sont pas critiques en ce moment, auront toujours un rôle à jouer. Comme je l'ai dit, il s'agit d'une question extrêmement délicate. Je pense que ce point de vue est raisonnable.

En ce qui concerne la question de la redistribution, je ne pense pas que je verrais les choses du même point de vue. Nous devons redécouvrir Keynes. Nous le faisons à l'heure actuelle et nous devrons le faire davantage. S'il y a des ressources non utilisées dans l'économie, alors bien sûr il est possible d'augmenter les économies tout en augmentant le niveau d'activités économiques. Le gros problème en Afrique du Sud à cet égard est celui de la pénurie des devises étrangères, et c'est pourquoi ceux qui préconisent cette autre solution parlent d'habitations à loyer modéré et d'activités qui ont un contenu d'importation relativement peu élevé, ainsi que de modèles qui permettraient d'administrer le

[*Text*]

simply to say that if there is redistribution, then savings must follow. I think we have to recognize that the capital flight has been a very big issue. If a social compact can be reached and economic activity is regenerated, then that will produce a significant amount of savings as well.

The other point, which I guess I was trying to address obliquely, but which maybe I'll address a little more formally, is this wisdom that certain models have proven disastrous and other models have proven successful.

• 1745

I can only say that I think we need to look much more carefully at the question of what models actually were successful. The truth of the matter is that in the developing world, if you take a period from 1960 to 1992, there were very few countries that could be genuinely described as successful, and this is certainly the case if you compare them even remotely to the kinds of hopes and expectations everybody had when they entered the development era in the post-war period.

It turns out that the only economies that were truly successful in this process—with the exception of Hong Kong and I suppose we could discuss whether that's a special case or whatever—were economies that followed to a very extensive degree, this so-called discredited model. The degree of control which Korea to this day exercises in trade, finance and industry is phenomenal, far beyond anything the failed African economies have ever done.

So I find it very difficult to know where this knowledge, this supreme confidence that we know which models work and which models don't work, comes from. One of the stories that's constantly told is that the Koreans did have import substitution but then they abandoned that and moved to export promotion and that is what countries should do. Bhagwati and lots of others say this is the new received wisdom and this is how we should look at the world.

This is a completely hopeless way of looking at the world. The first reason is that import substitution and export promotion are not alternatives. Korea to this very day is still pursuing import substitution on a very intensive scale at the same time as they're pushing export promotion. Right now Korea is investing $5 billion in three massive petrochemical complexes.

When people from the *Far Eastern Economic Review* went to speak to the people at the Chaebol and asked how they could do this, the world market was already oversupplied, the man from Daiwa said "You just don't understand. We're trying to become competitive in a wide range of diversified, high-quality consumer products. The design, quality and performance of those products depends very heavily on the materials from which they're made. We have to build up the capacity to make those materials. We cannot rely on somebody else for those materials where we have no control over the technology, price or anything else".

[*Translation*]

compte externe dans une certaine mesure. Je ne pense pas que la question des économies se résume tout simplement à dire que s'il y a redistribution, alors des économies doivent suivre. Je pense que nous devons reconnaître que l'exode des capitaux a été un gros problème. Si on peut arriver à une entente sociale et régénérer l'activité économique, alors cela permettra de faire d'importantes économies également.

L'autre question que j'ai essayé d'aborder indirectement mais dont je traiterai plus précisément, c'est l'idée que certains modèles se sont avérés désastreux et d'autres un succès.

Tout ce que je peux dire, c'est qu'à mon avis nous devons nous intéresser de plus près aux modèles qui donnent de bons résultats. La vérité c'est que très peu de pays en voie de développement ont connu, entre 1960 et 1992, une période de prospérité véritable. C'est certainement le cas si l'on compare, même de loin, leurs résultats avec les attentes et les espoirs que tout le monde avait lorsque ces pays sont entrés dans l'ère du développement, après la guerre.

Il appert que les seules économies qui ont produit de bons résultats—à l'exception de Hong Kong qui est peut-être un cas spécial—sont celles qui ont appliqué à très grande échelle ce modèle soit-disant discrédité. La réussite de la Corée dans le domaine du commerce, des finances et de l'industrie est phénoménale et dépasse de loin les résultats que peuvent obtenir les économies chancelantes des pays africains.

Par conséquent, il me semble très difficile de dire d'où provient cette confiance absolue dans le fonctionnement d'un modèle. On répète toujours que les pays devraient imiter l'exemple de la Corée qui a abandonné leur remplacement des importations au profit de la promotion des exportations. Pour Bhagwati et beaucoup d'autres, c'est la nouvelle philosophie et la nouvelle perspective mondiale.

Or, c'est une façon tout à fait erronée de considérer la situation mondiale. Tout d'abord, la substitution des importations et la promotion des exportations ne sont pas incompatibles. Aujourd'hui encore, la Corée applique une politique très intensive de remplacement des importations tout en encourageant les exportations. Actuellement, la Corée investit 5 milliards de dollars dans trois énormes complexes pétrochimiques.

Lorsque les représentants de la *Far Eastern Economic Review* ont demandé au personnel de Chaebol pourquoi ils agissaient de cette manière puisque le marché mondial était déjà engorgé, le représentant de Daiwa leur a répondu ceci: «vous ne comprenez pas que nous essayons de devenir compétitifs dans la fabrication de toute une gamme diversifiée de produits de consommation de haute qualité. La conception, la qualité et le rendement de ces produits dépendent énormément des matériaux qui entrent dans leur composition. Nous devons être capables de produire nous-mêmes ces matériaux. Nous ne pouvons pas rester tributaires des autres pays producteurs de ces matériaux pour lesquels nous n'avons aucun contrôle sur les techniques de fabrication, le prix ni les autres facteurs.»

[*Texte*]

To some people this sounds like Prebisch, it sounds like somebody talking from the 1960s. This is what Korea is doing today. The man from Hyundai was a bit more blunt. When told about the oversupply in global markets, he said yes, we've heard about that, but if there's blood to be spilled in these markets, I'm pretty sure it won't be ours.

I think we have to get ahold of ourselves and look very pragmatically at what models work. I'm not suggesting, nor would I dream of suggesting, that centralized planning is the way we should go. I am suggesting that if we want to learn from history and from the last 30 years, what we will find is that economies that manage to find a balance between state involvement—and sometimes rather extensive state involvement—and liberalized markets and incentives to private business, economies that find a balance between that and allow that process to be commensurate with social and political processes. . .

That's where Korea is beginning to fall down. Maybe the success won't last. That's a real possibility, but it's economies that manage to square those circles that are the successful ones. Economies that just open themselves up—I keep asking my colleagues and my friends in the World Bank to show me examples of economies that have industrialized and developed on that basis.

The only example they can ever come up with is Switzerland, and that's a debatable story. It has some very particular characteristics, otherwise there aren't any. This does mean that the issue is difficult. I'm not suggesting that it's simple, but for southern Africa, and this is what I was trying to say, in policy terms, the search for that balance is probably the most important issue there is.

Mr. Taylor: On the two points, that is the way one would characterize our relative isolation on the sanctions issue. One element in the sanctions issue was was brain drain. I was just thinking about what impacts there were, and brain drain certainly was an important negative impact along with the flight of capital.

• 1750

Regarding the process, I guess remaking and making constitutions is a messy business and people take up different positions. Some say "this is our bottom line". Others produce reports of various sorts, and posture around. I don't know what their motives are, whatever the country is. I presume that they realize the reinstitution of the legal structures of apartheid, which are all gone, or all but gone—I guess they were all gone last year if they met their deadline—is not likely to be an option.

On the 30% who voted yes, that's one argument South Africans use. I'm not so sure how persuasive it is, but it keeps signalling that moving in this direction will result in reintegration into the global economy and polity and society. "You leave us helpless if you keep imposing sanctions"—this is not my viewpoint, South Africans have said this—"you are moving the goal posts out beyond reach. Then our right-wing opponents say you see, you make

[*Traduction*]

Certains croient entendre Prebisch. Ce genre de discours leur rappelle les années 1960. Pourtant, c'est la philosophie actuelle de la Corée. Le représentant de Hyundai a été un peu plus brutal. Il a reconnu qu'il avait conscience du sur-approvisionnement des marchés mondiaux, mais il a déclaré tout de go que si certains pays y laisseraient des plumes, ce ne serait certainement pas la Corée.

Je pense que nous devons nous prendre en main et nous intéresser de manière très pragmatique aux modèles qui donnent de bons résultats. Je ne préconise pas la planification centralisée. Je n'ose même pas y penser. Il me semble que si nous tirons la leçon de l'histoire et des 30 dernières années, nous nous apercevons que les économies qui parviennent à trouver un équilibre entre l'intervention de l'État—intervention parfois assez vigoureuse—la libéralisation des marchés et l'encouragement de l'entreprise privée, nous remarquerons que les économies qui parviennent à trouver un équilibre et harmonisent le développement économique avec le développement social et politique. . .

C'est ce qui menace actuellement la Corée. Peut-être que le succès sera de courte durée. C'est tout à fait possible, mais ce sont les économies qui parviennent à réaliser cette quadrature du cercle qui connaissent les meilleurs résultats. Je demande toujours à mes collègues et amis de la Banque mondiale de me citer des exemples d'économies qui se sont industrialisées et développées tout simplement en acceptant de s'ouvrir au monde.

Le seul exemple, plus ou moins convaincant, qu'ils peuvent me donner, est celui de la Suisse, qui a des caractéristiques très particulières. Il n'y en a pas d'autres. Cela ne signifie pas que la question est insoluble. Je ne veux pas dire non plus qu'elle soit très simple, mais il me semble que, dans le cas de l'Afrique australe, le plus important, au niveau des politiques, est probablement la recherche d'un tel équilibre.

M. Taylor: C'est ce qui explique pourquoi nous sommes relativement isolés sur la question des sanctions commerciales. Les sanctions posent entre autres la question de l'exode des cerveaux. Je me demande quelles en seront les conséquences, mais il est certain que l'exode des cerveaux a des répercussions négatives, tout comme la fuite des capitaux.

Pour ce qui est du processus lui-même, je crois que la refonte d'une constitution est une tâche délicate, car les gens sont divisés. Certains refusent de faire des concessions; d'autres produisent des rapports pour se mettre en valeur. Quel que soit le pays où cela se passe, j'ignore quels sont les motifs sous-jacents. Je suppose que le rétablissement des structures officielles de l'apartheid est absolument impossible. Elles ont déjà disparu depuis l'an dernier.

Le fait que 30 p. 100 de la population aient voté oui est un argument que les sud-africains utilisent. Je ne sais pas dans quelle mesure ce résultat est convaincant, mais il indique que l'Afrique du Sud retrouvera sa place au sein de l'économie, de la politique et de la société mondiale si elle poursuit dans cette direction. Les Sud-africains nous disent que les sanctions leur nuisent énormément, qu'elles ne font que rendre leur tâche plus difficile. Ils nous reprochent

[*Text*]

changes, it doesn't get you anywhere; you were saying that if we change we'll get this and that. I think there have been enough changes to sports and the rest of it, that sort of thing.

I guess there is that dimension too in making sure that de Klerk is not undermined from another side. But it will be a messy process, and I presume they are negotiating and I presume the the national party has no intention of abdicating the field as a political party and being active, so therefore they'll be in there. I suppose they'll get something in a year or two, maybe.

Mr. Hovdebo: I can't help but feel that all three of you are stretching considerably to be optimistic, and that in actual fact you're finding the subject-matter difficult to be optimistic about. Under those circumstances I wonder about a couple of the points that have been made.

Part of it is regional. You suggested originally that the structural adjustment was something that could and probably should be kept in place. Were you suggesting that as a regional thing? What is the impact there? I think we cannot deal with South Africa alone. I think we have to deal with the regional requirement, and we've been told, I guess ad infinitum, that in a good portion of Africa and southern African states that structural adjustment is just not going to work. That was my question in that particular area.

There was the suggestion that business and the unions, or labour and business, could come up with some kind of an agreement that might then be imposed on the whole of the country. We all have to agree to a certain extent that the democratization of South Africa is only going to happen if economic development comes along with it to a certain extent. I wonder how you think that can be imposed, or that can be a method of establishing some kind of a model that will work.

• 1755

Jim, your suggestion that 5% is the minimum is just far beyond hope for anybody. It also implies something else, and that is the model you are suggesting is going to be necessary is not even possible in many other countries. If you have a 5% increase in growth, who is going to be the buyer in all of those cases if it is not going to be internal? There are not any countries in that area that can be the recipients of 5% growth. I would like you to comment on that.

Prof. Bienefeld: First of all, I agree with you; I think we are being optimistic in a sense. If I were asked what the odds are on a positive successful outcome, I would have to say that there is little doubt that it is a fairly long shot. Unfortunately, the pressures over the years have been allowed to build up. The contradictions have run so deep that now this disparity between what is economically possible and what is politically necessary in order to produce a viable outcome has become so large a gulf that it may indeed not be bridgeable.

[*Translation*]

d'avoir trahi nos promesses. Les mouvements d'extrême-droite critiquent le gouvernement de prendre des mesures qui n'aboutissent à rien et de faire des promesses qu'il ne peut pas tenir. Je crois qu'il y a eu suffisamment de changements dans le domaine des sports et ailleurs.

Je crois qu'il faut tenir compte de cet aspect également, afin de ne pas nuire à de Klerk. Mais il ne fait aucun doute que le processus sera difficile. Je suppose que les négociations sont en cours et que le parti national n'a pas l'intention de se retirer de la politique active. Par conséquent, il faudra toujours compter avec lui. Je suppose qu'il se passera quelque chose d'ici un an ou deux.

M. Hovdebo: Il me semble que vous vous forcez tous les trois à être optimistes et que vous vous rendez compte que cet optimisme est bien fragile. Compte tenu de tout cela, j'ai quelques questions à poser sur certains points que vous avez soulevés.

Le problème est en partie régional. Vous avez indiqué qu'au départ les changements structurels pourraient et devraient probablement être maintenus. Est-ce que cela vous paraît avoir une dimension régionale? Quelles en seraient les conséquences? Je pense qu'il ne faut pas uniquement penser à l'Afrique du Sud. Je crois qu'il faut tenir compte de la dimension régionale. On nous l'a répété à l'infini que dans plusieurs pays d'Afrique et de l'Afrique australe le rajustement structurel ne produira pas les résultats escomptés. Voilà la question que je me pose à ce sujet.

Il était question que le secteur privé et les syndicats, ou les ouvriers et les entreprises concluent une sorte d'entente qui serait ensuite imposée à l'ensemble du pays. Nous devons tous reconnaître que la démocratisation de l'Afrique du Sud ne sera possible que si elle est accompagnée par un développement économique. D'après vous, comment peut-on imposer de tels principes ou une méthode susceptible de mettre au point un modèle viable.

Jim, une croissance minimale de 5 p. 100 est absolument impensable pour quiconque. D'autre part, le modèle que vous présentez comme indispensable n'est même pas applicable dans beaucoup d'autres pays. D'où peut venir une augmentation de 5 p. 100 de la croissance, si ce n'est de l'intérieur du pays lui-même? Or, il n'y a aucun pays de cette région qui affiche une croissance de 5 p. 100. J'aimerais avoir votre point de vue là-dessus.

M. Bienefeld: Tout d'abord, je reconnais que nous sommes un peu trop optimistes. Si on m'avait demandé quelles étaient les chances d'un résultat positif, j'aurais certainement répondu qu'elles me paraissent assez minces. Il est regrettable que les pressions se soient intensifiées au fil des années. Les contradictions sont si affirmées que le fossé qui sépare ce qui est économiquement possible de ce qui est politiquement nécessaire pour produire un résultat viable s'est creusé de manière telle qu'il est peut-être devenu infranchissable.

[*Texte*]

My view would be that for that very reason what outside powers can do is to try at least to contribute to reducing that pressure in various ways, rather than, and this is my fear, pressing this society into a situation where on top of its historic problems it has to confront in a very direct and immediate way the problem of global restructuring, competitiveness on a so-called level playing field.

In that context, when I talked about structural adjustment as the context for regional development, I was in a sense stating a fact. I was suggesting that not just for South Africa but for many of the other countries the record would seem to suggest that many of these countries do not have the adaptive capacity to cope with the pressures to which they are being exposed. And the bank's own evaluations are full of these statements, where suddenly the bank will say that it turns out that debtors and borrowers constantly misjudge the adaptive capacity of these societies.

What people have to begin to understand is we are at a very late stage in this process. In other words, we have gone through a decade where societies have retrenched and have absorbed pressures. Many of them now are literally at the point of disintegration, socially and politically. The list of African countries about which you could say that is very long.

It seems to me almost grotesque that people should be celebrating the arrival of democracy under these kinds of conditions, when in fact we know from our own history that democracy doesn't work very well in societies that are excessively polarized, that are excessively unstable. We know from the 1930s what the result of that was in our very highly developed countries. It seems very strange that people should have these very high hopes and expectations of countries whose economic problems make our economic problems look non-existent. Yet there is this very strong belief.

I think structural adjustment, yes, but I hope it can be a modified form of structural adjustment that can take account of these realities.

Mr. Beaudet: There are a number of positive examples over recent years where labour and capital came together. For example, in 1989 a big employers association and the trade unions actually defeated the government which was proposing a new industrial labour law that was highly repressive. The trade unions were able to demonstrate to the employers that it would create havoc in the factories. They came together and negotiated. And not only that, they proposed a new labour industrial relations act, and there are good chances that it is going to go forward.

Even more recently, at the end of last year there was an agreement between the metal workers union, which is the most powerful trade union in South Africa, and the metal employers on a sort of vast social agreement. I'm talking about the social agreement, because it went much beyond the usual wage and working condition agreement. The trade unions actually accepted lowering their wage demand in return for a new set of advantages at the forefront of which

[*Traduction*]

Il nous semble justement que cela devrait inciter les puissances étrangères à essayer tout au moins d'alléger les pressions de diverses manières, plutôt que, comme je le crains, de resserrer l'étau sur cette société qui, en plus d'être confrontée à ses problèmes historiques, doit faire face de manière très directe et immédiate aux problèmes de la restructuration mondiale et de la compétitivité dans le contexte de la prétendue égalité des règles du jeu.

Dans ce sens, lorsque je dis que l'ajustement structurel était la condition du développement régional, je ne faisais que citer un fait. Je voulais tout simplement souligner que l'Afrique du Sud et de nombreux autres pays ne semblent pas être capables de réagir aux pressions dont elles font l'objet. Les évaluations de la banque elle-même concluent à plusieurs reprises qu'il semble que les débiteurs et les emprunteurs font constamment erreur sur la capacité d'adaptation de ces sociétés.

Les gens doivent comprendre que le processus est déjà extrêmement avancé. Autrement dit, les sociétés se sont repliées sur elles-mêmes et ont absorbé les pressions depuis une décennie. Beaucoup d'entre elles se trouvent littéralement au bord de la désintégration sociale et politique. C'est le cas d'un très grand nombre de pays africains.

Il me paraît grotesque de fêter l'avènement de la démocratie dans de telles circonstances, alors que nous savons pertinemment, d'après notre propre expérience, que la démocratie ne subsiste pas dans les sociétés excessivement polarisées et donc extrêmement instables. Nos pays hautement développés en ont fait l'expérience depuis les années 1930. Il me paraît très étrange que les gens entretiennent de si grands espoirs au sujet des pays qui sont aux prises avec des problèmes économiques auprès desquels nos propres problèmes semblent anodins. Et pourtant, cette attitude est très répandue.

J'ai foi dans l'ajustement structurel, mais j'espère que ce sera une forme modifiée qui tiendra compte de ces réalités.

M. Beaudet: Depuis quelques années, nous avons pu constater des alliances positives entre les milieux ouvriers et le patronat. En 1989, par exemple, une grande association patronale s'est alliée au syndicat pour faire échec au gouvernement qui proposait une nouvelle loi extrêmement répressive sur la main-d'oeuvre industrielle. Les syndicats ont réussi à persuader les employeurs que cette loi provoquerait un véritable bouleversement dans les usines. Ils se sont unis pour négocier. De plus, ils ont proposé une nouvelle loi sur les relations de travail qui a de bonnes chances d'être adoptée.

Plus récemment, à la fin de l'année dernière, le syndicat des métallurgistes, un des syndicats les plus puissants de l'Afrique du Sud, a signé avec les employeurs une sorte de contrat social très complet. Je préfère parler de contrat social, car j'estime qu'il va beaucoup plus loin que les habituelles conventions relatives au salaire et aux conditions de travail. D'ailleurs, les syndicats avaient accepté de réduire leurs demandes salariales en échange de nouveaux avantages

[*Text*]

was training, because they said retraining the work force would, first of all, stabilize the industry, protect jobs and also increase the power of the black workers. It's a concrete example... You're talking about the metal industry that has close to 400,000 workers. So it's not marginal, it's not the small business in the Bantustans.

• 1800

Finally, there is a push now from the trade unions and not from the employers that this constitutional process under CODESA should also concentrate on economic issues. COSATU demanded that the economic questions should be raised in this discussion. The government said they were not interested, and, to be frank, the ANC itself has been quite cold on it, preferring to concentrate the debate strictly on the political and constitutional matters.

Personally, I think it was a little bit of a mistake. The trade unions are pushing for the question of economic restructuring to be put in the general context of this democratization which, as you say, cannot succeed if the social and economic issues are not also addressed.

The Chairman: Five percent was the figure we kept being told...not from our own research, it was a number that kept coming up over and over again from various quarters. It may be a bit high but it certainly was frequently heard.

On the industrial relations front, yes, the happier the partnership is and the more co-operation and the less conflict there is between capital firms and trade unions will, of course, enhance the attractiveness for foreign investment...big challenges, though.

By and large, I'm impressed with the trade union leaders whom I met in South Africa. Given the fairly recent emergence from being underground, as it were, and the rest of it, there are some very savvy people in this operation. They're obviously going to be quite powerful and important people in the country when multi-racial democracy has evolved.

Mr. Fretz: I don't have any problems with your comments regarding the three dragons, Japan, Taiwan, and Korea, and holding them up as a model for some of the countries in Africa, Professor Bienefeld, but I do regarding the practical application. How is it accomplished that those countries in southern Africa could receive the message that this is the route for them to go? You and I may see them as desirable models, but do the people in the African nations see them as desirable models?

You know as well as I do that outsiders cannot impose systems on a foreign country. If I could just reduce that to one question, what is the practical application? How is this done?

One other question for anyone, including the professor, is what you perceive to be as the niches in which these underdeveloped countries could develop.

[*Translation*]

au premier rang desquels se trouvait la formation car ils estimaient que le recyclage de la main-d'oeuvre contribuerait à stabiliser l'industrie, protéger les emplois et donner plus de pouvoir aux travailleurs noirs. C'est un exemple concret... L'industrie de la métallurgie regroupe près de 400,000 travailleurs. Ce n'est donc pas une force négligeable ni une petite entreprise comme on en trouve dans les bantoustans.

Enfin, les syndicats et non pas les employeurs, insistent pour que le processus constitutionnel prévu en vertu du CODESA met également l'accent sur les questions économiques. Le COSATU a demandé que les questions économiques soient abordées au cours du débat. Le gouvernement a déclaré ne pas être intéressé par un tel débat et, pour être franc, l'ANC lui-même n'a pas manifesté un grand enthousiasme, préférant faire porter le débat uniquement sur les questions politiques et constitutionnelles.

À mon avis, c'est une erreur. Les syndicats demandent que la question de la restructuration économique soit placée dans le contexte général de la démocratisation qui ne peut réussir, comme vous l'avez dit, si l'on néglige les questions économiques et sociales.

Le président: Le chiffre de 5 p. 100 qu'on nous cite toujours ne provient pas de nos recherches. Nous l'avons entendu de diverses sources. Ce pourcentage est peut-être légèrement élevé, mais il a souvent été cité.

Quant aux relations de travail, l'harmonie, la coopération et l'absence de conflit entre les grandes firmes et les syndicats ne peuvent que contribuer à attirer les investisseurs étrangers... cependant, le défi est de taille.

De manière générale, j'ai été fort impressionné par les dirigeants syndicaux que j'ai rencontrés en Afrique du Sud. Étant donné qu'ils vivaient encore dans la clandestinité il n'y a pas si longtemps, il faut reconnaître que certains d'entre eux sont extrêmement habiles. Ces syndicalistes occuperont certainement des postes assez importants et puissants une fois que le pays aura évolué vers la démocratie multiraciale.

M. Fretz: Monsieur Bienefeld, vous proposez à certains pays d'Afrique l'exemple des drois dragons que sont le Japon, Taiwan et la Korée. Cela ne me pose aucun problème, mais là où je ne suis pas d'accord, c'est au sujet de l'application pratique. Comment faire comprendre aux pays d'Afrique australe qu'ils doivent suivre cet exemple? Ces modèles ont beau nous paraître excellents, nous ne savons pas comment ils seraient accueillis par les habitants de certains pays africains.

Vous savez aussi bien que moi que les gens de l'extérieur ne peuvent pas imposer leur point de vue à un pays étranger. Si l'on veut ramener tout cela à une seule question, j'aimerais savoir comment vous entrevoyez l'application pratique? Comment envisagez-vous l'application de ce modèle?

Une deuxième question qui s'adresse à M. Bienefeld ou aux autres témoins: quels sont, à votre avis, les secteurs où ces pays sous-développés pourraient se développer?

[*Texte*]

Prof. Bienefeld: It's a very big topic, but let me try to characterize it this way. I wasn't in fact trying to hold these up as a model. My comment was partly as a response to Jim's point, which is not his point, but a point that's constantly made that somehow history taught us certain things don't work and therefore we shouldn't look at those. What I was simply trying to say is that I don't think that in fact is defensible, that when we look at what worked, we have to recognize that the cases that worked generally tended to involve actually a quite high degree of involvement, in particular an ability to combine policy-making with economic management in a fairly direct and effective way.

• 1805

I believe that is the message of Korea, Taiwan, Sweden, Finland, Germany, France... If you list all of the OECD economies since the second war and you use all the normal measures of economic performance, then you will get much the same result. In fact, a number of studies done at the University of Toronto corroborate this point quite clearly. They do not draw the same conclusion, but in terms of the factual evidence they show that there is no way in which we can say that historical experience shows that government intervention in the economy does not work.

Now, that is a different story altogether from saying that Angola should copy the policies that Korea pursued. I would not begin to try to use the Korean model in that way; that would be wholly unrealistic. What I think the Korean model actually tells us is that liberalization is a good thing when you do it at a pace and in a form calibrated to suit your circumstances. This is what the Koreans have done very effectively, and they continue to do that. They have liberalized, but they liberalize slowly and they liberalize in areas where they feel that they can manage the consequences of the liberalization.

In a certain sense, I think that is the simple lesson that all countries and those who talk about development policy need to convey. It is interesting, because some of the people who very strongly support this new orthodoxy... Bhagwati, as a case in point, wrote a very lucid, persuasive paper saying that export promotion is better than import substitution, yet in this paper he acknowledges that all the export-promoting countries in fact went through import substitution phases. So in that part of the paper he actually accepts that the real question is not the one or the other; the real question is what is the correct point of transition from the one to the other.

The moment you accept that way of looking at the world, well, then, of course you cannot any longer justify statements to the effect that we hear from the multilateral institutions all the time now, and indeed that Bhagwati makes in the rest of that paper, that export promotion is in some generalized sense better than import substitution. If the issue is a matter of transition, then obviously the question is to try to see which countries are in a position where they can make the

[*Traduction*]

M. Bienefeld: Le sujet est extrêmement vaste, mais je vais essayer de répondre à votre question. En fait, mon intention n'était pas de présenter ces pays comme des modèles. Mon commentaire concernait en fait un point soulevé par Jim. D'ailleurs, l'idée n'est pas de lui. On nous rappelle constamment que l'histoire nous a appris que certaines choses ne fonctionnent pas et qu'il ne sert donc à rien de les prendre en considération. Je voulais tout simplement dire que, selon moi, ce n'est pas forcément le cas, qu'il faut reconnaître que les formules qui ont produit de bons résultats ont généralement exigé un degré assez élevé de participation, en particulier une capacité à combiner de manière assez directe et efficace les décisions politiques et la gestion économique.

C'est le message que nous envoient, il me semble, la Corée, Taïwan, la Suède, la Finlande, l'Allemagne, la France... Vous constaterez les mêmes résultats si vous faites le tour de tous les pays de l'OCDE depuis la Seconde Guerre mondiale et si vous appliquez toutes les mesures normales de rendement économique. De fait, plusieurs études effectuées par l'Université de Toronto corroborent très clairement ce point de vue. Elles n'aboutissent pas aux mêmes conclusions, mais elles contiennent des données qui nous empêchent d'affirmer que l'histoire nous prouve que l'intervention du gouvernement dans l'économie est une erreur.

C'est tout à fait différent de dire que l'Angola devrait adopter les politiques mises en oeuvre par la Corée. Il ne me paraît pas du tout réaliste de préconiser l'application du modèle coréen. À mon sens, le modèle coréen prouve que la libéralisation est une bonne chose quand elle est faite à un rythme et d'une manière adaptés aux circonstances. Les Coréens l'ont fait très bien et continuent à le faire. Ils ont opté pour la libéralisation, mais ils le font progressivement et dans des secteurs où ils jugent être capables d'assumer les conséquences de la libéralisation.

Dans un sens, voilà la leçon toute simple que doivent retenir tous les pays et tous ceux qui se penchent sur la politique de développement. C'est intéressant, car certains des partisans de cette nouvelle orthodoxie... Bhagwati, entre autres, a écrit un document très lucide et convaincant dans lequel il affirme que la promotion des exportations est préférable à la substitution des importations. Il reconnaît cependant que tous les pays qui ont fait la promotion des exportations ont passé par des phases de substitution des importations. Il reconnaît donc, dans cette partie de son article, qu'il ne s'agit pas de choisir entre les deux formules, mais plutôt de situer le point de transition approprié de l'une à l'autre.

Dès lors que l'on accepte cette approche, on ne peut que rejeter les points de vue que nous servent constamment les institutions multilatérales et que Bhagwati avance dans l'autre partie de son document, selon lesquels la promotion des exportations est, de manière générale, préférable à la substitution des importations. Quand on a compris qu'il s'agit d'une question de transition, la question est de déterminer quels sont les pays qui peuvent passer à la promotion des

[*Text*]

move to export promotion and which countries are still in a position where they require more protection in order to build a base from which they can operate.

This links to the niche question. I believe that the notion of niches is very powerful, but again I think it is not, either historically or theoretically, very easy to defend the view that entire economies, particularly economies of a significant size, can survive in the long term simply by using these strategies.

The only economy that might fall into this category is Hong Kong, which we know is a very small economy and has certain locational advantages. The interesting thing is what now is emerging from the research on the Far Eastern mix. Hong Kong is the one economy that is in fact not making the technological transition, and it is not making the technological transition because it does not have the push to do that. Singapore, of course, is very much like Korea and Taiwan. They have a very strong involvement in building the technological capabilities from which the export promotion drive is organized.

So my reading of that process would be that there are two things we need to look at, and in doing so we have to be pragmatic. There is no blueprint, and certainly the Korean model is not a blueprint in that sense, but what I think we should draw from it is the realization, first, that the degree of exposure of an economy to competitive pressure has to be managed in relation to their capability or, as the bank puts it, their adaptive capacity. Competition is like medicine: it is very good for you in the right doses at the right time; it will kill you if you take too much of it. People have to make that judgment: what is too much?

The second point is that within that context there is an issue about retaining a sufficient degree of control over economic variables to allow political tensions and problems to be mediated or absorbed.

• 1810

Sri Lanka has come a cropper very much with its new set of policies, and I am absolutely convinced that part of the reason is that Sri Lanka was a powder keg, and in order to maintain that very delicate situation it was necessary for the government to be able to buy off and take redistributive steps, etc. The moment the government tied itself to policies that linked it directly to the global market it simply lost the capacity to do that.

Those consequences have to be integrated into the policy, and can only be so integrated by people in the countries themselves. The foreign experts don't have a lot to contribute in saying exactly where that balance should be struck.

The aspect I find so difficult is that in the current policy environment the international organizations are ready and indeed constantly saying that the countries should move very strongly in a certain direction, which exposes them to these pressures to a very substantial degree. The truth of the matter is that the evidence of these organizations does not support this view. Their own evidence shows that these policies worked in the relatively strong diversified countries,

[*Translation*]

exportations et quels sont ceux qui ont besoin de renforcer leur protection de manière à constituer une base qui leur permette plus tard de passer à la promotion des exportations.

Voilà qui nous amène à la question du créneau. Je crois que la notion de créneau est très importante, mais je pense qu'on ne peut pas facilement affirmer, d'un point de vue historique ou théorique, que des économies entières, en particulier des économies de taille importante, peuvent survivre à long terme en appliquant simplement de telles stratégies.

La seule économie que l'on puisse classer dans cette catégorie est Hong Kong qui, comme nous le savons, est une économie très restreinte qui bénéficie de certains avantages en raison de sa situation géographique. Les recherches consacrées aux pays d'Extrême-Orient font des constats intéressants. L'économie de Hong Kong ne fait pas la transition technologique parce qu'il lui manque la motivation nécessaire. Singapour, bien entendu, ressemble beaucoup à la Corée et à Taïwan. Ces trois pays sont très impliqués dans la construction de l'infrastructure technologique qui permet à la promotion des exportations de se concrétiser.

D'après moi, il faut être pragmatique et tenir compte de deux éléments. Il n'existe pas de plan établi. Le modèle coréen n'en est certainement pas un dans ce sens, mais il nous révèle tout d'abord qu'il faut gérer le degré d'exposition d'une économie à la concurrence en fonction de ses aptitudes ou, comme le dit la banque, de sa capacité d'adaptation. La concurrence, c'est comme un médicament: elle donne de bons résultats dans la mesure où les doses sont appropriées et absorbées au bon moment; en revanche, la concurrence à trop forte dose peut être fatale. Par conséquent, il faut déterminer la dose que l'on peut supporter.

Deuxièmement, il faut conserver suffisamment de contrôle sur les variables économiques afin de pouvoir influencer ou absorber les tensions et les problèmes politiques.

Sri Lanka a connu un échec retentissant à la suite de l'application de ses nouvelles politiques et je suis absolument convaincu que cela tient en partie au fait que Sri Lanka était une poudrière et qu'il était indispensable que le gouvernement, pour préserver cette situation extrêmement délicate, puisse négocier et prendre des mesures de redistribution, etc. Le gouvernement a tout simplement perdu cette capacité dès le moment où il a adopté des politiques qui le liaient directement au marché mondial.

La politique doit prendre en compte ces conséquences qui ne peuvent être intégrées que par les pays concernés eux-mêmes. Les spécialistes étrangers ne sont pas d'une grande utilité pour préciser où devrait se situer le point d'équilibre.

Ce qui me paraît le plus difficile dans le contexte politique actuel, c'est que les organismes internationaux sont prêts à dire et répètent d'ailleurs constamment que les pays devraient opter nettement pour telle ou telle orientation qui les rend extrêmement vulnérables à ces pressions. Or, les organismes internationaux disposent de données qui ne corroborent pas ce point de vue. Leurs propres données prouvent que de telles politiques ont fourni de bons résultats

[*Texte*]

and even there I said that of the nine countries, probably four are no longer success stories by now. That study was done four years ago. In the rest of the countries their evidence shows the results were rather poor.

The Chairman: Could we just turn, in conclusion, to pick up on what we talked about a bit at an earlier point, namely, the code of ethics and something that would give some signal to the outside world as to the game plan in the middle of this transition?

It is quite apparent to us that we are entering a period... Mr. Taylor has talked about foreign investment being unlikely until the transition is made. It seems to me, from all evidence of investment and where it goes, that it doesn't like instability, violence, or transition. Interest rates have to be much higher. We know, in our own Canadian experience, that the more there is uncertainty here, the higher the interest rate on those loans covering our deficit.

Obviously we need confidence-building measures. At other times when we have tried, Jim, to get companies to take some participation seriously we've had special insurance coverages and some types of incentives. It seems to me that in the southern African situation we are likely to go through a lot of unknowns—hopefully shorter rather than longer, but everyone is agreeing there are a lot of unknowns. Do you have any thoughts on what kinds of transitional mechanisms are needed if Canada wants to provide support?

We recognize the need and have always said our aim was for getting a policy change and then maintaining the strength of the South African economy, which will be needed in order to meet all these social needs. If we are to obtain international investment and achieve some partnership in doing so, what kinds of stand-bys might we look at or encourage the government to look at on a short-term basis in order to try to encourage that participation, which I think won't come about normally?

One approach will be some kinds of codes or comments between the unions and management so that people will know what they are getting into and some other kinds of signals, along with all these variables that exist.

I don't know whether you have any thoughts on the subject. I just look at the situation and can't imagine... The more you describe all the variables and the more testimony we hear—looking at the republic and the front line now—on the transitions in these economies, and when I look at where I would want to go in the other parts of the world if I were an international investor, I think I would look at this situation and ask what would sweeten the pot a little, so that people would come and would take a chance there, because there are moral and human reasons for trying to do so. I wonder if you have any thoughts on that.

[*Traduction*]

dans des pays où l'économie est relativement forte et diversifiée. Et encore, sur neuf pays, il y en a probablement quatre dont on n'est plus certain du succès. Il y a quatre ans que cette étude a été effectuée. Elle a révélé des résultats plutôt médiocres dans les autres pays.

Le président: J'aimerais, en conclusion, revenir au code d'éthique que nous avons évoqué tout à l'heure et aux dispositifs qui permettraient au monde extérieur de comprendre ce qui se passe pendant la période de transition.

Il semble évident que nous entrons dans une période... M. Taylor nous a précisé qu'il ne faut pas compter sur les investissements étrangers tant que la transition ne sera pas achevée. Il me semble que les investisseurs n'aiment pas beaucoup l'instabilité, la violence ni la transition. Tout cela fait monter les taux d'intérêt. Nous savons, d'après notre propre expérience, qu'un climat politique incertain contribue à hausser les taux d'intérêt sur l'argent que nous devons emprunter pour couvrir le déficit.

Il est évident qu'il faut appliquer des mesures visant à renforcer la confiance. Quand nous avons voulu amener les entreprises à s'intéresser sérieusement à la participation, nous leur avons proposé des assurances spéciales et certaines formes d'incitatifs. Il me semble que la situation en Afrique australe comporte beaucoup d'inconnus. Tout le monde s'entend à le reconnaître, tout en espérant que ce sont des problèmes à court terme plutôt qu'à long terme. D'après vous, quels sont les mécanismes de transition nécessaires pour que le Canada puisse apporter son aide?

Nous reconnaissons le besoin et nous avons toujours affirmé que nous voulions oeuvrer en vue d'un changement politique et pour maintenir le dynamisme de l'économie sud-africaine qui sera utile pour répondre à tous les besoins sociaux. Quelles sont les mesures provisoires que nous devons envisager ou encourager le gouvernement à prendre à court terme afin d'attirer les investissements internationaux, de créer une sorte de partenariat et d'encourager une participation qui, je crois, ne se produira pas naturellement?

Il y a une approche qui consisterait à inciter les syndicats et le patronat à adopter des codes ou des propositions de manière à ce que les investisseurs sachent à quoi s'attendre et qu'ils puissent s'appuyer sur certains signaux, en plus de toutes les autres variables existantes.

Je ne sais pas ce que vous en pensez. Quand j'examine la situation, je ne peux imaginer... Plus vous décrivez toutes les variables et plus nous entendons de témoignages concernant la République et les pays de première ligne et au sujet des transitions dans ces économies, et lorsque j'essaye d'imaginer quels sont les autres pays du monde qui pourraient m'intéresser si j'étais un investisseur international, j'essaye d'analyser la situation et d'imaginer les incitatifs qui peuvent pousser les investisseurs à tenter leur chance, pour des raisons morales et humaines. Avez-vous des commentaires à formuler à ce sujet?

[*Text*]

• 1815

Mr. Taylor: It's just the enormity of the numbers that is the challenge. What you have is a very well functioning economy with a deep infrastructure. I lived there a long time ago, 30-odd years ago, and it was a fairly modern economy then. It is a dual-track economy. It has good scientists, good research and development. The black participation that has come in has really improved the quality of the human resources, and that will go on. They have a lot of attractive things. They have a lot of competition.

In terms of Canadian government policy, yes, clearly full restoration of the EDC supplier's credits helps to build investment, their own investment insurance facilities that are there. Being able to use the PEMD programs, having the availability of the CIDA programs—the whole range of things the government has which not only promote exports, but promote international business—the upgrading of our own modest project into a real matchmaking partnership such as we have in Zimbabwe, Cameroon, the Caribbean and other areas we are involved in—these are all modest contributions.

When you say we have to start somewhere and ask what Canada should be doing, I think the main thing is that South Africa first of all has to be admitted into the full range of things available there to encourage Canadian businessmen to participate in that economy. Beyond that, I suppose, one has to move to the development assistance or the concessional financing area. I notice the immediate response to the referendum. Frankly, we have had this debate with CIDA in their current revisiting of their mandate. Should we not be devoting more of the development assistance to create the links and the flow of capital between private sector and private sector in the context of the SECOR report?

That would be quite a stimulus vis-à-vis South Africa. There are Canadian firms that would be interested in taking positions there beyond just export trade, and forming partnerships and strategic ventures. But I think you have your normal government programs and perhaps a bit of a mixture of development aid and some suppliers credits funding... Beyond that, it's pretty hard because there would be a lot of claimants in addition to South Africa saying "me too" if there were to be special tax breaks or something like that. I would consider that beyond the pale of reasonable options for government policy.

Mr. Beaudet: I have a sort of suggestion. It is also based on what Canada has done in the past; I am talking about from 1985 on. Of course, Canada was never leading the battle for sanctions, all the quantitative aspects, but Canada was

[*Translation*]

M. Taylor: La difficulté tient à l'énormité des chiffres. En fait, l'Afrique du Sud dispose d'une économie qui fonctionne très bien et qui repose sur une infrastructure bien implantée. J'y ai vécu il y a très longtemps, une trentaine d'années, et j'ai pu constater que l'économie était alors assez moderne. C'est une économie double. Elle dispose d'une bonne réserve de scientifiques et d'un bon secteur de recherche et de développement. La participation des Noirs a vraiment amélioré la qualité des ressources humaines et cela ne peut que se maintenir. L'Afrique du Sud comporte de nombreux éléments intéressants. La concurrence est intense.

Pour ce qui est de l'intervention du gouvernement canadien, il est clair que le rétablissement intégral du crédit fournisseur de la SEE aide à appuyer les investissements, les organes d'assurance-investissement qui se trouvent là-bas. La possibilité de faire appel au PDME ainsi qu'aux programmes de l'ACDI—toute la gamme de possibilités dont dispose le gouvernement et qui permet non seulement de faire la promotion des exportations, mais également celle du commerce international—la transformation de notre modeste projet en un réel partenariat comme nous l'avons fait au Zimbabwe, au Cameroon, dans les Antilles et dans les autres pays où nous intervenons... ce ne sont là que de modestes contributions.

Vous demandez ce que le Canada peut faire et par quoi nous devrions commencer. Je pense que la première chose à faire, c'est d'accorder aux entrepreneurs canadiens qui veulent faire des affaires en Afrique du Sud, toute la gamme de possibilités dont ils disposent pour lancer des initiatives économiques dans d'autres pays. Après cela, je suppose que nous devons songer à l'aide au développement ou au financement de faveur. J'ai noté la réaction immédiate au référendum. Nous avons abordé ce débat dans le cadre de la révision du mandat de l'ACDI. Nous nous sommes demandé s'il fallait augmenter les crédits consacrés à l'assistance au développement afin d'établir des liens et un flux de capitaux entre le secteur public et le secteur privé dans le contexte du rapport SECOR.

Toutes ces mesures auraient un effet positif pour l'Afrique du Sud. Certaines entreprises canadiennes seraient intéressées par ce nouveau marché d'exportation aussi bien que par la possibilité de trouver de nouveaux partenaires et de se lancer dans des coentreprises. Je pense à certains programmes du gouvernement et peut-être à un mélange d'aide au développement et de crédits fournisseurs... Pour le reste, ce serait difficile, car d'autres pays voudraient se prévaloir des mêmes avantages que l'Afrique du Sud si le Canada accordait des allégements fiscaux ou d'autres mesures spéciales du genre. De telles mesures ne me paraîtraient pas raisonnables pour le gouvernement du Canada.

M. Beaudet: J'ai une suggestion qui s'inspire également des mesures prises par le Canada depuis 1985. Bien sûr, ce n'est pas le Canada qui a mené la bataille des sanctions, qui a décidé de tous les aspects quantitatifs, mais c'est lui qui en

[*Texte*]

able to take some sort of moral leadership. It has a tremendous impact on the Commonwealth and on the *Francophonie* and on other networks. I think it is unfair to diminish our possibilities.

In terms of the present discussion and the present challenge in South Africa and this question of democratization and social and economic development, Canada could take an initiative that would have an impact. Not that it can solve the economic problems of South Africa, not that it can come with any kind of straightforward model, but what it can do is support in South Africa the efforts currently being made by different circles—business, labour, the ANC and others—who are working very hard to make a thorough diagnosis of the economic situation and to identify, if possible, areas of work.

Why not support this and make it a major initiative and open this question as one of the major areas in which South Africa is either going to make or break? If we push for that kind of approach, I think it will have an impact on other countries. I think it will be very well received in South Africa, and despite that it doesn't mean millions of dollars, it is the qualitative input that could make a difference.

That would mean putting together various efforts from the labour, from IDRC, from the NGOs, from the government, from business, to pull some efforts together in terms of promoting and supporting this research for economic alternatives. There is no shortcut. It is not going to take a month or one year or two years. It's going to be difficult, but there are processes and programs that could be supported in helping along that route.

• 1820

Prof. Bienefeld: Three quick points. The first is to agree with the previous two speakers, and I would also accept that the normal mechanisms by which business links, particularly partnerships, are encouraged have an important role to play here. What I would to urge is that, in addition to that, three points be remembered.

The first is that we should be careful in linking ourselves to processes, particularly through the multinationals, that make demands in terms of policy conditions, which actually, I believe, push countries in a very high-risk direction. I'm repeating myself here, but when we think about what we can do and what kinds of incentives we can give, this is a very important issue to remember.

The IMF did a study in 1989 of export guarantee schemes in all the OECD countries, and this study came to an extraordinary conclusion. In fact, I remember that when I was reading it I had literally to turn to the front of the document to make sure I was reading what I thought I was reading. This document said that it is becoming increasingly clear that the excessive focus on exports in most of the developing world is in fact a policy that ultimately is self-defeating and that even for the OECD exporters it would have been more useful to push policies that would have encouraged the steady growth of domestic markets in the developing world. I realize there's a long set of questions attached to that comment; I

[*Traduction*]

a été en quelque sorte l'instigateur. L'attitude du Canada a eu une incidence énorme sur le Commonwealth et la Francophonie ainsi que dans d'autres milieux. Il me paraît injuste de minimiser les possibilités qui s'offrent à nous.

Le Canada pourrait prendre une initiative qui aurait une incidence certaine sur le défi qui se pose actuellement à l'Afrique du Sud, ainsi que sur la démocratisation et le développement socio-économique. Je ne prétends pas que le Canada peut résoudre les problèmes économiques de l'Afrique du Sud ni proposer un modèle infaillible, mais j'estime qu'il peut donner son appui à l'Afrique du Sud et aux différents intervenants des milieux de l'entreprise, des syndicats, de l'ANC et d'ailleurs, qui ne ménagent pas leurs efforts pour faire le diagnostic de la situation économique et identifier, si possible, les secteurs où il faut intervenir.

Pourquoi ne pas appuyer cet effort et le considérer comme une initiative capitale pour le sort de l'Afrique du Sud? Si nous optons pour ce type d'approche, je pense qu'il aura une incidence sur les autres pays. Je pense qu'il serait bien accepté en Afrique du Sud, même s'il ne se traduit pas par un apport de plusieurs millions de dollars. C'est l'apport qualitatif qui peut faire la différence.

Pour cela, il faudrait conjuguer les efforts des syndicats, du CRDI, des ONG, du gouvernement, de l'entreprise en vue de promouvoir et d'appuyer la recherche de solutions économiques. Il n'y a pas de solution facile. On ne peut régler le problème en un mois, ni même en un an ou deux. Ce sera difficile, mais il y a des processus et des programmes qui sont là pour nous aider.

M. Bienefeld: J'aimerais faire trois commentaires rapides. Premièrement, je suis d'accord avec les deux intervenants précédents et je reconnais également que les mécanismes qui servent habituellement à encourager les liens commerciaux, en particulier les partenariats, ont un rôle important à jouer ici. Par ailleurs, il y a trois points qu'il faut prendre en considération.

Premièrement, il faut agir avec prudence lorsqu'on adhère, en particulier par l'intermédiaire des multinationales, à des processus assortis de conditions politiques qui, à mon avis, entraînent les pays dans une direction très risquée. Je me répète, mais il me semble que ce point est extrêmement important à prendre en considération lorsque nous envisageons certaines mesures et incitatifs.

L'étude effectuée par le FMI en 1989 sur les plans de garantie des exportations dans tous les pays de l'OCDE a abouti à une conclusion extraordinaire. D'ailleurs, je n'en croyais pas mes yeux lorsque j'ai lu ces documents pour la première fois et j'ai éprouvé le besoin de revenir à la première page pour vérifier que je ne faisais pas erreur. Ces documents affirment qu'il est de plus en plus certain que la politique mettant trop l'accent sur les exportations dans la plupart des pays en voie de développement ne peut avoir qu'un résultat négatif et qu'il aurait été bien préférable que les exportateurs de l'OCDE appuient des politiques encourageant la croissance régulière des marchés intérieurs

[*Text*]

simply want to draw attention to the fact that buried in a technical document by the IMF is this rather extraordinary statement and that this has to be very central to our thinking in terms of what we support.

So let's at least stop making conditions or attaching ourselves to conditions that are not defensible and that are very risky. Particularly in the South African context, let's push to support models that are maybe less efficient at the margin in the short term, but less risky and more stable.

One final word of warning—and this is something I've been looking at actually quite extensively: let's be very careful not to enter into the process of guaranteeing things to such a degree that we contribute to the next disaster. The 1985 World Development Report, in talking about the lending of the 1970s, which in several documents the bank now has called evidence that deregulated markets can still make mistakes, says that at a certain moment in the late 1970s investors pushed for public guarantees of investment, and the moment they achieved those guarantees—and I'm quoting here from the document—of course individual investors didn't have to be nearly so concerned about whether a particular project was in fact viable or not, because effectively the responsibility for repayment had been socialized.

That is a very dangerous process and is one that almost certainly will ensure the proliferation of questionable projects, and I think that wouldn't be in the interests of anyone, least of all the investors, in the long term.

The Chairman: We'll be digesting this. We have a record of it in the *Minutes of Proceedings and Evidence* and with our research teams, and it helps us as we try to pull out some of these things. So I thank each of you for this very helpful input.

This meeting stands adjourned.

[*Translation*]

dans le monde en voie de développement. Je sais que ce commentaire soulève toutes sortes de questions, mais je voulais simplement attirer l'attention sur le fait qu'un document technique du FMI contenait cette conclusion plutôt extraordinaire sur laquelle nous devons fonder toutes nos décisions en matière d'aide.

Par conséquent, nous devons au moins cesser d'imposer des conditions ou d'accepter des conditions qui ne sont pas défendables et qui sont très risquées. En Afrique du Sud, tout particulièrement, nous devons appuyer les modèles qui sont peut-être moins efficaces à court terme, mais qui comportent moins de risques et une plus grande stabilité.

Un dernier avertissement—un aspect auquel j'ai beaucoup réfléchi: Évitons soigneusement de trop garantir les initiatives, car cela nous conduit directement à la catastrophe. On peut lire dans le World Development Report de 1985, relativement aux prêts consentis dans les années 1970, au sujet desquels la banque a montré dans plusieurs documents qui sont la preuve que les marchés déréglementés peuvent eux aussi faire des erreurs, que les investisseurs ont réclamé, à la fin des années 1970, des garanties publiques de leurs investissements, et que, dès lors qu'ils les ont obtenues, ils ont cessé de se préoccuper de la viabilité de leurs projets, puisque c'était désormais toute la société qui en assumerait la responsabilité. Je ne fais que citer le document en question.

Ce processus est très dangereux et ne peut qu'encourager la prolifération de projets douteux et j'estime qu'il ne va dans l'intérêt de personne, surtout pas celui des investisseurs, à long terme.

Le président: Nous allons digérer toutes ces informations. Elles sont consignées dans les *Procès-verbaux et témoignages* et dans les documents qui ont été remis à nos attachés de recherche. Tout cela nous aidera à mieux comprendre les enjeux. Vos témoignages ont été très utiles et je vous en remercie.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Carleton University:

Prof. Manfred Bienefeld, School of Public Administration.

From le Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe:

Pierre Beaudet, Researcher.

From the Canadian Exporters Association:

James Taylor, President.

TÉMOINS

De l'Université Carleton:

Pr Manfred Bienefeld, École d'administration publique.

Du Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe:

Pierre Beaudet, recherchiste.

De l'Association canadienne des exporteurs:

James Taylor, président.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

A1
XC11
E99



Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 18

Tuesday, March 31, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 18

Le mardi 31 mars 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in Guatemala

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude des conditions au Guatemala

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 31, 1992
(26)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 9:40 o'clock a.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Girve Fretz, André Harvey, Walter McLean, Svend Robinson and Christine Stewart.

Other Member present: Dan Heap.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of international human rights. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Monday, December 2, 1991, Issue No. 8*).

Witnesses: From the Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America: Bishop Martin Veillette, Canadian Catholic Conference of Bishops; Bishop Ken Genge, Anglican Church of Canada; Judi Brewer, United Church of Canada; Suzanne Rumsey, Associate Director.

The witnesses made statements and answered questions.

By unanimous consent, it was agreed,—That the report of the Canadian church leaders' delegation to Guatemala be appended to this day Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "DEVE-10".*)

At 11:08 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 31 MARS 1992
(26)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 9 h 40, dans la salle 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Girve Fretz, André Harvey, Walter McLean, Svend Robinson et Christine Stewart.

Autre député présent: Dan Heap.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité examine la situation des droits de la personne au niveau international (*voir les Procès-verbaux et témoignages du lundi 2 décembre 1991, fascicule nº 8*).

Témoins: Du Comité inter-église des droits humains en Amérique latine: Mgr Martin Veillette, Conférence des évêques catholiques du Canada; Mgr Ken Genge, Église anglicane du Canada; Judi Brewer, Église unie du Canada; Suzanne Rumsey, directrice associée.

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

Du consentement unanime, il est convenu,—Que le rapport de la délégation des Églises canadiennes au Guatemala figure en annexe aux Procès-verbaux et témoignages d'aujourd'hui (*voir Appendice «DEVE-10»*).

À 11 h 08, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, March 31, 1992

• 0942

The Chairman: I'd like to call the meeting to order. After consultations and checking with the staff, we've agreed on Monday at 4.30 p.m. to receive some testimony. The secretary of the National Council of Development NGOs in Zaire. We don't have an evening meeting scheduled. That night the arms control people are travelling, and I guess we had said we would not. Unless there's some reason to meet at 7.30 p.m., will we go at 4.30 p.m. as we just agreed?

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: We would also meet Thursday at 9.30 a.m. on democratic development in Kenya.

I'd like to turn now to the subject of this morning's meeting and welcome witnesses from the Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America. We're particularly pleased to have with us four representatives of the committee: Bishop Martin Veillette of the Canadian Catholic Conference of Bishops, Bishop Ken Genge, Judi Brewer, and Suzanne Rumsey. Thank you very much for coming.

Ms Suzanne Rumsey (Associate Director, Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America): Good morning, and thank you very much for the opportunity to appear before you this morning. We arrived back from Guatemala last night. This is our twenty-second meeting in the course of a week, so if we confuse ourselves and you a little, please forgive us.

It's an encouraging sign to us that you have invited us to appear before you, encouraging that you continue to be interested in the situation in Guatemala. I would like to briefly introduce our delegation and then invite them to present our findings before we have a time of questions and discussion.

• 0945

The Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America invited an ecumenical group of Canadian church leaders to visit Guatemala from March 23 to March 30, 1992. The delegation included Ms Judi Brewer, who is president-elect of the Manitou Conference of the United Church of Canada; Bishop Ken Genge of the diocese of Edmonton, Anglican Church of Canada; and Bishop Martin Veillette, diocese of Trois-Rivières of the Canadian Catholic Conference of Bishops. The delegation was accompanied by Ms Marthe Lapierre, a project officer for the Canadian Catholic Organization of Development and Peace—she is presently in the Dominican Republic and unfortunately could not be with us today—as well as myself.

I will now ask Judi Brewer if she can give you some opening remarks, and each of the witnesses will then speak.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 31 mars 1992

Le président: La séance est ouverte. Après consultation et vérification auprès du personnel, nous avons convenu de nous réunir lundi à 16h30 pour entendre certains témoignages. Le secrétaire du Conseil national des ONG de développement se trouve au Zaïre. Nous n'avons pas prévu de séance le soir. Ce soir-là, en effet, ceux qui s'occupent du contrôle des armements seront en déplacement et je crois que nous avions prévu de ne pas siéger. Sauf s'il y a une raison quelconque de se réunir à 19h30, êtes-vous d'accord pour que nous tenions une séance à 16h30?

Des voix: D'accord.

Le président: Nous nous réunirions également jeudi à 9h30 pour parler du développement démocratique au Kenya.

Je voudrais maintenant passer à l'objet de la réunion de ce matin et souhaiter la bienvenue aux témoins du Comité inter-églises des droits humains en Amérique latine. Nous sommes particulièrement heureux de recevoir quatre représentants de ce comité: l'évêque Martin Veillette de la Conférence des évêques catholiques du Canada, l'évêque Ken Genge, Judi Brewer et Suzanne Rumsey. Merci beaucoup d'être venus.

Mme Suzanne Rumsey (directrice associée, Comité inter-églises des droits humains en Amérique latine): Bonjour et merci beaucoup de cette occasion que vous nous donnez de comparaître devant vous. Nous sommes rentrés du Guatemala hier soir. C'est notre 22e réunion en une semaine si bien que si nous nous embrouillons un peu, nous espérons que vous nous pardonnerez.

Il nous semble encourageant que vous nous ayez invités à comparaître, encourageant aussi que vous continuiez à vous intéresser à la situation au Guatemala. J'aimerais vous présenter brièvement notre délégation puis inviter mes collègues à vous dire quelques mots avant que nous ne passions aux questions et à la discussion.

Le Comité inter-églises pour les droits humains en Amérique latine a invité un groupe oecuménique, formé de dirigeants d'églises canadiennes, à visiter le Guatemala du 23 au 30 mars 1992. La délégation était composée de: Mme Judy Brewer, présidente élue de la Conférence Manitou de l'Eglise Unie du Canada; Monseigneur Ken Genge, évêque du diocèse d'Edmonton de l'Eglise Epispocale du Canada; et monseigneur Martin Veillette, évêque auxiliaire du diocèse de Trois-Rivières, de la conférence des évêques catholiques du Canada. La délégation était accompagnée de Mme Marthe Lapierre, responsable des projets de l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix—elle est présentement en République Dominicaine et ne peut malheureusement donc pas être ici aujourd'hui—et de moi-même.

Je demanderai maintenant à Judi Brewer de faire une déclaration et ensuite chacun des témoins parlera.

[*Texte*]

Ms Judi Brewer (United Church of Canada, Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America): I'd like to tell you about the purpose and who we met while we were in Guatemala.

First, the purpose: as people of faith, we wished to experience firsthand the reality of the human rights situation in Guatemala, to make visits of solidarity and accompaniment to our partners in the churches and in human rights and popular organizations and, upon returning to Canada, to share our findings with our communities of faith, the Canadian people, and the Government of Canada.

As Suzanne has said, during our week in Guatemala we met 22 groups and individuals representing the churches, the human rights organizations, NGOs, which included a co-ordinating group working on refugees, and the popular movements, including the trade unions, widows, the displaced, and women. We also met the adjunct of the ombudsman for human rights, Mr. Cesar Alvarez Guadasuiz, and staff at the Canadian embassy.

Son excellence monseigneur Martin Veillette (Conférence des évêques catholiques du Canada, Comité inter-églises des droits humains en Amérique latine): Au cours de la semaine que nous avons passée au Guatemala, et au fur et à mesure que nous avons rencontré les divers groupes de personnes, divers enjeux nous sont apparus clairement formulés par les personnes qui nous ont communiqué ce qu'elles vivent quotidiennement dans leur vie au Guatemala.

Je voudrais, non pas donner une liste complète, mais indiquer quelques points majeurs qui, au fur et à mesure que les jours se passaient, nous sont apparus très clairs dans notre esprit comme étant des enjeux principaux qui, aujourd'hui, sont ceux qui se présentent, nous semble-t-il, dans la société guatémaltèque.

Une première remarque, première observation: le peuple du Guatemala, nous semble-t-il, désire ardemment la paix. On nous a répété souvent que la paix ne pourra pas consister seulement dans la signature d'un document. On nous a souvent redit que signer un document est une chose, mais que la réalité vécue, à savoir les suites qu'on donne à la signature du document sont encore plus importantes. Un enjeu désiré et majeur pour la société guatémaltèque est donc la recherche de la paix, mais nous savons bien, et on nous l'a répété souvent, que la paix ne peut être obtenue sans la justice.

Il y a d'énormes problèmes de distribution des ressources entre les différentes parties qui constituent la société du Guatemala. Plusieurs nous ont fait remarquer qu'il y a une disproportion flagrante entre le petit nombre de personnes qui possèdent beaucoup et le grand nombre de personnes qui vivent, non seulement dans la pauvreté, mais dans la misère et l'extrême misère. Nous en avons vu des centaines et des milliers au cours de la dernière semaine de notre voyage.

[*Traduction*]

Mme Judy Brewer (Église unie du Canada, Comité inter-églises des droits humains en Amérique latine): J'aimerais vous parler des objectifs de notre voyage et des gens que nous avons rencontrés pendant que nous étions au Guatemala.

D'abord, l'objectif: en tant que croyants, nous avons voulu avoir une expérience vécue de la situation des droits de la personne au Guatemala, manifester notre solidarité et notre soutien à nos partenaires des églises, des organisations populaires et des droits de la personne et partager ce que nous avons appris, à notre retour au Canada, avec nos communautés ecclésiales, avec le peuple et le gouvernement du Canada.

Comme Suzanne l'a mentionné, au cours de notre semaine au Guatemala, nous avons rencontré 22 groupes et des particuliers qui représentaient des églises, des organisations de dépense des droits de la personne, des ONG—qui comprenaient un groupe de coordination pour les réfugiés—et des groupes populaires, notamment des syndicats, des groupes de veuves, de personnes déplacées et de femmes. Nous avons aussi rencontré le procureur adjoint pour les droits de la personne, M. Cesar Alvarez Guadasuiz, ainsi que le personnel à l'ambassade canadienne.

His Excellency Bishop Martin Veillette (Canadian Catholic Conference of Bishops, Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America): During our week in Guatemala, and during our meetings with different groups of people, a number of issues were clearly expressed to us by the people who told us about what they were living on a daily basis in Guatemala.

Rather than give you a complete list of these issues, I would like to point out a few major one that over the course of our visit we recognized clearly as being the main issues today in Guatemalan society.

Our first comment, or observation, is that the people of Guatemala seem to have an ardent desire for peace. We were often told that peace did not consist simply in a signing a document. We were often told that signing a document is one thing, but practice, that is the follow-up to a signature on a document, is much more important. Thus, the main issue and hope for Guatemalan society is obtaining peace but we know perfectly well, and we were often told this, that peace cannot be obtained without justice.

There are enormous problems of resource distribution between the different parts that make up Guatemalan society. Several people pointed out to us that there is a flagrant discrepancy between the small number of people who possess a lot and the large number of people who live, not only in poverty, but in misery and extreme misery. We saw hundreds and thousands of these people during the last week of our trip.

[*Text*]

• 0950

Ce que ces personnes nous ont dit ne sont pas des inventions. C'est visible. Quand on visite le pays, c'est très clair et très net. Il nous a semblé, au cours de nos échanges, que les personnes qui désirent tant la paix, la justice, se basaient sur deux points d'appui qui, d'après elles, sont majeurs.

Le premier, est la constitution même de leur propre pays. La constitution du pays prévoit des droits égaux, prévoit la justice, prévoit que tous doivent être traités sur un même pied.

Le deuxième point d'appui, plusieurs nous l'ont mentionné dans les échanges que nous avons eus, c'est la Bible, la parole de Dieu; certains nous ont cité des passages qui les inspiraient et qui étaient pour eux des motivations majeures dans leur travail. Il suffit d'en mentionner peut-être une seule qui illustre ce point:

Tu ne dois pas répandre le sang de ton frère.

C'est écrit dans Jérémie, un des grands prophètes. Ce passage servait d'inspiration pour un bon nombre.

Donc un premier point, un enjeu qui semble majeur, la paix avec la justice, mais la paix qui doit être le fruit du respect de la constitution et en même temps le respect de la constitution par toutes les composantes de la société guatémaltèque, à commencer par le président du pays, l'armée, les forces de sécurité, les entreprises, les patrons, comme aussi les travailleurs.

Il nous a semblé également, et plusieurs nous l'ont dit, que la paix ne pourra pas être établie sans qu'il y ait, comme vous vous en doutez bien, une sorte de transformation assez profonde de la société au Guatemala. Il ne s'agit pas de prétention de révolutionnaires qui veulent simplement, pour le plaisir de la chose, changer les choses; mais il est apparu clairement que la justice, la paix, la liberté ne pourront pas être obtenues sans qu'il y ait de profondes transformations, même des structures de leur propre société. Ce n'est pas comme une sorte de déduction que nous faisons, nous, quand nous disons cela, ou comme une interprétation des paroles qu'ils nous ont dites, mais ce sont leurs propres paroles à eux que nous rapportons.

Le système économique en place au Guatemala a comme conséquence, ou pour effet, dans la pratique, dans la réalité des choses, non pas de diminuer mais d'augmenter la pauvreté. Et en augmentant, non seulement la pauvreté, mais la misère, il y a là une source quasi naturelle, si l'on peut dire, de violence. Combien de personnes, des femmes en particulier, fréquemment dans les échanges que nous avons eus, ont fait référence à cette situation de violence très répandue dans le pays. Et la violence, il faut être clair sur ce point, ne vient pas d'abord des pauvres, ne vient pas d'abord des petits, elle vient d'abord, souvent en tout cas, des forces dites de sécurité nationale, de l'armée, et elle vient souvent de la répression par le pouvoir en place.

Il me semble que c'est une remarque qui est très importante, et pour nous cela est évident au retour, même d'une seule semaine, dans ce pays.

[*Translation*]

What these people told us is not fiction. It is visible. When you visit the country, it is very obvious and very clear. We observed, during our discussions, that those people who have such a strong wish for peace and justice used two reference points that they think are important.

The first of the very constitution of their own country. The country's constitution guarantees equal rights, justice, and that all be treated equally.

The second reference point, that several people talked to us about during our discussions, is the Bible, the word of God. Some quoted parts of the Bible that inspired them and that were a major source of motivation in their work. Perhaps I only need to mention one that illustrates this:

Thou Shalt Not Shed the Blood of Thy Brother.

This is written in Jeremiah, one of the great prophets. These words are a source of inspiration for many people.

Thus, the first point, which is apparently an important issue, is that peace must be accompanied by justice, but it must also be the result of respect for the constitution and respect for the constitution by all elements of Guatemalan society, starting with the president of the country, the army, the security forces, business, employers, and workers.

It was also apparent to us, and many told us this, that peace will not be achieved without, as you may suspect, a type of deep transformation of Guatemalan society. These are not the claims of revolutionaries who simply want to change things for the sake of changing things; rather, it was clearly apparent that justice, peace and freedom will not be achieved unless there are profound changes of the structures of their own society. This is not our own conclusion; we are not just interpreting what we heard when we say that. We are reporting the words of Guatemalans.

The current economic system in Guatemala has resulted, in practice, in reality, not in a decrease in poverty but an increase. When not only poverty, but misery, increases, a quasi natural, you might say, source of violence is created. How many people, women in particular, told us during our conversations about the widespread violence in the country. Let us be clear about this: violence does not come primarily from poor people, small children; it comes first and most often from the said national security forces, the army and it comes from repression by those in power.

I think that this is a very important comment and it was obvious to us upon our return, even after just one week in that country.

[*Texte*]

• 0955

Un dernier point. Les gens, malgré tout, croient que la paix est possible dans leur pays. Ils nous ont dit qu'ils avaient gardé l'espérance que la paix puisse être installée si, évidemment, la justice aussi accompagne et établit cette paix. Tout cela est possible; mais il faut que les personnes qui ont des responsabilités dans le pays soient conscientes et soient déterminées à marcher dans ces voies-là.

Cet espoir, malgré d'énormes difficultés, malgré des situations dramatiques, cet espoir, dis-je, nous a vraiment touché parce qu'à un certain moment nous nous demandions comment ces gens pouvaient malgré tout garder l'espoir d'une vie meilleure. Cela nous a ému et en même temps c'est pour nous, de retour au Canada, une motivation pour peut-être, comme ce matin, faire partager ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu.

Nous vous remercions de nous donner cette chance de pouvoir le faire ici, aujourd'hui.

His Excellency Bishop Ken Genge (Anglican Church of Canada, Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America): Thanks to all of you for being present to listen. This is a sign of hope because we are all partners in our concern for our fellow nations throughout the world. Increasingly that is evident everywhere in the world, so we have come here. I have a sense of being a partner with those around the table and those you represent in this work.

My responsibility is to direct your attention to the recommendations in the document. To do that, I will refer to the document you just received. I realize everyone here can read, but I want to emphasize the points that are there.

The first part of those recommendations emphasizes the partnership of us all together and recognizes the positive role the Canadian government has played in supporting the work of the National Reconciliation Commission and the human rights ombudsman, as well as Canada's special refugee program and its recent support for having Guatemala moved to item 12 in the UNCHR agenda.

The visit we had with embassy people in Guatemala was most impressive. Their energy and commitment, particularly around the special refugee program, was remarkable. Their expertise and commitment was evident.

However, in light of the continuing growth in systematic violations of human rights in Guatemala which have been referred to already, we wish to make the following recommendations to our partners around the table who have the same concerns as we do. As citizens of our country we feel we have a responsibility to our fellow human beings in Guatemala and that our relationship with them is exercised with the work of our government, of our system of exercising constitutional rights. So we share in that concern.

1. The recommendations are:

[*Traduction*]

Last point. These people still think that peace can be achieved in the country. They told us that they are still hoping that peace could be restored as long as justice would come with it. All this is possible; but people who hold positions of responsibility in the country must be determined to aid in this direction.

We were really touched by this hope, in spite of enormous difficulties, in spite of dramatic situations, because at a certain point we were wondering how these people could still hope for a better life. We were moved, but at the same time, upon returning to Canada, we find that it motivates us to share what we have seen, what we have heard, as we are doing this morning.

Thank you for giving us the opportunity to do so.

Son excellence monseigneur Ken Genge (Église anglicane du Canada, Comité inter-églises des droits de l'homme en Amérique latine): Merci à vous tous d'être venus nous écouter. C'est un signe d'espoir parce que nous sommes tous partenaires lorsque nous nous occupons des pays du monde entier. Cela devient de plus en plus évident et c'est pourquoi nous sommes ici. J'ai le sentiment d'être votre partenaire et le partenaire de ceux que vous représentez dans cet effort.

Il m'appartient de diriger votre attention sur les recommandations que nous faisons dans notre document. Pour ce faire, je vous renverrai à ce document. Je sais que vous devez tous savoir lire mais j'aimerais insister sur les différents points mentionnés ici.

La première partie de ces recommandations insiste sur le partenariat que nous formons tous et reconnaît le rôle positif qu'a joué le gouvernement canadien grâce à l'appui qu'il donne à la Commission nationale de réconciliation et au procureur adjoint pour les droits de l'homme, grâce encore à son propre programme spécial pour les réfugiés guatémaltèques et, plus récemment, grâce aux efforts qui ont permis que Guatemala soit traité au point 12 de l'ordre du jour du Comité des droits de l'homme des Nations Unies.

Notre visite à l'ambassade au Guatemala nous a beaucoup impressionnés. Nous avons trouvé que le personnel faisait preuve de beaucoup d'énergie et de détermination, en particulier dans le cadre du programme spécial pour les réfugiés. Ils semblent très au fait de la situation et savent ce qu'il y a à faire.

Toutefois, dans le contexte des violations systématiques et continuelles des droits de l'homme au Guatemala dont nous avons déjà parlé, nous souhaitons faire les recommandations suivantes à nos partenaires ici qui se préoccupent comme de la situation. Comme citoyens canadiens, nous estimons que nous avons une responsabilité vis-à-vis de nos frères au Guatemala et que nos relations avec eux se traduisent par l'intervention de notre gouvernement, par le respect des droits constitutionnels. Nous sommes donc tous partenaires.

1. Voici donc ces recommandations:

[*Text*]

(a) We recommend the Canadian government continue to closely monitor the human rights situation in Guatemala. It seemed evident, and you will also be aware, that monitoring helps a good deal in moving toward some understanding and subsequent action which has to do with genuine human rights that are a translation into human terms of the things that are written in constitutions.

• 1000

(b) We recommend the Canadian government use every opportunity in its multilateral relations at the United Nations and the Organization of American States as well as its bilateral relations with the Guatemalan government to encourage and pressure it to respect the human rights of its citizens. We consider—with you, I'm sure—that this kind of relationship with another country is quite just and correct, since we are partners together in everything else that happens throughout the world. So that's not an intrusion but an exercise of partnership with them.

(c) We recommend the Canadian government provide guarantees for the physical safety of those groups and individuals who are engaged in legitimate activities in the defence of human rights in Guatemala. It is evident from those with whom we spoke, as others have said, that this line is very blurred and very uncertain. So we feel the Canadian government can give some help regarding that kind of pressure.

2. We recommend the Canadian government:

(a) continue to support both financially and politically the peace negotiations between the Guatemalan government and the Guatemalan national revolutionary unity; and

(b) strongly encourage agreements that bring about fundamental structural transformation in Guatemala. Martin Veillette said there's a deep need for a basic structural change, a major transformation.

3. We recommend the Canadian government challenge the issue of impunity by calling on the Guatemalan government to:

(a) create an investigative commission that includes non-governmental human rights organizations—a very important point—to clarify the fate of Guatemala's more than 40,000 disappeared people—a conservative estimate, as we heard from many, many people; make public all proceedings and findings of this body and bring to justice those found to be responsible, a sign of encouragement that is much needed by the people in Guatemala; and

(b) conduct a full public investigation into the assassinations of Julio Quevedo Quezada, who was a Caritas worker in the area of El Quiche, a very violent and difficult area; of Moises Cisneros, who was a Marist brother and is now in the communion of saints; of Myrna Mack, an anthropologist; and Jose Miguel Merida Escobar, who was, as some of you will be aware perhaps, the police investigator of the Myrna Mack case; and ensure full public investigation

[*Translation*]

a) Nous recommandons que le gouvernement canadien continue de surveiller étroitement la situation des droits de l'homme au Guatemala. Il nous a semblé évident, et vous le savez certainement, que surveiller aide beaucoup à faire comprendre les choses et par la suite à faire prendre des mesures en matière des droits de l'homme qui consistent à traduire en termes humains ce qui est écrit dans les constitutions.

b) Nous recommandons que le gouvernement canadien profite de toutes les occasions, tant dans ses relations multilatérales aux Nations Unies et dans l'Organisation des États américains que dans ses relations bilatérales avec le gouvernement guatémaltèque, pour encourager et réclamer le respect des droits de l'homme dans ce pays. Nous considérons—et vous aussi, j'en suis certain—que ce genre de relations avec un autre pays est tout à fait approprié puisque nous sommes ensemble partenaires de tout ce qui se passe dans le monde. Il ne s'agit donc pas d'ingérence mais d'un exercice de partenariat.

c) Nous recommandons que le gouvernement canadien veille à la sécurité civique des groupes et des individus qui sont engagés dans des activités légitimes pour la promotion des droits de l'homme au Guatemala. Il nous est apparu évident à écouter nos interlocuteurs, et d'autres l'ont déjà dit, que cela est très difficile à définir et très incertain. Nous pensons donc que le gouvernement canadien peut un peu aider en exerçant certaines pressions dans ce sens.

2. Nous recommandons que le gouvernement canadien:

a) continue d'appuyer à la fois financièrement et politiquement les négociations de paix entre le gouvernement guatémaltèque et l'Union révolutionnaire nationale du Guatemala et

b) encourage fortement des accords qui portent sur une transformation fondamentale des structures au Guatemala. Martin Veillette a dit qu'il est absolument nécessaire de procéder à une restructuration fondamentale, à des transformations majeures.

3. Nous recommandons que le gouvernement canadien presse le gouvernement guatémaltèque de mettre fin à l'impunité en lui demandant de:

a) créer une commission d'enquête qui inclue la participation d'organisations non gouvernementales des droits de l'homme—c'est très important—pour éclaircir le sort de plus de 40,000 personnes disparues au Guatemala, et ces chiffres sont modestes, d'après ce que beaucoup nous ont dit; rendre les procédures de cette commission publiques et traduire en justice les personnes trouvées coupables, ce qui serait un signe d'encouragement très nécessaire pour les Guatémaltèques et

b) mener une enquête complète et publique sur l'assassinat de Julio Quevedo Quezada qui travaillait pour Caritas dans la région de El Quiche, région très violente et difficile; celui de Moises Cisneros, qui était un frère mariste et est maintenant dans la communion des saints; et ceux de Myrna Mack, anthropologue et Jose Miguel Merida Escobar qui était, comme certains d'entre vous le savent, l'enquêteur de police dans l'affaire Myrna Mack; et s'assurer que les

[*Texte*]

into these assassinations be taken and that those found responsible are brought before the competent civilian courts and, if found guilty, sanctioned regardless of status or rank. That's a very compact statement as to the impact this would have for the massive number of people in Guatemala to restore some hope in a just process.

4. We recommend the Canadian government continue to support the work of the mediating commission in negotiations between the permanent commissions of refugees and the Guatemalan government to respect the rights and demands of the refugees and those internally displaced in the country, including those Guatemalans living in the communities of population and resistance. As some of you may know, there is an incredibly huge number—I think over 1 million people, conservatively estimated, perhaps 1.3 million—who are displaced within Guatemala and who are without any base of operation under the present system right within their own country.

• 1005

5. Finally, we recommend that the Canadian government:

(a) as a sign of Canada's support for human rights—and here I think we are indeed partners by our own profession at every level of our relationships as citizens of our country—to immediately suspend the official bilateral aid agreement that is governed by a memorandum of understanding signed with the government of Guatemala, a very important thing; and

(b) direct its aid through Canadian and Guatemalan churches and NGOs, until such time as the human rights situation is verifiably improved and past violators are brought to justice.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much.

Ms Rumsey: To clarify the recommendations, this is the first time we have seen this as well. Under recommendation 1(c), we did not expect the Canadian government itself would provide guarantees for the physical safety of our partners in Guatemala but that it would call on the Guatemalan government to do so. I'm sorry that's missing there. As I say, we wrote this in Guatemala and then faxed it north, so this is the first time we've seen it in its completed form.

That forms the basis of our presentation. We could all talk with you for hours about our experiences and, as I think Bishop Veillette mentioned, the way the hope of the people moved us. But we'd like now to open it up for questions and a conversation with you, and we will try our best to answer your questions.

[*Traduction*]

personnes responsables soient jugées par les cours régulières de justice et, si elles sont trouvées coupables, que les sanctions prévues par la loi s'appliquent sans égard au statut ou au rang de ces personnes. C'est dire en très peu de mots l'incidence que cela pourrait avoir pour un nombre extraordinaire de Guatémaltèques qui retrouveraient peut-être ainsi l'espoir que justice soit faite.

4. Nous recommandons que le gouvernement canadien continue d'appuyer le travail de la commission médiatrice lors des négociations entre les commissions permanentes pour les réfugiés et le gouvernement du Guatemala et presser le gouvernement guatémaltèque de respecter les droits et les demandes des réfugiés et des personnes déplacées à l'intérieur du pays, y compris les Guatémaltèques qui vivent dans les communautés de population en résistance. Comme certains d'entre vous le savent déjà, le nombre de personnes déplacées à l'intérieur même du Guatemala est énorme—je crois qu'il s'agit d'un million de personnes; ce chiffre est très prudent. Il s'agit peut-être de 1,3 millions d'individus—; bien que ces personnes vivent dans leur propre pays, elles ne disposent pas des éléments nécessaires pour une vie normale.

5. Finalement, nous recommandons que le gouvernement canadien:

a) afin de démontrer son respect des droits de la personne—et je crois pouvoir dire ici que nous sommes effectivement partenaires du fait de notre profession à tous les niveaux des rapports que nous avons pu établir en tant que citoyens canadiens—suspende immédiatement les effets de l'entente d'aide publique bilatérale régie par un protocole d'entente avec le gouvernement du Guatemala, mesure très importante; et

b) confie la prestation de l'aide aux ONG et aux églises du Canada et du Guatemala tant que le respect des droits de la personne ne se sera pas amélioré de façon vérifiable et que les coupables de violations de ces droits n'auront pas été traduits en justice.

Merci.

Le président: Merci beaucoup.

Mme Rumsey: Nous venons nous aussi de recevoir le texte des recommandations et je voudrais apporter une clarification. En ce qui concerne la recommandation 1c), nous ne nous attendons pas à ce que le gouvernement canadien garantisse lui-même la sécurité physique de nos partenaires au Guatemala, mais nous voulons qu'il intervienne auprès du gouvernement du Guatemala pour que ce dernier donne de telles garanties. Je regrette que cela n'ait pas été précisé. Nous avons rédigé ce texte au Guatemala et l'avons acheminé vers le Nord par télécopieur; c'est la première fois que nous le voyons sous cette forme.

Voici donc l'essentiel de nos commentaires. Nous pourrions parler pendant des heures de l'expérience que nous avons vécu et, comme je crois que Monseigneur Veillette l'a mentionné, de la façon dont l'espoir exprimé par la population nous a touché. Nous aimerions maintenant entendre vos questions et commentaires et nous ferons de notre mieux pour y répondre.

[*Text*]

The Chairman: Thank you very much for the hot-off-the-press report and recommendations. I think a number around the committee have been following the issue. We've dealt with a discussion about the refugees there before, as you all know, and we're happy to follow this. Our research staff is reminding me we had a resolution which we forwarded and we appreciate the references you make to action the government has been taking.

Mrs. Stewart.

Mrs. Stewart (Northumberland): Thank you very much, all of you, for coming to our committee this morning and sharing your very fresh impressions of Guatemala today.

To begin with, I agree totally with your recommendation 5, but I wanted to ask you a few questions. With regard to your trip and your other recommendations, I noticed, in a review of those groups and people you met with, that perhaps the person or group that came closest to official Guatemalan government in your meetings was Cesar Alvarez Guadasuiz, the Adjunct Ombudsman, and it is correct that you did not meet with any other government representatives.

I have one question. Did the Canadian embassy help to facilitate your agenda while you were in Guatemala, and where did you travel in Guatemala to meet people outside of the capital? The reason I ask these questions is that you have given us observations and an analysis of the problem in Guatemala. But if we look particularly at your recommendations 2(a) and (b):

> continue to support both financially and politically the peace negotiations between the Guatemalan government and the Guatemalan National Revolutionary Unity

my question is, would that really do any good? What is the source of the human rights abuse in Guatemala? Is it the government? Is it the military? Is it the security police?

• 1010

You talk about a full and public investigation—I mention this just to underline the enormity of problems that exist in Guatemala—into the assassinations of four people. There is something very systemically wrong in Guatemala; they shoot street children on the street like dogs. I would like to hear your analysis of that. It seems to me that simply encouraging peace negotiations between the Guatemalan government, who have also given us very nice words... Why are they not living up to their commitments? Why are they not supporting the constitution of their country? I think a deeper analysis is required so that we are really able to tackle the many abuses that exist in Guatemala.

Ms Rumsey: Maybe I could begin by answering your first three questions about meetings and where we went and then ask the rest of the group to speak about the issue of the source of human rights abuses and the systemic nature of the problem.

[*Translation*]

Le président: Nous vous remercions vivement de ce rapport et de ces recommandations qui nous viennent tout droit de la presse. Plusieurs d'entre nous suivent ce dossier et nous avons déjà eu l'occasion de parler de la question des réfugiés, comme vous le savez, et nous sommes heureux d'avoir des renseignements complémentaires. Notre attaché de recherche me rappelle que nous avons adopté une résolution que nous avons communiquée aux intéressés et nous vous remercions d'avoir mentionné les mesures adoptées par le gouvernement.

Madame Stewart, vous avez la parole.

Mme Stewart (Northumberland): Merci beaucoup, à vous tous, d'avoir bien voulu comparaître devant le comité ce matin et de nous faire part de vos impressions, encore toutes fraîches, du Guatemala tel qu'il est aujourd'hui.

Je suis tout à fait d'accord avec votre recommandation numéro 5, mais je désire aussi vous poser quelques questions. En parcourant la liste des personnes et des groupes que vous avez rencontrés lors de votre visite, je remarque que c'est monsieur César Alvarez Guadasuiz, procureur adjoint pour les droits de la personne, qui pourrait être considéré comme proche du gouvernement guatemaltèque. Je voudrais savoir s'il est vrai que vous n'avez pas rencontré d'autres représentants du gouvernement.

Je voudrais également savoir si l'Ambassade du Canada vous a aidé à organiser vos visites sur place et si vous avez pu vous déplacer dans ce pays pour rencontrer diverses personnes en dehors de la capitale? Je vous pose ces questions car, bien que vous nous ayez donné une analyse du problème et vos observations sur le Guatemala, je note plus particulièrement vos recommandations 2a) et b) où je trouve:

> continue d'appuyer à la fois financièrement et politiquement les négociations de paix entre le gouvernement guatémaltèque et l'Union révolutionnaire nationale du Guatemala.

Est-ce que cela servirait vraiment à quelque chose? Qui est à l'origine des infractions aux droits de la personne au Guatemala? Est-ce le gouvernement? L'armée? Les forces de sécurité?

D'autre part, vous parlez aussi d'une enquête complète et publique sur le meurtre de quatre personnes—je le mentionne uniquement pour souligner l'énormité des problèmes que l'on rencontre au Guatemala. Ce pays souffre d'un mal systémique; dans les rues, on y abat des enfants comme des chiens. Comment analysez-vous cette situation? Il me semble que se contenter d'encourager la participation du gouvernement du Guatemala, qui nous a fait de bien beaux discours, aux négociations de paix... Pourquoi ce gouvernement ne respecte-t-il pas ses engagements? Pourquoi ne respecte-t-il pas la constitution du pays? Il me semble que nous avons besoin d'une analyse plus profonde si nous voulons nous attaquer aux nombreux abus observés au Guatemala.

Mme Rumsey: Je commencerai par répondre à vos questions concernant les rencontres auxquelles nous avons pu participer et les endroits que nous avons pu visiter. Je demanderai ensuite aux autres membres de notre groupe de traiter de la question concernant l'origine des violations des droits de la personne ainsi que la nature systémique du problème.

[*Texte*]

We were invited by the Canadian embassy to meet with the minister of the interior. It was an invitation that was made to us at the very last minute before we were to go down to Guatemala. We spoke about it among ourselves and with colleagues. This was not a meeting that was ever requested by our partners in Guatemala. We try to take our signals from our partners there. They did not request it, so we did not feel we should go ahead, partly because it is a great security risk for us to meet, both with our partners and with the government. It continues to be so.

We are a human rights organization and we know full well that our partners in human rights organizations are particularly targeted. We felt at this time the security situation did not make it possible to ensure not only our safety but the safety of our partners. We did, however, have a very productive meeting with the adjunct human rights ombudsman and could share more of our conversations that we had with him, with you.

Because our time was very short—we had only six days in the country—we did not travel extensively outside the capital, but were very fortunate to meet with representatives of organizations working throughout the country in the capital. Many of them now have offices in Guatemala City. I think that is an important sign of the space they themselves have created in order to do their work openly in the capital.

We did, however, manage to travel briefly out to the area of Chimaltenango, an area that has been very hard hit during the early 1980s. We met with representatives of the evangelical church committee there. That was the only trip we made out of the city. By the time we did make it the group was quite ready to get out of Guatemala City. We hope that next time we will have more time and we will be able to do that. In fact, the human rights adjunct ombudsman strongly encouraged us to visit the communities of population in resistance, and said that his office would be more than willing to provide support and to accompany us on that visit. I think that was an invitation made not only to ourselves as representatives of the Canadian churches but also to parliamentarians and others representing the Canadian people. This is something we might want to think about in the future.

Who would like to respond to the second more difficult part of the question?

• 1015

Bishop Genge: The groups we visited were varied, as you can see from the list, and understandably came at the issues from their own perspectives. But the common thread of the story woven through without any kind of co-ordination was

[*Traduction*]

L'ambassade du Canada nous avait invités à rencontrer le ministre de l'Intérieur. Cette invitation nous a été communiquée à la dernière minute, alors que nous allions partir pour le Guatemala. Nous en avons parlé entre nous et avec nos collègues. Nos partenaires au Guatemala n'avaient pas demandé cette rencontre. Je vous signale que nous essayons de laisser l'initiative à nos partenaires sur place. Ces derniers n'avaient pas demandé cette visite et nous avons conclu que nous ne devrions pas accepter l'invitation, en partie parce que cela représentait un danger grave pour nous si nous devions rencontrer nos partenaires et, aussi, le gouvernement. Ce danger persiste.

Nous sommes une organisation de défense des droits de la personne et nous savons parfaitement bien que nos partenaires dans des organisations similaires sont particulièrement visés. Nous avons estimé que, pour le moment, les considérations de sécurité faisaient qu'il n'était pas possible de garantir notre protection et celle de nos partenaires. Nous avons toutefois pu avoir des discussions très fructueuses avec le procureur adjoint pour les droits de la personne et nous sommes prêts à vous faire connaître la teneur de ces conversations.

Le temps nous faisait défaut—nous n'avons passé que six jours au Guatemala—et nous n'avons donc pas pu nous déplacer beaucoup en dehors de la capitale; nous avons eu cependant la bonne fortune de rencontrer dans cette ville des représentants d'organisations nationales dont bon nombre ont des bureaux dans la ville de Guatemala. Le fait qu'elles puissent travailler ouvertement dans la capitale souligne qu'elles ont réussi par leurs propres efforts à assumer une forte présence.

Il nous a été tout de même possible de visiter rapidement la région de Chimaltenango, région qui a été durement frappée au début des années 80. Nous y avons rencontré les représentants d'un comité de l'Église évangélique. Ce fut notre seul déplacement en dehors de la capitale. Quand l'occasion de ce déplacement s'est présentée, notre groupe était plus que prêt à s'échapper de Guatemala. Nous espérons disposer de plus de temps lors de notre prochaine visite afin de pouvoir nous déplacer davantage. D'ailleurs, le procureur adjoint pour les droits de la personne nous a vivement encouragé à visiter les communautés de population en résistance. Il a ajouté que son service serait très heureux de nous aider en ce sens et de nous accompagner lors de telles visites. Je crois que cette invitation s'adressait non seulement à notre groupe, représentant les Églises canadiennes, mais aussi aux parlementaires et autres personnes représentant les Canadiens. Cela pourrait être utile à l'avenir.

Qui pourrait répondre maintenant à la deuxième partie de la question, beaucoup plus difficile?

Monseigneur Genge: Comme vous pouvez le constater en consultant la liste que nous vous avons remise, les groupes que nous avons rencontrés sont très divers et abordaient les problèmes de leur propre point de vue. Ce qui,

[*Text*]

remarkable, for me at least, because there was such a variety of people represented in this group from all over Guatemala and the city that comprises a high percentage of the total population of the country—25% or perhaps 30%, depending on what numbers you use.

I began to sense and feel, but it was also an analysis, that each of these people, for whatever particular emphasis they might have as a group, ultimately were moved to the relationship between justice and peace. For instance, peace without justice was merely a reasonable cessation of surface violence rather than any kind of profound getting at roots.

I was conscious also that we were not involved a great deal other than through that very, very good meeting with the ombudsman in the kind of level of which you speak. But the mass of the people, in my judgment, were represented, were speaking through these people, and particularly the 50% to 60% of the population that is indigenous. They bear the brunt of this disparity around human rights. I don't know whether that speaks to the thrust of your question.

Mrs. Stewart: Mr. Chairman, I guess I was asking who has the power in Guatemala according to the people you met. Is it the government, the military, the secret police, or is it anarchy?

Monseigneur Veillette: Nous avons souvent posé la question à plusieurs personnes, et la réponse était presque toujours: c'est l'armée qui, de manière réelle, exerce le pouvoir. Le procureur des droits humains nous a dit que le président, lui-même, n'exerce pas de fait le pouvoir que la Constitution lui reconnaît; et le procureur des droits humains essaie, en promouvant le respect des droits humains, de redonner d'une certaine façon une partie du pouvoir réel au président.

Dans la mesure où on en arrivera à respecter réellement les droits des personnes, le pouvoir discrétionnaire de l'armée va diminuer; évidemment, du côté des forces de l'armée et des forces dites de sécurité, on n'est pas prêt à laisser aller ce pouvoir. Alors, on résiste.

On nous a même dit que dans la formation des militaires on développe une culture de la mort et de la violence, de la terreur et de la violence. On entraîne, on développe, on forme les militaires qui, notez le en passant, sont formés à 90 p. 100 d'indigènes, donc des gens de la population la plus pauvre, la plus exploitée du Guatemala et qui constitue cependant au-delà de 50 p. 100 de toute la population du pays.

Il y a là quelque chose qui est assez aberrant. J'ai posé une question—et nous avons souvent posé cette question—à des personnes très humbles. À Chimaltenango, où nous sommes allés plusieurs fois, nous avons rendu visite à une jeune dame enceinte de quelques mois, et nous lui avons demandé: Dans votre région, est-ce que vous vous sentez menacés par les forces de la guérilla? Elle a semblé être étonnée de ma question, en ce sens que, «non, pas du tout, nous ne nous sentons pas menacés par les forces de guérilla. Au contraire, ce sont par les forces dites de sécurité et par l'armée que nous nous sentons menacés».

[*Translation*]

à mes yeux tout au moins, rend d'autant plus remarquable le fait que l'on retrouvait un thème commun aux exposés qui nous étaient présentés en dépit des différents points de vue représentés par ces personnes qui venaient de toutes les régions du Guatemala et de la capitale où vivent 25 p. 100, ou peut-être 30 p. 100, selon les sources, de la population du pays.

J'ai commencé à avoir l'impression, et cela s'appuie également sur une analyse, que chaque personne rencontrée, quelle que soit l'orientation propre à son groupe, en arrivait finalement à parler des rapports entre la justice et la paix. Par exemple, la paix sans la justice n'était qu'un terme raisonnable à la violence apparente plutôt qu'une solution s'attaquant à la racine du mal.

Il est vraie qu'à l'exception de l'excellente rencontre que nous avons eue avec le procureur adjoint, nous n'avons pas eu d'entretiens avec d'autres représentants du gouvernement guatémaltèque. Par contre, à mon avis, nos interlocuteurs parlaient au nom des masses et plus parculièrement au nom des 50 à 60 p. 100 de la population qui sont autochtones. Ce sont eux qui souffrent le plus des abus et des violations des droits de la personne. Je ne sais pas si cela répond vraiment à votre question.

Mme Stewart: Monsieur le président, je voulais savoir qui, aux yeux des personnes rencontrées, détient le pouvoir au Guatemala. Est-ce le gouverment? L'armée? La police secrète? Ou le pays est-il en état d'anarchie?

Bishop Veillette: We raised that issue with a number of people and the answer was almost always: the power is, in real terms, with the army. The human rights ombudsman told us that even the president of the country cannot use the powers that the constitution gives him. In promoting human rights, the ombudsman attempts to give back to the president, in some way, in part at least, some actual power.

To the extent that human rights will be in fact respected, the discretionary power of the military will be reduced; of course, the military and the so-called security forces are not prepared to abandon their power. They resist change.

We were also told that the training of the military people includes emphasis on a culture of death, violence, terror. This is how the army is trained and we may note that 90% of the army is indigenous, people coming from the poorest and the most exploited part of the population although it represents more than 50% of the total population of the country.

This is something of an aberration. There is a question I asked people living in very humble circumstances; a question we often asked by the way. At Chimaltenango, where we went sometimes, we were visiting a young lady, a few months' pregnant, and we asked: In your region, do you feel frighthened by the guerilla forces? She appeared surprised and answered: "Not at all we do not feel threathened by the guerilla forces. To the contrary, we feel threathened by the so-called security forces and by the military".

[*Texte*]

• 1020

Il y a là, il me semble, quelque chose d'assez extraordinaire à noter et à relever, et la source, s'il n'y en a qu'une—mais il n'y en a sûrement pas qu'une—, une des sources majeures, dis-je, de la situation pénible des droits humains au Guatemala réside dans cette situation où le pouvoir réel est exercé, non pas par les élus, mais par des gens qui «contrôlent» d'une manière violente très souvent, par la force des armes, la population du pays.

Mrs. Stewart: Mr. Chairman, perhaps I could just say it's for that fact, which has been the reality now for decades in Guatemala, that I challenge your recommendation 2.

The Chairman: Maybe we'll come back in a moment or two to pick up that discussion. You may want to comment a little later.

If I may ask for clarification, you mentioned that your decision not to talk with the government was because as a delegation, you did not wish to put your partners at risk. Was that your decision or was that the decision of the partners?

Ms Rumsey: It was never a request made by our partners. As we were developing our program of visits, it was not something they asked us for. We also discussed it among the member churches of ICCHRLA and with colleagues who are working in Guatemala, and our conclusion was that it was not appropriate at this time. We will see that time, and soon, but right now the moment did not seem appropriate.

The Chairman: The reason I asked was that in the early 1980s when three of us from the external affairs committee went to El Salvador under somewhat similar circumstances, Father Bob Ogle, Dr. Stan Hudecki and I decided we would talk with the government on behalf of peace and justice and encourage them to know this solidarity in international observations existed so there would be some impact on the government. The question in my mind is one of impacting and whether all the impacting on that government is to be at the UN level and government-to-government level.

We're pleased to have Dan Heap with us at the committee this morning. He's followed issues in Central America for many years. Dan, I think you would like to pose some questions.

Mr. Heap (Trinity—Spadina): Thank you, Mr. Chairman. Welcome to the delegation. I do want to add that over the past 10 years or so I've been very, very much encouraged by the positive action of churches and NGOs in Canada for justice in places like Guatemala, and also by the courage of church people, including the archbishop, and of the NGOs in Guatemala.

In my visits in 1986, 1987 and 1990, I had a small inkling of the sense of tension, riding in an armoured car in which the driver either carried a pistol or a sawed-off shotgun. I'm quite unused to that. We have our problems electorally in Canada but not that.

[*Traduction*]

One of the main reasons, although not the only one, for human rights abuses in Guatemala is the fact that power is exercised not by elected individuals but by people who control the population through violent means mostly through force of arms.

Mme Stewart: C'est justement parce que cette situation perdure depuis des dizaines d'années au Guatemala que je remets en cause la recommandations numéro 2.

Le président: Nous y reviendrons dans quelques instants.

Vous disiez tantôt que c'est par crainte de compromettre vos partenaires que vous avez décidé de ne pas intervenir auprès du gouvernement en tant que délégation. Est-ce vous qui avez pris cette décision ou bien vos partenaires?

Mme Rumsey: Nos partenaires ne nous ont rien demandé du tout. Nous en avons d'ailleurs discuté avec les différentes églises membres du CIEDHAL ainsi qu'avec nos collègues qui travaillent au Guatemala. On est arrivé à la conclusion que ce n'était pas le moment opportun.

Le président: Si je vous pose la question c'est parce qu'au début des années 80, trois membres du Comité des affaires extérieures, à savoir le révérend Bob Ogle, M. Stan Hudecki et moi-même, nous nous étions rendus au Salvador dans des circonstances analogues pour parler justement avec des représentants du gouvernement au sujet de la paix et de la justice de façon à ce qu'ils sachent qu'ils étaient surveillés par la communauté internationale; nous espérions bien entendu que notre visite serait suivie d'effets. Je me demande donc s'il vaut mieux passer par les Nations Unies ou bien plutôt par les relations bilatérales pour chercher à influencer les autorités.

Je donne maintenant la parole à Dan Heap qui suit la situation en Amérique centrale depuis des années.

M. Heap (Trinity—Spadina): Merci, monsieur le président. Je tiens à souligner qu'au cours des 10 dernières années, j'ai été très encouragé par les mesures entreprises par les églises, l'archevêque et les ONG en vue de promouvoir la justice dans des pays comme le Guatemala.

Lors de mes visites dans ce pays en 1986, 1987 et 1990, j'ai pu me rendre compte de la tension qui y règne à l'occasion de mes déplacements dans une voiture blindée avec un chauffeur armé, ce qui bien entendu était tout à fait inusité pour moi. Nous avons nos problèmes au Canada bien entendu mais heureusement rien de ce genre.

[*Text*]

• 1025

I would be interested if you could explain further how you judge that a visit by you at this time to the minister—at the invitation or the facilitation of our embassy—might have injured the situation of your partners there, whom I would consider our partners too.

To follow up on a previous question, the violence that you suggested almost negates the peace negotiations and the practice of impunity, which follows the practice of Argentina, Uruguay, Chile and El Salvador—all of which I've visited—certainly has a stunting effect on many people's willingness to participate publicly. There is the possibility that our good advice to the government is being ignored, and despite the good stand taken by our government at the request of this committee on item 12 about the rapporteur, the UN chose to water it down. I'm wondering if you can comment on whether really items 1 to 4 may not be seriously undermined by Canada's bilateral aid relations.

I have heard it said—both pro and con—that the existence of bilateral aid constitutes an implicit endorsement of the government and its policies. I agree with your generalization. More of my visits have taken place since the election of the former President Cerezo, one during the current presidency.

Some people argue that our good advice is cancelled by our bilateral aid. Others argue that our bilateral aid helps poor people and therefore is more useful than the cancelling of it or even the replacing of it with NGO church aid. Can you comment on that?

Ms Brewer: When we were in Guatemala, we didn't see evidence of the military very much. Because it has been such a repressive military and has killed thousands of people in the past, now it does not need to continue to kill. It only needs to kill individuals to maintain the reign of terror it has.

One of our concerns was for the leaders of the groups we met. We questioned whether they were nervous. They said they were and had to be accompanied everywhere they went. They felt very nervous for their families. When they were overseas, in Geneva, we heard they had threats against them there. The military has done such a good job that now people are very nervous in the country about speaking out.

I would like to make a comment concerning your question about why the government was supporting the constitution. In many countries like Guatemala where people are oppressed, there are witnesses but the government disregards them. What we're really talking about is power. The military and the government have so much power that they can dismiss any allegations from the poor.

Bishop Genge: I'd like to follow on that. We considered that the visit to the adjunct human rights ombudsman was very much a visit to the government and very much a way for a group like ours to have conversation with the government.

[*Translation*]

Je voudrais savoir en quoi le fait de vous entretenir avec le ministre à l'invitation de notre ambassade risque de porter préjudice à vos partenaires qui sont d'ailleurs également les nôtres.

La violence dont vous avez fait part risque en effet de faire achopper les négociations de paix et le fait que les responsables de cette violence soient assurés de l'impunité tout comme en Argentine, en Uruguay, au Chili et au Salvador, pays que j'ai visité, décourage bien entendu de participer ouvertement. Il est fort probable que les autorités ne tiennent aucun compte de nos conseils et par ailleurs l'ONU a préféré édulcorer le point numéro 12 malgré la position de notre gouvernement qui fait suite à la demande du comité. Je voudrais donc savoir si à votre avis les points numéros 1 et 4 ne risquent pas de se ressentir de l'aide bilatérale accordée par le Canada.

Certaines personnes affirment en effet que les autorités en place utilisent l'aide bilatérale pour justifier et en quelques sortes avaliser leurs actions. D'autres disent le contraire. Moi j'ai tendance à être d'accord avec ce que vous dites. J'ai été au Guatemala à plusieurs reprises depuis l'élection de l'ancien président Cerezo et j'y suis retourné une dernière fois sous l'actuelle présidence.

Donc selon certains, notre aide bilatérale ne fait qu'affaiblir la portée des conseils que nous donnons alors que selon d'autres, cette aide soulage les plus démunis et elle se saurait être remplacée ni par les ONG ni par l'aide apportée par les églises. Je voudrais savoir ce que vous en pensez.

Mme Brewer: Lors de notre séjour au Guatemala, la présence militaire n'était pas évidente car maintenant pour maintenir le règne de la terreur, il suffit d'assassiner quelques individus plutôt que de tuer des milliers de personnes comme cela était le cas par le passé.

Les dirigeants des groupes que nous avons rencontrés vivaient manifestement dans la crainte pour eux-mêmes et pour les membres de leur famille et ils se faisaient accompagner partout lors de leurs déplacements. Il paraît qu'ils ont même fait l'objet de menaces lors de leur séjour à Genève. Les militaires ont terrorisé la population au point où maintenant personne n'ose parler ouvertement.

Vous m'aviez demandé pourquoi le gouvernement appuyait la constitution. Dans des pays comme le Guatemala où la répression est institutionnalisée, les autorités ne tiennent aucun compte de l'opinion publique. C'est en fait une question de pouvoir. Or la totalité du pouvoir est entre les mains de l'armée et du gouvernement et ils ne tiennent aucun compte de ce que les déhérités peuvent bien dire.

Monseigneur Genge: En nous addressant au procureur adjoint pour les droits de la personne, cela revenait en réalité à nous addresser, par son entremise, aux autorités.

[*Texte*]

• 1030

The problems the ombudsman faces are quite remarkable, and the relationship of that office to the rest of the government could very easily be either a sign of beginning, a sign that indeed the government is working on this kind of thing, or simply window dressing, to put it bluntly, a PR job. It was evident the adjunct had some care and so on. I think he was speaking truthfully for his personal position in the scheme of things. But it seems that the violence continues nevertheless.

For me, at least, in that meeting there was a sense that this was a good thing but it was—a word that was said by some of our partners—somewhat hollow. But it was a conversation with the government, an avenue to the government that the government itself would have wanted us to have, because it's good to have an ombudsman. But the activity is limited. But I want to emphasize that it represented a very real meeting, in a deep sense, with the government.

Monseigneur Veillette: Me permettez-vous? Merci.

En réponse à la question que vous avez posée concernant l'aide bilatérale du gouvernement canadien au Guatemala, il est évident, et on nous l'a dit, qu'au sein même du gouvernement il y a des éléments progressistes qui analysent, qui comprennent la situation et qui font ce qu'ils peuvent de l'intérieur pour améliorer ladite situation. Mais il nous a semblé, du moins présentement—évidemment, la recommandation qui est faite au point 5 n'est pas pour les siècles à venir—, qu'il serait plus efficace pour l'ensemble de la population de faire acheminer l'aide par les organisations non gouvernementales. Il nous a semblé que c'était le canal qui serait à privilégier pour l'instant jusqu'à ce que la situation des droits humains soit notablement améliorée.

Cette recommandation n'est pas faite pour toujours en ce qui concerne les relations entre le gouvernement du Canada et le gouvernement du Guatemala, mais pour jusqu'au jour où la situation des droits humains sera améliorée. D'ailleurs, le gouvernement canadien l'a fait dans d'autres circonstances et il a déjà lié son aide à la situation et à l'amélioration des droits de la personne. Pour ne prendre qu'un exemple très visible internationalement, pensons à la situation des droits humains en Afrique du Sud.

Le gouvernement canadien était même un promoteur dans le lien à faire entre la situation de ces droits et l'aide, non seulement gouvernementale canadienne, mais même internationale. Il nous semble que la situation des droits de la personne au Guatemala, pour le moment du moins, exigerait quelque chose de semblable; mais en attendant, puisque la population continue d'être dans la pauvreté et dans la misère, il nous semble que l'aide qu'on peut acheminer pourrait être acheminée beaucoup mieux, avec plus de profits et plus d'utilité, par les organisations non gouvernementales. C'est le sens de la proposiiton que nous faisons, en ce moment.

Le président: Merci beaucoup.

[*Traduction*]

L'ombudsman se trouve confronté à d'énormes problèmes et ses rapports avec le reste du gouvernement pourraient signifier soit que les autorités ont décidé de tourner la page, soit qu'elles tiennent uniquement à jeter de la poudre aux yeux. En tout cas l'ombudsman nous a paru sincère; cependant la violence règne toujours.

Il m'a donc semblé que c'était un pas dans la bonne direction, même si c'était peu de choses. Toujours est-il que notre entretien avec l'ombudsman nous a permis en quelque sorte de faire passer notre message aux autorités qui peuvent se prévaloir d'avoir un ombudsman maintenant, même si sa liberté de manoeuvre est limitée. Toujours est-il qu'on peut dire qu'il s'agissait à proprement parler d'un entretien avec les autorités.

Bishop Veillette: Could I interject a word here?

He told us concerning Canada's bilateral aid to Guatemala that there are people within the Guatemalan Government who have progressive views, who understand the situation and who are doing their best to try to improve the situation from within. However, we feel that for the time being at least, it would be preferable for the local population to channel our aid through NGOs, at least until the human rights situation improves significantly.

This recommendation deals with relations between the Government of Canada and the Government of Guatemala only until such time as the human rights situation will be improved. Besides, the Canadian Government has already elsewhere tied its aid to the improvement of the human rights situation. The human rights situation in South Africa is a case in point.

The Canadian Government made a point of encouraging others to link their aid to the improvement in the human rights sitution. We feel that the same should apply to Guatemala in view of the abysmal state of human rights in that country; in the meantime we feel that NGOs are in a better position to help the destitute population of that country.

The Chairman: Thank you.

[*Text*]

• 1035

Ms Brewer: Could I add something? Many times I have been really proud of our Prime Minister when he has spoken against human rights atrocities. I have heard him publicly say that Canada would not give aid to countries that have human rights atrocities. I'm sure there's enough documentation showing that Guatemala is one of the worst countries in the way it treats its people. That's why I can live with this recommendation.

The Chairman: As a supplementary to Mr. Heap's question, let me raise with you the question of whether the existence with conditions of bilateral aid may offer some protection for the assistance that goes through church and non-governmental channels. I'm talking here about a judgment call allowing for the principle you have just reminded us of.

One of the questions in a number of cases has been the question of incentives to governments to make some changes. One of the continuing judgment calls is whether you remove that leverage, whether you remove the contact that bilateral aid allows you with a government. You spoke a moment ago about positive elements within it that are battling against principalities and powers, which from time to time need some support. Are you saying categorically that the Canadian government ought to be suspending, or is this a matter where you recognize that there could be some case for continuing to keep those contacts and channels open?

Ms Rumsey: As the subcommittee is probably aware, the bilateral aid that goes to Guatemala is not channelled through the Guatemalan government. It is channelled through a Canadian NGO known as SOCO-Devi. It does go to some of our partners and other sectors in Guatemalan society, but it's governed by a memorandum of understanding, a formal agreement that has been signed between the Canadian government and the Guatemalan government in order for that money to come into the country. We feel that memorandum of understanding needs to be cancelled. There are alternative ways of having the civil society continue to receive Canadian aid through Canadian and Guatemalan churches and NGOs, but we feel that the formal agreement or formal recognition needs to be ended.

On your point about the kind of protection an agreement like that could provide, I think protection could be provided in other ways. The Canadian embassy, for example, has made a point of having ongoing visits and relationships with our partners in civil society. I think there are ways in which the Canadian government can demonstrate to the Guatemalan government that it is concerned about our partners, but we feel at this point that the memorandum of understanding is not the way to show that concern. There are other ways of doing it—through ongoing contact by the Canadian embassy, through regular meetings to express concern with the Guatemalan government, through the refugee program,

[*Translation*]

Mme Brewer: Puis-je ajouter quelque chose? Souvent, j'ai été très fière de notre premier ministre quand il s'est élevé contre les violations atroces des droits de la personne. Je l'ai entendu dire publiquement que le Canada n'accorderait pas d'aide aux pays qui commettent des atrocités sur le plan des droits de la personne. Je suis sûre qu'il y a suffisamment de preuves qui montrent que le Guatemala est l'un des pays où la population est la plus maltraitée. Voilà pourquoi je peux accepter cette recommandation.

Le président: Dans la même veine que la question posée par M. Heap, pensez-vous que le fait d'assortir des conditions à l'aide bilatérale puisse fournir une certaine protection pour ce qui est de l'aide acheminée par les églises et autres voies non gouvernementales? Peut-on espérer que les autorités feront preuve de jugement à la lumière du principe que vous venez de nous rappeler?

Dans un certain nombre de cas, la question des mesures d'incitation qui peuvent encourager les gouvernements à effectuer des changements se pose. On se demande s'il faut éliminer ce moyen de pression, ce contact avec les gouvernements rendu possible par l'aide bilatérale. Vous avez parlé il y a un moment des éléments positifs dans certains pays qui s'opposent aux autorités et qui ont, à l'occasion, besoin d'appui. Dites-vous catégoriquement que le gouvernement canadien devrait suspendre l'aide ou pensez-vous qu'il y aurait des raisons de maintenir nos contacts en gardant certaines voies ouvertes?

Mme Rumsey: Comme le sous-comité le sait sans doute, l'aide bilatérale qui est envoyée au Guatemala n'est pas administrée par le gouvernement guatémaltèque. C'est une organisation non gouvernementale canadienne appelée Socu D'avis qui s'en occupe. Une partie de cette aide est acheminée vers nos partenaires ainsi que vers d'autres secteurs de la société guatémaltèque, mais elle est régie par un protocole d'entente, une entente officielle signée par les gouvernements canadien et guatémaltèque pour que cet argent puisse entrer dans le pays. Nous pensons que ce protocole d'entente devrait être révoqué. Il y a d'autres façons de faire en sorte que la société civile continue de recevoir de l'aide du Canada par l'entremise des églises et des ONG canadiennes et guatémaltèques, mais nous pensons qu'il faut mettre un terme à l'entente officielle.

Quant à ce que vous avez dit à propos de la protection qu'une entente de ce type peut fournir, je pense qu'on pourrait fournir cette protection d'autres façons. L'ambassade du Canada, par exemple, maintient de façon très ouverte ses rapports avec nos partenaires au sein de la société civile, grâce à des visites périodiques, par exemple. Je pense que le gouvernement canadien peut montrer au gouvernement guatémaltèque de diverses façons qu'il se préoccupe de nos partenaires là-bas, mais nous sommes d'avis que le protocole d'entente n'est pas la meilleure façon de manifester cette préoccupation. Il y a d'autres façons de la manifester—l'ambassade canadienne peut maintenir des

[*Texte*]

through demonstrating that we are concerned about the lives of our partners and will get them out to Canada if the situation warrants.

Our feeling at this point is that the memorandum of understanding is but one way of providing protection to our partners. We often heard from partners that we need to look at new kinds of relationships, new ways of doing the work together. That speaks to us about looking beyond memorandums of understanding and looking at ways of being in partnership and providing the kind of protection our partners need. We don't have all the answers to that, but I think there is some ground to work on there.

• 1040

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): What was the substance of Ambassador Dickson's response to this recommendation about the rechannelling of aid?

Ms Rumsey: Unfortunately we did not meet with him. He was out of the country at the time of our visit, and our recommendations were not formulated when we went to the Canadian embassy. The nature of our visit was more of an exchange. We spent a lot of time focusing on the refugee program, and it was more of an exchange of concerns and ideas between two members of the political division of the embassy and ourselves.

Mr. Robinson: Did they make any comments with respect to bilateral aid and the focus of the bilateral aid program in Guatemala?

Bishop Genge: In that conversation, which was an excellent engagement, there was discussion about the best way to give support that also includes solidarity. We suggested the generous gift of financial aid was very necessary, but the solidarity often necessary following that could not be exercised through that kind of Canadian government engagement.

So we talked quite a bit about that and expressed the concern that had arisen in conversation with our partners. Indeed, one of the organizing groups that co-ordinated about 11 NGOs said that all 11 of them said—and I haven't the names of all of them—we considered this very, very carefully because we need the money, we need that kind of support. There's no question about that, but we made a decision. Our group of 11 said to us they would receive some, but not major, financial aid directly for infrastructure pieces needed, because they needed more than the financial end of it. Hence the conclusion that it was important to deal at every level through the NGOs and church groups.

The Chairman: Can I ask about your impressions of the balance of the Canadian embassy in terms of its contacts. Would you say it's 50-50 in dealing with government and non-governmental channels, or are they heavily weighted in dealings with one sector or another?

[*Traduction*]

contacts soutenus, convoquer des réunions fréquentes avec les représentants du gouvernement guatémaltèque pour exprimer son inquiétude, utiliser le programme des réfugiés et peut, bref, démontrer de diverses façons que le sort de nos partenaires nous préoccupe et que nous allons les faire venir au Canada si les circonstances l'exigent.

Notre sentiment à l'heure actuelle est que le protocole d'entente n'est qu'une façon de protéger nos partenaires. Souvent, nos partenaires nous ont dit que nous devions forger de nouveaux rapports, trouver de nouvelles façons de travailler ensemble. Pour nous, cela signifie qu'il faut aller au-delà des protocoles d'entente, tout en maintenant nos partenariats et en fournissant à nos partenaires la protection dont ils ont besoin. Nous n'avons pas toutes les réponses, mais nous voyons là un point de départ.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Quelle a été la teneur de la réponse donnée par l'ambassadeur Dickson à cette recommandation d'acheminer l'aide par d'autres voies?

Mme Rumsey: Malheureusement nous ne l'avons pas rencontré. Il était à l'extérieur du pays pendant notre visite et nos recommandations n'étaient pas encore formulées quand nous nous sommes rendus à l'ambassade du Canada. Plus tôt, nous avons eu une discussion. Nous avons passé beaucoup de temps à discuter du programme de réfugiés et nous avons surtout eu un échange de vues avec deux membres de la division politique de l'ambassade.

M. Robinson: Ont-ils fait quelque observation que ce soit en ce qui a trait à l'aide bilatérale et à l'évolution du programme d'aide bilatérale au Guatemala?

Monseigneur Genge: Pendant cette excellente discussion nous avons parlé des meilleurs moyens de manifester notre appui et de la solidarité qui constitue l'un de ces moyens. Nous avons laissé entendre qu'une aide financière généreuse était tout à fait nécessaire, mais qu'il fallait souvent manifester notre solidarité par la suite et que ce genre de solidarité ne pouvait s'exprimer dans le cadre d'ententes gouvernementales officielles de ce type.

Nous avons eu une assez longue discussion à ce sujet et avons exprimé les inquiétudes mises à jour lors de notre conversation avec nos partenaires. De fait, l'un des groupes responsables de l'organisation qui s'occupe de coordonner environ 11 ONG a rapporté que les 11 avaient dit—je n'ai pas le nom des 11 organismes en question—qu'ils avaient envisagé la question très, très soigneusement parce qu'ils ont absolument besoin de l'argent et de ce genre d'appui. Néanmoins, ils ont pris une décision. Ces 11 ONG ont donc dit qu'ils accepteraient une certaine aide financière, mais non des sommes majeures, pour des dépenses d'infrastructure, mais ils leur faut plus que de l'aide financière. De là la conclusion qu'il est important de traiter à tous les nivaux avec les ONG et les églises.

Le président: Comment se répartissent, selon vous les contacts de l'ambassade canadienne avec les organismes gouvernementaux et non gouvernementaux? Diriez vous que c'est 50-50, ou traitent-ils beaucoup plus avec un secteur que l'autre?

[*Text*]

Bishop Genge: Others may have other perceptions, but I get the impression that relationships were good. What impressed me in that brief meeting we had around dealing with people or refugees in need was the fast-tracking system, which I gather is quite unique. There seemed to be a major commitment to that. There seemed on the other hand, without illustrations particularly, to be a good relationship with the Guatemalan government. That was my observation.

Ms Rumsey: Many of the groups we spoke with—for example, the human rights office of the archdiocese, the National Reconciliation Commission, Monsignor Quezade Toruno—all spoke about the importance of the role of the Canadian embassy and how much they have appreciated that. That is why we, in fact, mention it in our report. Many of our partners were most impressed by the role the Canadian embassy is playing, and we would concur with that.

The Chairman: So what I hear you saying is that the memorandum of understanding and the drawing out of that has not affected the partners' confidence in the capacity of the ambassador and the Canadian mission to pursue their objectives of human rights.

• 1045

Ms Rumsey: It depends on which partners you talk to. Partners involved in development where the relationship is a financial one have a big concern. Partners in human rights organizations where the relationship tends to be based less on a financial relationship are less concerned about it. It has very much to do with money and with giving and receiving. Developing NGOs that are receiving money believe it is important for them to continue to maintain their relationships with their partners, the Canadian churches.

Mr. Fretz (Erie): You spoke at some length on the memorandum of understanding regarding Canada's role in bilateral aid with Guatemala. In view of that and other ways we have an influence in Guatemala, how would you assess Canada's influence in Guatemala? What is the impact?

Ms Rumsey: On whom?

Mr. Fretz: What impact do we have on the people, the government or anyone you've talked to? Do people talk at all about Canada?

Ms Brewer: I found that Canada was well respected with many groups we met. At one point we were in a widows organization, and there was the Canadian flag, which was really good to see. Bishop Quezade spoke very highly of the Canadian government and the work of the embassy. At the end of our meeting we learned they had built a Canadian room for the peace negotiations. He was very pleased with the support he had received from Canada.

Mr. Fretz: Does anyone else have any comments?

[*Translation*]

Monseigneur Genge: D'autres ne seraient peut-être pas d'accord, mais j'ai l'impression que les rapports sont bons. Pendant cette brève réunion où nous avons discuté des réfugiés qui ont besoin d'aide, j'ai été impressionné par la méthode de traitement accéléré, qui est unique en son genre si j'ai bien compris. Les gens à qui nous avons parlé semblaient très engagés à cet égard. Je n'ai pas vraiment d'exemple à vous donner, mais il semble aussi qu'ils aient de bons rapports avec le gouvernement guatémaltèque. C'est l'impression que j'ai eu.

Mme Rumsey: Plusieurs des groupes avec lesquels nous nous sommes entretenus—par exemple, le bureau des droits de la personne de l'archidiocèse, la Commission de la réconciliation nationale, Monseigneur Quezade Toruno—tous nous ont parlé de l'importance du rôle de l'ambassade du Canada et de leur grande reconnaissance à cet égard. C'est d'ailleurs pourquoi nous en parlons dans notre rapport. Un grand nombre de nos partenaires étaient fort impressionnés par le rôle que joue notre ambassade—et nous sommes d'accord.

Le président: Donc, si je vous comprend bien, malgré le protocole d'entente, nos partenaires continuent de faire confiance à notre ambassadeur et à la mission canadienne et pensent que ce protocole ne les empêchent pas de promouvoir les droits de la personne.

Mme Rumsey: Cela dépend des partenaires auxquels vous parlez. Les partenaires qui s'occupent de développement et qui reçoivent de l'aide financière sont très préoccupés. Ceux qui appartiennent à des organismes qui font la promotion des droits de la personne, où les rapports sont autres que financiers sont moins inquiets. Tout cela est très lié à l'argent, qu'on donne et qu'on reçoit. Les ONG qui font du développement et qui reçoivent de l'aide financière croient qu'il est important pour elles de maintenir leurs rapports avec leurs partenaires, les églises canadiennes.

M. Fretz (Erie): Vous avez parlé assez longuement de l'aide bilatérale du Canada au Guatemala et du protocole d'entente qui la régit. Compte tenu de cela et des autres influences que nous avons au Guatemala, quelle influence réelle avons-nous, selon vous, au Guatemala? Quelle est notre influence?

Mme Rumsey: Sur qui?

M. Fretz: Quelle influence avons nous sur le peuple, sur le gouvernement ou sur l'un ou l'autre des groupes ou personnes à qui vous avez parlé? Le Canada a-t-il figuré dans vos conversations de quelque façon que ce soit?

Mme Brewer: J'ai trouvé que le Canada jouissait du respect de nombreux groupes que nous avons rencontrés. À un moment donné, nous avons rencontré une association de veuves et elles avaient déployé le drapeau canadien, ce qui faisait chaud au coeur. Monseigneur Quezade a parlé en des termes très flatteurs du gouvernement canadien et du travail de l'ambassade. À la fin de notre réunion nous avons appris qu'on avait aménagé une salle canadienne pour les négociations de paix. L'évêque était très content de l'appui qu'il avait reçu du Canada.

M. Fretz: Quelqu'un d'autre a-t-il des observations à faire?

[*Texte*]

Ms Brewer: Could I just add that in my personal opinion, aid doesn't give us a door into Guatemala. I think the peace process is something our embassy is working on very strongly. That is where I see a solution.

We cannot solve all of the problems in Guatemala. I believe the people we met in the organizations have that power if they have an opportunity to be involved in the peace process. I think every group said they had made written overtures to be involved in the peace negotiations. I think that's where problems will be solved.

Monseigneur Veillette: En réponse à la question, à savoir si on peut évaluer un peu l'impact, c'est très difficile évidemment, puisque, pour mesurer une influence comme celle-là, il faudrait avoir développé des instruments pour le faire. Mais durant le peu de temps que nous avons été là, il nous a semblé, du moins pour confirmer ce que mes deux autres collègues ont dit, que la réputation du Canada est excellente au Guatemala. Il est bien vu, il est internationalement reconnu comme un pays qui est favorable à la paix et aux droits de la personne. Il n'y a aucun doute là-dessus.

Quant à la manière la plus appropriée d'aider, c'est là que, évidemment, les opinions peuvent varier, et les points de vue aussi. Il nous a semblé évidemment, et c'est normal, qu'on peut avoir la façon de voir de quelqu'un qui est en politique. C'est évident!

• 1050

Mais on peut avoir aussi l'opinion de quelqu'un qui voit les choses par une autre lunette, si on peut dire, à partir d'une autre situation. Et à ce moment-là, il est assez naturel que les opinions puissent diverger, même quant à l'évaluation des mesures, de l'impact, de l'opportunité, de l'utilité et de l'efficacité des mesures qui peuvent être adoptées.

Évidemment, nous essayons de refléter un peu ici, dans les recommandations que nous avons faites, ce que nous avons entendu, ce qui nous a été dit, non seulement par une seule personne ou un seul groupe, d'une seule tendance, mais d'un ensemble de personnes. Mais l'aide, le soutien du Canada est considéré comme important. Et peut-être plus particulièrement cette semaine, le président de la Commission de réconciliation nationale, Monseigneur Quezade, nous a dit que le processus des négociations entre le gouvernement et l'Union révolutionnaire était crucial; que si les choses ne passaient pas il y avait d'énormes risques que la situation devienne pire qu'elle l'est actuellement.

À ce moment-là, les moyens disponibles pour influencer à la fois sur les plans diplomatique, politique, gouvernemental et populaire, peuvent être différents; mais il nous a semblé qu'à ce moment-ci il était important, par exemple, si le gouvernement canadien pouvait le faire, d'exprimer une préoccupation et un désir que les négociations, même si elles sont difficiles, continuent, qu'elles progressent, et qu'on trouve malgré tout des solutions au problème. Et le Canada est bien placé pour faire ça, à notre avis.

Mr. Fretz: It's apparent to all of us that in order to have real change in the country, the system needs to change. As you were talking, I happened to think of what has taken place here in Ottawa as a result of action by our Speaker.

[*Traduction*]

Mme Brewer: Si vous me permettez d'exprimer mon opinion personnelle, je pense que l'aide financière ne nous ouvre pas les portes du Guatemala. Notre ambassade travaille très fort au processus qui vise à établir la paix. Je pense que la solution viendra plutôt de ce côté-là.

Nous ne pouvons pas régler tous les problèmes du Guatemala. Je pense que les représentants d'organisation que nous avons rencontrés le peuvent, toutefois, s'ils ont l'occasion de participer à ce processus de paix. Tous ces groupes nous ont dit qu'ils avaient demandé par écrit à participer aux négociations pour la paix. Je pense que c'est ainsi que les problèmes vont se régler.

Bishop Veillette: In answer to your question about whether or not we can assess our impact, I would say that it is of course difficult because in order to measure influence of that type we would have had to develop instruments to do so. But during the short time we were there, it seemed to me, to confirm what my other two collegues have said, that Canada's reputation is excellent in Guatemala. We are viewed favourably, we are internationally recognized as a country that promotes peace and human rights. There is no doubt about that.

As to the most appropriate form of aid, that is, of course, where opinions and viewpoints may vary. One may of course have the perspective of someone who is in politics, and that is normal.

But one may also look at things from a different perspective, from another angle, and then it is natural that you will hear different opinions even where the assessment of measures, of their impact, of opportunities and of the usefulness and effectiveness of the measures taken are concerned.

In our recommendations we are trying to capture what we heard, what was said to us, not only by one person or one group of a given tendency, but by many groups. The fact remains that Canada's aid and support is considered important. Just this week, the president of the National Reconciliation Commission, Bishop Quezade, told us that the negotiations between the government and the Revolutionary Union were of crucial importance. He said that the lack of a positive outcome might well lead to a deterioration of the current situation.

Should that happen, there would be other means available to influence things at the diplomatic, political, government or grassroots levels; it seems particularly important for the Canadian government, if it can do so, to express its concern at this time and to say that it wishes to see the negotiations go forward even if they are difficult and hopes that solutions will be found to the problem. And we feel that Canada is in a good position to do that.

M. Fretz: Il est évident pour nous tous qu'il faut que le système soit modifié si l'on veut apporter des changements réels au Guatemala. Ce que vous avez dit m'a fait penser à ce qui s'est passé ici, à Ottawa, grâce à une initiative prise

[*Text*]

We've had two seminars in Ottawa hosted by the Speaker. Parliamentarians here participated, and parliamentarians from eastern Europe were invited to participate in seminars that lasted for three or four days. I wasn't able to take part this year, but I did last year. It was a fascinating experience to be involved with those people.

How would you perceive something like that? If that were possible with governments of Central America—in particular, Guatemala—if we had an exchange of some kind and parliamentarians were invited here, would there be any virtue or success in that kind of program?

Monseigneur Veillette: Pour le moment, il me semble que tous les moyens disponibles peuvent et doivent être utilisés. Et si l'expérience que vous avez vécue l'an dernier vous est apparue bienfaisante, je me dis pourquoi pas au moins l'offrir et la proposer à des parlementaires ou à des hommes ou femmes politiques de ces pays aussi?

Il me semble que ce pourrait être une autre façon de manifester de l'intérêt pour échanger et soutenir les processus démocratiques. C'est ce qui est très important, il me semble, dans la situation du Guatemala.

• 1055

Ms Rumsey: To pick up on Christine's point, while that would be a very important sign of support and exchange, we still have to remember where the decision-making power lies in Guatemala, and unfortunately it is mostly not with the parliamentarians there but with the army.

M. Harvey (Chicoutimi): Merci, monsieur le président. Une petite question. Vous dites que la collaboration offerte par le Canada est très, très appréciée là-bas. Pourriez-vous illustrer quelques projets qui sont très structurants pour le milieu, et qui sont de nature à favoriser le développement des droits de la personne? Est-ce que vous avez eu l'occasion de voir sur place les initiatives intéressantes faites à même les programmes d'aide canadienne?

Monseigneur Veillette: Nous pourrions peut-être apporter, si nous avions le temps, des détails sur des rencontres que nous avons eues avec l'un ou l'autre des groupes. Par exemple, pour le groupe des veuves, groupe qui s'occupe surtout des personnes disparues et qui veulent retrouver leurs disparus, on a découvert, nous a-t-on dit, au-delà d'une centaine de cimetières clandestins où depuis une quinzaine d'années les personnes disparues ont été enterrées un peu partout. Les gens, nous a-t-on dit, savent où sont enterrées ces personnes. Ils commencent à les retrrouver. Évidemment, ces femmes que nous avons rencontrées nous disent: «nous sommes fatiguées; ça fait des années que nous luttons et il faut lutter encore». Pour les soutenir, il me semble que cela peut se faire par le biais d'organisations non gouvernementales, d'agences. On peut ainsi soutenir des regroupements comme ceux-là qui ont peu de moyens.

[*Translation*]

par le président de la Chambre. Le président a parrainé deux colloques ici, à Ottawa. Des parlementaires du Canada et d'Europe de l'Est ont été invités à participer à ces colloques qui ont duré pendant trois ou quatre jours. Je n'ai pu y participer cette année, mais j'y était présent l'an dernier. C'était une expérience fascinante que de pouvoir communiquer avec ces gens.

Que penseriez-vous d'une idée comme celle-là? Serait-il possible de mettre au point quelque chose de semblable avec les gouvernements de l'Amérique centrale—le Guatemala, notamment—et de préparer une réunion à laquelle seraient invités des parlementaires. Pensez-vous que ce genre d'initiative pourrait avoir de bons résultats?

Bishop Veillette: At this time, any available means can and should be used. And if the experience you had last year seemed worthwhile to you, I wonder why you could not at least suggest it to parliamentarians here and in those countries as well?

That could be another way of showing our interest in various forms of exchange and supporting democratic processes. That is what is important, it seems to me, in the Guatemalan situation at this time.

Mme Rumsey: Pour faire suite à ce que disait Christine, bien que ce genre de colloque serait sans doute une façon intéressante de marquer notre appui et de favoriser les échanges, il faut se souvenir que c'est l'armée qui détient le pouvoir décisionnel au Guatemala, dans une large mesure, et que ce ne sont pas les parlementaires, malheureusement.

Mr. Harvey (Chicoutimi): Thank you, Mr. Chairman. Just a brief question. You say that Canada's cooperation is much appreciated in that country. Can you give us some examples of projects that have helped shape or structure the movement and will further the cause of human rights? Did you have the opportunity of seeing any interesting initiatives developed there through Canadian aid programs?

Bishop Veillette: If we had time, we could perhaps give you further details on some of the meetings we had with various groups. For instance, the widows' association we mentioned is concerned first and foremost with finding people who have disappeared and helping people to trace their loved ones. We were told that they have found more than 100 clandestine cemeteries where, for some 15 years, those who disappeared have been buried. People now know where the vanished ones are buried. They are beginning to find them. Of course, these women we met said to us: "We are tired; we have been fighting for years and we still must continue to fight". I think we should be able to support them through NGOs. In that way, we can support groups like those which have very limited means.

[*Texte*]

On pourrait surtout, je crois, donner des exemples de soutien apporté par des organisations non gouvernementales; pour l'aide gouvernementale canadienne, elle-même, je ne pourrais vous dire quoi que ce soit de précis.

Ms Rumsey: Both of the human rights ombudsmen mentioned that Canada has provided strong financial support to their work, and in fact the ombudsmen said that international support of their work is very important in trying to build up a kind of legitimacy internationally for their work.

Also, the president of the National Reconciliation Commission, Monsignor Quezade Toruno, mentioned the financial support that the Canadian government has given to the work of that commission. As Bishop Veillette mentioned, or perhaps it was Judi, in fact financial support helped to build a place where people could meet, the Canada Room.

Mr. Heap: I wonder if you have any comment not on the aid programs, so-called, but on our trade relations. My reason for asking that is that when I visited in 1986 and went out with the then ambassador to an aid project, I saw a man literally handing out scoops of corn to the women as they lined up and took it in their shawls, and the ambassador said that the man was part of the civil patrols. In other words, the military and security arrangement was controlling people's daily food in that situation. I also learned that the majority of children are undernourished because their families have been forced off the good land and must farm very difficult hillsides, whereas the good land, owned by a few families, is used to export food crops and other agricultural crops that are not available to the campesinos who cultivate them.

Can you comment as to whether Canada's trade relations are such as to help to improve the situation or otherwise?

• 1100

Ms Rumsey: It didn't come up as a topic of discussion, but one of the things we discussed as a group was the issue of the North American free trade agreement, which is imminent, with Canada, the U.S. and Mexico and what kind of future impact that is going to have on Central America. The Central American countries are moving toward free trade.

An agreement was signed between El Salvador and Guatemala the week before we arrived. The regions are entering into a free trade agreement with North America, a trading relationship. As Canada works through the Mexican negotiation, which is a whole other issue, it is also a prelude to new relationships of trade that are going to open up with Guatemala. We will hear of that sooner rather then later.

Mr. Fretz: To pick up on your recommendations, the first one was that the Canadian government continue to closely monitor human rights situation in Guatemala.

[*Traduction*]

I think the examples we could give are mainly examples of support given by non-government organizations; as for Canadian government aid, as such, I can't think of anything specific to tell you.

Mme Rumsey: Les deux ombudsmen des droits de la personne ont fait mention de l'appui financier important dont ils jouissaient dans leur travail du Canada et ils ont, d'ailleurs, ajouté que l'appui international est très important et aide à légitimer, de façon croissante, leur travail sur la scène internationale.

Le président de la Commission nationale de réconciliation, Monseigneur Quezada Toruno, a aussi parlé de l'appui financier apporté par le gouvernement canadien au travail de cette commission. Comme Monseigneur Veillette l'a mentionné, ou peut-être était-ce Judy, cet appui financier a pris une forme très concrète, car on a construit cette salle canadienne où les gens peuvent se réunir.

M. Heap: Je me demande si vous auriez des commentaires à nous faire, non pas sur les programmes d'aide, comme on les appelle, mais sur nos rapports commerciaux. Si je vous pose cette question, c'est parce que, quand je me suis rendu là-bas en 1986, je suis allé voir sur place l'un de ces projets d'aide avec l'ambassadeur d'alors et j'ai vu un homme qui distribuait littéralement des poignées de maïs à des femmes qui faisaient la queue et qui recevaient le maïs dans leurs châles. L'ambassadeur m'a dit que cet homme était membre des patrouilles civiles. En d'autres mots, l'armée et la police contrôlaient les rations alimentaires quotidiennes. J'ai aussi appris que la majorité des enfants souffraient de malnutrition parce qu'on a forcé leurs familles à abandonner les bonnes terres arables et à cultiver les terres en pentes, les côtes, ce qui est parfois très difficile; les bonnes terres appartiennent à quelques familles et sont utilisées pour cultiver des récoltes vivrières et quelques autres produits qui sont exportés. Les paysans qui font le travail agricole n'ont aucun accès à ces produits alimentaires.

Pouvez-vous nous dire si nos rapports commerciaux avec ce pays sont de nature à améliorer cette situation ou non?

Mme Rumsey: Il n'en a pas été question dans nos discussions, mais nous avons parlé toutefois de l'Accord de libre-échange nord-américain, qui est imminent, entre le Canada et les États-Unis et le Mexique et des incidences de cette entente sur l'Amérique centrale. Les pays d'Amérique centrale évoluent vers le libre-échange.

Une entente a été signée entre le Salvador et le Guatemala la semaine qui a précédé notre arrivée. Ces régions sont en train de négocier une entente de libre-échange avec l'Amérique du Nord, une entente qui régira leurs rapports commerciaux. Le Canada participe aux négociations de libre-échange avec les États-Unis et le Mexique, ce qui est un tout autre sujet, mais ces négociations sont aussi un préambule à de nouveaux rapports commerciaux qui seront établis avec le Guatemala. Nous allons sans doute en entendre parler plus vite que nous le pensons.

M. Fretz: Pour parler de vos recommandations, vous recommandez en premier lieu que le gouvernement canadien continue de surveiller étroitement la situation des droits de la personne au Guatemala.

[*Text*]

Besides NGOs, what mechanism or mechanisms do you see that would be in place for us to monitor the situation in Guatemala? Do you have something specific in mind?

Ms Rumsey: There is an interesting idea floating around the Canadian NGO community. Canada voted in favour of item 12 in the UN Human Rights Commission but that unfortunately was not passed. The idea is that Canada, through the Centre for Human Rights and Democratic Development, where Mr. Broadbent is, should seriously consider a two-to three-year position or program which would be a joint working between the centre and Canadian NGOs. It would mean having someone do the work that a special rapporteur of the UN might do. In other words, it would entail some very focused monitoring of the human rights situation in Guatemala, particularly as we prepare for and see the return of the 45,000 Guatemalan refugees from Mexico. This is a very important moment when very specific human rights issues can be monitored as the refugees return.

That is one possibility. There might be space there for collaboration across NGO and para-statal and government lines. It is a conversation that is in progress right now. The first bunch of refugees are supposed to come back in as soon as June, so expediency is necessary.

The Chairman: I would like to conclude with some observations you might have that, through our testimony, will go on to the government. I invite you to amend the text of the document that you have given us. You said there were several corrections. If you can deal with the clerk on that, we are prepared to attach your report with its recommendations to *Minutes of Proceedings and Evidence* of this commitee for the public record, which in turn will communicate it to the government.

I would welcome your observations on what forces you think are present in Central America that might have some influence on the conduct or on the forces that are at work. As we consider the Central American situation generally and Guatemala in particular, it is quite apparent that it's not the parliament, it's not the non-governmental organizations or the mass of the people, but rather the oligarchies, the army, and to a lesser degree, those who are in the situation of government.

With Canada's participation in the OAS, with the renewed democratic spirit in both Central and Latin America, are there other forces or influences that Canada might encourage? One of the challenges is to find some coalitions of governmental or government-related agencies to complement the actions the non-government sector has taken.

• 1105

Clearly what is needed here are some models for conflict resolution. If you're not involved with representatives of the oligarchy and the government, then the distance increases.

[*Translation*]

Outre les ONG, à quel mécanisme pourrions-nous avoir recours pour surveiller la situation au Guatemala? Avez-vous quelque chose de précis à nous proposer?

Mme Rumsey: Il y a une idée intéressante dont on parle dans la communauté des ONG canadiennes. Le Canada a voté pour le point 12 proposé par la Commission des droits de l'homme des Nations-Unies, mais cette proposition a malheureusement été rejetée. On propose que le Canada, par l'entremise du Centre des droits de la personne et du développement démocratique, où se trouve M. Broadbent, envisage sérieusement de mettre sur pied un programme conjoint de deux ou trois ans qui serait administré par le centre et par les ONG canadiennes. On nommerait une personne qui ferait ce que fait, par exemple, un rapporteur spécial des Nations-Unis. En d'autres termes, il s'agirait de surveiller très étroitement la situation des droits de la personne au Guatemala, surtout en ce moment où nous nous préparons au retour des 45,000 réfugiés guatémaltèques du Mexique. Cela représente une occasion très importante et il faudrait surveiller certaines questions très précises qui touchent les droits de la personne au moment où les réfugiés reviendront.

Voilà une possibilité. Peut-être y aurait-il moyen d'organiser dans ce contexte une collaboration entre les ONG, les organisations para-gouvernementales et le gouvernement. Des discussions à cet effet ont lieu à l'heure actuelle. Mais il faut que les choses se fassent promptement, car le premier groupe de réfugiés est censé revenir dès le mois de juin.

Le président: Peut-être aimeriez-vous faire parvenir quelques observations au gouvernement par l'entremise de ce comité; je vais conclure là-dessus. Je vous invite à modifier le texte du document que vous nous avez remis. Vous avez dit que vous aimeriez y apporter plusieurs corrections. Si vous voulez régler ces questions avec le greffier, nous sommes disposés à annexer votre rapport et ses recommandations aux *Procès-verbaux et témoignages* de notre comité qui sont publiés et les communiquer ainsi au gouvernement.

Je serais heureux d'entendre vos observations quant aux forces à l'oeuvre à l'heure actuelle en Amérique centrale. Quand nous nous penchons sur la situation en Amérique centrale en général et sur le Guatemala en particulier, il est manifeste que ce n'est pas le Parlement, ni les organisations non gouvernementales, ni le peuple qui détiennent le pouvoir, mais plutôt les oligarchies, l'armée, et dans une moindre mesure, ceux qui gouvernent.

Outre la participation du Canada à l'Organisation des États américains et au renouveau de l'esprit démocratique en Amérique centrale et en Amérique latine, y a-t-il d'autres forces ou influences que le Canada puisse encourager? L'un des défis que nous devons relever est de mettre au point une coalition d'organismes gouvernementaux ou para-gouvernementaux qui compléterait les mesures prises par le secteur non gouvernemental.

Manifestement, il nous faut dans ce cas-ci des modèles de résolution de conflits. Si vous ne traitez pas directement avec les représentants de l'oligarchie et du gouvernement, l'écart s'agrandit.

[*Texte*]

If there are elements of good will there, or pragmatic elements, how do we engage them? In my own riding of Waterloo, the conflict resolution center at Conrad Grebel College at the university has been working on this. Can you suggest any models of conflict resolution? If you don't or if there aren't any immediately available, I think it would be helpful to those of us who are concerned about the issue to encourage some creative model-building so we can encourage our government to try to pursue these.

One of the first things you need is a model that has been tested in some way that would allow all of the concerned groups to try to use their channels of pressure.

Bishop Genge: There are not an abundant number of models around conflict resolution, I guess, in any setting, but thank you for that invitation to look and share.

From a more negative point of view, it is evident that the questions around arms sales are our major problem areas where nations can have some influence. The multi-national situation, not just the Guatemalan situation, is a problematic area again. I think perhaps government, in terms of leadership, should be called upon to look at that very closely. That's a negative kind of response in a way, but those are major factors. Perhaps all the models on conflict resolution are difficult to set in place as they are available.

Ms Rumsey: There is a very fine example of work going on within the Christian community in conflict resolution. It is an ecumenical program of the churches called *Jornadas por la vida y la paz*, or Working Days for Life in Peace. It is a space the churches have opened up in the last few years to have people from a variety of sectors of civilian society come together to talk about what peace means to them, and how they can work that out in their different places.

The framework has been one of worship and reflection. It has been a non-threatening kind of space where some very important discussions have taken place.

Just to offer you an image, on Sunday Bishop Veillette and 15 Guatemalan bishops concelebrated a mass in the central plaza. Four hundred thousand people attended and filled the central plaza. It was a moment that has not been seen in Guatemala in over a decade. It was a very important sign of hope for the people of Guatemala that the church was able to be that open. It spoke about the need for transformation, reconciliation, justice and peace. It was a delight to have Bishop Veillette among those 400,000 people.

[*Traduction*]

Comment rejoindre les éléments réalistes ou de bonne volonté à ces niveaux? Dans ma propre circonscription de Waterloo, le centre de résolution des conflits du collège Conrad Grebel, à l'université, se penche justement sur ce problème. Auriez-vous des modèles de résolution de conflits à nous proposer? S'il n'y en a pas, je pense qu'il vaudrait sans doute la peine que ceux d'entre nous que la question intéresse favorisent l'élaboration de modèles créatifs que nous pourrons, par la suite, proposer à notre gouvernement.

Il faut, dans un premier temps, un modèle qui ait été testé d'une manière ou d'une autre et qui permettrait à tous les groupes concernés de pouvoir utiliser leurs voies de communication pour exercer des pressions.

Monseigneur Genge: Quel que soit le conflit, je pense pas qu'il y ait un grand nombre de modèles de règlement, mais je vous remercie de nous inviter à participer à la recherche de solutions en ce sens.

Dans une perspective plus négative, je dirais que tout ce qui touche la vente d'armements est un problème majeur et que les divers pays peuvent avoir une certaine influence dans ce domaine. La situation est problématique au niveau international et pas seulement au Guatemala. Peut-être le gouvernement, après avoir regardé la situation de très près, pourrait-il faire preuve d'initiative dans ce domaine. C'est une réponse plutôt négative, mais il s'agit de facteurs majeurs. Peut-être tous les modèles de résolution de conflits sont-ils difficiles à mettre en oeuvre.

Mme Rumsey: À propos des modèles de résolution de conflits, la communauté chrétienne poursuit à l'heure actuelle une expérience intéressante qui mérite d'être citée en exemple. Il s'agit d'un programme oecuménique mis au point par les églises, qu'on appelle *Jornadas por la vida y la paz*, ou Les journées de la vie et de la paix. Depuis quelques années, les églises invitent des gens d'une variété de secteurs de la société civile à se réunir pour parler de la paix et de ce qu'elle signifie pour eux, ainsi que de ce qu'ils peuvent faire pour la réaliser dans leurs divers milieux.

Le cadre est marqué par la réflexion et la lithurgie. On a réussi à créer un contexte non menaçant où de très importantes discussions ont eu lieu.

Permettez-moi d'illustrer mon propos en vous disant que, dimanche, Monseigneur Veillette et 15 évêques guatémaltèques ont célébré ensemble une messe sur la place centrale. Quatre cent mille personnes ont assisté à cette messe et se sont entassées sur la place. Ce fut un moment unique, comme on n'en avait pas vu au Guatemala depuis plus de 10 ans. Le fait que l'église puisse être si ouverte a permis de transmettre un important message d'espoir aux Guatemaltèques. Cet événement a témoigné du besoin de transformation qui existe, du besoin de réconciliation, de justice et de paix. C'était un vif plaisir que de constater la présence de l'Évêque Veillette parmi ces 400,000 personnes.

[*Text*]

The Chairman: On that note of encouragement, we want to thank you very much for speaking to your report. We thank you for the insights you've brought.

This is adjourned.

[*Translation*]

Le président: Sur cette note encourageante, nous voulons vous remercier sincèrement d'avoir bien voulu discuter de votre rapport avec nous. Nous vous remercions de nous avoir aidé à mieux comprendre la situation.

La séance est levée.

APPENDIX "DEVE-10"

INTER-CHURCH COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS IN LATIN AMERICA

LE COMITE INTER-EGLISES DES DROITS HUMAINS EN AMERIQUE LATINE

Suite 201, 40 St. Clair Ave. East, Toronto, Ontario, Canada M4T 1M9 Tel. (416) 921-4152 Fax: (416) 921-7478

INTER CHURCH COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS IN LATIN AMERICA'S

CANADIAN CHURCH LEADERS DELEGATION TO GUATEMALA

March 23 - 30, 1992

Introduction

The Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America (ICCHLRA) invited an ecumenical group of Canadian church leaders to visit Guatemala March 23 to 30, 1992. The delegation included:

- Ms. Judi Brewer - President-elect, Manitou Conference, United Church of Canada
- Bishop Ken Genge - Diocese of Edmonton, Anglican Church of Canada
- Bishop Martin Veillette - Diocese of Trois-Rivieres, Canadian Conference of Catholic Bishops.

The delegation was accompanied by Ms. Marthe Lapierre, Project Officer, Canadian Catholic Organization for Development and Peace, and Ms. Suzanne Rumsey, Associate Director, ICCHLRA.

The following constitutes the main observations and recommendations of the delegation:

Observations

Purpose

As people of faith, we wished to:

* experience first-hand the reality of the human rights situation in Guatemala;

* make visits of solidarity and accompaniment to our partners in the churches and human rights and popular organizations;

* upon returning to Canada, share our findings with our communities of faith, the Canadian people and the government of Canada.

Meetings

Those with whom we met included:

1. Multiple Service Office of the Conference of Religious of Guatemala (CONFREGUA)
2. Working Days for Life and Peace
3. Bishop Armando Guerra, Episcopal Church of Guatemala
4. Legal Office on Human Rights, Catholic Archdiocese of Guatemala
5. Community Centre of "El Incienso" barrio
6. Council of Ethnic Communities "Runujel Junam" (CERJ)
7. Council of Displaced People of Guatemala (CONDEG)
8. National Council of Guatemalan Widows (CONAVIGUA)
9. Women's Committee of the trade union, federation of Food and Allied Workers (COMFUITAG)
10. Monsignor Rodolfo Quezade Toruno, President, National Reconciliation Commission (CNR)
11. Guatemalan Catholic Bishops Conference
12. Mutual Support Group (GAM)
13. Women's Committee, Evangelical Centre for Pastoral Studies in Central America (CEDEPCA)
14. Cesar Alvarez Guadamuz, Adjunct Ombudsman for Human Rights
15. Canadian Embassy
16. Council of National Development Institutions (COINDE)
17. Community Centre of "La Esperanza" barrio
18. Council of Evangelical Churches of Guatemala (CIEDEG)
19. Sunday worship at: St. James Episcopal Cathedral
    Central Presbyterian Church
    Celebratory Mass of the First Synodical
    Assembly of the Catholic Archdiocese of Guatemala
20. March of rural workers organized by the trade union central, UNSITRAGUA

Issues

During the course of our visit, the following key issues were raised by the Guatemalans with whom we met:

* The Guatemalan constitution and the Bible are the basic documents with which the work for peace with justice is carried out by the Guatemalan people. The principles of justice and peace of these two documents, however, neither reflect Guatemalan reality nor are they respected by the Guatemalan government and security forces.

* Unless there is fundamental structural transformation in Guatemala, justice for the majority will never be possible.

* The economic system has increased poverty and resulted in further violence. The response of the Guatemalan government is, however, to further repress the people rather than to seek ways toward economic justice.

This is what we heard the people say. We also heard that the hope of the people is that peace with justice is possible in Guatemala. It is this hope that sustains and motivates them in their struggle and that both challenged and moved us as Canadians and as people of faith.

Recommendations

We, together with many of those with whom we met, acknowledge and recognize the positive role that the Canadian government has played in supporting the work of the National Reconciliation Commission and the Human Rights Ombudsman, as well as Canada's special refugee programme and its recent support for having Guatemala moved to Item 12 of the UNCHR agenda.

However, in light of the continuing gross and systematic violations of human rights in Guatemala, we wish to make the following recommendations:

That the Canadian government:

1. a) **continue to closely monitor the human rights situation in Guatemala,**

   b) **use every opportunity in its multilateral relations at the United Nations and the Organization of American States, and its bilateral relations with the Guatemalan government, to encourage and pressure it to respect the human rights of its citizens, and**

   c) **call on the Guatemalan government to provide guarantees for the physical safety of those groups and individuals who are engaged in legitimate activities in the defense of human rights in Guatemala;**

2. a) **continue to support, both financially and politically the peace negotiations between the Guatemalan government and the Guatemalan National Revolutionary Unity (URNG), and**

   b) **strongly encourage agreements that bring about fundamental structural transformation in Guatemala;**

3. **challenge the issue of impunity by calling on the Guatemalan government to**

   a) **create an investigatory commission that includes non-governmental human rights organizations to clarify the fate of Guatemala's more than 40,000**

disappeared people, to make public all proceedings and findings of this body and to bring to justice those found to be responsible, and

b) conduct a full public investigation into the assassinations of Julio Quevedo Quezada, Moises Cisneros, Myrna Mack and Jose Miguel Merida Escobar and ensure that those found responsible are brought before the competent civilian courts and if found guilty, sanctioned regardless of status or rank;

4. a) continue to support the work of the Mediating Commission in negotiations between the Permanent Commissions of Refugees (CCPPs) and the Guatemalan government to respect the rights and demands of the refugees and those internally displaced in the country, including those Guatemalans living in the Communities of Population in Resistance (CPRs); and

5. a) as a sign of Canada's support for human rights, immediately suspend the official bilateral aid agreement that is governed by a Memorandum of Understanding signed with the government of Guatemala, and

b) direct its aid through Canadian and Guatemalan churches and NGOs until such time as the human rights situation is verifiably improved and past violators are brought to justice.

APPENDICE «DEVE-10»

INTER-CHURCH COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS IN LATIN AMERICA

LE COMITE INTER-EGLISES DES DROITS HUMAINS EN AMERIQUE LATINE

Suite 201, 40 St. Clair Ave. East, Toronto, Ontario, Canada M4T 1M9 Tel. (416) 921-4152 Fax: (416) 921-7478

Délégation de dirigeants des Eglises canadiennes au Guatémala
23 au 30 mars 1992

Introduction

Le Comité inter-églises pour les droits humains en Amérique Latine (CIEDHAL) a invité un groupe oecuménique, formé de dirigeants des Eglises canadiennes, à visiter le Guatémala du 23 au 30 mars 1992. La délégation était composée de:

* Mme Judi Brewer, présidente élue de la Conférence Manitou de l'Eglise Unie du Canada.

* Mgr Ken Genge, évêque du diocèse d'Edmonton de l'Eglise Anglicane du Canada.

* Mgr Martin Veillette, évêque auxiliaire du diocèse de Trois-Rivières, Conférence des évêques catholiques du Canada.

Le délégation était accompagnée de Mme Marthe Lapierre, responsable des projets de l'Organisation catholique canadienne pour le Développement et la Paix, de même que de Mme Suzanne Rumsey, directrice-adjointe de CIEDHAL.

Voici en bref, les principales remarques et recommendations de la délégation:

REMARQUES

Objectifs

En tant que croyants, nous avons voulu:

* avoir une expérience vécue de la situation des droits humains au Guatémala

* manifester notre solidarité et notre soutien à nos partenaires des églises, des organisations populaires et de droits humains

* partager ce que nous avons appris, à notre retour au Canada, avec nos communautés ecclésiales, avec le peuple canadien et le gouvernement du Canada

Rencontres

Nous avons rencontré les groupes suivants au Guatémala:

1. Bureau de Services Multiples de la Conférence Religieuse du Guatémala (CONFREGUA)
2. Journées pour la vie et la paix
3. Mgr. Armando Guerra, Eglise Episcopale du Guatémala
4. Bureau juridique de l'Archevêché catholique de Guatémala
5. Centre communautaire du quartier "El Incienso"
6. Conseil des commaunautés ethniques "Runujel Junam" (CERJ)
7. Consiel des personnes déplacées du Guatémala
8. Conseil National des veuves Gualemalteques (CONAVIGUA)
9. Comité des femmes de la Fédération des Travailleurs de l'alimentation et connexe (COMFUITAG)
10. Mgr. Rodolfo Quezada Toruño, Président de la Commission Nationale de Réconciliation (CNR)
11. Conférence des évêques catholiques du Guatémala
12. Groupe d'appui mutuel (GAM)
13. Groupe de femmes du Centre Evangélique pour les Etudes pastorales eu Amérique Centrale (CEDEPCA)
14. César Alvarez Guadasuiz, Procureur-adjoint pour les droits humains
15. Ambassade canadienne
16. Conseil national des institutions de développement (COINDE)
17. Centre communautaire du quartier "La Esperanza"
18. Conseil des Eglise évangéliques du Guatémala (CIEDEG)
19. Service dominical à la cathedrale
    - St. James de l'Eglise épiscopale
    - Eglise Centrale Presbyterienne
    - Messe Solennelle de la première assemblée du Synode
    - catholique de l'Archi-diocèse de Guatémala
20. Marche des travailleurs ruraux organisée par la centrale syndicale UNSITRAGUA

Enjeux

Au cours de notre visite, des enjeux principaux ont été soulevés par les quatemaltèques que nous avons rencontrés:

* La constitution du Guatémala et la Bible sont deux documents de base avec lesquels les groupes guatémaltèques effectuent leur travail de promotion de la paix et de la justice. Cependant, ces principes de justice et de paix ne sont pas reflétés dans la réalité guatémaltèques, non plus qu'ils ne sont respectés par le gouvernement du Guatémala et par les forces de sécurité.

* Sans une transformation fondamentale des structures de la société guatémaltèque, il n'y aura jamais de justice pour la majorité.

* Le système économique a eu comme conséquence d'augmenter la pauvreté et par suite, la violence. Cependant la réponse du gouvernement guatémaltèque a été d'augmenter la répression, plutôt que de rechercher des façons de s'orienter vers des mesures économiques plus justes.

Voila ce que les gens nous onts dit. Ils nous ont aussi dit que leur espoir est que la avec la justice est possible au Guatémala. C'est cet espoir qui les soutient et les motive dans leur lutte. C'est cet espoir qui nous a, émus et à la fois, nous a poussée à agir en tant que canadiens et croyants.

RECOMMANDATIONS

Ainsi que nous ont témoigné plusieurs des groupes que nous avons rencontreés nous reconnaissons le rôle positif qu'a joué le gouvernement canadien en appuyant le travail de la Commission Nationale de Réconciliation et le Protecteur des Droits Humains, de même que par le programme spécial pour les réfugiés guatémaltèques et l'appui qu'il à donné pour que le Guatémala soit traité au point 12 de l'ordre du jour de la Commission des Droits de la Personne des Nations-Unies.

Cependant, dans le contexte de violations systématiques et continuelles des droits humains au Guatémala, nous souhaitons faire les recommendations suivantes:

Que le gouvernement canadien:

1. a) continue de surveiller de prés la situation des droits humains au Guatémala.

b) profite de toutes les occasions, tant dans ses relations multilatérales aux Nations Unies et dans l'Organisation des Etats Américains, que dans ses relations bilatérales avec le gouvernement guatémaltèque, pour encourager et réclamer la respect des droits humains dans ce pays, et

c) veille à la sécurité physique des groupes et des individus qui sont engagés dans les activités légitimes pour la promotion des droits humains au Guatémala;

2. a) continue d'appuyer à la fois financièrement et politiquement les négociations de paix entre le gouvernement guatémaltèque et l'Union Revolutionnaire Nationale du Guatémala (URNG), et

b) encourage fortement des accords qui portent sur une transformation fondamentale des structures au Guatémala;

3. Presse le gouvernement guatémaltèque de mettre fin a l'impunité en lui demandant de:

a) créer une commission d'enquête qui inclue la participation d'organisations non-gouvernementales des droits humains pour eclaircir les cas de plus de 40,000

personnes disparues au Guatémala; Rendre publique dont les procédures de cette commission et exigerque les personnes trouvée coupables soient livrée à la justice.

b) mèner une enquête complète et publique sur les assassinats de Julio Quevedo Quezada, Moises Lioneros, Myrna Mack et José Miguel Merida Escobar, et s'assurer que les personnes responsables soient jugées par les cours régulieres de justice et, si elles sont trouvées coupables, que les sanctions prévues par la loi s'appliquent sans regard du statut ou du rang de ces personnes

4. a) continue d'appuyer le travail de la Commission médiatrice entre les Commissions permanentes des réfugiés (CCPPs) et le gouvernement du Guatémala en ce qui a trait au retour des guatémaltèques vivant en exil au Mexique, et

b) presser le gouvernement guatémaltèque de respecter les droits et les demandes des réfugiés et des personnes déplacées à l'interieur du pays, incluant les guatémaltèques qui vivent dans les Communautés de population en resistance (CPR);

5. a) en signe de l'appui du Canada en faveur des droits humains, suspendre immédiatement l'accord official d'aide bilatérale qui est régi par un Protocole d'entente avec par le gouvernement du Guatémala, et

b) acheminer l'aide à travers des ONG, et des églises canadiennes et guatémalteques, jusqu'à ce que la situation des droits humains se soit améliorée de façon verifiable et que les coupables de violations soient livrés à la justice.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Inter-Church Committee on Human Rights in Latin America:

Bishop Martin Veillette, Canadian Catholic Conference of Bishops;

Bishop Ken Genge, Anglican Church of Canada;

Judi Brewer, United Church of Canada;

Suzanne Rumsey, Associate Director.

TÉMOINS

Du Comité inter-église des droits humains en Amérique latine:

Mgr Martin Veillette, Conférence des évêques catholiques du Canada;

Mgr Ken Genge, Église anglicane du Canada;

Judi Brewer, Église unie du Canada;

Suzanne Rumsey, directrice associée.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 19

Monday, April 6, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 19

Le lundi 6 avril 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in Zaire

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la situation au Zaire

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

24811

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, APRIL 6, 1992
(27)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 4:35 o'clock p.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Girve Fretz and Walter McLean.

Acting Member present: Stan Hovdebo for Svend Robinson.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

Witness: From the National Council of Development NGOs of Zaire: Beaudoin Hamuli-Kabarhuza, General Secretary.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee commenced consideration of conditions in Zaire.

Beaudoin Hamuli-Kabarhuza made a statement and answered questions.

At 5:50 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 6 AVRIL 1992
(27)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 16 h 35, dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Girve Fretz et Walter McLean.

Membre suppléant présent: Stan Hovdebo remplace Svend Robinson.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoin: Du Conseil national du développement des ONG du Zaire: Beaudoin Hamuli-Kabarhuza, secrétaire général.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité entreprend une étude de la situation au Zaire.

Beaudoin Hamuli-Kabarhuza fait un exposé et répond aux questions.

À 17 h 50, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Monday, April 6, 1992

• 1638

The Chairman: I call the meeting to order.

We may have members along momentarily from the Liberal Party. We have had a signal that they are going to be delayed. But since we are voting at 6 p.m., it will be necessary to leave here in about an hour and five minutes, and I want to maximize our time so we have the information for the record.

For the information of members of the committee, and we will try to have it outlined in both official languages, I would like to outline for the record that we are meeting Thursday morning at 9.30 on the subject of Kenya with a human rights activist who has spent much of his recent time in jail. He will give us some insights into the situation there.

After the break we are meeting with the Reverend Beyers Naude, retired general secretary, the South African Council of Churches, at 4.30 p.m. In the evening we are meeting with people from ICHRD and OXFAM, on the same subject of aid, democracy, and human rights in South Africa. That is on Monday, April 27.

On Monday, May 4, we will try to draw together with a panel our study of themes on Africa, the focus on southern Africa, that we have been looking at the last eight weeks: Canadian interests and directions for policy.

• 1640

We are trying now and we'll invite members. If you have people you think we would like to hear reflect on the overview on Africa policy... I was just talking with our researcher about people of expertise in the province of Quebec, and we're trying to see if there are some people we've not heard whose voices perhaps we should hear in a general reflective way before we have some in camera meetings and decide what themes we would like to present to the government.

On the evening of the fourth, we will have a panel discussion on Sri Lanka. You recall that Mr. McCreath, Mr. Robinson, and Mrs. Gaffney were part of the delegation that went to Sri Lanka, and they'll be part of that discussion. We're inviting others to try to review the human rights situation in Sri Lanka.

We will also confirm a meeting for Monday, June 8, on the situation in Myanmar, or Burma, with the Prime Minister of Burma. You will recall that when we met with Ms Parks, we had a discussion about the Geneva committee on human rights discussion on the Burmese situation. Following the report of action the government took there, it will be an opportunity to review that. We've been in consultation with those who are arranging for the prime minister's tour in Canada. It appears that he'll be able to be with us at that time. I think this is the update on our business. We'll try to have these in writing Thursday morning at 9.30 a.m.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le lundi 6 avril 1992

Le président: Je déclare la séance ouverte.

Les députés du Parti libéral nous rejoindront peut-être dans quelques instants. On me dit qu'ils ont été retardés. Mais étant donné qu'il y a vote à 18 heures, il nous faudra ajourner dans environ une heure cinq minutes, et je tiens à profiter au maximum du temps que nous avons pour entendre le témoin.

J'informe les membres du comité, et nous tâcherons de vous faire parvenir ces renseignements dans les deux langues officielles, que nous allons nous réunir jeudi matin, 9h30, pour entendre un défenseur des droits de la personne du Kenya qui a passé une bonne part des dernières années en prison. Il nous dira ce qui en est de la situation là-bas.

Nous recontrerons après le révérend Beyers Naude, secrétaire général à la retraite du Conseil sud-africain des Églises, à 16h30. Dans la soirée, nous recevrons des représentants de l'ICHRD et d'OXFAM, qui nous parleront de la même question, à savoir l'aide internationale, la démocratie et les droits de la personne en Afrique du Sud. Tout cela aura lieu le lundi 27 avril.

Le lundi 4 mai, assistés d'un groupe d'experts, nous examinerons les deux grands thèmes de notre étude sur les pays d'Afrique australe que nous avons mené au cours des huit dernières semaines: à savoir, les intérêts canadiens là-bas et l'orientation de la politique canadienne à l'égard de l'Afrique.

Nous organisons cette réunion et les députés y seront invités. Vous pouvez nous donner les noms des personnes dont vous aimeriez entendre les opinions sur la politique africaine... Je parlais il y a quelques instants avec notre recherchiste des experts qui se trouvent au Québec, et nous verrons s'il y a des gens que nous n'avons pas encore entendus et que nous devrions peut-être entendre avant de siéger à huis clos et de décider des grands thèmes du rapport que nous remettrons au gouvernement.

Dans la soirée du 4, nous aurons une discussion sur Sri Lanka. Vous vous rappelez que M. McCreath, M. Robinson et M^me^ Gaffney étaient membres de la délégation qui s'est rendue à Sri Lanka, et ils prendront part à cette discussion. Nous y inviterons d'autres personnes qui nous parleront de l'état des droits de la personne à Sri Lanka.

Nous confirmerons aussi la rencontre que nous aurons le lundi 8 juin sur la situation au Myanmar, ou en Birmanie, avec le premier ministre de Birmanie. Vous vous rappellerez que lorsque nous avons rencontré M^me^ Parks, nous avons eu une discussion sur l'étude que fait le comité de Genève sur l'état des droits de la personne en Birmanie. Nous aurons alors l'occasion d'étudier les mesures qu'a prises le gouvernement là-bas dans la foulée de ce rapport. Nous sommes en pourparlers avec les responsables de la visite du premier ministre au Canada. Il semble qu'il pourra être des nôtres à ce moment. Voilà pour les nouvelles. Nous tâcherons de confirmer tout cela jeudi matin à 9h30.

[*Texte*]

It's a pleasure to welcome the general secretary of the National Council of Development NGOs in Zaire, Mr. Hamuli, to speak to us on the human rights situation in the Republic of Zaire. He's in North America at the invitation of the Mennonite Church in the United States. In Canada, arrangements have been made by the United Church of Canada. We've asked him if he can speak to us about the human rights situation and the need for democratic change, and in the short run, the immediate need for emergency assistance to the people of Zaire.

By way of background, we have been reminded that it's very difficult for Zairians to communicate with the outside world. In policy terms, Canada has taken the same position as the EEC in Belgium, which is that the present regime in Zaire deserves no support until signficant efforts are made in terms of democracy and human rights. You will recall that the summit of the francophonie was to be held there but Canada was anxious that it not be held because of concerns in this regard.

With those few words and a setting in the context of our study of broad policy movements in Africa, and the question of human rights and democratic development as well as humanitarian assistance, Zaire sits on the edge of the so-called front-line states.

C'est avec plaisir que nous vous souhaitons la bienvenue. Il est possible de communiquer avec ce Comité dans les deux langues officielles du Canada. Vous avez la parole.

M. Beaudoin Hamuli-Kabarhuza (secrétaire général du Conseil national du développement des ONG du Zaïre): Merci beaucoup, monsieur le président.

Je vais parler en français parce que je me sens beaucoup plus à l'aise dans cette langue, mais on n'a pas besoin de traduire pour moi. Vous pourrez poser vos questions en français et en anglais, et je pourrai suffisamment bien les comprendre.

Je m'appelle Hamuli-Kabarhuza et je suis secrétaire exécutif du Conseil national des organisations non gouvernementales de développement du Zaïre. Je suis pratiquement de la jeune génération, de la génération éduquée dans les années 60. J'ai eu la chance de faire quelques années d'étude en Belgique après ma licence au Zaïre. J'ai eu la chance, une chance exceptionnelle pour la plupart des Zaïrois, de visiter pas mal de pays du monde et, particulièrement, de faire un stage de trois mois en République dominicaine en 1984 pour voir le travail du développement qui se faisait là-bas. C'est ce qui m'a motivé très fortement à me mettre au service de mes compatriotes au Zaïre. J'ai donc travaillé au Kivu depuis la fin de mes études, en 1985, jusqu'à dernièrement, alors que mes collègues m'ont élu au poste de secrétaire général du Conseil national des ONG. Donc, j'ai été promoteur d'une organisation de développement au Kivu. J'ai eu à monter l'institution et à mobiliser les fonds, et j'ai essayé de faire un travail de lobbying, d'*advocacy* pour les plus pauvres dans mon pays. Maintenant, je suis au niveau national pour essayer de faire à peu près la même chose, mais dans un contexte beaucoup plus important et beaucoup plus difficile.

[*Traduction*]

J'ai l'honneur d'accueillir le secrétaire général du Conseil national des organisations non-gouvernementales de développement du Zaïre, M. Hamuli, qui nous parlera de l'état des droits de la personne dans la République du Zaïre. Il a été invité en Amérique du Nord par l'Église ménnonite des États-Unis. Sa visite canadienne a été organisée par l'Église Unie du Canada. Nous lui avons demandé de nous parler de l'état des droits de la personne et de la nécessité du changement démocratique, et de nous dire quels sont à court terme les besoins urgents du peuple zaïrois.

On nous a rappelé qu'il est très difficile pour les Zaïrois de communiquer avec le monde extérieur. Le Canada observe la même politique que la CEE: à savoir, que le régime actuel au Zaïre ne recevra aucun soutien tant que des efforts sérieux n'auront pas été entrepris pour faciliter l'émergence de la démocratie et assurer le respect des droits de la personne. Vous vous rappellerez que le Sommet de la francophonie devait avoir lieu là-bas, mais que le Canada s'est opposé au choix du Zaïre à cause de la situation là-bas.

Pour conclure cette brève explication de notre étude de l'évolution générale des droits de la personne, de la démocratie et de l'aide humanitaire en Afrique, je rappellerai que le Zaïre compte parmi les pays de la ligne de front.

It is with pleasure that we welcome you here. You may speak to the committee in both official languages of Canada. You have the floor.

Mr. Beaudoin Hamuli-Kabarhuza (General Secretary, National Council of Development NGOs of Zaire): Thank you very much, Mr. Chairman.

I will be speaking in French because I feel much more comfortable in that language, but I do not need any translation. You may ask your questions in either French or English, and I will be able to understand them well enough.

My name is Hamuli-Kabarhuza and I am Executive Secretary of the National Council of Development NGOs of Zaire. I almost belong to the young generation, the generation that was educated in the '60s. I had the opportunity to study a few years in Belgium after taking my college degree in Zaire. I had an opportunity, which is really quite exceptional for most people from Zaire, to visit quite a few countries throughout the world, and particularly to follow a three-month program in the Dominican Republic in 1984 to see the development work being done there. That is what motivated me so strongly to work for my fellow citizens of Zaire. I therefore worked in Kivu from the time I finished my education in 1985, until recently, when my colleagues elected me General Secretary of the National Council of NGOs. So I worked promoting a development organization in Kivu. It was my job to set up the organization, raise funds and also to do some lobbying and advocacy work for the poorest people of my country. I am now working at the national level, trying to do much the same thing, but in a much larger and more difficult context.

[*Text*]

• 1645

C'est donc avec plaisir que j'accueille l'occasion de vous parler un tout petit peu de la situation de mon pays en ce qui concerne les droits de l'homme et le développement. J'espère également, après un bref exposé, obtenir votre soutien pour exercer plus de pressions afin que les conditions changent au Zaïre et que les Zaïrois aussi aient droit à la vie. Je pense que parmi les droits élémentaires de l'homme, le droit à la vie est vraiment le plus fondamental. Ce droit-là, nous ne l'avons même pas aujourd'hui, au Zaïre.

Je vais dire en deux mots ce qu'est le Conseil national des ONG de développement du Zaïre. Ensuite, je vous parlerai de la situation politique et économique en essayant de mettre l'accent sur la question des droits de l'homme. Enfin, je vous parlerai très brièvement du type de soutien dont nous avons besoin.

L'organisation que je représente s'appelle le Conseil national des ONG de développement du Zaïre. Il a été mis en place par les conseils régionaux des ONG. Le pays étant immensément grand, les ONG ont senti le besoin de se regrouper d'abord au niveau de leur propre région pour essayer de travailler là-bas. Mais, voyant que les mécanismes qui nous rendent pauvres ont leurs causes essentielles au niveau national, au niveau des décideurs de notre pays, nous avons pensé qu'il était très important de nous organiser rapidement pour essayer de faire pression au niveau national en vue de parler un peu plus en faveur des plus pauvres.

Il y a 11 conseils régionaux au Zaïre. Pour ma part, j'étais vice-président du Conseil régional des ONG du Sud-Kivu. Vous connaissez le Kivu, je pense, parce que le Kivu a reçu beaucoup d'appui de la coopération canadienne, à la fois au nord et au sud. J'ai moi-même eu le plaisir de piloter, au Sud-Kivu, le dossier d'une radio rurale qui allait être appuyée par le Canada. Nous avons déjà eu tous les permis d'opérer, mais malheureusement, à cause de la situation actuelle, on n'a pas eu l'argent et les équipements nécessaires. Pourtant, cela nous aurait aidés à continuer notre travail d'éducation communautaire.

Chaque conseil régional est dirigé par un conseil d'administration et un président élu parmi les membres du conseil d'administration. Chaque conseil régional est composé des ONG de base qui travaillent dans le village, qui travaillent dans des coins parfois extrêmement perdus, où on ne peut accéder qu'à bicyclette ou encore, avec une petite chance, en moto. L'intérieur de notre pays est extrêmement difficile d'accès, puisqu'il y a eu très peu d'efforts de faits pour ouvrir la communication et aider les paysans à atteindre les centres pour écouler leurs biens. Cela n'a pas été fait.

Notre objectif, comme je l'ai dit, est d'être une plate-forme des ONG pour se concerter sur la politique du développement, à la fois au niveau national et au niveau international. Nous sommes un endroit où nous cherchons des approches de développement et de nouvelles formes de coopération, un endroit où une ONG peut obtenir des appuis de types recherche, financement, consultation, appui technique, organisation, gestion et communication, un endroit

[*Translation*]

I am very pleased to have this opportunity to tell you a little about the human rights and development situation in my country. After my brief statement, I hope to get your support to apply more pressure to bring about changes in Zaire so that our people will actually have the right-to-life. I think that of the basic human rights, the right-to-life is really the most fundamental. Even that right we do not enjoy today in Zaire.

I will describe briefly what the National Council of Development NGOs of Zaire is. Then I will talk about the political and economic situation, with emphasis on the human rights issue. Finally, I will deal very briefly with the type of support we need.

The organization I represent is called the National Council of Development NGOs of Zaire. It was set up by the regional NGO councils. Since our country is so vast, the NGOs decided to start by setting up regional groups to assist them in their work. However, when the NGOs realized that the causes of poverty in Zaire were national in nature, and lay with our country's decision-makers, we decided it was very important to organize quickly to try to apply pressure at the national level and speak on behalf of the poorest people in our land.

There are 11 regional councils of NGOs in Zaïre. I was the vice-president of the south Kivu Regional NGO Council. I think you are familiar with Kivu, because it has received a great deal of Canadian support, both in the north and in the south. In south Kivu, I had the pleasure of piloting a rural radio project, which was to have been supported by Canada. We had already obtained all the operating permits, but unfortunately, because of the present situation, we did not get the money and equipment we needed. It is unfortunate, because the radio would have helped us pursue our community education work.

Each regional council is headed by a board of directors and a president elected from among the members of the board. Each regional council is made up of the grass-roots NGOs working in the villages, and sometimes in the very remote regions, which you can get to only by bicycle or, if you are lucky, by motor bike. Transportation within our country is extremely difficult because very little has been done to open up communications and help peasants bring their goods to large centres. This has not been done.

As I said earlier, our objective is to be a forum where the various NGOs of our country can get together to discuss and cooperate on policy and development, at both the national and international levels. We try to find new approaches to development and new forms of co-operation. The National Council is also a place where NGOs can obtain assistance in the form of research, funding, consultation, technical support, organization, management and communications. We try to

[*Texte*]

qui peut aider les ONG à participer aux forums internationaux sur les problématiques de développement qui intéressent le Zaïre et l'humanité.

• 1650

Concernant ce point, je reviens de New York où j'ai représenté, dans le monde des ONG, les ONG du Zaïre lors de la préparation de la CNUED, la Conférence des Nations Unies pour l'environnement et le développement qui aura lieu à Rio de Janeiro.

Voici brièvement nos activités de l'année dernière. Nous avons mis l'institution en place, puisque le Conseil national des ONG a été créé en décembre 1990. Pendant toute l'année 1991, on a essayé de mettre l'institution en place à Kinshasa: plan d'opération, approbation, négociation du budget, etc. On a travaillé aux questions de démocratie au Zaïre. Étant donné que, depuis avril 1990, le président de la république a annoncé une aide de démocratisation au Zaïre, nous n'avons pas voulu être pris dans le piège d'un slogan comme par le passé. Comme nous nous sommes toujours battus pour la participation populaire au développement, nous avons pensé que c'était là l'occasion de le faire de la manière la plus active possible, pour ne pas dire la plus agressive possible. C'était vraiment l'occasion de ramasser cela et de le vivre de manière agissante.

C'est pourquoi, au mois de mai de l'année dernière, nous avons organisé à l'intention des ONG zaïroises un colloque sur la démocratie: ONG et démocratie au Zaïre. Nous avons débattu là de toutes les questions relatives à la démocratie et au développement, à la démocratie et aux droits de l'homme, à la démocratie et aux partis politiques. Nous avons adopté des résolutions de travail dans les communautés de base, au niveau des politiques régionales et au niveau de la politique nationale.

En ce qui concerne les droits de l'homme, nous avons demandé aux ONG zaïroises d'assurer un appui à la formation sur les principes démocratiques et les droits de l'homme aux responsables des groupements de base. Nous avons demandé que chaque ONG donne l'exemple du respect fondamental des droits de l'homme à l'intérieur de son organisation. Nous avons recommandé aux ONG de contribuer à promouvoir les droits de l'homme reconnus et à protéger la population contre les violations de droits à travers toutes sortes de mécanismes—dénonciation, formation, visites, etc.—pour permettre aux gens de comprendre ce que sont leurs droits et de les défendre activement.

Nous nous sommes dit que les droits fondamentaux, soit l'éducation, la santé, l'habitat, l'alimentation, la justice, etc., devaient être respectés par toutes les couches de la population, que les nombreuses violations des droits fondamentaux devaient être abolies et que des actions devaient être menées par les ONG pour faire pression sur le gouvernement.

Il y en a pas mal, mais je résume l'essentiel de ce qui avait été décidé par les ONG zaïroises en ce qui concerne les droits de l'homme.

Nous avons travaillé dans cette perspective-là depuis ce temps. Depuis juillet dernier, dans les nombreuses positions qu'a prises le Conseil national des ONG du Zaïre dans les médias, dans les déclarations de presse, etc., nous avons insisté énormément sur la défense des droits de l'homme.

[*Traduction*]

help NGOs take part in international meetings on development problems of interest to Zaire and to the world as a whole.

On this point, I should say I have just been to New York, where I represented the NGOs of Zaire at a meeting of NGOs throughout the world. We were making preparations for the UNCED the United Nations Conference on the Environment and Development, which will be held in Rio de Janeiro.

I will now give you a brief review of our activities last year. We created the National Council of NGOs in December of 1990. Throughout 1991, we tried to set up the Council in Kinshasa: an operating plan, approval, budget negotiations and so on. We worked on issues involving democracy in Zaire. In April 1990 the President of the Republic announced aid for the democratization process in Zaire. However, we did not want to be caught in the same trap as in the past, where the statement was nothing more than a slogan. Since we had always fought for public participation in development, we thought this was an opportunity to do that in the most active—not to say the most aggressive—way possible. This was really an opportunity to pick up on this announcement and get actively involved in making it a reality.

For that reason, we organized a symposium on democracy for the NGOs of Zaire last May. It was called NGOs and democracy in Zaire. At the symposium, we discussed all the issues relating to democracy and development, democracy and human rights, democracy and political parties. We passed working resolutions in local communities on regional policies and on national policy.

In the area of human rights, we asked the NGOs of Zaire to provide support for training for leaders of local groups in democratic principles and human rights. We asked that all NGOs set an example by showing fundamental respect for human rights within their organizations. We recommended that NGOs contribute to promoting recognized human rights and to protecting people from rights violations through denunciation, training, visits, and so on, so as to enable people to understand their rights and defend them actively.

We determined that the fundamental rights such as education, health, housing, food, justice and so on, should be respected by all levels of society, that the many violations of fundamental rights should cease and that steps should be taken by the NGOs to apply pressure on the government.

There were a number of resolutions, but I am summarizing the main points of the decisions made by our NGOs on human rights.

Since this symposium, we have been working on achieving these objectives. Since last July, in the stand that the National Council of NGOs of Zaire has taken in the media, in press releases, and so on we have placed a great deal of emphasis on defending human rights.

[*Text*]

• 1655

Avec votre permission, monsieur le président, je vais maintenant parler très rapidement de la situation politique et économique au Zaïre, toujours en mettant l'accent sur les droits de l'homme.

Je pense que vous suivez l'actualité politique au Zaïre. Nous sommes le pays qui présente aujourd'hui le visage le plus triste sur le continent africain. Nous avons été dirigés depuis 1965 par un régime qui a été dénoncé au niveau mondial comme un régime de dictature, un régime connu pour les violations des droits de l'homme. Mais à l'intérieur du pays, nous ne nous sommes pas tus. Nous avons fait pression à l'intérieur du pays, par le biais d'institutions qui étaient légales, qui étaient acceptées par la loi, c'est-à-dire des associations sans but lucratif. Nous les avons créées, et nous en avons créé beaucoup. Il n'était pas possible de créer d'autres institutions. Même la Ligue zaïroise des droits de l'homme, à ce moment-là, n'était pas acceptée.

À travers les associations de développement, nous nous sommes battus pour les droits de l'homme. Nous avons fait pression à travers la société civile. Les hommes politiques ont créé des partis politiques. Parmi les partis politiques de l'opposition, nous avons l'UDPS et d'autres partis qui ont été créés depuis avril 1990.

Les Églises, notamment l'Église catholique, ont fait des prises de position fantastiques pour faire pression sur le gouvernement, pour dénoncer l'ensemble des injustices. Avec cette pression interne, ajoutée à la pression externe des partenaires du Zaïre et des ONG au niveau mondial, soit Amnistie internationale, etc., avec la pression de la CEE, du gouvernement belge, du gouvernement canadien et de l'ensemble des partenaires, on a poussé Mobutu à accepter l'ouverture démocratique. Nous en sommes là depuis avril.

Mais, malheureusement, Mobutu a pensé que c'était plutôt un slogan. Il n'a pas compris que c'était une nouvelle période. Nous avons continué à pousser puisqu'il continuait les abus. Vous vous rappelez les massacres des étudiants de septembre 1990, les étudiants de Lubumbashi. Le rapport des Nations Unies a été fait par un avocat kenyan à qui la responsabilité avait été donnée. Donc, ce rapport est déjà là et il est clair: c'est un massacre qui a été commis et commandité par le pouvoir. C'est un exemple. Cela a été commis après l'ouverture démocratique.

Un autre élément est le blocage du processus démocratique. La conférence nationale a été convoquée en août 1991. Depuis août 1991, nous n'avons pas avancé d'un seul pas. On a élu le bureau provisoire, ce qui est formidable, mais on nous empêche de nous réunir pour discuter, pour terminer et pour baliser l'avenir du pays. On nous empêche de le faire.

La population fait pression. La population a fait une manifestation pacifique. Le 16 février dernier, nous nous allés dans la rue pour réclamer l'ouverture de la conférence nationale bloquée, non pas avec des pierres, des machettes ou des lances, mais avec des croix, avec la Bible, avec des bougies, avec des rameaux, puisque nous étions tous des Chrétiens. Nous voulions, par la non-violence, manifester et pousser le gouvernement, qui dit respecter la démocratie, à

[*Translation*]

If I may, Mr. Chairman, I would now like to discuss very quickly the political and economic situation in Zaïre. I will continue to stress the issue of human rights.

I think you have been following recent political events in Zaïre. Of all the countries in Africa, we are in the sorriest state. Since 1965, the country has been run by a regime that the world has denounced as dictatorial. This regime is well known for its violations of human rights. Within our country, however, we have not kept silent. We have applied pressure through legally recognized institutions, that is, through non-profit associations. We created them, and we created many of them. It was impossible to create any other type of institution. Even the Human Rights League of Zaïre was not accepted at the time.

We have fought for human rights through development associations. We have applied pressure through our professional groups. Politicians created political parties. Among the opposition parties, there is the UDPS and other parties that have been created since April 1990.

The churches, particularly the Catholic Church, have taken some fantastic stands to pressure the government, and denounce all the injustices. This internal pressure, combined with external pressure from Zaïre's partners and NGOs around the world, trough Amnesty International, with pressure from the European Community, the Belgian and Canadian Governments and from all our partners, we pushed Mobutu to agree to move towards democracy. That is the situation we have been in since April.

Unfortunately, however, Mobutu thought that what he said was simply a slogan. He did not understand that this was a new era. We continued to push, because he continued to violate human rights. You will recall the massacre of students in Lubumbashi in September 1990. The United Nations report was written by a lawyer from Kenya, who was given this responsibility. The report is out and it is clear: the massacre was committed and ordered by the governing power. That is just one example. And this happened after the move to democracy was announced.

Something else that has happened is that the democratic process has been blocked. The National Conference was called in August 1991. Since that time, we have not progressed at all. We elected an interim executive, which is great, but we are not allowed to meet to discuss our plans for the future of our country. We are prevented from doing that.

The people are applying pressure. There was a peaceful public demonstration held on February 16. We went into the streets to demand that the National Conference be put back on track—not by using stones, machetes or spears, but rather with crosses, bibles, candles and palms, because all the demonstrators were Christians. We wanted to hold a non-violent demonstration to force the government, which says it respects democracy, to understand what people want. The sad

[*Texte*]

comprendre la volonté populaire. Eh bien, il n'a pas compris. La réponse a été claire: on nous a dispersés avec des mitraillettes, des canons, des bombes, des gaz lacrymogènes, et beaucoup d'entre nous sont morts. On sait qu'officiellement, le chiffre est de 35, selon la Ligue zaïroise des droits de l'homme, mais beaucoup d'autres sources estiment qu'il y a eu plus de 70 morts. Les blessés sont très nombreux. Parmi eux, il y a des blessés très graves qui ont reçu des balles dans le ventre, dans la poitrine... Incroyable! Il y a eu des centaines et des centaines de blessés. C'était encore une preuve que le gouvernement qui nous dirige est toujours un régime dictatorial qui ne respecte pas la volonté populaire et les aspirations de son peuple.

• 1700

La conférence nationale avait élu président l'archevêque, monseigneur Monsegwo Pasinya, qui est le président de la Conférence épiscopale du Zaïre, pour aider la nation à se réconcilier et à définir les options pour l'avenir. Malheureusement, avec son élection et l'élection du vice-président, les gens au pouvoir, c'est-à-dire M. Mobutu et son équipe, ont compris que c'était la fin pour eux et ils ont tout fait pour empêcher que la conférence nationale se tienne, même en utilisant des moyens qui sont totalement contre les droits de l'homme.

Voici un exemple. Nos collègues de la société civile du Shaba, du Katanga, ont été pris dans leurs chambres par des éléments dont on ne sait d'où ils sont venus. On les a amenés à l'aéroport contre leur volonté pour les renvoyer chez eux, pour que le matin, on puisse nous prouver que les gens du Shaba étaient rentrés chez eux et qu'ils ne voulaient donc plus de la conférence nationale. C'est très grave. Quand ils sont arrivés au Shaba, la population leur a demandé: Mais qu'est-ce que vous faites ici? La conférence nationale se tient. Ce sont des mécanismes pour décourager les gens.

Depuis que M. Nguza Karl-I-Bond a arrêté la conférence nationale, donc depuis le mois de janvier, tous les participants à la conférence nationale qui était convoquée par le gouvernement n'ont pas reçu un seul centime pour manger. Ce sont des gens qui se retrouvent à Kinshasa sans ressources, sans argent, sans famille pour la plupart, parce que Kinshasa est très éloignée de l'intérieur des régions. Ces gens se retrouvent presque rejetés comme des délinquants, alors que la plupart d'entre eux sont des médecins, des responsables d'associations, des leaders sociaux chez eux, des présidents de telle ou telle association, des hommes d'affaires, des présidents d'associations d'hommes d'affaires, des présidents d'associations de commerçants, de ceci ou de cela. Eh bien, nous nous retrouvons à Kinshasa sans ressources. Tous regardaient monseigneur Monsegwo. Ce dernier a dû essayer de ramasser un peu d'argent à gauche et à droite chez le public de Kinshasa pour essayer de nourrir les gens, ne fût-ce qu'une seule fois. Le gouvernement, quant à lui, dilapide les moyens en corrompant les gens pour essayer de les gagner à sa cause.

Voilà, monsieur le président, l'imbroglio politique dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui. Nous demandons absolument que la conférence nationale s'ouvre. On a annoncé qu'elle pourra s'ouvrir aujourd'hui. Avec tous les

[*Traduction*]

fact is that it did not understand. The answer was clear: we were dispersed by officials using machine-guns, guns, bombs and tear-gas. And many of us were killed. According to the Human Rights League of Zaire, the official number is 35, but many other sources believe that over 70 people were killed. There were many wounded, including severely injured people who had been shot in the stomach, chest... It was incredible! Hundreds and hundreds of people were injured. This is proof once again that our government is still a dictatorship which does not respect the wishes and aspirations of the people

At the National Conference, the Archbishop, His Grace Monsegwo Pasinya, who is also the President of the Episcopal Conference of Zaire was elected President. His mandate is to help the nation heal and to define choices for the future. Unfortunately, those in power, that is to say Mr. Mobutu and his government, realize that the election of the President and Vice-President represented the end of their regime and they did everything in their power to prevent the National Conference, including resorting to means which completely went against human rights.

Here is an example. Our colleagues from Shaba's, formerly Katanga's, professional associations were captured in their rooms by unknown assailants. They were taken to the airport against their will and sent home, so that the following day, authorities could prove that the Shaba people had returned home and that they did not want anything to do with the National Conference. This was very serious. When they returned to Shaba, they were asked by the people: what are you doing here? The National Conference is taking place. These scare tactics are being used to discourage people.

Since the beginning of January, when Mr. Nguza Karl-I-Bond stopped the National Conference, none of the participants at the National Conference, which was called by the government, received a cent for food. These people are in Kinshasa, have no resources, no money, most are there without their families, because Kinshasa is very far from the interior of the regions. These people have been almost ostracized as if they were delinquents, even though most of them are physicians, heads of associations, community leaders at home, presidents of various associations, business people, presidents of business and commercial associations, and so on and so forth. So there they were in Kinshasa, without any resources. They all turned to his Monsignor Monsegwo. He tried to collect a bit of money here and there from the people of Kinshasa to feed these people, even if it was only for one meal. For its part, the government is squandering money buying people to win them over to its cause.

There you have it, Mr. Chairman. That is the political mess we find ourselves in today. We insist that the National Conference begin. We announced that it would start today. Consider the various facts: a decadent and rotten regime, a

[*Text*]

enjeux qu'il y a, un régime décadent, un régime pourri, un régime qui est décrié par l'humanité doit changer et faire place à un régime qui aide les hommes à vivre et à travailler. Eh bien, ils ne comprennent pas que ce régime-là doit changer. Nous demandons votre soutien, monsieur le président.

Cette situation se répercute aux niveaux économique et social. Au niveau économique, la situation est absolument déplorable. Les militaires ont fait une mutinerie au mois de septembre de l'année dernière. Ils ont détruit l'infrastructure économique du secteur formel. Je vous dirai pourquoi j'ai fait cette distinction. Donc, il n'y a plus de magasins dans la ville de Kinshasa. Les grandes villes du pays n'ont plus de magasins. Tout le secteur formel de la vie économique du pays est complètement détruit. Si on veut la vie des hommes, si on parle du droit à la vie des hommes, pourquoi est-ce qu'on n'a rien fait pendant tous ces mois pour essayer de rétablir le secteur économique détruit?

• 1705

Comme il est détruit, l'approvisionnement est impossible. Depuis que c'est détruit, les missions diplomatiques, les hommes d'affaires et les entrepreneurs qui venaient de pays étrangers ont plié bagages et ont quitté le pays. Donc, les entreprises ont fermé et les gens sont au chômage. Sur quatre millions de personnes qui habitent Kinshasa, nous estimons qu'aujourd'hui, il y en a seulement 20,000 qui travaillent dans le secteur formel. Le reste est tout à fait au chômage. Vous comprenez, monsieur le président et honorables députés, que c'est une situation terrible.

Je ne veux pas trop dramatiser parce qu'il y a seulement une province du pays qu'on montre comme étant la province où les choses marchent. C'est la province du Shaba, qui est la province du premier ministre actuel. Il a tout fait pour essayer de montrer que là-bas, ça marche, pour essayer d'avoir un peu d'argent de l'union minière, de l'entreprise Gécamines qui exploite le cuivre, le cobalt, etc., mais l'entreprise en question ne peut pas travailler pendant trop longtemps dans un pays où l'administration ne marche pas, où les autres entreprises du pays ne marchent pas, où le transport ne marche pas. Donc, c'est aussi une entreprise dont la production est en train de tomber. C'est une situation extrêmement difficile.

Sur le plan financier, tous les efforts que nous avons faits depuis 20 ans pour essayer de créer des mécanismes d'épargne et de crédit, d'apprendre à notre peuple à travailler, à épargner, à créer un capital qu'il peut utiliser pour faire de petites affaires, pour construire des maisons, tous ces mécanismes d'épargne et de crédit, dont j'étais responsable dans ce mouvement qui a reçu l'appui du Canada au Kivu, sont tombés aujourd'hui.

Au mois de mars de l'année dernière, quand nous nous étions réunis, nous avions constaté que, de 600,000$ que nous avions déjà eus comme capital, nous étions tombés à presque 200,000$ à cause de l'inflation. L'inflation devient impossible. La dévaluation devient journalière. Il devient très difficile de retirer de l'argent de la banque. Maintenant, c'est le secteur informel. Maintenant, celui qui a un peu d'argent va dans les rues et voit les bonnes mamans—on ne sait pas

[*Translation*]

regime which is denounced by the world and which must change and give way for a system which helps people live and work. Well, they don't understand that their regime must change. We ask for your support, Mr. Chairman.

This situation has economic and social repercussions. The economic situation is absolutely deplorable. The military mutinied in September of last year. They destroyed the formal economic infrastructure. Let me explain to you why I say "formal" economy. There aren't any stores left in the city of Kinshasa. There aren't any stores left either in the country's big cities. The formal economy of the country has been completely destroyed. We hear about people's lives, we hear about the right-to-life, so why has nothing been done in over that time to try to rebuild the economy which has been destroyed?

Because this sector has been destroyed, it's impossible to obtain supplies. Since the destruction of our economy, foreign diplomatic missions, business people and entrepreneurs have packed their bags and left the country. Consequently, companies closed down and unemployment rose. Out of a population of four million people in Kinshasa, we believe that today only 20,000 people officially work. Everyone else is unemployed. Mr. Chairman and honourable members, you must understand that the situation is terrible.

I don't want to dramatize the situation because only a single province in the country has been shown to have a functioning economy. It's the province of Shaba, the province of the current Prime Minister. He has done everything to show that things are working in Shaba in order to get a little money from the mining union, from Gécamines, a company which mines copper and cobalt, and so on. But this company won't be able to carry on much longer in a country where the administration has broken down, where other companies are not working and where the transportation system is not operating. The production of the company in question is also falling. The situation is extremely difficult.

On the financial front, all the work we've done over the last 20 years to try to create savings and credit mechanisms, to teach our people how to work, how to save, how to build up capital to run a small business, to build houses; all these savings and credit mechanisms, which I was responsible for through a movement in Kivu which was supported by Canada, are no longer operating.

When we met in March of last year, we realized that the $600,000 we had as capital had fallen to $200,000 because of inflation. Inflation has reached impossible proportions. The value of our currency is falling daily. It's becoming increasingly difficult to withdraw money from the bank. We're now dealing with an underground economy. Anyone with a little cash today goes downtown and exchanges money with these women who have dollars and CFA francs,

[*Texte*]

où elles trouvent les dollars ou les francs CFA—pour échanger et garder quelques ressources. Mais pendant combien de temps peut-on les garder quand on ne peut pas les faire fructifier?

On nous renie même le droit à la propriété. On nous renie même le droit de posséder le fruit de notre travail. Sur le plan social, c'est catastrophique. Je suis venu ici pour demander à nos collègues des ONG de nous aider pour les médicaments. J'ai reçu mon mandat du président de la conférence national, monseigneur Monsegwo, qui me connaît très bien car je travaille toujours avec lui. Sachant que je suis le secrétaire général du Conseil national des ONG, il m'a dit: J'ai fait une conférence de presse dans laquelle j'ai demandé. . .

The Chairman: That's all right. We'll call and see what's happening. That's the call for a vote, but it should be a little later. We'll finish the testimony.

Mr. Fretz (Erie): That was a fast vote, Mr. Chairman.

The Chairman: A fast vote, you're right. I think we're all right. We'll continue along. It sounds as if somebody pressed the wrong button.

• 1710

M. Hamuli-Kabarhuza: Donc, j'ai été mandaté par le président de la conférence nationale et le Conseil national des ONG pour contacter nos collègues des ONG ici qui veulent nous apporter de l'aide d'urgence dans le domaine médical. Nous ne pouvons plus continuer à voir notre peuple mourir à attendre que des réformes se fassent. Nous devons demander de l'appui. Nous devons demander de l'assistance de nos collègues assez rapidement. Nous n'avons pas de médicaments. Les grandes maladies commençaient à diminuer chez nous. Vous savez que nous sommes dans un climat tropical. Les grandes maladies qui commençaient à diminuer commencent à réapparaître: la maladie du sommeil véhiculée par la mouche tsé-tsé, le choléra, la rougeole. Toutes ces maladies qui commençaient à diminuer réapparaissent maintenant. Il n'y a pas d'encadrement médical minimum. Cela devient extrêmement difficile. Nous avons demandé de l'appui parce que nous ne pouvons plus continuer à voir ces choses.

Nous avons également demandé de l'appui au niveau alimentaire. Les plus pauvres, dans les cités populaires, subissent de plein fouet l'ensemble de cette situation. La malnutrition s'amplifie. Le nombre d'enfants faibles monte, monte, monte, monte, résultat du faible approvisionnement et de la faible alimentation au niveau des familles.

Un ami m'a posé une question à Washington et m'a dit: Il y a eu une enquête et on a constaté que les les gens ne mouraient pas dans la rue. Je lui ai dit: Ce n'est pas parce que vous ne voyez pas les hommes mourir dans la rue qu'ils ne meurent pas. Les gens fréquentent les rues où les gens ne meurent pas. Les enfants et les plus pauvres meurent. À la moindre petite maladie, les gens sont terrassés. Ils meurent. Le nombre de véhicules qui transportent les morts à Kinshasa aujourd'hui est infernal. Et ce n'est pas seulement à Kinshasa. C'est aussi à l'intérieur du pays.

Voilà, monsieur le président, l'image qui est devant nous. Beaucoup des gens de ma génération sont devenus extrêmement nerveux. Quand on devient nerveux, on perd parfois son intelligence, mais enfin, on est extrêmement

[*Traduction*]

although heaven knows where they got them. That way, a person can at least hold onto a few resources. But how long can one hang onto the money when it is impossible to build on it?

We are even denied property rights. We are even denied the right to own the fruits of our labour. On the social front, we're dealing with a catastrophe. I have come here to ask our NGO colleagues to provide us with medication. My mandate was given to me by the President of the National Conference, His Grace Monsignor Monsegwo, who knows me very well for I am still working with him. He knew I was the General Secretary of the National Council of NGOs and said to me: I have given a press conference in which I asked. . .

Le président: D'accord. On va appeler pour voir ce qui se passe. On nous appelle pour un vote, qui devra prendre lieu un peu plus tard. Mais écoutons la fin des témoignages.

M. Fretz (Erie): C'était un vote rapide, monsieur le président.

Le président: Vous avez raison, c'était un vote rapide. Je crois que nous pouvons rester. Continuons. Quelqu'un s'est peut-être trompé de bouton.

Mr. Hamuli-Kabarhuza: So the chairman of the national conference and the National Council of Development NGOs asked me to contact our NGO colleagues here who want to provide us with emergency medical assistance. We can no longer keep on watching our people die while waiting for reforms. We must ask for support. We must not lose any time in asking our colleagues for their help. We do not have medicine. The major illnesses were beginning to decrease in our country. You realize that we live in a tropical climate. The major illnesses that were beginning to decrease are now starting to reappear: sleeping sickness, which is carried by the tsetse fly, cholera, and measles. All these diseases, which were beginning to decrease, are now reappearing. There is absolutely no medical support. The situation is becoming extremely difficult. We have asked for support because we can no longer put up with this situation.

We have also asked for food aid. The poorest of the poor, who live in the shanty towns, are suffering tremendously because of the overall situation. Malnutrition is on the rise. The number of weak children is sky-rocketing, as a result of inadequate supplies and the poor diet of families.

A friend asked me a question in Washington. He said: an inquiry was carried out, and no one saw people dying in the streets, I said to him: just because you do not see people dying in the streets, that does not mean that they are not dying. These observers go down the streets where people do not die. It is the children and the poorest of the poor who are dying. People are killed out by the slightest minor illness. They are dying. It's terrifying to see the number of vehicles transporting the dead in Kinshasa these days. And it is not just Kinshasa. The situation is also grim in the interior.

So you see, Mr. Chairman, this is the situation we are faced with. Many people of my generation have become extremely nervous. And when one becomes nervous, sometimes one loses one's intelligence, but in the final

[*Text*]

nerveux parce qu'on ne peut plus attendre. On en a marre, on ne peut plus attendre, et il faut que l'humanité nous aide. Nous sommes un peuple de l'humanité et on doit nous aider aussi. Nous en avons besoin. Nous sommes en train de lutter, mais l'humanité doit aussi nous aider.

Comment est-ce qu'on peut nous aider? Une autre raison de ma mission ici est de demander qu'on nous aide au moyen d'une pression internationale. Comme vous êtes les représentants du peuple, je voudrais vous demander de faire pression sur le gouvernement pour que la politique canadienne soit beaucoup plus active afin d'accélérer le mécanisme de changement au Zaïre. Nous sommes déjà très heureux de ce que le Canada fait. La réunion de la Francophonie, c'était formidable. Celui qui nous dirige aurait pu récupérer cela pour légitimer son autorité de dictateur. Nous sommes déjà heureux que le Canada ait pris cette position-là. Nous sommes même très heureux que la position du Canada soit encore plus coriace que celle des États-Unis. Nous aurions souhaité que vous puissiez pousser encore un tout petit peu l'exécutif américain pour que vous puissiez nous aider à trouver rapidement une solution.

Le Zaïre a beaucoup de chances d'aider l'Afrique, monsieur le président. Nous avons les ressources qu'il faut. Nous ne sommes plus comme dans les années 60, alors que nous n'avions pas d'élite intellectuelle. Aujourd'hui, nous avons des universitaires formés dans l'ensemble des universités du monde entier. Tout ce qu'on veut, c'est un cadre de travail, monsieur le président. Beaucoup de gens posent des questions: Si Mobutu part, est-ce que vous n'allez pas commencer à vous entre-tuer? Non, ce n'est pas cela, la question. Nous voulons des institutions stables. Tous les pays du monde ont leurs groupes, leurs ethnies, mais les pays les plus stables ont des institutions qui aident à débattre de ces questions et à trouver des solutions au niveau national.

• 1715

Ce que nous voulons maintenant, ce n'est pas un homme qui nous dicte, mais des institutions qui permettent aux hommes les plus capables de prendre la responsabilité du pays.

Je vous remercie, monsieur le président et honorables représentants. Si vous avez des questions, j'essaierai d'y répondre.

Le président: Merci pour votre discours. Il a aidé le Comité à comprendre la situation très grave et très triste de votre pays. Nous ferons notre possible pour transmettre votre intervention.

Mr. Fretz: The problems in your country seem to be enormous and I guess to some degree almost seem to be insurmountable as I listen to you and as I've had opportunity to read just a bit about your country. In an article that appeared in one of our newspapers, *The Globe and Mail*, dated November 6, 1991... I'm going to lift just a paragraph or two from it; it says:

> The business district of Kinshasa is gutted, the stores looted and boarded up. The only commerce there appears to be the roadside sale of hubcaps and stolen automobile parts.

[*Translation*]

analysis, we are becoming extremely nervous because we can no longer wait. We are tired of all this, we cannot wait any longer, and the people of the world must help us. We are part of humanity, and the world must help us too. We need help. We are struggling to overcome the problems, but the rest of the world also has to help us.

How can people help us? Another reason for my being sent here is to ask for help in the form of international pressure. Since you are the representatives of the people, I would like to ask you to put pressure on the government so that Canada's policy becomes far more active in speeding up change in Zaïre. We are already very pleased with what Canada is doing. The decision regarding the Francophone Summit was tremendous. The person who leads our country could have used that meeting to legitimize his authority as a dictator. We are already pleased that Canada took the position it did. We are even very happy that Canada's position was even tougher than the United States' position. We would have liked you to push the U.S. executive a little bit more so that you could have helped us find a quick solution.

Mr. Chairman, Zaïre certainly could help the rest of Africa. We have the necessary resources. Our country is no longer as it was in the 1960s, when we did not have an intellectual elite. Today, we have academics who have been trained at universities around the world. All we want, Mr. Chairman, is a framework that we can work within. Many people ask questions such as: if Mobutu leaves, won't you start killing one another again? But that is not the question you should be asking. We want stable institutions. Every country in the world has its various ethnic groups, but the most stable countries have institutions that help people debate these issues and find solutions at the national level.

What is it that we want today? We do not want a man that dictates to us, we want institutions that enable the most capable men to lead the country.

Thank you, Mr. Chairman, honourable members. If you have any questions, I will try to answer them.

The Chairman: Thank you for your statement. It has helped the committee understand the very serious and very sad situation in your country. We will do all we can to get your message across.

M. Fretz: Les difficultés que connaît votre pays semblent énormes, presque insurmontables en effet, d'après vos remarques et les quelques articles sur votre pays que j'ai pu lire. Dans un article du 6 novembre 1991, publié dans un de nos journaux, au nom du *Globe and Mail*, on dit, et je cite:

> Du district commercial de Kinshasa il ne reste que les murs. Les magasins sont pillés et les fenêtres barricadées. On dirait que la seule activité commerciale est la vente dans la rue des enjoliveurs et des pièces d'automobiles volées.

[*Texte*]

The expatriates who ran Zaire's formal economy have mostly packed up and fled.

The lights are going out in Kinshasa. One can sense that there is a darkness coming.

Is that picture painted too dark, or is that a fair assessment?

Mr. Hamuli-Kabarhuza: I think it's a very clear and correct assessment. That's not dark at all.

Mr. Fretz: The help that you've indicated you would like to have for your country, if I heard you correctly, are medical supplies and food and international pressure; and you're grateful for what Canada has done. Let me ask you this question: In view of your needs, which are so essential, what is getting through to Zaire? Are there any NGOs working there now? What is coming through in the form of help of any kind? Is the UN doing anything? If you could assist me in understanding what is being done...

Mr. Hamuli-Kabarhuza: Thank you very much. The present situation is like no one wants to do big things in the country. No one wants to get involved in big programs, and so the support that is given today is very little and limited sometimes only to Kinshasa. There is some support that is coming from embassies. Embassies have in the past had development programs. Because their personnel have left, they have used the little money they still had to try to finance some emergency programs, especially in Kinshasa.

Some of the NGOs we work with that are members of the national council of Zairian NGOs have been receiving some funds, very little funds, for one or two months ' support to the people in Kinshasa. But the problem is so big that an assessment of the situation on a national level hasn't yet been done. Still, there are a lot of demands coming from all different parts of the country.

• 1720

The Médecins sans frontières Belgium and France—I think it's an international organization—has tried to make some sort of assessment based in Kinshasa. They were the first ones to get involved in medical aid after the looting in September. Everyone hoped that in three or four months maximum things would very quickly be organized and start again. Nothing has happened. It's a big problem.

They brought in some medical assistance but it went very quickly. Without any support in terms of institutional reorganization, it became nothing.

At this moment the hospitals are closed because doctors are on strike. In Kinshasa the hospitals are not working. Medical doctors presented a memorandum to the government, the government didn't respond. As a matter of fact, they closed the hospitals. No running budget was given, no salaries, nothing. A medical doctor trained in Ottawa, for instance, or in Toronto, was being paid something around $100 or $150 U.S. What type of salary is that? Many of them were completely discouraged.

[*Traduction*]

La majorité des expatriés qui ont dirigé l'économie formelle du Zaïre ont fait leurs valises et se sont enfouis.

Les lumières s'éteignent à Kinshasa. On a l'impression que la noirceur arrive.

Est-ce que ce portrait de la situation est trop sombre, ou est-il exact?

M. Hamuli-Kabarhuza: Je pense que cette évaluation est claire et exacte. Elle n'est pas du tout exagérée.

M. Fretz: Si je vous ai bien compris, vous demandez pour votre pays des médicaments, des vivres et la pression internationale. Vous dites également que vous êtes reconnaissant des mesures qu'a prises le Canada. Permettez-moi de vous poser cette question: à la lumière de vos besoins, qui sont tellement pressants, quelle forme d'aide le Zaïre reçoit-il actuellement? Y a-t-il des ONG qui oeuvrent dans votre pays? Est-ce que l'ONU vous aide? Pourriez-vous m'expliquer ce que l'on est en train de faire?

M. Hamuli-Kabarhuza: Merci beaucoup de votre question. À l'heure actuelle, personne ne veut prendre de mesures importantes pour aider le Zaïre. Personne ne veut s'associer à de grands projets. Alors, l'appui accordé actuellement est très faible; parfois il est limité à Kinshasa. Les ambassades donnent un certain appui. Auparavant, elles avaient des programmes de développement. Étant donné que leur personnel est parti, elles ont dépensé le peu d'argent encore à leur disposition pour financer quelques programmes d'urgence, surtout à Kinshasa.

Quelques ONG qui travaillent avec nous et qui siègent au Conseil national du développement des ONG du Zaïre reçoivent des fonds, mais très peu, juste assez pour aider la population de Kinshasa pendant un mois ou deux. Mais le problème est tellement énorme qu'on n'a toujours pas fait d'évaluation de la situation au niveau national. Pourtant, les demandes affluent de toutes les régions du pays.

L'organisation Médecins sans frontières de Belgique et de France—je crois que c'est une organisation internationale—a essayé de procéder à une sorte d'évaluation à Kinshasa. Ces médecins ont été les premiers à apporter une aide médicale après le pillage de septembre. Tout le monde espérait qu'en trois ou quatre mois au maximum les choses redémarreraient, mais il ne s'est rien passé. C'est un grave problème.

Ils ont apporté une aide médicale, mais cela a été un feu de paille. Faute d'une réorganisation des institutions, cela n'est pas allé plus loin.

Pour l'instant, les hôpitaux sont fermés parce que les médecins sont en grève. À Kinshasa, les hôpitaux ne fonctionnent pas. Les médecins ont adressé un mémorandum au gouvernement qui n'a pas répondu. En fait, il a fermé les hôpitaux. Les médecins n'ont obtenu ni budget de fonctionnement, ni traitement, rien. Un médecin formé à Ottawa ou à Toronto par exemple touchait quelque chose comme 100$ ou 150$. C'est vraiment dérisoire. Beaucoup d'entre eux étaient complètement découragés.

[*Text*]

There is a need for a bigger assessment and a bigger program. But without any willingness for broad support it is hard to start it. We are there as local NGOs without any means, because support has been completely cut following the cut of corporations.

You know, NGOs and colleagues here in developed countries receive most of their funds from their governments. Since corporations are cut, they receive nothing; as a matter of fact, we receive nothing. It's hard for us to make any assessment, seeing the size of the country. What we've been telling them is that there is no assessment but they should please come to help us make an assessment. We could do it if we had some support.

A few churches are involved in medical support through Caritas, through traditional emergency structures based in churches. They receive some support from NGOs in Holland and Belgium, but still it's sometimes limited to just one part of the country and the rest is left like this. It's a difficult situation.

Mr. Fretz: I have two more questions. Is the World Health Organization in Zaire? As well, even if we as politicians, as a subcommittee, raise the level of interest regarding the plight of your country, what can be accomplished until the present regime is replaced?

People are reluctant to go in because of threats to their lives, for fear that aid will not go to the people who need it. It seems to me that we're in a catch-22 situation. Until the present regime retires or is replaced, what can we do, even if we do raise the level of interest with our own government?

• 1725

Mr. Hamuli-Kabarhuza: Thank you very much. About the first question—on the World Health Organization, apparently—I do not know if it has an office in Kinshasa. Actually, I have never checked, because it has not been very active in Zaire.

But UNICEF is much more active and involved. UNICEF has done some assessment of the needs, and is trying to mobilize some support in the outside world. From what I heard in the U.S., the U.S. aid is going to assist UNICEF. With a very limited budget, it is still hard for Zaire to have medical kits flown to different medical centres throughout the country. This needs to be supported, maybe. Through UNICEF, things can be done.

UNDP has reduced its personnel. It is not willing to work in any other place except on very limited programs in Zaire, in Kinshasa.

Yes, indeed, security cannot be guaranteed for everyone in Zaire. That is the reason why diplomatic missions say to their people that they cannot guarantee any security now, because things are not so clear. The feel for change is not clear on the side of Mobutu and his followers, so things are still a bit dangerous. But there are some people who are there, some volunteers—like MCC volunteers—who are still there and working with us. So people can still come and work a little bit; if they want to they can go, because we are in a process and we do not know exactly how it is going to go. When struggling against a dictatorship there have always been clashes. Because it is a new power that comes in, the

[*Translation*]

Il faut procéder à une évaluation plus générale et mettre en place un programme plus vaste. Mais il est difficile de lancer un tel programme sans un large appui. Nous sommes des ONG locales sans aucun moyen, parce que nous n'avons plus du tout d'aide depuis la fermeture des entreprises.

Vous savez, les ONG et nos collègues des pays développés sont essentiellement financés par leur gouvernement. Comme il n'y a plus de sociétés, il n'y a plus de financement, et en fait nous ne touchons rien du tout. Il nous est difficile de faire une évaluation vu la taille du pays. Nous leur demandons de nous aider à le faire. Nous pourrions le faire si nous avions de l'aide.

Quelques églises fournissent une aide médicale par le biais de Caritas, des structures d'urgence traditionnelles des églises. Elles ont un peu d'aide des ONG de Hollande et de Belgique, mais leur action reste souvent circonscrite uniquement par une partie du pays. C'est une situation délicate.

M. Fretz: J'ai deux autres questions à poser. L'Organisation mondiale de la santé est-elle présente au Zaïre? D'autre part, même si le sous-comité de politiciens que nous représentons réussit à attirer un peu plus l'attention sur la tragédie de votre pays, que peut-on faire tant que le régime actuel n'aura pas été remplacé?

Les gens ont peur de se rendre sur place parce qu'ils craignent pour leur vie et qu'ils pensent que l'aide n'ira pas aux personnes qui en ont besoin. J'ai l'impression que nous sommes coincés. Tant que le régime actuel n'aura pas disparu, que pourrons-nous faire, même si nous amenons notre gouvernement à s'intéresser de plus près à vos problèmes?

M. Hamuli-Kabarhuza: Merci beaucoup. Pour ce qui est de la première question au sujet de l'Organisation mondiale de la santé je crois, je ne sais pas si elle a un bureau à Kinshasa. Je n'ai jamais vérifié, car elle n'a jamais été très active au Zaïre.

En revanche, l'UNICEF est beaucoup plus active. Elle a fait une évaluation des besoins et elle essaie de recueillir de l'aide à l'extérieur. D'après ce qu'on m'a dit aux Etats-Unis, les Etats-Unis vont aider l'UNICEF. Comme le Zaïre n'a qu'un budget très restreint, il est très difficile d'expédier des trousses de traitement aux divers centres médicaux du pays. Nous avons besoin d'aide à ce niveau, et grâce à l'UNICEF, nous pouvons améliorer la situation.

Le PNUD a réduit son personnel. Il n'accepte de fonctionner que dans le cadre de programmes très restreints au Zaïre, à Kinshasa même.

Effectivement, on ne peut garantir la sécurité de personne au Zaïre. Les missions diplomatiques disent par conséquent à leurs ressortissants qu'elles ne peuvent pas garantir leur sécurité dans le climat d'incertitude actuel. Mobutu et ses partisans ne manifestent pas de volonté claire de changement, donc la situation est toujours dangereuse. Il reste cependant des gens, des bénévoles, comme les bénévoles du MCC, le Conseil de l'Église ménnonite, qui travaillent avec nous. Les gens peuvent encore travailler un peu; s'ils le veulent, ils peuvent partir, car nous ne savons pas exactement ce qui va se passer. La lutte contre une dictature provoque toujours des heurts. La mise en place d'un nouveau pouvoir

[*Texte*]

clash is inevitable, so we cannot advise that everyone come in. It is not complete peace. These forces need to find the necessary balance.

What we need is limited support—limited medical and food support. I think we need that. But what is mostly needed is support for transformation in the country—support for the democratic process. NGOs cannot replace the responsibility of a government. It is not the responsibility of NGOs to make the development of a country. There are very many of us in Zaire, and there are more than 700 NGOs in Zaire. But we feel we have nothing. It is the responsibility of the country—of a government—to make the development of the country, and we have no such government so far. We need to have that government, because that is its duty—and a good government, which rounds the richness of the country. This is basically what is more important for us, and in the quickest possible way, because we are losing lives—human beings.

That is what we need. We need support from you and we need support from our partners. At least they can tell our leaders that they probably have not sufficient experience. But, please—we can tell you that we went through that and you had better do this, because this is the best way, through our own experience. You must push harder.

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Hovdebo.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): I would just like a couple of clarifications. When you speak of your organization of national NGOs, are they local NGOs, and not international NGOs? Or do you work relative to them, or with them there? Maybe you could answer that one first, and then I have another.

Mr. Hamuli-Kabarhuza: Yes, thank you very much. Our council is just made of local NGOs, and we have the support of international NGOs.

• 1730

Why did we think it was important for us to have a special space? Because some of the issues we do raise are sometimes political issues and some of the international NGOs we work with are not willing to raise those issues within that context.

Some of the NGOs we tried to advocate within our country pulled out because it was so hard for them. You know, they were telling them, you people of Europe, you come here to give us lessons. They were told things like that when they were doing good work; it wasn't understood very well.

But as local NGOs, we can address those issues very, very seriously and hard, because we're fighting for our own rights. We are fighting for our own survival and the survival of the people. So we can address those and be a strong structure to help democratize the country.

[*Traduction*]

va inévitablement s'accompagner d'affrontements, et dans ces conditions on ne peut pas conseiller à des gens de venir dans le pays. Nous n'avons pas la paix totale. Il faut que ces forces trouvent l'équilibre nécessaire.

Ce qu'il nous faut, c'est une aide limitée, une aide médicale et alimentaire. C'est une chose. Mais le plus important, c'est de nous aider à transformer notre pays, et à évoluer vers la démocratie. Les ONG ne peuvent pas remplacer le gouvernement. Ce n'est pas aux ONG d'assumer la responsabilité du développement d'un pays. Nous sommes très nombreux au Zaïre, et il y a plus de 700 ONG dans le pays. Mais nous n'avons rien. C'est au pays, au gouvernement qu'il appartient de développer le pays, et pour l'instant nous n'avons pas ce genre de gouvernement. Nous avons besoin de ce genre de gouvernement, parce que c'est son devoir, nous avons besoin d'un bon gouvernement pour gérer correctement la richesse de notre pays. Voilà ce qui est important, et le plus vite possible, car pendant ce temps nous perdons des vies humaines.

C'est de cela dont nous avons besoin. Nous avons besoin de votre aide et de l'aide de nos partenaires. Eux au moins sont en mesure de dire à nos dirigeants qu'ils n'ont pas suffisamment d'expérience. Mais, s'il vous plaît, faites-le, car c'est la meilleure solution d'après notre propre expérience. Insistez.

M. Fretz: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur Hovdebo.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): J'aimerais vous demander deux précisions. Quand vous parlez de votre organisation d'ONG nationales, vous parlez d'ONG locales et non pas internationales? Ou voulez-vous dire que vous travaillez avec ces organisations internationales? Vous pourriez peut-être répondre à cette question et j'en aurai ensuite une autre.

M. Hamuli-Kabarhuza: Oui, merci beaucoup. Notre conseil est composé d'ONG locales, mais nous avons l'appui d'ONG internationales.

Pourquoi avons-nous pensé qu'il était important que nous ayons une place particulière? Parce que certains des problèmes que nous soulevons sont des problèmes d'ordre politique et que les ONG internationales avec lesquelles nous travaillons ne sont pas toujours disposées à soulever ce genre de questions.

Certaines des ONG que nous avons essayé d'implanter dans notre pays se sont retirées parce que c'était trop difficile. Vous comprenez, on disait à ces gens-là qu'ils venaient d'Europe nous donner des leçons. Ils essayaient de bien faire, et c'est le genre de choses qu'ils entendaient; la population ne comprenait pas ce qu'ils essayaient de faire.

En tant qu'ONG locales, nous pouvons en revanche nous attaquer très très sérieusement à ces problèmes, parce que ce sont nos propres droits que nous défendons. Nous nous battons pour notre propre survie et la survie de notre peuple. Nous pouvons donc nous attaquer à ces problèmes et servir de fondement solide pour la mise en place de la démocratie.

[*Text*]

I think it is very important that we have that. But we need the support of international NGOs to be able to speak about these things, because we need the exchange, we need the support, we need to see how other people are doing, etc., etc.

Mr. Hovdebo: And international governments, I guess.

Mr. Hamuli-Kabarhuza: Yes, of course.

Mr. Hovdebo: To get the attention of the world these days it seems you need to have something the world needs. What about the riches of your country? What about the copper and the cobalt, and so on, that were part of the basis of the wealth? Second, can the country feed itself under ordinary circumstances?

Mr. Hamuli-Kabarhuza: Yes, obviously. Zaire is a rich country. It is, and many of its minerals are very important in space industries, in different industries. In normal circumstances we can feed our own country. We can feed it. It's a rich country. We have most of the things there in the country. But we have no roads; we have no roads. We have milk even, but milk is being imported...well, is being smuggled today through Angola. But milk is in Kivu, where Canada supports the whole program, has an animal husbandry program. But those people, they throw their milk away because there is no one who can buy it. There is no infrastructure to help do that. Nothing.

Rice—we import rice from Thailand. About 400 kilometres from Kinshasa small farmers are producing rice; when it comes to Kinshasa it becomes higher than imported rice because imported rice is subsidized. Right? It becomes a little bit...I mean, the policies implemented by Mobutu did not help any sustainable development in our country. So what we need are better institutions, because the resources of Zaire are supposed to help the rest of Africa. Many countries around Zaire would...well, if the world would not need our resources because the world was developed and perhaps not needy of our resources, Africa needs the resources of Zaire.

Mr. Hovdebo: To follow along with the question we asked before relative to the present regime, is there any chance of Mobutu being replaced and is it likely to happen without fighting in the streets or without a rebellion of some sort, or a war of some sort? Is that likely to be the only way in which Mobutu will be replaced? I'm asking your opinion here, I guess, because I'm curious.

• 1735

Mr. Hamuli-Kabarhuza: Yes, it must be just a personal opinion.

Mobutu has given to the partners of our country the image that he is the only strong man, who has succeeded in bringing unity to the country, unifying the little tribes who were killing each other, etc. That's the image. If he goes, then it's chaos. Many people have now challenged Mobutu to go and we have understood that he wants to put chaos before going, because he is the only person who has guns, who has troops. They are trained and they are well fed. He has terrorized everybody.

[*Translation*]

Je pense que c'est très important. Nous avons cependant besoin de l'aide des ONG internationales pour parler de tout cela, parce que nous avons besoin de ces échanges, de cet appui, nous avons besoin de voir comment les choses se passent ailleurs, etc.

M. Hovdebo: Vous avez aussi besoin des gouvernements d'autres pays, je suppose.

M. Hamuli-Kabarhuza: Bien sûr.

M. Hovdebo: Pour attirer l'attention du monde de nos jours, j'ai l'impression que vous devez avoir quelque chose dont le reste du monde a besoin. Votre pays a des richesses? Vous avez du cuir et du cobalt, etc. qui ont contribué à faire la richesse de votre pays? Deuxièmement, votre pays est-il en mesure de subvenir normalement à ses besoins alimentaires?

M. Hamuli-Kabarhuza: Evidemment. Le Zaïre est un pays riche. Il a de nombreux produits miniers très importants pour les industries spatiales et diverses autres industries. En temps normal, nous pouvons nous nourrir. C'est un pays riche. Nous avons à peu près tout ce qu'il faut. Mais nous n'avons pas de routes. Nous avons du lait, mais c'est du lait importé... Enfin, actuellement on fait venir le lait en contrebande de l'Angola. Mais nous produisons du lait à Kivu, où il y a un programme d'élevage entièrement appuyé par le Canada. Mais on jette le lait parce que personne ne peut l'acheter. Il n'y a pas d'infrastructures, rien.

Le riz, nous l'importons de la Thaïlande. À 400 kilomètres environ de Kinshasa, on produit du riz dans de petites exploitations; mais ce riz, une fois arrivé à Kinshasa, coûte plus cher que le riz importé parce que celui-ci est subventionné. Vous comprenez? Cela devient un peu... Je veux dire, les politiques de Mobutu n'ont pas du tout contribué au développement durable de notre pays. Nous avons donc besoin de meilleures institutions, car les ressources du Zaïre devraient servir à aider le reste de l'Afrique. Il y a autour du Zaïre beaucoup de pays qui pourraient... Enfin, si le monde n'avait plus besoin de nos ressources, s'il pouvait s'en passer, l'Afrique, elle, en aurait besoin.

M. Hovdebo: Pour poursuivre la question posée tout à l'heure au sujet du régime actuel, y a-t-il une chance que Mobutu soit remplacé et que cela se fasse sans combats de rue, sans une rébellion quelconque ou une guerre quelconque? Cette confrontation est-elle le seul moyen de se débarrasser de Mobutu? Je vous demande cela à titre personnel, par curiosité.

M. Hamuli-Kabarhuza: Oui, ce doit être une opinion personnelle.

Pour les partenaires de notre pays, Mobutu projette l'image du seul homme fort, de celui qui a réussi à unifier le pays, à unifier toutes les petites tribus qui s'entre-tuaient auparavant. C'est l'image qu'il projette. Il veut laisser croire que son départ provoquerait le chaos dans le pays. Beaucoup de gens ont défié Mobutu de quitter son poste, mais il semble qu'il entraînera le pays dans le chaos plutôt que de partir, car lui seul possède des armes et dispose de troupes. Ces troupes sont bien entraînées et bien nourries. Il terrorise tout le monde.

[*Texte*]

Some people have been saying that they want the trial of Mobutu, they want a trial of this. I don't think this is what we want. Through the national conference we define a process, the process through which Mobutu would have to stop directing the country and challenge the others who would democratically propose themselves as candidates for presidential elections. This is the only thing we need. He has ended his mandate, but he doesn't want to go and doesn't want to give any chance to the country.

Today the national conference is there and the president represents the unity of the country. Today Mobutu doesn't represent any unity of the country. On the contrary, he looks like a danger. He doesn't represent any unity. Today Monsengwo represents that unity.

Mr. Hovdebo: So the image that he has tried to give the world or to give us, I suppose, that the appreciative people would re-elect him, because he would like to be re-elected—

Mr. Hamuli-Kabarhuza: Unless he cheats, Mobutu cannot be re-elected in Zaire. Even my own mother, who is lost somewhere in the mountains in Kivu, somewhere in a little cottage, knows that if we have lots of trouble today it's because of Mobutu. Even those small peasants anywhere in Zaire know that it is because of Mobutu that we have trouble.

What we need is support. If Mobutu goes, we need to control our army. This is for sure, because it might be manipulated. The country is so big, communication is very hard. It might be manipulated. We will probably not have total control of everything. That's why we will need some support from our partners, some people have been saying peace-keeping—not bases, but being sure that in case of any little trouble we could rely on our partners. But we don't think there will be any trouble.

The trouble would come from the special presidential division and the civil guard, which are the two militias trained by Mobutu and are strong and well equipped. Those are the two dangers. If Mobutu has to go, has to go now, we need to keep control of those two troops, because those are the two that might. . .many of the soldiers there are composed of people of the tribe.

They would probably be reluctant and probably be saying, well, maybe these people are going to kill us, they are going to start this. We need to keep control of that and we don't think there will be any trouble if the national conference goes well, if new responsibilities are given to people, if the transition period is well defined, and if Mobutu is is contained sufficiently so as not to be in a position to send in his own troops to create trouble where he would like to create it.

Mr. Hovdebo: You said the national conference, if it goes right. . . My understanding was that the national conference is not there any longer, that it has been eliminated, that there is no structure, that Mobuto has replaced it, that there's no such a thing as a democratic structure at the moment.

• 1740

Mr. Hamuli-Kabarhuza: No, it is. He has tried to suppress it but he forgot that people pushed for it. It was because of internal pressure that he was forced to call the national conference. He has tried since you have been there.

[*Traduction*]

Certains réclament un procès pour Mobutu. Ce n'est pas ce que nous recherchons. Grâce à la conférence nationale, nous avons élaboré un processus dans le cadre duquel Mobutu devra cesser de diriger le pays et de s'opposer à tous ceux qui briguent les suffrages aux élections présidentielles de façon démocratique. Voilà tout ce qu'il nous faut. Son mandat est terminé, mais il ne veut pas partir ni laisser de chance au pays.

Nous avons maintenant une conférence nationale et le président est censé représenter l'unité du pays. Mobutu n'est pas un symbole d'unité pour notre pays. Au contraire, il représente un danger. Il ne représente pas l'unité. Maintenant, c'est Monsengwo qui représente l'unité.

M. Hovdebo: Il a donc tenté de faire croire au reste du monde, à nous tous, je suppose, que les Zaïrois reconnaissants le rééliraient, car il aimerait être réélu. . .

M. Hamuli-Kabarhuza: À moins de tricher, Mobutu ne sera pas réélu au Zaïre. Même ma mère, qui vit dans un bled perdu dans les montagnes du Kivu, dans une très petite maison, sait que Mobutu est la cause de nos problèmes. Les petits paysans de toutes les régions du Zaïre savent que nous sommes en difficulté à cause de Mobutu.

Nous avons besoin de soutien. Si Mobutu part, il nous faudra contrôler l'armée. Cela ne fait aucun doute, car l'armée pourrait être manipulée. Le pays est immense et les communications extrêmement difficiles. L'armée pourrait être manipulée. Il est fort probable que nous ne pourrons tout contrôler. Voilà pourquoi nous avons besoin du soutien de nos partenaires; certains ont parlé d'une force de maintien de la paix—non pas de bases militaires, mais d'une assurance de la part de nos partenaires que nous pourrons compter sur eux. Mais nous n'anticipons pas de problèmes de ce genre.

Les difficultés proviendraient surtout de la division spéciale du président et de la garde civile, les deux milices formées par Mobutu qui sont fortes et bien équipées. Ce sont les deux menaces. Si Mobutu partait aujourd'hui, il nous faudrait pouvoir contrôler ces deux groupes, car ce sont elles qui. . . bon nombre de leurs soldats sont issus de la tribu.

Il est probable qu'ils seraient hésitants et qu'ils se diraient: la population tentera de nous tuer. Il nous faut pouvoir contenir la situation mais nous n'envisageons pas de trouble si la conférence nationale fonctionne bien, si de nouvelles responsabilités sont confiées au peuple, si la période de transition est bien définie et si on empêche Mobutu d'envoyer ses propres troupes pour créer des troubles là où il le souhaiterait.

M. Hovbedo: Vous dites que si la conférence nationale fonctionne bien. . . Je crois savoir que la conférence nationale n'existe plus, qu'elle a été éliminée, qu'il n'y a plus de structure, que Mobutu l'a remplacée et qu'il n'y a aucune structure démocratique à l'heure actuelle.

M. Hamuli-Kabarhuza: Non, elle existe encore. Il a tenté de la supprimer, mais il a oublié que les gens l'avaient réclamée. En raison de pressions internes, il s'est vu obligé de convoquer la conférence nationale. Depuis votre visite, il a

[*Text*]

He was obliged to announce that today, April 6, the national conference is to start. We haven't received any information yet as to whether it has started. Last week at least we know that the president, Archbishop Monsengwo, and the prime minister were to meet. Archbishop Mosengwo told the prime minister that they should meet at the People's Palace, where the national conference is to meet. Instead of coming there, the prime minister went to another palace, which is called the Marble Palace. Because he's the only one who can express himself on the radio and on television, he said "I was waiting for the president of the national conference. He didn't come". He was playing a kind of game.

The prime minister is the only one who can use the media. He said on the television that Archbishop Monsengwo didn't come. Archbishop Monsengwo wrote to him to meet at the People's Palace and he didn't go. He's playing a sort of stupid game. We don't know exactly what happened today, but we need to know a little bit more.

The Chairman: To conclude, I would like to explore your whole question of international pressure and how one increases international pressure.

On April 1 in the *Herald Tribune* there was an article by Keith Richburg of the *Washington Post* service. He parallels what you've been saying:

> Potentially one of the richest countries in Africa, a country with enough arable land and hydroelectric potential to feed and power the entire continent, Zaire has been stripped bare and left to wither.

This is something you have been saying and all the other background we've had suggests. He goes on:

> It is difficult to exaggerate the extent of the economic crisis here, a crisis brought on over the years by mismanagement, neglect and momumental official corruption. Diplomats and other observers here attribute the chaos largely to the policies of one man, President Mobutu Sese Seko...and to Mr. Mobutu's foreign backers and aid donors who overlooked his excesses because he was seen as a valuable Western ally on an unstable continent.

He then goes on to echo all of the things about the schools and the medical services and the chaos the country is in.

My experience in being in the region is that people tend to throw up their hands. There is the question of linkages and allies. I want to explore for a moment the question of the end of the Cold War and the historic linkage between Zaire and the United States. Perhaps you could share with us what you've learned in Washington about American intentions and the intentions of those interests which have an historic linkage with Mobutu and the regime there.

Mr. Hamuli-Kabarhuza: I was in the United States of America. I have to say that I didn't meet with Baker or any of the big people. I didn't have a chance to meet them. I met with a few staff members of some state people and

[*Translation*]

tenté de l'abolir. Mais il a été obligé d'annoncer que, aujourd'hui, le 6 avril, la conférence nationale commencerait. Nous ne savons toujours pas si tel a été le cas. Mais nous savons à tout le moins que le président, l'archevêque Monsengwo, et le premier ministre devaient se réunir. L'archevêque Monsengwo a indiqué au premier ministre qu'il le rencontrerait au Palais du peuple, là où la conférence nationale devait se tenir. Au lieu de s'y rendre, le premier ministre est allé à un autre endroit, ce que nous appelons le Palais de marbre. Il est le seul qui puisse s'exprimer à la radio et à la télévision et il en a profité pour dire: «J'ai attendu le président de la conférence nationale, il n'est pas venu.» C'est là le genre de jeu qu'il joue.

Le premier ministre est le seul à avoir accès aux médias. Il a annoncé à la télévision que l'archevêque Monsengwo ne s'était pas présenté au rendez-vous. L'archevêque Monsengwo lui avait demandé par écrit de le rencontrer au Palais du peuple, ce qu'il n'a pas fait. Il joue au plus fin. Nous ignorons ce qui s'est passé exactement aujourd'hui, et il nous faut en savoir davantage.

Le président: Pour conclure, j'aimerais explorer avec vous la question des pressions exercées par la communauté internationale et l'accroissement de ces pressions.

Le 1er avril, le *Herald Tribune* a publié un article de Keith Richburg, journaliste du *Washington Post*. Il faut écho à ce que vous dites:

> Le Zaïre, qui pourrait être un des pays les plus riches d'Afrique, un pays possédant suffisamment de terre arable et de potentiel hydro-électrique pour répondre aux besoins en nourriture et en électricité de tout le continent, a été dévasté et se dirige vers la ruine.

Vous en avez vous-même fait mention dans vos remarques. Il poursuit ainsi:

> On peut difficilement exagérer la portée de la crise économique du Zaïre, une crise provoquée par des années de mauvaise administration, de négligence et de corruption monumentale des fonctionnaires. Selon les diplomates et autres observateurs, ce chaos a été en grande partie provoqué par les politiques d'un seul homme, le président Mobutu Sese Seko... et aux étrangers qui l'ont soutenu et lui ont accordé leur aide financière, fermant les yeux sur ses excès en raison de sa réputation d'allié précieux du monde occidental dans un continent instable.

Il mentionne ensuite ce dont vous avez parlé en ce qui concerne les écoles, les services médicaux et le chaos dans lequel se trouve le pays.

D'après mon expérience dans cette région, les gens ont tendance à accepter la situation comme s'ils ne peuvent rien faire. Il y a la question des liens et des alliés, et je voudrais toucher quelques mots de la fin de la guerre froide et des liens historiques qui existent entre le Zaïre et les États-Unis. Vous pourriez peut-être partager avec nous ce que vous avez appris à Washington sur les intentions des Américains et de ceux qui entretiennent des liens historiques avec Mobutu et son régime.

M. Hamuli-Kabarhuza: Je suis allé aux États-Unis. Je dois cependant dire que je n'ai pas rencontré M. Baker ni de hauts placés. Je n'ai pas eu la chance de m'entretenir avec eux. J'ai rencontré des fonctionnaires, des représentants des

[*Texte*]

representatives who are much more interested in the the issue of Zaire and who have been struggling with us. Basically I went to see how far they have gone and tried to understand what is the American policy today. I tried to understand what they were doing today in terms of pressurizing, what is the position of their own structures.

• 1745

This might be a personal opinion, but what I came to understand is that the American Senate has actually passed the motion of not supporting the regime today because of its method of work. I came to understand that it was the same with the Congress. But people were reluctant, especially NGO people, about the position of the top executive in the United States. It wasn't terribly clear. It wasn't clear. They could not explain exactly what was the reason for that loss of clarity.

Zairians have been asking, many of the representatives have been asking Mr. Bush to drop, purely and simply, Mr. Mobutu. But it seems they have been receiving responses such as no, what if there is chaos now in that country? They are not ready to take responsibility for any trouble in the country and so on. I asked if they asked him to have a more progressive policy.

It is through the mechanisms that will be set up that Mobutu will leave and that new people will take over the responsibilities of the country through institutions that will be set up. It is not a problem of one person, it is a problem of strong and better institutions in the country.

But of course I didn't have any answer. This is actually what I went for.

The Chairman: I just wanted to conclude by asking, for example, whether the Canadian embassy should continue to be open. Should we close our embassy?

You've said that there's a need for pressurizing the government and showing displeasure. On the other hand, the urgent need for food and medicines and some channelling and some support for the churches and the non-governmental organizations—we have gone through this in strategies on South Africa in the question of pressure to end apartheid.

One of the questions to be wrestled with as you meet with non-governmental organizations is how do we meet the needs of innocent people, the millions who are suffering under regimes that resist the elements? In *The Globe and Mail* of November 12, writer Phillip Van Niekerk suggests that:

> Most of the politicians who now find themselves in the opposition camp grew up and received their political grounding at Mr. Mobutu's knee.
>
> Privately, some are willing to concede that Mr. Mobutu still maintains some form of a psychological hold on the opposition—a fear mingled with hate.

It goes on to suggest that there is not much use in putting much hope in that structure.

[*Traduction*]

états et d'autres qui s'intéressent beaucoup au Zaïre et qui nous ont soutenus dans notre lutte. Essentiellement, je voulais savoir où ils en étaient et tenter de comprendre la politique américaine actuelle. Je voulais savoir quelles sont les pressions qui peuvent être exercées et quelle est leur position.

Ce n'est que mon opinion personnelle, mais j'ai cru comprendre que le Sénat américain a adopté une motion dans laquelle il refuse de soutenir le régime actuel en raison de ses méthodes. Je crois savoir que le Congrès a fait de même. Mais on a hésité, les représentants des ONG plus particulièrement ont hésité à m'expliquer la position des hauts fonctionnaires des États-Unis. Tout cela n'était pas très clair et ils n'ont pu m'expliquer pourquoi leur position n'était pas plus nette.

Beaucoup de Zaïrois et de leurs représentants ont demandé à M. Bush d'abandonner tout simplement M. Mobutu. Mais il semble qu'on leur a répondu qu'on craignait de jeter ainsi le pays dans le chaos. On refuse d'assumer la responsabilité des difficultés éventuelles du pays. J'ai voulu savoir si on lui avait demandé d'adopter une politique plus progressiste.

Ce n'est qu'en créant des mécanismes précis qu'on forcera Mobutu à partir et que d'autres pourront diriger le pays par l'entremise de nouvelles institutions. Ce qu'il nous faut, ce n'est pas une personne mais des institutions solides et efficaces.

Évidemment, je n'avais pas de réponse. C'est pourquoi j'ai fait cette visite.

Le président: J'aimerais conclure en vous demandant si, par exemple, l'ambassade du Canada au Zaïre devrait demeurer ouverte. Devrions-nous fermer notre ambassade?

Vous avez dit qu'il faut exercer des pressions accrues sur le gouvernement et exprimer notre insatisfaction. En revanche, il y a un besoin urgent de nourriture et de médicaments et il faut assurer le soutien des églises et des organismes non gouvernementaux dans ce domaine—c'était le cas également en Afrique du Sud lorsqu'il a été question d'exercer des pressions pour qu'on mette fin à l'apartheid.

Lorsqu'on fait affaire avec des organismes non gouvernementaux, il faut se demander comment on peut répondre aux besoins des millions d'innocents qui souffrent à cause de ces régimes qui résistent aux pressions extérieures? Dans le *Globe and Mail* du 12 novembre, Phillip Van Niekerk relate ce qui suit:

> La plupart des politiciens de l'opposition ont grandi et ont reçu leur formation politique sous la férule de M. Mobutu.
>
> En privé, certains admettent que M. Mobutu exerce encore une forme d'emprise psychologique sur l'opposition—une forme de crainte mêlée de haine.

On poursuit ensuite en déclarant qu'il serait imprudent d'espérer trop de cette structure.

[*Text*]

One of the questions I want to pose, knowing that we don't have any instant answer—but we have shared this testimony and this agony—is that as you talk to Canadian counterparts and others, how should the Canadian government do more? Some actions have been taken.

• 1750

Secondly, to meet human need what are the channels and how can we do that in a way that will get it to the people most in need?

Third, what are the African channels, the OAU, the other regional pressures that are being brought to bear? Because if we look at the continent and hear testimony across the continent, whether it's Somalia or in other areas, one of the questions that Canadians are anxious to know is how, in so many cases like Zaire with so much human tragedy, we can be effective.

It may be that you have and can encourage the churches and the non-governmental section. The churches are giving leadership across the continent. We've seen it in Cape Verde, in Congo, in Gabon, in Togo, in Zambia and most recently in Malawi. It could be that coming together out of some solidarity. . .and in those countries that are now in transition there can be some solidarity that can move the OAU and bring a voice to the UN where Canada can add its voice.

I want to thank you very much for bringing your testimony to us. I assure you that as we look at the trends across the continent this will be an important part of our record and will be shared through the Hansard with many of the NGOs and public that you may not see directly but to whom I know the testimony you have brought us will be of interest. Thank you very much.

Mr. Hamuli-Kabarhuza: Thank you.

The Chairman: This committee is adjourned.

[*Translation*]

Nous avons entendu votre témoignage et nous partageons les souffrances dont vous avez fait état. Je sais que vous ne pourrez probablement pas me répondre instantanément, mais j'aimerais savoir, puisque vous vous êtes entretenu avec vos homologues canadiens et d'autres, si le gouvernement canadien ne pourrait pas faire plus? Des mesures ont déjà été prises.

Deuxièmement, quelles voies s'offrent à nous pour apporter l'aide humanitaire et comment pouvons-nous nous assurer qu'elle sera accordée à ceux qui en ont le plus besoin?

Troisièmement, quels sont les organes africains, tels que l'OUA et autres organismes régionaux, qui exercent des pressions sur le Zaïre? Lorsque nous examinons la situation de ce continent et que nous entendons des témoignages de toutes les régions, que ce soit de la Somalie ou d'autres pays, nous, à titre de Canadiens, voulons surtout savoir comment nous pouvons agir efficacement pour alléger la souffrance humaine dans des pays comme le Zaïre.

Peut-être avez-vous déjà encouragé les églises et les organismes non gouvernementaux et que vous continuerez de le faire. Les églises sont de véritables chefs de file dans tout le continent. Nous l'avons constaté au Cap Vert, au Congo, au Gabon, au Togo, en Zambie et, plus récemment, au Malawi. Peut-être que, par solidarité... peut-être que ces pays en transition pourraient accentuer la solidarité au sein de l'OAU et, aux Nations Unies, faire un front commun auquel le Canada pourrait se joindre.

Je vous remercie beaucoup pour votre témoignage. Je vous assure que nous allons surveiller les tendances dans ce continent. Le public, que vous ne pouvez voir mais qui s'intéresse à votre point de vue, et les ONG pourront lire votre témoignage dans notre procès-verbal. Vos observations en constitueront une partie importante. Merci beaucoup.

M. Hamuli-Kabarhuza: Merci.

Le président: La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the National Council of Development NGOs of Zaire:

Beaudoin Hamuli-Kabarhuza, General Secretary.

TÉMOIN

Du Conseil national du développement des ONG du Zaire:

Beaudoin Hamuli-Kabarhuza, secrétaire général.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 20

Thursday, April 9, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 20

Le jeudi 9 avril 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in Kenya

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la situation au Kenya

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 9, 1992
(28)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 9:50 o'clock a.m. this day, in Room 208, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Girve Fretz, André Harvey, Walter McLean, Christine Stewart.

Other Member present: Stan Hovdebo.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

Witnesses: From the Nairobi Law Monthly: Gitobu Imanyara, Editor in Chief. *From the Forum for the Restoration of Democracy:* Raila Odinga, Vice-Chair, General Purposes Committee. *From the Department of External Affairs and International Trade:* Richard Chapple, Anglophone Africa Relations Division.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee commenced consideration of conditions in Kenya.

Gitobu Imanyara made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

By unanimous consent, it was agreed,—That the documents tabled by Gitobu Imanyara be appended to this day's *Minutes of Proceeding and Evidence.* (*See Appendix "DEVE-11".*)

At 11:21 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 9 AVRIL 1992
(28)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 9 h 50, dans la salle 208 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Girve Fretz, André Harvey, Walter McLean, Christine Stewart.

Autre député présent: Stan Hovdebo.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: Du Nairobi Law Monthly: Gitobu Imanyara, éditeur en chef. *Du Forum pour la restoration de la démocratie:* Raila Odinga, vice-président, Comité général. *Du ministère des Affaires étrangères et du commerce extérieur:* Richard Chapple, Direction des relations avec l'Afrique anglophone.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité entreprend une étude de la situation au Kenya.

Gitobu Imanyara fait un exposé et, avec les autres témoins, répond aux questions.

Du consentement unanime, il est convenu,—Que les documents déposés par Gitobu Imanyara figurent en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* d'aujourd'hui (*voir Appendice «DEVE-11»*).

À 11 h 21, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Thursday, April 9, 1992

• 0942

The Chairman: Order. While we are waiting—and our witness is on the way—we might take a moment to do a bit of business. We have prepared some background. We are missing only Peter McCreath, and the committee on arms is meeting at 9.30 a.m. He tells me that they have about another three weeks and then they will be winding up and he will be back with us.

I had asked our staff to remind us of whom we have seen in this exercise, and we have this *note de service*. We are open to any suggestions from the committee, but our thought at the moment is to have two more meetings. Reverend Beyers Naude, the General Secretary of the South African Council of Churches, will be here on the 27th at 4.30 p.m., and then in the evening we will have a panel discussion trying to pull together democracy and human rights aspects of southern Africa and Africa generally.

Our witness today will talk a bit about the situation in Kenya relative to that, so in a sense it is a case study. We had Zaire earlier in the week, which again was a case study of the struggle around democracy and development.

Unless the members of the committee feel that there are gaps, that would allow us to try to have the staff review that testimony and come back to look at some of the themes.

Maybe, Karen, you could give us an outline of how you would like to approach that.

Ms Karen McBride (Committee Reseacher): Certainly. I have proposed that on Monday, May 11, or earlier if the committee is able, if you feel that no further meetings are necessary, we should have a thorough discussion of themes and potential recommendations. For the staff, it is a much easier process to draft a document if we have a sense of the major themes on which the committee would like to touch. About a week and a half later, we would come back to you with a draft document and we would have a discussion of it and then make any changes or amendments.

• 0945

The Chairman: So we're tentatively looking at some discussion about the themes in camera on May 11. Then we would come back somewhere after the holiday weekend, maybe on May 20, on a Wednesday.

Ms McBride: If there are no further meetings, we could move that discussion of themes up a week, to May 4.

The Chairman: On May 4 we have Sri Lanka—

Ms McBride: In the evening. In the afternoon we could potentially have a discussion of themes for the—

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le jeudi 9 avril 1992

Le président: Je déclare la séance ouverte. En attendant que notre témoin arrive, nous pouvons travailler un peu. Nous avons préparé un document de travail. Seul Peter McCreath est absent, et le Comité sur les armes se réunit à 9h30. Peter m'a dit que les travaux de ce comité se termineront dans trois semaines et qu'ensuite, il sera de nouveau parmi nous.

J'ai demandé à notre personnel de nous rappeler qui sont les témoins que nous avons entendus, et nous avons obtenu cette note de service. Les suggestions des membres du comité sont les bienvenues, mais, pour l'instant, je propose que nous tenions deux autres réunions. Le révérend Beyers Naude, secrétaire général du Conseil sud-africain des Églises, sera ici le 27 à 16h30; ensuite, dans la soirée, nous aurons un débat en groupe sur la démocratie et les droits de la personne en Afrique australe et dans l'Afrique en général.

Notre témoin d'aujourd'hui va nous parler un peu de la situation au Kenya à cet égard; par conséquent, dans une certaine mesure, il s'agit d'une étude de cas. Au début de la semaine, il était question du Zaïre; une fois de plus, c'était une étude de cas sur la lutte pour la démocratie et le développement.

À moins que les membres du comité n'estiment que nos données sont incomplètes, nous pourrions demander à notre personnel d'examiner ce témoignage, et nous reviendrions étudier certains des thèmes.

Karen, pouvez-vous nous proposer une façon d'aborder ce travail?

Mme Karen McBride (attachée de recherche du Comité): Certainement. J'ai proposé que le lundi 11 mai, ou plutôt si le comité le peut et si vous estimez qu'il n'est pas nécessaire de tenir d'autres réunions, nous organisions un débat en profondeur sur les thèmes et les recommandations possibles. Pour le personnel, il est beaucoup plus facile de rédiger un document si nous avons une idée des thèmes principaux que le comité voudrait aborder. Une dizaine de jours plus tard, nous reviendrions vous proposer une ébauche dont nous discuterions et à laquelle nous apporterions des changements ou des modifications.

Le président: Disons donc qu'en principe, le 11 mai, nous allons discuter des thèmes à huis clos. Ensuite, nous reviendrons après le week-end de congé, peut-être le mercredi 20 mai.

Mme McBride: S'il n'y a pas d'autres réunions, nous pourrions examiner les thèmes une semaine plus tôt, c'est-à-dire le 4 mai.

Le président: Le 4 mai, nous étudierons le cas du Sri Lanka. . .

Mme McBride: En soirée. Dans l'après-midi, nous pourrions discuter des thèmes pour le. . .

[*Texte*]

The Chairman: I'm in your hands now. Maybe we should see who can be here. The suggestion that's being made is we could have a discussion, a sort of editorial meeting, on May 4.

You're away on May 4? Can we all be here on May 11? For that meeting particularly, I would like to have everyone, if possible. Which is a better time, 4.30 p.m. or 7.30 p.m. on May 11—4.30?

Mrs. Stewart (Northumberland): Yes, just because I have my usual meeting conflict.

The Chairman: We would like to have a good discussion. Maybe we'll say—

Mrs. Stewart: What about 5 p.m.? Is that a possibility if it's a short meeting?

Mr. Fretz (Erie): Do we have anything else on that evening?

The Chairman: We just don't know if we have a vote.

Mr. Fretz: If it would suit Christine better if we started at 5 p.m. . .and if we didn't finish, then meet after dinner. Would that be possible?

The Chairman: We'll come back either after the vote or. . . It may get people freed up for the evening.

All right, we're looking at May 11 at 5 p.m. We're looking at themes. Then we'd come back on Wednesday afternoon—May 20?

Ms McBride: That should allow enough time for translation.

The Chairman: Let's tentatively put in that we're coming back to start to look at the first draft of the report on May 20. We'll review that again. I want to see if we can have as many as possible from the committee for those two meetings, obviously. That would be an afternoon, if that's all right.

In between, we have the Sri Lankan meeting. Is that a double meeting?

Ms McBride: That's right.

The Chairman: It's at 4.30 p.m. and at 7.00 p.m., because we have our own members of the committee who went to Sri Lanka and we have some of the other NGOs.

For the others, we have now a meeting with the Prime Minister of Burma on June 8. If you could circle that one, Myanmar and NGOs. . . It was one of the issues on the human rights committee in Geneva.

On Thursday, May 7, at 9.30 a.m.—that will be before the main committee—we have estimates for CIDA. Since that's our mandate, it's really under the rubric of the entire committee, but we're asked to be there. That's External Affairs estimates.

• 0950

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humbolt): This is maybe a little extraneous, but I wonder if there is any possibility of an extra meeting. I hate to consider or even suggest it under the circumstances. I really would like to have a briefing from the

[*Traduction*]

Le président: Je m'en remets à vous. Il faudrait peut-être voir qui sera là. Karen propose d'avoir un débat, un comité de rédaction en quelque sorte, le 4 mai.

Serez-vous absents le 4 mai? Serons-nous tous présents le 11 mai? Pour cette réunion en particulier, j'aimerais que tous les membres du comité soient présents, s'il y a moyen. Quelle heure vous convient le mieux, 16h30 ou 19h30 le 11 mai. . . 16h30?

Mme Stewart (Northumberland): Oui; seulement, j'ai mon conflit d'horaires habituel.

Le président: Nous aimerions avoir un bon débat. Disons peut-être. . .

Mme Stewart: Et si on se réunissait à 17 heures? Est-il possible de tenir une courte réunion?

M. Fretz (Erie): Y a-t-il autre chose ce soir-là?

Le président: Nous ne savons pas encore s'il y aura un vote.

M. Fretz: Si cela convient mieux à Christine que nous commencions à 17 heures. . . Et si nous ne terminons pas, nous pouvons nous réunir après le dîner. Cela est-il possible?

Le président: Nous reviendrons soit après le vote, soit. . . Cela pourrait nous libérer pour la soirée.

Bon, nous nous réunirons le 11 mai à 17 heures pour étudier les thèmes. Ensuite nous reviendrons le mercredi après-midi. . . le 20 mai?

Mme McBride: Cela nous donnera assez de temps pour la traduction.

Le président: À titre provisoire, disons que nous reviendrons le 20 mai pour amorcer l'étude de la première ébauche du rapport. Nous l'étudierons encore. Je vais voir si nous pourrons avoir le plus possible de membres du comité à ces deux réunions-là. Ce sera un après-midi, si vous n'y voyez aucun inconvénient.

Entre temps, nous aurons la réunion sur le Sri Lanka. Sera-ce une réunion double?

Mme McBride: Oui.

Le président: Ce sera à 16h30 et à 19 heures, car nous recevrons les témoignages des membres de notre comité qui sont allés au Sri Lanka, ainsi que ceux de certaines ONG.

Par ailleurs, nous recevrons le premier ministre de Birmanie le 8 juin. Prenez en note, Myanmar et les ONG. . . C'était l'une des questions abordées par la Commission des droits de l'homme à Genève.

Le jeudi 7 mai à 9h30—avant la réunion du comité principal—nous étudierons le budget des dépenses de l'ACDI. Cela fait partie de nos attributions, mais en fait, c'est inscrit à l'ordre du jour de l'ensemble du comité; mais on nous a demandé d'être présents. Il s'agit du budget des dépenses des Affaires extérieures.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humbolt): Ma question pourrait être un peu hors de propos, mais je me demande s'il serait possible d'organiser une réunion supplémentaire. Compte tenu de la situation, j'ai peut-être tort d'envisager

[*Text*]

NGOs in the field to a certain extent and CIDA and External relative to the effects and the extent of what we're doing about the drought in the whole section of West Africa from the Horn to the Cape.

The Chairman: If you will leave that with us we'll try to see whether we can have a follow-up review on the drought. I'm hoping to be at some briefings tomorrow in Rome with at the FAO so I'll also see what we can learn there. We'll make a note of that and try to see who is the most knowledgeable person on that. We also may have a chance to raise some of those concerns under estimates.

Mr. Hovdebo: NGOs back here in Canada who have been in the field are reporting pretty bad situations.

The Chairman: Yes.

Mrs. Stewart: [*Inaudible—Editor*]. . .on an official visit.

The Chairman: No.

Mrs. Stewart: It's touchy, isn't it.

The Chairman: It is, but I've been in touch with the Centre on Human Rights and I think they are sponsoring a visit. There are a series of NGOs and others. . . I think I have that right. It gives us a chance to look a little more deeply at that.

I want to officially convene our meeting for hearing testimony this morning. Welcome to our guests. This has been a special moment on Parliament Hill with the annual prayer breakfast and therefore you see many people coming and going from the parliamentary and diplomatic community. If you had some difficulty finding your way up there's a good deal of activity in this corner of the Hill this morning.

We are pleased to welcome, from the *Nairobi Law Monthly*, Gitobu Imanyara. I sometimes can get my tongue around west African names and maybe not so easily as some east African names. And Raila Odinga is the vice-chair of the general purposes committee for FORD, which is with the opposition coalition in Kenya.

Our guests will know we are reviewing Canadian policy relating to Africa generally with the focus on southern Africa, among the themes looking at the linkage between democratic development and development assistance. We've been following with interest the reports of transition and evolution in Kenya. We welcome your comments to us, and after members of the committee will want to invite either some additional information or may have some questions. We have roughly an hour, and we would like to make sure members have an opportunity to pose some questions. So we look forward to your testimony and thank you for coming.

Mr. Gitobu Imanyara (Nairobi Law Monthly): Thank you very much. It's a pleasure for me and Mr. Raila Odinga to be here.

[*Translation*]

ou même de proposer une telle option. Je voudrais bien que les ONG qui sont, dans une certaine mesure, engagés sur le terrain, ainsi que l'ACDI et les Affaires extérieures, viennent nous dire quels sont les effets de leurs activités visant à combattre la sécheresse dans toute l'Afrique occidentale de la Corne de l'Afrique jusqu'au Cap.

Le président: Si vous permettez, nous allons essayer de voir si nous pouvons étudier la suite du problème de la sécheresse. Je compte assister demain, à Rome, à des réunions d'information à la FAO, et je verrai ce que nous pourrons y apprendre. Nous en prendrons note et nous essaierons de savoir qui est le mieux informé en la matière. De plus, nous aurons peut-être l'occasion d'aborder certaines de ces préoccupations lors de l'étude du Budget des dépenses.

M. Hovdebo: D'après les ONG canadiennes qui ont été sur le terrain, la situation est très grave.

Le président: En effet.

Mme Stewart: [*Inaudible—Éditeur*]. . . lors d'une visite officielle.

Le président: Non.

Mme Stewart: C'est délicat, n'est-ce pas?

Le président: En effet mais j'ai communiqué avec le Centre pour les droits de l'homme et je crois qu'ils sont en train de financer une visite. Il y a un ensemble d'ONG et d'autres. . . Je crois que j'en ai le droit. Cela nous donne une occasion d'examiner la question un peu plus en profondeur.

Je déclare officiellement ouverte notre séance de ce matin. Bienvenue à nos invités. Ce matin, sur la Colline parlementaire, nous vivons un moment spécial avec le déjeuner-prière annuel; par conséquent, il y a beaucoup de députés et de membres du Corps diplomatique qui vont et viennent. Si vous avez eu des difficultés à vous retrouver ici, c'est parce qu'il y a beaucoup d'activité de ce côté-ci de la Colline ce matin.

Nous sommes ravis d'accueillir M. Gitobu Imanyara, du *Nairobi Law Monthly*. Parfois, je réussis à bien prononcer les noms d'Afrique occidentale, mais ce n'est peut-être pas si facile en ce qui concerne certains noms d'Afrique orientale. Nous recevons également Raila Odinga, vice-président du Comité des Affaires générales du FORD, qui est la coalition des mouvements d'opposition au Kenya.

Signalons, à l'intention de nos invités, que nous sommes en train d'examiner la politique canadienne à l'égard de l'Afrique en général, en mettant l'accent sur l'Afrique australe; entre autres sujets, nous étudions les liens entre le développement démocratique et l'aide au développement. Nous suivons attentivement les rapports sur la transition et l'évolution au Kenya. Pour commencer, nous allons entendre votre témoignage, et ensuite, les membres du comité demanderont des informations supplémentaires ou poseront quelques questions. Nous avons une heure à peu près, et nous tenons à ce que les membres du comité aient l'occasion de poser quelques questions. Nous vous remercions d'être venus; je vous passe maintenant la parole.

M. Gitobu Imanyara (Nairobi Law Monthly): Merci beaucoup. C'est un plaisir, pour M. Raila Odinga et moi-même, d'être ici.

[*Texte*]

As you know, Kenya is now officially a multi-party country. We have the ruling party Kenyan African National Union. The main opposition party is the Forum for Restoration of the Democracy, FORD in short. In adddition to that, we have three other political parties. The one worth mentioning is the Democratic Party, which is led by former vice-president Mwai K'ibaki.

• 0955

When President Moi introduced legislation allowing the formation and registration of opposition parties, he made it clear in his public statements and his interviews with the world media that the decision was a result of intense pressure brought on him by the donor community, international human rights groups, and the international media. He predicted that as soon as this legislation was introduced, Kenya would erupt into an ethnic country with more than 50 political parties, all of them based on tribes, that there would be eruptions of tribal violence, and that the country would disintegrate. He was in no doubt that would be the result. He said he was sure the country would be back to a one-party regime in a matter of time.

Shortly after the passing of this law that allowed the formation of many political parties, the main pressure group, which was FORD, registered itself as an opposition party. Despite the president's predictions of the country breaking apart, there were in fact no political parties formed on tribal or ethnic lines. The two main political parties, FORD and DP, drew their support from all parts of the country. They are all very national in outlook. There was no eruption of violence, and the president was concerned that his predictions may actually not hold true.

What we have noticed over the last three months are a series of politically instigated acts of violence in areas bordering the president's home district in western Kenya. Journalists who have been there, priests who had parishes situated in that region, including the Roman Catholic Church, which is basically conservative and has not been at the forefront of the democratic reform process in Kenya, have all come out and identified the problems in western Nyanza province as instigated by security forces from the ruling party KANU.

When journalists were sent to the regions where this violence was erupting, they reported interviews with villagers and communities that had lived together for sometimes as long as 40 years without any friction, without any fighting, who suddenly were reportedly fighting. Journalists were able to show that these incidents were instigated and perpetrated by well-armed and seemingly well-trained groups dressed in civilian clothes who would go into a particular area of the country, in most cases at six in the evening. The local administration had declared a curfew, after which outsiders and journalists were not allowed. They would move into these areas and terrorize the Kalenjin. Kalenjin is a tribe

[*Traduction*]

Comme vous le savez, le Kenya est officiellement un pays multipartite. Nous avons le parti au pouvoir, le Kenya African National Union. Le principal parti d'opposition est le Forum for Restoration of the Democracy, FORD. En outre, nous avons trois autres partis politiques. Celui qui mérite d'être mentionné est le Democratic Party, dirigé par l'ancien vice-président, monsieur Mwaï K'ibaki.

Quand le président Moï a fait passer une loi autorisant la création et l'inscription des partis d'opposition, il a dit clairement dans ses déclarations publiques et dans ses entrevues avec la presse internationale, que la décision découlait des pressions intenses exercées sur lui par les donateurs, les mouvements internationaux de défense des droits de la personne et la presse internationale. Il a prédit que si cette loi était adoptée, le Kenya ne tarderait pas à devenir un pays tribaliste avec plus de 50 partis politiques représentant autant de tribus, qu'il y aurait des manifestations tribales violentes, et que le pays se désagrégerait. Pour lui, ce scénario ne faisait l'objet d'aucun doute. M. Moï a ajouté que le Kenya reviendrait à un régime de parti unique en peu de temps.

Peu après la promulgation de cette loi qui a permis la création d'un grand enombre de partis politiques, le principal groupe de pression, c'est-à-dire le FORD, s'est inscrit comme parti d'opposition. En dépit des prédictions du président selon lesquelles le pays se désagrégerait, aucun parti politique ne s'est fondé sur des bases tribales ou ethniques. Les deux principaux partis politiques, le FORD et le DP, se sont implantés dans toutes les régions du pays. Ce sont des partis d'envergure vraiment nationale. Il n'y a pas eu de recours à la violence, et le président s'est inquiété que ses prédictions ne se réalisent pas.

Au cours des trois derniers mois, nous avons assisté à une série d'actes de violence d'instigation politique dans les régions limitrophes du district natal du président, dans l'ouest du pays. Des journalistes qui ont été sur place, des prêtres dont les paroisses sont situées dans cette région, y compris l'Église catholique romaine, qui est fondamentalement conservatrice et qui n'a pas été à l'avant-garde de la lutte pour la réforme démocratique au Kenya, ont tous déclaré ouvertement que les problèmes qui se posaient dans la province du Nyanza, dans l'ouest du pays, étaient causés par des forces de sécurité du KANU, le parti au pouvoir.

Quand on a envoyé des journalistes dans les régions où cette violence avait lieu, ils ont rapporté que des villageois et des collectivités qui avaient vécu longtemps ensemble, parfois pendant 40 ans, sans aucune friction, sans aucune lutte, étaient soudainement opposés les uns aux autres. Les journalistes ont pu démontrer que ces incidents étaient provoqués et perpétrés par des groupes de civils bien armés et apparemment bien entraînés, qui s'attaquaient à une certaine région précise du pays et, dans la plupart des cas, à 18h00. L'administration locale avait décrété un couvre-feu, après lequel les étrangers et les journalistes ne pouvaient pas circuler. Ces groupes allaient dans ces régions et terrorisaient

[*Text*]

from which the president comes. These groups would warn members of the other tribes, basically the Luos, Luhyas, and Kikuyus, who had settled in this region shortly after independence, to leave within 24 hours. And they would warn that they would visit the following day or after three days, depending on the kind of notice given.

At the expiry of the period when these people would give notice, they would then go again at night, after the local administration had declared a curfew, and raze homes to the ground. They would kill several families and leave their bodies outside. Then the following morning the government would invite the press to photograph them, in a carefully planned exercise, so that they can then prove to the world that what the president had predicted is happening.

• 1000

Two weeks ago the Roman Catholic bishops issued a very strongly worded protest note, identifying the problem in the region and clearly laying the blame on the government. The government has not responded.

Our biggest fear is that President Moi, who is faced with constitutional requirements to hold a multi-party election before next March, is worried that he will lose in the same manner that President Kaunda lost in Zambia. He is doing everything possible to create a state of emergency that would enable him to declare a state of emergency and postpone the elections, or hold an election in a situation that will result in his being returned to office.

In these circumstances, he has banned all political rallies. He has said that the opposition may not hold any political rallies in any part of the country, notwithstanding the fact that he, his ministers, and officials of the ruling party are travelling across the country campaigning for the president, and blaming the opposition parties, human rights groups like lawyers and judges, for the violence that has been seen in parts of the country.

Right now, for example, President Moi's vice-president is in Washington. The week before he was in London. His message is that we've done everything that the western nations demanded of us; we have our reform process in place. We would like reinstatement of the aid that has been cut off; we would like not only reinstatement but also additional help.

President Moi has publicly acknowledged the existence of multi parties, but on the ground he has banned political rallies. President Moi has lifted the ban on some of the opposition newspapers. *The Nairobi Law Monthly* has withdrawn the sedition charges, for example, that I was facing, and others. He has restored my passport and I've been able to travel, but at the same time, it's two steps forward, one step backward. We've had many other journalists arrested, interrogated, released after being warned not to carry stories that are critical to the government.

[*Translation*]

les Kalenjins, tribu dont le président est originaire. Ils sommaient les membres des autres tribus, surtout les Luos, les Luhyas et les Kikiyus, qui s'étaient établis dans cette région peu après l'indépendance, à déguerpir dans les 24 heures. Ils les prévenaient qu'ils reviendraient le lendemain ou dans trois jours, selon le cas.

Après l'expiration de l'ultimatum, ils revenaient la nuit, pendant le couvre-feu décrété par l'administration locale et rasaient les maisons. Ils tuaient plusieurs familles et laissaient les corps à l'extérieur. Le lendemain matin, le gouvernement a invité la presse à les photographier, suivant un scénario soigneusement organisé, afin de prouver au monde entier que les prédictions du président sont en train de se réaliser.

Il y a quinze jours, les évêques catholiques ont publié une note de protestation très musclée, dans laquelle ils ont présenté le problème existant dans la région et en ont imputé clairement la responsabilité au gouvernement. Le gouvernement n'a pas répondu.

Ce que nous craignons le plus, c'est que le président Moï, qui est tenu, en vertu des exigences constitutionnelles, d'organiser des élections multipartites avant mars prochain, craignant de perdre de la même façon que le président Kaunda en Zambie, ne ménage aucun effort pour créer un état d'urgence qui lui permettrait de déclarer l'état d'urgence et de reporter les élections, ou d'organiser des élections dans des conditions telles qu'il sera assuré de revenir au pouvoir.

Pour ce faire, il a interdit tous les rassemblements politiques. Il a interdit à l'opposition de tenir des rassemblements politiques dans quelque partie du pays que ce soit, même si lui, ses ministres et les dirigeants de son parti sont en train de sillonner le pays pour faire campagne en faveur du président, et pour accuser les partis d'opposition, les mouvements de défense des droits de la personne, les avocats et les juges d'avoir provoqué la violence dans plusieurs régions du pays.

En ce moment, par exemple, le vice-président du Kenya est à Washington. La semaine dernière, il était à Londres. Son message est le suivant: nous avons fait tout ce que les pays occidentaux ont exigé de nous; le processus de réforme est en place. Nous aimerions que l'on rétablisse l'aide qui a été supprimée; non seulement il faut rétablir l'aide, mais il faut aussi l'accroître.

Le président Moï a reconnu publiquement l'existence de plusieurs partis, mais, sur le terrain, il a interdit les rassemblements politiques. Il a levé l'interdiction qui frapperait certains journaux de l'opposition. Le *Nairobi Law Monthly* a retiré les accusations de sédition, par exemple, dont je faisais l'objet, et d'autres. Il m'a restitué mon passeport, ce qui m'a permis de voyager, mais, en même temps, il avance de deux pas et recule d'un pas. Beaucoup d'autres journalistes ont été arrêtés, interrogés et libérés après qu'on leur ait interdit de publier des articles visant à critiquer le gouvernement.

[*Texte*]

Early this year a fairly outspoken publication known as *Society* published a cover story that depicted President Moi as looking dejected and therefore rejected by the people. He ordered that those copies be impounded by the police. As I speak to you now, they remain impounded. He went to court and obtained an order confirming the impoundment of this publication, after the police had already raided the printing houses and taken possession of those copies.

Newspaper editors of the two main daily newspapers, *The Daily Nation* and *The Standard*, have been forced to leave. They have been replaced because it has been said that they were sympathetic to the opposition parties.

In the area of freedom of expression, at a time when the political climate needs to be opened so that the opposition parties and the opposition leaders can sell their policies to the people, there are scores of Kenyans, including almost all opposition leaders, who are facing criminal charges.

The charge is spreading rumour, speaking about Kenya without Moi, speculating on the future state of KANU—that is the ruling party. Suggesting that President Moi may lose a multi-party election is portrayed as spreading rumours. It attracts arrests.

As I speak to you now, eight leaders of the main opposition party, FORD, are facing trial for spreading rumours. When the striking mothers, led by Professor Wangari Maathai, called for the political prisoners to be released, gave the government a list of political prisoners they were calling to be released, the Attorney General's office issued a statement, purporting to answer this. It basically acknowledged there were political prisoners but there were not 52, and therefore these mothers and Professor Maathai were spreading rumours. She is now facing several counts of spreading rumours, after being arrested and beaten up by police.

• 1005

There are incidents of harassment of individual citizens. There is the use of detention laws, which are still in place. In this context we are asking the international community, the Canadian International Development Agency and the western nations to reconsider and be aware there has not been any serious change.

The process that was begun by the repeal of section 2(a), which allowed the formation of other political parties, is not complete. We are asking that the bilateral aid the Canadian government extends to Kenya be suspended until this process is complete. If aid must be given to Kenya, let it go to NGOs. Let the Canadian government require the Kenya government to account and audit the disbursement of funds given to it by the Canadian government over the years.

The Kenya government continues to say that cutting off aid and imposing conditions is interference in the internal affairs of the country's management. The press, the opposition parties, and the activists say that siding with the

[*Traduction*]

Au début de cette année, un journal qui a un certain franc-parler et qui s'appelle *Society*, a publié à la une un article dans lequel on présentait le président Moï comme un homme découragé et, par conséquent, rejeté par la population. Le président a ordonné la saisie de ce numéro par la police. Au moment où je vous parle, le numéro est toujours saisi. Le journal s'est plaint devant les tribunaux, et il a obtenu une ordonnance confirmant la saisie, après que la police eut déjà raflé l'imprimerie et pris possession des exemplaires du journal.

Les éditeurs des deux principaux quotidiens, le *Daily Nation* et *The Standard*, ont été obligés de démissioner. On les a remplacé parce qu'on a dit qu'ils étaient favorables aux partis d'opposition.

En ce qui concerne la liberté d'expression, au moment où il faut assainir le climat politique afin que les partis d'opposition et les dirigeants de l'opposition puissent communiquer leurs messages à la population, bon nombre de Kenyens, y compris presque tous les dirigeants de l'opposition, font face à des accusations d'actes criminels.

En effet, on les accuse de répandre des rumeurs, de parler d'un Kenya sans Moï, de spéculer sur l'avenir de la KANU (le parti au pouvoir). Quand on dit que le président Moï pourrait perdre des élections multipartites, on est accusé de répandre des rumeurs, on est arrêté.

Au moment où je vous parle, huit dirigeants du principal parti d'opposition, le FORD, sont accusés d'avoir répandu des rumeurs. Quand les mères en grève, dirigées par la professeur Wangari Maathai, ont demandé la libération des prisonniers politiques et donné au gouvernement une liste des prisonniers à libérer, le bureau du procureur général a publié une déclaration dans laquelle il prétendait répondre à cette demande. Dans cette déclaration, le gouvernement a reconnu qu'il y avait des prisonniers politiques, mais qu'ils n'étaient pas au nombre de 52 et que, par conséquent, ces mères et la professeur Maathaï étaient en train de répandre des rumeurs. À cet égard, elle fait face à trois chefs d'accusation, après avoir été arrêtée et battue par des policiers.

Les citoyens sont harcelés. Le gouvernement a recours à la Loi sur la détention, qui existe toujours. Dans ce contexte, nous demandons à la Communauté internationale, à l'Agence canadienne pour le développement international et aux pays occidentaux, de réévaluer la situation et de prendre conscience du fait qu'il n'y a pas eu de changement réel.

Le processus qui a débuté avec l'abrogation de l'article 2(a), qui a permis la création d'autres partis politiques, n'est pas terminé. Nous demandons au gouvernement canadien de suspendre son aide bilatérale au Kenya jusqu'à ce que le processus soit achevé. S'il faut accorder de l'aide au Kenya, qu'on l'accorde aux ONG Que le gouvernement canadien exige du gouvernement du Kenya qu'il rende compte de l'utilisation des fonds qu'il a reçus des ONG au fil des ans.

Le gouvernement du Kenya persiste à dire que la suppression de l'aide et l'imposition de conditions constituent une ingérence dans les affaires intérieures du pays. La presse, les partis d'oppositions et les militants soutiennent que la

[*Text*]

respectable human rights and democratic practices and sharing common values is not interference with the internal affairs of a country. When the Canadian governnment legitimately requests the government to account for the Canadian taxpayers' money, it is not interference in the internal affairs of Kenya.

I will give you an example. Instead of demanding a return to democracy, Denmark simply asked DANIDA to carry out an audit. It found out that over the years, over 80% of the money sent to Kenya never reached the people it was designed to reach. This embarasses the government. This exposes the fact that this aid never reaches the common person.

There is a perception, particularly in this part of the world, that cutting off aid hurts the ordinary Kenyan. The audit by the Scandinavian countries over the last two years indicates this is not the case. The Kenyan government may take advantage, for example, of a sitution where CIDA and other multinational NGOs support a local water project. The funds the government should have utilized for that project are diverted. They find their way into politicians' bank accounts.

It has been established by this audit report that the level of corruption is very high. The government agents ask for commissions so great that projects that ought to cost say $10 million Canadian end up costing $50 million.

There is the example of Nicholas Biwott, who was the minister for energy for a long time. President Moi set up a judicial commission of inquiry to investigate the circumstances leading to the disappearance of the late foreign minister. During these public hearings it became obvious from evidence given by witnesses that Mr. Biwott was in charge of massive corrupt practices, where he demanded commissions from foreign investors. As minister for energy, he was in charge of the largest Canadian development assistance to Kenya. If this is investigated, I will not be surprised if it is established that over 60% of the Canadian taxpayers' money dispersed to Kenya actually went into the pockets of Mr. Biwott or his companies.

• 1010

We are asking for greater transparency on the part of the Canadian government in explaining how the funds are being utilized, because in this way we can achieve what we are asking. We can achieve a peaceful democratic transition in Kenya.

Kenya is surrounded by countries like Somali, Ethiopia, Sudan and Uganda that have long traditions of instability, and one of the reasons Moi keeps giving, and one of the justifications for foreign aid to Kenya is that, on comparative terms, Kenya is so much better off than these countries, but we are seeing the government pursue policies that are going to lead us into a worse situation than existed in this country.

[*Translation*]

défense des droits de la personne et des pratiques démocratiques, ainsi que le partage des valeurs communes, ne constituent pas une ingérence dans les affaires intérieures d'un pays. Quand le gouvernement canadien demande, à juste titre, que le gouvernement Kenya rende compte de l'utilisation de l'argent des contribuables canadiens, il ne s'agit pas d'une ingérence dans les affaires intérieures du Kenya.

Je vais vous donner un exemple. Au lieu d'exiger un retour à la démocratie, le Danemark a tout simplement demandé à DANIDA de procéder à une vérification. Il a constaté qu'au fil des ans, plus de 80 p. 100 de l'argent envoyé au Kenya n'avait jamais atteint la population à laquelle cet argent était destiné. Cela est embarrassant pour le gouvernement, et permet de voir que l'aide n'atteint jamais le citoyen ordinaire.

D'aucuns pensent, surtout dans cette partie du monde, que la suppression de l'aide est préjudiciable aux Kenyens ordinaires. La vérification effectuée par les pays scandinaves au cours des deux dernières années prouve que tel n'est pas le cas. Le gouvernement du Kenya peut profiter, par exemple, d'une situation où l'ACDI et d'autres ONG multinationales appuient un projet local d'adduction d'eau. Les fonds que le gouvernement aurait dû utiliser pour ce projet sont détournés, et aboutissent dans les comptes bancaires des politiciens.

Dans le rapport de vérification, on a établi que le niveau de corruption est très élevé. Les agents du gouvernement demandent des commissions si élevées que cela coûte, par exemple, 50 millions de dollars pour réaliser des projets qui n'auraient dû en coûter que dix millions.

Citons aussi l'exemple de M. Nicholas Biwott, qui a été ministre de l'Énergie pendant longtemps. Le président Moi a créé une Commission judiciaire pour enquêter sur les circonstances ayant abouti à la disparition du regretté ministre des Affaires étrangères. Au cours des audiences publiques tenues à cet effet, on s'est rendu compte, d'après les preuves présentées par les témoins, que M. Biwott était responsable de nombreux actes de corruption, et qu'il exigeait des commissions de la part des investisseurs étrangers. En tant que ministre de l'Énergie, il s'occupait du plus grand projet d'aide au développement financé au Kenya par le Canada. Si on mène une enquête sur ce projet, je ne serais pas étonné si on établit que plus de 60 p. 100 de l'argent des contribuables des Canadiens investi au Kenya est allé dans les poches de M. Biwott ou dans ses entreprises.

Nous demandons au gouvernement canadien d'exiger une plus grande transparence dans l'utilisation des fonds, car c'est ainsi que nous pourrons atteindre notre objectif, à savoir une transition pacifique et démocratique au Kenya.

Le Kenya est entouré de pays tels que la Somalie, l'Éthiopie, le Soudan et l'Ouganda, qui ont une longue tradition d'instabilité; l'un des éternels arguments de M. Moï est l'une des raisons pour lesquelles le Kenya continue de bénéficier de l'aide étrangère et que, comparativement, la situation du Kenya est bien meilleure que celle de ces pays-là. Mais notre gouvernement est en train d'appliquer des politiques qui vont nous mener dans une situation bien pire.

[*Texte*]

We have been lucky in Kenya in that institutions of civil society like the judiciary repress the churches who were able to be entrenched during the first 10 years of President Kenyatta's rule, so although we could not claim to be a democratic country we did have civil institutions that were able to withstand the pressures brought about by the government, but since 1982 we have seen the independence of the judiciary completely eroded, judges holding office at the pleasure of the president, the electoral process completely frustrated, abolishment of the secret ballot system, replacement with the queuing system, the banning and requirement of newspaper editors to follow government policies.

These changes, as a result of intense pressure from the local groups within Kenya, President Moi has. He has reintroduced legislation, for example, introducing independence of the judiciary, but the judiciary is still not free, is not independent, because judicial officers who are holding office were appointed at the time when the process was that they held office at the pleasure of the president.

We are building a democratic culture, but we have a long way to go. We ask the international community to focus on the kind of issues that we are addressing, and to support the Kenyan institutions that have enabled the Kenyan nation to be different from the neighbouring countries. Unless this is done we are going to be in a worse situation than Ethiopia, we are going to be in a worse situation than Somali, and this can be avoided.

We have seen that during the last six months alone, as a result of the decision taken in Paris, President Moi has gradually introduced some reforms, so there is a chance that if this pressure is maintained and sustained we may carry the process through, and in fact achieve a similar situation as in Zambia where an electoral process was used to remove one president from power.

President Moi is making it difficult to establish the structures and institutions that will enable the holding of free and fair elections. It is absolutely essential that an independent electoral commission be established. It is essential that the date of the election be announced. It is essential that the government makes equal space available to opposition parties to sell their policies. It is essential that there be a strong presence of international observers and monitors. All these President Moi sees as interferences with the internal affairs of the country. They are not, and we ask that you not only maintain the kind of pressures that have seen us reach this situation, but increase and sustain them so that the process can be completed.

Thank you.

Mr. Raila Odinga (Vice-Chair, General Purposes Committee, Forum for the Restoration of Democracy): Mr. Imanyara has really given a very detailed background of the situation in Kenya. I would only add that the solution to the present crisis in Kenya is by a speedy process of transition.

[*Traduction*]

Au Kenya, nous avons eu de la chance, car les institutions de la société civile telles que le système judiciaire, la presse et les Églises qui ont pu se retrancher au cours des dix premières années du régime du président Kenyatta; par conséquent, bien que n'ayant pas été un pays démocratique, nous avions des institutions civiles qui ont pu résister aux pressions du gouvernement; mais, depuis 1982, l'indépendance du pouvoir judiciaire s'est complètement désagrégé, les juges nommés à la fantaisie du président, le processus électoral complètement faussé, le système de vote secret aboli est remplacé par celui des files d'attente, les éditeurs de journaux bannis et contraints de suivre les politiques gouvernementales.

À la suite de pressions intenses exercées par des groupes locaux, le président Moï a cédé. Par exemple, il a ramené une loi établissant l'indépendance du pouvoir judiciaire, mais celui-ci n'est toujours pas libre ni indépendant, car les juges en poste ont été nommés alors que le président n'agissait que selon son bon plaisir.

Nous sommes en train de bâtir une culture démocratique, mais il reste encore beaucoup à faire. Nous demandons à la communauté internationale de se concentrer sur le genre de questions que nous soulevons, et d'appuyer les institutions kenyennes qui ont permis aux Kenyens d'être différents des pays voisins. Sinon, notre situation sera pire que celle de l'Éthiopie ou de la Somalie; or, cela est évitable.

Au cours des six derniers mois seulement, suite à la décision prise à Paris, le président Moï a introduit progressivement quelques réformes; par conséquent, si cette pression est maintenue et soutenue, il est possible que ce processus aboutisse, et qu'on parvienne aux mêmes résultats qu'en Zambie, où on a eu recours au processus électoral pour déposer un président.

Le président Moï est en train de compliquer la mise sur pied de structures et d'institutions qui permettraient de tenir des élections libres et équitables. Il est absolument essentiel que l'on crée une commission électorale indépendante. Il est essentiel que la date des élections soit annoncée. Il est essentiel que le gouvernement donne aux partis d'opposition des chances égales de promouvoir leurs politiques. Il est essentiel que les observateurs et les surveillants d'élections étrangers soient fortement représentés. Selon le président Moï, toutes ces conditions sont autant d'ingérences dans les affaires intérieures du pays. Il n'en est rien, et nous vous demandons non seulement de maintenir le genre de pressions qui nous ont permis d'en arriver à la situation actuelle, mais de les renforcer afin que le processus aboutisse.

Merci.

M. Raila Odinga (vice-président, Comité des affaires générales, Forum pour la restoration de la démocratie): M. Imanyara vous a vraiment donné un aperçu très détaillé de la situation au Kenya. Tout ce que je puis ajouter, c'est que la solution à la crise qui prévaut au Kenya consiste à accélérer le processus de transition.

[*Text*]

At the moment a number of very senior government officials and heads of organizations are taking advantage of the present lack of control to enrich themselves through graft, and there is a danger that if this process is delayed much longer the incoming government will inherit almost a bankrupt treasury.

• 1015

The opposition in Kenya is committed to non-violent means of bringing about these changes. That is why we in the Forum for the Restoration of Democracy have called for the establishment of an inter-party consultative committee to resolve some of the contentious issues. We have gone even further and invited other political parties to participate. Unfortunately, only the other three opposition parties have agreed to join us. The ruling party, KANU, did not even acknowledge our letter of invitation to come to the meeting.

We have put on the agenda some of the issues that are necessary to create an enabling atmosphere for a free and fair electoral process. Some of these conditions we have put forward have already been mentioned. Initially we have been talking about convening a national constitutional conference to debate and agree on the new constitution. It would then be followed by the establishment of an interim government of national unity to preside over the transition to a democratically elected government.

However, we have now been persuaded, based on experiences in other countries, such as Zaire, Togo, and Madagascar, that these kinds of conferences can be used to delay the process of change and also to divide the opposition, as has happened in Zaire. We have therefore said that subject to certain conditions being fulfilled, we are prepared to proceed with elections, and then to have the new constitution debated by a democratically elected parliament.

These conditions, as Mr. Imanyara has already mentioned, are that the government should agree to the formation of an independent electoral commission in place of the discredited provincial adminstration that has been used in the past for rigging elections; and secondly, they should release all political prisoners, the people who have been imprisoned basically for agitating for democratic reform or changes; and third, they should grant unconditional amnesty to all political exiles, people who were forced to flee the country because of repressive political conditions in the country.

We have then also said they should agree to international monitoring, allowing international monitors to come. Kenya is a signatory to the Harare Declaration of the Commonwealth Heads of States, which did make provisions for Commonwealth monitoring of elections. However, the government has so far refused to agree to international monitors coming.

A delegation from NDI was in Nairobi two months ago, and the government was unable to give them assurances that they would be allowed to monitor. We have invited the Jimmy Carter Foundation. They have agreed to participate.

[*Translation*]

En ce moment même, de très hauts fonctionnaires et chefs d'organismes gouvernementaux sont en train de profiter des troubles pour s'enrichir à coups de pots de vin, et si le processus est retardé davantage, le prochain gouvernement risque de se retrouver avec une caisse pratiquement vide.

L'opposition au Kenya s'est engagée ne recourir qu'à des moyens pacifiques pour apporter des changements. C'est pourquoi nous, du Forum pour la restautration de la démocratie, avons réclamé la création d'un comité consultatif multipartite chargé de régler certaines des questions litigieuses. Nous sommes allés encore plus loin en invitant les autres partis politiques à participer. Malheureusement, seuls les trois autres partis d'opposition ont accepté de se joindre à nous. Le parti au pouvoir, le KANU, n'a même pas accusé réception de notre lettre d'invitation à la réunion.

À l'ordre du jour, il y a certaines des questions qu'il faut trancher pour créer une atmosphère propice à la tenue d'élections libres et démocratiques. Certaines des conditions que nous avons proposées ont déjà été mentionnées. Au départ, nous envisageons une conférence constitutionnelle nationale où l'on élaborerait et adopterait la nouvelle constitution. Par la suite, on mettrait en place un gouvernement intérimaire d'unité nationale qui présiderait à la transition vers un gouvernement élu démocratiquement.

Toutefois, nous sommes maintenant convaincus, suite à ce qui s'est passé dans d'autres pays tels que le Zaïre, le Togo et Madagascar, que des conférences de ce genre peuvent servir à retarder le changement et à diviser l'opposition; c'est ce qui s'est passé au Zaïre. Nous avons donc déclaré qu'à certaines conditions, nous étions disposés à tenir des élections et à laisser le Parlement élu démocratiquement rédiger la nouvelle constitution.

Je vous rappelle ces conditions dont M. Imanyrara a d'ailleurs déjà parlé: premièrement, que le gouvernement accepte la création d'une commission électorale indépendante pour remplacer l'administration provinciale dont on s'est servi par le passé pour arranger les élections et qui n'a plus aucune crédibilité; deuxièmement, que soient libérés tous les prisonniers politiques, ceux qui ont été emprisonnés essentiellement pour avoir réclamé une réforme démocratique ou des changements; troisièmement, que tous les exilés politiques, ceux qui ont été obligés de s'enfuir du pays à cause de la répression politique, reçoivent une amnistie inconditionnelle.

Nous avons également demandé au gouvernement d'accepter une mission de surveillance internationale. Le Kenya a signé la Déclaration d'Harare adoptée par les chefs d'État du Commonwealth, laquelle prévoit la surveillance des élections par le Commonwealth. Toutefois, le gouvernement a refusé jusqu'à présent d'autoriser la venue de missions internationales de surveillance.

Une délégation du NDI est venu à Nairoibi il y a deux mois et le gouvernement n'a pas pu lui promettre qu'elle serait autorisée à venir surveiller les élections. Nous avons invité la Fondation Jimmy Carter, qui a accepté de participer.

[*Texte*]

We have approached the Commonwealth Secretariat, which has also agreed to participate in monitoring. The Nordic countries have also agreed to put up a joint team of monitors. But till now the government has not formally agreed to allow international monitoring.

We have also said they should grant equal access to the print and electronic media to the opposition and the ruling party. We have asked them to guarantee that the security forces will not be used to harass or intimidate supporters of the opposition, as is currently the case.

We have also said the government should enfranchise people who have attained the voting age of 18 years. By current estimation, this number is something like 3.5 million people. These are people who would otherwise be disenfranchised, unless the government agrees first to issue their identity cards, which is necessary before somebody can be allowed to register as a voter. We also say they should update the voters' roll.

At present the government is sending out a message to the donor countries. Vice-President Saitoti is currently in Washington. He has been to London. The message he is sending out is (a) that this process requires time; (b) that they don't have money to do it, and therefore require assistance; and (c) that the opposition is not yet ready for elections. Also, they're saying that in any case the government does not have to hold elections until March 1993.

• 1020

We are saying that we, the opposition, will be ready for elections within a period of six months. The last elections were held in 1988 with section 2(a) still in place. They were held on the basis of a single party, and we are saying that with the reintroduction of multi-party politics, elections should be the first agenda.

We are also saying that President Moi has now publicly admitted that the elections in 1988 were rigged. He has put the blame on the administration. He has exonerated himself. But we are saying that, irrespective of who was responsible for the rigging, the fact is that those elections were rigged and hence the present Parliament is illegitimate. Therefore we are saying that elections should be the immediate agenda.

We are therefore also saying that any bilateral aid should at the moment be confined to facilitating a free and fair electoral process. We are saying that the sooner this is done, the better for everybody else: for the people of Kenya, for the economy generally, and even for the investors who are interested in investing in Kenya.

Our organization, which is the Forum for the Restoration of Democracy, in summary basically is committed, first, to restoring the supremacy of parliament. Secondly, we are committed to the restoration of the independence of the judiciary and the independence of the civil service. We would like to have entrenched provisions in our constitution that will guarantee human rights. We would like to restore the freedom of expression, the freedom of assembly, and the freedom of association, which have all now been more or less emasculated.

[*Traduction*]

Nous avons aussi communiqué avec le secrétariat du Commonwealth qui est également disposé à participer à la surveillance. Les pays scandinaves ont accepté de former une équipe mixte de surveillants. Jusqu'à présent, le gouvernement n'a pas officiellement accepté d'autoriser la venue de délégations internationales de surveillance.

Nous avons aussi demandé au gouvernement d'accorder autant de place dans les médias écrits et électroniques à l'opposition qu'au parti au pouvoir. Nous lui avons demandé de promettre que les forces de sécurité ne seront pas utilisées pour harceler ou intimider les partisans de l'opposition, ce qui est actuellemenmt le cas.

Nous avons aussi demandé que le gouvernement autorise ceux qui sont âgés de 18 ans à voter. Selon les estimations les plus récentes, il y aurait environ 3.5 millions d'électeurs. Normalement, les gens ne peuvent pas voter si le gouvernement refuse de leur remettre une carte d'identité puisqu'il faut obligatoirement la montrer quand on veut s'inscrire sur la liste électorale. Nous avons aussi demandé au gouvernement de mettre cette liste à jour.

À l'heure actuelle, le gouvernement envoie des messages aux pays donateurs. Le vice-président Saïtoti est actuellement à Washington et il est déjà allé à Londres. Ce qu'il déclare c'est que a) le processus prend du temps; b) le gouvernement n'a pas les moyens pécuniaires de le faire et a donc besoin d'aide financière; et c) que l'opposition n'est pas prête pour les élections. Il affirme de plus que, de toute façon, le gouvernement n'est pas tenu à tenir des élections avant mars 1993.

Nous, l'opposition, nous avons besoin de six mois seulement pour nous préparer à des élections. Les dernières élections ont eu lieu en 1988, alors que l'article 2a) était toujours en vigueur. À ces élections, un seul parti a présenté des candidats et nous croyons qu'avec le retour au multipartisme, les élections devraient être une priorité.

Nous croyons aussi que le président Moï a maintenant admis publiquement que les élections de 1988 étaient truquées. Il en a blâmé l'administration et s'est lui-même exonéré. Nous croyons qu'il importe peu de savoir qui a truqué les élections. L'important, c'est que les élections l'ont été et que le Parlement actuel est donc illégitime. C'est pourquoi nous affirmons que les élections devraient avoir lieu immédiatement.

De plus, toute aide bilatérale devrait pour le moment servir uniquement à faciliter des élections libres et démocratiques. Le plus tôt serait le mieux pour tous: pour le peuple du Kenya, pour l'économie en général, et même pour ceux qui seraient intéressés à investir au Kenya.

Notre organisation, le Forum pour la restauration de la démocratie, s'est foncièrement engagée à restituer au Parlement sa suprématie, d'abord et avant tout. Ensuite, nous sommes déterminés à rétablir l'indépendance du pouvoir judiciaire et l'indépendance de la fonction publique. Nous voudrions qu'il y ait dans notre Constitution des dispositions garantissant les droits et libertés des citoyens. Nous voulons rétablir la liberté d'expression, la liberté de réunion, et la liberté d'association, qui en ce moment ne veulent plus vraiment dire grand chose.

[*Text*]

On the economic front, first we would like to eradicate corruption, which is rampant in public affairs. We would like to introduce accountability, transparency, and good governance. We are committed to a policy of trying to promote the private sector playing a much more important role in our economy. We of course also are committed to trying to provide services to our people in a situation where there are stark contrasts, where there is such extreme poverty. We are committed to trying to promote education services, which have now more or less collapsed because of mismanagement of the economy. We would like to expand the health services to our people, and we would like to provide efficient infrastructure, which is necessary for the expansion of our economy.

Briefly, this is what we would like to see. Thank you.

The Chairman: Thank you very much for this presentation. I am sure there are a number of issues we would like to follow.

Just by way of explanation, is the Forum for the Restoration of Democracy a coalition of a number of different parties for the purpose of restoring democracy and thereafter component parts would operate separately? I wonder if you could just say a word of explanation about FORD.

Mr. Odinga: FORD basically is a coalition, which I think is an accurate way to describe it, of people of various ideological or political persuasions united by the common purpose and desire to get rid of the present dictatorship and then to create conditions for a peaceful brokering of competing ideas. So we are very strong on restoration of democracy, on trying to resuscitate and in some other areas create democratic institutions that will facilitate good governance, accountability, and transparency in public affairs. Thereafter we believe it will probably break into its constituent parts. People will then be able to form political parties along ideological lines, and then present their programs to the electorate.

• 1025

Mrs. Stewart: Thank you very much for your very comprehensive outline of Kenya today as you see it. Certainly from my own perspective I sense there are many people in Canada who are very concerned about the situation that exists in Kenya today. The abuses have not gone unnoticed by many in this country.

I had a few questions to ask you. You were talking about the vice-president who's on tour right now. Having visited London, he's in Washington. I wanted to know from your perspective how successful he has been in trying to convince western donor nations that in fact they need more time, they need more money, that indeed the government has been trying to bring about reform, and so on. As I said, I think there are a lot of people in Canada who don't buy that, but I would like your perspective on how successful you feel the government has been. Walter McLean asked one of the questions I was also interested in.

In the not too distant past we have seen quite a change take place in Latin America, with the development of democacry, and one of the elements I think has contributed to that development, however limited it has been, are the

[*Translation*]

Du côté de l'économie, nous voudrions d'abord enrayer la corruption qui est extrêmement répandue dans les affaires publiques. Nous voudrions introduire les notions de responsabilité, de transparence et de saine gestion publique. Nous nous sommes engagés à promouvoir le secteur privé afin qu'il joue un rôle beaucoup plus important dans notre économie. Nous avons aussi promis fermement d'offrir des services aux gens, dans la mesure du possible, là où il y a des contrastes frappants, où il y a une extrême pauvreté. Nous voulons promouvoir l'enseignement parce que les services scolaires ont à peu près disparu à cause de la mauvaise gestion de l'économie. Nous voudrions étendre les services de santé pour la population et mettre en place une infrastructure plus efficace, ce qui est indispensable à notre essor économique.

Bref, voilà ce que nous souhaitons. Je vous remercie.

Le président: Merci beaucoup de cet exposé. Je suis certain qu'il va inspirer plusieurs questions.

Pourriez-vous nous expliquer si le Forum pour la restauration de la démocratie est une coalition de plusieurs partis différents dans le but de rétablir la démocratie et si, une fois cela réalisé, les éléments se sépareront? Pourriez-vous nous expliquer ce qu'est le FORD au juste?

M. Odinga: Le FORD est en fait une coalition—le terme s'applique parfaitement—de personnes aux idéologies ou convictions politiques différentes, que réunit le but commun de se débarrasser de la dictature actuelle et de créer les conditions propices à la promotion pacifique d'idées divergentes. Notre priorité, c'est donc rétablir la démocratie, ressusciter et même créer des institutions démocratiques qui faciliteront une saine gestion publique, la responsabilité et la transparence dans les affaires publiques. Par la suite, nous croyons que chacune des composantes reprendra son indépendance. Les gens pourront alors former des partis politiques fondés sur diverses idéologies et présenter leurs programmes aux électeurs.

Mme Stewart: Merci beaucoup de cette description très complète de votre vision actuelle du Kenya. J'ai personnellement l'impression que beaucoup de gens au Canada s'inquiètent énormément de la situation qui prévaut en ce moment au Kenya. Beaucoup ici sont au courant des abus dans votre pays.

J'ai quelques questions à vous poser. Vous avez parlé de la tournée que le vice-président est en train de faire. Après avoir été à Londres, il est maintenant à Washington. Je voudrais savoir si, d'après vous, il a réussi à convaincre les pays donateurs occidentaux qu'il fallait effectivement plus de temps, plus d'argent et que son gouvernement essayait vraiment de faire des réformes, etc. Je le répète, je crois que beaucoup de Canadiens n'y croient pas, mais je voudrais savoir si vous, vous avez l'impression que le gouvernement est convaincant. Walter McLean a aussi posé l'une des questions qui m'intéresse.

Dans un passé encore récent, il y a eu tout un changement en Amérique latine où la démocratie est apparue. L'un des éléments qui y a contribué, même dans une très faible mesure, c'est l'Église latino-américaine qui au

[*Texte*]

views of the church in Latin America, where they changed from being a very conservative church to a church that took a preferential option for the poor on the basis of what we call liberation theology.

Consistently we hear of the church making a move in Africa as well, and I wondered if you had some additional perspective on that, because I think the church's involvement in change in Latin America had a big impact on western donor countries through the association of the church here with the renewed church in Latin America.

Mr. Imanyara: Thank you. Regarding the vice-president's visit, it so happened his visit, for example, to London coincided with my visit there, and the same with the Washington visit. So I had an opportunity again...and I noticed there have been positive developments in the traditional Kenyan friends like the United Kingdom and the United States. I now find that even in Canada they have time for the opposition and for people who the Kenya government has considered critics and therefore subversive. They now appear to have time to listen to alternative points of view.

In all these places we've been we have found out that President Moi's emissary, Vice-President George Saitoti, has not been taken seriously because the kind of explanation he offers is so blatantly untrue. When he talks about restoration of a climate within which political parties can apply, one can contrast that immediately with television pictures of Kenyan police beating up Professor Ngenga Mungai. One can contrast that with President Moi's ban on political rallies.

So they do not have a strong message and I think he has not succeeded in persuading Kenya's traditional friends that the democratic reforms—and I talk about democratic in both political and economic perspectives—have been embarked upon. The central bank continues to allow the flight of foreign capital. Corruption is still rampant. No cases of exposure have led to prosecution of known culprits, people who were identified... Evidence that was made public at the Ouko commission of inquiry has not led to government action on the part of these people.

• 1030

When Biwott was implicated in the disapperance and possible murder of the vice-president, he was also implicated in these massively corrupt practices. He was arrested, but instead of being held like other criminal suspects, he was put in a house within a police barracks and was allowed to go home every evening. After two weeks he was released.

So I think people are now seeing the truth, the real Kenya, and he's been hard put to explain what are the government policies, what are the positive steps, what are the real steps the government has taken, because there haven't been any. For example, on the economic front, which does not require political involvement, there has been no serious addressing of the issue of privatization of public companies that the government has no business running. In fact, what

[*Traduction*]

départ était très conservatrice et qui a changé de point de vue, préférant avoir un parti pris pour les pauvres; elle s'est donnée ce que nous appelons une théologie de libération.

On entend régulièrement dire que l'Église d'Afrique bouge aussi et je me demande si vous ne pourriez pas nous en parler un peu, parce que je crois que l'implication de l'Église d'Amérique latine a eu une forte incidence sur les pays donateurs occidentaux grâce aux contacts entre l'Église d'ici et la nouvelle Église d'Amérique latine.

M. Imanyara: Merci. Pour ce qui est de la visite du vice-président, il est arrivé que lui se trouvait à Londres en même temps que moi, et c'était pareil à Washington. J'ai donc eu l'occasion encore une fois... et j'ai remarqué une certaine évolution positive chez les amis traditionnels du Kenya que sont le Royaume Uni et les États-Unis. Je constate maintenant qu'au Canada aussi on prend le temps d'entendre l'Opposition et des personnes que le gouvernement Kenyen considère comme des critiques et donc comme des éléments subversifs. Les autres pays semblent prendre le temps d'écouter des points de vue divergents.

Partout où nous sommes allés, nous aovns constaté que l'émissaire du président Moï, le vice-président George Saïtoti, n'a pas été pris au sérieux parce que les explications qu'il propose sont manifestement fausses. Quand il parle de rétablir un climat propice à l'enregistrement de nouveaux partis politiques, on visualise immédiatement les images télévisées de la police du Kenya en train de brutaliser le professeur Ngenga Mungaï. On peut aussi mentionner l'interdiction par le président Moï de tenir des meetings politiques.

Leur message n'a donc pas beaucoup de poids et je crois qu'il n'a pas réussi à convaincre les amis traditionnels du Kenya que son gouvernement avait entrepris des réformes démocratiques—et j'entends par là tant du point de vue politique qu'économique. La banque centrale autoriser toujours la fuite des capitaux étrangers. La corruption est toujours aussi répandue. Chaque fois que des personnes corrompues ont été identifiées, preuves à l'appui, il n'y a eu aucunes poursuites... Les preuves mises à jour par la commission d'enquête Ouko n'a pas poussé le gouvernement à y donner suite.

Quand Biwott a été impliqué dans la disparition et le meurtre probable du vice-président, on a aussi allégué qu'il était coupable de corruption. Il a été arrêté, mais au lieu d'être détenu avec les autres suspects, il a été installé dans une maison à l'intérieur du poste de police et autorisé à rentrer chez lui tous les soirs. Il a été relâché deux semaines plus tard.

Maintenant que les gens sont au courant de la vérité, de ce qui se passe vraiment au Kenya, il a beaucoup de mal à expliquer quelles sont les politiques gouvernementales, quelles sont les mesures positives, quelles mesures le gouvernement a vraiment prises, puisqu'il n'a rien fait. Par exemple, pour ce qui est de l'économie, et ceci n'a rien à voir avec la politique, on ne s'est pas vraiment préoccupé de privatiser les entreprises publiques que le gouvernement n'a

[*Text*]

has happened is that those parastatals that were making a little profit, are the parastatals that the government is now selling, but the selling process does not involve any tendering. It is being done secretly, and the prices the government obtains are not indicated. At the same time, the government continues to advertise the sale of parastatals that no one would want to buy, that have been so mismanaged that they have never made profits over the years.

So the actual implementation of the reform process is not real. I would hope that the message received in London, Washington, and in Canada is that we are not satisfied, because the fact of the matter is that there has been no serious attempt to address these issues.

On the involvement of the church, I mentioned that in Kenya there were strong institutions of civil society that were at the forefront of the democratic reform movement. At the top of this list was the clergy, and I do not mean the church in a corporate form. It has been individual ministers from the Anglican Church, the Presbyterian Church of East Africa, and individual bishops of the Roman Catholic Church, who over the years during the Kenyatta regime and the Moi regime have consistently spoken out in defence of democratic practices and respect for human rights.

When this coalition, this pressure group known as FORD came into being, it automatically involved lawyers, the clergy, and professionals. So the churches really have not taken a corporate stand similar to the one in Latin America, and what has happened is that individual church ministers who have been outspoken... For example, Reverend Tim Njoya at one time was defrocked. He was prevented from preaching in Nairobi because the government insisted that his sermons were political.

Bishop Okullu of the Anglican Church was prevented from taking over the leadership of the church when the post of archbishop fell vacant. So there has not been a similar development of liberation theology in Kenya, it's individual activists. The protestant churches, through the National Council of Churches of Kenya, have set up committees which are very influential because they are able to reach the people in the grassroots. In fact, the NCCK has been involved in the educational process. It has been publishing pamphlets, buying space in the newspapers, explaining to the Kenyan people the meaning of democracy, the electoral process and the concept of checks and balances. This has been through various committees headed by church ministers who have established their own credentials, and this is what has given the opposition movement in Kenya credibility, even in the eyes of the Kenyan public.

• 1035

For example, when the government issues a statement and President Moi announces that the violence that Kenyans are witnessing in various parts of the country is the work of opposition parties, parish priests in the villages are able to actually tell the truth. They call press conferences and tell the Kenyan people what is the truth on the ground. So the reality has been that the individual level of the church has contributed and is continuing to contribute.

[*Translation*]

pas d'affaire à administrer. D'ailleurs, le gouvernement a décidé de vendre les entreprises publiques qui sont rentables, mais il le fait sans appel d'offres, en secret, et il est impossible de savoir combien il en demande. Pendant ce temps, il continue d'annoncer la vente des entreprises publiques que personne ne voudrait acheter parce qu'elles sont si mal administrées qu'elles n'ont jamais été rentables.

Donc, il n'y a pas vraiment de réformes en cours. J'espère que Londres, Washington et Ottawa comprendront que nous ne sommes pas satisfaits, parce que le gouvernement n'a pas sérieusement tenté de régler les problèmes.

Pour ce qui est de la participation de l'Église, je dois dire qu'au Kenya, ce sont les institutions fortes de la société qui mènent le mouvement pour une réforme démocratique. Parmi les premiers il y a le clergé, et je ne veux pas parler de l'Église. Ce sont des ministes de l'église anglicane et de l'église presbytérienne d'Afrique oriental, et des évêques de l'Église catholique romaine, qui depuis des années, autant sous le régime de Kenyatta que sous le régime de Moï, ont toujours défendu publiquement la démocratie et le respect des droits et libertés fondamentaux.

Quand cette coalition, ce groupe de pression appelé FORD a été créé, il comprenait évidemment des avocats, des membres du clergé et des professionnels. Les Églises n'ont pourtant pas adopté une politique de corps comme elles l'ont fait en Amérique latine; ce sont les ministres du culte qui se sont personnellement prononcés... Par exemple, le révérend Tim Njoya a été défroqué. On lui a interdit de prêcher à Nairobi parce que le gouvernement prétendait que ses sermons étaient politiques.

L'évêque Okullu de l'Église anglicane s'est vu interdire la direction de l'Église quand le poste d'archevêque est devenu vacant. La théologie de la libération ne s'est donc pas développée au Kenya comme ailleurs, mais l'on trouve des sympatisants actifs parmi le clergé. Les églises protestantes, par l'entremise du Conseil national des églises du Kenya, ont créé des comités qui sont très influents parce qu'ils réussissent à rejoindre les gens de la base. D'ailleurs, le NCCK a participé à l'éducation de la population. Il publie des dépliants, fait passer des annonces dans les journaux, explique aux Kenyens la signification de la démocratie, le système électoral et la notion de l'équilibre des pouvoirs. Cela a été fait par divers comités que présidaient des ministres du culte dont la crédibilité est établie. C'est d'ailleurs ce qui a donné à l'opposition au Kenya une certaine crédibilité, même aux yeux de la population Kenyenne.

Par exemple, quand le gouvernement fait une déclaration et que le président Moï annonce que la violence dont les Kenyens sont témoins dans diverses régions du pays sont l'oeuvre des partis d'opposition, les prêtres dans les villages sont capables de rétablir la vérité. Ils font des conférences de presse pour raconter aux Kenyens quelle est la vérité. On peut donc dire que ce sont les membres de l'église qui ont contribué et continuent de contribuer à la démocratisation.

[*Texte*]

The essence and the support we would call for, apart from seeing the democratic process completed, is the strengthening of these civic institutions. For example, the LCCK brings together all the Protestant churches—support for the NCCK, for example, support for the independent press, and support for organizations like the bar association, which was able to use the legal process in Kenya.

President Moi has been particularly good at being able to point out that all his actions conform to some legal provisions. When he arrests people and places them in detention without trial, he is able to quote section 4 of the preservation of public security act. But the lawyers, by using the same craft, by using the same legal provisions, have been able to go to court. They don't, of course, expect to win, but they have been able to show the inconsistencies between these laws and democratic practices and the inconsistencies between these laws and the bill of rights. Through that process, together with the churches, they have been able to bring this process to the people.

People understand that detention without trial, although it is provided in Kenya laws, is immoral. It is unconstitutional because it is a law that was carried from the colonial period. It was superseded by the constitution and by the implementation of these arbitrary laws like the sedition laws, the trespass act and the vagrancy act, which are being used constantly by the government to explain and justify positions.

I think it's something we've seen in almost all dictatorial and authoritarian countries. That's the use of the law to justify political actions that cannot be morally supported.

The Chairman: By way of supplementary, you've been arrested, or imprisoned, at least several times. Maybe you could tell us whether you got home every evening. Maybe you might like to describe to us just those particular circumstances.

Mr. Imanyara: Kenyan prison conditions are the most appalling in the world. Many people are not aware of the state of Kenyan prisons. They are overcrowded. The rate of prisoner deaths is very high. There are diseases. The prison facilities that are in place today were built by the colonial governments way back in the 1960s. They were designed to hold a maximum of 5,000 prisoners. Now Kenya has one of the highest populations in the world. And there are over 60,000 prisoners. Kenyan political prisoners are held in solitary confinement in a block that houses lunatic prisoners.

For example, over the last two years I have been held for no less than six months in a psychiatric wing of a maximum security prison where Raila I think spent six years. Some Kenyans who are now living in Canada, who are somewhere in this group here, have spent many, many days in conditions that are designed to break a prisoner physically, spiritually and mentally. In fact, it really is by the grace of God that people can go to those prisons and come out as individuals.

The number of Kenyan political prisoners who have been destroyed by our penal system is very large. Those of us who have been able to get out of it carry scars. We are really not able to explain the magnitude of the problem among the

[*Traduction*]

Outre l'implantation de la démocratie pleine et entière, ce que nous recherchons, c'est le renforcement de ces institutions civiques. Par exemple, le LCCK regroupe toutes les églises protestantes—l'appui au LCCK, l'appui à la presse indépendante, l'appui à des organismes comme le Barreau, qui a pu faire appel à la procédure juridique au Kenya.

Le président Moï est particulièrement doué pour démontrer que toutes ces actions sont conformes à certaines dispositions législatives. Quand il arrête des gens et les emprisonne sans procès, il invoque l'article 4 de la Loi sur la protection de la sécurité publique. Mais les avocats, en se servant des mêmes moyens, c'est-à-dire des mêmes dispositions, on pu plaider devant les tribunaux. Évidemment, ils ne comptent pas gagner, mais ils sont au moins en mesure de démontrer les contradictions entre les lois et les pratiques démocratiques, entre les lois et la Déclaration des droits. Grâce à eux, et grâce aux Églises, la population a pu en profiter.

Les gens comprennent maintenant que les emprisonnements sans procès, même si c'est prévu dans les lois kényennes, c'est immoral. C'est aussi inconstitutionnel parce que c'est une loi qui date de l'époque du colonialisme. Elle a été remplacée par la Constitution et par l'entrée en vigueur de lois arbitraires comme les lois sur la sédition, la Loi sur la violation du droit de propriété et celle sur le vagabondage dont le gouvernement se sert continuellement pour expliquer et justifier ses positions.

On peut observer la même chose dans presque tous les pays où règne la dictature et l'autoritarisme. On se sert de la loi pour justifier des gestes politiques qui ne sont pas légitimes.

Le président: J'ai une question supplémentaire. Vous avez été emprisonné à plusieurs reprises. Pourriez-vous nous dire si vous pouviez rentrer chez vous tous les soirs? Pourriez-vous nous expliquer ces circonstances particulières?

M. Imanyara: Les conditions de détention au Kenya sont épouvantables; ce sont les pires au monde. La plupart des gens ignorent l'état des prisons kényennes. Les détenus sont beaucoup trop nombreux. Le taux de mortalité des prisonniers est extrêmement élevé. Il y a des maladies. Les installations actuelles ont été construites par les gouvernements coloniaux vers 1960. Elles devaient contenir au maximum 5,000 détenus. Aujourd'hui, le Kenya a l'une des populations incarcérées les plus élevées au monde: il y a plus de 60,000 détenus. Les prisonniers politiques kényens sont détenus en isolement cellulaire dans l'aile où sont internés les aliénés.

Par exemple, depuis deux ans, j'ai été emprisonné pas moins de six mois dans l'aile psychiatrique d'une prison à sécurité maximale où Raïla, je crois a passé six ans. Certains Kenyens qui vivent maintenant au Canada, et qui se trouvent ici quelque part, ont passé bien des jours dans des conditions destinées à briser physiquement, et mentalement un prisonnier. En fait, c'est seulement grâce à Dieu que les prisonniers arrivent à en sortir indemnes.

Nos prisons ont réussi à démolir le moral d'un nombre considérable de prisonniers politiques kényens. Ceux d'entre nous qui ont réussi à s'en sortir en gardent des séquelles. Il n'est pas vraiment possible d'expliquer la gravité du problème

[*Text*]

prison population. For example, you're sick and taken to hospital. You are chained for 24 hours to a hospital bed and surrounded by armed prison orderlies for 24 hours. It is just not possible, for example, for one who has gone throgh the experience really to describe it objectively.

• 1040

We have called for an independent commission, if necessary, comprising the International Red Cross and other independent human rights groups to apply for permission to visit the Kenyan prisons. By and large they are designed purposely to destroy individuals. The government denies that it holds political prisoners. Political activity has been criminalized so that the government is able, at any time, to say that these are not political prisoners, but ordinary criminals.

The Chairman: I would like to move on to Mr. Hovdebo. Maybe we can come back before we wind up. If I appear to move a little, it's only that part of the chairman's job is to keep his eye on the clock and see that we get questions out.

Mr. Hovdebo: Both of you I guess have spent a considerable amount of time on the instability of the political situation. Quite often the solution to that depends on the stability of the economy. What has happened to the economy in Kenya? You suggested, for instance, that aid is needed for the strengthening of the democratic movement or the democratic philosophy. What kind of aid, economically is the best as far as Canada is concerned, is best for Kenya?

Mr. Odinga: Basically what has happened with the Kenyan economy over the years is that it has been mismanaged. That is the fundamental fact that has to be underlined here. Corruption has been on the increase over the years in Kenya. We actually traced this in terms of public sector management to a time when the commission allowed civil servants to engage themselves in private business practices. This commission actually made provisions for the civil servants to first declare their interests, to ensure that there was no conflict of interest of the businesses they were engaged in with what they were actually doing. In practice, this has not been the case, so public servants who are, for example, required by their offices to give licences to businessmen are themselves actively conducting businesses along the same lines.

Over the years, people have perfected methods of embezzling some of the aid money that has been coming to the country. We now have, for example, one of the highest rates of capital flights out of the country. The amount of money that is currently banked out of the country is something like $2.6 billion U.S. This is money that was originally intended for public projects in the country. This really goes to show how the aid money has been mismanaged.

The Danish government appointed an auditor to audit the Danish aid to Kenya, DANIDA, which revealed that nearly 60% of the money that was being given did not really reach the intended project. The way this money is being embezzled has taken different forms, such as overpricing, over-invoicing, and so on.

[*Translation*]

chez les détenus. Par exemple, quand vous êtes malade, on vous emmène à l'hôpital. Vous êtes enchaîné 24 heures sur 24 à votre lit d'hôpital et entouré constamment d'infirmiers armés. Ceux qui en ont vécu l'expérience sont absolument incapables de la décrire objectivement.

Nous avons réclamé qu'une commission indépendante, comprenant si nécessaire des représentants de la Croix Rouge internationale et d'autres organismes indépendants pour les droits et libertés fondamentaux, demande la permission de visiter les prisons kényennes. En gros, le but de ces prisons est de détruire le moral de l'individu. Le gouvernement nie que des prisonniers politiques y soient détenus. Comme l'activité politique est maintenant un acte criminel, le gouvernement peut affirmer que ce ne sont pas des prisonniers politiques mais de simples criminels.

Le président: C'est maintenant au tour de M. Hovdebo. Nous pourrons probablement y revenir plus tard avant la levée de la séance. Si j'ai l'air de vous bousculer, c'est parce que le président ne doit pas oublier l'heure et il doit faire en sorte que toutes les questions soient posées.

M. Hovdebo: Vous avez tous deux passé beaucoup de temps à étudier l'instabilité politique. Bien souvent, la solution à ce problème découle de la stabilité économique. Qu'est-il arrivé à l'économie du Kenya? Vous avez dit par exemple que le pays avait besoin d'aide financière pour renforcer le mouvement démocratique ou l'idéologie démocratique. Quelle forme d'aide le Canada devrait-il apporter au Kenya? Qu'est-ce qu'il y aurait de mieux?

M. Odinga: Le problème de l'économie kényenne, c'est qu'elle est mal administrée depuis des années. C'est essentiellement ce qu'il faut souligner ici. La corruption augmente d'une année à l'autre et nous avons pu constater qu'elle remontait à l'époque où la Commission autorisait les fonctionnaires à faire eux-mêmes des affaires. La Commission avait prévu que les fonctionnaires devraient déclarer d'abord leurs intérêts financiers afin qu'on puisse s'assurer de l'absence de tout conflit d'intérêts. En pratique, les fonctionnaires ne le font pas, ce qui signifie par exemple que des fonctionnaires ont pour tâche de délivrer des permis à des gens d'affaires qui leur font concurrence.

Avec les années, on a perfectionné les méthodes pour détourner une partie des fonds de l'Aide internationale. La proportion de capitaux qui sortent maintenant du pays est parmi la plus élevée au monde. On envoie ainsi à l'étranger quelque 2,6 milliards de dollars US chaque année. À l'origine, cet argent devait servir à des projets gouvernementaux. Cela prouve à quel point l'aide étrangère est mal administrée.

Le gouvernement danois a nommé un vérificateur chargé de surveiller l'aide danoise au Kenya, DANIDA, et il a constaté que près de 60 p. 100 des fonds donnés ne servaient pas aux projets visés. Il y a plusieurs façons de détourner l'argent: des prix excessifs, des factures gonflées, etc.

[*Texte*]

• 1045

The net effect is that those projects have not been properly implemented. Some have been left half done and some have had project overruns, which have sometimes therefore ended up costing twice or three times as much as they ought to have cost.

That is the reason we are saying that aid should be project-based and should be only project aid. We are saying Canada's aid policy to Kenya should be confined to those projects that directly benefit communities. It should be jointly managed by the Canadian aid agency and the recipient agencies, particularly the NGOs.

We are saying that the direct bilateral aid that goes to the government should be withheld until that government agrees to introduce these economic and political reforms we are demanding.

Mr. Hovdebo: In an article you wrote, you finish by saying

> The democratic opposition demands free elections in Kenya monitored by outside observers to ensure the government can't manipulate the results.

What are the chances of that happening under present circumstances? What can Canada do to make sure that happens, relative to our aid and perhaps our influence in Kenya?

Mr. Imanyara: My experience has shown beyond a doubt that the presence of international observers and monitors in Namibia and Zambia contributed, to a large extent, to the success of not only the holding of a free and fair election but to the legitimizing of the whole electoral process.

In a country such as Kenya, for example, in which there have been no contested elections in 30 years, the people have become cynical and pessimistic. The presence of international observers drawn from nations and countries that routinely take this electoral exercise for granted would go a long way toward giving confidence to the people of Kenya that there is likely to be genuine change this time.

We saw this result occur in Zambia, where the voter turnout was extremely high because of the presence of such well-known public figures as President Carter. Where these organizations had been allowed to operate in the country and oversee the educational process leading to the period of elections, then the movement into the period of voter registration and preparation of ballot papers, they really went a very long way towards giving people confidence.

I have no doubt in my mind that if Canadian NGOs and the Canadian government want to insist on these steps—after all, President Moi agreed in the Horare declaration that these monitors are essential—there is really nothing detrimental to the Kenyan internal situation.

From the hundreds of letters we receive from ordinary Kenyans at my own publication we know they say that they do not believe a fair election can be held in Kenya without the presence of election monitors and that if such an election was held without the presence of those monitors, they would not participate. This is precisely what President Moi would wish to happen.

[*Traduction*]

La conséquence nette de ces fraudes, c'est que les projets sont mal faits. Certains sont à moitié terminés et d'autres coûtent beaucoup plus cher que prévu, parfois jusqu'à deux ou trois fois plus.

Voilà pourquoi nous croyons que l'aide étrangère devrait être versée pour un projet donné, et uniquement à cette fin. La politique canadienne d'aide au Kenya devrait se limiter aux projets qui profiteront directement à la collectivité. Les projets devraient être gérés conjointement par l'Agence d'aide canadienne et les agences bénéficiaires, surtout les ONG.

Nous croyons que l'aide bilatérale directe au gouvernement ne devrait être accordée que si le gouvernement accepte d'apporter les réformes économiques et politiques que nous réclamons.

M. Hovdebo: Dans un article que vous avez écrit, vous dites ceci:

> L'opposition démocratique exige des élections libres au Kenya, surveillées par des observateurs étrangers, afin de s'assurer que le gouvernement ne puisse manipuler l'issue du scrutin.

Quelles sont les probabilités que cela se produise dans les circonstances actuelles? Qu'est-ce que le Canada peut faire avec ces subventions et son influence au Kenya pour encourager les réformes?

M. Imanyara: D'après mon expérience, nul doute que la présence de délégations internationales d'observateurs et de surveillants en Namibie et en Zambie a largement contribué au succès d'élections libres et démocratiques et a permis aussi de légitimer tout le processus électoral.

Dans un pays comme le Kenya, par exemple, où il n'y a eu aucune élection avec candidats de l'opposition depuis 30 ans, les gens sont maintenant cyniques et pessimistes. La présence d'observateurs étrangers, délégués par des nations et des pays où l'on prend généralement les élections pour acquises, permettrait de redonner confiance à la population kenyenne et de rendre plus plausible un changement véritable.

C'est ce qui s'est passé en Zambie où le taux de vote a été extrêmement élevé grâce à la présence de personnalités bien connues comme le président Carter. Là où ces organismes ont été autorisés à se promener dans le pays pour surveiller la campagne d'information avant la période électorale, puis l'inscription des électeurs et la préparation des bulletins de vote, la population a vraiment repris confiance.

Nul doute que les ONG canadiennes et le gouvernement canadien voudront insister sur ces trois étapes—après tout, le président Moï a convenu par la déclaration d'Harare que ces Surveillants étaient indispensables—puisque cela ne risque pas de porter préjudice à la situation intérieure du Kenya.

D'après les centaines de lettres de citoyens Kenyens ordinaires que ma publication reçoit, nous savons qu'ils ne croiront pas que les élections sont libres au Kenya s'il n'y a pas de surveillants étrangers. Et s'il n'y a pas de surveillance, ils n'iront pas voter. C'est d'ailleurs ce que souhaite le président Moï.

[*Text*]

Just the fact of the Canadian government insisting on transparency on the management of the electoral process and speaking out publicly in support of democratic institutions is, in itself... The Canadian aid, for example, to Kenya, as proportionate to say that of the United Kingdom, Japan, and Germany, is not that good, but the standing of Canada in Kenya as a member of the Commonwealth is so great that when the Canadian Prime Minister talked in Harare that was headline news in Kenya. When the Japanese Prime Minister talks there it doesn't get in the Kenyan press despite that fact that Japan is the largest bilateral trading partner with Kenya.

• 1050

There are these intangible benefits that accompany the feeling among the Kenyan people that we are part of a family. When, for example, the International Human Rights Centre here sent a delegation to Kenya, I saw many people writing letters asking how can we contact them to explain to them why the Canadian instutitions ought to be involved, why they ought to support the Kenyan churches. I think there is tremendous need, one, to speak very loudly on the need for the Kenyan government to pursue democratic policies, and on the need to connect democratic decision process with the disbursement of aid to Kenya.

M. Harvey (Chicoutimi): Je tiens à vous remercier pour la qualité de votre présentation.

Concernant les programmes d'aide, vos statistiques sont probablement bonnes. Vous dites qu'une bonne partie de l'aide internationale ne se rend pas directement aux projets. C'est un peu la même chose ici, au pays. De 60 à 65 p. 100 des programmes ne se rendent pas directement sur le terrain. Ces chiffres m'apparaissent comme une conséquence de l'inefficacité partielle de nos programmes d'aide internationaux plutôt que comme une conséquence de la corruption. Je pense que nos programmes d'aide bilatérale, entre autres, sont de plus en plus à l'abri de la corruption, à moins que je me trompe.

J'aimerais que vous m'illustriez cet aspect par un exemple ou deux. Je sais qu'il y a de l'inefficacité dans les programmes d'aide internationaux, mais est-ce qu'il y a eu des cas de corruption notoires dans des programmes d'aide canadiens?

Mr. Odinga: One that first comes to mind is not very much Canadian, but we have this giant hydroelectric power scheme that we call the Turkwell Gorge. This is in the northern part of Kenya. It was funded mainly by the EC. It has now been dubbed the whitest of the white elephant projects in eastern and central Africa. It is the biggest project in the whole of eastern and central Africa. It has cost $4.5 billion Kenyan shillings. I don't know how much that is in Canadian funds. It is a project that will never take off because the way it was designed is such that it will take nearly 10 years for the dam to fill properly, and then by that time it will have silted up. It will never be able to generate any kind of electricity at all.

The EC have carried out an evaluation of this project. They have compared it with a similar project which was also implemented in Kenya three years before this project was embarked on. Allowing even for inflation and general price

[*Translation*]

Le simple fait que le gouvernement canadien insiste sur la transparence de la gestion des élections et appuie publiquement les institutions démocratiques permet... L'aide canadienne au Kenya, par exemple, par rapport à celle du Royaume-Uni, du Japon et de l'Allemagne, n'est pas très élevée, mais son influence est grande parce qu'il fait partie du Commonwealth; lorsque le premier ministre canadien a parlé à Hararé il a fait les manchettes au Kenya. Quand c'est le premier ministre japonais qui va parler au Kenya, les journaux ne le mentionnent même pas, et pourtant le Japon est le principal partenaire commercial bilatéral du Kenya.

Il y a des avantages intangibles au sentiment qu'ont alors les Kenyens de faire partie d'une grande famille. Par exemple, quand le Centre des droits de la personne d'ici a envoyé une délégation au Kenya, j'ai vu beaucoup de gens écrire pour demander comment communiquer avec le Centre pour lui expliquer pourquoi les institutions canadiennes devaient s'en mêler et devaient appuyer les églises kényennes. Je crois qu'il y a un besoin pressant de parler beaucoup de la nécessité pour le gouvernement kényen d'adopter des politiques démocratiques et sur la nécessité de lier le processus décisionnel démocratique à l'aide étrangère au Kenya.

Mr. Harvey (Chicoutimi): I want to thank you for the quality of your presentation.

As far as aid is concerned, your statistics are probably correct. You say that a large part of international aid does not go directly to projects. It is more or less the same thing here. Between 60 and 65 per cent of programs do not end up directly on the field. I do not think those figures are a consequence of the inefficiency of international aid programs, but rather a consequence of corruption. I think our bilateral aid programs are better shielded from corruption, unless I am mistaken.

I would like you to give me an example of this issue. I know that some international aid programs are inefficient, but are there blatant cases of corruption within Canadian aid programs?

M. Odinga: Le premier exemple de corruption qui vient à l'esprit n'est pas du tout canadien; c'est un mégaprojet hydroélectrique dit de Turkwell Gorge. C'est dans le nord du Kenya. Il a été financé surtout par la Communauté européenne. On dit de lui que c'est le plus blanc des éléphants blancs de l'est et du centre de l'Afrique. C'est aussi le plus gros projet de cette région. Il a coûté 4,5 milliards de shillings kenyens. Je ne sais pas combien cela fait en dollars canadiens. C'est un projet qui n'aboutira jamais parce qu'à cause de sa conception, il faudrait presque 10 ans pour que le barrage soit plein et il sera alors bouché par la sédimentation. Il ne pourra donc jamais produire d'électricité.

La Communauté européenne a fait une évaluation du projet et l'a comparé à d'autres semblables qui avaient été construits au Kenya trois ans auparavant. Même en tenant compte de l'inflation et des augmentations de prix inévitables,

[*Texte*]

increases, they have found that this project was overpriced by over $1 billion Kenyan. That is over 25% of the total cost of this project. This is money that is said to have gone into the pockets of merely about three to four people involved.

This is a project in the energy sector. You know that Canada in fact is very active in the energy sector. I think there is something like $8 million Canadian which goes into this. The energy ministry is one of the most corrupt ministries in Kenya, which used to be headed by a very close associate of President Moi, Mr. Nicholas Biwott. We know as a result of investigations into corrupt practices of Mr. Biwott that one of Moi's leading ministers was murdered two years ago. The investigation of that murder has in fact implicated very senior government officials, including the vice-president and even President Moi himself.

• 1055

There is a a general feeling in Kenya that this aid, the Canadian aid through energy projects, might have been misspent. What we are saying is that Canada could do the same thing the Danes did, and that is they could appoint auditors to audit this aid that has gone to the minister of energy to establish if this aid in fact has not been abused. There is a very strong feeling among Kenyans... We have heard information from officials in the ministry of energy that a very big portion of this aid has not been properly used.

The Chairman: As a supplementary to Mr. Harvey's question, it is my information that Canadian aid to Kenya totalled about $22.2 million in the year 1991, and you will recall that in November Canada and 11 other donor nations postponed a decision on aid for six months pending improvements and demanding that political, economic, and human rights practices be changed as a form of conditionality. Now, that's about six months ago. There has been some action that you seem to be suggesting needs to be taken on the part of Canada and other donors. What's been the effect, or has that not been effective? I wonder if you could give us some idea.

Mr. Odinga: As a result of this suspension of aid the Kenyan government was forced to remove section 2(a) to allow political parties to be registered. In that respect, one can say that this was effective because it was literally two weeks after the Paris decision that the government removed section 2(a). However, the government has then proceeded to just introduce some cosmetic changes designed to placate the donors so that when the aid package comes to be reviewed in six months, which is in May, next month, they would then qualify for funding.

They did promise, for example, that they are going to investigate cases of corruption, of embezzlement of public funds, and that they are going to take action against offenders. What has been happening is that people have been arrested with some very vague charges; they have then been brought to court—I think three people. Even before their own lawyers applied for bail, the government itself said that it would not oppose any bail. So this has just been some kind of cosmetic exercise to try to show that some action actually is being taken, but nothing effective is being done.

[*Traduction*]

elle a jugé que le projet avait coûté plus de 1 milliard de shillings kényens de trop. C'est plus de 25 p. 100 du coût total. Cet argent serait allé dans les poches de trois ou quatre profiteurs.

C'est un projet dans le secteur énergétique. Vous savez que le Canada est très actif dans ce domaine. Je crois que le Canada y consacre quelque 8 millions de dollars canadiens. Le ministère de l'Energie est l'un des plus corrompus du Kenya puisqu'il était auparavant dirigé par un Kenyen très proche du président Moï, M. Nicholas Biwott. Nous avons appris, à la suite d'enquêtes sur la corruption de M. Biwott, que l'un des principaux ministres de Moï a été assassiné il y a deux ans. L'enquête sur ce meurtre a impliqué de très hauts personnages du gouvernement, y compris le vice-président et le président Moï lui-même.

On pense généralement au Kenya que l'aide canadienne pour divers projets énergétiques a probablement été gaspillée. Ce que nous voulons, c'est que le Canada fasse comme les Danois, c'est-à-dire nommer des vérificateurs pour s'assurer que l'aide versée au ministre de l'Energie serve effectivement aux fins pour lesquelles elle a été allouée. Les Kenyens sont fermement convaincus... des fonctionnaires du ministère de l'Energie auraient dit qu'une très grande partie de l'aide n'a pas été utilisée à bon escient.

Le président: J'ai une question qui fait suite à celle de M. Harvey. On me dit que le Canada a versé au Kenya une aide de quelque 22,2 millions de dollas en 1991 et vous vous souviendrez qu'en novembre le Canada et 11 autres pays donateurs ont reporté à six mois la prise de décision sur l'aide, en attendant des améliorations. Les pays ont exigé, comme condition à leur aide, que l'on apporte des changements politiques et économiques, et que l'on respecte davantage les droits et libertés. C'était il y a six mois. Vous semblez dire que le Canada et les autres pays donateurs pourraient prendre certaines mesures. Est-ce que cette condition a eu un certain effet? Pourriez-vous nous dire ce qui s'est passé?

M. Odinga: Suite à la suspension de l'aide, le gouvernement kényen a été obligé d'abroger l'alinéa 2a) afin de permettre aux partis politiques d'être reconnus comme tels. A cet égard, il faut dire que la décision des pays donateurs a été efficace puisque deux semaines presque jour pour jour après la décision de Paris, le gouvernement a abrogé cet alinéa. Cependant, il a ensuite proposé des modifications de forme destinées à apaiser les donateurs afin que l'aide soit accordée au bout de six mois, c'est-à-dire en mai prochain.

Le gouvernement a par exemple promis qu'il allait faire enquête sur les cas de corruption et de détournement de fonds publics, et qu'il poursuivrait les présumés coupables. Des gens ont donc été arrêtés et on a porté contre eux de très vagues accusations. Ils ont comparu devant le juge—je crois qu'ils sont trois. Avant même que leur avocat ne demande une mise en liberté sous caution, le procureur lui-même a dit qu'il ne s'y opposerait pas. Cela a donc été une parodie de justice dans le but de montrer que le gouvernement faisait quelque chose, mais en fait, il ne fait rien de concret.

[*Text*]

The Chairman: Thank you. I interrupted Mr. Harvey.

M. Harvey: La Coalition a-t-elle demandé aux Nations Unies ou à un pays particulier de fournir la supervision et l'aide technique nécessaires pour la tenue d'élections démocratiques?

Mr. Odinga: We did write to the Commonwealth Secretariat because Kenya is a signatory to the Harare declaration. We have held discussions with the Commonwealth Secretariat in London and they have assured us that they will be willing to send a team. As a matter of fact, Chief Anyaoku, the Secretary General of the Commonwealth, was in Nairobi last week to discuss with government and opposition leaders the possibility of Commonwealth supervision.

• 1100

We have also written to the United Nations and the OAU, the Organization of African Unity, asking them to send observer teams. The opposition has also written to the Jimmy Carter Foundation and the Nordic countries. All of them are very interested in sending observer teams to Kenya. In fact, we want to extend a similar invitation to the Canadian government or human rights organizations here to participate in this exercise.

Mrs. Stewart: I want to follow on the question you were asking. There is a third party at the table. I wonder if he could clarify the issue of our suspension of aid to Kenya.

I ask that question because in the Indonesian affair we supposedly suspended $30 million worth of aid to Indonesia, but according to a minister's letter that in fact meant the cancellation of only $150,000 worth of projects. I would like to know what our having suspended our aid in November of this year meant in dollar figures. Did we not contribute to Kenya, or did we continue? When we talk about having no new commitments, does that mean we have suspended all ongoing commitments to ongoing projects, or projects that were started, such as this energy project, prior to the suspension of our aid? I would also like an update on that policy, because I gather it is under review right now, for May.

The Chairman: I should have introduced Mr. Richard Chappel, who is a desk officer in External Affairs.

Richard, we did not call you formally as a witness. If you feel you are able to respond to that question, we would be happy to have it. If not, we would be prepared to get a written response.

Mr. Richard Chappel (Desk Officer, Eastern and Southern Africa, Department of External Affairs and International Trade): We are going to have to respond the question this afternoon with your witnesses anyway.

[*Translation*]

Le président: Merci. J'ai interrompu M. Harvey.

Mr. Harvey: Has the coalition asked the United Nations or any country in particular to provide monitoring and technical help to facilitate a fair electoral process?

M. Odinga: Nous avons effectivement écrit au secrétariat du Commonwealth parce que le Kenya est signataire de la déclaration d'Harare. Nous avons discuté avec le secrétariat du Commonwealth à Londres où l'on nous a bien dit qu'on était disposé à envoyer une équipe. D'ailleurs, le chef Anyaoku, le secrétaire général du Commonwealth, était à Nairobi la semaine dernière pour discuter avec les dirigeants du gouvernement et de l'Opposition de la possibilité d'une équipe de surveillance du Commonwealth.

Nous avons aussi écrit aux Nations Unies et à OUA, l'Organisation de l'unité africaine, pour leur demander d'envoyer des équipes d'observateurs. L'Opposition a également écrit à la Fondation Jimmy Carter et aux pays nordiques. Tous sont disposés à envoyer des équipes d'observateurs au Kenya. En fait, nous voulons envoyer la même invitation au gouvernement canadien et aux organismes des droits de la personne ici.

Mme Stewart: Toujours sur le même sujet, il y a une tierce partie ici. Je me demande si cette personne ne pourrait pas préciser la question de l'interruption de notre aide au Kenya.

Si je pose la question, c'est à cause de l'affaire d'Indonésie. Nous aurions supposément suspendu une aide de 30 millions de dollars à l'Indonésie, mais d'après une lettre du ministre, cette décision aurait entraîné l'annulation effective de seulement 150,000$ de projets. Je voudrais savoir quelle est la conséquence pécuniaire de la suspension de notre aide en novembre dernier. Avons-nous versé quelque chose au Kenya ou lui verse-t-on encore quelque chose? Quand on dit qu'il n'y aura pas de nouveaux engagements, est-ce que cela signifie que nous avons suspendu l'octroi de fonds déjà promis à des projets en cours ou à des projets, comme celui sur l'énergie, entrepris avant que l'aide ne soit suspendue? Je voudrais aussi une mise à jour sur cette politique, car je présume qu'elle est actuellement à l'étude puisque la décision doit être prise en mai.

Le président: J'aurais dû vous présenter M. Richard Chappel, qui est responsable de secteur aux Affaires extérieures.

Richard, nous ne vous avons pas fait venir ici officiellement à titre de témoin. Si vous croyez pouvoir répondre à la question, nous vous écouterons avec plaisir. Sinon, vous pourrez nous faire parvenir une réponse par écrit.

M. Richard Chappel (responsable de secteur, Est et sud de l'Afrique, ministère des Affaires extérieures et du commerce extérieur): Nous devrons de toute façon répondre à cette question cet après-midi quand nous discuterons avec vos témoins.

[*Texte*]

What actually happened in Paris was an agreement by governments not to pledge new moneys, which is normally done as an ongoing process of the World Bank consultative group meetings held every two years to give planners some idea of where they should be taking their development assistance. So in effect it was not a dollar decision, it was an interruption of an ongoing bureaucratic process.

Mrs. Stewart: But we did continue to provide funding for projects that had already been approved. You are saying it is new funding, but that would not be new moneys. We have continued to fund.

Mr. Chappel: As a result of the Paris decision, each country had to apply that in different ways. Some countries perhaps had no planning, because all the projects and all the money committed were already being disbursed. Therefore probably they were not in a position to talk about new moneys anyway. In our own case, as a result of *Sharing Our Future*, and for a number of other reasons, the Kenyan program was in transition, switching to poverty alleviation, rural development, work with women, and human resources development for our own domestic reasons, notwithstanding whatever was going on in Kenya. So there was a transition there as well.

We agreed with the other donors, though, that it was important to focus the Kenyan government's own planning process as much on a change to a democratically elected government as on worrying about where they were going to take donors' money. That is really what the suspension in Paris was all about.

Mrs. Stewart: But ongoing commitments before November are being honoured.

Mr. Chappel: If a project was disbursing under legal contract, most countries, I believe, kept going. Some countries obviously had to decide whether they wanted to handle this in normal ways, by a shift away from pure government-to-government development assistance into NGO assistance. We had already been doing a certain amount of that, and the decision in Paris actually was an impetus to speed up that process for us.

• 1105

Mrs. Stewart: The point I'm trying to get is that we continued to honour our commitments to energy projects and bilateral projects that were in the—

Mr. Chappel: If it was appropriate. In terms of the energy sector, we had already decided, because of *Sharing our Future*, that infrastructure was no longer good, but there was a lot of work in rural development, electrification, and human resource development related to the energy sector that was going to be crucial for delivering energy to rural areas of Kenya, and certainly it wasn't going to be turbines any longer.

I'd just add one final point, unless I'm still being too elusive, and not deliberately. The process that was started last November is going to continue. One of the ways out of this will be for elections that have enough legitimacy from outside

[*Traduction*]

Ce qui s'est passé à Paris, c'est que les gouvernements se sont entendus pour ne pas promettre de fonds nouveaux, ce qui se fait normalement tous les deux ans, lors des réunions de consultation avec la Banque mondiale, afin de donner aux planificateurs une idée des besoins en aide au développement. Donc la décision n'a pas vraiment d'effet sur l'octroi de fonds mais plutôt sur un processus bureaucratique régulier.

Mme Stewart: Nous avons donc continué à verser des fonds pour des projets déjà approuvés. Ce que vous voulez dire c'est qu'on n'a pas approuvé de nouveaux projets. Nous avons continué à verser de l'argent.

M. Chappel: Suite à la décision de Paris, chaque pays a dû trouver un moyen de l'appliquer. Pour certains où il ne se faisait aucune planification, comme tous les projets étaient terminés, tous les fonds déjà promis avaient été versés. Ces pays n'étaient donc pas en mesure de promettre de nouveaux fonds de toute façon. Dans le cas du Canada, suite à la publication de *Partageons Notre Avenir*, et pour une foule d'autres raisons, le programme kényen était en position. On avait décidé de se consacrer plutôt à améliorer le sort des pauvres, à développer les régions rurales, à travailler avec les femmes et à former les ressources humaines, pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec ce qui se passait au Kenya.

Avec les autres pays donateurs, nous avons convenu qu'il était important de concentrer la planification du gouvernement kényen lui-même autant sur l'élection démocratique d'un gouvernement que sur la décision d'accepter les conditions des pays donateurs. C'était en fait le but de la suspension convenue à Paris.

Mme Stewart: Mais les engagements pris avant novembre ont été honorés?

M. Chappel: La plupart des pays qui étaient déjà liés par contrats pour des projets ont sans doute versé les fonds. D'autres ont évidemment dû décider s'ils allaient opter pour une aide aux ONG plutôt qu'une aide de gouvernement à gouvernement. Nous avions d'ailleurs déjà commencé à le faire et la décision de Paris a en quelque sorte accéléré les choses pour nous.

Mme Stewart: Ce que je veux montrer, c'est que nous avons continué à honorer nos engagements à l'égard des projets énergétiques et des projets bilatéraux qui étaient. . .

M. Chappel: Si c'était opportun. Pour ce qui est du secteur énergétique, nous avions déjà décidé, à cause du document *Partageons Notre Avenir* que l'infrastructure ne convenait plus, mais qu'il y avait beaucoup de travail à faire du côté du développement des régions rurales, de l'électrification et de la formation des ressources humaines pour le secteur de l'énergie et que ce serait crucial pour amener l'électricité jusque dans les régions rurales du Kenya. Il ne s'agirait plus de turbines.

J'ajouterai en terminant, à moins que mes propos soient trop évasifs, et sans mauvaise volonté de ma part, que ce qui a commencé en novembre dernier va continuer. Pour le gouvernement Kenyen, cela signifie que les élections devront

[*Text*]

assistance to bring this lame-duck period to an end, and I think everybody is now in agreement that nobody will be unduly disadvantaged to start that process for a national election. Everybody's already campaigning.

Failing that, it will be difficult for the Paris group to take any decisions whatsoever, because one of the bases on which the Paris group decision was made was substantial electoral reform, including a significant downsizing of the Kenyan public service. That is not going to happen in a pre-election period, and donors know that and the Kenyan government knows it and the various groups within Kenya know it. Those reforms cannot take place until the electoral process has been completed.

The Chairman: I wonder if we can put any questions we have on the table and then we'll let you respond to them and wrap up in that way.

Stan, you had something you wanted to put on the table.

Mr. Hovdebo: This question is relative to sovereignty. I think both of our witnesses come from a political base to a certain extent. Recommending an audit such as the Danish audit of aid is in itself a two-edged sword, I suppose, and is considered by many countries, and I guess by the president, to be interference. I just wonder if you could give us any indication from your own basis—in politics, I guess, because we might see you as members of the government in the near future—of how you feel about the transparency necessary relative to aid and the Paris group and putting on those kinds of conditions, which many countries consider as invading the sovereignty of the country.

The Chairman: I wonder if you could comment on election procedures and education for elections. First, queuing has received a lot of questioning here. I know it's being used in Nigeria and West Africa at the same time. There is the question for Canadians of basic human rights to secrecy. Is this a transitional method, or is it something that would not be in any pending election? When I was in Nairobi recently I had meetings with the National Council of Churches of Kenya, with Samuel Kobaya and Reverend Gataka, about the educational program of the churches. I was impressed by the effort to do basic literacy work on elections. How does that work that they are seeking to do in the villages relate to the procedures of the style of the election?

• 1110

Second, I wonder if you could give us some report on Wangari Maathai. There has been a good deal of public interest on the part of women's groups, environmentalists, and others through Members of Parliament.

Third, we are receiving reports of widespread drought not only across southern Africa but also through central and eastern Africa, and I wonder if you have any thoughts on that.

Mr. Imanyara: On the issue of audits, when a government approaches another government or when a government NGO approaches another NGO out of the country, basically it is an agreement between the governments

[*Translation*]

être suffisamment légitimes vues de l'extérieur pour remplacer ce canard boiteux; et tout le monde convient maintenant que personne ne sera indûment lésé si les élections sont prévues pour bientôt. En fait, tout le monde est déjà en campagne.

Sinon, le groupe de Paris pourra difficilement prendre une décision puisque l'une des conditions imposées, c'est une réforme électorale en profondeur et un dégraissage de la Fonction publique Kenyenne. Or, cela n'est pas susceptible de se produire avant les élections et les pays donateurs le savent, tout comme le gouvernement Kenyen et les divers groupes et organismes au Kenya. Ces réformes ne pourront se faire qu'après les élections.

Le président: Je me demande si nous ne devrions pas déposer toutes nos questions tout de suite puis vous laisser répondre et terminer la séance ainsi.

Stan, vous vouliez soulever une question.

M. Hovdebo: Oui, c'est au sujet de la souveraineté. Je crois que nos deux témoins sont en quelque sorte issus de la politique. Une vérification comme celle qu'ont entrepris les Danois de leur aide est une arme à deux tranchants pour bien des pays, et aussi pour le président; c'est considéré comme de l'ingérence. Pourriez-vous nous dire, si, d'après ce que vous savez—étant en politique, on pourrait vous considérer comme de futurs parlementaires—qu'est-ce que vous pensez de la transparence nécessaire pour ce qui est de l'aide, des conditions imposées par le groupe de Paris, de ce que beaucoup de pays considèrent comme une atteinte à leur souveraineté?

Le président: Je me demande si vous ne pourriez pas nous parler des modes d'élection et de l'éducation des électeurs. Tout d'abord, le système des queues a soulevé beaucoup de controverse ici. Je sais qu'il est utilisé au Nigeria et en Afrique occidentale. Pour les Canadiens, il y a le droit fondamental au vote secret. Est-ce une méthode transitoire qui ne sera pas utilisée lors des prochaines élections? Quand je suis allé à Nairobi récemment, j'ai rencontré les représentants du Conseil national des églises du Kenya, Samuel Kobaya et le révérend Gataka, pour discuter du programme d'éducation des églises. J'ai été impressionné par leurs efforts pour alphabétiser les gens en prévision des élections. Ce travail qu'ils font dans les villages est-il relié aux modes de scrutin?

Pourriez-vous nous dire ce qu'il en est de Wangari Maathai? Les groupements de femmes, les écologistes et d'autres ont manifesté leur intérêt aux parlementaires.

Nous avons entendu dire qu'il sévissait une grande famine dans toute l'Afrique australe ainsi que dans le centre et l'est du continent; je me demande si vous pourriez nous dire ce qui se passe.

M. Imanyara: Pour ce qui est des vérifications, quand un gouvernement approche un autre gouvernement ou quand un gouvernement ou une ONG approche une autre ONG étrangère, il y a entente entre les deux parties en vue

[*Texte*]

and an organization or between two organizations. The purpose of this agreement is to achieve a certain objective. I do not see any sign of internal interference in a matter that is an agreement between two parties. The parties have agreed that they are going to make available so much money for a particular project. It cannot be an interference to ask whether this project is receiving that money or whether the implementation process is going according to the agreement.

The argument of internal interference has been used over the last 30 years to shield and to cover up what are essentially criminal acts by people in government. I think the time has come for the donor community. I know that all opposition parties are agreed that this kind of agreement, either at the government level or between NGOs between themselves, should be transparent from the moment of signing the agreement to the completion of the progress, and that it is quite legitimate for either party to raise issues regarding the implementation of the project. It is quite legitimate for the person or the organization dispersing the funds to ask whether these funds are reaching the project. And it is quite legitimate on the part of the government to say it is and the manner in which they are implementing it. Therefore there ought not to be a contradiction.

I think this argument by not only the Canadian government but by authoritarian regimes all over the world is being used merely as a means of justifying corruption, mismanagement of the projects. I can say, for example, that from FORD's manifesto it is explicitly stated that they welcome transparency from point A to point Z. So there would be no complication on that one.

On the issue of election procedures and education, the queuing system has in fact been abandoned in Kenya. A law was passed abolishing it. Following the 1990 democracy riots in Nairobi, President Moi, in an exercise designed really to extend his stay in power, appointed a commission, chaired by Vice-President Saitoti, which went around the country assessing people's views. There was overwhelming support. Practically every person who spoke before this commission asked that the queuing system be scrapped.

• 1115

One of the changes Moi introduced and he is now using as a reason for calling for the reinstatement of aid is that they have abandoned the queueing system of elections. But nobody is asking him what he has done about the widespread feeling that the current Parliament is illegitimate and is not representative. What is he doing to avoid accusations of government corruption? There are many other ways the government has interfered with the electoral process. Queueing is just one of them.

There is the use and abuse of the Kenyan government administrative structures to conduct the elections. Right now Vice-President Saitoti is travelling and telling the people they are updating the register. He is not telling the Kenyan people and friends of Kenya why the government insists on actually taking over the machinery of the electoral process. Why are they not allowing an independent electoral process to start this exercise at the earliest opportunity? The

[*Traduction*]

d'arriver à un certain objectif. Je ne vois aucune manifestation d'ingérence, il s'agit d'un accord entre deux parties. Les parties conviennent que l'une mettra tant d'argent à la disposition d'un projet donné. Ce n'est pas s'ingérer que de demander si le projet en cause a effectivement reçu l'argent versé ou si tout se déroule comme le prévoit l'accord.

Depuis 30 ans que l'on invoque l'ingérence pour dissimuler les actes criminels que commettent les dirigeants et les fonctionnaires. Il est temps que les pays donateurs agissent. Je sais que tous les partis d'opposition admettent qu'une telle entente, soit entre gouvernements, soit entre ONG, devrait être transparente dès le moment de sa signature jusqu'à la fin des travaux, et il est tout à fait légitime que l'une ou l'autre des parties pose des questions au sujet de la réalisation du projet. Il est parfaitement légitime que le donateur ou l'organisme qui débourse le fonds s'assure que ceux-ci servent bel et bien au projet. Il est tout à fait légitime pour le gouvernement d'expliquer comment le projet se déroule et à quoi sert l'argent. Il ne devrait pas y avoir de contradiction.

Cet argument de gouvernements et de régimes autoritaires partout dans le monde sert uniquement à justifier la corruption et la mauvaise gestion des projets. Je peux vous dire par exemple que le manifeste du FORD énonce explicitement que l'on souhaite la transparence de A à Z. Ce ne serait donc pas bien compliqué.

Pour ce qui est du mode d'élection et de l'éducation, le système des queues a en fait été abandonné au Kenya. On a adopté une loi pour l'abolir. À la suite des émeutes de 1990 à Nairobi en faveur de la démocratie, le président Moï, dans un exercice destiné uniquement à prolonger sa présence au pouvoir, a nommé une commission présidée par le vice-président Saïtoti qui a fait le tour du pays pour connaître l'opinion des gens. Il y a eu quasi unanimité. Presque tous ceux qui se sont présentés devant la Commission ont demandé que le système des queues soit aboli.

L'un des changements apportés par M. Moï et dont il se sert maintenant pour demander le rétablissement de l'aide, c'est le fait d'avoir abandonné le système des files d'attente pour les élections. Mais personne ne lui demande ce qu'il a fait concernant l'impression générale que le Parlement actuel est illégitime et n'est pas représentatif. Que fait-il pour éviter les accusations de corruption gouvernementale? Le gouvernement est intervenu dans le processus électoral de bien d'autres manières. Les files d'attente n'en sont qu'un exemple.

On se sert et on abuse des structures administratives du gouvernement du Kenya pour organiser les élections. À l'heure actuelle, le vice-président Saïtoti parcourt le pays pour informer la population de la mise à jour du registre. Il ne dit pas aux Kenyens ou aux amis du Kenya pourquoi le gouvernement insiste pour assumer la direction de tout l'appareil électoral. Pourquoi ne permet-il pas à un processus électoral indépendant d'être instauré le plus tôt possible?

[*Text*]

constitution requires that there be an election in Kenya before March of next year. The Kenyan government says it has begun the process of voter registration, but it does not take into account what the opposition says about that process. It is essentially a repetition of the process that has been discredited. The opposition says it needs to be overhauled. So really there is no serious effort to address the issue.

Raila Odinga left Kenya more recently, so he is going to tell you about Wangari Maathai and the drought situation.

Mr. Odinga: As you know, Wangari Maathai has been very active in championing the causes of environmental protection, democracy, and human rights in the country. This has frequently brought her into conflict with the regime in Kenya. You may not know she is a very active member of FORD. She has been very instrumental in trying to promote women's active participation in this process of change.

Just before I left, she had been with mothers who had camped in a park, demanding the release of political prisoners. She was the victim of a vicious attack by the security forces. She was hospitalized for over one week. She had a sprained neck. However, she was out of hospital and in the process of recovering when I left. She was the last person I saw before I left Nairobi. She was back with the mothers, not in the park but in the All Saints' Cathedral, which had agreed to give them sanctuary.

These mothers were old and frail and could not sustain a very prolonged hunger strike, so they were alternating. Some mothers would come and stay for two days. Then they would leave and other mothers would be brought in. Because the police were in the habit of harassing and dispersing them, these mothers started to chain themselves to the court whenever these political prisoners were brought in.

The day before I left we were together in the court. Before that, she had been arrested along with several members of the opposition and charged with spreading rumours. They had issued a statement based on confidential information that there been a plan by the government to stage a kind of palace coup. This was one of the options that President Moi considered. This information of course was provided by senior sympathizers of FORD in the armed forces. They were charged with this, but after a lot of international pressure they were released. She's now out on bond. Basically, I think that's what I have to say about Professor Wangari Maathai.

• 1120

About the drought situation, I think the whole of eastern, central and southern Africa is experiencing one of the worst droughts in history. Environmentalists say that this is probably the result of the destruction of the tropical forests and also the interference with the ozone layer. These are the effects. So South Africa has a lot of problems. Zimbabwe, which has been self-sufficient in food production, is actually experiencing a lot of problems. Naturally, Kenya is affected and is going to experience more problems.

[*Translation*]

D'après la Constitution, il devra y avoir des élections au Kenya avant mars 1993. Le gouvernement du Kenya dit avoir commencé le processus d'inscription des électeurs, mais il ne tient pas compte de ce que l'opposition dit de ce processus. C'est essentiellement une copie servile du processus qui a été discrédité. L'opposition estime qu'il devrait être révisé. On ne peut donc pas dire que l'on s'efforce de résoudre ce problème.

Raila Odinga a quitté le Kenya tout récemment et il va vous dire ce qu'il en est de Wangari Maathai et de la sécheresse.

M. Odinga: Comme vous le savez, Wangari Maathaï défend très activement la cause de la protection de l'environnement, de la démocratie et des droits de l'homme dans le pays. De ce fait, elle s'est souvent heurtée au régime en place au Kenya. Vous savez sans doute qu'elle est membre très active du FORD. Elle a fait beaucoup pour encourager une participation active des femmes à ce processus de changement.

Avant mon départ, elle s'était jointe à des mères qui campaient dans un parc en demandant la libération de prisonniers politiques. Elle a été brutalement attaquée par les forces de sécurité. Elle a été hospitalisée pendant plus d'une semaine. Elle avait une lésion cervicale. Toutefois, lorsque je suis parti, elle était sortie de l'hôpital et était en convalescence. C'est la dernière personne que j'ai vue en quittant Nairobi. Elle s'était à nouveau jointe aux mères, non pas dans le parc mais dans la cathédrale All Saints qui avait accepté de leur donner asile.

Ces mères étaient vieilles et fragiles et comme elles ne pouvaient pas supporter une grève de la faim très prolongée, elles se relayaient. Certaines d'entre elles venaient pour deux jours puis elles s'en allaient et d'autres venaient les remplacer. Parce que la police avait l'habitude de les harceler et de les disperser, elles avaient commencé à s'enchaîner au tribunal chaque fois que ces prisonniers politiques y étaient amenés.

La veille de mon départ, nous étions ensemble au tribunal. Avant cela, elle avait été arrêtée en même temps que plusieurs membres de l'opposition et était accusée de faire courir des rumeurs. On avait publié une déclaration fondée sur des renseignements confidentiels voulant que le gouvernement avait prévu d'organiser une sorte de coup d'État de palais. C'est l'une des solutions envisagées par le président Moï. Ces renseignements ont bien sûr été fournis par des gens haut placés dans les forces armées qui sympathisent avec FORD. C'est de cela qu'on les accusait, mais après d'importantes pressions internationales, on les a relâchés. Elle est maintenant en libération sous caution. Voilà à peu près ce que j'ai à dire de Wangari Maathaï.

Pour la sécheresse, je crois que tout l'est, le centre et le sud de l'Afrique connaissent l'une des pires sécheresses de l'histoire. Les écologistes disent que c'est sans doute le fait de la destruction des forêts tropicales et également de ce qui arrive à la couche d'ozone. Ce sont là les effets qui se font sentir. L'Afrique australe a donc beaucoup de problèmes. Le Zimbabwé, qui était autonome sur le plan alimentaire, connaît actuellement beaucoup de problèmes. Le Kenya est naturellement touché et va connaître davantage de problèmes.

[*Texte*]

Although the government has over the years been talking of having a viable food policy that would result in food self-sufficiency, because of very rampant corruption in the management of the economy, the government has not been able, for example, to have strategic food reserves, which we have been talking about. We have cases where the government, for example, exports surplus. The government engages in the excessive export of surpluses to then facilitate importation of the same commodities, which they will then buy from the world market at lower prices. They will be able to sell them at excessive profit. This is actually being done by a few government officials. Commodities like sugar, in which Kenya is supposed to be self-sufficient, are being imported and at the same time being exported. Rice and wheat, where we are not self-sufficient, we are exporting only to import.

The Chairman: I regret that our time has ended. I want to, on behalf of the committee, thank Mr. Imanyara and Mr. Odinga, and also Mr. Chappel for his input.

I want to let you know that the testimony today is available to the public, a record that will become a part of our committee deliberations, as we report to government.

Mr. Imanyara: Mr. Chairman, I'd like to table two documents that give some kind of analysis. They are from publications that are available. I think they would be useful information to explain this situation.

We are very grateful for this opportunity. We are indeed grateful for the position taken in Harare last year by the Prime Minister. We do hope that there will be special attention for inter-party support really, to ensure that the democratic process in Kenya is completed. My colleague and I would like to thank you very much for this opportunity.

The Chairman: Thank you. We'll append those documents to our minutes.

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: Thank you. The meeting is adjourned.

[*Traduction*]

Bien que le gouvernement parle depuis des années d'instaurer une politique durable en matière alimentaire permettant d'être autonome sur ce plan, du fait de la corruption qui sévit dans la gestion de l'économie, le gouvernement n'a pas pu, par exemple, constituer les réserves alimentaires stratégiques dont il était question. Dans certains cas, d'ailleurs, le gouvernement exporte les excédents. Le gouvernement se livre à une exportation excessive des excédents pour faciliter ensuite l'importation des mêmes produits, qu'il rachètera sur le marché mondial à des prix plus bas. Il pourra également les vendre avec une marge bénéficiaire démesurée. C'est ce que font effectivement quelques fonctionnaires gouvernementaux. Des produits comme le sucre, dont la production doit suffire au Kenya, sont importés tout en étant exportés. Le riz et le blé, dont la production n'est pas suffisante, sont exportés pour être réimportés.

Le président: Je regrette que nous soyons arrivé au terme de l'entretien. Je tiens, au nom du comité, à remercier MM. Imanyara et Odinga, ainsi que M. Chappel pour sa participation.

Je tiens à préciser que le témoignage d'aujourd'hui est disponible au public, qu'un compte rendu en sera donné dans les délibérations du comité, tandis que nous en rendrons compte au gouvernement.

M. Imanyara: Monsieur le président, je tiens à déposer deux documents qui constituent une sorte d'analyse. Ils sont tirés de publications qui existent. Je crois qu'ils pourraient être utiles à titre d'information pour expliquer la situation.

Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir eu l'occasion de comparaître. Nous vous sommes reconnaissants de la prise de position à Hararé l'année dernière par le premier ministre. Nous espérons que l'on accordera une attention particulière au soutien du multipartisme afin de faire en sorte que le processus démocratique soit instauré complètement au Kenya. Mon collègue et moi-même tenons à vous remercier de nous avoir permis d'intervenir.

Le président: Merci. Nous annexerons ces documents à nos procès-verbaux.

Des voix: D'accord.

Le président: Merci. La séance est levée.

APPENDIX "DEVE-11"

Foreign Assistance to the Kenya Government: Time to say No More

by Gitobu Imanyara Editor-in-Chief

Mr Herman J Cohen the United States Assistant Secretary of State for African Affairs made an important policy statement when he declared that the United States believes that multi-party democracy has proven to be the most resilient and productive form of democracy.

His announcement that the US would not waste non-humanitarian assistance on governments which themselves refuse the paths of democracy gives those of us in Kenya concerned with the country's return to democracy much encouragement. Coming shortly after British Foreign Secretary Douglas Hurd had come to give us the depressing news that Britain had no complaints about Kenya's human rights record Cohen's remarks indicate that the US is committed to a consistent foreign policy. Not so Britain. Hurd poured praise on Kenya, saying that she was "better than others "in the region" including "China and Libya" and that Kenya will continue "to receive development aid from Britain because it (the aid) reaches the ordinary people."

Likewise Denmark's announcement that it has frozen all new aid to the Kenya government is most welcome.

The World Bank's *World Development Report 1991* prepared by a team of distinguished economists under the general direction of Lawrence H.Summers ought to remove any lingering doubts about the connection between good governance under a multi-party democracy and sound economic development. Commenting on that Report, an Indian national Vinod Thomas, the chief economist of the Bank's Asia Region and who was Staff Director of the *World Development Report 1991* notes that despite the vast technological advances of the 20th century,about one quarter of all developing countries have witnessed an actual *fall* in living standards. And, he continues, as a result, more than *one billion people*, or a fifth of the world's population, live on less than Sh. 30 a day - a standard of living that Western Europe and the United States attained 200 years ago!

Pierre Landell-Mills a British national and Senior Policy Advisor in the Africa Technical Department and Ismail Serageldin, an Egyptian, and Director of the Technical Department in the Africa Region, both of the World Bank in an authoritative piece entitled *Governance and Development Process* point out that although there are many different views as to what constitutes good governance, some of which are ethnocentric or culturally determined, it is possible to specify a *minimal core* of characteristics that are generally agreed upon. They point out that these core of characteristics are derived from or are related to the *Universal Declaration of Human Rights* and could be viewed as representing the "moral consensus of the international community of nations." These minimum core of characteristics are then listed as:

Political accountability, freedom of association and participation, a sound judicial system; bureaucratic accountability, freedom of information and expression; competent public agencies (capacity building),

borrowing these minimum core of characteristics, we wish to justify our support for those who call for the suspension of financial aid to the Kenya Government

Political Accountability

The general election that took place in Kenya in 1988 was a fraud. Over 70% of Kenya's members of parliament do not represent the people. They were "selected" on the basis of their "demonstrated" loyalty to President Moi. The election petitions that were filed following these fraudulent elections were dismissed by a judiciary whose judges held office at "the pleasure of the President".

Those who have had the courage to point out this have been harassed. They have been arrested and imprisoned or detained without trial. Some may have been killed.

Freedom of Association and Participation

An attempt in 1982 to register an opposition party resulted in the arrest of Jaramogi Oginga Odinga and George Anyona. Odinga was placed under house arrest and Anyona was detained without trial. In the space of 58 minutes parliament amended the Kenya Constitution without debate and introduced a new provision outlawing all political associations other than the ruling party Kanu. Popular mass organizations like the giant women's organization *Maendeleo Ya Wanawake* were absorbed into Kanu without consultation with the rank and file of the membership. Attempts were made to absorb the trade union movement and the Law Society of Kenya and although these attempts failed, all trade union activity is closely monitored and controlled. The Law Society of Kenya has been sharply divided as a result of governmental interference in its affairs.

A Sound Judicial System

At least three judges of the High Court of Kenya have had to resign from office as a result of interference with their judicial duties. Recruitment to the bench is generally a promotion exercise for magistrates. Merit and demonstrable judicial competence is not a criterion. Foreign judges are recruited on contractual basis. Law enforcement is selective. Politicians publicly exhibiting criminal conduct are neither arrested nor prosecuted. Special target for arrests and judicial harassment are government critics and dissidents.

Bureaucratic Accountability

Examples of embezzlement of public funds, mismanagement of parastatal bodies and public organizations are routinely reported by the Auditor and Controller General. People responsible for these are rarely sacked. They occupy key governmental and parastatal posts. Pierre Landell-Mills and Ismail Serageldin point out that at the core of bureaucratic and political accountability "is the need for a rigorous system of financial management and procurement, with swift and tough penalties for malfeasance". If this was applied in Kenya over 90% of those who man Kenya's governmental and parastatal bodies would be in prison.

Freedom of Information and Expression

With the exception of South Africa, Kenya has probably the highest list of banned publications in Africa. They include books, magazines and newspapers. In addition the *Official Secrets Act* criminalises the revealing of information that is adverse to the government. We have now reached the ridiculous situation whereby even inter-office correspondence in a private company can attract criminal prosecution for "defamation".

Competent Public Agencies

Once again Kenya is probably the only country in the world where public officials who are removed from office for incompetence, unpopularity or old age are rewarded with appointment to *head* public agencies. An examination of the chairmanships of Kenyan parastatal agencies will reveal that many of them are *retired* military officers, politicians booted out of public office by the electors and relatives of powerful and influential politicians. The jobs are *never* advertised. Criteria for appointment are *never* made public. It is as if the public does not matter.

There are many ways in which friends of Kenya, donor agencies and democratic governments can help Kenya to:

- Restore an environment in which a true market economy can thrive,
- Restore a less authoritarian, more responsive and more broad-based democratic government,
- Rid the country of inefficient state corporations,.
- Rid the country of the endemic corruption and
- Achieve a cohesive non-racial, non tribal society.

These ways include

- Suspension or withholding of financial assistance that is channelled through the government or government-controlled agencies.
- Greater assistance to non-governmental organizations that are people oriented.

We accept that it is the Kenyan people who ultimately will restore this country's once proud democratic traditions. The efforts of the Kenyan people will be greatly enhanced if the international community stops co-operating with a government that has shown by word and deed that it is not ready for democratic reforms.

Kenyans are yearning for peaceful constitutional changes and they look to the international community to co-operate with them in this endeavour.

Kenya's Central Bank to cover up shady deals

NAIROBI. Last week's announcement, by Kenya's central bank, of a complex rescue plan for privately-owned Trade Bank and Pan African Bank is the first of a series of moves intended to cover up for past business misdemeanours by senior government officials. The central bank is providing the two banks with up to KSh600m (US$20m) to bail them out of a 'liquidity crisis' caused by 'loss of public confidence'. At least two other banks — the Trust Bank and the Commercial Bank of Africa — are experiencing similar problems.

The Trust Bank, Trade Bank and Pan African Bank are all ostensibly owned by Asian businessmen —Ketan Somaia, Alnoor Kassam, and the recently deceased Mohammad Aslam, respectively. But it is known that President Daniel arap Moi, vice-president Professor George Saitoti and ex-minister Nicholas Biwott hold substantial shares by proxy.

Together with Trust Bank and Commercial Bank of Africa, the two banks have, over recent years, benefitted from holding huge deposits of state-owned corporations. Part of the funds was usually refunnelled to the political patrons, in the form of inadequately secured loans. Multi-million-shilling projects which have benefitted from such loans include Biwott's Yaya Centre, a high-rise condominium situated in Nairobi's Hurlingham suburb, and the Mall, a shopping centre said to belong to Saitoti.

Customers of the afflicted banks have been worried by the fall from grace of Biwott, who is said to hold over KSh1bn (US$ 33m) of the banks' debts — most of it inadequately secured. Biwott was sacked from the cabinet in November following charges of illegal business deals and of planning the murder of the late foreign minister Robert Ouko. He is now considered a bad credit risk and may not pay back all his loans.

For the bail-out cash, the central bank has had to dip into the Public Deposits Protection Fund, set up specifically to help compensate depositors in the event of bank failures. CBK will also waive the normal penalties on the banks' overdrafts, so as to ease their financial burdens.

KENYA: sell-off of assets to cover losses

Trade Bank is to use the money to purchase the Yaya Centre from Biwott's HZ group of companies. It will also sell off associated charge card firm Diners Club Africa Ltd, as well as its new corporate headquarters, Trade Bank Centre. The two sales are expected to generate KSh350m in additional capital.

For its part, the Pan African Bank is to shed a range of assets, including the Pan African Building Society, Corporate Insurance Company, and the Meridien Hotel — a five-star KSh1.2bn project due for completion in June.

The central bank cash bail-out, together with the assets disposals, should bring in a tidy sum, but it is doubtful if that will be sufficient to make up for the substantial amounts lent to Biwott. Some of his unsecured loans will have to be written off. Of much more interest, however, is the fact that the central bank has chosen to bail out Trade Bank and Pan African rather than buy out their assets and liabilities, as is common practice here. In the past, troubled banks were acquired and then restructured to operate as state-owned banks. One reason for this particular exception could be that Saitoti — who also holds the finance portfolio, and hence decides central bank policies — is himself a major shareholder in the afflicted banks.

APPENDICE «DEVE-11»

(TRADUCTION)

AIDE ÉTRANGÈRE AU GOUVERNEMENT DU KENYA : IL EST TEMPS D'Y METTRE FIN

par Gitobu Imanyara, rédacteur en chef

M. Herman J. Cohen, sous-secrétaire d'État américain aux Affaires africaines, a déclaré officiellement que les États-Unis croient que la démocratie multipartite se révèle être la forme de démocratie la plus solide et la plus productive.

C'était très encourageant, pour les Kenyans désireux que la démocratie soit rétablie dans leur pays, de l'entendre dire que les États-Unis ne gaspilleraient pas de fonds pour assurer une aide non humanitaire à des gouvernements qui refusent les voies de la démocratie. Suivant de près la déclaration déprimante de M. Douglas Hurd, secrétaire britannique aux Affaires étrangères, selon laquelle la Grande-Bretagne n'avait pas à se plaindre du bilan du Kenya sur le chapitre des droits de la personne, les propos de M. Cohen ont montré toute la stabilité de la politique étrangère des États-Unis. Ce n'est pas le cas en Grande-Bretagne. M. Hurd n'a eu que des éloges pour le Kenya, disant que ce pays réussissait «mieux que les autres» de la région, y compris «la Chine et la Libye». Il a précisé que le Kenya continuerait «à recevoir de l'aide au développement de la part de la Grande-Bretagne, parce que cette aide est vraiment destinée aux gens ordinaires.»

Par ailleurs, la déclaration du Danemark annonçant le gel de toute nouvelle forme d'aide au gouvernement du Kenya a été très bien accueillie.

Le *Rapport sur le développement dans le monde de 1991*, préparé par une équipe d'économistes réputés de la Banque mondiale, sous la direction de Lawrence H. Summers, devrait dissiper tout doute qu'on pourrait encore entretenir au sujet du lien entre ce qui est un bon gouvernement dans une démocratie multipartite et un développement économique solide. M. Vinod Thomas, économiste en chef de nationalité indienne, responsable de la région de l'Asie pour la Banque mondiale, qui a également agi à titre de directeur du personnel de l'équipe ayant travaillé à l'élaboration du *Rapport sur le développement dans le monde de 1991*, fait remarquer que, malgré les progrès technologiques énormes accomplis au cours du XX^{e} siècle, le quart environ de tous les pays en développement ont connu une baisse du niveau de vie et plus d'*un milliard de personnes*, soit le cinquième de la population mondiale, vivent avec moins de 30 shillings par jour. Ce niveau de vie a été atteint il y a 200 ans en Europe de l'Ouest et aux États-Unis!

Le Britannique Pierre Landell-Mills, conseiller supérieur en politiques au département technique africain, et l'Égyptien Ismail Serageldin, directeur du département technique dans la région de l'Afrique, tous deux de la Banque mondiale, ont traité de la définition d'un bon gouvernement dans *Governance and Development Process*, un document qui a fait autorité. On peut définir cette notion d'un point de vue ethnocentrique ou culturel, mais il existe un minimum de caractéristiques communes sur lesquelles tout le monde s'entend. Les auteurs signalent que ces caractéristiques sont tirées, ou du moins inspirées, de la Déclaration universelle des droits de l'homme et qu'on pourrait dire qu'elles constituent le «consensus moral de la communauté internationale des nations». Voici l'énumération qu'ils en font : l'obligation des milieux politiques de rendre des comptes, la liberté d'association et de participation, un système judiciaire solide; l'obligation de la bureaucratie de rendre des comptes, la liberté d'information et d'expression; la compétence des organismes publics (le développement des ressources).

Nous utiliserons ces caractéristiques d'un bon gouvernement pour justifier notre appui à ceux qui réclament la suspension de l'aide financière au gouvernement du Kenya.

Obligation des milieux politiques de rendre des comptes

Les élections générales tenues en 1988 au Kenya étaient une supercherie. Plus de 70 p. 100 des députés du Kenya ne sont pas des représentants de la population, puisqu'ils ont été «choisis» sur la foi de la loyauté dont ils ont «fait preuve» envers le président Moi. Les pétitions qu'on a produites pour la tenue d'élections juste après ces élections frauduleuses ont été rejetées par une magistrature dont les juges sont nommés selon «le bon plaisir du président».

Ceux qui ont eu le courage de dénoncer cette situation ont été victimes de harcèlement. Ils ont été arrêtés, emprisonnés ou détenus sans procès. Certains pourraient avoir été tués.

Liberté d'association et de participation

En 1982, on a tenté d'enregistrer un parti d'opposition, mais l'affaire s'est conclue avec l'arrestation de Jaramogi Oginga Odinga et de George Anyona. Le premier a été assigné à résidence et l'autre a été détenu sans procès. En 58 minutes, le Parlement avait modifié la Constitution du Kenya sans débat et adopté une disposition interdisant toute association politique autre que le parti au pouvoir, le Kanu. Les organisations populaires, comme le gigantesque groupe de femmes *Maendeleo Ya Wanawake*, ont été assimilées au Kanu sans consulter les membres. On a tenté d'intégrer le mouvement syndical et le barreau. Malgré l'échec de ces tentatives, toute activité syndicale est surveillée et contrôlée de près. Le barreau du Kenya est gravement divisé par suite de l'ingérence du gouvernement.

Un système judiciaire solide

Au moins trois juges de la haute cour du Kenya ont dû démissionner pour conflit d'intérêts. La nomination des juges à ce tribunal constitue généralement une promotion pour les magistrats et ce, sans égard à leur mérite ou à leur compétence éprouvée dans le domaine judiciaire. Des juges étrangers sont embauchés à contrat. L'application de la loi est sélective. Les politiciens qui enfreignent publiquement la loi ne sont ni arrêtés ni poursuivis. Ce sont ceux qui critiquent le gouvernement et les dissidents qui arrêtés et harcelés par les autorités judiciaires.

Obligation de la bureaucratie de rendre des comptes

Le vérificateur et le contrôleur général rapportent régulièrement des cas de détournement de fonds publics et de mauvaise gestion d'organismes publics et parapublics. On congédie rarement les coupables, qui occupent des postes importants au sein des organismes en cause. MM. Landell-Mills et Serageldin font remarquer que l'obligation de rendre des comptes, dans les milieux bureaucratique et politique, s'inscrit dans le cadre d'un «système de gestion financière et d'approvisionnement rigoureux, prévoyant des sanctions pour malversation». Si une telle règle s'appliquait au Kenya, plus de 90 p. 100 du personnel des organismes gouvernementaux et parapublics serait en prison.

Liberté d'information et d'expression

À l'exception de l'Afrique du Sud, le Kenya est probablement le pays d'Afrique ayant la plus longue liste de publications interdites, que ce soient des livres, des revues ou des journaux. De plus, la loi sur les secrets d'État criminalise la publication d'informations nuisibles pour le gouvernement. Absurde mais vrai, nous en sommes au point où même la correspondance interne au sein d'une entreprise privée est passible de poursuites pénales pour «diffamation».

Compétence des organismes publics

Encore une fois, le Kenya est probablement le seul pays du monde où les fonctionnaires, qui perdent leur emploi parce qu'ils sont incompétents, qu'ils ne sont pas aimés du public ou qu'ils sont trop vieux, sont nommés en échange à des organismes gouvernementaux supérieurs. Une vérification permettrait de constater que les présidents des organismes parapublics du Kenya sont des officiers militaires *retraités*, des politiciens non réélus ou des parents de politiciens puissants et influents. On ne publie *jamais* d'offres d'emploi. Les critères de choix des candidats ne sont *jamais* publics. C'est comme si la population ne comptait pas.

Les organisations donatrices, les gouvernements démocratiques et les amis du Kenya peuvent aider cet État à :

- rétablir des conditions qui permettent l'essor d'une véritable économie de marché;
- rétablir un gouvernement démocratique moins autoritaire, plus réceptif et dont les membres viendraient de tous les milieux;
- débarrasser le pays des sociétés d'État inefficaces;
- débarrasser le pays de la corruption endémique;
- réaliser une société caractérisée par la cohésion des membres, sans distinction de races ou de tribus.

Moyens d'action

- Suspendre toute aide financière canalisée par le gouvernement ou des organismes dirigés par le gouvernement;
- Aider davantage les organismes non gouvernementaux qui se sont donné pour mission d'aider la population.

Nous sommes d'accord pour dire qu'en bout de course, ce sont les Kenyans qui ont la responsabilité de rétablir les pratiques démocratiques qu'on se faisait autrefois un honneur de respecter. Les efforts de la population auront beaucoup plus de poids si la communauté internationale cesse de coopérer avec un gouvernement qui a montré, par ses déclarations et ses agissements, qu'il n'est pas prêt à adopter des réformes démocratiques.

Les Kenyans cherchent désespérément à obtenir pacifiquement des changements à la Constitution et comptent sur la coopération de la communauté internationale dans cette entreprise.

LA BANQUE CENTRALE DU KENYA TENTE DE CAMOUFLER DES ENTENTES DOUTEUSES

NAIROBI. La banque centrale du Kenya a annoncé la semaine dernière un vaste plan de sauvetage de la *Trade Bank* et de la *Pan African Bank*, qui appartiennent à des intérêts privés. C'est la première d'une série de mesures qui seront prises pour camoufler les fraudes des hauts fonctionnaires. La banque centrale versera jusqu'à 600 millions de shillings kenyans (20 millions de dollars américains) aux deux banques pour les renflouer en raison du manque de liquidités dont elles ont été victimes à la suite de la «perte de la confiance du public». Au moins deux autres banques — la *Trust Bank* et la *Commercial Bank of Africa* — connaissent des problèmes semblables.

Tout le monde sait que la *Trust Bank*, la *Trade Bank* et la *Pan African Bank* appartiennent à des Asiatiques, respectivement à Ketan Somaia, Alnoor Kassam et Mohammad Aslam. Ce dernier est décédé récemment. On sait également que le président Daniel arap Moi, le vice-président George Saitoti et l'ancien ministre Nicholas Biwott détiennent par procuration une grande partie des actions.

De concert avec la *Trust Bank* et la *Commercial Bank of Africa*, ils ont profité depuis quelques années des avantages que leur assurait le dépôt de fortes sommes par les sociétés d'État. Une partie de cet argent était généralement mise à la disposition des partisans du gouvernement par le biais de prêts sans garanties suffisantes. La construction par Biwott du centre Yaya, une tour de condominiums située dans Hurlingham, en banlieue de Nairobi, et du Mall, un centre commercial qui appartiendrait à Saitoti, sont deux des projets de centaines millions de shillings qui ont vu le jour grâce à ces prêts.

Les clients des banques touchées se sont inquiétés de la chute de Biwott, dont on dit qu'il doit plus de un milliard de shillings kenyans (33 millions de dollars américains) sur la dette totale de la banque et qu'il n'aurait pas les garanties suffisantes. Biwott a été démis du Cabinet en novembre dernier après avoir été accusé de malversation et de complot en vue de l'assassinat du ministre des Affaires étrangères maintenant décédé, M. Robert Ouko. On le considère à présent comme un mauvais risque de crédit, et il se pourrait qu'il ne rembourse pas complètement ses emprunts.

Pour trouver les sommes nécessaires à cette opération, la banque centrale a dû puiser dans le fonds de garantie des dépôts, établi précisément pour que les déposants puissent être remboursés en cas de faillite d'une banque. La *CBK* renoncera aussi aux pénalités habituelles prévues pour les découverts des banques, afin de réduire le montant de leur dette.

Le KENYA vend des éléments d'actif pour compenser des pertes

La *Trade Bank* utilisera cet argent pour acheter le centre Yaya du groupe de sociétés HZ appartenant à Biwott. Elle vendra également une société de crédit associée à la société *Diners Club* d'Afrique ainsi que son nouveau siège social, le *Trade Bank Centre*. On estime que ces deux ventes généreront 350 millions de shillings kenyans de capital supplémentaire.

Pour sa part, la *Pan African Bank* compte se débarrasser de plusieurs éléments d'actif, dont la société de construction *Pan African*, la *Corporate Insurance Company* et l'hôtel Méridien — un projet d'hôtel cinq étoiles représentant 1,2 milliard de shillings kenyans qui doit être terminé en juin.

Le déboursé de la banque centrale, ajouté au produit de la vente des éléments d'actif, devrait permettre de constituer une somme substantielle, mais on est en droit de douter qu'elle permettra de compenser les sommes faramineuses qui ont été prêtées à Biwott. Certains prêts accordés sans garantie devront être radiés. Il est cependant encore plus intéressant de constater que la banque centrale a choisi de renflouer la *Trade Bank* et la *Pan African Bank* plutôt que de simplement reprendre à son compte leurs éléments d'actif et de passif, comme c'est la coutume dans ce pays. Par le passé, les banques aux prises avec des difficultés ont été rachetées et restructurées en banques d'État. Cette exception pourrait être partiellement attribuable au fait que Saitoti — qui détient aussi le portefeuille des finances et qui décide par conséquent des politiques de la banque centrale — est lui-même un important actionnaire des banques actuellement en difficulté.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Nairobi Law Monthly:

Gitobu Imanyara, Editor in Chief.

From the Forum for the Restoration of Democracy:

Raila Odinga, Vice-Chair, General Purposes Committee.

From the Department of External Affairs and International Trade:

Richard Chapple, Anglophone Africa Relations Division.

TÉMOINS

Du Nairobi Law Monthly:

Gitobu Imanyara, éditeur en chef.

Du Forum pour la restoration de la démocratie:

Raila Odinga, vice-président, Comité général.

Du ministère des Affaires étrangères et du commerce extérieur:

Richard Chapple, Direction des relations avec l'Afrique anglophone.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Governm
Publicati

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 21

Monday, April 27, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 21

Le lundi 27 avril 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in South and southern Africa

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la situation en Afrique du Sud et en Afrique australe

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—7

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—7

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, APRIL 27, 1992
(29)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 4:39 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Beryl Gaffney, André Harvey, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson, Christine Stewart.

Acting Member present: Stanley Wilbee for Girve Fretz.

Other Member present: Stan Hovdebo.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

Witnesses: Individual: Beyers Naudé, Leader in the anti-apartheid movement. *From the South African Legal Defense Fund:* Ntobeko Maqubela, National Director.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of conditions in South and southern Africa. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated November 27, 1991, Issue No. 6*).

Beyers Naudé made a statement and, with Ntobeko Maqubela, answered questions.

At 5:55 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

EVENING SITTING
(30)

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 7:45 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Peter McCreath, Walter McLean and Christine Stewart.

Other Member present: Stan Hovdebo.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

Witnesses: From the International Centre for Human Rights and Democratic Development: Iris Almeida, Head, Africa and Asia Programmes. *From the International Labour Office:* John Harker, Director. *From CUSO:* John van Mossel, Program Development Officer.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of conditions in South and southern Africa. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated November 27, 1991, Issue No. 6*).

The witnesses made statements and answered questions.

PROCÈS-VERBAUX

LE LUNDI 27 AVRIL 1992
(29)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 16 h 39, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Beryl Gaffney, André Harvey, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson, Christine Stewart.

Membre suppléant présent: Stanley Wilbee remplace Girve Fretz.

Autre député présent: Stan Hovdebo.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: À titre individuel: Beyers Naudé, chef dans le mouvement anti-apartheid. *Du Fonds de défense juridique de l'Afrique du Sud:* Ntobeko Maqubela, directeur national.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité reprend l'examen de la situation en Afrique du Sud et en Afrique australe. (*Voir les Procès-verbaux et témoignages du 27 novembre 1991, fascicule nº 6*).

Beyers Naudé fait un exposé et, avec Ntobeko Maqubela, répond aux questions.

À 17 h 55, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DU SOIR
(30)

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 19 h 45, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Peter McCreath, Walter McLean, Christine Stewart.

Autre député présent: Stan Hovdebo.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: Du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique: Iris Almeida, présidente, Programmes d'Asie et d'Afrique. *Du Bureau international du travail:* John Harker, directeur. *De CUSO:* John van Mossel, agent de développement de programmes.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité reprend l'examen de la situation en Afrique du Sud et en Afrique australe. (*Voir les Procès-verbaux et témoignages du 27 novembre 1991, fascicule nº 6*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

At 9:23 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

À 21 h 23, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Texte*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Monday, April 27, 1992

• 1638

The Chairman: Colleagues, I'd like to call the meeting to order. I know that one or two other members are coming, but you know we have a vote at 6 p.m., so by about 5.50 p.m. we'll have to head across for the vote. We also have further testimony this evening at 7.30 p.m. with witnesses continuing our review of southern and South Africa.

I want first of all to welcome both Beyers Naudé and his colleague Mr. Maqubela. I'll get you to give us a phonetic lesson in a few moments.

As we read the news last week of five members of the National Party who announced that they were joining the ANC it reminded me very much of the name of Beyers Naudé. At a time when there was almost no contact, he took a very courageous act from the context of the church where he was a pastor. He symbolizes that movement of solidarity between the races in terms of the ending of apartheid.

The briefing minutes that have been given to members outline his background as a founding member of the Christian Institute. We know he had seven years as a banned person and served for a period of time with the South African Council of Churches with IDAFSA. The record of his involvement in the struggle that is now at such a promising point is known to those who have been following the issues. We have had him in Canada before with IDAFSA and others and the churches to bring us up to date.

• 1640

You are very welcome indeed, sir. We are very pleased that you have with you your colleague, who is the national director of the South African Legal Defence Fund. I am told he has had ten years in prison and has been a part of this long struggle.

We are very anxious, in light of the fast-changing events, to have your observations on their meaning and to know particularly what you think Canadians and the Canadian government should be aware of in terms of implications. We will be writing a report some time in the next month to table in June with some thoughts and recommendations to the government as to what policies we ought to be taking in the future in both South Africa and southern Africa generally.

Welcome to you both. We would welcome having 15 or 20 minutes of comments between the two of you and then I know members here will want to follow that up with questions. Thank you.

Mr. Beyers Naudé (Anti-Apartheid Movement Leader): Thank you very much for your words of welcome, Mr. Chairman, and for the opportunity for my colleague and myself to make a short statement here about the current developments in South Africa and obout our hopes and expectations for our country and for its future.

[*Traduction*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le lundi 27 avril 1992

Le président: Chers collègues, la séance est ouverte. Je sais qu'un ou deux autres membres doivent venir. Vous savez que nous devons voter à 18 heures. Vers 17h50, nous devrons donc aller voter. Nous entendrons d'autres témoignages à 19h30. Nous poursuivrons notre examen de la situation en Afrique du Sud et en Afrique australe.

Au nom de nous tous, je souhaite d'abord la bienvenue à M. Beyers Naudé et à son collègue, M. Maqubela. Je vous demanderai de nous donner une leçon de phonétique dans un instant.

En lisant dans les journaux, la semaine dernière, que cinq membres du Parti national avaient annoncé leur adhésion à l'ANC, je me suis souvenu de Beyers Naudé. À une époque où les contacts étaient presque inexistants, il a posé un geste très courageux dans l'Église où il était pasteur. Il symbolise ce mouvement de solidarité entre les races qui signifie la mort de l'apartheid.

La documentation remise aux membres révèle qu'il a été membre fondateur du Christian Institute. Nous savons qu'il a été frappé d'interdit pendant sept ans et a servi pendant un certain temps au sein du south African Council of Churches et de l'IDAFSA. Sa participation à la lutte, dont l'issue est désormais si prometteuse, est connue de tous ceux qui ont suivi ce dossier. Nous l'avons déjà accueilli au Canada avec des membres de l'IDAFSA et d'autres ainsi que les Églises pour nous tenir au courant de la situation.

Vous êtes vraiment le bienvenu, monsieur. Nous sommes très heureux de vous accueillir, ainsi que votre collègue, qui est directeur national du South African Legal Defence Fund. On me dit qu'il a passé 10 ans en prison au cours de sa longue lutte.

Vu la vitesse avec laquelle la situation évolue, nous avons vraiment hâte, d'entendre vos observations sur ces événements et d'apprendre tout particulièrement ce que les Canadiens et le gouvernement canadien devraient savoir, d'après vous, au sujet des répercussions possibles. Nous rédigerons notre rapport le mois prochain en vue de le déposer en juin et d'exprimer au gouvernement quelques idées et recommandations quant aux politiques que nous devrions adopter à l'avenir à l'égard de l'Afrique du Sud et de l'Afrique australe en général.

Bienvenue à tous les deux. Nous pourrions entendre vos remarques pendant 15 ou 20 minutes, après quoi les membres auront certainement des questions à vous poser. Merci.

M. Beyers Naudé (dirigeant du mouvement anti-apartheid): Merci beaucoup de vos paroles de bienvenue, monsieur le président, et de l'occasion que vous nous donnez, à mon collègue et à moi-même, de faire ici une brève déclaration sur la situation actuelle en Afrique du Sud ainsi que sur nos espoirs et nos attentes pour notre pays et pour son avenir.

[*Text*]

Could I start immediately by saying that we in South Africa have an impression about Canada and other countries which have actively opposed apartheid in the past. From the steps which were taken by President de Klerk on February 2, 1990, on banning the liberation movements and in releasing Nelson Mandela from prison, and other steps which he subsequently took, including the test of his support in the latest referendum, we have the impression that people believe that these have effectively closed the doors behind apartheid.

On the basis of that, we have considered very carefully what in fact is actually happening in South Africa. Many are saying South Africa is now on its way to a true democracy. There is, therefore, much less need for overseas governments, including Canada and the Commonwealth, to put pressure on the South African government.

Generally, it is being said or felt that our task now is to support more of the whole process of development in South Africa.

In response to that I wish to say that I believe that this is a serious misjudgment of what is actually happening in South Africa. I am referring here, first of all, to negotiations between the government on the one hand and the other parties involved in CODESA and especially the involvement of the African National Congress.

I think it should be realized by us that there are still fundamental differences of opinion between the government on the one hand and the ANC on the other hand with regard to the negotiating process, the establishment of an interim government and the forming of a constituent assembly.

I refer here to the proposal made by Mr. de Klerk last week in Parliament where he proposed an executive council which would handle the whole process toward an interim government. The immediate reaction coming from a number of organizations including the ANC as well as Chief Buthelezi was to reject those proposals.

I can refer to a number of other such issues, the whole question for instance of the rights of minorities, the questions which are there about the existence of Umkhonto we Sizwe and the government's insistence that Umkhonto we Sizwe must first disband before any meaningful process can be undertaken.

• 1645

I am trying to convey the fact that there is still, in my mind, a long period in which serious and in some cases fundamental differences have to be resolved. I am saying this to plead that meaningful pressure on the South African government to expedite and hasten this process toward true democracy—these should be maintained.

I refer especially to the escalation of violence in South Africa. I do not know to what degree there has been extensive reporting in your papers about the situation. Our reports, especially in the last few days, are that violence is escalating in numerous parts of the country. It is also felt that in some other way secret forces are at work behind the scenes, pressurizing the situation in order to create this impression of tension, of the inability of the ANC and the other liberation bodies to handle this.

[*Translation*]

D'entrée en jeu, je dirai que nous avons, en Afrique du Sud, une idée de l'opinion qui prévaut au Canada et dans d'autres pays qui se sont opposés activement à l'apartheid par le passé. À en juger par les mesures prises par le président de Klerk le 2 février 1990, autorisant les mouvements de libération et relâchant Nelson Mandela, et par d'autres mesures qu'il a prises par la suite, y compris la manisfestation de l'appui dont il jouit grâce au dernier référendum, nous avons l'impression que les gens croient que ces mesures ont véritablement fermé la porte à l'apartheid.

Dans cette perspective, nous avons examiné avec beaucoup de soin ce qui arrive réellement en Afrique du Sud. Bien des gens affirment que l'Afrique du Sud est désormais sur la voie de la démocratie véritable. Il serait donc moins nécessaire que les gouvernements étrangers, dont le Canada et le Commonwealth, exercent des pressions sur le gouvernement sud-africain.

En règle générale, on dit ou on pense que la tâche consiste désormais à appuyer davantage l'ensemble du processus de développement en Afrique du Sud.

Je réponds à cela que, selon moi, on se trompe gravement sur ce qui arrive réellement en Afrique du Sud. Je pense d'abord aux négociations entre le gouvernement et les autres membres du CODESA et surtout à la participation du Congrès national africain.

Je pense qu'il faut se rendre compte qu'il existe encore des divergences de vues fondamentales entre le gouvernement et l'ANC au sujet du processus de négociation, de l'établissement d'un gouvernement transitoire et de la formation d'une assemblée constituante.

Je fais allusion ici à la proposition que M. de Klerk a faite la semaine dernière au Parlement et selon laquelle un conseil exécutif s'occuperait de tout le processus menant à un gouvernement transitoire. Un certain nombre d'organisations, dont l'ANC et le chef Buthelezi, ont réagi immédiatement et refusé ces propositions.

Je peux indiquer d'autres questions de ce genre, par exemple, toute la question des droits des minorités, les questions relatives à l'existence d'Umkhonto we Sizwe et de l'insistance pour qu'Umkhonto we Sizwe se démantèle avant qu'un processus significatif puisse s'amorcer.

J'essaie de vous faire comprendre que, à mon avis, il faudra encore beaucoup de temps avant que des différences sérieuses et même fondamentales dans certains cas puissent être aplanies. Je le dis pour montrer qu'il importe de continuer à exercer une pression importante sur le gouvernement de l'Afrique du Sud afin d'accélérer le processus vers la démocratie véritable.

Je pense à l'escalade de la violence en Afrique du Sud. Je ne sais pas dans quelle mesure vos journaux ont donné un compte rendu détaillé de la situation. Nos rapports, surtout ces derniers jours, indiquent que la violence monte dans diverses régions du pays. On croit également que, d'une certaine façon, des forces secrètes sont à l'oeuvre en coulisse et qu'elles enveniment les choses afin de créer cette impression de tension, de montrer que l'ANC et les autres organismes de libération sont incapables de garder la situation en main.

[*Texte*]

For instance, to point to one way in which the reactions are now coming, two or three days ago the churches, the ANC, and a number of civic organizations all decided that they are going to stay away from trains, especially with regard to Johannesburg, Soweto, and the east land—from May 4 to May 8, in protest against the ongoing escalation of violence on the trains. We are convinced that this is not incidental, that deliberate efforts are being undertaken so that this violence is not only maintained but also instigated in order to create and increase this serious problem in South Africa.

I can refer to many other incidents, but the point I am making is that it is our conviction, and that conviction grows more and more, that unless there is international monitoring of violence in South Africa, demanded or requested by the Commonwealth or the United Nations, we will not have any meaningful process toward successful negotiation in our country. The International Commission of Jurists, in their investigation into violence in Natal last year, suggested that this should take place. In light of what is happening in South Africa, I would make an urgent plea that for the sake of creating a climate of peace in South Africa, the possibility of meaningful progress, that very serious attention should be given to this.

With regard to the serious problem of education in our country, I do not need to burden you with unnecessary figures because these should be available. It is of vital importance—if we wish to build a stable and a prosperous society, if investment in South African wants to be assured of the growth of our country—that we have a properly educated and trained young generation in South Africa. There is a tremendous need for support for bursaries and scholarships, especially at the tertiary level—universities, technical colleges—to meet this tremendous backlog and long discrimination which Bantu education has brought to our country.

• 1650

May I make another point with regard to the whole question of development. All of us in South Africa are in favour of meaningful community and other development programs. We are aware of the fact that increasingly your overseas governments and agencies are emphasizing the need for development projects throughout the country. All of us agree in principle, but from our experience—and I'm talking not in the first place on the part of the churches, but also as a trustee of the trust which handles the money from EEC with regard to development programs in South Africa—unless we are able to handle effectively this mounting wave of violence and bloodshed in the country, our development programs are very severely jeopardized.

One example: I am also a minister of religion of the Black Dutch Reform Church in Alexandra Township in Johannesburg. The escalating violence in that township has brought us to the situation that at the end of last week all

[*Traduction*]

Ainsi, pour indiquer un type de réaction actuellement, il y a deux ou trois jours, les Eglises, l'ANC et divers organismes civils ont décidé de ne pas voyager en train, surtout à Johannesburg, à Soweto et dans l'est, du 4 au 8 mai, afin de protester contre l'escalade de la violence dans les trains. Nous sommes convaincus qu'il ne s'agit pas d'incidents isolés, mais d'efforts délibérés pour que cette violence soit non seulement maintenue, mais également provoquée afin de créer et de nourrir ce grave problème en Afrique du Sud.

Je pourrais vous indiquer de nombreux autres incidents, mais ce que je veux faire ressortir, c'est notre conviction, et cette conviction devient de plus en plus forte, que sans une surveillance internationale de la violence en Afrique du Sud, demandée ou exigée par le Commonwealth ou les Nations Unies, nous n'aurons pas dans notre pays de progrès significatif vers des négociations fructueuses. Dans son enquête sur la violence au Natal l'an dernier, la Commission internationale des juristes a proposé une telle surveillance. À la lumière de ce qui se passe en Afrique du Sud, j'insiste sur l'urgence de porter une très grande attention à cette question, afin de créer un climat de paix en Afrique du Sud et d'ouvrir la voie à des progrès importants.

En ce qui concerne le grave problème de l'éducation dans notre pays, je n'ai pas besoin de vous assommer de chiffres inutiles parce que vous devriez pouvoir les obtenir. Il est vital—si nous voulons bâtir une société stable et prospère, et que les investisseurs en Afrique du Sud soient assurés de la croissance de notre pays—de pouvoir compter sur une jeune génération de Sud-africains ayant reçu l'instruction et la formation nécessaires. Il y a un énorme besoin de financement pour des bourses d'études, surtout au niveau supérieur—universités et collèges techniques—afin de combler ce fossé énorme et de faire disparaître cette longue discrimination que l'éducation bantoue a provoquées dans notre pays.

Je voudrais mentionner également la question du développement. Tout le monde en Afrique du Sud est en faveur de programmes communautaires et d'autres programmes de développement significatifs. Nous savons que, de plus en plus, les gouvernements et organismes étrangers soulignent la nécessité de projets de développement à travers le pays. Nous sommes tous d'accord en principe, mais d'après notre expérience—et je ne parle pas principalement au nom des Églises, mais aussi en tant qu'administrateur de la fiducie qui gère les fonds accordés par la CEE pour réaliser des programmes de développement en Afrique du Sud—si l'on ne contient pas efficacement cette flambée de violence et ces effusions de sang, nos programmes de développement seront gravement menacés.

Je vous donne un exemple. Je suis également ministre du culte de l'Église réformée hollandaise noire dans la banlieue d'Alexandra à Johannesburg. L'escalade de la violence dans cette banlieue a été telle que la semaine dernière, tous les

[*Text*]

the organizations have announced that any meaningful form of community work and community development projects in Alexandra have now come to a standstill. If we're not careful the same situation is going to develop in many other black townships in our country.

Could I then also just make a short reference to the need for the continuing support for human rights. We are deeply grateful of what Canada has done and is doing. We are at the present moment here as two colleagues. My colleague, Mr. Maqubela, is the national director of SALDF, which is the successor body of IDAF, South African Legal Defence. I'm at the present moment a chairperson of the board of trustees. With your permission, he would like to say something About the demands that are being made upon SALDF. Constantly we hear from different sources that with democracy now emerging, with the unbanning of the organizations, with to your mind and the minds of many others the lesser need for legal defence, there's no need to give any real meaningful support to SALDF.

Our experience is just the opposite. He will cite to you one specific example of last week and the previous week, when 32 Battalion of the South African Defence Force moved into Phola Park on the East Reef, shot and killed indiscriminately a number of innocent people. Legal action is now considered against the government because of that action that was allowed.

I'm very grateful that we are here. If there are any questions you would like to ask us, we would gladly respond to them.

The Chairman: Thank you very much, Pastor. We would like to hear from Mr. Maqubela.

Mr. Ntobeko Maqubela (National Director, South African Legal Defence Fund): First of all I should support my colleague in expressing our gratitude for this opportunity to share with you a few ideas about what is currently happening in our country, and also to express many thanks for the support that especially the Canadian people, together with this government, have given the people of South Africa in their struggle for liberation.

As my colleague has indicated, I am the national director of the South African Legal Defence Fund, which is a successor to IDAFSA. It is important to point out that we did not actually take over everything that IDAF used to do. In particular, SALDF was structured in such a way that it should serve not so much the interests of the struggle as such, anti-apartheid, it should also help in the whole process of the creation of a democracy in our country. That I will try to illustrate briefly and shortly.

• 1655

First of all, we are still of course entertaining a great volume of cases that arise from repression, and formal repression at that. You will recall that the instruments of repression, like the Internal Security Act, are still in place, despite all the rhetoric about change and the move away from apartheid, the deliberate sort of intentions to create conditions and circumstances where free political activity would be considered to be a norm. Unfortunately, that is not

[*Translation*]

organismes ont annoncé l'interruption de tous les projets importants de développement communautaire et de travail communautaire. Si nous ne faisons pas attention, la même chose se produira dans de nombreuses autres villes noires du pays.

Permettez-moi également de glisser un mot sur la nécessité de continuer d'appuyer les droits de la personne. Nous sommes profondément reconnaissants pour ce que le Canada a fait et continue de faire à cet égard. Nous sommes ici en tant que collègues. M. Maqubela, qui m'accompagne, est directeur national du SALDF, South African Legal Defence, organisme qui a pris la relève de l'IDAF. Je suis actuellement président du conseil d'administration. Avec votre permission, il vous dira quelques mots. Nous entendons constamment de diverses sources que, puisque la démocratie est en train de naître, que les organisations ne sont plus interdites et que, selon vous et selon beaucoup d'autres, le besoin d'aide juridique s'est atténué, il n'est pas nécessaire de donner un appui réel au SALDF.

Notre expérience montre le contraire. Il vous donnera un exemple précis, survenu la semaine dernière et la semaine précédente, quand 32 bataillons de l'armée de l'Afrique du Sud sont entrés à Polapa sur la côte orientale et ont tué des innocents, sans discernement. Nous envisageons maintenant d'intenter des poursuites judiciaires contre le gouvernement, qui a permis ce geste.

Je vous sais gré de nous accueillir. Si vous avez des questions à nous poser, nous y répondrons avec plaisir.

Le président: Merci beaucoup, monsieur le pasteur. Nous aimerions entendre M. Maqubela.

M. Ntobeko Maqubela (directeur national, South African Legal Defence Fund): D'abord, j'appuie mon collègue et vous exprime notre gratitude pour l'occasion qui nous est donnée de partager avec vous quelques idées sur ce qui se passe dans notre pays et pour vous remercier sincèrement du soutien que la population canadienne et son gouvernement ont accordé à la population de l'Afrique du Sud dans sa quête de libération.

Comme l'a indiqué mon collègue, je suis directeur national du South African Legal Defence Fund, qui a pris la relève de l'IDAF. Il importe de souligner que nous n'avons pas repris toutes les activités de l'IDAF. Le SALDF a notamment été structuré de telle sorte que son objectif ne consiste pas tant à servir les intérêts de la lutte, l'anti-apartheid, qu'à contribuer plus généralement à l'instauration de la démocratie dans notre pays. C'est ce que j'essaierai d'illustrer brièvement à l'instant.

Premièrement, nous nous occupons encore d'un grand nombre de causes découlant de la répression, qui est une répression officielle en plus. Vous vous souviendrez que des moyens de répression comme l'Internal Security Act sont toujours en vigueur, malgré tous les discours sur le changement et sur la disparition de l'apartheid, malgré les intentions déclarées de créer des conditions et des circonstances où l'activité politique libre serait la norme.

[*Texte*]

yet the position and we still entertain a great number of cases that stem from repression.

In addition to that, unfortunately there has now come about this violence, which all of us are very much aware of. It's violence, it's become very clear now, that comes from the side of the government with its security forces in collaboration, in a great many instances, with Inkatha.

Now, what is happening is that this violence is wreaking havoc and confusion and mayhem in many of the communities in South Africa. This has resulted in one very well-known commission that has been set up to inquire into this violence.

So many of these commissions are sitting throughout the country as a result of these incidents of violence that are occurring. There have also been allegations carried out by the *Weekly Mail* newspaper as to whether indeed it is true that the South African Defence Force is collaborating with Inkatha in carrying out these acts of violence against the communities.

For all of those commissions, in fact, the teams of lawyers that are acting on behalf of the communities and those other interested parties have come to SALDF for assistance, because all that work needs lots of investigation. Lawyers are working 12 to 18 hours a day, trying to collect the necessary evidence to be brought before this commission.

Only last week, in fact, as my colleague has indicated, an application came to SALDF from lawyers on behalf of the community of Phola Park, where they already have set up this commission of inquiry into the acts of violence that are committed by the South African Defence Force. In addition to the commission, they are planning civil action on behalf of 101 residents of Phola Park, those who have been injured, those who have lost their means of support as a result of the many people who were killed, some of whom were breadwinners. This means that legal action has to be taken on behalf of a number of women and children as a result of this particular incident.

In fact, other incidents have recently occurred, in Umlazi and in Alexandra, as Dr. Beyers Naudé has just indicated. For all those commissions that have been set up, the applications have come to SALDF by the lawyers on behalf of those communities, so that we can enable them to do the very little or least that could be done in the circumstances to try to stop this government together with the security forces from going on with this violence with impunity. We know it is very, very difficult indeed, but attempts need to be taken all the time so that we don't have a situation where they know they can always carry this out.

• 1700

In addition to all those, there's the basic need to try to contribute now to the world debate and the world process of trying to create a democracy in our country by SALDF actually participating in campaigns, for instance, to establish, amongst other things, what is normally referred to as a public defender system. We are holding a conference very soon as SALDF, together with a few other co-sponsors, on this particular system. What we want is the leading political

[*Traduction*]

Malheureusement, nous n'en sommes pas encore là et nous nous occupons encore d'un grand nombre de causes issues de la répression.

De plus, il y a maintenant cette violence, dont nous sommes tous très conscients. Il s'agit d'une violence qui—cela devient désormais très évident—est provoquée par le gouvernement, par ses forces de sécurité, qui collaborent bien souvent avec l'Inkatha.

Cette violence fait des ravages et sème la confusion dans un grand nombre de collectivités d'Afrique du Sud. Elle a entraîné la création d'une commission bien connue chargée d'enquêter sur ce problème.

Donc, un grand nombre de commissions tiennent des audiences à travers le pays à la suite de ces actes de violence. Le *Weekly Mail* a également fait des allégations et demandé s'il est vrai que l'armée sud-africaine collabore avec l'Inkatha pour perpétrer ces actes de violence contre les collectivités.

Dans toutes ces commissions, les équipes d'avocats qui agissent au nom des collectivités et des autres parties intéressées ont demandé l'aide du SALDF, parce que tout ce travail nécessite des enquêtes poussées. Les avocats travaillent de 12 à 18 heures par jour et essaient de rassembler les preuves qu'ils présenteront à la commission.

Comme l'a indiqué mon collègue, la semaine dernière encore, le SALDF a reçu une demande formulée par des avocats au nom des citoyens de Phola Park, où cette commission d'enquête a déjà été mise sur pied pour enquêter sur les actes de violence perpétrés par l'armée sud-africaine. En plus des témoignages devant la commission, les avocats se proposent d'intenter des poursuites civiles au nom de 101 résidents de Phola Park qui ont été blessés ou qui n'ont plus de moyens financiers parce qu'un grand nombre de personnes ont perdu la vie, dont des soutiens de famille. Cela veut dire qu'il faut intenter des poursuites au nom de femmes et d'enfants, par suite de cet incident.

De fait, d'autres incidents sont survenus récemment, à Lazi et à Alexandra, comme vient de l'indiquer M. Naudé. Pour toutes ces commissions, les avocats font des demandes au SALDF au nom des collectivités en cause, afin que nous les aidions à faire au moins le strict minimum dans les circonstances pour empêcher le gouvernement et les forces de sécurité de continuer impunément ces actes de violence. Nous savons que c'est excessivement difficile, mais il faut prendre tous les moyens, tout le temps, afin de ne pas leur permettre de continuer d'agir ainsi.

En plus de tous ces besoins, il faut essayer de contribuer maintenant au débat mondial et au processus mondial visant à instaurer la démocratie dans notre pays. Pour ce faire, le SALDF participe notamment à des campagnes visant à mettre sur pied ce qu'on appelle normalement un système de défenseur des droits des citoyens. Nous aurons très bientôt un colloque sur ce système, organisé par le SALDF de concert avec quelques autres organismes. Nous voulons que les

[*Text*]

actors there, as they are busy trying to agree on the principles of democracy. We should be included in the new and democratic constitution. This particular aspect should form that democratic constitution they are talking about.

In addition to that, we engaged in the campaign also that a bill of rights should form part of a democratic constitution for a new South Africa. With regards to that particular campaign, our campaign involves co-operating with some community law centres in universities like the Western Cape, like the University of Fort Hare, like the University of Durban Westville, the University of Zululand, and the University of the North. All these are the so-called black universities and are generally located within the black communities. They are strategically located, therefore, so that they are going to enable us to easily penetrate the communities with this kind of information and education so that the world communities themselves are involved and are therefore able to also make this their own demand, that a bill of rights should form part of a new democratic South Africa.

Generally, therefore, SALDF, while it has taken over some of the work that IDAF used to do, we have been structured in such a way that we are sort of a pro-democratic transformation institution. All our activities are geared towards that. Unfortunately, of course, we still have this legacy of the cases arising out of repression which we must still deal with. We are hoping that maybe with the establishment of an interim government, this kind of case that comes from repression may decrease, and then we may concentrate more on this type of legal action we'll be taking in order to enable the people in the world process of the undoing of the injustices of apartheid so that they have this access to those newly acquired basic and fundamental human rights.

We therefore feel quite grateful for this opportunity to still urge you people to carry on with the support you have been doing, and of course to look ahead for all those signals that will indicate that now, maybe, the kind of support you've been giving to us should be adapted to suit the changed circumstances. One of those signals would be the establishment of an interim government whereby we will be sure that the democratic forces also are participating now in the control of the direction of the development of democracy there.

I will stop there for now. Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much to both of you for pinpointing these particular issues. I see both Mrs. Stewart and Mr. Robinson have asked for the floor, so we'll start with Mrs. Stewart.

• 1705

Mrs. Stewart (Northumberland): Thank you both very much for being with us this afternoon and for sharing your perceptions of the situation in South Africa today.

Without having said so in as many words, the impression I have from listening to you both is perhaps we have been too willing in Canada and other countries to provide too many concessions to the Government of South Africa in

[*Translation*]

principaux acteurs politiques y participent puisqu'ils cherchent actuellement à s'entendre sur les principes de la démocratie. Nous devrions être reconnus par la nouvelle Constitution démocratique. Cet aspect devrait faire partie de la Constitution démocratique.

Nous sommes en outre engagés dans la campagne visant à faire inscrire les droits de la personne dans la Constitution démocratique d'une nouvelle Afrique du Sud. Dans le cadre de cette campagne, nous collaborons avec certains centres d'aide juridique communautaire dans des universités comme l'université Western Cape, l'université de Fort Hare, l'université de Durban Westville, l'université du Zululand et la University of the North. Ce sont toutes ce qu'on appelle des universités noires, établies généralement dans des villes noires. Elles sont donc très bien placées et nous permettront de pénétrer facilement dans les collectivités avec ce genre de programme d'information et de sensibilisation afin que les collectivités du monde elles-mêmes participent et demandent en leur nom qu'une Charte des droits de la personne préside aux destinées d'une nouvelle Afrique du Sud démocratique.

En règle générale, même si le SALDF a poursuivi certaines activités de l'IDAF, il a été structuré de manière à être une espèce d'institution de tranformation pro-démocratique. Toutes nos activités visent ce but. Malheureusement, bien sûr, il y a encore ces causes liées à la répression dont nous devons nous occuper. Nous espérons que la mise en place d'un gouvernement transitoire fera diminuer ces causes liées à la répression et que nous pourrons nous concentrer davantage sur les poursuites judiciaires que nous intenterons afin de permettre à tous les peuples du monde de participer au redressement des injustices occasionnées par l'apartheid et d'avoir accès à ces droits fondamentaux de la personne nouvellement acquis.

Nous vous sommes donc très reconnaissants de cette occasion que vous nous donnez d'exhorter votre peuple à maintenir son soutien et, bien sûr, nous attendons avec impatience tous les signes indiquant que, dorénavant peut-être, le genre de soutien que vous nous avez accordé sera adapté aux circonstances. L'un de ces signes serait l'établissement d'un gouvernement transitoire nous assurant que les forces démocratiques participent désormais au contrôle de l'orientation future de la démocratie chez nous.

Je m'arrête là pour l'instant et vous remercie beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup à tous les deux de nous avoir exposé ces questions. Je vois que M^me^ Stewart et M. Robinson ont demandé la parole. Nous débuterons donc par M^me^ Stewart.

Mme Stewart (Northumberland): Merci beaucoup d'être venus parmi nous cet après-midi et d'avoir partagé vos impressions sur la situation actuelle en Afrique du Sud.

Même si vous ne l'avez pas affirmé clairement, j'ai l'impression, à vous entendre, que nous avons peut-être été trop disposés au Canada et ailleurs à faire des concessions au gouvernement de l'Afrique du Sud devant les nombreux

[*Texte*]

response to any changes we have seen that to us look like the dismantling of apartheid there, that perhaps we are misinterpreting some of these changes as being signals of a well-being that doesn't really exist there. It's important for us to understand that situation.

I also hear you saying that as we applied sanctions to South Africa to try to get rid of the apartheid system in South Africa, we must continue, even if we ourselves do change somewhat in our policies, to maintain our solidarity with the grass roots of South Africa rather than making concessions to the South African government in this regard. And you have given us some ideas about what needs to be done.

Certainly there is some publicity here in Canada about the violence in South Africa and the fact that it hasn't diminished, but is increasing. We have a lot of concern about that. We have a lot of concern about the fact that the South African government denies that this is emanating from the security forces. But having brought about some changes, we're in a little bit of a dilemma in knowing exactly how to address that. But it's important that you have raised that as an issue. It will be interesting to see if there is an appeal made officially to the United Nations by South Africa for assistance in curbing violence. It's perhaps something we can question the representatives of the Government of South Africa about here.

I have a couple of questions to ask you with regard to how we can help the process of the growth of democracy in South Africa and development. I would like to have your comments about Canadian aid to South Africa as it has occurred in the recent past and as you see it might be occurring now in South Africa and how you might see that changing.

Also, I would be interested in hearing a little bit more about the channels we could pursue in this country to deliver education to those most in need. You're suggesting university-college levels, but I gather it must be to the grass roots as well.

I think our aid and development dollars here in Canada can be used more in support of the growth of democratic institutions in South Africa. We've talked about that, Mr. McLean and I, at other meetings and how we might help the media that would represent the black majority of your country, how we could help policing and judicial legal systems, again focusing on the black majority of your country, to be prepared.

Mr. Naudé: There are two or three basic points about education we have to remember. First, all of us are aware that the backlog of the discrimination over the years of the system of Bantu education leaves us with such a tremendous gap that we do not believe it will be possible to fulfil the expected valid expectations of our young people within the next five or ten years, or even longer. But we must start somewhere.

[*Traduction*]

changements que nous avons observés et qui, à nos yeux, ressemblaient au démantèlement de l'apartheid. Nous avons peut-être mal interprété certains de ces changements et avons pensé qu'ils dénotaient une amélioration qui n'existe pas vraiment chez nous. Il est important que nous comprenions cette situation.

Je crois également comprendre que, tout comme nous avons appliqué des sanctions contre l'Afrique du Sud pour essayer d'y faire disparaître l'apartheid, nous devons continuer, même si nous changeons quelque peu nos politiques, de maintenir notre solidarité avec les couches populaires de l'Afrique du Sud au lieu de faire des concessions à son gouvernement. Et vous nous avez donné des idées sur ce que nous pourrions faire.

Nous entendons certainement parler au Canada de la violence en Afrique du Sud et du fait qu'elle n'a pas diminué; au contraire, elle augmente. Cela nous inquiète beaucoup. Nous nous inquiétons de voir que le gouvernement sud-africain nie que cette violence émane des forces de sécurité. Mais comme il a apporté certains changements, nous nous trouvons un peu devant un dilemme et ne savons pas vraiment comment réagir. Il est toutefois important que vous ayez soulevé cette question. Il sera intéressant de voir si l'Afrique du Sud lancera un appel officiel aux Nations Unies afin de l'aider à contrer la violence. Nous pouvons peut-être interroger les représentants du gouvernement de l'Afrique du Sud chez nous à ce sujet.

J'aurais quelques questions à vous poser sur la manière dont nous pouvons contribuer à la croissance de la démocratie en Afrique du Sud. Je voudrais savoir ce que vous pensez de l'aide accordée par le Canada dans un passé récent et actuellement, et que vous m'indiquiez si elle doit changer selon vous.

J'aimerais également que vous me parliez des moyens que nous pourrions prendre chez nous afin de donner de l'instruction à ceux qui en ont le plus besoin. Vous avez mentionné le niveau supérieur—les universités et les collèges—mais je suppose que les besoins se font aussi sentir à la base.

Je pense que les fonds que nous consacrons à l'aide et au développement au Canada pourraient servir à soutenir la croissance des institutions démocratiques en Afrique du Sud. Nous en avons discuté, M. McLean et moi-même, en d'autres occasions, ainsi que de la façon dont nous pourrions aider les médias, qui représentent la majorité noire dans votre pays, de la façon d'aider les systèmes judiciaires et policiers, encore une fois en mettant l'accent sur la majorité noire.

M. Naudé: Il faut se rappeler deux ou trois facteurs fondamentaux à propos de l'éducation. Premièrement, nous savons tous que le retard du système d'éducation bantou accumulé au fil des années à cause de la discrimination a créé un tel fossé que nous ne croyons pas pouvoir répondre aux attentes justifiées de nos jeunes au cours des cinq ou dix prochaines années, et peut-être même davantage. Mais il faut bien commencer quelque part.

[*Text*]

In black education there is the terrible need of more support with regard to primary education. Three million black children in South Africa are still without any schooling. There is the need for secondary schools to be given the necessary support where possible. There is an urgent and growing need with regard to forms of tertiary education: universities, technical institutes and educational colleges.

• 1710

I'll give you just one small example of many others. In our small office, we were requested by the Swedish church a number of years ago to assist them in supporting young blacks who are the victims of apartheid, who are actively involved in the struggle against apartheid and who now want to study. Many of them were tortured, detained and harassed by the police so we gladly undertook that responsibility. It's a very small fund. We then soon discovered that it was not enough to have just regular, annual contributions made by scholarship funds but there is a large and growing number of students who in the course of the year desperately need some form of scholarship or bursary. We have only 40 such vacancies for scholarships in our little office. At the beginning of this year, we received 4,000 applications without advertising anything.

That's just one example of the very serious need. We're looking to the future and we are saying that unless we educate and train our young people to be adequately equipped to assist in running the country in the future, our position is going to become much more difficult.

I know I cannot supply it in full because we don't have the time, but I'll just say that on every one of those levels, including for instance the old question of training and skills, there is a desperate need to meet this tremendous backlog and the bitter heritage which apartheid has left us.

Mrs. Stewart: Could you answer the question about the best channels for providing that education?

Mr. Naudé: There are a number of channels which could be used. I think it is important that they should be the necessary consultancy with the different organizations in South Africa to indicate which would be the most appropriate channels in order to handle that. It's very difficult to give a full answer to that answer, but we would gladly supply you, if necessary, with the information of where we believe the best would be to undertake that.

Mrs. Stewart: Thank you.

The Chairman: Mr. Robinson.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Thank you, Mr. Chairman. I too want to join in welcoming the witness.

An hon. member: The witness has something.

The Chairman: Oh, I'm sorry.

Mr. Robinson: Oh right, on the second, the legal...

Mr. Maqubela: Yes, right. Thank you. With regard to our actually saying that this is the one democratic institution which should be the proper channel for Canadian aid or assistance with regard to the legal field, again it's not going

[*Translation*]

L'éducation noire se caractérise par le formidable besoin d'appui supplémentaire au niveau primaire. Trois millions d'enfants noirs de l'Afrique du Sud ne vont toujours pas à l'école. Il faut donner aux écoles secondaires le soutien nécessaire dans la mesure du possible. Il existe un besoin urgent et grandissant au niveau supérieur: universités, instituts techniques et écoles normales.

Je vous donnerai un seul petit exemple parmi bien d'autres. Dans notre petit bureau, l'Église suédoise nous a demandé il y a quelques années de l'aider à appuyer de jeunes Noirs victimes de l'apartheid, qui participent activement à la lutte contre l'apartheid et veulent étudier. Un grand nombre d'entre eux ont été torturés, incarcérés et harcelés par la police. Nous avons donc accepté avec plaisir cette responsabilité. Le fonds n'est pas très élevé. Nous avons vite découvert qu'il ne suffisait pas de verser uniquement des contributions annuelles à même ce fonds, mais que de plus en plus d'étudiants ont désespérément besoin d'une bourse quelconque au cours de l'année scolaire. Nous ne pouvons offrir que 40 bourses dans notre petit bureau. Au début de l'année, nous avons reçu 4,000 demandes sans même avoir annoncé leur existence.

Voilà un seul exemple démontrant l'ampleur des besoins. Nous songeons à l'avenir et disons que si nous n'éduquons et ne formons pas nos jeunes afin qu'ils soient bien équipés pour jouer un rôle dans la direction du pays à l'avenir, notre situation sera de plus en plus difficile.

Je sais que je ne peux donner tous les détails parce que nous manquons de temps, mais je dirai simplement qu'à tous ces niveaux, y compris par exemple l'éternelle question de la formation et des compétences, il y a un besoin pressant de combler cet énorme fossé et de nous débarrasser de l'héritage de l'apartheid.

Mme Stewart: Pourriez-vous répondre à la question au sujet des meilleurs moyens à employer pour fournir cette instruction?

M. Naudé: Divers moyens pourraient être employés. Il me semble important de consulter les divers organismes d'Afrique du Sud pour déterminer les moyens les plus pertinents. Il est très difficile de répondre en détail à cette question, mais si nécessaire, nous vous indiquerons volontiers à qui vous devriez vous adresser, d'après nous, pour accomplir cette tâche.

Mme Stewart: Merci.

Le président: Monsieur Robinson.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Merci, monsieur le président. Je tiens à m'associer à mes collègues pour souhaiter la bienvenue aux témoins.

Une voix: Le témoin voudrait intervenir.

Le président: Je suis désolé.

M. Robinson: D'accord, en ce qui concerne la deuxième question, d'ordre juridique...

M. Maqubela: D'accord. Merci. J'aurais du mal à affirmer que nous sommes la seule institution démocratique par l'entremise de laquelle nous pouvons fournir l'aide canadienne dans le domaine juridique. Mais on peut

[*Texte*]

to be so easy for me to say. But we can begin, of course, by considering that there is SALDF. Even within SALDF, of course, the components are some of the democratic institutions within the country which would need the kind of support that could come from Canada.

We've just been mentioning four of the last groups which are within SALDF which of course have other mandates which are different from what SALDF does. These mandates also enable them to come toward the whole democratization process in our country. The Black Lawyers Association is one of them. There's the the National Association of Democratic Lawyers.

The Chairman: We're having a little trouble with that moniker, SALDF.

Mr. Naudé: South African Legal Defence Fund.

The Chairman: An acronym. Some of us use the old name. Thank you. Sorry to interrupt.

Mr. Maqubela: I mentioned the Black Lawyers Association, which is normally referred to BLA, and the National Association of Democratic Lawyers, which is NADL. There is also the Legal Resources Centre, as well as Lawyers for Human Rights. These are the main lawyers groups that we can refer to as the democratic institutions that are leading the way in the entire process of democratization of all legal institutions within the country. There are also four groups that are forming a steering committee, including now SALDF, which is with a pilot project on this public defender system I've just spoken about.

• 1715

So there are essentially the four democratic institutions, which would almost be the best bets as channels for Canadian aid today. Of course there are also the universities, which are essentially black universities, that have always suffered from lack of facilities and as a result have never really had as much opportunity as the other universities for fully developing the faculties of law within which the human rights legal culture could also be developed.

There are now the beginnings of all those developments. I've just mentioned what are referred to as community law centres, which are attached to these universities and are playing a leading role in spreading this entire human rights legal culture in these communities and these universities.

So all these institutions do need the generous Canadian support that could come their way in order to make them viable and put them in a very strong position to contribute effectively in the whole process of democratization. Thank you.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Robinson: I want to join in welcoming the witnesses before the committee and in congratulating them on their courage and commitment, both in the past and at present.

I have questions in two or three areas. The first is with respect to the ongoing negotiations and a real concern I have that we are looking at some fundamentally different objectives here.

[*Traduction*]

considérer d'abord le SALDF. Au sein de notre organisme, certains membres font partie d'institutions démocratiques qui auraient besoin du genre de soutien susceptible de venir du Canada.

Nous venons de mentionner quatre des derniers groupes qui font partie du SALDF et dont le mandat diffère, bien sûr, du nôtre. Le mandat de ces organismes leur permet également de participer au processus de démocratisation de notre pays. La Black Lawyers Association est un de ces organismes, tout comme la National Association of Democratic Lawyers.

Le président: Le nom de SALDF nous donne un peu de difficulté.

M. Naudé: Il désigne le South African Legal Defence Fund.

Le président: Un acronyme. Certains d'entre nous utilisent l'ancien nom. Merci. Pardonnez-moi de vous avoir interrompu.

M. Maqubela: J'ai mentionné la Black Lawyers Association, qu'on appelle normalement la BLA et la National Association of Democratic Lawyers, la NADL. Il y a aussi le Legal Resources Centre, ainsi que les Lawyers for Human Rights. Ce sont les principaux groupes de juristes, c'est-à-dire les institutions démocratiques qui sont à l'avant-garde du processus global de démocratisation de toutes les institutions juridiques du pays. Il y a aussi un comité de direction, formé de quatre autres groupes, dont, depuis peu, le SALDF, qui s'occupe du projet-pilote dont l'objectif est de mettre sur pied le système de défense publique dont j'ai parlé.

Ces quatre institutions démocratiques seraient donc peut-être essentiellement les meilleurs canaux vers lesquels acheminer l'aide canadienne à l'heure actuelle. Il y a également, bien sûr, les universités, surtout les universités noires, qui ont toujours souffert du manque d'installations convenables et qui, par conséquent, n'ont jamais vraiment pu comme les autres universités mettre sur pied des facultés de droit permettant l'émergence d'un système propre à assurer le respect des droits de la personne.

Nous en sommes encore aux balbutiements dans ces nouvelles réalités. Je viens de vous parler de ce que nous appelons les centres communautaires d'aide juridique, qui sont rattachés à ces universités et qui jouent un rôle moteur dans la diffusion de cette culture juridique des droits de la personne dans ces collectivités et ces universités.

Donc, toutes ces institutions ont besoin de l'aide généreuse canadienne pour demeurer viables et pour pouvoir contribuer puissamment et efficacement à tout le processus de démocratisation. Merci.

Le président: Merci beaucoup.

M. Robinson: Permettez-moi de me joindre à mon collègue pour souhaiter la bienvenue aux témoins et pour les féliciter de leur courage et de leur engagement passé et actuel.

J'aurais quelques questions à vous poser sur deux ou trois points. La première concerne les négociations en cours et ma crainte réelle que nous ne poursuivions des objectifs fondamentalement différents ici.

[*Text*]

Mr. de Klerk keeps talking about power-sharing, and of course power-sharing means something fundamentally different from majority rule. Yet the siren song of power-sharing certainly seems to have seduced the European community and a number of others quite effectively. We don't know what's going to happen with regard to the Commonwealth, but there are some concerns around that. He's proposed a number of rather arcane constitutional structures, which in real terms would mean an effective veto for the white minority over any change.

Could we hear from either or both of you with respect to your concerns on this element of the current process of dialogue? My own sense is that there's a real danger, particularly with the pushing of the corporate sector to come up with something that will give the illusion of change without fundamental and real change, that there could be some profoundly destructive consequences of accepting such an illusion of change. I wonder whether I'm off base on this or whether this is a concern that you share. If so, what steps should Canada be taking within the Commonwealth to respond to this situation?

Mr. Naudé: I would start by saying I think your perception is correct in that there is a fundamental difference in approach and goals between the National Party on the one hand and the ANC especially on the other.

• 1720

The majority of us in South Africa feel and are very deeply convinced that what we need in our country in order to become a fully open, democratic country is not power-sharing but a proper constitution in which one person, one vote would be available to every adult South African in South Africa. There will, as a result of that, be a normal democratic process in which we should not talk about power-sharing, because it remains our impression that this is a delay tactic on the part of de Klerk because he has given that assurance. As far as the white minority is concerned, on the basis of the proposals he made, there will be a veto on the part of the white minority, and that is totally unacceptable to us in South Africa. It could lead to very serious delays.

The question therefore arises, what is it then that we believe should be the case? My colleague has a much clearer legal insight in that respect, but I would summarize, first of all, by saying we need an interim government as soon as possible. We need to have a constituent assembly elected not by parties, but by the vote of the people of South Africa. They would be free to choose very clearly who should be the individuals who should form this constituent assembly with a view to a fully democratic government eventually. Anything less than that to our mind is a manipulation of the scene of maintaining behind-the-scenes power for the white minority and thereby maintaining the power which De Klerk also hopes to continue to control within a future government.

[*Translation*]

M. de Klerk parle sans cesse de partage de pouvoirs, ce qui, évidemment, veut dire une tout autre chose que la règle de la majorité. Pourtant, ce bel objectif semble avoir réussi à séduire la communauté européenne et un certain nombre d'autres pays. Nous ignorons comment réagiront les pays du Commonwealth, mais ils semblent avoir certaines réserves à ce sujet. M. de Klerk propose un certain nombre de structures constitutionnelles plutôt archaïques qui, dans les faits, auraient pour effet d'accorder à la minorité blanche un réel veto sur toute forme de changement.

Nous aimerions entendre ce que vous pensez de cet aspect du dialogue actuel. À mon avis, compte tenu particulièrement des pressions exercées par le milieu des affaires pour que les propositions donnent l'illusion du changement sans que rien de fondamental et de réel se produise, il y a beaucoup de risques que cette illusion ait des conséquences désastreuses. Je ne sais pas si je suis le seul à penser de cette façon ou si vous partagez cette inquiétude. Si tel est le cas, quelles mesures, à votre avis, le Canada devrait-il prendre au sein du Commonwealth pour réagir?

M. Naudé: Je vous dirai tout d'abord qu'à mon avis, votre perception est juste, en ce sens qu'il y a une différence fondamentale dans la façon dont le National Party, d'une part, et tout particulièrement l'ANC, d'autre part, abordent cette question, et dans les objectifs qu'ils poursuivent.

La majorité d'entre nous, en Afrique du Sud, pensent et sont profondément convaincus que ce dont nous avons besoin, dans notre pays, pour devenir une société pleinement ouverte et démocratique, ce n'est pas le partage des pouvoirs, mais d'une Constitution qui nous soit propre et qui donne à tous les adultes sud-africains d'Afrique du Sud le droit de vote. En conséquence, il doit y avoir un processus démocratique normal sans partage de pouvoirs, car nous demeurons convaincus qu'il s'agit de la part de Klerk d'une tactique de diversion due aux promesses qu'il a faites. Si l'on se fonde sur les propositions qu'il a formulées, la minorité blanche exercera en Afrique du Sud un droit de veto, ce qui est tout à fait inacceptable à nos yeux. Cela pourrait entraîner des délais très préjudiciables.

Quelle serait donc la bonne formule, à notre avis? Mon collègue connaît beaucoup mieux que moi cette question, mais je résumerai le tout en disant que, tout d'abord, nous avons besoin d'un gouvernement provisoire le plus tôt possible. Il nous faut une assemblée constituante élue non par les partis, mais par la population de l'Afrique du Sud. Elle serait libre de se prononcer très clairement sur le choix des personnes qui composeraient cette assemblée constituante dont l'objectif serait d'en arriver finalement à un gouvernement pleinement démocratique. Toute proposition dont la portée serait inférieure, à nos yeux, une façon détournée de maintenir clandestinement le pouvoir de la minorité blanche, le pouvoir que de Klerk espère continuer d'exercer dans le futur gouvernement.

[*Texte*]

Mr. Maqubela: Just to add one word to what Dr. Beyers Naudé just said, it is true there is in fact that fundamental difference between the democracy as understood universally and what de Klerk is coming up with. . .this concept of power-sharing. It's a deliberate attempt, in fact, to make sure the white minority does not lose their power, both politically and economically.

The democratic and progressive forces have come with a very simple proposal in opposition to that. This should be a simple one person, one vote, but then this would be proportional representation to make sure that even the smallest parties at least get some representation in Parliament.

In addition to this, there should be a bill of rights which would guarantee fundamental individual rights so that there is not a single South African citizen, black or white, who can complain that in fact at some stage the government is able to preach or ride roughshod over his or her rights. There should then be what is generally referred to as an independent judiciary with some power of review so that everybody is able to approach this court and complain that in fact his or her right has been breached.

But that is not enough as far as De Klerk is concerned. He is hammering on this power-sharing and, indeed, we are also a bit apprehensive seeing that the West, in particular, is so very keen to paint de Klerk as, indeed, a true reformist and somebody to be trusted more than even the people who have been struggling throughout their lives for the establishment of democracy. This is in fact in opposition directly against De Klerk, who has actually been carrying out the system of apartheid throughout his life. All of a sudden he is the man who must be trusted and not the other people.

So our urge to the Canadian people would be that they should judge quite objectively what is happening in all those proposals which come either from de Klerk or from the progressive and democratic movement, and judge them properly, perhaps against the background of the Canadian experience. It's whether this thing called power-sharing really means anything except apartheid in disguise. It is our belief that it means absolutely nothing but that, so we think the choice should be quite obvious. Thank you.

• 1725

Mr. Robinson: I have questions in two other areas. The first is with respect to the fundamental human rights issue of the grinding poverty and the disparity between rich and poor in South Africa, because of course we sometimes forget that this is a fundamental issue of human rights as well. Economic, social and cultural rights are part of that international bill of human rights.

I often quote the words of a great Canadian writer, Frank Scott, who said the "trappings of democracy hang loosely on an emaciated body politic." Obviously we want the trappings and the reality of democracy, but we also want the reality of fundamental economic and social change.

[*Traduction*]

M. Maqubela: J'aimerais ajouter un mot à ce que M. Beyers Naudé vient de dire. Il est vrai qu'il y a, en fait, une différence fondamentale entre la démocratie telle qu'on la conçoit universellement et la formule que propose de Klerk. . . le concept de partage des pouvoirs. En réalité, il tente délibérément de maintenir le pouvoir de la minorité blanche sur le plan politique et sur le plan économique.

Les forces démocratiques et progressistes ont au lieu de cela proposé une formule très simple. On appliquerait simplement le principe d'un vote par personne, auquel on ajouterait cependant le principe de la représentation proportionnelle afin que même les groupes les plus faibles aient au moins une certaine forme de représentation au Parlement.

En plus de cela, il y aurait une charte des droits, qui garantirait à chacun des droits fondamentaux, pour qu'aucun citoyen sud-africain, Blanc ou Noir, ne puisse se plaindre que le gouvernement à un moment ou à un autre, bafoue ses droits. Il devrait y avoir ensuite une institution judiciaire indépendante dotée d'un certain pouvoir de révision et à laquelle chacun devrait pouvoir s'adresser pour porter plainte s'il est convaincu que ses droits ont été violés.

Mais de Klerk juge que ce n'est pas assez. Il s'obstine à faire adopter sa formule de partage de pouvoirs, et, en réalité, nous sommes un peu inquiets de voir que l'Occident, en particulier, tient tant à le dépeindre comme un véritable réformiste, comme quelqu'un à qui il faut faire davantage confiance qu'à ceux qui ont lutté toute leur vie pour l'établissement de la démocratie. Ils l'ont fait, en réalité, en opposition directe avec de Klerk, qui a toujours approuvé le système d'apartheid durant toute sa vie. On prétend soudain qu'il faut lui faire confiance à lui, et pas à d'autres.

Nous aimerions donc convaincre la population canadienne de juger objectivement toutes ces propositions, qu'elles viennent de de Klerk ou du mouvement progressiste et démocratique, de les juger à leur propre valeur, peut-être à la lumière de l'expérience canadienne. Il s'agit de savoir si ce que nous appelons le partage des pouvoirs veut dire autre chose qu'un apartheid déguisé. Nous avons la conviction que le partage du pouvoir n'est rien d'autre que l'apartheid. Le choix est donc bien clair, à notre avis. Merci beaucoup.

M. Robinson: J'aurais des questions sur deux autres aspects. La première concerne l'incidence de la pauvreté endémique et de la disparité entre les riches et les pauvres en Afrique du Sud sur la question des droits fondamentaux de la personne, car nous oublions parfois que ces volets relèvent aussi des droits de la personne. Les droits économiques, sociaux et culturels sont garantis par la Charte internationale des droits de la personne.

Je cite souvent les propos d'un grand écrivain canadien, Frank Scott, qui a dit que les atours de la démocratie sont mal adaptés à un organe politique mal en point. Bien sûr, nous aimerions que la démocratie s'installe avec tous ses atours, mais nous voulons aussi voir apparaître des changements économiques et sociaux fondamentaux.

[*Text*]

I wonder if you could comment on the role Canada might play in promoting fundamental economic and social change, redistribution of wealth and land reform in South Africa, and in resisting some of the pressures that I suspect will be brought to bear by the IMF and the World Bank in terms of the kind of structural adjustment policies that we've seen in other countries in that region. If you could comment on the importance of that and the role Canada might play...

Second, if you could elaborate on the issue of violence, on two points in particular... It was suggested that the international community might play a role in monitoring the situation. I believe it was mentioned that there are some sort of international monitors, whether that be the Commonwealth or some other international body. Do you have any concrete suggestions as to how that might operate in practice, in particular, whether the South African government is prepared to see this kind of monitoring take place on South African soil?

The other question on violence is with respect to the issue of impunity. What is the reality with respect to impunity? How many people have been charged? How many have been convicted? What evidence is there that the government and the judicial system are taking seriously the major increase in the level of violence in South Africa?

The Chairman: I counted at least three or four questions there. Perhaps you can make some observations on them, and then I'll let Mr. McCreath have his turn.

Mr. Naudé: First of all, I think there are a number of directions in which the Canadian government could certainly help us in the whole process of land reform. There is a tremendous challenge in rectifying the serious imbalance and injustice which has been done to millions of our people who have never had the right to own property in the past, because 83% of the geographic area of South Africa is owned by whites and only 13% by the black community.

With respect to land reform, the government has now withdrawn the land act, but practically, very little has been done. So whatever meaningful development might take place to redress this imbalance is something I wish the Canadian government would consider, and for us to respond to you in that regard as well.

With regard to economic development, the training of millions of our young people who have never had any proper training in skills is of vital importance in furthering the process of democracy. What's the use if millions of our young people are untrained or not properly trained, and as a result of that a terrible frustration arises? After the training is the question of employment and the possibility of meaningful employment. All of these are closely linked.

[*Translation*]

Seriez-vous disposés à nous parler du rôle que le Canada pourrait jouer pour promouvoir ces changements économiques et sociaux fondamentaux, une redistribution de la richesse et l'établissement d'une réforme agraire en Afrique du Sud, et pour réagir contre les pressions qu'exerceront, je suppose, le FMI et la Banque mondiale pour que soient appliquées les politiques de redressement structurel imposées à d'autres pays de notre région. Pourriez-vous nous parler de l'importance que vous accordez à ces objectifs et du rôle que le Canada pourrait jouer à cet égard.

Deuxièmement, j'aimerais que vous abordiez la question de la violence, à deux égards en particulier... D'aucuns ont allégué que la communauté internationale pourrait jouer un rôle de surveillance à ce sujet. On a, je crois, dit que les pays pourraient détacher une sorte de contingent de surveillance, sous l'égide du Commonwealth ou de quelque autre organisme international. Auriez-vous des suggestions concrètes sur la façon dont cela pourrait se faire en pratique et plus particulièrement, savez-vous si le gouvernement d'Afrique du Sud serait disposé à accepter que ce genre de surveillance s'exerce sur le sol de ce pays?

Toujours au sujet de la violence, j'aimerais savoir ce qu'il en est de l'impunité en Afrique du Sud. Combien de personnes ont été accusées d'actes de violence? Combien ont été condamnées? Quelles preuves avez-vous que le gouvernement et le système judiciaire prennent au sérieux l'augmentation importante des actes de violence commis en Afrique du Sud?

Le président: J'ai compté au moins trois ou quatre questions de votre part. Peut-être pourriez-vous formuler quelques observations sur chacune d'elles, puis je passerai la parole à M. McCreath.

M. Naudé: Tout d'abord, je crois que le gouvernement canadien pourrait nous apporter divers types d'aide dans le processus global d'application de la réforme agraire. C'est tout un défi que de corriger le sérieux déséquilibre et l'injustice dont sont victimes des millions de personnes qui n'ont jamais eu le droit de posséder leur propre parcelle de terrain, parce que 83 p. 100 du territoire de l'Afrique du Sud appartiennent à des Blancs et seulement 13 p. 100 à la communauté noire.

En ce qui concerne la réforme agraire, le gouvernement a depuis peu aboli la loi sur les terres, mais pratiquement, bien peu a été fait. Par conséquent, si minime soit-elle, toute mesure du gouvernement canadien visant à rétablir l'équilibre serait à considérer. Nous aimerions, de notre côté, vous faire part de ce que nous en pensons.

En ce qui concerne le développement économique, la formation de millions de jeunes qui n'ont jamais reçu d'instruction adéquate est de toute première importance pour l'avancement du processus démocratique. À quoi la démocratie servirait-elle si des millions de jeunes n'ont aucune formation ou sont mal formés et qu'en conséquence, un énorme sentiment de frustration s'installe? En sus de la formation, il y a aussi la question de l'emploi et celle de la possibilité de trouver un emploi valorisant. Tous ces facteurs sont intimement liés.

[*Texte*]

• 1730

Moving on to the violence, let me start immediately by saying I do not believe that the South African government would voluntarily accede to any impartial or international force to come in to monitor violence. It will only be achieved if there are extensive and meaningful pressures by the nations from outside to say that we believe the South African government is either not able or willing to do it effectively.

With regard to impunity, I don't have that information. Perhaps you may have, Mr. Maqubela.

Mr. Maqubela: If I may try to address that, the position is that in fact none of the security forces have been arrested and charged with the perpetration of this violence. Very few of even the Inkatha vigilantes have been arrested and charged. Some of them have been merely arrested and brought formally before court and given bail and simply just disappeared—we don't know what has happened.

If we regard it from the point of view of criminal justice, it seems to us that the judiciary is far from being serious about addressing this issue of violence. Maybe to be fair to them, they can only deal with these cases if indeed they are brought before the courts by... Unfortunately again, the security forces are the people who are supposed to make the necessary arrests, but it seems to us that they are not in a position to see to it that they arrest their colleagues and bring them before the courts.

What is also possible is the other line of action, namely to take civil action. In many cases it is quite easy to identify them, although as I say, they won't be arrested, although in fact evidence will be brought directly to de Klerk sometimes. In fact, church delegations sometimes have taken affidavits to de Klerk personally to say here is evidence, act upon it. He has simply said nobody has brought evidence to him.

What is possible is that we are able to take legal action on the civil side and either to apply for interdicts or to sue these peasants involved, together with the government itself. Also, now what is happening is that there are commissions which in fact have been able to show quite clearly the collusion between the security forces and Inkatha in the perpetration of this violence.

So what we are doing as SALDF in fact is to support quite a number of these lawyers who are involved throughout the country with the very difficult endeavours to try to do something about this difficult situation.

The Chairman: I wonder if we could turn for a moment to your thoughts about the next stage of CODESA II and the negotiations for May. We noted that Pik Botha I think met with the PAC during the visit to Abuja. In a way, the success of CODESA seems to require some building of momentum, or at least drawing together of groups. It's been somewhat worrisome that the number of groups were not represented at CODESA. I wonder if you have any thoughts on what we should be anticipating in the next stage there.

[*Traduction*]

Passons maintenant à la question de la violence. De prime abord, je dirais qu'il est peu probable que le gouvernement sud-africain accepte volontairement l'intervention d'un contingent impartial ou international qui exercerait une surveillance sur la violence. Nous n'y parviendrons que si les pays étrangers, convaincus que le gouvernement sud-africain ne peut pas ou ne veut pas exercer cette surveillance avec efficacité, exercent des pressions intensives et efficaces.

En ce qui concerne la question de l'impunité, je n'ai pas de données en main. Peut-être M. Maqubela les a-t-il.

M. Maqubela: Je vais essayer de répondre à cette question. En réalité, aucun élément des forces de sécurité n'a été arrêté ou accusé d'avoir commis des actes de violence. Qui plus est, très peu de vigiles de l'Inkatha ont été arrêtés et accusés. Certains d'entre eux ont tout simplement été mis sous arrêt et traduits devant les tribunaux. Après avoir fourni une caution ils ont disparu, et nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus.

Si nous envisageons cette question du point de vue de la justice criminelle, il nous semble que l'appareil judiciaire est loin d'aborder sérieusement la question de la violence. Honnêtement, les juges ne peuvent juger ces cas que si les coupables sont traduits devant les tribunaux par... Malheureusement, je le répète, ce sont les éléments des forces de sécurité qui sont censés faire les arrestations, mais ils ne nous semblent pas en mesure de s'en charger, car cela les amènerait à arrêter leurs collègues et à les traîner devant les tribunaux.

L'autre solution serait d'intenter des actions en justice. Dans bien des cas, il est assez facile d'identifier les coupables, bien que, comme je l'ai déjà dit, ceux-ci ne seront pas arrêtés, même lorsque les preuves sont soumises directement à de Klerk, parfois. En fait, il est arrivé que des délégations des Églises transmettent personnellement à de Klerk, des déclarations assermentées, disant: voici les preuves, vous n'avez qu'à intervenir. Il se contente de dire qu'on ne lui a jamais soumis de preuves.

Il est peut-être possible d'intenter des actions devant les tribunaux civils, de demander l'interdit ou de poursuivre les paysans en cause, ainsi que le gouvernement lui-même. De plus, il arrive que des commissions d'enquête soient maintenant en mesure de démontrer, preuves à l'appui, qu'il existe une collusion entre les forces de sécurité et l'Inkatha dans la perpétration de ces actes de violence.

Par conséquent, le rôle du SALDF consiste à appuyer le nombre assez considérable d'avocats qui parcourent le pays dans l'espoir de faire quelque chose pour corriger cette situation difficile.

Le président: Je me demande si nous ne pourrions pas revenir un instant à vos observations sur la nouvelle étape de la CODESA II et sur les négociations qui devraient avoir lieu en mai. Nous avons appris que Pik Botha, je crois, a rencontré les représentants du PAC durant sa visite à Abuja. D'une certaine façon, le succès de la CODESA dépendra de l'établissement d'un certain dynamisme ou, du moins, d'un climat de concertation entre les groupes. Il est un peu troublant de constater le nombre de groupes qui n'étaient pas représentés au sein de la CODESA. Je me demande si vous avez une idée de ce qui pourrait se produire à la prochaine étape.

[*Text*]

Mr. Naudé: I would start with the Conservative Party of my friend, Dr. Andries Treurnicht, to say that I do not think there is any possibility that he would wish to come into CODESA. If there is a split or a division within the Conservative Party, it is not possible that individuals from the Conservative Party may be forced to join or to come forward and say there is no point in their remaining outside, because otherwise they would become totally irrelevant as far as the future of this country is concerned. It is possible that this may happen with individuals.

• 1735

With regard to PAC, I think the indications are there that eventually PAC will also come in, perhaps at a late stage, but realizing that in the light of what is happening, it would be, from their viewpoint, certainly much better to participate at a specific point in time, and thereby make your contribution.

I believe that in that respect CODESA will in the end represent the large majority of our people in the political field. My main concern is how this will develop in the vital differences which there are between the government on the one hand and the ANC on the other hand. With regard to the role also of Inkatha, I personally believe that if the situation requires it, there is no doubt in my mind that Inkatha would wish to be there and make its contribution. But the two main political forces that will have to sort this out will have to be the government on the one hand and the ANC on the other hand.

The Chairman: The North American media had very thorough coverage of meetings where President de Klerk, Mr. Mandela, and Chief Buthelezi were present at a large religious meeting I think in Natal. Can you paint for us a bit of a picture of the significance of that religious presence in the light of political developments?

Mr. Naudé: He says he believes I'm better. I don't believe that, but I'll try.

These three gentlemen addressed the Easter meeting of Zion Christian Church in Pietersburg, Northern Transvaal, at Maria. I think the real intention or the initiative of that did not come from any of the three concerned, it came from Bishop Larenyani and from the church itself. I can't prove that, but I think pressures were put upon them to state more clearly where they stood with regard to the whole process of democratization in South Africa as a church. It's the largest single black church in South Africa, especially of the indigenous churches, approximately three million members, and therefore potentially politically powerful. It has always been politically very conservative. In the past it was addressed a number of years ago by Mr. Koornhof and then also President P.W. Botha.

I think within the black community there have been protests and rumblings and expressions of discontent on the part of the black community. Why do you always allow the opportunity for white government representatives of the National Party to be there? I think it was therefore a necessary move for Bishop Larenyani to invite all three together. He could not again only invite one of them; that would have created too many problems.

[*Translation*]

M. Naudé: Je commencerai par le Parti conservateur de mon ami, le docteur Andries Treurnicht, qui, à mon avis, n'acceptera jamais de se joindre à la CODESA. S'il se produit une division au sein du Parti conservateur, il est à peu près impossible que des représentants de ce parti soient forcés de se joindre à la CODESA et de dire qu'ils n'ont aucune raison de demeurer à l'extérieur, car leur participation deviendrait tout à fait illusoire pour l'avenir du pays. Il se peut cependant que certains individus le fassent.

Quant au PAC, tout indique que finalement, il se joindra à la CODESA, peut-être tardivement toutefois, estimant que, compte tenu de la tournure des événements, il est préférable de participer aux discussions à un moment donné et d'apporter sa contribution.

Je crois qu'à cet égard, la CODESA représentera finalement l'opinion de la grande majorité de ceux qui oeuvrent sur le plan politique. Ma principale préoccupation concerne toutefois la façon dont on pourra aplanir les divergences d'opinion importantes qui existent entre, d'une part le gouvernement et d'autre part, l'ANC. Quant au rôle que pourrait jouer l'Inkatha, je crois personnellement que si la situation l'exige, l'Inkatha voudra sans aucun doute être présente et apporter sa contribution. Mais les deux principales forces politiques qui devront surtout intervenir seront d'une part le gouvernement, et d'autre part, l'ANC.

Le président: Les médias nord-américains ont largement couvert certaines réunions où le président de Klerk, M. Mandela et le chef Buthelezi étaient présents, notamment une grande assemblée religieuse qui s'est tenue, je crois, au Natal. Pourriez-vous nous décrire l'importance de cette présence religieuse compte tenu de l'évolution de la situation politique?

M. Naudé: Mon collègue croit que je suis le mieux placé pour le faire. Ce n'est pas mon avis, mais je vais essayer.

Ces trois messieurs ont pris la parole à l'occasion de la fête de Pâques à l'Église chrétienne de Sion, Pietersburg dans le nord du Transvaal, à Maria. Je crois que cette initiative ne venait d'aucune des trois personnes en cause. Elle venait de l'évêque Larenyani et de l'Église elle-même. Je ne peux le prouver, mais je crois que des pressions ont été exercées pour amener à préciser la position, de l'Église concernant le processus global de démocratisation en Afrique du Sud. C'est la plus importante Église noire d'Afrique du Sud, notamment parmi les Églises indigènes. Elle regroupe environ 3 millions de membres. Elle a donc un pouvoir politique potentiellement très important. Elle a toujours été très conservatrice sur le plan politique. M. Koornhof et plus tard le président P.W. Botha y ont pris la parole il y a un certain nombre d'années.

Je crois que dans la communauté noire, il y a eu des protestations, des désapprobations et des manifestations de mécontentement. Pourquoi donne-t-on toujours la possibilité aux représentants du National Party appartenant au gouvernement blanc de nous adresser la parole, disaient-ils? Je pense que l'évêque Larenyani n'avait pas le choix d'inviter les trois ensemble. Encore une fois il ne pouvait pas n'en inviter qu'un; cela aurait créé trop de problèmes.

[*Texte*]

It's very difficult at this stage to indicate what the effect of that may be. I can only say that it seems to me that at least it was a clear indication that here the Zion Christian Church indicated, although they said very strongly that we want to promote the cause of peace, that in what was addressed to them and what was presented to them, this must have caused a number of new thoughts and discussions taking place within the Zion Christian Church. It's not possible for me to assess which of these three persons made the strongest impression and what the eventual outcome of that would be.

The Chairman: Thank you. Just one more question and then I'm coming to Mrs. Gaffney and Mr. Hovdebo.

You spoke very persuasively about the importance of finding an answer to the violence and the implications, not only politically, but in terms of development assistance and basic human rights. One of the questions for Canadian strategy is, assuming that the level of violence can be reduced so that the work can go on, particularly within the non-governmental and the church sectors, would it be appropriate for Canadian presences of non-governmental groups to be in South Africa, or should Canadian support be through South African instruments, non-governmental and church instruments?

• 1740

One of the questions we heard some testimony on is that, having come through this struggle, there is a need for indigenous instruments to be affirmed. I wonder what your advice is to partners in the non-governmental and church sectors. Given the partnership in Canada of the government with the non-governmental sector as we have seen, should there be any changes to this or should it continue?

Mr. Maqubela: I wonder if the question is whether indeed the government should now deal directly with the democratic structures within the country or should still continue to use Canadian partners.

The Chairman: Or should encourage Canadian partners to be present within South Africa. . .and to open offices, for example.

Mr. Maqubela: I suppose it will depend on a number of factors. For instance, the channelling of the aid and assistance in one form or another would be better served if the partners are locally situated within South Africa. Perhaps that would be a better option. But as things stand right now, essentially, some of the democratic formations within the country feel it is still much more beneficial for them to approve their partners within Canada. Of course, now and again they have some operative sent down to investigate and look up the projects that are going on to see for themselves whether, indeed, the aid is being utilized properly and that type of thing. It is a matter which can never be really answered prior to the actual happening.

[*Traduction*]

Il est très difficile, à ce stade-ci, d'indiquer quel effet aurait pu avoir une telle attitude. Tout ce que je puis dire, à ce qu'il me semble, c'est que cela prouve au moins que dans ce cas-ci, l'Église chrétienne de Sion a indiqué, bien qu'elle ait affirmé très fermement que nous voulons promouvoir la cause de la paix, que les idées qui lui ont été présentées ont fait naître de nouvelles idées et provoqué des discussions en son sein. Je ne suis pas en mesure de dire laquelle de ces trois personnes a créé la plus forte impression et quel effet tout cela a produit.

Le président: Merci. Encore une autre question, et je passe ensuite la parole à M^me^ Gaffney, puis à M. Hovdebo.

Vous avez parlé avec beaucoup de conviction de l'importance de trouver une réponse à la violence et à ses conséquences, non seulement politiquement, mais pour ce qui est de l'aide au développement et de la promotion des droits fondamentaux de la personne. À supposer que le niveau de violence soit réduit pour que l'action puisse être efficace, notamment dans le secteur des organismes non gouvernementaux et des Églises, une question se pose: la présence des groupes non gouvernementaux canadiens est-elle appropriée en Afrique du Sud ou l'aide canadienne devrait être fournie par l'entremise d'organismes sud-africains, qu'il s'agisse d'organisations non gouvernementales ou d'Église?

Parmi les question soulevées par les témoins que nous avons entendus il y a celle de savoir si, après toutes ces difficultés, il serait nécessaire que les organismes indigènes s'affirment. Je me demande quels conseils vous donneriez aux participants du secteur non gouvernemental et des Églises. Compte tenu du partenariat qui existe entre le gouvernement du Canada et le secteur non gouvernemental, comme nous l'avons déjà dit, devrait-on modifier cette façon de faire ou la maintenir?

M. Maqubela: Demandez-vous si le gouvernement devrait désormais traiter directement avec les structures démocratiques établies dans le pays ou continuer de faire appel à des partenaires canadiens.

Le président: Ou encore encourager les partenaires canadiens à être présents en Afrique du Sud. . . à y ouvrir des bureaux, par exemple.

M. Maqubela: Je suppose que cela dépend d'un certain nombre de facteurs. Ainsi, l'acheminement de l'aide, quelle que soit sa forme, serait plus efficace si les partenaires étaient présents physiquement en Afrique du Sud. Ce serait peut-être une meilleure solution. Mais, au point où en sont les choses actuellement, certaines formations démocratiques d'Afrique du Sud pensent qu'elles ont encore avantage à prôner l'intervention de partenaires installés au Canada. Bien sûr, ces organismes envoient parfois des représentants faire enquête sur place et surveiller l'évolution des projets en cours pour vérifier si l'aide est utilisée à bon escient, et ainsi de suite. Il n'est à peu près jamais possible de répondre avec certitude à cette question sans tenir compte des faits.

[*Text*]

Mr. Naudé: If I may add a single word in this regard, increasingly your European NGOs and the EC have also taken this line of opening their own offices in South Africa, thereby also having this discussion and the greater necessary presence there. In principle, I do not think any of us would have any objection to it, but so much would depend on the way in which they relate in South Africa to the democratic organizations.

How do they, for instance, assess for themselves these different programs? With whom do they associate in the first place? From whom do they take, for instance, the real indications of what is happening? Everyone has to be very careful, because it is possible one could have a wrong impression of actually what is happening, dependent on who the different organizations are with whom you associate, from whom you get the necessary information.

I would just plead to say, especially with regard to your rural communities who do not have the necessary opportunity to present their views and their convictions, you have to be very careful to make quite certain the sources of both your information and your evaluation in fact reflect truly the deepest feelings, the hopes and the expections on the part of the majority of the people of your country.

The Chairman: Thank you. We agreed we were going to try to finish at ten minutes to the hour, so we have five minutes more.

I wonder if you would like to put your question and stand the same, Beryl. Then we will ask you to wrap up with those questions. I think we covered quite a good range.

• 1745

Mrs. Gaffney (Nepean): I think we always get down to the wire whenever it comes to our turn to ask the questions. That's all right, though.

I also welcome you here. There are two things that you have not spoken of today, which I think play a very major role in the economic and social stability of Africa today, and that is women in particular, and we've been talking about aid—I'd like to mention AIDS.

I have just returned from the International Parliamentary Conference in Cameroon—I don't know whether either one of you were there—and the African women played a major, major role in the conference. I was very impressed with the knowledge and the types of programs and things they had to suggest for the stability of Africa. I personally feel that women probably to a great extent hold the key to stability. They are the ones who educate the children. If you educate the women, then the women in turn will see that their children are educated.

You are talking about education. What are you doing in terms of educating these women? Women are being left alone in their homes; their men have gone somewhere else. A huge amount of men are dying with AIDS, as are women and children dying with AIDS. I guess I'd like to know what you in your country have been doing to address these two particular major, major concerns in your country and what we as Canadians can do to make sure that education is directed

[*Translation*]

M. Naudé: J'aimerais ajouter quelque chose à ce propos. De plus en plus, les ONG européennes et la Communauté économique européenne ont pris l'habitude d'ouvrir des bureaux en Afrique du Sud, de tenir, par conséquent, ce genre de discussion et de s'interroger sur la nécessité d'une présence accrue sur place. En principe, aucun d'entre nous ne s'y oppose, mais tout dépend, évidemment, de la façon dont leurs représentants traitent avec les organisations démocratiques d'Afrique du Sud.

Par exemple, quelle évaluation font-ils de ces différents programmes? Avec qui entretiennent-ils des relations au premier chef? Auprès de qui vont-ils chercher, par exemple, de l'information sur ce qui se passe réellement? Nous devons tous user de grande prudence, car il est tout à fait possible qu'on puisse avoir une fausse impression de ce qui se passe réellement, selon les personnes à qui ces organisations s'associent, selon les sources auxquelles elles se renseignent.

J'insisterai simplement pour dire ceci: notamment avec les communautés rurales qui n'ont pas la possibilité voulue de faire valoir leur opinion et leurs convictions, il faut être très attentif pour être sûr que les sources d'où viennent l'information et les évaluations reflètent vraiment le sentiment profond, les espoirs et les attentes de la majorité des citoyens du pays.

Le président: Merci. Nous avions convenu d'essayer de terminer cette intervention à moins dix. Nous avons donc encore cinq minutes à notre disposition.

Seriez-vous disposée à poser votre question dans la même veine, Beryl? Ensuite je vous demanderai de conclure. Je crois que nous avons couvert assez bien le sujet.

Mme Gaffney (Nepean): On semble toujours manquer de temps quand vient notre tour de poser des questions, mais il n'y a pas de mal.

Je vous souhaite, moi aussi, la bienvenue parmi nous. Il y a deux sujets dont vous n'avez pas parlé aujourd'hui et qui, à mon avis, jouent un rôle très important en ce qui concerne la stabilité économique et sociale de l'Afrique d'aujourd'hui. Il s'agit des femmes en particulier et du SIDA.

À la conférence parlementaire internationale à laquelle je viens d'assister au Cameroun—je ne sais pas si vous y étiez—les Africaines ont joué un grand rôle. J'ai été très impressionnée par leurs connaissances ainsi que par le genre de programmes et de projets qu'elles avaient à proposer pour assurer la stabilité en Afrique. Personnellement, j'estime que ce sont probablement les femmes qui, dans une large mesure, ont la solution à la stabilité. Ce sont elles qui élèvent les enfants. Si l'on éduque les femmes, elles pourront transmettre leurs connaissances à leurs enfants.

Vous parlez d'éducation. Que faites-vous pour éduquer les femmes? Les femmes sont seules à la maison pendant que les hommes sont partis ailleurs. Un nombre énorme d'hommes, de femmes et d'enfants meurent du SIDA. J'aimerais savoir ce que vous, dans votre pays, faites pour régler ces deux très grands problèmes et ce que nous, comme Canadiens, pouvons faire pour assurer que les femmes sont éduquées. Les résultats peuvent se faire attendre une

[*Texte*]

to those women. It might take a generation or two, but I think they are the key to educating the children.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): I have two questions that were partially answered, so it shouldn't take too long.

Even as you've indicated that you have very little fatih in the security forces and the police, you seem to have a considerable amount of faith in the justice system. I wonder if you could comment. Is there a movement to democratize the justice system within the country? Are those institutions being democratized in any way? What is the role of Canada in doing that or in helping to do that?

The second question concerns CODESA, and again you have almost answered it, I think. Relative to Canada's role there, what are the shortcomings of the CODESA operation and structure that Canada might have some impact on either through the Commonwealth or directly?

The Chairman: I think those questions will about sum us up. Our researcher reminds me that we're looking at South Africa in the region. Have you any thoughts about support or inter-reaction on the region as you look ahead?

Mr. Naudé: I will try to answer the first question in that regard. My colleague will certainly deal with the other of justice in CODESA.

First of all, I fully agree with you that the tremendous contribution which has been made and is being made and will be made by the women, not only in South Africa but everywhere, has to be recognized, not only acknowledged but helped much more than in the past.

My wife this morning said to me, you know that 56 organizations of women have come together in South Africa to state very clearly what they regard to be the role women should be playing. Every form of support that can be given to help our women to make that meaningful contribution we have supported, insofar as we were able to do so. We will plead, please let that be done.

This includes also the question of AIDS. The tremendous problem there—we are not directly involved—is the need for education. With the increasing problem of AIDS in South Africa and southern Africa this is of vital importance. Therefore, my reply there is definitely yes, a very positive one.

With regard to the other questions, I would ask Ntobeko to say something.

Mr. Maqubela: I will attempt to talk about the judicial. While it is true that we create the impression that we have all the confidence in the judiciary, it is rather strange, to say the least, and ironical really. The truth of the matter is that something is being done about the kind of injustice that is prevailing there. At least some good does come out of it, although we still have to approach the same judiciary.

• 1750

There was a recent case where one of the leading members in the office of the the ANC was implicated in a matter, in the taxi wars taking place there. The whole charge against him was in fact a fabrication. He was arrested during

[*Traduction*]

génération ou deux, mais, à mon avis, ce sont les femmes qui peuvent éduquer les enfants.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): J'ai deux question à poser, mais comme on y a déjà répondu en partie, ce ne devrait pas être très long.

Vous avez dit que vous ne faisiez pas tellement confiance aux forces de sécurité et à la police, mais vous semblez croire beaucoup plus au système judiciaire. J'aimerais avoir vos commentaires à ce sujet. Existe-t-il un mouvement de démocratisation du système judiciaire dans le pays? Cherche-t-on d'une façon quelconque à le démocratiser? Le Canada peut-il jouer un rôle dans ce processus ou apporter une aide quelconque?

Ma deuxième question porte sur la Convention pour une Afrique du Sud démocratique (CODESA), mais ici encore, vous avez pratiquement répondu, je pense. En ce qui a trait au rôle du Canada, quelles sont les lacunes qui existent dans la convention et dans sa structure, et sur lesquelles le Canada pourrait avoir une certaine influence soit directement soit par le truchement du Commonwealth?

Le président: Je pense que cela résume nos questions. Notre attaché de recherche me rappelle que nous examinons l'Afrique australe. Que pensez-vous de l'appui ou de l'interaction future de la région?

M. Naudé: Je vais essayer de répondre à la première question posée. Mon collègue répondra sûrement à celle sur la justice au sein de la CODESA.

D'abord, je conviens tout à fait avec vous que la contribution remarquable passée, présente et future des femmes, non seulement en Afrique du Sud mais partout ailleurs, doit être reconnue et aussi favorisée beaucoup plus que par le passé.

Ma femme me rappelait ce matin que 56 organismes féminins se sont réunis en Afrique du Sud pour préciser bien clairement le rôle que les femmes devraient jouer. Nous implorons toute forme d'aide qui peut être fournie pour permettre à nos femmes d'apporter cette importante contribution, que nous appuyons dans la mesure de nos capacités.

Cela inclut aussi la question du SIDA. L'épineux problème dans ce cas—et nous ne sommes pas directement touchés—est le besoin d'éducation. L'acuité croissante du problème du SIDA en Afrique du Sud et en Afrique australe rend l'éducation capitale. Je vous réponds donc par un oui catégorique.

Je demanderai à Ntobeko de répondre aux autres questions.

M. Maqubela: Je vais essayer de répondre à la question sur le système judiciaire. Il est vrai que nous donnons l'impression de faire confiance au système judiciaire, mais c'est plutôt étrange, c'est le moins qu'on puisse dire, et même ironique. Il reste qu'on essaie de régler l'injustice qui règne là-bas. On accomplit du moins certains progrès, même s'il faut toujours faire affaire avec un même corps judiciaire.

Récemment, un des principaux membres du bureau de l'ANC a été mêlé à la guerre des taxis qui sévit au pays. Toutes les accusations portées contre lui étaient pure invention. Il a été arrêté en plein jour, dans les bureaux de

[*Text*]

daylight, in the ANC offices there, locked up. There was a strenuous battle for bail. He was charged, he was tried in fact, although from the very word go he had protested his innocence and absolutely said that. At the time when the alleged matter was being committed, he was busy writing examinations. The police did not want to listen to that. The court did not accept his story immediately. But during the middle of the trial, it became clear that there was indeed no evidence.

So you find that it is not just cases where indeed there is a factual basis for that particular trial. There are many of them where the basis is a type of life, and at some stage even the judiciary does come on the side of justice.

But the whole question of trying to democratize that means one thing and one thing only, that instead of the whole judiciary being manned by white people, there have to be steps taken to infuse the judiciary, and especially the bench, with black faces as well. But unfortunately, as I am talking now, there is only one senior advocate who is black in the whole country. The system is such that only senior advocates can be appointed to the bench.

That particular aspect of our democratization is going be a very long process, beginning with an intensive training of black lawyers in order to enable them to be ready to be appointed to the bench, to make sure that even the system of appointment of judges and magistrates is changed. We do hope that with the whole process of negotiations involving a democratic constitution, part of the judiciary will also be considered by the leading political players, to at least prepare the crown so that all this process can fit in within a new structured system of justice in our country.

The Chairman: I thank you both very much for the testimony. We look forward to continuing to be in touch with you. We appreciate the insights you have given, which will help us in our report.

The committee is adjourned until 7.30 tonight.

EVENING SITTING

• 1945

The Chairman: I would like to call the meeting to order. Before we turn to our witnesses, we have received a note that the North-South Institute is having a reception from 4 p.m. till 7 p.m. next Monday, to launch a book on democracy. They would like members of our committee to attend. They didn't consult us, I noticed, about the timing. You have a 3.30 p.m. meeting, Christine, on Mondays anyway. We're meeting at 4.30 p.m. on the situation in Sri Lanka. We have people coming from Montreal. We might push them back to the evening.

Mrs. Stewart (Northumberland): I wouldn't be able to make next Monday at all. I won't be in town on Monday or Tuesday of next week.

The Chairman: Stan, what's your—

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): I'm here for the weekend for a change.

[*Translation*]

l'ANC, et amené en prison. On s'est battu pour le libérer sous caution. Il a été accusé; en fait il a subi un procès même si dès le début il a soutenu son innocence et l'a fait valoir. Au moment où les actes dont on l'accusait ont été commis, il subissait des examens. La police n'a rien voulu entendre. Au départ, le tribunal n'a pas accepté sa version. Mais au cours du procès, il est devenu évident qu'il n'y avait aucune preuve contre lui.

On constate que ce ne sont pas seulement les causes où il y a effectivement motif à procès. Dans bien des cas c'est un genre de vie et, à un moment donné, même le corps judiciaire doit se ranger du côté de la justice.

Toute la question de la démocratisation du système judiciaire se résume à ceci: il faut que l'appareil judiciaire ne soit pas composé uniquement de Blancs; il faut que des mesures soient prises pour que les Noirs puissent avoir accès au système judiciaire et surtout à la magistrature. Malheureusement, actuellement, il y a seulement un avocat principal qui est noir dans tout le pays. Et selon le système, seuls les avocats principaux peuvent devenir magistrats.

Cet aspect de la démocratisation du système judiciaire sera très long à évoluer; il faudra d'abord intensifier la formation des avocats noirs pour qu'ils puissent devenir magistrats, pour que le mode de domination des juges et des magistrats change. Nous espérons que, dans les négociations en vue de l'établissement d'une Constitution démocratique, les principaux intervenants politiques se pencheront sur le corps judiciaire pour au moins préparer la Couronne afin que tout le processus s'intègre dans un système judiciaire tout nouveau.

Le président: Je vous remercie beaucoup tous les deux de votre témoignage. Nous espérons pouvoir rester en contact avec vous. Les explications que vous nous avez données nous aideront dans la rédaction de notre rapport.

La séance est levée jusqu'à 19h30.

SÉANCE DU SOIR

Le président: La séance est ouverte. Avant d'accueillir nos témoins, j'aimerais signaler que nous avons reçu un avis indiquant que l'Institut nord-sud organise une réception lundi prochain, de 16 heures à 19 heures, pour le lancement d'un livre sur la démocratie. On aimerait que les membres de notre comité y assistent. Je remarque qu'on ne nous a pas consultés pour ce qui est de l'horaire de cette réception. Nous avons une réunion à 15h30, Christine, lundi. Nous nous réunissons à 16h30 pour discuter de la situation au Sri Lanka. Nous allons accueillir des témoins de Montréal. Nous pourrions retarder la séance jusqu'en soirée.

Mme Stewart (Northumberland): Je ne pourrai pas y être lundi prochain. Je ne serai pas en ville ni lundi ni mardi de la semaine prochaine.

Le président: Stan, quel est votre. . .

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): Contrairement à mon habitude, je serai ici en fin de semaine.

[*Texte*]

The Chairman: You're here Monday, okay. We'll have to do some consulting and see what is happening to people's lives in terms of that.

Then there was something on the 11th.

Ms Karen McBride (Committee Researcher): We have a discussion of themes of draft recommendations in the evening. Some members mentioned the possibility of having it—

The Chairman: Right. We were just discussing before the meeting the situation of the African drought. I think, Stan, you had raised the matter of a request as to whether we could have a time for some input or testimony on what's happening there. I have received some information on the ground situation. John Harker and I were talking about it. They have been talking about it in South Africa and in Zimbabwe.

The question on the 11th would be whether or not we might like to do something. We're looking at the themes and we've agreed on the time of five o'clock on the themes generally. Do we want to come back after any vote at 7.30 p.m. and have a look at the drought situation? I'm in your hands. Is that a suitable time? What about you, Christine?

Mrs. Stewart: I think it's all right. There is a round table on sub-Saharan Africa that the minister is doing. It's coming up soon. I am not sure of the exact—

Mr. Hovdebo: Tomorrow morning.

Mrs. Stewart: It's tomorrow morning?

Mr. Hovdebo: Tomorrow morning at 9.30.

Mrs. Stewart: I can't go to that. I wonder if that will cover it. It might, you know.

The Chairman: It's Friday morning evidently.

Mrs. Stewart: Is it Friday morning?

The Chairman: There is evidently some meeting on Friday, but I'm already locked into a meeting in the riding.

Mrs. Stewart: Tomorrow is the Horn. Obviously, I do not have my agenda as to what is going on.

The Chairman: Let's consult between the three of us after we see what happens tomorrow morning. The question is really whether we need to have a meeting on that theme.

My instinct about it from the testimony we had before is that the officials were seized of the question. The question is where we would like to go with it, or what we would like to explore, so maybe we can think about that. We have that window on the 11th in the evening. Let's see what comes out of the discussion tomorrow. I certainly intend to raise it in the larger effort and context when we discuss the Horn tomorrow.

I would like to thank our guests and witnesses tonight for allowing us to at least consult one another for the record. We're trying to look at human rights in southern Africa. I know this lapses over into the whole question of resource development as well as human rights concerns.

Tonight we have John Harker with us, who directs the Canadian branch of the ILO. He has been instrumental in the Commonwealth work on human resource development in post-apartheid South Africa, and is the new chairperson of

[*Traduction*]

Le président: Vous serez ici lundi. Nous devrons nous consulter pour voir quelles sont les disponibilités.

Il y avait une activité le 11.

Mme Karen McBride (attachée de recherche du comité): Nous avons une discussion sur les projets de recommandations, en soirée. Des membres ont signalé la possibilité d'avoir. . .

Le président: C'est exact. Avant la réunion, nous discutions de la sécheresse en Afrique. Stan, je pense que vous avez demandé si nous pouvions recevoir des informations ou entendre des témoignages à ce sujet. J'ai reçu des informations sur la situation du sol. John Harker et moi-même en parlions. Il en est question en Afrique du Sud et au Zimbabwe.

Le 11, il s'agirait de savoir si nous aimerions agir à ce sujet. Nous examinons les thèmes, et nous nous sommes entendus sur 17 heures pour les thèmes généraux. Voulons-nous y revenir après un vote à 19h30 et examiner la situation de la sécheresse? Je m'en remets à vous. L'heure vous convient-elle? Qu'en pensez-vous, Christine?

Mme Stewart: Cela me convient tout à fait. Le ministre organise bientôt une table ronde sur le Sahel. Je ne sais pas exactement. . .

M. Hovdebo: Demain matin.

Mme Stewart: Demain matin?

M. Hovdebo: Demain matin à 9h30.

Mme Stewart: Je ne pourrai y assister. Je me demande s'il en sera question. Cela se pourrait bien, vous savez.

Le président: C'est vendredi matin, de toute évidence.

Mme Stewart: C'est vendredi matin?

Le président: Il y a assurément une réunion vendredi, mais je dois assister à une réunion dans ma circonscription.

Mme Stewart: Demain, il sera question de la corne de l'Afrique. Je n'ai pas mon programme.

Le président: Nous nous consulterons tous les trois quand nous saurons ce qui se passe demain matin. Il s'agit vraiment de savoir si nous devons tenir une réunion sur ce sujet.

J'ai le pressentiment, d'après les témoignages que nous avons entendus, que les responsables ont été saisis de la question. Il s'agit de savoir ce que nous voulons faire ou ce que nous aimerions explorer; nous pouvons donc y penser. Nous avons une ouverture le 11 au soir. Nous verrons ce qui ressort de la discussion de demain. J'ai l'intention de soulever la question dans un contexte plus large quand nous discuterons de la corne de l'Afrique demain.

J'aimerais pour les fins du compte rendu remercier nos invités et nos témoins de ce soir de nous avoir permis de nous consulter. Nous essayons d'examiner les droits de la personne en Afrique du Sud. Je sais que ce sujet nous amène à discuter de toute la question du développement des ressources et des droits humains.

Nous recevons ce soir M. John Harker, qui dirige la section canadienne du Bureau international du travail. Il a participé au travail du Commonwealth sur le développement des ressources humaines dans l'Afrique du Sud d'après

[*Text*]

the Southern Africa Education Trust Fund. Iris Almeida is head of the Africa and Asia programs at the International Centre for Human Rights and Democratic Development in Montreal, and before joining the centre worked with Partnership Africa Canada. And John van Mossel, program development officer for CUSO, is involved with, and has been for some time, programs in the front-line states and now with new activities in South Africa.

[*Translation*]

l'apartheid, et il est le nouveau président du Southern Africa Education Trust Fund. M^me^ Iris Almeida dirige le service Programmes d'Asie et d'Afrique du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique, à Montréal. Elle travaillait auparavant auprès de Partenariat Afrique Canada. Pour sa part, M. John van Mossel, agent de développement des programmes du CUSO, s'occupe depuis un certain temps des programmes qui concernent les pays de première ligne et des nouvelles activités ayant trait à l'Afrique du Sud.

• 1950

We welcome your input, which we hope you will keep to ten minutes each, after which we'll enter into some discussion. The important thing is for us to get some input on the record and to explore a bit what you have to say. Maybe you've consulted among yourselves, but unless you have any preferences, we'll start with Iris.

Nous vous invitons à prendre la parole en vous demandant de limiter vos interventions à dix minutes chacun, après quoi nous discuterons ensemble. Ce qui importe pour nous, c'est d'obtenir des commentaires et de les étudier. À moins que vous n'y voyez des inconvénients, nous commencerons par M^me^ Almeida.

Ms Iris Almeida (Head, Africa and Asia Programmes, International Centre for Human Rights and Democratic Development): Thank you for the opportunity today to make this contribution to the committee.

Mme Iris Almeida (Chef, Programmes d'Asie et d'Afrique, Centre international des droits de la personne et du développement démocratique): Je vous remercie de m'avoir permis de comparaître devant le Comité aujourd'hui.

I take pleasure in being here to share with you on behalf of ICHRDD, the International Centre for Human Rights and Democratic development, some reflections on our work in human rights and democracy in the southern Africa region. But because of the complexity of the situation in southern Africa, and because of the limited time we have available here, I will address myself primarily to the case of South Africa, if you don't mind.

Je suis très heureuse de partager avec vous, au nom du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique, certaines réflexions sur le travail que nous effectuons au chapitre des droits de la personne et du développement démocratique dans la région de l'Afrique australe. En raison de la complexité de la situation en Afrique australe et du temps limité dont nous disposons aujourd'hui, je parlerai principalement, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, de la situation en Afrique du Sud.

I will begin with the following format: I will talk about ICHRDD's mandate and perspectives vis-à-vis human rights and democratic development; second, the context in southern Africa, southern Africa living a time of mutations. The third point will be towards a post-apartheid South Africa. I will go later into the current programs ICHRDD is undertaking in the region and more precisely talk about our future orientations of work. Lastly, I will address some recommendations for your consideration and also the consideration of the Canadian government.

Je parlerai tout d'abord du mandat du Centre en ce qui a trait aux droits de la personne et au développement démocratique. Je vous situerai ensuite dans le contexte de l'Afrique australe, laquelle connaît actuellement de nombeux changements. En troisième lieu, j'aborderai la question de l'après-apartheid en Afrique du Sud. Je vous parlerai ensuite des programmes du Centre actuellement en cours dans la région et, plus précisément, de nos orientations futures. Je vous présenterai finalement certaines recommandations pour qu'elles soient examinées par le Comité et par le gouvernement canadien.

In terms of the first point, mandate and perspectives, ICHRDD's mandate is to promote the International Bill of Human Rights. Our title underscores two aspects of the single phenomenon. The promotion of all human rights—social, economic, civil, political, and cultural—in large measure is for us democratic development. That's the first understanding that must be clear. All human rights and this vast gamut of human rights are for us democratic development. The respect and the defence of these rights in real terms is democratic development.

En ce qui concerne le premier point, le Centre a pour mandat de promouvoir la Charte internationale des droits de l'homme. Le nom du Centre souligne d'ailleurs deux aspects d'un phénomène unique. La promotion de tous les droits de la personne—sur les plans social, économique, civil et politique et aussi culturel—est, selon nous, liée dans une grande mesure au développement démocratique. Il s'agit-là d'un premier postulat qui doit être clair. Tous les droits de la personne, et il y en a toute une pléiade, font partie intégrante du développement démocratique. Dans la réalité, le respect et la défense de ces droits font partie du développement démocratique.

[*Texte*]

While the international centre does not seek to export an explicit model of democracy, a sensibility about what democracy should encompass is emerging. The heart of democracy is participation, a sense of control over one's life. In Africa it is called popular participation in the decision-making processes.

The essence of human rights is empowerment and control of one's destiny. What develops in democratic development is the capacity of ordinary people, but especially the disadvantaged, to strengthen their political voice, influence public policy, hold governments accountable, and have equal and effective rights to develop their talents and interests relatively unrestrained by state controls.

The distinctive contribution of the international centre is its focus on strengthening civil society. All through my text I will try to emphasize what we mean by strengthening civil institutions or institutions of civil society.

Our democratic development projects support popular organizations that, in the pursuit of some material interests or moral principle, foster local participation and political action at the neighbourhood, municipal, provincial, national, and regional levels.

Southern Africa is living through a time of mutations. All through the decade of the 1980s, the front-line states were strongly influenced by the situation of antagonism between South Africa and its neighbouring countries.

• 1955

Internally, South Africa tried by all means to reaffirm and reinforce its regime of white supremacy. Its military expenditures escalated annually, with high cost weapons of mass destruction and advanced technology. It was then in a position to destabilize the economies of its neighbours. It tried to maintain its domination over Namimbia. It supported armed rebellion movements and parties in Mozambique and Angola, and organized military incursions in these countries and others.

In reaction, the neighbouring countries joined the efforts as front-line states, and they supported the ANC and other mass movements inside South Africa, and created the organizations of mutual assistance and development which we now call SADCC.

Most of the front-line states, after a lot of destabilization and war, now face poor economies and serious social problems. The case of Mozambique is one where of the 14 million estimated people in absolute poverty, 4.6 million people are displaced internally and externally, and this is one of the tragedies of the South African situation, of the southern African situation.

The political picture has also changed. We have seen that Namimbia has gained independence, and in Zambia we see the 27-year-old reign of Kenneth Kaunda moving toward some form of participatory and peaceful transition within a

[*Traduction*]

Le Centre ne cherche pas à instituer à l'étranger un modèle explicite de démocratie, mais il croit que la population est de plus en plus sensibilisée à ce que doit être une démocratie. La participation des citoyens et le sentiment de contrôler sa propre vie sont au coeur même de la démocratie. En Afrique, on parle de la participation populaire au processus de prise de décision.

Le fait d'avoir plein pouvoir sur sa destinée constitue l'essence même des droits de la personne. Par développement démocratique, on entend la capacité des gens ordinaires, et tout particulièrement des défavorisés, d'avoir davantage voix au chapitre sur la scène politique, d'influer sur l'élaboration de la politique officielle, de tenir les gouvernements responsables et d'avoir des droits égaux et réels d'exploiter leurs talents et intérêts, tout cela sans être trop restreint par les contrôles de l'État.

Ce qui distingue le Centre, c'est qu'il s'attache à renforcer les droits civils. Tout au long de mon exposé, je tenterai de souligner ce que nous entendons par le renforcement des institutions vouées aux droits civils.

Les projets que nous avons mis de l'avant au chapitre du développement démocratique sont destinés aux organisations populaires qui, à la recherche d'un quelconque intérêt matériel ou principe moral, favorisent la participation locale et l'action politique à l'échelle du voisinage ou au niveau municipal, provincial, régional et national.

L'Afrique australe subit actuellement de nombreuses mutations. Tout au long des années 80, les pays de première ligne ont été fortement influencés par l'antagonisme entre l'Afrique du Sud et les pays limitrophes.

Sur le plan interne, l'Afrique du Sud a tenté par tous les moyens de réaffirmer et de renforcer la suprématie des Blancs. Ses dépenses militaires ont augmenté en flèche chaque année en raison du coût élevé des armes de destruction massive et des armes de pointe. Le pays s'est alors retrouvé en mesure de déstabiliser l'économie des pays avoisinants. Il a ainsi tenté de conserver sa domination sur la Namibie. Il a appuyé les mouvements et les partis prônant la rébellion armée au Mozambique et en Angola ainsi que les incursions militaires organisées dans ces pays et dans d'autres.

Les pays avoisinants ont alors décidé d'unir leurs efforts à ceux des pays de première ligne et d'appuyer l'ANC et d'autres mouvements de masse oeuvrant en Afrique du Sud; ils ont également créé des organismes d'assistance mutuelle et de développement comme la Conférence de coordination du développement de l'Afrique australe.

En raison d'une importante déstabilisation et de la guerre, la plupart des pays de première ligne se retrouvent maintenant dans une situation économique médiocre et font face à de graves problèmes sociaux. Citons le cas du Mozambique, où 4,6 millions des 14 millions d'habitants qui vivent dans la pauvreté absolue sont déplacés à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Il s'agit là de l'une des tragédies découlant de la situation en Afrique du Sud et en Afrique australe.

Le contexte politique a également changé. La Namibie a obtenu son indépendance, et en Zambie, le gouvernement de Kenneth Kaunda, au pouvoir depuis 27 ans, subit une certaine forme de transition pacifique vers un régime

[*Text*]

multi-party framework. Presently, agreements have been reached in Angola between the MPLA and UNITA, perhaps bringing peace and promise of a multi-party system with free elections in the near future.

The Pretoria government in 1991 knocked out some of apartheid's vital legal supports, such as the Land Act of 1913 and 1936—

The Chairman: Excuse me for just a moment, Iris. I don't want to be rude, but we have been through a lot of this. We have had about eight or ten weeks of background, and what I would like you to focus on are the programs that the centre has, and recommendations from your experience with those programs, because our aim is to look at where Canada is and then to say we think when we move to the next stage that the government ought to consider these, (a) and (b), as options for policy movement in the light of the circumstances.

We had Mr. Broadbent here earlier. We are familiar with the work of the centre. The real question now is this: in terms of your resources, what have you got, what do you see, what should we be doing in the African context?

Ms Almeida: That is okay, because in any case I have a paper so you can look at it. I will focus a little bit on a few aspects that we think are very important.

In terms of the international centre's work in the region of southern Africa, we have funded about 10 programs, and out of a total of 35 programs we have had in Africa as a whole the total moneys that we have given to the region are about $340,000, which is not much at all.

We have tried to emphasize the promotion, education and defence of human rights. We have worked very closely with human rights groups, for example, the legal resources trust and the legal resource centres in different parts of South Africa. We have worked with Lawyers for Human Rights, which is a major group doing legal services. We have also worked with several other groups like the Mandela Trust. We have organized a couple of conferences in South Africa because we believe that it is important for the groups there to link up with one another and share experiences.

We worked with a very interesting project in Mozambique, with the Ministry of Justice and with the Commonwealth Secretariat, to enable officials understand the conduct and organization of multi-party elections. This was a very interesting case, and I think we will be moving in this kind of direction.

Another very important priority has been the question of women's groups, institutionally strengthening the work of women's groups, facilitating work that enables them to know their rights and to participate more actively in the political process. Another very important issue in southern Africa which often gets negated to something of secondary importance is the whole question of domestic violence.

[*Translation*]

multipartite. À l'heure actuelle, des ententes ont été conclues en Angola entre le MPLA et l'UNITA, ce qui permettra peut-être de retrouver la paix et d'instaurer un système multipartite prévoyant des élections libres dans un avenir rapproché.

En 1991, le gouvernement de Prétoria s'est débarrassé de quelques-unes des mesures législatives revêtant une importance capitale pour l'apartheid, comme le Land Act de 1913 et 1936. . .

Le président: Madame Almeida, je me permets de vous interrompre quelques instants. Je ne voudrais pas être impoli, mais je désire vous signaler que nous nous sommes déjà penchés sur un grand nombre de ces questions. Nous étudions le sujet depuis huit ou dix semaines. J'aimerais que vous vous concentriez davantage sur les programmes offerts par votre centre et les recommandations que vous aimeriez faire à ce sujet, parce que nous cherchons à déterminer la situation du Canada dans tout cela. Nous pourrons ensuite, à la prochaine étape, dire au gouvernement qu'il devrait envisager l'option (a) ou (b) selon les circonstances.

M. Broadbent nous a rendu visite il y a quelques temps. Nous connaissons assez bien les activités du Centre. Les questions auxquelles nous aimerions réellement avoir des réponses sont les suivantes: de quelles ressources disposez-vous, que pensez-vous de la situation, que devrions-nous faire compte tenu de la situation en Afrique?

Mme Almeida: D'accord. De toute façon, j'ai apporté un document que vous pourrez regarder plus tard. Je m'attarderai donc davantage sur les quelques aspects que nous considérons comme de la plus haute importance.

En ce qui concerne les activités du Centre dans la région de l'Afrique australe, il a financé environ dix programmes. Le total des sommes que nous avons consacrées à la région dans le cadre des 35 programmes mis sur pied en Afrique s'élève à environ 340,000$, ce qui est loin d'être une somme astronomique.

Nous avons tenté d'axer nos efforts sur la promotion et la défense des droits de la personne. Nous avons collaboré très étroitement avec différents groupes de défense des droits de la personne comme les trusts et centres de ressources juridiques qui existent dans différentes régions de l'Afrique du Sud. Nous avons travaillé avec l'organisme Lawyers for Human Rights, important groupe offrant des services juridiques. Nous avons également travaillé avec de nombreux autres groupes comme le Mandela Trust. Nous avons organisé une ou deux conférences en Afrique du Sud parce que, selon nous, il importe que les groupes de ce pays établissent des liens entre eux et partagent leurs expériences.

Nous avons participé à un projet très intéressant au Mozambique, avec le ministère de la Justice et le Secrétariat pour les pays du Commonwealth, afin de permettre aux fonctionnaires de comprendre comment on organisait des élections multipartites. Ce dossier a été très intéressant, et je crois que nous nous orienterons davantage dans cette direction.

La question des groupes de femmes constitue également une priorité de taille. Nous nous sommes ainsi penchés sur les façons de donner un caractère officiel à leurs activités, de les aider à mieux connaître leurs droits et à participer plus activement au processus politique. L'Afrique australe est également confrontée à un problème très important, souvent relégué au second plan: celui de la violence familiale.

[*Texte*]

• 2000

Many of the groups with which we have been in contact have very strongly articulated and are organizing on these issues, not only at the level of getting people to know their rights, but also doing something about it, both in the domestic sphere and in the social sphere, and lobbying politicians to implement policies.

The other interesting conference that we organized with the Legal Resources Foundation in Zimbabwe was before the Commonwealth meeting of heads of governments. A week preceding that, several NGOs from the whole African continent got together to be able both to share their experiences and also to devise some kinds of recommendations. Those recommendations, we are told, were not taken very seriously yet, but I think that is part of a process.

Lastly, one of the interesting initiatives ICHRDD has been involved with is the whole constitutional development initiative, which is sponsored by the Centre for Applied Legal Studies in the University of Witwatersrand. There it is setting up a computer data base by which information could be easily accessible and retrievable and used by policy-and decision-makers in the current constitutional negotiations, and also used by other grass-roots groups, but to a lesser extent.

In terms of our orientations for the future, we have four points. The first thing is the consolidation of the human rights movement. Even in a post-apartheid South Africa, as well as now in this transition process, there is a need to have groups that will continue to be watchdogs over whoever is in power and be able to defend rights of communities and groups who are severely disadvantaged.

In that sense, in terms of the consolidation of the human rights movement we see the extension of legal services in the rural areas as being of particular importance, because normally human rights groups are very urban-centred, male, professionals, lawyers, business people. So it is the whole question of how you get the human rights movement to link up with groups in the rural areas, particularly in the whole area of paralegal training in the rural areas. This is an issue.

The second point within the consolidation of the movement is the need for the human rights groups to be able to foster links with women's groups, the trade union movement, media organizations, and particularly development NGOs. All across Africa there seems to be a kind of gap between the human rights movement and the development NGO community and the women's groups and the trade union groups. We are very interested in forging links between these communities, because they are different actors working on the same scene.

[*Traduction*]

Un bon nombre de groupes avec lesquels nous avons communiqué se sont exprimés très clairement à ce sujet et se mobilisent, non seulement en faisant connaître ces droits à la population, mais également en prenant des mesures concrètes au chapitre tant de la famille que de la société, et en faisant des démarches auprès des politiciens pour que ceux-ci adoptent les politiques qui s'imposent.

Nous avons organisé, de pair avec la *Legal Resources Foundation* du Zimbabwe, une autre conférence intéressante avant la réunion des chefs de gouvernement du Commonwealth. Une semaine avant cette rencontre, les représentants de plusieurs ONG de l'ensemble du Continent africain se sont réunis pour partager leurs expériences et formuler certaines recommandations. On nous a par la suite dit que ces recommandations n'avaient pas encore été prises très au sérieux mais, selon moi, cela fait partie d'un processus.

Finalement, le Centre international des droits de la personne et du développement démocratique a participé à une autre initiative intéressante, à savoir l'élaboration d'une constitution, projet parrainé par le Centre des études juridiques appliquées de l'Université de Witwatersrand. Ce projet vise à mettre sur pied une base de données informatisées grâce à laquelle les technocrates et les décisionnaires qui participent aux négociations constitutionnelles actuelles ainsi que des groupes populaires, mais dans une moindre mesure, pourront avoir facilement accès à des renseignements.

En ce qui concerne nos orientations futures, je désire faire quatre observations. La première a trait à l'intensification du mouvement des droits de la personne. Malgré la disparition de l'apatheid en Afrique du Sud et le mouvement de transition qu'on y observe actuellement, il demeure toujours nécessaire de compter sur des groupes qui continueront à surveiller les personnes au pouvoir et à défendre les droits des collectivités et des groupes gravement défavorisés.

Dans le cadre de cette intensification du mouvement des droits de la personne, nous considérons que l'élargissement des services juridiques dans les régions rurales revêt une importance particulière, parce que les groupes voués à la défense de ces droits axent généralement leurs efforts sur les professionnels, les avocats et les gens d'affaires de sexe masculin qui habitent les centres urbains. Il est donc difficile pour le mouvement des droits de la personne d'établir des liens avec les groupes oeuvrant dans les régions rurales, tout particulièrment en ce qui concerne la formation parajuridique.

Le deuxième point que je désire souligner concerne la nécessité, pour les groupes voués à la défense des droits de la personne, d'établir des liens avec les groupes de femmes, les syndicats, les médias et, tout particulièrement, les ONG qui s'occupent de développement. Dans toute l'Afrique, il semble exister un écart entre le mouvement des droits de la personne, les ONG qui s'occupent de développement, les groupes de femmes et les syndicats. Nous désirons ardemment établir des liens entre ces groupes parce qu'il s'agit d'acteurs différents qui jouent sur la même scène.

[*Text*]

The second point is institutional strengthening of the urban sector. We believe that the whole question of assisting people in local community organizations, and particularly the whole question of the civics, will become a very important issue. ICHRDD would like to play a part in this. There is presently in South Africa the creation of a national civic structure, because in the past they were very isolated groups and access to resources to better their life conditions and provide themselves with adequate services, housing, and education were very limited. Now they have found a structure, and we are monitoring the situation in order perhaps to be working closely with them.

The third area is strengthening multi-party democracy. Black organizations in South Africa, particularly the ANC, PAC, and others, have never contested a democratic national election. They also seem to have very limited resources to educate the public on the key election issues. We believe in developing their skills in effective party politics. People who perhaps will occupy positions of power do not know how legislatures work in that system. So we think it is very important to be able to emphasize the preparation of people who potentially will be occupying key leadership positions within the new South Africa, particularly the black population, and also women. A significant amount of the emphasis on training within this context should be women participants, preparing women to run for political office.

ICHRDD would be willing to assist, and we have started the process of working with Elections Canada, the Department of External Affairs, the Canadian Parliament, and we hope political parties to explore such initiatives.

• 2005

The fourth area—and this is the last area in terms of our work—will be strengthening of media organizations. Freedom of expression as we see it is one of the core elements of the democratic idea. We have seen in the last few years an eruption of groups doing so-called alternative media in the country. We hope that support for these kinds of groups in a more coherent way will continue, because information independent of state control in a simple vernacular form is important.

In South Africa there are many languages. Although we think people could communicate in one or two languages, for the majority of the population the language question is key. The ability to have media not only centred in key cities but also in vernacular languages with the translation of materials will be an important factor. We believe that will help foster trust, confidence, and also knowledge of what's happening. Many people don't know what's happening inside the country itself.

[*Translation*]

Je voudrais également aborder la question du renforcement des institutions du secteur urbain. Selon nous, la question de l'aide apportée aux organisations communautaires locales et tout particulièrement celles des droits civiques revêtiront une grande importance. Le centre aimerait intervenir dans ce dossier. Une infrastructure nationale est sur le point de voir le jour en Afrique du Sud. Dans le passé, les groupes étaient très isolés et l'accès aux ressources destinées à améliorer les conditions de vie de la population et à lui fournir des services, des logements et un système d'éducation appropriés était très limité. Une structure sera bientôt en place, et nous surveillons la situation car nous pourrons peut-être collaborer étroitement avec ces groupes.

Le troisième commentaire que j'aimerais faire concerne le renforcement de la démocratie multipartite. Les organisations noires d'Afrique du Sud, tout particulièrment l'ANC et le PAC, n'ont jamais contesté une élection nationale qui s'était déroulée démocratiquement. Ces organisations semblent également disposer de très peu de ressources pour informer le public des principaux enjeux des élections. Nous croyons qu'il serait bon d'élargir leurs compétences dans ce domaine. Des personnes qui occuperont peut-être des postes d'autorité ne connaissent pas le rôle des assemblées législatives dans un tel système. Nous croyons donc qu'il est très important de préparer les personnes qui pourraient occuper des postes clés au sein d'une nouvelle Afrique du Sud, tout particulièrement parmi la population noire et les femmes. Dans ce contexte, il faudrait souligner l'importance que cette formation soit donnée à des femmes pour les préparer à assumer des charges politiques.

Le Centre aimerait beaucoup participer à cette entreprise; nous avons d'ailleurs commencé à travailler avec Élections Canada, le ministère des Affaires extérieures, le Parlement canadien et, nous l'espérons, les partis politiques afin d'étudier de telles possibilités.

Le quatrième point—c'est le dernier pour ce qui est de notre travail—sera le renforcement des organisations médiatiques. La liberté d'expression telle que nous la concevons est l'un des éléments centraux de la pensée démocratique. Au cours des dernières années, nous avons été témoins de l'émergence au pays de groupes s'occupant de ce qu'on appelle les «médias alternatifs». Nous espérons que ces groupes continueront de recevoir un appui de plus en plus cohérent, car il est important que l'information soit diffusée dans une forme vernaculaire, hors du contrôle de l'État.

De nombreuses langues sont parlées en Afrique du Sud. Nous avons tendance à penser que les gens peuvent communiquer dans une ou deux langues mais, pour la majorité de la population, la question linguistique est primordiale. Il serait important que les médias ne se concentrent pas seulement dans les villes principales, mais qu'ils puissent également fonctionner ailleurs en utilisant des langues vernaculaires ou en ayant recours à la traduction. À notre avis, cela engendrera la confiance et favorisera l'information. Nombreux sont ceux qui ne savent pas ce qui se passe à l'intérieur même du pays.

[*Texte*]

Finally, we have about five recommendations addressed to the Canadian government. The first is we believe that the Canadian government, individual Canadians, NGOs, the churches, and the trade union movement in Canada have made a very significant contribution in the past several years. They have played a remarkable role in assisting the struggle against apartheid in South Africa.

Canadian actions and solidarity have earned them a great deal of respect and confidence. It is clear that the political and economic agenda unfolding in South Africa is of humbling proportions. We perhaps will be able to do something. The question is to identify common areas of priorities, so efforts are not just all over the map.

We propose for your consideration five areas. The first is supporting the reconstitution of civil society. This is something I went into in a very passing way. During the transitional process and even afterwards, we believe support to South Africa should continue and not be reduced. It should continue and perhaps increase, because the needs identified now are even more than before. It should increase and also emphasize this informal sector, informal squatter areas, community based groups and the trade union groups along with women's groups. That's the first point.

The second is the launch of a municipal development initiative. We think the whole plan of twinning cities or towns might be very useful. This is something South Africans will be very interested in learning about from the Canadian experience—the challenge of creating new non-racial metropolitan bodies. How is it done? I think we have some bulk of information at local levels. We would welcome some work with CIDA, Canandian universities, municipalities, ICHRDD and IDRC. It is something we could be exploring.

The third one is media information. We believe the Canadian government and groups across Canada including NGOs have played a role in strengthening alternative media, independent media, but we hope the whole question of community radio will also be addressed.

The fourth point is support for freedom of information and guarantees of individual privacy. We believe that the cases of individuals' properties, homes, workplaces being illegally searched and this whole question of illegal interception of correspondence, documents—the whole atmosphere and the actions that surround the way apartheid works—are wrong. It is important for the Canadian government with all the expertise we have in the area of the Access to Information Act and the Freedom of Information Act to be able to provide some degree of technical assistance and expertise in implementation of a policy related to individual privacy.

• 2010

The last point is the question of demobilization, retraining and creation of employment opportunities. It is clear that the politicization of the military, the police who are recruited, trained, organized to uphold a white minority rule,

[*Traduction*]

Enfin, nous avons environ cinq recommandations à adresser au gouvernement canadien. Nous croyons premièrement que le gouvernement, les particuliers, les ONG, les églises et le mouvement syndical au Canada ont apporté une contribution marquée au cours des dernières années; ils ont joué un rôle exceptionnel dans la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud.

La solidarité des Canadiens et les mesures qu'ils ont adoptées leur ont valu beaucoup de respect et de confiance. De toute évidence, le programme politique et économique de l'Afrique du Sud revêtira de gigantesques proportions. Or, nous serons peut-être en mesure d'apporter une aide à ce chapitre. Il s'agit cependant de délimiter les priorités communes pour éviter un éparpillement des forces.

Nous vous proposons cinq domaines d'activité. Le premier consiste à favoriser la reconstitution de la société civile. C'est un aspect que j'ai déjà brièvement abordé. Nous sommes d'avis que l'appui à l'Afrique du Sud doit, non pas diminuer, mais bien se maintenir au cours de la transition et même après. Il doit se maintenir et peut-être augmenter étant donné que les besoins actuels sont supérieurs à ce qu'ils étaient. Il doit augmenter et se concentrer sur ce secteur non structuré, les zones habitées par les squatters, les groupes communautaires, les syndicats et les organisations féminines. Voilà le premier point.

Le deuxième est le lancement de l'initiative de développement municipal. Le jumelage de villes pourrait être, selon nous, très utile. Les Africains du Sud voudront tirer profit de l'expérience canadienne et relever le défi de créer des organisations métropolitaines non raciales. Comment procéder? Je crois que nous possédons, au niveau local, une base d'informations. Nous gagnerions également à travailler avec l'ACDI, les universités canadiennes, les municipalités, le CIDPDD et le CRDI. C'est là un aspect à examiner.

Le troisième secteur concerne l'information médiatique. Nous croyons qu'au Canada, le gouvernement et divers groupes dont les ONG ont contribué à renforcer les médias alternatifs, les médias indépendants, mais nous espérons qu'on se penchera sur la question de la radio communautaire.

Le quatrième point porte sur la liberté d'information et sur la protection de la vie privée. Nous jugeons inadmissible le recours à la fouille illégale des propriétés, des domiciles et des lieux de travail des particuliers, à l'interception illégale de pièces de correspondance, de documents, bref, tout le contexte dans lequel évolue l'apartheid. Il importe que le gouvernement canadien, avec toutes les connaissances qu'il a par rapport à la Loi sur l'accès à l'information et à la Loi sur la liberté d'accès à l'information, fournisse une aide technique pour l'application d'une politique de protection de la vie privée.

Le dernier point a trait à la démobilisation, au recyclage et à la création de possibilités d'emploi. Évidemment, la politisation des militaires, des policiers qui sont recrutés, formés et organisés avec l'intention de maintenir au pouvoir

[*Text*]

will not go away tomorrow. On the one hand you have the government machinery, the bureaucracy of repression, and on the other hand you have a large number of freedom fighters, so-called, who are returning and have no access to creative things to do. This is a thing we have noted in most of the African countries.

Democracy will continue to be so fragile, if at all existent, if we do not look seriously at the whole question of the role of the military and the police in continuing to brutalize innocent civilians. Giving them training in human rights and international covenants is very important, and at the same time training in useful jobs to do, because in the new South Africa they will need all those people, and there are too many people with arms who find themselves not able to eat.

We have recently come back from Ethiopia, where people are distributing a Kalishnikov for $3. Ex-military people are exchanging their weapons. This is a very important issue. Maybe it's not necessarily just for tomorrow, but it needs to be very seriously looked at by the Canadian government both in a multilateral framework as well as in a multilateral framework with the G-7 countries, with the EEC and other allies. The World Bank is currently looking at some initiatives in this area and I think it's worth exploring further. At the bilateral level I think Canada, through the RCMP and the Defence Department, could look to see if there is something that could be done in order to give some ideas, creative thinking, in terms of retraining and employment opportunities for these people in order to demobilize them.

Mr. John Harker (Director, International Labour Office): Mr. Chairman, when you introduced me first you mentioned that I am an international civil servant and that, as a private Canadian citizen, I chair a trust fund which deals with educational opportunities for black South Africans. I will draw on those experiences in the few remarks I'm going to make, but I'll also draw on my experience for many more years as an official of the Canadian Labour Congress, very much concerned in the 1970s and 1980s with human rights in southern Africa, I suppose especially in South Africa, but not to the neglect of the abuses that were found in other parts of the region.

One of the last acts I was responsible for when I was an official at the congress was to prepare a brief for a parliamentary committee, on human rights in South Africa. When I wrote that in the summer of 1986 a state of emergency had been imposed. A major crackdown was underway with, initially, many trade unionists and, reprehensibly, thousands of children put under arrest. Now, as Iris has mentioned, we can see transition underway in South Africa, transition to what and at what pace are beyond too much forecasting as we speak, but certainly things are changing.

As everyone is aware, the laws of apartheid have been repealed, but quite clearly the legacy remains. It's interesting for me anyway to focus a little bit on what that legacy must mean. The Prohibition of Mixed Marriages Act was repealed

[*Translation*]

la minorité blanche, ne disparaîtra pas du jour au lendemain. D'un côté se trouve la machine gouvernementale, la bureaucratie de la répression, et, de l'autre, de nombreux «champions de la liberté» pour qui toute activité créatrice demeure inaccessible. C'est là une situation que nous avons observée dans la plupart des pays d'Afrique.

La démocratie restera fragile—en admettant qu'elle existe—si nous ne nous arrêtons pas sérieusement au rôle des militaires et des policiers dans la violence faite aux civils innocents. Il importe de les renseigner sur les droits de la personne et les conventions internationales ainsi que de leur apprendre à faire des travaux utiles parce que la nouvelle Afrique du Sud aura besoin de tous ces gens et qu'il y a en ce moment trop de personnes armées qui n'ont pas de quoi manger.

Nous revenons d'Éthiopie où les gens reçoivent un Kalishnikov pour la somme de 3$. Les anciens militaires pratiquent le troc des armes. C'est une grave question que doit examiner sérieusement le gouvernement canadien dans un contexte multilatéral et avec les pays du G-7, la CEE et ses autres alliés. La Banque mondiale étudie en ce moment un certain nombre d'initiatives dans ce domaine et je crois qu'il faut s'y arrêter plus longuement. Au niveau bilatéral, le Canada pourrait, par l'entremise de la GRC et du ministère de la Défense, examiner les possibilités dans le but de formuler des idées novatrices sur le recyclage et l'emploi des personnes.

M. John Harker (directeur, Bureau international du travail): Monsieur le président, lorsque vous m'avez présenté, vous avez précisé que j'étais un fonctionnaire international et que, en tant que citoyen canadien, je présidais un fonds en fiducie axé sur l'éducation des jeunes Noirs sud-africains. Les observations que je formulerai puiseront à ces expériences, mais aussi à celles que j'ai accumulées au cours de mes nombreuses années en tant que cadre du Congrès du travail du Canada. Au cours des années 70 et 80, ce dernier s'intéressait vivement aux droits de la personne en Afrique australe, tout spécialement en Afrique du Sud, sans pour autant négliger les mauvais traitements qui faisaient des victimes dans d'autres parties de la région.

L'une des dernières fonctions que j'ai dû remplir comme membre du Congrès a été de préparer, à l'intention d'un comité parlementaire, un mémoire sur les droits de la personne en Afrique du Sud. Au moment où je l'ai rédigé, à l'été de 1986, l'état d'urgence venait d'être imposé. Les mesures de répression ont d'abord touché de nombreux syndicalistes, puis des milliers d'enfants ont été arrêtés. En ce moment, comme l'a mentionné Iris, nous constatons une transition en Afrique du Sud. À quoi cela mènera-t-il et à quelle vitesse les choses évolueront-elles, il est assez difficile de le prévoir pour l'instant, mais la situation change indéniablement.

Comme tout le monde le sait, les lois sur l'apartheid ont été abrogées, sans toutefois qu'en disparaissent les séquelles. Il est intéressant—du moins, pour ma part—de se pencher un peu sur l'incidence de ces séquelles. Après avoir régi la vie en

[*Texte*]

not too long ago after 40 years of conditioning life in South Africa. I don't know if many people are aware of this, but apart from the particular descriptive labels, that act was word for word drawn from the protection of German blood and German honour legislation promulgated by Adolph Hitler in Nuremberg in 1935. They just changed "Jews" to "African" or "Jews" to "coloured". It's quite clear that attitudes very much need to be changed, and that includes attitudes among the deprived majority as well as those among the privileged minority. Sexism, and other things that one cannot avoid noticing if one visits South Africa, are clearly to be seen as part of this legacy.

The legacy is not only felt inside South Africa but throughout the region. Mention has been made of the terrible destabilization that characterized the 1980s. I can see from the cover of a book I would draw to you attention, *Apartheid Terrorism*, which was published by the Commonwealth Secretariat, that the total financial cost to the six front-line states of South African destabilization since 1980 was double their total external debt. This book, I ought to mention, was introduced by Kenneth Kaunda. Ironically, when I met with Kenneth Kaunda in 1986 to seek his involvement in efforts to confront the apartheid regime, as we talked to him, his own trade union leadership, from his own country, including one who has now succeeded him as the President of Zambia, were themselves locked up because Zambia couldn't quite extend human rights to its citizens in the way that they thought South Africa should to theirs. So this question of the whole region does bear a great deal of examination.

• 2015

This was the penultimate book published by the Commonwealth. The most recent is the one that Walter has referred to and one I had the privilege of orchestrating, a report on human resources for a post-apartheid or a new South Africa. There are many recommendations in this book and I won't seek to address them all, but I would recommend them to you. One which is particularly valuable, I think, is the fact that in our work we saw the need to ensure that South Africa was very strongly made aware of its responsibility as a regional power, and that training, which will of course be more and more done inside South Africa rather than in places like Canada, should, to a very marked degree, draw on the regional institutions that, for among other things, Canada has helped develop in many of the countries of southern Africa.

Were are recommending that a conference be held of all such institutions so that they can examine the way in which they can help now with the kind of skill development and training that South Africa badly needs. To do that will not only help the institutions but will also help ensure that South Africans emerge from apartheid with a healthy view of their region rather than one conditioned by years of being a destablizing power.

[*Traduction*]

Afrique du Sud pendant 40 ans, la loi interdisant les mariages interraciaux vient d'être abolie. Beaucoup de gens ignorent sans doute que, exception faite des désignations particulières, cette loi était tirée mot pour mot de la disposition législative concernant la protection du sang allemand et de l'honneur germanique promulguée en 1935 par Adolph Hitler à Nuremberg. «Africains» ou «gens de couleur» ont tout simplement remplacé «Juifs». Il est bien évident que les attitudes ont grandement besoin d'être changées, tant celles de la majorité défavorisée que celles de la minorité privilégiée. Les séquelles comprennent également le sexisme et d'autres caractéristiques que tout visiteur remarque immanquablement.

Et ces séquelles n'affectent pas seulement l'Afrique du Sud, mais la région toute entière. On a mentionné la terrible déstabilisation qui a caractérisé les années 80. La page couverture d'un livre sur lequel j'attirerais votre attention, *Apartheid Terrorism*, publié par le Secrétariat du Commonwealth, révèle que le coût total de la déstabilisation sud-africaine assumée par les six pays de première ligne depuis 1980 représente le double de leur dette extérieure. Je dois préciser que cet ouvrage a été présenté par Kenneth Kaunda, avec qui je me suis entretenu en 1986 pour le prier de participer aux efforts contre le régime de l'apartheid. Fait ironique, pendant que nous parlions, ses propres chefs syndicaux, dont un lui a succédé comme président de la Zambie, ont été mis en prison parce que la Zambie refusait à ses propres citoyens une partie des droits qu'ils voulaient voir adoptés par l'Afrique du Sud. La situation de la région toute entière mérite donc beaucoup d'attention.

Il s'agit de l'avant-dernier ouvrage publié par le Commonwealth. Le plus récent, celui dont Walter a parlé et dont j'ai eu le privilège de diriger la réalisation, consiste en un rapport sur les ressources humaines pour une nouvelle Afrique du Sud, une Afrique du Sud post-apartheid. L'ouvrage contient de nombreuses recommandations que je n'essaierai pas de toutes énumérer, mais je vous en recommande la lecture. L'une d'elles toutefois est particulièrement précieuse: nous nous sommes rendu compte de la nécessité de faire prendre conscience à l'Afrique du Sud de sa responsabilité en tant que puissance régionale et d'avoir recours aux institutions régionales—que le Canada a aidé à créer dans beaucoup de pays de l'Afrique australe—pour réaliser des activités de formation; évidemment, ces dernières devront se faire de plus en plus en Afrique du Sud même plutôt que dans des pays comme le Canada.

Nous recommandons qu'une conférence réunisse des représentants de toutes ces institutions pour qu'ils déterminent de quelle façon ils pourront favoriser l'acquisition des talents et la formation dont l'Afrique du Sud a grandement besoin en ce moment. Une telle initiative ne bénéficiera pas seulement aux institutions elles-mêmes, mais aidera également les Sud-Africains à se sortir de l'apartheid avec une saine vision de leur région plutot qu'avec une attitude conditionnée par des années d'agissements en tant que puissance déstabilisatrice.

[*Text*]

I really hope that as part of its new policy thrust—and I understand this is its policy prerogative in Africa—CIDA stresses regionalism. I understand that they will do what they can to promote regionalism wherever they can do so. I hope that they focus on this kind of response to South Africa's situation and I would urge that you recommend that when CIDA and the government generally do that, they work very fully with Canadian partners. A number of them have been enumerated by Iris. I guess I could speak here as the chairperson of the Southern Africa Education Trust Fund. We are certainly one of those partners and expect to continue to be so.

I was recently in South Africa, and when I was there I was asked by a university professor—I think it was the University of Western Cape—is change irreversible? I didn't offer a direct answer—I do not when I can avoid doing so. Perhaps I am guilty of having recourse to that. What I said was, for me, the answer as to whether it was or was not would not deflect my commitment to promoting, through human resource development, the ability of institutions in southern Africa to articulate their own needs and fight to see that those needs were respected by those with power. That, for me, would drive me, whether the changes were going to take one step back rather than two steps forward in the next little while.

Quite clearly, and this again came out of the discussions we held in South Africa and before, the south African institutions—and I hope this is true also of those in southern Africa as a whole—are bent not on just change, not in a way liberation, in the sense of change of political regime, but on a wider meaning of liberation, transformation, ensuring that the society that they want to bequeath to their children is different from the one they found themselves, not just by virtue of changing rulers but by each individual being empowered to change each institution and each institution having a role to play in society.

• 2020

That's the thrust of our educational training programs. In so doing, we've found we have been very supportive of, for example, human rights. We've had great success with each of the institutions Iris has mentioned in that field as prospective partners. One of the things we're trying to do, and I think it's worth bearing this in mind, is using our money, which is essentially Canadian government money, to try to unlock local resources.

We've heard mention in the paper of the peace dividend, not that we've seen much sign of it anywhere in the western world, but there's also something we have described as an apartheid dividend. If you're not maintaining a massive military machine to destabilize and depress, there should be resources available to liberate and develop. An instance of this is the current regime, to its credit, has devoted, through an institution called the Independent Development Trust, $1 billion so that this trust might help NGOs in South Africa with programs in the urban sector.

[*Translation*]

J'espère sincèrement que, dans le cadre de sa nouvelle orientation—et je crois comprendre qu'il s'agit là de sa priorité en Afrique—, l'ACDI insistera sur le régionalisme. Sauf erreur, l'agence fait tout ce qu'elle peut pour promouvoir cette notion. J'espère que c'est ce qu'elle fera dans le cas de l'Afrique du Sud et je vous exhorterai à recommander que, lorsque l'ACDI et le gouvernement en général s'emploient à agir ainsi, ils travaillent en étroite collaboration avec leurs partenaires canadiens. Iris en a déjà énuméré un certain nombre. Pour ma part, je pourrais parler en ma qualité de président du *Southern Africa Education Trust Fund*. Nous comptons bien sûr au nombre des partenaires et avons l'intention de maintenir ce statut.

Je me suis rendu récemment en Afrique du Sud. À cette occasion, je me suis fait demander par un professeur d'université—je crois qu'il s'agissait de l'Université de Western Cape—si le changement était irréversible. Je n'ai pas répondu d'une façon directe. J'essaie d'éviter autant que possible de répondre d'une façon directe et peut-être ai-je tort. J'ai dit que, pour ma part, qu'il le soit ou non, cela ne m'empêcherait pas de promouvoir, par l'entremise du développement des ressources humaines, la capacité des institutions d'Afrique australe de formuler leurs besoins et de les faire respecter par les autorités. C'est ce qui, personnellement, me ferait agir, et non pas la direction que prennent les changements dans l'immédiat.

De toute évidence—et, encore une fois, c'est ce qui est ressorti des discussions que nous avons tenues en Afrique du Sud—, les institutions d'Afrique du Sud, comme celles de toute l'Afrique australe, je l'espère, n'ont pas comme seul objectif le changement associé au remplacement du régime politique, mais ont une vue plus large sur la libération, la transformation, la garantie que la société qu'ils légueront à leurs enfants sera différente de celle dont ils ont eux-mêmes hérité, non pas par le seul fait de changer de dirigeants, mais par la capacité de chaque individu de changer les institutions et par la capacité de chaque institution de jouer un rôle dans la société.

Voilà l'orientation de nos programmes d'enseignement et de formation. Nous nous sommes ainsi rendu compte que nous avions grandement appuyé les droits de la personne, par exemple. Nous avons connu beaucoup de succès, à titre de partenaire potentiel, avec chacune des institutions dont Iris a parlé. L'une des choses que nous essayons de faire, et dont il y a lieu de se rappeler, c'est d'utiliser l'argent dont nous disposons, qui est essentiellement l'argent du gouvernement canadien, afin d'essayer de débloquer des ressources locales.

Dans le document présenté, il a été question du dividende de la paix, non pas qu'on l'ait vraiment constaté où que ce soit en Occident, mais il existe également un dividende de l'apartheid. Si nous ne maintenons pas une imposante machine militaire pour déstabiliser et opprimer, nous disposerons de ressources permettant la libération et le développement. À titre d'exemple, le régime, à son honneur, a consacré, par le biais du Fonds d'autodéveloppement, 1 milliard de dollars afin de fournir aux ONG d'Afrique du Sud des programmes dans le secteur urbain.

[*Texte*]

Not much of that money has been spent as yet, and one of the reasons advanced to us is because the NGOs that have survived apartheid—they've done a great deal to bring us to the point of the end of apartheid—are not managerially viable to the point of handling this money. I'm not able to say whether there is truth to this or not, but I am able to say that we in our trust fund would like to help introduce management training to those NGOs so the resources of the state, channelled through this institution, would have no pretext for not being transmitted to those NGOs to help create a vibrant civic society.

We want to see local money put more into overcoming the legacy of apartheid. But it's also a matter of unlocking local resources and the question of talent. I mentioned the University of Western Cape. We have been helping their community lawyers develop skills which they are putting massively at the disposition of those involved in the CODESA process. I would think that if you have one priority in the next month or two it would be to urge Canada to focus—and I believe the Prime Minister has evidenced his intention to do this anyway, but you've got to keep onto them to make sure the money is well spent—on making sure the CODESA process is given all of the human resource talent it will need, as quite frankly it was made clear to us that on the ANC side there are very few people, apart from trade union officials, who have any notion of how to engage in the negotiation process currently under way. All that Canada can do to help redress that balance would be a marvellous thing.

I've mentioned some institutions that Iris has already mentioned, and she, for example, mentioned the need to work on community radio. Our trust fund has been doing this for a number of years. Clearly, there is a need for much greater co-ordination through all of the elements of Canadian society, and beyond, to ensure that no duplication is engaged in and that no great gaps are allowed to manifest themselves.

Another recommendation in our report to the heads of government was that a conference be convened of donors to discuss just how aid could really be effectively co-ordinated in this next couple of years. I would like to see some support for that notion come out of your committee. It strikes not just what Canadians are doing but what the international community as a whole will do.

I am, by day anyway, an international civil servant, one who works for a UN agency which has a system of laying down international law, and many of the world's human rights standards are promulgated by my organization. We have a way of monitoring these and holding to account, in the court of public opinion, violators. But at the same time we have a technical co-operation program, admittedly not large, maybe $150 million every year, which is used entirely to encourage the observance of human rights, not in a penalizing way, but rather in the positive sense of strengthening the abilities of government to provide respect for their human rights. I again urge that Canadian aid money

[*Traduction*]

Très peu de cet argent a été utilisé jusqu'à maintenant. L'une des raisons qu'on nous a données est que les ONG qui ont survécu à l'apartheid—elles ont d'ailleurs largement contribué à la chute de ce régime—ne sont pas assez solides pour gérer cet argent. Je ne sais pas si cela est vrai ou non, mais je puis vous dire que grâce à notre fonds en fiducie nous aimerions fournir une formation en gestion aux ONG de sorte qu'il n'y ait aucun prétexte pour que les ressources de l'État, canalisées par l'entremise de cette institution, ne soient pas transmises aux ONG de façon à créer une société dynamique.

Nous voulons que les ressources financières locales soient davantage consacrées à triompher du legs de l'apartheid. Toutefois, il faut pour cela débloquer les ressources et acquérir des compétences. J'ai parlé de l'Université de Western Cape. Nous avons aidé ses avocats communautaires à acquérir des compétences qu'ils mettent à la disposition des participants au processus CODESA. Je pense qu'au cours des deux prochains mois, il vous faut en priorité exhorter le Canada à veiller à ce que toutes les ressources humaines nécessaires soient consacrées au processus CODESA—je crois que le premier ministre a démontré son intention de le faire, que nous devons veiller à ce que l'argent soit bien dépensé—car on nous a clairement indiqué que du côté de l'ANC, il y a très peu de personnes, outre les représentants syndicaux, qui ont une quelconque idée de la façon de participer au processus de négociation en cours. Tout ce que le Canada peut faire pour rétablir l'équilibre serait merveilleux.

J'ai parlé de certaines institutions dont Iris a déjà fait mention. Elle a notamment parlé de la nécessité d'appuyer la radio communautaire, ce que nous faisons d'ailleurs depuis un certain nombre d'années grâce à notre fonds en fiducie. Il est évident qu'il faut coordonner davantage les éléments de la société canadienne pour éviter le double emploi et pour ne pas laisser de lacune importante.

Dans le rapport que nous avons présenté aux chefs de gouvernement, nous avons également recommandé de tenir, au cours des deux prochaines années, une conférence des pays donateurs pour discuter des moyens permettant d'assurer une coordination efficace de l'aide. J'aimerais que votre comité appuie cette idée. Il ne s'agit pas seulement de ce que les Canadiens font, mais de ce que la communauté internationale fera.

Je suis, le jour du moins, un fonctionnaire international travaillant pour un organisme des Nations Unies qui possède un système permettant de faire respecter le droit international. De nombreuses normes mondiales en matière de droits de la personne sont d'ailleurs établies par mon organisation. Nous pouvons détecter les contrevenants et les obliger à rendre compte de leurs actes devant l'opinion publique. Cependant, nous avons un programme de coopération technique, dont le budget annuel se chiffre à environ 150 millions de dollars, qui est entièrement consacré à encourager les gens à respecter les droits de la personne, non pas en imposant des pénalités, mais plutôt en agissant de

[*Text*]

ought to be geared as strongly as possible to the positive aspect of encouraging human rights observance throughout the region, not just in South Africa.

• 2025

Finally, just a word on policing. I serve as a member of the Canadian multiculturalism advisory committee which advises the Minister of Multiculturalism and Citizenship on the mandated tasks of his department. I share membership in that committee with a police chief who is remarkable really in Canada for being very strongly committed as a policeman to racial sensitivity, human rights policing and community policing. Our trust fund has sent him to South Africa and he has reported on what he thinks could be done to train the South African police, because there are, as it happens, fewer police in South Africa than there are in New York. The police are exclusively used as an instrument of oppression. They do not investigate crimes which are massive and legion in South Africa affecting black and white differently but devastatingly.

We are anxious that the policing situation in South Africa be changed and not, I have to say, with the usual Canadian word of pride in the RCMP by reliance on what skills can be exchanged between the paramilitary national police force and South Africa's policing, but ensuring that the best of Canada's troubled lessons in this area and hesitant to steps forward to overcome our own problems are put at the disposal of the community in South Africa. This could be in the police force or in the ANC's legal committee. This could ensure that when they develop their new policing structure, perhaps by taking in the *Umkhonto we Sizwe* guerrillas among other things, they embark on a good model and not one that has still some distance to go.

On that note, I will end there. I will be glad to engage in a question and answer session.

The Chairman: Thank you, John. That is very helpful. John Van Mossel.

Mr. John Van Mossel (Program Development Officer, Canadian University Services Overseas): Thank you very much, Mr. Chairman and members of the committee. It's a fairly daunting task to try to talk about southern Africa. I intentionally am not going to be speaking about South Africa if I can avoid it. It is part of the region. It is a daunting task to talk about democratization, aid, economic development, human rights and the linkages between those, but I'll give it a try.

I think I would like to title my remarks "Peace, Food and Jobs for Southern Africa". Canadians working in southern Africa and southern Africans themselves have a resounding harmony in recommending effective measures that

[*Translation*]

manière positive afin de renforcer chez les gouvernements l'importance de respecter les droits de la personne. J'incite fortement le Canada, par le biais de l'aide monétaire qu'il consent, à oeuvrer au respect des droits de la personne, non pas seulement en Afrique du Sud, mais dans toute la région.

Enfin, permettez-moi de dire quelques mots sur les services policiers. J'ai fait partie du Conseil canadien du multiculturalisme, qui conseille le ministre du Multiculturalisme et de la Citoyenneté sur les tâches prévues au mandat de son ministère. J'ai pour collègue un chef de police qui est véritablement remarquable au Canada pour son militantisme en faveur de l'ouverture aux groupes raciaux et du respect des droits de la personne et de la communauté dans les services de police. Nous avons puisé dans notre fonds de fiducie pour l'envoyer en Afrique du Sud, et il nous a présenté un rapport sur ce qui pourrait être fait, à son avis, pour former les policiers d'Afrique du Sud. Il faut dire qu'il y a beaucoup moins de policiers dans ce pays que dans la seule ville de New York. Les policiers constituent exclusivement un instrument d'oppression. Ils ne font pas enquête sur les crimes, qui sont légion en Afrique du Sud et qui exercent différemment leurs ravages sur la population blanche et la population noire.

Nous avons hâte que la situation change en Afrique du Sud. Mais, dois-je préciser, cela ne pourra se faire de la façon à laquelle nous sommes habitués au Canada, où nous sommes fiers de notre GRC, en comptant sur les échanges de compétences entre paramilitaires et policiers d'Afrique du Sud. Nous devrons plutôt veiller à faire part à la population sud-africaine de nos meilleures expériences dans ce domaine et de nos hésitations à faire nous-mêmes le nécessaire pour surmonter nos propres problèmes. Cela pourrait se faire par l'entremise du service de police ou bien du Comité juridique de l'ANC. Nous pourrions ainsi nous assurer que lorsqu'ils élaboreront leurs nouvelles structures policières, en intégrant peut-être les guerrillas *Umkhonto we Sizwe*, entre autres, ils choisiront un bon modèle et non pas un modèle qui laisse à désirer.

Je termine ici mon exposé et je serais heureux de répondre à vos questions.

Le président: Merci, John. Votre exposé a été très utile. John Van Mossel.

M. John Van Mossel (agent de développement de programme, Service universitaire canadien outre-mer): Je remercie beaucoup le président et les membres du comité. C'est une tâche passablement décourageante que d'essayer de parler de l'Afrique australe. Personnellement, j'essaierai d'éviter de parler de l'Afrique du Sud si c'est possible. L'Afrique du Sud fait partie de la région. Je trouve extrêmement difficile de vous entretenir de la démocratisation, de l'aide, du développement économique, des droits de la personne et des liens qui existent entre toutes ces questions, mais je vais quand même essayer.

J'aimerais intituler mes observations: «Paix, nourriture et emplois pour l'Afrique australe». Les Canadiens qui travaillent en Afrique australe et les habitants même de cette région unissent leurs voix pour recommander des mesures

[*Texte*]

will help achieve peace. Most importantly, there's the cessation of the hostilities in Mozambique, agricultural production—food, in other words—for local consumption and economic development providing employment meeting local needs.

There is a fourth phrase that I wish I could work into my title somehow. It's the voice or the word we hear from southern Africa continually: "We want to decide by ourselves on policies for our own benefit".

We know that you have had a lot of resources at your disposal. We know that CIDA and External Affairs have a lot of resources at their disposal to do research and consultations, look at options and so on. Where does the NGO policy fit in? I'm coming from CUSO, and as such, I'm representing an NGO.

We believe that it is our role to advocate a perspective emerging from, and on behalf of those with whom we work. Many of them have a clear expectation and understanding of the role of the international community. Our partners are churches, community-based organizations, trade unions, co-operatives, women's organizations, community media agencies and the like.

These groups are the basis of a newly invigorated civil society in southern Africa and the key to the future formation of alternative development and human responses to the realities of the region. They are also a check on the newly elected governments and a key component of the democratic dynamic.

Our partners represent a new strength in the evolving context of the region. New networks of African NGOs have emerged in the past few months that have a refreshing vitality. African NGOs are increasingly interconnected and have a vision to express development alternatives and build global alliances.

Indeed, in two specific countries, Mozambique and Angola, new NGOs are flourishing although they're fragile, under funded and operating under extremely difficult circumstances. They will probably attain resources and hopefully will become more effective.

From all of these NGO formations, Canadian NGOs are increasingly receiving independent proposals based on issues of equality and justice, democracy and the strengtening of civil society, which needs considerable work.

• 2030

The southern Africa situation can give rise to gloom even though these new phenomena are on the horizon. We do not subscribe to this gloom; rather, we would like to address what is necessary for optimism, and an optimism that southern Africans themselves share.

We have to be careful of an irony here. Over the past 20 or 30 years, national independence came to countries in southern Africa, and then as things went on we heard, as we did in the case of Angola, the phrase "When will

[*Traduction*]

efficaces propres à assurer la paix, plus particulièrement la cessation des hostilités au Mozambique, la reprise de la production agricole de consommation locale—autrement dit, la nourriture—et le développement économique pour assurer des emplois répondant aux besoins locaux.

Il y a une phrase que j'aimerais bien intégrer à mon titre. C'est une phrase que les habitants d'Afrique australe ne cessent de répéter: «Dans notre propre intérêt, nous voulons décider nous-mêmes de nos politiques.»

Nous savons que vous avez beaucoup de ressources à votre disposition. Nous savons que l'ACDI et le ministère des Affaires extérieures ont beaucoup de ressources à leur disposition pour faire de la recherche et des consultations, examiner différentes options, et ainsi de suite. Où les ONG se situent-elles dans tout cela? Je viens du CUSO, et à ce titre, je représente une ONG.

Nous croyons que notre mission consiste à défendre la perspective des gens avec lesquels nous travaillons. Beaucoup d'entre eux comprennent très bien le rôle de la communauté internationale et ont des attentes très précises à son endroit. Nous avons pour partenaires des groupes confessionnels, des organisations communautaires, des syndicats, des coopératives, des groupements féminins, des groupes de médias communautaires et d'autres organismes du genre.

Ces groupes sont à la base d'une société civile qui reprend depuis peu de la vigueur en Afrique australe. Ils joueront un rôle déterminant dans le choix des solutions de rechange adaptées aux réalités de la région, en matière de développement et de respect des droits de la personne. Ils seront aussi les surveillants des nouveaux gouvernements élus et un élément essentiel de la dynamique démocratique.

Nos partenaires représentent une force nouvelle dans l'évolution de la région. Depuis quelques mois émergent de nouveaux réseaux d'ONG africaines d'une vitalité rafraîchissante. De plus en plus, ces ONG établissent des liens entre elles et envisagent de proposer des mécanismes de développement et de conclure des alliances mondiales.

En fait, dans deux pays en particulier, le Mozambique et l'Angola, de nouvelles ONG prospèrent, malgré leur fragilité, leur sous-financement et les conditions extrêmement difficiles dans lesquelles elles fonctionnent. Avec l'obtention probable de ressources, on peut espérer qu'elles deviendront plus efficaces.

Les ONG canadiennes reçoivent de ces nouvelles ONG africaines de plus en plus de propositions indépendantes liées à des questions d'égalité et de justice, de démocratie, et au renforcement de la société civile, lequel nécessitera un travail considérable.

La situation en Afrique australe peut donner lieu à un certain pessimisme, en dépit de ses nouvelles perspectives. Pourtant, nous ne sommes pas pessimistes. Nous préférerions plutôt nous attarder aux sources d'optimisme, optimisme que partagent elles-mêmes les populations de la région.

Il faut prendre soin de ne pas tomber dans l'ironie. Au cours des 20 ou 30 dernières années, des États de l'Afrique australe ont accédé à l'indépendance. Puis, comme ce fut le cas en Angola, on en vint à se demander quand prendrait fin

[*Text*]

independence end?" Now new elections coming in this post-Cold War period are bringing new formations, new realities, perhaps a new accountability to government throughout the region. But there still is this question that hangs heavily in the air: will the people of the region be able to have a say in the economic policies that will be brought to bear on them?

Lyse Blanchard, the CUSO executive director, in her evidence last November said:

> Today we are being told by the people with whom we work in southern Africa that the governments in that region are not in control of their own development.

If the model of development that is pursued now with these new governments does not adhere to the internal demands of the region, then we risk hearing people cry in a short period of time, "When will democracy end?"

It is imperative that the difficulties for the region not blind us to the potential, the opportunities, but also the prerequisites for a just and equitable restructuring and transformation. If democracy is to work for southern Africa, then there is need for hard work, with the commitment to alternative approaches for restructuring emanating from the Africans themselves. Canada should be courageous in its policy and adopt that goal.

We in the NGO community believe that Canada can and must have policies towards southern Africa that will bring clear benefits to the people of the region. Specifically, Canadian policy must be able to demonstrate clear results towards the improvement of the human condition. If we link development and human rights, then we must insist on a clear link between ODA and the attainment of development rights for the people.

Southern Africa as a whole has a distinct advantage over South Africa with respect to adopting a people-centred policy. It has significantly less institutionalized racism. This advantage should be seen as the basis for investing in improvements in the human condition. It is the basis for work that NGOs are undertaking for intra-regional connections in learning among people.

The severe drought in southern Africa today presents a particularly great challenge, yet one that again provides an opportunity for Canada to implement a human-centred policy. The drought comes at a uniquely inopportune time, just as significant political changes are emerging. However, the credibility of all institutions is now on the line if they cannot assist in the immediate crisis.

If Canada and Canadians do respond to help meet emergency food requirements, as is now being discussed, then special care and consideration must be given to avoid new dependencies and new indebtedness. National food security strategies should not be abandoned. Local organizations' capacities and efforts should not be undermined in the delivery of emergency food aid. Efforts to attain food self-sufficiency based on the incredible potential of the region

[*Translation*]

l'indépendance. Maintenant, en cette période de l'après-guerre froide, la tenue prochaine d'élections donne naissance à de nouvelles formations, à de nouvelles réalités, peut-être même à un nouveau sens des responsabilités à l'égard des gouvernements et ce, dans toute la région. Cependant, on continue de se demander si les populations de la région participeront à l'élaboration des mesures économiques qu'ils subiront.

La directrice administrative du CUSO, Lyse Blanchard, a affirmé lors de sa comparution, en novembre dernier:

> Aujourd'hui, on apprend de nos contacts en Afrique australe que les gouvernements de la région ne maîtrisent pas les étapes de leur développement.

Si le modèle de développement adopté par ces nouveaux gouvernements ne correspond pas aux exigences internes de la région, les populations risquent de souhaiter à brève échéance la fin du régime démocratique.

Il est impératif de ne pas laisser les difficultés de la région occulter le potentiel, mais aussi les conditions préalables à une restructuration et à une transformation justes et équitables. Si l'on veut que l'Afrique australe se démocratise, il faudra y travailler fort et s'engager à adopter d'autres façons de restructurer l'économie devant venir des Africains eux-mêmes. Le Canada devrait faire preuve de courage dans l'énoncé de sa politique et adopter un tel objectif.

Nous, des ONG, sommes convaincus que le Canada peut et doit se doter, à l'égard de l'Afrique australe, de politiques qui favoriseront nettement les populations de la région. Plus précisément, la politique canadienne doit exiger une nette amélioration de la condition humaine. Si nous lions le développement aux droits de la personne, nous devons alors insister sur un lien manifeste entre l'APD et l'obtention par les Africains du droit à l'émancipation.

L'Afrique australe a un net avantage sur l'Afrique du Sud en ce qui concerne l'adoption d'une politique axée sur la personne. Elle est considérablement moins minée par un racisme institutionnalisé. Cet avantage devrait être perçu comme la base de l'investissement dans des améliorations de la condition humaine. Il est certes le fondement même des travaux qu'entreprennent les ONG pour établir des liens intrarégionaux afin d'informer les populations.

L'incroyable sécheresse qui sévit en Afrique australe actuellement pose tout un défi. Pourtant, elle donne aussi au Canada la possibilité de mettre en oeuvre une politique axée sur la personne. Cette sécheresse survient à un moment particulièrement inopportun, au moment même où se produisent d'importants changements politiques. Toutefois, la crédibilité de toutes les institutions sera sapée si elles ne réussissent pas à fournir une aide immédiate.

Si le Canada et les Canadiens décident de contribuer et de répondre à la demande d'aide alimentaire d'urgence, comme il en est actuellement question, alors ils devront prendre bien soin d'éviter de créer de nouveaux liens de dépendance et d'aggraver la dette de ces pays. Il ne faudrait pas abandonner les stratégies nationales visant à réaliser la sécurité des approvisionnements alimentaires, ni miner la capacité des organisations locales par notre façon d'apporter

[*Texte*]

should not be distorted, but rather enhanced. For all of those in the emergency relief business, this is a major challenge, and Canada should, and I think can, provide leadership in this respect.

The issue of land rights is critical in southern Africa at this very point in time. In Tanzania, people who have been disenfranchised from their land by massive parastatal schemes, including the Canada wheat farm, are seeking recourse and are requesting assistance. In Mozambique, refugees who have been forced off their land due to the war are finding their abandoned lands signed away to transnational corporations and former Portuguese colonial settlers. Many Canadian NGOs are working with these agricultural co-operatives in Mozambique who face these threats, and assistance is urgently required.

Canada should have a facility that responds to these and other specific requests. This is a particular area where Canadian support must work through NGOs. Canadian policy should be proactive in helping rural co-operatives, families, national minorities, and disenfranchised people attain land rights. The CIDA policy-formation process on human rights must be rapidly opened up to public participation and CIDA must be required to adopt a comprehensive and applicable human rights policy by a prescribed date.

• 2035

For Canada, southern Africa is an important policy area. Mr. Chairman, your personal role in this is extremely noteworthy. We hope the priority of southern Africa does not slip now, tomorrow, or in the years ahead. We look forward to this committee taking steps to help maintain this interest.

Canada should be of one mind in its actions based on this continuing interest. Cnadian policy shoauld be designed to strengthen alternative programs to replace those which have given rise to the enormous levels of hunger, dislocation, poverty, human degradation, and environmental destruction. If Canadian programs do link to the human factor, I think we will maintain the Canadian interest.

Particularly of concern has been the discussion on international financial institutions, and I know you have heard a lot about that. From the NGO perspective, some policy discussions and research on post-structural adjustment are currently under way with independent institutions and networks, both within southern Africa and internationally. Canada can support alternative policy development through arm's-length financial assistance to initiatives by these various institutions. We believe this will support the democratic process.

Canadian policy should be further informed and should insist in the implementation of the African Alternative Framework to Structural Adjustment Programs for Socio-Economic Recovery and Transformation, which is the

[*Traduction*]

une aide alimentaire d'urgence. Par ailleurs, il ne faudrait pas non plus contrecarrer les efforts déployés pour réaliser l'autarcie alimentaire à même les incroyables possibilités qu'offre la région, mais plutôt les mettre en valeur. Cela représente un défi de taille pour tous ceux qui cherchent, de près ou de loin, à apporter des secours d'urgence. Le Canada devrait assumer un rôle de chef de file à cet égard, et je crois qu'il le peut.

La question des droits fonciers est névralgique en Afrique australe, actuellement. Ainsi, en Tanzanie, ceux qui ont été privés de leurs terres par des programmes parapublics d'aide massive, y compris l'envoi de blé par le Canada, demandent redressement et cherchent à obtenir de l'aide. Au Mozambique, des réfugiés forcés par la guerre de quitter leurs terres constatent, à leur retour, que celles-ci ont été cédées à des sociétés transnationales et à d'anciens colons portugais. De nombreuses ONG canadiennes travaillent de concert avec les coopératives agricoles du Mozambique confrontées à ces menaces. Elles ont un besoin pressant d'aide.

Le Canada devrait avoir en place un bureau qui réponde à ces requêtes et aux autres demandes d'aide précise. Il s'agit là d'un domaine où l'aide canadienne doit passer par les ONG. Par sa politique, le Canada devrait prendre les devants pour aider les coopératives rurales, les familles, les minorités nationales et ceux qui ont été privés de leurs terres à obtenir des droits fonciers. Le processus d'énoncé de politique de l'ACDI en matière de droits de la personne doit rapidement être élargi afin de permettre la participation publique, et l'ACDI doit être tenue d'adopter, avant une date précise, une politique des droits de la personne qui soit globale et applicable.

L'Afrique australe représente pour le Canada un secteur stratégique. Monsieur le président, votre rôle personnel à cet égard est des plus remarquables. Nous espérons que l'Afrique australe ne perdra pas sa priorité de sitôt. Il nous tarde de voir comment ce Comité aidera à soutenir l'intérêt.

Le Canada devrait, en fonction de cet intérêt soutenu, agir de façon concertée. La politique canadienne devrait être conçue de façon à renforcer les programmes visant à remplacer ceux qui ont donné lieu à tant de faim, de déplacements, de pauvreté, d'humiliations et de destruction environnementale. Si mes programmes tiennent effectivement compte du facteur humain, je crois que nous arriverons à soutenir l'intérêt canadien.

Les entretiens au sujet du rôle des institutions financières internationales ont été une source particulière de préoccupations, et je sais que vous en avez beaucoup entendu parler. Dans l'optique des ONG, des débats de fond et des recherches sont actuellement menés de concert avec des institutions et des réseaux indépendants, tant sur la scène internationale qu'en Afrique du Sud, pour décider de ce qui suivra la période d'ajustement structural. Le Canada peut appuyer la formulation d'autres politiques en contribuant financièrement, mais inconditionnellement, aux initiatives prises par ces diverses institutions. Nous contribuerons ainsi, estimons-nous, au processus démocratique.

La politique canadienne devrait être plus étoffée et insister sur la mise en oeuvre du Cadre africain de référence pour les programmes d'ajustement structural en vue du redressement et de la transformation socio-économique, c'est-

[*Text*]

program of the Economic Commission for Africa adopted by the UN. The policy instruments within this alternative framework do include many proposals that are frequently promoted within NGO circles, in such areas as food production, women's participation, rural infrastructure, rural institutions, and the promotion of local NGOs. I believe there is near consensus in the development community that the West should be collaborating with these policies which have emerged within Africa itself. Such a principled orientation for official Canadian policy would be a positive demonstration, especially if that policy were to be put into effect through those things which are funded particularly through the ODA mechanisms.

We recognize Canada has undertaken important debt-relief measures to date. This has been of great help in southern Africa, and it is indeed commendable. But further steps are required to help southern Africa. Canada must now use its membership and influence in international financial institutions to press hard for ways to bring about multilateral debt reduction, and here at home Canada should immediately take steps to cancel southern Africa debt owed through the Export Development Corporation.

Canadian policy should assist the region with a democratic new regional entity in southern Africa, and the objectives should be to find a formula for non-exploitive regional co-operation. We know there are current formations of the Southern Africa Development Co-ordination Conference, the PTA, and the Southern Africa Customs Union Agreement, but transformation is also needed regarding what donor countries, including Canada, are prepared to do specifically to assist a democratic regional entity.

Canada I know favours increased political democracy in the region, expressed through multi-party national elections. Yet Canada would be in self-contradiction if it also supported undemocratic programs or activities in the area of economic development and trade, or a regional market, for example, that undermines democratic processes in the region. Canadian policy should be to work through and enhance processes that seek consensus on economic priorities through democratic participation. NGOs have established relations with initiatives in the region that are the embryo of this process, and we should do more. We believe all Canadian ODA and foreign policy initiatives should enhance people's participation within southern Africa, including participation in the economic sphere.

About a regional framework, as John Harker mentioned, it is a very critical part of CIDA policy. The international financial institutions have recently made some shift here. There now seems to be some support for regional approaches

[*Translation*]

à-dire du programme adopté par les Nations Unies pour la Commission économique pour l'Afrique. Les moyens d'intervention envisagés dans ce cadre comprennent de nombreuses propositions souvent préconisées au sein des ONG, par exemple pour la production agro-alimentaire, la participation des femmes, l'infrastructure rurale, les institutions rurales et la promotion des ONG locales. Ceux qui oeuvrent au développement s'entendent presque tous pour dire que l'Occident devrait aider l'Afrique à mettre en oeuvre des politiques qu'elle a elle-même conçues. L'adoption d'un tel principe pour l'énoncé de la politique officielle du Canada serait un pas dans la bonne voie, surtout si cette politique était mise en oeuvre par l'intermédiaire de mesures financées particulièrement au moyen de l'APD.

C'est un fait que le Canada a adopté d'importantes mesures d'allégement de la dette jusqu'ici, ce qui a beaucoup aidé l'Afrique australe et est fort louable. Toutefois, il ne faudrait pas s'arrêter là. Le Canada doit se servir du fait qu'il est membre d'institutions financières internationales et user de l'influence que cela lui confère pour exercer de fortes pressions afin que l'on prenne des mesures multilatérales de réduction de la dette. Ici-même, au pays, le Canada devrait immédiatement prendre des mesures pour radier la dette contractée par l'Afrique australe auprès de la Société pour l'expansion des exportations.

La politique canadienne devrait aider la région à créer une nouvelle entité régionale démocratique en Afrique australe et, à cette fin, elle devrait viser à trouver une formule de coopération régionale évitant toute forme d'exploitation. Nous sommes conscients de l'existence d'entités comme la Conférence de coordination du développement de l'Afrique australe, de la Zone d'échanges préférentiels et de l'Union douanière des États de l'Afrique australe. Toutefois, les donateurs, le Canada y compris, doivent aussi changer la façon dont ils sont disposés à aider une entité régioniale démocratique.

Je sais que le Canada favorise une plus grande démocratie politique dans les régions, manifestée par la tenue d'élections nationales multipartites. Cependant, le Canada se contredirait s'il appuyait aussi des programmes ou des activités non démocratiques en matière de développement économique et de commerce ou un marché régional qui saperait les bases mêmes de la démocratie dans les régions. Le Canada devrait avoir pour politique de favoriser la recherche de consensus sur les priorités économiques par voie de participation démocratique. Les ONG ont établi des rapports avec les responsables de la région qui mettent en oeuvre des initiatives embryonnaires en ce sens, et nous devrions faire davantage. Nous estimons que toute l'APD canadienne et toutes les mesures prises dans le cadre de la politique extérieure devraient miser sur la participation de la population au sein même de l'Afrique australe, y compris la participation dans la sphère économique.

Comme l'a précisé John Harker, un cadre régional est une constituante extrêmement névralgique de la politique de l'ACDI. Les institutions financières internationales ont récemment changé d'optique à cet égard. Ainsi, elles

[*Texte*]

to development under the OAU's Lagos Plan of Action. This is important for southern Africa. Canada should again play a leading role in promoting that shift, in tandem with pressure for concrete policy action by the IFIs to implement Africa's alternative development agenda.

[*Traduction*]

semblent maintenant manifester un certain appui aux approches régionales au développement dans le cadre du Plan d'action de Lagos de l'OUA. Cette question a de l'importance pour l'Afrique australe. Le Canada devrait encore une fois prendre les devants pour promouvoir ce changement, et exercer des pressions auprès des IFI afin qu'elles prennent des mesures concrètes pour mettre en oeuvre le programme de rechange de développement de l'Afrique.

• 2040

We welcome the establishment of the new finance subcommittee on IFIs. Close monitoring of Canada's role in the international financial institutions with respect to southern Africa is required by parliamentary bodies and NGOs, but this committee could push for more action, such as increased arm's-length support to independent Canadian and African-based monitoring efforts.

La nouvelle d'un nouveau sous-comité des Finances sur les institutions financières internationales nous réjouit. Les organes parlementaires et les ONG doivent certes suivre de près le rôle que joue le Canada au sein des institutions financières internationales en ce qui a trait à l'Afrique australe, mais le comité pourrait exiger plus, par exemple un meilleur appui sans lien de dépendance aux organismes de surveillance indépendants oeuvrant au Canada et en Afrique.

Finally, a look at CIDA's regional development policy framework. This framework has now been adopted by CIDA's president's committee. It takes significant aim at a new focus on regionalism, and clearly it is designed to focus on human resource development. Those are both significant and positive. It is noteworthy that CUSO and other Canadian NGOs and our partners are increasingly adopting a regional approach to our program as well.

Enfin, arrêtons-nous au cadre de la politique de développement régional de l'ACDI. Ce cadre est désormais adopté par le comité du président de l'ACDI. Sortant des ornières, il met l'accent sur le régionalisme et, de toute évidence, il est conçu pour favoriser le développement des ressources humaines. Ces deux changements sont à la fois importants et positifs. Il convient de noter que le CUSO et d'autres ONG canadiennes, de même que nos partenaires, régionalisent également de plus en plus l'optique de notre programme.

From our point of view, there are some critical gaps and problems with CIDA's southern Africa framework. One is that the economic management objectives are limited to the private sector and are framed to favour the continued application of orthodox structural adjustment programs and are clearly laid out that way. Second, sustainability is not clearly articulated and objectives in that area are not systematically explored. Third, human rights and democratic development are too narrowly understood in terms of electoral process and legal rights and not in the broad framework to which Iris has referred. Fourth, an analysis of the human condition in the region is lacking, as are clear indications of how CIDA's programs will improve people's standards of living.

Le cadre prévu pour l'Afrique du Sud par l'ACDI comporte certaines lacunes et des problèmes d'importance. D'une part, les objectifs en matière de gestion économique se limitent au secteur privé et sont conçus de manière à favoriser la mise en oeuvre soutenue de programmes d'ajustement structural orthodoxes. En fait, ils sont clairement conçus ainsi. D'autre part, la durabilité n'est pas clairement articulée et les objectifs dans ce domaine ne sont pas systématiquement explorés. Par ailleurs, les droits de la personne et la démocratisation sont trop confinés au processus électoral et aux droits légaux, plutôt que d'être définis dans les termes que vous a exposé Harris. En outre, aucune analyse n'a été faite de la condition humaine dans la région, et on ignore au juste comment les programmes de l'ACDI amélioront le niveau de vie des gens.

CIDA's policy framework is also silent on external debt, commodity trade, agricultural production, food security, health, and education. These gaps inevitably will allow CIDA to be involved in programs that unfortunately will no doubt further marginalize the people of southern Africa.

Le cadre d'action de l'ACDI ne comporte rien également au sujet de la dette extérieure, du commerce des marchandises, de la production agricole, de la sécurité d'approvisionnement en aliments, de la santé et de l'éducation. Ces lacunes permettront inévitablement à l'ACDI de s'engager dans des programmes qui, malheureusement, serviront sans doute à marginaliser davantage les populations de l'Afrique australe.

Tomorrow, April 28, NGOs will be involved in a consultation with CIDA on its policy framework, and we hope to bring these observations directly to the Africa branch on that occasion.

Demain, soit le 28 avril, les ONG auront des consultations avec l'ACDI concernant ce cadre d'action, et nous espérons pouvoir faire ces observations directement au chargé de l'Afrique à cette occasion.

[*Text*]

In conclusion, I would say that the NGOs look forward to this committee for a strong vote in support of the role of Canadian NGOs. There are plenty of us, I suppose; but, all in all, I think it could be said that the NGOs have played a significant role in southern Africa. I think most of you know those NGOs yourselves.

CUSO welcomes the committee's continued support for the Canadian NGOs, and that the CIDA-NGO relationship continue to be flexible, and that CIDA keep an arm's-length relationship to the policies of the NGOs. Of course we are quite concerned as to the potential impact of the SECOR evaluation of CIDA with regard to what it is recommending about NGOs.

Through the instigation of our partners, and charged with their analysis, NGOs such as CUSO increasingly aim to facilitate more power to those with whom we work. As well, we are increasingly requested by our partners to argue in Canada and globally for policies and resources that meet the needs of our partner groups. They are expecting action from us, and we will continue to reply positively that, yes, we can work with Canadians to persuade our government to have policies that do not increase the impoverishment, with the marginalization of Africa.

Thank you very much for an opportunity to express those views, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much for that review and those comments.

We have about 25 minutes, I hope, for some comments and follow-up. Mrs. Stewart, and then we are coming to you, Peter, because you didn't get on this afternoon.

Mrs. Stewart: Thank you for another interesting presentation on South Africa and southern Africa and the situation we find there today. The three of you presented slightly different perspectives, which was interesting as well.

Mr. Harker, you didn't answer one of the questions I had when I was listening to you, and that was whether you feel that the change towards a post-apartheid situation in South Africa itself is a *fait accompli*, a fact in process, or just a chimera, and you said yourself that you're reluctant to answer the question "Is change irreversible?". I guess it is a question for all of us, about which we are concerned and must be concerned.

• 2045

Assuming that there is legitimate change occurring, I am reminded, watching what is happening in South Africa today, of the writings of Paulo Friree, particularly *The Pedagogy of the Oppressed*, where he expresses the reality that often in situations of change the oppressed become the oppressors, and greater oppressors if we're not careful. I think, Mr. Harker, you've expressed a tentative concern about that as well, and not necessarily tentative. You've outlined some of

[*Translation*]

En conclusion, je tiens à dire que les ONG comptent que le comité se prononcera nettement en faveur du rôle des ONG canadiennes. Nous sommes nombreux, je suppose; cependant, tout compte fait, on pourrait dire que les ONG ont joué un rôle important en Afrique australe. Je crois que la plupart d'entre vous connaissez ces ONG.

Le CUSO est heureux de constater que le comité continue d'appuyer les ONG canadiennes, que les relations entre l'ACDI et les ONG continuent d'être caractérisées par la souplesse et que l'ACDI se tient loin des politiques des ONG. Bien sûr, l'incidence éventuelle de l'évaluation de l'ACDI que fait le groupe SECOR en ce qui a trait aux ONG nous préoccupe énormément.

À l'instigation de nos partenaires et munies de leur analyse, les ONG comme le CUSO visent de plus en plus à faciliter la cession des pouvoirs à ceux avec lesquels nous travaillons. De plus, nos partenaires nous demandent de plus en plus de faire valoir au Canada et ailleurs dans le monde le bien-fondé des politiques et des ressources qui répondent à leurs besoins. Ils s'attendent à ce que nous agissions, et nous continuerons de répondre favorablement à de telles requêtes en affirmant qu'effectivement, nous pouvons nous unir à des Canadiens pour convaincre notre gouvernement d'adopter des politiques qui n'accélèrent pas l'appauvrissement et ne marginalisent pas l'Afrique.

Je vous remercie beaucoup de m'avoir permis d'exprimer ces vues, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie de cette analyse et de vos observations.

Nous disposons d'encore 25 minutes environ, j'espère, pour faire certains commentaires et poser des questions. M^me^ Stewart d'abord, puis nous passerons à vous, Peter, puisque vous n'avez pas eu l'occasion de le faire cet après-midi.

Mme Stewart: Je vous remercie d'un autre exposé des plus intéressant sur l'Afrique du Sud, l'Afrique australe et la situation qui y règne. Tous trois, vous avez décrit l'état des choses dans une optique légèrement différente, ce qui était aussi fort intéressant.

Monsieur Harker, vous n'avez pas répondu à l'une des questions qui m'est venue à l'esprit pendant que je vous écoutais: d'après vous, l'après-apartheid en Afrique du Sud est-il un fait accompli, en cours ou tout simplement une chimère? Vous-même aviez affirmé que vous hésitiez à répondre à la question de savoir si ce changement était irréversible. Je suppose que la question se pose pour tous, qu'elle nous préoccupe et que nous devrions nous y intéresser.

En supposant que nous assistons à un véritable changement, les événements actuels en Afrique du Sud me rappellent les écrits de Paulo Friree, particulièrement son oeuvre *The Pedagogy of the Oppressed*, dans laquelle il exprime une réalité: souvent, lorsque des changements se produisent, les opprimés deviennent les oppresseurs, et des oppresseurs encore plus tyranniques si nous n'y prenons pas garde. Vous avez, monsieur Harker, vous aussi fait valoir

[*Texte*]

the ways in which we must help if we're to prevent this. I listened to your concern about policing, for example, and listened to all of you on the concern about aid and support for participation of the people in the process of development of their democracies.

You, John Van Mossel, had a lot of very interesting ideas about where we might go with aid and our involvement in southern Africa in general. I would like to have more of your comments about how tentative you think the situation in South Africa itself is, and how tentative the change is, because we hear on one side that there really is very little change at all, and on the other side that there is indeed change and that we can anticipate at the end of apartheid an apartheid abolition dividend, so to speak. If we do have that dividend, I would be interested in hearing a little bit more about your ideas for a conference of donors and how you feel that that can be effectively brought into being because I, personally, also would agree with that notion.

The Chairman: What I would like to do is go around and let people give some reactions to the three presentations. Then we're going to come back to you and let you pick up. Some things have been said here on which you may want to question each other. We're in an informal and hopefully non-adversial situation here trying to draw things out. Peter, you might want to put out some questions or observations and then we'll come to Stan.

Mr. McCreath (South Shore): I thank you all for your contributions. I apologize for coming in a bit late because I was scrambling from one thing to another.

As Canadians interested in these subjects, of course we tend to think that our government can do a lot, or that and Canadians can do a lot. I sometimes tend to think that the perception is that the role of government is to provide the money and that anybody who is untainted by being involved in government can in fact make a useful contribution. Yet to me they're kind of indistinguishable.

I gather from the comments you've made that you all have had some first-hand experience in South Africa. What is the perception of Canada? Is Canada a cash cow from which money flows, or does Canada actually have influence on what goes on? For example, the Prime Minister has played a very strong leadership role, through the Commonwealth, in respect of sanctions. Is that recognized, and is he recognized?

Do we have a role to play other than through providing assistance, whether it be through cash or indeed through direct technical assistance, for example, like Mr. Harker described, in respect of the interracial understanding on police forces, and various other forms of technical assistance where we can send people out to assist people to become self-reliant in various sectors? In a sense I'm asking you to comment on what perceptions are of this country, and where

[*Traduction*]

certaines préoccupations à cet égard, et elles n'étaient pas forcément hypothétiques. Vous avez exposé certains moyens de prévenir une telle situation. Par exemple, j'étais fort attentive lorsque vous parliez des forces policières et je vous ai tous écoutés lorsqu'il était question d'aide et d'appui pour favoriser la participation de la population à la naissance de leur démocratie.

Vous, monsieur Van Mossel, avez avancé toutes sortes d'idées fort intéressantes sur l'orientation que nous pourrions donner à notre aide et à notre engagement en Afrique australe en général. J'aimerais entendre plus de commentaires de votre part au sujet de l'incertitude de la situation en Afrique du Sud comme telle et du caractère aléatoire du changement parce que, d'une part, on nous dit qu'il se produit très peu de changement alors que, d'autre part, on nous affirme qu'il y a effectivement changement et que nous pouvons nous attendre, lorsque prendra fin la situation d'apartheid, à un dividende en quelque sorte. Si ce dividende existe, j'aimerais en savoir un peu plus sur la façon dont vous concevez une conférence de donateurs et la façon d'y arriver car, personnellement, j'aurais tendance à être d'accord avec vous à ce sujet.

Le président: Si nous faisions un tour de table et que nous laissions toutes les personnes présentes faire connaître certaines réactions aux trois exposés? Nous pourrions alors revenir à vous et vous laisser poursuivre. Certaines affirmations ont été faites à propos desquelles vous pourriez vouloir vous poser des questions l'un l'autre. Il n'est pas question, je l'espère, d'avoir un débat contradictoire. La situation est informelle et nous essayons d'en savoir le plus possible. Peter, vous pourriez vouloir poser certaines questions ou faire certaines observations, puis nous passerons à Stan.

M. McCreath (South Shore): Je vous remercie tous de vos contributions. Je m'excuse de mon retard, mais j'ai une journée assez chargée.

En tant que Canadiens que ces questions intéressent, nous avons tendance bien sûr à croire que notre gouvernement peut faire beaucoup ou encore que les Canadiens peuvent faire beaucoup. J'ai quelquefois tendance à croire que l'on pense que le rôle du gouvernement est de fournir des fonds et que quiconque n'a rien à voir avec le gouvernement, et donc pur, peut en fait avoir un apport utile. Pourtant, tout cela me semble du pareil au même.

De vos observations, j'en déduis que vous avez tous une expérience pratique de l'Afrique du Sud. Comment y perçoit-on le Canada? Est-ce une vache à lait dont on peut soutirer de l'argent à volonté, ou a-t-il réellement une influence sur ce qui se passe? Par exemple, le premier ministre a fait figure de proue, au sein du Commonwealth, en ce qui a trait aux sanctions. Reconnaît-on ce fait, le premier ministre est-il reconnu?

Notre rôle se borne-t-il à offrir de l'aide, que ce soit en espèces ou une aide technique directe, par exemple, comme ce que nous a décrit M. Harker au sujet d'une meilleure connaissance interraciale au sein des forces policières, ou y a-t-il d'autres formes d'aide technique grâce auxquelles nous pourrions envoyer des gens là-bas pour les aider à réaliser l'autonomie dans divers secteurs d'activité? En un sens, je vous demande de commenter comment notre pays est perçu

[*Text*]

and how this country can have an influence other than through simply transferring assistance, whether it be technical or monetary.

• 2050

I had a second question, Mr. Chairman, but I've lost it. I guess I'll turn it around and ask a third question. If I think of the second one, I'll raise it. It is with respect to the Canadian population and it's an issue I've often raised in discussions here.

We tend to get around a table and discuss these things among people who have strong commitment or interest in them, and then we members of Parliament go back to our constituencies where they're not quite sure where or what Malawi is. People ask why they saw a story in the news saying we were giving $10 million worth of aid when there are people unemployed and suffering in Newfoundland.

In other words, to what extent do you think the Canadian public buys into our concern in this regard and how do you see that as a priority to make sure we take the public with us? In government we've certainly had a few examples recently of our failure to take the public with us on some of things we've been doing, whether in tax reform or anything else. It's very important to build a base people will support.

My third question—and this is a real dirty question for which I apologize, because you are all here because you have a particular interest in southern Africa. One of the things that has concerned me as we have looked at the work of CIDA and at a variety of other issues is that I can't help but wonder, does CIDA try to be all things to all people? Would we be better in your judgment—not necessarily on behalf of your organizations—if instead of having programs in a hundred or so countries of the world, CIDA were to pick a more limited number of places and say now we're really going to have a positive influence by devoting our energies and our resources to impacting in these areas, such as in southern Africa?

In South Africa in particular, the highest level of government, to wit the Prime Minister, has taken an active involvement in this particular situation. Does it make more sense for us to focus our efforts there, for example, than on say Sri Lanka, where other than through our small aid program the government really hasn't done a heck of a lot to have a constructive role in resolving the conflict in that country? I throw those out, Mr. Chairman, and hope somebody will choose to respond.

The Chairman: Mr. Hovedebo.

Mr. Hovdebo: Thank you very much. I guess I also have a concern about how big a player Canada can become in this particular area in this particular situation. That's relative also to whether there is or has to be some kind of an umbrella plan we can fit into—the NGOs as well as organizations such as the ICHRDD.

Does there have to be a plan or is there going to be a plan and is there a possibility of—and I use the term "donor" here advisedly—a donors' conference? Is that what is needed and should that be what Canada pushes for before we get too far into trying to do some things like municipal government development and so on?

[*Translation*]

là-bas et où et comment peut-il avoir une influence autre que de simplement envoyer de l'aide, qu'elle soit technique ou financière.

J'avais une deuxième question, Monsieur le président, mais je l'ai oubliée. Je passerai donc à ma troisième question. Si la deuxième me revient à l'esprit, je la poserai. Ma question porte sur la population canadienne, est c'est un sujet que j'ai souvent abordé au cours de nos discussions.

Nous avons tendance à nous réunir autour d'une table pour discuter de ces questions avec des gens qui s'intéressent de très près à ces dossiers. Ensuite, en tant que députés, nous faisons rapport à nos électeurs qui ne savent pas très bien où se trouve le Malawi. Ils veulent savoir pourquoi le Canada accorde une aide de 10 millions de dollars à certains pays alors qu'il y a des travailleurs à Terre-Neuve qui sont sans emploi et qui souffrent.

Autrement dit, croyez-vous que le public canadien partage nos vues à cet égard? Que devons-nous faire pour nous assurer que le public est de notre côté? Nous avons eu de la difficulté, récemment à nous rallier le soutien du public, que ce soit dans le domaine de la réforme fiscale ou autre. Il est très important d'avoir l'appui du public.

Ma troisième question—et il s'agit d'une question piège pour laquelle je m'excuse. Vous êtes tous réunis ici parce que vous vous intéressez de près à la situation en Afrique du Sud. Nous avons examiné le travail qu'effectue l'ACDI et plusieurs autres questions. Toutefois, je ne peux m'empêcher de me demander si l'ACDI n'essaie pas de plaire à tout le monde. Au lieu d'avoir des programmes dans une centaine de pays, ne serait-il pas préférable à votre avis—et non pas nécessairement de l'avis des organismes que vous représentez—que l'ACDI choisisse un nombre limité de pays où elle pourrait exercer une influence positive en consacrant ses énergies et ses ressources à ces régions, comme l'Afrique du Sud?

En Afrique du Sud notamment, les hautes instances du gouvernement, à savoir le premier ministre, se sont intéressées de près à la situation qui existe là-bas. Est-il plus logique pour nous de concentrer nos efforts sur ce pays au lieu du Sri Lanka, par exemple, ou, mis à part un modèle sur ce programme d'aide, le gouvernement n'a pas fait grand-chose pour résoudre de façon constructive le conflit qui prévaut dans ce pays? Ces questions s'adressent à tous, monsieur le président, j'espère que quelqu'un y répondra.

Le président: Monsieur Hovdebo.

M. Hovdebo: Merci. Je m'interroge aussi sur le rôle que le Canada peut jouer dans cette région en particulier. Cela dépend aussi de la question de savoir s'il y a un plan cadre ou un organisme auquel nous pouvons nous joindre—les ONG ainsi que les organismes comme l'Institut international des droits de l'Homme.

Est-il nécessaire d'avoir un tel plan ou envisage-t-on d'en établir un ou encore de tenir une conférence des pays donateurs—et j'utilise le terme «donateurs» après mûre réflexion? Est-ce le genre de mécanismes qu'il nous faut et le gouvernement devrait-il insister pour que de tels mécanismes soient adoptés avant de se lancer dans des projets comme la mise sur pied de gouvernements municipaux, etc.?

[*Texte*]

The other particular specific—I had quite a number, but I'm only going to put two before you—is the idea of regionalism. I get the feeling that maybe all three of you thought the chances of success for the area would be enhanced and there would be considerably more healing in South Africa if regionalism became the attitude and the thinking of all countries instead of the separation we now have. Is that what you were saying? Would you comment on that kind of thinking?

• 2055

The Chairman: We are sort of looking at two or three things. One of the things came home to me when John Harker talked about the apartheid dividend or post-apartheid dividend or the peace dividend. It is now becoming clear, in terms of the larger context of the peace dividend between east and west, that it's going to cost us as much to eliminate nuclear weapons as it did to produce them. For example, in Russia and Ukraine, the cost is astronomical to contain nuclear waste and to destroy it. It is going to take a lot of technical resources.

If there is a parallel, and John prompts me to think about the parallel, which I think needs some exploring, it is the serious cost of dismantling apartheid. We have had some sensitive comments, all of us, about the institutional legacy. I think we underestimate the vast cost to undo apartheid and destabilization or to correct or to readdress.

I want to pick up on what Peter has said. I sense a growing gap as the north budgets and right-wing elements emerge with very little global perspective in common. I think we around this table believe it is the right thing, but how do we show that it is in the enlightened self-interest of the taxpayers that we move on these things? This may mean putting some water in our wine and there is the difficulty of how to do that.

Some of us from this committee were in Ukraine in the last week or so. You come back struck by the fact that out of 52 million Ukrainians in Ukraine, there are one million Ukrainians in Canada. I am looking for a comparable lobby for southern Africa in terms of tax dollars or in terms of focus on these things.

I just underline the question as we try to put some things in front of the government, which may be amongst competing demands, that will be saleable.

One other factor that there will be some more discussions on is the whole question of the African drought, which has the potential to lead to the African famine. The drought is on now. The famine comes six months from now.

The reason I have raised this now is that all of the things that we have been looking at in our recommendations are predicated on resources being moved speedily, to try to deal with these structural issues. There will be a definitive report

[*Traduction*]

L'autre point que je veux signaler—et j'en ai plusieurs, mais je vais me limiter à deux—est la question du régionalisme. J'ai l'impression que vous pensez tous les trois que le pays aurait plus de chance de s'en sortir et que les plaies se panseraient beaucoup plus facilement en Afrique du Sud si tous les pays adoptaient une approche qui était axée sur le régionalisme et non sur la séparation. Est-ce bien ce que vous affirmiez? Pouvez-vous nous donner votre avis là-dessus?

Le président: Il y a deux ou trois points que nous devons considérer. Lorsque John Harker a parlé de dividende de l'apartheid ou de l'après-apartheid, ou du dividende de la paix, j'ai compris que, pour ce qui est du dividende de la paix entre l'Est et l'Ouest, l'élimination des armes nucléaires allait nous coûter aussi cher que leur production. Par exemple, en Russie et en Ukraine, l'entreposage et la destruction des déchets nucléaires vont entraîner des coûts astronomiques. Il faudra y consacrer beaucoup de ressources techniques.

Il y a là un parallèle que nous devons examiner—et ce sont les observations de John qui me poussent à penser à ce parallèle—soit les coûts exhorbitants qu'entraîneront l'élimination de l'apartheid. Nous avons tous eu quelque chose à dire au sujet du legs laissé par cette institution.

Je crois que nous sous-estimons le coût énorme que représente le démantèlement de l'apartheid et la déstabilisation qui s'ensuivra. Je veux revenir à ce que Peter a dit. J'ai l'impression que l'écart ne fait que s'accentuer alors que les priorités budgétaires du Nord et celles des éléments de droite présentent une perspective qui a peu de points communs. Je crois que nous tous, autour de cette table, croyons que c'est la chose à faire, mais comment pouvons-nous convaincre les contribuables que c'est dans leur intérêt que nous prenons toutes ces mesures? Nous devrons peut-être mettre de l'eau dans notre vin. Le problème, c'est que nous ne savons pas comment le faire.

Certains membres de ce comité se sont rendus en Ukraine il y a une ou deux semaines. Ils sont revenus étonnés par le fait que l'Ukraine a une population de 52 millions d'habitants et qu'il y a un million d'Ukrainiens au Canada. J'essaie de trouver un lobby comparable pour l'Afrique du Sud sur le plan financier et autre.

Je soulève cette question alors que nous essayons de proposer quelque chose au gouvernement, peut-être même des demandes divergentes, qui pourraient être vendues.

Une autre question risque de susciter beaucoup de discussions, la question de la sécheresse en Afrique qui risque d'entraîner la famine. La sécheresse qui sévit actuellement risque d'être suivie de la famine dans six mois.

Si je soulève cette question, c'est que toutes les mesures que nous proposons dans nos recommandations ne pourront être mises en oeuvre que si les ressources nécessaires sont acheminées rapidement pour pouvoir régler ces problèmes

[*Text*]

out shortly, saying that the estimated needs normally are about 1.5 million to 200 million tonnes of food. Now that the drought is on—they will have a firmer estimate when they get all their field reports in—they are estimating somewhere between 10 million and 1,500 million.

There are two questions: one, where is the food available, because it is no longer available in the region. Formerly you got it from South Africa, you got it from Zimbabwe, you got it from Zambia. Two, where else is it available in the world and how are you going to get it in? You have a civil war and much of it needs to come through Mozambique or Angola, both of which are highly unstable situations. Where is the political will to airlift it or to move it in some other way?

• 2100

The question, in terms of the region and in terms of already fragile negotiations in South Africa. . . There will be a mounting campaign coming through the UN's world food program and FAO to suggest to us what's happening. This goes from the Cape up to Nairobi, and probably by extension, as near as I'm briefed, through all of the Horn.

So if you take that situation, with almost every country in between affected. . . I only say that if we're in the middle of this trying to write a report in a matter of weeks about the near term and the little bit longer term, we have another destabilizing factor in terms of this. I merely put that out, hoping you have some thoughts about how we can package some of this, knowing your commitment to the area.

Why don't we just start, Iris, and pick up some of the things people have thrown out. We'll take 15 minutes to let you respond, and then we'll try to wrap up.

Ms Almeida: Very quickly I'll take a few of Peter's questions.

The question of CIDA and being nice to everybody and wanting to do everything, most organizations, especially donors, in western Europe as elsewhere, are coming to realize that in order to be efficient, in order to be able to be of productive use to people, one has to concentrate on specialized areas of work and also within that specialized core countries. In a grid of the 50 countries in Africa, we work primarly with 10 core countries. In southern Africa the core countries are Angola, Mozambique, and South Africa. We are open to looking at other things and monitoring the situation, but it is more in terms of policy-and program-related work that we concentrate. It's just not possible to be everywhere and be efficient. I would say it is the same thing for CIDA as for any other group.

[*Translation*]

structuraux. Un rapport définitif sera déposé sous peu et dans lequel on précisera que les besoins s'établissent normalement entre 1,5 et 200 millions de tonnes de nourriture. Maintenant que la sécheresse a débuté—ils auront un chiffre plus précis lorsqu'ils auront tous les rapports en main—ils estiment que ces besoins se situent entre 10 et 1,500 millions.

Il y a deux questions qu'il convient de poser. D'abord, d'où proviendront les denrées alimentaires, parce qu'il n'y a plus de nourriture dans la région. Elles provenaient auparavant de l'Afrique du Sud, du Zimbabwe, de la Zambie. Deuxièmement, quels sont les autres pays qui peuvent fournir des denrées alimentaires et comment ferons-nous pour les faire entrer au pays? Le pays est en guerre civile et une grande part des denrées doivent passer par le Mozambique ou l'Angola, deux pays où la situation est très instable. Quels sont les pays qui ont la volonté politique d'amener ces denrées par pont aérien ou de les acheminer d'une autre façon?

La question, pour ce qui est de la région et de la fragilité des négociations menées présentement en Afrique du Sud. . . On organisera une campagne d'introduction dans le cadre du Programme alimentaire mondial de l'ONU et par l'intermédiaire de la FAO, pour nous alerter à ce qui se produit. C'est ce qui se passe du Cap jusqu'à Nairobi, et en se répandant probablement, à ce que je sache, à tous les pays de la Corne de l'Afrique.

Donc, si vous considérez cette situation, avec presque tous les pays touchés qui se trouvent au milieu. . . Je veux tout simplement dire que si nous nous trouvons au milieu de cette affaire en train de rédiger un rapport en quelques semaines au sujet de l'échéance rapprochée et de l'échéance un peu plus éloignée, nous nous retrouvons en présence d'un autre facteur de déstabilisation. J'ai tout simplement dit cela en espérant que vous auriez des idées sur la façon dont nous pourrions nous organiser, sachant que vous avez déjà travaillé sur ce point.

Pourquoi ne commençons-nous pas, Iris, et rassemblons certains des points que les gens ont laissé tomber. Nous vous laisserons quinze minutes pour y répondre, puis nous tenterons d'arriver à une conclusion.

Mme Almeida: Très rapidement, je vais aborder quelques-unes des questions de Peter.

En ce qui concerne l'ACDI et le fait d'être gentil avec tout le monde et de vouloir tout faire, la plupart des organisations, notamment les donateurs, de l'Europe de l'Ouest comme partout ailleurs, ont réalisé que pour être efficace et productif, il faut concentrer ses efforts dans des domaines spécialisés de travail et aussi dans les pays de concentration spécialisée. Parmi les 50 pays d'Afrique, nous concentrons principalement nos efforts dans dix pays de concentration. Les pays de concentration situés en Afrique australe sont l'Angola, le Mozambique et l'Afrique du Sud. Nous sommes disposés à envisager d'autres moyens et à contrôler la situation, mais nous concentrons davantage nos efforts sur l'exécution de politiques et de programmes. Il est tout simplement impossible d'être présent partout à la fois et d'être efficace. J'aimerais ajouter que cela veut autant pour l'ACDI que pour n'importe quel autre groupe.

[*Texte*]

The question of Canada's role in international policy, particularly vis-à-vis Africa has been a very, very interesting role. If you look at the main players in Africa, it is the French, the British, and the Canadians. Of course, to some extent during cold war times, it was a great deal the United States with Zaire and many other countries in the Horn. But that's changing. U.S. policy vis-à-vis Africa after the Cold War days is changing dramatically. So we see the key players are primarily France and then, a little bit, Britain.

Canada has been perceived, both by African populations and by their governments, with a great deal of credibility. If there is any place in any of the continents where Canada has that much credibility, it is Africa. This has been over a long period of time. We don't have the vested interests and the colonial experience. But it is also particularly because of southern Africa that Canada has gained a lot more credibility in recent years. They have been very consistent in their position on the regime in South Africa. That has brought it credibility within international fora, but particularly inside Africa and among black Africans a great deal.

Opposition within the Commonwealth and the Francophonie needs to go beyond. It has been extremely interesting in the last few months because it's rocking all over. When we travel across Africa, people talk about the Canadian position and what it is going to do with this now. You're talking about promoting democracy. How are you going to support the democratic forces in these countries? It's not enough just to talk about aid not going to a gross violator like Mobuto in Zaire, the question is how can aid be channelled in those contexts to democratic forces in those countries.

Take the case of Kenya, for example. We are not talking about it today, but maybe another time. There are forces struggling to put into place this multi-party form of... And there the populations participate more actively. Because of the great diversity that exists between the four or five regions in Africa, we need to seriously reflect on what kinds of approaches we would have. But I think opposition in the Francophonie and the Commonwealth could be backed up more now.

• 2105

In terms of the Canadian population, I think it will be really very difficult to sell Africa, because the context of Africa... Africa is seeping out of the international agenda anyway, all the agendas. It is only the misery and only the harsh reality of victims of gross violations and victims of devastation such as we've seen in the Ethiopian context that will shock people; and these will come recurringly. In the next few years we are going to see this. We are talking about

[*Traduction*]

En matière de politique internationale, particulièrement en ce qui concerne l'Afrique, le Canada a joué un rôle très très intéressant. Si vous regardez la liste des principaux intervenants en Afrique, vous y retrouvez les Français, les Britanniques et les Canadiens. Évidemment, dans une certaine mesure, au cours de la guerre froide, les États-Unis apportaient une aide substantielle au Zaïre et à d'autres pays de la Corne. Mais les temps changent. La politique adoptée par les États-Unis à l'égard de l'Afrique après la guerre froide change de façon spectaculaire. Donc, nous voyons que les principaux intervenants sont avant tout la France et ensuite, un peu, la Grande-Bretagne.

Le Canada a beaucoup de crédibilité auprès des populations africaines et de leurs administrations. S'il existe une place parmi tous les continents, c'est en Afrique que le Canada a le plus de crédibilité. C'est ainsi depuis longtemps. Nous n'avons pas de droits acquis en Afrique et nous n'y avons jamais colonisé de pays. Mais c'est particulièrement à cause de l'Afrique australe que le Canada a gagné le plus de crédibilité au cours des dernières années. Le Canada a maintenu sa position à l'égard du régime de l'Afrique du Sud. Cette prise de position a donné de la crédibilité au Canada dans les colloques internationaux, mais particulièrement en Afrique et auprès des Africains noirs.

L'opposition au sein du Commonwealth et de la francophonie doit aller plus loin. Cela a été extrêmement intéressant au cours des derniers mois, car on assiste à un bouleversement général. Lorsque nous voyageons en Afrique, les gens parlent de la position du Canada et de ce qu'ils vont faire à cet égard. Vous parlez d'encourager la démocratie. Comment allez-vous appuyer les forces démocratiques dans ces pays? Il ne suffit pas de parler de l'aide qu'on n'enverra pas à un grossier personnage comme Mobuto au Zaïre, il s'agit plutôt de savoir comment, dans ce contexte, canaliser l'aide envoyée aux forces démocratiques de ces pays.

Prenez le Kenya, par exemple. Nous n'en parlons pas aujourd'hui, mais peut-être en sera-t-il question une autre fois. Des forces y luttent pour mettre en place une forme de... multiparties... Et la participation des populations locales y est beaucoup plus active. En raison de la grande diversité qui existe entre les quatre ou cinq régions d'Afrique, il faut que nous réfléchissions sérieusement sur le genre d'approches qu'il nous faut adopter. Mais je pense qu'il faudrait maintenant appuyer davantage le mouvement d'opposition des pays de la francophonie et du Commonwealth.

En ce qui a trait à la population canadienne, j'estime qu'il serait réellement très difficile de lui vendre l'Afrique, car le contexte africain... L'Afrique est de toute manière éliminée de l'ordre du jour international, de tous les ordres du jour. Les gens seront secoués uniquement par la misère et par la dure réalité des victimes d'abus flagrants et de dévastations, tels que l'Éthiopie nous en a donné des exemples. Ces abus et ces dévastations se produiront à

[*Text*]

a few months from now. It's primarily these pictures and images that are going to shock people to the core of their being so they do something.

But the big challenge in Africa is not only humanitarian assistance and relief aid. That's easier to do, because people respond. The big challenge is how to avoid these kinds of crises. We've learned from them. We've had experiences.

So as for pictures or media. . .it won't sell that easily. If we as planners and policy-makers say we are not going to respond whenever a crisis comes and whenever our populations get all worked up because of the war and the devastation, then we must plan and put our money into some kind of investment that is going to grow there, however meagre it is.

I think that's the logic vis-à-vis Africa. Otherwise abandon it, and say so.

Mr. McCreath: What about letting your businesses move in, then? That puts in a stake.

Ms Almeida: The businesses. . .I don't know.

The Chairman: One of the questions in African strategy has been reliance on the private sector. But the conditions, to my way of experience, the naïvity of this being imposed. . . My concern about some of the international structure is very few businesses want to go into a situation that is so unstable politically or, now, so destabilized by drought or other situations. I think the type of incentive you have to put in for businesses would require some special incentive.

Mr. Harker: I am glad of the opportunity to speak, because I would hope what I said wasn't misunderstood.

I don't want to say I fear the oppressed will become the oppressors. I think I understand the way in which that point was made. I don't know if I buy into those who wax philosophical about, for example, how the Xhosa people in South Africa have a proverb saying a person only becomes a person through other people and they have an attachment to consensus which will prevent them being exploiters in the way they've been exploited. But I do know from my experience in Zambia, Zimbabwe, Tanzania, it's hard to see that those who suffered so much have used their independence in a sense to get back at those who were their oppressors. That does not seem to have happened, and hopefully it will not happen in South Africa.

Where I think many South African contacts I have are themselves worried is that if there is change. . .and yes, to the second part of your question, I would assert that change is irreversible; there is to be something markedly different four years from now, just as what is what is in place now is different from four years ago. Many black Africans and white South Africans share the view—and it's expressed very well by Frederick Van Zyl Slabbert, who used to lead their

[*Translation*]

intervalles réguliers. Au cours des prochaines années, c'est ce que nous allons voir. Nous parlerons maintenant d'une période de quelques mois. C'est principalement ces images qui vont bouleverser les gens au plus profond de leur être et vont les inciter à faire quelque chose.

Toutefois, le grand défi qui se pose à l'Afrique ne réside pas seulement dans l'aide humanitaire et les secours. Cette partie est la plus facile, car on peut compter sur la réaction des gens. Le grand défi consiste à déterminer comment éviter ces genres de crises. Nous avons appris grâce à elles. Nous avons acquis de l'expérience.

Ainsi, en ce qui a trait aux images ou aux médias. . . Le message ne passera pas facilement. Si nous, en tant que planificateurs et décideurs, déclarons que nous ne réagirons pas chaque fois qu'une crise survient et chaque fois que notre population s'émeut à cause de la guerre et des dévastations, nous devons alors planifier et investir notre argent afin qu'il puisse fructifier sur le terrain, si modeste soit la somme.

Je pense que c'est la logique qu'il faut adopter face à l'Afrique. Sans cela, mieux vaut abandonner, et le dire ouvertement.

M. McCreath: Pourquoi, alors, ne pas laisser nos entreprises investir là-bas? L'intérêt d'agir serait alors évident.

Mme Almeida: Les entreprises. . . je ne sais pas.

Le président: L'un des aspects de notre stratégie africaine a été de s'appuyer sur le secteur privé. Les conditions, selon mon expérience, la naiveté de ce type de solution. . . Ce qui me préoccupe à propos de certaines facettes de la structure internationale, c'est que très peu d'entreprises sont prêtes à s'engager dans une situation politiquement aussi instable ou, maintenant, aussi déstabilisée par la sécheresse ou par d'autres situations. Je pense qu'il faut une motivation spéciale pour faire bouger les entreprises.

M. Harker: Je suis heureux de la chance qui m'est offerte de parler, car j'espère que ce que j'ai dit n'a pas été mal compris.

Ce n'est pas mon intention d'affirmer que j'ai peur que les opprimés deviennent les oppresseurs. Je pense comprendre la manière dont ce point a été débattu. Je ne sais pas si j'accepte les considérations philosophiques voulant, par exemple, que les Xhosas de l'Afrique du Sud ont un proverbe disant qu'une personne ne devient vraiment une personne que grâce aux gens qu'elle côtoie, et qu'ils sont attachés au consensus d'une manière telle qu'ils ne pourront devenir des exploiteurs semblables à ceux qui les ont exploités. Toutefois, mon expérience en Zambie, au Zimbabwe et en Tanzanie m'enseignent qu'on ne saurait affirmer que ceux qui ont tant souffert ont utilisé leur indépendance pour se venger de leurs oppresseurs. Cette situation ne semble pas s'être produite, et j'espère qu'elle ne se produira pas en Afrique du Sud.

Un grand nombre de Sud-Africains avec qui j'ai communiqué sont eux-mêmes inquiets qu'en cas de changement. . . et oui, pour répondre à la deuxième partie de votre question, j'affirmerais que le changement est irréversible; dans quatre ans, la situation aura sensiblement changé, tout autant qu'elle a changé depuis les quatre dernières années. Un grand nombre d'Africains de race noire et de blancs d'Afrique du Sud partagent la même opinion—et

[*Texte*]

Democratic Party—that what the transition is moving to is a time when de Klerk and many middle-class black South Africans who don't want to see the explosion they fear on the part of the dispossessed, especially the young, will create a majority rule, but not really so democratic a state, as a way of dealing with the horrendous deprivation they face. Some people fear that what might be lost in the outcome of transition is less than full respect for democratic ways and individual human rights.

I'm not saying I fear that, but that's the context in which I would say I'd be concerned about the oppressed becoming oppressors. I hope the institutions I've dealt with, the unions, the churches, the rest, when they argue for transformation, are showing that they have the strength to resist that, and that eventually there will be a regime that respects human rights and democracy. I think that's essential.

• 2110

You asked about the donors conference, as did Mr. Hovdebo. I don't think we felt the west or the donor community can articulate a plan into which things are fitted, but such a conference serves a useful purpose. The report we prepared as a group of people from around the Commonwealth is exhaustive. It is based on many, many commissioned works from South Africa. Almost every university in the country was canvassed; every activist group was canvassed. Many of them came to Ottawa for discussions, as well as meeting with us in London. All the time we've said that this is a blueprint, it's an indicator, that they have to fill in their own blueprint.

What we mean by a donors conference is that they could come and show where their needs are, and the donors can see that responding to those needs will require that we're all aware of what they are and that nobody is acting in a vacuum. I think Canada is well placed to do that. I see it as part of what Peter McCreath has said about the perception of Canada. Canada has now been in the lead for a number of years in terms of where the Commonwealth has gone through sanctions to the kind of. . .constructive engagement has a terrible connotation, but that kind of dealing with South African activists that we're at now. That leadership I think is not in jeopardy, but if it's to be fulfilled it has to go beyond having managed through sanctions and it has to show a concern for human resource development in this post-apartheid South Africa. A donors conference is a way to crystallize that.

[*Traduction*]

Frederick Van Zyl Slabbert, qui était le leader de leur Parti démocrate—, soit que la transition aboutira à une situation où de Klerk et un grand nombre de Sud-Africains de race noire appartenant à la classe moyenne et qui souhaitent conjurer l'explosion qu'ils craignent de la part des démunis, spécialement des jeunes, vont créer le gouvernement par la majorité, mais non un État réellement démocratique, comme moyen de lutter contre la pauvreté horrible à laquelle ils font face. Certaines personnes craignent qu'à l'issue de la transition, les façons de faire démocratiques n'auront pas totalement cours et que les droits de la personne ne seront pas pleinement respectés.

Je ne dis pas que je crains cela, mais il s'agit du contexte qui pourrait alimenter mes craintes de voir les opprimés devenir les oppresseurs. J'espère que les institutions dont j'ai parlé—les syndicats, les églises et les autres—démontrent, lorsqu'elles exigent une transformation de la société, qu'elles sauront résister à cette tentation de l'oppression et qu'un régime respectant les droits de la personne et les règles de la démocratie sera ultérieurement établi. Je pense que cela est essentiel.

Tout comme M. Hovdebo, vous avez mentionné une conférence des pays donateurs. Je ne pense pas que les pays occidentaux ou l'ensemble des pays donateurs puissent élaborer un plan ordonné, mais une telle conférence remplirait une fonction utile. Le rapport que nous avons préparé avec nos collègues des pays du Commonwealth est exhaustif. Il se fonde sur de très nombreux travaux commandés sur l'Afrique du Sud. Pratiquement toutes les universités et groupes d'activistes du pays ont été consultés. Bon nombre se sont rendus à Ottawa pour des discussions et nous ont rencontrés à Londres. Nous avons toujours dit qu'il s'agissait d'un document provisoire, d'une ébauche, et qu'ils doivent préparer leur propre ébauche.

Une conférence des pays donateurs pourrait permettre aux pays ayant des besoins de préciser ceux-ci et aux pays donateurs de prendre conscience que personne n'agit en vase clos et qu'il leur faudra tous bien les connaître. Je pense que le Canada est bien placé pour remplir ce rôle. Cela s'inscrit dans ce que M. Peter McCreath a déclaré quant à la façon dont le Canada est perçu. Depuis un certain nombre d'années, notre pays fait maintenant figure de chef de file concernant autant les sanctions prises par le Commonwealth que le genre—je n'irai pas jusqu'à dire d'engagement constructif, parce que cela a une connotation terrible—mais ce genre de mesure que nous envisageons maintenant au sujet des activistes sud-africains. Je ne crois pas que ce leadership soit en péril, mais pour le maintenir, il faudra dépasser le stade des sanctions et se préoccuper du développement des ressources humaines dans cette nouvelle Afrique du Sud. Une conférence des pays donateurs constituerait une manière de crystalliser ce leadership.

[*Text*]

How Canada is perceived beyond that, I'm not sure. Clearly the EEC and the Lomé convention mean more to decision-makers in South Africa than does the Commonwealth. I might find that a bit regrettable, but they know where the mega-bucks of aid money might come from. In the past it was all guilt money; in the future they're hoping it's some other motivation. Nonetheless, they want it.

I think the fact that Canada is a middle power, a Commonwealth country, gives it a basis from which South Africans can deal with Canada as almost an equal in a sense. I think there would still be room for a lot of interactive leadership, but Canada shouldn't think, and I don't think it has done so far, that it can tell South Africa, white, black or whatever, how things should be. That kind of leadership there is no room for, but I think it has a lot of respect as an interlocutor, and we should perhaps build on that. Therefore I think South Africa should figure, at least through the transition—however long that will be—as part of Canada's aid policy.

When it comes to your question of should CIDA focus, I don't know what the answer to that might be. There are many things that appear to drive an aid policy, some of which some Canadians would like and others wouldn't. But one thing I've noticed is that more and more Canadians—reflecting on our multicultural diversity—are themselves starting to come together and wanting to play a part in the implementation of Canadian aid policy to that part of the world they know through either personal experience or their parents' stories. The more that grows in this country... You're going to have a devil of a job trying to persuade the Canadian public that we should pick out ten countries and deal with them exclusively.

I think if you have an aid policy that reflects our values, it may have to be more diffuse than the aid policy of some of the countries that are driven by clinical expertise or by commercial policy consideration. We may have to settle for a geographically diffuse policy. In those circumstances, maybe we should try to focus sectorally on some way of dealing with the human rights situation or those things that, again, appeal to our sense of values.

I think that's almost as far as I want to go. Walter mentioned the cost of dismantling apartheid. In a country that wants to see itself as more of a unitary state than it might be at the present time, there are 17 different departments of education, each trying to manage an educational policy. That might not seem scary to a people with all of our provinces and all of our school boards, but in South Africa it has been seen as a real handicap. To get rid of it all is a matter of cost, and yet money going into education is where things have to start happening. I agree that these costs are immense.

[*Translation*]

Hormis cette question, j'ignore exactement comment le Canada est perçu. Il est clair que la CEE et la Convention de Lomé sont plus importantes pour les décideurs sud-africains que ne l'est le Commonwealth. Je trouve cela peut-être un peu regrettable, mais ces gens savent d'où ils pourraient obtenir une aide financière substantielle. Dans le passé, tout l'argent était versé par sentiment de culpabilité, mais ces personnes espèrent qu'elles trouveront à l'avenir d'autres motivations. Néanmoins, ils veulent obtenir une aide.

Parce que notre pays constitue une puissance intermédiaire qui fait partie du Commonwealth, je pense que les Sud-Africains peuvent en un sens traiter avec nous d'égal à égal. Je crois que le Canada pourra toujours faire preuve d'énormément de leadership dans ses rapports avec ce pays, mais il ne devrait pas penser—et je ne pense pas qu'il l'a fait jusqu'à maintenant—qu'il peut dicter la ligne à suivre à l'Afrique du Sud, aux Blancs, aux Noirs ou à quiconque d'autres. Ce genre de leadership n'a pas sa place. Je pense toutefois que notre pays est très respecté en tant qu'interlocuteur et que nous devrions peut-être profiter de cet avantage. Je suis donc d'avis que l'Afrique du Sud devrait être visée—au moins pendant la période de transition, aussi longue soit-elle—par la politique d'aide étrangère du Canada.

Quant à savoir sur quels éléments l'ACDI devrait mettre l'accent, je ne sais trop quoi vous répondre. Une politique d'aide étrangère comporte de nombreux objectifs sur lesquels les Canadiens ne s'entendent pas toujours. J'ai remarqué que de plus en plus de Canadiens—ce qui témoigne de notre patrimoine multiculturel—forment des groupes afin de tenter d'influer sur la mise en oeuvre de la politique canadienne en matière d'aide étrangère dans la partie du globe qu'ils connaissent par expérience personnelle ou à la suite des histoires que leur ont racontées leurs parents. Plus cette tendance se manifestera, plus vous aurez de la difficulté à persuader le public canadien que nous devrions choisir dix pays et nous occuper exclusivement de ceux-ci.

Si nous optons pour une politique d'aide qui témoigne de nos valeurs, je pense qu'elle devra être un peu plus générale que les politiques de certains autres pays, qui sont fondées sur des considérations pratiques ou commerciales. Nous devrons peut-être opter pour une politique diffuse sur le plan géographique. Dans ces circonstances, nous devrions peut-être tenter de traiter surtout de la situation des droits de la personne ou d'autres éléments de ce genre qui font une fois de plus appel à nos valeurs.

Je pense que c'est tout ce que j'avais à dire. Walter a mentionné le coût du démantèlement de l'apartheid. Dans un pays qui souhaite se considérer comme un état davantage unitaire qu'il peut l'être actuellement, il existe 17 ministères de l'éducation différents qui cherchent tous à appliquer une politique dans ce domaine. Cette situation peut sembler ne pas être inquiétante pour des gens habitués à composer avec un grand nombre de provinces et de commissions scolaires, mais on a jugé qu'il s'agissait d'un réel handicap pour l'Afrique du Sud. Se débarrasser de tout cela coûte cher, et il faut pourtant commencer par l'argent consacré à l'éducation. J'admets que ces coûts sont énormes.

[*Texte*]

• 2115

The Chairman: Okay, John. The other John.

Mr. Van Mossel: I have four or five statements. One is on South Africa and its fragility and its role in the region. I think the analysis by the field staff of CUSO and our partners in the region is that South Africa is key to the region. If South Africa is able to establish itself as a democratic state in as full a sense as possible it will enable a turnaround in the region and give impetus to a whole new direction. It has been a region of immense conflict and it needs to change in the direction of building in a positive direction.

If South Africa doesn't turn around, it bodes extremely poorly for the whole of the region. In order for South Africa to turn around it seems that there are two or three really critical things that have to be done. One is building up from the base inside South Africa. I think all the Canadian NGOs which are working there know precisely who to work with and what their programs are.

Then there's dealing with the issue of violence. I think we heard Dr. Naudé say this afternoon that the South African government is still holding responsibility for that violence. Third, there's the transitional government that is required there as the key indicator of a change from the ways of the past.

These indicators are required for the ordinary people so that the past is not continuing under a new guise. I think there is no faith or trust in that. There has to be some kind of a sea change.

South Africa is still continuing its covert aid to the RENAMO rebels in Mozambique. If you talk about getting the food aid in, some more documentation can perhaps be done. The South African government, however, is a master of hiding its covert aid through layers and layers of front organizations. It's almost getting boring but there is yet another revelation every two weeks about another way that the South African government is bringing about internal violence and some regional violence. They've privatized it, if you like, in many respects.

Second, on the general situation in eastern Europe and the competing interest that has for Canadians, I think Canada should not ascribe to a policy of what might be called global apartheid where we just say that's it's too bad for those people there. I think that would be perhaps the worst kind of policy that we could have. I know that there are lots of lobby groups for eastern Europe. Of course, that's where most of the Canadian settlement came from, as we all know.

Let's not forget that in terms of Canadian aid and its total relationship with Africa, there is still a net flow of money from Africa to Canada. There are the people who do all the economic analyses whether we agree with all of their

[*Traduction*]

Le président: D'accord, John, l'autre John.

M. Van Mossel: J'ai quatre ou cinq points à soulever. L'un concerne l'Afrique du Sud et sa fragilité et son rôle au sein de la région. Je pense que le personnel du CUSO sur le terrain ainsi que nos partenaires dans la région sont d'avis que l'Afrique du Sud représente la clé de voûte de la région. Si l'Afrique du Sud est capable de se transformer en un État véritablement démocratique, elle rendra possible un revirement de la situation dans la région et inspirera une orientation entièrement nouvelle. Cette région a été le théâtre de multiples conflits et elle doit s'orienter dans une nouvelle direction, positive.

Si l'Afrique du Sud ne fait pas volte-face, cela est de mauvais augure pour l'ensemble de la région. Et pour que l'Afrique du Sud s'engage sur une nouvelle voie, il semble que deux ou trois mesures vraiment critiques s'imposent. L'une consiste à construire à partir de la base à l'intérieur du pays. Je pense que toutes les ONG canadiennes qui oeuvrent sur place savent exactement avec qui travailler et quels sont les programmes pertinents.

Puis, il y a la question de la violence. Je pense que nous avons entendu M. Naudé nous dire cet après-midi que le gouvernement sud-africain demeure responsable de cette violence. Troisièmement, il faut mettre sur pied un gouvernement de transition qui constituera l'un des principaux indicateurs du changement par rapport aux méthodes du passé.

Pour les gens ordinaires, ces indicateurs sont nécessaires pour démontrer que le passé n'est pas en train de se perpétuer sous un nouveau masque. Je pense qu'on ne peut leurrer les gens à ce chapitre. La transformation doit être fondamentale.

L'Afrique du Sud continue de soutenir les rebelles de la RENAMO, au Mozambique, par des moyens détournés. S'il est question de fournir de l'aide alimentaire, on devrait peut-être se renseigner davantage. Toutefois, le gouvernement de l'Afrique du Sud est passé maître dans l'art de camoufler son aide derrière de multiples paravents d'organisations. Cela devient presque ennuyeux, mais tous les 15 jours, on apprend que le gouvernement sud-africain a trouvé un nouveau moyen de susciter la violence interne et certains actes de violence à l'échelle régionale. À bien des égards, ils ont privatisé le processus, si je puis dire.

Deuxièmement, en ce qui concerne la situation générale en Europe de l'Est et l'intérêt divergent de cette situation pour les Canadiens, je pense que nous ne devrions pas adopter une politique qui se ramènerait en quelque sorte à un apartheid mondial et qui nous ferait dire simplement: tant pis pour ces gens. Je pense que ce serait sans doute là la pire des politiques. Je sais qu'il existe de nombreux groupes de pression en faveur de l'Europe de l'Est. Bien entendu, comme nous le savons tous, c'est le lieu d'origine d'un très grand nombre de Canadiens.

En ce qui a trait à l'aide canadienne à l'Afrique, on ne doit pas oublier que, globalement, il existe encore un afflux net d'argent au Canada en provenance de l'Afrique. Il y a des gens qui effectuent toutes les analyses économiques, que

[*Text*]

views. There's Barbara George and the people who look at the debt issue and the aid that goes to the Third World in general and the money that comes back. Look at the trained people and the return on investment. The repayment of debt is a net flow by a factor of at least four or five to the west. We're still making a lot of money off the Third World, if you want to look at it that way.

In terms of keeping the Canadian population on board, I think there have been some very effective programs that the NGOs have launched for public education and development education. Currently, the way in which we in CUSO and other NGOs are handling it is to have what we call programs that clearly link Canadians in one region of Canada to our programs. We don't use the twinning model per se, but we have what we call inter-regional programs. So our work in the Maritimes or in Atlantic Canada is linked with the work in the Caribbean. We have a lot of exchanges through many different parts of the Atlantic. Our work in Saskatchewan is clearly linked with southern Africa, through agricultural sectors, co-ops, libraries, educational institutions, etc.

• 2120

So we clearly link that. We don't any longer call it development education, but in terms of the recruitment CUSO does of personnel, as well as the advocacy work and research work about what the issues are and what people can do, we try to work in that way.

CIDA has cut back on its support for public participation programs, which perhaps it shouldn't have done. CIDA has tried to do more of it on its own; perhaps it shouldn't do that.

Those are the main comments I would make. I think the southern Africa framework of CIDA is not as focused as it should be. I wouldn't focus it by country, but rather would narrow down the area of intended impact.

The Chairman: On behalf of the committee, I thank you very much for your patience. We invited you to come until 9 p.m., but we were a bit late in coming. We thank you for extending your stay.

It's been helpful for us to share these. We're in the process of trying to pull a lot of testimony that we've had from a number of people together to see what lines are there and how we can help to encourage public support for an area we clearly believe is one that Canada has led in and will want to continue to lead in. So we're grateful for your input. If further thoughts come to you, then send them to us, because we'd like to have that as we move in the next few weeks to trying to put thoughts to paper.

[*Translation*]

nous soyons d'accord ou non avec leurs points de vue. Il y a Barbara George et les gens qui se penchent sur la question de la dette et sur la quantité d'aide qui est consentie au tiers monde en général et sur l'argent qui nous revient. Tournons-nous vers les gens qui ont une formation et examinons leur rendement sur l'investissement. Le remboursement de la dette constitue pour l'Ouest une rentrée nette de fonds dont le facteur de multiplication est d'au moins quatre ou cinq. Si nous envisageons la situation sous cet angle, nous devons constater que nous faisons encore beaucoup d'argent avec le tiers monde.

Pour ce qui est de la participation de la population canadienne, je pense que les ONG ont mis en oeuvre certains programmes très efficaces de sensibilisation du public et d'éducation au développement. À l'heure actuelle, nous, du CUSO, ainsi que d'autres ONG réalisons des programmes qui établissent clairement des liens entre les Canadiens d'une région et les régions bénéficiaires. Nous n'avons pas de modèle de jumelage comme tel, mais nous utilisons ce que nous appelons des programmes interrégionaux. Par exemple, notre travail dans les Maritimes ou dans le Canada atlantique est lié au travail dans les Antilles. Nous réalisons beaucoup d'échanges en de nombreux endroits de l'Atlantique. Notre travail en Saskatchewan est nettement lié à l'Afrique australe, pour ce qui concerne notamment l'agriculture, les coopératives, les bibliothèques, les établissements d'enseignement, etc.

Nous établissons donc des liens clairs et nets. Nous ne disons plus qu'il s'agit d'éducation au développement, mais, en ce qui touche le recrutement de personnel ainsi que le travail de sensibilisation et de recherche sur la nature des enjeux et sur ce que les gens peuvent faire, nous essayons de travailler dans cette optique.

L'ACDI a réduit son appui à l'égard des programmes de participation du public, une mesure qui est peut-être contre-indiquée. L'ACDI a décidé d'assumer elle-même une plus grande partie de cette responsabilité, mais elle devrait peut-être revenir sur sa décision.

Ce sont là mes principaux commentaires. Je pense que le cadre de l'aide de l'ACDI en faveur de l'Afrique australe n'est pas conçu comme il le devrait. Je ne canaliserais pas les efforts par pays, mais plutôt en fonction de la région où je veux produire un impact.

Le président: Au nom du comité, je vous remercie beaucoup de votre patience. Nous vous avons invités à venir jusqu'à 21 heures, mais nous sommes arrivés un peu en retard. Nous vous remercions d'avoir prolongé votre présence.

Il a été utile pour nous de partager ces idées. Nous sommes en train d'essayer de synthétiser un grand nombre de témoignages afin de dégager des grandes lignes et de déterminer comment nous pouvons contribuer à stimuler l'appui du public pour un secteur où, à notre avis, le Canada a joué un rôle de chef de file et voudra continuer de le faire. Merci beaucoup, donc, pour votre contribution. Si d'autres commentaires vous viennent à l'esprit, faites-les nous parvenir, car nous allons essayer au cours des prochaines semaines de coucher nos idées sur papier.

[*Texte*]

With that, I declare the meeting adjourned.

[*Traduction*]

Cela dit, la séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

Individual:

Beyers Naudé, Leader in the anti-apartheid movement.

From the South African Legal Defense Fund:

Ntobeko Maqubela, National Director.

From the International Centre for Human Rights and Democratic Development:

Iris Almeida, Head, Africa and Asia Programmes.

From the International Labour Office:

John Harker, Director.

From CUSO:

John van Mossel, Program Development Officer.

TÉMOINS

À titre individuel:

Beyers Naudé, chef dans le mouvement anti-apartheid.

Du Fonds de défense juridique de l'Afrique du Sud:

Ntobeko Maqubela, directeur national.

Du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique:

Iris Almeida, présidente, Programmes d'Asie et d'Afrique.

Du Bureau international du travail:

John Harker, directeur.

De CUSO:

John van Mossel, agent de développement de programmes.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

FAI
XC11
E99

Government
Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 22

Monday, May 4, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 22

Le lundi 4 mai 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in Sri Lanka

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la situation au Sri Lanka

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MAY 4, 1992
(31)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:41 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Girve Fretz, Beryl Gaffney, Peter McCreath, Walter McLean and Svend Robinson.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

Witnesses: From the Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka: Marion Botsford Fraser, Canadian Centre of International PEN; Dr. Stephen Toope, Faculty of Law, McGill University; Robin Gibson, Anglican Church of Canada.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Sub-Committee commenced consideration of conditions in Sri Lanka.

The witnesses made statements and answered questions.

By unanimous consent, it was agreed,—That the report "The Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka", January 1992, be appended to this days Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "DEVE-12"*.)

At 5:13 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 4 MAI 1992
(31)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 15 h 41, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Girve Fretz, Beryl Gaffney, Peter McCreath, Walter McLean et Svend Robinson.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: De la Mission canadienne des droits de la personne au Sri Lanka: Marion Botsford Fraser, Canadian Centre of International PEN; D[r] Stephen Toope, Faculté de droit, Université McGill; Robin Gibson, Église anglicane du Canada.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité entreprend d'examiner la situation du Sri Lanka.

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

Du consentement unanime, il est convenu,—Que le rapport de «La Mission canadienne des droits de la personne au Sri Lanka», janvier 1992, figure en annexe aux Procès-verbaux et témoignages d'aujourd'hui (*voir Appendice «DEVE-12»*).

À 17 h 13, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Monday, May 4, 1992

• 1541

The Chairman: I will now call the committee into session.

We had agreed that we would have two sessions on the human rights situation in Sri Lanka. Following the visit of the mission, we had agreed that we would hear from those who were part of the mission and we're happy that at least two of the members from Parliament who were part of the mission are here today, as well as others, and we'll ask them to speak to us in a moment.

Second, we agreed we would talk with our officials and we're now negotiating a date to do that, to get an update from the department on events as they see them happening there and from related UN and other activities.

I understand that Dr. Stephen Toope has an opening statement. I wonder if you could maybe say a word of introduction, rather than my doing that. You might like to say a word before you start about the delegation, who is here for us and for the record. Then we'll go on with that statement.

Mr. Robin Gibson (Anglican Church of Canada, Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka): I'd like to make a brief introduction to the mission, followed by a statement by Dr. Stephen Toope. That will be followed by some comments by Marion Botsford Fraser. I will make some additional comments in conclusion. We expect that those comments will not take more than 20 minutes, which would leave the remainder of the time for questions.

The Chairman: That would be very helpful. We would like to try to conclude as close to 5 p.m. as we can tonight. We want to welcome you all and we've been following the issue, but this will allow us to focus today and probably next week on the situation.

Mr. Gibson: On the Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka, the initiative for the mission arose out of a concern expressed by colleagues in development organizations and human rights organizations in Sri Lanka that the situation in Sri Lanka was serious and that it appeared that the international community was not adequately addressing the concerns it was experiencing in Sri Lanka. We agreed from this end that we would try to pull together a team of people, Canadians, to represent the Canadian public and to go to Sri Lanka and make an assessment on the situation of human rights and report back with a view of helping Canadians understand the situation there, and also make some recommendations about the constructive role that the Canadian government might play and the constructive role that Canadian NGO's might play in promoting peace and justice in Sri Lanka.

That was the purpose of the mission, and I was the person who organized the Canadian end of the mission. The team consisted of eight people. Three are members of this committee and members of Parliament: Beryl Gaffney, Svend

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le lundi 4 mai 1992

Le président: La séance est ouverte.

Nous étions convenus de tenir deux séances sur la situation des droits de la personne au Sri Lanka. Suite à la visite de la mission, nous avons décidé d'entendre les témoignages des membres de cette mission, et nous sommes heureux qu'au moins deux députés ayant fait le voyage soient présents aujourd'hui, ainsi que d'autres, et nous allons leur passer la parole dans un instant.

Deuxièmement, nous étions convenus de rencontrer les fonctionnaires du ministère, et nous sommes en train de négocier une date à cet effet, afin de nous informer sur ce qui se passe dans ce pays, ainsi que des activités des Nations Unies et d'autres organismes.

Je crois que M. Stephen Toope a une déclaration liminaire à nous présenter. Je vous invite à dire quelques mots d'introduction, au lieu que ce soit moi qui le fasse, et à présenter les personnes qui vous accompagnent. Ensuite, nous passerons à votre déclaration.

M. Robin Gibson (Église anglicane du Canada, Mission canadienne des droits de la personne au Sri Lanka): D'abord, je vais présenter brièvement la mission; ensuite, M. Stephen Toope fera sa déclaration, puis M^me^ Marion Botsford Fraser fera quelques observations. Enfin, je conclurai par quelques commentaires. Notre témoignage ne durera pas plus de 20 minutes, et nous consacrerons le reste du temps aux questions.

Le président: Parfait. Dans la mesure du possible, nous essaierons de terminer vers 17 heures. Bienvenue à tous. Nous suivons l'évolution de la situation au Sri Lanka, mais cet exercice va nous permettre de nous y attarder plus en détails aujourd'hui et, probablement, la semaine prochaine.

M. Gibson: La Mission canadienne des droits de la personne au Sri Lanka a été lancée suite aux préoccupations exprimées par nos collègues des organismes de développement et de défense des droits de la personne oeuvrant dans ce pays. En effet, la situation au Sri Lanka était grave, et il semblait que la communauté internationale ne réagissait pas adéquatement aux problèmes qui s'y posaient. Au Canada, nous nous sommes entendus pour réunir une équipe de Canadiens qui devaient se rendre au Sri Lanka afin d'y évaluer la situation des droits de la personne et d'en rendre compte par la suite, de sorte à aider les Canadiens à comprendre la situation là-bas; l'équipe devait également formuler des recommandations sur le rôle constructif que le gouvernement canadien et les ONG canadiennes pourraient jouer afin de promouvoir la paix et la justice au Sri Lanka.

Tel était l'objet de la mission, et j'étais la personne chargée d'organiser le volet canadien. Il s'agissait d'une équipe composée de huit membres, dont trois députés membres de ce comité (Beryl Gaffney, Svend Robinson et

[*Texte*]

Robinson, and Peter McCreath. The team also included Dr. Lois Wilson, who was designated as our team leader, Marion Botsford Fraser, Pierre Duquette, Stephen Toope, and Ken Kuhn from the Evangelical Lutheran Church in Winnipeg.

• 1545

We spent eight days in Sri Lanka and at the end of that period produced a report, which I think was distributed to each of you. The findings of our time there are included in that report. The report concludes with some 43 recommendations directed at a number of places, including the Government of Sri Lanka, External Affairs officials, and CIDA officials.

With that introduction, I'll let Stephen make his remarks.

Professor Stephen Toope (Faculty of Law, McGill University, Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka): I'd like to thank the chair and the members of the committee for inviting us and giving us the opportunity to share some of the findings arising from the meetings we had in Sri Lanka.

The members of the Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka discovered that the people of Sri Lanka continue to suffer serious abuses of their most fundamental human rights at the hands of government security forces and armed opposition groups. Although I think it is true that the level of violence in Sri Lanka has decreased over the last year, making Sri Lanka a less newsworthy site of conflict, by any objective measure the human suffering is still appalling. The Sri Lankan people live today, as they have for over 15 years, under the constant threat of extra-judicial killing, disappearance, torture, and arbitrary arrest and detention. The fundamental freedoms of expression and association are severely curtailed. Most worrisome, perhaps, is the pervasive fear, which seems to have immobilized large segments of the population and which makes a negotiated settlement difficult to achieve.

The Canadian mission was presented with reliable evidence that the security forces, and allied paramilitary groups such as the PLOTE and the EPDP, continue to engage in widespread human rights abuses such as large-scale extra-judicial killings and disappeareances. On this score, the findings of our group were completely in accord with the Amnesty International report of September 11, 1991.

I personally met with a group of relatives of the disappeared, a collective representing hundreds of parents, spouses, and siblings of people—mostly young men—who have disappeared since the mid-1980s. Their cases are well documented, and I was forcefully struck by the integrity of those with whom I met. A number of these people had lost relatives within the last few months, and it is important to underline that we are not confronting a historical problem but a current tragedy. I was also presented with evidence of the discovery of a large number of bodies of young men on Mandaitivu Island in early January 1992. These youths had apparently been in detention under the control of the army.

[*Traduction*]

Peter McCreath), Lois Wilson, qui a été désigné chef d'équipe, Marion Botsford Fraser, Pierre Duquette, Stephen Toope et Ken Kuhn de l'Evangelical Lutheran Church de Winnipeg.

Nous avons passé huit jours au Sri Lanka et, à la fin de cette période, nous avons produit un rapport qui vous a été probablement distribué et qui contient les résultats de notre mission. À la fin de ce rapport, nous avons formulé quelque 43 recommandations adressées à différents organes et particuliers, notamment au gouvernement du Sri Lanka, aux fonctionnaires des Affaires extérieures et aux dirigeants de l'ACDI.

Cela dit, je passe la parole à Stephen.

M. Stephen Toope (professeur, Faculté de droit, Université McGill, Mission canadienne des droits de la personne au Sri Lanka): Je remercie le président et les membres du comité de nous donner cette occasion de leur faire part de certaines des informations que nous avons recueillies au cours de notre mission au Sri Lanka.

Les membres de la Mission canadienne des droits de la personne au Sri Lanka ont découvert que la population de ce pays continue d'être victime de violations graves de leurs droits les plus fondamentaux, par les forces de sécurité du gouvernement et des groupes d'opposition armés. S'il est vrai que le degré de violence a diminué dans ce pays au cours de la dernière année, ce qui fait du Sri Lanka un lieu de conflit moins intéressant pour la presse, objectivement, la souffrance humaine y est encore effroyable. Aujourd'hui comme au cours des 15 dernières années, le peuple Sri Lankais vit sous la menace constante des homicides extrajudiciaires, des disparitions, de la torture, des arrestations et de la détention arbitraires. Les libertés fondamentales d'expression et d'association sont considérablement limitées. Le plus préoccupant, c'est sans doute le climat de peur qui semble avoir immobilisé d'importants segments de la population et qui rend un règlement négocié difficile à atteindre.

La mission canadienne a appris de sources bien informées que les forces de sécurité et les groupes paramilitaires alliés, tels que le PLOTE et l'EPDP, continuent en enfreindre gravement les droits de la personne sous la forme d'exécutions sommaires et de disparitions à grande échelle. À cet égard, les résultats de notre mission concordent en tous points avec le rapport d'Amnistie internationale publié le 11 septembre 1991.

J'ai personnellement rencontré un groupe de parents de disparus, un collectif représentant des centaines de parents, de conjoints et de frères et soeurs de personnes—des hommes jeunes pour la plupart—ayant disparu depuis le milieu des années 80. Leurs cas sont solidement documentés, et j'ai été très impressionné par l'intégrité des gens que j'ai rencontrés. Un certain nombre d'entre eux avaient perdu des parents au cours des derniers mois... il est important ici de souligner qu'il ne s'agit pas d'un problème du passé, mais bien d'une tragédie actuelle. J'ai aussi reçu la preuve de la découverte d'un grand nombre de corps de jeunes hommes dans l'Île de Mandaitivu au début de janvier 1992. Apparemment, ces jeunes avaient été détenus par l'armée.

[*Text*]

It is well known that the Government of Sri Lanka has created myriad task forces to investigate these problems. None of these instruments appears to be adequate to the task. For example, the mandate of the Presidential Commission of Inquiry into the Involuntary Removal of Persons is limited to complaints of removals after January 11, 1991. As many hundreds or thousands of disappearances date from the period of the suppression of the JVP in the late 1980s, this limitation upon the mandate of the commission calls into question the commitment of the Government of Sri Lanka to unmask the truth.

It may also raise the questions of whether the government is in full control of the security forces and whether the threat of a full investigation would lead to disruptions within the armed services. This possibility was raised privately by a number of mid-level government representatives at informal meetings. This fear may also serve as an explanation for the Indemnity (Amendment) Act, which has shielded public servants from prosecution for alleged human rights violations committed before December 17, 1988.

However, many human rights abuses cannot be blamed on the government's inability adequately to control the security forces. The emergency regulations and the Prevention of Terrorism Act itself, both promulgated by the government, allow for detention of suspects without trial for periods of up to 18 months. In practice, we were told by government sources—and I underline that—that detention without any appearance before a magistrate may last for up to three years. Any government minister may sign a detention order under section 9 of the Prevention of Terrorism Act, which means there is almost no centralized control over the number or length of detentions. Moreover, many people are detained in "unofficial" detention centres, where the Human Rights Task Force, another government body, cannot visit. Such people are at serious risk of abuse or disappearance.

• 1550

It is also important to re-emphasize that human rights abuses are not all committed by one side to the ethnic conflict that has ravaged this beautiful country. The Canadian team was presented with reliable evidence that the LTTE has also abused the rights of people living within its areas of control. The most notable abuses have taken the form of attacks by LTTE forces upon the Muslim minority in the north and east of Sri Lanka. The destruction of the village of Lahugalla and the attack on worshippers in the mosque at Kattenkudy are notorious examples. But Sinhalese villages, such as Ethimale, have also been the subject of brutal assaults, all in the name of ethnic purity or revenge. The LTTE also maintains secret detention centres, which are subject to no external monitoring.

[*Translation*]

On sait très bien que le gouvernement du Sri Lanka a créé une myriade de groupes de travail pour enquêter sur ces problèmes. Aucun de ces groupes ne semble être à la hauteur de la tâche. Par exemple, le mandat de la Commission présidentielle d'enquête sur l'enlèvement involontaire de personnes se limite aux plaintes déposées après le 11 janvier 1991. Or, des centaines de milliers de disparitions ont eu lieu après l'interdiction du JVP, à la fin des années 1980. Compte tenu de cette limitation du mandat de la commission, on peut se demander si le gouvernement du Sri Lanka veut vraiment que l'on connaisse la vérité.

On peut également se demander si le gouvernement contrôle entièrement les forces de sécurité, et si la menace d'une enquête en bonne et due forme ne risquerait pas d'entraîner des troubles au sein des Forces armées. Au cours de rencontres officieuses, certains cadres moyens de l'administration ont évoqué cette possibilité en privé. C'est sans doute à cause de cette peur que l'on a adopté la Indemnity Amendment Act, qui a protégé les fonctionnaires des poursuites judiciaires pour les actes de violation des droits de la personne commis avant le 17 décembre 1988.

Toutefois, bon nombre de cas de violation des droits de la personne ne découlent pas de l'incapacité du gouvernement de contrôler adéquatement les forces de sécurité. Les mesures d'exception et même la Loi sur la prévention du terrorisme, promulguées par le gouvernement, permettent de détenir des suspects sans jugement pour des durées pouvant atteindre 18 mois. En réalité, des sources gouvernementales—et j'insiste là-dessus—nous ont appris que la durée de détention sans comparution devant un magistrat peut atteindre trois ans. En vertu de l'article 9 de la Loi sur la prévention du terrorisme, un ministre peut signer une ordonnance de détention, ce qui signifie qu'il n'existe pratiquement aucun contrôle centralisé du nombre ou de la durée des détentions. Qui plus est, bien des gens sont détenus dans des centres de détention «officieux», auxquels le groupe de travail sur les droits de la personne, un autre organisme gouvernemental, n'a pas accès. Ces personnes sont gravement exposées aux abus et aux disparitions.

Une fois de plus, il est important de souligner que les infractions aux droits de la personne ne sont pas toutes commises par l'une des parties au conflit ethnique qui a ravagé ce beau pays. L'équipe canadienne a également appris de sources sûres que le LTTE a aussi violé les droits des personnes vivant dans les régions qu'il contrôle. Les cas les plus graves sont les attaques conduites par les forces du LTTE contre la minorité musulmane dans le nord et dans l'est du pays. La destruction du village de Lahugalla et l'attaque contre les fidèles dans la mosquée de Kattenkudy en sont des exemples frappants. Mais les villages cinghalais, comme Ethimale, ont également été victimes d'attaques brutales, toutes effectuées au nom de la pureté ethnique ou par vengeance. Le LTTE entretient également des centres de détention secrets, qui ne sont assujettis à aucun contrôle extérieur.

[*Texte*]

This situation is fraught with grave danger for people secretly detained. The LTTE has never produced a comprehensive list of the people it is holding in detention. So families of people who have disappeared continue to live in hope and fear.

The meeting that troubled me most during our visit to Sri Lanka was a session held at Peredeniya University, outside of Kandy. The leader of our mission, Lois Wilson, and I met with over 40 academics and community activists. We asked them what they were doing to foster dialogue, to resist the oppression so manifest in their country. Their response was muted and tentative. At first we thought their reticence was due to the public nature of the event. After many private discussions, however, we discovered people, even educated and influential people, are at a loss. They see no political will to reach a negotiated settlement. They have few ideas to offer. Similarly, the parliamentary opposition seems to be devoid of statesmanship and without creativity. There is, in other words, a terrible vacuum of responsible voices with useful ideas.

In this situation, I suggest the Canadian government continues to have an important role to play. Time and again we were told only significant and sustained international pressure will bring the relevant players to the bargaining table. Canada has shown some measure of leadership in creating that international pressure. The high commission in Sri Lanka appears to have demonstrated some creativity in supporting those few key people who do occupy the middle ground. These activities, however, must be continued and expanded.

Given the disappointing results of the Paris Aid Group meetings, in which huge pledges to Sri Lanka were made by a number of states, notably Japan, I would strongly urge the Canadian government to redouble its efforts to keep Sri Lanka on the world agenda, including the agendas of the international financial institutions. In addition, Canada should work hard to develop a common front of like-minded states so the pressure exerted upon all sides in the ethnic conflict becomes broader and more persuasive. Finally, Canada must continue to seek out moderate people and groups within Sri Lanka and to support their work with encouragement and tangible resources.

The Chairman: We appreciate that, Dr. Toope.

Ms Marion Botsford Fraser (Canadian Centre for International PEN, Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka): Thank you again for inviting us here today. It's a pleasure to be able to speak to you.

Listening to Stephen, I would say a lot of the things I was going to say, Stephen has already said. So I will try to suggest some different things. He has certainly covered a lot of the main points we as a delegation and as individuals felt.

As parliamentarians, you perhaps would be interested in the fact that every month the Sri Lankan Parliament renews its state of emergency. This has become almost a pro forma act performed by the Parliament. This has been going on for

[*Traduction*]

Cette situation est éminemment dangereuse pour les personnes détenues en secret. Le LTTE n'a jamais produit de liste exhaustive de ses prisonniers. Par conséquent, les familles des disparus continuent à vivre dans l'espoir et dans la peur.

Pendant notre visite au Sri Lanka, la réunion qui m'a le plus troublé a été celle qui s'est déroulée à la Peredeniya University, près de Kandy. Notre chef de mission, M^me^ Lois Wilson, et moi-même avons rencontré plus de 40 professeurs et militants communautaires. Nous leur avons demandé ce qu'ils faisaient pour promouvoir le dialogue et résister à l'oppression si manifeste dans leur pays. Leur réponse a été voilée et évasive. Dans un premier temps, nous avons pensé que leur réticence était due au caractère public de l'événement. Cependant, après bien des discussions en privé, nous avons découvert que les gens, même instruits et influents, sont perplexes. Pour eux, il n'y a aucune volonté politique d'en arriver à un règlement négocié. Ils ont peu de solutions à proposer. De même, l'opposition parlementaire semble manquer d'initiative et de créativité. Autrement dit, il y a un manque terrible de voix responsables et d'idées utiles.

Cela étant, je propose que le gouvernement canadien continue à jouer un rôle important. À maintes reprises, on nous a dit que seule une pression internationale forte et soutenue pouvait amener les principaux acteurs à la table des négociations. Dans une certaine mesure, le Canada a pris les devants en créant cette pression. Son ambassade au Sri Lanka semble avoir fait preuve d'une certaine créativité en appuyant les quelques modérés qui ont un certain poids. Toutefois, il faut poursuivre et renforcer ces activités.

À cause des résultats décevants des travaux du Groupe de Paris, au cours desquels un certain nombre de pays—surtout le Japon—avaient fait des promesses énormes au Sri Lanka, j'exhorte le gouvernement canadien à redoubler d'effort pour continuer à attirer l'attention de la communauté et des institutions financières internationales sur la situation du Sri Lanka. En outre, le Canada ne doit ménager aucun effort pour constituer un fonds commun de pays partageant la même préoccupation afin d'intensifier les pressions sur toutes les parties au conflit ethnique. Enfin, le Canada doit continuer à rechercher des personnes et des groupes modérés au Sri Lanka et à appuyer leur travail en les encourageant et en leur offrant des ressources suffisantes.

Le président: Je vous remercie, monsieur Toope.

Mme Marion Botsford Fraser (Canadian Centre of International PEN, Mission canadienne des droits de la personne au Sri Lanka): Merci encore de nous avoir invités ici aujourd'hui. C'est un plaisir que de vous présenter notre témoignage.

Stephen a déjà abordé bien des questions dont je voulais parler. Je vais donc essayer de parler d'autre chose. Il a fait le tour des principales questions qui nous ont intéressés en tant que délégation et que particuliers.

En votre qualité de députés, vous serez probablement intéressés de savoir que chaque mois, le parlement sri lankais reconduit l'état d'urgence. Depuis près de deux ans, c'est devenu pratiquement une routine. Au Sri Lanka, c'est une

[*Text*]

almost two years. It has been a condition of life in Sri Lanka since the time when hostilities between the government forces and the LTTE suddenly escalated again. In fact, Sri Lanka has been in a state of civil war since 1983. Ethnic conflict has been more or less an element in Sri Lankan daily life, almost since independence, and certainly for the past 40 years, since the early 1950s.

• 1555

I don't think these are the kinds of historical contexts that we should ignore. I think the main problem with Sri Lanka is that it has become an ignored issue; it is not something that has captured world attention recently. We seem to be able to accept the fact that human rights abuses and civil war can become a fact of daily life for citizens of this world. I think it's time for Canada to become much more alert to these kinds of situations, not merely to pay attention to the situations they see and hear about daily in the press but to recognize the significance of ongoing hostilities and war in countries like Sri Lanka.

Basically, I think our report speaks for itself. Robin mentioned that there are 43 recommendations. Looking at these recommendations today, having made them in January, I would say that almost all of those recommendations are still a matter of some urgency and are points that we would stand behind.

People are still dying in Sri Lanka; they're disappearing on a daily basis. There are massacres that are instigated by both sides and there are flagrant human rights abuses, as Dr. Toope has indicated. There are all of these situations, which are very difficult to understand when you go as visitors, and when you come away you can scarcely believe you've experienced them. There's this whole situation of official detention camps and unofficial detention camps. There are official refugee numbers and there are unofficial refugee numbers. There is always this kind of discrepancy between what is said and what is actually happening. Approximately 10% of the population of Sri Lanka is considered at the moment to be internal refugees. Of those, a quarter million are in camps, and again, that's an official number.

I am just going to address briefly the question of refugees. This was submitted by Pierre Duquette. I can give you copies of his report. He was not able to be here. There are three points we would make on the subject of refugees, which is a subject that should concern Canada as we do receive a large number. There are 50,000 refugees, I believe, in Canada from Sri Lanka at the moment, and most of those would be Tamils. There are 1.5 million refugees in Sri Lanka and 250,000 of those are in camps. There are half a million refugees outside of Sri Lanka. The question of whether or not refugees should be returned to Sri Lanka is an important issue for Canada to be considering. Reliable sources that we spoke to while we were there said that under no circumstances should refugees be returned to Sri Lanka. If they are asking for refugee status, then it should be determined that it is not appropriate for them to be returned to Sri Lanka under any conditions. The witnesses we spoke to were absolutely categorical on this subject—that it was simply not safe for them to return to any part of the country.

[*Translation*]

réalité quotidienne depuis que les hostilités entre les forces gouvernementales et le LTTE ont subitement connu une nouvelle escalade. En effet, le Sri Lanka est en guerre civile depuis 1983. Dans ce pays, le conflit ethnique est une réalité quotidienne, pratiquement depuis l'indépendance, et certainement au cours des 40 dernières années, c'est-à-dire depuis le début des années 1950.

Il ne faut pas oublier ce contexte historique. Le principal problème, c'est justement qu'on l'a oublié; ces derniers temps, la Communauté internationale ne s'y intéresse pas. Nous semblons accepter le fait que la violation des droits de la personne et la guerre civile puissent devenir un élément de la vie quotidienne pour des citoyens de ce monde. Je pense qu'il est temps que le Canada soit beaucoup plus conscient de ce genre de situation, non seulement en s'intéressant à ce qu'on peut lire dans les quotidiens, mais en reconnaissant l'importance des hostilités en cours et de la guerre dans des pays comme le Sri Lanka.

Notre rapport est assez éloquent. Robin vous a dit qu'il comporte 43 recommandations. Bien qu'elles aient été formulées en janvier dernier, ces recommandations sont encore, pour la plupart, assez urgentes, et nous les appuyons.

Au Sri Lanka, les gens meurent encore; il y en a qui disparaissent chaque jour. Il y a des massacres perpétrés par les deux parties, et il y a des atteintes flagrantes aux droits de la personne, comme M. Toope l'a indiqué. Il y a toutes ces situations, qui sont très difficiles à comprendre pour le visiteur, et quand on s'en éloigne, on n'en revient pas. Il existe des camps de détention officiels et officieux. Il y a des statistiques officielles et officieuses à propos du nombre de réfugiés. Il y a toujours une certaine différence entre ce qu'on dit et ce qui se passe effectivement. On estime qu'à l'heure actuelle, les réfugiés internes représentent près de 10 p. 100 de la population du Sri Lanka. Deux cent cinquante mille de ces réfugiés vivent dans des camps et, une fois de plus, il s'agit là d'un chiffre officiel.

Permettez-moi de parler brièvement des réfugiés. Le rapport sur cette question a été préparé par Pierre Duquette, et je peux vous en donner des exemplaires. Malheureusement, Pierre n'a pas pu comparaître avec nous. La question des réfugiés—question qui devrait préoccuper le Canada, car il en accueille un grand nombre—comporte trois volets. Actuellement, il y a 50,000 réfugiés sri lankais au Canada, et la plupart d'entre eux sont tamouls. Au Sri Lanka, il y a 1,5 million de réfugiés, dont 250,000 dans des camps. À l'extérieur du Sri Lanka, on en compte 500,000. Pour le Canada, il est important de savoir si les réfugiés sri lankais doivent être rapatriés chez eux. Pendant notre mission, nous avons appris de sources sûres qu'en aucun cas, il ne fallait rapatrier les réfugiés sri lankais. S'ils demandent le statut de réfugiés, on doit savoir qu'il ne faut absolument pas les renvoyer au Sri Lanka. Les témoins que nous avons rencontrés étaient tout à fait catégoriques: aucune région du pays n'est assez sûre pour qu'on puisse rapatrier les réfugiés.

[*Texte*]

We should perhaps indicate at this point that the High Commissioner of Canada, in Colombo, Nancy Stiles believes it is possible for refugees to be returned, at least to Colombo. This is what we understand her report has been to Ottawa. Our information said otherwise. The report from the October 1991 American Committee for Refugees said, "Sri Lanka asylum seekers in the west should be accorded at least temporary safe haven until the conflict is resolved". Although the number of Sri Lankan asylum seekers in the United States is quite small, it would appear that they would qualify for a temporary protected status. We would support that recommendation and have done so in our report.

Thirdly, there's the question of reunification of families. We feel this is an important issue for the Canadian government to be addressing. There's far too long a time-span between the time a refugee is permitted to come to Canada and the time when his family comes to Canada. We strongly recommend that this whole policy be looked at by the Canadian government.

On the political conflict that goes on, it is curious and sad that there's apparently no political will to end the war, to end what is basically a tragic situation. Both sides vigorously declare their eagerness to negotiate, but the war goes on.

• 1600

Reports since our visit to Sri Lanka in January indicate that the military and terrorist activity is escalating. This has especially taken place since March. Of course, in February both the Sri Lankan government and the LTTE were in Europe. They were very successfully lobbying foreign governments, but since March things have become worse.

A situation report from Sri Lanka from March 1992, says the intensification of military operations in the north and east within the month of March 1992 makes it clear that the military option is once more firmly on the agenda of the Government of Sri Lanka.

The state-controlled media also made it clear that the present imperative was to defeat the LTTE militarily as a precondition to the commencement of negotiations.

Again, we don't have access to much of this information. There are very few reports of the kinds of things that are happening in Sri Lanka. I did hear one—I think it was Friday—on the CBC news that said there had been yet another massacre in the east and more retaliation, I think, in Colombo. These events, however, are not in the public mind and so they somehow seem to be irrelevant.

There is no leadership at the political level, unfortunately. Again, this is one of these kinds of situations where there's such a discrepancy between what is said to us by official sources and government sources with their interpretation of the situation to us and to the world at large and what we hear from the people of Sri Lanka. There is, though, no political will that we could see to end this war. No politician is going to end this war. As one person said to

[*Traduction*]

Il convient sans doute de signaler que l'ambassadeur du Canada à Colombo, M^me^ Nancy Stiles, croit qu'il est possible de rapatrier les réfugiés, du moins à Colombo. C'est ce qu'elle a dit au gouvernement. Nos informations attestent du contraire. Dans son rapport publié en octobre 1991, l'American Committee for Refugees a estimé que les pays occidentaux doivent accorder au moins un asile temporaire aux réfugiés sri lankais jusqu'à ce que le conflit soit réglé. Bien qu'ils soient assez peu nombreux aux États-Unis, les réfugiés sri lankais pourraient bénéficier d'une protection temporaire. Nous appuyons cette recommandation et nous l'avons fait dans notre rapport.

La réunification des familles est une question importante que le gouvernement canadien doit étudier. Il y a un délai beaucoup trop long entre l'admission d'un réfugié au Canada et le moment où sa famille le rejoint. Nous recommandons fortement que le gouvernement canadien réexamine toute sa politique en la matière.

En ce qui concerne le conflit politique en cours, il est étonnant et dommage qu'il n'existe apparemment aucune volonté politique de mettre fin à la guerre, à cette situation fondamentalement tragique. Les deux parties proclament vigoureusement leur volonté de négocier, mais la guerre se poursuit.

Les rapports rendus publics depuis notre visite au Sri Lanka en janvier indiquent une escalade des activités terroristes et militaires, et ce, plus particulièrement depuis mars. Bien sûr, en février, le gouvernement du Sri Lanka et le LTTE étaient tous les deux en Europe. Ils ont réussi à y exercer des pressions sur les gouvernements étrangers, mais, depuis mars, la situation s'est aggravée.

Selon un rapport sur la situation au Sri Lanka publié en mars 1992. L'intensification des opérations militaires dans le Nord et dans l'Est au mois de mars 1992 indique clairement que le gouvernement du Sri Lanka privilégie l'option militaire.

Les médias, contrôlés par l'État, ont aussi indiqué sans équivoque qu'il fallait absolument défaire l'armée du LTTE avant d'amorcer les négociations.

Encore une fois, nous n'avons accès qu'à peu d'informations. Très peu de rapports sont rédigés sur ce qui se passe au Sri Lanka. J'ai entendu—je crois que c'était vendredi—au réseau anglais de Radio-Canada qu'il y avait eu un autre massacre dans l'Est et des représailles à Colombo, je crois. Toutefois, ces événements ne demeurent pas présents à l'esprit du public et semblent secondaires.

Malheureusement, il n'y a pas de chef de file au niveau politique. Il y a un écart énorme entre ce que les sources officielles et gouvernementales déclarent au reste du monde et ce que nous disent les habitants du Sri Lanka. Nous avons aussi constaté l'absence de volonté politique de mettre fin à cette guerre. Aucun politicien ne mettra fin à cette guerre. Comme quelqu'un nous l'a fait remarquer, le politicien qui mettra un terme à la guerre au Sri Lanka doit être prêt à

[*Text*]

us, the politician who would stop the war in Sri Lanka is the politician who's prepared to lose the next election. Somehow, losing the next election is more important than ending a civil war that has gone on for a very long time.

It is true—we found this when we were there—that the political and ethnic situations are very complex. There's such polarization, it's almost impossible to see what the basis for a solution would be. There are no answers to the questions people ask. Should 18% of the people of Sri Lanka, the Tamils, get 40% of the land and 60% of the coastline? That's what the two provinces, the northern and eastern provinces, represent in terms of the overall geography of Sri Lanka. What exactly does self-determination mean to the people of Sri Lanka, especially for the Tamils? Does it mean only the independent state of Eelam? How would this affect the Sinhalese? They would then go from being a very powerful majority to being possibly a minority in what they perceive as a possible pan-Tamil state? All of this kind of polarization makes it impossible for the common ground to be found by the people who are embroiled in the conflict.

Then again there's the important problem of the Muslim population. They are increasingly marginalized from what has historically been a connection with the Tamils. They have become outcasts in their own land.

Our recommendations were very specific concerning the role of Canada, and I think this is the thing that concerns me most. I don't honestly expect to see us having a huge impact on what happens in Sri Lanka unless we are able to do so through our own government. As a Canadian citizen, I feel very strongly that it is the role of Canada to become involved in a serious and committed way in a situation such as the one in Sri Lanka.

Our recommendations were for an immediate ceasefire, which would be internationally monitored, and for a negotiated settlement and for no military offensive on behalf of the Sri Lankan government. As Stephen Toope said, the only way to make this happen is to galvanize the international community. Canada shouldn't go it alone. No one imagines that Canada is going to sail in there and save Sri Lanka all by itself. Goodness knows, India has already tried that and failed disastrously. It is the role of Canada, surely, to become involved with like-minded countries around this world. We know that there are like-minded countries that are expressing concerns very similar to ours. These are the things that we felt about the links between human rights abuses and economic aid. Clearly, there is a community of countries around the world who feel this.

We feel that through the United Nations Canada should be actively working toward an internationally monitored ceasefire and helping in the process of negotiating a very, very difficult situation.

[*Translation*]

être défait aux prochaines élections. Or, il semble qu'une défaite aux prochaines élections importe plus que la fin de la guerre civile, une guerre qui pourtant s'éternise.

Pendant notre visite, nous avons constaté que la situation sur les plans ethnique et politique est très complexe. La polarisation est telle qu'il semble impossible de trouver un terrain d'entente. Les questions posées par la population restent sans réponses. Est-ce que 18 p. 100 de la population du Sri Lanka, les Tamouls, devraient obtenir 40 p. 100 du territoire et 60 p. 100 du littoral? C'est ce que représentent les provinces du Nord et de l'Est par rapport à la superficie totale du Sri Lanka. Que signifie exactement l'autodétermination pour le peuple du Sri Lanka, particulièrement pour les Tamouls? S'agit-il seulement de la création de l'État indépendant de l'Elam? Quelles en seraient les conséquences pour les Cinghalais? Ce peuple, qui constitue à l'heure actuelle une majorité très puissante, pourrait devenir une minorité dans un État entièrement tamoul. Étant donné cette polarisation, il est impossible pour ceux qui sont mêlés aux conflits de trouver un terrain d'entente.

Il y a aussi le problème très important de la population musulmane. Les Musulmans sont de plus en plus marginalisés par suite de l'effritement des liens historiques qui les unissaient aux Tamouls. Ils sont devenus des parias dans leur propre pays.

Nous avons formulé des recommandations très précises sur le rôle que pourrait jouer le Canada et c'est ce qui m'intéresse le plus. Très honnêtement, je ne m'attends pas à ce que nos efforts aient une incidence énorme sur la situation au Sri Lanka, à moins que nous ne puissions agir par l'entremise de notre gouvernement. À titre de citoyen canadien, je crois fermement que le Canada devrait prendre des engagements sérieux en vue d'améliorer la situation de pays comme le Sri Lanka.

Nous avons recommandé qu'il y ait un cessez-le-feu immédiat, surveillé par la communauté internationale, qu'on entame des négociations en vue d'un règlement et que le gouvernement du Sri Lanka cesse toute offensive militaire. Comme l'a dit Stephen Toope, nous ne pourrons réaliser ces objectifs qu'en galvanisant la communauté internationale. Le Canada ne doit pas agir seul. Personne ne s'attend du Canada qu'il sauve à lui seul le Sri Lanka. Dieu sait que l'Inde a tenté de le faire et qu'elle a échoué misérablement! Mais il incombe certainement au Canada de collaborer avec les pays animés des mêmes sentiments. Nous savons qu'il y a d'autres pays qui partagent nos préoccupations en ce qui a trait au Sri Lanka. Notre pays a cru bon de surbordonner l'aide économique au respect des droits de la personne. Il y a certainement tout un groupe de pays qui abondent dans le même sens.

Nous estimons que, par l'entremise des Nations Unies, le Canada devrait réclamer activement un cessez-le-feu qui serait surveillé par la communauté internationale et faciliter les négociations sur cette situation très difficile.

[*Texte*]

I would just like to say one more thing. This is not just our opinion. I don't feel that we went there as Canadians who saw and heard and came away with an opinion that Canada has to get in there and do its stuff. We were asked by Sri Lankan people. They want our help.

• 1605

The Sri Lankan government doesn't want our help frankly. They are clearly of the opinion, with many of their colleagues in the Asian world, other governments with whom they have bonded on the whole issue of whether or not human rights abuses and aid should be linked at all... But the people of Sri Lanka want the help of the international community.

The opinions we express in this report are ours, but they are firmly based on a real sense of need that the people of Sri Lanka expressed to us. I think that is really key to this whole thing. You cannot accept what the Sri Lankan government tells you about what is going on in Sri Lanka; you have to listen to the Sri Lankan people. This is what we tried to do.

I firmly believe the recommendations we made are recommendations that would be welcomed by the people of Sri Lanka, and over time a great deal of work on behalf of Canada and other countries would aid the people of Sri Lanka. Thank you.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Gibson: I'd like to add my thanks for the opportunity to highlight a couple of points contained in the report. Because this is a subcomittee on human rights and development, I wanted to focus particularly on the connection between social, economic and cultural rights and civil and political rights, because it was our observation in Sri Lanka that these are very much interconnected.

In fact it's been the historic unequal distribution of economic, social and cultural rights within Sri Lanka that has given rise to the conflict that now creates the context in which the civil and political human rights are so easily abused.

Support for the opposition and its militancy lies within the discontent with policies and practices of the Sri Lankan government, which may be considered as violations of economic, social and cultural human rights. It was pointed out to us many times that the government's attempt to crush the opposition rather than address the root causes of the conflict is the principal reason for the ongoing situation in which civil and political human rights are being violated.

I think it's important that we acknowledge our own complicity in the situation. In the first instance, development policies supported by the international community have not promoted adequately the equal right to development of all people in Sri Lanka.

Secondly, the failure of the international community to express sufficiently strongly its concerns regarding the violations of civil and political human rights can only be interpreted by the Government of Sri Lanka as a tacit approval of its decision to crush opposition rather than deal with the root causes.

[*Traduction*]

J'aimerais ajouter une chose. Nous ne sommes pas les seul de cet avis. Il ne s'agit pas simplement de trois Canadiens qui sont allés sur place et qui estiment maintenant que le Canada doit faire sa part. Ce sont les Sri lankais qui nous l'ont demandé. Ils veulent notre aide.

Mais il faut dire que le gouvernement du Sri Lanka, lui, ne veut pas de notre aide. De toute évidence, il est d'avis, comme bon nombre d'autres gouvernements du monde asiatique, d'autres gouvernements avec lesquels ils se sont unis relativement à la possibilité de relier l'aide au développement au respect des droits de la personne... Le peuple du Sri Lanka souhaite recevoir l'aide de la communauté internationale.

Les opinions exprimées dans ce rapport sont les nôtres, mais elles sont fondées sur les besoins que nous ont communiqués les Sri lankais. C'est là la clé de toute la question. Il ne faut pas croire ce que le gouvernement du Sri Lanka vous dit sur ce qui se passe dans ce pays; il faut plutôt écouter le peuple sri lankais. C'est ce que nous avons tenté de faire.

Je crois fermement que nos recommandations seraient bien reçues par les Sri lankais et que, avec le temps et beaucoup d'efforts, le Canada et les autres pays pourraient aider les Sri lankais. Merci.

Le président: Merci beaucoup.

M. Gibson: Je tiens aussi à vous remercier de nous donner l'occasion de souligner quelques points de notre rapport. Puisque votre comité traite des questions de droits de la personne et de développement, j'ai pensé mettre plus particulièrement l'accent sur les liens qui existent entre les droits sociaux, économiques et culturels et les droits civiques et politiques, car nous avons constaté que ces droits étaient interreliés au Sri Lanka.

En fait, c'est la répartition inégale des droits culturels, sociaux et économiques, au fil de l'histoire du Sri Lanka, qui a donné lieu au conflit dans le cadre duquel les droits politiques et civiques des personnes peuvent être si facilement bafoués.

Le soutien dont jouit l'opposition et sa militance provient du mécontentement qui prévaut à l'égard des politiques et des pratiques du gouvernement du Sri Lanka lesquelles peuvent être assimilées à des violations des droits économiques, sociaux et culturels. On nous a signalé à maintes reprises que le gouvernement tente d'écraser l'opposition plutôt que de s'attaquer aux causes du conflit et que c'est ce qui explique en grande partie la situation actuelle qui permet les violations des droits politiques et civiques.

Il importe pour nous de reconnaître notre complicité à tout cela. Premièrement, les politiques de développement mises de l'avant par la communauté internationale n'ont pas permis la promotion du droit de tous les habitants du Sri Lanka au développement.

Deuxièmement, la communauté internationale n'a pas réussi à exprimer avec suffisamment de vigueur ses préoccupations à l'égard des violations des droits politiques et civiques, ce qui, pour le gouvernement du Sri Lanka, ne peut que constituer une approbation tacite de sa décision d'écraser l'opposition plutôt que de s'attaquer aux causes du problème.

[*Text*]

The recommendations of the team regarding the use of overseas development assistance are aimed at two goals. The first goal is to develop aid priorities and ways of delivering aid that promote the equal realization of economic, social and cultural rights in Sri Lanka.

The second goal of the recommendations regarding overseas development assistance is to strengthen the message from Canada and the international community of donors that the Sri Lankan government must address those root causes rather than continue to violate human rights.

I'd like to focus just briefly on the second goal of those recommendations. I've made some other comments in this paper I'll leave with you about the nature of overseas development assistance and how it can be used to promote economic, social and cultural rights. But again, I want to underline the comments both Stephen and Marion have made. Perhaps we feel them even more strongly now having made our recommendations to the Canadian government and having been disappointed, perhaps, with the response to those recommendations.

The team felt very strongly that the Sri Lankan government needs to hear a stronger message; not simply a strong message from the Canadian government they are already hearing, but a stronger message. We are aware that the Canadian government communicates its discontent in a variety of ways to the Sri Lankan government, and we are grateful for the role that Canada has played.

• 1610

In spite of these expressions of concern over the past number of years, the situation in Sri Lanka is still not tolerable. While the Government of Sri Lanka may insist correctly that the situation has improved, we stated very clearly that the situation is still far from a standard that's acceptable to Canadians. Expressions of international concern, reciprocated by statements of good intentions on the part of the Sri Lankan government, have not yet achieved real movement toward addressing the root causes of the problems or created a situation in which civil and political human rights are no longer violated.

We would argue that at this point suspending the part of Canadian bilateral assistance, which is given to Sri Lankan government projects, both ends our complicity with a government that fails to respect human rights and sends a stronger signal that Canada cannot accept the adequacy of Sri Lanka's claims to date that the government is addressing the human rights concerns in the country.

We understand the arguments put forward by our representative in Columbo that it is still important to have some financial link with the Government of Sri Lanka in order to exercise leverage in discussions. We can only reply by reporting that the majority of Sri Lankans with whom we met indicated that sending a stronger message by cutting support to government projects was more important than the benefits from those programs. This was particularly true for

[*Translation*]

Les recommandations de notre équipe concernant l'aide au développement étranger visent deux objectifs. Le premier est l'établissement de priorités en matière d'aide au développement et l'élaboration de méthodes de prestations de cette aide, de façon à promouvoir la justice culturelle, sociale et économique au Sri Lanka.

Le deuxième objectif de nos recommandations sur l'aide au développement étranger est de renforcer le message que communique le Canada à la communauté internationale des pays donateurs, message selon lequel le gouvernement du Sri Lanka doit s'attaquer aux causes des troubles civils plutôt que de poursuivre ses violations des droits de la personne.

J'aimerais vous donner un peu plus de détails sur ce deuxième objectif de nos recommandations. J'ai fait d'autres remarques dans le document que je vous laisserai, au sujet de la nature de l'aide au développement et de la façon dont celle-ci peut servir à la promotion de la justice culturelle, sociale et économique. Mais j'aimerais surtout souligner les commentaires de Stephen et de Marion. Notre conviction est peut-être renforcée par le fait que nous avons été déçus par la réponse du gouvernement canadien à nos recommandations.

L'équipe croyait fermement qu'il fallait envoyer un message sans équivoque au gouvernement sri lankais, non seulement un message sérieux que lui transmet déjà le gouvernement canadien, mais un message encore plus frappant. Nous savons que notre gouvernement a fait part de son mécontentement au gouvernement sri lankais de différentes façons, et nous lui sommes reconnaissants de l'avoir fait.

En dépit des préoccupations qui ont été exprimées au cours des dernières années, la situation au Sri Lanka reste intolérable. Le gouvernement du Sri Lanka a raison de dire que la situation s'est améliorée, mais ce pays est encore très loin des normes que les Canadiens jugent acceptables. Les inquiétudes exprimées par la communauté internationale à propos de la situation au Sri Lanka et celles du gouvernement de ce pays sur ses bonnes intentions n'ont pas incité le gouvernement sri lankais à s'attaquer aux racines mêmes des problèmes ni créer une situation de respect des droits politiques et civiques.

Nous estimons que la suspension immédiate de l'assistance bilatérale accordée par le Canada aux projets du gouvernement sri lankais nous permettrait de mettre fin à notre complicité avec un gouvernement qui transgresse les droits de la personne et d'indiquer clairement que le Canada ne croit plus les déclarations du Sri Lanka selon lesquelles ses dirigeants tentent de faire respecter les droits de la personne dans ce pays.

Nous comprenons les arguments avancés par notre représentant à Columbo, qui estime qu'il importe de maintenir un lien financier avec le gouvernement du Sri Lanka pour pouvoir exercer une certaine influence au cours des discussions. Toutefois, la majorité des Sri lankais avec lesquels nous nous sommes entretenus estiment que le message que transmettrait le gouvernement canadien en supprimant son soutien aux projets du Sri Lanka importe

[*Texte*]

those in the north and the east who received the brunt of the human rights violations and hardly any benefit from programs supported by the government.

With respect to the arguments that cutting aid would end valuable programs that benefit the people, we agree that this is true. However, we would argue that it's possible to implement similar programs through NGO channels.

The recommendations made in this section also acknowledge that Canada is a fairly small player in the international donor community. A multilateral response is vital. For this reason we have recommended that Canada take the lead in meetings with other bilateral donors and with international financial institutions to press for some conditions for continued international financial assistance. The donors' consortium appears willing to attach conditions regarding economic performance but is not willing to do the same regarding human rights performance.

We would argue that it is as important to attach conditions that will enhance the capacity of the government to reduce the loss of life as it is to attach conditions that will enhance the capacity of the government to repay its international loans.

Canada's official statements urge the Government of Sri Lanka to pursue political and economic reforms with equal vigour. We would hope that Canada might influence the donor community to establish, again with equal vigour, clear conditions regarding both economic performance and improved performance with respect to human rights.

The Chairman: All of you in one way or another have mentioned the lack of media coverage or public attention. In your analysis of that, do you have any particular reason? Is it the competition for the focus on Yugoslavia or on other areas? Do you think there are other factors involved?

Ms Botsford Fraser: There certainly is a problem within Sri Lanka of different forms of censorship, some of which are permitted under the Emergency Measures Act. Most of the newspapers are state owned or tend to speak for the state. They tend to be little more than propaganda sheets or records of what the government would like said. I don't know that a foreign journalist has gone to Sri Lanka with a television camera and happened to capture any of this stuff. That is the sort of thing that unfortunately is required in order to get public attention, and that certainly hasn't happened in Sri Lanka.

• 1615

The Chairman: Are there international journalists based there, or does the government put such restrictions there now?

Ms Botsford Fraser: No, there are at least international print journalists based there. The BBC, for example, and BBC World Service are fairly consistent in reporting on Sri Lanka.

[*Traduction*]

davantage que les avantages qu'il retire de ces programmes. Cela est particulièrement vrai pour les habitants du nord et de l'est qui, plus que les autres, font les frais des violations des droits de la personne et qui bénéficient à peine des programmes du gouvernement.

Par ailleurs, il est vrai que la suppression de l'aide au développement mettrait fin à des programmes précieux dont profite la population. Cependant, nous croyons qu'il est possible de mettre en oeuvre des programmes semblables par l'entremise des ONG.

Dans nos recommandations à ce sujet, nous reconnaissons aussi que le Canada n'est pas un des plus grands pays donateurs de la communauté internationale. Une réponse multilatérale est donc essentielle. C'est pourquoi nous avons recommandé que le Canada prenne l'initiative de tenir des rencontres avec d'autres donateurs bilatéraux et avec les institutions financières internationales pour leur demander d'imposer des conditions à l'octroi d'aide financière. Le groupe des donateurs semble disposé à imposer des conditions liées au rendement économique mais ne semble pas prêt à faire de même en ce qui concerne le respect des droits de la personne.

Selon nous, il est aussi important d'imposer des conditions qui permettront au gouvernement de réduire les pertes de vie que d'imposer des conditions qui augmenteront la capacité des gouvernements de rembourser leurs prêts internationaux.

Dans ses déclarations officielles, le Canada exhorte le gouvernement du Sri Lanka à poursuivre les réformes économiques et politiques avec la même vigueur. Nous espérons que le Canada amènera la communauté des pays donateurs à dicter avec la même vigueur des conditions sur le rendement économique et sur le respect des droits de la personne.

Le président: Vous avez tous, d'une façon ou d'une autre mentionné l'absence de couverture médiatique ou d'attention de la part du public. Selon vous, comment cela s'explique-t-il? Est-ce que les conflits en Yougoslavie et les autres sujets d'actualité font concurrence? Y a-t-il d'autres facteurs?

Mme Botsford Fraser: Il existe au Sri Lanka différentes formes de censure, dont certaines sont autorisées aux termes de la Loi sur les mesures d'urgence. La plupart des journaux appartiennent à l'État ou en sont le porte-parole. On y lit à peine plus que des messages de propagande ou des comptes rendus des voeux du gouvernement. Je ne connais pas un journaliste étranger qui ait pu aller au Sri Lanka avec une caméra de télévision pour y capter les événements. Malheureusement, c'est de cela qu'on a besoin pour attirer l'attention du public et ce n'est pas ce qui se passe au Sri Lanka.

Le président: Y a-t-il des journalistes étrangers postés là-bas ou le gouvernement fait-il obstacle à ce genre de choses?

Mme Botsford Fraser: Non, il y a, au moins, des journalistes de la presse écrite étrangère. La BBC, par exemple et le BBC World Service font régulièrement des reportages sur le Sri Lanka.

[*Text*]

Mr. McCreath (South Shore): They had a guy there.

Ms Botsford Fraser: Yes, on a fairly permanent basis, but I don't know that any international television broadcasting corporation has ever gone there and looked at the situation in Sri Lanka. There's a great deal of pressure from the Sri Lankan government, and it's very, very difficult to read the papers in Sri Lanka and honestly believe that you're finding out what is going on, and in fact in Sri Lanka itself they rely on things like the BBC World Service for an accurate assessment of what the situation is.

Mr. McCreath: Mr. Chairman, in view of the fact that three of us sitting around the table were part of this mission and we have an interest in answering the questions as well, and I expect that you and Girve and the other members of this committee have some fair experience with this country as well, could we just have an opportunity to jump in at times rather than follow our quite traditional foremat? It might be helpful.

During the last week I couldn't help but reflect on that particular point. One of the Sri Lankans who hosted us, Charles Abeysekera, made the comment to me one day, "Isn't it interesting that four policeman in Los Angeles beat up a man and don't kill him and it's an international story all around the world"—in fact that story was being discussed in Sri Lanka when we were there—"yet in this country people are being killed every day of the year by the government and by the security forces, and perhaps by the rebels as well, and nobody in the rest of the world seems to care?"

Then we, a fairly vocal if not prominent group of Canadians, came back having made this visit, and I've been a bit appalled by the complete lack of interest in the media. I was going to put this as a question to Marion. Marion has written three or four very excellent articles in *The Globe and Mail*, for which I compliment her, but I'm very intrigued with the fact that there just is no interest, and I would be curious to know why, not that I expect Marion and you to be able to answer that question.

Ms Botsford Fraser: I ran a newspaper, Peter.

Mr. McCreath: It is something that intrigues me and one cannot help but wonder, is it because Sri Lanka is so far away? Is it because Sri Lanka is populated by people whose skins are not white? I don't know what the answer to that issue is, Mr. Chairman, but it is one that really concerns and intrigues me, because I have a feeling that there are not nearly so many people dying in Yugoslavia and yet we get the blow by blows on Yugoslavia every single night and every single morning. I don't know why, but I wonder.

Mrs. Gaffney (Nepean): I'm sorry I missed the first part because I was waiting for my turn on the floor of the House of Commons. It's so nice to see you all again.

Mr. McCreath: Commending the bill.

Mrs. Gaffney: Oh yes, lambasting the government as usual for the terrible things they do.

[*Translation*]

M. McCreath (South Shore): Un de leur reporter était là-bas.

Mme Botsford Fraser: Oui, mais je ne crois pas qu'aucun réseau de télévision internationale ait envoyé des journalistes examiner la situation au Sri Lanka de façon assez permanente. Le gouvernement du Sri Lanka exerce beaucoup de pression et il est très difficile de croire ce qu'on publie dans les journaux sri lankais. D'ailleurs, le Sri Lanka lui-même compte sur des réseaux comme le BBC World Service pour obtenir une évaluation juste de la situation.

M. McCreath: Monsieur le président, étant donné que trois d'entre nous avons fait partie de la mission et que nous aimerions répondre aux questions, et que vous-même, Gerve et les autres membres du comité connaissez bien le Sri Lanka, peut-être pourrions-nous intervenir quand bon nous semble plutôt que de nous conformer à la marche habituelle? Cela pourrait être utile.

La semaine dernière, je n'ai pu m'empêcher de réfléchir à un point particulier. Un des Sri Lankais qui nous a accueillis, Charles Abeysekera m'a dit un jour: «N'est-il pas remarquable que quatre policiers de Los Angeles battent un homme sans toutefois le tuer et que cela fasse les manchettes du monde entier»—c'était d'ailleurs un sujet de discussion au Sri Lanka lorsque nous y étions—«tandis que dans notre pays, il ne se passe pas un jour sans que des gens soient tués par le gouvernement et par les forces de sécurité, et peut-être aussi par les rebelles, alors que cela ne semble nullement intéresser le reste du monde?».

Puis, nous, un groupe de Canadiens, peut-être pas importants mais qui savent se faire entendre, sommes rentrés du Sri Lanka pour constater avec consternation l'absence totale d'intérêt des médias pour la question. Je voulais poser cette question à Marion. Marion a signer trois ou quatre excellents articles pour le *Globe and Mail*, et je l'en félicite, mais je suis très intrigué par ce manque d'intérêt et je suis curieux de savoir à quoi il est dû, quoi que je ne crois pas que Marion ou vous puissiez répondre à la question.

Mme Botsford Fraser: J'ai dirigé un journal, Peter.

M. McCreath: Cela m'intrigue et on ne peut s'empêcher de se demander si cela est dû à l'éloignement du Sri Lanka. Est-ce parce que les habitants du Sri Lanka ne sont pas de race blanche? J'ignore la réponse, monsieur le président, mais cette question me préoccupe et m'intrigue. J'ai l'impression que bien moins de gens meurent en Yougoslavie et, pourtant, on est informé de tout ce qui s'y passe matin et soir. J'ignore pourquoi, je me pose la question.

Mme Gaffney (Nepean): Je suis désolée d'avoir manqué la première partie de la séance, mais j'ai dû attendre avant de pouvoir prendre la parole à la Chambre des communes. Je suis heureuse de vous revoir tous.

M. McCreath: Nul doute, vous vouliez applaudir le projet de loi.

Mme Gaffney: Comme toujours, j'ai démoli le gouvernement qui fait des choses terribles.

[*Texte*]

Anyway, on that note and noting in a document that you sent to us, Rob, with regard to the UNHCR and the resolution that was put forward by Canada at the UNHCR, it almost appeared as if there was a suppression of that document at the time of the Human Rights Commission in Geneva where people weren't able to get copies of our resolution. I was really distressed when I read this. It was like there was an attempt at a cover-up in Geneva, and maybe there is some kind of a cover-up with the media.

The media do not seem to want to print it. Svend just leaned over and said to me, "We casually went into China and we seemed to hit the international news." We didn't do anything different in Sri Lanka from what we were doing in China. In fact, we were probably far more outspoken in Sri Lanka, and the news media did not pick up on it. I think you have a very great point, because we have not seen a thing about it in the newspapers.

• 1620

Janet handed me a note that you had talked about the refugees. Certainly I have spoken on two occasions in the House representing two Sri Lankans who had made application to me who were being considered for send-back. They sent one back to Fort Erie rather than to Sri Lanka. So that case was resolved.

I agree with you that it is not any safer back in Sri Lanka today than it was then.

Are we going to have any officials from the department? A lot of my questions are really not questions of these people.

The Chairman: Before you came we were negotiating to try to have a time when all three of you could be here. We are only certain of one at the time we had. I think we are going to be all right for next Monday at 7.30 p.m. We are on at 5 p.m. on another matter. We will break for votes and supper and come back at 7.30 p.m.

Mrs. Gaffney: I have many questions to ask of them, emanating from some of this literature we have.

The Chairman: On this matter maybe. We will come to some other matters, Beryl, just on the matter of coverage, on the media kind of issues.

Svend, did you want to pick up on that?

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Well, no. I don't think there are any answers to the question.

I did make the point to Beryl of the sad reality that if one takes a kind of dramatic step, a symbolic step, as we took in China, three members of Parliament, in seeking to lay flowers at the grave of political prisoners who died, and one is kicked out of a country, there is this massive international coverage and ongoing debate that followed within the Canadian media. There have been fora. There was a parliamentary hearing and extensive discussion of the human rights situation in China.

[*Traduction*]

Quoi qu'il en soit, je note dans un document que vous nous avez envoyé, Rob, et qui porte sur le Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés et la résolution qui a été présentée par le Canada au HCR qui semble qu'on ait tenté de supprimer ce document au moment de la séance de la Commission des droits de la personne à Genève, et que nombreux sont ceux qui n'ont pu obtenir un exemplaire de notre résolution. J'ai été navrée d'apprendre cela. Il semble qu'il y ait eu tentative de camouflage à Genève et peut-être aussi tentative de camouflage de la part des médias.

Les médias ne semblent pas vouloir parler de cela. Sven vient juste de me dire: «Nous avons fait un petit voyage discret en Chine et nous avons fait les manchettes de la presse internationale». Nous n'avons rien fait au Sri Lanka que nous n'avions pas fait en Chine. En fait, nos déclarations sur le Sri Lanka ont probablement été plus fracassantes, mais les médias ne les ont pas relevées. Vous avez tout à fait raison de le souligner, rien n'a été publié dans les journaux.

Janet m'a remis une note me signalant que vous aviez parlé au sujet des réfugiés. Personnellement, j'ai pris la parole à deux occasion à la Chambre pour plaider la cause de deux Sri Lankais qui m'avaient contactée parce qu'on envisageait de les envoyer dans leur pays. L'un deux a été envoyé à Fort Erié plutôt qu'au Sri Lanka. C'est ainsi que le cas a été réglé.

Je suis d'accord avec vous. La situation n'est pas plus sûre au Sri Lanka aujourd'hui qu'elle ne l'était à l'époque.

Allons-nous entendre des fonctionnaires du ministère? En fait, un grand nombre de mes questions ne s'adressent pas vraiment aux personnes présentes.

Le président: Avant votre arrivée, nous avons essayé de négocier un moment où vous pourriez tous les trois être ici. Nous n'avons eu qu'une seule confirmation pour l'horaire prévu. Je pense qu'il n'y aura pas de problèmes pour mardi prochain à 19h30. Nous devons nous rencontrer à 17 heures sur un autre sujet. Nous devrons interrompre notre travail pour les votes et le souper et revenir par la suite à 19h30.

Mme Gaffney: J'ai de nombreuses questions à leur poser, questions qui découlent des documents que nous avons.

Le président: Sur ce sujet, peut-être. Nous allons aborder d'autres thèmes, Beryl, mais pour l'instant nous en sommmes à la couverture médiatique.

Svend, vouliez-vous intervenir à ce sujet?

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Pas vraiment. Je ne pense pas qu'il y ait de réponse à cette question.

J'ai expliqué à Beryl la triste réalité. Lorsque trois parlementaires se sont rendus en Chine et ont voulu poser un geste dramatique, un geste symbolique, comme nous l'avons fait, lorsque nous avons tenté de déposer des fleures sur la tombe de prisonniers politiques—ce qui nous a valu d'être expulsés du pays et de bénéficier d'une vaste couverture internationale—par la suite, il y a eu un débat dans les médias au Canada. Il y a eu des tribunes. Un comité parlementaire a tenu une audience sur le sujet et il y a eu une discussion approfondie de la situation des droits de l'homme en Chine.

[*Text*]

Yet when you have a delegation also made up of three members of Parliament, as well as six very eminent and distinguished other Canadians, led by Dr. Lois Wilson, who do tremendously hard work, meet with many people, produce, I think, a first-rate report, hold a press conference on that, and go through all the steps one goes through, theoretically, to bring to the attention of the public these kinds of concerns, it is met with silence and indifference.

What can one say? It is enormously frustrating. I am not sure there was anything that could have been done by the delegation to change that. I don't know whether other members of the delegation have anything they may want to add. I don't really know that anything could have been done differently in terms of bringing to the attention of the Canadian public what was going on.

We weren't thrown out of Sri Lanka, so there wasn't that added element of—

Mrs. Gaffney: They made sure we behaved. That was the problem. They should have let us loose.

Mr. Robinson: It is very sad that these tremendously important recommendations...

The Chairman: Robin, did you have some observations on this? Then we will move on to some other themes.

Mr. Gibson: My reflection on the media question is the media represents what they consider to be public interest. The Canadian government also takes action in concerns that they think represent the public interest, or where the public is concerned. The level of seriousness with which the media addresses this issue is pretty small.

We also think that the level of seriousness with which the Canadian government addresses this issue is pretty small. There isn't a strong sentiment within the Canadian public that the issue needs to be addressed. That was one of the reasons for the mission. We felt it was important that Canadians know how terrible the situation is. That was why we produced the report and have tried to distribute it quite widely. If the situation were known and the Canadian public expressed their concern that the situation can't be allowed to continue, then the Canadian government would need to take stronger measures to do what they can to change it.

This is still part of a process. Those of us who were involved in Sri Lanka are still in the process of trying to convey to the Canadian public, by a series of seminars and campaigns and so on, that this situation is serious.

The Chairman: Let's hear from Stephen, and then we will come back Peter.

• 1625

Prof. Toope: Just one brief reflection. I think this discussion about the media underscores as well the importance of Canada working multilaterally on this issue. One of the primary reasons for the lack of coverage is that

[*Translation*]

Par contre, une autre délégation, également composée de trois parlementaires, ainsi que de six Canadiens éminents, sous la directions du D[r] Lois Wilson, délégation qui a fait de l'excellent travail en rencontrant de nombreuses personnes et en rédigeant un rapport que je juge excellent, en tenant une conférence de presse sur le sujet et en faisant tout ce qu'il fallait théoriquement faire pour attirer l'attention du public sur la situation au Sri Lanka, a vu ses efforts se heurter à un mur de silence et d'indifférence.

Que peut-on en dire? C'est extrêmement frustrant. Je ne pense pas que la délégation aurait pu faire quoi que ce soit pour changer cela. Je ne sais pas si les autres membres de la délégation ont autre chose à ajouter. Je ne sais pas si on aurait pu faire les choses autrement pour attirer l'attention de la population canadienne sur la situation.

Nous n'avons pas été refoulés du Sri Lanka, de sorte que cet élément spectaculaire...

Mme Gaffney: On a veillé à ce qu'il n'y ait pas d'écart de conduite de notre part. C'est là le problème. On aurait dû, au contraire, nous laisser les coudées franches.

M. Robinson: Il est très regrettable que ces recommandations extrêmement importantes...

Le président: Robin, avez-vous des observations à faire à ce sujet? Ensuite, nous passerons à d'autres questions.

M. Gibson: Au sujet de la couverture médiatique, je pense que les médias rendent compte de ce qu'ils jugent comme correspondant à l'intérêt du public. Quant au gouvernement du Canada, il réagit aussi à l'intérêt et aux préoccupations de la population. En fait, les médias n'ont pas accordé une attention sérieuse au problème.

Nous pensons également que le gouvernement du Canada n'accorde pas non plus tout le sérieux voulu à la question. La population canadienne n'est pas mue par le sentiment qu'il faut absolument faire quelque chose. D'ailleurs, c'était là l'une des raisons de la mission. Nous pensions qu'il était important que les Canadiens sachent à quel point la situation est grave. Voilà pourquoi nous avons rédigé notre rapport et que nous avons tenté de lui donner la plus large diffusion possible. Si l'effet était connu et que les Canadiens faisaient savoir au gouvernement que la situation ne saurait durer, il faudrait que ce dernier prenne des mesures plus rigoureuses en vue de provoquer un changement.

Cela fait partie d'un processus. Ceux d'entre nous qui s'intéressent au Sri Lanka en sont ensore à l'étape d'essayer de sensibiliser la population canadienne à la gravité de la situation par le biais de colloques, de campagnes de publicité, et ainsi de suite.

Le président: Nous entendrons d'abord Stephen et ensuite, nous reviendrons à Peter.

M. Toope: Une brève réflexion. Je pense que cette discussion au sujet des médias montre à quel point il est important que le Canada déploie des efforts multilatéraux dans ce dossier. L'une des principales raisons qui explique

[*Texte*]

the world news services, the American news services, the British, have not really picked up on Sri Lanka, aside from the BBC World Service; and frankly, most Canadian international news comes from those services. If Canada and other like-minded states are willing to take an active role multilaterally, that also will have an impact on the reporting in Canada. I think the reason we hear so much about Yugoslavia is that it's of interest to the European news agencies, which we then pick up.

That is the type of momentum that has to be built. It's a momentum that to a certain extent can be fostered by the Canadian government. That's what I would like to underscore in that discussion.

Mr. Robinson: There's also a strong lobby in Canada on the Yugoslavian question.

The Chairman: Yes, which is also a fact.

Could I ask a technical question? The report, which I think reads very well and is moderately put forward. . .I think people reading it will be seized by it. Is it translated?

Prof. Toope: Yes.

The Chairman: If you could let the clerk have a copy of the French translation, we'd be prepared to append it—the report is not that lengthy—with its recommendations, to our minutes, which will allow us, in the circulation we have, to get the report to people who follow the issue. It may assist in distribution.

Mr. Robinson: On that point, I am wondering as well whether we as a committee might consider, after we've heard from the government officials next week, adopting the report for purposes of receiving a formal response from the government. As I understand it, under the Standing Orders, if we as a committee were to adopt the report and request a response, they are required to respond within 120 days. We may want to consider that as one way of getting some response from the government.

The Chairman: Maybe we can review that once we see. . . I want to pursue a bit, for example, around that subject, what kind of dialogue you've had with the officials. When we talked a bit in the human rights hearings we had earlier. . .it is part of the question of competing demands and the question of finding other partners to move on issues. I would be interested in what the reaction to the report has been from where you sit, since you have tabled it, from people who are mandated to follow these issues on behalf of the government.

Ms Botsford Fraser: I'm prepared to express personally some disappointment with what has happened with our recommendations, specifically in Paris and Geneva. I think we had hoped, because of the timing of our visit, which was immediately preceding the aid meetings in Paris—and right after that were the United Nations Human Rights Commission meetings in Geneva—we would have more impact. Our report was certainly there. It was received by

[*Traduction*]

l'absence de couverture médiatique c'est en fait que les organes de presse internationaux, les agences de nouvelles américaines et britanniques, ne se sont pas vraiment intéressés au Sri Lanka, mis à part le service international de la BBC. Or, au Canada, la plupart des nouvelles internationales nous viennent de ces services. Si le Canada et d'autres pays qui partagent les mêmes idées étaient disposés à jouer un rôle actif au plan multilatéral, cela se réflèterait dans les reportages au Canada. Si nous entendons tellement parler de la Yougoslavie, c'est parce que la chose intéresse les agences de presse européennes dont nous reprenons les reportages.

Voilà la dynamique qu'il faut créer. Et, dans une certaine mesure, c'est une dynamique que peut promouvoir le gouvernement du Canada. Voilà ce que je veux souligner ici.

M. Robinson: Il y a aussi au Canada un lobby très puissant qui s'intéresse à la question yougoslave.

Le président: Oui, c'est aussi un fait.

Puis-je poser une question technique? Votre rapport, rédigé en des termes très modérés, se lit très bien. Je pense que les gens qui le liront en seront certainement émus. Est-il traduit?

M. Toope: Oui.

Le président: Si vous pourriez remettre à la greffière un exemplaire de la traduction en français, nous serions disposés à l'annexer avec ses recommandations, au compte rendu de nos délibérations—en fait, ce rapport n'est pas très long. Compte tenu de notre tirage, cela nous assurera qu'il sera lu par des gens s'intéressant à la question. Nous pourrions ainsi en favoriser la diffusion.

M. Robinson: À ce sujet, je me demande si, en tant que comité, nous ne pourrions pas envisager d'adopter le rapport dans le but d'obtenir une réponse officielle du gouvernement, une fois que nous aurons entendu les fonctionnaires du gouvernement la semaine prochaine. Selon mon interprétation du Règlement, si, en tant que comité, nous adoptons le rapport et exigeons une réponse, le gouvernement est tenu de nous en fournir une dans les 120 jours. Ce pourrait être une façon de le faire réagir.

Le président: Peut-être pourrions-nous examiner cela une fois que nous aurons. . . Je voudrais en savoir un peu plus long sur le genre de dialogue que vous avez engagé avec les fonctionnaires. Lorsque nous avons parlé un peu des audiences sur les droits de la personne que nous avons tenues antérieurement. . . tout tourne autour d'exigences concurrentielles et de la difficulté de trouver d'autres partenaires pour agir. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir quelle a été, d'après votre perspective, la réaction qu'ont eue, face au rapport les gens que le gouvernement a chargés de suivre ces questions.

Mme Botsford Fraser: Personnellement, je suis assez déçue de l'accueil qui a été réservé à nos recommandations, particulièrement à Paris et à Genève. En raison du moment de notre visite, soit immédiatement avant les rencontres de Paris sur l'aide internationale et tout de suite après les réunions de la Commission des États-Unis sur les droits de la personne à Genève, j'avais espéré que notre voyage aurait eu davantage d'influence. Notre rapport arrivait à point nommé

[*Text*]

people, who took a great deal of interest in what we had to say. I'm disappointed in what happened in Geneva. I was of course disappointed in what happened at the aid meetings. We've had some discussion with the officials from External Affairs and CIDA about that.

One can't help but get the impression that Canada as a country is a very small fish in this sea, on the one hand. Our contribution in dollars is very minimal. However, what we should be doing is working very specifically and very directly with the international financial institutions—with the World Bank, with the Asia Development Bank—and playing a very different role there than I have the sense we are currently playing.

I think we're speaking out of both sides of our face on these issues. On the one hand we are making declarations on the importance of human rights and linking human rights to development. On the other hand we're going ahead with trade missions. We're playing a very active role in some of these international financial institutions. I can't tolerate this, frankly. It's almost worse than ignoring the human rights issues altogether, to be trying to play both sides of the fence.

The Chairman: On that point, without being argumentative... When we had Ms Park before the committee to report and give us some feedback on what had occurred in Geneva, it's my recollection she said she felt this might be the strongest representation, or one of the stronger representations and achievements, of this year in Geneva on behalf of the government: to try to get this issue onto the agenda. She said we worked hard and had some success...almost alone in doing it. I think we could check our record, but we had some discussion of those points.

• 1630

Mr. Robinson: Could we get a response to that, Mr. Chairman, because Mrs. Gaffney also raised it? There was this report of the European NGO forum on Sri Lanka. Perhaps I could briefly quote this document, because I'd be anxious to get their response. This is the umbrella group of the NGOs dealing with Sri Lanka. It states:

> It was also perhaps unwise for us to have placed a heavy dependence on Canada to take the lead in moving a resolution. In particular, it was regrettable that the Canadian mission at the UN HRC, which was supposed to be leading the initiative for a resolution on Sri Lanka, was not committed to linking with, or consulting with the Sri Lankan lobby group.

It talked about the contacts they had, and then:

> Thus, the actual text of the resolution was never available to the Country Working Group on Sri Lanka, despite repeated requests to the Canadian delegation.

So I wonder if perhaps we could get some feedback—

[*Translation*]

et il a été accueilli favorablement par certaines personnes qui se sont beaucoup intéressées à ce que nous avions à dire. Cela dit, je suis déçue de ce qui s'est passé à Genève. Les rencontres sur l'aide internationale m'ont laissée sur ma faim, et nous avons d'ailleurs eu des discussions avec les fonctionnaires des Affaires extérieures et de l'ACDI à ce sujet.

On ne peut s'empêcher de penser que le Canada, en tant que pays, n'a guère de poids dans ce domaine. En fait, sur le plan financier, notre contribution est négligeable. Cependant, nous devrions collaborer directement avec les institutions financières internationales—la Banque mondiale, la Banque asiatique de développement—et jouer un rôle très différent de celui que nous jouons à l'heure actuelle.

Selon moi, nous tenons un discours contradictoire sur ces questions. D'une part, nous faisons de grandes déclarations sur l'importance des droits de la personne et nous disons vouloir lier l'aide au développement au respect des droits de la personne. D'autre part, nous continuons d'envoyer dans des pays délinquants des missions commerciales. Nous jouons un rôle très actif au sein de certaines des institutions financières internationales et, franchement, je trouve cela intolérable. Essayez, comme nous le faisons, de jouer sur les deux tableaux, c'est presque pire que de faire fi des atteintes aux droits de la personne.

Le président: À ce sujet, sans vouloir être chicané... Lorsque M^me^ Park a comparu devant le comité pour le mettre au courant de ce qui s'était passé à Genève, je crois me souvenir qu'elle avait dit qu'à son avis les instances les plus vigoureuses faites par le gouvernement cette année à Genève avait pour objet de mettre cette question à l'ordre du jour. Elle a dit qu'elle avait travaillé très fort et avait obtenu certains résultats... presque à elle seule. Nous pourrions peut-être examiner nos archives, mais nous avons déjà discuté de ces aspects.

M. Robinson: Pourrions-nous demander une réponse à ce sujet, monsieur le président, parce que M^me^ Gaffney l'a également soulevée? Il y a le rapport du Forum européen des ONG sur le Sri Lanka. Je pourrais peut-être citer un extrait de ce document parce que j'aimerais beaucoup connaître leur réponse. Il s'agit d'un groupe qui coordonne les ONG s'intéressant au Sri Lanka. Voici qu'on peut y lire:

> Il n'a peut-être pas été judicieux de s'en remettre principalement au Canada pour qu'il prenne l'initiative de proposer une résolution. En particulier, il faut regretter que la mission canadienne auprès de la Commission des droits de l'homme de l'ONU, qui devait prendre l'initiative de présenter une résolution concernant le Sri Lanka, n'a pas cherché à contacter les groupes de pression de ce pays ni à les consulter.

Le rapport parle des contacts pris et ajoute:

> Ainsi, le véritable texte de la résolution n'a jamais été communiqué au groupe de travail s'occupant du Sri Lanka malgré des demandes répétées faites à la délégation canadienne.

C'est pourquoi je me demande si l'on pourrait avoir...

[*Texte*]

The Chairman: Maybe we can look at that question when the officials come. But has that document been circulated? To whom? Is it an internal one?

Mr. Robinson: No. It's an internal document. I'm just asking whether Mr. Gibson, through the primate's fund perhaps, may be able to elaborate on what took place in Geneva.

Mr. Gibson: I'd like to respond to Mr. McLean's question as well, and I can get to that. We made every effort to consult with the Canadian officials before we went to Sri Lanka, in terms of understanding what their position was. We met with the ambassador and her staff while we were there, and we've met with the officials on two occasions since we've come back.

I think it is fair to say that we have generally felt that the report has been well received by them; that the positions that we have taken and the recommendations that we've made in the report are not widely different from positions the government officials would take. The place where we differ is the degree of the recommendations and the vigour with which they're pursued. This is where I think Marion would express her disappointment, and I think the other members of the team would agree. We felt that Canada has often felt that they could go no further than they did because of the constraints placed on them within their multilateral dealings with the Government of Sri Lanka and with the IFIs and the donor consortiums, where they're only able to push a certain point. They indicate to us that they feel they've pushed as hard as they can. We look at the results and say we wish they would have pushed harder.

In Geneva, for example, my understanding from conversations with people who were there was that Canada took a very strong position on Sri Lanka. I think the sense from the NGOs who were there in Geneva lobbying the Sri Lankan concern was that Canada took that concern by themselves into the corridors with the western nations. The final decision that a resolution on Sri Lanka would not be put to the vote on the floor was an agreement that was made in consultation with the other western nations. The relative importance of resolutions on Burma, East Timor, and Sri Lanka were weighed by the western nations and Burma came to the top, and the western group accepted the realities. They understood that the commission would not adopt three resolutions on three Asian countries in a given year.

So I don't think we can argue with their perceptions of what happened in Geneva. I think we simply want to come again to the table and say, if it didn't work in Geneva, then what's the next plan? What's the strategy of the Department of External Affairs or CIDA to convey a stronger message to the Government of Sri Lanka, one they haven't heard yet, because they're still embarking on a military offensive in Jaffna?

[*Traduction*]

Le président: Nous pourrons peut-être revenir sur cette question lorsque les représentants seront là. Ce document a-t-il été distribué? À qui? S'agit-il d'un document interne?

M. Robinson: C'est un document interne. Je me demande simplement si M. Gibson pourrait, par le biais du Fonds du Prima, préciser ce qui s'est passé à Genève.

M. Gibson: Je souhaite également répondre à la question qu'a posée M. McLean et j'y reviendrai. Nous avons tenté par tous les moyens de consulter les représentants canadiens avant de nous rendre au Sri Lanka afin de bien comprendre quelle était leur position. Nous avons rencontré l'ambassadeur et son personnel pendant que nous étions là-bas et nous avons tenu des réunions avec des fonctionnaires à deux reprises depuis notre retour.

On peu affirmer que, dans l'ensemble, toutes ces personnes ont bien accueilli notre rapport que les positions que nous avons adoptées et les recommandations que nous avons formulées ne diffèrent pas beaucoup des positions qu'auraient prises des représentants du gouvernement. Nous différons sur la portée des recommandations et la vigueur dont il faudrait faire preuve pour leur mise en place. C'est sur ce point que Marion dirait qu'elle a été déçue et je pense que les autres membres du groupe seraient d'accord avec elle. Nous estimons que le Canada a souvent cru qu'il ne pouvait en faire davantage à cause des limitations que lui imposent les relations multilatérales avec le gouvernement du Sri Lanka, les IFI et les groupes de donateurs au niveau desquels l'action du Canada est limitée. Tous ces représentants nous ont dit qu'ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient. Nous avons examiné les résultats et nous aurions souhaité qu'ils aient fait davantage.

À Genève, par exemple, je crois que le Canada a adopté une position très ferme à l'égard du Sri Lanka, si je me base sur les conversations que j'ai eues avec les gens qui se trouvaient là-bas. D'après ce que m'ont dit les ONG présentes à Genève pour s'occuper de la situation du Sri Lanka, je crois comprendre que le Canada a décidé lui-même de négocier tout cela de façon informelle avec les pays occidentaux. La décision finale de ne pas mettre au vote une résolution sur le Sri Lanka découle d'une entente intervenue après consultation des autres pays occidentaux. Ces pays ont évalué l'importance relative des résolutions concernant la Birmanie, le Timor oriental et le Sri Lanka et c'est la Birmanie qui est arrivée en tête; le groupe des pays occidentaux a accepté la situation. Ils ont compris que la commission n'adopterait pas, au cours de la même année, trois résolutions concernant trois pays asiatiques.

Je ne pense donc pas que l'on puisse critiquer la façon dont ils ont perçu ce qui s'est passé à Genève. Je pense qu'il faut se réunir de nouveau et se demander, après avoir constaté que nous n'avions pas réussi à Genève, ce que pourrait être la prochaine étape? Qu'entend faire le ministère des Affaires extérieures ou l'ACDI pour renforcer le message qu'il souhaite transmettre au gouvernement du Sri Lanka, message qui n'a pas encore été compris, puisqu'il s'apprête à lancer une offensive militaire sur Jaffna?

[*Text*]

• 1635

Prof. Toope: I want to underscore that the mission received excellent co-operation from officials in both CIDA and External Affairs. I don't think that would be the nature of any concern we would want to raise.

I would like to highlight something Robin has said and tie it in with a comment I made earlier. I think the question is really one of emphasis and willingness to take a forward position on this issue. Canada has a very strong historical link with Sri Lanka because of its tradition of aid to Sri Lanka, the membership in the Commonwealth, etc. Canada seems to be a country that is superbly well placed to take a lead on the Sri Lankan situation, and I think the members of the mission would want to underscore the importance of Canada in a sense seizing the initiative.

I mentioned before the importance of working multilaterally, and that is absolutely true, but there are ways of working multilaterally. One is to lead from the front, and another is in a sense to follow and be a part of a group and protect yourself. The sense that perhaps some members of our mission have gained since our report is that Canada is positioning itself somewhat to the front of a group but being extremely cautious in taking a truly leading role on this question. I would like to emphasize the need now to look forward and to see how Canada can more effectively take a leadership role amongst western states, particularly in the human rights problems of Sri Lanka.

Ms Botsford Fraser: Just to add briefly to that, the resolution—which I guess no one ever saw, so I have no idea what it would have been—on Sri Lanka was replaced by a chairman's statement, which in large part acknowledged the success of the measures taken by the Government of Sri Lanka to date to address their human rights problems. So it became as much an acknowledgement of achievement as any kind of condemnation.

It came out to say only that they should continue to pursue a negotiated political settlement with all parties and mentioned the fact that the commission welcomes the decision of the Sri Lanka government to invite the working group on enforced or involuntary disappearances again to visit Sri Lanka. This was a group that, when it originally visited Sri Lanka, found "the situation in Sri Lanka was the worst ever recorded by the working group in its 12 years of existence". So while I certainly expect and hope that Canada did the best it could and certainly acknowledge the importance of the problems in Burma and East Timor, I don't think that this problem should be set aside, that Canada should think that it's done its bit for Sri Lanka. It hasn't. The situation goes on. It gets worse. There is definitely an escalation of the war. There is a military offensive in the north and in the east.

[*Translation*]

M. Toope: Je tiens à souligner que la mission a bénéficié d'une collaboration très efficace de la part des représentants de l'ACDI et des Affaires extérieures. Je ne pense pas que cet aspect pose un problème.

Je voudrais revenir sur un point soulevé par Robin afin d'établir le lien avec un commentaire que j'ai formulé plus tôt. Il s'agit en fait de savoir l'importance que nous accordons à cette situation et si nous sommes prêts à prendre des initiatives dans ce domaine. Le Canada a développé des liens historiques très forts avec le Sri Lanka en raison de l'aide qu'il accorde traditionnellement à ce pays, celui-ci étant membre du Commonwealth. Le Canada semble être particulièrement bien placé pour prendre des initiatives concernant la situation cinghalaise et je pense que les membres de la mission tiendraient à souligner le fait qu'il est important que le Canada décide de prendre cette initiative.

J'ai parlé de l'importance des efforts multilatéraux, et cela est incontestable, mais il y a différentes façons de travailler sur ce plan-là. L'une de ces façons consiste à prendre l'initiative et une autre à rester en arrière, à suivre le groupe et à se protéger. Le sentiment qu'ont eu certains membres de la mission depuis la rédaction de notre rapport est que le Canada se place en tête du groupe mais fait preuve d'une extrême prudence et évite de jouer un véritable rôle de leader dans ce domaine. Je tiens à souligner qu'il faut maintenant se tourner vers l'avenir et tenter de découvrir comment le Canada peut jouer un rôle de premier plan plus efficace parmi les pays occidentaux, en particulier dans le domaine des droits de l'homme au Sri Lanka.

Mme Botsford Fraser: Je voudrais ajouter un bref commentaire à ceci, la résolution concernant le Sri Lanka—que d'ailleurs personne n'a vue, de sorte que je ne sais vraiment pas à quoi elle aurait ressemblé—a été remplacée par une déclaration du président reconnaissant en grande partie les progrès réalisés jusqu'ici par le gouvernement du Sri Lanka dans le règlement des problèmes d'atteinte aux droits de la personne. Cette déclaration a davantage pris la forme de félicitations que d'une condamnation.

Le président a dit que le gouvernement de ce pays devrait continuer à chercher un règlement politique négocié de la question avec toutes les parties et il mentionne que la Commission se réjouissait de voir le gouvernement du Sri Lanka inviter le groupe de travail sur les disparitions contraintes ou involontaires à revenir au Sri Lanka. Il s'agit du groupe qui, lors de sa première visite dans ce pays, a déclaré que la situation au Sri Lanka était la pire qu'il ait eu a examiner depuis sa création, 12 ans auparavant. Je dois donc croire et espérer que le Canada a fait tout ce qu'il pouvait dans ce domaine et qu'il a en fait reconnu la gravité de la situation en Birmanie et dans le Timor oriental, mais je ne pense pas qu'il faut mettre ce problème de côté, ni que les Canadiens doivent penser qu'il ont fait ce qu'il fallait pour le Sri Lanka. Ce n'est pas le cas. La situation demeure et même empire. On constate une escalade de la violence. Il y a une offensive militaire dans le Nord et dans l'Est.

[*Texte*]

One of our first recommendations—and it is still our most important recommendation—was that there should be an internationally monitored ceasefire. It is the responsibility of Canada to work towards that through like-minded countries and/or through the United Nations.

The Chairman: I want just for a moment to look at one or two others. I have my eye on the clock a little.

Girve, are there some issues on which you would like some background?

Mr. Fretz (Erie): I don't think so at this stage. Thank you.

The Chairman: I wonder if we could talk a little about human rights. You mentioned that there is a human rights structure there that is unable to move or to visit, I think you were saying in your report, that you had found. As I listened to your report, it sounded to me much like visits I had to El Salvador and to areas there, where to be a part of the Human Rights Commission was to be worth your life and in any way to appear to say anything was a death sentence. Are there parallels? I am sure some of you have been in the two areas. In the past years a number of Canadians have come to understand what was happening in Central America in terms of the oligarchy and in terms of, again, conflict. Are there parallels or lessons?

I don't sense a disagreement from media coverage, such as it is, from officials that there is a wide range, and you yourself have said this. Therefore my question is, first, how we can communicate this? Where is there a model of something Canadians have come closer to, and where are some of the institutions that deal with human rights, who can help bridge that? Where are the points of interest that you've identified across Canada? For example, is the Sri Lankan community so divided that nobody wants to say anything in Canada in terms...? As Mr. Robinson has said, these vocal Yugoslavian and Ukrainian groups pick up these interests, and I wonder if we could talk a bit about... If we're going to lift the issue up and if there's going to be some political will generated, where do we find that, and what are the parallels?

• 1640

Mr. McCreath: Mr. Chairman, I want to comment on that and on a couple of the related issues that were raised. I personally have been approached and have met twice with the Tamil Association of Nova Scotia. I think it's important to recognize that we're dealing with two Sri Lankas. We're dealing with the Sinhalese community and we're dealing with the Tamil community, and they have very different perspectives. To me the Yugoslavian parallel seems very interesting.

[*Traduction*]

Dans une de nos premières recommandations—et je pense que c'est la plus importante—nous réclamons un cessez-le-feu avec présence internationale. C'est au Canada de travailler dans ce sens en joignant ses efforts à ceux des pays qui sont prêts à oeuvrer dans ce sens et avec les Nations Unies.

Le président: Pour le moment, je pense donner la parole à une ou deux autres personnes. Je n'oublie pas l'heure.

Girve, y a-t-il des questions au sujet desquelles vous aimeriez avoir plus de détails?

M. Fretz (Érié): Pour le moment non. Je vous remercie.

Le président: Je me demande si nous pourrions parler un peu des droits de l'homme. Vous avez indiqué qu'il existait un organisme de défense des droits de l'homme qui ne pouvait se déplacer ni faire les visites qu'il souhaitait faire; je pense que c'est ce que vous dites dans votre rapport. Pendant que je vous écoutais présenter votre rapport, je pensais que cela ressemblait beaucoup aux visites que j'avais effectuées au Salvador et dans les régions du globe où le fait de faire partie d'une commission des droits de l'homme peut vous coûter la vie et où le fait de sembler dire quelque chose équivaut à un arrêt de mort. Peut-on tracer des parallèles? Je suis sûr que certains d'entre vous connaissent ces deux régions. Depuis quelques années, il y a des Canadiens qui comprennent ce qui se passe en Amérique centrale, ils savent l'oligarchie qui y règne et les conflits qui y sévissent. Y a-t-il des parallèles faire ou des leçons à tirer?

Si je me fie à ce que disent les médias ou les représentants officiels, je ne pense pas que l'on conteste qu'il y ait un écart important, et d'ailleurs vous l'avez dit vous-même. C'est pourquoi je vous demande comment nous devons nous y prendre pour faire connaître cette situation? Existe-t-il un modèle de réussite canadienne en la matière et où sont les organismes de défense des droits de l'homme qui pourraient nous aider à réduire ces différences? Quels sont les points d'intérêt que vous avez observés dans les différentes régions du Canada? Par exemple, la communauté cinghalaise est-elle aussi divisée au Canada que personne ne veut dire quoi que ce soit pour ce qui est de...? Comme l'a dit M. Robinson, les groupes de Yougoslaves et d'Ukrainiens sont très actifs et défendent leurs intérêts, et je me demande si nous ne pourrions pas parler un peu... Si nous devons soulever cette question et tenter de dégager une volonté politique, comment pouvons-nous y parvenir et quels sont les parallèles à établir?

M. McCreath: Monsieur le président, j'aimerais formuler quelques remarques à ce sujet et à propos des sujets connexes qui ont été abordés. La Tamil Association of Nova Scotia m'a personnellement contacté et j'ai rencontrés de ses représentants par deux fois. Je pense qu'il est important de reconnaître, au départ, qu'il existe deux Sri Lanka. Il y a la communauté cinghalaise et la communauté tamoule, qui ont chacune des perspectives fort différentes. C'est pourquoi le parallèle que vous avez établi avec la Yougoslavie me paraît intéressant.

[*Text*]

The United Nations now has itself involved, in a very interventionist way, in Yugoslavia. Traditionally they have declined to get involved in the "internal affairs" of other nations, and thus have a hands off approach in the case of a situation like Sri Lanka. I want to underline the point that Marion made with respect to what people said to us, as distinct from what the government said. Clearly, the Government of Sri Lanka does not want anybody interfering in their affairs.

This is a minor problem. The Prime Minister himself told us there were no human rights abuses in Sri Lanka, but then we were approached individually and collectively by literally hundreds of people who begged us to do something to help them and their country. So the testimony that reveals itself in this report, I want to underline what Marion said, this does not come from the Government of Sri Lanka, who made every minister in the place available to us except the president, but it does come from the people.

It seems to me that when it comes to the issue of how you get a situation like this on the world agenda and how you get it stopped, it comes back to the fact that—and I hate to say it—money seems to talk. The power to do something to bring about an end to the hostilities in that country does not lie with commissions meeting endlessly in Geneva to pass resolutions about things. I must confess that I'm an outsider at this international diplomacy, so maybe those things are important, but those resolutions don't mean a heck of a lot to the people whose families are disappearing.

If there is a will on the part of the western world to bring an end to this conflict, it lies not through human rights commissions in Geneva but with the IFIs, the international financial institutions, and until such time as countries like Canada. . .we're a small player in these institutions, but we do have a seat at those institutions. We're the smallest player in the G-7 but we're in the room where others aren't, and if we believe strongly that situations like this should not be permitted to go on endlessly, then it seems to me that those are the halls of power where action can truly result.

The issue in Sri Lanka presents a beautiful example of it. Do you concern yourself with the bucks and doing business, or do you concern yourself with the human rights of individuals? It seems to me that we as a nation are confronted with this. We have an example, I suppose, in the Minister of International Trade going to China to do business, while on the other side as a nation we say we're concerned about the human rights situation over there.

If there were excellent business opportunities in Sri Lanka, what would be the attitude of the trade department toward doing business in Sri Lanka? I don't know because there are no business opportunities in Sri Lanka right now, but I think that's the issue that has to be focused on in this regard. If we want to try to understand the position of the Government of Canada as it will be reflected by the officials next week, we have to raise that.

[*Translation*]

Les Nations Unies s'occupent maintenant, de façon très interventionniste, de la Yougoslavie. Traditionnellement, les Nations Unies ont refusé d'intervenir dans les «affaires internes» des autres pays et adoptent normalement une attitude de réserve dans le cas d'un pays comme le Sri Lanka. Je voudrais revenir sur une remarque qu'a faite Marion au sujet de ce que nous ont dit les gens, par opposition à ce que nous a dit le gouvernement. Il est évident que le gouvernement du Sri Lanka ne souhaite pas qu'on se mêle de ses affaires.

Ce n'est pas un problème grave. Le premier ministre nous a lui-même déclaré qu'il n'y avait pas de violation des droits de l'homme au Sri Lanka mais des centaines de personnes nous ont implorés de faire quelque chose pour les aider elles et leur pays. Les témoignages dont fait état le rapport, et je rappelle ce qu'a dit Marion, ne proviennent pas du gouvernement du Sri Lanka qui nous a permis de rencontrer tous ceux qui nous intéressaient à part le président, mais émanent de la population.

Il me semble que si l'on veut attirer l'attention de tous les pays sur ce genre de situation en vue d'y mettre fin, je crois—mais j'ai du mal à l'accepter—que c'est une question de gros sous. Ce ne sont pas les commissions qui se réunissent de façon incessante à Genève pour adopter des résolutions qui mettront fin aux hostilités dans ce pays. Je reconnais que je ne suis pas spécialiste de la diplomatie internationale et je me trompe peut-être sur ce point, mais ces résolutions ne veulent pas dire grand-chose pour les gens qui voient disparaître les membres de leur famille.

Si le monde occidental veut vraiment mettre fin à ce conflit, ce n'est pas grâce aux commissions des droits de l'homme à Genève que cela se fera, mais grâce aux IFI, aux institutions financières internationales, et grâce aussi à des pays comme le Canada... Nous sommes membres de ces institutions, un des membres les moins importants certes, mais nous en faisons partie tout de même. Nous sommes le pays le plus faible du groupe de sept, mais nous assistons aux négociations alors que d'autres ne le font pas, et si nous sommes vraiment convaincus qu'il ne faut pas que les situations de ce genre perdurent, il me semble que c'est là qu'il faut agir.

La question du Sri Lanka constitue un excellent exemple. Voulons-nous privilégier l'aspect financier et commercial ou plutôt les droits des citoyens? Je pense qu'en tant que nation nous devons choisir. On pourrait citer l'exemple du ministre du Commerce international qui se rend en Chine pour faire du commerce, alors qu'en tant que pays nous nous déclarons préoccupés par la situation des droits de l'homme en Chine.

S'il existait d'excellents débouchés commerciaux au Sri Lanka, quelle serait l'attitude du ministère du Commerce à l'égard des personnes désireuses de faire affaire au Sri Lanka? Je ne sais pas, parce qu'à l'heure actuelle il n'existe pas de tels débouchés dans ce pays, mais c'est la question sur laquelle il faut se pencher. Si nous voulons tenter de comprendre la position du gouvernement du Canada telle qu'elle sera exprimée par ses représentants la semaine prochaine, c'est ce qu'il faut faire.

[*Texte*]

It's no good running around over here being concerned about human rights and trying to get resolutions passed if, where you can really have an opportunity to change things, you're silent. To me, that's the issue, and it comes starkly forward when on the one hand we have the Government of Sri Lanka saying everything is fine, stay out of our affairs, and at the same time we have the people begging us to do something about it. The question is, who do we listen to?

[*Traduction*]

Il ne sert pas à grand-chose de déclarer que les questions de violation des droits de la personne nous préoccupent et qu'il faut adopter des résolutions, si nous nous taisons au moment où nous avons la possibilité d'apporter des changements. Voilà comment je vois cette question et elle se pose de façon particulièrement aiguë puisqu'il y a, d'un côté, le gouvernement du Sri Lanka qui affirme que tout va pour le mieux, qu'on ne doit pas ce mêler de cela, et d'un autre, des gens qui nous implorent de faire quelque chose. Qui devons-nous écouter?

• 1645

The Chairman: My comment and my reaction from having endured a number of these international meetings for some years now is that it's not either/or; it's both/and. You're absolutely right. In and of themselves, many times they are like the resolutions we've passed here, but sometimes they can be the vehicles around which you build some other things, so they may be part of the jigsaw puzzle.

No government in my experience likes to be ostracized by world opinion, no matter where it is. We've seen a government in South Africa come to the point at which sanctions and other economic factors come together.

Mr. Robinson: I agree completely with what Peter said in terms of the fundamental importance of economic pressure. That's why we all felt that the Paris meeting was so important. Also, very clearly the Government of Sri Lanka felt that meeting was profoundly important. That is why it sent Brad Weerakoon travelling around the world to the key nations, and the prime minister to Paris and so on.

Peter is absolutely right that the meeting was key. We've seen the IFIs in the case of Kenya prepared to exercise some leverage on the Moi regime. As a delegation we had hoped that the same kind of pressure would be brought to bear on Sri Lanka.

The Chairman: Did you have some discussions about economic sanctions? Did you address them?

Mr. Robinson: What we said to the government and what we indicated to Nancy Stiles, who presumably was in Paris as well, and to the government in follow-up meetings was that we had hoped there would be conditionality. That was the key point that we made. There had to be some strings attached to $825 million, which I think is what they finally came away with. There had to be some strings attached to this aid.

If Canada took that position, certainly we're not aware of it. I don't believe Canada did take that position. As Peter says, Canada is one voice, but it is an important voice.

With respect to Geneva and the UN Commission on Human Rights, when Anne Park appeared before this committee, certainly I made my views known on the efficacy of that body—the appalling spectacle of the UN Commission

Le président: J'ai participé à bon nombre de ces réunions internationales, depuis des années, et ma réaction est qu'il ne s'agit pas de faire l'un ou l'autre mais bien les deux. Vous avez parfaitement raison. À elles seules, ces résolutions ressemblent souvent à celles que nous adoptons ici, mais parfois elles peuvent déboucher sur d'autres mesures et font partie d'un ensemble complexe.

D'après mon expérience, aucun gouvernement, quel qu'il soit, n'aime être ostracisé par l'opinion mondiale. Nous avons vu le cas de l'Afrique du Sud où les sanctions et les autres facteurs économiques se sont combinés pour donner des résultats.

M. Robinson: Je suis tout à fait d'accord avec ce que Peter a dit au sujet de l'importance des pressions économiques. C'est pourquoi que nous avons pensé que la réunion de Paris était si importante. De plus, il est évident que le gouvernement du Sri Lanka reconnaissait lui aussi cette importance. C'est pourquoi il a envoyé Brad Weerakoon en visite dans les principaux pays, et pourquoi le premier ministre s'est rendu à Paris.

Peter a tout à fait raison lorsqu'il dit que cette réunion a été déterminante. Nous avons vu, dans le cas du Kenya, que les IFI étaient prêts à exercer certaines pressions sur le régime Moi. Notre délégation espérait qu'on envisagerait le même genre de pression pour le Sri Lanka.

Le président: Avez-vous eu des discussions au sujet des sanctions économiques? Avez-vous abordé cette question?

M. Robinson: Nous avons déclaré au gouvernement que nous souhaitions que l'imposition de conditions, nous l'avons dit à Nancy Stiles qui devait également se trouver à Paris, et nous l'avons répété au gouvernement lors de réunions postérieures. C'est la principale mesure que nous avons proposée. Il fallait imposer des conditions à l'obtention de ces 825 millions de dollars, qui réprésentent la somme finalement accordée au Sri Lanka. Il fallait imposer des conditions à cette aide.

Je ne sais pas si c'était la position du Canada, je n'en ai rien su. Je ne pense pas que le Canada ait adopté cette position. Comme l'a dit Peter, le Canada n'a qu'une voix mais c'est une voix importante.

Pour ce qui est de Genève et de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, lorsque Anne Park a comparu devant le comité, j'ai donné mon opinion sur l'efficacité de cet organisme—le spectacle désolant que nous

[*Text*]

on Human Rights appointing a special rapporteur for Cuba. It was a political decision, a straight political decision instigated by the United States. Cuba is a country in which certainly there are human rights abuses, but there are not widespread disappearances, executions and torture.

Canada supported the appointment of a special rapporteur to Cuba and, at the same time, a chairman's statement on Sri Lanka; so much for balance and equity and justice at the United Nations Commission on Human Rights. It was a farce. We know who dictated that farce in this new, one superpower world that we live in.

One of the tragedies there as well was the extent to which many of the eastern European countries went along ready, aye, ready, with that in their desperate search for funds from the new god of the modern world.

I am with Peter in terms of the United Nations Commission on Human Rights, although it would be nice if there were some strong signals from it. The real crunch has to come both in terms of the IFIs and also—this is the final point I want to come back to—in terms of Canada's signals on bilateral aid.

With respect to my fellow members of the delegation, it wasn't just a question of emphasis on that point. It was a fundamental difference of view with respect to the issue of the suspension of direct government to government bilateral aid.

My colleagues will recall the vigorous discussions we had with the Canadian High Commissioner. I wasn't able to be at the meeting with CIDA, but I assume it was a similar discussion.

Canada can send that strong signal, not just through the IFIs but through our approach to bilateral government-to-government aid as well. We haven't done that. CIDA doesn't seem to be prepared to do that, and I would certainly hope that when it appears before the committee next week it can give us some pretty convincing reasons as to why, in light of the ongoing testimony, we saw it happening.

The Chairman: I am sure it will want to give some response, for example, to what happened in Paris or what positions we took there and what the thinking was, which we can then consider.

• 1650

Prof. Toope: I just wanted to address your initial question relating to the various commissions that have been created in Sri Lanka, and I wanted to highlight in fact a substantial difference, I think, between the situation in El Salvador and elsewhere in Central America and the situation in Sri Lanka. I think that the general consensus among the population in Sri Lanka is that there is no real danger in being a member of one of these commissions at all because the commissions aren't really intended to get at the serious questions underlying the ethnic problems. So rather than seeing them as a focal point for action, I'm afraid to say that they're largely a cover-up and an attempt not to deal with

[*Translation*]

a livré la Commission des droits de l'homme des Nations Unies lorsqu'elle a nommé un rapporteur spécial pour Cuba. Il s'agissait d'une décision politique, d'une décision de pure politique prise à la demande des États-Unis. Il est vrai qu'il existe à Cuba des violations des droits de l'homme mais les disparitions, les exécutions sommaires et la tortures n'y sont pas courantes.

Le Canada a appuyé la nomination d'un rapporteur spécial pour Cuba et, en même temps, la déclaration du président au sujet de Sri Lanka; voilà qui en dit long sur la façon dont la Commission des droits de l'homme des Nations Unies conçoit l'équité et la justice. Ce n'était que pure comédie. Nous savons qui était l'auteur de cette comédie, la superpuissance où nous vivons.

Il est également tragique qu'un bon nombre de pays d'Europe de l'Est n'aient pas réagi, pris comme ils l'étaient par leur recherche désespérée de fonds que pourrait leur donner le nouveau dieu du monde moderne.

Je suis d'accord avec Peter pour ce qui est de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, même si j'aimerais la voir adopter des positions plus fermes. Les vraies décisions seront prises par les IFI et aussi—et c'est le dernier point sur lequel je veux revenir—dépendront de la position du Canada en matière d'aide bilatérale.

Pour ce qui est des autres membres de la délégation, notre opinion était très différente sur ce point. Nous avons adopté une position contraire pour ce qui est de la suspension de l'aide bilatérale directe de gouvernement à gouvernement.

Mes collègues se souviendront des discussions très vives que nous avons eues avec le haut-commissaire du Canada. Je n'ai pu assister à la réunion avec l'ACDI, mais je pense qu'il s'y est tenu un entretien comparable.

Le Canada peut faire savoir qu'il a adopté une position ferme, non pas seulement par le biais des IFI mais également dans le cadre de l'aide bilatérale entre gouvernements. Ce n'est pas ce que nous avons fait. L'ACDI ne semble pas être disposée à agir de cette façon et j'espère que l'agence pourra nous offrir des raisons très convaincantes pour expliquer sa position, lorsqu'elle viendra témoigner devant le comité la semaine prochaine.

Le président: Je suis convaincu qu'elle voudra également expliquer, par exemple, ce qui s'est passé à Paris et les positions adoptées lors de cette réunion, ainsi que les motifs sous-jacents, que nous pourrons examiner ensuite.

M. Toope: Je voulais revenir à votre question initiale concernant les diverses commissions qui ont été créées au Sri Lanka, et souligner en fait une différence importante qui existe, d'après moi, entre la situation qui règne au Salvador et en Amérique centrale et celle qui prévaut au Sri Lanka. Je pense que la population du Sri Lanka s'accorde en général pour dire que le fait d'être membre d'une de ces commissions n'est pas du tout dangereux parce qu'elles n'ont pas vraiment pour but de s'attaquer aux problèmes ethniques sous-jacents. Au lieu d'être considérées comme des catalyseurs, elles visent plutôt à masquer les choses et à ne pas aborder les questions fondamentales. Les personnes en danger au Sri Lanka sont

[*Texte*]

the fundamental questions. I think the people who are at threat in Sri Lanka are those working for non-governmental organizations, not for any of the commissions that have been created by the Sri Lankan government.

The Chairman: That was the case in El Salvador, for example. The Catholic human rights...

Prof. Toope: The unofficial one, yes.

The Chairman: The unofficial ones were the same; they were the points of great vulnerability.

Mr. Fretz: I have just one question that I wanted to pose. Presumably there are many missing persons, perhaps hundreds of persons missing, maybe even thousands. What happens to those persons who have sought refuge in India? Do you have any reports of what India has done with those people? Have they been accepted?

Ms Botsford Fraser: There are a large number of refugees from Sri Lanka in India, many of whom are now being asked to return to Sri Lanka. The report that just came recently from Sri Lanka suggested that in fact only 15% of those who had left wanted to be returned. They are being returned in a very ad hoc and not very well thought out manner, which means that they come back to Sri Lanka and there is no place for them to go. They are put into refugee camps, and the refugee camps themselves are searched and people are arrested. They're seen as a possible place for Tiger activists and things like that. So I think it's a fairly incoherent policy that the government has. I think they're trying to bring them back in order to make people think that everything is fine and say, look, all these refugees can come back.

There is just something here about the repatriation of refugees from India. There are eight temporary camps in Mannar, two in Vavuniya and one in Trincomalee. It says the process of repatriation has been entered into hastily, without giving consideration to the complex factors.

Of the 110,000 Sri Lankan Tamil refugees in India, only 15,000 had expressed their willingness to return. There's some concern that following this process of repatriation other governments might use the situation as a precedent and attempt to return refugee claimants to Sri Lanka. But recent events in Colombo and its suburb should make it clear that the security of Tamils, even in areas outside the north and east, cannot be assured. Let me say again that this certainly corresponds with what we were told about the possibility of any people going back to Sri Lanka. There is no place in Sri Lanka that the Tamil people, especially, could be considered safe and that it is wrong for Canada or any other country to try to send back refugees to Sri Lanka.

Prof. Toope: If I could add one point on that, there's a very technical problem that a number of the returning refugees from India face, which is that they are not necessarily issued with identity papers upon their return, and this has caused tremendous problems for Tamils in the central part of Sri Lanka who have traditionally worked on the plantations. There has been a concerted effort recently from security forces to round up people, and one of the

[*Traduction*]

celles qui travaillent pour des organismes non gouvernementaux et non pour les commissions mises sur pied par le gouvernement.

Le président: C'était le cas au Salvador, par exemple. Les droits de la personne...

M. Toope: Les organismes non officiels, oui.

Le président: Les organismes non officiels étaient dans la même situation; c'était des organismes très vulnérables.

M. Fretz: J'aimerais poser une question. Il y a sans doute de nombreux disparus, peut-être des centaines voire des milliers. Qu'arrive-t-il aux personnes qui ont cherché refuge en Inde? Savez-vous ce que l'Inde a fait de ces gens? Ont-ils été acceptés?

Mme Botsford Fraser: Il existe de nombreuses personnes qui ont quitté le Sri Lanka pour se réfugier aux Indes, et on leur demande maintenant de retourner au Sri Lanka. D'après un rapport récent que je viens de recevoir du Sri Lanka, 15 p. 100 de ces réfugiés sont disposés à retourner dans leur pays d'origine. Les modalités de ce retour ne sont pas bien pensées, ce qui veut dire que ces personnes retournent au Sri Lanka, mais qu'elles n'ont pas d'endroit pour s'établir. On les y parque que dans des camps de réfugiés où l'on fouille et arrête les gens. D'aucuns estimant en effet que ces camps sont des refuges possibles pour les partisans des Tigres. C'est pourquoi je crois pouvoir dire que la politique du gouvernement à ce sujet n'est guère cohérente. Il est possible que le gouvernement cherche uniquement à rapatrier ces gens pour montrer que tout va bien et pouvoir dire, voyez, les réfugiés reviennent.

On parle du rapatriement des réfugiés qui se trouvaient en Inde. Il existe huit camps temporaires à Mannar, deux à Vavuniya et un à Trincomalee. Le rapport mentionne que le processus de repatriment a été mis sur pied de façon trop hative, et que l'on a omis de tenir compte de nombreux facteurs.

Seulement 15,000 des 110,000 réfugiés tamouls du Sri Lanka se trouvant en Inde ont manifesté le désir de revenir dans leur pays. On craint qu'à la suite de ce rapatriement, d'autres gouvernements tentent à leur tour de renvoyer au Sri Lanka les personnes qui revendiquent le statut de réfugié. Mais les événements récents survenus à Colombo et dans ses banlieues démontrent clairement qu'il n'est pas possible d'assurer la sécurité des Tamouls, même dans les secteurs autres que ceux du Nord et de l'Est. Je vous précise que ces commentaires correspondent à ce que nous avons entendu au sujet du retour possible de ces gens au Sri Lanka. Il n'existe aucun endroit au Sri Lanka où les Tamouls, en particulier, sont en sécurité et le Canada ou n'importe quel autre pays ne devrait pas envisager de renvoyer des réfugiés au Sri Lanka.

M. Toope: Je voudrais ajouter un commentaire et mentionner un problème technique, à savoir qu'un bon nombre des réfugiés qui rentrent de l'Inde ne reçoivent pas de papiers d'identité à leur retour; cela cause de graves problèmes aux Tamouls de la partie centrale du Sri Lanka qui travaillaient traditionnellement dans les plantations. Les forces de sécurité ont récemment décidé de regrouper ces gens, notament lorsqu'ils n'ont pas de papiers d'identité.

[*Text*]

reasons that is cited is lack of proper identification. So the more people who return, who are Tamil, and who do not have proper identification, the more likely it is that they will be subjected to rather arbitrary arrest. Once that happens, experience indicates that they may end up in detention camps, which are unmonitored, and therefore they are subject to further forms of abuse.

Mr. Fretz: Do you have any idea of the numbers of refugees there? Secondly, who has visited those camps and brought out a report?

Mr. Gibson: I think the figure is 250,000 Tamil refugees in India. One of the problems—and it is addressed by one of the recommendations in the report—is that India is not a signatory to the convention on refugees. That means the UN High Commission on Refugees does not have access to the Sri Lankan refugees living in India. We recommended that Canada, in its bilateral conversations with India, urge them to become a signatory to that convention, so the situation of the refugees in India could be monitored more closely.

• 1655

The Chairman: To come back to linkages in Canada, one of the questions. . .what prompts me again is thinking about the whole question of a commission to review NGO activities, which means if part of the creative energy or creative activity for change in any society. . .if the NGOs are stifled, then it's been the same in Africa and in Central America, in my experience. The South Asian Partnership, with 23 non-governmental organizations, the Canadian Co-operative Association, Plenty Canada, Christian Children's Fund of Canada, World University Service of Canada, the Canadian Hunger Foundation, and the Anglican Church of Canada are listed as principal agents in one background document I have here. In their activities, are they supporting NGOs? Their involvement presumably puts partners at risk. When you start looking at channels and you say reduce government-to-government. . .and when you have this kind of commission. . . I just wondered how you weighed those kinds of things in your visits there.

Mrs. Gaffney: We met with several of the NGO organizations that were being monitored—"harassed" was the word they probably used—by this new commission that was examining NGO organizations. The reason they were being harassed was the government felt they were probably using aid money to examine practices of the government. Obviously it's going to be counter-productive for any organization of that sort to move, because obviously most of those NGO organizations are examining what the government is doing to its own people in Sri Lanka.

I wanted to move to another point, though, where we're talking about the IFI. I still say it's unfortunate we don't have External or CIDA—I see a couple of CIDA people there in the back—that they're not part of the question-and-answer. . .

Are you fellows going to be back here next week, so you can be part of this? Probably not.

[*Translation*]

Ainsi, les Tamouls qui retournent au Sri Lanka et qui ne possèdent pas de papiers d'identité en règle risquent fort de se faire arrêter de façon tout à fait arbitraire. Une fois arrêtés, ils aboutissent habituellement dans des camps de détention, qui ne sont pas surveillés par des organisations et où ils risquent de subir d'autres genres d'abus.

M. Fretz: Avez-vous une idée du nombre des réfugiés qui s'y trouvent? Deuxièmement, qui a visité ces camps et préparé le rapport?

M. Gibson: Je pense qu'il y a environ 250,000 réfugiés tamouls aux Indes. Cela soulève un problème—qui est d'ailleurs abordé dans une des recommandations du rapport—parce que l'Inde n'a pas ratifié la Convention sur les réfugiés. Cela veut dire que le Haut-Commissariat pour les réfugiés des Nations Unies n'a pas de contact avec les réfugiés du Sri Lanka vivant en Inde. Nous recommandons qu'au cours de ses entretiens bilatéraux avec l'Inde, le Canada insiste pour que ce pays ratifie cette convention, afin qu'il soit possible de surveiller de plus près la situation des réfugiés dans ce pays.

Le président: Pour en revenir aux liens avec le Canada, une des questions. . . ce qui m'amène encore à intervenir, c'est la question d'une commission chargée d'examiner les activités des ONG, ce qui veut dire que si l'on étouffe une partie de l'énergie positive ou des activités visant à introduire des changements. . . si l'on étouffe l'activité des ONG, on répètera alors ce qui a été fait en Afrique et en Amérique centrale, d'après mon expérience. La Société asiatique des partenaires regroupe 23 organismes non gouvernementaux dont les principaux représentants—selon un document d'information que j'ai ici—sont la Canadian Corporation Association, Plenty Canada, le Christian Children's Fund of Canada, l'Entraide universitaire mondiale du Canada, la Fondation canadienne contre la faim et l'Église anglicane du Canada. Cette société accorde-t-elle un appui aux ONG? L'activité de ces organismes leur fait certainement courir des risques. Lorsqu'on s'intéresse aux courrois de transmission et que l'on demande une diminution de l'aide directe. . . et qu'il y a ce genre de commission, je me demandais quelle importance vous accordiez à ce genre de choses au cours de vos visites sur place.

Mme Gaffney: Nous avons rencontré plusieurs représentants de ces ONG qui étaient surveillés—«harcelés» est sans doute le mot qu'ils ont utilisé—par cette nouvelle commission qui était chargée d'examiner les ONG. Le gouvernement les harcelait, apparemment, parce qu'il pensait que ces organisations utilisaient l'aide financière pour examiner les pratiques du gouvernement. Il est difficile d'agir pour ces organismes, parce que la plupart des ONG examinent ce que fait le gouvernement en faisant appels à des personnes vivant sur place.

Je voulais passer à un autre point puisque nous parlons des IFI. Je dois redire que je trouve malheureux que nous n'ayons pas des représentants des Affaires extérieures ou de l'ACDI—je vois quelques gens de l'ACDI au fond de la salle—pour qu'ils puissent participer à ces questions et réponses. . .

Allez-vous revenir la semaine prochaine pour participer à cet échange? Probablement non.

[*Texte*]

The Chairman: I think, Beryl, the agreement of the steering committee was we would receive the—

Mrs. Gaffney: See them separately, yes.

The Chairman: —committee who had been. . .which you're a part of, and then we would update ourselves.

Mrs. Gaffney: I understand. I'm just saying it's unfortunate, Mr. Chair. I'm just expressing that.

The Chairman: This was a decision agreed upon by all parties on the committee. It may be unfortunate, but we have agreement of all three parties on the way we will proceed. So in fairness to both those who are here and officials, that's the way we're proceeding.

Mrs. Gaffney: One of the reasons we felt the government officials were not necessarily anxious but agreeable to meet with us—and we met with an awful lot of them—was that we were there just the week before they were appearing before the international financial institutions in Paris.

I have a question, and I don't know whether you can answer it or not, Mr. Chair. Is the IFI monitored through External and CIDA or is it monitored through the Minister of Finance?

The Chairman: Funny you should ask that. If you want to read the debt report, you will find a chapter on that. One of the anomalies is that when you want to look at that you have to deal with the Minister of Finance, who nominates the appointees to the IMF and the World Bank and to most of the financial—

Mr. McCreath: But it's External Affairs, not the Department of Finance, that sends the delegates to the meetings of the banks.

The Chairman: They are joint meetings.

Mrs. Gaffney: That's right. The CIDA officials were at the embassy—

The Chairman: The governor of the bank is the Minister of Finance. That tells you where the buck stops. Our analysis. . .and we spent a year and a half or two looking at the debt issues where we had open warfare between the Ministry of Finance and External Affairs.

• 1700

I am just saying that there is a healthy disagreement between the analyses of CIDA and of External Affairs that see the political and human side, and the Ministry of Finance, which takes the longer macro and says, "We have to get the big things right and it is going to take this many years." Our understanding of those tensions, which can be created, is that sometimes they can be obstacles. You put your finger on a significant question.

Mrs. Gaffney: But how do you monitor the progress?

The Chairman: Peter, we should begin to wrap up.

Mrs. Gaffney: May I just finish my question please, Mr. Chairman?

[*Traduction*]

Le président: Je crois, Beryl, que le comité directeur a convenu que nous les inviterions. . .

Mme Gaffney: À venir séparément, oui.

Le président: Le comité. . . dont vous faites partie, pour nous mettre ensuite au courant.

Mme Gaffney: Je comprends. Je dis simplement que c'est regrettable, monsieur le président. C'est le sentiment que j'exprimais.

Le président: C'est une décision qui a été acceptée par tous les partis représentés au comité. Cela est peut-être regrettable, mais les trois partis se sont entendus sur la façon de procéder. Nous allons donc suivre cette façon de faire pour respecter à la fois les membres du comité et les représentants.

Mme Gaffney: Nous avons pensé que si les représentants du gouvernement avaient accepté de nous rencontrer, sans empressement bien sûr,—et nous en avons rencontré un bon nombre—c'était plutôt parce que nous trouvions là la semaine qui précédait leur comparution devant les institutions financières à Paris.

J'ai une question, mais je ne sais pas si vous allez pouvoir y répondre, monsieur le président. Les IFI sont-elles surveillées par les Affaires extérieures et l'ACDI ou par le ministère des Finances?

Le président: Je suis surpris que vous posiez cette question. Si vous lisez le rapport sur la dette, vous constaterez qu'un chapitre est consacré à cette question. Il y a une anomalie; en effet le ministre des Finances nomme les représentants au FMI, à la Banque mondiale et à la plupart des institutions financières. . .

M. McCreath: Mais ce sont les Affaires extérieures et non pas le ministère des Finances qui envoit des délégués aux réunions de ces banques.

Le président: Il s'agit de réunions mixtes.

Mme Gaffney: C'est exact. Les représentants de l'ACDI se trouvaient à l'ambassade. . .

Le président: Le gouverneur de la banque est le ministre des Finances. Voilà qui en dit long. D'après notre analyse. . . et nous avons passé un an et demi, ou près de deux ans, à examiner la question de la dette et la lutte que se font à ce sujet le ministère des Finances et celui des Affaires extérieures.

Je dis simplement qu'il est bon que l'analyse de l'ACDI et des Affaires extérieures qui privilégie les aspects politiques et humains ne concordent pas avec celle du ministère des Finances qui se place à plus long terme et selon laquelle «il faut d'abord remettre en place les choses importantes, ce qui nécessitera *x* années». Ces tensions, qui sont parfois artificielles, peuvent constituer des obstacles d'après ce que nous avons compris. Vous avez mis le doigt sur un aspect important.

Mme Gaffney: Mais est-ce que vous surveillez les progrès accomplis dans ce domaine?

Le président: Peter, il faudrait peut-être commencer à reprendre tout ceci.

Mme Gaffney: Pourrais-je terminer ma question, monsieur le président?

[*Text*]

How do you put the finger on, or who do you put the pressure on when you have a human rights situation? If you have a country that's appearing before the IFI, how do you do it then if it goes through the Minister of Finance?

The Chairman: Obviously there are discussions between the policy—

Mr. McCreath: Next week when the officials are here that will be a good question.

The Chairman: You can also ask that question when the ministers are before us on estimates because they are the ones who have to talk to each other to create the policy, and we are having both the CIDA minister and the External Affairs minister during the next week or so.

Mr. McCreath: Mr. Chairman, on the subject of refugees I just want to put a point on the record, since we are presenting evidence from our delegation here, and it has to do with refugees.

This group concluded quite rightly that any Tamil in Sri Lanka is potentially at risk. They are at risk of being arbitrarily arrested. They are at risk of disappearing and being killed. That, I think, is a statement of fact. It is certainly my observation and the observation of my colleagues. It was on that basis that we included a recommendation in the report that Canada ought not to return people to Sri Lanka right now.

At the same time the refugee process is being used by people to gain access to Canada who may not in fact be refugees in the true sense of the word. As a matter of curiosity, when I was flying home from Sri Lanka I sat beside a fellow on the plane who had refugee status in Canada but who had just been home in Sri Landa for six weeks on vacation. Clearly, we have a problem.

I think, Mr. Chairman, it might be appropriate at some point if this committee wishes to pursue its investigations of Sri Lanka. I know the Minister of Employment and Immigration will soon be bringing down a number of new measures with respect to refugees, so I would not recommend that we consider doing that until such time as those new regulations, or proposals for legislation, have in fact been tabled.

At some point we might consider inviting officials from Immigration to join us to have a discussion of this very serious problem because, quite frankly, the people charged with doing the immigration job in the High Commission in Sri Lanka, and I would say the same for the people in Delhi whom I visited, have an absolutely impossible task dealing with immigration that is the outflow from refugee claims. We also have a refugee system, as is pointed out in our report, that says that in order to get to Canada to claim refugee status you have to commit illegal acts that are fraudulent, commit forgery and so on.

[*Translation*]

Comment toucher du doigt ou sur qui faut-il exercer des pressions lorsqu'il y a une situation de violation des droits de la personne? Lorsqu'il y a un pays de ce type qui comparaît devant une IFI, comment exercer ces pressions s'il faut passer par le ministère des Finances?

Le président: Il y a évidemment des discussions entre la politique...

M. McCreath: Ce sera une bonne question à poser aux fonctionnaires qui seront là la semaine prochaine.

Le président: Vous pourrez également poser cette question aux ministres lorsqu'ils comparaîtront devant nous pour leur budget, parce que c'est eux qui doivent se concerter pour adopter ces orientations, et nous aurons le ministre responsable de l'ACDI et le ministre des Affaires extérieures ici la semaine prochaine.

M. McCreath: Monsieur le président, j'aimerais faire consigner au procès-verbal un aspect de la question des réfugiés, puisque nous sommes en train d'écouter le témoignage de notre délégation qui porte sur ces personnes.

Ce groupe a conclu fort justement qu'être Tamoul au Sri Lanka c'est courir un risque. Ces personnes risquent d'être arrêtées de façon arbitraire. Elles risquent de disparaître et d'être abattues. Cela, les faits l'indiquent, je crois. C'est certainement ce que j'ai pu constater et ce que mes collègues ont également pu constater. C'est en fonction de ces constations, que nous avons recommandé dans notre rapport, que le Canada ne renvoie personne au Sri Lanka à l'heure actuelle.

Parallèlement, il y a des gens qui utilisent le processus de revendication du statut de réfugié pour entrer au Canada alors qu'elles ne sont pas de véritables réfugiés. Je mentionnerais à titre d'exemple le fait qu'au moment où je rentrais du Sri Lanka en avion, j'étais assis à côté d'une personne qui avait le statut de réfugié au Canada mais qui venait de passer six semaines de vacances chez elle au Sri Lanka. Il est évident qu'il y a là un problème.

Je pense, monsieur le président, qu'il serait bon que notre comité poursuive ses enquêtes sur le Sri Lanka, à un moment donné. Je sais que le ministre de l'Emploi et de l'Immigration va bientôt prendre un certain nombre de nouvelles initiatives à l'égard des réfugiés, c'est pourquoi je ne recommanderais pas de poursuivre ces enquêtes avant que ces nouveaux règlements, ou nouveaux projets de loi, n'aient été présentés.

Il me paraît souhaitable d'inviter des représentants de l'Immigration pour discuter avec eux de ce problème très grave parce que je sais que les personnes qui s'occupent d'immigration à la Haute commission au Sri Lanka, et je pourrais dire la même chose au sujet des personnes que j'ai connues à Delhi, font face à une tâche impossible, celle que leur pose le résultat des revendications du statut de réfugié. Nous avons également un système pour les réfugiés, comme le mentionne notre rapport, selon lequel, afin d'entrer au Canada et d'y revendiquer le statut de réfugié, il faut commettre des actes illégaux, frauduleux, faire de faux papiers et ainsi de suite.

[*Texte*]

One of the things that was uncovered was that this whole problem of the legitimate determination of refugees is a very serious one, and I suggest we might consider having a look at that, or suggest that the committee on employment and immigration do that.

The Chairman: Several years ago when I was there the Sarvodaya movement was trying to do some reconciling work. Did you have any report on them? They were working in Tamil areas and had some contact with Canadian NGOs. I don't know what their role is. There was a time when there was some hope given to them.

Secondly, there is the question of the monthly parliamentary renewal of the state of emergency. Can you give us an assessment of the Parliament? For example, should parliamentarians be taken seriously, in terms of international parliamentary activity and others, if they are rubber stamps for a direction taken by government? The question is raised quite often when you are having parliamentary friendship association meetings, or you have them as part of parliamentary groups and they claim to have a parliamentary role, when in reality it's not something, at least in the new movement towards democratic decision-making and multi-party views, that would be acceptable. I wonder if you could say a word about that.

• 1705

We'll invite the delegation on these things, if you have anything you want to say about the report, since we've asked you to testify, to see that it's on the record.

Prof. Toope: I think I'll allow Robin to answer the question about Sarvodaya, although I would say that it was apparently one of the principal reasons the presidential commission investigating the role of NGOs was set up. There was concern that it was becoming, in a sense, too active and too powerful. That commission is a great worry for most NGOs working in Sri Lanka.

The only comment I want to make is in response to your earlier question concerning the role of Canadian non-governmental organizations and the possibility of rechannelling aid money through NGOs and whether that was putting people at risk.

There are two answers to that. The short answer is yes, potentially it is. The longer answer is nonetheless that appears to be what people in Sri Lanka want. Uniformly, all the members of the non-governmental organizations with whom we discussed that particular issue, including their own personal security, felt it was extremely important that the message was sent out, that Canada was not just willing to deal comfortably with the Sri Lankan government.

The other concern in that area is to ensure that there is continuing international focus upon Sri Lanka. That in itself provides a measure of protection for people working in NGOs, if indeed we rechannel aid money through those organizations. I think, though, that should not be a bar to rechannelling of aid.

[*Traduction*]

Nous avons été amenés à constater que le problème de la détermination du statut de réfugié est fort grave et je suggère d'examiner cette question ou de demander au comité de l'emploi et de l'immigration de le faire.

Le président: Lorsque j'étais au Sri Lanka, il y a plusieurs années, le mouvement Sarvodaya travaillait dans le sens de la réconciliation. Avez-vous des nouvelles de ce mouvement? Il travaillait dans les secteurs tamouls et entretenait certains contacts avec des ONG canadiennes. Je ne sais pas quel est son rôle. Il y a eu un moment où il entretenait certains espoirs.

Deuxièmement, il y a la question du renouvellement mois après mois, par le Parlement, de l'état d'urgence. Pouvez-vous nous donner votre avis sur le Parlement? Par exemple, doit-on prendre les parlementaires au sérieux, pour ce qui est des activités parlementaires internationales ou autres, ou ces personnes ne font-elles qu'entériner les mesures adoptées par le gouvernement? La question se pose très souvent dans le cadre des réunions d'associations amicales de parlementaires ou lorsqu'ils participent à des groupes parlementaires et qu'ils prétendent jouer un véritable rôle parlementaire alors qu'en réalité ce n'est pas quelque chose qui serait acceptable, au moins avec ce nouveau mouvement en faveur du processus démocratique et du multipartisme. Je me demande si vous pourriez nous parler un peu de cela.

Nous allons inviter la délégation à parler de ces choses, si vous avez des commentaires à faire au sujet du rapport, et puisque nous vous avons demandé de témoigner, vous pourrez consigner tout cela au procès-verbal.

M. Toope: J'avais demandé à Robin de répondre à la question concernant le Sarvodaya, étant entendu que c'est semble-t-il pour enquêter sur ce mouvement qu'a surtout été créée la commission présidentielle chargée de faire enquête sur le rôle des ONG. On craignait que cet organisme ne devienne, dans un certain sens, trop actif et trop puissant. Cette commission inquiète beaucoup la plupart des ONG qui travaillent au Sri Lanka.

Je voudrais simplement répondre à la question que vous avez posée plus tôt au sujet du rôle des organismes non gouvernementaux canadiens et de la possibilité de rediriger l'aide financière par l'intermédiaire des ONG et si cela pourrait faire courir des risques à ces personnes.

Il y a peut-être deux réponses à cette question. Tout d'abord, effectivement, cela risque de faire apparaître des dangers. Deuxièmement cela est malgré tout ce que semblent souhaiter les citoyens du Sri Lanka. Tous les membres des organisations non gouvernementales avec qui nous avons abordé ces problèmes, y compris celui de leur sécurité personnelle, pensaient qu'il importait beaucoup que le message soit signifié clairement au gouvernement du Sri Lanka que le Canada n'était pas prêt à accepter la situation.

L'autre aspect de cette question est qu'il faut veiller à ce que le milieu international continue à s'intéresser au Sri Lanka. Cet intérêt offre, à lui seul, une certaine protection aux personnes qui travaillent pour les ONG, si nous décidons de faire passer l'aide financière par ces organismes. Je pense que cela ne devrait pas être une raison pour abandonner cette idée.

[*Text*]

Mr. Gibson: I was going to make the same comment about Sarvodaya, that the perceived political aspirations of the director of Sarvodaya, Ariyaratne, was identified as one of the concerns President Premadasa had in instituting the NGO commission to look at whether or not the organization was being used for political purposes. The Sarvodaya movement is still recognized to be an important one in Sri Lanka. It is still active and is still well-funded, I think, by CIDA directly.

On the question about parliamentarians, I would have two comments to make. There are individual parliamentarians who I think are well worth taking seriously, certainly the parliamentarians who are involved in Parliamentarians for Human Rights, an organization, mostly opposition. A parliamentarian who spent some time in Canada, Manghala Moonesinghe who is the chair of the parliamentary select committee that is trying to put together some recommendations regarding a negotiated settlement, should be taken seriously. That's the good news.

The bad news is the party politics in Sri Lanka, in the Parliament, has tended to paralyse any movement. I think Beryl can support me in this. I think the meeting they had with the members of the main opposition party, the Sri Lanka Freedom Party, was terribly, terribly disappointing. Beryl indicated to them how even members in opposition sometimes need to put aside some differences of party politics in order to promote a common cause.

Mr. McCreath: I regret not having a tape to record that.

Ms Botsford Fraser: The politicians would tell you that there is a select committee that's probably going to solve things. But the reality is this is not likely to take place. The politicians are completely polarized. The situation is an impossible situation for the politicians to come to some kind of resolution. What tends to happen is there is not discussion of the actual elements of the conflict. There are all kinds of political games that are played around the processes by which solutions to the conflict are suggested.

They're not even talking these days about a negotiated ceasefire in Sri Lanka. All they're doing is talking about maybe somewhere down the road we'll come to some kind of political solution. In the meanwhile there's a military offensive going on. It comes back to our point that Sri Lanka is unable to solve this problem itself. There is no political will to solve this problem. There may be all kinds of goodwill on behalf of individual politicians, but there is no overall political will. This is why we are very clear on our recommendation that there should be international intervention.

[*Translation*]

M. Gibson: J'allais formuler le même commentaire au sujet de Sarvodaya, à savoir que ce sont les aspirations politiques apparentes du directeur de Sarvodaya, Ariyaratne, qui a amené le Président Premadasa à créer la commission sur les ONG chargée de lui demander d'examiner si cet organisme n'était pas utilisé à des fins politiques. Le mouvement Sarvodaya est encore reconnu comme étant un mouvement important au Sri Lanka. C'est un mouvement qui est encore actif et bien financé, je crois, grâce à une aide directe de l'ACDI.

Pour ce qui est des parlementaires, j'aurais deux commentaires à faire. Il y a certains parlementaires qu'il serait bon de prendre au sérieux, du moins les parlementaires qui participent à l'organisation, Parliamentarians for Human Rights, qui regroupe principalement des représentants de l'opposition. En particulier, un parlementaire qui a passé quelque temps au Canada, Manghala Moonesinghe, qui préside le comité particulier parlementaire qui tente de formuler des recommandations en vue de faciliter un règlement négocié devrait être pris au sérieux. Voilà les bonnes nouvelles.

Pour ce qui est des mauvaises nouvelles, on constate que le jeu des partis politiques au Parlement du Sri Lanka a tendance à empêcher tout progrès. Je pense que Beryl pourrait confirmer cette façon de voir les choses. La rencontre que son groupe a eue avec les membres du principal parti de l'opposition, le Sri Lanka Freedom Party, a été très très décevante. Beryl a été jusqu'à leur dire que les membres de l'opposition doivent quand même parfois mettre de côté les choses qui séparent les partis pour défendre une cause commune.

M. McCreath: Je regrette de ne pas pouvoir enregistrer cela.

Mme Botsford Fraser: Les hommes politiques vous diront sans doute que le comité particulier va régler tout cela. Mais en réalité, ce n'est guère probable. Les hommes politiques sont tous polarisés. La situation est telle que les représentants politiques auront beaucoup de mal à trouver une solution quelconque. Il ne semble pas que l'on puisse aborder les véritables sources du conflit. On joue à toutes sortes de jeux politiques avec les processus grâce auxquels on propose de découvrir des solutions au conflit.

Il n'est même plus à présent question d'en arriver à un cessez-le-feu négocié au Sri Lanka. On parle seulement du fait que, dans un certain temps, il faudra bien en arriver à une sorte de solution politique. Entre temps, c'est l'action militaire qui compte. Cela revient à notre constatation que le Sri Lanka n'est pas en mesure de résoudre seul ce problème. Il n'existe aucune volonté politique pour résoudre ce problème. Bien entendu, la plupart des représentants politiques sont pleins de bonne volonté mais il n'existe pas une volonté politique générale. C'est pourquoi nous avons fait clairement ressortir, dans notre recommandation, la nécessité d'une intervention internationale.

[*Texte*]

• 1710

Mr. McCreath: Mr. Chairman, very briefly on that point on politicians, members of Parliament are legitimate in the sense that they're legitimately elected and have a legitimate right to represent their country in terms of things like the CPA, for example. But the point to be made is that party interests seem to take precedence over national interests if push comes to shove.

The Chairman: Thank you for coming to speak to the report that you prepared. We'll have an opportunity to discuss your recommendations with officials next week. We will do what we can following that to support public awareness and Canadian proactive policy. I want to thank you very much.

This meeting is adjourned.

[*Traduction*]

M. McCreath: Monsieur le président, un bref commentaire sur les représentants politiques, les députés sont légitimes dans le sens qu'ils ont été élus légalement et qu'ils ont donc le droit de représenter leur pays au CPA, par exemple. Mais précisons que lorsqu'il leur faut choisir, les intérêts partisans l'emportent sur les intérêts nationaux.

Le président: Je vous remercie d'être venu nous parler de votre rapport. Nous aurons l'occasion d'aborder vos recommandatins avec des fonctionnaires la semaine prochaine. Nous allons faire notre possible pour faciliter la sensibilisation du public et appuyer une orientation proactive pour le Canada. Je vous remercie beaucoup.

La séance est levée.

APPENDIX "DEVE-12"



REPORT

THE CANADIAN HUMAN RIGHTS MISSION TO SRI LANKA

JANUARY 1992

BACKGROUND

The Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka is part of an international effort to promote peace and justice in Sri Lanka. The Canadian mission follows visits in 1990 by members of the European Parliament and a delegation of the World Council of Churches. In 1991, Amnesty International and members of the United Nations Working Group on Disappearances visited.

Involved in the organization of the Canadian Mission were:

South Asia Partnership, a consortium of Canadian NGO's;

Inter-Church Committee on Refugees, a coalition of Canadian churches;

Canada Asia Working Group, the churches' ecumenical coalition focussing on human rights in Asia;

Canadian Solidarity Forum on Sri Lanka, a solidarity group whose membership is composed of Canadians, Canadian NGO's and Sri Lankans (Sinhalese and Tamil) living in Canada.

The objectives of the Canadian Mission are as follows:

- To provide an opportunity to identify the factors that have given rise to conflict and alleged human rights violations and to examine concerns regarding refugees (including the internally displaced) and sustainable development concerns in Sri Lanka;
- To convey Canadian support and concern to Sri Lankans working for peace and justice;
- To promote awareness in Canada regarding the complexity of the current crisis in Sri Lanka;
- To make recommendations regarding a constructive role that Canadian non-governmental organizations and the Canadian government may play regarding economic and human resource development in Sri Lanka.

The members of the Canadian Human Rights Mission were:

The Very Rev. Dr. Lois Wilson, former Moderator of the United Church of Canada and an immediate past president of the World Council of Churches;

Marian Botsford Fraser, a free-lance writer and member of the Board of Directors of the Canadian Centre of International PEN;

Pierre Duquette, an immigration lawyer and past president of the Quebec Division of the Immigration Section of the Canadian Bar Association;

Beryl Gaffney, a Liberal Party member of the House of Commons representing the constituency of Nepean in Ontario;

Dr. Kenneth Kuhn, Executive Director of the Division for Church and Society, Evangelical Lutheran Church in Canada and chairperson of the Commission on Justice and Peace of the Canadian Council of Churches;

Peter McCreath, a Conservative Party member of the House of Commons representing the constituency of South Shore in Nova Scotia;

Svend Robinson, a New Democratic Party member of the House of Commons representing the constituency of Burnaby Kingsway in British Columbia;

Dr. Stephen Toope, the Associate Dean of Graduate Studies and Research at the Faculty of Law of McGill University.

Robin Gibson provided staff support to the Mission. He is the Asia/Pacific Development Coordinator for the Primate's World Relief and Development Fund of the Anglican Church of Canada.

CONTENTS

BACKGROUND

INTRODUCTION

THE NORTH

BATTICALOA, EASTERN PROVINCE

KANDY, CENTRAL DISTRICT

TANGALLE AND HAMBANTOTA IN THE SOUTH

THE HUMAN RIGHTS SITUATION

RESOLUTION OF THE ETHNIC CONFLICT

MEDIA, CENSORSHIP AND FREEDOM OF THE PRESS

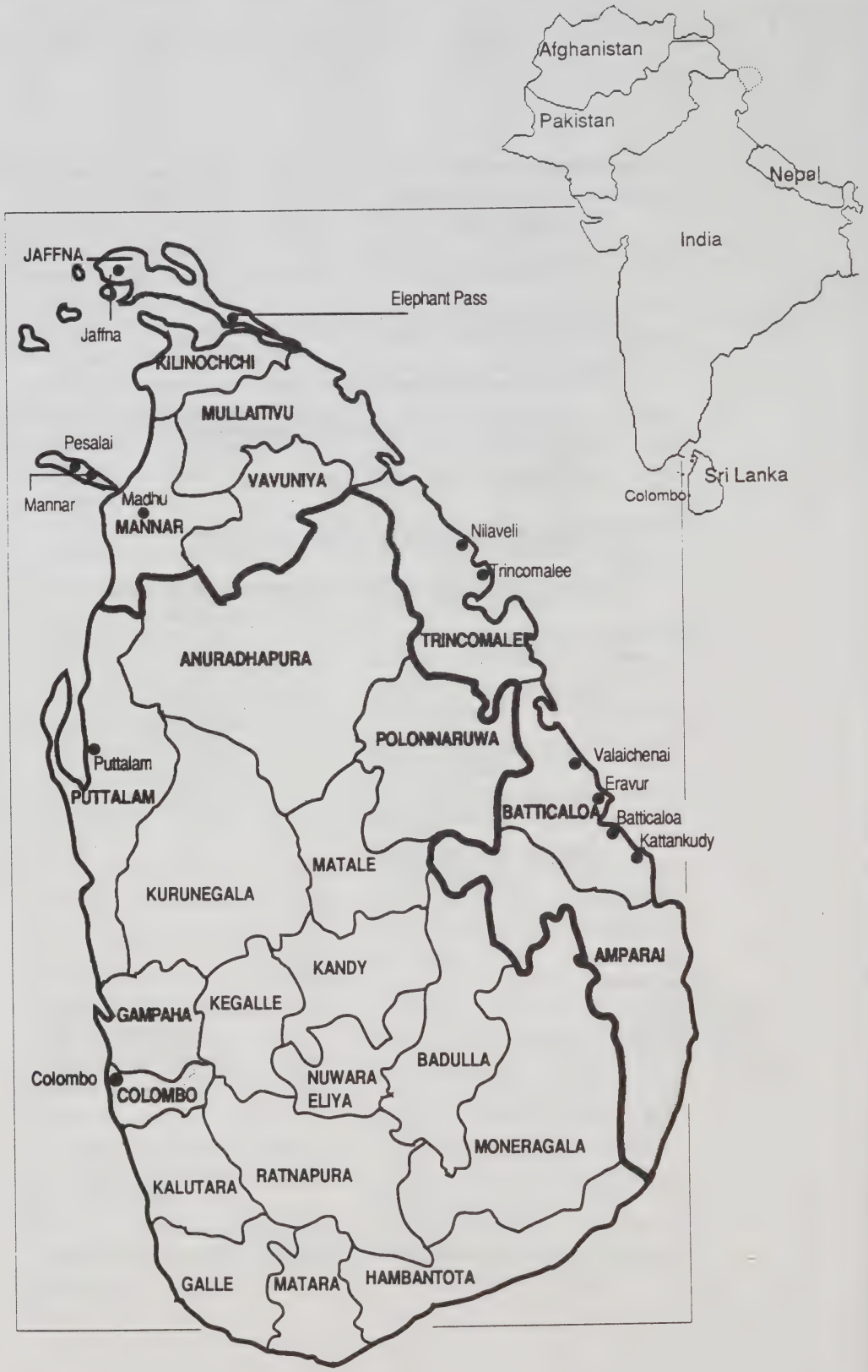
DEVELOPMENT

REFUGEES

RECOMMENDATIONS

MEETINGS

ACKNOWLEDGEMENTS



SRI LANKA:

Principle districts of internal displacement

Areas to the north and east of the thick line are claimed by the LTTE as Tamil Eelam

INTRODUCTION

The incredible beauty of Sri Lanka, its enormous potential and rich human resources seemed to magnify the deep tragedy of the ethnic conflict that threatens all that Sri Lanka could be. Team members of the Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka were alarmed by the extent of human rights violations and the enormous human cost of the conflict. Equally distressing was the fact that the severity of the situation is so little known or addressed by the international community.

The Canadian team spent eight days in Sri Lanka, from January 22nd to 29th, 1992. They met with government officials, political leaders, spokespersons from non-governmental organizations, religious leaders, community representatives and members of various human rights taskforces. The group listened to comments from all sides of the ethnic conflict, including the Liberation Tigers of Tamil Eelam (LTTE). For three days, the team divided into smaller groups and travelled to Vavuniya in the north, to Batticaloa in the east, to Kandy in the central district and to Tangalle and Hambantota in the south.

The team members hope that the following report of the current situation in Sri Lanka will contribute in some small way to a just and lasting resolution of the ethnic conflict and restoration of peace and justice to Sri Lanka.

THE NORTH

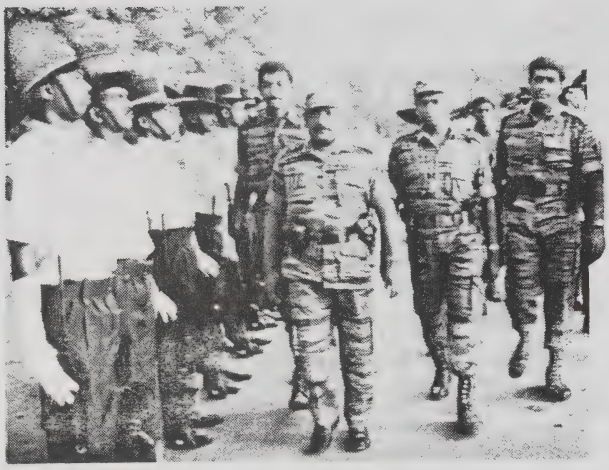


Photo courtesy of LTTE

LTTE leaders V. Prabakharan and Nadesan, inspecting LTTE police force in Jaffna

The Canadian team had hoped that two of its members might be able to travel to Jaffna district to assess the situation in the north. Unfortunately this was not possible. In spite of various proposals for travel to the peninsula, assurance of safety by the LTTE, and considerable pressure on our part, it was not possible to secure permission from the Joint Operation Command to travel farther north than Vavuniya. Even travel to visit the UNHCR refugee camp at Madhu, housing 25,000 refugees, was not allowed. In light of ongoing battles between the security forces and the LTTE, it was not considered sufficiently safe to allow "VIP's" to travel. This is perhaps a telling indication of the state of war that exists in the north.

Svend Robinson and Marian Botsford Fraser travelled to Vavuniya, on the edge of army-controlled territory. While there, meetings were held with a number of people, including leaders of the Catholic church, the Citizen's Committee, the Brigadier of the Army, and K. Siddhartan of the People's Liberation Organization of Tamil Eelam (PLOTE). While in Colombo, the team also met a number of people visiting from Jaffna, who were able to describe the situation in the Jaffna peninsula.

We were informed of the high level of support for the LTTE on the part of the local population. It was believed that the LTTE has a force of some 10,000 and that its military strength was perhaps underestimated. People indicated that the LTTE was prepared to negotiate but must continue to protect people from serious abuses by the Sri Lankan army. The support for the LTTE is based on the strong resentment that Tamils feel about the resettlement of Sinhalese people in traditional Tamil areas and the economic disparity between the north and south. It was also stated that, given the choice between the LTTE and the Sri Lankan Army, the Tamils prefer to support the LTTE.

However, there were other more confusing interpretations of the role of the LTTE and the situation in the north. One person spoke of the hopelessness of the people and their helplessness in that they could not participate in any way in the resolution of the conflict; they could only just survive. We were told that the human rights abuses by the LTTE were not as bad as those by the government and that they had decreased since June 1990. Some people said there was coercion of children into the LTTE armies, while others denied it. We learned of indoctrination meetings held by the LTTE with young children and that only LTTE music is played in Jaffna. We also learned that the children in the training camps were well-fed and well-treated. Observers indicated that the LTTE is very well disciplined, moralistic and undemocratic and that criticism is not permitted. However, the fact that the LTTE soldiers wear cyanide capsules and are willing to die for the cause was cited as an indication of the high level of support for the Tamil cause for which the LTTE fights. People saw the actions of the LTTE often as justifiable retaliation for atrocities committed against Tamils by the armed forces.

Leaflets are periodically dropped by the military, warning of imminent bombing

The role of PLOTE was also disputed. Their spokesperson described the role of PLOTE as helping to restore normalcy to a troubled area. He acknowledged that PLOTE identifies members of the LTTE to the military and indicated that PLOTE would support the army in a military offensive against the north. Others accused PLOTE of terrible human rights violations in camps close to Vavuniya and saw them as collaborators in atrocities committed by the army. PLOTE believes that they should still be included in any negotiations regarding a political settlement. The LTTE finds this unacceptable.

While it was difficult to be sure of the role of the LTTE, there was little doubt about the immense cost of the ongoing conflict.

We were told and saw ourselves the terrible harassment that occurs at the army checkpoint at Vavuniya on the road going to Jaffna. Security forces searched every person and every bag. We spoke briefly with Tamils who were at least temporarily detained for attempting to smuggle prohibited goods,

such as motorcycle plugs and extra batteries, across the frontier. We watched a convoy of about 50 supply trucks and several hundred people on foot make their way into the "no-man's land". They would be checked again at the LTTE checkpoint some 800 meters away. Some 2,000 people make the trek in both directions every day.

We were informed of flagrant and arbitrary interpretation of the rules on restricted items going to Jaffna. One person indicated that he believed that there were high level army kickbacks schemes, allowing some suppliers to go through the checkpoints with sealed trucks.

There is little doubt that the situation in Jaffna district is very serious. From people with whom we spoke, who had recently been in Jaffna, we learned that there is a fuel blockade and import restrictions on essential items such as soap, sanitary supplies, medicine and fertilizers. No electricity has been available in the peninsula for 18 months. Fishing is banned, as the army have tried to control the seas around the islands and ports. Agriculture has reverted to traditional crops. The term "pre-industrial" was suggested as descriptive of the economy. It is believed by people who remain in Jaffna that the government encourages people to leave and that the middle class, who can afford to leave, do so. There is no stationery, no newsprint, the public library was burned down, and exams were cancelled. The town itself is reported to be very crowded and completely surrounded by security forces. There are unknown numbers of refugees from the outer islands in welfare centres. People expect a military offensive every day and leaflets are periodically dropped by the military, warning of imminent bombing.

There is little doubt that the truth about Jaffna is unknown in the rest of Sri Lanka and certainly in the rest of the world. It is certain that more food and medical supplies are urgently needed. It was suggested to us that there should be an international team to monitor the human rights situation in Jaffna and to ensure that sufficient humanitarian assistance reaches the people. To us, unable to visit Jaffna ourselves, this must be a high priority.

BATTICALOA, EASTERN PROVINCE

Peter McCreath and Pierre Duquette, accompanied by Robin Gibson, visited the communities of Batticaloa, Kattenkudy, Kokkadichcholai and Eravur. During the course of three days, conversations were held with community leaders, religious leaders, the military commander of the security forces, the political officer of the LTTE, the Government Agent, the faculty of Eastern University and many members of various small communities.

The most moving part of our three-day visit was the experience of being approached by over 260 individuals, mostly women, and presented with letters or petitions beseeching us to assist with the locating of a disappeared loved one, be it a son or daughter or husband. About 60% of the disappearances had occurred in 1990, the remainder in 1991, with a handful occurring either in 1992 or prior to 1990.

The most alarming aspect of our time in Batticaloa was the level of militarization. Notwithstanding the government statements that Batticaloa district had "returned to normalcy", the region was under a virtual state of war. There were checkpoints maintained by the security forces at frequent intervals in the towns and on the main roads. The LTTE maintained their checkpoints in the inland areas. While the military personnel seemed courteous in carrying out their responsibilities, the automatic weapons, be it an M16 or T56 or other offensive weapon, carried by virtually every soldier, police officer or Tiger soldier, were highly intimidating. We spoke to two men in Kallady who told us of incidents where villagers had been harassed and killed by Muslim Home Guards and security forces.

The population seemed to be in a general state of fear. People were discouraged from going out at night. The potential for arbitrary arrest and/or disappearance seemed to exist in the minds of most people we met. Only in the Muslim community of Kattenkudy did we find unequivocal and whole-hearted support for the security forces and the government. They blamed the LTTE for the August 15th, 1990 mosque massacre, in which 103 people were killed while at prayer.

In the village of Kokkadichcholai, we were deeply moved as the villagers described the June '91 massacre and listed the members of their families among the 107 people killed by security forces. They also complained about daily harassment from the army, including soldiers entering homes and taking what they wanted.



The legacy of war — bombed out houses, Eastern Province

It was apparent to us that normal life in Batticaloa district was not possible. At Eastern University in Chenkalady, the faculty indicated that the government had virtually cut off all funding and that fear of commuting had reduced the student enrolment from the normal number of 800 to 200 students. From June to September 1990, the university was closed and turned into a refugee camp.

Generally there seemed to have been a drastic reduction in government services. For example, hospitals and infirmaries were closed and there was no evidence of reconstruction either of houses or infrastructure. The countryside was dotted with houses and buildings that had been shelled or bombed. It was widely reported that two youths were shot and burned within 400 hundred meters of our hotel the first night we were in Batticaloa.

The Brigadier of the Army seemed to be making an effort to rectify the appalling disregard for human rights of arbitrary arrest, but evidence suggested that not all arrests were reported. Some detainees were kept in secret camps, some people were arrested and held as hostages in an effort to bring in other members of their families, and people were still disappearing or being killed and bodies desecrated with no proper identification or burial.

The principle criticism of the LTTE was their practice of kidnapping and extortion as a form of fundraising. Security force people accused the LTTE of other terrorist atrocities; however, with the exception of the Kattenkudy massacre and the kidnapping, we heard no other complaints. As the lesser of two evils, the Tamils generally seemed more favourably disposed to the Tigers than to government security forces . However, we were left with the feeling that most people wished that both the army and the Tigers would go away and that they might live in peace.

A sad consequence of the conflict was the departure of many of the community leaders. They had left to seek refuge elsewhere. The strongest remaining sense of community leadership seemed to be provided by the intrepid Jesuit fathers of Saint Michael's College, in particular, Father Harry Miller and Father Joseph Mary. Under Father Miller's leadership, the Batticaloa

Peace Committee had developed and maintained what is probably the most accurate list of disappeared persons. They have recorded since June 1990 a list of 3,418 disappearances.

Few people addressed any attention to anything going on in faraway Colombo. The universal preoccupation was simple survival.

We left Batticaloa having formed a number of conclusions. It was apparent that respect for human rights of individuals seems virtually non-existent.

The government's refusal to seriously address the problems of disappeared persons or to establish acceptable forms of due process in dealing with arrests and detentions can only be described as appalling. It would appear that at lower levels there is little discipline in the army. The government is unwilling to admit that atrocities continue to occur or to recognize that the situation is simply out of control. Aside from enforcing some strict discipline,

THE MOST ALARMING ASPECT WAS THE LEVEL OF MILITARIZATION

the security forces should substantially reduce their visible military presence throughout the area. This would make it easier to allow the public to feel things are returning to normal.

The Tigers seem to want an end to the conflict, which they admit that they cannot win by military means. They insist that the government take the first step by making a proposal for a political settlement.

Economic resources are badly needed in the east. Development assistance must reach beyond emergency relief and focus on rebuilding the physical and human infrastructure of a badly damaged society. In the absence of leadership from other religious communities, the Roman Catholic Church would seem to be in a strong position to provide local leadership and perhaps could be one of the channels through which aid to the people should be directed. The Canadian High Commissioner should be commended for her support of the work of the Batticaloa Peace Committee. The government should restore full funding to Eastern University. The education of the next generation of leaders must be a high priority.

KANDY, CENTRAL DISTRICT

Two team members, Stephen Toope and Lois Wilson, visited people in the central area of Sri Lanka for two days. Among the wide range of groups and individuals we met were the academic staff and students at Peradeniya University; community activists at a two-hour seminar focussing on the Sri Lankan economy and the present situation of ethnic conflict and human rights; government officials; villagers at an integrated village development project at Wattegama; tea-pickers at a nearby tea estate; and persons at Satyodaya. At a public meeting attended by about 50 persons, we addressed the topic of "Federal Form of Government — a Canadian Experience and its relevance to a Multi-Ethnic Society".

We gained several insights from this regional visit that complemented our understanding of the Sri Lankan situation we had gained in Colombo. In several instances, we heard intensive seminar discussion between Sri Lankans themselves on a particular issue and this helped us understand the complexities of a particular issue.

Muslims were united in viewing the proposed unification of the north and east as a threat to their identity, as they would become a minority in the Tamil-dominated area, should this unification occur. They therefore look to the government for protection. Some thought their community would be best served by having provincial council powers devolved, and others that new boundaries for the provinces of the north and east should be re-drawn in any negotiated settlement. We became acutely aware that the ethnic conflict has to do with the Muslim minority in the country, and is not just between Sinhalese and Tamils.

Workers, and particularly young people, are experiencing increased army and police harassment, and human rights violations occur on and around the tea estates. A climate of fear exists as a result of young men being detained without explanation. A recent such incident occurred in the Badulla area in response to the discovery of an alleged arms cache found on the Kanawerella Estate, Moussekelle Division, on November 26, 1991. In contrast to this, the Deputy Inspector General of the police assured us that no persons were being arrested, except on specific information. He did, however, say that workers were being encouraged to inform on other workers suspected of being sympathizers with the LTTE. The atmosphere

of fear and mistrust, as well as the hopelessness experienced by youth who see no future for themselves on privatized tea estates, has prompted an increase in the number of young people who consider seriously the LTTE option.

Our visits to workers' homes on the tea estates and seeing the deplorable conditions in which they live (small, unventilated, one-room row shacks left by the British over 50 years ago) lent weight to the thesis proposed at the seminar regarding the economic root causes of the conflict. Using government statistics, the presenter analyzed the present "open market" economic model adopted by Sri Lankan government. While there has been some growth, the present economic policies are increasing the disparities between the rich and the poor. The economy is unable to sustain the growth rate; the country's indebtedness is increasing; and the present economic policies are resulting in inequality in the distribution of income

> WE BECAME ACUTELY AWARE THAT THE ETHNIC CONFLICT HAS TO DO WITH THE MUSLIM MINORITY

among the population. In this regard, it was felt that the implications of the structural adjustment programs of the World Bank for Sri Lanka should be addressed. The potential conflict that could erupt on the tea estates between the workers, the LTTE persons beginning to impinge on the area and the army and police, could be enormously dangerous to the economy and social well-being. The socio-political and economic roots of unrest, as well as the volatile issues of racism evident on the tea estates, urgently need to be addressed to prevent further escalation of the conflict.

People in the region gave us a very strong message that "everything is decided in Colombo", and that such strong centralization is not fully appreciated by the region, nor can such centralization respond to regional issues.

We were able to see the kind of development supported by Canadian aid through the Sri Lanka Canada Development Fund when we visited the integrated village development project at Wattegama. The unique feature



Team meeting with INFORM

of this project was the affirmation of traditional Sri Lankan cultural values as expressed in traditional dance, brass, fibre and woodworking crafts. These were being taught to the children, not as a means of future livelihood necessarily, but as a way of affirming their cultural identity and encouraging pride in themselves. Along with this significant contribution to village development was an income-generating plant farm and a common threshing floor and community centre. We dropped in on a community meeting that was arranging the "first-ever" trip of the villagers to Kandy. The thrust of this kind of development work was obviously strengthening the people's participation in decisions affecting their lives and thereby making a strong contribution to the process of democratization. We thoroughly commend such models of development as a significant factor in stabilizing the present situation.

The pervasive climate of fear was evident on the university campus. Some academics expressed fear of speaking openly against human rights violations for fear of reprisal. They stressed that the present climate is not one that fosters intellectual creativity. When we asked about the role of the academic community in the present crisis, it became evident that the academic community was reluctant to assume any leadership role out of fear.

Our conviction is that close attention should be paid to the central region of Sri Lanka, as the conflict moves increasingly from the north and east into the central region.

TANGALLE AND HAMBANTOTA IN THE SOUTH

Beryl Gaffney and Ken Kuhn travelled to Matara, Tangalle and Hambantota in the southern district of Sri Lanka. During their visit they visited a number of development projects supported by the Sri Lanka Canada Development Fund, spoke with the Members of Parliament for the area, visited a human rights exhibit and met with a group of about one hundred people who were relatives of the "disappeared".

The drive to Tangalle was an experience in itself. Although not a long distance, the trip may take hours, as a result of congested traffic and sharing the road with everything from automobiles, bicycles, buses, pedestrians, horse-drawn vehicles and free-roaming cows. The coastal road is incredibly beautiful and one cannot help but get a sense of the shivers when looking out over the India Ocean, as one realizes that there is no land mass between the shore and Antarctica. However, beauty is not the only experience of the road. We passed a graveyard, where a military funeral was in process. Two days

> THE STORIES ... WERE BUT A FEW OF THE THOUSANDS WHO HAVE EITHER DISAPPEARED OR WERE KNOWN TO BE MURDERED IN THE SOUTH

earlier, 12 young military men had been killed in the north due to the tragic ethnic conflict that is raging in Sri Lanka. One could not help but notice the guards sporting their AK47's and surveying those in attendance.

In Tangalle, we visited the Aesthetic Studio Institute. This is a job-oriented training centre in arts and crafts for young people in the Tangalle and Hambantota area. The intent is to build up a professional group from unemployed youth from a poor section of the community. Further, they are using their dancing, music and artistic talents as a powerful media for development education. We were pleased that the Canadian International Development Agency (CIDA), through the Sri Lanka Canada Development Fund, was supporting this program.

Our most moving experience was the visit, set up by Mahinda Rajpakse, M.P. for Tangalle, with about 100 of his constituents. They came to tell their stories of missing husbands, sons and brothers; the human suffering and intolerable violations of the rights of persons. For example, a son had been

abducted from his repair shop and was never seen again because he had worked for a JVP (Janatha Vimukthi Peramuna) leader who had contested an election. One mother not only lost her son, taken because he was working for peace for Sri Lanka, but her house was burned down. She filed a habeas corpus motion, but it never came to trial. Two brothers, aged 24 and 34, suspected as JVP supporters, were taken in '89 and '90. The remaining three brothers live in constant fear and are being questioned continually by the police. The stories we heard related to but a few of the thousands who have either disappeared or were known to be murdered in the south. It was evident to us, even though the conflict is now centred in the north and east, that fear in the south is everywhere. Disappearances still happen. As recently as January 13, 1992, the husband of a young 31-year-old mother of three small children was forcibly removed from their home. She still does not know where he is.

In Matara, we visited an exhibition entitled "For Protection of Humanity". It was a visual display of approximately 100 artistic depictions of the human rights violations in Sri Lanka over recent years. The display, no doubt, was provocative visually and cast doubt on the motives and objectives of the government of Sri Lanka and President Premadasa. In the small hours of the next morning, masked armed men in camouflage T-shirts stormed the exhibit, assaulted those in attendance and took away the photographs and displays. For us, the episode highlighted the lack of freedom of expression and the underlying fear of the gun, which still very much holds sway, even in the south.

Our final visit was to another non-governmental organization's development program, the Janashakthi Bank Societies for Women in the Hambantota district. Supported by the Sri Lanka Canada Development Fund, the program had established a bank loan scheme for women, encouraging them to stand on their own feet. The target group is the most disadvantaged in the community. The initiative promotes self-discipline amongst individuals who have not developed the habit of saving. The savings program is complemented by a library program, and education regarding health and child development. Approximately 13,000 women benefit from the project.

The Human Rights Situation

The people of Sri Lanka continue to suffer abuses of their basic human rights that are shocking to the conscience and are unacceptable in any civilized society. Our investigations confirmed the sobering findings of the Amnesty International report of September 11, 1991, and of the report of the October 1991 visit by three members of the United Nations Working Group on Enforced or Involuntary Disappearances. In Sri Lanka today, people live under the threat of extrajudicial killing, disappearance, torture, and arbitrary arrest and detention at the hands of the state security forces, paramilitary groups and armed opposition forces. The fundamental freedoms of expression and association are severely restricted. People live in a climate of fear and repression.



Relatives of those killed in Kokkadichcholai

Although the human rights situation has improved somewhat in the last six months, if measured in absolute terms by the number of unidentified bodies discovered or people disappeared, the level of fear and violence remains appalling. The mechanisms set up by the government to investigate and ameliorate the situation are, by any measure, unequal to the task.

Security Forces and Government - Organized Paramilitary Groups

Extensive and reliable evidence was presented to the Canadian team from a variety of sources, detailing the widespread abuse of human rights by the security forces and by paramilitary groups co-operating with the government. These paramilitary groups include several armed cadres of Tamils opposed to the LTTE (i.e., PLOTE, TELO, EPDP), and the so-called "home guards" funded by the government, in theory to "defend" Muslim and Sinhalese communities from feared LTTE attacks.

Although it is invidious to assess human rights abuses merely by tallying up numbers of victims, members of the Canadian team were particularly horrified by reports of massacres and by the very large number of disappearances attributed to the security forces and allied groups. Although the number of disappearances linked to the security forces has decreased recently, reliable evidence continues to implicate the army and police in hundreds of "new" disappearances. For example, reliable, but publicly unconfirmed, reports reached the Canadian team of the discovery of 72 bodies of boys aged 12 to18 on Mandaitivu Island in early January 1992. The boys had been in detention under the control of the army.

Aside from disappearances, members of the state security apparatus continue to be linked by reliable sources with other major human rights abuses, including extrajudicial killing, torture and arbitrary arrest and detention. Official inquiries reveal a pattern of significant abuse of authority. For example, a January 1991 inquiry in Gampha Magistrates' Court heard convincing testimony that the deaths of Jayantha Welagedra (19) and Gamini Fonseka (15) were caused by severe assaults perpetrated by police officers while the boys were in detention. In July 1991, the Supreme Court awarded damages to K. N. Fernando, a civil engineer who had been beaten by police when he complained of police assaults upon two of his employees. Similar examples could be identified from across the country.



Family members of the disappeared, Eastern University

What is more disturbing, the vast majority of cases of abuse of power by the security forces are never brought to justice. Indeed, police and army officers seem to operate with almost total impunity. We learned from sources in the government-created Human Rights Taskforce that many people suspected of links with armed opposition groups are detained in "unofficial" detention centres that are not subject to any independent monitoring. Experience indicates that persons detained outside official camps are especially at risk. They typically suffer physical abuse, and they routinely disappear. No one knows how many people are "unofficially " detained. Relatives are left to wonder whether their loved ones are dead or alive.

It must be emphasized, however, that human rights abuses are not simply the result of the government's inability to exercise proper control over the security forces. There are significant indications that the government itself wishes to cover up abusive acts perpetrated in its name. The *Indemnity (Amendment) Act*, for instance, officially shields any "public servant" from prosecution for alleged human rights violations committed prior to December 17, 1988. The Sri Lanka Bar Association asserts that the existence of the Act not only eliminates the punishment of those involved in disappearances prior to December 1988, but is also encouragement to those who violate human rights to think that the government will extend the period covered by the Act.

Similarly, the limitation placed upon the mandate of the Presidential Commission of Inquiry into the Involuntary Removal of Persons, which limits investigations to complaints of "removal" to those occurring after January 11, 1991, calls into question the government's public commitment to uncover and stop all human rights abuses.

Furthermore, the very procedures provided for in the Emergency Regulations and the *Prevention of Terrorism Act* allow for the detention of suspects without trial for periods of 18 months. We learned from government officials that in practice, detention without any appearance before a magistrate may last for upwards of three years. Under s.9 of the *Prevention*

of Terrorism Act, it would appear that any minister of government may sign a detention order. Such procedures and practices are not designed to foster openness or accountability. Nor was accountability furthered by the Presidential Commission of Inquiry investigating the massacre at Kokkadichcholai, where only one member of the security forces testified, refusing to swear an oath and without being subject to cross-examination.

We can only conclude that the government has not yet demonstrated a serious commitment to stop the human rights violations being committed by members of the security forces and allied groups.

The Liberation Tigers of Tamil Eelam (LTTE)

The Canadian team was presented with convincing evidence of continuing human rights abuses being perpetrated by the armed cadres of the LTTE. Although, as an armed opposition group, the LTTE may not be directly subject to the norms of international human rights and humanitarian law, conscience dictates that abuses of the LTTE be condemned.

Since 1990, the most significant human rights violations of the LTTE have involved attacks upon the Muslim minority. Most notorious were the attacks upon worshippers in the mosque at Kattenkudy, and the similar assault in the village of Lahugalla. Sinhalese villages have also been subject to attack; for example, the April 1991 destruction of Ethimale, where 17 people died. Although the LTTE officially denies responsibility for these attacks, many witnesses have publicly confirmed LTTE involvement. The LTTE has never denied the campaign of intimidation and terror that temporarily drove the Muslim population from the Island of Mannar. Nor does it deny involvement in the death and disappearance of people suspected of co-operating with state authorities.

Like the security forces, the LTTE maintains secret detention centres, where people are routinely abused and from whence they often disappear. These centres are subject to no external monitoring, and reports reaching the Canadian team indicate that conditions of detention are often dreadful. The LTTE has never produced a comprehensive list of the people it holds in detention, so family members of people who have been seized by the LTTE live in agony, not knowing the fate of loved ones.

Some reports from the north and east also suggest that the LTTE forcibly conscripts young people into its armed units, and that the LTTE finances its operations in part by kidnapping and extortion. Because it has been very difficult for independent observers to visit territory controlled by the LTTE, these reports cannot be confirmed, but their persistence is cause for serious concern.

Representatives of non-governmental organizations told us that they felt particularly vulnerable to intimidation in the guise of the Presidential Commission of Inquiry in Respect of Non-Governmental Organizations. The mandate of the commission extends to an investigation into "whether any of the funds received from foreign sources as well as generated locally have been misappropriated and/or are being used for activities prejudicial to national security...". Given the government's tendency to rely upon broad and self-serving definitions of "national security", the fear of NGO's

> WE CAN ONLY CONCLUDE THAT THE GOVERNMENT HAS NOT YET DEMONSTRATED A SERIOUS COMMITMENT TO STOP THE HUMAN RIGHTS ABUSES

that they may be targeted does not appear to be unfounded.

Lawyers suggested that the "psychosis of fear" was having an impact even upon traditionally available remedies for victims of human rights abuses. Because of widespread threats to potential litigants, witnesses and lawyers, fewer people are willing to invoke the fundamental rights jurisdiction of the Supreme Court. Lawyers admitted that over the last year or so, for the first time in memory, counsel have begun routinely to caution potential clients in human rights cases that they should hesitate before taking their complaints to court.

Faced with this evidence of gross, flagrant and systematic abuses of human rights, the members of the Canadian team could only react with a sense of indignation and frustration that so much violence has been perpetrated upon the suffering people of Sri Lanka while the world has remained silent. The situation is appalling and demands urgent international attention.

Resolution of the Ethnic Conflict

The Sri Lankan politician who is prepared to tackle and resolve the ethnic conflict is the politician who is prepared to lose the next election", stated one observer.

In other words, there is no political will to arouse the opposition of the Sinhalese majority (74%) in the country in order to respond to the concerns of the minority Tamil community, who make up 12% (18%, counting plantation Tamils) of the population. Instead, distrust among ethnic and religious groups is exploited by all parties and there is no climate in which consensus, compromise and understanding might be fostered. The recent alienation between the Muslim community and the Tamil community further complicates any resolution of the conflict.

Ironically, despite all parties saying that they are willing to negotiate, they adhere to strong and mutually exclusive positions. There is no attempt being made to explore the middle ground. The outside parameters are set by the extreme Tamils as Eelam, their own independent state, and by the extreme Sinhalese as a unitary state in which the Buddhist chauvinism can thrive. Proposals for a political settlement seem only to trigger vehement responses from all sides.

The response to the Thondaman proposals made public in December is the most recent example. The President and the ruling party are non-committal; the Sinhalese nationalists declare that acceptance of the proposals is capitulation to the demands for Tamil Eelam; the Tigers indicate that the proposals are only a starting point, and many people focus more on aspects such as the lack of a consultation process or the motives of Mr. Thondaman and the President, rather than use the initiative to find a political resolution to the conflict. Only the Sri Lanka Muslim Congress found the proposals as a possible solution to their concerns.

The government has put a lot of emphasis on the Parliamentary Select Committee, but it is difficult to be hopeful that the committee will be able to move through party politics quickly enough before the situation becomes worse. Looming on the horizon are grave concerns that the government will mount an all-out offensive in the northern peninsula and that the LTTE will resort to intensified guerilla warfare. The tragic outcome will be a massive and tragic loss of civilian life.

The following are some of the issues that will have to be addressed, if there is to be any hope of a political settlement:

- Tamils have every reason to fear the army and therefore to distrust the government. The methods of occupation and the ongoing human rights abuses perpetrated by security forces serve only to confirm the feelings of the Tamils that they are not citizens who enjoy the protection of the government of Sri Lanka.
- Tamils have long felt themselves to be second-class citizens in Sri Lanka and the following concerns must be addressed:
  - the apparent reluctance of the government to negotiate in good faith or to attempt to deal with the ethnic conflict except by military means;
  - the settlement of Sinhalese people in what are considered to be traditional Tamil homelands of the north and east;

IT IS ESSENTIAL THAT THERE BE AN IMMEDIATE, INTERNATIONALLY MONITORED CEASE-FIRE

  - the perceived economic disparity between the Tamil regions and the Sinhalese-dominated parts of the country;
  - the failure of the government to develop and implement any policies that genuinely address the problems of services in the Tamil language.

- Sinhalese nationalism plays a key role in inhibiting resolution of the conflict, as ethnic distrust is exploited by politicians and senior Buddhist clergy. This nationalism takes several forms, from subtle racism to writing revisionist history. While rooted in fears of being a minority in the Indian-dominated region, Sinhalese nationalism is used to justify terrible racism.
- The Muslim community must have safeguards that guarantee their minority rights. The influence of Islamic fundamentalism is growing and the present experience of persecution only provides fertile ground.

The principle impediment to a resolution of the ethnic conflict is the climate of fear and mistrust created by the spiral of violence that has escalated over the past decade. The polarized military struggle, the destructive role of the Indian Peace Keeping Force, the growth and repression of the JVP insurrection, the repeated re-instatement of the State of Emergency, continuing disappearances and other human rights abuses and suspicion of the goodwill of the government on all sides, are all elements that contribute to the difficulty of negotiating in good faith.

Time is running out. Human rights activists and other commentators in Sri Lanka agree that it is important for the government of Sri Lanka to take the lead in proposing solutions and it is the responsibility of all other political parties to set aside party politics in order to promote the process. It is also apparent that leaders of all religious communities could play a significant role in the negotiations process. The Peace Appeal by the World Solidarity Forum, Sri Lanka Committee, is a commendable initiative in this regard.

It is clear that the conflict cannot be solved militarily. While it is clear that any settlement must involve a significant devolution of power to the north and east, assuring firm guarantees for the rights of minorities in that region, levels of mistrust among the conflicting parties are now so great that it appears virtually impossible for them to arrive at a mutually acceptable agreement. Without the apparent political will within Sri Lanka for a resolution to the ethnic conflict, and for the sake of all those who continue to suffer the cost of the conflict, it is essential that there be an immediate, internationally monitored cease-fire and that the international community offer, through the United Nations, the Commonwealth or other multilateral means, to mediate the conflict leading to a permanent settlement.

Many people in Sri Lanka told us that they felt that there was little likelihood that negotiations leading to a political settlement would take place without external international pressure. Human rights workers indicated that pressure could most effectively be brought to bear by linking the human rights situation with levels of economic assistance provided by international donors and international financial institutions, such as the International Monetary Fund, the World Bank and the Asia Development Bank.

Media, Censorship and Freedom of the Press

There are three categories of government-controlled imports into Sri Lanka: drugs, explosives, and newsprint. Libel suits are common; President R. Premadasa is reputed to have earned more than 100 million rupees from successful libel suits, and other government ministers do not hesitate to initiate libel actions. As the most important advertiser in the country, the Sri Lankan government withholds or threatens to withdraw advertising from papers, and the private sector follows the lead of the government. This powerful economic pressure encourages self-censorship.



A briefing meeting in Colombo; left to right: Sunil Bastian, Peter McCreath, Stephen Toope, Ken Kuhn

Under the State of Emergency, which has been renewed on a monthly basis since June 1990, there are a number of repressive measures that inhibit freedom of speech: specifically, Emergency Regulations Nos. 27, 28, 29, and 33, which deal with the display of slogans, the distribution of leaflets, and the possession or control of subversive literature, "prejudicial to the interests of national security or to the preservation of public order, or likely to arouse, encourage, or promote feelings of hatred or contempt to the government".

The English newspapers, the *Daily News* and the *Sunday Observer*, are state-owned; the other English daily, the *Island*, tentatively functions as an opposition paper, but is constrained from reliable objectivity by a Sinhalese nationalist bias, and has limited access to accurate information. Radio and television are state-controlled; in the near future, some channels will be made available for private broadcasters, but on the condition that they do not propose any news coverage. Mainstream media does not reproduce stories from foreign newspapers on Sri Lanka; the only alternate source of information generally available is the BBC World Service, which broadcasts in English, Tamil, and Sinhalese.

There is a divergence of opinion on the actual freedom of the vernacular press. Tamil and Sinhalese papers are perceived by English-speaking journalists and diplomats as having more freedom to address openly the ethnic conflict, and to be critical of the government. The Sinhalese journalists, however, feel that they are constantly under pressure by government ministers, for example, and specifically prevented from reporting on human rights abuses. There is one mass-circulation Tamil paper and one state-owned Tamil paper. In all media, there is little or no expression of minority viewpoints. One Tamil columnist believes that the Tamil viewpoint is being squeezed out of the mainstream media. He cited examples of two very prominent Tamil journalists, who were forced to leave Sri Lanka. One is a refugee in London, the other is resident in Toronto. Several Tamil journalists are known to have disappeared in the northern province currently controlled by the LTTE.

There appears to be both official and random harassment of journalists and presses. The murder of journalist Richard de Zoysa, and the subsequent failure to prosecute anyone, is a case well known outside of Sri Lanka, but there are other cases of journalists who have been assaulted and threatened — for instance, a political cartoonist, who was fired after a public exhibition of his cartoons. In the last several months, two alternative Sinhalese presses have been attacked and one had its printing press demolished. Regrettably the media does not function in such a way that allows for increased understanding of the ethnic conflict. There is no reliable reporting about or from the north. Journalists agreed that no Colombo paper would ever send an investigative journalist to the north. In any case, information coming from the north is strictly controlled by the LTTE, which does not permit criticism of any kind. What is actually happening in Jaffna is unknown in the south. What amounts to a blockade on the flow of information, a situation in which the LTTE and the government both benefit, in a sense, leads to indifference, apathy and cynicism and a climate in which the urgent need to resolve the ethnic conflict is not recognized by the majority of Sri Lankans.

There is an absence of analysis and substantive criticism in the mainstream press. There is reporting of extremist positions, criticism of individual politicians, but no discussion on ideas such as self-determination (a highly charged concept for Sri Lankans). Much space seems to be given in the press to revisionist history, supporting the concept of the Sinhalization of Sri Lanka, and historical justifications for a unitary state. As a result, public discussion rarely moves beyond distrust, hostility, and allegations.

All of this occurs in a country with a population almost 90% literate. There seems to be a great curiosity to know what is really happening, coupled with widespread distrust of the media as inaccurate, biased and manipulated, and a general fear of speaking openly.

There are two aspects regarding freedom of expression that highlight the concerns:

There is an ongoing dissatisfaction with the way in which the Richard de Zoysa case was handled, in particular that the Attorney General appears to have blocked prosecution and even an identification line-up, and that an opposition motion demanding an official Commission of Inquiry was defeated in Parliament. This case and the Kokkadichcholai inquiry have particular symbolic importance as indicators of the willingness of the government to

THERE IS AN ABSENCE OF ANALYSIS AND SUBSTANTIVE CRITICISM IN THE MAINSTREAM PRESS

deal honestly with human rights issues and in particular, the question of impunity.

The proposed Media Commission Bill is viewed with alarm. There is concern about the proposed make-up of the Commission.)All appointments are to be made by the President, with no credentials specified). There has been no consultation or input by journalists with respect to the Code of Ethics or the broad scope of the proposed "objects" of the Commission, which include such things as "ensuring the unity and integrity of the country". One commentary on the proposed legislation notes that it speaks of guaranteeing the independence of the media and the press, while in fact it provides for restrictions and controls. The Sri Lankan Working Journalists Association is campaigning publicly against the Media Commission Bill. In spite of fear of threats and reprisals, they have picketed Parliament and are organizing petitions and small working groups around the country. They would like international support for their campaign for freedom of the press.

DEVELOPMENT

The Canadian team believes that any consideration of human rights must include an analysis of economic social and cultural rights. The violations of civil and political rights and the communal unrest are rooted in a social situation in which economic social and cultural rights have been denied. There is violence due to economic injustice and the lack of equal opportunity.

Our visits to communities in rural areas made us realize that the economic situation is far from satisfactory. Per capita GNP was US $375 in 1988, which places Sri Lanka among the 36 poorest of the developing nations. Between 25% and 50% suffer some degree of poverty. A significant proportion of the population is "deprived of essential minimum life sustenance requirements", according to a December 1991 poverty study prepared for the European NGO Forum on Sri Lanka. A significant proportion of the population suffers from inadequate caloric consumption. The poorest third of the nation can be described as malnourished.

In spite of poverty alleviation programs, there has been no marked improvement in the poverty situation in two decades. The rural sector does not provide sufficient opportunities for income-generating work. Income is therefore irregular and variable. Yet the population is relatively well educated, healthy and youthful. It suffers from chronic underemployment and it is not possible to utilize the productive potential of the considerable human and natural resources. Unemployment is particularly prevalent among youth, which is a significant factor in youth unrest.

The distribution of household income in Sri Lanka shows an increase in the relative poverty disparities in recent decades. A labour force and socio-economic survey conducted in 1985/86 has been summarized:

> "In 1985, the households in the richest decile (10 percent) received almost 40% of total income. Their share increased from 27.4% to 38.8% between 1981 and 1985. On the other hand, the share of the poorest four deciles decreased from 21.4% of total income to 16% of total income."

The current government's emphasis on increased exports to reduce the balance of trade deficit has stimulated growth of the gross national product; the benefits of this growth are not distributed fairly in the society. The balance of payments continues to deteriorate, resulting in a growing accumulated debt. With an external debt of US $5,101 million in 1989, Sri Lanka continues to rely upon substantial foreign aid to maintain debt payments.

Sri Lanka is part of the global economy in which net transfers of financial resources since 1983 have been flowing from the southern hemisphere to the north in increasing proportions. The Third World is part of an economic transformation from colonization to "neo-colonization" in which the international financial institutions play an increasingly influential role. Many people told team members that structural adjustments programs, while enabling some macro-economic growth, have contributed to the growing economic disparity between the rich and the poor.



Street scene in Batticaloa

The international economic situation can be viewed, in some ways, as a contributing factor to human rights concerns in Sri Lanka. The economic policies that foster the absence of economic vitality, equity and opportunity can be viewed themselves as violations of human rights.

It is evident that an improvement in the human rights climate in Sri Lanka will require significant changes in the economic, social and political structures of the nation. Development and human rights are inextricably linked in the economic and social fabric of the society. While developing solutions is not simple, our conversations with people at the grassroots would indicate some directions for future policy.

The economic development of Sri Lanka must give high priority to the rural agricultural economy and social structure. The predominant economic goal should be agricultural self-sufficiency of the nation through vitalization of the rural agricultural village economies. This would promote full employment and decrease rural poverty, thus addressing a primary source of unrest.

Members of the Canadian Human Rights Mission were impressed by a number of constructive community development projects and saw moving demonstrations of enhanced personal well-being as a result. The focus of these projects was improved agricultural methods, skills training and personal development, savings and capital accumulation, improved marketing of locally produced products, and community co-operation to tackle local village living standards. It seems important that such self-help endeavours should be targeted for those regions showing greatest need for development.

As the agricultural and industrial sectors change, significant impact on the environment has been noted. In 1900, 70% of Sri Lanka was forested, but by 1990, this had been reduced to 25%. As a minimum of 30% forestation is needed to preserve the water resources, national environmental standards with effective enforcement are needed, accompanied by a major effort at reforestation and soil conservation.

While the pursuit of new export initiatives is commendable, the development of free trade zones has been accompanied by the lack of commitment to establishing adequate conditions and wages for workers. Living quarters for many who work in the free trade zones are inadequate. The young women are frequently exploited by foreign investors, multinational corporations, and local landlords. An increase in employment opportunities in the manufacturing sector must be accompanied by labour standards and protections that will benefit workers and protect the young.

Sri Lanka will not survive if it sells its valuable natural and human resources to the highest bidder.

Canada continues to be a partner with Sri Lanka in facing the development and human rights challenges. Since 1990, Canada's development assistance policy has been altered to target goals of promoting

political and economic change. The importance of human rights is an explicit goal of the CIDA Sri Lanka program. The team members endorse this linking of development policy and human rights. The channelling of development assistance through NGO's that target the grassroot needs of Sri Lankans is an important feature of this policy. Political participation, economic reform, especially in the agricultural sector, and addressing the particular role of women in community development are strategies of this approach. While Canada has been forced to reduce the dollar amount of aid to Sri Lanka in recent years, our team hoped, with improvements in the human rights situation, that levels of assistance could increase in future years to meet the economic and social challenges.

As the conflict continues in some regions, direct relief displaces the ongoing development work. This is a challenge Canada must continue to monitor. The high numbers of internally displaced people and unsup-

AS THE VIOLATIONS OF HUMAN RIGHTS ARE CURTAILED, THE PROSPECTS FOR EQUITABLE DEVELOPMENT WILL INCREASE

ported wives, mothers and families of the disappeared and detained will require both short-term and long-term relief and rehabilitation. When hostilities end, continued help will be needed to rehabilitate those engaged in civil strife. Programs designed to create greater understanding and communication among Sri Lanka's ethnic and religious communities are also needed.

In summary, the economic, social and political development challenges in Sri Lanka are related to the unfortunate conflict that has eroded the basic human rights of the people. As the development challenges are addressed, a climate for improvement in the human rights area will occur. As the violations of human rights are curtailed, the prospects for equitable development will also increase. An integrated understanding of human rights and development can only contribute to finding the means and increasing the will to address civil and political and economic, social and cultural rights in Sri Lanka.

REFUGEES

There are about 50,000 Sri Lankans in Canada (almost all Tamils), and 210,000 in India, officially, and perhaps an additional 150,000 unofficially. Europe has received 100,000 Sri Lankans. It is quite reasonable to speak of an "exodus" and the reasons for it are to be found throughout this report.

The situation has worsened throughout recent years and there have been periods of intense "refugee producing conflict", the most recent in the months after June 1990. In the east and especially in the north of the country, the civil administration is practically non-existent. The massive number of arrests and disappearances and the ethnic violence continue to gravely affect the regions. In the north, opposition to the LTTE is not tolerated.

Anyone who cannot justify their presence in a given place is liable to be arrested by the army. This is even more likely if the person is Tamil.

Our discussion with most people with whom we met convinced us that a returning refugee could not be guaranteed safety almost anywhere in the country. It should be noted that the official position of the United Nation's High Commission for Refugees is that it is not safe for Tamil refugees to return to Sri Lanka unless the person is manifestly not a refugee. The same situation exists in Colombo, where Tamils who cannot give a legitimate reason for their presence in the capital are liable to be arrested. Recently, a large number of internal refugees (20,000 out of 50,000) returned to the Trincomalee region. Many complained that the army "round-ups" began right after their arrival.

In the countries of Europe, the family of a refugee can join his or her family soon after he or she has been officially recognized as a refugee. In Canada, the situation is different. The refugee must sponsor the members of his or her family, who then arrive as immigrants. They must therefore follow the regular immigration procedures. A problem arises because the Canadian High Commission in Colombo is authorized to process only a limited number of immigration claims every year. In 1991, the number of cases processed was 1,192 and for 1992, the number is 1,592. These numbers are considerably less than the number of refugees accepted in Canada.

If Canada accepts 4,000 Sri Lankan refugees in a given year (as occurred in 1991), it goes without saying that it will take an unacceptably long period of time for families to be reunited. In fact, we were told, while the time required to process a claim is at best 18 months, that for 12 months of this period the claim is in the backlog, not even being processed.

Internal Refugees

According to the Bishop of Jaffna, half the population of the peninsula has left for the south. They are among the over one-and-a-half million persons displaced by the conflict. Over 250,000 of these people are living in refugee camps, where basic living conditions are often unacceptable.



Internal refugees at Modera Refugee Camp in Colombo

There are 12 refugee camps in Colombo. Officially there are 2,864 persons in the camps, but the actual number may be almost double that. The Sri Lankan government provides relief only to those who registered as refugees prior to November 5, 1990.

The camps suffer from overcrowding and health problems, such as respiratory tract infections, scabies and fungal infections, and nutritional deficiencies. In many of the camps, many families must live together in one room. The Modera Refugee Camp, for example, has 364 people living in a community hall the size of a small gymnasium. The families use the boxes of their belongings to make partitions. Up to six or seven people may be occupying a six-foot-square space. Sanitary condition seem marginal. Children go out of the camps for school and some pre-schools have been organized. Very few people are able to work because, as Tamils, they have language difficulties. The lack of privacy, anxiety about the future and the traumatization of 18 months spent in these conditions should not be underestimated.

There are three main concerns regarding internal refugees. Firstly, the government is providing relief only to the registered refugees and the real number is not known. Secondly, while there is aid going to the official refugees in social welfare centres and some dry food rations going to others

affected by the crisis, there are undoubtedly thousands of people, displaced or otherwise affected, who could not afford to flee to one of the welfare centres and are not being assisted by the government. Thirdly, there is apparently no government policy for dealing with the future of the refugees. The government is providing only emergency relief.

NOTES

Definition and Procedure

It is important to examine certain basic concepts.

The *Geneva Convention of 1951* and the *Canadian Immigration Act* define a refugee as a person who is outside of his country and has a well-founded fear that, if he returns to his country, he will be persecuted because of his race, his religion, his nationality, his membership in a particular social group or because of his political opinion.

A country that is a signatory to the Convention undertakes to examine any refugee claim of a person in its territory, to recognize that person as a refugee if all requirements are met and finally to protect that person.

It follows that a signatory country has no obligation towards a claimant who is not in that country's territory. Further, no person may be designated as a refugee if he has not left his country of birth.

A Sri Lankan refugee who wishes to come to Canada and who must obtain a passport and Visitor's Visa to enter the country will procure, as would any other refugee, false documents.

This is because it must be noted that if he were to claim refugee status at the Canadian High Commission in Colombo, his application would be turned down, as he has not left his country. He would also, then, be refused a Visitor's Visa, as he would not be a visitor within the definition of the *Immigration Act*. It follows that all refugees are obliged to resort to various stratagems in order to get to Canada. The Act does provide for certain special measures that would permit the High Commission to issue an Immigration Visa, but the applicant must meet very restrictive criteria and, in the last few years, almost no one has been admitted to Canada on the basis of these special measures.

However, most Sri Lankans who succeed in arriving in Canada are granted refugee status. The acceptance rate has varied from 95% in 1989 to 88% in 1990. The rate of acceptance as of September 30, 1991 was 96%. It follows that the great majority of Sri Lankans now in Canada are refugees and we should not reproach them for the means they used to arrive.

RECOMMENDATIONS

NEGOTIATED SETTLEMENT

1. The Sri Lankan government and the LTTE must agree to an immediate, internationally monitored cease-fire leading to a negotiated political settlement. The international community must apply pressure to achieve these objectives.
2. Under no circumstances should the government of Sri Lanka resort to a military offensive in an effort to end the conflict through military means, particularly in the Jaffna peninsula.
3. The government of Sri Lanka should demonstrate its good faith by presenting proposals and a clear timetable for a concrete political settlement to the ethnic conflict as soon as possible.
4. Canada should take the lead to facilitate international mediation of the conflict through the United Nations, the Commonwealth or another appropriate multilateral body.
5. The government of Sri Lanka should repeal repressive legislation, including the *Prevention of Terrorism Act* and Emergency Regulations and ensure that all legislation fully conforms to international law and norms.
6. Religious leaders should be encouraged to take a prominent role in promoting inter-cultural understanding.

HUMAN RIGHTS

7. All of the 32 recommendations contained in the Amnesty International report, entitled **Sri Lanka — the North-East, Human Rights Violations in the Context of Conflict,** should be implemented and their implementation should be independently monitored.

DETAINEES

8. The government of Sri Lanka should establish and maintain a centralized list, accessible to the public, of all detainees held in all places of detention.
9. The government of Sri Lanka must establish and implement clear and unequivocal procedures for the handling of detained persons, including the right to notify, communicate with and be visited by next of kin.

10. Only one Minister should be authorized to issue detention orders under s.9 of the *Prevention of Terrorism Act*. (This recommendation subject to Number 5.)
11. Given that risk to detainees is highest within the first 24 hours of detention, the government of Sri Lanka should ensure that all persons in detention are seen promptly after arrest or capture by representatives of an independent body, such as the Human Rights Taskforce or the International Committee of the Red Cross.
12. The LTTE should implement, in areas it controls, recommendations 8,9 and 11.
13. Conditions of detention should meet internationally established standards.

Impunity

14. Procedures for the discipline and criminal prosecution of security forces who commit, or who have committed, human rights abuses or violations of the law should be established and enforced.
15. The government of Sri Lanka should repeal the *Indemnity (Amendment) Act* as an indication that perpetrators of human rights abuses will not be shielded from prosecution.

Commissions of Inquiry

16. The Presidential Commission of Inquiry investigating the massacre at Kokkadichcholai must be remandated, with power to compel witnesses to give evidence subject to full safeguards against self-incrimination, to allow for a full and independent investigation into the circumstances of the incident.
17. As recommended by Amnesty International and the United Nations Working Group on Enforced or Involuntary Disappearances, the mandate of the Presidential Commission of Inquiry into the Involuntary Removal of Persons should be extended to include cases of "disappearances" that took place prior to January 11, 1991.

18. An independent Commission of Inquiry should be established, and sufficient resources provided, to investigate all allegations of human rights abuses, such as the massacre at Kattenkudy, Batticaloa District, and killing of two complete families at Kattaiparichchan, Trincomalee District.

Human Rights Standards

19. In all cases of death occurring during arrest or detention, death certificates should be issued and bodies released to next of kin for burial.

20. The government of Sri Lanka should ratify the Optional Protocol to the International Covenant on Civil and Political Rights and the Convention against Torture and Other Cruel, Inhuman or Degrading Treatment or Punishment.

21. The government of Sri Lanka should ensure that the Sri Lankan constitution and all laws fully comply with the International Covenant on Civil and Political Rights and the International Covenant on Economic, Social and Cultural Rights.

22. The government of Sri Lanka should ratify and fully respect International Labour Organization Conventions regarding the rights of working men and women, both organized and unorganized.

23. The Constitution of Sri Lanka should be amended to guarantee fundamental rights, including freedom of speech, freedom of association, and freedom of the press.

Non - Governmental Organizations

24. With respect to the findings of The Presidential Commission of Inquiry in Respect of Non-Governmental Organizations; NGO's must be allowed to function without interference by the State.

Language Rights

25. The Sri Lankan constitution should be amended to recognize full equality of the Sinhala and Tamil languages, and relevant legislation enacted and administrative procedures implemented to achieve this.

United Nations Commission on Human Rights

26. Canada should take the lead at the 48th Session of the United Nations Commission on Human Rights urging the Commission to pass a strong resolution on the situation of human rights in Sri Lanka.

Arms Control

27. Canada should ensure the complete embargo on all arms exports to Sri Lanka.

28. Canada should call on the international community to impose a complete embargo on all arms to Sri Lanka.

Overseas Development Assistance

29. Canada should suspend the part of Canadian bilateral assistance that is channelled to Sri Lankan government projects. These funds should be re-allocated to other programs in Sri Lanka.

30. Canada should continue to channel aid through Sri Lankan, Canadian and international non-governmental organizations.

31. Canada should intensify its leadership role within the donor community and urge international financial institutions to relate levels of aid to an improvement in the human rights situation.

32. At the upcoming February 7th Sri Lanka Donors Consortium meeting in Paris, Canada should urge that development assistance and other financial involvements be directly linked to a timetable for improvements in the human rights situation and should propose mechanisms for monitoring the human rights situation in Sri Lanka by the donor community.

33. Canada should continue to seek out and support Sri Lankan organizations that promote ethnic understanding and human rights. Documentation of human rights abuses should be facilitated.

34. Canada should continue to identify and promote linkages between Canadian institutions and organizations and groups in Sri Lanka working on common issues.

35. Canada should ensure that its overseas development assistance promotes sustainable development, protects the environment and decreases economic disparities.

36. Canada should address concerns regarding the impact of World Bank and International Monetary Fund supported Structural Adjustment Programs on the poorest and most vulnerable communities in Sri Lanka.

Humanitarian Concerns

37. All efforts should be made to ensure adequate provision of food, medical supplies and fuel to the northern province of Sri Lanka.

38. Canada should give high priority to providing funding and logistical support to ensure that humanitarian needs of the population in the north and east, with particular attention to those in Jaffna district, are adequately met.

39. An international observer team should monitor the adequacy of humanitarian assistance in the north.

Refugees

40. Given the current state of civil war in Sri Lanka, Canada should refrain from the involuntary removal of Sri Lankans who have claimed refugee status in Canada.

41. Canada should establish appropriate quota levels to allow for the reunification within two months of spouses and dependent children once a refugee claimant has been recognized as a refugee in Canada. Canada should immediately allocate the necessary resources to achieve this objective.

42. Canada should continue to give high priority to both the short-term and long-term needs of internally displaced refugees in Sri Lanka.

43. The government of India should be urged to ratify the United Nations Convention on Refugees in order that the UNHCR (United Nations High Commission for Refugees) might have access to Sri Lankan refugees in India.

MEETINGS

The following is a list of people met by some or all of the team. In addition to those listed below, a number of people met with the team but requested that they not be identified.

IN OTTAWA, JANUARY 10TH:

Walter Rupesinghe, High Commissioner for Sri Lanka;
Asoka Weerasinghe, Sri Lankan High Commission;

Sandelle Scrimshaw, Director General, Asia Pacific South Bureau;
Jon Scott, Director, Asia Pacific South Relations Division;
Simon Williams, Sri Lanka Desk, Asia Pacific South Relations Division;
Jim Crowther, Director, Immigration Affairs, Asia and Pacific Programs Division;
Maria Raletich and Marcel Cloutier, Human Rights, Women's Equality and Social Affairs Division; The Department of External Affairs;

Jim Gorman, Director; Charles Parker, Senior Development Officer; Roger Wilson, Senior Program Manager, Sri Lanka Program, Asia Branch; Danuta Szachanski, Canadian Partnership Branch and Art Ferri, Management Consultant; Canadian International Development Agency.

IN SRI LANKA
IN COLOMBO, JANUARY 22ND:

S. Thondaman, Minister for Rural Industrial Development;

Charlie Abeysekera, Sunil Bastian, J. Uyangoda, of INFORM;

Bishop Ambalavaner; Dr. Jebenesa; Shiranee Mills; and R.J. Gunaratnam of the Church of South India, Jaffna Diocese;

Dr. Manorani Saravanamuttu.

JANUARY 23RD

Nancy Stiles, Canadian High Commissioner; Andre Vinette, Counsellor, Development; Mark Robinson, Counsellor, Immigration; and Doug Henderson, CIDA, of the Canadian High Commission;

Charitha Ratwatte, Janasaviya Trust Foundation;

Wimal Fernando; Wijedasa Pathirana, The Organization of Families of the Disappeared plus five relatives of the disappeared;

K. Sritharan, The University Teachers for Human Rights, Jaffna;

Suriya Wickremasinghe; Deepika Udagama, Civil Rights Movement;

Gamini Dissanayake; G.M. Premachanda; Lalith Atulathmudali; S. Weerawani; P. Gunasekera; M.A. Muthu Banda; A. Jayatilaka, Democratic United National Front;

General Cyril Ranatunge, Secretary, Ministry of Defence; Vice Admiral Fernando, Navy; Air Marshall T. Gunawardana, Air Force; Lieut. General Cecil Waidyaratne, Army; Air Chief Marshall A. W. Fernando, State Security Force and E.S. Gunatilaka, Additional Secretary Defence;

Twelve representatives of the Muslim NGO Community;

Bernard Tillekeratne, Secretary Foreign Affairs; Rodney Vandergert, Director General; W.P.R.B. Wickremasinghe, Director, Human Rights; H.M.G.S.Palihakarra; Nihal Rodrigo;

Rev. Father Oswald Firth, National Catholic Justice, Peace and Development Commission and 10 other Roman Catholic Church leaders;

Lloyd Fernando, Secretary, Ministry of Planning.

JANUARY 24TH:

Honourable D.B. Wijetunge, Prime Minister of Sri Lanka;

Christie Silva, Secretary; Dr. Raja Ameresekere and T. Lankanesan, Ministry of Rehabilitation and Social Welfare;

Pierre Wettach, International Committee of the Red Cross;

Kaiser Zaman, United Nations High Commission for Refugees;

Sarath Fernando, Premapala Hewabatage and Kuliyapitiye Sri Pranada, Center for National Land and Agriculatural Reform;

Thirteen representatives of Sri Lankan NGO community, including Sri Lanka Canada Development Fund, International Centre for Ethnic Studies, MARGA, NORAD, and the Coordinating Consortium on Relief and Rehabilitation;

Prof. K. Sivathamby, Jaffna University;

The Coalition of Human Rights Organizations;

H.A.G. de Silva, Chairman, and six members of the Presidential Commission of Inquiry into Involuntary Removal of Persons;

Members of the Presidential Commission of Inquiry in Respect of Non-Governmental Organizations (NGO's);

Kumar Ponnambalam, Attorney-at-Law; Bradman Weerakoon, Presidential Advisor to the President on International Affairs, Presidential Secretariat.

JANUARY 25TH:

Father Yohan Devananda, Coordinator, and other members of the World Solidarity Forum on Sri Lanka for Justice and Peace;

Brigadier Ananda Weerasekera, Commissioner General, Rehabilitation, and members of his senior staff;

J.F.A. Soza, Chairperson, Human Rights Taskforce.

IN BATTICOLOA DISTRICT, JANUARY 25TH, 26TH AND 27TH:

R. Monakurusamy, Government Agent;

Mr. Thiyagarajah, Assistant Director, Social Services;

Brigadier Angamana; Armed Forces of Sri Lanka;

Bishop Kingsley Swampillai; Roman Catholic Church;

M. Martin and Father Harry Miller and members of the Batticaloa Peace Committee;

Ramakrishna Mission Swamiji;

Thirty members of the Federation of Kattankudy Mosques and Muslim Institutions;

Two Tamil community members of Kallady;

Community of Kokkadichcholia;

Over 150 relatives of the "disappeared";

Faculty of Eastern University, Chenkalady;

Community of Mailavettuvam;

Karikalan, Political Officer, Eastern Province, LTTE.

IN KANDY, JANUARY 26TH AND 27TH:

Sisha Palihakkara, SLCDF Project, Gandharoa Vatra Udogoda Project, Wattegama;

Father Paul Casperz, Satyodaya; Ana Abeysekera, Plantation Women's Association;

Twenty-one representatives from NGO's, university groups and trade unions;

M.B. Warsakoon, Government Agent; D.E. Pathirana, Mayor; C. Mendis, Deputy Inspector General; S. Wijeratne, Waterworks Supervisor;

Forty staff and students of Perideniya University.



Team meeting with Prime Minister D.B. Wijetunge

In Tangalle and Hambantota, January 26th and 27th:

Mahinda Rajpakse, MP Tangalle; Mangala Samaraweera, MP Matara;

W.P.P. Abeydeera, SLCDF, development projects;

One hundred relatives of the "disappeared" at the Centre for Legal Aid and Human Rights;

W.G. Mithraratne, Government Agent; J. Weerarathne, Assistant Director Development; M.P. Gamapa, Environmental Officer.

In Vavuniya, January 26th and 27th:

Dr. Pararapasingham;

K. Siddharthan, PLOTE;

Father Kennedy; Sister Jude; Father Crewes, Roman Catholic Church;

Mr. Sornebala, President Citizens' Committee;

The Brigadier of the Army.

In Colombo, January 28th and 29th:

Anura Bandaranaike; Lakshman Jayakody; Dharmasiri Senanayake; Nimal de Silva; C.V. Gunaratne; S.L. Gunasekera, Sri Lanka Freedom Party;

Father Tissa Balasuriya, Centre for Society and Religion;

Twenty-one Protestant Church Leaders and the National Christian Council of Sri Lanka;

Group of lawyers at the Law and Society Trust;

Ranil Wickremasinghe, Cabinet Spokesperson and Minister of Industries;

Vijaya Vidyasagara and five members of Christian Workers Fellowship;

Mangala Moonesinge, Chairperson and 12 members of the Parliamentary Select Committee from the United National Party (UNP), Sri Lanka Freedom party (SLFP), Sri Lanka Muslim Congress, Tamil United Liberation Front (TULF), Eelam People's Revolutionary Libedration Front (EPRLF);

A. Murugaiah, Project Coordinator FORUT; Dr. S. Sivayogan, Colombo Refugee Camps;

Fifteen journalists;

Nancy Stiles, Canadian High Commissioner and staff of the Canadian High Commission;

Father Alexander and four Catholic religious just returned from Jaffna;

Sunila Abeysekera; Kumudini Samuel; Sunil Bastian; Charlie Abeysekera; J. Uyangoda, INFORM;

Twenty members of the Sri Lanka Press.

In Amsterdam, January 30th:

Lawrence Thilakar, International Secretariat, Liberation Tigers of Tamil Eelam.

ACKNOWLEDGEMENTS

The Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka would not have been possible without the collaboration and support of many people. To them we owe a great deal of thanks.

INFORM, a human rights organization in Sri Lanka, worked extremely hard to prepare our itinerary and arrange for all the details of our visit. Our deep-felt gratitude for their work and support is extended to Sunila Abeysekera; Kumudini Samuel; Charlie Abeysekera; Sunil Bastian; J. Uyangoda; Chandrani Adikaram; Udaya Kalupathirana; and Gunesena.

The arrangements for our excellent regional visits and accompaniment in Colombo were provided by Manoranjan Rajasingham; S. Balakrishnan; Kusal Perera; Mahinda Rajpakse; Ramani Mutthetuwegama; and Manuella Motha. Thank you for your work and insights.

The mission to Sri Lanka would not have been possible without the co-operation of the government of Sri Lanka. We extend our gratitude, in particular, to Mr. Bradman Weerakoon, Presidential Advisor to the President on International Affairs, who facilitated our visit, and to all government officials who shared their time with us.

The Canadian High Commission in Colombo assisted the Mission in logistical support, hosted a wonderful reception for us and shared openly their views. To Nancy Stiles and her staff, we extend our thanks.

Our learning was made possible only because so many people in Sri Lanka agreed to meet the team and shared openly their perceptions of the situation. To each one of them, we say thank you and trust that because of our conversations, peace and justice will soon be yours.

Finally, the mission would not have been possible without financial support. We are deeply thankful for the funding provided by the International Centre for Human Rights and Democratic Development; the Canadian Catholic Organization for Development and Peace; the United Church of Canada, and the Primate's World Relief and Development Fund of the Anglican Church of Canada.



Ce document est aussi disponible en français

Copies of this Report are available from

CANADIAN HUMAN RIGHTS MISSION TO SRI LANKA
ATTN: ROBIN GIBSON
c/o 600 JARVIS STREET, TORONTO, ONTARIO M4Y 2J6

TELEPHONE: 416 924 9192
FAX: 416 968 7983

Second Printing, March 1992. Printed on recycled papers.
EDITED BY: ROBIN GIBSON DESIGN: SASKIA ROWLEY

APPENDICE «DEVE-12»



RAPPORT

LA MISSION CANADIENNE SUR LES DROITS DE LA PERSONNE AU SRI LANKA

JANVIER 1992

CONTEXTE

La Mission canadienne sur les droits de la personne au Sri Lanka s'inscrit dans le cadre d'un effort international visant à promouvoir la paix et la justice au Sri Lanka. La Mission canadienne s'est rendue au Sri Lanka après les visites qu'y ont effectuées en 1990 des membres du Parlement européen et une délégation du Conseil mondial des Églises. En 1991, des représentants d'Amnistie internationale et des membres du Groupe de travail des Nations unies sur les disparitions avaient également visité le Sri Lanka.

Ont participé à l'organisation de la Mission canadienne:

L'Association de l'Asie du Sud, un groupement d'O.N.G. (Organisations non gouvernementales) canadiennes;

Le Comité inter-Églises sur les réfugiés, une coalition d'Églises canadiennes;

Le Groupe de travail Canada-Asie, coalition oecuménique des Églises centrée sur les droits de la personne en Asie;

Le Forum canadien de solidarité avec le Sri Lanka, un groupe de solidarité composé de citoyens canadiens, d'O.N.G. canadiennes et de Sri-Lankais (Cinghalais et Tamouls) vivant au Canada.

Les objectifs de la Mission canadienne sont les suivants:

- Fournir l'occasion d'identifier les facteurs qui ont entraîné un conflit et de présumées violations des droits de la personne de même que de se pencher sur des questions relatives aux réfugiés (y compris les personnes déplacées à l'intérieur du pays) et sur des aspects du développement durable au Sri Lanka;
- Manifester aux Sri-Lankais travaillant pour la paix et la justice, l'appui et les préoccupations des Canadiens;
- Favoriser la sensibilisation au Canada relativement à la complexité de la crise actuelle au Sri Lanka;
- Faire des recommandations relativement au rôle constructif que les O.N.G. canadiennes et le gouvernement du Canada peuvent jouer quant au développement économique et des ressources humaines au Sri Lanka;

Les membres de la Mission canadienne sur les droits de la personne étaient:

La Très Révérende Dr. Lois Wilson, ex-présidente de l'Église Unie du Canada et la plus récente ex-présidente du Conseil mondial des Églises.

Marian Botsford Fraser, écrivaine indépendante et membre du Conseil d'administration du Centre canadien du PEN international;

Pierre Duquette, un avocat spécialisé en matière d'immigration et ex-président de la section de l'immigration de la division du Québec de l'Association du barreau canadien;

Beryl Gaffney, députée libérale représentant la circonscription ontarienne de Nepean à la Chambre des Communes;

Dr. Kenneth Kuhn, directeur général de la Division Église et société de l'Église luthérienne évangélique du Canada et président de la Commission sur la justice et la paix du Conseil canadien des Églises;

Peter McCreath, député conservateur représentant la circonscription néo-écossaise de South Shore à la Chambre des Communes;

Svend Robinson, député néo-démocrate représentant la circonscription de Burnaby-Kingsway (Colombie-britannique);

Stephen Toope, vice-doyen aux études de troisième cycle et à la recherche à la Faculté de droit de l'Université McGill.

Robin Gibson a fourni le soutien technique à la Mission. Il est coordinateur au développement pour l'Asie et le Pacifique, au Fonds de développement et de secours mondial du Primat de l'Église anglicane du Canada.

Table des Matières

Contexte

Introduction

Le Nord

Batticaloa, province orientale

Kandy, district central

Tangalle et Hambantota, au Sud

La situation des droits de la personne

La résolution du conflit ethnique

Média, censure et liberté de presse

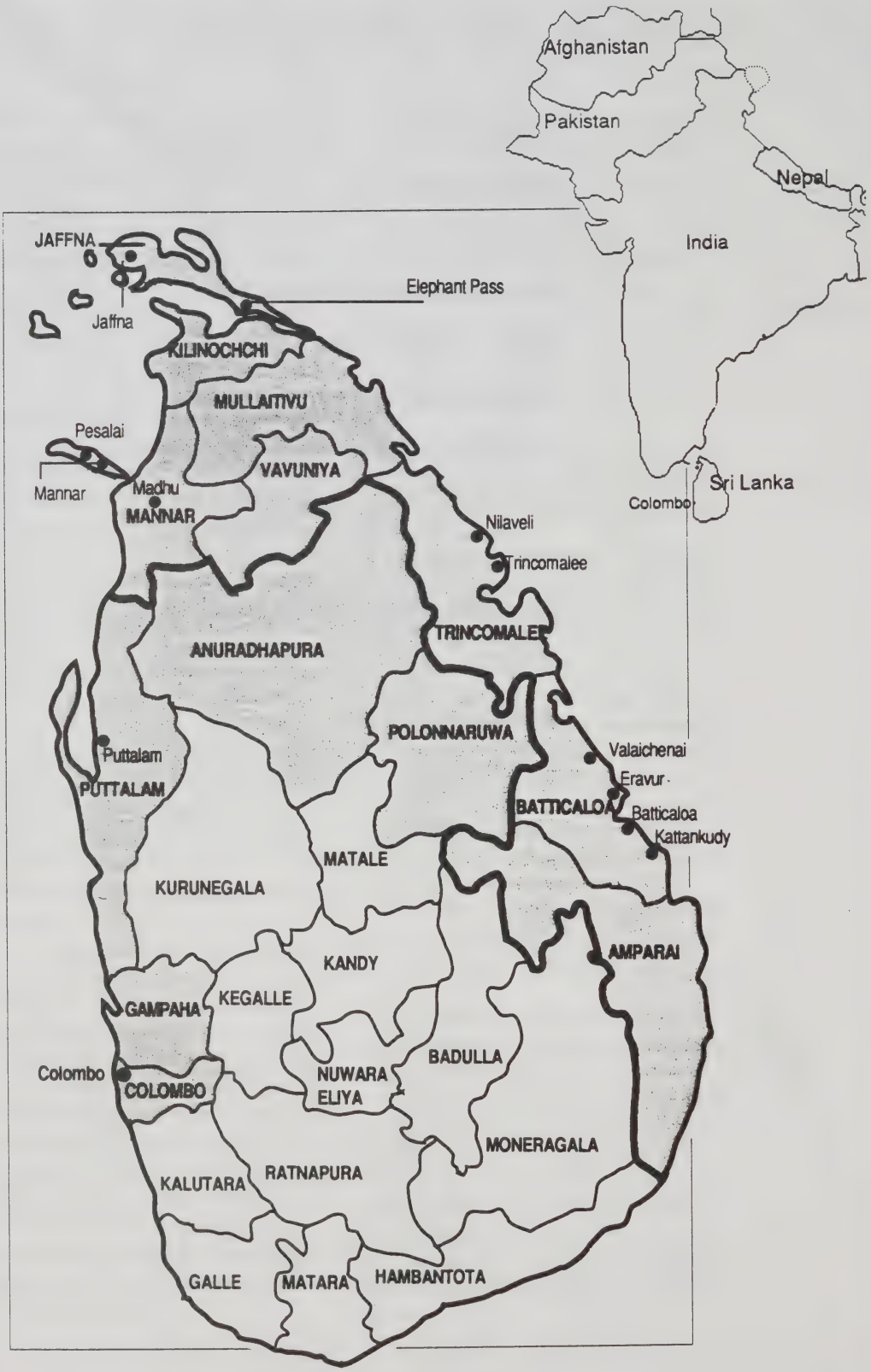
Développement

Réfugiés

Recommandations

Recontres

Remerciements



SRI LANKA :

Les endroits principaux de déplacement interne

Les régions au nord et à l'est de la ligne épaisse pour le LTTE constituent Eeelam tamoul

INTRODUCTION

L'incroyable beauté du Sri Lanka, son potentiel énorme et ses riches ressources humaines semblent amplifier la profonde tragédie du conflit ethnique qui menace tout ce que le Sri Lanka pourrait être. L'étendue des violations des droits de la personne et l'énorme coût humain du conflit ont suscité l'inquiétude chez les membres de l'Équipe de la Mission canadienne sur les droits de la personne au Sri Lanka. Il a été également affligeant de constater que la gravité de la situation est très peu connue et que la communauté internationale n'intervient pratiquement pas.

L'Équipe canadienne a passé huit jours au Sri Lanka, soit du 22 au 29 janvier 1992. Les membres de la Mission ont rencontré des fonctionnaires, des chefs politiques, des porte-parole d'O.N.G., des leaders religieux, des représentants de communautés et des membres de divers groupes voués à la défense des droits de la personne. L'Équipe a écouté des commentaires venant de toutes les parties en cause dans le conflit ethnique, y inclus les Tigres de libération de l'Eelam tamoul (L.T.T.E.). Durant trois jours, l'Équipe s'est divisée en petits groupes qui se sont rendus à Vavuniya au nord, à Batticaloa, à l'est, à Kandy dans le district central, et à Tangalle et Hambantota au sud.

Les membres de l'Équipe espèrent que le présent rapport sur la situation actuelle au Sri Lanka contribuera un tant soit peu a une solution juste et durable du conflit ethnique et au rétablissement de la paix et de la justice au Sri Lanka.

Le Nord



photo: L.T.T.E.

V. Prabakharan et Nadesan, chefs de LTTE inspectent les effectifs de la police de l'LTTE en Jaffna

L'Équipe canadienne avait espéré que deux de ses membres puissent être en mesure de visiter le district de Jaffna pour évaluer la situation au Nord. Malheureusement, cela n'a pas été possible. En dépit de divers plans visant à rendre possible un séjour dans la péninsule, des garanties offertes par les L.T.T.E. quant à notre sécurité et des pressions considérables que nous avons exercées, il a été impossible d'obtenir l'autorisation du Commandement d'opération conjoint d'aller plus au nord que Vavuniya. Même un déplacement pour visiter le camp de réfugiés du Haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés (H.C.R.) à Madhu n'a pas été permis. À la lumière des affrontements en cours entre les forces de sécurité et le L.T.T.E., on a considéré que les garanties de sécurité étaient insuffisantes pour autoriser le voyage de "V.I.P". C'est peut-être là une indication révélatrice quant à l'état de guerre qui existe au Nord.

Svend Robinson et Marian Botsford Fraser se sont rendus à Vavuniya, à la limite du territoire contrôlé par l'armée. Alors qu'ils étaient sur place, des rencontres réunissant diverses personnes, dont les leaders de l'Église catholique, le Comité de citoyens, le général de l'armée et K. Siddhartan de l'Organisation de libération du peuple de l'Eelam tamoul (P.L.O.T.E.), ont eu lieu. A Colombo, l'Équipe a également rencontré diverses personnes de Jaffna, en visite dans la capitale, qui ont été en mesure de décrire la situation dans la péninsule de Jaffna.

Nous avons appris qu'une grande partie de la population locale accordait son appui aux L.T.T.E. On estimait que les L.T.T.E. sont au nombre d'environ 10 000 et que leur puissance militaire était peut-être sous-estimée. Des gens ont indiqué que les L.T.T.E. étaient prêts à négocier mais qu'ils devaient continuer à défendre le peuple des graves abus de l'armée sri-lankaise. L'appui aux L.T.T.E. est motivé par le fort ressentiment des Tamouls en raison de l'établissement de Cinghalais dans des zones traditionnellement occupées par des Tamouls et la disparité économique entre le Nord et le Sud. On a également affirmé que si on leur donnait le choix entre les L.T.T.E. et l'armée sri-lankaise, les Tamouls préféreraient appuyer les L.T.T.E.

Toutefois, il y avait d'autres interprétations plus confuses quant au rôle des L.T.T.E. et la situation au Nord. Une personne a parlé du désespoir des gens face à leur incapacité de participer de quelque façon que ce soit à la solution du conflit; ils ne peuvent que survivre. On nous a dit que les violations des droits de la personne par les L.T.T.E. n'étaient pas aussi graves que celles dont est responsable le gouvernement et qu'elles avaient diminué depuis juin 1990. Quelques personnes ont indiqué que des enfants étaient contraints à joindre les unités armées des L.T.T.E., alors que d'autres ont rejeté cette affirmation. Nous avons appris que des rencontres d'endoctrinement réunissant de jeunes enfants étaient tenues par les L.T.T.E. et que seule la musique des L.T.T.E. était jouée à Jaffna. On nous a également assuré que, dans les camps d'entraînement, les enfants étaient bien nourris et bien traités. Des observateurs ont révélé que les L.T.T.E. constituaient un groupe très bien discipliné, ayant des valeurs morales, non démocratique et que la critique n'est pas permise en son sein. Cependant, le fait que les combattants des L.T.T.E. portent des capsules de cyanure et sont prêts à mourir pour la cause ont été signalé comme indication du haut niveau d'appui à la cause tamoule pour laquelle les L.T.T.E. combattent. Les gens percevaient souvent les actions des L.T.T.E. comme des représailles légitimes face aux atrocités commises par les forces armées contre les Tamouls.

Des tracts sont lancés périodiquement d'avions militaires avertissant de l'imminence d'un bombardement

Le rôle de la P.L.O.T.E. a également été mis en question. Son porte-parole a affirmé que le rôle de l'Organisation était de contribuer au retour à la normale dans une zone de conflit. Il a reconnu que la P.L.O.T.E. dénonçait aux militaires les membres des L.T.T.E. et a indiqué que la P.L.O.T.E. appuierait l'armée dans l'éventualité d'une offensive militaire contre le Nord. D'autres personnes ont accusé la P.L.O.T.E. de terribles violations des droits de la personne dans des camps situés à proximité de Vavuniya et a indiqué qu'elles considéraient que cette organisation collaborait aux atrocités commises par l'armée. La P.L.O.T.E. croit qu'elle devrait, de toute façon, participer à toute négociation relativement à un règlement politique du conflit. Les L.T.T.E. trouvent ce point de vue inacceptable.

Même s'il a été difficile d'évaluer avec certitude le rôle des L.T.T.E., il subsistait peu de doutes quant à l'énorme coût du conflit en cours.

On nous a dit et nous avons constaté nous-mêmes qu'un harcèlement terrible se produisait au poste de contrôle de l'armée à Vavuniya sur la route conduisant à Jaffna. Les forces de sécurité fouillaient chaque personne et inspectaient chaque bagage. Nous avons parlé brièvement à des Tamouls qui ont

été détenus, au moins temporairement, pour avoir tenté de passer en contrebande à la frontière, des biens interdits tels que des bougies de motocyclette et des batteries de rechange. Nous avons surveillé un convoi d'environ 50 camions de marchandises et quelques centaines de personnes à pied traversant le "no man's land". Ils seraient fouillés à nouveau au poste de contrôle des L.T.T.E. quelque 800 mètres plus loin. Environ 2 000 personnes font le trajet dans les deux directions chaque jour.

Nous avons appris que l'interprétation des règlements restreignant l'entrée de certains articles destinés à Jaffna était tout à fait arbitraire. Une personne nous a indiqué qu'elle croyait à l'existence de combines impliquant des militaires de haut niveau qui permettent à certains fournisseurs, moyennant le paiement de pots-de-vin, de traverser les postes de contrôle sans que le contenu de leurs camions soit examiné.

Il est clair que la situation dans le district de Jaffna est très sérieuse. Nous avons appris, de personnes qui s'étaient récemment rendues à Jaffna, qu'un blocus sur le carburant et des restrictions sur l'introduction d'articles essentiels tels que le savon, le matériel sanitaire, les médicaments et les fertilisants étaient en vigueur. Pendant dix-huit mois, le service d'électricité n'a pas été disponible dans la péninsule. La pèche est interdite parce que l'armée a tenté de contrôler les eaux maritimes autour des îles et à proximité des ports. Dans le domaine agricole, on est revenu aux cultures traditionnelles. Pour décrire la situation économique, on a suggéré l'utilisation du terme pré-industrielle. Les gens qui sont restés dans la péninsule de Jaffna croient que le gouvernement encourage la population à s'en aller et que les personnes de classe moyenne, qui ont les moyens de le faire, quittent la région. Il n'y a pas de papeterie, de papier journal; la bibliothèque publique a été rasée par le feu et les examens ont été annulés. La ville elle-même, rapporte-t-on, est très encombrée de gens et complètement encerclée par les forces de sécurité. Un nombre inconnu de réfugiés provenant des îles avoisinantes vivent dans des centres d'assistance sociale. Les gens s'attendent, d'une journée à l'autre, à une offensive militaire et des tracts sont lancés périodiquement d'avions militaires avertissant de l'imminence d'un bombardement.

Il y a peu de doutes que la vérité sur la péninsule de Jaffna est inconnue dans le reste du Sri Lanka et c'est certainement le cas dans le reste du monde. Il est certain qu'on a un besoin urgent de plus de nourriture et de fournitures médicales. On nous a suggéré qu'il devrait y avoir une équipe internationale pour surveiller la situation des droits de la personne à Jaffna et pour s'assurer qu'une aide humanitaire suffisante atteigne les gens. Pour nous, qui n'avons pu visiter Jaffna nous-mêmes, il s'agit là d'une haute priorité.

BATTICALOA, PROVINCE ORIENTALE

Peter McCreath et Pierre Duquette, en compagnie de Robin Gibson, ont visité les communautés de Batticaloa, Kattenkudy, Kokkadichcholai et Eravur. Au cours des trois jours qu'ils ont passé dans la région, ils ont eu des entretiens avec des leaders des communautés, des chefs religieux, le commandant militaire des forces de sécurité, le représentant politique des L.T.T.E., le Représentant du gouvernement, des professeurs de l'Université orientale et plusieurs membres de diverses petites communautés.

Nous avons vécu les moments les plus émouvants de notre visite de trois jours lorsque nous avons été approchés par plus de 260 personnes, surtout des femmes, qui nous ont remis des lettres et des pétitions nous suppliant de les aider à trouver un être cher disparu: un fils ou une fille, ou un époux. Environ 60% des disparitions sont survenues en 1990, le reste en 1991 et quelques unes avant 1990 ou en 1992.

L'aspect qui nous a paru le plus préoccupant lors de notre séjour à Batticaloa était le niveau de militarisation. En dépit des déclarations gouvernementales indiquant que la situation était "revenue à la normale" dans le district de Batticaloa, la région était pratiquement en état de guerre. Il y avait des postes de contrôle des forces de sécurité à intervalles fréquents dans les villes et sur les routes principales. Les L.T.T.E. maintenaient leurs postes de contrôle dans les régions de l'intérieur du pays. Alors que les militaires semblaient courtois aux postes de contrôle en s'acquittant de leurs tâches, les armes automatiques portées par presque tous les soldats, officiers de police ou combattant des L.T.T.E., qu'il s'agisse de M-16, de T-56 ou d'autres armes offensives, étaient très intimidantes. A Kallady, nous avons parlé à deux hommes qui nous ont raconté des incidents au cours desquels des villageois avaient été harcelés et tués par la milice armée musulmane (Home Guards) et les forces de sécurité.

De façon générale, la population semblait vivre dans un état de terreur. Les gens n'osaient pas sortir de chez eux la nuit. La possibilité d'être arrêté arbitrairement et/ou de disparaître semblait être présente à l'esprit de la plupart des gens que nous avons rencontrés. Nous n'avons trouvé un appui sans équivoque et sans réserve aux forces de sécurité et au gouvernement que chez la communauté musulmane de Kattenkudy. Les membres de cette communauté accusent les L.T.T.E. d'être responsables du massacre du 15 août 1990 alors que 103 personnes, en prière dans une mosquée, avaient été tuées.

Dans le village de Kokkadichcholai, nous avons été très émus par le récit des villageois qui ont relaté le massacre de juin '91 et énuméré les noms des membres de leur famille faisant partie des 107 personnes tuées par les forces de sécurité. Ils se sont également plaints du harcèlement quotidien de l'armée, en précisant que, notamment, des soldats pénètrent dans les demeures et s'approprient ce qu'ils veulent.



L'héritage de la guerre — des maisons détruites par un bombardement dans la province de l'est

Il nous est apparu qu'une vie normale dans le district de Batticaloa était impossible. A l'Université orientale à Chenkalady, le corps enseignant nous a indiqué que le gouvernement avait pratiquement coupé tout financement et que la crainte des étudiants quant à leurs déplacements pour fréquenter l'Université a amené une diminution des inscriptions qui sont passées du nombre habituel de 800 à 200. De juin à septembre 1990, l'Université a été fermée et transformée en camp de réfugiés.

De manière générale, il semblait y avoir eu une diminution radicale des services gouvernementaux. Par exemple, des hôpitaux et des cliniques étaient fermées et nous n'avons vu aucun indice de reconstruction des maisons ou de l'infrastructure. À la campagne, on apercevait ici et là des maisons et des édifices qui avaient été détruits par des bombes ou des obus. La première nuit où nous étions à Batticaloa, deux jeunes ont été abattus et brûlés à moins de 400 mètres de notre hôtel; l'incident nous a été rapporté par plusieurs personnes.

Le général de l'armée semblait faire un effort pour mettre fin au non-respect des droits de la personne et aux arrestations arbitraires mais certaines indications laissaient supposer que les arrestations n'étaient pas toutes rapportées. Certains détenus étaient gardés dans des camps secrets, des personnes étaient arrêtées et gardées en otages dans le but d'obliger des membres de leur famille à se rendre aux autorités, et on continuait à rapporter des disparitions ou des assassinats, les corps profanés n'étant ni bien identifiés, ni inhumés.

Les L.T.T.E. sont l'objet de critiques, principalement parce qu'ils ont recours à l'enlèvement et l'extorsion comme source de financement. Des membres des forces de sécurité accusent les L.T.T.E. d'autres atrocités terroristes mais, à part le massacre de Kattenkudy et les enlèvements, nous n'avons pas entendu d'autres plaintes. De deux maux le moindre, les Tamouls semblaient généralement mieux disposés à l'égard des Tigres qu'envers les forces de sécurité gouvernementales. Cependant, nous avons gardé l'impression que la plupart des gens souhaitaient qu'à la fois l'armée et les Tigres s'en aillent pour pouvoir vivre en paix.

Une conséquence attristante du conflit a été le départ de plusieurs des leaders communautaires. Ils sont partis pour chercher refuge ailleurs. Le besoin de jouer un rôle de direction dans les communautés demeure et il semble que cette responsabilité soit assumée par les intrépides pères jésuites du Collége Saint-Michel, en particulier par les Pères Harry Miller et Joseph Mary. Sous la direction du Père Miller, le Comité pour la paix de Batticaloa s'est développé et a tenu à jour une liste de disparus qui est probablement la plus exacte. Depuis juin 1990, ils ont enregistré 3 418 disparitions.

Peu de gens prêtent attention à quelque événement que ce soit se produisant dans la lointaine Colombo. La préoccupation de tout le monde est simplement de survivre.

Lorsque nous avons quitté Batticaloa nous en étions arrivés à certaines conclusions. Il était manifeste que le respect des droits de la personne semblait à toutes fins pratiques inexistant pour les individus. Le refus du gouvernement de s'attaquer sérieusement aux problèmes des personnes disparues ou d'établir des formes acceptables de procédure appropriée pour s'occuper des arrestations et des détentions ne peut être qualifiée que de consternante. Il semblerait qu'aux échelons inférieurs de l'armée, la discipline fait défaut. Le gouvernement ne veut pas admettre qu'on continue à commettre des atrocités ou reconnaître que la situation est simplement hors de contrôle. En plus d'imposer une discipline stricte

L'ASPECT QUI NOUS A PARU LE PLUS PRÉOCCUPANT LORS DE NOTRE SÉJOUR À BATTICALOA ÉTAIT LE NIVEAU DE MILITARISATION

les forces de sécurité devraient réduire substantiellement leur présence militaire visible dans la région. De telles mesures contribueraient à donner aux gens le sentiment que les choses retournent à la normale.

Les Tigres semblent souhaiter la fin du conflit duquel ils admettent ne pouvoir sortir victorieux par des moyens militaires. Ils insistent pour que le gouvernement prenne l'initiative en faisant une proposition de règlement politique.

Il existe un urgent besoin de ressources économiques dans l'Est du pays. L'aide au développement ne doit pas se limiter aux secours d'urgence mais viser également remettre sur pied les infrastructures humaines et matérielles d'une société gravement détériorée. Face à l'absence d'une direction de la part d'autres communautés religieuses, l'Église catholique romaine semblerait être dans une position de force pour assurer un leadership local et devrait probablement être un des canaux à travers lequel l'aide à la population devrait être acheminée. L'appui donné par la haut-commissaire canadienne au travail du Comité pour la paix de Batticaloa devrait faire l'objet d'éloges. Le gouvernement devrait rétablir le plein financement de l'Université orientale. L'éducation de la prochaine génération de leaders doit être une haute priorité.

KANDY, DISTRICT CENTRAL

Deux des membres de l'Équipe, Stephen Toope et Lois Wilson, ont rencontré des gens de la région centrale du Sri Lanka où ils ont séjourné deux jours. Nous avons rencontré une grande variété de groupes et d'individus: le personnel académique et des étudiants de l'Université Peradeniya; des militants dans les communautés, dans le cadre d'un séminaire de deux heures centré sur l'économie sri-lankaise et la situation actuelle en ce qui a trait au conflit ethnique et aux droits de la personne; les habitants d'un village intégré, créé à Wattegama dans le cadre de la réalisation d'un projet de développement; les cueilleurs de thé d'un domaine avoisinant; et des personnes vivant à Satyodaya. Au cours d'une assemblée publique à laquelle assistaient une cinquantaine de personnes, nous avons participé à des discussions sur "La forme fédérale de gouvernement — une expérience canadienne et sa pertinence dans une société multi-ethnique".

Nous avons réussi à saisir plusieurs aspects de la situation sri-lankaise au cours de cette visite régionale, ce qui a ajouté à la compréhension que nous avions déjà acquise à Colombo. A plusieurs reprises, au cours de séminaires, nous avons entendu des discussions animées entre Sri-Lankais sur des sujets particuliers et cela nous a aidé à comprendre la complexité d'une question donnée.

Les musulmans partageaient un même point de vue quant à l'unification proposée du Nord et de l'Est; ils l'envisagent comme une menace à leur identité, puisque, si cette unification devait se réaliser, ils seraient placés en situation minoritaire dans une région dominée par les Tamouls. Pour ce motif, ils cherchent à obtenir la protection du gouvernement. Certains estimaient que leur communauté bénéficierait d'une décentralisation des pouvoirs vers les conseils provinciaux alors que d'autres jugeaient que, dans tout règlement négocié, de nouvelles frontières devaient être établies pour les provinces du Nord et de l'Est. Nous avons pris clairement conscience que le conflit ethnique touche la minorité musulmane du pays et n'oppose pas seulement les Cinghalais et les Tamouls.

Les travailleurs, en particulier les jeunes, sont soumis à un harcèlement croissant de la part de l'armée et de la police et les violations des droits de la personne surviennent dans les plantations de thé et à proximité. Un climat de peu règne en raison de la détention sans explication de jeunes hommes. Récemment, un tel incident est survenu dans la région de Badulla à la suite de la découverte, le 26 novembre 1991, d'une présumée cache d'armes dans le domaine Kanawerella, dans la division Moussekelle. Pourtant, le Sous-inspecteur général de la police nous a assuré que personne n'avait été arrêté à moins de dénonciation précise. Il

a cependant indiqué que les travailleurs étaient incités à fournir des renseignements sur leurs compagnons de travail qu'on suspectait d'être des sympathisants des L.T.T.E. L'atmosphère de peur et de méfiance, tout comme le désespoir des jeunes qui ne voient aucun avenir pour eux-mêmes dans des plantations de thé privatisées, ont favorisé l'augmentation du nombre de jeunes gens qui envisagent sérieusement d'adopter l'option préconisée par les L.T.T.E.

Les visites que nous avons effectuées chez les travailleurs des plantations de thé nous ont permis de constater les conditions déplorables dans lesquelles ils vivent; ils habitent des cabanes d'une seule pièce, disposées en rangées, qui ont été abandonnées par les Britanniques il y a plus de 50 ans. Dans ce contexte, la thèse avancée au cours d'un séminaire sur les racines économiques profondes du conflit nous a semblé bien fondée. En utilisant les statistiques gouvernementales, le présentateur a analysé l'actuel modèle économique de "marché ouvert" adopté par le gouvernement du Sri-Lanka. Alors qu'il y a eu une certaine croissance, les présentes politiques économiques augmentent les disparités entres les riches et les pauvres. L'économie est incapable de soutenir le taux de croissance; l'endettement du pays augmente et les politiques économiques en vigueur entraînent des inégalités relativement à la distribution du revenu au sein de la population. En ce sens, on a estimé que les implications des programmes d'ajustement structurel de la Banque mondiale au Sri Lanka devraient être reconsidérées. Le conflit potentiel

NOUS AVONS PRIS CLAIREMENT CONSCIENCE QUE LE CONFLIT ETHNIQUE TOUCHE LA MINORITÉ MUSULMANE

qui pourrait éclater entre les travailleurs dans les plantations de thé, de même qu'entre, d'une part, les membres des L.T.T.E. qui commencent à empiéter sur la région et, d'autre part, l'armée et la police, pourrait être extrêmement dommageable à l'économie et au bien-être de la société. Pour éviter une nouvelle escalade du conflit, on doit s'attaquer de façon urgente aux racines socio-politiques et économiques de l'agitation, ainsi qu'aux questions explosives liées au racisme manifesté dans les plantations de thé.

Les gens de la région nous ont transmis un message très clair en affirmant que "tout est décidé à Colombo" et qu'une forte centralisation de la sorte n'est pas tout à fait appréciée dans la région et qu'elle ne permet pas de répondre aux besoins régionaux.

Nous avons été en mesure de constater le type de développement financé par le Canada à travers le Fonds de développement Sri Lanka-Canada en visitant le village intégré, créé à Wattegama dans le cadre d'un projet de développement. L'aspect particulier de ce projet était l'affirmation des valeurs culturelles sri-lankaises traditionnelles se manifestant à travers la danse, et les objets artisanaux



Réunion de l'Équipe avec INFORM

faits de laiton, de fibres et de bois. Ces activités étaient enseignées aux enfants, pas nécessairement dans le but qu'ils en tirent éventuellement leur subsistance, mais plutôt pour affirmer leur identité culturelle et les encourager à être fiers d'eux-mêmes. En même temps que cette contribution significative au développement du village, il y avait une ferme maraichère générant des revenus, un plancher commun pour le battage et un centre communautaire. Nous sommes arrivés au milieu d'une assemblée communautaire au cours de laquelle on préparait le "tout premier" voyage des villageois à Kandy. L'avantage principal de ce type de travail de développement était de toute évidence de renforcer la participation populaire à la prise de décisions touchant la vie des participants et ainsi apporter une forte contribution au processus de démocratisation. Nous appuyons entièrement de tels modèles de développement en tant que facteur contribuant de façon significative à stabiliser la situation actuelle.

Le climat généralisé de peur était évident sur le campus universitaire. Certains universitaires ont exprimé la crainte de parler ouvertement contre les violations des droits de la personne par crainte de représailles. Ils ont souligné que le climat actuel n'en est pas un qui favorise la créativité intellectuelle. Lorsque nous avons demandé quel était le rôle de la communauté universitaire dans la présente crise, il est apparu clairement que la peur rendait les universitaires hésitants quant à la possibilité d'assumer tout rôle de direction.

Nous sommes convaincus qu'il faudrait surveiller de près la région centrale du Sri Lanka, alors que le conflit s'étend progressivement du Nord et de l'Est à la région centrale.

Tangalle et Hambantota, au Sud

Beryl Gaffney et Ken Kuhn se sont rendus à Matara, Tangalle et Hambantota dans le district méridional du Sri Lanka. Durant leur séjour, ils ont visité divers projets de développement financés par le Fonds de développement Sri Lanka — Canada, eu des entretiens avec des parlementaires de la région, se sont rendus à une exposition sur les droits de la personne, et rencontré un groupe composé d'une centaine de personnes ayant des liens de parenté avec des disparus.

Le trajet pour se rendre à Tangalle est une expérience en soi. Même si la distance à parcourir n'est pas longue, le voyage prend des heures en raison des encombrements et de la nécessité de partager la route avec des automobiles, des bicyclettes, des autobus, des piétons, des véhicules tirés par des chevaux ainsi que des vaches se déplaçant librement dans les environs. La route côtière est incroyablement belle et on ne peut s'empêcher de tressaillir en réalisant, portant le regard au-dessus de l'Océan indien, qu'il n'y a pas d'étendue de terre entre le rivage et l'Antarctique. Cependant, la beauté n'est pas le seul aspect frappant du trajet. Nous sommes passés devant un cimetière où se déroulaient des funérailles militaires. Deux jours auparavant, douze jeunes militaires avaient été tués au Nord en raison du tragique conflit ethnique qui fait rage au Sri Lanka. On ne pouvait

> Nous n'avons entendu que quelques récits alors que des milliers de personnes sont disparues ou ont été tuées dans le Sud

s'empêcher de noter la présence de gardes exhibant leurs AK-47 et surveillant les assistants.

À Tangalle, nous avons visité l'Institut studio esthétique. Il s'agit d'un centre de formation en arts et métiers visant l'intégration des jeunes au marché du travail dans la région de Tangalle et Hambantota. Le but est de former un groupe professionnel avec des jeunes sans emploi provenant d'un secteur pauvre de la communauté. De plus, ils utilisent leurs aptitudes pour les arts, la musique et la danse comme un puissant moyen d'éducation au développement. Nous étions heureux que l'Agence canadienne de développement international (A.C.D.I.), à travers le Fonds de développement Sri Lanka — Canada, finance ce programme.

Notre rencontre la plus émouvante expérience a été celle organisée par le député de Tangalle, Mahinda Rajpakse, avec une centaine de ses électeurs. Ils sont venus nous raconter la disparition d'époux, de fils et de frères, la souffrance

humaine et d'intolérables violations des droits de la personne. Par exemple, le fils, enlevé à son atelier de réparations, n'a pas été revu parce qu'il avait travaillé pour un leader du Janatha Vimukthi Peramuna, le Front de libération du peuple (J.V.P.), qui avait disputé une élection. Une mère n'a pas seulement perdu son fils, enlevé parce qu'il travaillait pour la paix au Sri Lanka, mais en plus, sa maison a été incendiée. Elle a engagé des procédures d'habeas corpus mais sa cause n'a jamais été entendue par une cour de justice. Deux frères, âgés respectivement de 24 et 34 ans, soupçonnés d'être partisans du J.V.P., ont été enlevés en '89 et '90. Leurs trois frères vivent dans une peur continuelle et sont constamment l'objet d'interrogatoires par la police. Nous n'avons entendu que quelques récits alors que des milliers de personnes sont disparues ou ont été tuées dans le Sud. Il était évident pour nous que même si le conflit est maintenant centré au Nord et à l'Est, la peur règne partout au Sud. Les disparitions continuent. Il y a peu de temps, soit le 13 janvier 1992, l'époux d'un jeune mère de 31 ans ayant trois jeunes enfants a été enlevé dans la demeure familiale. Elle ne sait toujours pas ce qu'il est devenu.

A Matara, nous avons visité une exposition intitulée "Pour la protection de l'humanité". Il s'agissait d'une exposition visuelle constituée d'environ 100 représentations artistiques des violations des droits de la personne au Sri Lanka au cours des dernières années. L'exposition était sans doute provocatrice d'un point de vue visuel et suscitait des interrogations quant aux motifs et aux objectifs du gouvernement du Sri Lanka et du Président Premadasa. Aux petites heures du matin, le jour suivant, des hommes armés et masqués portant des t-shirts de type camouflage ont envahi le lieu de l'exposition, violenté les personnes présentes et amené les photos et le montage. Pour nous, cet épisode met en lumière le manque de liberté d'expression et la peur sous-jacente du fusil qui a toujours beaucoup d'emprise, même au Sud.

Notre dernière visite a été consacrée à un autre programme de développement mis en oeuvre par une autre O.N.G. dans le district de Hambantota, les Sociétés bancaires Janashakthi pour les femmes. Appuyé financièrement par le Fonds de développement Sri Lanka — Canada, le programme a établi un système de prêts bancaires aux femmes, les encourageant à se débrouiller toutes seules. Le groupe cible est le plus démuni de la communauté. Cette initiative encourage l'auto-discipline chez les individus qui n'ont pas développé l'habitude d'épargner. Le programme d'épargne est complété par un programme d'utilisation d'une bibliothèque, et l'éducation des participantes sur la santé et le développement de l'enfant. Environ 13 000 femmes bénéficient de la mise en oeuvre de ce projet.

La situation des droits de la personne



Parenté des assassinés tués en Kokkadichcholai

Le peuple du Sri Lanka continue à souffrir de violations de ses droits fondamentaux, bouleversantes pour la conscience et inacceptables dans toute société civilisée. Nos investigations ont confirmé les graves constatations publiées dans le rapport d'Amnistie internationale du 11 septembre 1991 et le rapport ayant suivi la visite, en octobre 1991, de trois membres du Groupe de travail des Nations unies sur les disparitions forcées ou involontaires. Au Sri Lanka, aujourd'hui, les gens vivent sous la menace d'actes extrajudiciaires: assassinat, disparition, torture, arrestation arbitraire et détention par les forces de sécurité de l'état, les groupes paramilitaires et les forces armées d'opposition. Les libertés fondamentales d'expression et d'association sont gravement limitées. Les gens vivent dans un climat de terreur et de répression.

Même si la situation des droits humains s'est améliorée quelque peu au cours des six derniers mois, en termes absolus, en se basant sur le nombre de corps non identifiés qui ont été découverts et de personnes disparues, le niveau de peur et de violence demeure consternant. Les mesures mises en oeuvre par le gouvernement pour enquêter sur la situation et l'améliorer sont, de toute façon, disproportionnées par rapport à la tâche.

Les forces de sécurité et les groupes paramilitaires créés par le gouvernement

Des preuves nombreuses et fiables, de diverses sources, présentées à l'Équipe canadienne révèlent de façon détaillée que les violations des droits de la personne par les forces de sécurité et les groupes paramilitaires collaborant avec le gouvernement sont très nombreuses. Ces groupes paramilitaires incluent plusieurs organisations armées de Tamouls opposées aux L.T.T.E., soit la P.L.O.T.E., le T.E.L.O. et l'E.P.D.P., et les soi-disant volontaires pour la défense du territoire (Home Guards) dont le groupement a été suscité par le gouvernement pour, en principe, "défendre" les communautés musulmanes et cinghalaises d'attaques appréhendées des L.T.T.E.

Même s'il est ingrat d'évaluer les violations des droits de la personne en faisant simplement le compte du nombre des victimes, les membres de l'Équipe canadienne ont été particulièrement horrifiés par des rapports sur des massacres et par le très grand nombre de disparitions attribuées aux forces de sécurité et à leurs groupes alliés. Même si le nombre de disparitions attribuées aux forces de sécurité a diminué récemment, des preuves fiables révèlent encore l'implication de l'armée et de la police dans des centaines de "nouvelles" disparitions. Par exemple, des rapports dignes de foi mais non confirmés publiquement ont été communiqués à l'Équipe canadienne; au début de janvier 1992, on a rapporté la découverte de 72 corps de garéons de 12 à 18 ans sur l'Ile de Mandaitivu. Ceux-ci avaient été détenus par l'armée.

A part les disparitions, les membres de l'appareil de sécurité de l'état continuent à être tenus responsables par des sources fiables de graves violations des droits de la personne, incluant l'assassinat extrajudiciaire, la torture et l'arrestation et la détention arbitraires. Des enquêtes officielles révèlent l'existence d'un système d'abus sérieux des autorités. Par exemple, au cours d'une enquête réalisée en janvier 1991 par la Cour des magistrats de Gampha, des témoignages convaincants relativement à la mort de Jayantha Welagedra (19 ans) et Gamini Fonseka (15) ont révélé que ces décès ont été causés par de graves coups et blessures infligés par des officiers de police alors que les jeunes hommes étaient détenus. En juillet 1991, la Cour suprême à prononcé une sentence favorable relativement à la requête en dommages-intérêts présentée par K.N. Fernando, un ingénieur civil qui a été battu par la police parce qu'il se plaignait des coups et blessures infligés à deux de ses employés. Dans l'ensemble du pays, des exemples semblables pourraient être cités.



Les membres de familles des disparus, Universite de l'est

Le plus inquiétant c'est que la plus grande partie des cas d'abus de pouvoir par les forces de sécurité ne font jamais l'objet de poursuites légales. En effet, les officiers de la police et de l'armée semblent opèrer dans une impunité presque totale. Nous avons appris de sources proches du Groupe de travail sur les droits de la personne créé par le gouvernement que plusieurs personnes soupçonnées d'avoir des liens avec des groupes d'opposition armés sont détenues dans des centres de détention "non officiels" qui ne font l'objet d'aucun contrôle indépendant. L'expérience prouve que les personnes qui ne sont pas détenues dans des camps officiels sont particulièrement menacées. Ils sont généralement soumis à de mauvais traitements corporels et disparaissent systématiquement. Personne ne sait combien de personnes sont "non officiellement" détenues. La famille est laissée dans l'incertitude quant au sort réservé aux êtres chers; on ne sait s'ils sont morts ou vivants.

On doit cependant souligner que les violations des droits de la personne ne sont pas simplement le résultat de l'incapacité du gouvernement d'exercer un contrôle sur les forces de sécurité. Certains indices révélateurs permettent de croire que le gouvernement souhaite brouiller les pistes relativement aux mauvais traitements perpétrés en son nom. La *Loi sur la compensation (amendée)* protège officiellement tout "fonctionnaire" de poursuites pour de présumées violations des droits de la personne survenues avant le 17 décembre 1988. L'Association du barreau du Sri Lanka confirme que l'existence de cette loi non seulement élimine le châtiment pour ceux qui sont impliqués dans des disparitions qui se sont produites avant décembre 1988 mais laisse également croire à ceux qui violent les droits de la personne que le gouvernement allongera la période couverte par la loi.

De la même façon, les limites, quant au mandat de la Commission d'enquête présidentielle sur le déplacement de personnes contre leur gré, qui restreint les enquêtes sur les plaintes de "déplacement" aux incidents survenus après le 11 janvier 1991, met en question l'engagement publique du gouvernement de faire la lumière sur les violations des droits de la personne et de les sanctionner.

De plus, les procédures mêmes prévues dans les Règlements d'urgence et la *Loi sur la prévention du terrorisme* permettent la détention de suspects sans jugement pour des périodes de dix-huit mois. Nous avons appris de fonctionnaires qu'en pratique, la détention sans comparution devant un juge peut durer trois ans et plus. En vertu de l'article 9 de la *Loi sur la prévention du terrorisme*, il semblerait que n'importe quel ministre peut signer un ordre de détention. De telles procédures et pratiques ne visent pas à encourager la transparence et à obliger à rendre compte de ses actes. Cette dernière obligation n'a pas été non plus affirmée par la

Commission d'enquête présidentielle qui a tenu des auditions sur le massacre de Kokkadichcholai en ne faisant comparaître qu'un membre des forces de sécurité qui a refusé de prêter serment et n'a pas été soumis à un contre-interrogatoire.

Nous sommes forcés de conclure que le gouvernement n'a pas encore démontré une sérieuse volonté de mettre fin aux violations des droits de la personne commises par des membres des forces de sécurité et de groupes alliés.

Les Tigres de libération de l'Eelam Tamoul (L.T.T.E.)

L'Équipe canadienne a pris connaissance de preuves convaincantes qui lui ont été soumises relativement aux continuelles violations des droits de la personne par les dirigeants armés des L.T.T.E. Même si, en tant que groupe d'opposition armé, les L.T.T.E. ne peuvent être directement sanctionnés en vertu des normes internationales sur les droits de la personne et de la loi humanitaire, la conscience impose la condamnation des mauvais traitements infligés par les L.T.T.E.

Depuis 1990, les violations les plus significatives des droits de la personne par les L.T.T.E. ont pris la forme d'attaques contre la minorité musulmane. Les actes les plus notoires sont les attaques contre des fidèles se trouvant dans une mosquée à Kattenkudy, et une agression semblable dans le village de Lahugalla. Des villages cinghalais ont également été soumis à des attaques; c'est le cas notamment d'Ethimale où 17 personnes ont été tuées lors d'opérations destructrices menées en avril 1991. Même si les L.T.T.E. nient officiellement leur responsabilité relativement à ces attaques, plusieurs témoins ont publiquement confirmé l'implication du groupe. Les L.T.T.E. n'ont jamais nié qu'ils menaient une campagne d'intimidation et de terreur qui a entraîné le déplacement temporaire de la population musulmane de l'Ile de Mannar. Le groupe n'a pas nié non plus son implication dans la mort et la disparition de personnes soupçonnées de coopérer avec les autorités étatiques.

Les L.T.T.E., comme les forces de sécurité, ont des centres de détention secrets où des gens sont systématiquement soumis à de mauvais traitements et d'où, souvent, ils disparaissent. Ces centres ne sont soumis à aucun contrôle extérieur, et les renseignements parvenus à L'Équipe canadienne indiquent que les conditions de détention sont souvent atroces. Les L.T.T.E. n'ont jamais produit de liste complète des personnes qu'ils détiennent de telle sorte que les familles des personnes retenues prisonnières par ce groupe vivent une agonie, ignorant le sort réservé aux êtres chers.

Certains rapports en provenance du Nord et de l'Est laissent également supposer que les L.T.T.E. enrôlent de force des jeunes gens dans leurs unités armées, et que le groupe finance en partie ses opérations en ayant recours à l'enlèvement et à l'extorsion. Ces rapports ne peuvent être confirmés parce qu'il a été très difficile à des observateurs indépendants de visiter le territoire contrôlé par les L.T.T.E.; cependant, la persistance des dénonciations suscite de sérieuses inquiétudes.

Des représentants d'O.N.G. nous ont confié qu'ils se sentaient particulièrement vulnérables à l'intimidation en raison de l'existence de la Commission présidentielle d'enquête sur les O.N.G. Le mandat de la commission prévoit qu'on enquête pour établir "si une partie des fonds, reçus de sources de financement étrangères ou générés localement, a été détournée et/ou est utilisé pour des activités allant à l'encontre de la sécurité nationale". Compte tenu de la tendance du Gouvernement à définir la "sécurité nationale" de façon large et intéressée, la crainte des O.N.G. d'être prises pour cibles semble fondée.

Des avocats ont indiqué que la psychose de peur avait un impact même sur les recours habituellement possibles pour les victimes de violations des droits de la personne. En raison de menaces généralisées à l'endroit de potentiels justiciables, témoins et avocats, il y a moins de gens qui sont prêts à faire valoir leurs droits

NOUS SOMMES FORCÉS DE CONCLURE QUE LE GOUVERNEMENT N'A PAS ENCORE DÉMONTRÉ UNE SÉRIEUSE VOLONTÉ DE METTRE FIN AUX VIOLATIONS DES DROITS DE LA PERSONNE

fondamentaux devant la Cour suprême. Des avocats ont admis que durant la dernière année, approximativement, pour la première fois à leur souvenance, les avocats ont pris l'habitude de prévenir leurs clients potentiels pour des causes liées aux droits de la personne qu'ils devaient réfléchir aux conséquences de leur démarche avant de saisir les cours de justice de leur plainte.

Confrontés à des preuves de grossières, flagrantes et systématiques violations des droits de la personne, les membres de l'Équipe canadienne ne pouvaient que réagir avec des sentiments d'indignation et de frustration en apprenant qu'une si grande violence a été perpétrée à l'encontre du peuple du Sri Lanka alors que le reste du monde est demeuré silencieux. La situation est consternante et il est urgent qu'elle fasse l'objet de l'attention internationale.

La résolution du conflit ethnique

"Le politicien sri-lankais qui est disposé à s'attaquer au conflit ethnique pour le résoudre doit être prêt à perdre la prochaine élection" a affirmé un observateur.

En d'autres mots, il n'y a pas de volonté politique de soulever l'opposition de la majorité cinghalaise du pays (74% de la population) dans le but de répondre aux préoccupations de la minorité tamoule qui représente 12% de la population, 18% en incluant les Tamouls des plantations. C'est plutôt la méfiance entre les groupes ethniques et religieux qui est exploitée par toutes les parties et les conditions, qui favoriseraient le consensus, le compromis et la compréhension, n'existent pas. Le fossé qui s'est creusé récemment entre la communauté musulmane et la communauté tamoule rend encore plus difficile la solution du conflit.

Ironiquement, en dépit des affirmations de toutes les parties indiquant qu'elles sont prêtes à négocier, chacune prend des positions fermes et irréconciliables. On ne tente pas d'explorer les possibilités de compromis. Deux positions extrêmes s'affrontent: d'une part, les Tamouls radicaux qui revendiquent leur propre état indépendant, soit l'Eelam; d'autre part, les Cinghalais radicaux qui préconisent un état unitaire favorisant le chauvinisme bouddhiste. Les propositions en vue d'un règlement politique ne semblent avoir pour effet que de susciter des réactions véhémentes de la part de toutes les parties en présence.

La réponse aux propositions Thondaman rendues publiques en décembre en est l'illustration la plus récente. Le Président et le parti au pouvoir ne prennent pas position. Les nationalistes cinghalais affirment que l'acceptation des propositions est une capitulation face aux revendications visant la création d'un état, l'Eelam tamoul. Les Tigres, pour leur part, soutiennent que les mêmes propositions ne sont qu'un point de départ et que plusieurs personnes attachent une plus grande importance à des aspects tels l'absence d'un processus de consultation et les motivations de M. Thondaman et du Président, au lieu d'utiliser l'initiative pour trouver une solution politique au conflit. Seul le Congrès musulman du Sri Lanka a vu dans les propositions une solution possible à ses inquiétudes.

Le gouvernement a mis beaucoup d'emphase sur la Commission parlementaire mais il est difficile de croire que la commission sera en mesure de faire son chemin assez rapidement à travers les intérêts partisans, avant que la situation ne se détériore. À l'horizon pointent de sérieuses inquiétudes relativement à la possibilité que le gouvernement lance une offensive générale dans la péninsule de Jaffna et que les L.T.T.E. s'en remettent à l'intensification de leur lutte de guérilla. Le résultat serait dramatique; il y aurait des pertes de vie massives et tragiques chez les civils.

Les questions suivantes sont quelques unes de celles auxquelles on doit s'attaquer si l'on veut garder l'espoir d'en arriver à un règlement politique:

-Les Tamouls ont toutes les raisons de craindre l'armée et conséquemment de se méfier du gouvernement. Les méthodes d'occupation et les violations continues des droits de la personne perpétrées par les forces de sécurité ne servent qu'à confirmer le sentiment des Tamouls qu'ils ne sont pas des citoyens jouissant de la protection du gouvernement du Sri Lanka;

-Les Tamouls se sentent depuis longtemps comme des citoyens de deuxième classe au Sri Lanka et on doit répondre aux préoccupations suivantes:

- l'apparente hésitation du gouvernement à négocier de bonne foi ou de tenter de solutionner le conflit ethnique autrement que par des moyens militaires;
- l'établissement de Cinghalais dans des zones traditionnellement occupées par les Tamouls au Nord et à l'Est;
- la disparité économique identifiée entre les régions tamoules et les parties du pays dominées par les Cinghalais;
- l'échec du gouvernement à élaborer et à mettre en oeuvre des politiques s'attaquant véritablement aux problèmes des services en langue tamoule.

Il est essentiel qu'il y ait un cessez-le-feu immédiat supervisé internationalement

-Le nationalisme cinghalais joue un rôle clé en empêchant la solution du conflit, la méfiance ethnique étant exploitée par les politiciens et le haut clergé bouddhiste. Ce nationalisme prend plusieurs formes allant du racisme subtil à l'élaboration d'une histoire révisée. Même s'il a ses racines dans la crainte d'être minoritaires dans une région dominée par des Indiens, le nationalisme sert à justifier un racisme effroyable.

-La communauté musulmane doit avoir des garanties protégeant ses droits en tant que minorité. L'influence du fondamentalisme islamique augmente et l'actuelle persécution ne fait que favoriser son développement.

Le principal obstacle à la solution du conflit ethnique est le climat de peur et de méfiance créé par la spirale de violence qui s'est accentuée au cours de la dernière décennie. La lutte militaire polarisée, le rôle destructif de la Force de maintien de la paix indienne, la poussée insurrectionnelle du J.V.P. et la répression de celle-ci, la proclamation répétée de l'état d'urgence, les disparitions continuelles et d'autres violations des droits de la personne et la suspicion des parties en cause quant à la bonne volonté du gouvernement sont autant d'éléments contribuant à rendre difficile la négociation de bonne foi.

Il n'est plus possible d'attendre. Les défenseurs des droits de la personne et d'autres commentateurs au Sri Lanka s'entendent pour dire qu'il est important que le gouvernement du Sri Lanka prenne l'initiative en proposant des solutions et que tous les autres partis politiques ont le devoir de mettre de côté les intérêts partisans dans le but de favoriser le processus. Il est également manifeste que les chefs de toutes les communautés religieuses pourraient jouer un rôle significatif dans les négociations. L'Appel à la paix lancé par le Forum mondial de solidarité du Comité Sri Lanka est une initiative louable à cet égard.

Il est clair que le conflit ne peut être résolu par la voie militaire. Même s'il est clair que tout règlement doit impliquer une décentralisation significative des pouvoirs au profit du Nord et de l'Est, tout en fournissant de solides garanties quant aux droits des minorités dans la région, les niveaux de méfiance entre les parties en conflit sont maintenant si élevés qu'il semble pratiquement impossible pour elles d'en arriver à un accord mutuellement acceptable. En l'absence d'une volonté politique manifeste au Sri Lanka d'en arriver à une solution au conflit ethnique et pour le bien de ceux qui continuent à souffrir en raison du conflit, il est essentiel qu'il y ait un cessez-le-feu immédiat supervisé internationalement et que la communauté internationale propose, à travers les Nations unies, le Commonwealth et d'autres canaux multilatéraux, d'agir comme médiatrice dans le conflit pour en arriver à un règlement durable.

Plusieurs personnes au Sri Lanka nous ont dit qu'ils estimaient peu probable que des négociations conduisant à un règlement politique aient lieu sans pression internationale extérieure. Les défenseurs des droits de la personne indiquent que la façon la plus efficace d'exercer des pressions serait de lier la situation des droits de la personne aux niveaux d'aide économique fournie par des donateurs internationaux et les institutions financières internationales telles que le Fonds Monétaire international, la Banque mondiale et la Banque de développement de l'Asie.

MÉDIA, CENSURE ET LIBERTÉ DE PRESSE

Il y a trois catégories d'importations contrôlées par le gouvernement du Sri Lanka: les drogues, les explosifs et le papier journal. Les poursuites en diffamation sont monnaie courante. On estime que le Président R. Premadasa a amassé plus de 100 millions de roupies en gagnant des poursuites en diffamation; pour leur part, des ministres n'hésitent pas à engager le même genre de poursuites. En tant que premier annonceur du pays, le gouvernement du Sri Lanka peut retenir sa publicité ou menacer de la retirer des journaux et les annonceurs du secteur privé se conforment aux décisions du gouvernement. Cette puissante pression économique incite à l'auto-censure.

Sous l'état de siège, qui a été remis en vigueur à chaque mois depuis juin 1990, plusieurs mesures répressives limitent la liberté d'expression; c'est le cas des règlements d'urgence n^os^ 27, 28, 29 et 33, qui régissent l'affichage de slogans, la distribution de prospectus, et la possession ou le contrôle de littérature subversive, "préjudiciable aux intérêts de la sécurité nationale ou au maintien de l'ordre public, ou propre à susciter, encourager ou promouvoir des sentiments de haine ou de mépris à l'égard du gouvernement".



L'Équipe se met au courant l'ors d'une réunion à Colombo; de gauche a droite: Sunil Bastian, Peter McCreath, Stephen Toope, Ken Khun

Les journaux de langue anglaise, THE DAILY NEWS et THE SUNDAY OBSERVER appartiennent à l'état; l'autre quotidien publié en anglais, THE ISLAND, tente de jouer le rôle d'un journal d'opposition mais on ne peut se fier à son objectivité en raison de son orientation nationaliste pro-cinghalaise et de la difficulté pour cette publication d'avoir accés à des informations exactes. La radio et la télévision sont sous le contrôle de l'état; prochainement, quelques canaux seront offerts aux diffuseurs privés, à condition qu'ils ne présentent d'émissions consacrées aux informations. Les média dominants ne reproduisent pas les articles sur le Sri Lanka parus dans des journaux étrangers; la seule source d'information différente est le Service international de la BBC qui diffuse en anglais, en tamoul et en cinghalais.

Les opinions divergent en ce qui a trait à la liberté dont jouit présentement la presse publiée en langue vernaculaire. Les journalistes et les diplomates anglophones estiment que les journaux tamouls et cinghalais ont de plus de liberté pour traiter ouvertement du conflit ethnique et être critiques vis-à-vis le gouvernement. Les journalistes cinghalais affirment toutefois subir des pressions constantes, par exemple de la part des ministres, en particulier pour les empêcher de rapporter des violations des droits de la personne. Il y a un journal tamoul à grand tirage et un autre journal tamoul appartenant à l'état. Dans tous les média, les points de vue minoritaires sont peu ou pas exprimés. Un chroniqueur tamoul estime que le point de vue tamoul est en train d'être évacué des journaux dominants. Il cite l'exemple de deux journalistes tamouls très prestigieux qui ont dû quitter le Sri Lanka. L'un s'est réfugié à Londres, l'autre demeure à Toronto. On sait que plusieurs journalistes tamouls sont disparus dans la province du Nord actuellement contrôlée par les L.T.T.E.

Le harcèlement à l'endroit des journalistes et des maisons d'édition semble être à fois officiel et se manifester au hasard. L'assassinat du journaliste Richard de Zoysa, et le défaut de poursuivre qui que ce soit par la suite, est un cas bien connu en dehors du Sri Lanka, mais il y a d'autres cas de journalistes qui ont été violentés et menacés. Un caricaturiste politique a été congédié après que ses dessins aient été exposés publiquement. Au cours des derniers mois, deux maisons d'édition cinghalaises indépendantes ont été attaquées et la presse de l'une d'elles a été rendue inutilisable.

Malheureusement les média ne fonctionnent pas d'une façon qui permette d'améliorer la compréhension du conflit ethnique. Il n'y a pas de reportages sérieux sur le Nord ou en provenance de cette région. Les journalistes s'entendent pour dire qu'un journal de Colombo n'enverrait jamais un journaliste pour mener une enquête au Nord. De toute façon, l'information venant du Nord est strictement contrôlée par les L.T.T.E. qui ne permettent aucune forme de critique. Au Sud, on ne sait pas ce qui se passe présentement à Jaffna. En somme, ce blocage de la circulation des informations bénéficie à la fois aux L.T.T.E. et au gouvernement; d'une certaine manière, cette situation conduit à l'indifférence, à l'apathie et au cynisme de même qu'à l'instauration d'un climat où le besoin urgent de résoudre le conflit ethnique n'est pas reconnu par la majorité des Sri-Lankais.

Il a absence d'analyse et de critiques substantielle dans la presse dominante. Il y a des reportages sur les positions extrêmes, des critiques adressées à certains politiciens mais on ne se prononce pas sur des idées telles l'auto-détermination, un concept plein de signification pour les Sri-Lankais. Dans la presse, on semble accorder beaucoup d'espace à l'histoire révisée qui va dans le sens d'une cinghalisation de Sri Lanka et aux raisons historiques justifiant un état unitaire. Par conséquent, les discussions publiques dépassent rarement la méfiance, l'hostilité et les allégations.

Tout cela survient dans un pays où presque 90% de la population sait lire et écrire. Il semble y avoir une grande curiosité de savoir ce qui se passe vraiment, cette attitude étant accompagnée d'une méfiance généralisée à l'égard des média considérés comme peu soucieux d'exactitude, biaisés et manipulés, et une crainte, également répandue, de s'exprimer ouvertement.

Il y a deux aspects liés à la liberté d'expression qui mettent en lumière ces préoccupations.

En ce moment, on constate un mécontentement quant au traitement du cas Richard de Zoysa, en particulier en ce qui a trait à l'attitude du Procureur général qui aurait empêché toute poursuite et même interdit la tenue d'une séance d'identification de suspects. En outre, le rejet par le Parlement d'une motion de l'opposition réclamant qu'une Commission d'enquête officielle soit instituée suscite également l'insatisfaction. Ce cas et l'enquête sur Kokkadichcholai ont une importance symbolique particulière parce qu'ils fournissent des indications sur la volonté du gouvernement de prendre des mesures pour règler de façon intègre les questions liées aux droits de la personne, en particulier la question de l'impunité.

Le projet de loi proposant la création d'une commission sur les média suscite l'inquiétude. On s'interroge sur la composition de la commission, telle qu'envisagée; toutes les nominations doivent être faites par le Président sans que des qualifica-

IL A ABSENCE D'ANALYSE ET DE CRITIQUES SUBSTANTIELLE DANS LA PRESSE DOMINANTE

tions particulières soient exigées. On n'a pas consulté les journalistes ni sollicité leurs opinions en ce qui a trait au code déontologique ou à la grande portée des sujets sur lesquels la Commission devrait se pencher, notamment les moyens de "garantir l'unité et l'intégrité du pays". Dans un commentaire sur le projet de loi quelqu'un faisait remarquer qu'il était question de garantir l'indépendance des média et de la presse, alors qu'en pratique, on prévoit des restrictions et des contrôles. L'Association des journalistes en fonction du Sri Lanka fait campagne contre le projet de loi visant à créer cette commission sur les média. En dépit de la crainte de menaces et de représailles, les journalistes ont manifesté devant le parlement et ont fait circulé des pétitions et formé des groupes de travail à travers le pays. Ils aimeraient obtenir un support international à leur campagne pour la liberté de presse.

DÉVELOPPEMENT

L'Équipe canadienne estime que tout examen de la situation des droits de la personne doit inclure une analyse des droits culturels, sociaux et économiques. Les violations des droits civils et politiques et l'agitation communautaire sont liées à une situation sociale où les droits sociaux, économiques et culturels ont été bafoués. Il y a une violence qui résulte de l'injustice économique et de l'absence de chances égales.

Nos visites dans les communautés des régions rurales nous ont fait réaliser que la situation économique est loin d'être satisfaisante. Le P.N.B. par personne était de 375$US en 1988, ce qui place Sri Lanka parmi les 36 pays en développement les plus pauvres. Entre 25 et 50% de la population souffre de pauvreté, à un certain degré. Selon une étude sur la pauvreté, réalisée pour le compte de l'O.N.G. européenne Forum sur le Sri Lanka et publiée en décembre 1991, une proportion significative de la population est "privée du minimum essentiel pour subvenir à ses besoins vitaux". Une proportion significative de la population souffre de consommation calorique inadéquate. Le tiers le plus pauvre de la nation est sous-alimenté.

En dépit des programmes de réduction de l'indigence, il n'y a pas eu d'amélioration marquée de la situation de pauvreté sur une période de deux décennies. Le secteur rural ne fournit pas suffisamment de possibilités d'effectuer un travail générant des revenus. Par conséquent, le revenu est irrégulier et variable. Pourtant, la population est relativement bien instruite, jeune et en santé. Elle souffre d'un sous-emploi chronique et il est impossible d'utiliser le potentiel productif des ressources humaines et naturelles. Le chômage touche particulièrement les jeunes, facteur qui joue un rôle significatif dans la participation des jeunes à l'agitation sociale.

L'étude de la distribution du revenu familial au Sri Lanka montre que les disparités liées à la pauvreté relative se sont accentuées au cours des dernières décennies. Une enquête sur les conditions socio-économiques et la force de travail menée en 1985/86 a été résumée ainsi:

> "En 1985, les familles se situant dans le décile (10 pour cent) le plus riche recevaient près de 40% du revenu total. Leur part est passée de 27,4% à 38,8% entre 1981 et 1985. Par ailleurs, la part des quatre déciles les plus pauvres qui se situait à 21,4% du revenu total a chuté à 16%."

L'emphase mise par le gouvernement actuel sur l'augmentation des exportations pour réduire le déficit commercial a stimulé la croissance du produit national brut. Toutefois, les bénéfices de cette croissance ne sont pas distribués équitablement dans la société. La balance des paiements continue à se détériorer,

entraînant la croissance de la dette accumulée. Avec une dette extérieure de 5 milliards 101 millions de dollars, en 1989, le Sri Lanka continue à dépendre d'une aide étrangère substantielle pour continuer à payer sa dette.

Le Sri Lanka participe à l'économie globale dans laquelle les transferts nets de ressources financières depuis 1983 se sont effectués de plus en plus de l'hémisphère Sud vers le Nord. Le Tiers-Monde prend part à une transformation économique, la colonisation étant remplacée par la "néo-colonisation", ce qui implique que les institutions financières internationales jouent un rôle de plus en plus influent.



Panorama urbain en Batticaloa

Plusieurs personnes ont affirmé à des membres de l'Équipe que les programmes d'ajustement structurels, tout en permettant une certaine croissance macro-économique, ont contribué à accentuer la disparité économique entre les riches et les pauvres.

La situation économique internationale peut être considérée, sous certains aspects, comme un facteur lié aux préoccupations sur les droits de la personne au Sri Lanka. Les politiques économiques qui vont à l'encontre de la vitalité économique, de l'équité et de l'égalité des chances peuvent être considérées comme des violations des droits de la personne.

Il est évident qu'une amélioration de la situation des droits de la personne au Sri Lanka exigera que des changements significatifs soient apportés aux structures économiques, sociales et politiques de la nation. Le développement et les droits humains sont inexorablement liés au tissu économique et social de la société. Même si la mise au point de solutions n'est pas simple, nos conversations avec les gens de la base pourraient fournir des indications sur l'orientation d'une politique future.

Le développement économique du Sri Lanka doit se faire en donnant une grande importance à l'économie agricole rurale et à la structure sociale. Le but économique premier devrait être d'atteindre l'auto-suffisance agricole de la nation en stimulant les économies des villages agricoles des secteurs ruraux. Une telle orientation favoriserait le plein emploi et diminuerait la pauvreté rurale, la première source d'agitation sociale.

Des membres de la Mission canadienne sur les droits de la personne ont été impressionné par plusieurs projets de développement communautaire constructifs et ils ont vu des exemples émouvants d'une amélioration du bien-être personnel en résultant. L'objectif de ces projets était d'améliorer les méthodes agricoles, d'enseigner de nouvelles techniques et de favoriser le développement personnel, de communiquer des connaissances relativement à l'épargne et l'accumulation de capital, d'améliorer la mise en marché des marchandises produites localement et de stimuler la coopération communautaire pour améliorer les conditions de vie spécifiques à chaque village. Il semble important que de tels efforts d'auto-développement soient mis en oeuvre dans les régions où le besoin de développement est le plus grand.

Les changements dans les secteurs de l'agriculture et de l'industrie ont un impact significatif sur l'environnement. Alors qu'en 1900, 70% du Sri Lanka était boisé, en 1990, cette proportion n'était plus que de 25%. Comme il faut que le territoire soit boisé au moins à 30% pour préserver les ressources en eau, on doit établir des normes environnementales nationales et les appliquer efficacement, tout en faisant un effort majeur de reboisement et de conservation du sol.

Alors que la recherche de nouveaux marchés d'exportation est louable, le développement de zones de libre commerce a été accompagné par un manque d'engagement relativement à l'établissement de conditions de travail et de salaires appropriés pour les travailleurs. Les camps où vivent les travailleurs des zones de libre commerce sont inadéquats. Les jeunes femmes sont souvent exploitées par les investisseurs étrangers, les multinationales et les propriétaires fonciers locaux. Une augmentation des possibilités d'emploi dans le secteur manufacturier doit être accompagnée de normes du travail et de mesures qui bénéficieront aux travailleurs et protègeront les jeunes.

Le Sri Lanka ne survivra pas s'il vend ses précieuses ressources humaines et naturelles au plus offrant.

Le Canada continue à être un partenaire du Sri Lanka pour affronter les défis liés au développement et aux droits de la personne. Depuis 1990, la politique d'aide au développement du Canada a été modifiée pour viser des objectifs servant à favoriser les changements politiques et économiques. L'importance des droits de la personne est un objectif explicite du programme Sri Lanka de l'A.C.D.I. Les

membres de l'Équipe approuvent l'établissement de ce lien entre la politique de développement et les droits de la personne. Un des aspects importants de cette politique est l'acheminement de l'aide au développement à travers les O.N.G. qui cherchent à répondre aux besoins fondamentaux des Sri-Lankais. Cette approche débouche également sur des stratégies favorisant la participation politique, les réformes économiques, principalement dans le secteur agricole, et tenant compte du rôle particulier des femmes dans le développement communautaire. Alors qu'au cours des dernières années, le Canada a été forcé de réduire les montants d'argent consacrés à l'aide au Sri Lanka, notre Équipe espère qu'avec l'amélioration de la situation des droits de la personne, les niveaux d'aide puissent augmenter au cours des prochaines années pour affronter les défis sociaux et économiques.

Alors que le conflit se poursuit dans certaines régions, l'assistance directe remplace le travail de développement en cours. C'est un défi auquel le Canada doit continuer à prêter attention. Le nombre élevé de personnes déplacées à l'intérieur du pays et d'épouses, de mères et de familles de personnes disparues et détenues, qui sont sans soutien, rendra nécessaire des programmes d'assistance et de réhabilitation à court et à long termes. A la fin des hostilités, une aide continue sera

> A MESURE QUE SERONT RÉDUITES LES VIOLATIONS DES DROITS DE LA PERSONNE, LES PERSPECTIVES POUR UN DÉVELOPPEMENT ÉQUITABLE AUGMENTERONT PROPORTIONNELLEMENT

nécessaire pour permettre la réhabilitation des personnes impliquées dans les affrontements entre civils. Il est également nécessaire d'élaborer des programmes visant à susciter une plus grande compréhension et une meilleure communication entre les communautés ethniques et religieuses du Sri Lanka.

En résumé, les défis pour le développement sous tous ses aspects, économiques, sociaux et politiques, au Sri Lanka, sont liés au malheureux conflit qui a miné les droits fondamentaux de la population. En s'attaquant aux défis de développement, on verra naître un climat favorisant une amélioration dans le domaine des droits de la personne. À mesure que seront réduites les violations des droits de la personne, les perspectives pour un développement équitable augmenteront proportionnellement. Une approche intégrant les droits de la personne et le développement ne peut que contribuer à l'établissement de mesures visant à répondre aux droits civils, politiques, économiques, sociaux et culturels au Sri Lanka tout en stimulant la volonté de mener de telles actions.

RÉFUGIÉS

Il y aurait au Canada environ 50 000 Sri-Lankais, presque tous Tamouls, 210 000 en Inde et peut-être 150 000 illégaux, et en Europe, 100 000. On peut donc parler d'un exode. Ses motifs se retrouvent partout dans le présent rapport.

La situation s'est aggravée au cours des récentes années et est devenue particulièrement catastrophique depuis juin 1990. Dans l'Est et encore plus dans le Nord, l'administration civile est pratiquement inexistante. On peut même dire que la péninsule de Jaffna est retournée à l'âge pré-industriel.

Dans l'Est, les arrestations massives, les disparitions (3 500 documentées dans le seul district de Batticaloa en un an et demi) et la violence inter-ethnique continuent à affecter grandement la région. Au Nord, il est impossible de s'opposer aux L.T.T.E.

Toute personne qui ne peut pas justifier sa présence à un endroit est susceptible d'être arrêtée par l'armée. Cela s'applique encore plus aux Tamouls et ceci même à Colombo.

Le massacre perpétré par l'armée à Kokkadichcholai est le seul qui ait donné lieu à une enquête, mais les procédures de celle-ci semblent tellement protéger l'armée que nous doutons de l'établissement d'une justice, même minimale.

Nos discussions avec la plupart des intervenants nous ont convaincu que presque partout le retour des réfugiés n'est pas sûr. D'ailleurs, la position officielle du H.C.R. est "qu'il n'est pas sûr pour les réfugiés tamouls de revenir au Sri Lanka à moins que la personne ne soit manifestement pas un réfugié". C'est la même constatation pour Colombo: on y arrête aussi des Tamouls qui ne fournissent pas de raison légitime à leur présence à Colombo.

Récemment, un nombre important de réfugiés, 20 000 familles sur 50 000, sont retournés dans la région de Trincomalee. Plusieurs se sont plaints que les rafles de l'armée ont commencé après leur arrivée.

Dans les pays d'Europe, la famille d'un réfugié peut le rejoindre peu de temps après que celui-ci ait été reconnu comme réfugié. Au Canada, la situation est différente. Le réfugié doit parrainer les membres de sa famille immédiate et ceux-ci viendront donc comme immigrants. Ils passent par le processus habituel d'immigration. Le problème est que le Haut commissariat canadien à Colombo n'est autorisé à étudier qu'un nombre limité de dossiers à chaque année. En 1991, ce nombre était de 1 192 et il sera de 1 592 en 1992. Il s'agit des dossiers étudiés; le nombre de dossiers acceptés sera évidemment inférieur.

Si on accepte 4 000 réfugiés sri-lankais par année, cela va de soi que le délai sera de plus en plus long pour que les familles soient réunies. Actuellement, on nous a dit que le temps requis pour régler un dossier est au mieux de dix-huit mois, dont douze mois où le dossier n'est pas étudié mais en attente.

LES PERSONNES DÉPLACÉES À L'INTÉRIEUR DU PAYS

Suivant l'évêque de Jaffna, la moitié de la population de la péninsule de Jaffna a quitté la péninsule pour le Sud. Il y aurait environ un million et demi de personnes déplacées à l'intérieur du Sri Lanka, dont plus de 250 000 se trouvent dans des camps où la situation sanitaire laisse vraiment à désirer.

Il y a douze camps de réfugiés à Colombo. Officiellement, il y a 2 864 personnes dans les camps mais le nombre actuel peut atteindre presque le double. Le gouvernement de Sri Lanka ne fournit des secours qu'aux personnes qui se sont inscrites comme réfugiés avant le 5 novembre 1990.



Des personnes déplacés a l'intérieur du pays dans le camp Modera en Colombo

Les camps sont surpeuplés, des problèmes de santé tels des infections de l'appareil respiratoire, la gale et des infections fongiques s'y manifestent; également, les réfugiés souffrent de carences alimentaires. Dans plusieurs des camps, de nombreuses familles doivent cohabiter dans une seule pièce. Au Camp de réfugiés de Modera, par exemple, 364 personnes vivent dans une salle communautaire dont les dimensions sont comparables à celles d'un petit gymnase. Les familles utilisent les boîtes contenant leurs effets personnels pour faire des divisions. Jusqu'à six ou sept personnes peuvent occuper un espace de six pieds carrés. Les conditions sanitaires semblent précaires. Les enfants sortent des camps pour se rendre à l'école et quelques établissements préscolaires ont été créés. Très peu de gens peuvent travailler parce qu'en tant que Tamouls ils ont des difficultés de langue. Le manque d'intimité, l'anxiété vis-à-vis l'avenir et le traumatisme causé par dix-huit mois de vie dans ces conditions ne devrait pas être sous-estimés.

Il y a trois inquiétudes principales relativement aux réfugiés intérieurs. Premièrement, le gouvernement ne fournit des secours qu'aux réfugiés inscrits et leur nombre réel est inconnu. Deuxièmement, alors qu'on prête assistance aux réfugiés reconnus officiellement dans des centres d'assistance sociale et que des rations de nourriture sèche sont distribuées à d'autres personnes souffrant des conséquences de la crise, il y a sans doute des milliers de personnes, déplacées ou touchées d'une autre façon, qui n'ont pas la possibilité de s'enfuir pour se rendre aux centres d'assistance sociale et ne reçoivent pas d'aide du gouvernement.

Troisièmement, il n'existe apparemment pas de politique gouvernementale concernant l'avenir des réfugiés. Le gouvernement se limite à fournir un secours d'urgence.

Notes

Définition et procédure

Il est important de faire une certaine mise au point.

La Convention de Genève de 1951 et notre Loi sur l'immigration définissent le réfugié comme une personne qui est hors de son pays et qui craint avec raison d'être persécutée si elle retourne dans son pays à cause de sa race, sa religion, sa nationalité, son appartenance à un groupe social ou ses opinions politiques.

Le pays signataire de la Convention s'engage à étudier la demande d'une personne sur son territoire, à la reconnaître comme réfugiée si elle satisfait aux critères et à la protèger.

Il s'ensuit qu'un pays signataire n'a aucune obligation envers le revendicateur qui n'est pas sur son territoire et qu'une personne ne peut être pas être réfugiée avant d'avoir quitté son pays.

Ainsi, un réfugié sri-lankais, comme d'ailleurs tous les réfugiés, qui veut venir au Canada doit obtenir pour s'y rendre un visa de visiteur ou un passeport obtenus irrégulièrement. S'il se rend au Haut commissariat canadien à Colombo et demande un statut de réfugié, il lui sera refusé du fait qu'il n'a pas quitté son pays et on lui refusera un visa de visiteur parce qu'il n'en est pas un. Conséquemment, tout réfugié est forcé d'utiliser un stratagème pour venir au Canada. Il existe des mesures spéciales permettant au Haut commissariat d'émettre un visa d'immigrant, mais le candidat devra se soumettre à des critères très restrictifs et presque personne n'a été accepté suivant ces mesures durant les dernières années.

Cependant, les taux d'acceptation au Canada sont très élevés pour les Sri-lankais, variant de 95% en 1989 à 88% en 1990 et 96% en 1991, au 30 septembre. Nous devons donc conclure que la très grande majorité des revendicateurs sri-lankais au Canada sont des réfugiés et nous ne pouvons pas leur reprocher d'avoir abusé.

RECOMMANDATIONS

RÈGLEMENT NÉGOCIÉ

1). Le gouvernement du Sri Lanka et les L.T.T.E. doivent s'entendre sur un cessez-le-feu immédiat, sous surveillance internationale, conduisant à un règlement politique négocié. La communauté internationale doit exercer des pressions pour atteindre ces objectifs.

2). En aucun cas le gouvernement du Sri Lanka ne devrait recourir à une offensive armée dans le but de mettre fin au conflit par des moyens militaires, particulièrement dans la péninsule de Jaffna.

3). Le gouvernement du Sri Lanka devrait démonter sa bonne foi en présentant des propositions et un échéancier clair pour en arriver dès que possible à un règlement politique concret du conflit ethnique.

4). Le Canada devrait prendre les devants pour favoriser une médiation internationale dans le conflit à travers les Nations unies, le Commonwealth ou une autre organisation internationale compétente.

5). Le gouvernement du Sri Lanka devrait abroger toute loi répressive, y inclus la Loi sur la prévention du terrorisme et les Règlements d'urgence, et s'assurer que toutes les législations soient pleinement conformes au droit et aux normes internationales.

6). Les chefs religieux devraient être encouragés à jouer un rôle de premier plan dans la promotion de la compréhension inter-culturelle.

LES DROITS DE LA PERSONNE

7). L'ensemble des 32 recommandations contenues dans le rapport d'Amnistie internationale intitulé *Sri Lanka — le Nord-est, les violations des droits de la personne dans le contexte du conflit*, devrait être appliquées et leur mise en oeuvre devrait être supervisée par une entité indépendante.

DÉTENUS

8). Le gouvernement du Sri Lanka devrait dresser et tenir à jour une liste centralisée, accessible au public, de tous les détenus quels que soient leurs lieux de détention.

9). Le gouvernement du Sri Lanka doit établir et appliquer des règles claires et sans équivoque relativement au traitement des personnes détenues, y inclus le droit d'aviser le plus proche parent, de communiquer avec lui et de recevoir sa visite.

10). Seul un Ministre devrait être autorisé à émettre des ordonnances de détention en vertu de l'article 9 de la Loi sur la prévention du terrorisme (cette recommandation est liée à la recommandation n°5.)

11). Étant donné que le risque pour les détenus est plus élevé dans les premières vingt-quatre heures de détention, le gouvernement du Sri Lanka devrait s'assurer que toutes les personnes détenues reçoivent sans délai, après leur arrestation ou leur capture, la visite de représentants d'une entité indépendante telle que le Groupe de travail sur les droits de la personne ou le Comité international de la Croix-Rouge.

12). Les L.T.T.E. devraient mettre en application, dans les régions qu'ils contrôlent, les recommandations n^os^ 8, 9 et 11.

13). Les conditions de détention devraient être conformes aux normes établies internationalement.

IMPUNITÉ

14). Les procédures pour discipliner les forces de sécurité et engager des poursuites judiciaires contre ses membres qui commettent, ou ont commis, des violations des droits de la personne ou enfreint la loi devraient être établies et appliquées.

15). Le gouvernement du Sri Lanka devrait révoquer la Loi sur l'indemnité telle qu'amendée pour indiquer que les auteurs de violations des droits de la personne ne seront pas à l'abri de poursuites.

COMMISSIONS D'ENQUÊTES

16). La Commission d'enquête présidentielle qui se penche sur le massacre de Kokkadichcholai doit recevoir un nouveau mandat, et avoir le pouvoir de contraindre les témoins à déposer tout en leur accordant le droit à la protection contre l'auto-incrimination, pour permettre une enquête complète et indépendante sur les circonstances de l'événement.

17). Tel que recommandé par Amnistie internationale et le Groupe de travail des Nations unies sur les disparitions forcées ou involontaires, le mandat de la Commission d'enquête présidentielle sur le déplacement involontaire de personnes devrait être élargi pour inclure les cas de "disparitions" qui ont eu lieu avant le 11 janvier 1991.

18). Une Commission d'enquête indépendante devrait être établie, en lui fournissant des ressources suffisantes, pour enquêter sur les allégations de violations des droits de la personne telles que le massacre de Kattenkudy, dans le district de Batticaloa, et l'assassinat de deux familles complètes à Kattaiparichchan, dans le district de Trincomalee.

Normes en matière de droits de la personne

19). Dans tous les cas de mort survenue au moment de l'arrestation ou au cours de la détention, des certificats de décès devraient être émis et les corps mis à la disposition du plus proche parent pour fin de sépulture.

20). Le gouvernement du Sri Lanka devrait ratifier la Protocole facultatif du Pacte international relatif aux droits civils et politiques et la Déclaration sur la protection de toutes les personnes contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants.

21). Le gouvernement du Sri Lanka devrait s'assurer que la Constitution et toutes les lois du Sri Lanka soient entièrement conformes au Pacte international relatif aux droits civils et politiques et au Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels.

22). Le gouvernement du Sri Lanka devrait ratifier et respecter intégralement les Conventions de l'Organisation internationale du travail relativement aux droits des travailleuses et des travailleurs, syndiqués et non syndiqués.

23). La Constitution du Sri Lanka devrait être amendée pour garantir les droits fondamentaux, y inclus le droit d'expression, la liberté d'association et la liberté de presse.

Les organisations non gouvernementales

24). En ce qui a trait aux conclusions de la Commission d'enquête présidentielle sur les organisations non gouvernementales, les O.N.G. doivent être autorisées à fonctionner sans ingérence de l'état.

Les droits linguistiques

25). La constitution sri-lankaise devrait être amendée pour reconnaître la pleine égalité des langues cinghalaise et tamoule, et une législation pertinente devrait être promulguée et des procédures administratives appliquées pour atteindre cet objectif.

La Commission des Nations unies sur les droits de l'homme

26). Le Canada devrait prendre les devants lors de la 48e session de la Commission des Nations unies sur les droits de l'homme en pressant la Commission d'adopter une résolution ferme sur la situation des droits de la personne au Sri Lanka.

LE CONTRÔLE DES ARMES

27). Le Canada doit faire en sorte qu'il y ait un embargo total sur toutes les exportations d'armes au Sri Lanka.

28). Le Canada devrait faire appel à la communauté internationale en vue de l'imposition d'un embargo total sur toutes les armes destinées au Sri Lanka.

L'AIDE AU DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

29). Le Canada devrait suspendre la partie de l'aide canadienne bilatérale qui est fournie aux projets du gouvernement du Sri Lanka. Ces fonds devraient être ré-alloués à d'autres programmes au Sri Lanka.

30). Le Canada devrait continuer à fournir son aide par l'entremise des O.N.G. sri-lankaises, canadiennes et internationales.

31). Le Canada devrait accentuer son rôle de leadership dans la communauté des pays donateurs et presser les institutions internationales de lier les niveaux d'aide à une amélioration de la situation des droits de la personne.

32). À la réunion prochaine du Consortium d'aide au Sri Lanka, le 7 février, à Paris, le Canada devrait recommander avec insistance que l'aide au développement et d'autres engagements financiers soient liés directement à un échéancier quant à l'amélioration de la situation des droits de la personne. Le Canada devrait également proposer des mécanismes de supervision de la situation des droits de la personne au Sri Lanka par la communauté des pays donateurs.

33). Le Canada devrait continuer à rechercher et à appuyer les organisations sri-lankaises qui favorisent la compréhension entre les ethnies et le respect des droits de la personne. Les documents sur les violations des droits de la personne devraient être disponibles.

34). Le Canada devrait continuer à reconnaître et à encourager les relations entre les institutions canadiennes et les organisations et groupes du Sri Lanka qui travaillent sur les mêmes questions.

35). Le Canada devrait s'assurer que son aide au développement des pays étrangers favorise le développement durable, protège l'environnement et contribue à diminuer les disparités économiques.

36). Le Canada doit répondre aux inquiétudes concernant l'impact des programmes d'ajustement structurel, appuyés par la Banque mondiale et le Fonds monétaire international, sur les communautés les plus pauvres et les plus vulnérables du Sri Lanka.

PRÉOCCUPATIONS HUMANITAIRES

37). Tous les efforts possibles devraient être faits pour garantir à la Province du Nord du Sri Lanka des approvisionnements adéquats en nourriture, fournitures médicales et carburant.

38). Le Canada devrait accorder une grande priorité à la contribution financière et à l'appui logistique pour s'assurer que l'on réponde de façon adéquate aux besoins humanitaires de la population du Nord et l'Est, en portant une attention particulière aux habitants du district de Jaffna.

39). Une équipe d'observateurs internationaux devrait s'assurer que l'aide humanitaire dans le Nord soit appropriée.

RÉFUGIÉS

40). Étant donné l'actuel état de guerre civile au Sri Lanka, le Canada devrait s'abstenir d'expulser les Sri-Lankais qui ont réclamé le statut de réfugié au Canada.

41). Compte tenu que lorsqu'une personne a été reconnue comme réfugiée au Canada, ses enfants à charge et son conjoint doivent pouvoir le rejoindre au pays dans une période de deux mois, le Canada doit établir des niveaux d'immigration en conséquence. Le Canada devrait allouer immédiatement les ressources nécessaires pour atteindre cet objectif.

42). Le Canada devrait continuer à accorder une grande priorité aux besoins immédiats et à long terme des réfugiés intérieurs du Sri Lanka.

43). Le gouvernement de l'Inde devrait être exhorté à ratifier la Convention des Nations unies sur les réfugiés afin que le H.C.R. puissent entrer en contact avec les réfugiés sri-lankais en Inde.

RENCONTRES

Voici une liste des personnes que certains membres de l'Équipe ou toute l'Équipe ont rencontrées. En plus de celles mentionnées ici, certaines des personnes avec lesquelles l'Équipe a eu des entretiens ont souhaité garder l'anonymat.

A OTTAWA, LE 10 JANVIER:

Walter Rupensinghe, Haut commissaire pour le Sri Lanka
Asoka Weerasinghe, Haut commissariat sri-lankais;

Sabdelle Scrimshaw, directeur général, Bureau de l'Asie et du Pacifique Sud
Jon Scott, directeur, Division des relations avec l'Asie et le Pacifique Sud;
Simon Williams,
Jim Crowther, directeur, Affaires d'immigration, Division des programmes pour l'Asie et le Pacifique;
Maria Raletich et Marcel Cloutier, Droits de la personne, Division des affaires sociales et de l'égalité des femmes;
Ministère des affaires extérieures

Jim Gorman, directeur; Charles Parker, haut fonctionnaire au développement; Roger Wilson, administrateur en chef de programmes, Programme pour le Sri Lanka, section Asie; Danuta Szachanski, Section partenariat canadien et Art Ferri, conseiller en gestion; Agence canadienne de développement international;

AU SRI LANKA

A COLOMBO, LE 22 JANVIER:

S. Thondaman, ministre du développement rural industriel;

Charlie Abeysekera, Sunil Bastian, J. Uyangoda, I.N.F.O.R.M.;

Monseigneur Ambalavaner, le Dr. Jebenesa, Shiranee Mills et R.J. Gunaratnam de l'Église de l'Inde du Sud, diocèse de Jaffna;

Le Dr. Manorani Saravanamuttu;

LE 23 JANVIER

Nancy Stiles, Haut-commissaire canadienne, André Vinette, conseiller en développement; Mark Robinson, conseiller en immigration; et Doug Henderson, A.C.D.I., du Haut commissariat canadien;

Charitha Ratwatte, Fondation Janasaviya;

Wimal Fernando, Wijedasa Pathirana, Organisation des familles de disparus et 5 personnes ayant un lien de parenté avec des personnes disparues;

K. Sritharan, Les Professeurs d'université pour les droits de la personne, Jaffna;

Suriya Wickremasinghe, Deepika Udagama, Mouvement pour les droits civils;

Gamini Dissanayake, G.M. Premachanda, Lalith Atulathmudali, S. Weerawani, P. Gunasekera, M.A. Muthu Banda, A. Jayatilaka, Front démocratique national uni;
Général Cyril Ranatunge, Secrétaire, Ministère de la Défense; Vice-amiral Fernando, Marine; Général T. Gunawardana, Armée de l'air; Général Cecyl Waidyaratne, Armée de terre; Général de l'armée de l'air A.W. Fernando, Force de sécurité de l'état et E.S. Gunatilaka, Secrétaire adjoint à la Défense;

Douze représentants de la communauté des O.N.G. musulmanes;

Bernard Tillekeratne, Secrétaire aux Affaires étrangères; Rodney Vandergert, Directeur général; W.P.R.B. Wickremasinghe, Directeur, droits de la personne; H.M.G.S. Palihakarra; Nihal Rodrigo;

Le Révérend Père Oswald Firth, Justice catholique nationale, Commission pour la paix et le développement et dix autres leaders de l'Église catholique romaine;

Lloyd Fernando, Secrétaire, Ministère du plan;

LE 24 JANVIER:

Honorable D.B. Wijetunge, Premier ministre;

Christie Silva, Secrétaire, Dr. Raja Ameresekere et T. Lankanesan, Ministère de la réhabilitation et bien-être social;

Pierre Wetach, Comité international de la Croix-Rouge;

Kaiser Zaman, Haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés;

Sarath Fernando, Premapala Hewabatage et Kuliyapitiye Sri Pranada, Centre pour le territoire national et la réforme agraire;

Treize représentants de la communauté des O.N.G. sri-lankais y inclus le Fonds de développement Sri Lanka-Canada, le Centre international d'études ethniques, M.A.R.G.A., N.O.R.A.D., et le Groupement de coordination pour l'assistance et la réhabilitation;

Coalition des organisations pour la défense des droits de la personne;

Professeur K. Sivathamby, Université de Jaffna;

H.A.G. de Silva, Président, et six membres de la Commission d'enquête présidentielle d'enquête sur les enlèvements;

Des membres de la Commission d'enquête présidentielle sur les Organisations non gouvernementales;

Kumar Ponnambalam, avocat;

Bradman Weerakoon, Conseiller présidentiel en matière d'affaires internationales, Secrétariat de la Présidence;

LE 25 JANVIER:

Le Père Yohan Devananda, coordinateur, et d'autres membres du Forum mondial de solidarité pour la justice et la paix au Sri Lanka;

Général Ananda Weerasekera, Commissaire général à la réhabilitation, et des membres de son personnel cadre;

J.F.A. Soza. Président, Groupe de travail sur les droits de la personne;

DANS LE DISTRICT DE BATTICALOA, LES 25, 26 ET 27 JANVIER:

R. Monakurusamy, agent gouvernemental;
M. Thiyagarajah, directeur adjoint, Services sociaux;

Général Angamana;

Monseigneur Kingsley Swampillai;

M. Martin et Père Harry Miller et des membres du Comité pour la paix de Batticaloa;

La Mission ramakrishna de Swamiji;

Trente membres de la Fédération des mosquées de Kattankudy et d'institutions musulmanes;

Deux membres de la communauté tamoule de Kallady;

Communauté de Kokkadichcholai;

Plus de cent cinquante personnes ayant des liens de parenté avec des "disparus";

Le personnel enseignant de l'Université orientale de Chenkalady;

Communauté de Mailavettuvam

Karikalan, représentant politique des L.T.T.E. dans la Province de l'Est;

A KANDY, LES 26 ET 27 JANVIER:

Sisha Palihakkara, Projet S.L.C.D.F., Projet Gandharoa Vatra Udogoda, Wattegama;

Père Paul Casperz, Satyodaya, Ana Abeysekera, Association des femmes des plantations;

Vingt et un représentants d'O.N.G., de groupes universitaires et de syndicats;

M.B. Warsakoon, représentant gouvernemental; D.E. Pathirana, maire; C. Mendis, inspecteur général adjoint; S. Wijeratne, directeur du système hydraulique;

Quarante étudiants et membres du personnel de l'Université Perideniya;

A Tangalle et Hambantota, les 26 et 27 janvier:



Réunion de l'Équipe avec le premier ministre D.B. Wijetunge

Mahinda Rajpakse, député de Tangalle;
Mangala Samaraweera, député de Matara;
W.P.P. Abeydeera, S.L.C.D.F., projets de développement;
Cent personnes ayant des liens de parenté avec des "disparus", au Centre d'aide juridique et des droits de la personne;
W.G. Mithraratne, représentant gouvernemental; J. Weerarathne, directeur adjoint au développement; M.P. Gamapa, fonctionnaire à l'Environnement;

A Vavuniya, les 26 et 27 janvier:

Dr. Pararapasingham;
K. Siddharthan, P.L.O.T.E;
Père Kennedy, Soeur Jude, Père Crewes, Église catholique romaine;
M. Sornebala, Président du Comité de citoyens;
Le général de l'Armée;

A Colombo, les 28 et 29 janvier:

Anura Bandaranaike, Lakshman Jayakody, Dharnasiri Seranayake, Nimal de Silva, C.V. Gunaratne, S.L. Gunasekera, Parti de la liberté du Sri Lanka;
Le Père Tissa Balasuriya, Centre pour la religion et la société;
Vingt et un leaders de l'Église protestante et du Conseil chrétien national de Sri Lanka;
Un groupe d'avocats du Groupe loi et société;
Ranil Wickremasinghe, porte-parole du Cabinet et Ministre de l'Industrie;
Vijaya Vidyasagara et cinq membres de la Confrérie des travailleurs chrétiens;
Mangala Moonesinge, président et 12 membres de la Commission parlementaire (Select Committee) représentant le Parti national uni(U.N.P.), le Parti de la liberté du Sri Lanka (S.L.F.P.), le Congrés musulman du Sri Lanka, le Front uni de libération tamoul (T.U.L.F.), et le Front révolutionnaire de libération du peuple de l'Eelam (E.P.R.L.F.);
A. Murugaiah, Coordinateur du projet F.O.R.U.T., Dr. S. Sivayogan, Camps de réfugiés de Colombo;
Quinze journalistes.
Nancy Stiles, Haut-commissaire canadienne et des membres du personnel du Haut commissariat canadien;
Le Père Alexandre et quatre religieux catholiques récemment arrivés de Jaffna;
Sunila Abeysekera, Kumudini Samuel, Sunil Bastian, Charlie Abeysekera, J. Uyangoda, I.N.F.O.R.M.
Vingt membres de la presse du Sri Lanka.

A Amsterdam, le 30 janvier:

Lawrence Thilakar, Secrétariat international, Tigres de libération de l'Eelam tamoul.

REMERCIEMENTS

La Mission canadienne sur les droits de la personne au Sri Lanka n'aurait pu se réaliser sans la collaboration et l'appui de plusieurs personnes. Nous leur devons une profonde reconnaissance.

I.N.F.O.R.M., une organisation des droits de la personne au Sri Lanka a fourni un travail très intense pour préparer notre itinéraire et faire les arrangements nécessaires pour notre visite. Nous tenons à exprimer notre profonde gratitude à Sunila Abeysekera, Kumudini Samuel, Charlie Abeysekera, Sunil Bastian, J. Uyangoda, Chandrani Adikaram, Udaya Kalupathirana, et Gunesena pour leur travail et leur appui.

Manoranjan Rajasingham, S. Balakhrishnan, Kusal Perera, Mahinda Rajpakse, Ramani Mutthetuwegama et Manuella Motha se sont chargés de faire les arrangements pour nos fructueuses visites régionales et l'accompagnement à Colombo. Nos remerciements pour votre travail et vos explications éclairantes.

La mission au Sri Lanka n'aurait pas été possible sans la coopération du Gouvernement du Sri Lanka. Nous exprimons notre reconnaissance, en particulier, à M. Bradman Weerakoon, Conseiller présidentiel pour les affaires internationales, qui a facilité notre visite, et à tous les fonctionnaires gouvernementaux qui nous ont consacré du temps.

Le Haut commissariat canadien à Colombo a fourni un appui logistique à la Mission, a organisé une merveilleuse réception à notre intention et exprimé ouvertement ses vues. Nos remerciements à Nancy Stiles et à son personnel.

Notre étude n'a pu se réaliser qu'en raison de la disponibilité dont ont fait preuve tant de personnes au Sri Lanka en acceptant de rencontrer l'Équipe et en faisant part ouvertement de leur perception de la situation. Nous remercions chacune de ces personnes et nous sommes confiants qu'en raison des conversations que nous avons eues, la paix et la justice seront bientôt vôtres.

Enfin, la Mission n'aurait pas été possible sans appui financier. Nous sommes profondément reconnaissants pour l'apport financier que nous ont apporté le Centre international pour les droits de la personne et le développement démocratique, l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix, l'Église unie du Canada et le Fonds mondial pour l'assistance et le développement du Primat de l'Église anglicane du Canada.



This document is also available in English

Des copies de ce rapport peuvent être obtenues de

LA MISSION CANADIENNE SUR LES DROITS DE LA PERSONNE AU SRI LANKA

A/S DE 600 JARVIS STREET

TORONTO (ONTARIO) M4Y 2J6

TÉLÉPHONE: 416 924 9192

TÉLÉCOPIEUR: 416 968 7983

A L'ATTENTION DE ROBIN GIBSON

TRADUCTEUR: VIATEUR BOUTOT

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Human Rights Mission to Sri Lanka:

Marion Botsford Fraser, Canadian Centre of International PEN;

Dr. Stephen Toope, Faculty of Law, McGill University;

Robin Gibson, Anglican Church of Canada.

TÉMOINS

De la Mission canadienne des droits de la personne au Sri Lanka:

Marion Botsford Fraser, Canadian Centre of International PEN;

D[r] Stephen Toope, Faculté de droit, Université McGill;

Robin Gibson, Église anglicane du Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 23

Monday, May 11, 1992
Wednesday, May 20, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 23

Le lundi 11 mai 1992
Le mercredi 20 mai 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in Sri Lanka

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la situation au Sri Lanka

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

24931

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MAY 11, 1992
(32)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met *in camera* at 5:04 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Girve Fretz, Beryl Gaffney, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson, Christine Stewart.

Other Member present: Stan Hovdebo.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

The Sub-Committee proceeded to the consideration of a draft report on South and southern Africa.

By unanimous consent, it was agreed,—That Girve Fretz take the Chair as Acting Chairman.

At 5:50 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

WEDNESDAY, MAY 20, 1992
(33)

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:42 o'clock p.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Beryl Gaffney, André Harvey, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

Witnesses: From the Department of External Affairs: Howard Balloch, Assistant Deputy Minister, Asia and Pacific Branch. *From the Canadian International Development Agency:* David Holdsworth, Vice-President, Asia Branch. *From the Department of Employment and Immigration:* André Juneau, Executive Director, Immigration Policy.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of conditions in Sri Lanka.

PROCÈS-VERBAUX

LE LUNDI 11 MAI 1992
(32)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à huis clos à 17 h 04, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Girve Fretz, Beryl Gaffney, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson et Christine Stewart.

Autre député présent: Stan Hovdebo.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Le Sous-comité examine un projet de rapport sur la situation en Afrique du sud et en Afrique australe.

Avec le consentement unanime, il est convenu,—Que Girve Fretz remplace le président.

À 17 h 50, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

LE MERCREDI 20 MAI 1992
(33)

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 15 h 42, dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Beryl Gaffney, André Harvey, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: Du ministère des Affaires extérieures et du commerce extérieur: Howard Balloch, sous-ministre adjoint, Asie et Pacifique. *De l'Agence canadienne de développement international:* David Holdsworth, vice-président, Direction générale de l'Asie. *Du ministère de l'Emploi et de l'Immigration:* André Juneau, directeur administratif, Politiques d'immigration.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité poursuit son examen de la situation au Sri Lanka.

Howard Balloch made a statement and, with David Holdsworth and André Juneau, answered questions.

At 5:12 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Stephen Knowles

Committee Clerk

Howard Balloch fait un exposé, puis avec David Holdsworth et André Juneau, répond aux questions.

À 17 h 12, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de comité

Stephen Knowles

[*Texte*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, May 20, 1992

• 1540

The Chairman: Order.

Before we turn to the subject at hand, I would like to review calendars. There is a bit of confusion. Tomorrow the subcommittee on arms is meeting at 9.30 a.m. and at 11 a.m. in the same room, 536. We are following on the former Soviet Union report, just for those who are checking times.

In relation to the subcommittee's work on southern Africa, a first draft based on some of the themes we agreed on has been prepared and is being translated. Alert your staff that next week, when the House is down, hopefully that will arrive—on Tuesday or maybe Wednesday—and they might send it to you. Otherwise, to arrive back a week from Monday with 32 pages and begin to try to have a discussion makes it a little difficult. So that is the machinery. We will put a covering note to the staff asking that it be forwarded to members in order to try to facilitate that.

I welcome back Howard Balloch and, along with him, André Juneau and David Holdsworth.

Howard, you might like to spell out for us the responsibilities in CIDA and Immigration, just who is doing what, so we will have it for the record, or they can do it themselves.

As you know, we have been responding to the visit to Sri Lanka of a committee that included three members from our subcommittee who are here today with us. We had been talking with church and non-governmental organizations about the report and some of the recommendations, and we had agreed that we would like to follow up that report and some of its observations with the officials who are overseeing Canada's policy in that area. So this is the intention of our meeting today.

I am in your hands if, from the government point of view, you would like to bring members up to date or make any comments, first of all on the report and your observations on it, and then I am sure people here have more than a passing interest and will want to follow up on some of those things with you.

Mr. Howard Balloch (Assistant Deputy Minister, Asia and Pacific Branch, Department of External Affairs): Thank you very much, Mr. Chairman. With me are David Holdsworth, who is Vice-President for Asia in CIDA, and André Juneau, who is Assistant Deputy Minister for Policy, Immigration at the Employment and Immigration Commission.

With your indulgence, Mr. Chairman, what I would like to do is to make some opening remarks about how we see things in Sri Lanka at the moment, in light of some of the recommendations and findings of the mission that went there,

[*Traduction*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 20 mai 1992

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît.

Avant que nous passions au sujet qui nous occupe, je voudrais revenir sur notre calendrier. Il semble y avoir eu confusion. Demain, le comité sur les armes se réunit à 9h30 et à 11 heures dans la même salle, 536, et ce pour parler du rapport sur l'ancienne Union soviétique. Vous avez donc maintenant les heures.

Pour ce qui est du sous-comité sur l'Afrique australe, une première ébauche basée sur certains des thèmes sur lesquels nous nous étions mis d'accord a été préparée et est à la traduction. Signalez à votre personnel que la semaine prochaine, alors que la Chambre ne siégera pas, ce rapport devrait arriver—mardi ou peut-être mercredi—et qu'on pourra donc vous l'envoyer. Sinon, nous nous retrouverons lundi en huit devant 32 pages sur lesquelles nous essayerons d'avoir une discussion sans à peine y avoir jeté un coup d'oeil. Voilà donc comment se présente la situation. Nous mettrons une note à l'intention de votre personnel pour demander que ce rapport vous soit envoyé afin de faciliter cette étude.

Bienvenue à nouveau à Howard Balloch, qui est accompagné d'André Juneau et de David Holdsworth.

Howard, vous voudrez peut-être nous expliquer les responsabilités de l'ACDI et de l'Immigration, nous dire qui fait quoi, afin que cela soit bien clair pour tout le monde.

Vous savez que cette rencontre fait suite à la visite au Sri Lanka d'un comité comprenant trois membres de notre sous-comité qui sont ici aujourd'hui. Nous avions déjà parlé du rapport et de certaines des recommandations avec les organismes religieux et non gouvernementaux et nous avions convenu qu'il serait bon de faire suite à ce rapport et à certaines de ses observations, en discutant de la question avec les fonctionnaires qui sont chargés de la politique canadienne dans cette région-là. Voilà donc l'objet de notre réunion d'aujourd'hui.

Je ne sais pas ce que vous voulez faire. Préféreriez-vous dire d'abord quelques mots, nous donner les dernières nouvelles, faire quelques commentaires sur le rapport et sur vos observations à ce sujet avant que nous ne passions aux questions qui intéressent beaucoup notre comité.

M. Howard Balloch (sous-ministre adjoint, direction générale de l'Asie et du Pacifique, ministère des Affaires extérieures): Merci beaucoup, monsieur le président. Je suis accompagné de David Holdsworth, qui est vice-président pour l'Asie à l'ACDI et d'André Juneau, qui est sous-ministre adjoint, Politique et Immigration à la Commission de l'emploi et de l'immigration.

Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais faire certaines observations liminaires sur la façon dont nous voyons les choses actuellement au Sri Lanka, à la lumière de certaines des recommandations et conclusions de la mission

[*Text*]

combined of MPs and members of the NGO community, and then all three of us would be very happy to answer questions about any of the findings or recommendations of the mission or the committee or questions relating to Sri Lanka and Canadian policy with respect to Sri Lanka. If that is agreeable, Mr. Chairman, I have a short series of remarks I can begin with.

The Chairman: I think we will proceed in that fashion.

• 1545

Mr. Balloch: Mr. Chairman, we warmly welcome the initiative of the Canadian Human Rights mission to Sri Lanka. It reflects the interest and commitment of concerned Canadians over the human rights situation in Sri Lanka, which remain, in our view, very serious. The Government of Canada shares those concerns, and has indeed noted them regularly, both bilaterally and multilaterally—for example, at the Third Committee of the United Nations General Assembly in November last, and at the previous aid consortium meeting in October 1990, at the UN Commission on Human Rights in February of last year, and again at the meeting of this year in February, we also noted these concerns.

We also made strong statements on this subject at this past February's aid consortium meeting in Paris, stressing the importance of full respect for human rights in the context of economic development.

Le gouvernement partage les préoccupations de la délégation relatives aux attentes largements répandues du respect des droits de la personne au Sri Lanka et aux responsables identifiés. Chaque fois que ce sera possible, nous insisterons auprès du gouvernement du Sri Lanka pour qu'il s'assure du respect et de la protection des droits de la personne et qu'il reconnaisse la légitimité des aspirations de la communauté tamoul. Il y a des signes encourageants selon lesquels le Sri Lanka va s'occuper des droits de la personne. Nous sommes convaincus qu'un pays durable, au nord-est du Sri Lanka, pays qui reconnaisse les aspirations tamoules, ne peut être effectif que par la négociation et le dialogue. Nous espérons que la mise en place de décisions inspirant la confiance réciproque entre toutes les parties en cause conduira à un accord. À cet égard, nous nous félicitons du travail du comité parlementaire spécial sur le conflit au nord-est du pays. Nous y voyons un moyen utile pour le développement et la promotion de la paix. Ce comité devrait bientôt soumettre son rapport au gouvernement du Sri Lanka.

L'invitation et le soutien accordés à Amnistie internationale et aux organisations non gouvernementales canadiennes, ainsi que les possibilités données au haut-commissaire canadien de s'adresser aux membres de l'armée du Sri Lanka sur la question des droits de la personne, sont d'autres signes encourageants selon lesquels le Sri Lanka s'occupe plus ouvertement des droits de la personne qu'auparavant.

[*Translation*]

qui est allée là-bas et qui comprenait des députés et des membres des organismes non gouvernementaux. Nous nous empresserons ensuite tous les de répondre aux questions que vous pourriez avoir sur les constations ou les recommandations de la mission, ou du comité ou sur le Sri Lanka, et la politique canadienne vis-à-vis du Sri Lanka. Si c'est d'accord, monsieur le président, je vais passer maintenant à ces remarques.

Le président: Je pense que c'est là une bonne façon de procéder.

M. Balloch: Monsieur le président, nous reconnaissons avec plaisir l'initiative de la mission des droits de la personne à Sri Lanka. Cette mission témoigne de l'intérêt et de l'engagement des Canadiens qui se préoccupent de l'état des droits de la personne à Sri Lanka; nous croyons que la situation est toujours très grave. Le gouvernement du Canada partage ces préoccupations et les a exprimées de façon régulière, au niveau bilatéral et multilatéral. Par exemple, ces préoccupations ont été exprimées au Troisième comité de l'Assemblée générale des Nations Unies en novembre dernier, à la réunion précédente du Consortium pour l'aide au développement au mois d'octobre 1990, à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies au mois de février de l'année dernière et à sa réunion cette année, au mois de février.

Nous nous sommes aussi exprimés fermement lors de la réunion du consortium au mois de février, à Paris. Nous avons souligné l'importance du plein respect pour les droits de la personne dans le contexte du développement économique.

The government shares the concerns of the delegation about widespread violations of human rights in Sri Lanka and about those identified as responsible for it. Whenever possible we put pressure on the government of Sri Lanka so that they ensure the respect and protection of human rights and that they recognize the legitimate aspirations of the Tamil community. There are encouraging signs that Sri Lanka is going to pay attention to human rights. We are convinced that a lasting peace in the Northeast of Sri Lanka, a peace that recognizes Tamil aspirations, will only come about through negotiation and dialogue. We hope that making decisions that promote mutual trust between all the parties involved will lead to an agreement. We therefore congratulate the Special Parliamentary Committee on its work on the conflict in the Northeastern part of the country. We think this work is useful in developing and promoting peace. The Committee will soon be presenting its report to the government of Sri Lanka.

The invitation and support extended to Amnisty International and to other Canadian non-governemental organizations, and the opportunities offered to the Canadian High Commissioner to speak to the Sri Lankan army about human rights are other encouraging signs that Sri Lanka is now dealing much more openly with human rights.

[*Texte*]

Ainsi que le premier ministre Mulroney l'a déclaré lors de son discours au Sommet des chefs du Commonwealth à Harare et lors du Sommet de la Francophonie l'automne dernier, rien n'est plus important que le respect des libertés fondamentales et des droits de la personne dans les relations internationales. Pour le Canada, la ligne est tracée: nous devons orienter de plus en plus notre aide au développement envers les pays qui démontrent du respect à l'égard des droits fondamentaux et des libertés de leur peuple, et aux programmes qui appuient le mouvement dans la direction positive.

Le respect des droits de la personne donne aux citoyens et aux investisseurs étrangers une direction sur laquelle s'appuyer. Sans la confiance qui en découle, l'aide au développement ne peut être effective. Le gouvernement se doit de s'assurer que celle-ci est utilisée avec efficacité. De la même manière, des efforts soutenus et concertés, visant le renforcement du respect des droits de la personne, attireront l'aide et les appuis.

Il nous faut nous rendre compte que parfois certains pays, dont le Sri Lanka, partent de loin. Nous devons être sensibles au fait que chaque situation est unique et que nous devons prendre en considération, d'une part, les circonstances particulières de chacun de nos partenaires et, d'autre part, nos intérêts propres et nos priorités dans la région. Quand ce sera possible, nous tenterons de protéger les démunis en canalisant nos programmes d'aide vers des organisations non gouvernementales plutôt que vers les gouvernements.

• 1550

Durant la dernière décennie, le Canada a ajusté régulièrement son programme d'aide au développement en fonction des événements politiques se déroulant au Sri Lanka. Ainsi, en 1982-1983, les dépenses bilatérales atteignaient 46.5 millions de dollars par an. Le Canada a répondu à l'escalade de la violence qui a débuté au nord et à l'est en 1983 par une nouvelle stratégie de l'aide en 1985. Suite à l'accord de paix entre l'Inde et le Sri Lanka en 1987, le programme d'aide a de nouveau été ajusté, ciblant davantage la lutte contre la pauvreté rurale et la reconstruction-réhabilitation.

Les événements qui sont survenus durant les deux années suivantes ont nécessité une autre révision du programme en 1990. Ce faisant, l'appui à la balance de paiement a été éliminé et les dépenses sont actuellement tombées au niveau de 11 millions de dollars.

In 1991 the aid program was fundamentally revised once again to focus on the root causes of the civil conflict, which give rise to human rights abuses. Over $90 million worth of traditional government-to-government projects have been terminated or closed early since 1990. Six more will be closed this fiscal year. Only one GOSL-sponsored project will continue, and that provides credit to the rural poor and is implemented by local non-governmental organizations. Approximately 86% of the current year bilateral budget for Sri Lanka will be channelled through non-governmental organizations and multilateral agencies.

[*Traduction*]

As Prime Minister Mulroney said in his speech at the Commonwealth Heads of Government meeting in Harare and at the Francophone Summit last fall, nothing is more important in international relations than respect for fundamental human rights and freedoms. For Canada, the way is clear: we must provide more and more of our development assistance to countries who respect the fundamental rights and freedoms of their population and to programs that support this in a positive way.

Respect for human rights provides citizens and foreign investors with a direction. Without the confidence that results from this, development assistance will not be effective. The government must ensure that this aid is used efficiently. Furthermore, sustained and co-operative efforts to strengthen respect for human rights will attact aid and support.

We must realize that sometimes some countries, for example, Sri Lanka, have a long way to go. We must be aware that each situation is unique and we must take into account, on the one hand, the particular circumstances of each of our partners and, on the other hand, our own interests and priorities in the region. Whenever possible, we will try to protect the underprivileged by channelling our our aid programs to non-governmental organizations rather than to governments.

During the last decade, Canada has regularly adjusted its development aid program following the political events in Sri Lanka. In 1982-83, bilateral aid reached $46.5 million each year. Canada responded to the escalation of violence which started in the North and in the East in 1983 with a new aid strategy in 1985. Following the Pehan-Sri Lanka agreement in 1987, the aid program was againi readjusted, targetting more rural poverty and reconstruction and rehabilitation.

The events of the following two years have brought about a new change in the program in 1990. We stopped supporting the balance of payment and the aid budget has fallen to $11 million.

En 1991, le programme d'aide a été une fois de plus révisé à fond afin de pouvoir attaquer les causes fondamentales du conflit civil qui est à l'origine des violations des droits de la personne. Plus de 90 millions de dollars de projets traditionnels de gouvernement à gouvernement ont été abandonnés ou interrompus prématurément depuis 1990. Six autres le seront au cours de cet exercice. Il ne restera qu'un projet parrainé par le gouvernement du Sri Lanka qui est mis en oeuvre par les organisations non gouvernementales locales et qui vient en aide aux pauvres des régions rurales. Environ 86 p. 100 du budget bilatéral actuel pour le Sri Lanka passera par les organisations non gouvernementales et les organismes multilatéraux.

[*Text*]

The human rights fact-finding mission met with CIDA before leaving for Sri Lanka, and twice upon their return, during which the nature and evolution of the CIDA program in Sri Lanka was explained. Mr. Holdsworth is here and would be very happy to explain further about the current focus of the aid program.

Most of the fact-finding mission's recommendations concur with actions or policies that have already been taken or are being taken by the agency's Sri Lanka program. Our one difference of view is over the issue of how to engage with the government of Sri Lanka. In our view, constructive engagement is both possible and necessary if the program is to address the root causes of the conflict. Although the government-to-government component of our program has declined to less than 15% of the current year budget, the door is open to future programming with the government where appropriate.

The bilateral program has established guidelines for the areas in which government-to-government assistance can be entered into: official languages, the administration of justice dealing directly with the question of human rights, economic and administrative reform, and delegation of power to the provinces. Canada will, at the same time, continue to undertake a program of humanitarian assistance.

The goal of the Sri Lanka program is to support institutions that can address the social, political and economic causes of the conflict. Our concern in the development assistance context with human rights and good governance issues has been prominent in both bilateral and multilateral fora, including the recent aid consortium meeting in Paris this past February, where Canada made one of the strongest statements of any donor. We have registered the message that we are seriously concerned about the human rights situation in Sri Lanka, and we have reiterated our Prime Minister's message that decisions on future aid allocations will increasingly take into account the human rights' performance of recipient countries, including Sri Lanka. As long as the conflict continues, no export permits for arms and ammunition will be approved. Other military equipment—for example, communications equipment and related spare parts—will be considered carefully on a case-by-case basis.

On immigration and refugee matters, individuals who are determined to be convention refugees by the Immigration and Refugee Board are not subject to removal to Sri Lanka. Although in the past there have been moratoriums on removals to some countries, at present no such moratoriums exist. Decisions to proceed with the removal are based on the circumstances of the individual concerned rather than solely on the general conditions in the country to which the person might be returning. Our mission has reported that some Sri Lankans who were determined to be refugees in Canada have since returned to Sri Lanka on visits and suffered no persecution.

[*Translation*]

La mission d'enquête sur les droits de la personne a eu des entretiens avec l'ACDI avant de partir pour le Sri Lanka et deux autres entretiens après son retour afin de discuter de la nature et de l'évolution du programme de l'ACDI au Sri Lanka. M. Holdsworth est ici et s'empressera de vous expliquer à nouveau dans quel sens va actuellement ce programme d'aide.

La plupart des recommandations de la mission correspondent à l'action et aux politiques menées par le programme de l'ACDI au Sri Lanka. La seule divergence de point de vue touche la façon de traiter avec le gouvernement sri-lankais. À notre avis, il est à la fois possible et nécessaire d'avoir des rapports constructifs avec ce gouvernement si nous voulons que le programme s'attaque aux causes réelles du conflit. Bien que l'élément de notre programme touchant l'aide de gouvernement à gouvernement est tombé à moins de 15 p. 100 du budget de cette année-ci, cela n'empêche pas d'envisager d'autres programmes si nécessaires avec le gouvernement.

Le programme bilatéral a établi des lignes directrices pour les domaines dans lesquels l'assistance de gouvernement à gouvernement peut être envisagée: langues officielles, administration de la justice directement liée à la question des droits de la personne, réforme économique et administrative et délégation de pouvoirs aux provinces. Le Canada continuera parallèlement à mener un programme d'aide humanitaire.

L'objectif du programme du Sri Lanka est de soutenir les institutions qui peuvent s'attaquer aux causes sociales, politiques et économiques du conflit. Dans le contexte de l'assistance au développement, nous avons toujours insisté sur les droits de la personne et la saine gestion publique auprès de nos partenaires bilatéraux et multilatéraux, et notamment à la récente réunion à Paris en février dernier du consortium pour l'aide où le Canada a fait une déclaration les plus fermes de tous les pays donateurs. Nous avons déclaré que nous nous inquiétions beaucoup de la situation des droits de la personne à Sri Lanka et nous avons répété le message de notre premier ministre portant que dans nos décisions sur les budgets d'aide, nous tiendrons de plus en plus compte de la façon dont les pays bénéficiaires et notamment Sri Lanka respectent les droits de la personne. Tant que le conflit se poursuivra, aucun permis d'exportation d'armes et de munitions ne sera approuvé. D'autres équipements militaires—par exemple, des matériels de communication et des pièces détachées pour ce matériel—pourraient éventuellement être exportés après une étude approfondie de chaque cas.

À propos de l'immigration et des questions de réfugiés, les personnes que la Commission de l'immigration et des réfugiés considère comme des réfugiées en vertu de la convention ne sont pas renvoyées à Sri Lanka. Toutefois, on a parfois accordé des moratoires pour d'autres personnes devant rentrer dans leur pays, mais ce n'est pas le cas actuellement. Les décisions sont fondées sur les circonstances de chacun plutôt que sur les conditions générales dans le pays où le sujet pourrait retourner. Notre mission nous a rapporté que certains Sri Lankais qui étaient considérés comme des réfugiés au Canada sont depuis retournés à Sri Lanka en visite sans se faire persécuter.

[*Texte*]

• 1555

Because of the importance Canada places on family reunification, some family-class applicants already share top priority with refugee applicants. Processing times for family-class cases at our mission in Colombo have improved since the beginning of this year. A 35% higher immigrant processing target has been given to the mission, and a temporary duty officer recently completed an assignment in Colombo that helped reduce the immigrant case backlog.

The new immigrant priority system, in place since March 1992, requires the fastest processing for spouses and dependent children. Our mission in Colombo is implementing this new priority system and expects to have eliminated any backlog of spousal-children's cases by midsummer. Thereafter such cases should be processed in six months or less.

Mr. Chairman, that concludes my opening remarks. We've tried to touch on a number of the different areas touched upon by the mission's report. We'd be more than happy to answer questions in any of these areas. Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Balloch. We appreciate your observations.

Mrs. Gaffney (Nepean): Thank you very much for coming and giving us the opportunity to ask questions of you. I have a few questions, based on the report, the letter that was sent on May 19, and also your opening comments here today.

In the report that was given to us, it stated that 50% of the funding was going through NGOs, and yet in your statement you're saying 80-some-percent. There's a slight variance there. Obviously something has changed recently.

Also, I was surprised to see that the variance you had or the disagreement you appeared to have with the human rights delegation that went to Sri Lanka was that you felt you should continue to work with the Government of Sri Lanka, that you thought the only way to address these causes was by working with the government on the conflict, and yet we know that the government spends 35% of its budget on defence product. We know they are purchasing guns. How do you have control over whether some of that money is going to purchase guns? They're probably not purchasing them from Canada, but we do know they're getting them from China, and they're using them against their own people, which are the Tamils. It concerns me that we're still giving direct government aid to them. I'm pleased that you have at least brought it down to 80-some-percent.

You comment also that the Sri Lankans who have returned to the island of Sri Lanka have been quite happy and have been unharmed since they've gone back. Are they Sinhalese, or are they Tamils? I think that's important. You have to separate what nationality those Sri Lankans are.

[*Traduction*]

Etant donné l'importance que le Canada attache à la réunification des familles, certains demandeurs dans la catégorie famille ont déjà la même priorité que les demandeurs dans la catégorie des réfugiés. Pour les cas de réunification de familles, les délais à notre mission à Colombo sont beaucoup plus courts depuis le début de l'année. On a fixé à la mission une cible de 35 p. 100 de dossiers d'immigration de plus et quelqu'un a été envoyé temporairement à Colombo pour aider à rattraper le retard dans l'étude des dossiers d'immigration.

Le nouveau système de priorité, qui existe depuis mars 1992, exige que les dossiers des conjoints et des enfants à charge soient traités en toute priorité. Notre mission à Colombo se conforme à ce nouveau système et devrait à avoir éliminé tout retard dans l'examen de ces dossiers d'ici au milieu de l'été, après quoi ceux-ci seront réglés en six mois ou moins.

Monsieur le président, cela conclut mes observations éliminaires. Nous avons essayé d'aborder un certain nombre des questions traitées dans le rapport de la mission. Nous sommes maintenant à votre disposition pour répondre à vos questions. Merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur. Nous vous sommes reconnaissants de ces quelques observations.

Mme Gaffney (Nepean): Merci beaucoup d'être venus et de nous donner cette occasion de vous poser quelques questions. J'en ai en effet plusieurs qui portent sur le rapport, sur la lettre qui a été envoyée le 19 mai ainsi que votre déclaration éliminaire d'aujourd'hui.

Dans le rapport qui nous a été remis, on apprend que 50 p. 100 du budget passe par les ONG; or, vous nous parlez aujourd'hui de quelque 80 p. 100. Il y a là une légère différence. Il semble que quelque chose a changé récemment.

J'ai d'autre part été surprise de voir que vous ne sembliez pas tout à fait d'accord avec la délégation sur les droits de la personne qui est allée à Sri Lanka, en ce sens que vous estimez devoir continuer à travailler avec le gouvernement de Sri Lanka, parce que vous pensez que la seule façon d'attaquer les causes premières du conflit était de traiter avec le gouvernement. Or, nous savons que ce gouvernement dépense 35 p. 100 de son budget pour la défense. Nous savons qu'il achète des armes. Comment pouvez-vous vérifier si l'argent que vous versez à ce gouvernement sert ou ne sert pas à acheter des armes? Il ne les achète probablement pas au Canada mais nous savons très bien qu'il en achète à la Chine et qu'il s'en sert contre son propre peuple, contre les Tamoules. Je m'inquiète donc que l'on continue à verser une aide directe au gouvernement. Par contre, je me félicite que vous ayiez au moins pu ramener cela à quelque 80 p. 100.

Vous dites d'autre part que les Sri Lankais qui sont retournés à Sri Lanka n'ont pas été maltraités depuis qu'ils y sont retournés. S'agit-il de Singalais ou de Tamoules? Je crois qu'il importe de faire la distinction. Il faut connaître la nationalité de ces Sri Lankais.

[*Text*]

We sent a motion to the United Nations regarding what Canada should be doing on this. I was somewhat disappointed with the Canadian delegation at the United Nations in February. Canada took a strong lead, I understand, but I thought our lead was pretty wishy-washy and probably didn't come down hard enough with regard to imposing some kind of regulations or sanctions against Sri Lanka.

I'm going to stop there now, Mr. Chairman, and see if he can respond. I'm sure I'll think of some more questions later on.

Mr. Balloch: I would ask Mr. Holdsworth to answer the first two on the development assistance, Mr. Juneau on the returnees, and then I'd like to answer the question about the United Nations Commission on Human Rights.

Mr. David Holdsworth (Vice-President, Asia Branch, Canadian International Development Agency): Mr. Chairman, the member is absolutely correct in saying that there are two different figures on the table. Both are true, and I hope I can exlain them very simply.

• 1600

In the report that came to you, the portion of the program that goes through Canadian non-governmental organizations...that 50% figure is true. Additional funding goes through Sri Lankan NGOs, which is an additional 8%. Another 18% goes through UN agencies like UNICEF, and then there is direct funding of the Human Rights Fund by our mission in Colombo, for example. When you add all of that together, it takes you up to that tiny portion that is going through the Government of Sri Lanka.

So it is true that more than 50% goes through NGOs. In addition to that, we're using other instruments to get to the same purposes, including United Nations organizations.

On the second question about working with the government, I'm not sure if there was a misunderstanding on the government side as to what the full implications were of that recommendation by the committee. Please bear with me if we have misunderstood.

We have worked with the Government of Sri Lanka in the context of the consortium meeting. Together with other donors and the World Bank and others, we tried to bring pressure on the government to change its overall policies. For example, on the level of defence spending, we have been extremely concerned about this and we have made representations every year for the last five or six years in the context of the World Bank-chaired meetings.

The World Bank and the IMF, when they're negotiating the economic support packages with the Government of Sri Lanka, bring pressure to bear on the government about the level of defence spending. Ultimately, if the Government of Sri Lanka spends too much on defence, its budget deficit rises and the IMF cuts off its tranches of funding to it. At the moment the World Bank is putting a lot of pressure on governments like Sri Lanka on the area of defence spending.

[*Translation*]

Nous avons envoyé une motion aux Nations Unies sur ce que nous voudrions que le Canada fasse à ce sujet. J'ai été un peu déçue de la délégation canadienne aux Nations Unies en février. Le Canada s'est peut-être montré ferme mais j'ai trouvé que cela restait assez vague puisqu'il n'était pas question d'imposer de règlements ou de sanctions à Sri Lanka.

Je m'arrêterai ici, pour le moment, et attendrai les réponses avant de poser d'autres questions.

M. Balloch: Je vais demander à M. Holdsworth de répondre aux deux premières questions sur l'aide au développement, à M. Juneau de parler des Sri Lankais retournés dans leur pays et je répondrai moi-même à la questions sur la Commission des droits de l'homme des Nations Unies.

M. David Holdsworth (vice-président, Direction de l'Asie, Agence canadienne de développement international): Monsieur le président, la députée a tout à fait raison de dire qu'il y a là deux chiffres différents. Les deux sont bons et j'espère pouvoir expliquer cela très simplement.

Dans le rapport que vous avez reçu, la portion du programme qui passe par les organisations canadiennes non gouvernementales... ce chiffre de 50 p. 100 est le bon. D'autres fonds passent par les ONG Sri Lankais, 8 p. 100 de plus. Il y a encore 18 p. 100 qui passe par les organismes de l'ONU tel que l'UNICEF ainsi que des fonds directs du fonds des droits de l'homme qui passent par notre mission à Colombo, par exemple. Quand vous ajoutez tout cela, cela vous ramène à cette portion minuscule qui passe par le gouvernement Sri Lankais.

Il est donc vrai que plus de 50 p. 100 passe par les ONG. En outre, nous utilisons d'autres instruments pour poursuivre les mêmes fins, notamment les organisations des Nations Unies.

À propos de votre deuxième question au sujet de nos rapports avec le gouvernement, je ne sais pas si c'est un malentendu de la part du gouvernement quant aux implications de cette recommandation du comité. Peut-être avons-nous mal compris ce que recommandait le comité.

Nous avons travaillé avec le gouvernement Sri Lankais dans le contexte de la conférence du consortium. Avec d'autres pays donateurs et la Banque mondiale et d'autres, nous avons essayé d'exercer des pressions sur ce gouvernement afin qu'il révise l'ensemble de ses politiques. Par exemple, nous nous sommes déclarés extrêmement inquiets de son budget de dépenses et voilà cinq ou six ans que chaque année nous lui présentons des instances dans le contexte des réunions présidées par la Banque mondiale.

La Banque mondiale et le FMI, lorsqu'ils négocient l'aide économique qui sera apportée à Sri Lanka avec son gouvernement, insiste pour que le budget de la défense soit réduit. En fin de compte, si le gouvernement Sri Lankais dépense trop à la défense, son déficit budgétaire augmente et le FMI diminue ses crédits. À l'heure actuelle, la Banque mondiale exerce de fortes pressions sur les gouvernements comme celui de Sri Lanka à propos des budgets de défense.

[*Texte*]

In fact, there's quite a discussion going on within the World Bank itself and new policy papers are coming out on this.

Alone we can't have much impact on the funding that Sri Lanka does for defence, but we can do it through the international financial organizations, and that is our route. What we can do is to make sure the aid we provide is not what we call fungible. In other words, if we were providing cash or commodities to the Government of Sri Lanka, which we used to do—balance-of-payment support it's called—then the government could shift that money around within its budget and buy arms. But all of our money is earmarked for specific projects, through NGOs and through others, and the Government of Sri Lanka simply cannot touch that money.

Mr. André Juneau (Executive Director, Immigration Policy, Canada Employment and Immigration Commission): Mr. Chairman, I don't have the specific nationality of the returnees in question. However, since most refugee claimants from Sri Lanka in Canada are Tamils, I would speculate that they are. I can undertake to verify that information and get it to the clerk for the benefit of the committee.

Mr. Balloch: Turning to the last question, the recommendations you made with respect to Canada at the United Nations Commission on Human Rights and your disappointment, we have seen other criticism of the position that Canada took at the committee, criticism from the NGO community. We did take a very forward position on Sri Lanka. I think we were more active on Sri Lanka than any other country. Initially, we had hoped to obtain a resolution on Sri Lanka at the meeting, but in the dynamics of meetings like that of the UN Commission we have to recognize that we are not always able to have it exactly all our own way.

In the end it's a question of whether you stick to your guns and try to insist upon a resolution, which in our judgment we would not have succeeded in putting through... That would have divided the committee in a way that would have forced many countries to side with Sri Lanka opposing such a resolution, and the resolution, by our estimation, would not have been successful, or we could have worked, which we did do, with the delegation of Sri Lanka, to try to implicate them in recommendations via a chairman's statement.

• 1605

A chairman's statement is a relatively newer vehicle at the UNHCR. It's used increasingly now as a kind of replacement method for resolutions. It tends to remove some of the "contestatory" nature of the resolution.

It has an advantage in implicating the authorities of the country concerned in the decisions that are made. It was our judgment in the end that a strong chairman's statement and a commitment by the Sri Lankan government to follow through with some of the recommendations contained in the chairman's statement were in fact a better way of going than getting a resolution onto the table that would not have been successful, and that would have, in a sense, not served to

[*Traduction*]

En fait, on discute beaucoup de la question au sein de la Banque mondiale et de nouveaux documents vont sortir à ce sujet.

Seuls, nous ne pouvons pas changer grand chose au budget que Sri Lanka réserve à sa défense mais nous pouvons le faire par l'intermédiaire des organisations financières internationales et c'est la voie que nous avons choisie. Nous pouvons par contre nous assurer que l'aide que nous apportons n'est pas fongible, autrement dit si nous fournissions du liquide ou des produits au gouvernement Sri Lankais, ce que nous faisions autrefois—cela s'appelle aide à la balance des paiements—le gouvernement pourrait se servir de cet argent pour acheter des armes. Mais tout ce que nous apportons est destiné à des projets précis, par l'intermédiaire des ONG et d'autres et le gouvernement Sri Lankais ne peut tout simplement pas y toucher.

M. André Juneau (sous-ministre adjoint, Politique de l'immigration, Commission de l'emploi et de l'immigration): Monsieur le président, je n'ai pas la nationalité des Sri Lankais qui sont retournés dans leur pays. Toutefois, étant donné que la plupart des demandeurs du statut de réfugiés de Sri Lanka sont des Tamouls, je suppose qu'ils sont Tamouls. Je pourrais vérifier cela et communiquer la réponse à la greffière.

M. Balloch: J'en arrive à la dernière question, aux recommandations que vous avez faites à propos du Canada à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies. Vous vous déclarez déçu et nous avons vu d'autres critiques de la position prise par le Canada, critiques venant essentiellement des ONG. Nous avons toutefois pris une position très ferme au sujet de Sri Lanka. Je crois que nous nous sommes montrés plus actifs que tout autre pays en ce qui concerne Sri Lanka. Au début, nous avions espéré obtenir une résolution sur Sri Lanka, mais dans la dynamique des réunions comme celle de la Commission des Nations Unies, il faut reconnaître que nous ne sommes pas toujours en mesure de faire ce que nous voulons.

En fin de compte, il faut décider si l'on veut s'en tenir à son premier choix et insister sur une résolution qu'à notre avis nous n'aurions pas réussi à faire adopter... qui aurait divisé le comité d'une façon qui aurait obligé beaucoup de pays à s'allier à Sri Lanka contre une telle résolution ou au contraire décider, comme nous l'avons fait, de travailler avec la délégation de Sri Lanka, pour l'engager dans des recommandations contenues dans une déclaration de la présidence.

Les déclarations du président, moyen d'intervention relativement nouveau au HCRNU, remplace de plus en plus les résolutions parce qu'elles sont par nature moins contestataires que celles-ci.

L'avantage qu'elles présentent, c'est de faire participer aux décisions les autorités des pays visés. Nous avons jugé préférable d'amener le gouvernement du Sri Lanka à s'engager à améliorer la situation en ayant recours à une déclaration du président plutôt qu'à une résolution qui, de toute façon, n'aurait pas recueilli l'appui nécessaire et qui, au lieu d'aider la cause des modérés au sein du gouvernement sri lankais et les inciter à prendre les décisions

[*Text*]

support the moderate elements in the Sri Lankan government; not implicated them, not drawn them along in the direction that we wanted them drawn along in, but would have strengthened the hand of the hard-liners and weakened the hands of the moderates.

These are judgments that we make. We remain convinced in this particular case that this was the right judgment, and that had we continued to pursue the option of a resolution we would have split the committee, we would not have been successful, and we would have not only failed in getting some movement forward on the Sri Lankan case at this particular session, but we probably would have soured the atmosphere in terms of trying to proceed and get some further movement in some other cases as well that were before the commission this winter.

That was why we took the approach we took. It isn't an ideal outcome, but of course in meetings like this you are not usually able to have an ideal outcome. We did implicate the Government of Sri Lanka into certain commitments, and in the end we're quite pleased with the results as the best achievable.

The Chairman: You mentioned the question of the World Bank and its pressure on defence spending. As we look at this apparently intractable situation, we hear that one of the leverage points is the IFIs in some way or another. Can you say a word about that?

Is there some collaboration, in Paris and in other places, between the World Bank and the IFIs and other agencies, with a plan to exert some pressure? Or is this freelancing?

Mr. Holdsworth: Mr. Chairman, there are winds of change blowing, very strong winds right now, through the IFIs. If one were to go back a few years, it was not so long ago that the IFIs as a group were saying, "We are apolitical. We are banking organizations. We have to raise funds internationally, and our charter limits us to really economic development narrowly defined."

This is changing quite rapidly, and it's uneven. It varies from institution to institution and from country to country in the application. If I could give you just two recent examples, Sri Lanka one, and Pakistan another. I was just recently at the Pakistan consortium meeting.

A major concern of all of the bilateral donors such as Canada, as well as for the IFIs, was the fact that Pakistan was putting more and more money into defence spending and less and less into social spending.

If one looks at the status of women, at literacy rates and so on in Pakistan, they're amongst the worst in Asia. The government clearly has a choice to make. Does it buy guns or does it put its funds into spending?

In this case the World Bank took the leadership with the consensus around the table by all of the countries to say to the Pakistanis, "We are going to monitor and put more and more pressure on you this year, and have a review within six months of how you are implementing this shift."

[*Translation*]

que nous souhaitions n'aurait fait que rendre la partie plus facile aux partisans de la ligne dure.

Voilà comment nous devons exercer notre jugement. Dans ce cas-ci, nous demeurons convaincus d'avoir pris la bonne décision, car si nous avions choisi d'opter pour une résolution, il y aurait eu scission au sein du comité, et outre le fait que nous ne serions pas parvenus à faire progresser le règlement du problème sri lankais, nous aurions également compromis l'issue d'autres problèmes dont était saisie la commission cet hiver.

Voilà donc pourquoi nous avons agi comme nous l'avons fait. La solution retenue n'est pas idéale, mais force nous est de reconnaître que ce genre de réunions n'aboutissent jamais à des solutions idéales. Nous avons cependant amené le gouvernement du Sri Lanka à prendre certains engagements. En dernier ressort, nous avons été assez satisfaits des résultats obtenus.

Le président: Vous avez mentionné le fait que la banque mondiale exerce des pressions pour amener ses membres à réduire leurs dépenses militaires. Le problème semble insoluble, d'autant plus qu'on se sert des institutions financières internationales comme levier. Pourriez-vous nous donner plus de précisions à cet égard?

La banque mondiale et les IFI collaborent-elles, à Paris ou ailleurs, pour exercer des pressions dans le même sens, ou chacun fait-il cavalier seul?

M. Holdsworth: La tendance est nettement au changement, au sein des IFI. Il n'y a pas si longtemps, les IFI tenaient collectivement le discours suivant: «Nous sommes un organisme bancaire apolitique. Nous recueillons des fonds à l'échelle internationale et, aux termes de notre charte, nous devons nous en tenir à des activités strictement liées au développement économique.»

Cette attitude change rapidement, mais de façon inégale. Tout dépend de l'institution et du pays visés. Prenons deux exemples récents, ceux du Sri Lanka et du Pakistan. J'ai participé dernièrement à une réunion d'un consortium pakistanais.

La principale préoccupation des donneurs bilatéraux comme le Canada, préoccupation que partagent les IFI, c'est que le Pakistan dépense de plus en plus dans le domaine militaire et de moins en moins dans le domaine social.

Le Pakistan se situe parmi les derniers pays d'Asie pour ce qui est de la condition des femmes et du taux d'alphabétisation. Le gouvernement doit clairement faire un choix. Va-t-il acheter des armes ou va-t-il s'occuper du bien-être de ses habitants?

Dans ce cas-ci, la banque mondiale est intervenue, sûre de l'appui de tous les pays à la table de discussion pour dire au gouvernement pakistanais: «Nous allons surveiller l'évolution de la situation au cours de l'année, et nous réévaluerons dans six mois les progrès que vous avez faits.»

[*Texte*]

The Government of Pakistan came to the table in Paris this year with a plan for revamping their social spending. It means a fundamental shift in their priorities. This is a case where the World Bank was taking the lead.

The bank can move where there is a consensus by the donors behind it. In the case of Sri Lanka that same consensus is not yet there.

• 1610

The Chairman: That's helpful. I just wonder if you could help us in one other way, since you say it's uneven in both the application between the IFIs and sometimes between departments.

I wonder if you could tell us whether this change in the bank and the IMF is rippling into our institution, for example, in relations between the ministry of finance and yourself at CIDA? Is this now changing, or do we still have the two solitudes in terms of problems such as this?

Mr. Holdsworth: My recent experience is that it's anything but the solitudes. We prepare our positions for the Asia meetings—they're the only ones I can speak about—in collaboration with External Affairs and Finance. The positions recommended to ministers who count the takes are consensus positions. When we take very strong positions on human rights, as we do now, or when we're talking about military spending, the Department of Finance has signed off and supported those positions.

The Chairman: I'm encouraged to hear we can expect revolutionary dialogue from the Minister of Finance at the next governors' meeting.

Mr. McCreath (South Shore): Mr. Chairman, tread softly. Remember, I'm the parliamentary secretary of the finance department. I'll report back everything you say.

The Chairman: I want you to carry the message.

Mr. McCreath: In your opening remarks, Mr. Balloch, on page 5 at the top, you make reference to arms export permits. I'm a little taken aback by the second statement:

> Other military equipment (e.g. communications equipment and related spare parts) will be considered carefully on a case-by-case basis.

It's my understanding the arms export policy is very explicit and would exclude any area of conflict and any area where there's a possibility the arms so exported might be used by the government in question against its own people. This statement clearly distinguishes different types of defence production goods. I would have thought the arms export policy of Canada, in the case of Sri Lanka, would clearly and unequivocally not provide the option for consideration of any export permits because of those two violations of the four fundamental principles.

Did I misunderstand what it says there? I must confess it looks rather explicit.

[*Traduction*]

Cette année, le gouvernement du Pakistan s'est présenté à Paris avec un plan en vue d'augmenter ses dépenses dans le domaine social. Il s'agit d'une modification fondamentale de ses priorités. Voilà comment la banque mondiale a amené le Pakistan à changer son attitude.

La banque peut exercer des pressions avec l'appui des pays donateurs. Dans le cas du Sri Lanka, cet appui lui fait encore défaut.

Le président: Merci de votre aide. Vous avez dit que la tendance au changement se manifeste de façon inégale selon les institutions financières internationales visées et parfois même selon les services visés.

Je me demande si ce changement d'attitude à la Banque et au FMI se répercute chez nous. Le même changement d'attitude se constate-t-il au ministère des Finances et à l'ACDI? Il y a t-il une meilleure collaboration entre votre organisme et le ministère des Finances ou doit-on encore et toujours parler de deux solitudes?

M. Holdsworth: Je crois qu'on ne peut plus vraiment parler de deux solitudes. Nous avons établi les positions que nous avons défendues lors des réunions en Asie—ce sont les seules dont je peux vous parler—en collaboration avec le ministère des Affaires extérieurs et celui des Finances. Les positions qui sont recommandées aux ministres font l'objet d'un consensus. Qu'il s'agisse de droits de la personne ou de dépenses militaires, nous obtenons l'aval du ministère des Finances.

Le président: Je suis bien content d'entendre qu'on peut s'attendre à ce que le ministre des Finances tienne un discours révolutionnaire lors de la prochaine réunion des gouverneurs de la banque.

M. McCreath (South Shore): Monsieur le président, je vous recommande la prudence. Souvenez-nous que je suis le secrétaire parlementaire du ministre des Finances. Je lui rapporterai tout ce que vous direz.

Le président: Je l'espère bien.

M. McCreath: Au haut de la page 5 de votre exposé, monsieur Balloch, vous faites allusion aux licences d'exportation d'armes. La deuxième phrase me surprend un peu.

> L'envoi d'autre matériel militaire (comme le matériel de communication et les pièce de rechange connexes) sera étudié soigneusement en fonction de chaque cas.

Je crois comprendre que la politique sur l'exportation des armes interdit explicitement l'envoi de matériel militaire dans les zones de conflit et dans tout pays dont le gouvernement est susceptible d'utiliser ces armes contre ses propres citoyens. Vous faites cependant une distinction entre différents types de matériel militaire. Étant donné qu'il y a violation des quatre principes fondamentaux sur lesquels repose notre politique, j'aurais cru que toute exportation d'armes serait prohibée en direction du Sri Lanka.

Ai-je mal compris cette politique qui me semble cependant bien explicite?

[*Text*]

Mr. Balloch: I don't think you misunderstood it. The definition of potential products under the exports control side is quite wide. Obviously there are judgments to be passed on whether goods should or should not fall within the definitions of what is a very complicated system.

What I said in my opening remarks is our policy. I can tell you, however, what the actual practice has been. In 1991 and 1992 there were no exports whatsoever of any goods that would fall anywhere within this category. There was an export in 1990, which was approved as being theoretically controllable, but there was sufficient lack of concern that it was approved. It was an electronic generator. In fact, I can read to you what it is, but I can't understand it.

It was an electronic generator machine with built-in galvanometer for initiating neutrex water jet disruptors, etc. It was a piece of industrial equipment that fell under the export controls but was considered non-military.

Mr. McCreath: You've really answered my question. In the first instance it could be interpreted that we would consider exporting things that fall within the context of defence production goods or arms. I'm quite confident that was not the case.

I have another technical question for Mr. Juneau. We concluded in our report that quite conceivably any Tamil could have his or her life imperilled simply by being in Sri Lanka. Overwhelmingly, the people who live in the south or in Colombo are much less likely to be at risk than somebody in Jaffna or Batticalloa. We did conclude it is conceivable any Tamil could potentially be at risk. That conclusion was really the basis for our recommendation 40, which suggested that the government should refrain from involuntary removal.

• 1615

Now, the recommendation doesn't say Tamils but does say Sri Lankans, because at the same time it was acknowledged that there were people, particularly in the south of the country, whom the government perceived as being associated with JVP and who were in fact Sinhalese, so they could also be refugees.

However, the issue is not as simple as that. For example—and I wanted to answer Beryl's question—when I left Colombo and was flying back, I was sitting beside a fellow on the plane with whom I got talking, and, as it turned out, he was a Tamil who had achieved refugee status in Canada, but had just been home for six weeks' vacation in Sri Lanka. He was a Tamil from Jaffna who had been visiting Colombo. All this leaves me somewhat mystified about this whole process. So I am saying I recognize the complexity of the issue. On the other hand, theoretically, that fellow's life could have been imperilled by going back.

What is the policy in a situation when we accord refugee status to somebody and they are recognized as refugees because their life is supposedly imperilled if they are in their own country, yet they can then go back for six weeks on vacation? What effect does that have with respect to their refugee status in Canada? Once granted, are they now landed immigrants and no longer deemed to be refugees?

[*Translation*]

M. Balloch: Vous ne l'avez pas mal comprise. La définition qu'on donne aux produits visés par les contrôles à l'exportation est cependant assez large. De toute évidence, le système est très complexe, il s'agit parfois de décider si les définitions de matériel militaire s'appliquent à certaines marchandises.

Je vous ai énoncé notre politique dans ma déclaration préliminaire. Je peux vous dire de quelle façon elle a été appliquée en pratique. En 1991 et 1992, il n'y a eu aucune exportation vers ce pays de marchandises auxquelles pourrait s'appliquer la définition de matériel militaire. En 1990, l'exportation d'une marchandise donnée a été approuvée parce qu'elle ne suscitait pas d'inquiétude.

Il s'agissait d'une génératrice électronique. Je peux vous lire la description de cet appareil bien que je n'y comprenne rien. Il s'agissait donc d'une génératrice électronique, munie d'un galvanomètre intégré destiné à faire fonctionner des interrupteurs d'hydrojet neutrex, etc. C'était donc une machine industrielle assujettie aux contrôles à l'exportation qu'on a considéré comme du matériel non militaire.

M. McCreath: Vous avez très bien répondu à ma question. On aurait pu comprendre que nous étions disposés à envisager l'exportation de matériel militaire ou d'armes. Je suis sûr que ce n'était pas le cas.

J'ai une autre question technique à poser à M. Juneau. Nous avons conclu dans notre rapport qu'un Tamoul pouvait raisonnablement craindre pour sa vie simplement en se trouvant au Sri Lanka. Évidemment, les gens qui vivent dans le Sud ou à Colombo sont beaucoup plus menacés que ceux qui vivent à Jaffna ou Batticalloa. Nous avons conclu que la vie de tous les Tamouls était menacée. C'est sur cette conclusion que se fonde notre recommandation numéro 40, voulant que le gouvernement s'abstienne de réinstaller les gens par la force.

Notre recommandation ne mentionne pas les Tamouls, mais les Sri Lankais. Nous voulions faire ressortir par là qu'il y a des gens, surtout dans le Sud du pays, que le gouvernement considère comme étant associés au JVP, et qui sont Singalais; on pourrait donc les considérer comme des réfugiés, eux-aussi.

Le problème n'est cependant pas aussi simple qu'il n'y paraît. Pour répondre à la question de Beryl, au départ de Colombo, je me suis assis à côté d'un homme avec lequel j'ai entamé une conversion. Il s'agissait d'un Tamoul ayant obtenu le statut de réfugié au Canada qui revenait de six semaines de vacances au Sri Lanka. C'était un Tamoul de Jaffna qui revenait d'une visite à Colombo. Tout cela m'a beaucoup surpris. J'admets qu'il s'agit d'une question complexe. On pourrait cependant soutenir que cet homme-là mettait sa vie en danger en retournant au Sri Lanka.

Comment se fait-il que nous accordions le statut de réfugié à des gens dont la vie est censément en danger dans leur pays et que nous leur permettions ensuite de retourner y passer des vacances pendant six semaines? Cela change-t-il leur statut de réfugié au Canada? Une fois que le statut de réfugié est accordé, ceux qui en bénéficient sont-ils considérés comme des immigrants reçus et non plus des réfugiés?

[*Texte*]

Mr. Juneau: Mr. Chairman, first, having been granted refugee status doesn't mean the person has been landed. Normally landing follows, but they are not landed automatically.

Our policy follows the UN convention in that respect. It is one that has to be based on a case-by-case assessment of the individual circumstances. There are cases in which the international jurisprudence recognizes it might make sense for an individual who has been found to be a refugee to have to go back to his or her country for reasons that might make sense, i.e., to visit an ailing member of his or her family, for instance. So it is not simply by returning that a person acknowledges the claim was not founded in the first place.

Procedures are available in the legislation, based on the UN convention, that will allow us to reopen a case if we had evidence suggesting that by returning, the person has in effect challenged the basis of the original claim. That is the policy. The practice is that we very rarely do so, partly because it is quite a time-consuming effort and one that would have a fairly high evidentiary requirement. So we don't often pursue a case such as the one you mentioned and also told us about yesterday.

Mr. McCreath: It is just that I find this whole matter a bit mystifying at times. The main issue I wanted to get onto was the one you had raised, Mr. Chairman. That is whether the left hand and the right hand are working in conjunction with one another. The impression one gets is that if you really want to influence the government of Sri Lanka, you don't do so by resolutions at conferences in Paris; you do so where it really counts, and that is at the pocketbook level.

I would be interested in your pursuing this issue and in your observations and comments. I will throw out two ideas and perhaps you might offer general comments. I certainly don't know the answer.

It would seem to me that Canada has, I presume, a seat on most of these banks, and other countries share the same concerns we may have with respect to the human rights abuses and the conflicts that take place, or indeed the issue Mrs. Gaffney raised with respect to the fact that providing funding to one place can thereby relieve funds to be used to do other things, such as buying machine guns. But if the banks themselves were to take a hard-line position to the effect that they are prepared to make the $880 million worth of loans a country wants this year on condition that they invite outside mediation into the conflict...

One of our conclusions was that, in the case of Sri Lanka, the people are not going to resolve the conflict internally and there will have to be intervention from the outside. It is hard to believe that kind of attitude or approach taken by those key international financial institutions that these conflicts might be brought to at least a termination, if not a conclusion, and the cessation of conflict much more quickly.

• 1620

Secondly, has any consideration been given, or would this be a bit too presumptuous for a small nation like Canada...? I wondered if there might be an opportunity for the Government of Canada, through our minister of foreign

[*Traduction*]

M. Juneau: Monsieur le président, lorsque quelqu'un obtient le statut de réfugié, il ne devient pas nécessairement immigrant reçu. Ce statut lui est normalement accordé un peu plus tard.

Notre politique est conforme à cet égard à la convention des Nations Unies. Chaque cas est évalué en fonction des circonstances. La jurisprudence internationale admet qu'un sujet qui a obtenu le statut de réfugié peut avoir de bonnes raisons de rentrer dans son pays s'il veut visiter un membre de sa famille qui est malade. Le simple fait pour un sujet de rentrer dans pays n'invalide pas sa demande de statut de réfugié.

La loi prévoit, conformément à la convention des Nations Unies, qu'il est possible de réexaminer le cas d'un réfugié si les raisons de son retour dans son pays contredisent les motifs invoqués pour réclamer le statut de réfugié. Voilà la politique. En pratique, nous le faisons rarement parce que le processus est très long et que la preuve est difficile à établir. Nous réévaluons donc rarement les cas comme celui dont vous nous avez donné en exemple aujourd'hui.

M. McCreath: J'ai parfois du mal à m'y retrouver. Je voudrais simplement savoir comme vous, monsieur le président, si la main gauche sait ce que fait la main droite. Il semblerait que la façon d'exercer des pressions sur le gouvernement du Sri Lanka, ce n'est pas d'adopter des résolutions à des conférences tenues à Paris, mais plutôt de prendre des mesures à incidence financière qui ne risquent pas de passer inaperçues.

Je voudrais bien savoir ce que vous en pensez, et aussi connaître votre avis au sujet de deux idées que je vais vous soumettre. Je n'ai pas eu de réponses à mes interrogations.

Le Canada fait partie de la plupart de ces institutions financières et il partage avec les autres pays membres les mêmes préoccupations au sujet des droits de la personne. Comme M^me^ Gaffney l'a fait remarquer, il y a risque que l'aide accordée dans un domaine donné puisse permettre au pays visé de libérer les fonds nécessaires à l'achat de mitraillettes, par exemple. Si les institutions bancaires liaient catégoriquement l'octroi d'un prêt de 880 millions de dollars, par exemple, à l'acceptation, par ce pays, d'un médiateur de l'extérieur, alors...

Nous avons conclu que le Sri Lanka ne parviendrait pas à mettre fin lui-même au conflit qui le déchire sans l'intervention d'un médiateur de l'extérieur. Je ne parviens à croire que les institutions financières internationales ne réussiraient pas à faire cesser les hostilités si elles adoptaient une position semblable.

Le Canada a-t-il envisagé la possibilité d'offrir ses services comme médiateur ou cela serait-il trop présomptueux de la part d'un pays aussi modeste que le nôtre? Je me demandais s'il ne conviendrait pas que le gouvernement du

[*Text*]

affairs, to take an initiative, to offer some kind of mediation simply because it was very clear that the Sri Lankans do not appear to be getting their own act together and somebody external is going to have to come in.

Possibly an invitation from Canada might be accepted, or an invitation from the Commonwealth. If Canada were to initiate such, it might be accepted simply because I think the Sri Lankans themselves recognize they can't get out of this situation and therefore some kind of third-party intervention is required. On the other hand, I realize the United Nations isn't going to pass a motion and send in the army and say "we're breaking it up.,,

I'd be interested in any and all comments on those two issues.

Mr. Holdsworth: If I may answer the first question, sometimes this can be done, but a bank is made up of the member countries and therefore one has to look at where the power is on a given issue and where the financial contributions are. If one can get a consensus, as I mentioned concerning Pakistan earlier, one could put a great deal of pressure on a recipient government.

In the case of Sri Lanka, what in fact happened in practice this year is that our High Commissioner in Colombo called together all of the other donors, including the banks and whatnot, in Colombo, and had a pre-Paris meeting to try to co-ordinate positions. We talk on an ongoing basis, but we made a special effort to try to push the Canadian position, which is a very hard-line one relative to most of the other countries, on human rights.

At that meeting it became apparent there was not a consensus and the main countries, as it turned out, that took a much softer line in Paris were Japan and the United States, who have much higher financial clout. In fact, if you take the World Bank and the Asian Development Bank, Japan and the United States, they account for 82% of all the money pledged last year in Paris.

Mr. McCreath: What was the reason for their softer positions? Do you know?

Mr. Holdsworth: Japan has a different view of conditionality sometimes than Canada or the United States or the World Bank. On human rights, they have tended to be somewhat softer, I would say, in that they view the economic issues as a higher priority in these consortium meetings. In the case of Pakistan, however, Japan did join the consensus and this made a very large difference.

We represent $11 million this year, out of $830 million that was pledged in our bilateral assistance. So our ability to influence depends on a variety of techniques, which in this case were not successful in turning the whole consortium around. With some of the direct interventions we are doing, working on the institutions—we've helped 800 cases of people who have been detained, through legal aid and so on, in Sri Lanka—those are at the micro level; we can do that, but we certainly are continuing to work in the IFIs.

We do communicate our positions to our executive directors when loans for Sri Lanka come up, but ultimately, it's a question of the membership of the bank taking a position.

[*Translation*]

Canada, par l'intermédiaire du ministre des Affaires extérieures, décide d'offrir ses services comme médiateur puisqu'il est évident que les Sri-Lankais ne parviendront pas à régler eux-mêmes leurs problèmes.

L'offre du Canada ou du Commonwealth sera peut-être acceptée. Les Sri-Lankais acepteraient peut-être l'offre du Canada puisqu'ils se rendent bien compte que l'intervention d'une tierce partie sera nécessaire pour mettre fin au conflit qui déchirent le pays. Je suis bien conscient du fait que les Nations Unies n'auront pas à adopter une motion recommandant l'envoi de l'armée pour mettre fin au conflit.

Je voudrais bien savoir ce que vous pensez de ces deux idées.

M. Holdsworth: Une institution bancaire internationale peut parfois agir comme vous le recommandez, mais il s'agit de savoir lequel des pays membres détient vraiment le pouvoir financier. Lorsque les pays membres s'entendent pour agir, et j'ai mentionné le cas du Pakistan, il est évident qu'ils peuvent exercer de fortes pressions sur le gouvernement bénéficiaire.

Voici ce qui s'est passé dans le cas du Sri-Lanka. Notre Haut-commissaire à Colombo a convoqué tous les donateurs, y compris les banques, pour essayer de susciter un consensus en prévision de la réunion de Paris. Nous discutons régulièrement de ces questions, mais nous nous sommes évertués à faire adopter à nos partenaires la ligne dure qu'a adoptée le Canada au sujet des droits de la personne.

Il a été impossible d'en arriver à un consensus lors de cette réunion et ce sont les pays qui exercent la plus grande influence financière, comme le Japon et les États-Unis, qui se sont montrés beaucoup plus conciliants à Paris. En fait, le Japon et les États-Unis ont contribué l'an dernier 82 p. 100 des fonds de la Banque mondiale et de la Banque asiatique de développement.

M. McCreath: Pourquoi se sont-ils montrés plus conciliants? Le savez-vous?

M. Holdsworth: Le Japon a parfois une conception différente de la conditionalité qu'ont le Canada, les États-Unis et la Banque mondiale. Dans les réunions de ces consortiums, ils ont tendance à accorder la priorité aux questions économiques plutôt qu'à la défense des droits de la personne. Le Japon s'est cependant joint au consensus qui s'est dégagé au sujet du Pakistan, ce qui a fait une grande différence.

Notre contribution à la Banque représente 11 millions de dollars cette année contre 830 millions de dollars pour notre aide bilatérale totale. Nous devons donc exercer notre influence par d'autres moyens; or, dans ce cas-ci, nous ne sommes pas parvenus à amener tout le consortium à adopter notre position. Nous pouvons certainement intervenir directement pour aider les gens du Sri-Lanka, et nous l'avons fait par l'intermédiaire de l'aide juridique, dans le cas de 800 détenus. Nous maintenons d'ailleurs nos efforts auprès des IFS pour les amener à exercer des pressions.

Nous faisons connaître notre position au directeur administratif de la banque lorsqu'il est question de consentir des prêts au Sri-Lanka, mais c'est la décision de la majorité qui l'emporte.

[*Texte*]

As I said, within the management of the banks themselves, there is a wind of change blowing, and I think we'll be seeing increasing conditionality coming from the donor consortia in situations like this, in the coming years.

Mr. Balloch: This is something we've looked at on an almost continuous basis for some time, to try to determine whether and how the international community should become involved inside Sri Lanka. We have talked to other countries, we have kept our antennae out, and we've talked to the Commonwealth as well. It may come to a point where we'll conclude that something international, something multilateral, might be helpful.

I guess our judgment to date has been that the internal positions of the various parties would prevent outside mediation from being effective. We're not convinced that the parties to the conflict are really committed yet to a negotiated situation. We may get there, and if we do we will be very supportive of maybe Commonwealth involvement or maybe something else, but we're going to have to do so with the willing agreement and participation of the parties concerned.

• 1625

However I think we may have a slightly different view of the utility of making strong statements at international meetings. Prior to the United Nations Commission on Human Rights this year, when it was clear we were spearheading a resolution, the Sri Lankan government got very worried. They did not want international opprobrium heaped upon them, and they made quite an effort to try to persuade us and others not to look at Sri Lanka during the meeting at all.

In the end it was their lack of desire, I think, to see themselves criticized that led us to a situation where we could get, as I explained earlier, a chairman's statement that in the end, we felt, moved them along. Also both bilaterally in our political relations with them and through the vehicle of our development instruments, we have been encouraging them to establish the kinds of committees they have established. Quite frankly, it isn't as much progress as we would like to see, but there is some progress.

We can keep up the international pressure using a lot more instruments than simply the development assistance instrument, which used bluntly generally doesn't work. I can think of other countries, major donors much bigger than us that have used it, cut off aid because of something, and of course it doesn't matter. I think it has to be used in concert with a much fuller quiver of instruments when we're dealing with a government like that of Sri Lanka.

But they are not beyond pressure, and they do consider us an important partner, way larger for them than $11 million out of $800 million that Mr. Holdsworth quotes, because of our role in the Commonwealth, our stature internationally, our role in the G-7 and so on. So we can and do influence things.

[*Traduction*]

Comme je l'ai fait remarquer tout à l'heure, la tendance est au changement parmi les administrateurs des banques, et je m'attends à ce que les consortiums de donneurs insistent de plus en plus sur la conditionalité.

M. Balloch: Nous nous demandons depuis un certain temps à presque toutes nos réunions si la communauté internationale devrait intervenir au Sri-Lanka. Nous en avons discuté avec d'autres pays ainsi qu'avec les membres du Commonwealth. L'intervention de la communauté internationale ou d'un organisme multilatéral s'imposera peut-être à un moment donné.

Jusqu'ici nous avons jugé que la médiation d'une tierce partie avait peu de chances de réussir compte tenu des positions adoptées par chaque camp. Nous ne sommes pas convaincus que les belligérants soient vraiment disposés à négocier. Le moment venu, nous appuierons l'intervention du Commonwealth ou d'une autre tierce partie, mais il faudra d'abord obtenir le consentement et la participation des parties visées.

Nous n'avons peut-être pas tout à fait la même idée quant à l'utilité d'adopter des positions très fermes lors des réunions internationales. Avant la réunion de la Commission des droits de la personne des Nations Unies cette année, le gouvernement Sri Lankais est devenu très inquiet lorsqu'il s'est rendu compte que nous allions prendre l'initiative de proposer une résolution. Il ne souhaitait pas encourir l'opprobre de la communauté internationale, et ses représentants se sont efforcés de persuader le Canada et d'autres pays de ne pas aborder la question du Sri Lanka au cours de la réunion.

En définitive, c'est parce que les autorités Sri Lankaises tenaient à éviter d'encourir le blâme de la communauté internationale que nous avons pu obtenir une déclaration du président qui les a incités à agir. Dans le cadre de nos relations bilatérales et par l'intermédiaire de nos organismes de développement, nous avons incité le gouvernement du Sri Lanka à créer les comités qui l'a créés. La situation ne s'est pas améliorée autant que nous le souhaiterions, mais elle s'est tout de même améliorée.

Nous pouvons maintenir les pressions internationales en ayant recours à des moyens beaucoup plus efficaces que l'aide au développement. Des donnateurs beaucoup plus importants que nous ont déjà supprimé leur aide au développement, sans succès. Lorsqu'on traite avec un gouvernement comme celui du Sri lanka, ce moyen de pression doit être utilisé de concert avec d'autres moyens plus efficaces.

Compte tenu du rôle que nous jouons au sein du Commonwealth, de notre réputation internationale et de notre appartenance au G-7, le Sri Lanka nous considère comme un partenaire important dont l'influence va bien au-delà des 11 millions de dollars, par opposition aux 800 millions de dollars dont parlait M. Holdsworth. Nous pouvons donc exercer une véritable influence, et nous y parvenons.

[*Text*]

So I wouldn't be quite so pessimistic about our ability to influence them. Of course our ability to influence other parties in the conflict like the LTTE, is much less.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): I wanted to follow up on a couple of points raised earlier, and to emphasize the very strong feeling of the delegation headed by Lois Wilson. I think it's reinforced by our first recommendation, that there must be an immediate internationally monitored cease-fire leading to a negotiated political settlement, then followed by a recommendation that Canada should take the lead to facilitate international mediation of the conflict through the United Nations, the Commonwealth, or another appropriate multilateral body.

We met with many different people—government people, non-government people, the LTTE and others. Certainly the conclusion to which we came was that without strong outside pressure, this wouldn't happen.

We were told at the follow-up meeting on February 21 with CIDA and External Affairs that Canada was engaged in some discussions regarding a new multilateral initiative to promote a negotiated settlement. I wonder if we could get some information on what, if any, progress there's been in those discussions, and at what level those discussions have been taking place, whether there is in fact a Canadian initiative, because we're seeing an escalation in the military offensive. Particularly in the north around Jaffna, there's been significant military action and deep concern that there could be a major loss of life.

Perhaps, Mr. Chairman, I'll just put the questions and Mr. Balloch can divvy them up as appropriate. I'd like some clarification with respect to the role Canada is playing in seeking a negotiated international settlement of this.

Secondly, Mr. Chairman, I want to come back to the question of money, because along with Mr. McCreath, I believe the only effective means of applying pressure on the Government of Sri Lanka is in fact through the multilateral IFIs and, in particular, the Paris aid consortium. We know how important the Sri Lankan government considers this particular aid consortium. We were reminded of that many times during our visit to Sri Lanka. We know as well that there were noble words spoken with respect to human rights, as there were the previous year. I don't have any indication that Canada was more vigorous this year than they were last year. Strong statements were made in 1990, strong statements were made in 1991, and strong statements were made in 1992, and the human rights abuses go on. The disappearances go on. The violence goes on.

• 1630

Interestingly enough, Brad Weerakoon, the special adviser to the president, with whom I think you're all quite familiar, stated—and I quote now from his words:

[*Translation*]

Je ne suis donc pas pessimiste quant à l'influence que nous pouvons exercer. Évidemment, nous sommes beaucoup moins en mesure d'exercer une influence sur les autres belligérants, comme le LTEE, par exemple.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Je vais revenir sur certaines questions qui ont été soulevées tout à l'heure, aisni que sur la position exprimée par la délégation dirigée par Lois Wilson. Notre première recommandation va dans le même sens. Nous réclamons un cessez-le-feu immédiat sous surveillance internationale qui serait le prélude à une solution politique négociée. Nous recommandons en outre que le Canada prenne l'initiative de réclamer la nomination d'un médiateur international sous les auspices des Nations Unies, du Commonwealth ou de tout autre organisme multilatéral acceptable.

Nous avons rencontré beaucoup de gens notamment du gouvernement, d'organismes non gouvernementaux et du LTTE. Nous en sommes venus à la conclusion que le conflit ne pourra jamais être réglé sans l'intervention d'une tierce partie.

Le 21 février dernier, lors de la réunion de suivis tenus avec les représentants de l'ACDI et des Affaires extérieures, on nous a dit que le Canada participait à des discussions sur les moyens de favoriser, à l'échelle multilatérale, une solution négociée au conflit. Si ces discussions ont bien lieu, pourriez-vous nous dire où elles en sont et à quel niveau elles ont lieu puisque nous constatons une escalade d'offensives militaires. Dans le nord surtout, aux environs de Jaffna, on a constaté une présence accrue de l'armée et on craint qu'une recrudescence de la violence entraîne d'importantes pertes de vies.

Si vous me le permettez, monsieur le président, je vais poursuivre mes questions et M. Balloch peut y répondre dans l'ordre qu'il jugera bon. Je veux donc savoir de quelle manière le Canada s'y prend pour favoriser un règlement négocié du conflit à l'échelle internationale.

Par ailleurs, je voudrais qu'on revienne à la question financière, monsieur le président, parce que comme M. McCreath, je crois que la seule vraie façon d'exercer des pressions sur le gouvernement du Sri Lanka est d'intervenir par l'intermédiaire des IFI multilatérales et, en particulier, par l'intermédiaire du consortium d'aide de Paris. Nous savons quelle importance le gouvernement du Sri Lanka attache à ce consortium. On nous l'a rappelé à maintes reprises lors de notre visite dans ce pays. Nous savons que comme l'an dernier, on a formulé des voeux bien pieux en ce qui touche les droits de la personne. Rien n'indique que le Canada ait été plus ferme cette année que l'an dernier. Le Canada s'est opposé avec vigueur à toutes les violations des droits de la personne en 1990, en 1991 et encore une fois en 1992, mais ces violations persistent. Les disparitions et la violence ne cessent pas non plus.

Voici ce qu'a dit Brad Weerakoon, le conseiller spécial du président que vous connaissez tous très bien:

[*Texte*]

Canada, from where a human rights delegation visited Sri Lanka recently, pledged around $12.5 million, almost equal to the amount given last year.

He said this with great glee. In other words, they sent their human rights delegation, and their human rights delegation reported, but when push came to shove, they anted up the same amount of money basically as they gave us the previous year. So much for a serious commitment in terms of follow-up on human rights. That's Weerakoon.

So I guess I want to ask, even though we're relatively a small component of that $825 million, what is there in real terms that prevents Canada from attaching conditions to our money? This is the money of Canadian taxpayers that is going to support a government that is responsible for murder, violence, and disappearance.

Is there anything that would prevent our government from putting some meat on the commitment made by Prime Minister Mulroney in Harare and saying, whatever the rest of you do, whatever Japan does, whatever the United States do, we as Canadians are going to insist that there be some progress here, and these are the conditions we are imposing?

It was done in the context of Kenya. It was done recently in the context of Malawi, I believe. Why not on Sri Lanka? If the rest of the countries won't do it, why can't we as Canadians show some leadership? Is there some barrier that prevents us from doing that? Is it a policy barrier or an administrative barrier?

If not, I'd like to ask that we consider very seriously—we couldn't do it this year—doing it in the next round of IFI discussions.

There are two other brief points, and one is on the arms embargo. There is no arms embargo now. We had a number of interpretations of this, both in Sri Lanka and when we got back to Canada.

I'm pleased that there have been no exports from Canada of a "defensive nature", although certainly the definition of this is somewhat ambiguous. Helicopter engines, for example, I understand are considered not to be offensive. Yet helicopters have been used in attacks by the Sri Lankan army. I believe Canadian helicopters were used.

While there have been no exports of a "defensive nature", can we get an assurance from the appropriate ministry that if an application of this nature does come before the ministry, there will be consultation with this committee; there will be some opportunity before a final decision is made for us to have some input on that decision, given the seriousness of the implications of an import of any kind of arms, whether defensive or offensive, to Sri Lanka?

Finally, Mr. Chairman, I'd like to ask a question with respect to the process at the United Nations Commission on Human Rights. Mr. Balloch knows that the NGOs who were there were concerned about the final outcome.

[*Traduction*]

le Canada, qui a envoyé récemment au Sri Lanka une délégation chargée d'étudier la situation en ce qui touche les droits de la personne, a avancé environ 12,5 millions de dollars, soit à peu près la même somme que l'an dernier.

Il était ravi de pouvoir faire cette affirmation. Autrement dit, le Canada a envoyé une délégation sur place pour étudier la situation en matière de droits de la personne, la délégation a fait rapport au gouvernement, mais quand il a fallu prendre une décision, le Canada a avancé à peu près la même somme que l'an dernier. Tant pis pour la défense des droits de la personne. Voilà ce qu'avait à dire M. Weerakoon.

Même si notre contribution financière est modeste comparativement à la contribution totale de 825 millions de dollars, qu'est-ce qui empêche le Canada de faire valoir le principe de la conditionnalité? C'est avec l'argent du contribuable canadien qu'on appuie un gouvernement coupable de meurtres, de violence et d'enlèvements.

Qu'est-ce qui empêche notre gouvernement de respecter l'engagement pris par le premier ministre Mulroney à Harare et de dire que quoi que fasse le Japon ou les Etats-Unis, le Canada insistera pour que la situation s'améliore et que ce n'est qu'à cette condition qu'il accordera son aide financière au Sri Lanka?

On l'a fait dans le cas du Kénya. On l'a fait aussi récemment dans le cas du Malawi. Pourquoi ne pas le faire pour le Sri Lanka? Pourquoi le Canada ne devrait-il pas montrer l'exemple? Qu'est-ce qui nous en empêche? S'agit-il d'un obstacle politique ou administratif?

Puisque nous ne l'avons pas fait cette année, je voudrais que nous envisagions sérieusement la possibilité de poser un tel geste lors de la prochaine ronde de discussions sous les auspices des IFI.

Je vais aborder brièvement deux autres questions dont l'une est l'embargo touchant les armes. A l'heure actuelle, il n'y a pas d'embargo sur les armes. On nous l'a confirmé tant au Sri Lanka qu'au Canada.

Je suis bien content d'apprendre que le Canada n'a pas exporté vers le Sri Lanka des armes de «nature défensive» même si la définition qu'on donne à ce terne est assez ambiguë. On considère, par exemple, que les moteurs d'hélicoptères n'ont pas un caractère offensif. Or, l'armée Sri Lankaise se sert d'hélicoptères pour attaquer les gens; je crois même qu'on se sont des hélicoptères canadiens.

Même s'il n'y a pas eu d'exportation de «nature défensive», le ministre visé peut-il nous assurer qu'avant d'approuver toute exportation de ce genre, il consultera le comité de manière à ce que nous puissions avoir droit de regard sur la décision finale qui sera prise, compte tenu de l'importance que peut revêtir l'importation au Sri Lanka d'armes de touts genres, qu'elles soient de nature défensive ou offensive?

Enfin, monsieur le président, j'ai une question à poser au sujet du processus suivi à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies. M. Balloch sait que les représentants des ONG qui ont participé aux réunions de la commission s'inquiétaient de l'issue des discussions.

[*Text*]

Frankly—and I've made my views known on this before—the credibility of that body leaves a great deal to be desired when they appoint a special rapporteur, the most serious mechanism of all, in the context of Cuba, because of the arm-twisting by the United States. While there certainly have been violations of human rights in Cuba, there aren't widespread disappearances and executions. And yet they have a rather mushy chairman statement on Sri Lanka.

But in terms of process, the NGOs involved in Sri Lanka, and there was an NGO country working group, stated in a report that they've put together, and I'm quoting now from the report:

> it was regrettable that the Canadian mission at the UN HCR, which was supposed to be leading the initiative for a resolution on Sri Lanka, was not committed to linking with, or consulting with the Sri Lankan lobby group. Our main contact with them was through a Canadian who was on the WCC delegation, and even he was denied the opportunity to see the draft resolution. Thus, the actual text of the resolution was never available to the Country Working Group on Sri Lanka, despite repeated requests to the Canadian delegation.

Now, while we were working closely with Brad Weerakoon and the Government of Sri Lanka, I would have hoped that there might have been some consultation as well with the NGOs working on Sri Lanka in this process. But according to the NGOs themselves, that didn't happen.

Again, we can't change what took place. But I wonder if we could have an explanation as to why that didn't happen, and an assurance that in the next session of the commission there will be consultation, not just with the government involved but with the NGOs who are very much concerned as well.

Mr. Balloch: Thank you.

I'd like to answer some of these, and then perhaps ask Mr. Holdsworth to make a supplementary.

The Chairman: He'll take the easy ones.

• 1635

Mr. Balloch: Yes. We noted your recommendation on the internationally monitored cease-fire and your view that we should take the lead to facilitate some mediation of the conflict through the UN or the Commonwealth or some other body. I guess we have told you in the past that this is something that we have explored. We have explored it with various international bodies, as well as our friends in other countries.

When we reach a moment where we believe that the parties to the conflict can be brought to that kind of table and can be persuaded to agree to something like this, then we would be happy to pursue it further. We did have some discussions a few months ago with the Commonwealth and other countries to see whether the moment was right for such a move. I guess we came to the judgment that it was still premature, unfortunately. We did not have a sufficient commitment to a negotiated process.

[*Translation*]

J'ai déjà exprimé ma position à cet égard, mais j'estime que dans le cas de Cuba, le fait de nommer un rapporteur spécial, l'intervenant le plus important dans ce processus, à l'instigation forcée des États-Unis, soulève des doutes quant à la crédibilité de cet organisme. S'il est vrai que le régime cubain a indubitablement commis des violations des droits de la personne, les enlèvements et les exécutions ne sont pas répandus dans ce pays-là. La déclaration du président sur le Sri Lanka était plutôt ambigue.

Je vais maintenant vous citer le rapport préparé par un groupe de travail constitué de représentants des ONGs oeuvrant au Sri Lanka:

> il est regrettable que la mission canadienne auprès du HCRNU, qui devait prendre l'initiative de proposer une résolution sur le Sri Lanka, n'ait pas cru bon de consulter à cet égard un groupe de pression sri lankais. Notre seul lien avec la mission était un Canadien faisant partie de la délégation du COE à qui on a aussi refusé le droit de voir le projet de résolution. Par conséquent, le groupe de travail sur le Sri Lanka n'a jamais pu voir le texte de la résolution, en dépit de plusieurs demandes en ce sens adressées à la délégation canadienne.

Etant donné que nous collaborons étroitement avec Brad Weerakoon et le gouvernement du Sri Lanka, j'aurais voulu que nous consultions autant les ONG qui oeuvrent au Sri Lanka. D'après ces ONG elles-mêmes, cela n'a pas été fait.

On ne peut évidemment pas retourner en arrière. Pourrait-on nous expliquer cependant pourquoi ces consultations n'ont pas eu lieu et nous assurer, qu'en prévision de la prochaine session de la commission, on consultera non seulement le gouvernement en cause, mais les ONGs oeuvrant dans le pays.

M. Balloch: Je vous remercie.

Je vais répondre à certaines de ces questions, et demander ensuite à M. Holdsworth de compléter mes réponses au besoin.

Le président: Il répondra aux questions faciles.

M. Balloch: Oui. Nous avons noté votre recommandation d'un cessez-le-feu qui serait surveillé par la communauté internationale; vour recommandez également que le Canada prenne les devants au sein de l'ONU, du Commonwealth ou d'un autre organisme, en vue de faciliter la médiation du conflit. Nous vous avons déjà dit par le passé que cette possibilité avait été envisagée. Nous en avons discuté avec divers organismes internationaux de même qu'avec nos alliés étrangers.

Quand nous jugerons que les parties au conflit sont disposées à négocier et à accepter une telle solution, nous agirons avec plaisir. Avec le Commonwealth et d'autres pays, nous nous sommes effectivement demandés il y a quelques mois si les circonstances étaient propices à une telle action. Je présume que nous en sommes arrivés à la conclusion que, malheureusement, ce serait prématuré. Les partis n'étaient pas assez disposés à négocier.

[*Texte*]

Mr. Robinson: You lacked a commitment from whom? The LTTE has said that they are prepared to come to the table unconditionally. I take it you are saying that there was an insufficient commitment from the government of Sri Lanka?

Mr. Balloch: No, I'm saying it was from either side in the end. In our view, you need to have both sides firmly committed to it. Our view is that in spite of what some representatives have said to some people, there is an insufficient commitment.

It is something that we are willing to keep looking at. In terms of keeping this committee aware of our activities, some of them are simply continuous efforts to try to persuade people that this would be a sensible solution. We would be very happy to keep you aware of our perceptions on this question.

The second question you raised comes back to the question of money and Brad Weerakoon's comments implying that even though we make strong statements, we still give them lots of money. Our general position, which I had tried to outline in my opening remarks, is about not only using development assistance in a negative way of reducing assistance to human rights abusers, but also using it in ways that will encourage better respect for human rights and democratic development. We continue to believe that this is not a blunt but a finer instrument and can be helpful in a number of different ways.

While we recognize that there continues to be widespread human rights abuse, it's worth noting that in some areas the situation has improved a bit. I think we're not the only people to say that. That does not forgive any single abuse, but it does recognize that there are some movements in a positive direction.

Furthermore, I don't think there's any question in our minds that it's only the Government of Sri Lanka that's at fault here. It's the LTTE as well.

Perhaps Mr. Holdsworth would like to comment further on the actual trend in terms of our assistance. You were implying that it has not changed. As I said in my opening remarks, it has changed very substantially both in total volume and in its nature.

Mr. Robinson: I did ask a specific question about the conditionality of our aid within the overall package.

Mr. Balloch: Maybe Mr. Holdsworth would like to answer it further. I think that we probably have development assistance as a general policy that is more conditional and more oriented than most other countries toward our interest in pursuing specific goals of good governments. This includes human rights and military expenditures and other questions as well.

It's not simply, in the end, a question of overall volumes. It is a question of whether you are giving to governments or non-governmental organizations.

Mr. Robinson: Well, I am talking about the $825 milllion. If there are conditions on that, I'm certainly not aware of them and the Sri Lankan government is not aware of them, more importantly.

[*Traduction*]

M. Robinson: Qui n'était pas disposé? Les Tigres ont affirmé être prêts à négocier sans conditions préalables. Vous voulez donc dire que c'est le gouvernement de Sri Lanka qui refuse de s'engager?

M. Balloch: Non, je veux dire les deux parties. Selon nous, il faut que les parties soient sincèrement déterminées à négocier. Nous jugeons qu'en dépit de ce que certains représentants affirment, ni l'une ni l'autre des parties n'est vraiment déterminée.

Mais nous allons continuer à surveiller la situation. Quant à mettre le comité au courant de nos activités, disons que nous nous efforçons toujours de convaincre les gens que ce serait la solution logique. Nous vous tiendrons bien volontiers au fait des développements.

Votre deuxième question nous ramène à l'aide financière et aux réflexions de Brad Weerakoon, qui prétend que malgré nos belles paroles, nous continuons à donner au gouvernement beaucoup d'argent. Notre position, que j'ai tenté de vous exposer dans mes remarques préliminaires, ce n'est pas de réduire l'aide à ceux qui violent les droits et libertés, mais d'utiliser l'aide au développement de façon constructive en tentant plutôt de les inciter à les respecter davantage et à encourager la démocratie. Nous persistons à croire que c'est un moyen plus subtil qui peut être utile à bien des égards.

C'est vrai que les droits et libertés fondamentaux sont toujours largement bafoués, mais il faut souligner que, dans certains secteurs, les choses se sont un peu améliorées, et nous ne sommes pas les seuls à le dire. Le moindre abus demeure impardonnable, mais cela n'empêche pas que le pays soit sur la bonne voie.

En outre, nous sommes convaincus que le gouvernement de Sri Lanka n'a pas tous les torts. Les Tigres sont en partie responsables.

Peut-être M. Holdsworth pourrait-il vous en dire plus long sur la tendance actuelle de notre aide au développement. Vous avez laissé entendre que rien n'avait changé. Comme je l'ai dit en début de séance, autant le montant que la nature de notre aide ont changé énormément.

M. Robinson: J'ai posé une question précise sur les conditions rattachées à notre aide.

M. Balloch: Peut-être que M. Holdsworth pourra vous en parler plus longuement. Nous avons pour politique générale d'assurer une aide au développement plus conditionnelle et plus spécifique que dans la plupart des autres pays parce que notre objectif, c'est d'arriver à un bon gouvernement. Nous tenons donc compte des droits et libertés, des dépenses militaires, et de tout le reste.

En définitive, ce n'est pas une simple question de volume global. Il faut savoir si l'on donne aux organisations gouvernementales ou non-gouvernementales.

M. Robinson: Je veux vous parler des 825 millions de dollars. Que je sache, cette aide n'est assortie d'aucune condition et c'est aussi l'avis du gouvernement sri lankais, ce qui est plus grave.

[*Text*]

• 1640

I have asked a specific question: what prevents us, in terms of the money we put in as part of that package, from attaching some of those conditions that you have just implied exist?

Mr. Balloch: I am going to let Mr. Holdsworth answer that directly. We argue with our partners and we talk to our partners about the need to attach conditions, if you like, to orient aid in a way that will have a positive impact on the kind of changes we would like to pursue in terms of good governance and respect for human rights and so on. But I am not sure it is very realistic for us to say, here's our $11 million on the table; now everybody who composed the other $800 million has to apply exactly these five conditions that we are insisting upon.

Mr. Robinson: No one is insisting upon, Mr. Chairman. Look, let's—

The Chairman: Maybe we can hear from Mr. Holdsworth on this.

Mr. Robinson: Why don't we apply those conditions, Mr. Balloch?

The Chairman: Maybe we could hear the officials. That may be a political question you will want to ask the minister, but at the moment let's hear from Mr. Holdsworth on the matter.

Mr. Holdsworth: Let me try to answer your direct question with a direct answer. Of the $830 million, let me take just the $11 million that's the Canadian part. If you look back where we have come in the last 10 years since the conflict broke out just a decade ago, Sri Lanka was one of our major development co-operation partners. We were spending more than $45 million a year at that time, which you can imagine is $70 million or $80 million in today's terms. It was going through the government; it was going for infrastructure projects. We were praising the government for its social policies. We were praising it for its abilities to bring irrigation schemes on and so on.

What have we said to them in the course of the 10 years, and especially in the last year? We have told them that we have cut their budget dramatically. With the exception of Myanmar, with whom we have no aid program now, this is the most conditional, the most fundamental restructuring of a major aid program in Asia for Canada. We have said we will not give...it's less than 15% and declining that will go through the government. We will basically be providing assistance through non-governmental organizations, through multilateral organizations.

Also, the kinds of things we are prepared to finance are going to attach themselves to the root causes of the conflict. In other words, we are not prepared to finance projects that the Government of Sri Lanka would like to do; we are prepared to finance those things that will get at the causes of the conflict. In other words, we have told them that development is not possible in their country.

Mr. Robinson: I am sorry, but that all applies, as I understand it, to our bilateral aid program.

[*Translation*]

Je veux vous poser une question précise: qu'est-ce qui nous empêche d'assortir les montants que nous versons de conditions comme celles dont vous laissez entendre l'existence?

M. Balloch: Je vais laisser M. Holdsworth vous répondre lui-même. Nous discutons avec nos associés de la nécessité d'imposer des conditions, en quelque sorte, pour orienter l'aide au développement de façon à provoquer les changements que nous souhaitons pour rendre le gouvernement plus intègre et plus respectueux des droits et libertés. Il faut toutefois être réaliste. Je nous vois fort mal mettre nos 11 millions de dollars sur la table et demander à tous ceux qui avancent les 800 autres millions d'imposer les cinq mêmes conditions que nous.

M. Robinson: Personne n'en impose, monsieur le président. Voici: disons...

Le président: Peut-être pourrions-nous écouter ce que M. Holdsworth a à dire.

M. Robinson: Pourquoi n'appliquons-nous pas ces conditions, monsieur Balloch?

Le président: Nous ferions peut-être bien d'entendre les fonctionnaires. Votre question est sans doute politique, auquel cas vous devrez la poser au ministre, mais pour le moment, écoutons ce que M. Holdsworth a à nous dire.

M. Holdsworth: À question directe, réponse directe. Le Canada fournit 11 des 830 millions de dollars. Je vais donc m'en tenir à cette somme. Si vous vous reportez 10 années en arrière, au moment où le conflit a éclaté, vous vous souviendrez que Sri Lanka était l'un de nos principaux associés dans le développement et la coopération. Nous dépensions alors là-bas plus de 45 millions de dollars par année, c'est-à-dire l'équivalent de 70 ou 80 millions en dollars d'aujourd'hui. Cet argent était versé au gouvernement et servait à la construction des infrastructures. Nous faisions l'éloge des politiques sociales du gouvernement et de sa compétence pour mener à bien des projet d'irrigation, etc.

Qu'est-ce que nous disons au gouvernement depuis maintenant 10 ans, surtout depuis un an? Nous avons considérablement comprimé son budget. Exception faite du Myanmar, auquel nous n'accordons plus aucune aide, c'est le plus grand programme canadien d'aide au développement d'un pays asiatique qui a été le plus restructuré et qui est maintenant le plus conditionnel. Nous avons annoncé que nous ne donnerions... Le programme ne correspond plus qu'à 15 p. 100 de ce qu'il était et notre aide est versée de moins en moins au gouvernement. Nous continuons à aider les ONG par l'entremise d'organes multilatéraux.

De plus, nous sommes dorénavant disposés à ne financer que les projets qui s'attaqueront aux causes profondes du conflit. Autrement dit, nous ne financerons pas les projets que propose le gouvernement de Sri Lanka, mais plutôt ceux visant les causes du conflit. Nous avons donc dit au gouvernement que le développement était impossible dans son pays.

M. Robinson: Je m'excuse, mais si bien compris, tout cela s'applique à notre programme d'aide bilatérale, alors?

[*Texte*]

Mr. Holdsworth: Correct.

Mr. Robinson: I'm talking about the package in Paris, the $825 million. Are there any conditions on that? I don't believe there are.

Mr. Holdsworth: You asked a moment ago—and forgive me if I was misled—about leadership. One of the ways we get leadership and leverage on the larger package is by the position we take with our bilateral assistance, and we have pressed that position on the other members of the consortium. We have said they should be operating conditionally in the same way we are. We have made some progress, but we are a long way from there.

The Chairman: Just on that point, on the $800 million Paris package, are there any conditions that the partners impose?

Mr. Holdsworth: There are no collective conditions. What happens is that each individual donor and each financial institution has its own specific conditions. Some of them are in common. For example, we have the same approach as some of the Scandinavian countries on Sri Lanka. The Japanese have an entirely different set of conditions.

Mr. Robinson: So what are the conditions for our component of that $830 million?

Mr. Holdsworth: I thought I just outlined them. Those conditions are that we have dramatically limited the size of our contribution, and we have them conditional that the money will not go through the government, that it will go through non-governmental organizations.

Mr. Robinson: But the $830 million goes to the government.

Mr. Balloch: I think there may be a misunderstanding that this is an $800 million package that is somehow taken out of the hands of the individual donors and then given to the Government of Sri Lanka. It is not that at all. Maybe you would like to explain what the $800 million is.

Mr. Holdsworth: There is no package. Perhaps that's the source of the misunderstanding. There is no pot of $800 million. What there is, is a series of bilateral interventions by individual countries like Canada, plus the money that comes from the World Bank, the Asian Development Bank, the IFIs. All together, that is referred to as the package, but those components are not interlinked every one with the other. We have been pressing for more interlinkage of that kind. The consortium at the moment did not come to a completely interlinked position, by any means, on Sri Lanka.

Mr. Robinson: So the $11 million—and some refer to $12.5 million, some refer to $11 million—but whatever it is—

Mr. Holdsworth: Our pledge is $11 million Canadian.

Mr. Robinson: Is that actually the total of our bilateral government-to-government aid to Sri Lanka?

[*Traduction*]

M. Holdsworth: C'est exact.

M. Robinson: Moi, je veux vous parler de la somme de 825 millions de dollars négociée à Paris. Cette aide est-elle conditionnelle? Je ne le crois pas.

M. Holdsworth: Vous avez demandé tout à l'heure si nous avions pris une initiative; je vous prie de m'excuser si j'ai mal compris. La position que nous adoptons au sujet de notre aide bilatérale nous permet d'exercer des pressions sur les autres membres du consortium. Nous les avons avertis que tous devaient imposer les mêmes conditions que nous. Nous avons fait du progrès, mais rien n'est encore réglé.

Le président: Au sujet justement de cette aide de 800 millions de dollars du consortium de Paris, est-ce que les autres membres vont imposer des conditions?

M. Holdsworth: Les conditions ne sont pas collectives. Chaque donateur, chaque institution financière impose ses propres conditions. Il y a des conditions communes. Par exemple, nous avons à l'égard de Sri Lanka la même attitude que certains pays scandinaves. Les Japonais, eux, imposent une série de conditions tout à fait différentes.

M. Robinson: Alors, dites-nous quelles conditions le Canada a imposées pour sa part de ces 830 millions de dollars?

M. Holdsworth: Je croyais les avoir exposées. Premièrement, nous avons considérablement réduit le montant de notre contribution et deuxièmement, l'argent ne doit pas être versé au gouvernement, mais aux organisations non-gouvernementales.

M. Robinson: Mais ces 830 millions de dollars seront versés au gouvernement?

M. Balloch: Je crois qu'il y a un malentendu, ici. Vous semblez croire que cette aide de 800 millions de dollars sera versée par les donateurs au gouvernement de Sri Lanka. Pas du tout. Je ferais peut-être bien de vous expliquer en quoi consiste cette somme.

M. Holdsworth: En fait, ce n'est pas une somme globale. C'est peut-être là la cause du malentendu. On ne peut pas parler d'une cagnotte de 800 millions de dollars. Il s'agit en fait d'une série d'interventions bilatérales par plusieurs pays dont le Canada, plus les fonds provenant de la Banque mondiale, de la Banque asiatique de développement et des IFI. La somme globale dont on parle est composée de tous ces éléments qui n'ont aucune corrélation entre eux. Nous voudrions bien qu'il y en ait une, mais à l'heure actuelle, les membres du consortium n'ont toujours pas adopté une position commune sur Sri Lanka.

M. Robinson: Alors ces 11 millions de dollars—certains parlent de 12,5 millions de dollars et d'autres de 11 millions de dollars—mais quelle que soit la somme...

M. Holdsworth: Nous nous sommes engagés à verser 11 millions de dollars canadiens.

M. Robinson: Est-ce vraiment le total de notre aide bilatérale, donc de notre gouvernement à celui de Sri Lanka?

[*Text*]

Mr. Holdsworth: That is the total of our aid to Sri Lanka, but it doesn't go from government to government. It is "bilateral" and it falls under the CIDA bilateral budget, but almost none of it is chanelled through the Government of Sri Lanka. It is chanelled to institutions and organizations in Sri Lanka.

Mr. Robinson: In terms of the conditions on that, those are what you had outlined earlier?

• 1645

Mr. Holdsworth: That's right.

Mr. Balloch: On the arms embargo and future reference to this committee for an application for helicopters or helicopter engines, I think you will understand, Mr. Chairman, that this is a question of policy that I think another part of this committee is looking at, so that is something I would not comment upon. I don't think it is our practice at the moment, given standing government policy, to refer our questions of export licensing on a case-by-case basis to the committee. I'll deflect that question to a minister.

On the question of the NGOs involved and of getting NGOs more involved in the process in Geneva, quite frankly, we felt we had co-operated with them and we were a little disappointed that they felt our co-operation had not been as complete as they would have liked. It is our practice to talk to them, to try to hear them, and to share our views with them.

Mr. Robinson: Not the draft resolution.

Mr. Balloch: That is always going to be a judgment of a delegation, whether that is appropriate or the right thing to be doing. I will commit ourselves to consultation with them, both prior to the Sri Lanka question and on questions generally. I know that I carry the support of my minister and my department on this, with respect to all countries. I can give you the commitment of my branch on all Asian countries.

But I am not going to commit *a priori* to sharing every piece of paper with our NGO colleagues. I think we do extremely well, collectively, in sharing broad objectives in trying to strive for common ends.

Mr. Robinson: Nobody is talking about every piece of paper. We're talking about a draft resolution.

The Chairman: There are some more questions on the table. On those questions, we have dealt with those...

To come back to where we were earlier, we had some help in clarifying the $800 million and what I hear you saying is that despite our best representations and our own policy, the IFIs, who are major contributors to that $800 million, are unmoved by our concerns, even though we are contributors to the IFIs. The amount of money does not include our contributions through the IFIs.

Mr. Holdsworth: No.

The Chairman: So there is Canadian money in the IFIs and that money is contributed in a collective decision in which we have somebody from the Department of Finance making a decision.

[*Translation*]

M. Holdsworth: C'est le total de notre aide à Sri Lanka, mais elle n'est pas versée au gouvernement. Elle est «bilatérale» au sens qu'elle provient du budget d'aide bilatérale de l'ACDI, mais le gouvernement de Sri Lanka ne recevra presque rien. Tout l'argent sera versé à des institutions et organismes sri lankais.

M. Robinson: Et les conditions de cette aide sont celles que vous avez exposées tout à l'heure?

M. Holdsworth: C'est exact.

M. Balloch: Quant à l'embargo sur les ventes d'armes et au prochain mandat du comité concernant une demande d'achat d'hélicoptères ou de moteurs d'hélicoptères, vous comprendrez, monsieur le président, que c'est une question de politique qu'un autre sous-comité va étudier. Je préfère donc ne faire aucun commentaire. Etant donné la politique gouvernementale actuelle, nous ne renvoyons pas chaque demande de licence d'exportation au comité pour étude. Vous devriez poser la question à un ministre.

Au sujet des ONG participantes et de la possibilité de les faire participer davantage à ce qui se passe à Genève, bien franchement, nous étions convaincus d'avoir pleinement collaboré avec elles. Nous avons été un peu déçus de constater qu'elles jugeaient ne pas avoir reçu pleine et entière coopération. Généralement, nous discutons avec elles, nous écoutons ce qu'elles ont à dire et nous leur faisons part de notre opinion.

M. Robinson: Mais pas du projet de résolution?

M. Balloch: C'est toujours la délégation qui tranche, à tort ou à raison. Je m'engage à les consulter, aussi bien avant le débat sur Sri Lanka qu'en général. Je sais que mon ministre et mon ministère y sont favorables, quel que soit le pays. Je peux vous promettre la coopération de ma direction pour tous les pays asiatiques.

Je ne veux toutefois pas m'engager d'avance à montrer à nos collègues des ONG, le moindre de nos petits bouts de papier. Je trouve que nous nous débrouillons très bien pour adopter de grands objectifs communs que nous poursuivons tous ensembles.

M. Robinson: Qui vous parle du moindre petit bout de papier? Je vous parle d'un projet de résolution.

Le président: Il y a certaines questions sur le tapis. A ce sujet, nous avons traité...

Pour en revenir à ce dont il a été question tout à l'heure, on nous a précisé en quoi consistaient les 800 millions de dollars et si je vous ai bien compris, en dépit de notre politique et de toutes nos démarches, les IFI, qui contribuent la plus grande part de la somme globale, sont restés immuables, même si nous y souscrivons. La somme prévue ne comprend pas nos souscriptions aux IFI.

M. Holdsworth: Non.

Le président: Donc les IFI détiennent des fonds canadiens et cet argent est versé à la suite d'une décision collective à laquelle participe quelqu'un du ministère des Finances.

[*Texte*]

Mr. Robinson: How much is it?

The Chairman: Are we able to isolate what portion of money would be going through IFIs that would be Canadian earmarked?

Mr. Holdsworth: We can identify it by taking the percentage share we have in an institution and then multiplying that share by the amount spent in a given country. I don't have the figure for Sri Lanka with me today, but I would be happy to provide that to you.

The Chairman: It would be helpful. Not to be nitpicking, but on the question of leverage and of the time lag that's occurred with this issue, and if we are searching for political leverage—and we see some movement in the IFIs, although, as you said, it is spotty, but there is the potential of some movement—then it's sometimes useful to be able to pinpoint and say we have something in that. Can we be more direct in the influence we portray there as we look at the next stage? This brings me back to the question, which we have addressed before, of consultations with the NGOs and of where we go from here. I don't want to end this; we have a few more minutes for questions, but I would like to look ahead a bit.

Even as, here, we try to get our terminology correct so we understand where the money is coming from and where the potential leverages are, many of the non-governmental groups in Canada don't have the resources we have as members of Parliament to help us, and therefore suspicions arise.

• 1650

Since the major thrust of our contact in Sri Lanka is now through NGOs, and since we have had, as you said, Mr. Balloch, an indication of close working collaboration, I'd like to suggest to you the desirability on an issue such as this, as we're doing on the Horn of Africa, where there have been regular planned consultations with the NGOs, which have raised the confidence level between that sector and the government and reduced the suspicions rather substantially...and I would hope that on an area such as this, where there's been such a substantial report, where we've had members of Parliament involved, that you might encourage, by mutual agreement, a plan of consultations—and I hope it's before the summer break, something early in the fall—so that leading up to early new year and the human rights discussions everything doesn't just suddenly build in there, but there's been, rather, a sense of dialogue so that going in, the question of what's on one piece of paper becomes not that important. There's been a confidence level about where people are coming from and what are some of the pressures.

The other question has to do with the NGOs. When we were receiving testimony on March 4, one of the things that caught my eye was the Government of Sri Lanka's commission to scrutinize NGO activity. If our main venue for assistance is through both Canadian NGOs and their partners, and if the government there is harassing them, even though we appear to be having, government to government, a good relationship, any way you look at it there's a real danger to the conduits there and to some of the better information.

[*Traduction*]

M. Robinson: Quel est le montant?

Le président: Est-il possible de déterminer quelle fraction des sommes avancées par les IFI serait d'origine canadienne?

M. Holdsworth: Il est possible de la calculer à partir de notre quote-part dans une institution qu'il suffit de multiplier par le montant dépensé dans un pays donné. Je ne connais pas par coeur le montant qui sera versé à Sri Lanka, mais je me ferai un plaisir de vous fournir ce renseignement-là.

Le président: Ce serait utile. Je ne veux pas chercher la petite bête, mais au sujet de l'effet de levier et du retard accumulé, si nous voulons exercer des pressions politiques—et l'on constate que les IFI commencent à bouger un peu, même si c'est très fragmentaire—il est parfois utile d'être capable de rappeler quelle est notre part. Lors de la prochaine étape, pourrons-nous exercer une influence plus directe? J'en reviens à la question, dont on a déjà discuté, des consultations avec les ONG et à ce qu'il faut faire maintenant. Je ne veux pas en rester là. Il nous reste encore quelques minutes et je voudrais en profiter pour savoir un peu ce qui s'en vient.

Nous tentons ici de comprendre d'où vient l'argent et où l'on pourrait exercer un certaine pression. Bien des organismes non-gouvernementaux au Canada n'ont pas les ressources dont nous, les députés, nous disposons. C'est à cause de cela qu'on se méfie.

Comme la plupart de nos contacts au Sri Lanka sont dorénavant des ONG et, comme vous l'avez dit M. Balloch, puisque nous collaborons étroitement avec elles, je crois qu'il serait souhaitable que vous teniez régulièrement des séances de consultation bien préparées avec les ONG. C'est ce que l'on fait pour les pays de la Corne de l'Afrique, ce qui a permis de relever la confiance mutuelle du secteur des ONG et du gouvernement; il y a beaucoup moins de méfiance qu'auparavant. J'espère qu'en l'occurence, étant donné la présentation d'un rapport substantiel et la participation de plusieurs députés, vous établirez un plan de consultation, avec l'accord de toutes les parties—et j'espère bien que cela se fera avant l'intersession d'été afin qu'il y ait un dialogue d'ici au début de l'an prochain sur les droits et libertés fondamentaux au lieu de présenter quelque chose tout d'un coup ainsi, on n'attachera pas une importance exagérée à un bout de papier. Quand il règne un climat de confiance et de coopération, il n'y a pas de surprises.

Mon autre question porte sur les ONG. Dans les témoignages que nous avons entendus le 4 mars dernier, une chose a entre autres retenu mon attention: la commission formée par le gouvernement de Sri Lanka afin de superviser l'activité des ONG. Si notre aide au développement est acheminée surtout par les ONG canadiennes et leurs collaborateurs et si le gouvernement là-bas les harcèle, même si nous semblons avoir de bonnes relations entre gouvernements, il y a là un risque réel pour nos sources d'information.

[*Text*]

I'm wondering if you can give us an update on what's happening there and what actions the Canadian government can take to defend those. In the case in Central America. . .it was characterized to be developing somewhat along the line of the Central American experience, which we had seen with NGOs being attacked by government indirectly. The Canadian government in a number of cases directly intervened to assist NGOs who were standing over against. I know it's always a tricky operation. I wonder if you could comment or bring us up to date on that.

Mr. Balloch: On your first point, Mr. Chairman, I accept that. I don't think there's any difficulty with us engaging and committing ourselves to consultations with the NGO community, not just immediately prior to next year's UNHCR or only in the context of our global human rights consultations but also to do so bilaterally, with the community involved. We'll take that on board and do something about it.

On the question of the Sri Lankan commission with respect to non-governmental organizations, the title, I guess, is the Presidential Commission of Inquiry in Respect of Non-Governmental Organizations. We have been critical. We've raised our concerns with the Government of Sri Lanka, and so have some other donors, especially because there had been some harassment and certainly a considerable amount of fear among the NGO community in Sri Lanka. The harassment apparently has tapered off.

The presidential commission is intended to submit its findings very shortly. I don't know exactly when. It is something we're watching. We will be looking for the findings of that committee. But the harassment was there. We protested it and will continue to do so if there's more evidence of it.

The Chairman: What I'd like to do, looking at the watch, is to see if there are questions. There are always some things we would like a little more on. Maybe we can go around the table. If each of you have a question, we'll put them all out and then let you come back on those, if that's acceptable.

Peter, do you want to kick off?

Mr. McCreath: I'd be delighted. I love your expression "a question". I look forward to Svend's question.

The Chairman: The clerk tells me he had only eight minutes of questions.

Mr. McCreath: I'd just like to bring you back, if I may, to probe a little further with you what you said about the perception—and I take it this is the perception had by the Government of Canada—with respect to the conflict and the potential for some type of mediated cessation of hostilities and the role Canada may or may not play.

• 1655

I don't totally share the perception that Svend had. I met with the political man of the LTTE in the Batticaloa region, and he indicated to me that they were interested in sitting down and talking. But he also made it clear that there was a quid pro quo, and the quid pro quo was that the government had to come with an offer and that they in turn would do that.

[*Translation*]

Pouvez-vous nous dire ce qui se passe là-bas en ce moment et quelles mesures le gouvernement canadien a prises pour défendre ceux qui sont menacés? En Amérique centrale... on a déjà dit que la situation là-bas évoluait comme en Amérique centrale où les ONG étaient indirectement attaquées par les gouvernements. Le gouvernement canadien est intervenu directement à plusieurs reprises pour aider les ONG qui en avaient besoin. Je sais que c'est toujours délicat. Je me demande si vous pourriez nous en parler.

M. Balloch: Quant à votre première suggestion, monsieur le président, j'en prends note. Je n'ai aucune objection à vous promettre de consulter les ONG, pas seulement juste avant la réunion de l'an prochain du HCR ou en vue des consultations internationales sur les droits et libertés, mais aussi de mettre sur pied un processus bilatéral. Nous allons y réfléchir et faire quelque chose.

Pour ce qui est de la commission du Sri Lanka concernant les organisations non-gouvernementales, je pense que son titre officiel, c'est quelque chose comme Commission présidentielle d'enquête sur les organisations non-gouvernementales. Nous avons formulé des critiques. Nous avons exprimé nos inquiétudes au gouvernement de Sri Lanka, tout comme d'autres donateurs d'ailleurs, surtout en raison du harcèlement dont ont été victimes les ONG au Sri Lanka et aussi de la peur que cela a engendré chez elles. Il semble que le harcèlement se soit atténué.

La commission présidentielle devrait présenter son rapport incessamment, mais j'ignore quand au juste. Nous surveillons la situation. Nous examinerons les conclusions du comité. C'est bien vrai qu'il y a eu du harcèlement. Nous avons alors protesté et nous protesterons encore si nous constatons qu'il a repris.

Le président: Étant donné l'heure, je vais demander aux autres députés s'ils ont encore des questions à poser. Nous avons toujours des précisions à demander. Peut-être pourrions-nous faire un tour de table. Si chacun de vous a une question, nous allons les poser toutes puis vous répondrez. Est-ce que cela vous convient?

Peter, voulez-vous commencer?

M. McCreath: J'en serai ravi. J'aime bien votre expression «une question». J'ai hâte d'entendre celle de Svend.

Le président: Le greffier me dit qu'il n'a eu qu'un tour de huit minutes.

M. McCreath: Si vous le permettez, je voudrais en revenir à ce que vous avez dit au sujet de la perception qu'aurait le gouvernement du Canada de ce conflit et de la possibilité d'une médiation en vue d'un cessez-le-feu, ainsi que du rôle que le Canada pourrait jouer.

Je n'ai pas exactement la même impression que Svend. J'ai rencontré le responsable de la politique des Tigres dans la région de Batticaloa et il m'a dit que les Tigres étaient intéressés à négocier. Il a toutefois affirmé carrément que ce devait être donnant donnant, que le gouvernement devait présenter une offre et que lui présenterait ensuite une contre-offre.

[*Texte*]

The other comment I would make is that I got the distinct impression, and I think my colleagues did as well, that the one thing that was clear and universal was that everybody was fed up with the conflict. The average guy in the street was less interested in the politics than he was in having the shootings and the disappearances stop, and the overwhelming majority of the population would welcome some kind of intervention that would stop people from being killed or arrested or disappearing at night. We sensed this overwhelmingly.

Do I understand you to be saying that it is the assessment of the government's people on the spot, and I assume this is the staff of the high commission...? As an aside, I must say that I was tremendously impressed with the high commissioner's style and the aggressive leadership she took within the country. I was quite proud to be a Canadian, to see the type of leadership she was providing there and the support that she was giving different things.

Is it your assessment that the main reason for Canada not being more overt at the level of the minister, for example, whether it be through the Commonwealth or some other agency or a direct public offer to the people of Sri Lanka to intervene, is that they would simply turn it down or brush it aside? Was the Indian intervention experience so bad that they are unwilling to entertain anybody who will come in and put a stop to this? Do they think they can still win by keeping up the shooting?

The Chairman: I think there are two or three questions in there but we will—

Mr. McCreath: In the best Robinson spirit.

Mrs. Gaffney: Mr. Chairman, you raised some of the questions I had asked Svend, because I wished to go further with the Canadian delegation. I don't know whether any of you three were part of that delegation, but a resolution was passed by this committee, and subsequently by the foreign affairs committee, that sent, we thought, a strong message. It really bothered me that this message was ignored. I don't know whether or not the delegation in Geneva got back to the minister in Ottawa and said this is what the situation is in Geneva, we don't want to circulate this resolution to the working group on Sri Lanka.

The other thing is that a delegation of Canadians went to Sri Lanka. These were not ordinary Canadians. Forget about the three politicians who went; the other people were very distinguished Canadians who are recognized in this country for the type of humanitarian causes they are involved in.

They have come up with a report with very strong recommendations, and it really disappoints me to see that no one can come and say... Mr. Chairman, I think a resolution has to come out of this committee that CIDA and External Affairs, through consultation with the NGO committee, have to respond directly to these recommendations. There is something here that we as Canadians, and you people from CIDA and External Affairs, can really get our teeth into and pick up the ball and run with. We might be small donors but we have been major players in the international field, and I think we have a major role to play here. I can't stress that strongly enough.

[*Traduction*]

J'ai eu en outre la très nette impression, tout comme mes collègues je pense, que de toute évidence, tout le monde en a assez du conflit. Le citoyen moyen s'intéressait bien moins aux détails politiques qu'à l'arrêt des tirs et des disparitions. La très grande majorité de la population souhaite vivement une intervention qui empêcherait les meurtres, les arrestations et les disparitions la nuit. C'était très manifeste.

Si j'ai bien compris, vous voulez dire que d'après les représentants du gouvernement qui sont là-bas, et je présume qu'il s'agit du personnel du haut-commissariat... soit dit en passant, le style de notre distinguée haut-commissaire, sa détermination, m'ont vivement impressionné. Je suis très fier d'être Canadien quand je pense aux initiatives qu'elle a prises et à l'appui qu'elle apporte à toutes sortes de choses.

Si le ministre n'a pas proposé plus directement au Commonwealth, à un autre organisme ou à la population sri lankaise l'intervention du Canada, croyez-vous que ce soit par crainte d'une rebuffade? L'intervention de l'Inde a-t-elle été si catastrophique que le Sri Lanka refuse que quiconque vienne encore se mêler du conflit? Le gouvernement de Sri Lanka croit-il pouvoir gagner en poursuivant le combat?

Le président: Votre question est double, voire triple, mais nous...

M. McCreath: Je pose une question à la Robinson.

Mme Gaffney: Monsieur le président, vous avez soulevé certaines des questions que j'avais posées à Svend parce que j'aurais voulu que la délégation canadienne aille plus loin. J'ignore si l'un d'entre vous a fait partie de cette délégation, mais notre comité a adopté une résolution qui a été ensuite entérinée par le Comité des Affaires extérieures. Nous avons cru que le message était clair. Je n'ai pas apprécié que l'on n'en tienne aucun compte. J'ignore si la délégation à Genève a raconté au ministre, à Ottawa, ce qu'il en était là-bas et qu'elle n'avait pas l'intention de transmettre notre résolution au groupe de travail sur le Sri Lanka.

De plus, une délégation de Canadiens s'est rendue à Sri Lanka. Ce n'étaient pas des citoyens ordinaires. Outre les trois politiciens, il y avait de très éminents Canadiens dont on reconnait ici l'intérêt pour les causes humanitaires.

Cette délégation a présenté un rapport contenant des recommandations très appuyées et je suis vraiment déçu de constater que personne ne peut... Monsieur le président, notre comité doit adopter une résolution indiquant que l'ACDI et les Affaires extérieures, après consultation avec le Comité des ONG, doivent donner suite à ces recommandations. Il y a là de quoi agir, autant nous en tant que Canadiens, que vous en tant que fonctionnaire de l'ACDI et des Affaires extérieures. Nous ne sommes peut-être pas très riches, mais nous avons du poids sur la scène internationale et je crois que nous avons un rôle de premier plan à jouer. Je ne le dirai jamais assez.

[*Text*]

The chairman commented on this human rights task force. We have met with them. It was the biggest joke I have ever seen. They treated us like a bunch of silly kids. We knew they were lying through their teeth in every second statement they made. We know that they harass the NGO community. . .this other task force examining the roles of the NGO. Anyone who dares to criticize the government is harassed.

When I look at your report and you say you are going to give $500,000 to the Human Rights Fund for Sri Lanka to assist institutions and individuals, it scares the living daylights out of me. Who are these institutions? Is the presidential task force on human rights or the presidential task force examining the NGOs? I certainly hope not.

• 1700

I'm making the statement here, Mr. Chairman, that I think we as a committee have to pass a resolution here today—I'm prepared to move it—that they have to review these recommendations that are here.

You mentioned the South African thing along the same lines as that, to bring it back to us and let's see what we as Canadians can do to support other great Canadians who have come up with this report.

The Chairman: I think there may be some things you want to comment on there, on the matter of a resolution. If you want to do some writing and some consulting, I think we'll come back at another time. I'm not ruling it out, but what I'm saying is at the moment we have no notice that we're going to deal with them. Or we could agree that we were going to deal with them; we would have the seven of us consult and try to see where we are.

Mr. Robinson, go ahead.

Mr. Robinson: Frankly, I would hope, Mr. Chairman, that a resolution wouldn't be necessary; that the spirit of what Mrs. Gaffney is suggesting is there be a detailed response to each of the recommendations of the report. I would hope that Mr. Balloch, in consultation with his colleagues, could agree to do that. Given, as I say, the work that was done by this delegation, I don't think that's an unreasonable request, and perhaps he could clarify his position on that and a resolution wouldn't be necessary.

I just wanted to ask a question, Mr. Chairman. First of all, just to follow up, I take it we are getting a response in terms of how much money there is in that collective pool, the IFI pool, and whether it's possible for us to attach conditions to our chunk of that money next year. That was what I was getting at earlier. I'm sorry if there was misunderstanding, but that's what I was hoping that perhaps we could get some clarifaction on, Mr. Chairman, as well as clarification on what exactly the $90 million was that has been suspended or terminated. I take it we can get the details of that.

My question, though, Mr. Chairman, was with respect to humanitarian aid. One of the most desperate needs for humanitarian aid, at this point—and it's reflected in one of our recommendations—was for those in the north and east and in particular in the Jaffna peninsula. There is a desperate shortage of food and medicines, and I understand it's getting worse.

[*Translation*]

Le président a mentionné le groupe de travail sur les droits et libertés. Nous l'avons rencontré. Quelle comédie! Ces gens-là nous ont traités comme si nous étions des écoliers en vacances. Ces gens mentent comme ils respirent et nous le savons. Nous savons aussi que les ONG sont harcelés par cet autre groupe de travail qui examine leur rôle. Quiconque ose critiquer le gouvernement est harcelé.

Quand je lis dans votre rapport que vous allez donner 500,000$ au fonds pour les droits et libertés fondamentaux du Sri Lanka afin de venir en aide à des institutions et à des particuliers, j'en ai la chair de poule. Quelles sont ces institutions? S'agit-il du groupe de travail présidentiel sur les droits et libertés ou du groupe de travail présidentiel chargé d'étudier les ONG? J'espère bien que non.

Je vous dis carrément, monsieur le président, que notre comité doit adopter aujourd'hui même une résolution—je veux bien la proposer—pour les obliger à examiner ces recommandations.

Vous avez comparé la situation à celle de l'Afrique du Sud, mais voyons un peu ce que les Canadiens peuvent faire pour appuyer ces autres grands Canadiens qui ont rédigé ce rapport.

Le président: Vous voudrez peut-être commenter l'idée d'une résolution. Si vous voulez écrire quelque chose et consulter certaines personnes, nous pourrons y revenir une autre fois. Ce n'est pas que je trouve votre idée irrecevable, mais nous n'avons reçu aucun préavis. Nous pourrions décider d'étudier la question et nous sept nous nous renseignerons pour savoir où en sont les choses.

Monsieur Robinson, allez-y.

M. Robinson: Franchement, monsieur le président, j'espère qu'il ne sera pas nécessaire d'adopter une résolution. Après tout, ce que souhaite M^{me} Gaffney, c'est que l'on réponde de façon détaillée à chacune des recommandations du rapport. J'ose espérer que M. Balloch, après avoir consulté ses collègues, voudra bien accepter de le faire. Étant donné tout le travail qu'a fait la délégation, ce n'est pas une demande déraisonnable. Peut-être pourrait-il préciser sa position sans qu'une résolution soit nécessaire.

Je voulais poser une seule question, monsieur le président. Tout d'abord, pour mémoire seulement, on va nous faire savoir combien d'argent il y a dans la cagnotte des IFI et s'il nous serait possible d'assortir notre part l'an prochain de certaines conditions. C'est là où je voulais en venir tout à l'heure. Je suis désolé qu'il y ait eu un malentendu, mais ce sont ces renseignements-là que j'espérais obtenir, ainsi que des précisions sur le montant de 90 millions de dollars qui ne sera plus versé. Je crois bien qu'on nous enverra des détails à ce sujet.

Voici donc ma question, monsieur le président, au sujet de l'aide humanitaire. Comme le reflète l'une de nos recommandations, ceux qui ont le plus désespérément besoin de notre aide humanitaire, ce sont les habitants du Nord et du Sud, surtout ceux de la péninsule de Jaffna. On y manque terriblement de nourriture et de médicaments et il semble que c'est encore pire maintenant.

[*Texte*]

Mr. Chairman, I just wanted to get some clarification from the witnesses as to whether Canada is in a position to provide, in concrete terms, humanitarian aid to the people of the north and east and in particular to the Jaffna peninsula at this time. It's so desperately needed. Also, Mr. Chairman, hopefully to re-examine the structural adjustment policies to which Canada is a party in the World Bank and the IMF that have increased the gap between rich and poor, not just in the Jaffna peninsula, but elsewhere...

The Chairman: Now, Peter. I think we've got it all out there. The one question that has been coming up again and again is the question of leverage or influence.

A moment ago, the suggestion was that maybe India, because of the experience there and the Tamil... I was about to ask you whether there was any Tamil-speaking community or if there was leverage there, but assuming that's not so—you might just like to comment on it—what countries do have any leverage on the situation as you see it?

Maybe we should let you each have a last kick at the can and then we'll wind up.

Mr. Balloch: Maybe I could answer some of them or try to answer some of them.

First, the question of mediation, cessation of hostilities and people being caught up with conflict is something we will constantly look at. I am determined to go back and look at this again to determine whether there aren't things we can do that would be more helpful in pursuing a couple of your recommendations.

The situation is constantly changing. The statements made today by the Indian authorities that they have now charged Prabhakaran and Pottu Amman, the two LTTE leaders with the assassination of Rajiv Ghandi... We knew there were suspicions of this. The Indians have been gathering evidence and trying to put this together for some time. All we know is what we've heard publicly in India, but that is going to have some effect on the situation.

There are other changes that are constantly at play there and we're going to have to make a judgment of whether the time is right to get more involved, to encourage more involvement by the Commonwealth or other groups.

The issue, again, of the NGOs that was raised...I think we're happy to commit to working together.

• 1705

We are looking very seriously at the recommendations of the committee, and I was prepared today to respond to any single one of the recommendations in your report. I would be willing to put an answer in writing to the committee on each of the 43 recommendations, many of which we completely support. Others we have doubts about, but I'm very happy to make clear why we have doubts about those.

The Chairman: It would be very welcome and a very good sign of building dialogue.

Mr. Balloch: What countries do have leverage? I think, collectively, the international community has some leverage. I think our position is that it isn't only leverage on one side here. There is a conflict going on with two sides to it.

[*Traduction*]

Je voudrais que les témoins nous précisent si le Canada est en mesure d'apporter une aide humanitaire concrète à la population du Nord et de l'Est, et surtout à celle de la péninsule de Jaffna. Ces gens-là en ont terriblement besoin. J'espère aussi qu'on réexaminera les politiques de rajustement structurel auxquelles le Canada est partie par l'entremise de la Banque mondiale et du FMI, étant donné qu'elles ont accru l'écart entre les riches et les pauvres, pas seulement dans la péninsule de Jaffna, mais ailleurs...

Le président: Un instant, Peter. Je crois que tout y est. La seule question qui revient encore et toujours, c'est celle de l'influence.

Tout à l'heure, on a supposé que l'Inde, à cause de ce qui s'était passé là-bas et des Tamouls... J'allais vous demander s'il y a là-bas une communauté qui parle tamoul ou si l'on peut exercer une certaine influence. Dans le cas contraire—dites-moi ce que vous en pensez—quels pays pourraient influer sur la situation?

Je vais vous laisser faire chacun une dernière intervention et puis je lèverai la séance.

M. Balloch: Je vais tenter de répondre à certaines des questions.

Premièrement, au sujet de la médiation, d'un cessez-le-feu et des gens qui sont involontairement mêlés au conflit, nous suivons tout cela de très près. J'ai bien l'intention de réexaminer régulièrement la situation afin de déterminer s'il n'y aurait pas moyen pour nous de donner suite à quelques-unes de vos recommandations.

La situation évolue constamment. Les déclarations qu'ont faites aujourd'hui les autorités indiennes en annonçant les accusations portées contre Prabhakaran et Pottu Amman, les deux chefs des Tigres soupçonnés d'avoir assassiné Rajiv Ghandi... Nous savions que des soupçons pesaient contre eux. Depuis quelque temps déjà les Indiens accumulaient les preuves. Nous ne savons rien de plus que ce qui a été annoncé en Inde, mais cela aura certainement des répercussions sur le conflit.

Il y a aussi d'autres variables et nous devrons tenir compte de tout cela avant de décider s'il est opportun de nous en mêler ou d'encourager le Commonwealth ou un autre organisme à s'en mêler davantage.

Au sujet des ONG, nous nous engageons bien volontiers à coopérer avec elles.

Nous étudions bien attentivement les recommandations du comité et j'étais prêt aujourd'hui à répondre à n'importe laquelle des recommandations du rapport. Je suis disposé à vous fournir des réponses écrites à chacune des 43 recommandations; nous sommes entièrement favorables à beaucoup d'entre elles. Nous avons quelques réserves au sujet de certaines et je serais très content de vous expliquer exactement pourquoi.

Le président: Nous en serions ravis. C'est de bon augure pour le dialogue.

M. Balloch: Quels pays exercent le plus d'influence? Je pense que c'est l'ensemble de la communauté internationale qui peut vraiment exercer une influence. Mais on ne peut pas exercer des pressions sur une seule des deux parties au conflit.

[*Text*]

The issue isn't simply bringing international opprobrium and enormous pressure down on Sri Lanka, which does need pressure to try to do all the things you, as a committee, as a mission, have recommended in terms of cleaning up the human rights problems. No question that we should be pressuring the Sri Lankan government into doing things it is not doing or not doing things it is doing.

As well, the question of leverage has to be raised with respect to the LTTE and I'm not sure the same display, the same spread of leverage, exists for the two sides. I don't think any one country today has all the leverage that could be applied to the situation to bring about the kind of changes we need to see brought about.

I think we have to work with others to try to bring about a collective leverage. We're not without our role in that. It's something we're aware of, but it's not because one country, India or any other, is failing to carry out its international responsibilities that this conflict continues.

Did you want to make specific remarks about the humanitarian aid and the Jaffna situation?

Mr. Holdsworth: Very briefly, Mr. Chairman, I concur with Mr. Balloch's comments about providing a written reply, and perhaps this will underscore the very high degree of agreement that I think is there between the government and the recommendations of this very distinguished task force that has gone to Sri Lanka.

For example, the $500,000 fund was to put an instrument at the immediate disposal of Nancy Stiles, so that she can fund those organizations—certainly not the presidential commission on NGOs; quite the opposite—institutions that are in a position to help the victims of the conflict, to change the attitudes, to support the moderates. That's going outside the presidential commission. That's the spirit of those kinds of recommendations.

On humanitarian assistance, my information is that we are farther out in front in being able to provide assistance in the northeast compared to almost all the other bilateral donors. We're working in the conflict zone through the Sarvodaya movement, for example.

The needs are terrible, you're absolutely correct, but there are logistical and security reasons why we can't go beyond a certain point. It's more a question of their ability to work in the conflict zone than it is the availability of funds. We're certainly open to looking at ways in which we can increase our contribution in the northeast, but physically there are limits to what we can provide.

We've asked UNICEF, for example, what more could we do through you? They say, we're stuck at a certain point. We can't get to the victims. But we're certainly willing to look at that, and I think we're out in front on that and have been for three or four years.

The Chairman: Good, I want to thank you very much for your forthcoming testimony. I think the testimony and our discussion today will help keep the matter alive and also show evidence of ongoing concern.

[*Translation*]

Il ne suffit pas que la communauté internationale jette l'opprobre sur le Sri Lanka et d'y exercer des pressions excessives. C'est vrai qu'il faut tout de même exercer une certaine pression si nous voulons tenter de faire tout ce que votre comité, votre mission, a recommandé en vue de régler le problème des violations des droits et libertés. Il est évident que nous devrions fermement encourager le gouvernement sri lankais à faire ce qu'il ne fait pas et à ne pas faire ce qu'il fait.

Il faut aussi parler d'influence sur les Tigres et je ne suis pas certain que les mêmes pressions s'exercent sur les deux parties. À mon avis, pas un pays au monde n'a suffisamment d'influence pour régler les problèmes observés.

Nous devons unir nos efforts à ceux d'autres pays afin d'exercer une pression collective. C'est là que nous avons un rôle à jouer. Ce n'est pas parce qu'un pays, l'Inde ou un autre, n'assume pas ses obligations internationales que le conflit se perpétue.

Voulez-vous répondre à la question sur l'aide humanitaire à la péninsule de Jaffna?

M. Holdsworth: Très rapidement, Monsieur le président, comme le suggère M. Balloch, nous vous fournirons une réponse par écrit. Vous constaterez alors à quel point le gouvernement entérine les recommandations de l'éminente mission qui s'est rendue au Sri Lanka.

Par exemple, le but du fonds de 500,000$ était de mettre immédiatement à la disposition de Nancy Stiles un moyen de financer ces organisations—certainement pas la commission présidentielle sur les ONG, bien au contraire—et institutions qui sont en mesure d'aider les victimes du conflit, de changer les mentalités, d'appuyer les modérés. C'est tout à fait à part de la commission présidentielle. Voilà l'esprit de ces recommandations.

Pour ce qui est de l'aide humanitaire, il semble que nous soyons bien mieux placés que la plupart des autres donateurs bilatéraux pour apporter une aide dans le nord-est. Par exemple, nous sommes présents dans la zone des combats par l'entremise du mouvement Sarvodaya.

Les besoins sont considérables comme vous l'avez si bien dit, mais pour des raisons de logistique et de sécurité, nous ne pouvons pas aller au-delà d'une certaine zone. Ce n'est pas tant à cause d'une insuffisance de fonds qu'à cause de la difficulté de travailler dans les zones de combat. Nous cherchons le moyen d'augmenter notre contribution dans le nord-est, mais il y a des limites physiques et matérielles à ce que nous pouvons faire.

Nous avons demandé à l'UNICEF s'il ne pouvait pas acheminer une partie de notre aide, mais il a le même problème que nous. Nous n'arrivons pas à rejoindre les victimes, même si nous sommes au front depuis trois ou quatre ans déjà. Mais nous sommes décidés à trouver d'autres moyens.

Le président: Je veux vous remercier de votre franchise. Votre témoignage et nos discussions vont attiser nos méninges pour la question tout en montrant qu'elle continue à nous préoccuper.

[*Texte*]

So I thank each of you very much for coming and for your comments. I think it'll be important for us to to communicate the expectation to those who are following issues that there will be some ongoing systematic dialogue.

• 1710

Just for members of the committee, I think dates have been confirmed on June 16 and 17 for the debt seminar. Members of the committee will be invited to be a part of the conference following the debt study that has been on our agenda. The minister and officials are working on it.

We conclude with that. This meeting is adjourned.

[*Traduction*]

Je vous remercie tous d'être venus et d'être intervenus. Il importe que ceux qui suivent la question de près sachent qu'il y aura un dialogue systématique permanent.

Pour la gouverne des membres du comité, je confirme les séances du 16 et du 17 juin sur la dette. Les membres du comité sont invités à participer à la conférence, après l'étude de la dette qui figure à notre ordre du jour. Les ministres et ses collaborateurs y travaillent.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Department of External Affairs:

Howard Balloch, Assistant Deputy Minister, Asia and Pacific Branch.

From the Canadian International Development Agency:

David Holdsworth, Vice-President, Asia Branch.

From the Department of Employment and Immigration:

André Juneau, Executive Director, Immigration Policy.

TÉMOINS

Du ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur:

Howard Balloch, sous-ministre adjoint, Asie et Pacifique.

De l'Agence canadienne de développement international:

David Holdsworth, vice-président, Direction générale de l'Asie.

Du ministère de l'Emploi et de l'Immigration:

André Juneau, directeur administratif, Politiques d'immigration.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

XC11
E99

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 24

Monday, June 1, 1992
Wednesday, June 3, 1992
Monday, June 8, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 24

Le lundi 1 juin 1992
Le mercredi 3 juin 1992
Le lundi 8 juin 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of a draft report on South and southern Africa

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in Burma/Myanmar

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de l'ébauche de rapport concernant l'Af ique du Sud et l'Afrique australe

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la situation en Birmanie/Myanmar

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
DEC 1 1992
University of Toronto

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

24531—1

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub–Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

La greffière du Sous–comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, JUNE 1, 1992
(34)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met *in camera* at 5:09 o'clock p.m. this day, in Room 536, Wellington Bldg., the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Girve Fretz, Beryl Gaffney, Walter McLean.

Acting Member present: Stan Hovdebo for Svend Robinson.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of a draft report on South and southern Africa.

At 6:17 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

WEDNESDAY, JUNE 3, 1992
(35)

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met *in camera* at 5:05 o'clock p.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Beryl Gaffney, André Harvey, Walter McLean.

Acting Member present: Stan Hovdebo for Svend Robinson.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

The Sub-Committee resumed consideration of a draft report on South and southern Africa.

At 6:06 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

MONDAY, JUNE 8, 1992
(36)

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 4:35 o'clock p.m. this day, in Room 371, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Beryl Gaffney, Walter McLean.

Acting Members present: Harry Brightwell for André Harvey; Ross Harvey for Svend Robinson; David Kilgour for Christine Stewart; Alan Redway for Peter McCreath.

PROCÈS-VERBAUX

LE LUNDI 1er JUIN 1992
(34)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à huis clos à 17 h 09, dans la salle 536 de l'immeuble Wellington, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Girve Fretz, Beryl Gaffney, Walter McLean.

Autre député présent: Stan Hovdebo remplace Svend Robinson.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport concernant l'Afrique du Sud et l'Afrique australe.

À 18 h17, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MERCREDI 3 JUIN 1992
(35)

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à huis clos à 17 h 05, dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Beryl Gaffney, André Harvey, Walter McLean.

Autre député présent: Stan Hovdebo remplace Svend Robinson.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport concernant l'Afrique du Sud et l'Afrique australe.

À 18 h 06, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE LUNDI 8 JUIN 1992
(36)

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 16 h 35, dans la salle 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Beryl Gaffney, Walter McLean.

Membres suppléants présents: Harry Brightwell remplace André Harvey; Ross Harvey remplace Svend Robinson; David Kilgour remplace Christine Stewart; Alan Redway remplace Peter McCreath.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

Witnesses: From the International Centre for Human Rights and Democratic Development: Hon. Ed Broadbent, President. *From the Canadian Friends of Burma:* Soe Thinn. *From the Associates to Develop Democratic Burma:* Harn Yawnghwe. *Individual:* Sein Win, Prime Minister of the National Coalition Government of the Union of Burma.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee commenced consideration of conditions in Burma/Myanmar.

The witnesses made statements and answered questions.

At 6:15 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

EVENING SITTING
(37)

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 7:33 o'clock p.m. this day, in Room 371, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Committee present: Beryl Gaffney, Walter McLean.

Acting Members present: Ross Harvey for Svend Robinson; Larry Schneider for Peter McCreath.

Other Member present: Stan Hovdebo.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Researcher.

Witness: From the Department of External Affairs and International Trade: Howard Balloch, Assistant Deputy Minister, Asia and Pacific Branch.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of the conditions in Burma/Myanmar.

The witness made a statement and answered questions.

At 8:50 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: Du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique: L'honorable Ed Broadbent, président. *Des Amis canadiens de la Birmanie:* Soe Thinn. *Des Associés pour le développement démocratique en Birmanie:* Harn Yawnghwe. *À titre individuel:* Sein Win, premier ministre du Gouvernement de la coalition nationale de l'Union de Birmanie.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2), le Sous-comité examine la situation en Birmanie/Myanmar.

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 18 h 15, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DU SOIR
(37)

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 19 h 33, dans la salle 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Beryl Gaffney et Walter McLean.

Membres suppléants présents: Ross Harvey remplace Svend Robinson; Larry Schneider remplace Peter McCreath.

Autre député présent: Stan Hovdebo.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoin: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce extérieur: Howard Balloch, sous-ministre adjoint, Asie et Pacifique.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2), le Sous-comité examine la situation en Birmanie/Myanmar.

Le témoin fait un exposé et répond aux questions.

À 20 h 50, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Texte*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Monday, June 8, 1992

• 1637

The Chairman: I'd like to call the committee to order. Before inviting our first guests this afternoon, as we turn our focus of the committee on development and human rights to the conditions in Burma, Myanmar, I'd like to give some regrets. Mr. Girve Fretz is sick and is unable to attend amd Peter McCreath is in Rio. Both of these members have attended the committee regularly and were anxious to be here. Mr. André Harvey sends his greetings. We're very pleased that members of the Progressive Conservative Party, Dr. Harry Brightwell and the Hon. Alan Redway, along with Larry Schneider from Saskatchewan, have joined us for our hearings this afternoon. Mr. Kilgour from the Liberal Party is also here. Are other members of the Liberal Party coming, David?

Mr. Kilgour (Edmonton Southeast): They may be late.

The Chairman: Stan Hovdebo of the NDP is a regular member and Ross Harvey is replacing Svend Robinson for the day.

Our format for this day of hearing, as agreed by the subcommittee, was that we should first of all hear those who have been following the human rights and political development situation there, those who have an interest from the Canadian viewpoint. Then we should hear from the Prime Minister of the National Coalition Government.

The centre in Montreal has kindly collaborated with Parliamentarians for Global Action to offer a glass of wine and a sandwich and an opportunity to meet our guests at 6.15 p.m. At 7.30 p.m. we're going to take an hour with Howard Balloch, the Assistant Deputy Minister, to review questions about Canadian policy. Following that testimony, if there are motions or actions the committee wants to take, we will agree to have some consultations between the parties to see if there's a consensus. Our practice has been, unless there is consensus at that time, to hold over until the next day, so we can have some consultations, particularly since a number of the regular members are not here today.

• 1640

So with that word of background about the format of the day, I want first of all to invite Ed Broadbent, the President of the International Centre for Human Rights and Democratic Development, no stranger to this place and its committees, to make an introductory comment. Then we will introduce others at the table and invite them in turn. I know he is accompanied by Mr. Peter Globensky.

[*Traduction*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le lundi 8 juin 1992

Le président: La séance est ouverte. Avant de donner la parole à nos invités de cet après-midi, pour aborder la question des conditions de vie en Birmanie, ou Myanmar, j'aimerais vous faire part des regrets des personnes absentes. M. Girve Fretz est malade et ne peut pas se joindre à nous, et Peter McCreath est à Rio. Ces deux députés assistent régulièrement aux séances du comité et auraient voulu être là. M. André Harvey nous adresse ses salutations. Nous sommes très heureux de voir parmi nous des députés du Parti progressiste conservateur, M. Harry Brightwell et l'honorable Alan Redway, ainsi que Larry Schneider de la Saskatchewan. M. Kilgour, du Parti libéral est aussi présent. Y aura-t-il d'autres députés du Parti libéral, David?

M. Kilgour (Edmonton-Sud-Est): Ils seront peut-être en retard.

Le président: Stan Hovdebo du NPD, assiste régulièrement à nos réunions et Ross Harvey remplace aujourd'hui Svend Robinson.

Comme convenu par le sous-comité, nous allons tout d'abord entendre les gens qui ont suivi l'évolution de la situation des droits de la personne et de la politique en Myanmar, du point de vue canadien. Nous allons ensuite entendre le premier ministre du gouvernement de coalition nationale.

Le centre de Montréal s'est aimablement associé au groupe de parlementaires Global Action pour nous offrir un verre de vin et un sandwich en même temps que nous discuterons avec nos invités à 18h15. À 19h30, nous consacrerons une heure à discuter des questions de politique canadienne avec Howard Balloch, sous-ministre adjoint. Après ce témoignage, si nous avons des motions ou si nous voulons prendre des initiatives, nous verrons si nous avons un consensus. Sauf consensus contraire, nous attendons généralement le lendemain pour pouvoir tenir des consultations, surtout étant donné qu'un certain nombre de membres habituels ne sont pas ici aujourd'hui.

Après ces quelques mots sur la façon de procéder aujourd'hui, je vais maintenant inviter M. Ed Broadbent, président du Centre international des droits de la personne et du développement économique, bien connu ici et au comité, à faire une déclaration préliminaire. Nous allons ensuite faire les présentations des autres personnes qui sont à la table et les inviter à prendre la parole. Je sais qu'il est accompagné de M. Peter Globensky.

[*Text*]

Mr. Ed Broadbent (President, International Centre for Human Rights and Democratic Development): Thank you, Walter.

Monsieur le président, honorables membres du Sous-comité sur les droits de la personne et le développement, permettez-moi tout d'abord de vous remercier d'avoir accepté de m'entendre aujourd'hui afin que je puisse solliciter votre appui pour le rétablissement de la démocratie dans une Birmanie en état de siège.

Comme vous le savez, le Centre international des droits de la personne et du développement démocratique a été créé par le Parlement il y a quatre ans. Le Centre a pour mandat de promouvoir l'application de la Charte internationale des droits de l'homme adoptée par les Nations Unies.

Le Centre doit également encourager le développement de la démocratie et la consolidation des institutions démocratiques dans les pays en voie de développement.

La situation en Birmanie est au premier rang des priorités du Centre depuis plus d'un an. Nous sommes le premier organisme à mandat international à avoir reconnu et appuyé le gouvernement de coalition national de l'Union de Birmanie. Notre objectif était d'aider ces représentants élus de la population birmane à internationaliser leur cause. Il s'agissait aussi d'attirer l'attention de la communauté des nations sur les violations systématiques des droits du peuple birman et sur le refus catégorique du régime militaire répressif de céder le pouvoir aux représentants démocratiquement élus par la population.

Members of the committee, in May 1990, with what can only be described as the grudging concurrence of the military regime, the people of Burma held their first democratic election in 30 years. By international standards, they were reasonably free and fair. The 1991 Nobel Peace Prize laureate, Aung Sang Suu Kyi, leading the National League for Democracy, won a landslide victory. The National League for Democracy won 72% of the popular vote and 392 of the 485 seats, in spite of the fact that Aung Sang Suu Kyi had been under house arrest for nearly a year prior to the election.

Despite its promises, the State Law and Order Restoration Council, or SLORC—if ever the onomatopoeic qualities of a word signified the nature of a regime, SLORC does it—has refused to this day to transfer power to elected representatives. Power remains, as all members of the committee know, and increasing numbers of the world's population know, with the military rulers. The promise of democracy made by them is in tatters.

Aung Sang Suu Kyi will soon enter her third year under house arrest. Members of the committee will perhaps be interested to know I spoke to her husband two weeks ago yesterday, after he had seen her directly. He was finally permitted by that regime to visit his wife. On that occasion, he said physically she was in reasonable condition; a little weakened from what she had been, but basically there was no problem. What is encouraging to report is that her determination, her will, is stronger than ever, he said.

[*Translation*]

M. Ed Broadbent (président, Centre international des droits de la personne et du développement démocratique): Merci, Walter.

Mr. Chairman, honourable members of the Sub-Committee on Development and Human Rights, allow me to begin by thanking you for this opportunity to appear before you today to request your support for the restoration of democracy to the beleaguered people of Burma.

As you know, the International Centre for Human Rights and Democratic Development was established by the Parliament of Canada four years ago. The mandate of the International Centre is to promote a practical application of the International Bill of Human Rights as established by the United Nations.

Intrinsic to this mandate is the encouragement of democratic development and the strengthening of democratic institutions in developing countries.

The situation in Burma has been at the forefront of the Centre's concern for over a year. We were the first organization with an international mandate to provide recognition and support to the National Coalition Government of the Union of Burma (NCGUB). Our purpose in so doing is to assist these elected representatives in internationalizing their cause. It is to bring to the attention of the world community of nations the systematic violation of the rights of the Burmese people and the outright refusal of the repressive military regime to transfer authority to democratically elected representatives.

En mai 1990, face à un régime militaire extrêmement réticent, la population birmane a pu participer aux premières élections démocratiques à se tenir dans ce pays depuis 30 ans. Selon les normes internationales, il s'agissait d'élections relativement libres et honnêtes. M^me^ Aung Sang Suu Kyi, lauréate du Prix Nobel de la paix en 1991 et dirigeante de la Ligue nationale pour la démocratie, a alors remporté une victoire écrasante. La Ligue nationale pour la démocratie a récolté 72 p. 100 des voix et remporté 392 des 485 sièges de députés, malgré le fait que M^me^ Aung Sang Suu Kyi a été assignée à résidence pendant près d'une année auparavant.

Malgré ses promesses, le Conseil pour le rétablissement de la loi et de l'ordre, le SLORC—si jamais un sigle a jamais eu une sonorité évocatrice de la nature du régime, c'est bien celui-là—a refusé jusqu'à maintenant de céder le pouvoir aux représentants élus de la population. Le pouvoir demeure donc entre les mains des généraux de l'armée. La démocratie promise a été mise en pièces.

Aung Sang Suu Kyi entamera bientôt sa troisième année d'assignation à résidence. Les membres du comité voudront peut-être savoir qu'il y a eu deux semaines hier que j'ai parlé à son mari, qu'il avait enfin vue. Le régime lui a enfin permis de rendre visite à son épouse. Physiquement, m'a-t-il dit, elle était dans un état assez bon; un peu affaiblie mais essentielleement en santé. Ce qui est réconfortant, c'est d'apprendre que sa détermination et sa volonté sont plus fortes que jamais, selon lui.

[*Texte*]

• 1645

The people of Burma—and I speak bluntly—continue to be raped, pillaged, executed, and exiled by a military regime that cares not a whit for justice and human rights. As well, thousands of refugees mass at the Thai and Bangladeshi borders, many of them facing death as the monsoon season approaches. In blatant defiance of international law, the SLORC army has crossed into Thailand and Bangladesh to engage in military offensives against Burmese refugees and ethnic groups.

Strategically, the situation is a regional and international security risk. Morally, the gross and systematic violations of basic human rights by this corrupt and illegal regime cry out for international action.

To its credit, Canada has condemned the vile military regime in Burma. Our government has appropriately discontinued official development assistance. We now, however, recommend a number of other initiatives, which I believe the Government of Canada should pursue, and soon. Such action would be consistent with the government's response to the killing of democracy in Haiti by a military regime and with efforts it has tried to take through the OAS in dealing with the re-establishment of authoritarian power in Peru. In its official statements and its actions for some recent time now, the Government of Canada has pursued a policy in support of democracy. I am now publicly urging it to take further steps in the case of Burma.

They would include the following:

1. Given the increasing role of the United Nations in ensuring international peace and security, Canada should request that the Security Council consider an immediate arms and economic embargo against the regime. To achieve this objective, Canada can use its considerable influence with members of the ASEAN bloc, encouraging their support for such an initiative.

2. The Secretary of State for External Affairs should express to the Government of China our strong disapproval of that country's recent sale of $1.4 billion of arms to the SLORC regime. As members of the committee probably know, the foreign minister of Australia has already done so.

3. At the United Nations, Canada should request an accounting of the activities of the United Nations Development Fund in order to ensure that all of its projects are for humanitarian assistance only and that they directly benefit the people of Burma. In addition to this, Canada should take steps to provide humanitarian aid in the form of medical and educational assistance in the Manerplaw, where many ethnic groups and the national coalition government itself are located. The Norwegian government has already taken such an initiative, and further support by the Government of Canada of course would be most welcome.

[*Traduction*]

Je parle crument: les viols, les pillages, les exécutions et les expulsons sont le lot quotidien d'une population soumise à un régime militaire pour qui les principes de justice et les droits de la personne n'existent tout simplement pas. Des milliers de réfugiés se massent le long des frontières de la Thaïlande et du Bangladesh, et un grand nombre risquent la mort à l'approche de la mousson. An mépris flagrant du droit international, l'armée est entrée en Thaïlande et au Bangladesh pour attaquer les réfugiés birmans et les rebelles des minorités ethniques.

Sur le plan stratégique, cette situation menace la sécurité régionale et internationale. Sur le plan moral, les violations grossières et systématiques des droits humains les plus élémentaires commises par ce régime corrompu et illégitime appellent une action internationale.

Le Canada—et c'est tout à son honneur—a condamné le régime militaire inique qui règne en Birmanie. Le gouvernement canadien a par conséquent suspendu toute aide au développement. Voici une série de mesures supplémentaires que nous lui recommandons d'adopter immédiatement. Ces mesures seraient analogues à celles prises par le gouvernement face à la suppression de la démocratie en Haïti par un régime militaire et les efforts qu'il a tenté de faire au sein de l'OEA face à la réimposition de l'autoritarisme au Pérou. Depuis quelques temps déjà, dans ses déclarations et par son action, le gouvernement du Canada s'est employé à soutenir la démocratie. Aujourd'hui je l'exhorte publiquement à prendre des mesures supplémentaires au sujet de la Birmanie.

Les voici:

1. Etant donné le rôle de plus en plus important joué par les Nations Unies pour assurer la paix et la sécurité internationales, le Canada devrait demander au Conseil de sécurité d'envisager la possibilité d'imposer dans les plus brefs délais un embargo économique et un embargo sur le commerce des armes destinées au régime de Rangoon. A cette fin, le Canada pourrait jouer de sa très grande influence auprès des membres du bloc asiatique pour les encourager à appuyer une telle mesure.

2. La ministre des Affaires extérieures devrait protester vigoureusement auprès du gouvernement chinois contre la vente récente de 1,4 milliards de dollars d'armement au régime birman. Comme les membres du comité le savent sans doute, le ministre aux affaires étrangères de l'Australie l'a déjà fait.

3. Aux Nations Unies, le Canada devrait réclamer une vérification des activités du Fonds des Nations Unies pour le développement afin de s'assurer que tous ses projets servent uniquement à des fins humanitaires et profitent directement à la population birmane. En outre, le Canada devrait prendre des mesures pour fournir de l'aide humanitaire sous forme de médicaments et de fournitures scolaires dans le Manerplaw, où se trouvent un grand nombre de groupes ethniques ainsi que le gouvernement de coalition nationale. Le gouvernement norvégien l'a déjà fait, et l'appui du gouvernement du Canada serait il va sans dire très bien reçu.

[*Text*]

4. The minister of international affairs should take steps, through our accredited ambassadors to Myanmar and the United Nations, to secure the release of Aung Sang Suu Kyi, leader of the National League for Democracy, along with all other elected members and political prisoners incarcerated since the election.

5. As enabling shareholders, the Government of Canada should request Petro-Canada to assume the mantle of good corporate citizenship and suspend its oil operations in Burma. In this particular light, it would be encouraging to see Petro-Canada move in this direction and show some leadership, if I can put it this way, with the other companies in the oil consortium to start applying to the Burmese situation what in principle is now being talked about applying in IMF arrangements, World Bank operations, and other global financial behaviour. There is increasing talk, followed up by at least some concrete instances, of at long last linking very directly financial activities with human rights considerations. Petro-Canada, I repeat, should be showing some leadership in this direction.

• 1650

6. Finally, the Government of Canada should send a strong message of disapproval to the regime in Burma by officially welcoming Dr. Sein Win, the Prime Minister of the National Coalition Government of the Union of Burma, and his ministers. As a former Member of Parliament I was pleased to see today in our House of Commons that the Speaker took precisely this step by providing this kind of recognition.

Mr. Chairman and members of the subcommittee, Aung San Suu Kyi, winner of numerous international human rights awards and of the 1991 Nobel Prize for Peace, remains silenced. When I spoke with her husband, he stressed that her determination as a political leader, as a human being, is as strong as ever, but she and the democratic cause she represents need help. In her book *Freedom from Fear* she states that where just rule has been corrupted, the burden of upholding the principles of justice and common decency falls on ordinary people.

I ask the Government of Canada to act in solidarity with the ordinary people of Burma. I ask the members of this committee to act on such solidarity. I ask the members to endorse the recommendations I have just made and formally request our government to do the same. Such action would be an important contribution to the international campaign to restore democracy to its rightful owners, the people of Burma.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Broadbent.

I would like to ask Soe Thinn, the representative from the Canadian Friends of Burma, to speak to the committee.

Mr. Soe Thinn (Canadian Friends of Burma): Mr. Chairman, hon. members of the subcommittee, on behalf of Canadian Friends of Burma and on my own behalf I would like to express our thanks for the opportunity and honour to address the subcommittee.

[*Translation*]

4. La ministre des Affaires extérieures devrait prendre des mesures par l'intermédiaire de nos ambassadeurs accrédités à Myanma et à l'ONU pour réclamer la libération de Aung San Suu Kyi, dirigeante de la Ligue nationale pour la démocratie, ainsi que celle des autres représentants élus et des prisonniers politiques incarcérés depuis les élections.

5. En tant qu'actionnaire habilité à le faire, le gouvernement du Canada devrait demander à Petro-Canada d'assumer son rôle de compagnie socialement responsable et de suspendre ses opérations pétrolières en Birmanie. A ce propos, il serait encourageant de voir Petro-Canada s'engager dans cette direction et faire preuve de leadership, si je peux m'exprimer ainsi, auprès des autres compagnies du consortium pétrolier et commencer à appliquer au cas birman les principes évoqués dans les arrangements du FMI, les opérations de la Banque mondiale et les autres pratiques financières internationales. On parle de plus en plus, et l'on prend des mesures concrètes dans certains cas, d'établir enfin un lien direct entre les activités financières et les droits de la personne. Je le répète, Petro-Canada devrait faire preuve de leadership dans ce domaine.

6. Pour finir, le gouvernement du Canada devrait manifester vigoureusement sa réprobation du régime militaire birman en accueillant officiellement M. Sein Win, premier ministre du Gouvernement de coalition nationale de l'Union Birmane, ainsi que ses ministres. À titre d'ancien député moi-même, j'ai été heureux de voir aujourd'hui à la Chambre des communes le président lui accorder cette reconnaissance.

Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du sous-comité, Aung San Suu Kyi, lauréate de nombreux prix des droits de la personne et lauréate du Prix Nobel de la Paix de 1991 est toujours réduite au silence. Quand j'ai parlé à son mari, il m'a affirmé que sa détermination était plus forte que jamais, mais aussi bien elle que la cause qu'elle représente ont besoin de notre aide. Dans son livre, *Freedom from Fear* elle explique que lorsqu'il y a corruption de la notion de pouvoir, c'est à la population qu'incombe le devoir de soutenir les principes de justice et de bien-être collectif.

Je demande au gouvernement du Canada de manifester concrètement sa solidarité avec le peuple birman. Je demande à ce comité d'appuyer les recommandations que je viens d'énumérer et d'inviter le gouvernement à faire la même chose. Il s'agirait d'une importante contribution à la campagne internationale entreprise pour rendre la démocratie à ceux et à celles à qui elle appartient de plein droit, le peuple birman.

Merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Broadbent.

J'invite maintenant à prendre la parole M. Soe Thinn, le représentant des Amis canadiens de la Birmanie.

M. Soe Thinn (Amis canadiens de la Birmanie): Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du sous-comité, au nom des Amis canadiens de la Birmanie et en mon nom personnel, je tiens à vous remercier de l'occasion qui nous est offerte de prendre la parole devant le sous-comité. C'est un honneur pour nous.

[*Texte*]

Canadian Friends of Burma, CFOB, was formed out of a deep sense of concern for the plight of the people of Burma, who have suffered and are suffering gross and persistent repression, one that has been committed by a military regime and has gone unchecked in the last 30 years.

As Canadians we have a strong commitment to the expression and exercise of the rights of human beings as embodied in the Charter of Rights. Upon seeing how the people of Burma have been deprived not only of their rights as human beings but also dispossessed of their human dignity, it was inherent upon those of us Canadians to help fellow human beings, the people of Burma, to be free from repression by an illegitimate government.

Consequently, Canadian Friends of Burma was formed to enable Canadians to support the Burmese people in their struggle for peace, justice, democracy, and economic development, dealing specifically with issues such as human rights, ethnic concerns, environmental problems, and human resource development and education.

Since the fall of 1990 our organization has been engaged in activities to fulfil its mandate. One of its major achievements has been organizing a seminar on Burma, which was held in February 1991 here on Parliament Hill. One of the issues addressed at that seminar dealt with violations of human rights in Burma by the State Law and Order Restoration Council, SLORC.

Our organization has been networking with like-minded organizations in North America, such as Asia Watch, the International Loyalist Committee on Human Rights, and the International Human Rights Law Group, in such efforts as lobbying for support at the United Nations on a resolution condemning the SLORC for its consistent pattern of human rights violations in Burma, a resolution that was co-sponsored by Canada and subsequently passed by consensus at the General Assembly.

Mr. Chairman, hon. members of the subcommittee, one of the deplorable acts of the SLORC has been the detention of its citizens for their political expression. Included among these unfortunate people have been duly elected representatives like yourselves. Most notable among them is Aung San Suu Kyi, the 1991 Nobel Peace Prize laureate and the leader of the National League for Democracy, the leading political party for democracy in Burma. Our organization has made several representations to the Canadian government calling for action to obtain the release of Aung Sang Suu Kyi and all other political prisoners in Burma.

• 1655

Furthermore, the actions of the military regime have forced refugees from Burma to the country's borders. In the east, ethnic Karens and students have fled to the Thai border. In the west, Muslim Rohingyas, who have been racially

[*Traduction*]

Les Amis canadiens de la Birmanie (ACB) doivent leur association au profond sentiment de pitié que leur inspire le sort de la population de la Birmanie, qui est victime depuis 30 ans de la répression ignoble dont un régime militaire continue à se rendre impunémemt coupable.

En tant que Canadiens, nous croyons profondément à l'expression et à l'exercice des droits fondamentaux garantis par la Charte des droits. À voir la façon dont les Birmans étaient privés non seulement de leurs droits comme être humains, mais aussi de leur dignité humaine, nous avons cru qu'il était de notre devoir à nous, Canadiens, d'aider des semblables, la population de la Birmanie, à se libérer de la répression d'un gouvernement illégitime.

Par conséquent, les Amis de la Birmanie se sont réunis pour permettre aux Canadiens d'appuyer la population de la Birmanie dans sa lutte pour la paix, la justice, la démocratie et le développement économique, à l'égard, tout particulièrement, de questions comme les droits de la personne, les querelles ethniques, les problèmes environnementaux, le développement des ressources humaines et l'éducation.

Depuis l'automne 1990, les Amis canadiens de la Birmanie ont entrepris diverses activités pour mener à bien leur mandat. Mentionnons parmi leurs principales réalisations l'organisation d'un colloque sur la Birmanie qui a eu lieu en février 1991, ici même sur la Colline du Parlement. L'une des questions abordée au cours de ce colloque a été la violation des droits de la personne en Birmanie par le Conseil pour le rétablissement de la loi et l'ordre (SLORC).

Notre organisation a également uni ses efforts à ceux d'associations apparentées en Amérique du Nord, comme Asia Watch, l'International Loyalist Committee on Human Rights et l'International Human Rights Law Group, afin, par exemple, d'exercer des pressions sur l'Assemblée générale des Nations Unies l'an dernier pour qu'elle adopte une résolution condamnant les incessantes violations des droits de la personne en Birmanie par le SLORC, résolution qui avait été co-parrainée par le Canada et qui a été adoptée par la suite par voie de consensus.

Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du comité, je dois signaler au nombre des actes déplorables imputés au SLORC l'incarcération de prisonniers politiques. Figuraient parmi ces malheureux des gens qui, comme vous, avaient été dûment élus. Citons notamment le cas d'Aung San Suu Kyi, lauréate du Prix Nobel de la Paix en 1991 et chef de la Ligue nationale pour la démocratie, le principal parti luttant pour la démocratie en Birmanie. Notre organisation est intervenue à plusieurs reprises auprès du gouvernement canadien pour qu'il exerce des pressions en faveur de la libération de Aung Sang Suu Kyi et de tous les autres prisonniers politiques de la Birmanie.

En outre, les agissements de la junte militaire ont forcé des Birmans à se réfugier aux frontières du pays. Dans l'est, des Karens et des étudiants ont trouvé refuge à la frontière thaïlandaise. Dans l'ouest, les Rohingyas musulmans, qui

[*Text*]

discriminated against, have fled to the Bangladesh-Burma border. In the northwest, Kachins have had to flee into India and China. Our organization has co-operated with refugee organizations such as the Burmese Relief Centre to help the refugees. Funds have been raised by us to assist these organizations in providing humanitarian assistance.

Despite all of these efforts to help the people of Burma, it is our opinion that they are not enough. We would therefore like to urge the Canadian government to take positive action at the political level to help free the Burmese people from their present predicament.

Canadian Friends of Burma therefore submits to this subcommittee that, recognizing the gross violations of human rights that are being consistently committed by the SLORC regime, and knowing that the sufferings of the Burmese will not be alleviated unless the illegitimate SLORC regime is deposed, the Canadian government should recognize the National Coalition Government of the Union of Burma as the interim government, as the Government of Norway has done; ask that the Burmese embassy in Ottawa be closed and its occupants be recalled to Rangoon; initiate a call for United Nations-sponsored economic sanctions against Burma and the suspension of all commercial activities in Burma; instruct its representatives on the board of Petro-Canada to vote for an immediate suspension of its activities in Burma; initiate action at the United Nations to challenge the legitimacy of the SLORC military regime as the legal government of Burma; urge the Government of the People's Republic of China to stop all of its support to the Burmese military regime, including the sale of arms and military equipment; stop using the name Myanmar, as it tends to accord legitimacy to the military regime; and, finally, increase support for the refugees in all of the camps along the Burmese border.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Soe Thinn.

I would like now to give the floor to the Associates to Develop Democratic Burma, Mr. Harn Yawnghwe.

Mr. Harn Yawnghwe (Associates to Develop Democratic Burma): Mr. Chairman, hon. members of the subcommittee, thank you for this opportunity to appear before you. As a Canadian who was born in Burma, I'm honoured to be able to present to you a matter that is of concern to the people of both Burma and Canada.

I represent the Associates to Develop Democratic Burma, who are active in 11 countries. Our central objective is to assist in and facilitate the restoration of democracy and the respect for human rights in Burma.

After the people of Burma have gained their second independence from SLORC, we hope to be able to help develop and promote democratic values and traditions in Burma. We hope that this will prevent, or at least retard, a return to military rule, which has so dehumanized the people of Burma.

[*Translation*]

font l'objet de discrimination raciale, se sont réfugiés à la fontière du Bangladesh et de la Birmanie. Dans le nord-ouest, les Kachins ont dû se réfugier en Inde et en Chine. Les Amis canadiens de la Birmanie se sont associés à des organisations de réfugiés comme le Burmese Relief Centre pour venir en aide aux réfugiés. Ils ont organisé des levées de fonds pour aider ces organisations à fournir une aide humanitaire.

Nous estimons cependant que ces efforts pour aider les habitants de la Birmanie ne sont pas suffisants. Nous exhortons donc le gouvernement canadien à prendre des mesures positives au niveau politique pour aider la population birmane à échapper à ses malheurs.

Les Amis canadiens de la Birmanie soumettent la proposition suivante au sous-comité: étant donné les ignobles violations des droits de la personne dont le SLORC ne cesse de se rendre coupable et attendu que seule la destitution de l'illégitime junte militaire permettra d'apaiser les souffrances des Birmans, le gouvernement canadien devrait reconnaître le Gouvernement national de coalition de l'Union de Birmanie comme gouvernement provisoire, comme l'a fait le gouvernement du Royaume de Norvège; demander que l'ambassade de la Birmanie à Ottawa soit fermée et que ses occupants soient rappelés à Rangoon; demander aux Nations Unies de proposer la prise de sanctions économiques contre la Birmanie et la suspension de toutes les activités commerciales dans ce pays; ordonner à ses représentants au conseil d'administration de Petro-Canada de voter en faveur d'une suspension immédiate de ses activités en Birmanie; demander aux Nations Unies de contester la légitimité de la junte militaire (SLORC) comme gouvernement de la Birmanie; exhorter le gouvernement de la République populaire de Chine à retirer son aide à la junte militaire birmane, notamment à cesser de lui vendre des armes et du matériel militaire; cesser d'utiliser le nom Myanmar, puisqu'il tend à légitimer le régime militaire, et enfin accorder une plus grande aide aux réfugiés de tous les camps établis le long de la frontière birmane.

Merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Soe Thinn.

Je vais maintenant donner la parole à M. Harn Yawnghwe, de Associates to Develop Democratic Burma.

M. Harn Yawnghwe (Associates to Develop Democratic Burma): Monsieur le président, honorables membres du sous-comité, je vous remercie de cette occasion qui m'est offerte de témoigner devant vous. Comme Canadien né en Birmanie, c'est un honneur pour moi de vous exposer à une question qui intéresse et la population de la Birmanie et celle du Canada.

Je représente un organisme qui porte le nom de Associates to Develop Democratic Burman, et qui exerce son activité dans 11 pays. Notre objectif premier est de contribuer à la restauration de la démocratie et de faciliter le respect des droits de la personne en Birmanie.

Lorsque sa population aura acquis son indépendance pour la deuxième fois en se débarrassant du SLORC, nous espérons être en mesure d'aider à promouvoir des valeurs et des traditions démocratiques dans ce pays. Nous osons croire que cela empêchera, ou du moins retardera, un retour au régime militaire qui a tant déshumanisée la population de la Birmanie.

[*Texte*]

With the formation of the National Coalition Government of the Union of Burma in December 1990 and the assistance of the International Centre for Human Rights and Democratic Development in Montreal in 1991, the Burmese democracy movement and the ADDB, which I represent, have been able greatly to advance the cause of democracy in Burma.

Some significant international developments include the following.

First, in October 1991, the Nobel Peace Prize was awarded to Aung Sang Suu Kyi. This was followed in December by Norway's tacit recognition of the National Coalition Government. In addition, the Government of Norway provided two million Norwegian kroner in humanitarian aid to the National Coalition Government. Again, in March 1992 the Norwegian ambassador to the United Nations formally requested the United Nations Security Council to impose an arms embargo against the military regime.

• 1700

Another significant development concerns the European Community. In July 1991 the European Parliament called for its member nations to establish contact with the National Coalition Government and to assist it to implement the results of the 1990 elections. Again, in July 1991 the European Community imposed a ban of arms sales to Rangoon and called for a worldwide arms embargo against Burma. In December the member nations of the European Community withdrew the French attachés from Burma. In April 1992 the European Parliament called on the UN Security Council to impose an arms embargo and sought to delay the implementation in Burma of UN programs, especially those under the United Nations development program.

Turning to Asia, the foreign minister of Japan stated in November 1991 that if Burma's rulers continued to refuse to accept the results of the May 1990 elections, "they will have no alternative but to suffer sanctions from the international community." Even the friends of the Burmese military in ASEAN are losing their patience. In December 1991 ASEAN sent the Philippines foreign affairs secretary to Rangoon to warn Rangoon about the growing international disapproval of its action. In January 1992 the Prime Minister of Malaysia made a reference to the Burmese regime by saying that ASEAN should not "support oppressive regimes which are not concerned with the well-being of their own nationals."

As the refugee crisis on the Burma-Bangladesh war escalated, Malaysian foreign minister, Abdullah Badawi, stated that the situation in Burma is no longer a domestic problem. Singapore and Indonesia also publicly expressed their concern. Thailand, the Burmese junta's strongest ally in ASEAN, refused to make a statement, but hinted at its concern by pointing to the fact that there are at least 100,000 Burmese refugees in Thailand. And this year Thailand did

[*Traduction*]

Grâce à la création du Gouvernement national de coalition de l'Union de Birmanie en décembre 1990 et à l'aide du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique à Montréal en 1991, le mouvement démocratique birman et la DDB ont pu faire progresser considérablement la cause de la démocratie en Birmanie.

Mentionnons ce qui suit parmi les principales réalisations à l'échelle internationale.

En octobre 1991, le Prix Nobel de la paix a été décerné à M^me^ Aung Sang Suu Kyi. Ensuite, en décembre, la Norvège a tacitement reconnu le Gouvernment de coalition national. De plus, le gouvernement de la Norvège a versé une aide humanitaire de 2 millions de couronnes norvégiennes au Gouvernement de coalition national. En mars 1992, l'ambassadeur norvégien aux Nations Unies a officiellement demandé au Conseil de sécurité des Nations Unies d'imposer un embargo sur les armes à feu contre la junte militaire à Rangoon.

Un autre événement important s'est produit dans la Communuté européenne. En juillet 1991, le Parlement européen a demandé à ses membres d'entrer en communication avec le Gouvernement de coalition nationale et de l'aider à donner suite aux résultats des élections de 1990. En juillet 1991, la Communauté européenne a interdit les ventes d'armes à Rangoon et demandé que tous les pays du monde imposent un embargo sur les armes contre la Birmanie. En décembre, les pays membres de la Communauté européenne ont rappelé les attachés militaires de la Birmanie. En avril 1992, le Parlement européen a demandé au Conseil de sécurité des Nations Unies d'imposer un embargo sur les armes et cherchait à retarder la mise en oeuvre en Birmanie de programmes des Nations Unies, notamment ceux découlant du Programme des Nations Unies pour le développement.

En Asie, le ministre des affaires étrangères du Japon déclarait en novembre 1991 que si les dirigeants de la Birmanie continuaient à refuser de s'incliner devant le verdict du scrutin de mai 1990, «ils n'auraient d'autre choix que de subir les sanctions de la communauté internationale». Même les amis de la junte militaire birmane au sein de l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est commencent à perdre patience. En décembre 1991, l'ANASE a envoyé le secrétaire des affaires étrangères des Philippines à Rangoon pour lui signifier la désapprobation internationale croissante à son endroit. En janvier 1992, le premier ministre de Malaisie faisait allusion au régime birman lorsqu'il a dit que l'ANASE ne «supporterait plus les gouvernements oppressifs qui ne se préoccupent pas du bien-être de leurs propres ressortissants».

Le problème des réfugiés à la frontière de la Birmanie et du Bangladesh allant en s'accentuant, le ministre des affaires étrangères de la Malaisie, Abdullah Badawi, a indiqué que la situation en Birmanie n'est plus un problème interne. Singapour et l'Indonésie ont aussi exprimé publiquement leur inquiétude. La Thaïlande, principale alliée de la junte birmane parmi les pays membres de l'ANASE, a refusé de commenter la situation, se contentant de signaler le fait qu'il

[*Text*]

not allow Burmese troops to cross over into the territory to attack the Karens and the National Coalition Government from the rear.

The concern about the military regime's behaviour has even spread to the Middle East. In April 1992 General Prince Khalid Bin Sultan, army commander of the Saudi Arabian contingent of UN forces in the 1991 Gulf War, called on the UN to use its full weight to resolve the exodus from Burma of Muslim refugees.

The United Nations commission on human rights in Geneva appointed a special independent expert to investigate human rights violations in Burma in 1990. Again, based on Dr. Sadako Ogata's confidential report, a second investigator was appointed in 1991. Both investigators reported widespread abuses and institutionalized brutality. This helped the commission in March 1992 to move its investigation of human rights abuses in Burma from the confidential procedure to a public one.

In December 1991, the United Nations General Assembly expressed concern about the grave human rights situation in Burma and called for all the citizens of Burma to be allowed to participate freely in the political process there. In March 1992 the UN Secretary General, Dr. Boutros Boutros-Ghali, called on Burma to rectify the causes of the refugee crisis on the Bangladesh border. He sent the UN Under-Secretary General, Jan Eliasson, of Sweden, who is also the United Nations humanitarian and relief co-ordinator, a special envoy to Burma and Bangladesh, to help resolve the problem.

• 1705

In May 1992 the UN High Commission for Refugees expressed concern over the lack of any guarantees for the safety of the Burmese refugees in the bilateral repatriation agreement between Burma and Bangladesh and the unwillingness of SLORC to allow the UNACR to participate in the repatriation process.

Given the new realization by the international community that the military regime in Burma is waging a war against its own people and that if unchecked can pose a serious threat to regional security; given the United Nations Security Council's renewed commitment to preventive diplomacy and peacemaking; given Canada's position that the military dictatorship should hand over power to the party that won the elections in 1990; given Canada's decision to discontinue official development assistance to the military regime in Rangoon; and given Canada's sponsorship of UN resolutions and other international efforts to make the Burmese military regime respect the rights of their own people, I and my colleagues recommend that:

1. Canada withdraw accreditation of its diplomats to Burma and withdraw the diplomatic privileges of SLORC's representatives in Canada;

[*Translation*]

y a au moins 100,000 refugiés birmans en Thaïlande. Cette année, elle a en outre refusé aux troupes birmanes l'accès au territoire thaïlandais pour attaquer à revers les bastions des Karens et du Gouvernement de coalition nationale.

L'inquiétude au sujet des brutales attaques des militaires birmans contre leurs propres compatriotes a même gagné le Moyen-Orient. En avril 1992, le Prince Khalid Bin Sultan, général et commandant du contingent saoudien des forces des Nations Unies pendant la guerre du Golfe de 1991, exhortait les Nations Unies à prendre toutes les mesures à leur disposition pour mettre un terme à l'exode de Birmanie des réfugiés musulmans.

La Commission des droits de l'homme à Genève a chargé un expert indépendant d'enquêter sur les violations en Birmanie en 1990. Après le dépôt du rapport confidentiel de M. Sadako Ogata, un deuxième enquêteur fut nommé en 1991. Tous deux ont signalé des abus généralisés et une brutalité institutionnalisée. La Commission des droits de l'homme a alors décidé en mars 1992 qu'il ne suffisait plus d'une procédure confidentielle, mais qu'une enquête publique s'imposait.

En décembre 1991, l'Assemblée générale des Nations Unies exprimait son inquiétude au sujet de la grave situation des droits de la personne en Birmanie et insistait pour que tous les citoyens de ce pays soient autorisés à participer librement au processus politique. En mars 1992, le secrétaire général des Nations Unies, Boutros Boutros-Ghali, exhortait la Birmanie à régler le problème des réfugiés à la frontière du Bangladesh. Il chargeait son sous-secrétaire général, Jan Eliasson, de la Suède, qui est aussi coordonateur de l'assistance humanitaire aux Nations Unies d'intervenir à titre d'envoyé spécial en Birmanie et au Bangladesh pour aider à régler le problème des réfugiés.

En mai 1992, le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés exprimait son inquiétude au sujet de l'absence de garanties concernant la sécurité des réfugiés birmans dans l'accord bilatéral de rapatriement intervenu entre la Birmanie et le Bangladesh, et au sujet également du refus de la Birmanie de l'autoriser à participer au processus.

Étant donné la sensibilisation nouvelle de la Communauté internationale au fait que le gouvernement militaire de la Birmanie fait la guerre à la population de ce pays et que la situation, si nul n'y voit, risque de poser une menace grave pour la sécurité régionale; l'engagement renouvelé du Conseil de sécurité des Nations Unies face à la diplomatie préventive et à la paix; la position du Canada que les dictateurs militaires devraient céder le pouvoir au parti qui a remporté les élections en 1990; la décision du Canada de retirer l'aide publique au développement à la junte militaire de Rangoon; l'entérinement par le Canada de la résolution des Nations Unies et d'autres efforts internationaux pour amener la junte militaire birmane à respecter les droits des citoyens de ce pays, moi et mes collègues recommandons que le gouvernement du Canada:

1. Rappelle ses diplomates de la Birmanie et prive les représentants du régime militaire birman au Canada de leurs privilèges diplomatiques.

[*Texte*]

2. We recommend that Canada recognize the National Coalition Government of the Union of Burma as the government legally elected by the people of Burma, as Norway has done, and to support the NCGUB's case to represent the people of Burma at the United Nations. An official welcome to Dr. Sein Win would be an important first step.

3. We recommend that Canada redirect UNDP and multilateral aid supporting SLORC to the National Coalition Government and Burmese refugees, or, at the very least, to call for a suspension of UNDP programs in Burma, as the European Parliament has done. An important UN initiative that should be supported is the concept of establishing corridors of peace and humanitarian ceasefires along Burma's borders with Thailand, China, India, and Bangladesh. This is something being advocated by UNICEF.

4. We recommend that Canada support the United Nations Security Council and other international action to impose trade and economic sanctions and an arms embargo on Burma. Canada's effort to persuade Burma's neighbours in ASEAN—including China and Japan—to support international action against the military regime should be continued.

5. We recommend that as a prudent investor holding the majority shares of Petro-Canada, the Government of Canada should review Petro-Canada's operations in Burma and suspend operations there until the investment climate improves and political stability returns to that country.

We formally ask this committee to request the Government of Canada to adopt these recommendations until such time as the military regime hands over power to the elected members of Parliament in Burma and releases all political prisoners, including Aung San Suu Kyi.

In addition to my statement, may I submit for the record the following:

1. The testimonies of four Burmese women, forced by the Burma army to act as supporters, who were gang-raped repeatedly;

2. An article by Dr. Mya Maung, a Burmese scholar, describing the social and economic damage inflicted on the country by the military; and

3. A letter to the United Nations Secretary General from Burma scholars calling for UN intervention in Burma.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much for your presentation. In the short time we have had you have outlined your concerns and put a number of proposals before us.

I would like a little bit of advice. We have invited the Prime Minister to come at 5.15 p.m. I am wondering whether we should take questions once he has come and spoken to us or whether we should put some questions on the floor before he comes.

Perhaps, Mr. Broadbent, you could advise us.

[*Traduction*]

2. Reconnaisse le Gouvernement national de coalition de l'Union de Birmanie comme le gouvernement légalement élu par le peuple, comme l'a fait la Norvège, et appuie sa demande de représentation aux Nations Unies. Un accueil officiel à M. Wein Win serait une première étape importante.

3. Fasse bénéficier le GCNUB et les réfugiés birmans plutôt que le SLORC du PNUD et de son aide multilatérale, ou à tout le moins demande une suspension des programmes du PNUD en Birmanie, comme l'a fait le Parlement européen. Une initiative importante des Nations Unies qui mérite d'être appuyée est l'établissement de corridors de la paix et de cessez-le-feu humanitaires le long des frontières de la Birmanie, que préconise l'UNICEF.

4. Appuie la décision du Conseil de sécurité de l'ONU et d'autres pays d'imposer à la Birmanie des sanctions commerciales et économiques et un embargo sur les armes. Le Canada devrait continuer à s'efforcer de convaincre les voisins de la Birmanie parmi les pays membres de l'ANASE, la Chine et le Japon d'appuyer les initiatives internationales contre le régime militaire.

5. En tant qu'investisseur prudent détenant la majorité des actions de Petro-Canada, réexamine les opérations de cette société en Birmanie et les suspende jusqu'à ce que le climat des investissements se soit amélioré et que la stabilité politique soit revenue dans ce pays.

Mes collègues et moi exhortons le comité à demander officiellement au gouvernement du Canada d'adopter ces recommandations et de les maintenir en vigueur jusqu'à ce que la junte militaire ait cédé le pouvoir aux députés élus du gouvernement birman et relâché tous les prisonniers politiques, y compris Aung San Suu Kyi, à qui le Prix Nobel de la paix a été décerné en 1991.

Outre ma déclaration, permettez-moi de vous soumettre aux fins du compte rendu les documents suivants:

1. Le témoignage de quatre femmes qui ont été forcées par l'armée birmane à servir de porteuses et qui ont été victimes à plusieurs reprises de viols collectifs.

2. Un article de Mya Maung, universitaire birman, décrivant les répercussions sociales et économiques néfastes du régime militaire en Birmanie.

3. Une lettre d'universitaires birmans au Secrétaire général des Nations Unies les invitant à intervenir en Birmanie.

Merci.

Le président: Je vous remercie beaucoup de votre exposé. Dans le peu de temps que nous avions, vous avez su nous exprimer vos inquiétudes et nous présenter un certain nombre de propositions.

J'aurais besoin de vos lumières. Nous avons invité le premier ministre à venir à 17h15. Devrions-nous attendre qu'il nous ait adressé la parole avant de passer aux questions?

Peut-être pourriez-vous nous aider, monsieur Broadbent.

[*Text*]

• 1710

Mr. Broadbent: Mr. Chairman, it might be the appropriate thing to hear Dr. Sein Win first, and then of course we would be willing to reply to any questions members may have.

The Chairman: Is that agreeable to members of the committee?

We welcome Sein Win, the Prime Minister of the National Coalition Government of the Union of Burma. We're happy also to welcome your colleague. Possibly you could say a word of introduction. Having heard the comments of others from the Canadian context, we would welcome hearing your comments in this context.

Dr. Sein Win (Prime Minister, National Coalition Government of the Union of Burma): Mr. Chairman and hon. members of the subcommittee, on behalf of the National Coalition Government of the Union of Burma, and on my own behalf, I would like to thank you for the exceptional opportunity accorded to me to appear before this august committee to present our case. On this occasion I would like to put on record our appreciation to the International Centre for Human Rights and Democratic Development for their sponsorship and support, not only in making our visit to Canada possible but also in taking the lead in providing assistance to our government. This lead has been followed by other para-governmental organizations from Germany, Norway, and Switzerland.

Mr. Chairman and members of the subcommittee, our government was formed out of the necessity to consolidate opposition forces against the military regime in Burma and subsequently restore democracy and peace in the country. After winning overwhelmingly in the election of May 1990, and because of the rejection of the results by the military junta, the National League for Democracy, which won a large majority of the seats, decided the only way to restore democracy in the country would be to form a provisional or interim government beyond the reach of the military authorities in the liberated border area. I was designated as one of the group of seven MPs to flee to the border with Thailand. At the Thai-Burma border we linked up with the Democractic Alliance of Burma, which has served as the umbrella organization for different nationalities fighting for greater autonomy from the Rangoon government for the last 42 years. We formed a new political alliance with the DAB and the students and religious leaders called the Democratic Front of Burma. With the full support of the alliance, we formed a government, which consisted of only the eight elected members, including myself, who had fled to the border.

• 1715

The main objectives of the government are these: first, to fulfil the wishes of the people expressed through the elections of May 1990 and the nation-wide demonstrations of 1988 by striving for the removal of the military leadership in Burma; second, to hand over power to the elected representatives of the NLD party; third, to call a national convention that would include representatives from the DAB parties, which won seats in the 1990 elections, and parties

[*Translation*]

M. Broadbent: Monsieur le président, il serait peut-être bon d'entendre d'abord M. Sein Win, après quoi nous répondrons volontiers à vos questions.

Le président: Les membres du comité sont-ils d'accord?

Je souhaite donc la bienvenue à M. Sein Win, premier ministre du gouvernement de coalition nationale de l'Union de Birmanie. Nous sommes également heureux d'accueillir votre collègue. Peut-être voudrez-vous nous dire quelques mots d'introduction. Après avoir entendu le point de vue de Canadiens, nous serons heureux d'entendre le vôtre.

M. Sein Win (premier ministre, gouvernement de coalition nationale de l'Union de Birmanie): Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du comité, au nom du gouvernement de coalition nationale de l'Union de Birmanie et en mon nom personnel, je tiens à vous remercier de l'occasion exceptionnelle qui m'est offerte de comparaître devant un comité aussi éminent que le vôtre pour faire valoir notre cause. Je saisis l'occasion pour exprimer publiquement notre reconnaissance au Centre international des droits de la personne et du développement économique pour l'organisation de notre visite au Canada et pour l'initiative qu'il a manifestée en accordant de l'aide à notre gouvernement. Cet exemple a été suivi par des organismes paragouvernementaux d'Allemagne, de Norvège et de Suisse.

Notre gouvernement est né de la nécessité de rassembler les forces de l'opposition contre le régime militaire birman pour rétablir la démocratie et la paix dans le pays. Après une victoire écrasante aux élections de 1990, verdict rejeté par la junte militaire, la Ligue nationale pour la démocratie, qui avait remporté une vaste majorité des sièges, a conclu que la seule façon de rétablir la démocratie dans le pays serait de former un gouvernement provisoire hors de portée des autorités militaires, dans la zone frontalière libérée. Avec six autres députés, j'ai été choisi pour aller me réfugier près de la frontière thaïlandaise. Là-bas, nous avons rejoint l'Alliance démocratique de la Birmanie, fédération de diverses nationalités qui luttent depuis 42 ans pour se libérer de la tutelle du gouvernement de Rangoon. Nous avons formé une nouvelle alliance politique avec l'ADB ainsi qu'avec des étudiants et des dirigeants religieux regroupés dans le Front démocratique de la Birmanie. Avec le soutien unanime de l'alliance, nous avons formé le gouvernement, qui ne comportait que les huit députés élus, dont moi, à s'être réfugiés près de la frontière.

Les principaux objectifs du gouvernement sont les suivants: d'abord, réaliser les souhaits de la population exprimés à l'occasion des élections de mai 1990 et des manifestations qui se sont déroulées dans tout le pays en 1988 pour réclamer la destitution des dirigeants militaires en Birmanie; deuxièmement, transférer le pouvoir aux représentants élus de la LND; convoquer un congrès national qui rassemblerait des représentants des partis constituant

[*Texte*]

from other democratic forces; and fourth, to strive for the formation of a genuine democratic government in Burma.

Mr. Chairman, hon. members, I would like to impress upon you that the NCGUB government is an interim government whose immediate purpose is to attain the goals I have just mentioned. We do not intend to hold on to power. As stated in our objectives, we will be handing over power to the elected members of the NLD once the military dictatorship has been removed.

To achieve our objectives we had to direct our efforts not only inside Burma but also in the international arena. Internally, consolidating our activities with the minorities and the student groups is a priority for us. The solidarity of the opposition forces will galvanize our efforts to dispose of the military regime.

Internationally our efforts have been supported by the International Centre for Human Rights and Democratic Development. We have seen the success of these efforts at the United Nations General Assembly last year and at the UN Human Rights Commission. A number of actions taken by the European Community further exemplify our achievements.

One of our major accomplishments has been the tacit recognition of our government by the Norwegian government, followed by the provision of humanitarian aid for the people under our government's care. We hope that such a gesture will be taken as an example for other foreign governments to act in the same manner.

Just as our government is trying to bring about democracy in Burma, the military regime on the other side of the spectrum have been engaging in inhuman activities to maintain their stronghold on power. Not only has the junta ignored the outcome of the election of 1990, they have so far disqualified 120 members of Parliament through unlawful detentions and forcible resignations. Out of the 120 MPs, 110 are from the NLD party.

Mr. Chairman, members of the subcommittee, I am reluctant to burden you further with the detailed atrocities and violations of human rights committed by the junta. However, I am compelled to tell you about how the military has been indiscriminate in forcibly recruiting porters to carry the heavy armaments, ammunition and other supplies during military operations.

If these porters were unable to carry their loads, which happened so often, due to malnutrition and tiredness, they were either shot or just left behind to die. Children who are 14 years old to adults who are 60 years old are most fearful of this fate. At times these porters are used as human mine sweepers, being forced to walk through minefields to clear the way.

The Burmese army have also been known to ransack villages that they pass through, taking able-bodied persons to serve as porters, and raping women of all ages.

[*Traduction*]

l'ADB, qui ont remporté des sièges lors des élections de 1990, ainsi que des partis appartenant à d'autres forces démocratiques; quatrièmement, tâcher de former un véritable gouvernement démocratique en Birmanie.

Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du comité, j'insiste sur le fait que le GCNUB est un gouvernement provisoire dont la mission immédiate est d'atteindre les objectifs que je viens d'énumérer. Nous n'avons pas l'intention de nous accrocher au pouvoir. Comme je l'ai dit, nous céderons le pouvoir aux membres élus de la LND une fois que la dictature militaire aura été écartée.

Pour atteindre ces objectifs, il a fallu exercer notre action non seulement en Birmanie mais aussi dans les enceintes internationales. Sur le plan intérieur, la priorité va à la consolidation de nos activités avec les minorités et les groupes étudiants. C'est la solidarité des forces d'opposition qui nous fera redoubler d'ardeur en vue de l'élimination du régime militaire.

Sur le plan international, notre action a reçu l'appui du Centre international des droits de la personne et du développement économique. Nous avons vu l'aboutissement de ces efforts à l'Assemblée générale de l'ONU l'an dernier et à la Commission des droits de l'homme de l'ONU. Un certain nombre de mesures prises par la Communauté européenne illustrent aussi nos réalisations.

L'une des principales réalisations a été la reconnaissance tacite de notre gouvernement par l'État norvégien, suivie par l'arrivée d'aide humanitaire à l'intention des populations dont nous assumons la charge. Nous espérons que ce geste sera imité par d'autres gouvernements.

Si notre gouvernement s'emploie à instaurer la démocratie en Birmanie, le régime militaire, lui, se livre à des actions inhumaines pour maintenir son emprise sur le pouvoir. La junte a non seulement écarté le résultat du scrutin de 1990, elle a aussi disqualifié jusqu'à présent 120 députés; ceux-ci ont été incarcérés de façon illégale ou forcés de démissionner. Sur ces 120 députés, 110 appartiennent à la LND.

Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du sous-comité, j'hésite à vous imposer de surcroît le récit des atrocités et des atteintes aux droits de la personne commises par la junte. Toutefois, je dois vous dire que les militaires ont réquisitionné de force et sans distinction des porteurs pour transporter des armes lourdes, des munitions et d'autres fournitures lors d'opérations militaires.

Si les porteurs étaient incapables de transporter leur charge, ce qui arrivait souvent, à cause de la sous-alimentation et de la fatigue, ils étaient soit abattus, soit abandonnés, promis à la mort. Les adolescents de 14 ans et même les vieillards de 60 ans sont obligés de travailler comme porteurs. Il est arrivé que ces porteurs servent de démineurs humains et sont forcés de traverser des champs de mines pour ouvrir la voie.

Il est aussi établi que l'armée birmane a pillé les villages qu'elle traversait, embrigadait les hommes et les femmes valides pour servir de porteurs et violait des femmes de tous âges.

[*Text*]

Not only have they committed outright violations of human rights and degradation of human dignity, they have deprived the people of the fundamental freedoms of a democratic society. These freedoms include freedom of speech, freedom of association, and freedom of the press. No legitimate judicial system exists. The military tribunal regularly hands down arbitrary decisions in all of its proceedings. All forms of political dissidence are harshly dealt with through detention and summary executions. These characteristics show how the regime has completely removed all signs of democracy.

• 1720

I would therefore like to impress upon this subcommittee that unless positive and effective action is taken by the international community, these atrocities are bound to continue with further harshness and cruelty and thereby increase the sufferings of the Burmese people. Reports on investigations of human rights violations have been published by renowned international human rights organizations. But these reports account for only a small portion of what is actually happening in the country. Many cases have gone unreported. The refugee situation in recent weeks has aggravated to uncontrollable proportions. There are now 2,000 Burmese refugees in India, 20,000 in China, 100,000 in Thailand, and 250,000 in Bangladesh.

Mr. Chairman, members of the subcommittee, you may have heard the recent news that some political prisoners have been released and the military regime has made overtures to the opposition parties to hold a national convention to formulate principles for a new constitution. I ask you, as well as the international community, through this forum, not to be deceived by such changes. These gestures are only a means to relieve the international pressure. This sensitivity is all the more reason for us to persist in this direction.

Given that these harsh realities in Burma have persisted without let-up; given that there has been no indication the military regime has any intention to hand over power to the elected representatives; given that positive and effective action by the international community is but one way to put pressure on the military regime to hand over power to the legitimately elected representatives; given that as long as the military regime is in power, peace and democracy will never be restored in Burma, I would like to recommend on behalf of our government for the Canadian government, first, to take a leading role at the United Nations in calling for the imposition of a trade embargo against the military regime in Burma; secondly, to challenge the legitimacy of the military regime's occupying Burma's seat at the United Nations; thirdly, to take such action as will discourage foreign investment in Burma while the military regime is in power; fourthly, to reduce or cut formal relations with the diplomatic representatives of the military regime; fifthly, to accord tacit recognition to our government as the legal Government of Burma; and lastly, to put pressure on the military regime to

[*Translation*]

Ils ont non seulement commis des violations flagrantes des droits de la personne et dépouillé la population de sa dignité, mais ils l'ont aussi privée des libertés fondamentales d'une société démocratique. Ces libertés comprennent la liberté de parole, la liberté d'association et la liberté de la presse. Il n'y a aucun appareil juridique légitime. Le tribunal militaire rend régulièrement des sentences arbitraires. Toute forme de dissidence politique est durement réprimée par des détentions et des exécutions sommaires. Voilà qui montre comment le régime a réussi à supprimer tous les attributs de la démocratie.

Par conséquent, je voudrais faire comprendre au sous-comité qu'à moins que la communauté internationale ne prenne des mesures positives et efficaces, ces atrocités ne manqueront pas de se perpétuer avec une dureté et une cruauté accrues, aggravant ainsi les souffrances du peuple birman. Des organisations internationales des droits de la personne bien connues ont fait des rapports à la suite d'enquêtes concernant les atteintes aux droits de la personne. Cependant, ces rapports ne reflètent qu'une petite partie de ce qui se passe vraiment dans le pays. Un grand nombre de cas ne sont pas signalés. Depuis quelques semaines, la situation des réfugiés s'est aggravée et a pris des proportions incontrôlables. Il y a maintenant 2,000 réfugiés birmans en Inde, 20,000 en Chine, 100,000 en Thaïlande et 250,000 au Bangladesh.

Monsieur le président, membres du sous-comité, les médias vous ont peut-être appris récemment que certains prisonniers politiques avaient été libérés et que le régime militaire avait fait des ouvertures aux parties d'opposition en vue de la tenue d'un congrès national destiné à formuler les principes d'une nouvelle constitution. Je vous invite, et par votre intermédiaire, j'invite également les membres de la communauté internationale à ne pas être dupe de ces changements. Ces gestes ne sont qu'un stratagème de la part du régime pour se soustraire aux pressions internationales. Le fait qu'il y soit sensible devrait nous inciter encore davantage à poursuivre dans cette voie.

Attendu que cette dure situation sévit en Birmanie sans discontinuer; attendu qu'aucun indice ne laisse croire que le régime militaire ait l'intention de remettre le pouvoir aux représentants élus; attendu que les mesures efficaces et positives prises par la communauté internationale ne représentent qu'un des nombreux moyens d'exercer des pressions sur le régime militaire en vue de le convaincre de remettre le pouvoir aux mains des représentants légitimement élus du peuple; attendu que tant que le régime militaire sera au pouvoir, la paix et la démocratie ne seront jamais restaurées en Birmanie, au nom de notre gouvernement, je recommande au gouvernement canadien, premièrement, qui joue un rôle de chef de file aux Nations Unies et réclame l'imposition d'un embargo commercial contre le régime militaire de Birmanie; deuxièmement, qu'il conteste la légitimité de l'occupation du siège de la Birmanie aux Nations Unies par le régime militaire; troisièmement, qu'il prenne les mesures qui s'imposent pour décourager l'investissement étranger en Birmanie tant que le régime militaire sera au pouvoir; quatrièmement, qu'il réduise ou

[*Texte*]

release Aung Sang Suu Kyi, the Nobel Peace laureate for 1991, and all the political prisoners of Burma.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much for the statement and recommendations to consider.

Mr. Kilgour.

Mr. Kilgour: Thank you, Prime Minister Win, and I thank Mr. Broadbent and the centre for bringing you here. It is an extremely important thing the centre has done, and I am sure I speak for all of us in saying we are delighted to welcome you here at the subcommittee.

Could you tell us, sir, whether you prefer that we in Canada refer to your country by its former name of Burma or by the name I understand SLORC has given it, Myanmar?

Dr. Win: We prefer to be called Burma.

Mr. Kilgour: Your statement is very clear. Perhaps you don't wish to priorize your recommendations, but if you had to, would you perhaps stress some more than others? Could you do that for us?

• 1725

Dr. Win: To priorize it, I would like to state here again that the first priority we would like to call for is the imposition of a trade embargo or economic sanctions against this military regime in Burma. Second, we would like to discourage foreign investment in Burma while the military is still in power. And the third, well, it is difficult to priorize now—

Mr. Kilgour: You don't have to go further.

Dr. Win: —because all seem to be important.

For internal politics, we would like to see Aung Sang Suu Kyi and all political prisoners to be free. It is very important to us. As long as the political prisoners are in prison and there is a civil war going on in the border area, nothing can be done towards the peace process. So we would like to have pressure put so Aung Sang Suu Kyi and all political prisoners are released and that they start responding to the statement issued by Aung Sang Suu Kyi. Aung Sang Suu Kyi has issued a statement calling for national reconciliation.

Up to now the military regime has not made any official reply or officially negotiated or started talking with Aung Sang Suu Kyi. Instead, they say they will invite 15 NLD members of Parliament for talks. But we think Aung Sang Suu Kyi is the right person—as she is the leader of the NLD party, the party that won the election—and not the 15 NLD members of Parliament. Also, she has the trust of the Burmese people and, most important, she is in Rangoon.

[*Traduction*]

interrompe toutes relations officielles avec les représentants diplomatiques du régime militaire; cinquièmement, qu'il accorde une reconnaissance tacite à notre gouvernement à titre de gouvernement légitime de la Birmanie; et enfin, qu'il exerce des pressions sur le régime militaire pour qu'il libère Aung Sang Suu Kyi, lauréate du Prix Nobel de la paix de 1991, ainsi que tous les prisonniers politiques de Birmanie.

Merci.

Le président: Je vous remercie beaucoup de votre déclaration et de vos recommandations.

Monsieur Kilgour.

M. Kilgour: Je vous remercie, premier ministre Win, et je remercie aussi M. Broadbent et le Centre d'avoir organisé votre comparution devant nous. Il s'agit là d'une contribution extrêmement importante du Centre, et je suis sûr de parler au nom de tous mes collègues en disant que nous sommes ravis de vous souhaiter la bienvenue au sous-comité.

Pourriez-vous nous dire, monsieur, si vous préférez qu'au Canada nous appelions votre pays la Birmanie, qui est son ancien nom, ou Myanmar, le nom que lui a donné le Conseil d'État pour la restauration de la loi et de l'ordre.

M. Win: Nous préférons l'appeler la Birmanie.

M. Kilgour: Votre déclaration est très claire. Vous ne souhaitez peut-être pas établir de priorités parmi vos recommandations, mais si vous deviez le faire, y en a-t-il qui aurait préséance sur d'autres? Pourriez-vous faire cela pour nous?

M. Win: Je voudrais réitérer que ce que nous souhaitons prioritairement, c'est l'imposition d'un embargo commercial ou de sanctions économiques contre le régime militaire actuellement en place en Birmanie. Deuxièmement, nous voudrions décourager l'investissement étranger en Birmanie tant que ce régime militaire sera au pouvoir. Troisièmement, j'avoue qu'il est difficile d'établir des priorités. . .

M. Kilgour: Vous n'avez pas besoin d'aller plus loin.

M. Win: . . .parce qu'elles semblent toutes être importantes.

Sur le plan de la politique interne, nous souhaitons la libération de Aung Sang Suu Kyi et de tous les prisonniers politiques. Cela revêt énormément d'importance à nos yeux. Tant que les prisonniers politiques seront incarcérés et que sévira la guerre civile dans les régions frontalières, le processus de paix ne pourra progresser. Par conséquent, nous voudrions que l'on exerce des pressions sur le régime en vue de la libération de Aung Sang Suu Kyi et de tous les autres prisonniers politiques. Nous voudrions aussi que le régime réponde à la déclaration rendue publique par Aung Sang Suu Kyi, déclaration qui préchait la réconciliation nationale.

Jusqu'à maintenant, le régime militaire n'a pas donné de réponse officielle ou commencé à négocier ou à amorcer des pourparlers avec Aung Sang Suu Kyi. Au lieu de cela, des membres ont dit qu'ils inviteraient 15 députés du Parlement de la Ligue nationale pour la démocratie à des pourparlers. Cependant, nous pensons que Aung Sang Suu Kyi est la personne à qui il revient de participer à ces pourparlers. Après tout, c'est elle le chef de la Ligue nationale pour la

[*Text*]

They need only to invite her and start talking. Also, if they are really serious, they have to make a ceasefire all along the border area and start talking with the ethnic national leaders who are leading the armed struggle against this military regime in Rangoon.

Mr. Kilgour: Rangoon was one of the busiest airports in that part of Asia after the Second World War, was it not, until 1960 or 1962? You were a very busy commercial centre in your capital?

Dr. Win: Yes.

Mr. Kilgour: Could you tell us, if you wish, what knowledge you have of the involvement of the SLORC in the drug trade from that part of the world?

Dr. Win: We know that the area where poppies are grown is in Chiang state in the golden triangle area. These areas are controlled by drug lords, Kokang people, and some Wa nationalities. This military regime, the SLORC, made a ceasefire and peace with these people. This means they can stay in their place, have their own weapons, can grow poppies, anything they like, only that they not be friendly with the ethnic nationalities who are leading the armed struggle for political reasons. We know that General Khin Nyunt, who is head of military intelligence, is very friendly to these drug lords. Some of the drug lords came by his invitation and he called these drug lords some ethnic national leaders. Also, we have some information that he is taking part in that drug trade.

Mr. Kilgour: Thank you very much.

Mr. Redway (Don Valley East): Thanks very much, Mr. Chairman. I, too, would like to welcome all our witnesses here, particularly the Prime Minister and the Minister.

I would like to get your comments on and to explore a bit further, if I may, Mr. Prime Minister, the steps you have recommended Canada might take.

• 1730

First of all, with respect to playing the leading role at the United Nations in calling for an imposition of a trade embargo, in the past Canada has introduced trade sanctions itself in other instances. I wonder if that too would be one of your recommendations. Bearing in mind that there might be some difficulties in obtaining a full trade embargo on the part of the United Nations, would you be recommending that Canada should go ahead with trade sanctions on its own? If so, what impact do you foresee that having?

Dr. Win: We are asking for a United Nations-sponsored trade embargo, but we are also asking for bilateral and multilateral trade embargoes. If Canada could put a trade embargo on Burma, then of course we would be very happy.

[*Translation*]

démocratie, parti qui a remporté les élections. Ce ne sont pas les 15 parlementaires de la ligue. En outre, elle a la confiance du peuple birman et chose plus importante encore, elle est à Rangoon. Il serait donc facile aux dirigeants de l'inviter et de commencer à discuter. Qui plus est, pour démontrer leur sérieux, ils doivent imposer un cessez-le-feu le long de la frontière et amorcer des pourparlers avec les chefs ethniques nationaux qui dirigent la lutte armée contre le régime militaire de Rangoon.

M. Kilgour: Rangoon était l'un des aéroports les plus achalandés de cette région de l'Asie après la Seconde Guerre mondiale, jusqu'en 1960 ou 1962, n'est-ce pas? Votre capitale était une plaque tournante pour le commerce?

M. Win: Oui.

M. Kilgour: Pouvez-vous nous dire, si vous le voulez bien, quel est, à votre connaissance, la participation du CRLO au trafic de la drogue dans cette région du monde?

M. Win: Nous savons qu'on fait pousser du pavot dans le Chiang, dans la région du triangle d'or. La région en question est contrôlée par des barons de la drogue, du peuple Kokang, et par certaines nationalités Wa. Le régime militaire, le CRLO, a conclu un cessez-le-feu et fait la paix avec ces peuples. Cela signifie qu'ils peuvent demeurer là où ils sont, posséder leur propres armes et faire pousser du pavot. Autrement dit, ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent, sauf collaborer avec les nationalités ethniques qui mènent la lutte armée pour des raisons politiques. Nous savons que le général Khin Nyunt, le chef des services de renseignements militaires, est un bon ami de ces caïds de la drogue. D'ailleurs, certains d'entre eux se sont rendus à son invitation et il les a assimilés à des leaders ethniques nationaux. En outre, selon nos renseignements, il participe lui-même au trafic de la drogue.

M. Kilgour: Merci beaucoup.

M. Redway (Don Valley-Est): Merci beaucoup, monsieur le président. Moi aussi, je tiens à souhaiter la bienvenue à tous nos témoins et en particulier au premier ministre et aux ministres.

Si vous le voulez bien, monsieur le premier ministre, je voudrais que vous nous en disiez un peu plus long sur les mesures que vous recommandez au Canada de prendre.

Premièrement, en ce qui a trait au rôle de chef de file que pourrait jouer le Canada aux Nations Unies en exigeant l'imposition d'un embargo économique, je vous signale que dans le passé, il est déjà arrivé que le Canada applique lui-même des sanctions commerciales. Je voudrais savoir si cela serait également l'une de vos recommandations. Compte tenu du fait qu'il risque d'être difficile d'obtenir de la part des Nations Unies qu'elles imposent un embargo économique intégral, recommanderiez-vous que le Canada aille de l'avant et impose ses propres sanctions? Dans l'affirmative, quelle en serait, à votre avis, l'incidence?

M. Win: Nous réclamons un embargo économique sous l'égide des Nations Unies, mais nous souhaitons aussi l'imposition d'embargos bilatéraux et multilatéraux. Si le Canada imposait un embargo commercial à la Birmanie, nous en serions évidemment très heureux.

[*Texte*]

What was the second question?

Mr. Redway: I wondered what impact you would foresee that having, because my understanding is that there's not an enormous amount of trade between Canada and Burma.

Dr. Win: First, although the trade is small, it will have a great political impact, because once Canada will have put the trade sanctions on, other democratic countries will have to decide what to do. Now nobody is putting on trade sanctions and then saying that all other countries are not doing it.

Also, it would have a very big impact on the people inside Burma. When the Nobel Peace Prize was awarded to Aung Sang Suu Kyi, the morale of the people fighting and struggling inside Burma under the control of the military regime was helped very much. Although the trade volume between Canada and Burma might be small and might not be effective economically, it will have a great political impact.

Mr. Redway: I take it that the same would apply to your second priority, which would be to take action to discourage foreign investment in Burma. You would also be recommending that Canada ban its own foreign investment in Burma. Is that correct? If so, to what extent is there Canadian foreign investment in Burma apart from the Petro-Canada situation?

Dr. Win: Apart from Petro-Canada, it's almost nothing.

Mr. Redway: Again, then, apart from Petro-Canada it would be symbolic, a political statement?

Dr. Win: In politics, symbolism is very important for us.

Mr. Redway: Finally, your fifth priority or your fifth recommendation was to accord tacit recognition. You've identified the fact that Norway has given tacit recognition. I'm just wondering exactly what is meant by "tacit recognition". As far as you're concerned, what has Norway done that you'd like to see Canada do?

Dr. Win: What we meant by tacit recognition is that we were officially invited, officially received by higher ministers, and so on. Also, we meant that foreign aid given to us is mostly given for the refugees on the border area or humanitarian aid to be used in the border area or to be used as a lobbying effort, but not given to be used inside Burma in the area we control. But Norway has given us this humanitarian aid to be used in education and health inside Burma, in the area we control, for medicine, textbooks, and all these things. It is a kind of help we would like to have. It has to be used, because inside Burma, in the area we control, there are also people. These people are also very poor. They are in need. There are also internally displaced persons there. So we also need humanitarian aid to be used in this area we control, and Norway is the country that has given it to us for that purpose.

[*Traduction*]

Quelle était la deuxième question?

M. Redway: Je me demande quelle incidence cela pourrait bien avoir, car à ma connaissance, les échanges entre le Canada et la Birmanie sont négligeables.

M. Win: Premièrement, même si le volume des échanges n'est pas très important, un tel geste aurait des répercussions politiques considérables. En effet, une fois que le Canada aurait imposé des sanctions, les autres pays démocratiques seraient forcés de prendre une décision. À l'heure actuelle, on s'abstient d'imposer des sanctions économiques en prétextant qu'il n'y a pas d'autres pays qui le font.

En outre, cela influencerait énormément le peuple birman. Lorsque le Prix Nobel de la Paix a été attribué à M^me^ Aung Sang Suu Kyi, le moral des combattants livrant, à l'intérieur de la Birmanie, la lutte au pouvoir militaire, s'est raffermi. Même si le volume des échanges commerciaux entre le Canada et la Birmanie est faible, et que les sanctions ont des répercussions minimes sur le plan économique, cette initiative ne manquerait pas d'avoir une incidence politique considérable.

M. Redway: J'imagine que le même raisonnement vaut pour votre deuxième priorité, soit la prise de mesures pour décourager l'investissement étranger en Birmanie. Vous recommanderez également que le Canada interdise tout investissement en Birmanie, n'est-ce pas? Je voudrais savoir quelle est l'ampleur des investissements en Birmanie, outre ceux de Petro-Canada.

M. Win: Si l'on exclut Petro-Canada, ce n'est presque rien.

M. Redway: Autrement dit, si l'on exclut Petro-Canada, ce serait un geste politique purement symbolique?

M. Win: En politique, le symbolisme est très important.

M. Redway: Enfin, votre cinquième priorité ou recommandation consiste à accorder une reconnaissance tacite à votre gouvernement. Vous avez signalé à cet égard que la Norvège vous avait déjà accordé une telle reconnaissance. Je voudrais savoir précisément ce que signifie l'expression reconnaissance tacite. Qu'a fait la Norvège que vous voudriez que le Canada fasse aussi?

M. Win: Cette reconnaissance tacite se concrétise par le fait que nous avons été invités officiellement et reçus par des ministres haut placés, etc. En outre, l'aide étrangère que nous recevons est généralement acheminée vers les réfugiés de la région frontalière et encore, il s'agit d'aide humanitaire axée vers la région frontalière ou de fonds destinés à contribuer aux efforts de lobbying. L'aide en question ne doit pas être utilisée à l'intérieur de la Birmanie dans les régions que nous contrôlons. La Norvège, elle, nous a donné une aide humanitaire dont nous pouvons nous servir à l'intérieur de la Birmanie, dans la région que nous contrôlons, à des fins d'éducation et de santé. Ce sont notamment des médicaments, des manuels de classe, etc. C'est le genre d'aide que nous souhaiterions recevoir. Elle est nécessaire car à l'intérieur de la Birmanie, dans la région que nous contrôlons, vivent des gens extrêmement pauvres et nécessiteux. On y retrouve aussi des personnes déplacées. C'est pourquoi il faut que nous puissions appliquer l'aide humanitaire dans cette région que nous contrôlons, et la Norvège est un pays qui nous en a fournie expressément à cette fin.

[*Text*]

Mr. Broadbent: If you would permit me, I would like just to add a comment on the notion of tacit recognition. As will have been obvious from Dr. Sein Win's answer, it's the interpretation of the witnesses here rather than the words of the Norwegian government; they haven't created some new international terminology that they are calling tacit recognition.

• 1735

I think it is extremely important, in terms of what has gone on in the world internationally in the last couple of years, the legitimacy of the idea of democracy itself being increasingly recognized as an important and universal norm and standard.

As I understand it, the rules of our own House have been modified somewhat since I left, in terms of who is being recognized. They are elected members. A minister of our government, Mr. Wilson, says that he is going to meet Dr. Sein Win, as the democratically elected representative of a government in exile. I think it is a useful middle ground maybe that our Parliament, along with what the Norwegians have done, can play some useful role in promoting internationally; making a distinction between *de facto* governments, on the one hand, which may be absolutely abominable, as is the current government of Burma... For international legal reasons and for certain pragmatic international relations reasons, which I can well understand, relationships are maintained between states and non-governmental people on the other extreme entirely. Between those two, and very important, are democratically elected men and women.

I think the kinds of steps our own Parliament has taken today and the providing of humanitarian aid by the Norwegians send out messages. Increasingly there is a kind of international norm that goes beyond traditional diplomacy in recognizing that democracy itself has some real value.

I just wanted to take the opportunity to add that, if I may. I was supposed to put in a special plea to this committee perhaps to make some kind of recommendation along that line too.

Mr. Redway: I would like to probe that a little further, Mr. Chairman.

The Prime Minister has used in his recommendations the word *de jure* recognition or the *de jure* government in Burma. I can well recall, as I am sure you can, Mr. Broadbent, the distinction that the Government of Canada made between *de jure* and *de facto* in the case of the Baltic states, Estonia, Latvia and Lithuania. We actually recognized the diplomatic representatives in Canada *de jure* but, at the same time, recognized the facts of life with respect to the Soviet government.

I am wondering if either of you or both of you would see *de jure* recognition going beyond just a meeting with ministers; whether there would be some form of additional diplomatic relationship or diplomatic recognition involved in that. Is that or is that not the case with respect to the situation between yourselves and Norway?

[*Translation*]

M. Broadbent: Permettez-moi d'intervenir. Je voudrais ajouter une observation sur la notion de reconnaissance tacite. Comme vous l'aurez compris d'après la réponse de M. Sein Win, il s'agit de l'interprétation des témoins plutôt que des termes employés par le gouvernement de la Norvège. En fait, «reconnaissance tacite» n'est pas un nouveau vocable international qu'ils ont créé.

Compte tenu de l'évolution survenue sur la scène internationale depuis deux ans, il m'apparaît comme important que l'on reconnaisse de plus en plus la légitimité de la notion de démocratie à titre de norme universelle.

Je crois savoir que notre propre Chambre a modifié quelque peu son règlement quant à savoir qui il convient de reconnaître quand nous sommes en présence de députés élus. D'ailleurs, un ministre de notre gouvernement, M. Wilson, a déclaré qu'il allait rencontrer M. Sein Win à titre de représentant démocratiquement élu d'un gouvernement en exil. Ce serait peut-être une solution intermédiaire dont notre gouvernement, dans la foulée de l'exemple norvégien, pourrait se faire l'écho sur la scène internationale. Nous pourrions établir une distinction, d'une part, entre les gouvernements de fait, qui peuvent être absolument abominables, comme le gouvernement actuel de la Birmanie... Sur le plan du droit et en raison d'un certain pragmatisme s'appliquant aux relations internationales, que je comprends très bien, il existe des rapports entre les États et les simples citoyens. Entre les deux, ce qui est très important, se trouvent des hommes et des femmes démocratiquement élus.

Je pense que les gestes posés par notre propre Parlement aujourd'hui et l'offre d'aide humanitaire de la Norvège constituent des signaux non équivoques. De plus en plus, on voit l'émergence d'une norme internationale qui va plus loin que la diplomatie traditionnelle et qui reconnaît que la démocratie a en soi une valeur réelle.

Je voulais simplement saisir l'occasion d'ajouter cela. Mon intention était de présenter un plaidoyer spécial au comité pour qu'il fasse une recommandation allant en ce sens.

M. Redway: Monsieur le président, je voudrais approfondir un peu cette question.

Dans ses recommandations, le Premier ministre a parlé de la reconnaissance de droit du gouvernement de la Birmanie. Je me souviens très bien—comme M. Broadbent, sans doute—de la distinction qu'avait établie le gouvernement du Canada entre la reconnaissance de droit et de fait dans le cas des États baltes, l'Estonie, la Latvie et la Lituanie. Nous avons reconnu, en droit, les représentants diplomatiques de ces pays au Canada tout en reconnaissant parallèlement la situation de fait du gouvernement soviétique.

Je voudrais savoir si l'un de vous ou les deux considèrent qu'une reconnaissance de droit va plus loin qu'une simple rencontre avec des ministres et si, à vos yeux, cela suppose des rapports pour une reconnaissance diplomatique complémentaire. Cela reflète-t-il ou non vos rapports avec la Norvège?

[*Texte*]

Dr. Win: Up to now Norway has diplomatic ties with Rangoon. As of now, we do not have diplomatic ties with the Norway government.

Mr. Redway: They have an ambassador in Rangoon?

Dr. Win: They do not have an embassy there, but they have diplomatic ties.

Mr. Redway: I see.

Mr. Broadbent: As I have said, in another context, I am not a lawyer, but I have many other faults.

In terms of how international legal experts might deal with this, I know not. That is what I wanted to say right away in making that distinction, including our own government's history in the Baltic states.

It would be interesting to see what parallels in terms of international law could be drawn between the *de jure and *de facto* recognition of the Baltic region, if I could put it that way.

I will undertake, I will say to members of the committee, on behalf of our own centre, in developing practical aspects for our mandate, to pursue that from a research point of view internally. But certainly to say at this point, simply using language like there's a kind of *de jure* legitimacy about the regime—to go back to the symbolic point—I think is an important matter.

• 1740

The Chairman: I think the point we're talking about now reflects also the changing atmosphere from the era that we were speaking of. There has been so much movement so fast that we're living at a time where the new day in the UN, the new mandates for humanitarian intervention, and the question about what's happening to people now under military governments, all mean that being locked into old definitions may not be as unmovable as it was even a year or two ago. At least it's worth testing.

Mr. Redway: Maybe we can apply an old definition to a new situation.

Mr. Harvey (Edmonton East): Mr. Chairman, I too would like to extend my welcome to all of the people who are appearing before the subcommittee today, and especially, of course, to the Prime Minister, Dr. Win. You honour us with your presence. Certainly I cannot imagine that any member of the committee would have anything other than the highest respect for the work you do, both in your resistance to the SLORC at home and in your advancing of the cause of the Burmese people abroad. I commend you sir. I salute you.

I must confess I knew next to nothing of Burma until the fall of 1990 when Harn Yawnghwe's brother in Edmonton, Tiger Yawnghwe, contacted me and adminstered a crash course on what had been going on, about the elections of May 1990 and about the subsequent events. As a result, I wrote my first letter to a minister, in fact two of them, to Joe Clark, who was then external affairs minister, and to Jake Epp, who was then and still is energy minister, and to Bill

[*Traduction*]

M. Win: Jusqu'à maintenant, la Norvège a conservé des relations diplomatiques avec Rangoon. D'autre part, nous n'avons pas à l'heure actuelle de rapports diplomatiques avec le gouvernement norvégien.

M. Redway: La Norvège a un ambassadeur à Rangoon?

M. Win: La Norvège n'a pas d'ambassade là-bas, mais des liens diplomatiques existent entre les deux pays.

M. Redway: Je vois.

M. Broadbent: Comme je l'ai déjà dit dans un autre contexte, je ne suis pas avocat, mais j'ai bien d'autres défauts.

Ainsi, j'ignore comment les spécialistes du droit international interpréteraient cette situation. C'est ce que je voulais dire d'entrée de jeu lorsque j'ai établi cette distinction, notamment à l'égard de la réaction de notre gouvernement face aux États baltes.

Il serait intéressant de voir quel parallèle on pourrait dresser, en droit international, entre la reconnaissance de droit et de fait de la région balte, si je peux m'exprimer ainsi.

Je tiens à signaler aux membres du comité qu'au nom de notre centre, je m'engage à ce que nous fassions des recherches à ce sujet et ce, dans le cadre du volet pratique de notre mandat. Mais, je pense qu'il soit important de préciser que le régime actuel jouisse d'une légitimité de droit—ce qui nous ramène à l'aspect symbolique.

Le président: Je pense que le point dont nous discutons reflète aujourd'hui le changement d'attitude que l'on peut constater par rapport à l'époque dont nous parlons. L'évolution a été tellement rapide qu'il ne faut plus désormais se référer aux anciennes définitions lorsqu'il s'agit des interventions que l'ONU peut aujourd'hui se permettre, des nouveaux mandats à l'égard de l'intervention à des fins humanitaires et du sort des populations assujetties à des régimes militaires, car ces définitions ne sont plus aujourd'hui aussi immuables qu'il y a un an ou deux. En tout cas, il vaut la peine d'essayer.

M. Redway: Nous pouvons peut-être appliquer une ancienne définition à une nouvelle situation.

M. Harvey (Edmonton-Est): Monsieur le président, je tiens moi aussi à souhaiter la bienvenue à tous les gens qui comparaissent aujourd'hui devant le sous-comité, et notamment, évidemment, au premier ministre, M. Win. Votre présence nous honore. Nous avons tous à votre égard le plus grand des respects pour le travail que vous accomplissez, tant par la façon dont vous résistez au SLORC, dans votre pays, que par la façon dont vous défendez la cause de la population birmane à l'étranger. Je vous félicite, monsieur, je vous rends hommage.

Je dois avouer que je ne connaissais presque rien de la Birmanie, jusqu'à l'automne 1990, lorsque le frère de Harn Yawnghwe, qui vit à Edmonton, Tiger Yawnghwe, m'a appelé, et m'a donné un cours intensif sur ce qui s'était passé en Birmanie, m'a raconté la façon dont les élections se sont déroulées en mai 1990, ainsi que les événements subséquents. C'est à la suite de cela que j'ai écrit ma première lettre à un ministre, à deux ministres, en réalité, à Joe Clark, qui était à

[*Text*]

Hopper. I wrote all three of them in one day in November 1990. None of the responses was satisfactory. All of this is by way of convoluted preamble to my questions.

You mentioned several times in response to previous questions, Dr. Win, areas that I assume the National Coalition Government controls within Burma. This would seem to indicate the conduct of at least a low level civil war. But I assume that your strategy to cause the SLORC to release power is more diplomatic and political than it is military. Can I stop just there and ask you if that assumption is correct?

Dr. Win: Yes. We have a civil war going on for more than 20 years. This civil war is between the ethnic nationalities like the Karen, Kachins, and and central government in Rangoon. From 1962 onwards this civil war was intensified and it is now at the highest level. The ethnic nationalities live on the border area in the hilly region, and the Burmese people in the heartland of Burma.

These areas where they control, we call liberated area. These areas are controlled by these ethnic nationalities, and these ethnic nationalities have formed an umbrella organization called the Democratic Alliance of Burma. Many of the major ethnic nationalities are in this organization like Karen, Kachin, and Mon. When we went to this border area we were received by these ethnic nationalities and they recognized us as the legal government. They support us and we lived in Manerplaw; that is in Karen state. We work together and we have constant consultations. These areas were defended by the DAB armed forces.

Mr. Harvey: Just to be certain I got this right, the National Coalition Government is in fact a member now of the Democratic Alliance.

Dr. Win: Not a member. We are just forming a government, and this government is supported and recognized by the Democratic Alliance of Burma.

Mr. Harvey: It is the Democratic Alliance that controls areas within the Burmese state.

Dr. Win: Yes.

• 1745

Mr. Harvey: To proceed from that, I guess the strategic question is, do you plan that the civil war will topple the SLORC, or do you plan that it will surrender power for reasons other than, if perhaps in addition to, the civil war?

Dr. Win: International pressure as well as internal pressure, when used in a concentrated and in a very co-ordinated way, could topple this military regime.

Mr. Harvey: So in fact international pressure is fundamental to the project of removing the SLORC from power.

Dr. Win: Even if not fundamental, it is very important. For example, Burma does not even produce assault rifles. All the arms Burma has—aircraft, artillery pieces, assault rifles—it got from other countries around the world. They

[*Translation*]

l'époque ministre des Affaires extérieures, et à Jake Epp, qui était ministre de l'Énergie, ainsi qu'à Bill Hopper. En fait, j'ai écrit trois lettres en une journée, en novembre 1990. Je n'ai reçu aucune réponse satisfaisante. Tout ceci est en préambule aux questions que j'ai à vous poser.

Monsieur Win, vous avez parlé à plusieurs reprises de régions birmanes qui sont contrôlées, je suppose, par le Gouvernement nationalé de coalition. Cela permet de supposer qu'il y a peut-être une petite guerre civile qui se déroule en Birmanie. Mais, pour faire en sorte que le SLORC abandonne le pouvoir, vous avez davantage recours à des moyens diplomatiques et politiques que militaires, n'est-ce pas? Mon interprétation est-elle juste?

M. Win: Oui. Il y a en effet une guerre civile qui se déroule depuis plus de vingt ans en Birmanie. Cette guerre civile oppose des ethnies, comme les Karens et les Kachins, et le gouvernement central de Rangoon. Depuis 1962, cette guerre civile a pris de l'ampleur, et elle a atteint, aujourd'hui, sa plus haute intensité. Ces ethnies vivent près de la frontière, dans la région montagneuse, et le gros de la population birmane est installé au centre de la Birmanie.

Nous appelons zones libérées, les régions que ces ethnies contrôlent. Elles ont créé une organisation parapluie que l'on appelle l'Alliance démocratique de la Birmanie. Un grand nombre des principales ethnies font partie de cette alliance: les Karens, les Katchins et les Môns. Lorsque nous nous sommes rendus dans cette région frontalière, nous avons été accueillis par ces ethnies, qui nous ont reconnus comme leur gouvernement. Ces ethnies nous appuient, et nous sommes installés à Mananplur, dans l'état Karen. Nous travaillons avec leurs dirigeants, et nous nous consultons mutuellement de façon constante. Ces régions étaient défendues par les Forces armées de l'Alliance démocratique de la Birmanie.

M. Harvey: Pour m'assurer d'avoir bien compris... le Gouvernement national de coalition est aujourd'hui membre de l'Alliance démocratique.

M. Win: Non, il n'en est pas membre. Nous formons tout simplement un gouvernement, et ce gouvernement est appuyé et reconnu par l'Alliance démocratique de la Birmanie.

M. Harvey: C'est l'Alliance démocratique qui contrôle des régions de l'État birman.

M. Win: Oui.

M. Harvey: Partant de là, croyez-vous que la guerre civile aura raison du SLORC, ou qu'il faudra d'autres pressions que cela, en plus de la guerre civile?

M. Win: Les pressions internationales, jumelées aux pressions internes, bien concentrées et bien coordonnées, pourraient avoir raison du régime militaire.

M. Harvey: Donc, les pressions internationales sont un élément fondamental de l'effort visant à faire perdre le pouvoir au SLORC.

M. Win: Même si elles ne sont peut-être pas un élément fondamental, comme vous dites, elles sont très importantes. Par exemple, on ne produit même pas de fusils d'assaut en Birmanie. Toutes les armes que l'on retrouve en Birmanie—

[*Texte*]

bought lots of arms from China. They bought from Singapore. In earlier times they bought assault rifles from the Fritz Werner Company in Germany. From Sweden they bought Carl Gustav rockets, and so on. It is international. It is no longer internal. That is why we are calling for an arms embargo. The drug problems we are facing are not only Burma's problem. These drugs went to the United States, to Europe, and so on. From the drug money they financed the military activity. It is no longer an internal problem. The refugee problem is spilling over the border into neighbouring countries; it is becoming a regional problem. That is why we think international pressure is very important to us.

Mr. Harvey: To our knowledge, is the SLORC a sort of monolith, or are there elements within it closer to toppling than other elements? In other words, are there splits within the SLORC that you can exploit?

Dr. Win: They have been a group since 1962. These are the same people. They have changed the name. First they called it the Revolutionary Council, and then in 1974 they changed it to the Burmese Socialist Party Program, but the people are the same. Then after 1988 they called it the State Law and Order Restoration Council, but the people are the same. They are a very closely related group of people at the top. They use army and military intelligence for the survival of power, but it is possible there is a split inside them.

Mr. Harvey: I would assume that would be very much to be hoped. Getting rid of the entire shebang could be quite a task, I would assume. If you have a united dictatorship at the top, either it decides in toto to go by itself or you virtually have to fight it out.

To return to what Canada can do then, I assume immediate humanitarian aid to the refugees around Burma's borders is of high priority. Are you aware of any sort of global budget for such aid for this year? In other words, how many dollars are we talking about for aid to Burmese refugees?

Dr. Win: It is difficult, because they do not give aid in a co-ordinated manner. Sometimes we will give aid and some other country will also give aid. For example, Switzerland has given 550,000 Swiss francs to the refugees on the border area.

Mr. Harvey: Administered through the High Commission for Refugees?

Mr. Yawnghwe: No, Swiss NGOs, Swiss aid.

• 1750

The Chairman: By way of supplementary, has there been a request to Jan Eliasson about designating a specifically humanitarian emergency in this context, with, therefore, the exercise of some direct UN activity?

[*Traduction*]

avions, pièces d'artillerie, fusils d'assaut—proviennent d'autres pays. Le SLORC a acheté beaucoup d'armes de la Chine. Il en a aussi acheté de Singapour. Au début, il a acheté des fusils d'assaut de la société Fritz Werner d'Allemagne. Il a acheté des roquettes de la société suédoise Carl Gustav, etc. Les armes proviennent d'un peu partout. C'est pour cette raison que nous demandons l'imposition d'un embargo sur les armes. Les difficultés que nous éprouvons avec le trafic des stupéfiants ne se limitent pas à la Birmanie. Ces stupéfiants ont été vendus aux États-Unis, en Europe et un peu partout à travers le monde. Le SLORC s'est servi de cet argent pour financer ses activités militaires. Le problème n'est donc plus uniquement interne à la Birmanie. Le problème des réfugiés s'étend de plus en plus dans les pays voisins; il prend des proportions régionales. C'est pourquoi nous pensons que les pressions internationales sont très importantes.

M. Harvey: Le SLORC est-il vraiment uni, ou y a-t-il des éléments de dissension, au sein du SLORC, qui pourraient être prêts de capituler? Autrement dit, y a-t-il des fissures à l'intérieur du SLORC, que vous pouvez exploiter?

M. Win: Ce groupe existe depuis 1962. Les gens qui l'ont fondé sont encore là. Il n'y a que le nom qui a changé. Au début, il s'appelait le Conseil révolutionnaire, puis, en 1974, il est devenu du Programme du Parti socialiste birman, mais ses dirigeants sont les mêmes. Après 1988, ils ont adopté le nom «Conseil d'État pour le rétablissement de la loi et de l'ordre», ou SLORC, mais ce sont toujours les mêmes gens qui sont là. Ils forment un groupe très uni. Ils utilisent l'armée et les renseignements militaires pour assurer leur pouvoir, mais il se peut que le bloc ne soit plus aussi homogène qu'auparavant.

M. Harvey: C'est bien à espérer. Je suppose que ce serait toute une affaire que de se débarrasser de tout le groupe en même temps. Quand on a affaire à une dictature unie, il faut souhaiter qu'elle cède tout d'un bloc, ou autrement, il faut la combattre.

Pour en revenir à ce que le Canada peut faire, je suppose que la première priorité serait l'aide humanitaire immédiate aux réfugiés aux frontières de la Birmanie. Avez-vous une idée de l'aide globale qui sera accordée cette année? Autrement dit, combien d'argent y aura-t-il pour aider les réfugiés birmans.

M. Win: C'est difficile à évaluer, car l'aide n'est pas vraiment coordonnée. Il arrive parfois que nous accordions de l'aide, et qu'un autre pays le fasse en même temps. Par exemple, la Suisse a donné 550,000 francs suisses pour venir en aide aux réfugiés dans les régions frontalières.

M. Harvey: Par le biais du Haut Commissariat pour les réfugiés?

M. Yawnghwe: Non, par le biais d'ONG suisses. Il s'agit d'une aide accordée par la Suisse.

Le président: A-t-on demandé à Jan Eliasson de désigner le cas des réfugiés birmans comme un cas d'urgence devant bénéficier d'une aide humanitaire, ce qui permettrait que l'ONU intervienne directement?

[*Text*]

Dr. Win: We could not have contacts with the United Nations. But when we were in Switzerland, before we came here, we tried to have contacts with UN officials. They are going to send the special rapporteur in August. We are trying to find this special rapporteur and then ask for some help in our own area.

Mr. Schneider (Regina—Wascana): I have four questions, two of them related to the matter we're speaking about today and two on subsidiary matters. Given the time we have, I'll ask the first two most pertinent questions. I too would like to thank everyone concerned for the opportunity to be here today, because being in your presence is a tribute to how much further we as a society have to go. It's difficult to believe the sort of things you have reported to us continue in this world. However, I guess that's why we're here, in an attempt to try to detract from the ever-growing burden these do place on the democratic societies we live in.

My first question deals with a matter that's always given me a little difficulty. It's your first recommendation, which suggests we impose a trade embargo on the military regime in Burma. Although you may have touched on it in part, it's not clear to me whether or not you're asking for a complete trade embargo with Burma, which hurts some people, I have seen. It must be difficult for you to support that; no question about that. I'm trying to make it clear whether what you're asking for is an embargo that deals strictly with the military regime or it is a complete trade embargo with Burma.

Dr. Win: To have a selective embargo I think is not to be recommended, because they can still get some economic income. A complete trade embargo won't affect people inside Burma. Of course it will affect them, but it won't have much effect. We know what the economic situation of the military regime was in 1988. After they made their coup, they had only a $10 million U.S. foreign-exchange reserve. They could not last long with that money. But then they opened the door and foreign investment money came in and they survived and so on.

What we know is whenever they have the money, they use it to build up the military machinery. According to their own admission, they use 35% of the budget for military purposes. That is according to their own admission. We think it is much, much more. So the people get only a little amount; not enough. The majority of the people are living on the land as farmers, so this trade embargo won't affect them very much. What it will do is they will lose the power to build up their machinery. This would be very much affected.

Mr. Broadbent: If you would permit me to add a word on the embargo, a commercial embargo or military embargo, to get at the kind of complexities you were referring to in your question, I think it is very much worth emphasizing the

[*Translation*]

M. Win: Nous n'avons pas pu entrer en contact avec un responsable des Nations Unies. Mais, lors de notre passage en Suisse, avant de venir au Canada, nous avons tenté d'entrer en communication avec des gens de l'ONU. Ils vont envoyer un rapporteur spécial en août. Nous tentons de rencontrer ce rapporteur spécial et de lui demander de l'aide pour notre région.

M. Schneider (Regina—Wascana): J'ai quatre questions à vous poser, deux qui se rapportent à la question dont nous discutons aujourd'hui, et deux autres qui touchent d'autres sujets connexes. Compte tenu du temps dont nous disposons, je vais commencer par vous poser les deux questions les plus pertinentes. Je remercie, moi aussi, tous les intéressés de l'occasion qui m'est fournie aujourd'hui, car votre présence témoigne du chemin que nous avons encore à parcourir en tant que société. On a peine à croire que des événements comme ceux que vous nous avez racontés puissent encore se produire aujourd'hui dans le monde dans lequel nous vivons. Toutefois, c'est probablement pour cette raison que nous sommes ici aujourd'hui, en réalité, pour tenter d'alléger le fardeau que placent de tels événements sur les sociétés démocratiques dans lesquelles nous vivons.

Ma première question porte sur un point qui m'a toujours posé un peu de difficulté. Il s'agit de votre première recommandation, qui voudrait que nous imposions un embargo commercial au régime militaire en Birmanie. Bien que vous l'ayez peut-être dit, en partie, je ne sais pas vraiment si vous réclamez un embargo commercial complet, qui fait mal à la population, dans les cas dont j'ai été témoin. Il ne fait aucun doute que vous devez avoir beaucoup de difficulté à accepter cela. J'essaie d'établir si l'embargo que vous réclamez ne toucherait que le régime militaire, ou s'il s'agirait plutôt d'un embargo commercial total imposé à toute la Birmanie.

M. Win: Un embargo sélectif n'est pas recommandé car le SLORC pourra quand même éviter d'être trop touché. Un embargo total n'affectera pas la population birmane. Elle sera évidemment touchée, mais pas tellement. Nous savons dans quelle situation se trouvait le régime militaire en 1988. Après le coup, il n'avait en réserve que 10 millions de dollars américains. Il ne pouvait pas survivre longtemps avec si peu d'argent. Mais le SLORC a ouvert la porte aux investissements étrangers, et c'est ainsi qu'il a pu survivre.

Nous savons que dès qu'il a de l'argent, le SLORC l'utilise pour accroître sa capacité militaire. Ses dirigeants ont admis qu'ils consacrent 35 p. 100 du budget à des fins militaires. Mais cela, c'est ce qu'ils ont dit. Nous croyons qu'ils y consacrent une part du budget beaucoup plus importante que cela. La population n'obtient donc que ce qui reste, ce qui est nettement insuffisant. La majorité des Birmans sont agriculteurs. Cet embargo commercial ne les touchera donc pas tellement. Mais, le SLORC lui ne pourra plus continuer à accumuler des armes comme il le fait actuellement. Cette activité sera beaucoup touchée, quant à elle.

M. Broadbent: Si vous me permettez d'ajouter un mot au sujet de l'embargo... Je pense qu'il vaut certainement la peine d'insister sur l'effet que pourrait avoir un embargo militaire, si les Nations Unies en imposaient un. Je pense que

[*Texte*]

impact of a military embargo, if it were brought about by the UN. My understanding is that some 60% of the government's budget goes for that, and they purchase almost all of it outside the country. So that's one case where a military embargo could be very effective.

• 1755

Mr. Schneider: I thank you for that clarification.

The next question deals with Petro-Canada's involvement in Burma. I'm not familiar with its involvement. Is it at the exploratory drilling stage, or does it have a total processing operation? Does it refine oil?

Dr. Win: What we have known up to now is that it is only in the drilling stage.

Mr. Schneider: The next question I have might be more directed to you, Mr. Broadbent. It deals with your fourth recommendation, on the release of political prisoners. My question is whether or not this is consistent with what Canada has done so far. I'm thinking of Haiti as an example. If we support your recommendation 4, will the question of why we did not do the same for Haiti be asked? Do we have a similar situation here?

Mr. Broadbent: I don't know if it would be asked, but it would be a good question to be asked. Frankly, I'd be surprised if our ambassador in Haiti hasn't in one sense already made requests along those lines. If not, I think it would be, to say the least, entirely appropriate.

Mr. Schneider: We went to the United Nations with the chairman and looked at this whole list of world help groups. I probably left with more questions than I had before I went, Mr. Chairman.

Is the statement given in recommendation 3 intended to convey only what it says, or is there some concern that the United Nations Development Fund may not have always or does not possess the ability to ensure that the funds or its projects are intended for humanitarian assistance only?

Mr. Broadbent: There certainly is a distinction between kinds of aid that can be infrastructure in the long term, and ultimately, if you push such an analysis, you can say that in some senses any kind of economic activity will have a benefit for human beings; ergo, it's humanitarian. However, there is a distinction between long-term infrastructure aid, which we are saying, whether it comes from the UN or anywhere else, should not go, and emergency aid in particular food or medical supplies that are concrete examples of what does constitute humanitarian aid that one would not want to stop. So it's desirable to look at all the kinds of aid that the UN is in fact providing.

[*Traduction*]

le SLORC consacre 60 p. 100 du budget à l'achat d'armes, qui proviennent presque toutes d'autres pays. Ce serait donc un cas où un embargo militaire pourrait se révéler très efficace.

M. Schneider: Je vous remercie d'avoir apporté cette précision.

Ma question suivante a trait aux activités de Petro-Canada en Birmanie. Je ne suis pas vraiment au courant de tout ce qu'elle y fait. En est-elle uniquement à l'étape des forages d'exploration, ou y a-t-elle déjà des installations de transformation? Raffine-t-elle du pétrole en Birmanie?

M. Win: Selon ce que nous avons appris, jusqu'à maintenant, Petro-Canada en est encore à l'étape du forage.

M. Schneider: Ma question suivante s'adresse davantage à vous, monsieur Broadbent. Elle a trait à votre quatrième recommandation, celle concernant la libération des prisonniers politiques. Cela s'inscrit-il vraiment dans la ligne de conduite que suit le Canada jusqu'à maintenant? Je pense à Haïti, par exemple. Si nous appuyons votre quatrième recommandation, nous demandera-t-on pourquoi nous n'en avons pas fait autant pour les prisonniers politiques en Haïti? La situation en Birmanie est-elle analogue à celle qui prévaut en Haïti?

M. Broadbent: Je ne sais pas si on vous posera la question, mais ce sera sûrement une bonne question à poser. Pour être franc, je serais étonné que notre ambassadeur en poste à Haïti n'ait pas déjà formulé des demandes en ce sens. Dans le cas contraire, je pense qu'il serait tout à fait approprié qu'il le fasse, c'est le moins que l'on puisse dire.

M Schneider: Nous sommes allés aux Nations Unies, avec le président, et nous avons examiné la liste des groupes d'aide internationale. Je suis probablement revenu avec davantage de questions que je n'en avais au départ, monsieur le président.

Faut-il prendre au pied de la lettre ce que vous dites dans votre troisième recommandation, ou laissez-vous entendre qu'il pourrait arriver que le Fonds des Nations Unies pour le développement n'ait pas toujours la capacité de s'assurer que les fonds ou ses projets servent uniquement à des fins humanitaires?

M. Broadbent: Il existe sûrement une distinction entre les différentes formes d'aide, qui peuvent viser l'infrastructure, à long terme, et si l'on pousse plus loin l'analyse, on peut dire qu'en un certain sens, toute espèce d'activité économique sera bénéfique à des êtres humains, et a par conséquent un caractère humanitaire. Toutefois, il y a une distinction entre l'aide accordée à l'égard du développement de l'infrastructure à long terme, qu'elle provienne des Nations Unies ou de quelque autre organisme, et l'aide d'urgence, sous la forme d'aliments ou de fournitures médicales, qui sont des exemples concrets de ce qui représente une aide humanitaire que l'on ne voudrait pas éliminer. Il est donc souhaitable de considérer toutes les formes d'aide que fournit l'ONU.

[*Text*]

Maybe other people at the table have some more specific information on that in the case of Burma.

Mr. Yawnghwe: The United Nations development program has something called the border areas development project, and what they are doing is twofold. One, they are helping to build hospitals and schools in the areas controlled by the drug warlords to give benefit to the people who are on their side. At the same time, they are also building highways. Of course they say that's to take the goods to market, but the question is, what goods? The opium? The second thing is the roads will be used by the military to get further into areas controlled by the resistance. So most people see those kinds of aid as helping the military to retain control rather than really helping the country to develop.

Mrs. Gaffney (Nepean): I, too, wish to give my welcome to you, Prime Minister.

Mr. Broadbent, thank you for facilitating his visit to this committee.

• 1800

I am very frustrated, not just with the rape and the pillage and the murder of your country, through its resources, through its people, through its environment, through its political system... It seems to be happening in so many countries in the world, and we in our democratic societies feel very helpless about it. If you look at what's happening not only in Myanmar-Burma but in Yugoslavia, Sri Lanka—I was in Sri Lanka in February—where you have the Tamils and the Sinhalese ethnic conflict... We see the recent elections in Czechoslovakia. We don't know what's going to happen there. Haiti was mentioned.

I'm wondering if the role of the United Nations should be redefined. They say they cannot resolve ethnic conflicts; they're finding that out in Yugoslavia. If you look at the history of what's happened at the United Nations Human Rights Conference in Geneva, every year Burma is raised before the commission, every year they say we must do something, and every year we don't seem to be any further ahead in resolving the conflict in Burma.

I know many of us have raised the issue in the House of Commons. I'm the human rights critic for the Liberal Party. I certainly have raised it. We hear on occasion that to provide sanctions is going to hurt the very people who need to be helped the most. I hear Canada is guilty, as is Australia or New Zealand, of tapping into the resources and destroying the resources.

[*Translation*]

Il y a peut-être quelqu'un d'autre qui possède des renseignements plus précis à ce sujet, en ce qui concerne la Birmanie.

M. Yawnghwe: Dans le cadre du programme de développement des Nations Unies, il y a le projet de développement des régions frontalières dont l'action comporte deux volets. Par le biais de ce projet, les Nations Unies aident à construire des hôpitaux et des écoles dans des régions contrôlées par les barons de la drogue, et ce, afin de venir en aide à la population qui est de leur côté. Parallèlement à cela, on construit aussi des routes. Évidemment, on dit que cela vise à favoriser le transport des produits vers les marchés, mais de quels produits s'agit-il, exactement? D'opium? Deuxièmement, ces routes risquent d'être utilisées par les militaires pour élargir leur emprise sur les régions contrôlées par la résistance. La plupart des gens voient donc dans ces formes d'aide un élément qui permet au régime militaire de conserver le contrôle de la situation plutôt qu'une assistance réelle au développement du pays.

Mme Gaffney (Nepean): Je vous souhaite moi aussi la bienvenue, monsieur le Premier ministre.

Monsieur Broadbent, je vous remercie d'avoir facilité sa visite à notre comité.

Je suis très choquée, non seulement par le pillage de vos ressources naturelles et de votre environnement, mais aussi par les meurtres et les viols qui se commettent dans votre pays, en raison du régime politique qui y règne... De tels crimes sont monnaie courante dans tellement de pays aujourd'hui, et nous, dans nos sociétés démocratiques, nous nous sentons vraiment impuissants devant de tels événements. Si l'on considère ce qui se passe aujourd'hui, non seulement à Myanmar-Birmanie, mais en Yougoslavie, à Sri Lanka—où j'étais, en février dernier—où nous sommes témoins du conflit ethnique qui existe entre les Tamouls et les Cingalais... Nous savons ce qui s'est passé lors des élections que l'on a tenues dernièrement en Tchécoslovaquie. Nous ne savons pas ce que réserve l'avenir en Tchécoslovaquie. Et l'on a aussi fait mention de la situation qui prévaut à Haïti.

Je me demande s'il ne faudrait pas redéfinir le rôle des Nations Unies. Les représentants des Nations Unies disent être impuissants à résoudre les conflits ethniques; c'est la constatation qu'ils font à l'heure actuelle en Yougoslavie. Chaque année, le cas de la Birmanie revient devant la Conférence des Nations Unies, sur les droits de l'homme à Genève, chaque année, on dit qu'il faut faire quelque chose, et année après année, rien ne bouge, le conflit perdure en Birmanie.

Je sais que nombre d'entre nous ont soulevé la question à la Chambre des communes. Je l'ai sûrement fait, personnellement, en tout cas, en tant que critique du Parti libéral en matière de droits de la personne. De temps à autre, certains disent qu'imposer des sanctions nuira aux personnes mêmes qui ont le plus besoin d'aide. Le Canada est coupable, tout comme l'Australie ou la Nouvelle-Zélande, d'exploiter les ressources et de les détruire.

[*Texte*]

I'm at a loss to know where to turn. Should we as Canadians, for instance, be saying we will not allow an embassy in our country? Should we be saying to the United Nations, you have to take a stronger position on this?

I guess I'm looking to you for some stronger... You have some things in here we should be doing. We've been saying all these things, but nothing happens. I don't know what we're doing wrong, where the fault lies. I need some hope, just like you, to grab onto, and I can't find it.

Dr. Win: One thing we said was if the international community puts on enough pressure, then they cannot be immune to the pressure. After the 1988 upheaval, democratic countries around the world cut off their development aid. They need a lot of money. So they had to promise an election. It was also because of the internal resistance that they had to promise an election. Of course they held an election in 1990. The only thing is that they are not going to transfer power to the winner. Then the fact that they have had to let Aung Sang Suu Kyi meet with her husband and family after two years is because the international pressure on them was so great. They have had to make some kind of concession on that.

In the Bangladesh border incident, they are very much afraid the United Nations will come into the picture. First they said they won't let anybody come in again, or they are illegal or whatever they said, and then suddenly they changed their minds and they started to have a bilateral agreement with the Bangladesh government. They are afraid the United Nations will come into the picture.

Mrs. Gaffney: Why isn't the United Nations coming into the picture? Why aren't they?

Dr. Win: Because Bangladesh is a member of the United Nations. Burmese refugees are fleeing to Bangladesh. There are a quarter of a million in Bangladesh. Bangladesh could not cope with this problem.

Mr. Broadbent: I don't know if the question was fully replied to. Dr. Sein Win may have misunderstood the question.

Mrs. Gaffney: Probably he did.

Why is the United Nations not going into Burma and doing something?

Mr. Broadbent: Why are they not doing something? Not why should they; why are they not?

Mrs. Gaffney: Yes.

• 1805

Dr. Win: Because this military regime in Burma do not like any foreign agency and any other international agency to be stationed in Rangoon to monitor what they are doing. There are no foreign correspondents inside Burma.

[*Traduction*]

Je ne sais plus à quoi me raccrocher. En tant que Canadiens, devrions-nous refuser que la Birmanie ait une ambassade dans notre pays? Devrions-nous dire aux représentants des Nations Unies qu'ils doivent adopter une position plus ferme à l'égard du régime militaire en Birmanie?

Je voudrais obtenir de votre part une proposition... Vous proposez bien un certain nombre de mesures, mais ce sont toutes des actions que nous avons déjà proposées, et qui sont demeurées lettre morte. Je ne sais pas où nous faisons fausse route, qui pointer du doigt. Tout comme vous, j'ai besoin d'une bouée à laquelle me raccrocher, de quelque chose qui permette d'espérer, mais je ne la trouve nulle part.

M. Win: Nous avons dit que si la communauté internationale met suffisamment de pressions sur le régime militaire, il ne pourra pas résister complètement. Après le coup, en 1988, les pays démocratiques du monde ont coupé leur aide au développement. Le SLORC a besoin de beaucoup d'argent. Il a donc dû promettre de tenir des élections, et ce, aussi en raison de la résistance interne. Il y a eu des élections en 1990. La seule difficulté, toutefois, c'est qu'ils refusent de remettre le pouvoir au parti qui a été élu. Il ne faut pas oublier non plus que c'est grâce aux pressions internationales si le SLORC a accepté de permettre à Aung Sang Suu Kyi de rencontrer son époux et sa famille après deux années d'emprisonnement. Il a dû céder un peu de terrain là-dessus.

Lorsque l'incident s'est produit à la frontière du Bangladesh, le SLORC craignait énormément l'intervention des Nations Unies. Au début, on disait qu'on ne laisserait plus entrer qui que ce soit, ou que les réfugiés étaient entrés illégalement au pays, ou tout ce que l'on voudra, puis, tout à coup, on a changé d'idée, et l'on a commencé à négocier un accord bilatéral avec le gouvernement du Bangladesh. Le SLORC craint que les Nations Unies n'interviennent.

Mme Gaffney: Pourquoi les Nations Unies n'interviennent-elles pas?

M. Win: Parce que le Bangladesh est membre des Nations Unies. Les réfugiés birmans s'enfuient vers le Bangladesh. Il y en a actuellement 250,000 au Bangladesh. Le Bangladesh ne peut pas accueillir autant de gens.

M. Broadbent: Je ne sais pas si M. Win a répondu complètement à la question. Il ne l'a peut-être pas bien comprise.

Mme Gaffney: C'est probable, oui.

Pourquoi les Nations Unies n'interviennent-elles pas en Birmanie?

M. Broadbent: Pourquoi les Nations Unies ne font-elles rien? Pourquoi n'interviennent-elles pas?

Mme Gaffney: Oui.

M. Win: Parce que le régime militaire n'aime pas voir un organisme étranger ou quelque organisme international installé à Rangoon pour surveiller ses agissements. Il n'y a pas de correspondants étrangers en Birmanie.

[*Text*]

Mrs. Gaffney: But the thing—

The Chairman: I'm looking at the time, and I've been alerted that the Prime Minister has a meeting with Mr. Wilson, I think at 6.15 p.m.

Mrs. Gaffney: Okay.

The Chairman: We're going to have drinks here and a light reception with Dr. Win. He'll be back at about 6.35 p.m. We will have a reception when he comes back from that meeting, giving a chance to people who are here to meet him. Both the centre and Parliamentarians for Global Action are offering an hour's reception before we return with officials at 7.30 p.m. to continue our discussion on Burma.

Mr. Hovdebo, you had a question.

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): Mrs. Gaffney has raised that bugaboo, the limiting factor of sovereignty, which the UN will not breach in any way.

I want to explore the area of sanctions or of the imposition of embargoes. It's my understanding that embargoes against military imports would be very effective. Is it correct that the major portion of the money that is used to buy military equipment is from the drug trade? Where is the SLORC getting its financing?

Dr. Win: The amount they buy is about $1 billion worth of arms from China and other countries. They could not buy only from these other sources. They must have some drug moneys in that, otherwise they could not buy that amount of weapons.

Mr. Hovdebo: An embargo would stop the movement of military materiel. What kind of action would cut off their funding?

Dr. Win: The investment money. They got a lot from investing in companies, and also they got a lot from drugs. If we have trade sanctions or economic embargoes, that will cut off some part of their money. An arms embargo is the best because Burma relies on foreign arms. They don't produce anything.

Mr. Yawnghwe: I think it was mentioned before that when the military took over in 1988 they had about $10 million to $12 million. Since then they opened their doors for foreign investment, and according to what we have been able to monitor, they were able to raise only a little over $1 billion in investment. You have to realize that although it's $1 billion in investment, it's not hard cash. It's the cost of the projects in which investors are going to be investing in

[*Translation*]

Mme Gaffney: Mais. . .

Le président: Je regarde l'heure qu'il est, et l'on m'a dit que le premier ministre doit rencontrer M. Wilson à 18h15, je pense.

Mme Gaffney: Très bien.

Le président: Après sa rencontre avec M. Wilson, nous aurons une petite réception en l'honneur de M. Win. Il devrait être de retour vers 18h35. Donc, lorsqu'il sera revenu de sa rencontre avec M. Wilson, nous aurons une petite réception pour donner à tous la possibilité de le rencontrer. Le Centre et l'Action mondiale des parlementaires offrent une petite réception d'une heure avant que nous revenions pour rencontrer des hauts fonctionnaires, à 19h30, afin de poursuivre notre discussion sur la Birmanie.

Monsieur Hovdebo, vous aviez une question à poser.

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): M^me^ Gaffney a fait ressortir le problème que pose la souveraineté des pays, que l'ONU tient mordicus à respecter.

Je veux examiner un peu avec vous la question des sanctions ou de l'imposition d'un embargo. Je pense qu'un embargo militaire est un moyen très efficace. Est-il vrai que la plus grande partie de l'argent qu'utilise le SLORC pour acheter du matériel militaire provient du commerce des stupéfiants? Comment le SLORC se procure-t-il l'argent dont il a besoin?

M. Win: Le SLORC achète pour environ un milliard de dollars d'armes de la Chine et d'autres pays. Il faut absolument qu'il ait d'autres sources de financement pour pouvoir se permettre une telle chose. Il doit sûrement utiliser de l'argent provenant du trafic des stupéfiants pour le faire, sans quoi, il ne pourrait pas acheter autant d'armes.

M. Hovdebo: Un embargo l'empêcherait de se procurer du matériel militaire. Quel genre de mesures l'empêcheraient aussi de se financer.

M. Win: Il faudrait s'attaquer aux investissements. Le SLORC tire beaucoup d'argent de ses investissements dans des sociétés, ainsi que du trafic des stupéfiants. Si l'on imposait des sanctions commerciales ou des embargos économiques, cela le priverait d'une certaine partie de cet argent. Un embargo sur les armes est probablement la meilleure solution, car la Birmanie ne peut compter que sur les pays étrangers pour se procurer des armes. On n'en produit pas en Birmanie.

M. Yawnghwe: Je pense qu'on a mentionné que lorsque les militaires se sont emparés du pouvoir, en 1988, ils n'avaient que 10 millions ou 12 millions de dollars en réserve. Depuis ce temps, le régime militaire a ouvert les portes aux investisseurs étrangers, et selon les renseignements que nous possédons, il n'a récolté qu'à peine un peu plus d'un milliard de dollars d'investissements. Il faut comprendre que bien qu'il s'agisse d'un milliard de dollars

[*Texte*]

Burma. To be able to buy $1.5 billion worth of arms they must be able to have another source, which Dr. Sein Win is suggesting comes from drug money. There are two main sources, foreign investment and drug money. If you can cut both, that'll be great. If you can cut one, that will help.

Mr. Hovdebo: But you're unlikely to be able to cut the drug money.

Mr. Yawnghwe: That's right.

The Chairman: I know you have a meeting at 6.15 p.m., but there are three questions about which we can talk informally.

• 1810

One, if you are in a position to say, it would be interesting to know what your plans would be if international pressure and other factors brought you to be government. How would you deal with the military? The problem of dealing with the military worldwide is not just your problem but it is a problem everywhere. When you have a change of government in a democracy, the military stands. It either waits to conspire for a democratically elected government to fail, or it intervenes. Very often, governments are unwise in the statements they make about the military. I would be interested to know, perhaps in writing, what your plan would be to deal with the military, rather than merely saying that you are going to lock them up after all these years. In many countries they are the best resource. They know the country; they have much of the expertise; and they are needed for development.

Two, you have just told us that there are no media and therefore the world knows very little about what's going on. I wonder whether Canada should not actually open an embassy so we shall have somebody to tell us what's going on. We have had in South Africa a very vigorous debate as to whether, at a time of media censorship and others, we would not keep an embassy open in order to be a people's representative to tell the world what is happening under another type of repressive organization.

On the question of information and of diplomatic flows, I notice that you couch your words to reduce or cut, but you seem ambivalent as to whether or not cutting diplomatic relations is instantly the answer. It would be useful to have some discussion as to how Canada could use any diplomatic presence in terms of news-and information-sharing.

[*Traduction*]

d'investissements, ce n'est pas de l'argent liquide. Cela représente le coût des projets auxquels les investisseurs participeront en Birmanie. Pour pouvoir se permettre d'acheter pour 1,5 milliard de dollars d'armes, le SLORC doit absolument posséder une autre source de financement, qui serait le trafic des stupéfiants, selon M. Win. Le SLORC a donc deux sources principales de financement, les investissements étrangers et le trafic des stupéfiants. Si l'on parvenait à éliminer ces deux sources de financement, ce serait vraiment bien, mais même en n'en éliminant qu'une, ce serait déjà cela de gagné.

M. Hovdebo: Mais, il est fort improbable que l'on parvienne à mettre un terme au trafic des stupéfiants.

M. Yawnghwe: En effet, oui.

Le président: Je sais que vous avez quelqu'un à rencontrer à 18h15, mais il y a trois questions dont nous pourrons peut-être discuter d'une manière informelle.

S'il vous est possible de nous le redire maintenant, en admettant que les pressions internationales et d'autres facteurs vous permettent de devenir un jour le gouvernement officiel de la Birmanie, quel traitement réserveriez-vous aux militaires? Ce problème n'est pas unique à votre pays. Il touche tous les autres pays du monde qui vivent ou qui ont vécu sous la tutelle d'un régime militaire. Lorsqu'un pays accède à un régime démocratique, les militaires demeurent. Soit qu'ils attendent que le gouvernement démocratiquement élu échoue, soit qu'ils interviennent. Il arrive très souvent que les gouvernements ne soient pas tellement sages dans les déclarations qu'ils font au sujet des militaires. Je serais vraiment intéressé de savoir, peut-être par écrit, ce que vous prévoiriez de faire au sujet des militaires, plutôt que de vous contenter tout simplement de dire que vous les enfermeriez. Dans bien des pays, les militaires sont les meilleures ressources dont on dispose. Ils connaissent le pays; ils possèdent l'expérience et les connaissnaces qui peuvent être utiles; et on en a besoin pour le développement du pays.

Deuxièmement, vous nous avez dit qu'il n'y a pas de médias en Birmanie, et que par conséquent, le monde ne sait pas grand-chose de la situation réelle en Birmanie. Je me demande si le Canada ne devrait pas ouvrir une ambassade dans votre pays, de manière à ce que nous aurions quelqu'un qui puisse nous tenir informés de la situation. Au sujet de l'Afrique du Sud, nous avons eu un débat très vigoureux, à l'époque où les médias étaient censurés, au sujet de l'opportunité de conserver une ambassade dans ce pays, afin de pouvoir dire au monde comment les choses se passaient vraiment sous un régime répressif d'une autre forme.

En ce qui a trait à l'information et aux relations diplomatiques, je remarque que vous faites preuve d'une grande prudence, et que vous hésitez à affirmer que rompre les relations diplomatiques avec la Birmanie serait la solution. Il serait utile de discuter de la façon dont le Canada pourrait permettre une meilleure diffusion de l'information concernant la Birmanie en assurant une certaine présence diplomatique, par exemple.

[*Text*]

On the third I think we would like a little more clarification in discussion. The Boutros-Ghali and the United Nations focus is to use more regional organizations for dispute settlements. It's not entirely clear what you see as the regional instruments that we as Canadians might be encouraging or supporting in order to try to follow what seems to be the rule of thumb.

On those three non-controversial observations, it is the chairman's prerogative to adjourn the meeting, since I have a signal that you wish to go and raise those questions with Mr. Wilson and then you will be able to come back and talk to us. Those kinds of questions are ones that would help us as we look at this.

I want to join in thanking the centre for facilitating this meeting, and the other organizations represented at the table, to you, Mr. Broadbent, Mr. Globensky, and others who have been here today as witnesses. Thank you, Dr. Win. We look forward to visiting with you informally some time after 6.30 p.m.

Mr. Harvey: Not being at all familiar with the procedures and protocol in this committee, I was wondering if at this time the chair might entertain a motion that in effect would attempt to have the subcommittee make certain recommendations to the government.

The Chairman: Mr. Harvey, we had agreed, in having this day, that first of all we would hear from Canadian-based organizations, then we would hear from the Prime Minister, and then we would hear from the department.

Mr. Harvey: I see. All right.

The Chairman: Then, at the end of the day, we will consider our verdict. We will be meeting tomorrow on another subject, but we do have a meeting scheduled tomorrow—

Mr. Harvey: At what time?

The Chairman: —so at the end of the day we might want motions on the table and we could come back and look at them once we have had a chance to do some consulting.

We thought that first we would receive the testimony, and then, at the end of the day, if something is coming on the floor, we will deal with it if there is a consensus. If there is not, then we will meet with it the next time, but we will not delay it indefinitely.

Mr. Harvey: That is perfectly reasonable.

When shall we reconvene then?

The Chairman: The committee will reconvene here at 7.30 p.m. to hear Mr. Balloch, the under-secretary or the director for human rights.

This meeting stands adjourned.

[*Translation*]

Je pense qu'il faudrait aussi apporter quelques précisions au sujet de ce troisième aspect. Boutros-Ghali et les Nations Unies ont tendance à favoriser davantage l'intervention des organismes régionaux pour régler les différends. Il faudrait peut-être préciser davantage quels instruments régionaux vous souhaiteriez que nous encouragions, en tant que Canadiens, de manière à observer ce qui semble être devenu la règle.

Sur ces trois observations qui n'attirent pas la controverse, le président à la prérogative d'ajourner la séance, puisqu'on me signale que vous devez partir et que vous avez l'intention de discuter de ces questions avec M. Wilson. Vous pourrez ensuite revenir, et nous poursuivrons la discussion. Les réponses à ces questions pourraient nous être fort utiles.

Je tiens, moi aussi, à remercier le centre d'avoir permis que cette réunion ait lieu, ainsi que les autres organismes qui sont représentés autour de cette table, et particulièrement vous, M. Broadbent, M. Globensky, et toutes les autres personnes qui sont venues témoigner aujourd'hui. M. Win, je vous remercie. Nous nous reverrons tout à l'heure dans un cadre moins formel, après 18h30.

M. Harvey: N'étant pas au courant des procédures qu'applique le présent comité, je me demandais si le président permettrait qu'une motion soit déposée, qui ferait en sorte que le sous-comité puisse formuler un certain nombre de recommandations à l'intention du gouvernement.

Le président: M. Harvey, nous étions convenus d'entendre tout d'abord des représentants d'organismes canadiens, le premier ministre ensuite, et enfin, des représentants du ministère.

M. Harvey: Je vois. D'accord.

Le président: À la fin de la journée, nous verrons ce qu'il y a lieu de faire. Nous sommes censés nous réunir demain à propos d'autre chose, mais il y a une séance qui est prévue demain. . .

M. Harvey: À quelle heure?

Le président: . . .ce qui signifie qu'à la fin de la journée, nous déciderons peut-être de formuler des propositions, que nous réexaminerons une fois que nous aurons pu faire un peu de consultations à leur sujet.

Nous avons prévu d'entendre en premier lieu les témoins, et s'il y a ensuite une proposition intéressante qui est faite, à la fin de la journée, nous en discuterons si nous sommes tous d'accord. S'il n'y a pas de consensus, nous en discuterons à la séance suivante, mais nous ne remettrons pas la chose indéfiniment.

M. Harvey: Cela me paraît très très raisonnable.

À quelle heure reprenons-nous la séance, donc?

Le président: Le comité reprendra la séance à 19h30, et nous recevrons alors M. Balloch, directeur ou sous-secrétaire aux droits de la personne.

La séance est levée.

[*Texte*]

EVENING SITTING

• 1932

The Chairman: I would like to call the committee back to order and welcome Howard Balloch, the Assistant Deputy Minister for the Asia and Pacific Branch, as we continue our consideration of the conditions in Burma-Myanmar.

Mr. Balloch, you will know that we have heard from Canadian interests. We have heard also from Dr. Sein Win, the Prime Minister of the National Coalition Government of the Union of Burma. Our intention today, as you know, was to try to inform ourselves on the issue. It would be very helpful from your vantage point to have a perspective on the government's policy and actions. I know there will be some questions. I think several other colleagues will be joining us momentarily, but I think we will get under way. Welcome.

Mr. Howard Balloch (Assistant Deputy Minister, Asia and Pacific Branch, Department of External Affairs and International Trade): I would like to make a couple of brief remarks at the beginning if that is acceptable. I think we would perhaps use our time most productively if I can answer questions.

The government, Mr. Chairman, as I believe you know, has been for some time, and remains and will remain, extremely concerned over the human rights situation in Myanmar and the political situation there, and the detention of Aung San Suu Kyi and other political dissidents.

Over the past year we have made a number of representations at the bilateral level. We have continued to press multilaterally as well. The Canadian ambassador accredited to Myanmar visited Yangon last month, where he met with the foreign minister and the chairman of the SLORC, a General Than Shwe. At those meetings he reiterated our views on the terrible human rights situation in the country and called again, on behalf of the Canadian government, for the SLORC to immediately restore the democratic process. He also expressed our concern over the welfare of Aung San Suu Kyi and called for her immediate release and the release of political prisoners in Myanmar.

• 1935

I believe you may know that in November 1991, Prime Minister Mulroney wrote a letter to Aung San Suu Kyi congratulating her on the award of the Nobel Peace prize. We delivered a copy of that letter to the Myanmar Ministry of Foreign Affairs, with a request that they in turn pass the letter to Aung San Suu Kyi and to release her. We took the precaution of sending the original to her husband, Michael Aris.

As you know, there is no Canadian development assistance to Myanmar. Myanmar is ineligible for aid of any sort. It is also ineligible to receive shipments of any military goods whatsoever. It is on our country control list.

[*Traduction*]

SÉANCE DU SOIR

Le président: Je déclare la séance ouverte de nouveau. Nous reprenons l'étude de la situation en Birmanie-Myanmar et nous accueillons Howard Balloch, sous-ministre adjoint, Direction de l'Asie et du Pacifique.

Monsieur Balloch, vous savez sans doute que nous avons entendu les témoignages de groupes d'intérêts canadiens. Nous avons en outre entendu le témoignage de M. Sein Win, premier ministre du gouvernement de la Coalition nationale de l'Union de Birmanie. Comme vous le savez, nous voulions aujourd'hui nous informer sur la question. Il nous serait très utile que vous nous donniez un aperçu de la politique du gouvernement et des mesures qu'il a prises. Je sais que les membres du comité voudront vous poser des questions. Il y a encore d'autres collègues qui se joindront à nous dans quelques instants, mais je pense que nous allons commencer. Soyez le bienvenu.

M. Howard Balloch (sous-ministre adjoint, Asie et Pacifique, ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur): Si vous me le permettez, j'aimerais tout d'abord faire quelques brèves observations, puis je répondrai à vos questions.

Comme vous le savez, monsieur le président, le gouvernement est extrêmement préoccupé depuis quelque temps par la situation politique et la situation concernant les droits de la personne au Nayanmar, ainsi que par la détention de Aung San Suu Kyi et d'autres dissidents politiques.

Depuis un an, nous présentons des instances au niveau bilatéral. Nous avons continué d'exercer des pressions sur le plan multilatéral également. L'ambassadeur du Canada accrédité au Nyanmar a visité Yangon le mois dernier, où il a rencontré le ministre des Affaires étrangères et le président du SLORC, le général Than Shwe. Lors de ces rencontres, il a réitéré notre point de vue sur la situation déplorable des droits de la personne dans ce pays et, au nom du gouvernement canadien, il a demandé au SLORC de restaurer immédiatement le processus démocratique. Il a également fait part de nos préoccupations au sujet du bien-être de Aung San Suu Kyi et demandé sa libération immédiate ainsi que celle des prisonniers politiques au Myanmar.

Vous savez sans doute qu'en novembre 1991, le premier ministre Mulroney a écrit une lettre de félicitations à Aung San Suu Kyi pour son prix Nobel de la paix. Nous avons remis une copie de cette lettre au ministre des Affaires étrangères du Myanmar, lui demandant de la transmettre à Aung San Suu Kyi et de libérer cette dernière. Nous avons pris la précaution d'envoyer l'original à son mari, Michael Aris.

Comme vous le savez, le Myanmar ne reçoit du Canada aucune aide au développement et n'est admissible à aucune aide que ce soit. En outre, il ne peut recevoir aucun envoi de biens militaires. Ce pays figure sur notre liste de contrôle.

[*Text*]

Multilaterally, we have frequently made clear our position. Mrs. McDougall made a strong statement at last year's ASEAN post-ministerial conference in July, encouraging regional countries, which we believe have some potential leverage, to join us and others in bringing pressure to bear on Myanmar. Ambassador Fortier, in his speech in November to the Third Committee of the United Nations, similarly made a very, very firm statement on the situation there. We pursued this as well at the United Nations commission on human rights in February 1992, where Myanmar was moved from the commission's confidential procedure to a public agenda, and a very strong resolution was passed.

We have been pursuing this multilaterally in the UN General Assembly and at the commission on human rights, as we believe that the best way of approaching this is multilaterally rather than bilaterally. We were disappointed at the General Assembly in terms of the language that was used this year, but at least we obtained a General Assembly-supported resolution that we had co-sponsored.

I know the committee is interested in the activities of Canadian commercial companies in Myanmar, particularly Petro-Canada. If you like, I can tell you what our position is, and I can advise you as well that Minister Wilson explained this to Dr. Sein Win and his delegation an hour ago. Petro-Canada is not an instrument of Canadian foreign policy. When it was put at an arm's length relationship from government, it was made clear that the government would not try to use its position as a majority shareholder to influence its activities or to bias its activities away from commercial considerations. It was instructed as a commercial oil company to compete in the domestic and international markets and to seek out the best energy opportunities in accordance with standard industry practices under the law.

While our department has very strong concerns and the government has very strong concerns about the situation in Myanmar, and we may have our doubts about Petro-Canada's involvement in Myanmar, we are not in a position to order Petro-Canada to cease operations. At the same time, the company is aware of our concerns.

In early May the chairman and chief executive officer undertook to meet with representatives of certain church groups who have previously expressed their serious concern with the activities of Petro-Canada in Myanmar. We understand that these meetings, which have begun, are aimed at defining a course of action that would contribute as positively as possible to the future of the people of Myanmar. More recently the company has issued a general statement to the media outlining its position and intentions, and it is clear that the company is at the present time reconsidering its position.

[*Translation*]

Sur le plan multilatéral, nous avons fait connaître clairement notre position à plusieurs reprises. L'an dernier en juillet, à la réunion six-plus-six de la Conférence post-ministérielle de l'ANASE, M^me^ McDougall a fait une déclaration non équivoque encourageant les pays régionaux, qui à notre avis pourraient avoir une certaine influence, à se joindre à nous et à d'autres pays pour exercer des pressions auprès du Myanmar. En novembre, l'ambassadeur Fortier, dans son discours au Troisième comité des Nations Unies, a fait lui aussi une déclaration très ferme sur la situation qui règne là-bas. Nous avons en outre soulevé la question devant la Commission des Nations Unies sur les droits de la personne en février dernier, alors que la commission a décidé de rendre public le dossier du Myanmar qui avait été tenu confidentiel jusqu'alors, et d'adopter une résolution ferme.

Nous avons donc abordé la question de façon multilatérale devant l'Assemblée générale des Nations Unies et la Commission des droits de la personne car nous croyons qu'une approche multilatérale est préférable à une approche bilatérale. Nous avons été déçus par le libellé utilisé par l'Assemblée générale, mais nous avons au moins obtenu que celle-ci appuie une résolution que nous avions coparrainée.

Je sais que le comité s'intéresse aux activités des sociétés commerciales canadiennes au Myanmar, notamment aux activités de Petro-Canada. Si vous voulez, je peux vous expliquer quelle est notre position, et vous dire également que le ministre Wilson l'a expliquée à M. Sein Win et à sa délégation il y a une heure. Petro-Canada n'est pas un instrument de la politique étrangère canadienne. Lorsqu'elle a été établie sans lien de dépendance avec le gouvernement, il a été clairement établi que le gouvernement ne tenterait pas d'utiliser sa position d'actionnaire majoritaire pour influencer ses activités sans tenir compte des considérations commerciales. En tant que société pétrolière commerciale, Petro-Canada doit faire concurrence aux autres sociétés sur les marchés canadien et international et rechercher les meilleurs contrats possibles tout en respectant les pratiques normales de l'industrie permises par la loi.

Même si notre ministère et le gouvernement sont fortement préoccupés par la situation au Myanmar, et que nous avons certains doutes au sujet des activités de Petro-Canada au Myanmar, nous ne sommes pas en mesure de lui ordonner de cesser toute activité là-bas. En même temps, la société est consciente de nos préoccupations.

Au début du mois de mai, le président directeur-général de Petro-Canada s'est engagé à rencontrer des représentants de certains groupes religieux qui ont déjà exprimé leurs graves préoccupations concernant les activités de la société au Myanmar. Nous croyons comprendre que ces réunions, qui ont commencé, visent à déterminer les mesures qui pourraient contribuer le plus positivement possible à l'avenir de la population du Myanmar. Plus récemment, la société a publié une déclaration générale aux médias dans laquelle elle explique sa position et ses intentions, et déclare qu'elle est en train de revoir sa position.

[*Texte*]

I also know that there are some concerns about trade embargoes and so on, and I would be happy to answer further questions about that. But let me tell you that our trade with Myanmar is almost non-existent. It is extremely insignificant. I think it's less than $3 million or $4 million a year in two-way terms, which, just as an example, would make it less than our trade with North Korea. It is completely insignificant.

• 1940

As you know, the Government of Canada's approach has been that unilateral economic and trade sanctions are not a very sensible way to go. They're particularly not sensible when trade is as insignificant as it is in the case of Myanmar. We have encouraged multilateral action. And if multilateral action in this dimension were to become feasible in the future, we would certainly support it.

Perhaps, Mr. Chairman, that is all I will say at the beginning. I am sure there are questions about these and other issues.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Balloch.

Mrs. Gaffney: Welcome, Mr. Balloch. Thanks for coming in.

Our guest, the Prime Minister, Dr. Sein Win, said that involvement of the United Nations was his first priority for the imposition of a trade embargo against the military regime in Burma. What would the United Nations do, in your opinion? We would approach the United Nations. What would they then do? I just want to know the process that would be used here.

Mr. Balloch: The United Nations can take action through the Security Council. It requires the passage of a Security Council resolution that would permit us and other countries to carry out the wishes of the Security Council.

Mrs. Gaffney: Is a trade embargo the only route for the United Nations to take?

Mr. Balloch: That's the only effective way. The only way in our own domestic legislation we are authorized to embark on sanctions is to have them established by an international organization or association.

Mrs. Gaffney: Do you have any idea why the government hasn't seriously looked at that approach, or you as External have not asked the United Nations to do this before now? Is there a reason why?

Mr. Balloch: I'm not sure I can answer that completely. Our judgment to date has been that it is more effective to bring whatever pressure we can bear collectively, bilaterally. We have known that it would be very difficult to obtain Security Council agreement to such a measure. For example, China, which is of course a permanent member of the Security Council with veto power, has very extensive relations with the current government in Burma. We have preferred directly, bilaterally with China and with others, to persuade China that their relationship with Burma is distinctly unhelpful, especially the shipment of military goods and equipment. We've been trying to put pressure on China.

[*Traduction*]

Je sais en outre que la question d'embargo commercial vous préoccupe et je serai heureux de répondre à vos questions à ce sujet. Mais permettez-moi de vous dire que notre commerce avec le Myanmar est presque inexistant. Il est négligeable. Je pense qu'il représente moins de 3 ou 4 millions de dollars par an dans les deux sens, soit moins que nos échanges avec la Corée du Nord, par exemple. C'est tout à fait négligeable.

Comme vous le savez, le gouvernement du Canada estime que l'imposition unilatérale de sanctions commerciales et économiques n'est pas une solution très judicieuse surtout lorsque l'on sait que le commerce avec le Myanmar est aussi négligeable. Nous avons encouragé l'intervention multilatérale. Et si celle-ci devenait possible à l'avenir, il est certain que nous l'appuierions.

Voilà qui conclut mes observations liminaires, monsieur le président. Je suis certain que vous aurez des questions à me poser à ce sujet et sur d'autres points.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Balloch.

Mme Gaffney: Bienvenue, monsieur Balloch. Merci d'être venu.

Notre invité, le premier ministre Sein Win, a dit que la participation des Nations Unies était sa première priorité pour l'imposition d'un embargo commercial contre le régime militaire en Birmanie. Que pourraient faire les Nations Unies, à votre avis? Nous pourrions demander aux Nations Unies d'intervenir, mais que pourraient-elles faire? Je veux tout simplement savoir quel processus serait suivi.

M. Balloch: Les Nations Unies peuvent prendre des mesures par l'intermédiaire du Conseil de sécurité. Il est alors nécessaire d'adopter une résolution du Conseil de sécurité nous permettant, ainsi qu'à d'autres pays, d'exécuter ce que souhaite le Conseil de sécurité.

Mme Gaffney: L'embargo commercial est-il la seule mesure que peuvent prendre les Nations Unies?

M. Balloch: C'est la seule mesure efficace. Selon la loi canadienne, nous ne sommes autorisés à imposer des sanctions que si elles ont été établies par une organisation ou une association internationale.

Mme Gaffney: Avez-vous une idée de la raison pour laquelle le gouvernement n'a pas examiné sérieusement cette solution, ou que vous, au ministère des Affaires extérieures, n'avez pas demandé aux Nations Unies de le faire jusqu'à présent? Il y a-t-il une raison?

M. Balloch: Je ne suis pas certain de pouvoir vous donner une réponse complète. Jusqu'à présent, nous avons estimé qu'il était plus efficace de faire des pressions collectivement, bilatéralement. Nous savions qu'il était très difficile d'obtenir l'accord du Conseil de sécurité pour une telle mesure. Par exemple, la Chine, qui est évidemment membre permanent du Conseil de sécurité avec droit de veto, a des rapports très importants avec le gouvernement actuel de la Birmanie. Nous avons préféré aborder la question directement, bilatéralement avec la Chine et avec d'autres pays, afin de les persuader que leurs rapports avec la Birmanie nuisent à nos effort, particulièrement l'envoi de biens et de matériel militaire. Nous avons essayé d'exercer des pressions auprès de la Chine.

[*Text*]

I think the idea of going to the Security Council, on which we do not for the present time sit, to encourage action that was doomed not to be successful at this time wouldn't be very practical. If you engage in a multilateral activity of that sort and fail, you're probably worse off than when you started, because in the end you grant to those to whom you would have been imposing or encouraging the imposition of measures a substantial victory.

It is a dilemma we face every year even in the United Nations commission on human rights, where if you push for a resolution and end up with nothing, then the country you are trying to bring attention to, through the resolution of the commission on human rights, claims the international community has considered their human rights record and decided there was nothing wrong with it so they didn't pass the resolution.

• 1945

That's not the case in Myanmar. But it's one of the issues you have to take into consideration. It's not an issue. I don't think we have ever viewed it as practical to stand up and call for an international trade embargo if we felt we had very little chance of making it successful.

Mrs. Gaffney: I guess what I'm hearing is it's almost an exercise in futility. China is not going to back away from $1 billion or more in arms that they're sending to Myanmar.

Mr. Balloch: I'm not sure I would say that it is automatically an exercise in futility. I'm simply saying that this is something we are constantly looking for in terms of ways of bringing pressure to bear on Myanmar. If the situation made it less unlikely, we'd certainly be happy to look at this means of pressure.

Mrs. Gaffney: You say the $3 million to $4 million that Canada is giving in aid is peanuts, it is nothing, that it is not worth even talking about. Yet I understand the International Development Association also budgets some money to Myanmar. Am I correct on that?

Mr. Balloch: Excuse me, I may have misled the committee, if that is what I said. I said we do $3 million to $4 million worth of two-way trade. This could be through third parties, through international commodity markets, all kinds of ways, that some Canadian products reach Myanmar and some of their products reach Canada.

On the development assistance front, we do not give any aid to Myanmar. We give very substantial aid through multilateral institutions, particularly through the UN agencies—the UNHCR and others—to help with the refugees and to help along the border areas. In fact, we gave last year, I think it was $2.75 million, which was approximately 10% of all of the world's assistance to the refugee problem.

Mr. Harvey: The whole world put up a total of $27 million for the entire year.

[*Translation*]

Je pense que l'idée de demander au Conseil de sécurité, dont le Canada n'est pas membre à l'heure actuelle, de prendre des mesures qui étaient vouées à l'échec ne seraient pas très pratique. Si l'on s'engage dans ce genre d'activité multilatérale et que c'est un échec, on se retrouve sans doute dans une situation pire que celle qui existait au départ, car en fin de compte on accorde alors une victoire à ceux à qui on aurait imposé des mesures ou recommandé d'en imposer.

C'est un dilemme auquel nous faisons face chaque année même à la Commission des Nations Unies sur les droits de l'homme; en effet, si l'on insiste en vain pour qu'une résolution soit adoptée, le pays sur lequel on tente d'attirer l'attention, grâce à la résolution de la Commission sur les droits de l'homme, prétend que la communauté internationale a étudié son dossier en matière de droits de la personne et décidé qu'il n'avait rien à se reprocher puisque la Commission n'a pas adopté de résolution.

Ce n'est pas le cas au Myanmar. Mais c'est une des questions dont il faut tenir compte. Nous n'avons jamais considéré comme une solution viable de demander un embargo commercial international si nous pensions que nous avions très peu de chances de l'obtenir.

Mme Gaffney: Si je vous ai bien compris, il s'agit d'un exercice presque inutile. La Chine ne va pas renoncer à la vente d'armes au Myanmar qui représente un milliard de dollars ou plus.

M. Balloch: Je ne dirai pas qu'il s'agit automatiquement d'un exercice inutile. Je dis tout simplement que nous cherchons constamment à faire des pressions au sujet du Myanmar. Si la situation s'y prêtait, nous envisagerions volontiers ce moyen de pression.

Mme Gaffney: Vous dites que les 3 ou 4 millions de dollars d'aide accordés par le Canada ne représentent rien du tout et ne méritent même pas qu'on en parle. Pourtant, je crois comprendre que l'Association internationale de développement accorde également une aide financière au Myanmar. Est-ce que je me trompe?

M. Balloch: Excusez-moi, j'ai peut-être induit le comité en erreur, si c'est ce que j'ai dit. J'ai dit que nos échanges bilatéraux avec le Myanmar représente de trois à quatre millions de dollars. Certains produits canadiens sont exportés au Myanmar et certains produits de ce pays sont importés au Canada par des tierces parties, par le biais des marchés internationaux, de toutes sortes de façons.

Pour ce qui est de l'aide au développement, nous n'accordons aucune aide au Myanmar. Nous accordons une aide très importante par le biais des institutions multilatérales, notamment par les agences des Nations Unies—le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés et d'autres—pour aider les réfugiés et pour aider le long des régions frontalières. En fait, l'an dernier, nous avons donné quelque 2,75 millions de dollars, ce qui représentait approximativement 10 p. 100 de toute l'aide mondiale au problème des réfugiés.

M. Harvey: Le monde entier a donné un total de 27 millions de dollars pour l'année.

[*Texte*]

Mr. Balloch: On last year's appeal to the UN and Red Cross appeals for the refugee situation, I am told that it is approximately 10%. If you want the detailed figures of those appeals, I'd be happy to make them available to the committee. I don't have them at my fingertips. But we do give very substantially to those appeals.

The Chairman: Earlier in the day, Mr. Balloch, we had some testimony suggesting to us that Norway had given for humanitarian purposes some resources through the national coalition into areas they control. While they have not taken the question of diplomatic recognition, they have allowed for the reality that parts of the country are under their control and there are humanitarian needs there, which is not something the UN agencies are able to do, or are not at present doing. I stand to be corrected, but that was the impression from the testimony.

If that scenario were tested here, on the humanitarian side, and the question of getting to people who are in those areas, is that something that could be or might be looked at sympathetically?

Mr. Balloch: I don't know the details of what Norway has done, Mr. Chairman. We have in the past in other places given assistance, even within countries who are ineligible for assistance, normally through NGOs, if not through multilateral agencies. That would be one route, or the other would be our normal approach to this. I was told by the group here that they met with CIDA today and CIDA has expressed a willingness to look at this kind of thing.

• 1950

Our concern in those cases is to ensure that the assistance gets to the people who need it. Whether it is a multilateral approach or a non-governmental organization, is in the judgment of the people who can best determine exactly how aid can help those people.

The Chairman: In this case we'd be looking at a government or a representational group covering a portion of the country, which is a little different from the NGO routine.

Mr. Balloch: This gets back to another question, which is not only aid related but which is related to the issue of recognition and relations. We'd prefer to use a non-governmental channel, who could well be working with the groups Dr. Sein Win represents. I think our route would be through multilateral or NGO organizations.

When we are giving assistance, we always need operating agencies to deliver that assistance. We only actively have bilateral programs in a limited number of countries where there are substantial programs. This would not be that kind of assistance anyway.

Mr. Hovdebo: I want to clear up a couple of points.

[*Traduction*]

M. Balloch: On me dit que cela représente environ 10 p. 100 de l'aide recueillie par les Nations Unies et la Croix rouge pour les réfugiés. Si vous voulez des chiffres détaillés, je les obtiendrai volontiers pour le comité. Je ne les ai pas sous la main pour le moment, mais nous répondons assez généreusement à ces appels.

Le président: Plus tôt au cours de la journée, monsieur Balloch, nous avons entendu certains témoignages qui nous ont laissé entendre que la Norvège avait donné certaines ressources à des fins humanitaires par l'intermédiaire de la coalition nationale dans les régions qu'elle contrôle. Même si ce pays ne s'est pas attaqué à la question de la reconnaissance diplomatique, il reconnait le fait que certaines régions sont sous son contrôle et qu'il y a là-bas certains besoins humanitaires, ce que les agences des Nations Unies ne peuvent faire, ou ne font pas à l'heure actuelle. Corrigez-moi si je me trompe, mais c'est l'impression que j'ai eue de leur témoignage.

Si ce scénario était mis à l'essai ici, pour ce qui est de l'aspect humanitaire, en vue d'accorder une aide aux gens qui se trouvent dans ces régions, est-ce quelque chose qui pourrait être envisagé ici?

M. Balloch: Monsieur le président, je ne connais pas dans les détails les mesures qu'a prises la Norvège. Par le passé, nous avons accordé une aide à d'autres régions, même dans des pays qui étaient inadmissibles à recevoir de l'aide, habituellement par l'intermédiaire des organisations non gouvernementales, sinon par le biais des agences multilatérales. Nous pourrions donc procéder de cette façon, ou de la façon dont nous procédons habituellement dans ces cas-là. Les gens de ce groupe m'ont dit qu'ils avaient rencontré les représentants de l'ACDI aujourd'hui et que l'Agence était prête à envisager ce genre de mesure.

En l'occurrence, nous voulons que l'aide aille aux gens qui en ont besoin. Que ce soit dans le cadre d'une démarche multilatérale ou d'une organisation non gouvernementale, l'essentiel est de savoir comment l'aide peut être le plus efficace possible.

Le président: En l'occurrence, on aurait un gouvernement ou un groupe représentatif qui s'occuperait d'une partie du pays, ce qui n'est pas la même chose que ce que font normalement les ONG.

M. Balloch: Ceci nous amène à une autre question, qui ne porte pas seulement sur l'aide, mais aussi sur la question de la reconnaissance et des relations. Nous préférerions utiliser un canal non gouvernemental en travaillant par exemple avec les groupes que représente M. Sein Win. Je pense que nous passerions par des organisations multilatérales ou des ONG.

Quand nous donnons de l'aide, nous avons toujours besoin d'organismes pour l'administrer. Nous n'avons des programmes bilatéraux actifs que dans un nombre limité de pays où il y a des programmes importants. Ce ne serait pas de toute façon de ce genre d'aide qu'il s'agirait.

M. Hovdebo: J'aimerais une ou deux précisions.

[*Text*]

Under the present legislation—I'm not sure whether it is proclaimed—Petro-Canada would be required to honour the decision of the government to invoke a sanction or an embargo. Is that correct? Under the new legislation?

Mr. Balloch: Under the new legislation, which I believe was given royal assent late last week, my understanding is that all Canadian companies would be obliged to live by the terms of the sanctions. The sanctions, however, are only applied in the context of an international action, which is agreed to by an organization or association of other countries. It doesn't have to be the UN. The reason the new legislation was passed is that, unless it was UN dictated, we did not have any capacity to engage sanctions, even if it was the OAS or some other organization of which we're a member. That cleaned up that loophole.

Mr. Hovdebo: But we could now take action, unilaterally.

Mr. Balloch: No, we can't, not unilaterally. My understanding is that this is in the context of an action by an international organization or association—

Mr. Hovdebo: I thought that was the change we made.

Mr. Balloch: —of which Canada is a member. I don't profess to make that a definitive statement; that is my understanding of the legislation.

Mr. Hovdebo: I guess I'll have to find out.

Has Myanmar been named under the commission on human rights, if that's the terminology?

Mr. Balloch: Yes. There was an extremely strong resolution passed by the United Nations commission on human rights, of which we were a co-sponsor and a very active participant, in February of this year. They were not just simply named, but there was a resolution specifically on the situation in that country.

Mr. Hovdebo: You mentioned the fact that China might be unwilling. We were told this afternoon that the financing, to a great extent, was for the purchase of arms particularly, but for operations that came from drug funding. Is that not an area where China would react? They themselves are attempting to shut down that whole drug operation.

Mr. Balloch: Mr. Chairman, I can't comment on the motivations of China. It's clear that the current government of Myanmar either actively or passively permits drugs to be used to finance itself through one means or another. Whether or not that is an active policy of that government, I don't know. The extent to which it has appeared on the agenda between China and Myanmar, I don't know.

• 1955

Mr. Hovdebo: But is not China one of the countries of the world that is attempting to shut down the drug operations relative to their borders?

Mr. Balloch: As we understand it, China has been very concerned about the movement of drugs into its own country, but has, quite frankly, from time to time in the past, been less than determined in its encouragement of other countries to get control of—

[*Translation*]

Avec la loi actuelle—je ne suis pas sûr qu'elle ait été proclamée—Petro-Canada serait tenu de respecter la décision du gouvernement de demander des sanctions ou un embargo. C'est bien cela?

M. Balloch: Avec la nouvelle loi, qui a reçu je crois la sanction royale la semaine dernière, toutes les entreprises canadiennes seraient tenues de respecter les sanctions. Toutefois, ces sanctions ne s'appliquent que dans le cadre d'une intervention internationale acceptée par une organisation ou une association d'autres pays. Ce n'est pas nécessairement les Nations Unies. Si l'on a adopté cette loi, c'est parce que, en l'absence d'une décision des Nations Unies, nous n'aurions pas pu prendre des sanctions, même dans le cadre de l'OEA ou d'une autre organisation dont le Canada est membre. Nous avons donc comblé cette lacune.

M. Hovdebo: Mais nous pourrions maintenant prendre des mesures unilatéralement.

M. Balloch: Non. Je pense que ce serait seulement dans le cadre d'une intervention d'une organisation ou association internationale...

M. Hovdebo: Je croyais que c'était cela, le changement.

M. Balloch: ...dont le Canada est membre. Je ne l'affirme pas catégoriquement, mais il me semble que c'est bien cela.

M. Hovdebo: Il va falloir que je vérifie.

La Commission des droits de l'homme a-t-elle mentionné le Myanmar?

M. Balloch: Oui. La Commission des droits de l'homme des Nations Unies a adopté en février une résolution très énergique dont nous avons été l'un des parrains et à laquelle nous avons très activement contribué. On n'a pas simplement nommé le pays, il y a eu une résolution spécifiquement consacrée à la situation de ce pays.

M. Hovdebo: Vous dites que la Chine serait réticente. On nous a dit cet après-midi qu'une grande partie de l'argent avait servi en particulier à l'achat d'armes, mais aussi à des activités financées par le trafic de drogues. Est-ce que cela ne devrait pas inciter la Chine à réagir? Les Chinois eux-mêmes essaient de réprimer le trafic de drogues.

M. Balloch: Monsieur le président, je n'ai pas de commentaires à faire sur les motivations de la Chine. Il est clair que le gouvernement actuel du Myanmar accepte activement ou tacitement d'être financé par la drogue. Je ne sais pas si c'est une politique délibérée du gouvernement. Je ne sais pas non plus s'il en question dans les échanges entre la Chine et le Myanmar.

M. Hovdebo: Mais la Chine n'est-elle pas un des pays qui essaie de réprimer le trafic de drogues à ses frontières?

M. Balloch: Pour autant que nous le sachions, la Chine veut absolument empêcher la drogue d'entrer sur son territoire, mais il faut bien reconnaître qu'elle n'a pas toujours été aussi catégorique par le passé vis-à-vis des autres pays...

[*Texte*]

Mr. Hovdebo: They remember the opium wars. What is the UNDP financing?

Mr. Balloch: I don't have a clear answer for that. I can get it. I understand that was an issue that came up today. I was told, but I would like to make this a tentative response, that they are funding some infrastructural development in the immediate border areas to permit them to reach the people who need support, and that they are providing some clinical and medical support.

Mr. Hovdebo: Are they not working within the SLORC government operations, or do you think they're working outside of it?

Mr. Balloch: I believe they are working with the co-operation of the SLORC. I believe they are confident that their assistance is reaching the people who need it and for whom it is intended. I would much prefer to find more out or have our sister agency, CIDA, obtain more information to submit to the committee, because my knowledge of the UNDP programs is very slight.

Mr. Hovdebo: This is along Beryl's line exactly. Why does the Canadian government not recognize a democratically elected government as a legitimate government of Myanmar?

Mr. Balloch: Our policy as a government is to recognize states. We have recognized states that exist in fact and that control their territory in many cases, where there have been groups within or outside those states who are much more to our pleasing than the people who are governing the state.

Mr. Hovdebo: That is a denial of democracy, and we pretend to be supporters of democracy.

Mr. Balloch: It is not intended in any way to be a denial of democracy. It is intended to recognize reality and deal from state to state. Remember, it was only a very little time ago that there was a very small number of democratic regimes in this world. There were putative governments and governments in exile of bits and pieces of the former Soviet Union, of Eastern Europe, of much of Latin America. We have been extremely supportive of the democratic process. We have been supportive of Aung San Suu Kyi. We've been supportive of the forces of democracy and we've tried to bring, and will continue to try to bring, pressure to change on the SLORC and other non-democratic regimes.

It is not our practice, nor do we consider it useful, to formally recognize governments in exile and to cut off our relations with every state that is non-democratic. Again, it is our policy to recognize states, not governments. At the same time, I think we have made clear internationally and we have probably been more successful—I think that is a very bad word because none of us have been successful—in bringing real pressure to bear on the SLORC. We have made clear our position. We have welcomed this current delegation here to Canada. They have met with members of Parliament. They have met with ministers. We have made very clear our support of Aung San Suu Kyi through prime ministerial letters, through the work we've done in the UN. But it is not our practice to recognize governments in exile.

[*Traduction*]

M. Hovdebo: Elle se souvient des guerres de l'opium. Que finance le PNUD?

M. Balloch: Je ne le sais pas exactement. Je peux me renseigner. Je sais qu'il en a déjà été question aujourd'hui. On m'a dit, mais je vous le répète sous toute réserve, que le programme finance des travaux d'infrastructure dans les zones adjacentes à la frontière pour pouvoir atteindre les personnes qui ont besoin d'aide, et qu'il fournit aussi une aide clinique et médicale.

M. Hovdebo: Vous pensez que ce programme est administré en collaboration avec le SLORC?

M. Balloch: Oui, je pense que le programme bénéficie de la collaboration du SLORC. Je pense que les responsables du programme sont convaincus que l'aide parvient effectivement aux personnes à qui elle est destinée. Je souhaiterais toutefois avoir un complément d'information ou demander à notre propre organisme, l'ACDI, de fournir plus de précisions au comité, car je connais très peu les programmes du PNUD.

M. Hovdebo: Tout à fait ce que dit Beryl. Pourquoi le gouvernement canadien ne reconnaît-il pas comme gouvernement légitime de Myanmar un gouvernement démocratiquement élu?

M. Balloch: La politique de notre gouvernement est de reconnaître des États. Nous avons reconnu des États qui existent de fait et qui contrôlent leur territoire dans bien des cas, même s'il existe à l'intérieur de ces États ou à l'étranger des groupes qui nous sont beaucoup plus sympathiques que ceux qui sont à la tête de ces États.

M. Hovdebo: C'est une négation de la démocratie, alors que nous prétendons l'appuyer.

M. Balloch: Ce n'est nullement l'intention. On reconnaît simplement une réalité dans des rapports d'État à État. N'oubliez pas qu'il n'y a pas si longtemps, les régimes démocratiques étaient plutôt rares dans le monde. Il y avait des gouvernements putatifs et des gouvernements en exil représentant des fragments de l'ancienne Union soviétique, de l'Europe de l'Est et une bonne partie de l'Amérique latine. Nous avons toujours activement favorisé la démocratie. Nous avons exprimé notre appui à Aung San Suu Kyi. Nous avons appuyé les forces de la démocratie et nous avons essayé de faire pression sur le SLORC et sur les autres régimes non démocratiques.

Nous n'avons pas pour pratique, et nous ne jugeons pas utile de reconnaître officiellement des gouvernements en exil et de couper nos relations avec tous les États non démocratiques. Encore une fois, nous reconnaissons des États et non des gouvernements. En même temps, je pense que nous avons clairement montré sur le plan international que nous étions mieux à même—je pense que le mot n'est pas très bien choisi parce que personne n'a vraiment réussi—de faire vraiment pression sur le SLORC. Nous avons clairement manifesté notre position. Nous avons accueilli cette délégation au Canada, qui a rencontré des députés et des ministres. Nous avons clairement exprimé notre appui à Aung San Suu Kyi par le biais de lettres du premier ministre et de nos interventions aux Nations Unies. Mais nous n'avons pas pour pratique de reconnaître des gouvernements en exil.

[*Text*]

• 2000

The Chairman: May I just, as a supplementary, follow up on this theme. If we follow the logic of that, could we then presume that the government will be prepared to take a proactive role in attempting to change or support the democratic group through our presence in Rangoon? If we follow the activity of the People's Embassy in Pretoria, if we follow the activity of supporting democratic elements and of maintaining an embassy and in fact strengthening an embassy around social and political activities, if we are following that principle, one of the options open to the government is to beef up our embassy and to begin to support the building of a democratic infrastructure within the country and those elements that wish to do it.

Mr. Balloch: That is an interesting question, Mr. Chairman. I wish I could say yes, but quite frankly I think the answer is probably not. We don't have an embassy in Rangoon. We are accredited from our embassy in Dacca, from our High Commission to Bangladesh, which is hard pressed to keep up with all the demands on it. We do send our ambassador in from time to time and he has had many opportunities—

The Chairman: With respect, we have full diplomatic relations with the government, as I understand it. We don't happen to have at this moment, for financial and other reasons, an embassy there. There is nothing to stop the minister suggesting to our ambassador, who is accredited there, that for the next year he or she, with a slightly augmented staff, should be present there and should work out of there while we support the cause of democracy and of democratic development and the electoral results that have taken place.

Mr. Balloch: There would be nothing to prevent the minister from deciding to augment our mission in Dacca and to focus more on these areas. I think we would have to be certain that there would be opportunities in Myanmar of the same sort that there were in South Africa, and that we could actually, within the country, find groups that we could logically support, that would be interested in exposing themselves in a way that would do some good.

Mr. Harvey: Well, that is rather a catch-22, isn't it?

Mr. Balloch: No, it isn't completely a catch-22. I think in the case of South Africa, we were at least dealing with the permissiveness of a regime. I think we really have to be very careful to ensure that it made sense. If the state simply prevented any real contact or any real support for democratic groups or movements within their country, we would carefully have to consider whether this was a sensible course of action.

We had years of experience in Eastern Europe, where we knew very well that even to meet with certain people could bring great danger to them. The notion of supporting democratic processes in many of the countries of Eastern Europe or the Soviet Union with some kind of direct relationship, quite frankly, wasn't practical. We would have to be convinced that this was really a practical approach to take. It isn't always a practical approach to take.

[*Translation*]

Le président: J'aimerais poursuivre un peu sur ce sujet. Si nous suivons cette logique, pouvons-nous en conclure que le gouvernement serait prêt à prendre l'initiative d'essayer de provoquer un changement ou d'appuyer ce groupe démocratique par le biais de notre présence à Rangoon? Si nous appuyons l'activité de l'Ambassade du peuple à Pretoria, si nous appuyons les éléments démocratiques, si nous consolidons notre ambassade dans le cadre d'activités sociales et politiques, nous pourrions ainsi contribuer à mettre en place une infrastructure démocratique dans ce pays.

M. Balloch: C'est une question intéressante, monsieur le président. J'aimerais vous répondre affirmativement, mais je pense que la réponse est négative. Nous n'avons pas d'ambassade à Rangoon. Nous avons une accréditation à notre ambassade de Dacca, à notre Haut-commissariat au Bangladesh, qui a du mal à répondre à toutes les demandes dont il fait l'objet. Nous envoyons de temps en temps notre ambassadeur qui a eu maintes occasions. . .

Le président: Si vous me permettez, je crois que nous avons des relations diplomatiques complètes avec ce pays. Pour des raisons financières et autres, nous n'avons pas d'ambassade dans ce pays pour l'instant. Rien n'empêche notre ministre de dire à notre ambassadeur, qui est accréditié là-bas, de s'y installer avec un personnel un peu plus conséquent pour nous permettre d'y appuyer la cause de la démocratie et d'oeuvrer dans le sens des résultats des dernières élections.

M. Balloch: Rien ne peut empêcher le ministre d'augmenter le personnel de notre mission à Dacca et d'accorder plus d'importance à ces questions. Il faudrait cependant être sûr que nous avons au Myanmar le même genre de possibilités qu'en Afrique du Sud et que nous pourrions effectivement trouver dans ce pays des groupes auxquels nous pourrions logiquement apporter notre appui, et qui seraient prêts à se manifester de façon positive.

M. Harvey: C'est un peu le serpent qui se mord la queue, non?

M. Balloch: Non, pas vraiment. Dans le cas de l'Afrique du Sud, il y avait une certaine tolérance du régime. Il faut s'assurer que notre activité server à quelque chose. Si l'État empêche tout contact réel ou tout soutien à des groupes ou mouvements démocratiques, il faut vraiment se demander s'il serait raisonnable d'avoir ce genre d'intervention.

Des années d'expérience en Europe de l'Est nous ont montré que le simple fait de rencontrer certaines personnes faisait courir à ces personnes des risques considérables. Il était déraisonnable de vouloir appuyer des processus démocratiques dans de nombreux pays de l'Europe de l'Est ou de l'Union soviétique. Avant de prendre ce genre d'initiative, il faut être convaincu qu'elle se justifie. Ce n'est pas toujours la meilleure formule.

[*Texte*]

The Chairman: I think part and parcel of the struggle we are all going through in a world community is that the changes have taken place so fast, and secondly the incongruities of recognized electoral activity and the inability of governments that say they wish to link their relationships to this, to apparently be powerless and handcuffed. The question of what more we can do. . .no one in the testimony today is suggesting that the government hasn't been addressing the issue but the question of how and where.

• 2005

So the question that comes next to me is if we are into this catch-22 situation, and supposing in all of the world there were five other countries that suddenly gave recognition, then would Canada, or would we need 10, or would they have to be members of the Security Council? What would be the point at which we would find that we would then be prepared if we are not prepared to lead ourselves? And I understand that the Nordics haven't gone the full way, from the testimony we had, although they have done some measure of recognition by direct support.

Now the question is, who finally puts the water over the dam? What is the push that gets the operation moving? For Canadians in our role of leading on democratic development, is this somewhere where we ought to be; take the risks and be adventurous?

Mr. Balloch: Is that a question, Mr. Chairman?

The Chairman: It may be just a statement.

Mr. Hovdebo: On almost exactly the same point, only I am going to make it a question. . . I guess it is calling for an opinion, so if you don't want to answer it, that is your prerogative.

The United Nations charter says, we the people of the United Nations, not we the states of the United Nations. We signed that charter, and that is the basis under which we do it, although I know all the rest of the charter recognizes states and not the people. Is there a trend toward change away from the sovereignty that hog-ties the United Nations and to a great extent hog-ties External Affairs too? Is there a movement away from it, or is that sovereignty issue hard and fast?

Mr. Balloch: This is a very big question, Mr. Chairman. It is asking for a point of view rather than a position particularly related to Burma. Nevertheless, let me try to answer it.

I think we have seen a sea change in terms of the inviolability of national borders to protect any actions that a government of a state might embark upon. There are limits to sovereignty, there are limits to inviolability, and we have seen them crossed in the past little while. The Gulf War was one. But don't forget that the first violator of sovereignty in that particular issue was Iraq. Iraq crossed the border into Kuwait.

Mr. Harvey: Or Britain, however you choose to look at it.

[*Traduction*]

Le président: Je pense que tout ce problème est lié à l'évolution très rapide du monde, et qu'il y a ce problème des gouvernements qui ont les pieds et poings liés et ne peuvent pas reconnaître le résultat de certaines élections. Quant à savoir ce que nous pouvons faire de plus. . . Personne n'a dit que le gouvernement ne s'était pas attaqué aux problèmes mais la question est de savoir comment et où agir.

Puisque nous sommes dans cette situation absurde, je me demande ce qui se passerait si cinq autres pays accordaient tout d'un coup la reconnaissance, est-ce que le Canada le ferait, ou en faudrait-il 10, ou devraient-ils être membres du Conseil de sécurité? À partir de quel moment pourrions-nous considérer que nous serions prêts si nous ne sommes pas disposés à prendre la direction des opérations? Et je crois que les pays nordiques ne sont pas allés jusqu'au bout, d'après les témoignages que nous avons reçus, bien qu'ils aient accordé une certaine reconnaissance dans la mesure où ils ont fourni une aide directe.

La question est maintenant de savoir qui va apporter la touche finale? Qu'est-ce qui va lancer l'opération? Les Canadiens qui veulent jouer un rôle de premier plan en matière de démocratie devraient-ils se lancer dans cette entreprise, prendre le risque et tenter l'aventure?

M. Balloch: Est-ce une question, monsieur le président?

Le président: C'est peut-être simplement une déclaration.

M. Hovdebo: Pratiquement sur le même sujet, sauf qu'il va s'agir d'une question. . . J'aimerais avoir une opinion mais si vous ne voulez pas répondre, vous en avez le droit.

Dans la Charte des Nations Unies, il est question des peuples des Nations Unies et non des États des Nations Unies. Nous avons signé cette charte et c'est sur cette base que nous nous appuyons, bien que je sache que dans tout le reste de la Charte, ce sont les États et non les peuples qui sont reconnus. Commence-t-on à s'éloigner de cette règle de souveraineté qui paralyse les Nations Unies et dans une certaine mesure les Affaires extérieures également? Cherche-t-on à s'en écarter ou la ligne de la souveraineté reste-t-elle pure et dure?

M. Balloch: C'est une question très vaste, monsieur le président. C'est un point de vue qu'il faut donner et non une position particulière sur la Birmanie. Je vais néanmoins essayer d'y répondre.

Je crois qu'il y a eu un changement majeur en ce qui concerne l'inviolabilité des frontières nationales qui protègent les gouvernements nationaux, quelqu'action qu'ils entreprennent. Il y a des limites à la souveraineté, il y a des limites à l'inviolabilité, et elles ont été franchies assez récemment. La guerre du Golfe en est un exemple. Mais n'oubliez pas que dans ce cas-là, le premier pays à enfreindre la souveraineté a été l'Iraq. C'est l'Iraq qui est entré au Koweit.

M. Harvey: Ou la Grande-Bretagne, selon l'angle où l'on se place.

[*Text*]

Mr. Balloch: But we did of course, in the issue in the north in the protection of the Kurds, break new ground for the United Nations. I think the Prime Minister, in his speech at Stanford University last autumn, spoke a bit about what the limits to sovereignty are; that sovereignty does not give a country the right to violate the rights of its own citizens, that it doesn't give it the automatic right to engage in actions that are going to impact on its neighbours either, environmentally and so on. This is no longer an inviolable principle, if it ever was. But I don't think the international community has completely understood or worked out all that this might mean. We are seeing it in Yugoslavia, and we are going to be testing it, I suspect, again and again in the years to come.

• 2010

What actions internationally will bring about the state of affairs that we collectively agree is needed in a country like Myanmar?

We don't argue that some principle of sovereignty is standing behind any Canadian action to do anything here. I think what we're saying is that we believe the only way of bringing about change effectively, or the most effective course of action, is bringing as much pressure to bear multilaterally as we can.

We have to recognize our own role and capacity here. We don't have a big aid program or huge trade flows that we can bring to bear to pressure the SLORC to do things in ways other than the way they are doing them.

We can try to encourage others, and we have tried to encourage others, be they China, or be they the neighbours. We have spent efforts to try to encourage neighbours to the east of Myanmar to exert pressure.

This winter, for the first real time, we saw Thailand and Malaysia and others stand up and start to say the kinds of things about Myanmar that we and others have been saying for some time.

I think we all recognize that the limits to sovereignty are changing. None of us really understand where this is going to end and how it may lead to the development of, if you will, case law, if not codified understanding of how the world is going to manage those changes in the future. Indeed, we are very engaged in that in many of the things that we are now doing.

The Chairman: Thank you.

Mr. Schneider: I have a couple of questions following on Mr. Hovdebo's earlier question with respect to persuading China to take action.

I have heard or read where there are some who would draw a distinct parallel between the style of government that exists in China, maybe not to the same degree, but some similarities, and what exists in Myanmar. How could one ask one government not to condone the actions of another government when there seem to be some parallels? I think of Tiananmen and the interpretation the world put on that.

[*Translation*]

M. Balloch: Mais en ce qui concerne la protection des Kurdes dans le nord, les Nations Unies se sont trouvées dans une situation tout à fait nouvelle. Je crois que le premier ministre, dans le discours qu'il a prononcé à l'Université Standford en automne dernier, a dit quelques mots sur les limites de la souveraineté, sur le fait que la souveraineté ne permet pas à un État d'enfreindre les droits de ses propres citoyens, ne lui donne pas automatiquement le droit de prendre des mesures qui vont avoir des répercussions sur ses voisins, sur le plan environnemental et autres. Ce n'est plus un principe inviolable, en admettant qu'il l'ait jamais été. Mais je ne crois pas que la communauté internationale ait parfaitement compris ce que cela signifiait ou saisi toutes les conséquences. Nous le voyons en Yougoslavie et, d'après moi, cette notion va continuer d'être mise à l'épreuve à maintes reprises au cours des années à venir.

Que faut-il faire à l'échelle internationale pour établir dans un pays comme le Myanmar une situation qui corresponde à ce que nous souhaitons tous?

Nous n'invoquons pas le principe de la souveraineté pour justifier l'action canadienne. Nous voulons simplement montrer que, d'après nous, le seul moyen de parvenir à changer les choses, ou la formule la plus efficace, est d'exercer autant de pression que possible au plan multilatéral.

Nous devons connaître notre rôle et nos possibilités. Nous n'avons pas de grands programmes d'aide ou des échanges commerciaux considérables que nous pourrions utiliser pour exercer des pressions sur le Conseil d'État pour le rétablissement de la loi et de l'ordre et l'amener à agir autrement.

Nous pouvons essayer d'encourager les autres, et c'est ce que nous avons fait, que ce soit la Chine ou les voisins. Nous nous sommes efforcés d'inciter les pays voisins du Myanmar à l'est à faire pression.

Cet hiver, pour la première fois vraiment, la Thaïlande, la Malaysie et d'autres ont pris position et commencé à parler du Myanmar comme nous le faisons déjà depuis un certain temps avec d'autres.

Nous voyons tous que les limites de la souveraineté évoluent. Aucun d'entre nous ne sait vraiment comment tout ceci va finir et dans quelle mesure il sera possible d'établir une jurisprudence, en quelque sorte, ou une interprétation codifiée de la façon dont le monde va réagir à ces changements à l'avenir. Nous avons beaucoup avancé sur cette voie dans de nombreuses activités.

Le président: Je vous remercie.

M. Schneider: Je voudrais poser deux questions qui rejoignent celles de M. Hovdebo tout à l'heure à propos des pressions exercées sur la Chine pour qu'elle réagisse.

J'ai entendu dire ou lu que, selon certains, il existait un parallèle très net entre le style de gouvernement en Chine, peut-être pas dans la même mesure, mais en tout cas des similitudes, et la situation du Myanmar. Comment peut-on demander à un gouvernement de ne pas accepter les agissements d'un autre alors qu'il existe des similitudes entre eux? Je pense à Tiananmen et aux réactions que ces événements ont suscité dans le monde.

[*Texte*]

Mr. Balloch: I think our encouragement of a more restrictive approach to arms sales by China has not been a very successful approach. On the other hand we have, when acting with others, discouraged China to a degree from engaging in arms sales to other parts of the world that are particularly sensitive, or to particular countries about which we are concerned. We are going to continue to try to encourage China. I don't know the extent to which we will be successful.

The response of China is that there are many countries that are very actively engaged in international arms sales. It is a legitimate and accepted form of international trade, and one that some of the countries that have encouraged it to do less themselves in fact do more of it. China has not been an easy country to dissuade from active engagement in international arms sales, especially as it has been an important source of foreign exchange for the People's Liberation Army and it's industrial plant.

We argue that China also has a responsibility to bring pressure to bear to recognize that there is illegitimacy in the current government of Burma given the democratic elections that took place. We haven't been very successful in making China an ally of ours in this.

Mr. Schneider: My next question is perhaps a political one, but I certainly don't intend to drag you into providing this committee with a political answer.

It deals with the sanctions. A comment that you made earlier was that the amount of trade that we are involved in with Myanmar is insignificant. While sanctions might be insignificant in economic terms, the statement not to trade with another country certainly would be significant in political terms, would it not?

• 2015

Mr. Balloch: Maybe there would be some symbolism involved in it if we were in a position to do it.

There is no supported trade with Myanmar. There are no trade missions in one direction or another. There is no financing. There is no encouragement. There are no trade commissioners who tell people who the importers are in Myanmar and who they should go to to sell or buy this or that. The tiny amount of trade that's done is simply a function of the way the international trade system works. To take action against it we would have to take action to make it illegal for anybody to trade with Burma.

Mr. Schneider: Let me understand something you've just said. You said there are no trade missions, etc. What that means is if a private group applied for a government grant to do export marketing to Myanmar, they would be refused such project funding. On what basis?

Mr. Balloch: The PEMD program and that kind of program are completely permissive. Nobody has a legal right to obtain that. There are lots of places where we haven't been active in our use of that program. There's a high degree of demand for it.

Mr. Schneider: So what you're saying is from a governmental point of view Canada has taken the step to say it will not involve itself in any trade with Myanmar.

[*Traduction*]

M. Balloch: Nous avons tenté d'encourager la Chine à restreindre ses ventes d'armes, mais cette méthode n'a pas été très fructueuse. Par ailleurs, nous avons, de concert avec d'autres, réussi à dissuader dans une certaine mesure la Chine de vendre des armes à d'autres régions du monde particulièrement sensibles, ou à certains pays qui nous inquiètent. Nous allons continuer d'encourager la Chine en ce sens. Je ne sais pas dans quelle mesure nous réussirons.

La Chine a déclaré en réponse que de nombreux pays étaient très actifs dans le domaine des ventes d'armes internationales. C'est une forme légitime et acceptée de commerce international dans laquelle certains pays qui ont prôné une réduction sont en fait devenus plus actifs. Il n'a pas été facile de convaincre la Chine de diminuer ses ventes d'armes internationales, d'autant plus qu'elles constituent une source importante de devises pour l'Armée de libération du peuple et son industrie.

Nous considérons que la Chine doit également exercer des pressions pour souligner le caractère illégitime du gouvernement actuel de Birmanie étant donné qu'il y a eu des élections démocratiques. Nous n'avons pas vraiment réussi à convaincre la Chine d'être notre alliée dans cette démarche.

M. Schneider: Ma question suivante est peut-être politique, mais je n'ai certainement pas l'intention de vous obliger à donner au comité une réponse politique.

Il s'agit des sanctions. Vous avez dit tout à l'heure que nos échanges commerciaux avec le Myanmar était d'une importance négligeable. Même si les sanctions sont négligeables sur le plan économique, le fait de ne pas commercer avec un autre pays revêt néanmoins une certaine signification politique, non?

M. Balloch: Le geste aurait peut-être une certaine valeur symbolique, si nous étions en mesure de le faire.

Il n'y a pas de commerce encouragé avec le Myanmar. Il n'y a pas de mission commerciale dans un sens ou dans l'autre. Il n'y a pas d'encouragement. Il n'y a pas de commissaires au commerce qui donnent la liste des importateurs au Myanmar et qui indiquent à qui il faut s'adresser pour vendre ou acheter quelque chose. Le peu de commerce effectué est uniquement lié au fonctionnement du commerce international. Pour empêcher cela, il faudrait rendre tout commerce avec la Birmanie illégal.

M. Schneider: Je veux être sûr d'avoir bien compris ce que vous venez de dire. Vous dites qu'il n'y a pas de mission commerciale, etc. Autrement dit, si un groupe privé demandait une subvention gouvernementale pour exporter au Myanmar, on lui refuserait le financement. Pour quelle raison?

M. Balloch: Le programme de développement des marchés d'exportation et les autres programmes analogues sont extrêmement souples. Personne n'a légalement le droit d'obtenir cela. Il y a beaucoup d'endroits où nous n'avons pas utilisé ce programme activement. Il est très demandé.

M. Schneider: En somme, du point de vue gouvernemental, on peut dire que le Canada a décidé de ne pas avoir de relation commerciales avec le Myanmar.

[*Text*]

Mr. Balloch: I'd have to make sure that hasn't happened at all, but I know for the period I've been in the branch there's been none.

Mr. Schneider: Is it realistic to expect that a movement that forcibly took over a country will leave peacefully? I gather this is what we're hopefully thinking. It's not what we're expecting will happen in Burma.

Mr. Balloch: I'm not sure I can answer that question. I don't think there is a reasonable expectation the SLORC is going to wake up one morning and say, oh, what we've done is terrible; let's pass over power and let's leave. But it's amazing what has happened in different places. If you had asked me that question... I'm way out of line in answering like this, but when I was posted in Czechoslovakia during the Cold War period, I would have said, some day it may change, but it's going to be convulsive and problematic when it does. It changed without a drop of blood.

While we don't predict the process, we are very strong believers in the durability of democracy. At some point, whether the people rise up, whether in the rising up the government realize they can no longer contain the people or maintain their own domination... I don't know. It's not realistic to expect they're simply going to "up and out".

On the other hand, international pressure has brought some modest steps by the SLORC. I haven't mentioned them because I don't want to grace them with the implication that we believe they are real steps to democracy. But in the last month or so they have relaxed the house-arrest arrangements for people and they have made a couple of other very modest moves. Why are they doing that? We don't believe they are doing it because they have seen the light. I think it's because they are starting to feel the heat from neighbours. They are starting to feel the heat from the international community. They don't like all this criticism, and they don't like all the pressure they're getting.

Mr. Schneider: They may wake up one day and want to minimize their losses.

• 2020

Mr. Balloch: They may. This is how it has happened in other places: they engage elements of the democratically elected group in part of the power and so on, and all of a sudden the process runs away with them and democracy wins. I don't know. That's a very positive scenario.

Mr. Schneider: Earlier today, when I said that I attended the United Nations with you and I had more questions when I returned than I did when I got there, I might have left the impression that perhaps there was something wrong with the trip. No. It was perhaps the amount of time I had available to me, and upon my return I learned that I had more questions to ask than were evident when I was there. So I didn't mean to demean the trip at all.

[*Translation*]

M. Balloch: Il faudrait que je m'assure que cela ne s'est pas produit, mais je sais qu'il n'y a eu aucun échange pendant la période que j'ai passée à la direction.

M. Schneider: Peut-on vraiment espérer qu'un mouvement qui s'est emparé d'un pays par la force se retire paisiblement? C'est ce que nous nous plaisons tous à espérer. Ce n'est pas ce que nous prévoyons pour la Birmanie.

M. Balloch: Je ne suis pas sûr de pouvoir répondre à cette question. Je ne crois pas que l'on puisse raisonnablement espérer que les responsables du SLORC vont se réveiller un beau matin en se disant, oh, ce que nous avons fait est terrible, cédons le pouvoir et partons. Mais il s'est passé des choses extraordinaires dans certains endroits. Si vous m'aviez posé cette question... Je sors complètement du sujet, mais lorsque j'étais en poste en Tchécoslovaquie pendant la Guerre froide, j'aurais dit que les choses changeraient peut-être un jour, mais dans la douleur et les convulsions. Le changement s'est fait sans effusion de sang.

Nous ne pouvons pas prédire les choses, mais nous sommes fermement convaincus de la durabilité de la démocratie. A un certain moment, lorsque le peuple se soulève, soit le gouvernement se rend compte qu'il ne peut plus contenir la population ou maintenir sa propre domination... Je ne sais pas. Ce n'est pas réaliste d'attendre qu'il se décide et parte tout simplement.

Par ailleurs, les pressions internationales ont amené de modestes améliorations de la part du SLORC. Je n'en ai pas parlé parce que je ne veux pas qu'on puisse penser que nous considérons ces gestes comme de véritables progrès vers la démocratie. Mais depuis un mois environ, les dispositions concernant l'assignation à résidence de certaines personnes ont été un peu assouplies et quelques autres améliorations très modestes ont été apportées. Pourquoi le Conseil fait-il cela? Nous ne croyons pas que c'est parce qu'il a vu la lumière. C'est peut-être parce qu'il commence à se ressentir des pressions exercées par les pays voisins. La désapprobation de la communauté internationale se fait plus nette. Le SLORC n'aime pas toutes ces critiques ni toutes les pressions dont il est l'objet.

M. Schneider: Il va peut-être se réveiller un beau matin et chercher à minimiser ses pertes.

M. Balloch: Peut-être. C'est ainsi que les choses se sont passées ailleurs: on fait participer au gouvernement des éléments du groupe démocratiquement élu et tout d'un coup, la machine suit et la démocratie l'emporte. Je ne sais pas. C'est un scénario très optimiste.

M. Schneider: Tout à l'heure, lorsque j'ai dit que j'étais allé aux Nations Unies avec vous et que j'avais plus de questions à poser à mon retour que lorsque je suis parti, j'ai peut-être donné l'impression que le voyage ne s'était pas bien passé. Non. C'est peut-être parce que j'ai manqué de temps et je me suis rendu compte, à mon retour, que j'aurais eu d'autres questions à poser. Je ne cherchais pas du tout à critiquer le voyage.

[*Texte*]

The Chairman: It wasn't taken that way. Some of us have been going for, lo, these many years and come back every year with a barnful more. So if you get them all answered, let me know.

Mr. Harvey: Let me extend to the witness my personal thanks for your attendance tonight and for the frankness of your answers. I very much appreciate that. Although from time to time doubtless we will disagree, perhaps strenuously so, I nonetheless appreciate the assistance you are giving the subcommittee.

Let me start with an admission: I am not nearly as conversant with Canada's diplomatic history as perhaps a member of Parliament ought to be, but I seem to recall that from time to time Canada has withheld or withdrawn recognition from various states. Although not nearly as reticent—perhaps coy is a better term—as the Americans, we did withhold recognition of the People's Republic of China for several years after the 1948 revolution. I believe that at the moment we do not recognize the Hussein regime in Iraq. I must confess that I do not know what the status of our relations with Pretoria is, but I assume that there are other states in the world at the moment that we do not recognize.

Am I correct in that assumption?

Mr. Balloch: Yes, you are correct. We don't recognize North Korea—that is a left-over—in spite of the fact that it is a state and would otherwise meet the terms of our recognition policy, which went through some evolution and was stated more clearly about eight years ago, about states, not governments.

We do recognize the regime in Iraq and continued to recognize the regime in Iraq during the war. We have always recognized the regime in South Africa even while being very concerned about their internal policies of apartheid.

We always recognized a government of China, but our non-recognition of the government in Beijing was part of an international exercise, an international kind of pact that was probably not very sensible. It ignored the reality of China. It ignored the fact that they clearly had a government in control: they controlled their own territory, had a military, were competent and real players on the international stage.

We do not officially recognize the Government of the Republic of China in Taiwan because they still officially purport to be the government of all of China. At the same time, we have encouraged all kinds of unofficial relations between Taiwan and Canada and so on.

I guess what I am saying is that, in the end, it is not completely cut and dried. There are a few aberrations out there. Largely speaking, it is a recognition of states, and there are probably some states out there that we haven't found yet, so we haven't recognized them yet.

Mr. Harvey: For example, for many years the Ukrainian Soviet Socialist Republic had a seat at the United Nations, actually, but did not enjoy Canadian recognition.

Mr. Balloch: Well, we didn't have a formal recognition of them, but we accepted that. The reality of that was that it was part of the buy-in for the Soviet Union in the post-war period. They looked at the array of countries against them as

[*Traduction*]

Le président: J'avais bien compris. Certains d'entre nous y vont depuis de nombreuses années et nous revenons chaque fois avec de nouvelles questions. Si vous réussissez à obtenir toutes les réponses, vous me le direz.

M. Harvey: Je voudrais remercier personnellement les témoins d'être venus ce soir et de répondre avec autant de franchise. Je leur en suis très reconnaissant. Même si nous ne sommes pas toujours d'accord, parfois loin de là, je vous remercie néanmoins de l'aide que vous apportez au sous-comité.

Je commencerai par un aveu: je ne connais peut-être pas l'histoire diplomatique du Canada aussi bien que je le devrais en tant que député, mais il me semble me souvenir que de temps à autre, le Canada a refusé ou cessé de reconnaître divers États. Quoique moins réticents—peut-être devrais-je dire moins timides—que les Américains, nous n'avons pas reconnu la République populaire de Chine pendant plusieurs années après la révolution de 1948. Je crois qu'actuellement, nous ne reconnaissons pas le régime Hussein en Irak. Je dois avouer que je ne sais pas où en sont nos relations avec Prétoria, mais je suppose qu'il y a actuellement dans le monde d'autres États que nous ne reconnaissons pas.

Est-ce bien le cas?

M. Balloch: Oui, c'est un fait. Nous ne reconnaissons pas la Corée du Nord—c'est un vestige—bien que ce soit un État qui autrement satisferait aux conditions de notre politique de reconnaissance, où il y a eu une certaine évolution et qui a été admis plus nettement il y a environ huit ans, sur le plan des états, pas des gouvernements.

Nous reconnaissons le régime irakien et nous avons continué à le reconnaître pendant la guerre. Nous avons toujours reconnu le gouvernement sud-africain même lorsque nous étions très préoccupés par sa politique intérieure d'apartheid.

Nous avons toujours reconnu un gouvernement chinois, mais notre non-reconnaissance du gouvernement de Beijing faisait partie d'un exercice international, dans le cadre d'un genre de pacte international qui n'était sans doute pas très logique. Il ne tenait aucun compte de la réalité chinoise, ni du fait qu'il y avait un gouvernement aux commandes. Celui-ci contrôlait son propre territoire, avait une armée, était compétent et jouait un rôle véritable sur la scène internationale.

Nous ne reconnaissons pas officiellement le gouvernement de la République de Chine à Taïwan parce qu'il prétend toujours officiellement être le gouvernement de toute la Chine. Parallèlement, nous avons encouragé toutes sortes de relations officieuses entre Taïwan et le Canada.

J'essaie de montrer qu'en fin de compte, tout n'est pas si clair. Il y a quelques aberrations. En général, c'est une reconnaissance des États et il y en a sans doute quelques-uns que nous n'avons pas encore trouvés et nous ne les avons donc pas reconnus.

M. Harvey: Par exemple, pendant des années, la République socialiste soviétique d'Ukraine avait un siège aux Nations Unies mais n'était pas reconnue par le Canada.

M. Balloch: Nous ne la reconnaissions pas officiellement, mais nous l'acceptions. En fait, ceci faisait partie des conditions accordées à l'Union soviétique après la guerre pour l'inciter à faire partie des Nations Unies. En voyant

[*Text*]

the Cold War began its unveiling, and they said we are insufficiently represented. Don't forget this was before the coup in Czechoslovakia in 1948 and before other countries had become part of that Soviet empire. The Ukraine and Byelorussia were simply ways of buying them in. You get three votes and the rest of us only get one. No one ever imagined in those days that the Ukraine or Byelorussia would be their own legitimate and independent players in the UN.

• 2025

Mr. Harvey: Nonetheless, it seems that our history shows Canada has a commendable inclination not to be overly strictly governed by inflexible principle, if I can put it that way.

What would be the costs to Canada of withdrawing recognition of the SLORC regime?

Mr. Balloch: In honest terms, we would lose whatever little leverage we have. We would lose completely whatever little access we have to them. If they were to counter with a prohibition against Canadian imports or that kind of thing, the costs would not be terribly high. It is not our practice, as I have said, to do that kind of thing. I can't tell you about ministers because we would only make recommendations to ministers, but in making those recommenations we would really want to make sure that this was a useful thing to do.

I can tell you that my recommendation for us to do it alone would be negative. If we were doing it with a substantial number of like-minded countries that collectively could bring some pressure to bear, and if it were to be real that number would have to contain some substantial traders with Myanmar, which we are not, and we would have to be sure that isolating the SLORC would be helpful in bringing the democratic process to its completion. It got started, and it got stopped. We would have to be persuaded that this was helpful in the process, and I am not quite sure what the benefits of that would be. I realize it might make an attractive political statement, but I am not sure that it would really help the situation.

Mr. Harvey: Given the almost total lack of commercial relations between Burma and Canada, attractive political statements would seem to be among the few influential devices we have at our disposal.

Mr. Balloch: We think the statements we make in the UN Third Committee and at the United Nations Commission on Human Rights are effective political statements and collectively bind the international community, including some of the larger traders with Myanmar and with the SLORC, including China, and are a more effective way of bringing that pressure to bear.

Mr. Harvey: But surely you must be in something of a difficult situation when you are confronted with a group that apparently speaks with the authority and the support, we are told, of three-quarters or more of the Burmese people,

[*Translation*]

tous les pays qui lui étaient opposés à l'amorce de la Guerre froide, l'Union soviétique s'est dit qu'elle n'était pas suffisamment représentée. N'oubliez pas que c'était avant le coup d'État en Tchécoslovaquie en 1948 et avant que d'autres pays ne fassent partie de l'empire soviétique. On a utilisé l'Ukraine et la Biélorussie pour la convaincre. Vous aurez trois voix alors que les autres n'en ont qu'une. Personne à l'époque n'aurait osé imaginer que l'Ukraine et la Biélorussie deviendraient des joueurs légitimes et indépendants aux Nations Unies.

M. Harvey: Néanmoins, notre histoire tend à montrer que le Canada a plutôt tendance, et c'est une bonne chose, à ne pas se laisser gouverner trop strictement par des principes inflexibles, si je puis dire.

Quelles seraient les conséquences pour le Canada s'il refusait de reconnaître le régime du SLORC?

M. Balloch: Nous perdrions le peu d'influence que nous pouvons avoir. Nous perdrions complètement le peu d'accès que nous avons. Si le SLORC ripostait en interdisant les importations canadiennes ou ce genre de choses, les coûts ne seraient pas extrêmement élevés. Nous n'avons pas l'habitude, comme je l'ai expliqué, de faire ce genre de choses. Je ne peux pas parler au nom des ministres, parce que nous ne faisons que des recommandations aux ministres mais, ce faisant, nous tenons à être sûrs que c'est une bonne chose à faire.

Je puis vous dire que je ne recommanderai pas que nous fassions cavalier seul. Si nous le faisions en même temps que d'autres pays du même avis que nous en vue d'exercer des pressions collectives, il faudrait pour cela que certains de ces pays aient des liens commerciaux importants avec le Myanmar, ce qui n'est pas notre cas. Nous devrions en outre être certains que le fait d'isoler le SLORC peut contribuer à l'aboutissement du processus démocratique. Il a été amorcé et interrompu. Il faudrait que nous soyons convaincus que c'est utile pour ce processus et je ne suis pas absolument sûr des avantages de cette mesure. Je me rends compte que c'est une déclaration attrayante sur le plan politique, mais je ne suis pas sûr qu'elle contribuerait vraiment à améliorer la situation.

M. Harvey: Étant donné l'absence presque totale de relations commerciales entre la Birmanie et le Canada, les déclarations politiques attrayantes constituent l'un des rares moyens de pression que nous ayons à notre disposition.

M. Balloch: Nous considérons que les déclarations que nous faisons au troisième comité des Nations Unies et à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies sont des déclarations politiques efficaces qui lient la communauté internationale, notamment certains des principaux pays commerçant avec le Myanmar et avec le SLORC, y compris la Chine, et sont un moyen plus efficace d'exercer des pressions.

M. Harvey: Mais vous devez vous trouver dans une situation difficile lorsque vous avez devant vous un groupe qui parle apparemment avec l'autorité et l'appui, nous dit-on, des trois quarts au moins de la population birmane, appui

[*Texte*]

expressed in the only relatively free democratic exercise there has been in that country for decades, who are telling you this is precisely what they want, that they wish you to engage in these hollow and empty diplomatic exercises on our behalf.

I must confess the problem this confronts me with as a sort of elected hack politician is that what you are asking this committee to swallow is the contention that we know better than they what is good for them. You see my difficulty here.

Mr. Balloch: Is that a question?

• 2030

Mr. Harvey: It's as much a *cri de coeur* as a question.

Mr. Balloch: I understand your perspective. We have not said, which I suppose we could have said, that the representatives of this group of Dr. Sein Win and so on should not come to this country, that they should not meet with parliamentarians, that they should not meet with ministers. Meeting with ministers, for example, is a break with normal diplomatic practice; making clear our support for democracy and the democratic process is not completely consistent. I guess in the end, the issue comes back to that question of whether breaking off relations with the government is going to... We don't argue that the government has legitimacy. We don't argue that they have greater legitimacy than the elected... Quite the contrary.

Mr. Harvey: But they have guns.

Mr. Balloch: No, they are the government.

Mr. Harvey: Because they have guns.

Mr. Balloch: That may be the source of their power.

The Chairman: Thank you.

Mr. Balloch: In terms of what we have done multilaterally, I think it may be helpful to note the resolution that was adopted at the Commission on Human Rights. I would be very happy to make this available to the committee if it's not easily available to them.

The Chairman: I think we have a copy of that in their circulated material.

Mr. Balloch: It did call for a special rapporteur, for establishing direct contacts with the government of Myanmar and with the people of Myanmar, including political leaders deprived of their liberty, their families and their lawyers, with a view to examining the situation and so on, and to report to the General Assembly of the United Nations on whatever actions might be taken. Myanmar, as a member of the United Nations, has to receive this rapporteur and has to deal with it, and will have to deal with the views of the General Assembly. Who knows? Maybe at some point they will have to deal with the views of the Security Council as well.

The Chairman: Thank you.

Mr. Harvey: I do have one more question, but I'm willing to wait in line.

The Chairman: Let me just pursue where Mr. Harvey was going a moment ago in a slightly different way. Then I want to wrap up. We're grateful for your time.

[*Traduction*]

exprimé au cours du seul exercice démocratique relativement libre intervenu dans ce pays pendant des dizaines d'années, qui vous dit que c'est exactement ce qu'il demande, qu'il veut que vous entrepreniez toutes ces démarches diplomatiques vaines et inutiles en son nom.

Je dois avouer que cela me pose un problème, étant un politicien élu besogneux, parce que vous demandez au comité d'accepter l'argument selon lequel nous savons mieux qu'eux ce qui est dans leur intérêt. Vous voyez mon dilemme.

M. Balloch: Est-ce une question?

M. Harvey: C'est autant un «cri du coeur» qu'une question.

M. Balloch: Je comprends votre point de vue. Nous n'avons pas dit, comme nous aurions pu le faire, que les représentants du groupe de M. Sein Win ne devraient pas venir dans notre pays, qu'ils ne devraient pas rencontrer les parlementaires ou les ministres. Le fait de rencontrer les ministres, par exemple, ne correspond pas à la pratique diplomatique habituelle; il n'est pas tout à fait logique de proclamer notre appui pour la démocratie et le processus démocratique. En fin de compte, la question est de savoir si le fait de rompre les relations avec le gouvernement peut... Nous ne disons pas que le gouvernement est légitime. Nous ne lui reconnaissons pas plus de légitimité qu'aux groupes élus... Au contraire.

M. Harvey: Mais ils sont armés.

M. Balloch: Non, ils constituent le gouvernement.

M. Harvey: Parce qu'ils sont armés.

M. Balloch: C'est peut-être de là qu'ils tirent leur pouvoir.

Le président: Merci.

M. Balloch: Pour ce qui est de l'action multilatérale, il faut signaler la résolution qui a été adoptée à la Commission des droits de l'homme. Je me ferai un plaisir de la mettre à la disposition du comité s'il ne l'a pas encore.

Le président: Je crois que nous en avons un exemplaire dans les documents qui ont été distribués.

M. Balloch: Elle demandait la nomination d'un rapporteur spécial, pour établir des contacts directs avec le gouvernement et avec le peuple du Myanmar, notamment les chefs politiques privés de leur liberté, leurs familles et leurs avocats, en vue d'examiner la situation, etc. et pour faire rapport à l'Assemblée générale des Nations Unies sur les éventuelles mesures à prendre. En tant que membre des Nations Unies, le Myanmar doit recevoir ce rapporteur et doit répondre, et devra tenir compte des avis de l'Assemblée générale. Qui sait? Peut-être qu'à un certain moment, il devra tenir compte également des avis du Conseil de sécurité.

Le président: Merci.

M. Harvey: J'ai encore une question, mais je veux bien attendre mon tour.

Le président: Je voudrais revenir à la question abordée tout à l'heure par M. Harvey, mais sous un angle un peu différent. Je voudrais ensuite conclure. Nous vous remercions du temps que vous nous avez accordé.

[*Text*]

Mr. Harvey was posing the question of action, breaking diplomatic. . .and removing leverage of being there. We had some discussion about actually increasing our presence in whatever way and being proactive, while recognizing the government. We explored that a moment ago. Let us suppose that, rather than the diplomatic one, we took the recommendation or the urging of some who have said that we should unilaterally take action on trade. As small as it is—and you've told us that it's infinitesimal—suppose we took the action of an unilateral trade embargo.

Dr. Sein Win said that this would be a highly important action internally in Burma. He said it would have a tremendous moral weight, that even though the dollar value is small, it will put out a signal. It's a step short of breaking diplomtic relations. Is that a viable possibility? What, for example, would be the effect on Petro-Canada and its operation if we took that position?

Mr. Balloch: I think there are two issues here. One is a legal question and one is a political question. I know the group met with Minister Wilson this afternoon, and he explained to them, as I have repeated here, that we don't view that imposing economic or trade sanctions would be very effective. We don't think it would have the kind of impact on the SLORC that has been suggested.

• 2035

There is also the legal question. Our sanctions legislation, I believe, as we were talking about earlier, falls into two guises. One is under the United Nations-imposed sanctions. Of course if the United Nations establishes them, we impose them. The other is the actions that can be taken pursuant to the most recent legislation, which again, I believe, do not give the government the power to impose unilateral sanctions outside the context of some international approach. There are reasons for this which I am no expert in, relating to compensation, relating to the rights of individual companies and persons before the law. It is not a question of simply pulling sanctions off the shelf and imposing them on a country we don't like.

The Chairman: You'll excuse my maybe flippant observation, but we sure didn't take long in the case of Haiti. When it suits us politically, we seem to be able to move it. Those were not UN sanctions. They may have been OAS sanctions. But we were in the vanguard in calling for them. As we go through this evolving process of determining how we use these levers. . . I'm not attacking you, but the business of trying to sell this on the street, why you can do it in one case and why you can't in the other, for simple politicians is not all that easy.

The question of espousing democracy, funding institutes and centres, and having a machinery of government that seems singularly unable to bring forward scenarios for taking political and symbolic action, is passing strange. The witnesses

[*Translation*]

M. Harvey a posé la question des mesures à prendre, de la rupture des relations diplomatiques. . . Et de l'influence liée à notre présence. Nous avons discuté de la possibilité d'accentuer notre présence d'une façon ou d'une autre et d'être pro-actifs, tout en reconnaissant le gouvernement. Nous avons discuté de cela tout à l'heure. Supposons qu'au lieu de l'approche diplomatique, nous suivions la recommandation ou les conseils de ceux qui nous demandent de prendre unilatéralement des mesures d'ordre commercial. Le volume des échanges a beau être extrêmement limité—et vous nous avez dit qu'il était infinitésimal—supposons que nous décidions d'imposer un embargo commercial unilatéral.

M. Sein Win a déclaré que ce serait une mesure extrêmement importante du point de vue interne en Birmanie. Selon lui, elle aurait un poids moral considérable et, bien que la valeur monétaire des échanges soit faible, cela serait un signal, l'étape qui précède la rupture des relations diplomatiques. Est-ce une possibilité réaliste? Quelles seraient par exemple les répercussions sur Pétro-Canada et ses activités si nous adoptions cette position?

M. Balloch: Je crois que le problème est double, d'une part juridique, de l'autre politique. Je sais que les membres du groupe ont rencontré cet après-midi le ministre Wilson qui leur a expliqué, comme je l'ai répété ici, que, selon nous, l'imposition de sanctions économiques ou commerciales ne serait pas très efficace. Nous ne pensons pas qu'elles puissent avoir sur le SLORC les répercussions dont on a parlé.

Il y a aussi la question juridique. Les sanctions, dont nous parlions tout à l'heure, se divisent en deux catégories. D'une part, les sanctions imposées par les Nations Unies. Naturellement, si les Nations Unies les établissent, nous les imposons. Il y a par ailleurs les mesures qui peuvent être prises en vertu de la loi la plus récente qui ne donne pas non plus, sauf erreur, au gouvernement le pouvoir d'imposer des sanctions unilatérales en dehors du contexte d'une approche internationale quelconque. Il y a des raisons à cela que je ne connais pas très bien, concernant la compensation, les droits des entreprises et des personnes devant la loi. On ne peut pas simplement décider du jour au lendemain d'imposer des sanctions à un pays que l'on n'aime pas.

Le président: Excusez-moi d'être un peu abrupt, mais il n'a vraiment pas fallu longtemps pour Haïti. Lorsque cela nous arrange sur le plan politique, nous réussissons à agir vite. Ce n'était pas des sanctions imposées par les Nations Unies. C'était peut-être des sanctions de l'OEA, mais nous étions parmi les premiers à les demander. Nous discutons pour savoir comment utiliser ces leviers. . . Je ne vous attaque pas, mais il n'est pas très facile pour les politiques de convaincre l'homme de la rue et de lui expliquer pourquoi c'est possible dans un cas mais pas dans l'autre.

Il est plutôt étrange d'épouser la démocratie, de financer des centres et des instituts et d'avoir un gouvernement curieusement incapable de prendre des mesures politiques et symboliques. Les témoins d'aujourd'hui nous disent qu'il faut

[*Texte*]

today say we need symbolic action. We recognize they have a democratic base. The Parliament of Canada sets up a committee to deal with the linkages between development and human rights and the democratic process, which we are doing. Parliament says it's important. The Prime Minister says it's important. The government says it's important. Then we tell the people all the reasons why. If I do nothing else than for the record having some joint musings for those who may endure reading committee proceedings notes, they should know there is some wrestling going on, sensed within officialdom as well as in other areas, on how we clothe the policy.

I'm not trying to make you create instant policy, but merely expressing some of the frustration that I think comes from all sides of the House around an issue like this.

Mr. Balloch: I'm probably out of line, but there are times when positive actions are the best way of going and there are times when negative actions, to cut off our... It depends on what you really mean by "trade and economic sanctions". When we have aid and have suspended aid or cut off aid, those are sanctions of a form. When we don't have government programs of trade facilitation and where we don't have aid programs, the imposition of trade and economic sanctions takes on a different kind of meaning. It means taking very forward action to make it illegal, against the law, for anyone to sell anything that might end up in Burma, or vice versa.

We are also frustrated about the pace and direction of political change in Burma, and in many other places. We don't think all the actions we're taking in the UN third committee and at the United Nations Commission on Human Rights are simply empty statements. They don't produce pressure and change as fast as we would like, but they are our levers and we use them. I guess we're convinced that over time that and being on the right side of history are not a bad combination. It hasn't proven to be a bad combination.

• 2040

Mr. Harvey: When you go to Malaysia or Singapore or Thailand or Indonesia and you say to the government there, look, these guys in Burma are bad, they're on the wrong side of history, they're swine and they should be out of there, we think you should help to make that happen by cutting off voluntary government-to-government assistance and by discouraging trade and doing all the sorts of things that a government can do to aid the process of the removal of the SLORC, we think it's really important for you because you folk obviously have a lot of contact with Burma—when you go to them and say that, do they ever turn around to you and say, hey, Johnny, you are the 80% shareholder in a company

[*Traduction*]

un geste symbolique. Nous reconnaissons qu'ils ont une base démocratique. Le Parlement canadien établit un comité pour examiner les rapports entre le développement et le processus démocratique et les droits de la personne, et c'est ce que nous sommes en train de faire. Le Parlement estime que c'est important. Le premier ministre et le gouvernement aussi. Ensuite nous expliquons toutes les raisons au public. Même si ce n'est que pour ceux qui ont le courage de lire les comptes rendus des délibérations des comités, il faut qu'il sache qu'il y a des divergences considérables, sur toile de fond de bureaucratie, comme dans d'autres domaines, sur la façon d'habiller la politique.

Je n'essaie pas de vous faire établir une politique instantanée, mais je veux tout simplement exprimer le sentiment de frustration que l'on éprouve de tous les côtés de la Chambre à propos de ce genre de question.

M. Balloch: Je ne sais si je dois, mais il y a des moments où les gestes positifs constituent la meilleure solution et des moments où les gestes négatifs, pour couper court à notre... Tout dépend de ce que l'on entend exactement par «sanctions commerciales et économiques». Lorsque nous fournissons une aide et que nous la suspendons ou la supprimons, on peut parler de sanctions. Lorsqu'il n'y a pas de programmes gouvernementaux pour faciliter le commerce et pas de programmes d'aide, l'imposition de sanctions économiques et commerciales prend un sens différent. On prend alors des mesures très poussées pour qu'il soit interdit, c'est-à-dire contraire à la loi, de vendre quelque chose qui pourrait aboutir en Birmanie, ou vice versa.

Nous sommes également frustrés par la lenteur et l'orientation du changement politique en Birmanie et dans de nombreux autres pays. Les mesures prises au troisième comité des Nations Unies et à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies ne sont pas que des déclarations vides. Elles ne provoquent pas de pressions et de changements aussi vite que nous le voudrions, mais elles représentent nos moyens d'action et nous les utilisons. Nous sommes convaincus que ces mesures associées au fait d'être du bon côté de l'histoire représenteront une combinaison gagnante. L'histoire l'a déjà prouvé.

M. Harvey: Lorsque vous allez en Malaisie, à Singapour, en Thaïlande ou en Indonésie et que vous dites aux représentants du gouvernement de ces pays, attention, ces gens en Birmanie sont terribles, ils sont du mauvais côté de l'histoire, ce sont des porcs et ils devraient partir, vous devriez les y pousser en supprimant l'aide de gouvernement à gouvernement, en décourageant le commerce et en prenant toutes les mesures possibles pour un gouvernement afin de provoquer le départ du SLORC, nous pensons que c'est vraiment important pour vous parce que vous avez manifestement beaucoup de contacts avec la Birmanie... Lorsque vous allez leur dire tout cela, leur arrive-t-il de se

[*Text*]

that's engaged in what is variously held to be a $22-million to $45-million offshore oilfield development program that you aren't saying boo about, so don't come lecturing us? Do you ever get that?

Mr. Balloch: No.

Mr. Hovdebo: The only wind-up I have, Mr. Chairman, is that I think our subcommittee should make a concerted and strenuous effort to have somebody consider the rewriting of the UN Charter.

The Chairman: As you know, or may not know, Mr. Hovdebo, the Standing Committee on External Affairs is going to undertake in September a study of Canada's relations—among other things, the Charter and the whole UN operation in this changing world and Canada's leadership there. It will try to review that. So as we prepare for the anniversary of the UN coming up and see what kinds of positive things we'll be looking at, among them is that these documents are meant to have a dynamic in them that might want reviewing. So you're not the only one thinking that.

Howard, I thank you very much for coming. Each time you come we have imponderable and difficult questions, and we appreciate your candour. I know that we'll be talking again as we try to look at a number of the difficult areas of human rights and work through our policy considerations and also share the struggle that's going on in the departments of government to meet these changing days. So we thank you very much for being with us.

Mr. Balloch: Thank you.

The Chairman: Before we adjourn, I'd like to take a moment just to look, as we agreed when we started, at the question of process. I've been talking with our research people. I'm in your hands. I've asked our research staff to try to review the recommendations that have come to us today from two or three sources. In a number of cases they seem to overlap. There are several areas where there are some different recommendations or different slants.

Tonight we've tested a number of those that were put in front of us and had some response from Mr. Balloch. There seemed to be two or three areas where we may wish, by way of a resolution or by way of a chairman's letter to them and a minister, to say that on the basis of these hearings and testimony we would like to press the government in this area or make certain observations. We could go into that process now, or we could ask that the staff review the minutes we've had today and try to pull those things out for us.

• 2045

We will have a couple of meetings next week when Christine will be back, and Peter from Rio, and others who are normally on the committee, with those of you who have participated today. We would also invite your observations

[*Translation*]

retourner vers vous en disant, hé, les gars, vous êtes actionnaires à 80 p. 100 d'une société qui a entrepris un programme de mise en valeur de gisements pétroliers sous-marins d'une valeur allant de 22 millions à 45 millions de dollars selon les estimations, et vous vous gardez bien d'en parler, alors ne venez pas nous faire la leçon? Vous fait-on jamais ce genre de réponse?

M. Balloch: Non.

M. Hovdebo: Ma seule conclusion sera celle-ci, monsieur le président. Je trouve que notre sous-comité devrait faire un effort concerté pour que quelqu'un envisage de rédiger à nouveau la Charte des Nations Unies.

Le président: Comme vous le savez peut-être, monsieur Hovdebo, le Comité permanent des affaires extérieures va entreprendre en septembre une étude des relations du Canada—entre autres choses, la Charte et les activités des Nations Unies dans ce monde en mutation et le rôle du Canada dans ce contexte. Il essaiera d'étudier cette question. Dans le cadre des préparatifs en vue de l'anniversaire des Nations Unies, nous essayons de choisir des éléments positifs à étudier; or, entre autres ces documents doivent évoluer et méritent peut-être d'être réexaminés. Vous n'êtes donc pas le seul de cet avis.

Howard, je vous remercie vivement d'être venu. Chaque fois que vous venez, nous avons des questions impondérables et difficiles, et nous vous sommes reconnaissants de votre franchise. Je sais que nous nous retrouverons pour discuter de différentes questions liées aux droits de la personne, examiner les considérations de politique et partager le combat que doivent livrer les ministères du gouvernement pour s'adapter à l'évolution de notre époque. Merci mille fois d'être venu.

M. Balloch: Je vous remercie.

Le président: Avant d'ajourner, je voudrais que nous passions quelques instants, comme nous en sommes convenus au début, à discuter du processus que nous allons suivre. J'ai discuté avec nos attachés de recherche. Je suis à votre disposition. J'ai demandé à notre personnel de recherche de revoir les recommandations que nous avons reçues aujourd'hui de deux ou trois sources. Dans plusieurs cas, elles semblent se chevaucher. Dans certains domaines, les recommandations sont différentes ou ont une orientation différente.

Ce soir, nous avons testé plusieurs des recommandations qui nous avaient été faites et nous avons vu les réactions de M. Balloch. Il semble que pour deux ou trois questions, nous soyons prêts à dire, dans une résolution ou dans une lettre du président à la ministre, qu'à la suite de ces audiences et des témoignages, nous aimerions insister auprès du gouvernement ou faire certaines observations. Nous pourrions faire cela maintenant ou demander aux membres de notre personnel de reprendre les délibérations d'aujourd'hui pour essayer d'en extraire tout cela pour nous.

Nous aurons deux réunions la semaine prochaine lorsque Christine sera de retour et que Peter sera revenu de Rio ainsi que d'autres qui sont normalement au comité, avec ceux d'entre vous qui étiez là aujourd'hui. Nous voudrions que

[*Texte*]

and comments. We would still try to get some comment or reaction to today's testimony. I sense people would like to respond, and I think we should see what those responses are rather than trying to cobble it off the top of our head. Depending on your reaction, this is a suggestion to start the discussion that we would come back. We might even come back as early as tomorrow with one or two lines of thoughts, and then if those seem to be some picking them up, we would ask them to draft a letter for us, or couch it in the words of a resolution.

Mr. Hovdebo: From talking to others and listening, the consensus is we should pass on to the government, either via the main committee or directly, something relative to the considerations we have been asked to do or what we think is possible. I would agree to your approach, Mr. Chairman, although we have as well two or three very specific recommendations from the briefs. My suggestion would be that we take those recommendations, and maybe Karen or somebody could analyse the similarities, pull them all out and put them down as one instead of three or four groups, and then we can discuss which of those from Howard's testimony we think would not be valuable to pass on to the government.

The Chairman: That is why I would like to sit back for a minute and have a look at what was said in the representations we have had to see how we can be helpful in this process.

Mr. Schneider: Mr. Chairman, I really haven't found any fault with any support that's been asked of us today, or weaknesses. I support out of the spirit of democracy their plea for support. However, as far as process is concerned, given that there are part-time members on the subcommittee, out of respect and just sane practicability, the full-time members of the committee should be around when the decision is made, as they're going to have to defend it much more so than us part-timers. However you arrange to do that, I would recommend that, whatever value that has.

The Chairman: I think we're on the same wavelength. And I think we're not going to put it off. We can do something within the next week or so.

Mr. Harvey: I'd be willing to wait a week. In fact, I almost have to wait a week.

The Chairman: When we agreed to have this day, two or three of the members who were here, who are away at Rio and other places at the moment, were keen that we should have the day. I would like them to have a chance to review the testimony and be a part of it. I think a week or so from now is not going to matter on this isssue. The government is clearly seized of it. There's a chance there'll be further government meetings tomorrow with the delegation when they're here. So this augurs well. The dialogue is going along, and we might have the advantage of some additional feedback as to circumstances on that.

[*Traduction*]

vous nous fassiez part de vos observations et de vos commentaires. Nous voudrions également des commentaires ou des réactions au témoignage d'aujourd'hui. Je crois que plusieurs personnes voudraient répondre et nous devrions essayer de voir quelles sont ces réponses au lieu de parler sans réfléchir. Je ne sais pas ce que vous en pensez, c'est une suggestion pour amorcer la discussion lorsque nous reprendrons. Nous pourrions d'ailleurs le faire dès demain avec une ou deux idées, et si les choses semblent prendre forme, nous pourrions essayer de préparer une lettre ou un texte de résolution.

M. Hovdebo: D'après ce que m'ont dit d'autres personnes et ce que j'ai pu entendre, nous sommes d'accord pour transmettre au gouvernement, soit par l'intermédiaire du comité principal soit directement, des observations sur la tâche qui nous a été confiée ou sur ce qui nous paraît possible. Je serais d'accord avec ce que vous proposez, monsieur le président, bien qu'il y ait également deux ou trois recommandations précises dans les mémoires. Je proposerais de prendre ces recommandations et de demander à Karen ou à quelqu'un d'analyser les similitudes, d'extraire les passages importants et de tout regrouper en une seule rubrique au lieu de trois ou quatre, pour que nous puissions ensuite voir quelles sont les parties du témoignage de Howard que nous ne jugeons pas utiles de transmettre au gouvernement.

Le président: C'est pourquoi j'aimerais que nous nous arrêtions pour examiner ce qui nous a été dit afin de voir de quelle façon nous pouvons être le plus utiles dans ce processus.

M. Schneider: Monsieur le président, je ne vois vraiment rien à redire à ce qui nous a été demandé aujourd'hui, et je ne trouve aucune faiblesse. Par souci de démocratie, j'appuie cette demande d'aide qui nous a été faite. Cependant, en ce qui concerne la procédure, étant donné qu'il y a au sous-comité des membres à temps partiel, je trouve qu'il faut, par respect pour eux et par esprit pratique, que les membres à plein temps du comité soient présents lorsque la décision sera prise dans la mesure où ils devront la défendre beaucoup plus que nous qui sommes là à temps partiel seulement. C'est donc ce que je tiens à recommander, quelles que soient les dispositions que vous choisirez de prendre pour y parvenir.

Le président: Je crois que nous sommes sur la même longueur d'onde. Et nous n'allons pas retarder les choses. Nous pouvons agir dès la semaine prochaine.

M. Harvey: Je suis prêt à attendre une semaine. En fait, je suis presque obligé d'attendre une semaine.

Le président: Lorsque nous nous sommes mis d'accord pour cette journée, deux ou trois des membres du comité qui étaient là et qui sont actuellement à Rio ou ailleurs, étaient très favorables à cette idée. J'aimerais qu'ils puissent étudier le témoignage et participer au processus. Le fait d'attendre une semaine n'a pas grande importance pour cette question. Le gouvernement en est saisi. Il est possible qu'il y ait d'autres rencontres demain entre les membres du gouvernement et la délégation pendant qu'elle est là. C'est donc de bon augure. Le dialogue continue et nous aurons peut-être l'avantage d'avoir d'autres précisions sur les circonstances particulières.

[*Text*]

Mr. Harvey: How fast do you get the transcripts?

The Clerk of the Committee: You get the blues tomorrow, probably tomorrow night.

The Chairman: We have next week two days together in the debt seminar when we are around, and we could be looking at some scripting. A number of people will be there, so I think we will be having some time together in proximity.

• 2050

If that's agreed, we'll ask the staff to review the testimony and bring us some thoughts about any statements we might make to the government following the testimony we have heard.

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: Thank you. The meeting is adjourned.

[*Translation*]

M. Harvey: Combien de temps faut-il pour avoir le compte rendu?

La greffière du Comité: Vous aurez les bleus demain, sans doute demain soir.

Le président: Nous devons passer deux jours ensemble la semaine prochaine durant le colloque sur la dette et nous pourrions essayer de faire des plans. Plusieurs personnes seront là et nous serons donc à proximité les uns des autres pendant un certain temps.

Si nous sommes d'accord, nous allons demander à nos attachés de recherche d'étudier le témoignage et de nous faire quelques suggestions sur la déclaration que nous pourrions faire au gouvernement à la suite du témoignage que nous avons entendu.

Des voix: D'accord.

Le président: Je vous remercie. La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

At 4:30 p.m.:

From the International Centre for Human Rights and Democratic Development:

Hon. Ed Broadbent, President.

From the Canadian Friends of Burma:

Soe Thinn.

From the Associates to Develop Democratic Burma:

Harn Yawnghwe.

Individual:

Sein Win, Prime Minister of the National Coalition Government of the Union of Burma.

At 7:30 p.m.:

From the Department of External Affairs and International Trade:

Howard Balloch, Assistant Deputy Minister, Asia and Pacific Branch.

TÉMOINS

À 16 h 30:

Du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique:

L'hon. Ed Broadbent, président.

Du Canadian Friends of Burma:

Soe Thinn.

De Associates to Develop Democratic Burma:

Harn Yawnghwe.

A titre individuel:

Sein Win, Premier ministre du gouvernement de la coalition nationale de l'Union de Birmanie.

À 19 h 30:

Du ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur:

Howard Balloch, sous-ministre adjoint Asie et Pacifique.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa; Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

A1
XC11
E99

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 25

Tuesday, June 9, 1992
Monday, June 15, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 25

Le mardi 9 juin 1992
Le lundi 15 juin 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of a draft report on South and southern Africa

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of conditions in Cambodia

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de l'ébauche de rapport concernant l'Afrique du Sud et l'Afrique australe

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la situation au Cambodge

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
JUL 2 1 1992
University of Toronto

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub–Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

La greffière du Sous–comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JUNE 9, 1992
(37)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met *in camera* at 9:46 o'clock a.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Beryl Gaffney, Walter McLean.

Acting Members present: Stan Hovdebo for Svend Robinson; Walter Van De Walle for Peter McCreath.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Research Officer.

The Sub-Committee resumed consideration of a draft report on South and southern Africa.

By unanimous consent, it was agreed,—That the Sub-Committee adopt the draft report, as amended, to be presented to the Standing Committee for adoption and presentation to the House.

By unanimous consent, it was agreed,—That the report include a request for a government response as provided by Standing Order 109.

At 10:36 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

MONDAY, JUNE 15, 1992
(38)

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:40 o'clock p.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Beryl Gaffney, André Harvey, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Research Officer.

Witnesses: From the State of Cambodia: Long Visolo, Vice-Minister for Foreign Affairs; Agnès Van't Bosch, Coordinator, Cambodia-Canada Development Program.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee commenced consideration of conditions in Combodia.

Long Visolo made an opening statement and, with Agnès Van't Bosch, answered questions.

At 4:50 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 9 JUIN 1992
(37)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à huis clos à 9 h 46, dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Beryl Gaffney et Walter McLean.

Membres suppléants présents: Stan Hovdebo remplace Svend Robinson; Walter Van De Walle remplace Peter McCreath.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Le Sous-comité reprend l'étude d'un projet de rapport concernant l'Afrique du Sud et l'Afrique australe.

Par consentement unanime, il est convenu,—Que le Sous-comité adopte le projet de rapport modifié et le remette au Comité permanent.

Par consentement unanime, il est convenu,—Que, suivant l'article 109 du Règlement, le rapport demande une réponse au gouvernement.

À 10 h 36, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE LUNDI 15 JUIN 1992
(38)

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 15 h 40, dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Beryl Gaffney, André Harvey, Peter McCreath, Walter McLean et Svend Robinson.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: De l'État du Cambodge: Long Visolo, vice-ministre des Affaires étrangères; Agnès Van't Bosch, coordonnatrice, Programme de développement Cambodge-Canada.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2), le Sous-comité examine la situation au Cambodge.

Long Visolo fait un exposé puis, avec Agnès Van't Bosch, répond aux questions.

À 16 h 50, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Monday, June 15, 1992

• 1539

The Chairman: Order. Tomorrow we have a meeting at 11 a.m. with two guests, first Mr. Gustafson, a member of Parliament who has a proposal on food aid he has been introducing; second, Mr. Gallagher, the African director of OXFAM, who has just come home from the drought areas. We'll also have a very brief update from the officials in CIDA and External Affairs about the actions Canada is taking, so we can have some proposals and analysis from 11 to 12.30 a.m. on the African drought and hunger issue.

• 1540

C'est avec plaisir que nous souhaitons la bienvenue au vice-ministre des Affaires étrangères du Cambodge. Nous avons l'occasion de continuer une conversation commencée il y a trois semaines, lorsque nous avons tenu une réunion sur la situation au Cambodge à laquelle plusieurs personnes ont assisté: des groupes non gouvernementaux, des représentants des institutions d'enseignement et d'autres représentants cambodgiens et canadiens. Les représentants du gouvernement vous écouteront parler de la situation aujourd'hui.

Vous connaissez, monsieur le vice-ministre, notre grand intérêt pour votre pays. Nous avons du personnel au Cambodge, avec les Nations Unies et nous souhaitons vivement que le Cambodge trouve la paix.

Nous vous écoutons parler de la situation au Cambodge. Vous pourrez y ajouter les commentaires que vous voudrez. Bienvenue.

M. Long Visolo (vice-ministre des Affaires étrangères, État du Cambodge): Respecté monsieur le président et respectés messieurs les députés, chers amis, c'est un grand honneur pour moi d'avoir l'occasion aujourd'hui d'assister aux débats de l'assemblée des députés et surtout de discuter des problèmes du Cambodge.

C'est un grand honneur et c'est aussi une excellente occasion pour moi d'étudier le système démocratique que le Cambodge, après de longues années de guerre et de déchirures, va installer, soit une démocratie libérale. C'est donc une occasion pour moi d'étudier cette démocratie que vous avez établie au Canada.

Je dois vous dire que le Cambodge est un pays francophone situé en Asie du sud-est. Après avoir construit un très grand et merveilleux monument, que tout le monde connaît peut-être, nous nous sommes trouvés dans une situation très difficile. Il y a eu une invasion de l'est et de l'ouest au Cambodge. La France est venue vers le XIX^{e} siècle, et c'est seulement en 1954 que la France a quitté le Cambodge. Le Cambodge n'a pas vécu longtemps en paix. En 1970, il y a eu un coup d'État qui a fait tomber son Altesse royale, le prince Norodom Sihanouk. Ainsi, la guerre est venue dans le pays.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le lundi 15 juin 1992

Le président: La séance est ouverte. Demain, nous avons une réunion à 11 heures, lors de laquelle nous devons entendre, d'abord, M. Gustafson, député, qui fait une proposition concernant l'aide alimentaire, deuxièmement, M. Gallagher, le directeur de la section africaine d'OXFAM, qui rentre d'une tournée des régions dévastées par la sécheresse. Des représentants de l'ACDI et des Affaires extérieures nous décriront brièvement en outre les mesures que le Canada prend à cet égard. Nous examinerons donc les questions de la sécheresse et de la famine en Afrique de 11 heures à 12h30.

We are pleased to welcome the Vice-Minister for Foreign Affairs. We now have the opportunity to continue a conversation begun three weeks ago, when we held a meeting on the situation in Cambodia. Individuals representing the NGOs and teaching institutions as well as Cambodian and Canadian representatives attended this meeting. Representatives of the government will have an opportunity to listen to your talk about the situation as it exists today.

Mr. Visolo, you are aware of our great interest in your country. We have Canadians working for the United Nations in Cambodia and we fervently hope that peace will be restored in Cambodia.

We will listen to what you have to say about the situation in Cambodia. Please feel free to add any comments that you would like. Welcome.

Mr. Long Visolo (Vice-Minister for Foreign Affairs, Cambodia): Mr. Chairman, honourables members and dear friends, I am deeply honoured to be given this opportunity today to listen to the debates in your House of Commons and, particularly, to discuss the problems facing Cambodia.

This is both a great honour and an excellent opportunity to study the democratic system that Cambodia, after many long years of war and strife, will be implementing; namely, a liberal democracy. This visit has therefore provided me with an opportunity to study the democratic system that you have established in Canada.

I should begin by telling you that Cambodia is a francophone country located in Southeast Asia. After building a very large and spectacular monument, a monument that is perhaps familiar to everyone, we found ourselves in a very difficult situation. There were invasions of Cambodia from both the east and the west. France came to Cambodia during the 19th century and did not leave until 1954. Cambodia did not live in peace for very long. In 1970, a coup d'état overthrew his Royal Highness Prince Norodom Sihanouk and war broke out in Cambodia.

[*Texte*]

À partir de 1975, après la guerre américaine en Indochine, et particulièrement alors que les troupes américaines se sont toutes retirées du Cambodge, les Khmers rouges ont pris le pouvoir de force et commencé à exercer un régime de génocide.

Je ne pense pas avoir assez de temps pour vous dire ce que les Khmers rouges ont fait durant le régime de génocide qui a duré trois ans, huit mois et vingt jours, à partir du 17 avril 1975 jusqu'au 7 janvier 1979. Je dois cependant vous dire, chers amis, qu'au total, plus de 3 millions de personnes sont mortes et que toutes les structures du pays ont été détruites pour servir la soi-disant révolution communiste.

• 1545

Pour ce qui est de la révolution communiste, Pol Pot voulait appuyer sur le mot «communiste». Il a divisé ce mot en trois parties: «comme», «un», «isme». Il voulait que tous dans le pays soient comme un. Pour faire cela, il faut détruire la propriété privée. Si on permet à chaque personne d'avoir sa propriété privée, l'une peut avoir plus ou moins que l'autre; donc, tous ne sont pas comme un. Donc, il faut détruire la propriété privée.

Pour Pol Pot, il y a deux sortes de propriété privée: le matériel et le spirituel. Le matériel, ne serait-ce qu'une chemise, doit appartenir à ANKD, au Parti communiste. Nous possédons seulement notre corps et nous agissons sur l'ordre d'ANKD. La propriété privée spirituelle ou morale, c'est une chose encore plus mauvaise. On ne permet pas les relations familiales. Pour ce qui est de l'analyse, on dit que c'est une connaissance et donc une propriété privée.

Je vous donne un exemple pour que vous compreniez bien. Dans le régime de Pol Pot, il n'y a pas de familles particulières. On dit que dans le pays, il n'y a qu'une grande famille: c'est la nation du Cambodge. Quand on a évacué la population de la ville, on a mis les hommes d'un côté, les femmes d'un autre côté et les enfants d'un autre. Ainsi, toute personne appartient à la grande famille que constitue la nation du Cambodge.

Par exemple, pour peupler la nation, ils obligent la femme à avoir des relations sexuelles avec un homme pour donner naissance à un enfant. C'est un devoir que le Parti communiste impose à toute personne. Ce n'est pas de l'amour ou du sentiment; c'est une obligation.

Avec cette sorte de régime, on voit beaucoup de choses. Par exemple, on a détruit le marché, on a détruit la monnaie, on a détruit la pagode, on a détruit la religion, on a détruit la maison. Personnellement, je dois planter mes tomates dans la rue.

J'ai quitté le Cambodge en 1966, mais je suis rentré au Cambodge en 1976. De 1970 à 1975, j'ai été membre du Front de libération dirigé par son Altesse royale le prince Sihanouk. Donc, je n'ai pas pu retourner au pays de 1970 à 1975. Même si je suis membre de ce Front, on ne me considère pas. On dit que c'est une lutte, mais c'est une lutte de luxe, parce qu'on lutte à l'extérieur du pays.

Je dois planter mes tomates dans la rue de la ville, la rue asphaltée. Je dois creuser des trous pour planter les tomates. La rue, on ne peut pas la manger, mais les tomates, on peut les manger. On détruit les maisons, de grandes maisons, pour

[*Traduction*]

In 1975, after the American war in Indochina, and particularly after the American troops had all withdrawn from Cambodia, the Khmer Rouge took over the country and began to implement a policy of genocide.

I do not have the time it would take to describe to you what the Khmer Rouge did during their period of genocidal rule, which lasted three years, eight months and twenty days, from April 17, 1975 to January 7, 1979. However, I must tell you that more than 3 million people died and that the whole structure of the country was destroyed to serve the so-called communist revolution.

As far as the communist revolution is concerned, Pol Pot emphasized the word "communism", and he divided it into three parts: "comm", "un", "ism". He wanted all Cambodians to be one. To achieve that, private property had to be destroyed, because if people we allowed to hold property, some would have more than others and therefore, not everyone would be equal. That was why private property had to be destroyed.

Pol Pot saw two types of private property: material and spiritual. Anything material, even a shirt, belonged to Ankha, the Communist Party. All we owned was our body, but we had to obey the orders given by Ankha. The authorities were even more disapproving of spiritual or moral private property. The family unit was banned. Analysis was considered to be knowledge and was thus private property.

Let me illustrate this with an example. Under the regime of Pol Pot, there were no individual families: the country was considered to be one big family, the Cambodian nation. When all the other people were evacuated from a city, men, women and children were separated. Each individual belonged to the great family of the Cambodian nation.

To develop the population, women were forced to have sexual relations with men in order to have children. It was a duty imposed by the Communist Party on everyone. This had nothing to do with love or feelings. It was an obligation.

All sorts of things went on under the regime. Everything was destroyed: the market, the currency, the pagoda, religion, the home. I personally had to plant my tomatoes in the street.

I left Cambodia in 1966, and returned in 1976. From 1970 to 1975, I was a member of the Liberation Front led by His Royal Highness Prince Sihanouk, and could therefore not return to my country during that time. Although I was a member of the Front, I received no recognition. Because we were fighting outside of the country, our struggle was seen to be an easy one.

I must plant my tomatoes in a city street. I must dig holes in the asphalt to plant them. You cannot eat the street, but you can eat tomatoes. Houses, large houses, were demolished so that vegetables could be grown. This was done

[*Text*]

planter des légumes. C'est parce qu'on ne peut pas manger la maison. La maison et la rue ont appartenu à la bourgeoisie qui menait une vie de luxe. Comme nous sommes révolutionnaires, ce n'est pas la peine d'avoir cette grande rue ou cette grande maison pour vivre.

Telle est la mentalité des Khmers rouges: détruire tout ce que nous avions. Ce que nous avons vécu, ils disent que ce sont des propriétés privées spirituelles. Il faut détruire tout cela.

• 1550

Devant cette sorte de destruction, nous ne pouvions pas nous croiser les mains pour attendre le moment de notre mort. C'est ainsi que nous avons créé notre Front de libération et que nous avons demandé l'aide des Vietnamiens pour libérer le Cambodge du régime de Pol Pot.

Nous savions bien que la présence de troupes étrangères dans un pays, ce n'est pas bon. C'est une chose qui va à l'encontre de la souveraineté et de l'indépendance, mais comme le Cambodge était en train de mourir sous le régime Pol Pot, si nous n'avions rien fait, toute la population du Cambodge serait morte. Aussi, nous avons demandé l'aide des Vietnamiens pour libérer le Cambodge du régime génocide.

De 1979 jusqu'en 1991, nous avons essayé d'expliquer au monde le raison pour laquelle le Vietnam était venu au Cambodge, mais on nous a condamnés. On a dit que c'était une agression vietnamienne.

Je ne veux pas discuter du bien-fondé de la venue du Vietnam. Si je pense que c'est correct, c'est parce que le Vietnam est venu à notre appel, mais de l'autre côté, on a dit que c'était une agression. Donc, je pense qu'il ne vaut pas la peine d'en discuter.

Je dois vous dire que le Cambodge n'a aucunement l'intention d'être colonialisé par les Vietnamiens. Si nous voulions être des serviteurs, il vaudrait mieux que nous soyons les serviteurs de grandes puissances telles que les États-Unis ou la France. Après avoir libéré le pays de la France, après avoir libéré le pays des États-Unis, pourquoi nous soumettrions-nous au Vietnam, qui est un pays pauvre, encore plus pauvre que le Cambodge?

Je dois vous dire que nous avons fait appel aux Vietnamiens. C'est un geste de solidarité. Nous leur avons demandé de libérer le pays du régime génocide. Si nous étions morts sous le régime génocide, nous n'aurions pas eu l'occasion de mener une lutte. Mais comme nous sommes encore en vie, nous pouvons corriger les fautes. Par exemple, les Vietnamiens sont venus même à notre appel, mais nous considérons aussi que c'est une faute. Ainsi, pas à pas, nous avons lutté pour renforcer notre gouvernement et pour prévenir le retour du régime génocide. Les Vietnamiens se sont retirés en 1989.

Est-ce que les Vietnamiens avaient l'intention de rester au Cambodge? Je pense que non. Pourquoi? Au Cambodge, combien de maris, combien de fils sont morts pour aider le Cambodge à se libérer du régime génocide? Deuxièment, combien de Vietnamiens ont souffert de l'embargo et des sanctions qui ont été appliqués parce que les Vietnamiens avaient attaqué le Cambodge, selon l'accusation des autres pays? Donc, le Vietnam a besoin d'aide et de la coopération

[*Translation*]

because you cannot eat a house. Houses and streets belonged to the bourgeoisie who had a life of luxury. As revolutionaries, we didn't need wide streets or big houses.

That was the Khmer Rouge mindset. Everything we had had to be destroyed. Our personal experiences were considered to be spiritual private property. It had to be destroyed.

Faced with this kind of destruction, we couldn't simply fold our arms and wait for our deaths. Therefore, we created our liberation front and asked for assistance from the Vietnamese to liberate Cambodia from the Pol Pot regime.

We were well aware that the presence of foreign troops in a country is never a good thing. It infringes on a country's sovereignty and independence, but since Cambodia was dying under the Pol Pot regime, our entire population would have died if we had done nothing. Thus, we asked the Vietnamese for their help in liberating Cambodia from this genocidal regime.

From 1979 to 1991, we tried to explain to the world why Vietnam was involved in Cambodia, but we were condemned. It was said that it was aggression on the part of Vietnam.

I don't want to discuss the merits of Vietnam's involvement in Cambodia. I think it was a good thing, because Vietnam answered our call, but on the other hand, it has been claimed that this was an act of aggression. I therefore think that it's not even worth debating.

I must point out that Cambodia has no intention of being colonized by the Vietnamese. If we wanted to be servants, it would be better to be the servants of major powers such as the United States or France. After liberating ourselves from France and the United States, why should we submit to Vietnam, which is a poor country, poorer even than Cambodia?

I must repeat that we called upon the Vietnamese. This was a gesture of solidarity. We asked them to liberate the country from a genocidal regime. If we had died under that regime, we would not have had the opportunity to even engage in this struggle. But since we are still alive, we can correct past errors. For instance, the Vietnamese did come at our request, but we also feel that this is a mistake. Therefore, little by little, we have struggled to strengthen our government and prevent a return of the previous genocidal regime. The Vietnamese withdrew in 1989.

Did the Vietnamese intend to stay in Cambodia? I don't think so. Why? How many husbands and how many sons died to help Cambodia liberate itself from a genocidal regime? Secondly, how many Vietnamese suffered from the embargo and sanctions applied against them because, in the view of other countries, they had allegedly attacked Cambodia? Thus, Vietnam needs the help and co-operation of other countries, especially the international community, to regain control over

[*Texte*]

des autres pays dans le monde, surtout de la communauté internationale, pour reconquérir son pays après la guerre d'Indochine. Le Vietnam n'aime pas rester ainsi sous la condamnation de la communauté internationale. Les Vietnamiens n'avaient pas l'intention de rester dans le pays.

Depuis 1987, notre gouvernement essaie de trouver une solution politique au problème du Cambodge. Nous savons que si la guerre se prolonge, le peuple souffrira. Il faut donc terminer la guerre. Mais comment pouvons-nous terminer la guerre? Nous croyons très fermement que nous devons avoir la paix au Cambodge, mais une sorte de paix qui préviendra le retour des génocides dans le pays. Nous sommes restés pendant trois ans, huit mois et vingt jours sous le régime génocide et opprimant de Pol Pot. Cela suffit!

• 1555

Nous avons essayé de trouver une solution politique, mais malheureusement, ces rencontres de Saint-Germain-en-Laye, à Paris, le JIM I, le JIM II, Pattaya, etc., se sont prolongées jusqu'en octobre 1991. Nous pouvions les signer avec les trois autres factions cambodgiennes à Paris pour terminer la guerre. Cette signature est aussi sous l'égide des Nations Unies. Je dois profiter de cette occasion pour remercier la communauté internationale, l'Organisation des Nations Unies et tous les pays signataires des accords de Paris de nous aider à terminer au plus vite cette guerre au Cambodge.

Après avoir signé, qu'est-ce que nous avons fait jusqu'à maintenant? Premièrement, le Conseil national suprême du Cambodge, dirigé par le prince Norodom Sihanouk, s'est installé dans le pays. L'APRONUC, l'Autorité provisoire des Nations Unies au Cambodge, s'est installée au Cambodge. En même temps, on a créé le *Mixed Military Working Group* pour résoudre les problèmes de violation du cessez-le-feu.

Nous avons déclaré le cessez-le-feu volontaire au mois de mai 1991. Nous avons laissé cinq ministères sous le contrôle et la supervision des Nations Unies pour mener une élection générale libre et juste qui aura lieu à la fin d'avril ou au début de mai 1993. Nous avons respecté toutes les clauses des accords de Paris, telles que les clauses sur la liberté d'expression, sur la démocratie et sur les droits de la personne. Nous avons libéré tous les prisonniers de guerre, alors que l'autre côté n'a libéré aucun de nos prisonniers jusqu'à maintenant.

Nous avons déclaré maintes fois que nous respections à 100 p. 100 les accords de Paris. Également, nous avons respecté le programme UNHCR pour le retour des réfugiés, pour préparer une élection générale libre.

Mais malheureusement, ce que nous avons fait jusqu'à maintenant dans le respect des accords de Paris a rencontré beaucoup d'obstacles. L'obstacle principal que nous rencontrons maintenant, c'est que les Khmers rouges n'acceptent pas de respecter le cessez-le-feu. Sur ce problème, permettez-moi de vous dire que le cessez-le-feu que nous avons déclaré au mois de mai 1991 était une sorte de cessez-le-feu volontaire. Cela veut dire qu'on peut le respecter ou ne pas respecter, parce que c'est volontaire. Cependant, l'APRONUC, à Phnom Penh, a choisi le 13 juin, c'est-à-dire avant-hier, comme jour pour commencer la deuxième phase, c'est-à-dire la démobilisation de 70 p. 100 des forces armées.

[*Traduction*]

its country after the war in Indochina. Vietnam does not enjoy being the target of international censure. The Vietnamese did not intend to stay in our country.

Since 1987, our government has been trying to find a political solution to the problem in Cambodia. We know that the people will suffer in a protracted war. We must therefore end this war. But how can we do that? We firmly believe that we must have peace in Cambodia, but it must be a kind of peace that will prevent the resumption of genocide in our country. We endured three years, eight months and 20 days of the oppressive, genocidal Pol Pot regime. That's enough!

We tried to find a political solution, but unfortunately, the meetings at Saint-Germain-en-Laye near Paris, the JIM I, JIM II and Pattaya and so forth went on until October 1991. We were able to sign agreements with the three other Cambodian factions in Paris to end the war. That signature is also under the auspices of the United Nations. Let me take this opportunity to thank the international community, the United Nations and all the countries that signed the Paris accords for helping us end the war in Cambodia as quickly as possible.

What has been done to date since the signature of these accords? First, the Supreme National Council of Cambodia, headed by Prince Norodom Sihanouk, was established in our country. UNTAC, the United National Transitional Authority in Cambodia, was also established in our country. At the same time, the Mixed Military Working Group was created to solve the problem of cease-fire violations.

We declared a voluntary cease-fire in May 1991. We left five government departments under the control and supervision of the United Nations to hold free, fair general elections that will take place in late April or early May of 1993. We've respected all the clauses of the Paris accords, as well as the clauses on freedom of speech, democracy and human rights. We've liberated all prisoners of war whereas the other side has not freed any of our prisoners to date.

We have stated on several occasions that we complied fully with the Paris accords. We have also complied with the UNHCR program for the return of refugees, in order to prepare free general elections.

But unfortunately, we have encountered many hurdles in our efforts to respect the Paris accords. The main obstacle that we have now is that the Khmer Rouge are not respecting the ceasefire. With regard to this problem, allow me to say that this ceasefire that we declared in May 1991 was a kind of voluntary ceasefire. That means that one can respect it or not since it is voluntary. However, UNTAC and Phnom Penh chose June 13th, that is the day before yesterday, as the date to begin the second phase, that is demobilisation of 70% of the armed forces.

[*Text*]

Nous avons déclaré que nous respections cette deuxième phase. Nous acceptons la démobilisation, nous acceptons le cantonnement et nous acceptons les retrait des armes. Mais l'autre côté, surtout les Khmers rouges, n'accepte pas cette deuxième phase. Ils disent que les accords de Paris avaient un but principal: retirer toutes les forces étrangères du pays sans laisser d'aide étrangère dans le pays, alors que l'ONU n'a pas encore contrôlé cela et cherche seulement à exécuter les autres points, qui ne sont pas les principaux.

• 1600

Je dois vous affirmer, cher président, chers députés et cher amis, que, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il n'y a pas de forces vietnamiennes au Cambodge. Si on ne nous croit pas, je dois dire que nous avons donné pleins pouvoirs aux Nations Unies pour le contrôle et la supervision.

Je dois vous dire que les Nations Unies ont créé neuf points de contrôle le long de la frontière avec le Vietnam. Les Nations Unies ont effectué des contrôles sur les côtes du Cambodge pour prévenir l'arrivée et l'aide des étrangers au Cambodge.

Donc, si nous accordons notre confiance aux Nations Unies et que M. Yashushi Akashi, le président de l'APRONUC et le représentant spécial de l'ONU à Phnom Penh, a déclaré qu'il n'y avait plus de troupes vietnamiennes dans le pays, pourquoi cherche-t-on toujours à accuser les troupes vietnamiennes de prolonger la guerre, de continuer à massacrer le peuple cambodgien? Je dois vous dire que c'est la tactique des Khmers rouges qui ne veulent pas terminer la guerre, qui ne veulent pas que l'APRONUC continue son mandat au Cambodge, qui ne veulent pas que des élections générales et libres aient lieu au mois de mai 1993. Je dois vous dire que le travail de l'APRONUC au Cambodge, selon les calculs, va coûter plus de 1.7 milliards de dollars américains. Si on ne peut pas faire une élection selon le plan prévu, soit au mois d'avril ou mai 1993, est-ce que l'ONU pourra prolonger cela ou non? Je crois qu'il y aura beaucoup de problèmes. Premièrement, il y a le problème du financement. Si on prolonge cela d'un mois, combien de dollars cela coûtera-t-il? Deuxièmement, il y a le problème de la sécurité. Au fur et à mesure que cela se prolonge, la violence peut surgir de plus en plus.

C'est ainsi que nous demandons à nos chers amis dans le monde de nous aider à exercer des pressions sur les Khmers rouges pour qu'ils acceptent la deuxième phase de l'APRONUC au Cambodge.

Nous voudrions aussi vous demander d'aider le Cambodge à terminer la guerre. Une fois que la guerre sera terminée, n'oubliez pas le Cambodge. Le mandat de l'APRONUC est seulement de faire la paix et de tenir une élection générale libre au mois de mai 1993. Si, une fois les élections terminées, on se retire du Cambodge et qu'on le laisse souffrir, cela ne servira pas les intérêts du peuple cambodgien. Je vous prie d'aider le Cambodge dans sa réhabilitation et dans sa reconstruction nationale, pour sauver le Cambodge de la misère et de la souffrance.

[*Translation*]

We have stated that we would respect this second phase. We accept demobilization, we accept billeting and we accept the arms withdrawal. But the other side, particularly the Khmer Rouge, do not accept this second phase. They're saying that the Paris accords had one major goal: to withdraw all foreign forces from the country without leaving any foreign assistance, whereas the U.N. has not yet monitored this and is seeking only to implement the other points, which are not the main ones.

I must state clearly, Mr. Chairman, members of the committee and dear friends, that as I said earlier, there are no Vietnamese forces in Cambodia at the moment. If you do not believe us, let me add that we have given full control and monitoring powers to the United Nations.

The United Nations set up nine checkpoints along the border with Vietnam. It maintains surveillance of the Cambodian coastline to prevent foreigners or foreign aid coming into the country.

Therefore, if we trust the United Nations and Mr. Yashushi Akashi, the person in charge of UNTAC and special representative of the U.N. in Phnom Penh, who has stated that there were no longer any Vietnamese troops in our country, why are the Vietnamese still being accused of prolonging the war and killing the Cambodian people? Let me state that this is a tactic on the part of the Khmer Rouge who do not want to end the war, who do not want UNTAC to continue its mandate in Cambodia, and who do not want free general elections that are to be held in May 1993. According to calculations, UNTAC's work in Cambodia will cost over U.S. $1.7 billion. If we cannot hold the scheduled elections in April or May 1993, will the U.N. be able to extend its mandate? I think there will be a lot of problems. First of all, there is the problem of funding. How much will it cost to extend U.N. assistance for one month? Second, there is the problem of security. The longer this goes on, the more likely it is that violence will resurge.

This is why we are asking our friends throughout the world to help us exert pressure on the Khmer Rouge so that they will accept the second phase of UNTAC in Cambodia.

We also want to ask you to help Cambodia end the war. Once it is ended, please do not forget Cambodia. UNTAC's mandate is only to secure peace and to hold free general elections in May 1993. Once those elections have been held, if everyone withdraws from Cambodia and lets the country suffer, this will not serve the interests of the Cambodian people. I implore you to help Cambodia in its process of national rehabilitation and reconstruction. Help save Cambodia from misery and suffering.

[*Texte*]

• 1605

Encore une fois, je dois vous remercier, cher président, chers députés et chers amis. Je suis à votre disposition pour répondre aux questions.

The Chairman: *Merci.* During the introductions I should have introduced Agnes Van't Bosch, who is here as the co-ordinator for the Cambodia-Canada Development Program.

Can you tell us how long Vice-Minister Visolo will be in Canada and who he is seeing during this visit? I know there are some changes. We were to see him Thursday. Is he seeing people in External Affairs about these developments?

Ms Agnes Van't Bosch (Co-ordinator, Cambodia-Canada Development Program): The visit with the vice-minister, as you know, because of the date, was changed at the last minute. We had planned to have several meetings in Montreal, including the Quebec government, and with different business contacts also.

Mr. Long will now be spending two and a half days in Ottawa and will be going back to Cambodia. You'll probably be aware that there is a big conference in Tokyo on June 20 and 22 on the reconstruction of Cambodia, hosted by the Japanese government. The vice-minister, Hor Namhong, of Cambodia will be going there, and Mr. Long, of course, has to go back to Cambodia to take over those duties.

While in Ottawa, the vice-minister will also be meeting tomorrow with officials from External Affairs, from CIDA, and from National Defence for several hours and over the lunch hour to discuss several factors having to to do with UNTAG and some of the other things.

Other meetings we're having have to do with universities, NGOs, some press interviews, and also with the business community. We are hoping to be able to organize a few of these meetings here with the vice-minister to raise the awareness of different Canadian milieux, including the business and the academic milieux, of some of the opportunities in Cambodia and just facilitate that process, although we, of course, an NGO consortium, are not involved directly in some of these others. We're happy to be able to facilitate those kinds of contacts for the vice-minister.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Mr. Chairman, I wonder if we could get clarification. I am sorry I was a bit late, but is Mr. Long, as vice-minister, the equivalent of a deputy minister within the ministry, or is he a political figure?

Ms Van't Bosch: Deputy minister.

M. Robinson: Monsieur le président, j'aimerais remercier M. Long de son témoignage très éloquent devant notre Comité. J'ai plusieurs questions à lui poser.

M. Long a lutté dans la résistance pendant plusieurs années avant de rentrer au Cambodge. Ici, au Canada, nous avons adopté, il y a trois ou quatre ans, une loi qui a permis aux autorités canadiennes de lancer des poursuites contre les criminels de guerre nazis qui ont réussi à s'échapper de leur propre pays en Europe et à trouver refuge au Canada. Ces crimes ont eu lieu pendant les années 40, pendant la Deuxième guerre mondiale.

[*Traduction*]

So, I thank you once again, Mr. Chairman, members and friends and I would be pleased to answer your questions.

Le président: *Thank you.* J'aurais dû également présenter au départ Agnes Van't Bosch, qui est ici en tant que coordonnatrice du Programme de développement Cambodge-Canada.

Pouvez-vous nous dire, madame, combien de temps le vice-ministre Visolo passera au Canada et qui il verra? Je sais qu'il y a déjà eu des changements au programme. Nous devions le rencontrer jeudi. Aura-t-il l'occasion de s'entretenir avec les représentants des Affaires extérieures au sujet de la situation?

Mme Agnes Van't Bosch (coordonnatrice, Programme de développement Cambodge-Canada): Comme la date a été changée, le programme du vice-ministre a également été changé à la dernière minute. Nous avions prévu tenir plusieurs réunions à Montréal, dont une avec le gouvernement du Québec, et établir certains contacts avec des hommes d'affaires.

M. Long passera maintenant deux jours et demi à Ottawa et retournera ensuite au Cambodge. Vous savez sans doute qu'une conférence très importante sur la reconstruction du Cambodge doit se tenir à Tokyo du 20 au 22 juin sous l'égide du gouvernement japonais. Le vice-ministre Hor Namhong, du Cambodge, y participera, et M. Long doit évidemment retourner au Cambodge pour s'acquitter de ses fonctions.

À Ottawa, le vice-ministre rencontrera demain pendant plusieurs heures et pendant l'heure du lunch des représentants des Affaires extérieures, de l'ACDI et de la Défense nationale pour discuter de l'APRONUC et d'autres sujets.

Il doit y avoir d'autres rencontres avec les universités, les ONG, la presse et le monde des affaires. Nous espérons de cette façon attirer l'attention de divers milieux canadiens, dont les entreprises et les universités, sur les possibilités qui s'offrent actuellement au Cambodge et faciliter de façon générale le processus de reconstruction, même si nous, qui formons un consortium de ONG, ne sommes pas directement impliqués dans toutes ces activités. Nous sommes heureux de pouvoir faciliter les contacts entre le vice-ministre et les Canadiens.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): J'aimerais avoir une précision, si vous le permettez, monsieur le président. Je m'excuse d'être arrivé un peu en retard, mais j'aimerais savoir si M. Long, en tant que vice-ministre, est l'équivalent d'un sous-ministre ici ou un personnage politique?

Mme Van't Bosch: D'un sous-ministre.

Mr. Robinson: Mr. Chairman, I first want to thank Mr. Long for his moving testimony. I would like to ask him a number of questions.

Mr. Long fought in the resistance for many years before going back to Cambodia. Here in Canada we adopted three or four years ago an act that enables the Canadian authorities to prosecute Nazi war criminals who succeeded in escaping from their respective countries in Europe and taking refuge in Canada. Their crimes were committed during the 1940's or the second world war.

[*Text*]

Nous savons que des crimes incroyables ont été commis au Cambodge par les Khmers rouges. Est-ce qu'il y aura possibilité de lancer des poursuites contres les responsables des Khmers rouges pour ces terribles crimes de guerre qui ont résulté en la mort de trois millions de Cambodgiens? Je crois que les accords de Paris ne prévoient pas de poursuites contre les responsables, mais pour ma part, je crois qu'il est essentiel que le monde n'oublie pas que ceux et celles qui étaient responsables vivent toujours en liberté. Est-ce que vous envisagez la possibilité de poursuites criminelles, après les élections, contre les responsables des Khmers rouges?

• 1610

M. Long: C'est une très bonne question, et c'est aussi une question qui choque mon coeur. Les accords de Paris ne comportent pas du tout le mot «génocide». Nous ne pouvons pas parler officiellement contre le génocide maintenant parce que les accords ne nous le permettent pas. De plus, si nous continuons à nous attaquer l'un l'autre, peut-être que la guerre continuera et que le peuple continuera de souffrir. Donc, il vaut mieux maintenant appliquer correctement les accords de Paris. Maintenant, c'est la période de transition. On peut attendre après les élections. J'espère qu'à ce moment-là, le nouveau gouvernement du Cambodge soulèvera le problème du génocide.

Pourquoi dis-je cela? Même si on excerce des pressions pour que nous ne parlions pas, aucun Cambodgien ne peut oublier ces choses dans son coeur. Dans le Cambodge actuel, il n'y a aucune famille saine et sauve. Toutes les familles ont perdu au moins un de leurs membres. Il y a beaucoup de familles dont le nom a disparu.

Personnellement, j'ai quitté le Cambodge en 1966 pour continuer mes études en Hongrie. À cause du coup d'État, en 1970, je n'ai pas pu retourner parce que j'étais membre du Front. J'y suis retourné en 1976, un an apprés l'arrivée au pouvoir du régime génocide, et je n'ai pu rencontrer toute ma famille. Après 1979, j'ai essayé de trouver toute ma famille: mon père, ma mère, mes neuf frères et soeurs, mes tantes et mes oncles, mes cousins et mes cousines, mes beaux-frères et mes belles-soeurs. Sur un total de 500 ou 700 personnes dans ma famille, il ne reste que moi seul. Comment puis-je oublier ma famille et le génocide?

Je dois dire que les accords de Paris ont donné beaucoup de priorités aux Khmers Rouges. Même si nous acceptons de les appliquer, je dis que les accords de Paris leur donnent beaucoup de priorités. Quelles sont ces priorités?

Premièrement, après le génocide, où plus de trois millions de personnes ont trouvé la mort, aucun pays, aucun parti ne peut pas condamner et accuser le groupe des Khmers rouges.

Deuxièmement, le parti des Khmers rouges, c'est-à-dire le parti des Cambodgiens démocratiques, est maintenant un parti légal. Il a tué plus de trois millions de personnes, mais on reconnaît maintenant qu'il est légal dans le pays.

Troisièmement, les Khmers rouges peuvent participer au processus électoral comme les autres partis après avoir massacré la moitié de la population.

[*Translation*]

We know that terrible crimes were also committed in Cambodia by the Khmer Rouge. Will it ever be possible to prosecute the leaders of the Khmer Rouge for these war crimes that resulted in the deaths of 3 million Cambodians? I believe that the Paris accords are silent as regards the possible prosecution of the persons responsible, but I think it is absolutely essential that the world should not forget that the people who committed these crimes are still at large. Do you think that, after the elections, the leaders of the Khmer Rouge may be prosecuted for these crimes?

Mr. Long: That is a very good question, and also one I find very painful. The Paris accords did not even mention the word "genocide". Officially, we cannot speak out against the genocide now, because this is not allowed under the agreements. Furthermore, if we continue to attack each other, the war will perhaps continue and the people will continue to suffer. Thus, at the moment, it is preferable to implement the Paris accords properly. We are now in a period of transition. We can wait until after the elections. I hope that at that time, the new government of Cambodia will raise the problem of genocide.

You may wonder why I say that. Even though pressure is being applied to keep us silent, Cambodians cannot forget the things they hold in their hearts. In present-day Cambodia, no family was untouched by the war. All families lost at least one member, and many family names have been wiped out altogether.

Personally, I left Cambodia in 1966 to pursue my studies in Hungary. Because of the coup d'état in 1970, I could not return to Cambodia because I was a membre of the Front. I went back in 1976, one year after the genocidal regime had come to power, and I was not able to meet with all my family. After 1979, I tried to find all my family members: my father, my mother, my nine brothers and sisters, my aunts and uncles, my cousins, my bothers-and sisters-in-law. I'm the only person remaining out of a total of 500 or 700 family members. How can I forget my family and the genocide?

In my view, the Paris accords gave the Khmer Rouge many priorities. Even though we have agreed to implement them, my point is that the Paris accords gave them many priorities. What are they?

First of all, after the genocide, during which more than three million people were killed, no country and no party can condemn and accuse the Khmer Rouge.

Second, the Khmer Rouge that is the Cambodian democratic party, is now a legal party. Even though it was responsible for the death of over three millions people, it is now recognized as a legal party in the country.

Third, the Khmer Rouge can take part in elections like any other party, even though they massacred half of the population of Cambodia.

[*Texte*]

• 1615

Je dois vous dire sincèrement que je ne peux pas oublier, mais il vaut mieux avoir la paix. Si je pense toujours à mes parents, si je pense toujours aux trois millions de personnes qui sont mortes sous le régime génocide, est-ce que je peux recevoir quelque chose de bon? Si je continue à souffrir, si je continue à penser, la guerre continue, le peuple souffre, le sang coule tous les jours et le peuple se trouve toujours dans la pauvreté. Mais si j'essaye, non pas d'oublier, mais de ne pas parler pour avoir une réconciliation nationale, pour terminer la guerre, on peut reconstruire le pays. Un jour, on va soulever cette question du génocide. Aucun Cambodgien ne peut oublier, je pense, mais pendant la période de transition, il vaut mieux laisser les Khmers rouges tranquilles. Je vous promets que, personnellement, je soulèverai, au moins en ce qui concerne ma famille, les questions de condamnations, d'accusations de génocide. Je proposerai aussi à l'avenir qu'aucun pays n'accepte d'être l'asile de M. Pol Pot.

Tout le monde sait maintenant où se trouve Pol Pot. Il est en Finlande. On sait que Pol Pot est en train de vendre des pierres précieuses et du bois à la Finlande. Les Khmers rouges ont gagné je ne sais combien de millions de dollars qu'ils gardent à la Banque de Finlande. C'est une lutte pour le peuple cambodgien. En Finlande, si vous avez de l'argent, vous pouvez acheter n'importe quoi. Est-ce que la guerre pourra se terminer après les élections ou s'il y aura encore des problèmes?

M. Robinson: Monsieur Long, je dois vous dire que le Canada et les autres pays de l'Ouest doivent assumer leurs responsabilités. Mon pays et les autres pays de l'Ouest ont reconnu officiellement, pendant plusieurs années, le gouvernement génocide de Pol Pot, dans les forums des Nations Unies, par exemple, et dans les autres forums. Par conséquent, nous avons la responsabilité d'aider à la reconstruction après cette histoire.

J'aimerais maintenant vous poser la question concernant les relations actuelles. Quel rôle la Chine joue-t-elle maintenant? Je crois que la Chine joue un rôle clé pour promouvoir la paix, la démocratie et le respect des droits de la personne dans cette région, parce que la Chine a donné beaucoup d'armement à Pol Pot et aux responsables du génocide. Est-ce que vous voyez des changements dans le rôle de la Chine? Également, quels sont les liens actuels entre la Fédération russe et le Cambodge?

M. Long: Sur le rôle de la Chine, je dois vous dire que la Chine a joué, dans le passé, un grand rôle pour soutenir les Khmers rouges. Les Khmers rouges sont les satellites de la Chine et la Chine demande aux Khmers rouges d'utiliser le Cambodge comme un laboratoire d'expérience de la doctrine maoïste. Donc, la Chine doit soutenir les Khmers rouges.

Cependant, après la signature des accords de Paris, et surtout pendant la visite de la délégation du Conseil national suprême du Cambodge, dirigée par le prince Rabzellou, à Pékin, au mois d'avril, la Chine a déclaré qu'elle était neutre dans le problème du Cambodge. La Chine ne soutiendra que le Conseil national suprême dirigé par le prince. Peut-être la Chine voit-elle que la carte des Khmers rouges ne peut plus être jouée et qu'elle doit jouer la carte du prince Sihanouk.

[*Traduction*]

I must tell you in all honesty that I cannot forget, but it is better to have peace. If I still think of my parents and of the three million people who died under that genocidal regime, can that bring me anything good? If I continue to suffer, to think, the war carries on, people are suffering, blood is still being spilled every day and the people are still living in poverty. While I cannot forget, I am trying not to speak out about the past, because I want national reconciliation, I want the war to end, I want us to rebuild our country. Some day, we will raise the matter of genocide. No Cambodian can forget it, but I think that during the transition period, it is better to leave the Khmer Rouge alone. Personally, at least as far as my family is concerned, I can promise you that I will be making accusations about genocide. I will also be suggesting that in the future no country agree to give Pol Pot asylum.

Everyone now knows that Pol Pot is in Finland, selling precious stones and wood to Finland. The Khmer Rouge have made I don't know how many millions of dollars, that they are keeping in the Bank of Finland. This is a struggle for the people of Cambodia. In Finland, if you have money, you can buy anything you want. Will the war be over after the elections, or will there still be problems?

Mr. Robinson: In my view, Canada and the other western countries must assume their responsibilities. My country and the other western nations officially recognized Pol Pot's genocidal government for a number of years, in United Nations' forums, for example, and elsewhere. Consequently, we have a responsibility to help rebuild Cambodia.

I would now like to ask you a question about the current situation. What role is China playing at the moment? I believe China is playing a key role in promoting peace, democracy and respect for human rights in this region, because China gave many weapons to Pol Pot and the perpetrators of genocide. Do you see any changes in the role played by China? In addition, what are the current relations between the Russian Federation and Cambodia?

Mr. Long: In the past, China played a major role in supporting the Khmer Rouge. The Khmer Rouge are satellites of China, and China asked the Khmer Rouge to use Cambodia as a laboratory for experimenting with Maoist theories. Thus, China had to support the Khmer Rouge.

However, after the Paris peace accords were signed, and particularly during the visit of the delegation from the Cambodian Supreme National Council, headed by Prince Rabzellou, to Peking in April, China declared that it was neutral in the Cambodian situation. China will support only a Supreme National Council headed by the Prince. Perhaps China realizes that it can no longer play the Khmer Rouge card, and that it must play the Prince Sihanouk card. I think

[*Text*]

Je pense que cette carte que la Chine va jouer est très bonne, parce que, dans le milieu cambodgien, il n'y a que le prince qui a un rôle de réconciliation nationale. Parmi les quatre factions, nous voyons que seul le prince peut jouer ce rôle de réconciliation nationale.

• 1620

Je suis sûr que la Chine ne jouera pas ce rôle. Pourquoi? Parce que la Chine a souffert pendant le problème de Tiananmen. Nous pouvons déjà analyser ceci. La Chine a souffert de deux problèmes.

Premièrement, il y a un problème interne dans le pays. La Chine a déclaré qu'elle était démocratique. C'est ce qu'elle a déclaré, mais d'une main, elle a frappé la population chinoise sur la place de Tiananmen et, de l'autre, elle soutient les Khmers rouges. Est-ce que le peuple chinois est convaincu que son gouvernement est démocratique, alors que, premièrement, il a attaqué le Tiananmen et, deuxièmement, il a appuyé les Khmers rouges, une des pires forces de génocide au monde? Le gouvernement va perdre la confiance de son peuple.

Deuxièmement, il y a le problème extérieur. L'affaire de la place de Tiananmen a causé beaucoup de problèmes au gouvernement chinois. Beaucoup de pays, surtout des pays de l'Ouest, ont imposé des sanctions à la Chine à cause du problème de Tiananmen. La Chine a maintenant besoin de nouvelle technologie pour la modernisation. Est-ce que la Chine acceptera de rester aussi pauvre qu'elle l'est aujourd'hui, après 40 ans de révolution communiste, ou si elle acceptera de renvoyer les Khmers rouges pour recevoir la nouvelle technologie dont elle a besoin pour reconstruire son pays? Sur la foi de ces arguments, je peux affirmer que la Chine ne soutiendra pas les Khmers rouges.

Mais qui soutiendra les Khmers rouges? Il y a deux soutiens principaux: l'aide que la Chine a donnée au régime des Khmers rouges, même pendant la guerre américaine, avant 1975, entre 1975 et 1979 et surtout de 1979 à 1991, alors que la Chine a donné des leçons au Vietnam et soutenu entièrement les Khmers rouges contre l'agression vietnamienne. Est-ce que tout le monde a contrôlé l'aide que la Chine a donnée aux Khmers rouges? Maintenant, où les Khmers rouges vont-ils cacher ces armes-là? C'est le rôle de l'APRONUC que de trouver cela.

Deuxièmement, même si la Chine n'envoie plus d'aide aux Khmers rouges, si les Khmers rouges ont de l'argent, en un an, ils pourront faire tout ce qu'ils voudront.

Quant aux relations entre l'ex-Union soviétique et le Cambodge, je dois vous dire qu'en 1979, il n'y a que l'Union soviétique, les pays socialistes de l'Europe, le Vietnam et le Laos qui ont aidé le Cambodge. Les pays occidentaux n'ont pas aidé le Cambodge. Ils ont plutôt imposé des sanctions au Cambodge.

Je dois vous dire qu'à ce moment-là, alors que nous étions presque tous morts et que nous n'avions pas de riz à manger, les Khmers rouges, en quittant le Cambodge, ont brûlé le riz dans les régions. Alors que nous n'avions pas de riz à manger, devions-nous accepter de manger le riz rouge de l'Union soviétique ou fallait-il mourir? À ce moment-là, nous avons accepté de manger le riz rouge. Pendant que nous mangions le riz rouge, on a accusé le Cambodge d'être un

[*Translation*]

that particular card that China will play is a very good one, because in Cambodian society, the Prince is the only one who can play the role of national reconciliation. Of the four factions, we can see only the Prince playing this role of national reconciliation.

I am sure that China will not play this role. Why? Because China suffered during the Tiananmen Square problem. We can already analyse this. China had two problems.

First of all, there is a domestic problem. China stated that it was democratic. This is what it said, but with one hand, China put down the rebellion of the Chinese people on Tiananmen Square, and with the other hand, it supports the Khmer Rouge. Why would the people of China be convinced that their government is democratic: first of all, it attacked the protesters on Tiananmen Square, and secondly, it supported the Khmer Rouge, one of the worst forces of genocide in the world. The government will lose the confidence of its people.

China also has a problem on the international scene. What happened at Tiananmen Square caused many problems for the Chinese government. Many countries, particularly Western countries, imposed sanctions on China because of the Tianamen Square problem. Now China needs new technology to modernize. Will China agree to remain as poor as it is today, after 40 years of communist revolution, or will China agree to get rid of the Khmer Rouge so that it can receive the new technology it needs to rebuild the country? On the basis of these arguments, I can state that China will not support the Khmer Rouge.

But who will support the Khmer Rouge? There are two main forms of support: the aid that China provided to the Khmer Rouge regime, even during the American war, before 1975, between 1975 and 1979, and particularly between 1979 and 1991, while China taught Vietnam a lesson and fully supported the Khmer Rouge against Vietnamese aggression. Did everyone monitor the aid that China provided to the Khmer Rouge? Or will the Khmer Rouge hide these weapons? UNTAC's job is to find out.

Secondly, even though China no longer sends assistance to the Khmer Rouge, if the latter have money, within one year they will be able to do whatever they want.

As for relations between the former Soviet Union and Cambodia, I must tell you that in 1979, only the Soviet Union, the socialist European countries, Vietnam and Laos helped Cambodia. The western nations did not help Cambodia. Instead, they imposed sanctions on Cambodia.

At that particular time, nearly all of us were almost dead and we did not have any rice to eat. As the Khmer Rouge left Cambodia, they burnt the rice in the regions. As we had no rice to eat, were we supposed to eat the Soviet Union's communist rice, or were we supposed to starve to death? At that time, we chose to eat communist rice. As we were eating communist rice, Cambodia was accused of being a socialist country. I must point out that we adopted a market economy

[*Texte*]

pays socialiste. Je dois vous dire qu'à partir de 1979, nous avons adopté l'économie de marché au Cambodge, alors que le Vietnam et l'Union soviétique n'avaient pas d'économie de marché.

• 1625

Maintenant, le problème avec l'Union soviétique est fini, parce qu'il n'y a plus d'Union soviétique. Le Cambodge a déjà déclaré que le régime qu'il devait appliquer à partir de maintenant, pour l'avenir, était la démocratie libérale. C'est la seule voie. Nous avons déjà plusieurs partis dans le pays et nous ne pouvons passer par d'autres voies pour garder la paix et construire le pays.

The Chairman: Thank you. I should indicate, Mr. Vice-Minister, that the members of the committee today come from across Canada. Mr. McCreath, from the government party, is from Nova Scotia. Mr. Lee Clark is from Manitoba. Mr. André Harvey is from the province of Quebec. Mr. Robinson is from British Columbia, from the New Democratic Party. From the Liberal Party, the Official Opposition party, is Mrs. Gaffney, from Ontario, in the Ottawa area. I come from Waterloo, near Toronto. So to hear you today we have a fairly good national representation.

Mr. Harvey.

M. Harvey (Chicoutimi): Merci beaucoup pour vos explications, monsieur Long.

Comment réagissez-vous devant les accusations de patronage qui ont été portées à la suite de la nomination du fils de M. Sihanouk aux Nations Unies? Est-ce que cela peut hypothéquer un peu le mouvement de libération et de démocratisation dans le pays? Est-ce qu'il y a des choses qui vous paraissent un peu fragiles dans ce processus?

On nous dit qu'un des fils de M. Sihanouk a été nommé ambassadeur aux Nations Unies. Est-ce exact? Est-ce que cela peut détériorer le climat de réconciliation nationale dans votre pays? Vous savez que le processus que vous entamez actuellement est assez fragile. Ici, si le premier ministre nommait son fils ambassadeur aux Nations Unies, on aurait de petits problèmes pendant un certain temps.

M. Robinson: Cela ne se fait pas au Canada.

M. Harvey: Cela ne se fait pas au Canada. Si on nommait Svend, il n'y aurait pas de problème.

M. Long: C'est le problème des Nations Unies.

M. Harvey: Est-ce que ce renseignement qu'on m'a donné est exact?

M. Long: Vous avez raison. Le renseignement est exact, mais votre question est aussi juste.

Le Kampuchéa démocratique occupe un siège aux Nations Unies depuis 1975. Même en 1979, ce pays, son territoire, sa population et sa capitale sont toujours restés aux Nations Unies. Après la signature des accords de Paris en 1991, l'Assemblée générale de l'ONU de l'année passée a laissé le siège du Cambodge vacant, mais nous avons envoyé une délégation dirigée par le prince, le président du CNS, et composée de tous les membres du CNS pour participer à l'Assemblée générale.

[*Traduction*]

in Cambodia as of 1979, whereas Vietnam and the Soviet Union did not have a market economy.

The problem with the Soviet Union has now come to an end, because of the dismantlement of the Soviet Union. Cambodia has already stated that our country should embrace liberal democracy from now on and into the future. It is the only path. We already have several parties in our country and this is the only way of proceeding if we are to maintain peace and build up our country.

Le président: Merci. Je devrais vous dire, monsieur le vice-ministre, que les membres du comité présents aujourd'hui viennent de partout au Canada. M. McCreath, membre du parti qui est au pouvoir, vient de Nouvelle-Écosse. M. Lee Clark vient du Manitoba et M. André Harvey est de la province de Québec. M. Robinson, du Nouveau parti démocratique, vient de la Colombie-Britannique. Du Parti libéral, parti de l'Opposition officielle, nous avons M^me^ Gaffney, de l'Ontario, députée de l'une des circonscriptions de la région d'Ottawa. Je suis moi-même de Waterloo, près de Toronto. Le pays est donc assez bien représenté par la délégation réunie aujourd'hui pour vous entendre.

Monsieur Harvey.

Mr. Harvey (Chicoutimi): Thank you very much for your explanations, Mr. Long.

What would your reaction be to the accusation of patronage that were made following the appointment of Mr. Sihanouk's son to the United Nations? Do you feel this might have an adverse effect on the liberation and democratization movement underway in your country? Are there any aspects of the process that seem a bit fragile to you?

We were told that one of Mr. Sihanouk's sons had been appointed ambassador to the United Nations. Is that the case? Might that adversely affect the climate of national reconciliation in your country? You know that the process you are setting in motion at this time is somewhat fragile. In this country, should the Prime Minister appoint his son as ambassador to the United Nations, there would some controversy for some time to come.

Mr. Robinson: We don't do such things in Canada.

Mr. Harvey: We don't do such things in Canada. There would be no problem if we appointed Svend.

Mr. Long: It is the United Nations' problem.

Mr. Harvey: Is the information I was given in that regard accurate?

Mr. Long: You are right. The information is accurate and you raise a fair question.

Democratic Kampuchea has held a seat at the United Nations since 1975. Even in 1979, that country, its territory, its population and its capital were still represented within the United Nations. After the signature of the Paris accords in 1991, the U.N. General Assembly decided last year to leave the Cambodian seat vacant, but we did send a delegation led by the Prince, the President of the SNC, made up of all of the members of the SNC to take part in the General Assembly.

[*Text*]

• 1630

Par la suite, il y a eu un problème. Nous n'avons pas encore d'ambassadeur, non seulement aux Nations Unies, mais dans tous les pays. Pourquoi n'avons-nous pas d'ambassadeur dans les autres pays? Par exemple, le Canada a envoyé son Excellence Arthur Perron pour présenter ses lettres de créance comme ambassadeur auprès du CNS, auprès du Conseil national suprême; pas auprès de l'État du Cambodge ou du Kampuchéa démocratique, mais auprès du Conseil national suprême. C'est une très bonne décision pour laquelle je respecte le Canada.

Mais le Cambodge doit désigner l'ambassadeur du CNS pour nous représenter dans les autres pays. Mais qu'est-ce que le CNS? Dans le CNS, il y a quatre factions. Si nous soulevons un nom, l'autre faction va soulever un autre nom. Dans un pays, on ne peut pas avoir quatre ambassadeurs, mais seulement un ambassadeur. Voilà le problème. Je dois vous dire sincèrement qu'on m'a déjà désigné au poste des Nations Unies, avant le prince Sihamuni, mais quand l'État du Cambodge m'a désigné, les autres partis, tels le FNLPK, le FUNCINPEC et le Parti du Kampuchéa démocratique, ont aussi désigné leur ambassadeur. Aux Nations Unies, on ne peut avoir qu'une personne. Ainsi, nous avons dû nous incliner devant le prince Sihanouk pour qu'il désigne quelqu'un de son côté, parce qu'il n'y a que le prince qui soit neutre. Le prince a désigné son fils Norodom Sihamuni, c'est vrai, mais j'ai entendu dire que le prince Sihamuni ne pouvait pas accepter. On ne peut pas aller chercher la deuxième personne dans l'ambassade. Tout le monde veut être la deuxième personne. Le prince Sihamuni a déjà refusé cette nomination.

Votre question est juste. Maintenant, c'est la période de transition. Si nous pouvons bien appliquer les accords de Paris, il ne nous reste que neuf ou dix mois pour régler le problème du Cambodge. Après cela, on va désigner des ambassadeurs autant qu'on le voudra.

Je ne sais pas si notre gouvernement gagnera aux élections. Si nous ne gagnons pas, mon travail se terminera. Je passerai peut-être à l'agriculture.

The Chairman: Thank you.

Just by way of supplementary to the questions that have been raised, at the back of it all is the whole deep suspicion and conflict of many decades now. When we had the round-table with Friends of Cambodia, there was some discussion about the whole question of models for conflict resolution. All of the aid and all of the United Nations presence, if there is continuing internal conflict, is almost certainly doomed to failure, or at least put at risk. I wonder if you can tell us if you have any complementary proposals for how the internal conflict coming out of these bitter experiences can be reduced. If so, are there some of these proposals that can be presented in your discussion with Canadian officials, since there seems to be a new willingness to link conflict resolution with humanitarian assistance? The problem is we do not know how to do it.

[*Translation*]

A problem arose afterwards. We still have no ambassador, either to the United Nations or to any country. Why do we have no ambassadors in other countries? Canada sent His Excellency Arthur Perron to present his credentials as ambassador to the SNC, the Supreme National Council; he was not sent to the State of Cambodia or to Democratic Kampuchea but to present his credentials to the Supreme National Council. That was a very good decision and I respect Canada for it.

But Cambodia must designate the SNC ambassador to represent us in other countries. But what is the SNC? There are four factions within the SNC. If we propose a name, another faction will propose another name. You can only have one ambassador in a country, not four. That is the problem. I must tell you, quite honestly, that I was chosen for the United Nations position before Prince Sihamuni, but when the State of Cambodia designated me, the other parties such as the KPNLF, FUNCINPEC and the Democratic Kampuchea Party also designated their respective ambassadors. You can only send one person to the United Nations. Thus, we had to defer to Prince Sihanouk and have him designate someone because he is the only one who is neutral. The prince designated his son Norodom Sihamuni, that is true, but I heard that Prince Sihamuni could not accept. We can't go and get the second in command in the embassy. Everyone wants to be the next one to be appointed. Prince Sihamuni has already refused that appointment.

You raise a fair question. We are going through a transition period now. If we can apply the Paris agreements properly the Cambodian problem should be settled in nine or ten months at the most. Afterwards, we can appoint as many ambassadors as we wish.

I do not know if our government will win the elections. If we do not win, my work in this area will be at an end. I may switch to agriculture.

Le président: Merci.

En guise de question supplémentaire aux questions que vous avez soulevées, il y a en fond de trame une profonde méfiance associée aux conflits qui durent depuis plusieurs décennies maintenant. Lors de la table ronde avec les Amis du Cambodge (Friends of Cambodia), on a un peu discuté de toute cette question des modèles de résolution de conflits. Si le conflit interne persiste, la présence des Nations Unies et toute l'aide qui vient de l'extérieur est presque certainement vouée à l'échec ou du moins mise en péril. Je me demandais si vous auriez des propositions complémentaires à nous faire quant aux façons d'apaiser les conflits internes qui sont le legs de ces expériences amères. Si c'est le cas, pourriez-vous faire certaines de ces propositions aux hauts fonctionnaires canadiens lors de vos discussions avec eux, comme ils semblent être disposés maintenant à lier la résolution des conflits à l'aide humanitaire? Le problème, c'est que nous ne savons pas comment nous y prendre.

[*Texte*]

M. Long: Je suis tout à fait d'accord qu'il faut s'efforcer d'appliquer les accords de Paris. Autrement, ces accords seront un échec. Aujourd'hui, nous éprouvons des problèmes.

• 1635

Le problème principal, c'est que les Khmers rouges n'acceptent pas les accords. Ils continuent à les violer, à Kampong Thom, à Phnom Penh, à Batdambang. Ce n'est pas encore officiel, mais j'ai entendu dire que certains membres de l'APRONUC étaient morts à cause de ces violations des Khmers rouges.

Est-ce qu'on peut laisser les Khmers rouges continuer de violer les accords de Paris? J'ai déjà visité le siège de l'ONU, en visitant New York. J'ai rencontré M. Hedi Annabi et j'ai soulevé cette question: Est-ce qu'on peut faire quelque chose contre les Khmers rouges? Il m'a répondu oui. Il y a des degrés. Premièrement, on va faire une déclaration un peu souple et demander aux Khmers rouges d'appliquer les accords. On m'a dit que cette déclaration était faite depuis samedi dernier. C'est une déclaration du Conseil de sécurité. Si les Khmers rouges n'acceptent pas de respecter les accords, on va passer au deuxième degré: on va faire adopter une sorte de résolution ou de décision par le Conseil de sécurité.

Je souhaite que les Khmers rouges acceptent cette résolution du Conseil de sécurité, qui est le deuxième degré, mais je pose encore la question aux Nations Unies: Dans le cas où les Khmers rouges n'accepteraient pas d'appliquer les accords après la résolution du Conseil de sécurité, qu'est-ce qu'on ferait? On m'a répondu qu'il y avait beaucoup de choses à faire. Le plus haut degré, c'est le *peace-keeping operation*, l'opération de maintien de la paix, ou bien les sanctions, comme on a fait en Iraq et en Yougoslavie. J'ai répondu qu'il était facile d'imposer des sanctions ou de faire un *peace-keeping operation* sur l'Iraq et la Yougoslavie parce qu'ils sont le gouvernement; un pays, un gouvernement. Mais les Khmers rouges se fichent de cette sanction, car ils se trouvent dans la forêt. Même si vous bombardez, ils ne mourront pas. Qui va mourir pendant les bombardements? C'est le peuple cambodgien qui mourra.

J'ai déjà parlé de cela. J'ai déjà donné mon analyse aux Nations Unies. On m'a dit qu'on allait voir, mais qu'on espérait qu'ils respecteraient les accords après une telle résolution. On va travailler avec la Chine, les autres pays et le Conseil de sécurité pour exercer des pressions sur les Khmers rouges. On va chercher d'autres solutions avant de prendre une mesure aussi dangereuse.

Je dois dire que, si le pays hôte de M. Pol Pot ne lui laisse pas liberté entière et n'accepte pas de faire le commerce avec lui, ce sera une sanction très efficace. Pol Pot doit se rendre. Il doit accepter de s'assouplir ou de s'agenouiller devant l'APRONUC ou devant le Conseil de sécurité. C'est mon opinion.

• 1640

Donc, je suis d'accord avec vous, monsieur le président, qu'il faut renforcer, qu'il faut chercher beaucoup de moyens, qu'il faut être sérieux pour appliquer ces accords. Autrement, les accords seront un échec. Si les accords sont un échec, ce

[*Traduction*]

Mr. Long: We must, I agree, make every effort to apply the Paris agreements. Otherwise, they will be doomed to failure. Today, we are experiencing certain problems.

The main one is that the Khmer Rouge do not accept the agreements. They are continuing to violate them, in Kampong Thom Phnom Penh and Batdambang. This is not official yet, but I heard that some members of UNTAC had died because of these violations by the Khmer Rouge.

Can we allow the Khmer Rouge to continue to violate the Paris agreements? When I was in New York, I went to the United Nations Headquarters and met with Mr. Hedi Annabi. I raised the following question: Can we do something to counter the Khmer Rouge? He answered yes. Action can be taken in steps. First of all, we will make a carefully worded statement asking the Khmer Rouge to apply the agreements. I have been told that that statement was made last Saturday. It was a statement by the Security Council. If the Khmer Rouge will not agree to respect the agreements, the U.N. will move to the second step: a sort of resolution or decision will be submitted to the Security Council for its approval.

I hope that the Khmer Rouge will accept that Security Council resolution which represents the second step, but I did ask the United Nations representative what would be done if the Khmer Rouge did not agree to respect the agreements after the Security Council resolution. He replied that many things could be done. The highest level of action in this graduated response is the organization of a peace-keeping operation or the imposition of sanctions, as was done in Irak and Yugoslavia. I replied that it was easy to impose sanctions or to launch a peacekeeping operation in Irak or Yugoslavia because in those cases there there is a government; a country and a government. But such sanctions do not mean a thing to the Khmer Rouge because they are in the forests. Even if you drop bombs, you will not kill them. Who will be killed by the bombings? The Cambodian people.

I have already spoken about that. I provided the United Nations with my analysis. They said that they would wait and see but that they hoped that the Khmer Rouge would respect the agreements should the Security Council pass such a resolution. They will work with China, other countries and the Security Council to bring pressure to bear on the Khmer Rouge. They will seek other solutions before taking such a dangerous step.

I must say that if Mr. Pol Pot's host country does not give him complete freedom and does not agree to trade with him, that will be a very effective sanction. Pol Pot must surrender. He must agree to soften his stance or submit to UNTAC or the Security Council. That is my opinion.

And so, I agree with you, Mr. Chairman, we must try even harder, we must seek all possible means and work diligently to see those agreements implemented. Otherwise, the agreements will fail. If they do, it will not only be the

[*Text*]

ne sera pas l'échec du Cambodge ou bien l'échec d'un pays. Ce sera l'échec global des Nations Unies, parce que le travail des Nations Unies pour que des élections libres se tiennent au Cambodge est le premier pas des Nations Unies dans leur histoire et dans celle du Cambodge.

The Chairman: Mr. Clark has a question.

Mr. Clark (Brandon—Souris): Thank you, Mr. Chairman, and thank you for the opportunity to participate today.

I have a question about the demining process. It is my understanding that the presence of the mines in the rural areas are one of the difficulties UNTAG faces in terms of taking up its responsibilities. How extensive has the demining been to this point in time? And whose responsibility do you believe the demining to be, as I understand there is some difference of opinion as to who is responsible for the demining?

M. Long: Le problème du déminage est une question très sérieuse. Même les réfugiés qui devaient être rapatriés après le 30 mars 1992 se trouvent maintenant dans une situation difficile, parce que la terre que nous devons donner à chaque famille, c'est-à-dire deux hectares par famille, contient encore des mines.

Au Cambodge, les mines sont très, très différentes des autres. Au Cambodge, on peut trouver des mines sous les arbres ainsi que dans les arbres mêmes. On les avait tout d'abord mises près des arbres. Douze ans plus tard, l'arbre a poussé autour des mines. Il y a aussi des mines de plastique qui flottent. Quand il y a des inondations, les mines se déplacent. Voilà les problèmes.

Est-ce que nous sommmes pessimistes vis-à-vis de ces problèmes de déminage? Je dis que non. Il y a des possibilités de déminer.

L'État du Cambodge, même avant les accords de Paris, avait déjà collaboré avec le Halo Trust, une ONG d'Angleterre, pour déminer. Mais depuis les accords de Paris, on a un petit problème dont je dois vous parler.

Premièrement, le Halo Trust a enseigné à la population cambodgienne à déminer. Je dois dire que même si les mines sont difficiles au Cambodge, la population peut déminer. La population peut déminer plus vite que quiconque de l'ONU. L'APRONUC est allée jusqu'à utiliser des chiens pour trouver des mines, mais le peuple cambodgien n'a pas besoin de l'odorat du chien. Il connaît les mines. Il sait déminer. Mais, bien sûr, il y a un problème pour lui.

Tout d'abord, nous avons collaboré avec le Halo Trust sans problème. On paie parfois un paquet de cigarettes à un Cambodgien, à un villageois pour chercher des mines. Il peut le faire. Une mine, cela coûte un paquet de cigarettes. Parfois, on n'a plus de cigarettes à donner, parce qu'on a beaucoup déminé.

• 1645

Mais l'APRONUC est venue. L'APRONUC a payé des groupes thaïlandais 1,000$ et plus par mois pour déminer. Au peuple cambodgien, qui peut aussi déminer, et peut-être de manière plus efficace, on ne paie que 70$. J'ai demandé

[*Translation*]

failure of Cambodia or the failure of a country. It will be the failure of the United Nations as a whole, because the work the United Nations has done to ensure that free elections are held in Cambodia is a first step in the organization's involvement in the area and in Cambodian history.

Le président: M. Clark a une question à poser.

M. Clark (Brandon—Souris): Merci, monsieur le président et je vous remercie de cette occasion que vous me donnez de participer à la réunion d'aujourd'hui.

J'ai une question à poser à propos du déminage. Je pense que l'un des problèmes auxquels est confrontée l'APRONUC dans l'exécution de ses responsabilités est la présence de mines dans les régions rurales. Quelle est l'ampleur du déminage qui a eu lieu jusqu'à maintenant? Qui est responsable du déminage, selon vous, comme il semble y avoir certaines différences d'opinion à ce sujet?

Mr. Long: The demining problem is a very serious issue. Even the refugees who were to be repatriated after March 30 1992 are now in a difficult situation because there are still mines in the land which is supposed to be given to each family, that is two hectares per family.

Mines in Cambodia are very very different from mines elsewhere in that they can be found under trees and even in trees. They had at the outset been placed close to trees. Twelve years later, the tree has grown around the mines. There are also plastic mines that float. When land is flooded, the mines move about. Those are the problems.

Are we pessimistic with regard to the problems involved in the demining process? I say no. It is possible to demine the land.

The State of Cambodia, even before the Paris Agreements, had undertaken demining in collaboration with Halo Trust, an English NGO. But since the Paris Accords, a small problem has arisen that I should discuss with you.

Firstly, Halo Trust taught the Cambodian people to demine. I must say that even if the mines are difficult to remove in Cambodia, the people know how to remove them. The people can demine faster than anyone from the UN. UNTAC went so far as to use dogs to find mines, but the Cambodian people do not need the dogs' fine sense of smell. They are familiar with mines and know how to remove them. But they do of course have a problem.

At first we cooperated with Halo Trust and everything was fine. Sometimes a Cambodian villager is given a package of cigarettes to look for mines. He knows how to do it. The payment for one mine is one package of cigarettes. Sometimes one runs out of cigarettes because of extensive demining.

But UNTAC came on the scene and paid Thai groups $1,000 a month and more to do demining. Cambodians who also know how to demine and are perhaps more effective at it were paid only $70. I asked Halo Trust to increase the price

[*Texte*]

au Halo Trust d'augmenter un peu ce prix, parce qu'il y avait une trop grande différence entre le prix payé au Cambodgien qui déminait et celui payé au Thaïlandais qui déminait. L'ambassadeur de Grande-Bretagne à Phnom Penh, avant mon départ, m'a dit qu'il comprenait et qu'il travaillerait avec le gouvernement anglais pour résoudre cette question. Vous comprendrez que 70$, c'est très bas. Il serait bon qu'on augmente cela à 150$ ou à 200$, et peut-être même qu'on abaisse les 1,000$ à 700$. Ainsi, il y aurait moins de différence. Nous sommes des êtres humains et nous faisons encore des comparaisons. Même si nous sommes de pauvres Cambodgiens, nous savons comparer. Voilà le problème.

Ce problème, on va essayer de le résoudre, je crois. Si on peut le résoudre, on va déminer le plus rapidement possible.

The Chairman: Thank you very much.

Je voudrais vous remercier pour votre présence à cette réunion. Cela nous a aidés à comprendre la situation au Cambodge.

You raised two questions. You asked for help in putting pressure on the Khmers rouges. The Government of Canada is seeking to follow the Paris accords. You will have an opportunity tomorrow to explore with the officials, and if you have proposals, they will be considered. We are happy to advance those, as to how within the collective security arrangements that were finally, after long delays, reached this can be achieved. But you yourself have said that the first importance is to see that the agreements of Paris are the framework.

You raised a second question about after the end of hostilities and after the election of 1993 the need for continuing assistance. I think it will be important in your role as vice foreign minister to look ahead to recognize that Canada will continue, as we are presently through the United Nations, to offer support.

We will also offer support over the long term through regional organizations. It is important for you to tell Canada what the regional arrangements are that your country is able to make. It may be too early to do that. But the commitment of the government is to work, as far as possible, to support regional co-operation programs. Clearly, given the difficulties that have been experienced as we hear your testimony and from others, the working out of arrangements in the region will be very important to long-term stability.

• 1650

It has been helpful to hear you, to review some of the minutes we had from the round table. We appreciate very much your presence here. It will help us follow those things up.

We wish you well in your meetings and your travels, and we assure you of this committee's continuing concern and interest in the program towards peace, both on the development and on the human rights aspects. Thank you.

[*Traduction*]

a bit, because there was too great a difference between what was being given to Cambodians for demining and what was being given to Thais. The British ambassador in Phnom Penh told me before I left that he understood the problem and that he would work with the British government to settle the issue. Seventy dollars, as you can understand, is very little. It should be increased to $150 or $200 and perhaps the $1,000 being given to Thai groups should be reduced to $700. In that way, the difference between the two would be reduced. We are human beings and we still make comparisons. Even if we are poor Cambodians, we know how to compare. That is the problem.

We are going to try and settle the problem, I believe. If it can be resolved, we will proceed with demining as quickly as possible.

Le président: Merci beaucoup.

I want to thank you very much for your presence at this meeting. You have helped us to understand the situation in Cambodia.

Vous avez soulevé deux questions. Vous avez demandé qu'on vous aide à exercer des pressions sur les Khmers rouges. Le gouvernement du Canada désire respecter les accords de Paris. Vous aurez demain l'occasion de discuter avec les hauts fonctionnaires et si vous avez des propositions à leur faire elles seront prises en compte. Nous serons heureux de voir de quelle façon elles pourraient être mises en oeuvre dans le cadre des ententes de sécurité collective qui ont finalement été convenues après de longs retards. Mais comme vous l'avez vous-même dit, ce qui importe par-dessus tout c'est que les accords de Paris servent de cadre.

Vous avez soulevé une deuxième question qui portait sur la fin des hostilités et sur le fait que vous allez avoir besoin d'une aide continue après les élections de 1993. Je pense qu'il est important qu'à titre de vice-ministre des Affaires étrangères vous vous tourniez vers l'avenir et reconnaissiez que le Canada va continuer de vous offrir son appui, comme il le fait à l'heure actuelle par le biais des Nations Unies.

Nous allons aussi vous offrir notre appui à long terme par le biais des organisations régionales. Il est important que vous fassiez part au Canada des ententes régionales que peut conclure votre pays. Peut-être est-il trop tôt pour le faire. Mais le gouvernement s'engage à appuyer les programmes de coopération régionaux dans la mesure du possible. Il est manifeste à la lumière des difficultés du Cambodge, que vous et d'autres témoins nous ont expliquées, que les ententes convenues avec les régions seront très importantes pour la stabilité à long terme.

Il nous a été très utile de vous entendre et de passer en revue certains des procès-verbaux de la table ronde. Nous apprécions au plus haut point votre présence ici. Cela va nous permettre de donner suite à certaines choses.

Nous vous souhaitons bonne chance dans vos réunions subséquentes et dans vos déplacements et nous désirons vous assurer que ce comité continuera d'être vivement intéressé par le programme qui vise à maintenir la paix et à promouvoir, le développement et les droits de la personne. Merci.

[*Text*]

That is it for today. We meet tomorrow morning.

This meeting is adjourned.

[*Translation*]

C'est tout pour aujourd'hui. Nous nous réunirons à nouveau demain matin.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the State of Cambodia:

Long Visolo, Vice-Minister for Foreign Affairs;

Agnès Van't Bosch, Coordinator, Cambodia-Canada Development Program.

TÉMOINS

De l'État du Cambodge:

Long Visolo, vice-ministre des Affaires étrangères;

Agnès Van't Bosch, coordonnatrice, Programme de développement Cambodge-Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

A1
XC11
E99

Government
Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 26

Tuesday, June 16, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 26

Le mardi 16 juin 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of food aid and the drought in Southern Africa

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de la situation de l'aide alimentaire et de la sécheresse en Afrique australe

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
JUL 21 1992
University of Toronto

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart—(7)

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JUNE 16, 1992
(39)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 11:03 o'clock a.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: André Harvey, Walter McLean, Christine Stewart.

Acting Member present: Stan Hovdebo for Svend Robinson.

Other Member present: Stan Hovdebo.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Research Officer.

Witnesses: Len Gustafson, M.P. *From OXFAM Canada :*David Gallagher, Regional Representative, Southern Africa. *From the Department of External Affairs:* Marc Perron, Assistant Deputy Minister, Africa and Middle East Branch. *From CIDA:* Pierre Racicot, Vice-President, Africa and Middle East Branch.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee commenced consideration of food aid and the drought in Southern Africa.

The witnesses made opening statements and answered questions.

At 12:50 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 16 JUIN 1992
(39)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 11 h 03, dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: André Harvey, Walter McLean, Christine Stewart.

Membre suppléant présent: Stan Hovdebo remplace Svend Robinson.

Autre député présent: Stan Hovdebo.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: Len Gustafson, député. *De OXFAM Canada:* David Gallagher, représentant régional, Afrique australe. *Du ministère des Affaires extérieures:* Marc Perron, sous-ministre adjoint, Afrique et Moyen-Orient. *De l'ACDI:* Pierre Racicot, vice-président, Afrique et Moyen-Orient.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité examine l'aide alimentaire et la sécheresse en Afrique australe.

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 12 h 50, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, June 16, 1992

• 1105

The Chairman: Colleagues, I call the committee to order.

We agreed to turn our focus to the question of food security and focus particularly on the African drought and the potential famine.

We have had a good deal of testimony from non-governmental groups, from officials, about Canada's actions, and we thought we'd like to try to pull this together.

At the moment, in the case of southern Africa, the FAO indicates a regional need of 11.5 million tonnes of cereals in 1992 to 1993, six times the previous year's need. A study of southern Africa, and a report we hoped to table later this week, indicated a lot of the ongoing needs, including food security. This particular African need is almost 1 million tonnes a month. With water problems, as well as transport problems—co-ordination in the region and the ports—and the ongoing war in Mozambique, it demands a tremendous amount of ingenuity to try to meet this need. We have also reflected on the concerns in the Horn, in Kenya, with refugees and food supplies there.

Later in the meeting we'll hear from officials about Canada's role at the fledgling meeting on June 9 in Geneva, where the world was asked for $685 million to buy 4 million tonnes for 10 southern African countries.

This morning we want to start with a colleague from the House, the parliamentary secretary to the Prime Minister, Mr. Len Gustafson, member of Parliament from Saskatchewan, who has put into the public domain a proposal based on the principle that the right to eat should be the first human right, drawn on the fact there are some 550 million people currently needing exceptional political assistance in food supplies.

We invited Mr. Gustafson this morning as he argues that Canada can take the lead and become the hub for a worldwide food distribution system that would benefit our farmers and stimulate our transport industry and meet some of the needs we want to focus on in the second and third portions of this meeting. Mr. Gustafson, in his paper, reminds us that ending hunger is a political decision that somehow collectively world leaders have to take.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 16 juin 1992

Le président: La séance est ouverte.

Nous avons convenu d'étudier la question de la sécurité des approvisionnements alimentaires dans le contexte, tout particulièrement, de la sécheresse qui sévit en Afrique et de la famine qu'elle risque d'entraîner.

Nous avons entendu un bon nombre de représentants de groupes non gouvernementaux ainsi que de fonctionnaires qui nous ont exposé les mesures prises par le Canada pour lutter contre le problème, et nous avons pensé qu'il serait bon de faire aujourd'hui le point.

Selon la FAO, les besoins en céréales de l'Afrique australe s'élèvent à 11,5 millions de tonnes pour 1992-1993, soit six fois la quantité de céréales nécessaire par rapport à l'année précédente. Une étude portant sur l'Afrique australe, ainsi qu'un rapport que nous espérons déposer plus tard cette semaine, font état des besoins de tous ordres de cette région, et notamment des besoins au titre de l'aide alimentaire. À l'heure actuelle, cette région d'Afrique a besoin de près d'un million de tonnes de céréales par mois. Compte tenu des problèmes que posent l'approvisionnement en eau, le transport, l'accès aux installations portuaires, la coordination des efforts d'aide et la guerre qui sévit au Mozambique, beaucoup d'ingéniosité doit être déployée pour réussir à venir en aide aux gens de la région. Nous nous sommes aussi penchés sur la question des réfugiés et des réserves de nourriture dans la Corne d'Afrique, et notamment au Kenya.

Au cours de la séance, des fonctionnaires nous parleront du rôle qu'a joué le Canada lors de la réunion préliminaire du 9 juin à Genève où l'on a demandé à la communauté internationale d'avancer les 685 millions de dollars nécessaires pour acheter quatre millions de tonnes de céréales à l'intention de dix pays de l'Afrique australe.

Ce matin, nous commencerons par donner la parole à l'un de nos collègues, le secrétaire parlementaire du premier ministre, M. Len Gustafson, député de la Saskatchewan, qui a présenté publiquement une proposition fondée sur le principe selon lequel le droit de manger devrait être considéré comme le droit de la personne le plus fondamental. Ce principe revêt une importance particulière compte tenu du fait que près de 550 millions de personnes ont actuellement besoin d'une aide alimentaire d'urgence que seule la communauté internationale peut leur fournir.

Nous avons invité M. Gustafson à comparaître devant le comité ce matin parce qu'il est d'avis que le Canada peut jouer un rôle de chef de file en devenant le centre d'un réseau mondial de distribution de la nourriture, ce qui serait non seulement dans l'intérêt de nos agriculteurs et de l'industrie des transports, mais permettrait de répondre aux besoins alimentaires dont nous parlerons dans la deuxième et la troisième parties de la réunion. Dans son mémoire, M. Gustafson nous rappelle qu'il est possible d'éliminer la faim dans le monde si les dirigeants mondiaux prennent une décision en ce sens.

[*Texte*]

So it's a pleasure, Mr. Gustafson, to welcome you to the committee on development in human rights. I think your paper has been circulated. We invite you to speak to it. Then I know there are a number of questions we'd like to put to you. If you're able to stay for the time when we hear from OXFAM, we'd be delighted to have you. You may have other things you have to do, and if you do, we'll understand.

Mr. Leonard Gustafson, MP (Souris—Moose Mountain): Thank you, Walter. It is a privilege for me to appear before your committee.

I have with me Larry Hayman, who is my researcher and right hand in the office. A lot of credit of the work that has been done from time to time on the papers goes to Larry. As you know, this has been a long-term interest with me.

I've prepared a brief statement, and then I'll hear your questions. The paper is in both French and English.

I'm pleased to appear before the committee this morning to outline the "Food a Priority" concept, and to answer your questions.

I should note at the outset that this is not a new idea. I want to emphasize that and I want to also express appreciation to all the organizations, whether government or non-government, that have done tremendous work around the world in trying to meet the needs of underprivileged people and people in difficult areas.

• 1110

I have been urging the adoption of this type of plan for a number of years now. However, in view of the worsening plight in Africa and the need of food around the world, the political and economic uncertainty in eastern Europe, and the ongoing crisis in global agriculture, I believe this idea is becoming increasingly timely. What I am proposing in effect is a concerted worldwide effort by food-producing nations, led by the G-7 countries, to launch a war on starvation. In a world that seems preoccupied with discussions about various types of rights, the most basic one seems to be missing. The right to eat should be the first human right. I want to stress that. The right to eat should be the first human right.

In Africa the situation has actually worsened since the well-published famine crisis of the mid-1980s. We all saw media reports this spring concerning drought and threats of widespread famine in countries such as Zambia and Somalia. I might also mention the talk about the drought even in England, and we've seen a bit of indication of drought in the western part of Saskatchewan and Alberta—although they had rain there, I understand, just the other night.

It is estimated some 800 million people around the world go to bed hungry, and at least 17 million of them will die of starvation this year. If you look at that number, you see that's about two-thirds of the population of Canada. It gives us some idea of how immense is the problem we face. More than 550 million people in 31 countries need what the United Nations Food and Agricultural Organization calls "exceptional assistance" in food supplies.

[*Traduction*]

Le Comité du développement et des droits de la personne est heureux de vous souhaiter la bienvenue, monsieur Gustafson. Nous avons déjà reçu votre mémoire. Nous vous invitons à nous le présenter. Nous vous poserons ensuite des questions. Nous vous invitons ensuite à demeurer des nôtres pour entendre le représentant d'OXFAM. Si vous devez cependant partir, nous ne vous en tiendrons pas rigueur.

M. Leonard Gustafson (député de Souris—Moose Mountain): Je vous remercie, Walter. Je suis honoré de comparaître devant votre comité.

Je suis accompagné aujourd'hui de Larry Hayman, mon attaché de recherche et bras droit. C'est à Larry que revient le mérite d'avoir rédigé une bonne partie des documents qui portent sur le sujet à l'étude. Comme vous le savez, je m'intéresse à cette question depuis longtemps.

J'ai une brève déclaration préliminaire à faire, après quoi je répondrai à vos questions. Cette déclaration est traduite.

Je suis heureux de comparaître devant le comité ce matin pour vous expliquer le concept de la «priorité à l'aide alimentaire» et pour répondre à vos questions sur le sujet.

Je tiens d'abord à souligner que l'idée n'est pas nouvelle. J'insiste là-dessus, et je veux aussi remercier tous les organismes, gouvernementaux ou non gouvernementaux, de l'énorme travail qu'ils font dans le monde pour venir en aide aux plus démunis.

Je propose l'adoption de ce plan depuis plusieurs années. J'estime que son adoption est maintenant opportune compte tenu de la gravité de la situation en Afrique et de la faim qui sévit dans le monde, de l'incertitude politique et économique en Europe de l'Est et de la crise agricole mondiale. Je propose aux pays qui produisent des denrées alimentaires qu'ils concertent leurs efforts, sous l'égide du G-7, pour lutter contre la famine. Dans un monde qui semble se préoccuper de plus en plus de la défense des droits de la personne, le droit le plus fondamental est cependant bafoué. Je songe au droit de manger. J'insiste sur le fait que le droit de manger devrait être le tout premier droit de l'être humain.

En Afrique, la situation s'est aggravée depuis la fameuse famine du milieu des années 80. Nous avons tous vu ce printemps des reportages faisant état de la sécheresse qui sévit notamment en Zambie et en Somalie et de la famine qui risque de frapper toute la région. Il est même question d'une sécheresse en Angleterre ainsi qu'en Saskatchewan et en Alberta où on dit qu'il a cependant plu l'autre soir.

Selon les estimations, 800 millions de personnes souffrent de la faim dans le monde et au moins 17 millions d'entre elles mourront cette année faute de nourriture. Ce chiffre représente environ les deux tiers de la population canadienne. Cela vous donne une idée de la gravité du problème auquel nous faisons face. Plus de 550 millions de personnes réparties dans 31 pays ont besoin de ce que l'Organisation pour l'alimentation et l'agriculture des Nations Unies appelle une «aide exceptionnelle» dans le domaine alimentaire.

[*Text*]

The increasing need for food that has accommodated the struggle for political stability in eastern Europe threatens to make this situation even worse. This is further complicated by the lack of money to pay for food. A starving man cannot pay. I want to stress that. A starving man cannot pay.

At the same time, the world export market for grain is changing rapidly. While there is still some surplus, overall world supply levels are at their lowest point in 25 years. In fact, one report indicates there is presently only a 17 days' supply. The United Nations estimates a safe supply level to be 21 days.

The international marketplace for food seems to have broken down. Some $300 billion a year is spent on subsidies. If even a fraction of that amount were directed towards feeding the hungry, the problem would be solved. I have a graph here of the subsidies that were distributed—Larry has them—around the world, and the various countries and how many dollars' worth of subsidy. The total here is $299 billion—not million, billion. I will just give you numbers on some of the countries, and these were 1987, 1988, 1989, and 1990 figures. The year 1990 indicates, for instance, European Common Market—$133.4 billion, the U.S.—$74.1 billion, and so on. These can be distributed.

The Chairman: Maybe if you have them the clerk will distribute them for us. Thank you.

Mr. Gustafson: As an example, as well as the grain subsidy war between the European Common countries and the United States threatening the livelihood of our farmers, we cannot continue to feed the world at the low price we've been receiving for our grain. I'm now talking about the farming situation in Canada, and around the world for a great part of the world. As an example, I delivered grain to the elevator two weeks ago—$2.09 a bushel for durum and $2.48 for high protein hard red spring wheat. That's elevator price.

• 1115

We understand after that there's a final payment and an initial payment and so on. But that will give you some indication of where agriculture is at.

The number of farmers in Canada is steadily declining, down now from 250,000. In my rural riding of southeastern Saskatchewan, the population has dropped about 10%. The previous census showed only one centre with a limited increase. The city of Estevan increased to 281 people. In the rural areas, the agriculture-producing areas, the numbers are going down and going down severely.

Our farmers want their income to come from the marketplace and not from governments. Global agriculture has become so distorted by subsidies that I believe some positive form of intervention is required, led by the G-7 countries.

[*Translation*]

La situation est aggravée du fait que l'Europe de l'Est a aussi besoin d'une aide alimentaire après la période d'effervescence politique qu'elle a connue. En outre, l'argent manque pour payer la nourriture qui est requise. Un homme qui a faim n'a pas d'argent pour se nourrir et j'insiste là-dessus.

Par ailleurs, le marché mondial des exportations de céréales évolue rapidement. Les approvisionnements mondiaux sont toujours excédentaires, mais ils sont à leur plus bas niveau depuis 25 ans. Selon certaines estimations, les réserves seraient écoulées en 17 jours. Les Nations Unies considèrent que 21 jours constituent un niveau de réserves suffisant.

Le marché international des denrées alimentaires semble s'être effondré. Les subventions accordées chaque année s'élèvent à 300 milliards de dollars. On réglerait le problème de la faim dans le monde si on consacrait une fraction seulement de cette somme à nourrir ceux qui ont faim. Larry va vous remettre un graphique qui fait la ventilation par pays des subventions accordées dans le monde. Au total, celles-ci représentent 299 milliards de dollars. Je dis bien milliards. Je vais vous donner certains exemples. Ce graphique donne des chiffres pour 1987, 1988, 1989 et 1990. En 1990, par exemple, les subventions versées par le Marché commun européen se sont élevées à 133,4 milliards de dollars contre 74,1 milliards de dollars aux États-Unis. J'aimerais qu'on vous distribue ce graphique.

Le président: La greffière y veillera.

M. Gustafson: La guerre des subventions pour les céréales que se livrent les pays de la Communauté européenne et les États-Unis menace la survie de nos agriculteurs, car nous ne pouvons pas nous permettre de continuer de nourrir le monde si nous n'obtenons pas un meilleur prix pour nos céréales. Voilà quelle est la situation des agriculteurs canadiens et de la plupart des agriculteurs dans le monde. À titre d'exemple, j'ai livré il y a deux semaines des céréales à l'élévateur de mon coin, et j'ai obtenu $2.09 le boisseau pour le blé dur et $2.48 pour le blé vitreux roux du printemps à forte teneur en protéines. C'est le prix versé à l'élévateur.

Nous savons qu'il y a un paiement final et un paiement initial, mais cela vous donne une idée des prix agricoles.

Le nombre d'agriculteurs au Canada diminue continuellement. Ils sont maintenant moins de 250,000. Dans ma circonscription rurale du sud-est de la Saskatchewan, la population a diminué d'environ 10 p. 100. Selon le dernier recensement, seule la population de la ville d'Estevan a légèrement augmenté, pour atteindre 281 personnes. La population des régions rurales agricoles diminue grandement.

Les agriculteurs souhaitent que ce soit le marché et non pas les gouvernements qui leur assurent leur revenu. Or, les subventions ont tellement faussé l'agriculture mondiale que j'estime nécessaire l'intervention de la communauté internationale sous l'égide des pays du G-7.

[*Texte*]

First and most important, global hunger and the production and distribution of food must be made a top priority at the international level, through GATT and the G-7. It is essential that there be a political commitment.

Secondly, the government of the rich and western countries must buy up food surpluses rather than pay farmers not to cultivate—and there I put in the word "produce"—their land or subsidize them, at an uneconomical price, to compete on the world market.

I'll just give you the numbers on the subsidies. I want to explain here that I think if the numbers that are going into subsidy, the $300 billion around the world going into subsidy, would be put at the other end, it would allow agriculture and the marketplace to work. At the same time it would directly meet the needs of the starving.

I really believe this is what the GATT is about and what it is trying to do. But I think it's bigger than the GATT. In my opinion, the G-7 countries have to take hold of this concept.

Thirdly, a distribution system must be set up using air, sea, and land transportation to deliver the food to starving people anywhere in the world, with no strings attached. It's unfortunate that today we have all of the technology to produce, we have equipment to deliver food anywhere in the world, such as helicopters, planes, and trains. . . We can probably put food anywhere in the world—and the experts here would know—in a couple of weeks at the most. The whole question there, of course, comes down to political will.

I want to make one point about that. This type of direction internationally would create jobs and it would turn, say, in a positive direction the resources of not only our own country but also many of the countries. I use as an example the Gulf War.

I was not opposed to the Gulf War. I supported it. I supported a good defence. Those things, I understand, have to be there. But in the Gulf War I believe the Japanese put $7 billion into the effort. If the same effort was put into attacking starvation worldwide, it would create jobs through transportation and through a positive direction, which I believe would absolutely revolutionize the globe. This is so important in terms of the climate, in terms of the environmental approach to sustainable agriculture, and the whole direction.

I'm not suggesting I have all the answers to this concept, provided in a magic formula, to solve all the problems of world hunger and global agriculture, but I believe it would be a good starting point.

This is an issue that transcends politics. It is bigger than one country. It's bigger than any one leader. We have the ability to produce food that the world needs and the ability to transport it anywhere within days. But do we have the

[*Traduction*]

Ce qui importe avant tout, c'est que par l'intermédiaire du GATT et du G-7, on accorde la priorité absolue à l'élimination de la faim dans le monde ainsi qu'à la production et à la distribution de la nourriture. Ces objectifs ne peuvent être atteints que si les hommes politiques s'engagent en ce sens.

Deuxièmement, les gouvernements des pays occidentaux riches doivent acheter les excédents alimentaires au lieu de payer les agriculteurs pour ne pas cultiver leurs terres ou de les subventionner pour qu'ils puissent offrir leurs produits sur le marché mondial à un prix non rentable.

Permettez-moi de vous donner des chiffres en ce qui touche les subventions. Si les 300 milliards de dollars qui sont versés dans le monde en subventions étaient affectés à d'autres fins, l'agriculture et le marché s'en porteraient mieux. On pourrait ainsi nourrir ceux qui ont faim.

A mon sens, c'est dans ce domaine que le GATT doit faire porter ses efforts. J'estime cependant que le GATT ne peut pas agir seul et que l'intervention des pays du G-7 est nécessaire.

Troisièmement, il faut mettre sur pied un réseau de distribution qui assure le transport aérien, maritime et terrestre de la nourriture destinée aux personnes qui meurent de faim dans le monde et ce, sans qu'on fixe des conditions. Il est malheureux que le problème de la faim dans le monde existe encore lorsque nous avons la technologie voulue pour produire de la nourriture ainsi que les moyens de transport—hélicoptères avions et trains—voulus pour distribuer cette nourriture dans le monde entier. Les spécialistes le savent mieux que moi, mais il suffirait de quelques semaines pour amener la nourriture là où on en a besoin. Tout est évidemment fonction de la volonté politique.

A cet égard, j'aimerais souligner le fait que ce genre d'action internationale créerait des emplois et canaliserait de façon positive les ressources de notre propre pays, mais aussi celles de nombreux autres pays. Prenons l'exemple de la guerre du Golfe.

Je n'étais pas opposé à la guerre du Golfe et je l'ai même appuyée. Je suis réaliste, et j'étais en faveur de bons moyens de défense. Les Japonais ont consacré sept milliards de dollars à la guerre dans le Golfe. Si l'on consacrait autant d'argent à la lutte contre la faim dans le monde, on créerait des emplois dans le domaine des transports notamment, et on révolutionnerait le monde. Cela aurait de grandes conséquences pour le climat, l'environnement ainsi que l'agriculture durable.

Je ne prétends pas vous proposer une solution magique au problème de la faim dans le monde et de la crise agricole mondiale, mais je pense que le concept que je vous ai exposé constitue un pas dans la bonne direction.

Le problème dont nous sommes saisis transcende la politique. C'est un problème qui intéresse tous les pays et tous les dirigeants du monde. Nous sommes en mesure de produire la nourriture dont le monde a besoin et nous

[*Text*]

political will to meet the challenge? As a farmer who has spent a lifetime producing food, I encourage all Canadians to band together to help make food a priority in Canada and around the world. Thank you.

[*Translation*]

sommes en mesure de l'acheminer aux quatre coins du monde en quelques jours. Nous pouvons relever ce défi pourvu que nous ayons la volonté politique de le faire. En tant qu'agriculteur qui a consacré sa vie à produire de la nourriture, j'incite tous les Canadiens à concerter leurs efforts afin d'accorder la priorité à la production alimentaire au Canada et dans le monde. Je vous remercie.

• 1120

The Chairman: Thank you very much, Mr. Gustafson, for that overview and the relationship to Canada's food-producing capacity and world needs. We're open for some comments or questions.

Le président: Je vous remercie, monsieur Gustafson, de nous avoir exposé le rôle que peut jouer l'agriculture canadienne dans la lutte contre la faim dans le monde. J'ouvre maintenant la période des questions.

M. Harvey (Chicoutimi): Merci, monsieur le président. Permettez-moi d'abord de féliciter notre collègue pour l'intérêt qu'il porte à cette très importante question. Je pense que, effectivement, voir mourir tous les jours 40,000 jeunes de faim, je pense que c'est un problème assez important. Peut-être pas encore assez important pour la communauté internationale, mais voir qu'un député prend la responsabilité d'essayer de changer le cours des choses, de modifier certaines habitudes au niveau de tous les pays de la terre, je pense que c'est un geste qui mérite d'être souligné très fortement. Je le félicite donc et je le remercie d'apporter cette question à notre attention parce que, personnellement, cela me préoccupe aussi beaucoup.

Mr. Harvey (Chicoutimi): Thank you, Mr. Chairman. I would first of all like to congratule our colleague for his interest in such an important question. I am also appalled at seeing 40,000 young people a day die from starvation. Maybe the problem is not acute enough for the international community to intervene, but I feel that the fact an MP takes upon himself to try to make the countries of the world change their way of doing things deserves to be noted. I therefore congratulate him and thank him for drawing our attention to this important question which also concerns me very much.

J'ai parfois l'impression que dans le domaine de l'aide internationale on ne privilégie pas encore assez fortement la satisfaction des besoins élémentaires, les besoins de base. Je pense que c'est un besoin de base important que celui de pouvoir se nourrir.

I sometimes have the impression that as far as international aid is concerned, we are not sufficiently focussing on the satisfaction of basic needs. I believe that the right to eat is a basic right.

Dans cet esprit, j'aimerais demander à notre collègue comment il voit le rôle des Nations Unies. Est-ce que les Nations Unies sont en mesure, selon lui, de coordonner une aide efficace dans le secteur de l'alimentation? Est-ce qu'ils manquent de ressources? J'aimerais avoir son commentaire sur le rôle des Nations Unies. Je pense qu'ils veulent, cette année, augmenter leur aide de façon substantielle.

That being said, I would like to know what role our colleague envisions for the United Nations? Does he think that the United Nations are capable of efficiently coordinating the distribution of food? Do they have sufficient resources? I believe the United Nations intend to considerably increase their aid in that respect this year. I would like to know his opinion on the role the United Nations can play.

Mr. Gustafson: Well, first of all, I think the leadership has to come from the G-7 countries, and certainly the United Nations could be used as an arm of the G-7 countries and the GATT and other countries as well.

M. Gustafson: Je crois d'abord que ce sont les pays du G-7 qui doivent prendre l'initiative de coordonner l'aide, et c'est dans le cadre de cette action que les Nations Unies et le GATT pourraient jouer un rôle utile.

I'm the first to admit that I would be amiss to try to lay out the details and formula. I have been around the House for almost 14 years and I have found out one thing: that governments or organizations make a decision to do something and then come up with the formula of how they're going to do it. I think the important thing here is the political will to have the undertaking. We know first of all that the starving countries can't do it. It has to come from the food-producing countries and the wealthy countries. I believe the United Nations certainly could be used as a very important arm in dealing with the G-7, but I think the leadership has to come from the countries of strength that decide they are going to take this initiative to move on world hunger and declare war on world hunger. I am not suggesting that they haven't done a great deal—Canadians have done a great deal—but there's a great deal more to do.

Je suis le premier à reconnaître que j'aurais du mal à vous expliquer comment il faut exactement mettre en oeuvre ma proposition. Je siège à la Chambre depuis près de 14 ans, et j'ai pu constater que lorsque les gouvernements et les organismes décident de mettre en oeuvre un projet, ils trouvent les moyens de le faire. L'important, c'est qu'il y ait une volonté politique. Nous savons que les pays où la famine sévit ne sont pas en mesure de régler le problème. Il faut que les pays riches et les pays producteurs de nourriture leur viennent en aide. Les Nations Unies pourraient certainement jouer un rôle très important, de concert avec le G-7, mais je crois que ce sont les pays riches qui doivent prendre l'initiative de déclarer la guerre à la faim dans le monde. Je ne dis pas qu'on n'a rien fait, car on a déjà fait beaucoup, et les Canadiens notamment, mais il reste encore beaucoup à faire.

[*Texte*]

Mr. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): A good portion of the subsidy funding has directly or indirectly been some kind of price support for the farmer. I agree with you entirely that that price support has not put the return to the farmer at a level which has made him particularly prosperous. I'm wondering whether it is going to be possible under this kind of structure to establish a world price. How would you go about trying to establish a world price that theoretically would be the level that would be paid to the farmer or to the country that was submitting or presenting grain to the so-called food bank? I know that I'm asking about details, but that's one of the concerns that I have.

• 1125

Mr. Gustafson: I've thought about that. I believe this would have to be a process that would be phased in and the progress of that would have to be watched. In fact, I think the GATT is looking at making changes in subsidies. However, we know what is happening today, particularly in the grain market. I happen to sit on the committee relating to the St. Lawrence Seaway transportation. The cost of the transportation of grain is far higher than what the farmers are receiving for the grain. There are some major problems. The subsidies have so undermined the process that food is something we take for granted in our society.

I'll give you an example. I believe in Canada, and you may correct me on the figures, we eat for about 15% of our income. In many cases food is not a big priority in Canada. I'll use this comparison. I have nothing against hockey, don't get me wrong, I love the game, but we'll pay a hockey player $400,000 a year. At the same time the average farmers' income last year was $6,300. They can't exist on that. I wonder if we don't need to sort out our priorities.

We say that the environment is so important. On the committee on agriculture we sat for months talking about sustainable agriculture. If we're going to have sustainable agriculture and a sustainable direction, we're going to have to bring some stability both to the production end and to the supply end in getting food to the people who need it. I believe we have taken food for granted around the world.

I was in Russia, to give you an example. I looked at the situation there. It has really broken down. Some of the best land in the world is in the Ukraine and in Poland and so on, but the whole system has broken down, because the emphasis wasn't in the right areas—the infrastructure. If we're going to have sustainable development and a supply of food into the future, with regard to the environment, with regard to supply, we have to be looking at this very seriously. In answer to your question, Mr. Hovdebo, I think these things would have to be phased in. One would have to be very careful in how it was done, but basically I think moving the subsidies to the other end of the situation would be a major beginning.

The Chairman: You put this proposal into the public; we've had a look at it. The role of a committee like this is to try to assess, on the basis of your testimony, where there is some encouragement for the proposal. In other words, in

[*Traduction*]

M. Hovdebo (Saskatoon—Humboldt): Une bonne part des subventions accordées ont servi à soutenir les prix agricoles. Je pense comme vous que cela n'a pas suffi à rendre les agriculteurs prospères. Je me demande si la formule que vous proposez permettra d'établir un prix mondial juste. Comment établirait-on le prix mondial qui serait versé aux agriculteurs ou aux pays qui approvisionneraient en céréales cette banque alimentaire? Je sais que c'est un détail, mais c'est l'une de mes préoccupations.

M. Gustafson: J'ai réfléchi à cette question. Il faudrait que la mise en oeuvre de ce processus soit progressive et qu'on en suive l'évolution de près. Le GATT étudie la question des subventions. Nous savons ce qui se passe actuellement sur le marché des céréales. Je siège au comité qui étudie le transport le long de la Voie maritime du Saint-Laurent. Le coût du transport des céréales est beaucoup plus élevé que le prix que touchent les agriculteurs pour ces céréales. Certains grands problèmes se posent. Les subventions ont tellement faussé le marché que la nourriture est tenue pour acquise dans notre société.

Permettez-moi de vous donner un exemple. Corrigez-moi si j'ai tort, mais je crois qu'au Canada nous mangeons environ 15 p. 100 de notre revenu. Pour la plupart des gens, la nourriture n'est pas une grande priorité. Permettez-moi de faire une comparaison. Je n'ai rien contre le hockey que j'adore, mais nous payons 400,000$ par année à un joueur de hockey. L'an dernier, le revenu moyen des agriculteurs a été de 6,300$. Les agriculteurs ne peuvent pas survivre avec un revenu pareil. Il faudrait revoir nos priorités.

Nous disons attacher beaucoup d'importance à l'environnement. Le Comité de l'agriculture a discuté pendant des mois de la question de l'agriculture durable. Pour que l'agriculture durable devienne une réalité, il faudra assurer une certaine stabilité tant pour ce qui est de la production que pour l'acheminement de la nourriture. Jusqu'ici, le monde a tenu pour acquis la nourriture.

J'ai visité la Russie. J'ai étudié la situation agricole dans ce pays. Le système s'est effondré. Certaines des meilleures terres au monde se trouvent en Ukraine et en Pologne, mais le système s'est effondré parce qu'on n'a attaché aucune importance à l'infrastructure. Nous devons étudier cette question très attentivement si nous voulons assurer un développement durable ainsi qu'un approvisionnement alimentaire sûr dans l'avenir. En réponse à votre question, monsieur Hovdebo, je pense qu'il faudrait échelonner la mise en oeuvre de cette formule. Il faudrait faire preuve de prudence, mais je pense qu'on devrait d'abord commencer par revoir toute cette question des subventions.

Le président: Vous avez rendu cette proposition publique, et nous l'avons étudiée. Le rôle de notre comité est d'évaluer si votre proposition reçoit un bon accueil. Autrement dit, dans la discussion que vous avez eue avec le

[*Text*]

your discussions with the Prime Minister, in your discussion with the officials in Agriculture, in CIDA, in External Affairs, who are aware of this problem... The GATT negotiations are going on and have been at a critical stage. The G-7 convenes in a matter of weeks. I wonder if you could give us some idea whether there is anybody in the Canadian infrastructure prepared to pick this up and clothe it in a way that Minister Wilson or the Prime Minister might test this idea of changing the subsidies. You yourself argue that global agriculture is so distorted that positive intervention is needed. Well, if that's needed, we need a proposal that needs to be tested and sort of pulled together. I wonder if you can give us a bit of a political capsule on what you're finding.

Mr. Gustafson: First of all, we've had a tremendous response from across the country of people who are responding to this type of an idea. That's the first thing. Larry can attest to that in my office, from the mail that we receive. I'll just use one example. One of the doctors from the University of Saskatoon, in agriculture, Dr. Rennie who was here, wrote me, I thought, an excellent letter. First of all, he said this is no new idea. He said if there's ever a time that this needs to be implemented and a type of a plan marshalled to do this, it's now.

• 1130

As far as the Prime Minister's Office is concerned, I've had full support from the Prime Minister. He asked me to keep him briefed on the paper.

Mr. Chairman, you know the Prime Minister was the first to carry agriculture to the G-7 in 1986. I recall being at the meeting in Vancouver when the Prime Minister, along with other members, took this very serious issue of agriculture...also his interest in human rights and this whole area.

Quite honestly, I was talking to the chief of staff yesterday afternoon about it. It's a big challenge for Canada. It's a big challenge for any leader, but certainly the Prime Minister has been very positive on this direction. To understand his feeling on this...I just talked to Mr. Mazankowski about it this morning.

The Chairman: I wonder if you had discussions with representatives of the south. When you're not in a famine or drought situation that you're in now, there's a food capacity, for example, in the African situation. Normally, when you're not in a down period—aside from what I'd call an emergency situation like this—there seems to be enough ongoing emergencies around the world that I have a notion we could put this in place. But there needs to be some concurrence internationally that this proposal is not seen as a sort of interventionist action from the north so that it's not misinterpreted in generating what I call "global political will". I wonder what your feedback on that is.

[*Translation*]

premier ministre, les représentants du ministère de l'Agriculture, de l'ACDI et des Affaires extérieures, qui connaît ce problème... Les négociations du GATT se poursuivent et en sont à une étape cruciale. Le G-7 se réunira dans quelques semaines. Pourriez-vous nous dire si le ministre Wilson ou le premier ministre sont prêts à avancer l'idée qu'on change la formule des subventions pour adopter la formule que vous proposez. Vous êtes vous-même d'avis qu'une intervention positive est nécessaire dans le domaine de l'agriculture puisque ce ne sont plus les forces du marché qui prévalent. Si c'est le cas, il faut mettre à l'essai une proposition. Pourriez-vous nous dire si votre proposition jouit d'un certain appui politique?

M. Gustafson: L'idée que je vous ai exposée a été très bien accueillie dans le pays comme Larry peut le confirmer. Nous avons reçu beaucoup de courrier à ce sujet. Permettez-moi de vous donner un exemple. M. Rennie, membre de la Faculté d'agriculture de l'Université de Saskatoon, qui a comparu devant le comité, m'a écrit une excellente lettre à ce sujet. Pour commencer, il a dit que ce n'était pas une idée nouvelle. Il a ajouté que s'il existait un moment opportun pour réaliser cette idée, une sorte de plan Marshall, c'était bien maintenant.

Quant au Cabinet du premier ministre, le premier ministre a manifesté son plein accord. Il m'a demandé de le tenir au courant.

Monsieur le président, comme vous le savez, le premier ministre a été le premier à introduire l'agriculture dans les discussions du G-7 en 1986. Je me souviens d'avoir assisté à la réunion de Vancouver où le premier ministre, avec d'autres membres, avait étudié très attentivement cette question de l'agriculture et manifesté beaucoup d'intérêt pour les droits de la personne et tout ce domaine.

J'en ai d'ailleurs discuté hier après-midi avec le chef du personnel. Pour le Canada, c'est un grand défi. Pour n'importe quel dirigeant, c'est un grand défi, mais le premier ministre a certainement fait preuve d'une attitude très positive. Pour bien comprendre ce qu'il en pense... J'en ai parlé à M. Mazankowski ce matin.

Le président: Avez-vous eu l'occasion d'en discuter avec des représentants des pays du Sud? Il n'y a pas seulement les périodes de famine ou de sécheresse comme celle que nous traversons actuellement, et dans des pays comme les pays africains, l'alimentation peut poser des problèmes à d'autres moments. Normalement, en dehors d'une période de crise, il y a tout de même dans le monde suffisamment de cas d'urgence qui pourraient justifier de telles mesures. Cela dit, il faudrait parvenir à une sorte d'accord international pour qu'on ne considère pas cette proposition comme une mesure interventionniste du Nord, pour qu'on ne pense pas que le Nord essaie d'imposer sa volonté politique au reste de la planète. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet?

[*Texte*]

Mr. Gustafson: We have a tremendous opportunity as Canadians because, first of all, our people have been a great example in terms of helping the underprivileged. I think our leadership would be well accepted, even though we're a small player in the G-7, but it would certainly have to be done in the right way.

May I point out a significant role that Canada can play that probably many nations couldn't play. In our dry, cold climate we can store grain that you can't store in Texas or Kansas because of the warm weather and mites and so on. If I store grain on my farm, I can store it for 10 years once it freezes in that dry climate.

There has to be some kind of a food bank establishment if you're going to have a process that's going to work in meeting these extreme needs that come from time to time, with an understanding that you don't undermine their agricultural programs or what they're trying to achieve in those countries. These things all have to be taken into consideration. This is no new idea. . .but what better place to have a hub of storage than in a country like Canada.

M. Harvey: Monsieur Gustafson, est-ce que dans la mise en application d'un plan pour une intervention plus efficace, pour répondre aux besoins de la faim, vous avez pensé—étant donné que l'ensemble des forces armées réalisent un virage stratégique important—qu'il serait important de songer à l'utilisation des forces armées, plus particulièrement celles du Groupe des Sept et même plus?

Finalement, j'aimerais savoir ce que vous pensez d'une utilisation peut-être un peu plus massive des ONGs pour la réalisation d'un tel plan. Est-ce que vous avez commencé à réfléchir aux outils qu'on pourrait utiliser et qui pourraient apporter une contribution extrêmement efficace pour la satisfaction de ces besoins de base?

Mr. Gustafson: When I was in Russia, Poland and the Ukraine, that's the one thing that came to my mind, because the infrastructure was so broken down. There was an example of one person who got on an airplane with two suitcases full of beets, to transport them from one point to another, because there were no beets in a certain town.

• 1135

If army trucks were available and they were to load them up with beets and distribute them. . .the infrastructure in those nations has broken down. That's the big problem. The food produced there is literally rotting, and we hear the numbers on it.

The point you make is an excellent one, and I have thought of that. That would create jobs and it would stimulate the economy. If we took a small portion of what goes into the war efforts around the world, and what better time to do it than when we're talking about disarmament, about a safer approach to the environment and to mankind. . .what better way to do it than to implement this kind of transportation system that would be positive in transporting food?

[*Traduction*]

M. Gustafson: Notre situation de Canadiens nous donne une occasion unique car nous avons souvent par le passé montré l'exemple et aidé les défavorisés. Je pense que notre exemple serait bien accepté bien que nous soyons un joueur mineur parmi le Groupe des Sept, mais il est certain qu'il faudrait procéder avec doigté.

Le Canada pourrait d'ailleurs jouer un rôle très important qui n'est pas à la portée de beaucoup d'autres pays. En effet, nous possédons un climat froid et sec qui nous permet d'entreposer des céréales alors que ce n'est pas possible dans des endroits comme le Texas ou le Kansas à cause de la chaleur, de la vermine, etc. Dans ma propre ferme, je peux entreposer des céréales pendant dix ans et elles se conservent très bien grâce au gel et au climat sec.

Pour faire face à ces besoins extrêmes qui se présentent périodiquement, il va falloir mettre sur pied une sorte de banque alimentaire, en prenant garde de ne pas affecter les programmes agricoles de tous ces pays. Tout cela doit entrer en ligne de compte. Ce n'est pas une idée nouvelle, mais on ne saurait trouver d'endroit mieux indiqué pour entreposer des céréales que le Canada.

Mr. Harvey: Mr. Gustafson, given the fact that most of the armed forces are going through a great strategical shift, have you thought that they could play a role in this renewed fight against hunger? I'm thinking mostly of the G-7 armed forces, among others.

Finally, what is your position concerning the greater role for the NGOs in the furthering of such a plan. Have you given any thought to the vehicles that could be used to satisfy these basic needs and make a useful contribution?

M. Gustafson: Pendant mon voyage en Russie, en Pologne et en Ukraine, c'est une des choses qui me sont venues à l'esprit quand j'ai vu à quel point l'infrastructure était endommagée. On citait l'exemple d'une personne qui avait pris l'avion avec deux valises pleines de betteraves parce qu'il était impossible de trouver des betteraves dans la ville où elle se rendait.

Si l'on pouvait utiliser des camions de l'armée pour transporter les betteraves et les distribuer. . . L'infrastructure de ces nations est totalement démantelée. C'est un gros problème. La production alimentaire pourrit trop souvent sur place.

Votre observation est excellente et j'y avais déjà pensé. Cela créerait des emplois et cela stimulerait l'économie. Si on consacrait une petite proportion des sommes destinées à l'effort de guerre dans les divers pays du monde,—et on ne saurait choisir un meilleur moment que cette période de désarmement et de survie de l'environnement et de l'humanité—on pourrait mettre en place un système de transport véritablement efficace.

[*Text*]

Mr. Hovdebo: I have one more question. I'm trying to get a handle on the cost effectiveness of what this situation might be. For instance, a while ago the North-South Institute indicated to us that between 1981 and 1987, Canada lost a cumulative total of $24.2 billion in potential sales to Third World countries, either because they were just too badly in debt or because they were unable to buy it in some way.

We don't have the same period of time here, but you've indicated that in 1987 the subsidies from Canada to agricultural producers was about $9 billion, probably not all to grains, which means that if Canada were to attempt to institute something like this on their own. . .have you done any work on the possible cost to get it started? In other words, would it increase the subsidies to agriculture or would those subsidies presently being paid be able to be transferred and consequently be used for solving the famine problem?

Mr. Gustafson: You're asking a big question. I have been doing some thinking about it. When you look at it from the subsidy side, you as a Saskatchewan member know as well as I do that the subsidies that were received in the prairies, the way they were handed out in cheques and so on. . .the farmers would much rather have received the money from the elevator when they delivered the grain.

First of all, farmers don't receive subsidies well because they know they are producing a very vital product. Perhaps no more vital a product can be found than food. They know that it has value, but it isn't seen as value. From the subsidy end, certainly if you were to transfer it to the farmer getting paid when he delivers his grain instead of getting government cheques out the other end. . . If you transferred that amount of money from that end to the direction of paying a priority and proper price for the grain, you would do two things.

First of all, there is the farmer's credibility and feeling of self-worth in terms of feeling that he's producing something vital. Mr. Hovdebo, you know that the farmers' spirits are pretty low these days. When he delivers grain to the elevator. . . I just did it two weeks ago and received $2 a bushel or $2.48. It is a very, very depressing feeling, when we were receiving $5.60 in 1983 and the price of everything has gone up.

• 1140

So that would have a very positive impact on agriculture, to begin with. You asked if it would take a lot more money. I don't think it would. Canada has been putting in $9.1 billion last. . .in 1990. . .$8.3 billion. Maybe we have to do it better; maybe we have to do it smarter and be more direct in getting food to the underprivileged and to the Third World.

The Chairman: On that note, Mr. Gustafson, part of my job is to be the policeman and see that we keep on with the witnesses we want to deal with today.

I know of your involvement with the Foodgrains Bank and the non-governmental sector. I know that some of the people from OXFAM and CARE and others are here who have been working. I know that senior officials are here from

[*Translation*]

M. Hovdebo: J'ai une dernière question. J'essaie de me faire une idée de la rentabilité de ce genre de chose. Par exemple, il y a quelque temps l'Institut Nord-Sud nous a dit qu'entre 1981 et 1987 le Canada avait perdu des ventes potentielles de produits destinés au Tiers monde qui représentaient au total 24,2 milliards de dollars. Ces pays étaient soit trop endettés, soit empêchés d'effectuer ces achats pour d'autres raisons.

Je n'ai pas de chiffre pour cette même période, mais vous nous avez dit qu'en 1987 le Canada avait versé à ses producteurs agricoles environ 9 milliards de dollars de subventions—il ne s'agissait probablement pas exclusivement de céréales—mais tout de même si le Canada tentait de mettre sur pied un tel programme. . . Vous êtes-vous demandé combien il en coûterait pour faire démarrer un tel programme? Autrement dit, est-ce que les subventions à l'agriculture augmenteraient ou bien utiliserait-on les subventions actuelles pour résoudre les problèmes de famine?

M. Gustafson: C'est une grosse question que vous posez. J'ai eu l'occasion d'y réfléchir et quand on considère les choses du point de vue des subventions, vous qui venez de la Saskatchewan, vous devez savoir comme moi que les agriculteurs qui reçoivent des chèques de subventions préféreraient de beaucoup être payés lorsqu'ils livrent leur production aux élévateurs.

Pour commencer, si les agriculteurs n'aiment pas beaucoup les subventions, c'est qu'ils savent qu'ils produisent quelque chose de tout à fait vital. Qu'y a-t-il de plus vital que l'alimentation? Ils connaissent la valeur de leur production et en même temps ils voient que les circonstances enlèvent toute valeur à ce qu'ils ont produit. Il est certain que si ces subventions servaient à payer les agriculteurs lorsqu'ils livrent leurs céréales, au lieu de leur parvenir sous forme de chèques du gouvernement. . . Si cet argent-là servait en priorité à payer les céréales à un prix juste, on accomplirait deux choses.

Pour commencer, on rendrait aux agriculteurs leur fierté, le sentiment de produire quelque chose de vital. Monsieur Hovdebo, vous savez que le moral des agriculteurs n'est pas brillant par les temps qui courent. Lorsqu'ils vont livrer leurs céréales aux élévateurs. . . Je suis allé livrer des céréales il y a deux semaines et on m'en a demandé 2$ ou 2,48$ le boisseau. Quand on pense qu'en 1983 le prix était de 5,60$ et que depuis lors tout le reste a augmenté, c'est très déprimant.

Pour commencer, ce programme aurait donc un impact très positif sur l'ensemble de l'agriculture. Vous m'avez demandé si ça coûterait très cher. Je ne le pense pas. L'année dernière le Canada a dépensé 9,1 milliards de dollars et en 1990, 8,3 milliards. Le moment est peut-être venu de faire les choses mieux, de les faire plus intelligemment, et d'acheminer plus directement des produits alimentaires vers les populations défavorisées du Tiers monde.

Le président: Sur cette note, monsieur Gustafson, je dois vous interrompre car le président est une sorte de policier qui doit faire respecter l'horaire des témoins.

Je sais que vous vous occupez de la Banque des céréales alimentaires et que vous avez des contacts avec le secteur non gouvernemental. Je sais que nous avons parmi nous des représentants d'OXFAM et de CARE ainsi que des

[*Texte*]

CIDA and External Affairs. It may be that they will have some ideas. In your consultations with them, I think we will be open to try to encourage a package where you've helped look at the issue.

I sense that most of us sense the frustration. We have a resource here and we're not able to have the machinery to apply it where it's needed. We thank you for the leadership you're giving on that. If we can begin to clothe that or can help put you in touch with people who have come before us, some of whom are here, we'd like to encourage you to try to put it together in a way that political leadership might feel that it has mutual benefits. So I thank you very much for coming today and wish you well in encouraging that.

I'm going to ask Mr. Gallagher, the regional representative for southern Africa for OXFAM, if he would join us at the table.

Mr. Gustafson: I just want to thank you, Walter, for the opportunity. I certainly would be pleased to co-operate. I'm not suggesting for a minute that I have any lever on the world's greatest ideas here, but I do think we have to be looking for change of direction and continually moving ahead to find better solutions to problems we have. Thank you.

The Chairman: Colleagues, it's a pleasure to welcome David Gallagher to the committee. Mr. Gallagher has been involved in the whole question of food relief and movement for many years and knows both Canada and the African continent very well. He, along with other OXFAM colleagues, has recently visited the region. We've had a lot of testimony about the needs of the region, and he is here to give us an update on what he's seen and what OXFAM Canada is seeking to do to meet what is a growingly dangerous situation.

Mr. David Gallagher (Regional Representative, Southern Africa, OXFAM Canada): Thank you, Mr. Chairman.

I will begin by making a couple of comments on the paper just presented, which I thought was really excellent. We see frustration in every occasion—in 1984 in Ethiopia, and now in southern Africa—when we know the product is out there in Europe or in Canada or in the U.S., and we have to mount a major logistical exercise every time to get it out there in time. I think that to have these kinds of depots out there would be very, very useful.

A note of caution, however—one of the things OXFAM is trying to do in the longer term is to build up those farming communities in the Third World so that they become self-sufficient in food. There's always an inherent danger in massive food aid shipments. You do tend to create a dependency if you're not very careful. So I think that would be a great note of caution in that particular instance.

• 1145

With regard to southern Africa, having just came back from a two-week tour with a group of Canadian OXFAM volunteers from all across the country, during which we visited northern Namibia, Zimbabwe, and central

[*Traduction*]

représentants officiels de l'ACDI et des Affaires extérieures. Peut-être auront-ils des idées à nous soumettre. Vous les avez consultés, vous nous avez aidés à comprendre la question; nous allons essayer de faire une vue d'ensemble de la situation.

J'ai l'impression que pour la plupart nous sommes conscients des frustrations qui existent. Nous possédons une ressource, elle existe, et pourtant nous ne pouvons pas l'expédier là où on en a besoin. Nous vous remercions d'avoir pris cette initiative. Si nous pouvons vous aider à développer cette idée, vous offrir des contacts, et en particulier certains témoins qui sont ici, nous aimerions vous encourager à présenter ce projet de telle façon que les dirigeants politiques le jugeront mutuellement avantageux. Je vous remercie beaucoup d'être venu aujourd'hui et je vous souhaite le plus grand succès dans votre entreprise.

Je vais demander à M. Gallagher, le représentant régional d'OXFAM pour l'Afrique australe, de s'approcher de la table.

M. Gustafson: Si vous le voulez bien, Walter, j'aimerais vous remercier de m'avoir écouté. Si je peux coopérer avec vous, ce sera avec plaisir. Je ne prétends certainement pas avoir l'exclusivité mondiale des bonnes idées, mais je pense que le moment est venu de changer de tactique et de continuer à chercher de meilleures solutions à nos problèmes. Merci.

Le président: Chers collègues, nous avons le plaisir de souhaiter la bienvenue à David Gallagher. M. Gallagher s'occupe depuis des années d'aide alimentaire et de transport et il connaît particulièrement bien le Canada et le continent africain. Avec ses collègues d'OXFAM, il vient de se rendre sur place et si nous avons déjà beaucoup entendu parler des besoins de cette région, il va pouvoir nous donner des nouvelles fraîches sur la situation, nous dire ce qu'il a vu et ce que OXFAM Canada essaie de faire pour parer à une situation de plus en plus dangereuse.

M. David Gallagher (représentant régional, Afrique australe, OXFAM Canada): Merci, monsieur le président.

Je vais commencer par quelques observations sur l'intervention que vous venez d'entendre et qui m'a paru excellente. Chaque fois qu'une situation comme l'Éthiopie en 1984 ou l'Afrique australe à l'heure actuelle se présente, c'est une source de frustration car nous savons que les ressources alimentaires nécessaires existent en Europe, au Canada ou aux États-Unis, mais chaque fois c'est un problème logistique majeur d'acheminer cette aide à temps. Dans ces conditions, ces entrepôts dont on vient de parler seraient excessivement utiles.

Toutefois, j'aimerais faire une mise en garde; un des buts d'OXFAM à plus long terme est d'aider ces communautés agricoles du Tiers monde à développer leur capacité alimentaire et à devenir autonomes. Les expéditions massives d'aide alimentaire représentent toujours un danger et il faut exercer une extrême prudence pour éviter qu'elles ne créent une dépendance. Cette mise en garde me paraît particulièrement importante.

En ce qui concerne l'Afrique australe, nous revenons d'un voyage de deux semaines en compagnie d'un groupe de bénévoles d'OXFAM de toutes les régions du pays, et nous avons visité la partie nord de la Namibie, le Zimbabwe, ainsi

[*Text*]

Mozambique down the Beira corridor, I want to say that each of those countries has different characteristics, which I'll go into in a second. But to give members a sense of the size of the area we're talking about that's affected by the drought, it's as large as the distance from the U.S. border to Yellowknife, north, and from the B.C. coast to Hudson's Bay, east. Within that area approximately 25 million to 30 million people are nearing the point of being severely affected by lack of food.

That description just gives you a sense of the scale. It is a massive drought and in fact the worse one in living memory. Coupled with what's going on in the Horn of Africa, Africa is in very dire need of assistance from the world community.

I would stress that, in our opinion, from our visit, the outlying areas in the countryside are the worse affected and often the most difficult to get to. If we look at a map of southern Africa we see many good ports and a fairly good infrastructure of paved roads up to the cities in, say, Zimbabwe or even Mozambique, but outside that area, where 80% of the affected people live, the transportation facilities are very poor.

So our emphasis as OXFAM—and, indeed, that of other NGOs involved in this situation—is to get out into those rural areas with transportation, water facilities, and food and especially supplementary food for children, who are obviously the most affected in a situation such as this.

In those outlying areas of northern Namibia, Zimbabwe, and Mozambique we saw tremendous poverty, as there already is. People are basically subsistence farmers who go on year by year just growing enough, with perhaps a small surplus to trade. It's precisely that infrastructure that we wish to build up in the long term, but it's still very fragile. When they have a drought such as this the whole system collapses and people are at grave risk.

It's also very important to stress that we must move very quickly. At the donors' conference in Geneva Canada pledged a good amount of assistance, and I'm sure the CIDA officials who appear here today may give us further news; we hope so. Canada is generally really up on the top in these kinds of situations, in terms of a per capita response, but that food is in Canada and we face the logistical problem of getting it over there.

The other problem CIDA might have would relate to what mechanisms it would use to actually distribute this food. We would say that the NGOs offer a very good mechanism on the ground, working with existing partners who are long-

[*Translation*]

que le centre du Mozambique le long du corridor de Beira. Je tiens à dire que chacun de ces pays possède des caractéristiques différentes dont je vais parler dans un instant. Pour donner aux membres du comité une idée de la dimension de la région touchée par la sécheresse, elle couvre une superficie équivalente à la distance entre la frontière des États-Unis au sud et Yellowknife au nord et la distance entre la Colombie-Britannique jusqu'à la baie d'Hudson. Dans cette région, 25 à 30 millions de personnes commencent à être gravement touchées par une disette.

Cela vous donne une idée de l'ampleur du problème. Il y sévit une terrible sécheresse, la pire de mémoire d'homme. Si l'on ajoute à cela les événements qui se déroulent dans la Corne de l'Afrique, ce continent a un criant besoin d'aide de la part du reste du monde.

Selon nous, d'après notre visite, ce sont les régions isolées qui sont les plus durement touchées et ce sont souvent les plus difficiles à atteindre. Sur une carte de l'Afrique australe, on voit plusieurs bons ports et une assez bonne infrastructure de routes pavées jusque dans les villes, par exemple, au Zimbabwe ou même au Mozambique, mais en dehors de ces régions, c'est-à-dire là où habitent 80 p. 100 des personnes touchées, les moyens de transport ne sont pas reluisants.

OXFAM cherche surtout, comme c'est le cas pour les autres organismes non gouvernementaux qui oeuvrent là-bas, nous cherchons surtout, dis-je, à amener dans ces régions rurales des moyens de transport, d'alimentation en eau, ainsi que des produits alimentaires et en particulier des suppléments pour les enfants, qui souffrent évidemment le plus d'une telle situation.

Dans les régions isolées du nord de la Namibie, du Zimbabwe et du Mozambique, nous avons pu voir déjà une extrême pauvreté. On y exploite principalement des cultures vivrières de base, les agriculteurs produisant chaque année à peine le nécessaire, et parfois peut-être un léger excédent qu'ils vendent. Nous voulons y installer une infrastructure à long terme, mais la situation est encore très fragile. En cas de sécheresse, tout ce système s'écroule et les gens courent des dangers graves.

Il est également très important de souligner que nous devons agir très rapidement. À la conférence des pays donateurs à Genève, le Canada s'est engagé à apporter une aide appréciable et je suis persuadé que les hauts fonctionnaires de l'Agence canadienne de développement international (ACDI) qui comparaissent ici aujourd'hui vous donneront peut-être de plus amples informations, espérons-le. Le Canada est habituellement à la hauteur de ce genre de situation, en ce qui concerne l'aide accordée, proportionnellement à notre population, mais il s'agit là d'aliments qui se trouvent au Canada et il y a un problème de logistique en ce qui concerne l'acheminement vers ceux qui en ont besoin.

L'autre problème dont les représentants de l'ACDI pourraient vous parler concerne les mécanismes utilisés pour distribuer ces aliments. Nous estimons que les organisations non gouvernementales offrent un très bon mécanisme au sol,

[*Texte*]

term partners and understand the real need to bring in food at this time, but not to affect this question of dependency, so we can still continue to build up their infrastructure in the longer term.

The situation in Mozambique is particularly bad because of the war, and I think we saw in the Horn of Africa that the combination of war and drought is a deadly one. People are now dying at the rate of 30 or 40 per day in just one province alone, Manica, in Mozambique. That's not quite the case yet in Zimbabwe, but if we don't move quite quickly I think we are going to be seeing an Ethiopian kind of situation. I can't stress that point enough.

What OXFAM is trying to do on this visit—not only myself, but all the volunteers who came back from this visit across the country—is appeal to Canadians and the Canadian government to respond quickly and generously at this time with, hopefully, the proviso that this aid might be new money.

One of the potential problems we could see is that if CIDA is forced to take money from other long-term development programs to fund this drought situation, because of the cutbacks and so on, doing so could have a longer-term detrimental effect. We want to emphasize that, where possible, new money should be found.

Thank you for your time.

• 1150

The Chairman: Thank you very much, Mr. Gallagher. Are there questions or comments you would like to follow up on?

M. Harvey: Merci beaucoup. Vous parlez de la possibilité d'avoir des nouveaux fonds. Vous êtes un organisme qui connaît bien le fonctionnement de l'Agence canadienne de développement international. Si vous aviez à faire des commentaires sur de l'aide qui devrait être considérée comme non prioritaire dans les programmes actuels, est-ce que vous avez identifiés les fonds?

Seriez-vous en mesure, par exemple, de nous faire des propositions de transferts de fonds d'un programme à un autre? Tout près de trois milliards de dollars sont dépensés par année en aide internationale. Il y a peut-être 300 ou 400 millions de dollars qui pourraient être économisés rapidement par le biais des fonds de programmes qui ne sont pas d'une nécessité absolue? Avez-vous une amorce de réflexion à ce niveau-là?

Mr. Gallagher: I am afraid that as NGOs we are not privy to the way the CIDA budget works, in that sense. There is obviously a need to have a kind of slush fund for these kinds of things, but I am not sure that exists within CIDA.

[*Traduction*]

en collaboration avec des partenaires de longue date qui comprennent la nécessité d'apporter ces aliments actuellement, mais sans accroître la dépendance de ces populations, c'est pourquoi nous continuerons de préparer l'infrastructure à long terme.

La situation est particulièrement mauvaise au Mozambique à cause de la guerre et nous avons pu voir dans la Corne de l'Afrique que la guerre et la sécheresse forment une combinaison mortelle. À Manica seulement, une province du Mozambique, 30 ou 40 personnes meurent chaque jour. La situation n'est pas encore tout à fait aussi grave au Zimbabwe, mais si nous n'agissons pas très rapidement, je pense que nous allons voir le drame de l'Éthiopie se répéter. Je ne saurais trop insister sur ce point.

Au cours de cette visite, tous les bénévoles d'OXFAM et moi-même—qui revenons de ce voyage dans toutes les régions du pays—faisons appel aux Canadiens et au gouvernement canadien, et nous vous demandons de répondre rapidement et généreusement dès maintenant, en offrant, espérons-le, de nouveaux crédits.

Si l'ACDI est obligée de puiser des fonds dans d'autres programmes de développement à long terme pour faire face à cette sécheresse, à cause notamment des restrictions budgétaires, nous prévoyons que cela pourrait fort bien nuire à long terme. Nous tenons à souligner qu'il faudrait autant que possible trouver de nouveaux crédits.

Je vous remercie du temps que vous avez bien voulu m'accorder.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Gallagher. Y a-t-il des questions ou des commentaires au sujet du témoignage que nous venons d'entendre?

Mr. Harvey: Thank you very much. You mentioned the possibility of receiving new funds. Your organization is very familiar with the operations of the Canadian International Development Agency. If you had to comment on the current assistance programs and decide what constituted non-priority items, could you identify certain funds?

For example, could you propose transfers of funds from one program to another? Close to 3 billion dollars are spent annually for international assistance. It might be possible to easily save 300 or 400 million dollars in funding for programs that are not absolutely necessary. Do you have any ideas in this regard?

M. Gallagher: Malheureusement, des ONG comme nous ne sont pas au fait de la façon dont l'ACDI établit ses budgets. De toute évidence, on a besoin de fonds d'urgence pour subvenir à ces besoins, mais je ne suis pas certain que cela existe au sein de l'ACDI.

[*Text*]

If we have some long-term agriculture development programs in the region, we certainly shouldn't take money from them. There may be other sources. But I have absolutely no idea of how that budget works. Obviously, we could negotiate with the CIDA people and make some suggestions. But it is essentially in their courts.

M. Harvey: Monsieur le président, pour la crise qui se vit actuellement, qui ne semble pas avoir tendance à diminuer, le fonds, c'est une trentaine de millions pour des mesures d'urgence actuellement? Parce que sur un budget de 2.5 à 3 milliards de dollars, ce n'est pas beaucoup. La faim, c'est quand même devenu un problème structurel dans le monde d'aujourd'hui. C'est dans cet esprit-là que je vous posais ma question. Il doit y avoir de gros montants, de grosses enveloppes qui sont consacrés à des activités non essentielles. Si on pouvait avoir des commentaires sur cet aspect de la question, ce serait intéressant. Il est peut-être plus important de s'occuper de la faim dans le monde que de construire des écoles.

Mr. Gallagher: I think we are going to have some CIDA officials before the committee and I think that question should be directed to them. As I say, we are not privy to the inner workings. It doesn't seem an awful lot of money to us, from the outside, but we do know that there is a lot of belt tightening going on. We are not sure where it sits right now.

M. Harvey: Est-ce que vous acceptez, monsieur le président, qu'on fasse venir sur place un haut fonctionnaire de l'ACDI pour nous donner des informations sur le programme d'urgence qui a été établi, sur la répartition, etc.? Comme je dois partir dans cinq minutes pour une autre réunion, j'espère avoir peut-être l'occasion de me reprendre plus tard.

Le président: J'espère que MM. Racicot et Perron ont de l'information sur ce sujet. Je pense que c'est possible. Monsieur Racicot, c'est tout ce que nous avons sur le Pérou?

M. Harvey: Parce que, 40,000 jeunes par jour! Je me demande quelle est la portion du budget de l'ACDI qui est consacrée à la faim dans le monde, un peu comme notre collègue Len l'a soulevé tout à l'heure. Je pense que son objectif est de s'organiser pour que l'ensemble des programmes d'aide soit orienté directement vers le besoin le plus important, c'est-à-dire la faim dans le monde.

M. Pierre Racicot (vice-président, Direction générale de l'Afrique et du Moyen-Orient, ACDI): À la limite on pourrait dire que presque tous les budgets de l'ACDI sont orientés vers la faim.

M. Harvey: Ce n'est pas une réponse!

M. Racicot: Vous avez vous-même parlé d'écoles et de faim. C'est très intéressant parce qu'il y a ce proverbe chinois qui dit qu'il est peut-être plus important de montrer à pêcher que de donner du poisson.

M. Harvey: Oui.

M. Racicot: Alors, le budget d'aide de l'ACDI essaie d'être un équilibre délicat entre les besoins à très court terme qui sont des besoins pour empêcher les gens de mourir de faim—et à cet effet-là on a un budget d'aide alimentaire qui

[*Translation*]

Si nous avons dans la région certains programmes qui visent un développement agricole à long terme, nous ne devrions certainement pas faire enlever des fonds. Il se peut qu'il y ait d'autres sources. Mais je n'ai absolument aucune idée concernant l'établissement de ce budget. Évidemment, nous pourrions discuter avec le personnel de l'ACDI et leur faire des suggestions. Mais c'est essentiellement à eux de prendre les décisions.

Mr. Harvey: Mr. Chairman, for the present crisis, which does not seem to be diminishing, the emergency measures fund is presently at 30 million dollars? Out of a 2.5 or 3 billion dollar budget, this isn't much. Famine has in fact become a structural problem in the world today. It is in this context, that I am asking my questions. There must be large amounts, large envelopes that are allocated to non-essential activities. It would be interesting to have comments on this aspect of the question. It may be more important to focus on hunger in the world than to build schools.

M. Gallagher: Je crois que des représentants de l'ACDI vont témoigner devant le comité, et je crois que cette question devrait leur être posée. Comme je vous l'ai dit, nous ne sommes pas au fait des mécanismes internes. Vu de l'extérieur, cela ne nous semblait pas être beaucoup d'argent, mais nous savons qu'il y a beaucoup de compressions budgétaires à l'heure actuelle, et nous ne savons pas où ils en sont à l'heure actuelle.

Mr. Harvey: Mr. Chairman, would you be agreeable to having a senior official from CIDA come to give us information on the emergency program that has been established, and the distribution of funds, etc? Since I have to leave in five minutes for another meeting, I hope that I may have the opportunity to get back to this later.

The Chairman: I hope that Mr. Racicot and Mr. Perron have some information on this subject. I think that's possible. Mr. Racicot, is this all that we have on this issue?

Mr. Harvey: Because, 40,000 young people per day! I am wondering what portion of CIDA's budget is allocated for hunger in the world, a little like our colleague Len asked a while ago. I think that his aim is to get organized so the bulk of assistance programs are directly oriented towards the most important needs, namely, hunger in the world.

Mr. Pierre Racicot (Vice-president, Africa and Middle East Branch, CIDA): We could go so far as to say that almost all of CIDA's budgets are directed towards hunger.

Mr. Harvey: That is not an answer!

Mr. Racicot: You talked yourself about schools and hunger. That is very interesting, because there is a Chinese proverb that says that it may be more important to show people how to fish than to give them fish.

Mr. Harvey: Yes.

Mr. Racicot: CIDA's assistance budget tries to establish a delicate balance between the very short term need, which is to prevent people from dying of hunger—and we have a food assistance budget that fluctuates around 350 million dollars—

[*Texte*]

varie autour de 350 millions de dollars—des collègues pourraient vous donner des chiffres exacts—, et ce qu'on appelle l'aide au développement qui essaie d'aider à la mise en place de conditions qui fassent que ce qui se passe actuellement ne se reproduira pas dans dix ans.

Je pense, monsieur le président, que tout à l'heure le député de la Saskatchewan avait mentionné les capacités de production des pays africains, et c'est ce sur quoi l'on mise à long terme.

• 1155

Spécifiquement, pour la crise qui sévit actuellement en Afrique australe, le montant qui a été annoncé, confirmé par le Premier ministre à Rio, est de 50 millions de dollars. Là-dessus il y a 40 millions d'aide alimentaire—d'aliments proprement dit—et il y a d'autres montants qui servent à couvrir des besoins logistiques, pour aider à l'approvisionnement en eau, pour des éléments sanitaires, etc. Il y a beaucoup d'autres choses qui sont reliées à une crise comme celle-là, comme vous pouvez l'imaginer.

Le montant total, qui est au-deça de l'ensemble du programme qu'on a dans la région—qui va rester un programme de l'ordre d'à peu près 40 millions de dollars—, c'est l'aide courante, si vous voulez. L'aide d'urgence est d'à peu près 50 millions de dollars; c'est la situation actuelle. On étudie l'évolution de la situation, et cela, au jour le jour; et nous sommes prêts à faire des recommandations additionnelles si c'était nécessaire.

M. Harvey: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Racicot. Restez à la table pour le moment.

Mr. Hovdebo.

Mr. Hovdebo: Thank you very much Mr. Chairman. I want to ask maybe both of you at the same time... The world food bank approach has been tried or at least put forward on a number of occasions. Why has it not ever worked? Can either of you give us some indication?

The Chairman: Why don't we have Mr. Hovdebo focus for a moment on OXFAM and just what their observations are. Then we'll come back to Mr. Racicot and Mr. Perron and ask for the government's reaction. OXFAM have had a team there, and around this specific emergency have some information and some perspective for us.

Mr. Gallagher: Well, I have just one comment on that question, Mr. Chairman. In Namibia the World Food Programe have in fact set up a bank of food specifically geared to Angola. They have given us, as OXFAM, access to that food for distribution in Namibia. So on a small scale, if you like, there is that kind of banking, that storage of food in various places, where there is sometimes not the need they forecast, and they've given us lots of good access to that. That's on a small scale, and it's certainly the only one I know of.

Mr. Hovdebo: Relative to these specific needs Mr. Gallagher has presented for southern Africa, has CIDA designated funds for those areas specifically?

[*Traduction*]

my colleagues could give you the exact figures—and what we call development assistance, which tries to help in creating the conditions that will prevent the current crises from being repeated in ten years.

Mr. Chairman, I think that the member of Parliament from Saskatchewan a little while ago mentioned the African countries' productive capacity, and this is where our long-term focus lies.

Specifically, to fight the current crisis in Southern Africa, the amount that was confirmed by the Prime Minister in Rio, is 50 million dollars. That includes 40 million dollars in food aid—for good as such—as well as other amounts that are allocated to cover logistic requirements, for water, for sanitary requirements, etc. As you can imagine, many other factors are linked to this type of crisis.

The global amount which is beyond the total amount of the program in the region—which will remain around 40 million dollars—, represents what you might call routine aid. Emergency assistance is around 50 million dollars; that is the current situation. We are monitoring it closely, day by day and we are ready to make additional recommendations, if necessary.

Mr. Harvey: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Racicot. Please remain at the table for the time being.

Monsieur Hovdebo.

M. Hovdebo: Merci beaucoup, monsieur le président. Cette question s'adresse à vous deux... On a essayé, ou du moins proposé, la formule de la banque alimentaire mondiale, à diverses occasions. Pourquoi cela n'a-t-il jamais marché? Pouvez-vous, l'un ou l'autre, en donner une idée?

Le président: Pourquoi ne pas demander à M. Hovdebo de concentrer un instant ses remarques sur les observations faites par OXFAM. Nous reviendrons ensuite à M. Racicot et à M. Perron et nous leur demanderons quelle est la réaction du gouvernement. OXFAM a envoyé une équipe là-bas et a des renseignements à nous fournir et des commentaires à faire sur la situation d'urgence qui existe là-bas.

M. Gallagher: Je n'ai qu'une simple remarque à faire à ce sujet, monsieur le président. En Namibie, le Programme alimentaire mondial a en fait constitué une banque alimentaire spécialement destinée à l'Angola. En notre qualité d'OXFAM, il nous a permis d'utiliser ces réserves pour les distribuer en Namibie. À petite échelle, il existe donc des banques alimentaires en divers endroits et, lorsque les besoins sont inférieurs aux prévisions, on nous y donne librement accès. Cela demeure cependant à petite échelle, et c'est la seule banque que je connaisse.

M. Hovdebo: L'ACDI a-t-elle alloué des fonds destinés à répondre aux besoins de l'Afrique australe décrits par M. Gallagher?

[*Text*]

Mr. Racicot: As I mentioned earlier, they are specifically for that crisis. They have nothing to do with the regular program we administered year in, year out. We have a special allocation of $50 million presently. If the global need is roughly at $1 billion, which is the amount now being talked about, that represents about 5% of total need, which is traditionally—

Mr. Hovdebo: Canada's share.

Mr. Racicot: —Canada's share of the burden-sharing international process. Being a big food producer, it's not impossible that we go higher, and we have made provisions for this if it's needed.

The Chairman: I'd like Mr. Gallagher to talk to you about two issues and your observations. One is on the question of logistics for food movement. I've watched you in OXFAM, in concert with Mission Aviation Fellowship and CARE, put together food caravans and move food across the south of the continent. Assuming that food could be got into the region, is there today a transport infrastructure that could move the food, or is the crisis of the drought affecting that capacity?

The second question is, even when you were doing this before collaboratively, the Mozambique war was going on and at that time the Angolan war. At least one of the two is in somewhat of a different situation. But logistically, what internally is the capacity to move emergency food, from your observation in your trip?

• 1200

Mr. Gallagher: Getting food from the ports up to the major cities in Zimbabwe or Namibia, and in Mozambique up the corridor, the infrastructure is quite good. There is a large commercial haulage fleet that has now been seconded, and they're moving the food up quite rapidly. But when we get into the rural areas, as an example in Zimbabwe, the people responsible in the government social services have an average of two trucks per province for distribution of food. The Commercial Farmers' Union in South Africa and Zimbabwe has offered some trucking capacity, but they can't pay for the running costs, so there is a whole negotiation going on there.

There is a non-government agency in Matabeleland, a huge province in the west of Zimbabwe, which has a fleet of about eight vehicles, and they average 15,000 to 20,000 kilometres a month just running food back and forth. They are on the ground; they're well-established; they know where the distribution points are. One of our proposals is to upgrade and renew their fleet so they can continue to do that and therefore keep it in local hands and develop an infrastructure in those country areas, which, as I said earlier, would suffice later for marketing and other longer-term development questions. We think that is a good way to go in Zimbabwe.

[*Translation*]

M. Racicot: Comme je l'ai déjà dit, ces fonds sont spécifiquement destinés à répondre à cette crise. Ils n'ont rien à voir avec le programme ordinaire que nous administrons là-bas, d'année en année. Nous avons actuellement pour cela une allocation spéciale de 50 millions de dollars. Si les besoins mondiaux sont d'environ un milliard de dollars, chiffre le plus couramment mentionné actuellement, notre participation représente 5 p. 100 de ces besoins, ce qui est traditionnellement. . .

M. Hovdebo: La part du Canada.

M. Racicot: . . .la part du fardeau international assumé par le Canada. Comme notre production alimentaire est importante, il n'est pas impossible que nous augmentions encore cette participation, et nous avons d'ailleurs pris les dispositions nécessaires en cas de besoin.

Le président: Je voudrais que M. Gallagher réponde à deux questions et à vos observations. La première concerne les problèmes logistiques soulevés par le transport des produits alimentaires. J'ai suivi la manière dont OXFAM, en collaboration avec Mission Aviation Fellowship et CARE, avait organisé des convois pour transporter des produits alimentaires dans le sud du continent. À supposer qu'il soit possible d'en amener dans cette région, existe-t-il actuellement l'infrastructure nécessaire pour cela, ou la sécheresse qui sévit l'interdit-elle?

La seconde question est la suivante: même lorsque vous fonctionniez ainsi en collaboration, la guerre du Mozambique et celle de l'Angola faisaient rage. Dans l'un des cas, au moins, la situation est quelque peu différente. Mais sur le plan logistique, à en juger d'après les observations que vous avez pu faire vous-mêmes, quelle est la capacité interne de transport de produits alimentaires en cas d'urgence?

M. Gallagher: En ce qui concerne le transport depuis les ports jusqu'aux grands centres du Zimbabwe ou de Namibie ainsi que le long du corridor du Mozambique, l'infrastructure est assez bonne. On a affecté à cela une importante flotte de véhicules commerciaux de transport qui permettent d'assurer un roulement assez rapide de l'aide alimentaire. Mais dans les zones rurales, comme c'est le cas au Zimbabwe, les responsables des services sociaux gouvernementaux disposent en moyenne de deux camions par province pour cela. La Commercial Farmers' Union d'Afrique du Sud ou du Zimbabwe leur a proposé un certain nombre de camions, mais ils n'ont pas les moyens de couvrir les dépenses courantes, et les négociations se poursuivent à ce sujet.

Il y a un organisme non gouvernemental au Matabeleland, qui est une immense province de l'ouest du Zimbabwe, et qui dispose d'une flottille d'environ huit véhicules qui font, en moyenne, de 15,000 à 20,000 kilomètres par mois uniquement pour acheminer l'aide alimentaire. Cet organisme existe, il est bien établi et il connaît les points de distribution. Nous lui avons, entre autres choses, proposé de moderniser et de renouveler son parc automobile de manière à lui permettre de poursuivre ce travail et de développer dans ces zones rurales une infrastructure qui demeurerait aux mains des autorités locales et qui, comme je l'ai déjà dit, serait plus tard capable de s'occuper de la commercialisation et des autres questions de développement à long terme. Nous pensons que c'est la bonne formule pour le Zimbabwe.

[*Texte*]

In Mozambique it is a little more difficult. The Norwegian Save the Children's Fund operates a fleet of trucks in the Beira corridor. Our proposal is to work with them and use their trucks, which they've offered, and we could pay some running costs, and we'd have a kind of ready-made distribution system.

So there are various things. There are local groups who have it, there are aid organizations that have been on the ground for a long time working on distribution systems, and we're trying to plug into all of those. So it is a manageable problem. But we need those resources to get some trucks and to get some running costs to get that going. We're already using our own resources to get that going, but we need substantial resources from the government to make it happen.

Mozambique is much more like the Horn of Africa, in the sense that people are running into secure areas. And in that sense, in a positive sense if you like, you can distribute food to them. It doesn't help in the overall agricultural thing. But I don't think until the war is finished can we see any prospects for long-term development in Mozambique.

Mr. Hovdebo: You say that there is a certain amount of capacity. How much of a shortfall is there to move the grain that would be necessary?

Mr. Gallagher: We have made an estimation in Zimbabwe, in that particular area we're concentrating on, as we have long-term partners there, of about eight trucks, and then the running costs that go with that. It is not a huge amount. We checked into the effect that might have on the commercial trucking industry, as we didn't want to upset that balance. First of all, we found there weren't a lot of commercial trucks around that were prepared to go out on those rough roads; and secondly, the cost of renting a vehicle for two months would buy a new vehicle; and thirdly, there is the long-term effect of getting people a truck so they could continue to use it for other things.

What we have learned since the Ethiopia thing is the non-governmental organizations in Canada have come together to rationalize their proposals to CIDA. So we are going to CIDA and saying that we are working in Matabeleland since that's where we have the knowledge; OXFAM will do that; CARE will do another area, and so on. It is a much more rational approach. All of these presentations have gone into CIDA, and CIDA is now considering what kind of response it can give.

I would emphasize again that local distribution is the key and that the local NGOs have much more capacity to do that, although we understand you have to fund the whole transportation system to get it to the cities. But it is terribly important to emphasize that rural distribution; and it is not a lot, in effect.

[*Traduction*]

Au Mozambique, c'est un peu plus difficile. Le Save the Children's Fund norvégien exploite une flottille de camions dans le corridor de Beira. Ce que nous envisageons c'est de travailler avec eux et, comme ils nous l'ont proposé, d'utiliser leurs camions. Nous assumerions une partie des dépenses courantes et nous disposerions ainsi d'un système de distribution tout fait.

Donc, il y a plusieurs possibilités. Il y a des groupes locaux, il y a des organismes d'aide qui existent depuis longtemps et qui assurent le fonctionnement de systèmes de distribution, et nous essayons donc de collaborer avec eux. Le problème peut donc être réglé. Mais nous avons besoin d'argent pour acheter des camions et disposer des fonds nécessaires pour couvrir une partie des dépenses courantes. Nous utilisons déjà nos propres ressources pour mettre tout cela en marche, mais pour que le système fonctionne vraiment, nous avons besoin d'une aide importante du gouvernement.

Le Mozambique rappelle beaucoup plus la Corne de l'Afrique, en ce sens que les gens se concentrent dans des zones sûres. C'est un élément positif car cela rend la distribution alimentaire possible. Tant que la guerre ne sera pas terminée, je ne pense cependant pas qu'il y ait de possibilité de développement à long terme au Mozambique.

M. Hovdebo: Vous dites qu'il existe là-bas une certaine capacité. Que manque-t-il pour assurer le transport des céréales nécessaires?

M. Gallagher: Nous avons fait une estimation au Zimbabwe, dans la région dont nous nous occupons plus particulièrement car nous avons des dossiers de longue date et nous avons conclu qu'il nous faudrait environ huit camions et l'argent nécessaire pour couvrir les frais courants. Ce n'est pas énorme. Nous avons vérifié l'effet que cela pourrait avoir sur les transporteurs routiers commerciaux, car nous ne voulions pas créer un déséquilibre. Nous avons tout d'abord constaté que rares étaient les camionneurs qui étaient prêts à s'aventurer sur ces routes en très mauvais état. Deuxièmement, le coût de location d'un véhicule pendant deux mois permettrait d'en acheter un neuf. Et troisièmement, il faut tenir compte de l'effet à long terme d'une formule qui permettrait aux gens de disposer d'un camion qu'ils pourraient continuer à utiliser à d'autres fins.

La situation en Éthiopie a appris aux organismes non gouvernementaux au Canada de se regrouper et de rationaliser leurs propositions à l'ACDI. Quand nous nous présentons à l'ACDI, nous lui disons que nous travaillons au Matabeleland, puisque c'est une région que nous connaissons bien; OXFAM fera de même de son côté; CARE s'occupera d'un autre secteur, etc. C'est une démarche bien plus rationnelle. Toutes ces propositions ont été soumises à l'ACDI qui les étudie en ce moment avant de nous dire ce qu'elle peut faire.

Je tiens encore une fois à souligner que la distribution locale est la clé du problème et que les ONG locaux sont beaucoup mieux armés pour le faire, bien que nous comprenions fort bien que vous soyez obligés de financer le système de transport tout entier pour acheminer l'aide aux villes. Mais il est très important de souligner le rôle de la distribution locale; ce qui ne coûte d'ailleurs pas très cher.

[*Text*]

The Chairman: In terms of the transportation issue, some of the best transportation in most of these countries affected belongs to the security forces or the military. What is the reaction of, for example, the Government of Zimbabwe? I understand the situation is different in Mozambique. What about the use of security forces? One of the biggest problems for much of Africa is converting military and security forces to be part of development and humanitarian assistance agencies. Do you find any openness or do we just have to come in and pay all the cost for transport? Isn't there something in the infrastructure there?

• 1205

Mr. Gallagher: There is. There have been quite a few discussions in Zimbabwe around that. The military were approached. Obviously because this is government-run they wanted to pull in the military. One of the things they found was that because they have been fighting this war in Mozambique for so long, and being strapped for resources, they're behind on spare parts. About 20% of their trucks were roadworthy. They're tight on that. So the openness was there but the trucks were wrecked.

In Mozambique, as you know, they have an emergency government department that does have a large fleet of trucks. We're not so concerned about actually buying trucks in a place such as Mozambique.

The Chairman: If I may, I have just one concluding question.

On the basis of your recent travels, one of the apparent international priorities in terms of meeting the humanitarian assistance is to find a peace settlement in Mozambique. It seems those who follow these issues agree that there needs to be renewed efforts. The Commonwealth meetings last fall underlined it, urged members of the Commonwealth to follow on this issue and called upon people who have access to both sides in that conflict to try, in the name of humanity, to make some contacts and to bring whatever influence can be brought to try to get some peace settlement.

I've had a number of representations in recent weeks that Canada could be more vigorous in pursuing the peace efforts. The question I discussed with officials is the question of how to do it. We're on the record and we're looking for overtures; we're not a big player in Mozambique. . .and more in humanitarian assistance.

You've been in the region, you live now in the region. What should we be doing as a government? What types of initiatives or risks should we be taking to try to move forward the peace process so that if we could get some peace or at least a cease-fire, we could begin to access other ports and move some of this humanitarian assistance?

Mr. Gallagher: Do we have two hours to get into that one, Mr. Chairman?

[*Translation*]

Le président: Dans la plupart des pays dont nous parlons, ce sont les forces de sécurité ou les militaires qui disposent des meilleurs moyens de transport. Quelle est, par exemple, la réaction du gouvernement du Zimbabwe? Je sais que la situation est différente au Mozambique. Qu'en est-il de l'utilisation des forces de sécurité? Un des plus gros problèmes à résoudre dans une grande partie de l'Afrique c'est celui de la conversion des forces militaires et des forces de sécurité afin qu'elles participent aux activités des organismes de développement et d'aide humanitaire. Constatez-vous une certaine ouverture dans ce domaine ou faut-il que nous nous résignions à assumer la totalité des coûts de transport? N'y a-t-il pas quelque chose à tirer de l'infrastructure?

M. Gallagher: Si. Il y a déjà eu de sérieuses discussions à ce sujet au Zimbabwe. On a pris contact avec les militaires. C'était manifestement nécessaire puisque les transports sont contrôlés par le gouvernement. On a constaté qu'à cause de cette guerre qui s'éternisait au Mozambique, ils manquaient de ressources et, en particulier, de pièces détachées. Environ 20 p. 100 de leurs camions sont en état de marche. Leurs moyens sont très restreints. L'ouverture existait donc bien, mais les camions étaient inutilisables.

Au Mozambique, comme vous le savez, il existe un ministère des Services d'urgence qui dispose d'un parc important de camions. Nous n'avons donc pas à nous préoccuper d'acheter des camions dans ce pays.

Le président: Je voudrais, si vous me le permettez, vous poser une dernière question.

Au cours de vos récents voyages, vous avez pu constater qu'une des priorités internationales apparentes dans le domaine est de rétablir la paix au Mozambique. Ceux qui suivent ces questions sont apparemment d'accord pour dire qu'il conviendrait de redoubler d'efforts. Aux réunions du Commonwealth, l'automne dernier, on a souligné ce point, on a encouragé les membres du Commonwealth à suivre la question et on a demandé à ceux qui avaient accès aux deux côtés, d'essayer, par mesure d'humanité, d'établir des contacts et d'exercer tout l'influence dont ils disposaient pour essayer de parvenir à un règlement.

Ces dernières semaines, j'ai entendu un certain nombre de témoins déclarer que le Canada pouvait poursuivre vigoureusement les efforts en faveur de la paix. Ce dont j'ai discuté avec eux c'est de la manière de le faire. Nous recherchons officiellement des ouvertures; nous ne jouons pas un rôle très important au Mozambique. . . et nous voudrions aussi que l'on renforce l'aide humanitaire.

Vous qui vivez maintenant dans cette région, que pensez-vous que notre gouvernement devrait faire? Quelles initiatives ou risques devrions-nous prendre pour essayer de faire avancer les efforts en faveur de la paix de manière à ce que, si nous l'obtenions ou, du moins, s'il y avait un cessez-le-feu, nous puissions avoir accès à d'autres ports et faire avancer cette aide humanitaire?

M. Gallagher: Disposez-vous de deux heures pour pouvoir entendre ma réponse, monsieur le président?

[*Texte*]

I'm living in South Africa now, so I'm accessing a lot of different information. I think it's still pretty obvious that South Africans are continuing to fund that whole war. That's a major problem.

The Chairman: The South African government directly or South Africans?

Mr. Gallagher: Government directly. I don't think there's any question about that. I think Canada now has much more dialogue with the South African government. Our new ambassador, Chris Westdal, is very active. We have taken off some sanctions. I think there's an opportunity for Canada to put a bit of pressure in that area and actually confirm whether or not this is true and begin to get into that. We have a role to play in terms of South Africa and its role around that particular battle.

The basic problem, Mr. Chairman, is that unlike Angola, the rebels, the Renamo, don't really have a political platform, don't really have an ethnic base. It's not in their interest to settle this. They're not going to win any election and so on.

So through the South African mechanism...and then the Commonwealth. As you know, Mozambique has been an observer at Commonwealth meetings. I've always thought that Canada's greatest strength is through the Commonwealth. Many of the countries in the region are Commonwealth countries. I think that's where our pressure points are.

It does seem a bit insoluble at the moment. It certainly is not in the rebels' interest to settle. It's also become quite anarchistic. We don't see any co-ordinated response. People in Nampula may be independent of people in other areas.

The Chairman: What would be in the so-called rebels' interest to settle? What needs to happen so that it's in their interest?

Mr. Gallagher: In the discussions in Portugal, which recently broke down, there was an awful lot of talk about money and putting up large sums of money for them. I'm not sure I would recommend that this is the way to spend Canadian dollars. But it is one of those almost bloodthirsty deals. It's not really a political settlement.

• 1210

The Commonwealth, I think, is the strength through which Canada can push things forward. I'm not sure what the timetable is of upcoming meetings, but something really needs to be done. It's a dreadful situation. It's worse than it ever was. I'm sorry I can't offer anything more concrete, Mr. Chairman.

The Chairman: As always, time is our enemy. We have two more witnesses from whom we want to get an update as we focus on this region and humanitarian assistance. I want to thank you, Mr. Gallagher, for being here.

[*Traduction*]

Je vis maintenant en Afrique du Sud, si bien qu'il m'est possible d'avoir accès à beaucoup d'autres renseignements. Il demeure assez évident que les Sud-Africains continuent à financer cette guerre. C'est là le gros problème.

Le président: Le gouvernement sud-africain le fait-il directement, ou les Sud-Africains?

M. Gallagher: Le gouvernement. C'est indiscutable. Je crois que le Canada entretient maintenant un dialogue beaucoup plus suivi avec le gouvernement sud-africain. Notre nouvel ambassadeur, Chris Westdal, est très actif. Nous avons levé un certain nombre de sanctions. Je crois que le moment est venu pour le Canada d'exercer un peu plus de pression dans ce domaine, de vérifier si c'est effectivement ce qui se passe et de commencer à intervenir. Nous avons un rôle à jouer en ce qui concerne l'Afrique du Sud et la part qu'elle prend dans cette guerre.

Le gros problème, monsieur le président, est qu'à la différence de l'Angola, les rebelles, le Renamo, n'ont pas vraiment de programme politique; ils n'ont pas vraiment de base ethnique. Le règlement de la paix n'est donc pas dans leur intérêt. Ils n'ont aucune chance de remporter des élections.

Donc, par le biais de l'Afrique du Sud... et du Commonwealth. Comme vous le savez, le Mozambique a assisté comme observateur aux réunions du Commonwealth. J'ai toujours pensé que notre meilleure chance de réussir est d'agir par l'intermédiaire du Commonwealth. Beaucoup de pays de la région y appartiennent. C'est par eux que nous pourrons exercer des pressions.

La situation paraît effectivement quelque peu insoluble pour le moment. Les rebelles n'ont absolument aucun intérêt à parvenir à un accord. La situation est d'ailleurs devenue totalement anarchique. Nous ne constatons aucune intervention coordonnée. Il se peut que les habitants de Nampula soient indépendants de ceux des autres régions.

Le président: En quoi les rebelles auraient-ils intérêt à parvenir à un accord? Que faut-il qu'il se passe pour cela?

M. Gallagher: Au cours des discussions qui ont récemment échoué au Portugal, on a énormément parlé d'argent et d'aide financière à ces gens-là. Je ne suis pas certain que je recommanderais cette méthode pour dépenser nos dollars canadiens. Cela aurait un côté presque sanguinaire. Ce ne serait pas vraiment un règlement politique.

À mon avis, c'est par l'intermédiaire du Commonwealth que le Canada pourra faire avancer les choses. Je ne sais pas exactement quel est le calendrier des prochaines rencontres, mais il faut absolument faire quelque chose. La situation est épouvantable, elle est pire que jamais. Je regrette de ne pouvoir rien vous dire de plus concret, monsieur le président.

Le président: Comme toujours, nous sommes victimes du temps dont nous disposons. Nous avons deux autres témoins à entendre, de qui nous attendons qu'ils fassent le point sur la situation existant dans cette région et sur l'aide humanitaire. Je vous remercie, monsieur Gallagher, de votre présence.

[*Text*]

Mr. Gustafson, you wanted a note before we let Mr. Gallagher off the hook?

Mr. Gustafson: It seems that we have been educating for a number of years, and I would like to hear your comments on the success of that. When I was in Nigeria and some different countries, I met more PhDs than I've ever met in my life, yet I didn't see much reforestation or much actual work being done. For the most part these were non-governmental organizations, to which they give a lot of credit for the work that's done. But it seems that for 50 years we have pushed in this direction and sometimes there isn't much result.

One more comment—it seemed that every PhD I met wanted to come to Canada. That begs the whole question of how you better spend the money we do have to get the job done. I think you understand what I'm saying. I'm not trying to be critical; I'm trying to be constructive.

Mr. Gallagher: I think often in the case of countries like Namibia, for example, which is recently independent, an awful lot of money was spent on training people overseas, and those people are flooding back now. Essentially, the backbone of the new civil service in Namibia is made up of people who got their PhDs in Poland or Canada and so on. In that kind of situation, there is an influx of that talent.

It's true that PhDs want to go to Canada. It's "top of the pops" in the UNDP polls. It's a very attractive country, although I can't imagine why they would handle the weather.

There have been a lot of success stories. If you look at Zimbabwe, 60% of the corn produced there is produced by small farmers, not by big commercial farmers. Since 1980 a lot of effort has gone into upgrading those rural areas and getting farmers a lot of training and a lot of input. That's a very positive thing.

We've seen education standards rise in the area where a big WUSC program or a CUSO program that has put in teachers has been quite effective in turning out A-level students. The problem is, they have too many A-level students and not enough jobs. That whole critical question of how they build their economies in the longer term to create jobs is still eluding us all. We can do things in the countryside and we can assist, as NGOs tend to do, the most marginalized, but the real crux is this whole question of how the economies fit into the world order. As we all know, this question of structural adjustment programs, which is a very controversial thing, is now being experimented with, as the economies are asked to sort of change direction. So far we haven't had the jury back on that, but experiments are being made. That's the crux of it.

[*Translation*]

Monsieur Gustafson, vous vouliez dire deux mots avant que nous ne rendions sa liberté à M. Gallagher?

M. Gustafson: Il me semble que nous apportons là-bas une aide dans le domaine de l'éducation depuis un certain nombre d'années, et je voudrais que vous me disiez si cela a réussi. Lorsque j'étais au Nigeria et dans d'autres pays, j'ai rencontré plus de titulaires de doctorat que je ne l'avais fait jusque-là; pourtant, je n'ai pas constaté beaucoup d'opérations de reforestation ni de travail effectif. Dans la plupart des cas, il s'agissait d'organismes non gouvernementaux à qui on accorde une grande part du crédit pour le travail qui s'effectue. Bien que nous fassions des efforts dans ce domaine depuis 50 ans, cela ne semble pas toujours donner beaucoup de résultats.

Une dernière remarque... Ces docteurs que j'ai rencontrés m'ont tous dit qu'ils voulaient venir au Canada. Alors se pose la question de savoir comment mieux dépenser l'argent dont nous disposons pour obtenir des résultats. Vous comprenez certainement ce que je veux dire. Ce n'est pas une critique. J'essaie simplement d'être constructif.

M. Gallagher: Il arrive fréquemment, dans le cas de pays tels que la Namibie, qui a récemment accédé à l'indépendance, qu'on dépense énormément d'argent pour assurer la formation des gens à l'étranger, et ceux-ci reviennent maintenant en foule. L'épine dorsale de la nouvelle fonction publique en Namibie est constituée par des personnes qui ont obtenu leur doctorat en Pologne, au Canada ou ailleurs. Ce genre de situation crée un afflux considérable de ce genre de talents.

Il est vrai que ces titulaires de doctorat veulent venir au Canada. Dans les sondages du PNUD, c'est toujours lui qui vient en tête. C'est certes un pays très attrayant, encore que j'ai du mal à m'imaginer comment ils se porteraient dans ce climat.

Les réussites sont nombreuses. Au Zimbabwe, par exemple, ce sont les petits céréaliculteurs, et non les gros agriculteurs commerciaux, qui produisent 60 p. 100 du maïs. Depuis 1980, on a beaucoup fait d'efforts pour améliorer ces régions rurales pour aider les agriculteurs et pour assurer leur formation. Voilà quelque chose de très positif.

Nous avons constaté une amélioration des normes d'instruction dans les régions où un programme important de l'EUMC ou un programme de CUSO a permis d'y affecter des enseignants et d'obtenir un nombre appréciable d'étudiants de niveau A. Le problème tient au fait qu'il y a maintenant trop d'étudiants de niveau A et pas assez d'emplois. La manière dont ces régions pourront édifier leur économie à long terme et créer des emplois est une question très importante à laquelle nous n'avons pas encore trouvé réponse. Certes, nous pouvons apporter notre assistance dans les campagnes et, comme ont tendance à le faire les ONG, nous pouvons aider les plus marginalisés, mais le véritable problème est de savoir comment donner une place à ces économies dans l'ordre mondial. Comme nous le savons tous, ces programmes d'adaptation des structures, qui sont d'ailleurs très controversés, sont actuellement mis à l'essai dans des économies auxquelles on demande de changer de cap. Il n'y a encore rien de concluant, mais des expériences sont en cours. C'est cela le plus important.

[*Texte*]

As for foreign investment, who wants to invest in Zimbabwe when you can get more money out of Taiwan or whatever? So they don't really—

Mr. Gustafson: But this is just the point I made, Mr. Chairman—

The Chairman: Mr. Gustafson, I'm going to have to stop you—

Mr. Gustafson: —if you will allow me a minute. If we're going to see practical examples and direction of this in agriculture... We all know that farming is hard work. We all know that reforestation is difficult work. If our educational processes are going to reap some benefits, they are going to have to get down to the real thing.

• 1215

We can't all just talk about planting trees and talk about farming and talk about these things. If nobody does it—heaven knows.

Mr. Gallagher: That's true

Mr. Gustafson: What I don't need on my tractors on the farm is another PhD. I need somebody who is willing to produce and to look at the problems that the world faces, whether it is the environment or food or whatever. I am a farm boy and I am concerned.

Mr. Gallagher: I would like to make one small comment, Mr. Chairman, on that. We're working now with the CIDA bilateral program in northern Namibia, in Kovango, which is one of these affected areas. We've done our best in these negotiations to include all those things. I think people are becoming more aware.

The environmental issue wasn't necessarily a huge issue five years ago. We knew that people were getting short of firewood and we were putting small reforestation projects in. But the global environmental issue is only now becoming something that people can focus on and there are resources with which to do stuff. So I think we're getting better.

But I agree with you, the long-term prospects—if you think of 50 years of aid in Africa—have not paid off. That's partly because Africa is trapped in a lot of different things. What I think we need is another Rio summit to look at long-term developments, rather than simply the environment. I think we need to rethink it through. I agree with you.

The Chairman: Thank you very much, David. We wish you a safe return to your station.

Mr. Gallagher: Thank you.

The Chairman: We appreciate the testimony you've brought today.

I'd ask Mr. Marc Perron if he will join his colleague Mr. Racicot. We would appreciate some background.

[*Traduction*]

Quant aux investissements étrangers, qui voudrait investir au Zimbabwe alors qu'il est possible de gagner plus d'argent à Taïwan ou ailleurs? Donc, il n'y a pas vraiment...

M. Gustafson: Mais c'est précisément ce que je disais, monsieur le président...

Le président: Monsieur Gustafson, je vais être obligé de vous interrompre...

M. Gustafson: Donnez-moi une minute, pas plus. Pour avoir des exemples concrets de cela dans le domaine agricole... Nous savons tous que l'agriculture est un travail très dur. Nous savons tous que la reforestation l'est également. Pour que nos méthodes d'instruction donnent des résultats, il va falloir concrétiser tout cela.

Nous ne pouvons pas nous contenter de parler de planter des arbres, de parler d'agriculture et de tout le reste. Si personne ne le fait... qui sait ce qui se passera.

M. Gallagher: C'est vrai.

M. Gustafson: S'il y a quelqu'un dont je me passerais comme conducteur de tracteur à la ferme, c'est d'un autre titulaire de doctorat. J'ai besoin de quelqu'un qui est prêt à produire et à étudier les problèmes auxquels le monde est confronté, qu'il s'agisse d'environnement, d'alimentation ou d'autre chose. Je viens de la campagne et je suis très inquiet.

M. Gallagher: Monsieur le président, permettez-moi une brève remarque. Nous travaillons mantenant dans le cadre du programme bilatéral de l'ACDI dans le nord de la Namibie, à Kovango, qui est une des régions concernées. Au cours des négociations, nous avons fait tout notre possible pour tenir compte de ces divers éléments. Je crois que les gens commencent à être mieux sensibilisés aux problèmes.

Le problème d'environnement n'était pas nécessairement très grave, il y a cinq ans. Nous savions que les gens commençaient à manquer de bois de chauffage et nous avons lancé des petits projets de reforestation. Mais ce n'est que maintenant que les gens peuvent vraiment commencer à s'occuper du problème de l'environnement sur le plan mondial et qu'il existe des ressources pour intervenir. Je crois donc que nous nous améliorons.

Je suis cependant d'accord avec vous, les perspectives à long terme—il y a 50 ans que l'aide à l'Afrique existe—sont peu encourageantes, ce qui s'explique en partie par le fait que l'Afrique est aux prises avec une multitude de problèmes. Ce dont nous avons besoin, je crois, c'est d'un autre sommet de Rio afin d'étudier les perspectives à long terme, et pas simplement dans le domaine de l'environnement. Je crois qu'il faut repenser totalement la question. Je suis d'accord avec vous.

Le président: Merci beaucoup, David. Nous vous souhaitons de regagner votre station sans encombre.

M. Gallagher: Merci.

Le président: Nous avons apprécié votre témoignage.

Je demanderai maintenant à M. Marc Perron de bien vouloir rejoindre son collègue, M. Racicot. Nous souhaiterions avoir d'autres informations sur la situation.

[*Text*]

Mrs. Edelstein, are you coming to join us? You're welcome.

There have been some announcements made by the government. We have heard what has been happening with regard to the famine situation from a number of officials. Our purpose this morning is to try to get some idea of the resources that have been announced, how they're being used, and where they come from, so that those of us who are following the issue have some idea about that.

Perhaps you can take a few minutes to give us a thumbnail sketch and then we'll see what questions there may be.

Mr. Marc Perron (Assistant Deputy Minister, Africa and Middle East Branch, Department of External Affairs and International Trade): Thank you, Mr. Chairman.

When I appeared before this committee on March 6, along with my CIDA colleague, John Copland, we considered Canadian policies regarding South Africa and southern Africa. At that time we first saw the drought in southern Africa and noted some of the planning and consultations that had been implemented.

The concerns we shared in March have now been confirmed. A number of decisions have been taken to respond to this drought, which could have devastating human, social, and political effects throughout the region.

I will confine my brief remarks to the political and diplomatic measures we have taken and leave the subject of humanitarian assistance and food aid to my colleague, Pierre Racicot.

During our discussions in March, we recognized that, in addition to material assistance, there would be a need for political co-operation. In particular, we were worried that the continuing civil war in Mozambique would not only compound the effects of the drought on the people of Mozambique but also hinder the transport of food through Mozambique to neighbouring countries, such as Zimbabwe and Malawi.

Our primary objective was to obtain the agreement of the Government of Mozambique and Renamo to permit safe passage of relief supplies to all affected areas in Mozambique, and through Mozambique for neighbouring countries.

Related to the situation in Mozambique, another broader objective was to have a statement of principles on humanitarian relief in southern Africa endorsed by all the donor communities, and preferably all the countries of the region.

Last month Canada proposed a draft statement of principles to the members of the European Community, the United States, and other donors, such as Japan, Australia, and Sweden. It was agreed to discuss the statement of principles at the Geneva donors conference of June 1 and 2. This was co-sponsored by the United Nations and the Southern African Development Co-ordination Conference or SADCC.

[*Translation*]

Madame Edelstein. Venez-vous vous joindre à nous? Vous êtes la bienvenue.

Le gouvernement a fait un certain nombre de déclarations. Plusieurs fonctionnaires nous ont parlé de la famine qui règnait là-bas et nous ont dit ce qui se passait. Notre objectif, ce matin, est d'essayer de nous faire une idée des ressources annoncées, de la manière dont elles sont utilisées et de leur origine, afin que ceux qui suivent la question puissent se faire une idée de ce qui se passe.

Peut-être pourriez-vous consacrer quelques minutes à esquisser un tableau de la situation; après quoi, nous verrons quelles questions nous pourrions poser.

M. Marc Perron (sous-ministre adjoint, Afrique et Moyen-Orient, ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur): Merci, monsieur le président.

Lorsque j'ai comparu devant ce comité, le 6 mars, avec John Copland, mon collègue de l'ACDI, nous avons examiné les politiques canadiennes à l'égard de l'Afrique du Sud et de l'Afrique australe. À l'époque, nous venions de découvrir ce qu'était la sécheresse en Afrique australe et nous avions parlé de certaines des consultations tenues à ce sujet et des plans mis en oeuvre.

Les craintes que nous avions alors exprimées se sont confirmées. On a pris un certain nombre de mesures pour lutter contre cette sécheresse, qui pourrait avoir des effets désastreux sur le plan humain, social et politique dans toute la région.

Je limiterai mes brèves remarques aux mesures politiques et diplomatiques que nous avons prises et laisserai le soin à mon collègue, Pierre Racicot, de vous parler de l'aide humanitaire et de l'aide alimentaire.

Au cours de nos discussions en mars, nous avions reconnu qu'outre l'aide matérielle, une coopération politique s'imposait. Nous craignions en particulier que la poursuite de la guerre civile au Mozambique aggraverait non seulement les effets de la sécheresse sur les habitants de ce pays mais entraverait aussi le transport de produits alimentaires entre le Mozambique et des pays voisins comme le Zimbabwe et le Malawi.

Notre principal objectif était d'obtenir du gouvernement du Mozambique et du Renamo qu'ils autorisent le passage d'approvisionnements de secours à toutes les régions touchées au Mozambique, ainsi que leurs mouvements à travers le Mozambique à destination de pays voisins.

Au règlement de la situation au Mozambique s'ajoutait un autre objectif plus général, à savoir la signature d'un énoncé de principe sur l'aide humanitaire en Afrique australe par tous les donateurs, et de préférence, par tous les pays de la région.

Le mois dernier, le Canada a proposé un projet d'énoncé de principe aux membres de la communauté européenne, aux États-Unis, et aux autres donateurs tels que le Japon, l'Australie et la Suède. Il avait alors été convenu de discuter de cet énoncé de principe à la conférence des pays donateurs de Genève, les 1er et 2 juin. Cette rencontre était co-commanditée par les Nations Unies et la Conférence de coordination du développement de l'Afrique australe (CCDAA).

[*Texte*]

• 1220

During the conference, the Canadian proposal was also shared with the governments of the SADCC countries. We were very pleased that, with only slight modification, the Canadian draft statement of principles was adopted by the conference as a conference statement.

The statement called upon all countries of southern Africa, as well as all interested international organizations, donor countries and non-governmental organizations to observe strictly the described principles to ensure speedy and effective humanitarian relief to the victims of the drought in southern Africa.

It also included an appeal to the parties in the conflict in Mozambique to establish a cease-fire and to accelerate their efforts for peace and national reconciliation.

The statement of principles provides a political framework for international co-operation designed to facilitate a concerted and co-ordinated international humanitarian undertaking for southern Africa. It will also complement and encourage the ongoing Mozambique peace negotiations.

In addition to the statement of principles, our second objective was to strengthen the authority and capability of the United Nations to co-ordinate the political and material aspect of the drought. We have had several discussions on this issue with the recently appointed Under-Secretary General, Jan Eliasson, who is responsible for humanitarian affairs.

We have suggested that he consider designating a high-level representative for the southern African drought. The purpose of our suggestion was to ensure that a senior individual representing the UN and its family of humanitarian agencies is able to deal with the interrelated material and political challenges of the drought, which includes the issue of Mozambique.

At the beginning of our response to this tragic drought, the guiding policy has been to encourage the co-ordinated co-operation of all the countries affected and of all donors and agencies that might assist. To implement this, Canada's policy has complemented bilateral contacts with the encouragement of regional and multilateral consultation and co-operation.

As the members of this committee are aware, Canada has close bilateral relations with the countries of southern Africa and there are numerous personal and institutional relationships between Canadians and the people of southern Africa. Canadians have, over the decades, demonstrated their care and concern for the region, and our hope is for its continued economic, social and political evolution.

The many challenges faced by the regions are being compounded by this once-in-a-century drought. It is to be expected that Canadians will want the full range of Canadian resources, including our political and diplomatic resources, to be employed to mitigate the effect of this drought. The recently approved statement of principles on humanitarian assistance is an example of such a Canadian diplomatic effort.

[*Traduction*]

Au cours de cette conférence, les gouvernements des pays de la CCDAA se sont associés à la proposition canadienne. Nous avons été très heureux de voir qu'à quelques légères modifications près, le texte de l'énoncé de principe proposé par le Canada a été adopté par les participants à la conférence.

Cet énoncé appelait tous les pays d'Afrique australe, ainsi que tous les organismes internationaux intéressés, pays donateurs et organismes non gouvernementaux, à respecter rigoureusement les principes prescrits afin d'assurer une assistance humanitaire rapide et efficace aux victimes de la sécheresse en Afrique australe.

Ce texte comportait également un appel aux participants au conflit du Mozambique afin qu'ils établissent un cessez-le-feu et qu'ils accélèrent leurs efforts en faveur de la paix et de la réconciliation nationale.

Cet énoncé de principe offre un cadre politique à une coopération internationale conçue pour faciliter un effort concerté et coordonné d'assistance humanitaire internationale à l'Afrique australe. Il constituera également un complément et un encouragement aux négociations qui se poursuivent au Mozambique.

Outre l'énoncé de principe, notre second objectif était de renforcer l'autorité et les capacités des Nations Unies de coordonner les mesures politiques et matérielles pour lutter contre la sécheresse. Nous avons discuté à plusieurs reprises de la question avec Jan Eliasson, récemment nommé au poste de sous-secrétaire général, responsable des affaires humanitaires.

Nous lui avons suggéré de désigner un représentant de haut niveau qui serait chargé de la question de la sécheresse en Afrique australe. Nous voulions par là nous assurer qu'un haut fonctionnaire international représentant les Nations Unies et sa famille d'organismes humanitaires soit en mesure de s'occuper des multiples problèmes matériels et politiques apparentés que soulève la sécheresse, notamment celui du Mozambique.

Au début de notre intervention contre cette tragique sécheresse, la politique qui nous guidait consistait à encourager une coopération bien coordonnée entre tous les pays concernés, tous les donateurs et tous les organismes susceptibles d'apporter une aide. À cette fin, la politique du Canada a complété les accords bilatéraux en encourageant la consultation et la coopération régionales et multilatérales.

Comme les membres du comité le savent, le Canada entretient d'étroites relations bilatérales avec les pays d'Afrique australe, et il existe de nombreux liens personnels et institutionnels entre les Canadiens et les habitants de cette région. Au cours des dernières décennies, les Canadiens ont donné la preuve de leur intérêt et de leur sollicitude pour la région, et nous espérons que son évolution économique, sociale et politique se poursuivra.

Les nombreuses difficultés auxquelles la région fait face se trouvent encore compliquées par une sécheresse qui est la plus grave du siècle. Il n'est que normal que les Canadiens souhaitent que toute la gamme de nos ressources, y compris politiques et diplomatiques, soient utilisées pour atténuer les effets de cette sécheresse. L'énoncé de principe concernant l'assistance humanitaire, récemment approuvé, est un exemple des efforts canadiens sur la scène diplomatique.

[*Text*]

I thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: *Merci. Monsieur Racicot.*

Mr. Racicot: Mr. Chairman, I had a prepared statement, but I have the opportunity to answer a few questions. If you allow me, I would rather give it to some of the staff and then I will just give you a very brief summary of where we stand.

Basically, I would like to reassure you. We are very concerned that you are facing a major challenge. We've been following this situation since last fall, when it started to preoccupy us. Since February, we've had a co-ordinating mechanism involving interdepartmentals, where we have a meeting a week to follow the situation. We have a news bulletin that we distribute to all interested parties.

The size of the financial envelope, which is additional to all assistance that was supposed to go to the region, is in the order of $1 billion, as I mentioned earlier. On top of that, we're quite concerned about the effect of this drought on the ongoing economic reform programs.

This was discussed a month ago at the meeting of the special program for Africa and at the World Bank. I would like to say that the chairman of the meeting, the vice-president for Africa, made it very clear that if you have to either support a program or save lives, you save lives. Coming from that side, it was a very reassuring statement.

• 1225

In terms of logistics, the challenge is enormous. We're talking about 11.5 million tonnes of food to bring into the region, some of course commercially—for South Africa, for instance. Nevertheless it's a logistical nightmare, or could turn into a logistical nightmare. Hence the extreme importance of co-ordination, which my colleague Marc Perron just raised.

We have images of what has happened in the Horn. I'm not saying that people are not going to suffer like they did in the Horn, but physically the situation is very different, except for Mozambique where you have about the same situation because of the war, but even in Mozambique, you have those corridors, the three railways, and that allows for circulation of goods and people. The rest of the region is relatively well equipped in infrastructure, so the issue is more the organization of it, trying to find new ways of delivering food in inaccessible areas. I'm not saying it's easy; I'm just saying the challenge is different.

As I said earlier, we are now going forward with the $50 million package—$40 million of which is food, $10 million of which are logistic and other types of support. I would like to say that this amount of $10 million includes $1.6 million, which we have added for the Canada fund locally. I think people are aware of that; it's an amount of money that is managed directly by the embassy. So it's especially dedicated, that additional $1.6 million, to resolving logistical problems

[*Translation*]

Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: *Thank you. Mr. Racicot.*

M. Racicot: Monsieur le président, j'avais préparé une déclaration, mais j'ai ici l'occasion de répondre à quelques questions. Si vous me le permettez, je préférerais remettre ce document à votre personnel et vous présenter un résumé très bref de la situation.

Je tiens, pour commencer, à vous rassurer. Nous sommes très sensibles au fait que vous avez un défi très difficile à relever. Nous suivons l'évolution de la situation depuis l'automne dernier, époque à laquelle elle a commencé à nous préoccuper. Depuis février, nous disposons d'un mécanisme de coordination comportant des réunions interministérielles hebdomadaires afin de suivre l'évolution de la situation. Nous diffusons un bulletin de nouvelles auprès de toutes les parties intéressées.

L'enveloppe financière qui vient s'ajouter à toutes les formes d'aide censées être accordées à la région, est de l'ordre de un milliard de dollars, comme je l'ai déjà dit. De plus, nous sommes fort inquiets de l'effet de cette sécheresse sur les programmes de réforme économique en cours.

Nous en avons discuté il y a un mois à la réunion du programme spécial pour l'Afrique et à la Banque mondiale. Je tiens à préciser que le vice-président pour l'Afrique, qui présidait la réunion, a clairement précisé qu'à choisir entre soutenir un programme et sauver des vies, ce sont les vies qu'il faut sauver. Vu sa source, c'était là une déclaration très rassurante.

Sur le plan logistique, le problème est énorme. Il s'agit d'amener 11,5 millions de tonnes d'aide alimentaire dans la région, en partie, bien sûr, grâce à des moyens commerciaux... pour l'Afrique du Sud, par exemple. Cela n'en demeure pas moins un cauchemar logistique, ou pourrait le devenir. D'où l'extrême importance de l'accord des nations que mon collègue Marc Perron vient de souligner.

Nous avons vu ce qui s'est passé dans la Corne de l'Afrique. Je ne dis pas que les gens ne souffriront pas autant que dans la Corne, mais physiquement, la situation est tout à fait différente, sauf au Mozambique où elle est à peu près semblable à cause de la guerre. Mais même dans ce pays, vous avez des corridors, les trois voies ferrées, ce qui autorise la circulation des personnes et des marchandises. Le reste de la région dispose d'infrastructures relativement acceptables. Il s'agit donc surtout d'une question d'organisation, d'essayer de trouver de nouveaux moyens d'apporter une aide alimentaire dans des régions inaccessibles. Je ne dis pas que c'est facile; je dis simplement que le défi à relever est différent.

Comme je l'ai mentionné tout à l'heure, nous lançons un programme global de 50 millions de dollars... 40 millions au titre de l'aide alimentaire, 10 millions pour l'aide logistique et autres. Je tiens à préciser que ces 10 millions comprennent 1,6 millions de dollars qui seront gérés localement par notre ambassade. Je crois que les gens le savent. Ce montant est spécifiquement destiné à régler les problèmes logistiques qui pourraient se présenter et à fournir

[*Texte*]

that could arise, and providing a little money here and there—money to buy a truck or some operational expenses; that's the idea.

In conclusion, I want to repeat we are well aware we are facing a major disaster. We are following the situation very closely and we are ready to modify our contribution, both in volume and content, to address the needs in the most effective way as our understanding of the situation evolves. Thank you.

The Chairman: *Merci.*

Colleagues, questions or comments. Mrs. Stewart.

Mrs. Stewart (Northumberland): I'm sorry I was late and didn't get the full benefit of all of the discussion this morning, but certainly everybody is very concerned about the drought and food distribution in southern Africa and South Africa.

You said five point something million tonnes is required, I believe, in southern Africa.

Mr. Racicot: About 5 million tonnes for South Africa proper, of the 11.5 million tonnes.

Mrs. Stewart: Okay.

Mr. Racicot: That would be commercial, but still it clogs the whole system—harbour, railways. . .

Mrs. Stewart: Right. Okay. I was wondering what percentage of that, more or less, was being purchased in the area versus having to be shipped in. There's nothing. . .it's all having to be brought in from outside of the continent?

Mr. Racicot: Oh, yes, that's the big disaster. Last year we were able to pick up some problems in Zambia by buying white maize in Zimbabwe, and traditionally South Africa has been providing food on a commercial basis to the rest, but not this year.

Mrs. Stewart: You mentioned that of the $50 million we are providing in dollars, $1.6 million is going to the Canada fund, but basically it sounds like logistics. Do you see any room, through distribution of the food that is required, to work in reconstruction, as well as just providing food for relief, or is the problem so enormous and the logistics so difficult that the whole focus is on relief food distribution?

Mr. Racicot: At this stage, the whole focus is really on emergency relief.

Mrs. Stewart: Okay. I asked that because way back at the first drought in the Horn, there were attempts to try to combine the two and then there was repetition, and so on, and it didn't work, but it is essentially just relief that. . .

Mr. Racicot: Yes, but at the same time, you see, the Horn is a very different situation, because basically in the Horn there was no aid program by donors of any size.

Mrs. Stewart: That's right, originally.

[*Traduction*]

un peu d'argent, par exemple, pour acheter un camion ou pour couvrir des dépenses opérationnelles; c'est ce à quoi il est destiné.

En conclusion, je tiens à répéter que nous savons fort bien que nous sommes confrontés à une catastrophe majeure. Nous suivons la situation de très près et nous sommes prêts à modifier notre contribution sur le plan du volume comme du contenu, afin de satisfaire aux besoins de la manière la plus efficace possible en fonction de notre interprétation de la situation. Je vous remercie.

Le président: Merci.

Collègues, questions ou commentaires. Madame Stewart.

Mme Stewart (Northumberland): Je regrette d'être arrivée en retard et de n'avoir pas pu entendre en totalité la discussion de ce matin, mais il est certain que tout le monde s'inquiète du problème de la sécheresse et de la distribution de produits alimentaires en Afrique australe et en Afrique du Sud.

Vous avez dit qu'il fallait cinq millions de tonnes et quelques, je crois, pour l'Afrique australe.

M. Racicot: Environ cinq millions de tonnes pour l'Afrique australe proprement dite, sur les 11,5 millions de tonnes.

Mme Stewart: Bien.

M. Racicot: Ce serait une aide commerciale, mais cela n'encombrerait pas moins tout le réseau. . . les ports, les chemins de fer. . .

Mme Stewart: Oui. J'aimerais savoir quel est le pourcentage approximatif qui est acheté dans la région par rapport à celui qui y est reçu. Il n'y a rien. . . faut-il que tout vienne d'ailleurs que l'Afrique?

M. Racicot: Oh, oui, et c'est cela qui est désastreux. L'an dernier, nous avons réussi à régler certains problèmes en Zambie en achetant du maïs blanc au Zimbabwe, et jusqu'à présent, l'Afrique du Sud a toujours vendu des produits alimentaires au reste de la région, mais pas cette année.

Mme Stewart: Vous avez dit que des 50 millions de dollars que nous fournissons, 1,6 millions de dollars iront au fonds canadien, mais cela paraît essensiellement destiné au soutien logistique. Pensez-vous qu'en redistribuant l'aide alimentaire requise, il serait possible de travailler dans le domaine de la reconstruction, au lieu de se contenter d'une aide alimentaire d'urgence, ou le problème est-il si énorme et les difficultés logistiques telles que tout devra être axé sur cette distribution?

M. Racicot: Pour le moment, tout est axé sur le secours d'urgence.

Mme Stewart: Bien. J'ai posé la question parce qu'à l'époque de la première sécheresse dans la Corne d'Afrique, on avait essayé de combiner les deux et puis la situation s'est répétée et cela n'a pas marché. Mais c'est donc essentiellement les secours d'urgence qui. . .

M. Racicot: Oui, mais voyez-vous, la situation est tout à fait différente dans la Corne car il n'y a pratiquement aucun programme d'aide organisé par des donateurs.

Mme Stewart: C'est vrai, à l'origine.

[*Text*]

• 1230

Mr. Racicot: You have big sizeable aid programs ongoing there. We haven't cut our bilateral regular program. So why is this happening? We're maintaining activities related to the long-term development of the country. Of course, we have to adjust some programs and projects, but basically those things are going in parallel. So the situation is somewhat different.

Mrs. Stewart: I wondered if you could describe the time lines of this disaster we're talking about. What are we looking at in the future in terms of the period that you envisage we're going to have to continue the distribution of food, assuming certain things?

Mr. Racicot: This is a very tentative answer. Over the last six or seven years there has been less rain than usual. Furthermore, in some countries that have a lot of potential, some policies were not very appropriate. I'm thinking about Zimbabwe, for instance. Their pricing policies weren't right so people started to produce tobacco for export instead of maize and stuff like that.

Last fall as I was driving through the area, it was striking that there was no reserve whatsoever. You could see in places where they used to store the food pallet that they were all empty on top of the other. So when the rain did not materialize, you lost great percentages. . .in some areas up to 70% to 75% of the the harvest. So that's the situation.

The rainy season is next fall, even next winter. So basically it's not until January that we will have an idea if it's going to be a desert. Now we understand that it's related to the famous El Niño current in the Pacific and this, in turn, affects the monsoon. Maybe some meteorologists have a better long-term view, but what we understand is that the rain should start falling. . .small rains in the fall and summer rains, for them, in December, January. If they don't have rain then, we'll be facing another major. . .

Mrs. Stewart: Basically what you are saying is that the prospects depend more or less totally on rainfall. There are not other elements of degradation of the infrastructure and so on that will have a longer impact.

Mr. Racicot: Yes, because as there is not much water, they cannot produce the same amount of electricity even in the big rivers that they used to. As a result, you have a selective load-shedding. They are transporting water by trucks and then railway in some distances that I figure are in the hundreds of kilometres—300 kilometres. Bulawayo is a big modern city south of Harare and it's very industrial. There was mention of evacuating this city of 800,000 people. There's simply no water whatsoever. People are losing their cattle. They either die from hunger or not drinking, or they are slaughtered.

Mrs. Stewart: This is the kind of thing I was interested in. What are the long-term effects and impacts? What are we looking at into the future?

[*Translation*]

M. Racicot: Nous avons là d'importants programmes d'aide. Nous n'avons pas supprimé notre programme bilatéral normal. Pourquoi donc cela se produit-il? Nous poursuivons des activités liées au développement à long terme du pays. Bien sûr, nous sommes obligés d'adapter certains programmes et projets, mais d'une façon générale, cela se fait en parallèle. La situation est donc assez différente.

Mme Stewart: Pourriez-vous nous donner une idée du temps pendant lequel cette situation catastrophique va se poursuivre. Combien de temps pensez-vous que nous devrons encore continuer à apporter une aide alimentaire?

M. Racicot: La réponse que je vais vous donner n'a rien de définitive. Au cours des six ou sept dernières années, il y a eu moins de précipitations que d'habitude. En outre, dans certains pays qui ont un gros potentiel, les politiques ne convenaient pas très bien. Je songe, par exemple, au Zimbabwe dont les politiques de prix étaient mal adaptées si bien que les gens ont commencé à produire du tabac pour l'exportation au lieu de cultiver du maïs et autres produits du même genre.

L'automne dernier, en traversant la région en voiture, j'ai été frappé de voir qu'il n'y avait absolument aucune réserve. Dans les entrepôts de produits alimentaires, les palettes empilées les unes sur les autres étaient toutes vides. Donc, lorsqu'il n'y a pas eu de pluie, on a perdu des pourcentages élevés. . . dans certaines régions, jusqu'à 70 à 75 p. 100 de la récolte. Voilà la situation.

C'est l'automne prochain, au même l'hiver prochain, qu'est la saison des pluies. Nous ne saurons donc pas avant janvier si le pays va être transformé en désert. Nous savons maintenant que le phénomène est lié au célèbre courant El Nino du Pacifique qui agit sur la mousson. Certains météorologues sont peut-être capables de faire des prévisions à plus long terme, mais ce que nous savons c'est que la pluie devrait commencer à tomber. . . des pluies légères à l'automne et des pluies pendant l'été c'est-à-dire, en décembre et janvier, pour eux. S'il n'y a pas de pluie, nous serons confrontés à une autre catastrophe d'envergure. . .

Mme Stewart: Autrement dit, l'avenir dépend plus ou moins totalement des précipitations. Il n'y a pas d'autres éléments qui contribuent à la dégradation de l'infrastructure et du reste, qui auront, eux aussi, un effet à long terme.

M. Racicot: S'il n'y a pas beaucoup d'eau, il ne sera pas possible de produire autant d'électricité que d'habitude, même dans les centrales installées sur de grands cours d'eau. Il y a donc un délestage sélectif des charges. On transporte l'eau par camion, puis par voie ferrée, parfois à une distance de 300 kilomètres. Bulawayo est une grande ville moderne, très industrielle, au sud de Harare. On parlait d'évacuer cette ville de 800,000 habitants. Il n'y avait tout simplement plus d'eau. Les gens perdent leur bétail. Les bêtes meurent de faim, de soif, ou doivent être abattues.

Mme Stewart: Voilà le genre de chose qui m'intéressait. Quels sont les effets et les impacts à long terme? À quoi pouvons-nous nous attendre à l'avenir?

[*Texte*]

Mr. Racicot: The producing capacity of those countries is seriously impaired. Schooling is not working very well when children have not eaten properly. Those countries are suffering a lot, so there will be long-term effects. There's no doubt about it. But if there are rains, then we can use some money to reconstruct instead of buying and transporting food aid.

Mr. Hovdebo: You indicated a certain urgency of delivery of the food. Is that going to be the major problem or is the distribution going to be the major problem? Are the ports able to handle it? Does the world have the food in ready to move?

• 1235

Mr. Racicot: This is a difficult question. In terms of quantity there's no doubt the food can be found. The staple food there is white maize. Basically white maize exists in some quantity mainly in Venezuela and the United States. Of course there's a market for some wheat and the like.

In areas outside the city where they still eat traditional food, they break by pounding. Wheat doesn't lend itself to that. So it creates a very serious problem. It's not being choosy about food. So the type of food is a major issue.

On paper, transportation is marginal. It's touch and go, but they can make it if it's very well co-ordinated. Now if it's not well co-ordinated and both parts are arriving late and together, then you'll have major problems.

South Africa has been co-operating. In fact, historically they were the first official discussions between South Africa and some neighbours, precisely on this issue of transportation. There's one harbour—I think it's Durban—that has been dedicated to—

Mr. Perron: Durban, Port Elizabeth and Cape Town for that food.

Mr. Racicot: So they are getting organized. This is very marginal. In my opinion the type of food is going to be a big problem.

Mr. Hovdebo: So the possibility of it being held up and creating a further disaster will depend upon the ability to find the kind of food that is acceptable, or is it going to be transportation?

Mr. Racicot: It's a combination of both. It's to have something that is acceptable at the right place at the right time. As we mentioned, there's presently a co-ordination unit within the UN. They are orchestrating the whole thing. So we don't do anything without talking to them. When we say we'll put in $10 million more, we know that of $10 million so much goes to Zambia and so much to this place. They know it's wheat. So presently it seems to be working, but we're just at the beginning.

[*Traduction*]

M. Racicot: La capacité de production de ces pays est sérieusement compromise. Les études scolaires ne marchent pas très bien lorsque les enfants n'ont rien dans le ventre. Ces pays souffrent donc beaucoup et il y aura des effets à long terme, c'est indiscutable. Mais s'il pleut, nous pourrons utiliser une partie de l'argent pour reconstruire au lieu de devoir acheter des produits alimentaires et de les transporter.

M. Hovdebo: L'aide alimentaire présente un certain caractère d'urgence. Cela va-t-il être le problème majeur ou sera-ce la distribution? Les ports ont-ils la capacité nécessaire? La communauté internationale est-elle prête à fournir immédiatement une aide alimentaire?

M. Racicot: C'est une question difficile. Pour ce qui est de la quantité, nous pourrons certainement trouver les aliments nécessaires. L'aliment de base là-bas est le maïs blanc. On trouve le maïs blanc en quantité surtout au Venezuela et aux États-Unis. Il existe aussi bien sûr un marché pour une certaine quantité de blé, etc.

Dans les régions à l'extérieur de la ville où l'on mange encore les aliments traditionnels, les aliments sont broyés par pilage. Le blé ne s'y prête pas, ce qui crée un problème très grave. Ce n'est pas que les habitants font la fine bouche, ce ne sont pas des caprices. Le type d'aliment est donc une question d'importance majeure.

Sur papier, les transports sont précaires. Le système est très incertain, mais on peut y arriver si la coordination est très bien preparée. Si ce n'est pas le cas et que les deux envois arrivent en retard ensemble, vous aurez des problèmes majeurs.

L'Afrique du Sud a collaboré aux efforts. De fait, les premières discussions officielles ont eu lieu entre l'Afrique du Sud et certains de ses voisins et ont porté précisément sur cette question des transports. On a même choisi un port—je pense que c'est Durban—pour le consacrer à. . .

M. Perron: Oui, ces aliments passent par Durban, Port Elizabeth et Cape Town.

M. Racicot: Donc, ils s'organisent. Mais les systèmes restent très précaires. À mon avis, le type d'aliment va poser un problème majeur.

M. Hovdebo: Donc, la possibilité qu'il y ait des retards et que s'ensuive un nouveau désastre dépendra de la possibilité de trouver des aliments acceptables, ou les transports vont-ils être à l'origine de problèmes?

M. Racicot: C'est une combinaison des deux. Il s'agit de trouver quelque chose d'acceptable et de le transporter au bon endroit, au bon moment. Comme nous l'avons mentionné, il y a à l'heure actuelle une unité de coordination au sein des Nations Unies qui s'occupe d'orchestrer toutes ces opérations. Nous ne faisons rien sans communiquer avec eux. Quand nous disons que nous allons apporter 10 millions de dollars de plus, nous savons que sur ces 10 millions, telle part ira en Zambie et telle autre sera dirigée ailleurs. Ils savent quand il s'agit de blé. Donc, à l'heure actuelle le système semble bien fonctionner, mais nous n'en sommes qu'au début.

[*Text*]

The Chairman: I'd like to follow up your observations about the World Bank and its apparent adaptation to the situation there. Regarding longer term production capacity and so on, can you say a word more about that. In terms of the whole capacity to deal with the debt of these governments that are now impounded through most of the continent, what's the World Bank's attitude towards structural adjustment programs?

Mr. Racicot: We've had a big debate on that. I went to bat asking the World Bank and the fund to think about new and original ways of either forgetting the debt or rescheduling it to a very long term and the like. The answer I got was very short. I had to pay there or at the office. Basically that's it. If the World Bank does that, then we will have to come through our multilateral program by the other door and put money there so they can do that.

Now the burden-sharing system is different with the multilaterals. That may be an advantage. If it's too costly for some big donors, whom I won't mention, then there's not much chance this system will go ahead. Basically it's a bit of a dead end, and it's going to be resolved.

We've put it on the table. We've pushed. By the way, we were helped on this one by France, who was very eloquent, and the European Community, but Japan, Germany and the United States weren't interested in the formula. They prefer to give at the office.

The Chairman: Mr. Gustafson has a question, and then we should wind up. I'd like to ask if there's anything from Mrs. Edelstein or Mr. Perron on the Mozambique peace effort. You know it's a preoccupation of mine, but I think strategically for this crisis in the region there's some opportunity for more activity on it, because both sides are impacted; both the government forces and Renamo are affected.

• 1240

Secondly, there is the whole question of the projects that are there for the NGO sector, the security and the capacity for these routes that we've already alluded to. . . In the last few weeks have there been some new points of hope, points where some focus ought to be put in terms of that peace process?

Mr. Perron: There are a few points of hope and a few points of despair. Mr. Chairman, I know you're interested in that issue and we are following it very closely. Earlier in the meeting, Mr. Chairman, you asked what Canada could do, and Mr. Gallagher said it's a mess and it's very difficult to intervene. We are trying through various ways, but it's very difficult. You cannot help people if they don't want to help themselves.

I'll mention one particular case. We've received two ministerial delegations from Mozambique. You chaired some of those visitors. Over the last 18 months we have offered to do whatever we can to help in that process. Six or seven

[*Translation*]

Le président: J'aimerais revenir à ce que vous avez dit à propos de la Banque mondiale et au fait qu'elle semble s'être adaptée à la situation là-bas. Pourriez-vous nous dire quelques mots à propos des capacités de production à long terme, etc. Si l'on pense à la capacité de ces gouvernements, qui connaissent de sérieuses difficultés à l'échelle du continent, de rembourser leur dette, quelle est l'attitude de la Banque mondiale face aux programmes d'adaptation structurelle?

M. Racicot: Nous avons eu un long débat là-dessus. Je me suis avancé et j'ai demandé à la Banque mondiale et au fonds d'envisager des façons nouvelles et originales soit de renoncer à recouvrer ces créances, soit de les rééchelonner sur une très longue période. J'ai reçu une réponse très brève; on me demandait de payer sur-le-champ ou de leur faire parvenir un remboursement. Leur position se résume à cela. Si la Banque mondiale reste sur ses positions, nous allons devoir renflouer les coffres indirectement par le biais de notre programme multilatéral pour que ces remboursements puissent s'effectuer.

Le système de partage du fardeau est différent au sein des programmes multilatéraux. Peut-être est-ce un avantage. Si c'est trop coûteux pour certains des gros donateurs dont je tairai le nom, ce système aura peu de chances d'être mis en vigueur. Il s'agit en fait d'une impasse en quelque sorte et nous allons trouver une issue.

Nous avons mis carte sur table; nous avons exercé des pressions. Incidemment, en ce qui a trait à ce plan, la France nous a été et a fait preuve de beaucoup d'éloquence, et la Communauté européenne s'est aussi ralliée de notre côté, mais la formule n'intéressait pas beaucoup le Japon, l'Allemagne et les États-Unis. Ils préfèrent donner au bureau, pour ainsi dire.

Le président: M. Gustafson a une question à poser et puis nous allons devoir clore la séance. J'aimerais demander si M^me^ Edelstein ou M. Perron auraient quelque chose à nous dire à propos de l'effort de paix en Mozambique. Vous savez que c'est un sujet qui me préoccupe, mais il me semble que cette crise offre peut-être des occasions d'action stratégique, dans la mesure où les deux côtés sont touchés, les forces du gouvernement et celles de Renamo.

Deuxièmement, il y a toute la question des projets que vise le secteur des ONG; il faut aussi tenir compte de la sécurité et de la capacité de ces routes auxquelles nous avons déjà fait allusion. . . Au cours des dernières semaines, y a-t-il eu quelques nouvelles lueurs d'espoir, des occasions qu'il faudrait saisir pour faire avancer ce processus de paix?

M. Perron: Il y a quelques lueurs d'espoir et quelques sources de désespoir. Monsieur le président, je sais que vous vous intéressez beaucoup à cette question et que vous la suivez de très près. Vous avez demandé auparavant ce que pouvait faire le Canada, monsieur le président, et M. Gallagher a dit que c'était un bourbier et qu'il était très difficile d'intervenir. Nous essayons d'y arriver de diverses façons, mais c'est très difficile. On ne peut pas aider les gens s'ils ne veulent pas s'aider eux-mêmes.

Je vais mentionner un cas, notamment. Nous avons reçu deux délégations ministérielles du Mozambique. Vous avez vous-même présidé à une rencontre avec certains de ces visiteurs. Au cours des 18 derniers mois, nous avons offert de

[*Texte*]

months ago our high commissioner in Harare was told that he would be called in so that Canada could help in that process. He went in September or October and never heard a word on that.

Then you took over and mentioned to Mozambique that we wanted to help in that process in whatever form. We didn't want to repeat what was already being done by the Italians and the Portuguese, etc. We haven't received much on that side. Over the years we have been pressuring the Mozambique government to become more open and transparent, and I think the Government of Mozambique has done quite a bit on that side.

We have also passed a similar message to Renamo. We did it more recently and we'll continue to do it—if they want to have some credibility they will have to behave in a responsible manner. The way their attitude is developing at the talks in Rome is not always encouraging, but I can assure you, Mr. Chairman, that through the contacts we have with them, we are sending them the proper messages.

The peace process resumed in Rome on June 10, and they have agreed on a number of areas, but it's moving very slowly. It is illusionary to say that it's moving very quickly. Not only Canada, but other European countries and the United States are all putting their efforts in that direction.

The message we got following the agreement on the statement of principles. . .we worked on it very hard to get agreement by all parties. We heard that Renamo was not enthused about the idea of allowing land corridors. We are investigating that and we will be sending a message directly to Declama, the leader of that group. It may be an unclear message that we got or not a definite reaction, but we certainly will not accept that sort of attitude, and Canada will take appropriate steps in that direction. Thank you.

• 1245

The Chairman: Thank you very much. Do you have a short question, Mr. Gustafson? Then our time is well overspent.

Mr. Gustafson: Given the challenge of the 11.5 million tonnes of grain or maize or whatever to move, plus the fact that you may have to trade wheat for maize and move wheat, if you do some numbers on that it's about half of what Canada ships out every season of what we produce in this country. So it's a big undertaking.

What recommendations is CIDA making to the rest of the world in general for preparedness for this kind of thing in the future? This is something that can't be done overnight. I think you are aware of that, and you'd know more about it than I would.

[*Traduction*]

faire tout ce que nous pouvions pour faire avancer ce processus. Il y a six ou sept mois, notre haut-commissaire à Harare a appris qu'on allait faire appel à lui pour que le Canada puisse contribuer à l'évolution du processus. Il s'est rendu là-bas en septembre ou en octobre et on ne lui en a jamais soufflé mot.

Vous avez ensuite pris les devants et avez mentionné au Mozambique que nous étions disposés à les aider, à faire avancer ce processus de quelque façon que ce soit. Nous ne voulions pas répéter ce que faisaient déjà les Italiens et les Portugais, etc. Nous n'avons pas eu beaucoup de nouvelles à la suite de ces efforts. Au fil des ans nous avons exercé des pressions sur le gouvernement du Mozambique pour qu'il devienne plus ouvert et plus transparent, et je pense qu'il a à cet égard fait des progrès considérables.

Nous avons aussi transmis un message semblable à Renamo. Nous l'avons fait assez récemment et nous allons continuer de le faire—s'ils veulent avoir une certaine crédibilité, ils vont devoir se conduire de façon responsable. L'attitude qu'ils manifestent au fil des discussions à Rome n'est pas toujours encourageante, mais je peux vous assurer, monsieur le président, que nous leur transmettons les messages appropriés quand nous avons l'occasion d'être en rapport avec eux.

Les négociations de paix ont repris à Rome le 10 juin et les participants se sont mis d'accord sur un certain nombre de domaines, mais les choses avancent très lentement. Ce serait se leurrer que de dire le contraire. Le Canada n'est pas le seul pays à exercer des pressions en ce sens; d'autres pays européens et les États-Unis en font autant.

Suite à l'entente sur l'énoncé de principes, nous avons entendu dire que. . . nous avons travaillé très fort pour obtenir l'assentiment de toutes les parties en cause. Nous avons entendu dire que Renamo n'était pas très enthousiaste face à l'idée de permettre l'accès à certains corridors terrestres. Nous faisons des recherches pour en savoir plus long et nous transmettrons un message directement à Declama, le chef de ce groupe. Peut-être le message qu'on nous a transmis n'était-il pas clair ou peut-être n'était-ce pas une réaction définitive, mais nous n'allons certainement pas accepter ce genre d'attitude et le Canada prendra les mesures qui s'imposent. Merci.

Le président: Merci beaucoup. Avez-vous une brève question, monsieur Gustafson? Après cela, nous aurons vraiment dépassé l'heure.

M. Gustafson: Le défi auquel nous sommes confrontés est celui de transporter 11,5 millions de tonnes de maïs ou de céréales; en outre, il se peut que vous ayez à échanger du blé contre du maïs et à transporter du blé. Si l'on fait quelques calculs rapides, cela représente environ la moitié des exportations saisonnières de la production intérieure canadienne. C'est une tâche énorme.

Quelles sont les recommandations de l'ACDI au reste de la planète en général quant aux façons de se préparer à ce genre de choses pour l'avenir? Ce ne sont pas des préparatifs qui peuvent s'effectuer du jour au lendemain. Je pense que vous le savez et que vous en savez beaucoup plus à ce sujet que moi.

[*Text*]

We have one of the world's best transportation systems in Canada. Look at the numbers. I know what congestion is like on the prairies when we try to get a crop out at the end of July with the kind of system we've got.

Mr. Racicot: My understanding is it's co-ordinated at both ends. At one end, the donor side, we have this committee of the UN and also, you have the World Food Programme, which could probably be the executant of most of the big shipments. The World Food Programme has a lot of expertise in the shipment of food in very difficult situations. There were times when we shipped a hell of a lot of food to Bangladesh, if you remember, some of which was in tankers.

At the other end, locally, there is co-ordination within SADCC, the co-ordinating body for South African states. They have a secretariat, and within their secretariat we've put a Canadian who is an expert on logistics to help on the receiving end. I am sure other countries that have some experience are contributing.

Mr. Gustafson: Is there any move worldwide or through the United Nations or the groups you are working with as CIDA to have something in transportation preparedness? What does happen in a case like this?

Mr. Racicot: We have the accumulated experience of literally decades of doing that kind of thing. I'm not really an expert in that field and that's why my answer is quite general. But the World Food Programme in Rome is the body that specializes in that; they do only that. An American who is presently here in Ottawa, Catherine Bertini, is the World Food Programme's executive director.

During the major crisis in Bangladesh, my understanding is that we sent what was a brand new tanker for petroleum products, and they filled the boat with about 100,000 tonnes. The boat went into the Gulf of Bengal. It was so deep they had to stop a long way from the harbour. The tanker was like an *entrepot*, a storage area, from which lighter boats would load and transship for delivery.

They have done all sorts of things. They cannot do the impossible, but I am quite confident that what is possible will be well done.

The Chairman: I should say, Mr. Gustafson, there is a round-table to which you are invited tonight at 7 p.m. in room 371, with Catherine Bertini, the executive director of the World Food Programme. She will be giving us some idea of the World Food Programme's overall direction, particularly on the African famine. Some officials have been invited and an invitation is extended to members of Parliament. If you are able to be there, it would be very helpful.

Mr. Perron, you wanted the last word?

[*Translation*]

Nous avons au Canada l'un des meilleurs réseaux de transport au monde. Les chiffres en témoignent. Pourtant, malgré notre système, je sais qu'il y a beaucoup de congestion dans les provinces des Prairies quand nous essayons d'expédier les récoltes à la fin de juillet.

M. Racicot: Je crois savoir que la coordination s'effectue des deux côtés. D'un côté, chez le donateur, il y a ce comité des Nations Unies ainsi que le Programme alimentaire mondial qui pourraient sans doute se charger de la plupart des grosses expéditions. Le Programme alimentaire mondial est très compétent en matière d'expéditions d'aide alimentaire dans des situations très difficiles. Vous vous souviendrez sans doute que nous avons à un moment donné expédié des quantités énormes d'aide alimentaire au Bangladesh en utilisant parfois des bateaux-citernes.

De l'autre côté, dans la région, la coordination est effectuée par la Conférence pour la coordination du développement en Afrique australe (CCDAA) le regroupement qui effectue la coordination pour les états de l'Afrique australe. Il a un secrétariat et on a doté ce secrétariat d'un Canadien qui est un expert en logistique et pourra ainsi aider à coordonner la réception des envois alimentaires. Je suis aussi certain que d'autres pays qui ont de l'expérience en la matière participent.

M. Gustafson: Fait-on quelque chose à l'échelle mondiale ou par le biais des Nations Unies ou encore par l'entremise de groupes avec lesquels vous travaillez à l'ACDI pour préparer le volet des transports? Que se passe-t-il dans un cas comme celui-ci?

M. Racicot: Nous faisons ce genre de choses depuis des décennies et nous pouvons tirer profit de notre expérience accumulée. Je ne suis pas vraiment expert en la matière et c'est pourquoi ma réponse est plutôt générale. Mais le Programme alimentaire mondial à Rome se spécialise dans ce genre de chose et ne fait que cela. La directrice administrative du Programme alimentaire mondial, M^me^ Bertini est une Américaine qui est d'ailleurs ici à Ottawa en ce moment.

Pendant la crise majeure du Bangladesh, nous avons envoyé, il me semble, un pétrolier tout neuf qu'ils ont rempli de 100,000 tonnes d'aide alimentaire. Ce bateau-citerne est passé par le golfe du Bengale. Le bateau s'enfonçait tellement profondément dans l'eau qu'il a dû s'arrêter loin du port. Ce bateau était comme un entrepôt et les bateaux plus légers venaient y prendre leur chargement pour aller le livrer à terre.

Donc, le PAM a fait toute sorte de choses. Il ne peut pas faire l'impossible, mais je suis sûr que ce qui est possible sera bien fait.

Le président: Je devrais vous dire, monsieur Gustafson, que vous êtes invité à une table ronde ce soir à 19 heures dans la pièce 371 où sera présente Catherine Bertini, directrice administrative du Programme alimentaire mondial. Elle va nous donner un aperçu des grandes orientations du Programme alimentaire mondial, surtout en ce qui a trait à la famine africaine. On invite les députés ainsi que certains hauts fonctionnaires à cette réunion. Votre présence serait fort appréciée.

Monsieur Perron, vous vouliez le dernier mot?

[*Texte*]

• 1240

Mr. Perron: Just to clarify the last question, we had a major crisis in 1984, 1985, 1986. At the time there were certainly weaknesses in the preparation for the crisis. The lessons have been learned by the donors and the UN system. Now, everybody knew that this was coming, and the situation is in hand. It would be wrong to convey the impression that it's not serious. This is very major, and that message must be passed. On the other hand, it is certainly in a better co-ordination mode than the 1984 crisis was.

The Chairman: Thank you for your presence with us and for the update and the reassurances on that issue, which we appreciate very much. We look forward to continuing dialogue with officials, OXFAM and other members of Parliament.

This meeting is adjourned.

[*Traduction*]

M. Perron: Simplement pour éclaircir cette dernière question. Les crises majeures ont eu lieu en 1984, 1985 et 1986. Nous étions moins bien préparés pour faire face à la crise; il y avait certainement des faiblesses à l'époque. Toutefois, les donateurs et les Nations Unies ont tiré des leçons du passé. Cette fois-ci, tous savaient que cette crise menaçait d'éclater et la situation est bien en mains. Nous aurions tort de donner l'impression que ce n'est pas sérieux. C'est très sérieux, et il faut que ce message soit transmis. D'autre part, la coordination est certainement supérieure à celle de la crise de 1984.

Le président: Merci de votre présence ici. Nous vous remercions aussi de votre mise à jour et de nous avoir rassurés; nous l'apprécions grandement. Nous anticipons avec satisfaction de poursuivre le dialogue avec les fonctionnaires, OXFAM et d'autres députés.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

Len Gustafson, M.P.

From OXFAM Canada:

David Gallagher, Regional Representative, Southern Africa.

From the Department of External Affairs:

Marc Perron Assistant Deputy Minister, Africa and Middle East Branch.

From CIDA:

Pierre Racicot Vice-President Africa and Middle East Branch.

TÉMOINS

Len Gustafson, député.

De OXFAM Canada:

David Gallagher, représentant régional, Afrique australe.

Du ministère des Affaires extérieures:

Marc Perron, Sous-ministre adjoint, Afrique et Moyen-Orient.

De l'ACDI:

Pierre Racicot, vice-président, Direction générale de l'Afrique et du Moyen-Orient.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CANADA, SOUTHERN AFRICA, AND THE 1990s

NOURISHING THE ROOTS OF DEMOCRACY



LIBRARY

Standing Committee on External Affairs and International Trade

Sub–Committee on Development and Human Rights

Walter McLean, P.C., M.P.
Chairman of the Sub-Committee

June 1992

MAP NO. 3654 UNITED NATIONS
OCTOBER 1991

The boundaries and names shown on this map do not imply official endorsement or acceptance by the United Nations

CANADA, SOUTHERN AFRICA, AND THE 1990s

NOURISHING THE ROOTS OF DEMOCRACY

Standing Committee on External Affairs and International Trade

Sub–Committee on Development and Human Rights

Walter McLean, P.C., M.P.
Chairman of the Sub-Committee

June 1992

)USE OF COMMONS

ue No. 27

airperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 27

Président: Walter McLean

nutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee

)evelopment and Iuman Rights

the Standing Committee on External Affairs and ernational Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

SPECTING:

suant to Standing Order 108(2), consideration of a ft report on South and Southern Africa

CLUDING:

First Report to the House

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de l'ébauche de rapport concernant l'Afrique du Sud et l'Afrique australe

Y COMPRIS:

Le Premier Rapport à la Chambre

rd Session of the Thirty-fourth Parliament, 1-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

-1

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

Other Members of Parliament participating in the sutdy on South and Southern Africa:

John Brewin
Douglas Fee
Louise Feltham
Stan Hovdebo

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET I COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Autres Membres du Parlement ayant participé à l'étud l'Afrique du Sud et l'Afrique australe:

John Brewin
Douglas Fee
Louise Feltham
Stan Hovdebo

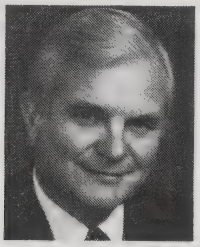
Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0

MEMBERS OF THE SUB–COMMITTEE



Walter McLean, P.C., M.P.
(P.C. -- Waterloo, Ontario)
Chairman



Girve Fretz, M.P.
(P.C. -- Erie, Ontario



Beryl Gaffney, M.P.
(Lib. -- Nepean, Ontario



André Harvey, M.P.
(P.C. -- Chicoutimi, Québec)



Christine Stewart, M.P.
Lib. -- Northumberland, Ontario)



Peter McCreath, M.P.
(P.C. -- South Shore, Nova Scotia)



Stan Hovdebo, M.P.
(N.D.P. -- Saskatoon–Humboldt, Saskatchewan

Report to the Standing Committee on External Affairs and International Trade

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade as the honour to present its

FIRST REPORT

In accordance with its general mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade has examined the subject of South and Southern Africa. The Sub-Committee has heard evidence from a range of experts witnesses and reports its findings and recommendations.

CHAIRMAN'S FOREWORD

June 15, 1992

This first report of the Sub-Committee on Development and Human Rights was inspired by the staunch support of Canadians for the struggle against apartheid, and the events unfolding in South and Southern Africa. We are deeply concerned that the international community's efforts to encourage democracy and human rights will lose momentum with the recent end of "legal" apartheid, and the ongoing constitutional negotiations in South Africa.

We affirm that there is reason for hope in the region. But optimism should not be misplaced. Apartheid's legal collapse movement toward pluralism throughout the region, and heightened peace and security in many Southern African states are encouraging first steps toward regional transformation. We believe lasting change must go much further.

Our report indicates that there are many troubling and enduring political, economic, and social legacies of apartheid. These urgently need the attention of Southern African citizens and their global partners. The Sub-Committee, therefore, urges Canada to continue to show strong leadership on Southern African issues. The focus of Canadian assistance should be on: (a) economic development, (b) growth in human resource capacity, and (c) reinforcing civil society. The Sub-Committee proposes a number of specific recommendations to help ensure sustained Canadian interest and involvement through the 1990s. The seeds of democracy have been planted; the challenge is now to nourish its roots.

There is a unique legacy of goodwill in Southern Africa toward Canada. Our efforts in the 1990s can build on this legacy. To reduce our support and presence now risks betraying the energy and efforts of millions of Canadians who mobilized public support for the struggle against apartheid. But, most importantly, to turn our attention away from Southern Africa puts at risk the hopes of the region for the full and comprehensive benefits of democracy.

ACKNOWLEDGEMENTS

The genesis of this Sub-Committee on Development and Human Rights, and the work on its initial report, owe much to the combined efforts and interests of all three political parties, and the valued research staff at the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade, Bob Miller and Karen McBride. Mention must also be made of the contribution of Svend Robinson, M.P. (NDP—Burnaby—Kingsway, British Columbia). Throughout the last eight months, we have benefited from the contribution and cooperation of CIDA and the Department of External Affairs. As always, appreciation also goes to the many helpful House of Commons staff, including our Clerk, Ellen Savage. Final thanks are given to our witnesses — many of whom are from Southern Africa or spent extensive time in the region — without whom there would be no report.

Table of Contents

NOURISHING THE ROOTS OF DEMOCRACY 1
INTRODUCTION 1
The abiding Canadian interest 2

PART I – THE CHALLENGE OF ENDING APARTHEID 5
First steps toward reform 5
Tentative constitutional change 5
Sanctions 7
Violence 7

PART II – THE CHALLENGES OF ENDURING CHANGE 9
Deeper challenges to democracy 9
Struggling for justice in South Africa 10
Rebuilding the region 12
Reintegrating South Africa 15

PART III – POLICY DIRECTIONS AND PRIORITIES IN THE 1990s 17
Economic development 18
Human resource development 19
Civil society 20

CONCLUSION: SUSTAINING CANADIAN MOMENTUM 22

SUMMARY OF RECOMMENDATIONS 25
IMMEDIATE CONCERNS 25
DIRECTIONS FOR CANADIAN POLICY IN THE NINETIES 25
Economic Development 25
Human Resource Development 26
Civil Society 26
SUSTAINING CANADIAN MOMENTUM 27

APPENDIX A – LIST OF WITNESSES 29

CANADA, SOUTHERN AFRICA, AND THE NINETIES

NOURISHING THE ROOTS OF DEMOCRACY

"Among the great political transitions of this decade, the crumbling of apartheid in South Africa ranks as one of the most stunning."[1]

INTRODUCTION

Events in South Africa have triggered worldwide attention. There is a widespread belief that the country has passed through a watershed in its history. Apartheid opponents' hope is that recent reforms are irreversible, and that democracy in South Africa will be a crucial element in rejuvenation throughout the region. The Sub-Committee on Development and Human Rights is compelled by Canada's staunch support for the struggle against apartheid to assess the changing situation in South and Southern Africa to determine if this hope is well-founded.

This growing regional momentum is set against a backdrop of pivotal changes on the international scene. The end of the Cold War marked the beginning of a climate of hope in many parts of the world. Democracy is enjoying an inspiring resurgence of popularity, but it also faces a multitude of challenges.

Recent history has also witnessed an increased marginalization of Africa as a whole, and mounting problems on the continent, including cyclical famine and drought. Despite the unprecedented existence of the United Nations Programme of Action for African Economic Recovery and Development (UN-PAAERD) from 1986-1990, economic and social conditions actually worsened over the past five years. UN-PAAERD represented an agreement which required African countries to put structural adjustment programmes in place in return for increased financial assistance from wealthier nations, but this commitment to Africa was weakened by global recession and growing needs elsewhere. This precedent raises the question of whether at the very time meaningful change is possible in Southern Africa, the attention of the world community will turn toward other challenges to development and democracy.

Members of the Sub-Committee believe that this must not happen. The struggle against apartheid, Canada's major purpose in the region, is entering a new and hopefully constructive era, one which presents us with a unique opportunity to build on the promising regional momentum being released by apartheid's weakening. Whereas the focus of international attention over the past generation has been forcing the hand of constitutional reform in South

[1] Pauline Baker, "South Africa: Old Myths and New Realities," in *Current History*, (May 1991), p. 197.

Africa, the task now shifts to securing lasting political, economic, and social change throughout the region. Having planted the seeds of democracy, the challenge is now to nourish its roots.

The abiding Canadian interest

The purpose of this report is therefore to review the human rights, political, and economic developments in South and Southern Africa in order to help determine an appropriate Canadian response to a fluid situation filled with hope and dilemmas. The principal question facing Canadians is with victory against legal and constitutional apartheid close at hand, does our interest in the region diminish? Have we achieved our objectives? Clearly the answer is no.

The Sub-Committee believes there is an abiding Canadian interest in close relations with South and Southern Africa. To scale back our involvement because of the legal collapse of apartheid and ongoing constitutional negotiations risks betraying the energy and efforts of millions of Canadians who mobilized this country for the struggle, and the investment of Canada's talent and resources. But most importantly, abandoning the struggle means betraying the hopes of the region for the benefits of democracy in the fullest sense of the word.

Canada occupies a unique role in Africa as a whole. A member of the Commonwealth and La Francophonie, and a country without colonial ties to the continent, Canada is a distinctive and trusted player in African development. But these characteristics are all the more evident in the case of Southern Africa, where Canada has earned a great deal of respect among Southern Africans for its leadership within the Commonwealth and the United Nations in the struggle against apartheid. Equally important has been Canada's determined support of the front-line states in our common cause, both bilaterally and through the Southern Africa Development Coordination Conference (SADCC). Partnerships between Canadians and Southern Africans have also flourished at the non-governmental level, linking the grassroots of the different societies. And the overall result of this Canadian action has been a relationship with Southern Africans based on confidence. Now they value our commitment as a partner for change. Canada must help the region seize the momentum of transformation and rebuild.

In turn, Canada has an opportunity to build on this legacy of goodwill to advance its own fundamental foreign policy objectives. Chief among these objectives is support for democratic development and human rights, and in this area of policy, there is a large reservoir of public knowledge and support for our commitment to the black majority in South Africa. Canadians expect our long involvement in the struggle against apartheid to produce tangible results, results that our study shows are far from secure.

Continuing involvement in Southern Africa ensures that Canada's voice is heard on the crucial issue of promoting peace and regional cooperation. In an era of intense interdependence, security threats in any one region can easily have a global impact, and Canada would not be insulated from the resulting instability. Enhancing our involvement also

gives Canada the chance to forge even stronger ties with states of the region through a number of means, including mutually-beneficial trade linkages. These ties can heighten the region's steadiness and promote peace.

Finally, continuing to champion the Southern African cause will allow Canada to build on its established leadership role on these issues in the United Nations and the Commonwealth. Southern Africa is a region that has called for more pro-active international intervention, presenting an opportunity to advance multilateralism.

Like no other region, Southern Africa is the embodiment of Canada's foreign policy interests; like no other region on the continent, Southern Africa is poised to be a success story. It has all the building-blocks. Canadians can share in true and lasting success against apartheid by helping to create and reinforce new pillars of the region's system: democracy, human rights, and economic development, objectives that correspond to Canadian goals.

PART I

THE CHALLENGE OF ENDING APARTHEID

South Africa's racist policy of apartheid has been an enduring focus of international condemnation and, tragically, a major force shaping the region. This international outrage has been expressed most forcefully through the United Nations and the Commonwealth; their package of arms, trade, financial, and cultural embargoes against the South African regime hit a peak of support in the mid-1980s. The aim was simple: to pressure the government of South Africa to enter into negotiations with the black majority.

Canada was among the most vocal opponents of apartheid, raising its voice on the issue of this institutional abuse of human rights with white South Africans, and with Canada's allies in the G-7, La Francophonie, the United Nations, and the Commonwealth. Canadian leadership has been widely seen as instrumental in bolstering support for a strong sanctions policy on the part of the Commonwealth, an arena that has sustained a keen sense of energy for the struggle against apartheid, particularly given the horrendous impact of South African policies on many Commonwealth members on the "front-line".

Now this international momentum of pressure and support for change is poised to come up against its greatest challenge: partial victory. The expectations of the black majority in South Africa and of the region hang in the balance.

First steps toward reform

In February, 1990, South African President F.W. De Klerk started the country on the path of reform when he announced the release from prison of African National Congress (ANC) deputy president Nelson Mandela and other political prisoners[2], and legalized anti-apartheid opposition in South Africa. The image of Mr. Mandela walking out of prison after 27 years is imprinted on many memories.

A year later, Mr. De Klerk opened a new session of South Africa's parliament with the bold announcement that the three remaining "pillars" of apartheid law, the *Land Act*, the *Group Areas Act*, and the *Population Registration Act*, would be repealed by his government, a promise that has been fulfilled, marking the end of "legal" apartheid in South Africa.

Tentative constitutional change

This legal end to apartheid was an important first step, but a more meaningful dismantling of the system must take place in other areas, including on the constitutional front. During this period of change, a political mechanism for continued transformation, the

[2] There is still some controversy as to whether all political prisoners have been released. The Human Rights Commission, a non-governmental monitoring organization based in Johannesburg, claims that 395 political prisoners are still being held.

Convention for a Democratic South Africa (CODESA) was established. A negotiating forum of some 19 organizations, including all centrist political parties, CODESA was launched amidst high hopes on December 20, 1991. Its major objectives are to reach agreement on general constitutional principles and on the process of constitution-making itself, and to devise appropriate transitional mechanisms for governing the country.

Reports on CODESA's progress fluctuate between elation and despair. Particularly disturbing to us are the criticisms of the negotiations raised by South African women's groups. They point to the fact that fewer than 7 per cent of the some 400 politicians at CODESA are women, and that no women sit on the influential CODESA management committee. Understandably, South African women believe that they have virtually no voice in the debate over their country's future. [3]

Nevertheless, most media reports overlook this problem, and generally leave the impression that the major parties to the negotiations will be able to secure an agreement. This speculation was bolstered by the positive outcome of a whites-only referendum held on March 17 of this year. White South Africans were asked if they supported "the continuation of the reform process which the State President began on February 2, 1990, and which is aimed at a new constitution through negotiations". Sixty–nine per cent responded favourably.[4]

Despite these positive signals, Sub-Committee members were repeatedly warned that the changes in South Africa over the past few years alone do not warrant the degree of optimism often expressed by the international community. Though significant, what has been accomplished by repealing discriminatory laws and establishing CODESA is simply a means to the end of democratic and non-racial rule in South Africa. The process and implementation of practical change will be long, arduous, and wrought with difficulties.

Primary among the divergent views of the governing National Party and its principal negotiating partner, the ANC, is the issue of an "ethnic veto". Whereas the ANC supports enshrining a bill of rights in a new constitution to protect individuals of all races, the National Party of President De Klerk favours a new constitutional system featuring "checks and balances", and power-sharing mechanisms. In the opinion of the majority of the witnesses before the Sub-Committee, these features threaten to undermine the very goal of a non-racial democracy by effectively giving the white minority a veto over any reform program of a black-majority government. As the focus of negotiations falls increasingly on these substantive issues of power, in the words of Professor Dan O'Meara, "the major actors in the process are coming closer and closer and closer together to their respective edges of a very narrow but very deep chasm."[5]

---

[3] *Globe and Mail*, May 27, 1992.

[4] It is important to note that some of our witnesses questioned President De Klerk's objectives in calling for the referendum. Professor Dan O'Meara argued that reducing the influence of the Conservative Party and the security forces were his principal goals. *(Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 15:35).

[5] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 15:39.

It is this image that we would urge Canadians to recall when they think of events in South Africa. Numerous political difficulties must still be overcome in bringing the process of democratic change in South Africa to fruition. Canada must continue to make effective use of its positive and negative leverage, "carrots and sticks", to facilitate a successful outcome to the constitutional end-game.

Positive Canadian initiatives can strengthen CODESA generally by providing technical and administrative support for the negotiations. But Canadian assistance at this crucial phase should also focus more decidedly on providing human resource support to the parties representing the black majority. Canada's "Dialogue Fund", administered through our embassy in South Africa, has undertaken these types of initiatives in the past, and we urge that more be done. Over the coming months, measures aimed at levelling the constitutional playing field in South Africa are appropriate and timely interventions. Therefore, **the Sub-Committee recommends that Canada augment the assistance and expertise provided to parties representing the black majority and women in CODESA as a positive step toward democracy.**

Sanctions

Using "sticks" as incentives for change means continuing Canada's policy of sanctions against South Africa. While we acknowledge that some groups advocate lifting all sanctions in order to promote economic growth in South Africa and avoid disadvantaging Canadian business, members of the Sub-Committee believe that Canada and like-minded countries must maintain meaningful pressure on the South African government in order to hasten movement through potential constitutional quagmires.

We applaud the cautious and measured "programmed management approach" to sanctions adopted by Commonwealth Heads of Government in October, 1991. The approach clearly links further change on the application of sanctions to concrete, practical steps toward ending constitutional apartheid.[6] Accordingly, **the Sub-Committee recommends that Canada follow the Commonwealth guidelines set down in the "programmed management approach", and that Canadian diplomatic energy work toward sustaining international pressure on the South African regime.**

Violence

Peaceful change cannot be achieved in a climate of brutality. We are deeply concerned at the desperate situation of escalating inter-group violence in South Africa, and disturbed by recurring reports of the state's and ultra-right white groups' role in fomenting or perpetrating this violence. The South African justice system also leaves the impression of being unwilling

[6] It stipulates that trade and investment measures should be lifted only when transitional governing mechanisms are agreed upon, that financial sanctions should be removed only when agreement on the text of a new democratic constitution is reached (unless a contrary recommendation is made by CODESA or an interim government), and finally, that the arms embargo applied by the United Nations and supported by Commonwealth measures should remain intact until a new post-apartheid government is firmly established in South Africa.

to send a strong signal to those involved in the violence about the seriousness of their crimes. Recent reports of the early release from prison of two policemen convicted of murder and attempted murder, and the revelation of state involvement in the 1985 murder of prominent anti-apartheid activist Matthew Goniwe and his colleagues create a perception of indemnity for human rights violators.[7]

It is not only human lives at stake. As the groups and individuals consulted in the study repeatedly pointed out, all the positive, hard-fought gains in dismantling apartheid are jeopardized by the chaos, chaos that plays into the hands of opponents of reform. Beyers Naudé, a prominent leader of the anti-apartheid movement spoke before the Sub-Committee of the urgent need for international involvement if this violence is to subside:

> It is our conviction, and that conviction grows more and more, that unless there is international monitoring of violence in South Africa, demanded or requested by the Commonwealth or the United Nations, we will not have any meaningful process toward successful negotiation in our country. The International Commission of Jurists, in their investigation into violence in Natal last year, suggested that this should take place. In light of what is happening in South Africa, I would make an urgent plea that for the sake of creating a climate of peace in South Africa, the possibility of meaningful progress, that very serious attention should be given to this.[8]

We believe that Canada can and should actively promote confidence-building measures to deal with the immediate threat of violence, and with its legacy of fear and distrust in a post-apartheid era. Accordingly, **the Sub-Committee recommends that Canada use its good offices in South Africa, the United Nations, the Commonwealth, and elsewhere to strongly encourage the presence of third party observers in conflict areas of South Africa. Upon the establishment of an acceptable interim government, the Sub-Committee also recommends that Canada offer to cooperate with the South African police and military by discussing the training procedures and experiences of Canadian police forces, the RCMP, and the peacekeeping training of the Canadian military.** These types of activities have already begun. The Southern Africa Education Trust Fund is sponsoring research, and in conjunction with the Halton Regional Police in Ontario, has explored the feasibility of providing community-based training programs to the South African police. Two senior South African police officials also visited Canada in early May of this year to discuss community policing approaches and the "911" emergency system with the RCMP and Canadian police forces across the country. The Sub-Committee believes that these are encouraging first steps.

---

[7] Khetani Shange, a KwaZulu policeman was released on parole in February of this year after serving just nine months of a 27-year sentence; earlier this year, South African Police Constable Thulani Philip Choeni was released after serving 17 months of an 18-year jail term. On May 8, 1992, the *New Nation* published a secret "Signal Message" that linked a former member of the State Security Council and one of the country's presently most senior generals, C.P. van der Westhuizen, to the 1985 murder. State President F.W. de Klerk has ordered that the inquest into the deaths be re-opened, and stated in Parliament that at no stage did either the State Security Council or the Cabinet plan any misdeeds or contraventions of the law at meetings attended by him or any of his colleagues.

[8] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 21:7.

PART II

THE CHALLENGES OF ENDURING CHANGE

Looking beyond these immediate concerns for holding the ground gained in this battle, Canadians must be aware of the abiding political, economic, and social legacies of apartheid for the black majority in South Africa and for the front-line states. They point to a deeper agenda in the effort to throw off apartheid's chains and unlock regional dynamism.

Deeper challenges to democracy

It is hard to exaggerate the human and economic disaster of apartheid. And unfortunately, despite the desire of some members of the international community and media to accept reform as a *fait accompli*, the Sub-Committee believes otherwise. On balance, even though the legal and political pillars of apartheid are falling, change in South Africa and in the region remains largely superficial. The challenge for Southern Africans in the coming decades in overcoming these legacies is ensuring that democracy, respect for human rights and economic transformation go forward together. The imperative for the region's partners is to recognize the interconnectedness of these strands of the social fabric in looking for new avenues for promoting democratic development.

Not all the news is bad, however. There is concrete reason for hope. In spite of these horrific legacies, the winding down of South African aggression and destabilization has already ushered in a measure of renewed peace and security. Namibia finally gained independence on March 21, 1990, and a democratic government was chosen in free and fair elections. The government has emphasized national reconciliation, particularly between SWAPO (South West Africa People's Organization) and the formerly pro-South African DTA (Democratic Turnhalle Alliance).

In Angola, the May 1991 peace accord (and the subsequent departure of the last Cuban soldiers from Angolan territory) has led to the establishment of a more democratic regime. Opposition parties now operate openly in this former Marxist-Leninist state, including the former rebel group, UNITA. Multiparty elections are scheduled for the fall of 1992 under UN supervision, but it should be noted that some observers expect delays in this timetable. Meanwhile, Angola has to implement an intricate demobilization process with the help of the UN, and we were struck by the worrisome potential for destablization as this process unfolds. **The Sub-Committee therefore recommends that Canada augment its support for the demobilization process, ensure that there are sufficient observers for the scheduled election, and continue to support the efforts of Canadian NGOs working with partners in Angola.**

There has also been a blossoming of another kind. Civil society, peoples' involvement in their own political development at the grassroots, is gaining new strength. Members were given a measure of this phenomenon by regional leaders. Dr. Simbarashi Herbert Stanley

Makoni, Executive Secretary of the Southern Africa Development Coordination Conference (SADCC), noted the "greater opening up of the political systems"[9] generally, though at different stages in different countries. The Hon. Peter S. Mmusi, Chairman of the SADCC Council of Ministers and Vice-President of Botswana, reported,

> We are talking of democracy in the various countries. We have a typical example of what has happened recently in Zambia, where there were multi-party elections . . . In all our countries, even where it has not really started working, there are discussions on these matters and we believe that is the way we are going within our region.[10]

A change of seas is underway. With successes on the constitutional front close at hand, attention must now turn to building on other fundamental requirements of democratic change in order to fully harness the energy and resources being released by apartheid's weakening. And in the medium-term, the most formidable foes to continued democratic development will be economic stagnation and economic disparities. As testimony given by Professor Douglas Anglin so poignantly stressed, "democratic constitutions cannot take root in an economic wasteland".[11]

Struggling for justice in South Africa

Black South Africans have been adversely affected by the systemic racism on a number of fronts, racism that has produced the most extreme societal inequalities in the world. Housing is inequitably distributed, with more than seven million urban dwellers living in shanty-towns. Land reform is a pressing concern. Before the repeal of the *Land Acts* last year, blacks were permitted to own land in only 13 per cent of the country (the "homelands"), and much of this has become environmentally damaged through overgrazing and erosion. With black South Africans (three-quarters of the population) earning just one–quarter of a declining national income, and with the unemployment rate now at over 40 per cent, few will automatically benefit from less systemic discrimination.[12]

Another enduring legacy of apartheid, but one which is of particular concern to the Sub-Committee, is the loss of human potential resulting from grossly unequal systems of education for black and white South African children and youths. In 1985, educational spending per person for the African population was just one-fifth the level for whites.[13] More disturbing still, approximately a fifth of South Africans over the age of 16 have never been to school. We fear that an entire generation of young blacks, denied the opportunities stemming from education and training, will be unable to better their quality of life or to play a role in rebuilding society; we believe that intense frustration over countless social and economic disparities can only fuel the violence if expectations remain unaddressed. As Pierre Beaudet

---

[9] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 7:10.

[10] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 7:6.

[11] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 15:10.

[12] UN Africa Recovery Brief No. 4 (December 1991), p. 4.

[13] *Ibid.*

from *le Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe* noted, "many people, . . .without wanting to be prophets of doom, say that it is five minutes to midnight in South Africa."[14]

In South Africa, there is a moral imperative to seek means of improving the quality of life for millions of blacks who have been left in poverty by past racist policies. The gross disparities resulting from the apartheid system outlined above will require, in Professor Gerry Helleiner's estimation, "one of the most major structural adjustments, using the term appropriately, of any likely to be attempted in the next few years, including eastern Europe."[15] But the implications of this enormous structural crisis pose a whole set of policy dilemmas for a future democratic government.

On the one hand, economic restructuring and redistribution of resources between the white and black communities are seen by many analysts as politically and ethically necessary for change to endure. On the other hand, many commentators maintain that any large-scale attempt to redistribute wealth among the black and white communities in South Africa in a short span of time would be self-defeating, wrecking the economy and undermining the basis for wealth creation in the future. This school-of-thought believes that the most promising engine for change in South Africa and in the entire region will be economic growth in the Republic, but many analysts and ANC representatives themselves question this assumption.

Nevertheless, the ANC also recognizes that economic growth is absolutely central to a promising future in South Africa. Its past policy calling for nationalization is being re-examined given the collapse of centrally-planned economies of Eastern Europe and the former Soviet Union. Nelson Mandela now emphasizes that the ANC is not ideologically wedded to this path. "Optimally," he states, "we envision a mixed economy where state intervention is no greater than in Italy, France or Germany".[16]

Obviously, however, the ANC remains deeply concerned over the radical maldistribution of wealth in a country it may soon be governing. Particularly troublesome to the party is the fact that 87 per cent of the land and 90 per cent of all industrial property are owned by whites. There is also the South African phenomenon of corporate concentration, with more than 75 per cent of shares on the Johannesburg stock exchange held by white-owned conglomerates. Mr. Mandela has challenged South African businessmen to come up with alternatives to nationalization that are effective in correcting this imbalance;[17] he himself has mentioned the model of American combines legislation, and changes to tax policies as possible elements in a new approach.[18] The Sub-Committee is pleased to see Canadian expertise playing a supportive role in this crucial task. The International Development Research Centre's "Economic Mission" to South Africa in August 1991 was partly responsible for the establishment of a macroeconomic research group, or MERG, which brings together the efforts of the ANC, the trade union movement COSATU, and four universities for the purposes of economic research and analysis.

---

[14] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 17:11.

[15] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 6:29.

[16] Nelson Mandela, "South Africa: Whites-only referendum a big mistake," *Montreal Gazette*, February 27, 1992.

[17] *Ibid.*

[18] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 6:30.

A new government must nonetheless walk an economic tightrope between what is just and what is feasible, both in terms of the need for economic growth, and in terms of abiding by the economic approaches favoured by international financial institutions (IFIs). The dilemma was stated succinctly by Professor Linda Freeman:

> In short, to what extent will the deformities of the South African case impinge on the universal truth put forward these days by international financial institutions? There will be social, political, and security costs if those great inequalities aren't dealt with.[19]

Chief among the costs, as Professor Manfred Bienefeld argued, may well be democracy:

> It seems to me almost grotesque that people should be celebrating the arrival of democracy under these kinds of conditions, when in fact we know from our own history that democracy doesn't work very well in societies that are excessively polarized, that are excessively unstable.[20]

Rebuilding the region

The situation in neighbouring countries as the region emerges from the mantle of apartheid is no better. South African military and economic destabilization policies have ravaged Namibia, Angola and, some observers would argue, continue to play a role in the devastating conflict in Mozambique. Giving some measure to the scope of damage inflicted on the region, UNICEF estimates that 1.5 million people died due to apartheid-sponsored wars. A further 4 million people have been displaced. Economic losses in the region as a whole are placed at some $60 billion between 1980 and 1988, three times the total foreign assistance received.[21]

A more potentially menacing problem is the history of militarism in the region resulting from South African aggression. We fear that the legacy of violent attitudes may be the most difficult to overcome, and we urge that this phenomenon be addressed in order to ensure the growth of peace and security region-wide.

One immediate requirement for heightened regional security is peace in Mozambique. A process of negotiations between the government of Mozambique and the guerilla movement, RENAMO, began in July 1990 under Italian auspices. A partial ceasefire covering key transport corridors was signed in December of that year, and the Joint Verification Commission was established in Maputo to monitor the agreements.[22] Unfortunately, this international presence has not had a moderating influence throughout the country. The Mozambican Foreign Minister, Pascoal Mocumbi, reported to us that RENAMO's violent tactics of attacking villages, and destroying crucial road and rail networks are unabated. He also expressed concern that support for this continuing destabilization is coming through unofficial South African channels.

---

[19] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 15:34.

[20] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 17:25.

[21] UN Africa Recovery Brief No. 4, p. 4.

[22] The Joint Verification Commission is composed of RENAMO, the Mozambican government, Zimbabwe, Zambia, Kenya, Congo, Italy, Portugal, Britain, United States, the former Soviet Union, and France.

The "Rome talks" are now entering their eleventh round, and most observers agree that RENAMO is the party responsible for stalling discussions. This pace is unacceptably slow. The war's estimated costs already stand at US$10 billion, the loss of 600,000 Mozambican lives, and the dislocation of 2,700,000 refugees. We urge Canada to continue to do its part to alleviate this tragic situation. Over the past decade, Canada has demonstrated its commitment to Mozambique by making it one of the largest recipients of Canada's foreign aid in Africa; the grassroots involvement of Canadian NGOs despite the ongoing war has given the country a high profile among Mozambicans. We believe Canada can now use this credibility to help bring the benefits of peace and security to all of Mozambique. Therefore, **the Sub-Committee recommends that Canada use all diplomatic means possible to pressure RENAMO into negotiating in good faith. This includes sending a strong message to the government of South Africa about continued indirect South African support for RENAMO, and encouraging the parties of the Joint Verification Commission to act as third parties in faciliting RENAMO's seriousness at the negotiating table.**

Though aggravated by destabilization, not all of the economic troubles faced in the region are a result of apartheid. Some are endemic to Africa. Low or stagnant capital investment, low formal employment coupled with high population growth, and low or negative economic growth rates have meant increased misery on the continent throughout the 1980s. The level of human suffering makes it all the more disturbing to us that there is a net transfer of resources out of Africa to industrialized countries, a fact that is not effectively communicated to Canadians.

One of the biggest causes of this ironic phenomenon is debt. In Southern Africa, the case in point, most states, including South Africa, are heavily indebted. Regional totals are estimated at $50 billion, with South Africa accounting for nearly half. This may be a small proportion of world debt totals, but it is a heavy burden when compared to the countries' economic capacity to pay, especially given the other economic difficulties mentioned above.

The many linkages between debt and development are in fact increasingly evident. For instance, despite the urgent need for investment in human capacity for future prosperity, debt-ridden countries are often forced to jeopardize their long-term interests in educational, social, and health-care fields in order to meet payment demands. This is a debilitating, vicious circle which preoccupies members of this Sub-Committee as it did the earlier Sub-Committee on International Debt.

Unfortunately, the predicament is an economic feature of the entire African continent, carrying with it political and social consequences. We believe that the case of Southern Africa is instructive. It points to a clear contradiction in international priorities: a global emphasis on the value of democracy, and an attitude of inaction when it comes to the onerous limitations of debt to economic development. One of our witnesses, Professor Manfred Bienefeld, put it very clearly:

> It seems very strange that people should have these very high hopes and expectations of countries whose economic problems make our economic problems look non-existent.[23]

Reinforcing this widespread African decline are problems specific to the Southern African region. Large income disparities also exist within these states, with 5 to 10 per cent of the population earning up to one hundred times the average rural income. This highlights once again in our minds the pressing need to thoroughly review the impact of structural adjustment programmes imposed on the region by the International Monetary Fund (IMF) and World Bank. With so many African nations struggling with both extreme poverty and severe economic imbalances, we must be certain that these approaches do not simply worsen the problems. The Hon. Peter Mmusi reported to the Sub-Committee that "it might take some time before we realize the fruits of what is being undertaken in the region as a whole."[24] Canada should ensure that Southern Africans, and all Africans, are not waiting in vain.

This reality of internal disparities mirrors the economic inequalities on a larger scale – between states in the region. SADCC is presently comprised of ten economies, diverse in size, strength, and potential.[25] Yet each economy is much too small on a number of fronts to be successful independently. This predicament has been the driving impulse behind SADCC's embrace of regionalism for the coming decades.

Having focused on infrastructure development throughout the 1980s to counter South Africa's economic leverage in the region, SADCC members are now turning their attention toward finding ways to more effectively combine energy and scarce resources to increase overall regional economic capacity. Their plans for the 1990s revolve around the twin imperatives of "enterprise, skills, and productivity", and regional integration, the elements SADCC believes are fundamental to sustainable development. What is particularly different about this type of "regionalism", however, is SADCC's desire to **balance** regional growth. Labelled "development integration", SADCC's brand of regionalism is an equitable approach to economic integration that stresses both production and trade. The hope is that through coordination rather than competition, all members can benefit in some measure from overall success despite the regional disparities. SADCC's underlying premise, as Dr. Makoni observed, is that "the market is a good servant, although quite clearly a bad master".[26]

Many aspects of the approach must still be worked out, especially SADCC's relationship to other existing economic building-blocks such as the Preferential Trade Area (PTA) and the Southern African Customs Union (SACU), but we applaud this attention to poverty alleviation throughout the region concurrent with overall economic growth. Clearly there are several obstacles to overcome, not least of which is changing attitudes and building

---

[23] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 17:25.

[24] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 7:6.

[25] SADCC's members and their 1980 per capita GNP in US$ are as follows: Mozambique (80), Tanzania (120), Malawi (180), Zambia (390), Lesotho (470), Angola (620), Zimbabwe (650), Swaziland (900), Namibia (1030), Botswana (1600). By way of comparison, South Africa's GNP per capita was $2470. Sources: Africa Recovery from UN, World Bank, IMF, FAO, UNICEF and South African Reserve Bank data.

[26] UN Africa Recovery Brief No. 4, p. 12.

confidence, but the freeing of energy and resources with the progressive dismantling of apartheid has generated excitement and anticipation. SADCC members are poised to redesign the future of the organization and the region.

Reintegrating South Africa

The most potentially explosive factor in this new design will be a democratic South Africa. The South African economy, despite its deep flaws, is still three times the size of all SADCC members' economies combined. It singularly accounts for three-quarters of the region's GDP, and creates four-fifths of the manufacturing value-added. Moreover, with a full third of the total Southern African population, it is the largest national market in the region. Without question, SADCC is sleeping with the proverbial elephant.

The coming explosion, however, could be either a destructive or motivating force in the region. On the one hand, there is valid concern that South Africa may spark a "brain drain": with the relatively high standard of living, and the shortages of skilled personnel, South Africa threatens to absorb badly-needed human resource talent from other states in the region. There is also the very real potential for South Africa to become a "resource sponge", soaking up new financial investment.

On the other hand, many analysts argue that a democratic South Africa can be the locus of future economic growth in the region, not only through a potential "overflow" of investment from South Africa into the rest of the region, but also through enhanced cooperation. A new South African government, like other SADCC members, will eventually be fully engaged in collective regional planning, a bargaining process in which other SADCC states hold cards that are vitally important to South Africa, hydroelectric power and water being chief among them. As alluded to earlier, however, the ANC warns against undue optimism. As Dr. Marcia Burdette related to us:

> Walter Sisulu, the deputy president of the ANC, spoke to the SADCC meeting to remind the participants that South Africa will not be an active member of SADCC in the near future, and when it is, it cannot be assumed to supply vast amounts of investment or goods as its own leadership will be directing production at the home market for the time being to lessen inequities at home.[27]

The challenge of integrating South Africa is therefore attempting to ensure that the explosion has a positive impact. It will be important to support regional coordination, and to encourage South Africa to play a responsible and constructive economic role. All actors are aware of the difficulties ahead, but as Dr. Makoni pointed out,

> We start from the premise that the solution to this problem of disparities will best be found in cooperation and in community rather than in separation...

---

[27] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 15:8.

> Fortunately, this is the position of the majority of the people of South Africa as well.[28]

And for the sake of a positive outcome, and a "made in Southern Africa" brand of regionalism, testimony repeatedly stressed that the region's friends must beware of formulas for economic management that do not sufficiently take into account these characteristic inequities. This is as true of the region as a whole as it is of South Africa and other countries individually. In helping South and Southern Africa to address their agendas for change, the international community must avoid heightening the risks that democracy's roots will be torn up by economic despair.

[28] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 7:13.

PART III

POLICY DIRECTIONS AND PRIORITIES IN THE 1990s

To this point in the report we have offered a number of suggestions as to how Canada can assist the immediate transition in South and Southern Africa. We now turn our attention to longer-term Canadian policy.

Over the past 20 years, Canadian policy in the region has had three main expressions: the struggle against apartheid in South Africa, support for individual front-line states through bilateral relations, and support for SADCC. And we believe that these main policy elements should continue to some degree during this period of transition. In fact, given that the struggle against apartheid is far from over in South Africa, either on the constitutional front, or for the lives of millions of black South Africans, members of the Sub-Committee argue that despite its relative economic wealth, it is appropriate and timely for Canada to financially assist first the parties representing the black majority in South Africa, and later, a democratic government. We acknowledge that this should not be a long-term Canadian aid commitment, but the initial need for international support will be crucial to the viability of democratic change in South Africa.

During the nineties, however, Canadian policy should shift increasingly towards an integrated regional orientation. This corresponds to the emerging preoccupation of the countries of the region, and offers Canada the opportunity to maximize the impact of its policies by promoting a culture of linkages, networks, and fundamentally, cooperation. The regional fabric will be stronger if the strands are tightly woven together.

In pursuing these objectives, Canada has available to it a variety of foreign policy channels including government-to-government relations, partnerships with non-governmental organizations, universities, churches, Canadian business, labour organizations, and its participation in multilateral organizations. Despite that fact that Canada has not been a principal donor, supplying only about 2.5 per cent of ODA going into the region[29], the Sub-Committee believes that the bridges Canada and its partners have built to governments, enterprise, regional institutions, and local and community organizations give us a unique, multifaceted influence and many points–of–entry for carrying out our policies.

Therefore, always with a view to using our support in a regional framework, and recognizing the need to focus on key tasks, the Sub-Committee recommends that Canadian policy concentrate increasingly on the following major priorities.

---

[29] *Minutes of Proceedings and Evidence*, Issue 14:12.

Economic development

Without question, all actors in the region stress the urgent need for economic development. The next decade must not be one of further decline in the quality of life of millions of Southern Africans. Their sense of optimism and the roots of democracy are too fragile.

Canada can make an important contribution to this critical imperative on a number of levels. First, **the Sub-Committee recommends that, as a donor, Canada should support regionally-oriented development projects that focus foremost on poverty alleviation.** Fulfilling basic human needs such as adequate health care, housing, safe water, and sanitation is not a new priority, but one that we fear will be increasingly overlooked as the challenges of the region become more complex. In selecting or designing initiatives for our support, Canadian policy should ensure that regional cooperation, popular participation, and mechanisms for evaluation are essential elements. We believe that going back to the basics will not only be humanitarian, but will also strengthen a culture of participation, foster a regional outlook, and, as the World Bank 1992 Development Report argues, promote a sustainable environment.

A second critical challenge to economic development is the AIDS pandemic that is severely affecting many countries of the region. AIDS primarily strikes down men and women in the prime of life who are the main contributors to the economic survival of their families, and ultimately, their states. It is also undermining the strength of future generations, as an increasingly large number of children are becoming tragic victims of the disease. The results could be catastrophic. For example, some analyses of the scope of the problem in the South African case predict that some 60 per cent of the work force could be dead or dying of AIDS by the year 2004. We are deeply concerned at these ongoing and potential human, social and economic costs of AIDS. Accordingly, **the Sub-Committee recommends that Canada increase its support for AIDS-related programs in Southern Africa.**

At a third, increasingly important level of macroeconomic management in the region, **the Sub-Committee recommends that Canada continue to support the SADCC organization in a host of practical ways as it confronts the complexities of planning for regional integration.** This does not mean dictating economic agendas, but rather assisting and advising economic planners as they develop Southern Africa's own brand of regionalism. This is obviously an equally important task in South Africa, where key economic decisions must be made by a new democratic government. Accordingly, **the Sub-Committee recommends that Canada continue to support research and policy-planning efforts of the parties representing the black majority in South Africa.** Further, as a means of promoting mutually-beneficial economic ties to the region, **the Sub-Committee recommends that the Department of External Affairs reconsider its decision to withdraw all trade commissioners from Sub-Saharan Africa.**

This support for revitalized regionalism can also be carried into Canada's policy dialogue with other nations, and **the Sub-Committee recommends that as an advocate, Canada make full use of its membership in multilateral institutions, particularly the IFIs, to urge that their policies of structural adjustment recognize the variety of regional**

circumstances in Africa and elsewhere. In South and Southern Africa in particular, it is crucial that the IFIs understand the fundamental need to address gross economic disparities, and design structural adjustment programmes that take this reality into account. Further, **the Sub-Committee recommends that Canada urge its colleagues in these and other organizations to move quickly on debt relief for the poorest countries in the region.**

These recommendations apply equally to Canadian policy in all of Africa.

Human resource development

The development of human capacity is the basis of both poverty alleviation and economic growth. This is particularly true when it comes to the role of women in development. On a more human level, support for training programs, and primary, technical, and university education responds to a widespread desire for hope in the future on the part of the Southern African women and men upon whom the future will depend. We cannot stress enough the importance of education for the black population. Further, attending to the need for senior management level training throughout the region in the present will help ensure that the Southern African future has a productive beginning.

This policy goal also lends itself well to addressing the problem of demilitarization. In many countries of the region – Namibia, Angola, and Mozambique in particular – warfare has been the only way of life of an entire generation. If human resource development programs are specifically geared to ex-soldiers' needs, retraining efforts may help overcome a pervasive attitude of militarism, and ensure that a potentially destabilizing group can constructively engage in rebuilding their society.

Canada is well positioned to assist in these crucial tasks. Over the past decades, Canadian partners have forged strong linkages with universities, church organizations, and community groups committed to improving the future for young people in tangible ways. These established partnerships are perfect conduits to promote human resource development at the grassroots.

Academic and sporting contacts are other crucial levers of policy. In the struggle against apartheid, for example, their prohibition served as effective sanctions against the South African regime. In a more positive sense, linkages between universities and sporting organizations permit Canadians and Southern Africans to share knowledge, experiences, and to build upon each other's areas of expertise. Equally important, these contacts and exchanges expose countless Canadians to the benefits of international cooperation and our involvement in Southern Africa, an exposure they may otherwise miss.

Canadian efforts have also promoted the growth of regionally-oriented institutions and networks for human resource development; we believe that there is a longer-term benefit in supporting these instruments as channels for Canadian assistance to the extent possible. Neighbours helping neighbours, particularly if existing regional institutions are able to assist and re-engage South African society, will work to enhance goodwill and mutual confidence.

Therefore, **the Sub-Committee recommends that Canadian support focus on human resource development, a critical investment for the future of the region. In pursuing this goal, the Government should take full advantage of the position of its Canadian partners, and also**

try to ensure that training programs draw upon the regionally-oriented institutions and networks already existing. A special emphasis should be placed on the needs of women, former military personnel, and training for senior level management, perhaps making use of established institutions such as the Canadian Centre for Management Development. Further, **the Sub-Committee recommends that the Minister for External Affairs revisit the recent decision to transfer responsibility for academic and sporting relations from the Department of External Affairs to Fitness and Amateur Sport and the Canada Council.** We believe that this seemingly bureaucratic shuffle will have significant implications for policy, especially in a field such as human resource development. Moreover, the transfer will mean the loss of an effective channel for sanctions against governments that abuse human rights. It is unfortunate that this signal is being sent to the South African and other governments at a time when instruments for exerting Canadian pressure on intransigent regimes should be readily available.

Civil society

Canada must actively reinforce the growth of civil society, the heart of political pluralism and a human rights culture. We believe that the growth of democracy depends not only on economic nourishment, but also on spreading its roots. We must dispel the notion that democratic development is simply a matter of elections monitoring, however important a phase in the growth process that may be. Canadian policy must strive to promote a broader democratic and human rights consciousness throughout Southern Africa. This can be done at various levels.

In our bilateral relations with governments of the region, **the Sub-Committee recommends that Canada should make effective use of both the positive and negative leverage resulting from our diplomatic and ODA resources to condemn human rights abuses and the suppression of political pluralism.** Perhaps more importantly, **the Sub-Committee recommends that Canada be a strong motivating force for similar action on the part of other countries.** The multiparty election which took place in Zambia in November 1991 illustrates the extent of donors' influence when they work in tandem. We urge that the same pressure be exerted on the present government of Malawi, which is moving against the will of its people, and on any oppressors of human rights and political participation.

This is obviously an issue that goes beyond the realm of Southern Africa, and presents an overarching challenge to the donor community committed to change. The Sub-Committee also heard compelling testimony regarding the continued intransigence of the regimes in Kenya and Zaire.

Mr. Gitobu Imanyara and Mr. Raila Odinga of the Kenyan opposition "Forum for the Restoration of Democracy" reported to us that President Moi is using all possible means – including inciting violence and abusing human rights – to suppress the forces in support of multiparty elections and democratic government. This goes on despite the fact that Moi has promised the donor community that free and fair elections will be held in Kenya before March of next year.

Likewise, Mr. Beaudoin Hamuli-Kabarhuza from the National Council of Development NGOs of Zaire gave testimony that the Mobutu regime is exacerbating the social and economic disintegration of his country by blocking the efforts of the democratic movement, expressed through the National Conference led by Archbishop Monsegwo Pasinya. The regime's abuse of human rights also continues unabated.

In these and other countries, the international community has an obligation to help remove obstacles to democratic growth. **The Sub-Committee recommends that Canada work bilaterally and multilaterally to support the democratic forces in Kenya and Zaire, and ultimately, to help bring the transition to democracy in these countries to a successful conclusion.**

Pushing for movement on the political front is, however, only the most visible means of reinforcing civil society. There is a host of grassroots initiatives that can and should benefit from Canadian support. In South Africa in particular, members of the Sub-Committee were favourably impressed by organizations such as the South African Legal Defence Fund which defends human rights and advocates democratization in the legal realm; support for the law faculties of black universities is another important channel for promoting a human rights legal culture. On the Canadian end, groups such as Canada-South Africa Cooperation and the Southern Africa Education Trust Fund are working in Canada in conjunction with their partners in the region to provide support for the democratization of society.

Throughout the region, there is an urgent need to engage people in the growth of civil society. But we also believe that this phenomenon must develop a regional orientation in order to promote a root system that is mutually–reinforcing. Therefore, **the Sub-Committee recommends that Canada support initiatives that reinforce groups and organizations struggling to give popular expression to a democratic and human rights culture, particularly if they foster regional cooperation.** At the end of the day, it is the Southern African people themselves who must sustain democracy and peace. A vigorous civil society is critical to this political sustainability.

CONCLUSION

SUSTAINING CANADIAN MOMENTUM

In conclusion, we wish to return to a point with which we began this report, namely, our disquiet at the possibility that as victory against apartheid is seemingly won, and often portrayed by the media as a *fait accompli*, Canadians may now consider the job done. The danger of this perception is that Canadian interest in Africa will diminish and die, particularly at a time when the needs of the post-Cold War era loom large. We believe that there are enduring aspects of apartheid yet to be overcome, and Canada's continuing interest in the struggle must be effectively communicated to Canadians by the media, the Government, and the array of Canadian groups engaged in Southern Africa's transformation.

Successes in the struggle against apartheid must not mark an ironic beginning to another tragic chapter in the history of this part of the world. For the past generation, Southern Africans and the international community have been united in pursuit of justice in South Africa, and a politically and economically robust region. Now crucial pieces of the puzzle are falling into place. Apartheid structures in South Africa are starting to crumble. Civil society is blossoming throughout the region. Peace is gaining momentum, and an ethic of regional cooperation is taking hold. There is great promise in Southern Africa, but a successful transformation will require continued stamina.

Canadian efforts have been a source of strength in the past. Our leadership in the United Nations and the Commonwealth has helped to focus the spotlight of international attention on the gross injustices of the South African regime. Our support for the front-line states and regional organizations has equally demonstrated Canada's resolve in promoting democracy, human rights, and economic development. Canadian groups and individuals have also given of themselves generously in this struggle. We applaud the commitment they continue to exhibit, and are thankful for the goodwill their efforts earn for Canada in the region.

Canada must continue to be this source of energy for South and Southern Africa as we enter the next decades. To this end, the Sub-Committee makes three recommendations, two short-term and one longer-term. First, **the Sub-Committee recommends that before the end of the year, the Government hold a two-day consultation of interested Canadian players in Southern Africa, including NGOs, churches, human rights organizations, labour groups, trade and investment representatives, government officials, and parliamentarians. Participants from the region should also be included.** We believe that such a sustained consultation will promote cooperation, and provide an opportunity for these groups to develop strategies for policy, and for fostering public support. Ensuring that the Canadian approach benefits from the range of expertise available in the country will make the Canadian effort in Southern Africa a true and coordinated partnership.

Second, with a view to building bridges to the democratic forces in the region, and to further strengthening Canadian public interest, we reiterate the need for an official visit to South and Southern Africa by an all-party parliamentary delegation. This has been a priority

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade (SCEAIT) for several years, and has been encouraged by the current and previous Secretaries of State for External Affairs. We believe that involving Canada's politicians at this critical juncture in the region's history will demonstrate Canada's firm commitment to change, and open more lines of communication with future Southern African leaders. Accordingly, **the Sub-Committee recommends that the Government assist in facilitating a trip to the region by an official parliamentary delegation in the near future.**

Lastly, we believe that there needs to be a national focal point for Canadian interest in Africa. There is a precedent for this type of action. When Canada was concerned about elevating its interest in Asia through such means as research, trade promotion, exchange programs, and language training, it created the Asia Pacific Foundation. Some of the possibilities for an African centre might include a similar foundation, a major program or institute affiliated with IDRC or another existing institution, or a "co-ordinating body". Whatever the form, the goal is to establish a mechanism that would serve to sustain and enhance Canadian government and grassroots attention to Africa, and to build on earlier initiatives in the struggles against apartheid and famine. While we recognize that this is a period of financial restraint, the structural changes within External Affairs and the non-governmental community allow for some redirection of resources. Using those resources to focus Canadian efforts throughout Africa would be an effective means of addressing the longer-term needs of the continent in general, and Southern Africa specifically. In short, the struggle goes on. Accordingly, **the Sub-Committee recommends that the Government establish an "institutional mechanism" that will concentrate and focus energy on Africa, and engage many Canadian sources.**

As our report has demonstrated, Canada and Africa share a unique relationship. In Southern Africa in particular, Canadian efforts have been partly responsible for the stunning events we are witnessing. By assisting Southern Africans to address deeper political and economic needs in the region, we can share in a lasting transformation. The seeds of change have been sowed. Canadian support can now help ensure that the roots of democracy take hold, spread, and give rise to a higher quality of life for all Southern Africans.

SUMMARY OF RECOMMENDATIONS

IMMEDIATE CONCERNS

1. The Sub-Committee recommends that Canada augment assistance and expertise provided to parties representing the black majority and women in CODESA as a positive step toward democracy.

2. The Sub-Committee recommends that Canada follow the Commonwealth guidelines set down in the "programmed management approach", and that Canadian diplomatic energy work toward sustaining international pressure on the South African regime.

3. The Sub-Committee recommends that Canada use its good offices in South Africa, the United Nations, the Commonwealth, and elsewhere to strongly encourage the presence of third party observers in conflict areas of South Africa.

4. The Sub-Committee recommends that upon the establishment of an interim government, Canada offer to cooperate with the South African police and military by discussing the training procedures and experiences of Canadian police forces, the RCMP, and the peacekeeping training of the Canadian military.

5. The Sub–Committee recommends that Canada augment its support for the demobilization process, ensure that there are sufficient observers for the scheduled Angolan election, and continue to support the efforts of Canadian NGOs working with partners in Angola.

6. The Sub-Committee recommends that Canada use all diplomatic means possible to pressure RENAMO into negotiating in good faith. This includes sending a strong message to the government of South Africa about continued indirect South African support for RENAMO, and encouraging the parties of the Joint Verification Commission to act as third parties in facilitating RENAMO's seriousness at the negotiating table.

DIRECTIONS FOR CANADIAN POLICY IN THE NINETIES

Economic Development

7. The Sub-Committee recommends that, as a donor, Canada should support regionally-oriented development projects that focus foremost on poverty alleviation.

8. The Sub-Committee recommends that Canada increase its support for AIDS-related programs in Southern Africa.

9. The Sub-Committee recommends that Canada continue to support the SADCC organization in a host of practical ways as it confronts the complexities of planning for regional integration.

10. The Sub-Committee recommends that Canada continue to support research and policy-planning efforts of the parties representing the black majority in South Africa.

11. The Sub-Committee recommends that the Department of External Affairs reconsider its decision to withdraw all trade commissioners from Sub-Saharan Africa.

12. The Sub-Committee recommends that as an advocate, Canada make full use of its membership in multilateral institutions, particularly the IFIs, to urge that their policies of structural adjustment recognize the variety of regional circumstances in Africa and elsewhere. In South and Southern Africa in particular, it is crucial that the IFIs understand the fundamental need to address gross economic disparities, and design structural adjustment programmes that take this reality into account.

13. The Sub-Committee recommends that Canada urge its colleagues in these and other organizations to move quickly on debt relief for the poorest countries in the region.

Human Resource Development

14. The Sub-Committee recommends that Canadian support focus on human resource development, a critical investment for the future of the region. In pursuing this goal, the government should take full advantage of the position of its Canadian partners, and also try to ensure that training programs draw upon the regionally-oriented institutions and networks already existing. A special emphasis should be placed on the needs of women, former military personnel, and training for senior level management, perhaps making use of established institutions such as the Canadian Centre for Management Development.

15. The Sub-Committee urges that the Minister for External Affairs revisit the recent decision to transfer responsibility for academic and sporting relations from the Department of External Affairs to Fitness and Amateur Sport and the Canada Council.

Civil Society

16. The Sub-Committee recommends that Canada should make effective use of both the positive and negative leverage resulting from our diplomatic and ODA resources to condemn human rights abuses and the suppression of political pluralism.

17. The Sub-Committee recommends that Canada be a strong motivating force for similar action on the part of other countries.

18. The Sub-Committee recommends that Canada work bilaterally and multilaterally to support the democratic forces in Kenya and Zaire, and ultimately, to help bring the transition to democracy in these countries to a successful conclusion.

19. The Sub-Committee recommends that Canada support initiatives that reinforce groups and organizations struggling to give popular expression to a democratic and human rights culture, particularly if they foster regional cooperation.

SUSTAINING CANADIAN MOMENTUM

20. The Sub-Committee recommends that before the end of the year, the Government hold a two-day consultation of interested Canadian players in Southern Africa, including NGOs, churches, human rights organizations, labour groups, trade and investment representatives, government officials, and parliamentarians. Participants from the region should also be included.

21. The Sub-Committee recommends that the Government assist in facilitating a trip to the region by an official parliamentary delegation in the near future.

22. The Sub-Committee recommends that the Government establish an "institutional mechanism" that will concentrate and focus energy on Africa, and engage many Canadian sources.

APPENDIX A

LIST OF WITNESSES

Organizations and Individuals	Issue	Date
Canadian Exporters Association		
James Taylor President	17	March 30, 1992
Carleton University		
Professor Douglas Anglin Department of Political Science	15	March 23, 1992
Professor Linda Freeman Department of Political Science	15	March 23, 1992
Professor Manfred Bienefeld School of Public Administration	17	March 30, 1992
Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe		
Pierre Beaudet Researcher	17	March 30, 1992
CIDA		
John Copland Director General Anglophone Africa		
Archie Book Deputy Director Canadian Operations Africa and Middle East Branch	14	March 9, 1992
Don McMaster Director General Institutional Cooperation and Development Services Division	1	September 30, 1991
Cooperation Canada–Mozambique		
Michael O'Connor Manager	1	September 30, 1991

Organizations and Individuals	Issue	Date
CUSO		
John van Mossel Program Development Officer	21	April 27, 1992
Lise Blanchard Executive Director	6	November 27, 1991
Department of External Affairs and International Trade		
Marc Perron Assistant Deputy Minister Africa and Middle East	14	March 9, 1992
Verona Edelstein Director Anglophone Africa Relations Division	14	March 9, 1992
Lucie Edwards Chairperson Southern Africa Taskforce	6	November 27, 1991
Richard Chapple Anglophone Africa Relations Division	20	April 9, 1992
Forum for the Restoration of Democracy		
Raila Odinga Vice–Chair General Purposes Committee	20	April 9, 1992
International Centre for Human Rights and Democratic Development		
Iris Almeida Head Africa and Asia Programmes	21	April 27, 1992
International Development Research Centre		
Keith Bezanson President	6	November 27, 1991
Mark Van Ameringen Senior Advisor	6	November 27, 1991
International Labour Office		
John Harker Director	21	April 27, 1992
McGill University		
Professor John Shingler Department of Political Science	15	March 23, 1992

Organizations and Individuals	Issue	Date
Mocumbi, Pascoal Minister of Foreign Affairs Republic of Mozambique	1	September 30, 1991
Nairobi Law Monthly		
Gitobu Imanyara Editor in Chief	20	April 9, 1992
National Council of Development NGOs of Zaire		
Beaudoin Hamuli–Kabarhuza General Secretary	19	April 6, 1992
Naudé, Beyers Leader in the anti–apartheid movement	21	April 27, 1992
OXFAM Canada		
John Graham Program Development Officer for Southern Africa	1	September 30, 1991
Partnership Africa–Canada		
Marc Laporte Executive Director	15	March 23, 1992
Southern African Development Coordination Conference		
Hon. Peter S. Mmusi Vice–President of the Republic of Botswana and Chairman of SADCC Council of Ministers	7	November 28, 1991
Dr. Simbarashi Herbert Stanley Makoni Executive Secretary	7	November 28, 1991
South African Legal Defense Fund		
Ntobeko Maqubela National Director	21	April 27, 1992
University of Ottawa		
Dr. Marcia Burdette Visiting Professor Institute for International Development and Cooperation	15	March 23, 1992
University of Quebec (Montreal)		
Professor Dan O'Meara Department of Political Science	15	March 23, 1992

Organizations and Individuals	Issue	Date
University of Toronto		
Professor Gerry Helleiner Department of Economics	6	November 27, 1991

Request for Government Response

Pursuant to Standing Order 109, your Committee requests that the Government table a comprehensive response to the Report within 150 days.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub–Committee on Development and Human Rights (Issues No. 1, 6, 7, 14, 15, 17, 20, 21, 23, 24 and 25) is tabled.

Respectfully submitted,

JOHN BOSLEY, P.C., M.P.
Chairman

WALTER MCLEAN, P.C., M.P.
Chairman
Sub–Committee on Development and Human Rights

Demande de réponse du Gouvernement

Conformément à l'article 109 du Règlement, le Comité prie le gouvernement de déposer dans les 150 jours une réponse globale à ce rapport.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du développement et des droits de la personne (fascicules n^{os} 1, 6, 7, 14, 15, 17, 20, 21, 23, 24 et 25) est déposé.

Respectueusement soumis,

JOHN BOSLEY, C.P., DÉPUTÉ
Président

WALTER MCLEAN, C.P., DÉPUTÉ
Président
Sous-comité du développement et des droits de la personne

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
Richard Chapple Direction des relations avec l'Afrique anglophone	20	9 avril 1992
Mocumbi, Pascoal Ministre des Affaires étrangères République du Mozambique	1	30 septembre 1991
Nairobi Law Monthly		
Gitobu Imanyara Éditeur en chef	20	9 avril 1992
OXFAM Canada		
John Graham agent de développement des programmes pour l'Afrique australe	1	30 septembre 1991
Partenariat Afrique–Canada		
Marc Laporte directeur administratif	15	23 mars 1992
Université Carleton		
Pr Douglas Anglin Département de sciences politiques	15	23 mars 1992
Pr Linda Freeman Département de sciences politiques	15	23 mars 1992
Pr Manfred Bienefeld École d'administration publique	17	30 mars 1992
Université d'Ottawa		
Dr. Marcia Burdette Professeur invité Institut de développement et de coopération internationale	15	23 mars 1992
Université du Québec à Montréal		
Pr Dan O'Meara Département de sciences politiques	15	23 mars 1992
Université McGill		
Pr John Shingler Département de sciences politiques	15	23 mars 1992
Université de Toronto		
Pr Gerry Helleiner Département d'économie	6	27 novembre 1991

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
Conférence de coordination du développement de l'Afrique australe		
Peter S. Mmusi vice-président de la République du Botswana et président du conseil des ministres du SADCC	7	28 novembre 1991
M. Simbarashi Herbert Makoni secrétaire exécutif	7	28 novembre 1991
Conseil national du développement des ONG du Zaire		
Beaudoin Hamuli-Kabarhuza secrétaire général	19	6 avril 1992
Coopération Canada-Mozambique		
Michael O'Connor gestionnaire	1	30 septembre 1991
CUSO		
John van Mossel agent de développement de programmes	21	27 avril 1992
Lise Blanchard Directrice administrative	6	27 novembre 1991
Fond de défense juridique de l'Afrique du Sud		
Ntobeko Maqubela directeur général	21	27 avril 1992
Forum pour la restauration de la démocratie		
Raila Odinga vice-président Comité général	20	9 avril 1992
Naudé, Beyers Chef dans le mouvement anti-apartheid	21	27 avril 1992
Ministère des Affaires extérieures		
Lucie Edwards présidente Groupe de travail sur l'Afrique australe	6	27 novembre 1991
Marc Perron sous-ministre adjoint Afrique et Moyen-Orient	14	9 mars 1992
Verona Edelstein directrice Division des relations avec l'Afrique anglophone	14	9 mars 1992

ANNEXE A

Liste des témoins

Organisations ou particuliers	Fascicule	Date
ACDI		
Archie Book directeur adjoint Opérations canadiennes Direction générale de l'Afrique et du Moyen–Orient	14	9 mars 1991
John Copland directeur général Afrique anglophone	14	9 mars 1991
Don McMaster directeur général Direction de la coopération institutionnelle et des services au développement	1	30 septembre 1991
Association canadienne des exporteurs		
James Taylor président	17	30 mars 1992
Bureau international du travail		
John Harker directeur	21	27 avril 1992
Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe		
Pierre Beaudet recherchiste	17	30 mars 1992
Centre international des droits de la personne et du développement démocratique		
Iris Almeida présidente Programmes d'Asie et d'Afrique	21	27 avril 1992
Centre de recherches pour le développement international		
Keith Bezanson président	6	27 novembre 1991
Mark Van Ameringen Conseiller principal	6	27 novembre 1991

La société civile

16. Le Sous-comité recommande au Canada d'utiliser efficacement les leviers positifs et négatifs résultant de nos moyens diplomatiques et de nos ressources d'APD afin de condamner les abus en matière de droits de la personne et la suppression du pluralisme politique.

17. Le Sous-comité recommande que le Canada incite fortement d'autres pays à en faire autant.

18. Le Sous-comité recommande que le Canada agisse aux niveaux bilatéral et multilatéral afin d'appuyer les forces démocratiques au Kenya et au Zaïre et, en fin de compte, de faciliter l'avènement de la démocratie dans ces pays.

19. Le Sous-comité recommande que le Canada appuie les initiatives qui renforcent les groupes et organismes qui luttent pour donner une expression populaire à une culture de la démocratie et des droits de la personne, particulièrement s'ils favorisent la coopération régionale.

LE MAINTIEN DU DYNAMISME CANADIEN

20. Le Sous-comité recommande que, avant la fin de l'année, le gouvernement tienne une consultation de deux jours avec les intervenants canadiens en Afrique du Sud, notamment les ONG, les Églises, les organismes de promotion des droits de la personne, les syndicats, les représentants du commerce et de la finance, des fonctionnaires et des parlementaires. Il faudrait aussi des participants de la région.

21. Le Sous-comité recommande au gouvernement d'aider à organiser, dans un avenir rapproché, le voyage d'une délégation parlementaire officielle dans la région.

22. Le Sous-comité recommande au gouvernement d'établir un mécanisme institutionnel capable de concentrer et d'orienter les énergies en faveur de l'Afrique, ainsi que d'engager de nombreuses sources canadiennes.

8. Le Sous-comité recommande au Canada d'accroître son appui à l'égard des programmes axés sur le SIDA en Afrique australe.

9. Le Sous-comité recommande au Canada de maintenir son appui à l'égard de l'organisation de la SADCC par divers moyens pratiques, à mesure qu'elle s'attaquera aux complexités inhérentes à la planification de l'intégration régionale.

10. Le Sous-comité recommande que le Canada continue d'appuyer les efforts de recherches et de planification stratégiques des parties représentant la majorité noire en Afrique du Sud.

11. Le Sous-comité recommande que le ministère des Affaires extérieures réévalue sa décision de retirer d'Afrique subsaharienne tous ses délégués commerciaux.

12. Le Sous-comité recommande que le Canada, dans son rôle de défenseur, tire pleinement parti de son rôle au sein des institutions multilatérales, notamment les institutions financières internationales, afin de les inciter à reconnaître dans leurs politiques d'adaptation structurelle la diversité des circonstances en Afrique et ailleurs. En Afrique du Sud et en Afrique australe, il est impérieux que les IFI comprennent qu'il faut absolument s'attaquer aux énormes disparités économiques et conçoivent des programmes d'ajustement structurel qui en tiennent compte.

13. Le Sous-comité recommande que le Canada presse ses homologues membres de ces institutions et d'autres organismes de prendre rapidement des mesures d'allégement de la dette des pays les plus pauvres de la région.

La mise en valeur des ressources humaines

14. Le Sous-comité recommande que l'aide canadienne se concentre sur la mise en valeur des ressources humaines, car c'est un investissement critique pour l'avenir de la région. À cette fin, le gouvernement doit tirer pleinement parti de la situation de ses partenaires canadiens et s'efforcer également de veiller à ce que la formation fasse appel aux institutions et aux réseaux régionaux déjà en place. Il faudra insister tout spécialement sur les besoins des femmes et des anciens militaires et sur la formation des cadres supérieurs, peut-être en faisant appel aux institutions établies comme le Centre canadien de gestion.

15. Le Sous-comité engage le ministre des Affaires extérieures à reconsidérer la décision de transférer les relations universitaires et sportives du ministère des Affaires extérieures à Condition physique et Sport amateur et au Conseil des Arts du Canada.

LISTE DES RECOMMANDATIONS

PRÉOCCUPATIONS IMMÉDIATES

1. Le Sous-comité recommande que le Canada offre aux parties représentant la majorité noire et les femmes à la CODESA, davantage d'aide et d'experts-conseils pour promouvoir l'avènement de la démocratie.

2. Le Sous-comité recommande que le Canada suive les lignes directrices fixées par le Commonwealth dans l'«approche de gestion programmée» et que la diplomatie canadienne s'attache à maintenir les pressions internationales exercées sur le régime d'Afrique du Sud.

3. Le Sous-comité recommande au Canada d'user de ses bons offices en Afrique du Sud, aux Nations Unies, au Commonwealth et ailleurs, afin d'encourager fortement la présence d'observateurs tiers dans les zones de conflit d'Afrique du Sud.

4. Le Sous-comité recommande que, lorsqu'un gouvernement provisoire sera en place, le Canada offre de collaborer avec la police et l'armée d'Afrique du Sud et de leur exposer les modalités de formation et l'expérience des forces de l'ordre canadiennes et de la GRC ainsi que la formation de l'armée canadienne en maintien de la paix.

5. Le Sous–comité recommande au Canada d'accroître son appui au processus de démobilisation, de s'assurer qu'il y a suffisamment d'observateurs lors des élections prochaines en Angola et de continuer à appuyer les efforts des ONG canadiens qui oeuvrent en Angola.

6. Le Sous-comité recommande au Canada d'utiliser tous les moyens diplomatiques possibles pour obliger le RENAMO à négocier de bonne foi. Il faudrait envoyer au gouvernement d'Afrique du Sud un message clair au sujet de l'appui indirect que ce pays accorde encore au RENAMO, et encourager les parties membres de la Commission mixte de vérification à intervenir pour promouvoir le sérieux du RENAMO à la table des négociations.

ORIENTATIONS DE LA POLITIQUE CANADIENNE DANS LES ANNÉES 1990

Le développement économique

7. Le Sous-comité recommande que le Canada, en qualité de pays donateur, accorde son aide aux projets de développement de nature régionale qui visent au premier chef à réduire la pauvreté.

Deuxièmement, en vue de tisser des liens avec les forces démocratiques de la région et de stimuler l'intérêt du public canadien, nous insistons sur l'opportunité d'une visite officielle en Afrique du Sud et en Afrique australe d'une délégation parlementaire omnipartite. C'est une priorité du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur (CPAECE) depuis des années, priorité avalisée par la secrétaire d'État aux Affaires extérieures et par son prédécesseur. Nous croyons que l'intervention de la classe politique canadienne à ce tournant historique de la région montrera que le Canada est fermement en faveur du changement et qu'elle ouvrira des lignes de communication avec les futurs dirigeants de l'Afrique australe. Par conséquent, **le Sous-comité recommande au gouvernement d'aider à organiser, dans un avenir rapproché, le voyage d'une délégation parlementaire officielle dans la région.**

Enfin, nous croyons qu'il faudrait avoir un organisme focalisant l'intérêt que le Canada porte à la région. Il existe un précédent. Lorsque le Canada a voulu s'intéresser davantage à l'Asie par des moyens comme la recherche, la promotion du commerce, les programmes d'échanges et la formation linguistique, il a créé la Fondation Asie Pacifique. Parmi les possibilités du centre africain, il pourrait y avoir une fondation semblable, un programme ou un institut affilié au CRDI ou à un autre organisme ou un organisme de coordination. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'établir un mécanisme qui soutienne et stimule l'intérêt du gouvernement canadien et du grand public à l'égard de l'Afrique, et de prolonger les initiatives que nous avons prises dans la lutte contre l'apartheid et la famine. La situation financière n'est pas reluisante, mais le remaniement des structures des Affaires extérieures et du secteur non gouvernemental devrait dégager certaines ressources. Si ces ressources étaient employées à focaliser nos efforts, elles contribueraient puissamment à répondre aux besoins à long terme du continent africain et en particulier de l'Afrique australe. En bref, la lutte se poursuit. En conséquence, **le Sous-comité recommande au gouvernement d'établir un mécanisme institutionnel capable de concentrer et d'orienter les énergies en faveur de l'Afrique, ainsi que d'engager de nombreuses sources canadiennes.**

Il ressort de notre rapport que le Canada et l'Afrique entretiennent une relation unique. En Afrique australe, notamment, les efforts du Canada sont en partie à l'origine des événements étonnants dont nous sommes témoins. En aidant les populations d'Afrique australe à répondre aux besoins politiques et économiques profonds de la région, nous pouvons contribuer à effectuer une transformation durable. La semence du changement est en terre. Le soutien du Canada peut maintenant aider à faire en sorte que les racines de la démocratie tiennent, s'étendent et permettent à toute l'Afrique australe de parvenir une meilleure qualité de vie.

CONCLUSION

MAINTENIR LES EFFORTS DU CANADA

En terminant, nous souhaitons revenir à la crainte que nous exprimions plus haut de voir les Canadiens s'endormir sur leurs lauriers maintenant que la victoire sur l'apartheid semble acquise et qu'elle est souvent qualifiée par les médias de fait accompli. Le danger d'une telle attitude est que le Canada se désintéresse de l'Afrique, d'autant plus que les besoins de l'après-guerre froide se font criants. Nous croyons que les médias, le gouvernement et les divers organismes canadiens qui travaillent à la transformation de l'Afrique australe doivent sensibiliser les Canadiens aux séquelles de l'apartheid qui restent à résorber et à la nécessité pour le Canada de poursuivre le combat.

Le succès dans la lutte contre l'apartheid ne doit pas, par ironie du sort, marquer le début d'un autre chapitre tragique de l'histoire de cette partie du monde. Depuis une génération, les populations d'Afrique australe et la collectivité internationale se sont unies pour favoriser l'avènement de la justice en Afrique du Sud et la naissance d'une région forte sur les plans politique et économique. Certains éléments essentiels du puzzle sont désormais en place. Les structures de l'apartheid en Afrique du Sud commencent à s'écrouler. La société civile s'épanouit dans l'ensemble de la région. La paix gagne en vigueur. On observe la naissance d'un esprit de coopération régionale. L'Afrique australe renferme de grandes promesses, mais le succès de la transformation exigera une énergie sans faille.

Les efforts déployés par le Canada ont été par le passé une source d'inspiration. Notre leadership au sein des Nations Unies et du Commonwealth a aidé à attirer l'attention internationale sur les graves injustices du régime de l'Afrique du Sud. Notre appui aux États limitrophes et aux organisations régionales a également prouvé que le Canada était décidé à promouvoir la démocratie, les droits de la personne et le développement économique. De plus, des citoyens et des groupes de Canadiens ont donné généreusement d'eux-mêmes dans cette bataille. Nous applaudissons à l'engagement qu'ils continuent à manifester et nous les remercions de la bienveillance que leurs efforts vaudront au Canada dans cette région.

Le Canada doit demeurer cette source d'énergie pour l'Afrique du Sud et l'Afrique australe dans les années qui viennent. À cette fin, le Sous-comité formule trois recommandations, deux à court terme et une à long terme. Premièrement, **il recommande que, avant la fin de l'année, le gouvernement tienne une consultation de deux jours avec les intervenants canadiens en Afrique du Sud, notamment les ONG, les Églises, les organismes de promotion des droits de la personne, les syndicats, les représentants du commerce et de la finance, des fonctionnaires et des parlementaires. Il faudrait aussi des participants de la région.** Selon nous, une telle consultation favorisera la coopération et donnera à ces groupes l'occasion de dresser des stratégies de politique et de mobilisation du public. En tirant parti des connaissances et des compétences des Canadiens, les efforts que déploie le Canada en Afrique australe seront le fruit d'une réelle concertation.

C'est évidemment une question qui déborde la simple région de l'Afrique australe, et un défi de taille pour la collectivité des donateurs désireux de susciter le changement. Le Sous-comité a également entendu des témoignages convaincants à propos de l'intransigeance constante des régimes du Kenya et du Zaïre.

MM. Gitobu Imanyara et Raila Odinga du mouvement d'opposition *Forum for the Restoration of Democracy* du Kenya nous ont confié que le président Moi utilise tous les moyens possibles, y compris l'incitation à la violence et l'abus des droits de la personne, pour réprimer les forces favorables à des élections multipartites et à un gouvernement démocratique. Ces activités se poursuivent, bien que M. Moi ait promis à la collectivité des donateurs la tenue d'élections libres et équitables au Kenya avant mars de l'année prochaine.

De même, M. Beaudoin Hamuli-Kabarhuza, du conseil national des ONG de développement du Zaïre, a affirmé que le régime Mobutu amplifie la désintégration sociale et économique de son pays en bloquant les efforts du mouvement démocratique exprimés dans le cadre de la conférence nationale dirigée par l'archevêque Monsegwo Pasinya. Le régime poursuit en outre impunément ses abus en matière de droits de la personne.

Dans ces pays, et ailleurs, la collectivité internationale a l'obligation de participer à l'élimination des obstacles à la démocratisation. **Le Sous-comité recommande que le Canada agisse aux niveaux bilatéral et multilatéral afin d'appuyer les forces démocratiques au Kenya et au Zaïre et, en fin de compte, de faciliter l'avènement de la démocratie dans ces pays.**

Par contre, faire pression sur le plan politique n'est que le moyen le plus visible de renforcer la société civile. Il existe toute une gamme d'initiatives de la base qui peuvent et doivent bénéficier de l'appui du Canada. En Afrique du Sud, notamment, les membres du Sous-comité ont été vivement impressionnés par des organismes comme le *South African Legal Defence Fund*, qui s'est fait le défenseur des droits de la personne et qui lutte pour la démocratisation du domaine juridique; l'appui aux facultés de droit des universités noires est un autre moyen efficace de promouvoir une culture juridique en matière de droits de la personne. Au Canada, des organismes comme *Canada-South Africa Cooperation* et le *Southern Africa Education Trust Fund* collaborent avec leurs partenaires de la région à l'appui de la démocratisation de la société.

Dans l'ensemble de la région, il est urgent de mobiliser les populations à travailler à l'avènement d'une société civile. Nous croyons toutefois que ce phénomène doit prendre une orientation régionale, de façon à promouvoir un enracinement qui aura un effet de renforcement mutuel. En conséquence, **le Sous-comité recommande que le Canada appuie les initiatives qui renforcent les groupes et organismes qui luttent pour donner une expression populaire à une culture de la démocratie et des droits de la personne, particulièrement s'ils favorisent la coopération régionale.** En définitive, ce seront les gens d'Afrique australe eux-mêmes qui devront soutenir la démocratie et la paix. Cette stabilité politique devra nécessairement reposer sur une société civile dynamique.

Par ses efforts, le Canada a également favorisé la croissance d'institutions et de réseaux de perfectionnement des ressources humaines à vocation régionale; nous voyons un avantage à long terme à appuyer autant que possible ces instruments en tant que canaux de l'aide canadienne. L'entraide entre voisins, surtout si les institutions régionales en place parviennent à aider et à remobiliser la société sud-africaine, favorisera la bonne volonté et la confiance mutuelle.

En conséquence, **le Sous-comité recommande que l'aide canadienne se concentre sur la mise en valeur des ressources humaines, car c'est un investissement critique pour l'avenir de la région. À cette fin, le gouvernement doit tirer pleinement parti de la situation de ses partenaires canadiens et s'efforcer également de veiller à ce que la formation fasse appel aux institutions et aux réseaux régionaux en place. Il faudra insister tout spécialement sur les besoins des femmes et des anciens militaires et sur la formation de cadres supérieurs, peut-être en faisant appel aux institutions établies comme le Centre canadien de gestion.** Par ailleurs, **le Sous-comité engage le ministre des Affaires extérieures à reconsidérer la décision de transférer les relations universitaires et sportives du ministère des Affaires extérieures à Condition physique et Sport amateur et au Conseil des Arts du Canada.** Nous croyons que ce remaniement apparemment bureaucratique aura des incidences sur la politique, notamment dans un domaine comme la mise en valeur des ressources humaines. En outre, ce transfert fait perdre un moyen efficace de sévir contre les gouvernements qui violent les droits de la personne. Il est malheureux qu'on envoie un tel signal aux gouvernements d'Afrique du Sud et d'ailleurs à un moment où le Canada doit disposer de moyens d'exercer des pressions sur les régimes intransigeants.

La société civile

Le Canada doit appuyer par des mesures concrètes la croissance d'une société civile, noyau d'un pluralisme politique et d'une culture des droits de la personne. Nous croyons que la croissance de la démocratie dépend non seulement de la santé de l'économie, mais aussi de son enracinement. À notre avis, le développement démocratique n'est pas simplement une question de surveillance d'élections, quelle que soit l'importance de cette phase dans le processus de croissance. La politique du Canada doit s'efforcer de promouvoir une conscience plus générale des droits démocratiques et des droits de la personne dans l'ensemble de l'Afrique australe. Elle peut y parvenir à divers niveaux.

Dans nos rapports bilatéraux avec les gouvernements de la région, **le Sous-comité recommande au Canada d'utiliser efficacement les leviers positifs et négatifs résultant de nos moyens diplomatiques et de nos ressources d'APD afin de condamner les abus en matière de droits de la personne et la suppression du pluralisme politique.** Élément plus important, peut-être, **le Sous-comité recommande que le Canada incite fortement d'autres pays à en faire autant.** L'élection multipartite qui a eu lieu en Zambie en novembre 1991 illustre l'ampleur de l'influence des donateurs, lorsqu'ils oeuvrent de concert. Il faut exercer les mêmes pressions sur l'actuel gouvernement du Malawi, qui agit contre la volonté de sa population, et sur tout oppresseur des droits de la personne et de la participation à la vie politique.

Cet appui à un régionalisme revitalisé peut aussi s'intégrer aux pourparlers politiques du Canada avec d'autres pays. **Le Sous-comité recommande que le Canada, dans son rôle de défenseur, tire pleinement parti de son rôle au sein des institutions multilatérales, notamment les institutions financières internationales, afin de les inciter à reconnaître dans leurs politiques d'adaptation structurelle la diversité des circonstances en Afrique et ailleurs. En Afrique du Sud et en Afrique australe, il est impérieux que les IFI comprennent qu'il faut absolument s'attaquer aux énormes disparités économiques et conçoivent des programmes d'ajustement structurel qui en tiennent compte.** De plus, **le Sous-comité recommande que le Canada presse ses homologues membres de ces institutions et d'autres organismes de prendre rapidement des mesures d'allégement de la dette des pays les plus pauvres de la région.**

Ces recommandations s'appliquent également à la politique canadienne dans l'ensemble de l'Afrique.

La mise en valeur des ressources humaines

La mise en valeur du capital humain est la clé de la lutte contre la pauvreté et de la croissance économique. C'est éminemment le cas lorsqu'il s'agit du rôle de la femme dans le développement. Sur un plan plus humain, l'appui aux programmes de formation et à l'enseignement primaire, technique et universitaire répond aux aspirations profondes des femmes et des hommes dont dépend l'avenir de l'Afrique australe. Nous ne saurions trop insister sur l'importance de l'éducation pour la population noire. En contribuant dès maintenant à la formation de cadres supérieurs dans l'ensemble de la région, nous permettons à l'Afrique de s'aider elle-même.

Cet objectif se prête tout aussi bien à la recherche d'une solution au problème de la démilitarisation. Dans de nombreux pays de la région, notamment la Namibie, l'Angola et le Mozambique, la guerre est devenue le seul mode de vie de toute une génération. S'il existait des programmes de perfectionnement des ressources humaines spécifiquement conçus en fonction des besoins des anciens soldats, les efforts de recyclage pourraient aider à surmonter l'attitude militariste si répandue et permettre à un groupe potentiellement déstabilisateur de s'engager de façon positive dans la reconstruction de la société qui est la sienne.

Le Canada est bien placé pour participer à ces tâches cruciales. Au cours des décennies précédentes, le Canada a établi des liens solides avec les universités, les Églises et les groupes communautaires qui s'efforcent d'améliorer de façon tangible l'avenir, notamment pour les jeunes. Ces partenariats établis sont des mécanisnes tout indiqués pour promouvoir à la base le perfectionnement des ressources humaines.

Les contacts entre les milieux universitaires et les milieux sportifs sont d'autres leviers essentiels, en matière de politique. Dans la lutte contre l'apartheid, par exemple, le rejet de leur participation a été une sanction efficace à l'encontre du régime sud–africain. Sur un plan plus positif, les liens entre les universités et les organismes sportifs permettent aux Canadiens et aux Africains austraux de partager leur expérience et leurs domaines de compétence et d'en tirer profit. Ils permettent en outre à une multitude de Canadiens de se rendre compte des avantages de la coopération internationale, ce qu'ils n'auraient peut-être pas pu faire autrement.

Le développement économique

Il est incontestable que tous les intervenants dans la région insistent sur l'urgence du développement économique. La prochaine décennie ne doit pas être celle d'un déclin encore plus marqué de la qualité de vie de millions d'individus en Afrique australe. Leur optimisme et les racines de la démocratie sont trop fragiles.

Étant donné cet impératif essentiel, le Canada peut apporter une contribution importante à plusieurs niveaux. Tout d'abord, **le Sous-comité recommande que le Canada, en qualité de pays donateur, accorde son aide aux projets de développement de nature régionale qui visent au premier chef à réduire la pauvreté.** Répondre aux besoins fondamentaux de la personne, par exemple parvenir à une situation satisfaisante en matière de soins de santé, de logement, d'eau potable et d'assainissement, n'est pas une priorité nouvelle, mais nous craignons que cela soit de plus en plus négligé, à mesure que les défis de la région gagneront en complexité. Dans le choix ou la planification des initiatives d'aide, la politique canadienne doit veiller à ce que la collaboration régionale, la participation populaire et les mécanismes d'évaluation soient des éléments fondamentaux. Nous croyons qu'un retour à l'essentiel sera non seulement humanitaire, mais qu'il raffermira également une ambiance de participation, entretiendra une perspective régionale et, comme le mentionnait la Banque mondiale dans son rapport 1992 sur le développement, favorisera un environnement durable.

Second obstacle critique au développement économique, la pandémie de SIDA qui sévit dans beaucoup de pays de la région. Le SIDA frappe principalement les hommes et les femmes dans la force de l'âge, ceux-là mêmes qui contribuent au premier chef à la survie économique de leur famille et, en fin de compte, de leur État. Le fléau mine par ailleurs l'intégrité des générations futures, un nombre sans cesse grandissant d'enfants tombant sur le coup de la tragique maladie. Les conséquences pourraient être catastrophiques. Ainsi, certaines analyses de l'envergure du problème en Afrique du Sud laissent prévoir que quelque 60 p. 100 de la main-d'oeuvre pourraient, d'ici l'an 2004, avoir été éliminés par le SIDA ou être en train d'en mourir. Nous nous inquiétons sérieusement des éventuels coûts humains, sociaux et économiques du SIDA. Par conséquent, **le Sous-comité recommande au Canada d'accroître son appui à l'égard des programmes axés sur le SIDA en Afrique australe.**

À un troisième échelon, sans cesse plus important, de la gestion macroéconomique de la région, **le Sous-comité recommande au Canada de maintenir son appui à l'égard de l'organisation de la SADCC par divers moyens pratiques, à mesure qu'elle s'attaquera aux complexités inhérentes à la planification de l'intégration régionale.** Cela signifie qu'il faut non pas dicter les priorités économiques, mais plutôt aider et conseiller les planificateurs économiques dans l'élaboration d'un régionalisme propre à l'Afrique australe. Il est évident que cette tâche est tout aussi importante en Afrique du Sud, où un nouveau gouvernement démocratique devra prendre des décisions économiques clés. En conséquence, **le Sous-comité recommande que le Canada continue d'appuyer les efforts de recherches et de planification stratégique des parties représentant la majorité noire en Afrique du Sud.** En outre, pour encourager l'établissement de liens économiques mutuellement avantageux dans la région, **le Sous-comité recommande que le ministère des Affaires extérieures réévalue sa décision de retirer d'Afrique subsaharienne tous ses délégués commerciaux.**

PARTIE III

ORIENTATIONS POLITIQUES ET PRIORITÉS DANS LES ANNÉES 1990

Jusqu'ici, nous avons présenté un certain nombre de moyens par lesquels le Canada peut faciliter la transition immédiate en Afrique du Sud et en Afrique australe. Tournons-nous maintenant vers la politique canadienne à long terme.

Depuis vingt ans, la politique canadienne dans la région comporte trois grands thèmes : la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud, l'appui aux États individuels limitrophes par des relations bilatérales, et l'aide à la SADCC. Nous croyons que ces grands éléments de la politique doivent être maintenus dans une certaine mesure durant cette période de transition. En fait, comme la lutte contre l'apartheid est loin d'être terminée en Afrique du Sud, tant sur le front constitutionnel que dans la vie quotidienne de millions de Sud-Africains noirs, les membres du Sous-comité estiment que, malgré sa richesse économique relative, il est opportun que le Canada aide tout d'abord les parties qui représentent la majorité noire en Afrique du Sud et, ultérieurement, un gouvernement démocratique. Évidemment, il ne saurait s'agir d'un engagement à long terme de la part du Canada, mais au départ, le soutien de la collectivité internationale sera essentiel à la viabilité du changement démocratique en Afrique du Sud.

Au cours des années 1990, par contre, la politique canadienne doit prendre de plus en plus une orientation régionale intégrée. Ceci correspond aux préoccupations naissantes des pays de la région et offre au Canada la possibilité de maximiser l'effet de ses politiques en favorisant la formation de liens et de réseaux et, fondamentalement, la coopération. Le tissu régional sera plus fort si les fils qui le composent sont étroitement entrelacés.

Dans la poursuite de ces objectifs, le Canada dispose de toute une gamme de canaux de politique étrangère, notamment les rapports entre gouvernements, les partenariats avec les organisations non gouvernementales, les universités, les Églises, les entreprises canadiennes et les groupes syndicaux, ainsi que sa participation aux organismes multilatéraux. Même si le Canada ne figure pas parmi les principaux donateurs puisqu'il n'a offert qu'environ 2,5 p. 100 de l'aide publique au développement (APD) dans la région[29], le Sous-comité croit que les ponts construits par notre pays et ses partenaires avec les gouvernements, les entreprises, les institutions régionales et les organismes locaux et communautaires nous donnent une influence unique et aux facettes multiples, ainsi que de nombreux points d'entrée pour mener à bien nos politiques.

En conséquence, afin d'offrir notre appui dans un cadre régional et compte tenu de la nécessité de nous concentrer sur des tâches clés, le Sous-comité recommande que la politique canadienne se concentre de plus en plus sur les grandes priorités qui suivent.

---

[29] *Procès-verbaux et témoignages*, fascicule 14:12.

Par contre, l'explosion qui s'annonce pourrait être une force, soit destructrice, soit motivatrice dans la région. D'une part, on s'inquiète que l'Afrique du Sud puisse susciter un «exode des cerveaux» : avec son niveau de vie relativement élevé et ses pénuries de personnel qualifié, l'Afrique du Sud risque d'accaparer les talents et les ressources humaines dont les autres États de la région ont tant besoin. Il est également très possible que l'Afrique du Sud devienne une «éponge à ressources» absorbant la totalité des nouveaux investissements financiers.

D'autre part, nombre d'analystes soutiennent qu'une Afrique du Sud démocratique peut devenir le moteur de la croissance économique future de la région, non seulement par un «débordement» éventuel des investissements de l'Afrique du Sud sur le reste de la région, mais également par une intensification de la coopération. Un nouveau gouvernement en Afrique du Sud devra, tout comme les autres membres de la SADCC, s'engager tôt ou tard pleinement dans la planification régionale collective, processus de négociation dans lequel les autres États de la SADCC ont des atouts essentiels à l'Afrique du Sud, les principaux étant l'hydro-électricité et l'eau. Par contre, et nous y avons fait allusion précédemment, l'ANC formule une mise en garde contre un excès d'optimisme. Le D[r] Marcia Burdette nous a rapporté ceci :

> Walter Sisulu, président adjoint de l'ANC, a pris la parole à l'assemblée de la SADCC afin de rappeler aux participants que l'Afrique du Sud ne serait pas membre actif de l'organisme dans un proche avenir et que, lorsqu'elle le deviendra, il ne faudrait pas supposer qu'elle fournira des investissements importants ou de grandes quantités de marchandises, car ses propres dirigeants devront, pendant un certain temps, orienter la production vers le marché intérieur afin de réduire les inégalités dans leur pays même[27].

Le défi de l'intégration de l'Afrique du Sud est donc d'essayer de faire en sorte que l'explosion a un effet positif. Il sera important d'appuyer la coordination régionale et d'encourager l'Afrique du Sud à jouer un rôle économique constructif et responsable. Tous les intervenants sont conscients des difficultés à venir, mais comme l'a fait remarquer le D[r] Makoni :

> Nous partons du principe que la solution à ce problème de disparités résidera davantage dans la collaboration et la collectivité que dans la séparation . . . Fort heureusement, c'est aussi l'opinion de la majorité en Afrique du Sud[28].

Afin d'en arriver à un dénouement positif et à un régionalisme authentiquement «fabriqué en Afrique australe», les témoins ont rappelé à diverses reprises que les amis de la région doivent se garder des formules de gestion économique qui ne tiennent pas suffisamment compte de ces inégalités caractéristiques. Il en va ainsi de la région dans son ensemble, tout comme de l'Afrique du Sud et des autres pays individuellement. En aidant l'Afrique du Sud et l'Afrique australe à réaliser leurs priorités de changement, la collectivité internationale doit éviter d'accroître les risques que les racines de la démocratie ne soient arrachées par le désespoir économique.

---

[27] *Procès-verbaux et témoignages*, fascicule 15:8.

[28] *Procès-verbaux et témoignages*, fascicule 7:13.

Ces disparités internes sont le reflet des inégalités économiques qui existent sur une échelle plus vaste, entre les États de la région. La SADCC compte actuellement dix économies, différentes par leur taille, leur force et leurs possibilités[25]. Pourtant, chacune est beaucoup trop petite, à divers égards, pour pouvoir réussir de façon indépendante. C'est cette difficulté qui a surtout motivé la SADCC à choisir le régionalisme pour les décennies qui viennent.

Après s'être concentrés, dans les années 1980, sur le développement des infrastructures dans le but de contrer la puissance économique de l'Afrique du Sud dans la région, les membres de la SADCC cherchent maintenant des moyens de combiner plus efficacement leurs énergies et leurs maigres ressources pour accroître la capacité économique globale de la région. Leurs plans pour les années 1990 gravitent autour de deux impératifs jumeaux, à savoir «entreprise, compétences et productivité» d'une part, et l'intégration régionale, d'autre part, éléments que la SADCC estime essentiels à un développement durable. Par contre, ce qui est assez différent, dans ce type de «régionalisme», c'est le désir de la SADCC d'**équilibrer** la croissance régionale. Sous l'appellation «intégration du développement», le régionalisme «à la SADCC» est une approche équitable à l'intégration économique, qui insiste à la fois sur la production et les échanges. On espère que, grâce à la coordination, plutôt qu'à la concurrence, tous les membres pourront bénéficier dans une certaine mesure du succès global, malgré les disparités régionales. Le principe sur lequel se fonde la SADCC, comme le faisait remarquer le D[r] Makoni, est que «le marché est un bon serviteur, mais bien évidemment un mauvais maître[26]».

Nombre d'aspects de cette approche restent encore à préciser, particulièrement le rapport de la SADCC avec les autres leviers économiques en place, par exemple la Zone d'échanges préférentiels (PTA) et l'Union douanière d'Afrique australe (SACU), mais il faut applaudir à ce souci de réduire la pauvreté dans l'ensemble de la région en même temps que d'assurer la croissance économique globale. Il est certain qu'il faudra surmonter plusieurs obstacles, et non des moindres, par exemple modifier les attitudes et établir la confiance, mais l'énergie et les ressources libérées par le démantèlement progressif de l'apartheid ont suscité l'exaltation et l'espoir. Les membres de la SADCC se doivent de repenser l'avenir de l'organisation et de la région.

Réintégration de l'Afrique du Sud

Le facteur potentiellement le plus explosif de ce nouveau programme sera une Afrique du Sud devenue démocratique. L'économie sud-africaine, malgré ses profondes lacunes, a quand même trois fois la taille de celles de toutes les économies membres de la SADCC. Élément assez singulier, elle intervient pour les trois quarts du PIB de la région et les quatre cinquièmes de la valeur ajoutée à la fabrication. De plus, avec un bon tiers du total de la population d'Afrique australe, c'est le plus grand marché national de la région. Il ne fait pas de doute que la SADCC est en ménage avec un «éléphant».

---

[25] Voici les membres de la SADCC et leur PNB per capita en dollars U.S. pour 1980 : Mozambique (80), Tanzanie (120), Malawi (120), Zambie (390), Lesotho (470), Angola (620), Zimbabwe (650), Swaziland (900), Namibie (1 030), Botswana (1 600). À titre de comparaison, le PNB per capita en Afrique du Sud était de 2 470 $. Sources : *Africa Recovery Brief*, d'après les données de l'ONU, de la Banque mondiale, du FMI, de la FAO, de l'UNICEF et de la *South African Reserve Bank*.

[26] ONU, *African Recovery Brief* n° 4, p. 12.

voilà autant de facteurs qui ont entraîné l'aggravation de la misère sur le continent au cours des années 1980. L'intensité de la souffrance humaine est telle qu'il nous semble d'autant plus inquiétant de constater un transfert net de ressources de l'Afrique vers les pays industrialisés, et c'est une réalité que les Canadiens connaissent mal.

L'une des grandes causes de ce phénomène étrange est l'endettement. En Afrique australe, par exemple, la plupart des États, dont l'Afrique du Sud, sont lourdement endettés. On estime que l'endettement total de la région est de 50 milliards de dollars, l'Afrique du Sud intervenant pour près de la moitié. Peut-être n'est-ce qu'une faible proportion du total de la dette mondiale, mais cela demeure un très lourd fardeau par rapport à la capacité de payer de ces pays, compte tenu particulièrement des autres difficultés économiques que nous avons mentionnées.

Les rapports entre l'endettement et le développement sont de plus en plus évidents. Par exemple, alors qu'il leur faudrait de toute urgence mettre en valeur leur capital humain pour assurer leur prospérité, les pays endettés sont souvent obligés de compromettre leurs intérêts à long terme en matière d'éducation, de services sociaux et de soins de santé afin de respecter leurs échéances. À l'instar du précédent Sous-comité sur l'endettement international, le Sous-comité se préoccupe vivement de ce cercle vicieux.

Malheureusement, la précarité est l'une des caractéristiques économiques de l'ensemble du continent africain, et elle entraîne avec elle son cortège de conséquences politiques et sociales. Nous croyons que le cas de l'Afrique du Sud est riche de leçons. Il fait ressortir une contradiction évidente dans les priorités internationales : on insiste mondialement sur la valeur de la démocratie mais on conserve une attitude d'inaction, en ce qui a trait à ces coûteuses entraves que représente la dette pour le développement économique. L'un de nos témoins, le professeur Manfred Bienefeld, a exposé clairement le problème :

> Il semble très étrange de nourrir des espoirs et des attentes si élevés à l'endroit d'un pays dont les problèmes économiques rendent apparemment inexistantes nos propres difficultés économiques[23].

À ce déclin généralisé de l'Afrique viennent se greffer des difficultés spécifiques à l'Afrique australe. Il existe également d'énormes disparités du revenu à l'intérieur de ces États, où de 5 à 10 p. 100 de la population gagne jusqu'à 100 fois le revenu rural moyen. Selon nous, cela souligne encore l'urgence d'examiner en profondeur l'effet des programmes d'adaptation structurelle imposés à la région par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale. Puisque de nombreux pays d'Afrique sont aux prises à la fois avec une extrême pauvreté et de graves déséquilibres économiques, nous devons nous assurer que ces approches ne vont pas simplement amplifier les problèmes. L'honorable Peter Mmusi a confié au Sous-comité : «Il peut s'écouler un certain temps avant qu'on puisse observer les fruits des projets entrepris dans l'ensemble de la région[24].» Le Canada doit veiller à ce que les gens d'Afrique australe, et tous les Africains, n'attendent pas en vain.

---

[23] *Procès-verbaux et témoignages*, fascicule 17:25.

[24] *Procès-verbaux et témoignages*, fascicule 7:6.

personnes ont été déplacées. Les pertes économiques dans l'ensemble de la région sont évaluées aux environs de 60 milliards de dollars entre 1980 et 1988, soit trois fois le total de l'aide étrangère reçue[21].

Un autre problème, potentiellement plus menaçant, est celui des antécédents militaristes de la région, par suite des agressions de l'Afrique du Sud. Nous craignons que le legs d'attitudes violentes soit le problème le plus difficile à surmonter. Il est urgent de s'attaquer à ce phénomène, afin de garantir la croissance de la paix et de la sécurité dans l'ensemble de la région.

L'une des nécessités immédiates, pour favoriser une plus grande sécurité à l'échelon régional, est d'instaurer la paix au Mozambique. En juillet 1990, sous les auspices de l'Italie, un processus de négociation s'est amorcé entre le gouvernement du Mozambique et le mouvement de guérilla, le RENAMO. Un cessez-le-feu partiel sur les couloirs clés de transport a été ratifié en décembre de cette année et l'on a créé à Maputo une Commission mixte pour surveiller l'application des accords[22]. Malheureusement, cette présence internationale n'a pu exercer d'influence modératrice sur la totalité du territoire. M. Pascoal Mocumbi, ministre des Affaires étrangères du Mozambique, nous a confié que le RENAMO poursuit quand même ses tactiques de violence, attaquant des villages et détruisant des routes et voies ferroviaires essentielles. Il ajoutait craindre que l'appui à ce processus de déstabilisation ne vienne de canaux non officiels d'Afrique du Sud.

Les pourparlers de Rome entrent maintenant dans leur onzième ronde. Les observateurs estiment pour la plupart que le RENAMO est responsable du blocage des discussions. Leur rythme est beaucoup trop lent. Les coûts estimatifs de la guerre s'établissent déjà à 10 milliards de dollars US et ont coûté la vie à 600 000 Mozambicains, entraînant le déracinement de 2 700 000 réfugiés. Nous pressons le Canada de continuer à faire sa part pour atténuer cette tragique situation. Depuis une décennie, le Canada a manifesté son engagement envers le Mozambique en en faisant l'un des principaux bénéficiaires de l'aide étrangère canadienne en Afrique; la participation des ONG canadiens à la base, malgré la guerre qui faisait rage, a donné au pays une image des plus favorables chez les Mozambicains. Nous croyons que le Canada peut maintenant utiliser cette crédibilité pour apporter à l'ensemble du Mozambique les avantages de la paix et de la sécurité. En conséquence, **le Sous-comité recommande au Canada d'utiliser tous les moyens diplomatiques possibles pour obliger le RENAMO à négocier de bonne foi. Il faudrait envoyer au gouvernement d'Afrique du Sud un message clair au sujet de l'appui indirect que ce pays accorde encore au RENAMO, et encourager les parties membres de la Commission mixte de vérification à intervenir pour promouvoir le sérieux du RENAMO à la table des négociations.**

Malgré le facteur aggravant de la déstabilisation, les problèmes économiques de la région ne sont pas tous dus à l'apartheid. Certains sont endémiques à l'Afrique. La faiblesse ou la stagnation des investissements en capital, le bas niveau d'emploi officiel et la forte croissance de la population, ainsi que des taux de croissance économique faibles ou négatifs,

---

[21] ONU, *Africa Recovery Brief* n° 4, p. 4.

[22] La Commission mixte de vérification se compose des organismes et pays suivants : RENAMO, gouvernement du Mozambique, Zimbabwe, Zambie, Kenya, Congo, Italie, Portugal, Grande-Bretagne, ex-Union soviétique et France.

sud-africain de concentration des entreprises, car plus de 75 p. 100 des actions de la Bourse de Johannesburg sont détenues par des conglomérats appartenant à des Blancs. M. Mandela a mis au défi les gens d'affaires d'Afrique du Sud de présenter des solutions de rechange à la nationalisation qui permettent de corriger ce déséquilibre[17]; lui-même a mentionné comme modèle la loi américaine sur les conglomérats, et envisagé des modifications aux politiques fiscales comme éléments possibles d'une nouvelle stratégie[18]. Le Sous-comité constate avec plaisir que la compétence canadienne joue un rôle d'appui dans cette tâche cruciale. La «Mission économique» du Centre de recherches pour le développement international en Afrique du Sud, en août 1991, a été en partie responsable de la création d'un groupe de recherche macro-économique, le GRM, qui centralise les efforts de l'ANC, du mouvement syndical COSATU et de quatre universités dans la réalisation d'analyses et de recherches économiques.

Toutefois, tout nouveau gouvernement doit avancer sur la corde raide économique, entre ce qui est juste et ce qui est réalisable. Il lui faut répondre à la nécessité d'une croissance économique et s'en tenir aux approches économiques que préfèrent les institutions financières internationales. C'est le dilemme énoncé succinctement par le professeur Linda Freeman :

> En bref, dans quelle mesure les difformités du cas de l'Afrique du Sud joueront-elles sur la vérité universelle mise de l'avant ces temps-ci par les institutions financières internationales? À défaut de régler ces grandes inégalités, il faudra assumer des coûts sociaux, économiques et de sécurité[19].

Le plus grand de ces coûts, estimait le professeur Manfred Bienefeld, pourrait bien être la démocratie elle-même :

> Je trouve presque grotesque que les gens fêtent l'arrivée de la démocratie dans des conditions comme celles-là, tandis qu'en fait, notre propre histoire nous prouve que la démocratie ne fonctionne pas très bien dans les sociétés trop polarisées, trop instables[20].

Reconstruction de la région

Tandis que la région émerge de l'apartheid, la situation des pays voisins n'est pas meilleure. Les politiques de déstabilisation militaire et économique d'Afrique du Sud ont ravagé la Namibie, l'Angola et, au dire de certains observateurs, elles jouent encore un rôle dans le conflit dévastateur qui fait rage au Mozambique. Pour donner une idée de l'ampleur des dommages infligés à la région, précisons que, d'après l'UNICEF, 1,5 million de personnes seraient mortes en raison des guerres parrainées par l'apartheid. Quatre autres millions de

---

[17] *Ibid.*

[18] *Procès-verbaux et témoignages,* fascicule 6:30.

[19] *Ibid.,* fascicule 15:34.

[20] *Ibid.,* fascicule 17:25.

Blancs[13]. Ce qui est encore plus inquiétant, c'est qu'environ le cinquième des Sud-Africains de 16 ans et plus n'ont jamais fréquenté l'école. Nous craignons que toute une génération de jeunes Noirs, coupés des possibilités qui découlent de l'éducation et de la formation, soient incapables d'améliorer leur qualité de vie ou de jouer leur rôle dans la reconstruction de leur société. Les sentiments intenses de frustration qui découlent des innombrables disparités sociales et économiques ne peuvent qu'alimenter la violence, si les attentes demeurent sans réponse. Comme le mentionnait Pierre Beaudet du Centre d'information et de documentation sur le Mozambique et l'Afrique australe, «sans être des prophètes de malheur, il y a beaucoup de gens (. . .) qui disent qu'il est un peu minuit moins cinq en Afrique du Sud[14].»

Il existe un impératif moral, dans ce pays : il faut trouver des moyens d'améliorer la qualité de vie des millions de Noirs laissés dans la pauvreté par les politiques racistes du passé. Les graves inégalités qui résultent du système de l'apartheid, et que nous venons de mentionner, nécessiteront, d'après le professeur Gerry Helleiner, «des adaptations structurelles plus profondes, et je n'exagère pas, que tout ce qui pourrait être tenté dans les quelques prochaines années, y compris en Europe de l'Est[15]. Par contre, les conséquences de cette grave crise structurelle posent à un futur gouvernement démocratique un ensemble entièrement nouveau de dilemmes politiques.

D'une part, la restructuration économique et la redistribution des ressources entre les Blancs et les Noirs sont, d'après de nombreux analystes, aussi nécessaires sur le plan politique que moral pour que le changement soit durable. D'autre part, nombre de commentateurs soutiennent que toute tentative à grande échelle de redistribuer la richesse entre les Blancs et les Noirs d'Afrique du Sud en un cours laps de temps serait autodestructrice, car elle entraînerait le naufrage de l'économie et minerait les fondements de la richesse future. Selon cette école de pensée, le moteur de changement le plus prometteur en Afrique du Sud et dans toute la région sera la croissance économique de la République, mais nombre d'analystes, et les représentants de l'ANC eux-mêmes, mettent en doute cette hypothèse.

L'ANC reconnaît toutefois que la croissance économique est absolument essentielle pour conserver à l'Afrique du Sud un avenir prometteur. L'organisme révise sa politique antérieure, celle de la nationalisation, à la lumière de l'écroulement des économies centralisées d'Europe de l'Est et de l'ancienne Union soviétique. Nelson Mandela affirme désormais que l'ANC n'est pas idéologiquement fixé sur cette orientation. «Dans les meilleures conditions, dit-il, nous envisageons une économie mixte, dans laquelle l'intervention de l'État ne serait pas plus grande qu'en Italie, en France ou en Allemagne[16].»

Cependant, l'ANC reste de toute évidence très inquiet de la distribution profondément inégale de la richesse dans un pays qu'il pourrait bientôt gouverner. Ce qui dérange particulièrement le parti, c'est que 87 p. 100 des terres et 90 p. 100 de la totalité de la propriété industrielle se trouvent entre les mains des Blancs. Ajoutons à cela le phénomène

---

[13] *Ibid.*

[14] *Procès-verbaux et témoignages*, fascicule 17:11.

[15] *Ibid.*, fascicule 6:29.

[16] Nelson Mandela, «South Africa: White-only referendum a big mistake», *Montreal Gazette*, le 27 février 1992.

Nous observons également un épanouissement sur d'autres plans. La société civile, c'est-à-dire la participation de la population à son propre développement politique au niveau de la base, connaît un regain de dynamisme. Ses dirigeants régionaux en ont donné un aperçu aux membres du Sous-comité. Le Dr Simbarashi Herbert Stanley Makoni, secrétaire général de la Conférence de coordination du développement de l'Afrique australe (SADCC), a évoqué «l'ouverture plus grande des systèmes politiques[9]» en général, bien qu'à des stades différents selon les pays. L'honorable Peter S. Mmusi, président du Conseil des ministres de la SADCC et vice-président du Botswana, nous confiait ceci :

> On parle de démocratie dans les divers pays. Nous avons un exemple type de ce qui s'est produit récemment en Zambie, qui a connu des élections multipartites... Dans tous nos pays, même là où cela n'a pas réellement commencé à fonctionner, on discute de ces questions et nous croyons que c'est dans cette voie que notre région se dirige[10].

Un changement de climat est en cours. La victoire étant imminente sur le front constitutionnel, il faut désormais se consacrer à d'autres aspects essentiels du changement démocratique, afin de bien canaliser l'énergie et les ressources libérées par le déclin de l'apartheid. À moyen terme, les ennemis les plus redoutables de la poursuite du développement démocratique seront la stagnation et les disparités économiques. Ainsi que le rappelait le professeur Douglas Anglin dans son témoignage poignant, la démocratie constitutionnelle ne peut prendre racine dans une économie dévastée[11].

La lutte pour la justice en Afrique du Sud

Les Sud-Africains de race noire ont beaucoup souffert sur divers plans du racisme systémique, racisme qui a donné naissance aux inégalités sociales les plus extrêmes au monde. Le logement n'est pas réparti de façon équitable, car plus de 7 millions de citadins vivent dans des bidonvilles. La réforme agraire est un problème urgent. Avant l'abrogation du *Land Act*, l'an dernier, les Noirs ne pouvaient être propriétaires fonciers que dans 13 p. 100 du territoire (les «terres natales»), dont une bonne partie a subi des dommages environnementaux attribuables au surpâturage et à l'érosion. Puisque les Sud-Africains de race noire (soit les trois quarts de la population) ne gagnent que le quart d'un revenu national en plein déclin et que le taux de chômage se situe désormais à plus de 40 p. 100, rares sont ceux qui bénéficieront automatiquement d'une baisse de la discrimination systémique[12].

Un autre héritage tenace de l'apartheid, qui inquiète tout particulièrement le Sous-comité, est la perte de potentiel humain qui résulte de systèmes d'éducation très inégaux pour les enfants et les jeunes Sud-Africains, Blancs et Noirs. En 1985, les dépenses d'éducation per capita pour les Noirs n'étaient que le cinquième de celles consacrés aux

---

[9] *Procès-verbaux et témoignages*, fascicule 7:10.

[10] *Ibid.*, fascicule 7:6.

[11] *Ibid.*, fascicule 15:10.

[12] ONU, *Africa Recovery Brief* nº 4, décembre 1991, p. 4.

PARTIE II

LES DÉFIS D'UN CHANGEMENT DURABLE

Au-delà du souci immédiat de conserver le terrain gagné pendant la bataille, les Canadiens ne doivent pas oublier l'héritage politique, économique et social tenace de l'apartheid pour la majorité noire d'Afrique du Sud et les États limitrophes. Cela suppose un ordre du jour plus complet, afin de rompre les chaînes de l'apartheid et de libérer le dynamisme de la région.

Le défi énorme de l'avènement de la démocratie

Il est difficile d'exagérer l'ampleur du désastre humain et économique qu'est l'apartheid. Et malheureusement, malgré le désir de certains membres de la collectivité internationale et des médias d'accepter la réforme comme un fait accompli, le Sous-comité est d'un autre avis. En définitive, malgré la chute des piliers juridiques et politiques de l'apartheid, le changement en Afrique du Sud et dans la région demeure en grande partie superficiel. Le défi que devra relever l'Afrique australe dans les décennies qui viennent, pour surmonter cet héritage, sera de veiller à ce que la démocratie, le respect des droits de la personne et la transformation économique progressent de concert. Pour les partenaires de la région qui cherchent de nouveaux moyens de promouvoir le développement démocratique, il est impératif de reconnaître que ces éléments du tissu social sont indissociables.

Par contre, les nouvelles ne sont pas toutes mauvaises. Nous avons de bonnes raisons d'espérer. Malgré ce terrible héritage, l'accalmie progressive des actes d'agression et de déstabilisation en Afrique du Sud a déjà donné naissance à une certaine forme de paix et de sécurité. La Namibie a enfin obtenu son indépendance, le 21 mars 1990, et s'est dotée d'un gouvernement démocratique dans le cadre d'élections libres et équitables. Le gouvernement a mis l'accent sur la réconciliation nationale, particulièrement entre la SWAPO (*South-West Africa People's Organization*) et la DTA (*Democratic Turnhalle Alliance*) antérieurement favorable à l'Afrique du Sud.

En Angola, l'accord de paix de mai 1991 (et le départ subséquent des derniers soldats cubains du territoire angolais) a abouti à la création d'un régime plus démocratique. Les partis d'opposition fonctionnent désormais ouvertement dans cet ancien État marxiste-léniniste, y compris l'ancien groupe rebelle UNITA. On prévoit des élections multipartites à l'automne 1992, sous la surveillance de l'ONU, mais certains observateurs s'attendent à des retards. Entre temps, l'Angola doit mettre en place un mécanisme complexe de démobilisation, avec l'aide de l'ONU. Nous craignons vivement que ce processus n'entraîne une déstabilisation. **Le Sous-comité recommande donc au Canada d'accroître son appui au processus de démobilisation, de s'assurer qu'il y a suffisamment d'observateurs lors des élections prochaines et de continuer à appuyer les efforts des ONG canadiens qui oeuvrent en Angola.**

> en Afrique du sud, je souhaite vivement qu'on se penche très attentivement sur cette possibilité, afin de créer en Afrique du Sud un climat de paix propice à des progrès réels[8].

Nous croyons que le Canada peut et doit mettre de l'avant des mesures destinées à rétablir la confiance et à stopper la menace immédiate de la violence, avec son cortège de crainte et de méfiance en cette période post-apartheid. En conséquence, **le Sous-comité recommande au Canada d'user de ses bons offices en Afrique du Sud, aux Nations Unies, au Commonwealth et ailleurs, afin d'encourager fortement la présence d'observateurs tiers dans les zones de conflit d'Afrique du Sud. Le Sous-comité recommande également que, lorsqu'un gouvernement provisoire acceptable sera en place, le Canada offre de collaborer avec la police et l'armée d'Afrique du Sud et de leur exposer les modalités de formation et l'expérience des forces de l'ordre canadiennes et de la GRC ainsi que la formation de l'armée canadienne en maintien de la paix.** De telles activités ont déjà commencé. Le Southern Africa Education Trust Fund parraine la réalisation de recherches et, en collaboration avec la police régionale de Halton en Ontario, ses responsables ont examiné la possibilité d'offrir des programmes de formation communautaire à la police d'Afrique du Sud. Par ailleurs, deux dirigeants de la police d'Afrique du Sud sont venus au Canada au début de mai pour s'entretenir avec la GRC et les forces policières canadiennes des services policiers communautaires et du système «911». Le Sous-comité est d'avis qu'il s'agit là de gestes encourageants.

---

[8] *Procès-verbaux et témoignages,* fascicule 21:7.

constitutionnel[6]. En conséquence, **le Sous-comité recommande que le Canada suive les lignes directrices fixées par le Commonwealth dans l'«approche de gestion programmée» et que la diplomatie canadienne s'attache à maintenir les pressions internationales exercées sur le régime d'Afrique du Sud.**

La violence

Le changement pacifique n'est pas possible dans un climat de brutalité. Nous nous inquiétons vivement de la situation sans issue qui découle de l'escalade de la violence intergroupes en Afrique du Sud et sommes bouleversés par ce qu'on nous dit du rôle de l'État et des groupes de Blancs d'extrême droite dans la préparation et la perpétration de ces actes de violence. Nous avons également l'impression que le système de justice d'Afrique du Sud n'est pas disposé à faire savoir clairement à ceux qui causent cette violence quelle est la gravité de leurs crimes. La nouvelle de la mise en liberté hâtive de deux policiers reconnus coupables de meurtre et de tentative de meurtre, et la révélation d'une participation de l'État à l'assassinat du militant anti-apartheid Matthew Goniwe et de ses collègues, en 1985, donne l'impression que ceux qui enfreignent les droits de la personne se voient accorder l'immunité[7].

Ce qui est en jeu, ce ne sont pas simplement des vies humaines : comme l'ont mentionné à diverses reprises les personnes et les groupes consultés au cours de l'étude, l'ensemble des progrès arrachés de haute lutte en ce qui a trait au démantèlement de l'apartheid sont mis en péril par le chaos, chaos qui joue en faveur des opposants à la réforme. Beyers Naudé, l'un des dirigeants du mouvement anti-apartheid, n'a pas caché au Sous-comité l'urgence d'une intervention internationale, afin que cette violence se calme :

> Nous avons la certitude, grandissante, qu'à moins d'une surveillance internationale de la violence en Afrique du sud, surveillance exigée ou demandée par le Commonwealth ou les Nations Unies, nous ne parviendrons pas à faire le moindre progrès appréciable autorisant une négociation fructueuse dans notre pays. La Commission internationale de juristes, dans son enquête sur la violence au Natal, l'an dernier, préconisait cette mesure. À la lumière de ce qui se produit

---

[6] Les mesures relatives au commerce et à l'investissement ne seront levées que lorsque les parties se seront entendues sur les mécanismes transitoires de gouvernement, les sanctions financières ne seront levées que lorsqu'il y aura entente sur le texte d'une nouvelle constitution démocratique (à moins d'une recommandation contraire de la part de la CODESA ou d'un gouvernement provisoire) et enfin, l'embargo sur les armes appliqué par les Nations Unies et appuyé par des mesures du Commonwealth doit demeurer jusqu'à ce qu'un nouveau gouvernement post-apartheid se soit fermement installé en Afrique du Sud.

[7] Le policier Kwa Zulu Khetani Shange a été libéré sous condition en février dernier, après avoir purgé seulement neuf mois d'une peine de 27 ans d'incarcération; plus tôt au cours de l'année, l'agent sud-africain Thulani Philip Choeni avait été mis en liberté 17 mois après avoir été emprisonné pour 18 ans. Le 8 mai 1992, le New Nation publiait un message secret qui impliquait un ancien membre du Conseil de sécurité de l'État et l'un des premiers généraux actuels du pays, C.P. van der Westhuizen, dans le meurtre de 1985. Le président F.W. de Klerk a exigé une réouverture de l'enquête et a déclaré au Parlement que jamais le Conseil de sécurité de l'État ni le Cabinet n'avaient planifié de mauvaises actions ou d'infractions à la loi à l'occasion de rencontres auxquelles ses collègues ou lui-même avaient participé.

fondée sur la race, en donnant de fait à la minorité blanche un droit de veto sur tout programme de réforme d'un gouvernement à majorité noire. Puisque les négociations portent de plus en plus sur ces grandes questions de pouvoir, les principaux intervenants, de dire le professeur Dan O'Meara se rapprochent constamment du bord d'un gouffre très étroit, mais très profond[5].

C'est cette image que les Canadiens doivent avoir à l'esprit en songeant aux événements qui se déroulent en Afrique du Sud. Il reste encore de nombreuses difficultés politiques à surmonter, avant que le processus du changement démocratique en Afrique du Sud ne porte fruit. Le Canada doit continuer d'user efficacement des moyens de pression positifs et négatifs à sa disposition, l'éternelle méthode de la «carotte et du bâton», pour ouvrir la voie à un dénouement heureux de cette fin de partie constitutionnelle.

Par des initiatives appropriées, le Canada peut consolider la CODESA en offrant un soutien technique et administratif aux négociations. Par contre, l'aide canadienne, à ce stade crucial, doit également être plus résolument ciblée de façon à offrir un soutien en ressources humaines aux parties qui représentent la majorité noire. Le Fonds du dialogue, administré par l'entremise de notre ambassade en Afrique du Sud, a pris des initiatives de ce genre par le passé et nous croyons qu'il faut faire davantage. Dans les mois qui viennent, il serait opportun de prendre des mesures destinées à uniformiser les règles du jeu constitutionnel en Afrique du Sud. En conséquence, **le Sous-comité recommande que le Canada offre aux parties représentant la majorité noire et les femmes à la CODESA, davantage d'aide et d'experts-conseils pour promouvoir l'avènement de la démocratie.**

Sanctions

L'utilisation du «bâton» pour inciter au changement suppose que le Canada maintiendra sa politique de sanctions à l'endroit de l'Afrique du Sud. Nous savons que certains groupes préconisent la levée de toutes les sanctions afin de favoriser la croissance économique de l'Afrique du Sud et d'éviter de nuire à l'entreprise canadienne. Les membres du Sous-comité croient cependant que le Canada et les pays qui ont la même idéologie se doivent de maintenir des pressions réelles sur le gouvernement d'Afrique du Sud afin d'accélérer le processus constitutionnel et éviter qu'il ne s'embourbe.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la prudence et à la pondération de l'«approche de gestion programmée» des sanctions adoptées par les chefs de gouvernement du Commonwealth en octobre 1991. Cette approche établit un lien net entre la modification des sanctions et les mesures concrètes et pratiques prises pour mettre fin à l'apartheid

---

[5] *Procès-verbaux et témoignages*, fascicule 15:39.

Amorce de changements constitutionnels

L'abolition juridique de l'apartheid a marqué une étape importante, mais un démantèlement plus profond du système doit se produire dans d'autres domaines, y compris sur le plan constitutionnel. La période de changement a vu naître un mécanisme politique destiné à soutenir la transformation, la Convention pour une Afrique du Sud démocratique (CODESA). Tribune de négociation regroupant quelque 19 organismes, notamment tous les partis politiques du centre, la CODESA est née dans une atmosphère de grands espoirs le 20 décembre 1991. Ses principaux objectifs : parvenir à une entente sur les grands principes constitutionnels généraux et sur le mécanisme proprement dit d'élaboration de la constitution et mettre au point des modalités de transition appropriées pour gouverner le pays.

Les comptes rendus des progrès de la CODESA varient de l'exaltation au désespoir. Nous sommes tout particulièrement préoccupés par les critiques de groupes de femmes d'Afrique du Sud à l'égard des négociations. Elles mettent en lumière le fait que moins de 7 p. 100 des quelque 400 politiciens à la CODESA sont des femmes et qu'aucune ne siège à l'influent comité de gestion de la Convention. Évidemment, les Sud-Africaines estiment n'avoir aucune voix au chapitre de l'avenir du pays[3].

Néanmoins, les médias ne se sont pas attardés sur cette question et ont, dans l'ensemble, donné l'impression que les principales parties aux négociations pourraient parvenir à s'entendre. Cette hypothèse a pris plus de poids en raison du résultat favorable du référendum tenu le 17 mars dernier et réservé aux Blancs. Interrogés pour savoir s'ils appuyaient «la poursuite du processus de réforme amorcé par le président de l'État le 2 février 1990 et dont l'objet était de négocier une nouvelle constitution», les Sud-Africains blancs ont répondu favorablement à 69 p. 100[4].

Malgré ces signes favorables, les témoins ont à maintes reprises rappelé aux membres du Sous-comité que les changements intervenus en Afrique du Sud au cours des dernières années ne justifiaient pas à eux seuls le bel optimisme souvent exprimé par la collectivité internationale. Bien que considérable, ce qu'on a obtenu par l'abrogation des lois discriminatoires et la création de la CODESA est simplement un moyen de parvenir à un gouvernement démocratique non racial en Afrique du Sud. L'adoption et la mise en oeuvre de changements pratiques représenteront un travail long, ardu et semé de difficultés.

Au premier plan des divergences de vues entre le Parti national au pouvoir et son principal partenaire à la négociation, c'est-à-dire l'ANC, se trouve la question du «veto ethnique». Tandis que l'ANC appuie l'enchâssement dans la nouvelle constitution d'une loi sur les droits de la personne, afin de protéger les gens de toutes races, le Parti national du président De Klerk préconise une nouveau système constitutionnel, doté de dispositifs de contrôle et d'un partage des pouvoirs. De l'avis de la majorité des témoins qu'a entendus le Sous-comité, ces caractéristiques risquent de miner l'objectif même d'une démocratie non

---

[3] *Globe and Mail*, le 27 mai 1992.

[4] Signalons que plusieurs témoins ont mis en doute les objectifs du président De Klerk à propos du référendum. Le professeur Dan O'Meara a prétendu que ses principaux objectifs étaient de réduire l'influence du Parti conservateur et des forces de sécurité. *(Procès-verbaux et témoignages,* fascicule 15:35).

PARTIE I

METTRE FIN À L'APARTHEID : UN DÉFI

La politique raciste de l'apartheid en Afrique du Sud n'a cessé d'attirer la réprobation de la collectivité internationale, tout en étant, il faut malheureusement le reconnaître, une force majeure dans le façonnage de la région. Cette réprobation internationale a trouvé son expression la plus intense aux Nations Unies et au Commonwealth, dont les programmes d'embargo militaire, commercial, financier et culturel contre le régime d'Afrique du Sud ont obtenu un appui maximum au milieu des années 1980. L'objectif, simple, était le suivant : obliger le gouvernement d'Afrique du Sud à entamer des négociations avec la majorité noire.

Le Canada était l'un des plus farouches opposants à l'apartheid : il s'est prononcé sur cette violation institutionnelle des droits de la personne devant la population blanche d'Afrique du Sud, et auprès de ses propres alliés du G-7, sans oublier la Francophonie, les Nations Unies et le Commonwealth. On reconnaît généralement que le leadership du Canada est à l'origine de l'appui accordé à une politique de sanctions dures de la part du Commonwealth qui a constamment manifesté l'énergie la plus vive dans la lutte contre l'apartheid, compte tenu surtout des fâcheuses conséquences des politiques sud-africaines sur nombre d'États membres du Commonwealth situés sur la ligne de front.

Cette mobilisation internationale, cet appel au changement, va devoir relever son plus grand défi : la victoire partielle. Dans la balance se trouvent les attentes de la majorité noire d'Afrique du Sud et les attentes de la région.

Les premiers pas vers la réforme

En février 1990, M. F.W. De Klerk, président de l'Afrique du Sud, lançait le pays sur la voie de la réforme en annonçant la mise en liberté de M. Nelson Mandela, président adjoint du Congrès National d'Afrique (ANC), et d'autres prisonniers politiques[2] et en légalisant l'opposition anti-apartheid. L'image de M. Mandela sortant de prison après 27 années restera gravée dans la mémoire de biens des gens.

Un an plus tard, M. De Klerk ouvrait une nouvelle session du Parlement d'Afrique du Sud en annonçant courageusement que les trois derniers «piliers» de la législation de l'apartheid, le *Land Act*, le *Group Areas Act* et le *Population Registration Act*, seraient abrogés par son gouvernement, promesse qu'il a tenue et qui a marqué l'écroulement des fondements juridiques de l'apartheid en Afrique du Sud.

---

[2] On continue de se demander si tous les prisonniers politiques ont été libérés. La Commission des droits de la personne, organisme non gouvernemental de surveillance établi à Johannesburg, affirme qu'on détient encore 395 prisonniers politiques.

En continuant d'intervenir en Afrique australe, le Canada pourra faire entendre sa voix sur le sujet crucial de la promotion de la paix et de la coopération régionale. À une époque où l'interdépendance est intense, les menaces à la sécurité dans telle ou telle région peuvent facilement avoir des répercussions mondiales, et le Canada ne serait pas invulnérable à l'instabilité ainsi produite. Par l'accroissement de sa participation, notre pays a en outre la chance de raffermir ses alliances avec les États de la région, et ce, par divers moyens dont des liens commerciaux mutuellement avantageux. De tels liens peuvent aider à stabiliser la région et à promouvoir la paix.

Enfin, le Canada, en continuant de se faire le champion de la cause de l'Afrique australe, pourra tirer parti du rôle de leadership qu'on lui connaît à cet égard aux Nations Unies et au Commonwealth. L'Afrique australe est une région qui a réclamé une intervention internationale plus proactive, offrant ainsi l'occasion de faire progresser la cause du multilatéralisme.

Plus que toute autre région, l'Afrique australe est l'incarnation des intérêts du Canada en matière de politique étrangère; plus que toute autre région du continent, l'Afrique australe est en passe de devenir une histoire à succès. Elle possède à cet effet tous les éléments nécessaires. Le Canada peut être partie aux succès réels et durables contre l'apartheid en aidant à ériger et à renforcer les nouveaux piliers du système de la région : la démocratie, les droits de la personne et le développement économique, idéaux qui correspondent aux objectifs du Canada.

parti du dynamisme régional prometteur inspiré par l'affaiblissement du régime. Depuis une génération, l'opinion internationale essayait de forcer la main au pouvoir en place afin qu'il amorce la réforme constitutionnelle en Afrique du Sud, tandis que maintenant, elle s'applique plutôt à garantir des changements politiques, sociaux et économiques durables dans l'ensemble de la région. Après avoir semé les graines de la démocratie, le défi est désormais de l'aider à s'enraciner.

L'intérêt indéfectible du Canada

Ce rapport a donc pour objet d'examiner l'évolution de la situation politique et économique et celle des droits de la personne en Afrique du Sud et en Afrique australe en vue d'établir comment le Canada pourrait répondre à une situation mouvante remplie d'espoirs et de dilemmes. La grande question qui se pose aux Canadiens est la suivante : Maintenant que la victoire sur l'apartheid légal et constitutionnel est imminente, devons-nous nous désintéresser de la région? Avons-nous atteint nos objectifs? La réponse est non.

Le Sous-comité croit que le Canada est toujours intéressé à maintenir des relations étroites avec l'Afrique du Sud et l'Afrique australe. À réduire notre participation en raison de l'abolition juridique de l'apartheid et des négociations constitutionnelles en cours, on risque de trahir l'énergie et les efforts de millions de Canadiens qui ont mobilisé le pays dans cette lutte, ainsi que l'investissement des talents et des ressources du Canada. Par contre, abandonner la lutte signifie surtout trahir la région et ses espoirs de bénéficier des avantages de la démocratie dans tout ce qu'elle signifie.

Le Canada occupe une place unique par ses interventions dans l'Afrique toute entière. En tant que membre du Commonwealth et de la Francophonie et en tant que pays sans liens coloniaux avec le continent, le Canada est un intervenant spécial auquel on fait confiance en matière de développement de l'Afrique. Ces caractéristiques sont surtout évidentes dans le cas de l'Afrique australe, où le Canada s'est acquis un grand respect pour avoir mené la lutte contre l'apartheid au sein du Commonwealth et des Nations Unies. L'appui ferme du Canada aux États limitrophes, dans notre cause commune, tant à l'échelon bilatéral que par l'entremise de la *Southern Africa Development Coordination Conference* (SADCC), a été tout aussi important. Les partenariats entre Canadiens et Africains austraux ont aussi fleuri à l'extérieur des milieux gouvernementaux, établissant des liens à la base dans les différentes sociétés. Le résultat global de cet apport du Canada a été l'établissement d'une relation de confiance avec les populations de l'Afrique australe. Ils apprécient maintenant notre engagement et nous considèrent comme des partenaires du changement. Le Canada doit aider la région à tirer parti du mouvement de transformation amorcé et à se reconstruire.

En retour, le Canada a l'occasion de s'appuyer sur ce legs de bonne volonté pour réaliser ses propres objectifs fondamentaux en matière de politique étrangère. Son principal objectif à ce niveau consiste à appuyer le développement de la démocratie et des droits de la personne et, dans ce secteur d'intervention, la population connaît et approuve notre engagement envers la majorité noire d'Afrique du Sud. Les Canadiens s'attendent que notre participation de longue date à la lutte contre l'apartheid donne des résultats tangibles, des résultats qui, selon notre étude, sont loin d'être assurés.

LE CANADA, L'AFRIQUE AUSTRALE ET LES ANNÉES QUATRE-VINGT-DIX

L'ENRACINEMENT DE LA DÉMOCRATIE

Parmi les grandes transitions politiques de la décennie, l'écroulement de l'apartheid en Afrique du Sud est l'une des plus étonnantes[1].

INTRODUCTION

Les événements d'Afrique du Sud ont attiré l'attention du monde entier. Nombreux sont ceux qui croient que ce pays a pris un tournant historique. Les adversaires de l'apartheid espèrent que les réformes sont irréversibles et que la démocratie en Afrique du Sud contribuera à la revivification de la région tout entière. Du fait de l'appui indéfectible du Canada à la lutte contre l'apartheid, le Sous-comité du développement et des droits de la personne se doit d'évaluer l'évolution de la situation en Afrique du Sud et en Afrique australe pour déterminer si ces espoirs sont fondés.

Les changements profonds qui interviennent sur la scène internationale servent de toile de fond à ce mouvement régional dont l'ampleur ne cesse de croître. La fin de la Guerre froide a donné naissance à un climat d'espoir dans de nombreuses régions du monde. La démocratie connaît un regain de popularité exaltant, mais elle doit aussi relever une multitude de défis.

L'histoire récente témoigne également d'une marginalisation accrue de l'Afrique toute entière et d'une aggravation des problèmes sur ce continent, notamment les famines et les sécheresses cycliques. Malgré les efforts sans précédent du Programme d'action des Nations Unies pour le redressement économique et le développement de l'Afrique (UN-PAAERD) de 1986 à 1990, les conditions économiques et sociales ont en fait empiré au cours des cinq dernières années. Le travail de l'UN-PAAERD se faisait dans le cadre d'un accord exigeant des pays africains qu'ils adoptent des programmes de rajustement structural en échange d'un appui financier accru de la part des États mieux nantis, mais la récession mondiale et les besoins croissants ressentis ailleurs sont venus ébranler cet engagement. Ce précédent fait craindre que, au moment même où l'Afrique australe offre la possibilité d'un changement profond, la collectivité mondiale ne s'en détourne pour s'intéresser au développement et au progrès de la démocratie dans d'autres régions.

De l'avis des membres du Sous-comité, il ne doit pas en être ainsi. La lutte contre l'apartheid, qui est l'objectif principal du Canada dans cette partie du monde, entre dans une ère nouvelle, qu'on espère constructive, une ère qui nous offre une occasion unique de tirer

[1] Pauline Baker, «South Africa: Old Myths and New Realities», dans *Current History*, (mai 1991), p. 197.

La mise en valeur des ressources humaines 28
La société civile 29
LE MAINTIEN DU DYNAMISME CANADIEN 29

ANNEXE A — LISTE DES TÉMOINS 31

Table des matières

LE CANADA, L'AFRIQUE AUSTRALE ET LES ANNÉES QUATRE-VINGT-DIX 1

L'ENRACINEMENT DE LA DÉMOCRATIE 1
INTRODUCTION 1
L'intérêt indéfectible du Canada 2

PARTIE I – METTRE FIN À L'APARTHEID : UN DÉFI 5
Les premiers pas vers la réforme 5
Amorce de changements constitutionnels 6
Sanctions 7
La violence 8

PARTIE II – LES DÉFIS D'UN CHANGEMENT DURABLE 11
Le défi énorme de l'avènement de la démocratie 11
La lutte pour la justice en Afrique du Sud 12
Reconstruction de la région 14
Réintégration de l'Afrique du Sud 17

PARTIE III – ORIENTATIONS POLITIQUES ET PRIORITÉS DANS LES ANNÉES 1990 19
Le développement économique 20
La mise en valeur des ressources humaines 21
La société civile 22

CONCLUSION : MAINTENIR LES EFFORTS DU CANADA 24

LISTE DES RECOMMANDATIONS 27
PRÉOCCUPATIONS IMMÉDIATES 27
ORIENTATIONS DE LA POLITIQUE CANADIENNE DANS LES ANNÉES 1990 27
Le développement économique 27

REMERCIEMENTS

La genèse du Sous-comité du développement et des droits de la personne et les travaux relatifs à son rapport initial sont grandement tributaires des efforts et des intérêts combinés des trois partis politiques et de l'aide précieuse fournie par Bob Miller et Karen McBride, attachés de recherche au Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur. Le Sous-comité désire aussi faire mention de la contribution de Svend Robinson, député (N.P.D.—Burnaby—Kingsway, Colombie-Britannique) aux travaux du Sous-comité. Au cours des huit derniers mois, nous avons bénéficié de la contribution et de la coopération de l'ACDI et du ministère des Affaires extérieures. Comme toujours, nous tenons à exprimer notre reconnaissance au dévoué personnel de la Chambre des communes, y compris notre greffière, Ellen Savage. Enfin, nous remercions nos témoins, dont bon nombre sont d'Afrique australe ou y ont séjourné longtemps. Sans leur aide, le présent rapport n'aurait pu voir le jour.

AVANT-PROPOS DU PRÉSIDENT

Le 15 juin 1992

Ce premier rapport du Sous-comité du développement et des droits de la personne a été inspiré par l'appui inconditionnel des Canadiens pour la lutte contre l'apartheid, et par les événements qui se déroulent en Afrique du Sud et en Afrique australe. Nous nous inquiétons vivement que les efforts de la communauté internationale visant à favoriser la démocratie et le respect des droits de la personne diminuent en raison de la récente abolition de l'apartheid «légal» et des négociations constitutionnelles qui se poursuivent en Afrique du Sud.

Nous affirmons qu'il existe une lueur d'espoir dans cette région du monde. Cependant, il ne faut pas faire montre d'un optimisme béat. Le mouvement d'abolition de l'apartheid légal en faveur du pluralisme dans la région ainsi que le renforcement de la paix et de la sécurité dans de nombreux États d'Afrique australe constituent des premiers pas encourageants vers une transformation régionale. Nous croyons toutefois que les réformes, pour être durables, doivent aller beaucoup plus loin.

Notre rapport indique que l'apartheid a laissé sur les plans politique, économique et social des legs troublants et persistants qui demandent l'attention urgente des citoyens d'Afrique australe et de leurs partenaires mondiaux. Par conséquent, le Sous-comité exhorte le Canada à continuer de faire preuve d'un solide leadership dans les questions touchant l'Afrique australe. Le Canada doit concentrer son aide sur : a) le développement économique, b) la mise en valeur des ressources humaines, et c) le renforcement de la société civile. Le Sous-comité formule un certain nombre de recommandations précises visant à assurer le maintien de l'intérêt et de la participation du Canada tout au long des années 90. Maintenant que les fondements de la démocratie on été jetés, il nous faut dorénavant lui permettre de s'épanouir.

Il y a en Afrique australe un héritage unique de bonne volonté à l'égard du Canada. Les efforts que nous déploierons au cours des années 90 devraient s'appuyer sur cet héritage. En diminuant notre appui et notre présence, nous risquons de trahir les énergies et les efforts de millions de Canadiens et de Canadiennes qui ont mobilisé le soutien du public pour la lutte contre l'apartheid. Mais ce qui est plus important encore, en détournant notre attention de l'Afrique australe, nous mettons en péril l'espoir que nourrissent les citoyens de cette région de se doter d'une démocratie pleine et entière.

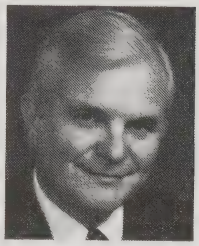
Rapport au Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a l'honneur de présenter son

PREMIER RAPPORT

Conformément au mandat que lui confère l'article 108(2) du Règlement, le Sous-Comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a étudié le sujet de l'Afrique du Sud et de l'Afrique australe. Le Comité a entendu des témoignages de témoins experts et fait rapport de ses conclusions et recommandations.

LES MEMBRES DU SOUS–COMITÉ



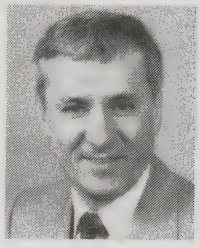
Walter McLean, c.p., député
(P.C. -- Waterloo, Ontario)
Président



Girve Fretz, député
(P.C. -- Érié, Ontario



Beryl Gaffney, députée
(Lib. -- Nepean, Ontario



André Harvey, député
(P.C. -- Chicoutimi, Québec)



Christine Stewart, députée
Lib. -- Northumberland, Ontario)



Peter McCreath, député
(P.C. -- South Shore, Nouvelle–Écosse)



Stan Hovdebo, député
(N.P.D. -- Saskatoon–Humboldt, Saskatchewan

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Autres Membres du Parlement ayant participé à l'étude sur l'Afrique du Sud et l'Afrique australe:

John Brewin
Douglas Fee
Louise Feltham
Stan Hovdebo

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUM RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRA

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

Other Members of Parliament participating in the sutdy South and Southern Africa:

John Brewin
Douglas Fee
Louise Feltham
Stan Hovdebo

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S

AMBRE DES COMMUNES

cicule nº 27

sident: Walter McLean

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 27

Chairperson: Walter McLean

cès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

Comité permanent des affaires étrangères et du commerce rieur

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

NCERNANT:

nformément à l'article 108(2) du Règlement, étude de auche de rapport concernant l'Afrique du Sud et frique australe

COMPRIS:

Premier Rapport à la Chambre

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of a draft report on South and Southern Africa

INCLUDING:

The First Report to the House

oisième session de la trente-quatrième législature, 91-1992

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

LE CANADA, L'AFRIQUE AUSTRALE ET LES ANNÉES 1990

L'ENRACINEMENT DE LA DÉMOCRATIE

Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

Sous-comité du développement et des droits de la personne

Walter McLean, c.p., député
Président du Sous-comité

Juin 1992

CARTE NO. 3654 (F) NATIONS UNIES
NOVEMBRE 1991

Les frontières et les noms indiqués sur cette carte n'impliquent pas reconnaissance ou acceptation officielle par l'Organisation des Nations Unies.

LE CANADA, L'AFRIQUE AUSTRALE ET LES ANNÉES 1990

L'ENRACINEMENT DE LA DÉMOCRATIE



Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

Sous-comité du développement et des droits de la personne

Walter McLean, c.p., député
Président du Sous-comité

Juin 1992

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 28

Wednesday, September 16, 1992
Tuesday, November 17, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 28

Le mercredi 16 septembre 1992
Le mardi 17 novembre 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Future business of the Sub-Committee

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of human rights

CONCERNANT:

Travaux futurs du Sous-comité

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen des droits de la personne

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991-1992

25148

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

(ERRATUM)

Issue No. 23

Page 23:6 In left column, line 33, "Nous sommes convaincus qu'un pays durable, au nord-est du Sri Lanka, pays qui reconnaisse les aspirations tamoules. . ." should read "Nous sommes convaincus qu'une paix durable, au nord-est du Sri Lanka, paix qui reconnaisse les aspirations tamoules. . ."

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

(ERRATUM)

Fascicule nº 23

Page 23:6 Dans la colonne de gauche, la ligne 33, «Nous sommes convaincus qu'un pays durable, au nord-est du Sri Lanka, pays qui reconnaisse les aspirations tamoules. . .» devrait se lire comme suit: «Nous sommes convaincus qu'une paix durable, au nord-est du Sri Lanka, paix qui reconnaisse les aspirations tamoules. . .»

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, SEPTEMBER 16, 1992
(41)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met *in camera* at 3:40 o'clock p.m. this day, in Room 371, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Committee present: Beryl Gaffney, André Harvey, Walter McLean, Christine Stewart.

Acting Member present: John Bosley for Peter McCreath.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Bob Miller and Karen McBride, Research Officers.

The Sub-Committee commenced consideration of future business.

At 4:12 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, NOVEMBER 17, 1992
(42)

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 11:32 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Committee present: Beryl Gaffney, Girve Fretz, Peter McCreath, Walter McLean and Svend Robinson.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade. Karen McBride, Research Officer.

Witnesses: From the Network on International Human Rights: Jan Bauer, Co-ordinator. *From the United Church of Canada:* John Siebert, Program Officer, Human Rights and Aboriginal Justice. *From Amnesty International (Canadian Section):* Roger Clark, Secretary-General; and Bob Goodfellow, Director, Campaigns and Membership.

By unanimous consent, the Sub-Committee proceeded to consider future business.

By unanimous consent, it was agreed,—That officials of the Department of External Affairs be invited to appear before the Sub-Committee on Tuesday, December 8, 1992, as part of the Sub-Committee's study of human rights, to provide information on the Canadian delegations to the United Nations Commission on Human Rights and the World Conference on Human Rights.

By unanimous consent, it was agreed,—That the Secretary of State for External Affairs be invited to appear before the Sub-Committee on Thursday, December 10, 1992, at 11:00 a.m. to provide information about departmental policy on human rights generally and the United Nations Commission on Human Rights meetings specifically.

PROCÈS-VERBAUX

LE MERCREDI 16 SEPTEMBRE 1992
(41)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à huis clos, à 15 h 40, dans la salle 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Beryl Gaffney, André Harvey, Walter McLean, Christine Stewart.

Membre suppléant présent: John Bosley remplace Peter McCreath.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Bob Miller et Karen McBride, chargés de recherche.

Le Sous-comité délibère de ses travaux à venir.

À 16 h 12, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 17 NOVEMBRE 1992
(42)

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 11 h 32, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Beryl Gaffney, Girve Fretz, Peter McCreath, Walter McLean et Svend Robinson.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: Du Réseau des organismes concernés par les droits de la personne: Jan Bauer, coordonnatrice. *De l'Église unie du Canada:* John Siebert, agent de programme, Droits de la personne et justice autochtone. *De Amnistie Internationale (Division canadienne):* Roger Clark, secrétaire général; Bob Goodfellow, directeur, Campagnes et membres.

Du consentement unanime, le Sous-comité délibère de ses travaux à venir.

Du consentement unanime, il est convenu,—Que, dans le cadre de son étude des droits de la personne, le Sous-comité invite à témoigner des fonctionnaies des Affaires extérieures le mardi 8 décembre 1992, afin de s'informer de la délégation du Canada auprès de la Commission des droits de la personne des Nations Unies et de la Conférence mondiale des droits de la personne.

Du consentement unanime, il est convenu,—Que le Sous-comité invite à témoigner le secrétaire d'État aux Affaires extérieures le jeudi 10 décembre 1992, à 11 heures, afin de s'informer de la politique générale de son ministère en matière des droits de la personne et des réunions de la Commission des droits de la personne des Nations Unies.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of human rights. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated December 8, 1991, Issue No. 2*).

Jan Bauer, Roger Clark and John Siebert made opening statements and answered questions.

At 1:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité poursuit son examen des droits de la personne (*voir les Procès-verbaux et témoignages du 8 décembre 1991, fascicule nº 2*).

Jan Bauer, Roger Clark et John Siebert font des exposés et répondent aux questions.

À 13 h 05, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Texte*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, November 17, 1992

• 1138

The Chairman: Colleagues, before I turn to the agenda item of the day, I have some committee business.

We had some consultation between the parties, and as you know, today and next Thursday we are hearing from non-governmental groups and churches and others about their views on human rights situations as we prepare for the annual human rights UN meetings in Geneva in January and February.

I would like to know if there are problems on dates. On Tuesday, December 8, at 11 a.m, we would ask the officials from External Affairs to appear before the committee. They would specifically be asked to provide information on the shape and nature of the delegation to both the UN commission meetings in Geneva and the World Conference on Human Rights, particularly what concrete steps are being taken to ensure parliamentarians are involved and potential dates for their involvement.

• 1140

Also, the minister's office will be alerted with your agreement that the subcommittee may wish to talk with her on December 10 at 11 a.m. about Canadian policy for the Geneva meetings specifically, and about human rights policy generally. We will make a decision after we have received testimony twice this week and from the officials on December 8, but we thought we should alert that we may wish to follow that up.

On the matter of follow-up, we're asking our staff to be alert to when there's a response to the committee's report on southern Africa. It's evidently before cabinet and when the government's response comes we will ask our staff to do an analysis so that we can then have a meeting to review the government's response to our report.

On the question of the follow-up to the debt round table, Bernard Wood has issued a chairman's statement, or the minister has circulated it to us, and we're again asking our staff to consult and bring us back options that may be appropriate in terms of follow-up.

On the question of the committee's concern for Central America and human rights, we've had an invitation from the Central America Monitoring Group, or groups concerned, to send members from the committee in January. The recommendation is that we try to see if all three parties could be represented. If there are people here who have an interest in the third week of January, they could speak to me. We would hope to have within that week a visit to El Salvador,

[*Traduction*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 17 novembre 1992

Le président: Chers collègues, avant d'aborder l'ordre du jour, nous devons régler certaines affaires propres au comité.

Il y a eu des consultations entre les parties et, comme vous le savez, aujourd'hui et jeudi en huit, nous devons entendre le témoignage de groupes non gouvernementaux et confessionnels, ainsi que d'autres organismes qui nous feront connaître leurs vues sur la question des droits de la personne en vue des réunions annuelles de l'ONU portant sur les droits de la personne devant avoir lieu en janvier et février prochain à Genève.

J'aimerais savoir si le calendrier pose des problèmes à certains d'entre vous. Mardi 8 décembre, à 11 heures, nous demanderons aux fonctionnaires des Affaires extérieures de comparaître devant le comité. Nous leur demanderons plus précisément de nous renseigner sur la composition de la délégation canadienne, tant aux réunions de la Commission de l'ONU à Genève qu'à la Conférence mondiale sur les droits de l'homme, et surtout quelles mesures concrètes le ministère compte prendre pour garantir la participation des parlementaires. Nous leur demanderons également à quelle date ces réunions doivent avoir lieu.

En outre, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous préviendrons le cabinet de la ministre que le sous-comité souhaite s'entretenir avec elle le 10 décembre à 11 heures, au sujet de la politique des droits de la personne en général et plus précisément, de la politique que le Canada compte adopter lors des réunions de Genève. Après avoir reçu deux témoignages cette semaine et celui des fonctionnaires le 8 décembre prochain, nous prendrons une décision, mais nous avons jugé bon de prévenir la ministre que nous voudrons peut-être donner suite à cette question.

Pour ce qui est du suivi, nous demandons à notre personnel de surveiller le moment où le gouvernement répondra au rapport du comité sur l'Afrique du Sud. Celui-ci est de toute évidence à l'étude au cabinet et lorsque le gouvernement fera connaître sa réponse, nous demanderons à notre personnel de l'analyser de façon à pouvoir convoquer une séance en vue d'étudier la réponse du gouvernement à notre rapport.

Quant au suivi de la table ronde sur l'endettement, Bernard Wood a émis une déclaration du président, que le ministre nous a distribuée, et là encore nous demanderons à notre personnel de tenir des consultations et de nous soumettre des options quant aux mesures de suivi à prendre.

En ce qui a trait à l'étude du comité sur la question des droits de la personne en Amérique centrale, le groupe de contrôle de l'Amérique centrale, ou plutôt les groupes concernés, nous ont invités à envoyer sur place des membres du comité en janvier prochain. Nous ferons notre possible pour que les trois partis soient représentés. Si certains d'entre vous souhaitent participer à ce voyage au cours de la troisième semaine de janvier, qu'ils m'en parlent. Nous

[*Text*]

which has a critical period, and follow up testimony we've had on Guatemala and discussions we've had around those concerns, and to be able to bring some report back to the committee for follow-up.

As a sort of steering committee, we've reviewed requests for meetings from groups following the situation in Malawi. We thought that since there had been some changes there recently, we should wait to see what developments occur there.

SADCC officials will be briefing the government here, and there will be a possible invitation for lunch to meet Dr. Makoni and Festus Mogae, the Vice-President of Botswana, and others on November 26.

A request was made by Mr. Robinson to see if there are members prepared to have a meeting on December 9 to hear from those concerned with article 19, dealing with the Iranian situation, and the Patriotic Front of Rwanda. These are two special groups. We will need you to check calendars to see whether there is enough attendance to have a formal meeting. That week the external affairs committee is having two meetings on UN reform and its study, and we're potentially having two meetings that week as well, so the question was time allocation.

I've read this so that it's a part of our record. If there is no comment, then we take that as a report from the steering committee to members.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Just to clarify, the December 9 meeting would in fact be two separate one-hour meetings, one with article 19, following up on their concerns with respect to the human rights situation in Iran. They do have an individual who would be able to appear that afternoon who is very knowledgeable on the subject and will be in Canada at that time. The Rwandan situation, a very critical human rights situation, would be a separate meeting. The chairperson of the Rwandan Patriotic Front will be in Canada that week. It's for that reason the suggestion was made that the meetings take place that afternoon.

• 1145

Mrs. Gaffney (Nepean): Are these meetings on November 26, December 8 and December 10 at 11.30 a.m., Mr. Chairman?

The Chairman: The meeting on November 26 is at 3.30 p.m. and the meeting on December 8 is at 11 a.m.

Mr. McCreath (South Shore): Will it be all day?

The Chairman: Yes, potentially Thursday at 11 a.m., again, if we decide we would like to. We will ask if the minister could pencil that in.

Mr. Robinson: Could we look at the possibility of rescheduling the meeting on the 26th from the morning to the afternoon? Originally I think it was scheduled for the afternoon because of a potential conflict with the full

[*Translation*]

espérons, au cours de cette semaine, nous rendre au Salvador, qui traverse une période critique et donner suite aux témoignages que nous avons reçus au sujet du Guatemala et aux discussions que nous avons eues sur ses problèmes, en vue de présenter ultérieurement un rapport au comité principal pour qu'il y donne suite.

Le comité directeur a examiné les demandes de comparution présentées par des groupes désireux de traiter de la situation au Malawi. Nous avons jugé bon d'attendre pour voir comment la situation évolue dans ce pays étant donné les changements survenus récemment.

Les responsables de la SADCC présenteront une séance d'information à l'intention du gouvernement et il est possible que nous soyons invités à un déjeuner en vue de rencontrer M. Makoni et Festus Mogae, le vice-président du Botswana ainsi que d'autres, le 26 novembre prochain.

M. Robinson a demandé si certains membres du comité sont disposés à siéger le 9 décembre pour entendre le témoignage des groupes concernés par l'article 19, au sujet de la situation en Iran, ainsi que le Front patriotique du Rwanda. Il s'agit de deux groupes spéciaux. Nous vous demanderons de vérifier votre emploi du temps pour nous assurer qu'il y aura suffisamment de présences pour que le comité tienne une réunion formelle. Cette semaine-là, le Comité des affaires extérieures tient deux séances sur la réforme de l'ONU et son étude et nous aurons probablement également deux réunions cette semaine, ce qui nous a obligé à jongler un peu avec notre emploi du temps.

Je vous ai lu tout ceci pour que ce soit officiel. Si personne ne désire intervenir, nous considérerons cet avis comme un rapport du comité directeur aux membres du comité.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Un simple éclaircissement. En fait, la réunion du 9 décembre consistera en deux séances d'une heure distincte, l'une portant sur l'article 19, pour donner suite aux préoccupations de ces groupes relativement à la question des droits de la personne en Iran. Il y a une personne qui sera sans doute en mesure de comparaître cet après-midi-là, personne extrêmement compétente en la matière et qui se trouvera au Canada à ce moment-là. Quant au problème du Rwanda, où la question des droits de la personne est très sérieuse, elle fera l'objet d'une séance distincte. Le président du Front patriotique rwandais sera au Canada cette semaine-là. C'est pourquoi il a été proposé de tenir ces deux réunions l'après-midi en question.

Mme Gaffney (Nepean): Monsieur le président, les réunions du 26 novembre, du 8 et 10 décembre auront-elles lieu à 11h30?

Le président: La séance du 26 novembre est à 15h30, et celle du 8 décembre, à 11 heures du matin.

M. McCreath (South Shore): Durera-t-elle toute la journée?

Le président: Oui, et il y aura éventuellement une autre réunion le jeudi à 11 heures, si nous le jugeons utile. Nous demanderons si la ministre est disponible à ce moment-là.

M. Robinson: Serait-il possible de changer l'heure de la réunion du 26, pour qu'elle ait lieu le matin et non l'après-midi? Au départ, elle a été prévue l'après-midi car il y avait un problème éventuel avec le comité principal. Toutefois, ce

[*Texte*]

committee. However, that conflict no longer exists. There will not be full committee hearings. If we could reschedule that meeting for the morning, it certainly would be helpful for those of us who have to fly to the west.

Mr. Fretz (Erie): If it's possible, I would rather have it in the morning as well.

The Chairman: All right. We'll try for it. Do you want it at 9.30 a.m. or 11 a.m.?

Mr. Fretz: I would like to have the meeting at 9.30 a.m.

An hon. member: The flights to Nepean are more regular.

Mr. McCreath: Mr. Chairman, what if the House is not in session?

The Chairman: Do you know something?

Mr. McCreath: No, I don't.

The Chairman: On which date was that?

Mr. McCreath: Any of the above. Is it to be assumed that if the House is not in session, these committees will not take place? That is my point.

The Chairman: I would presume that we will have a consultation in the eventuality of that happening.

Mr. Robinson: If you have an election, we certainly won't be sitting.

Mr. McCreath: Unless you win the vote tonight, I don't think there will be. My point is that in this case we're dealing with visitors from abroad and it's not quite the same as rescheduling people from Canada.

The Chairman: We have many requests coming in. We already have a series of meetings that week. If you're prepared to indicate that you can be here, we can move on it. Or do you want to consult?

Mr. McCreath: I'm happy to have the meeting scheduled. I just wanted to forewarn of that possibility.

The Chairman: If we have an indication of a quorum, we'll move on those. Thank you very much, colleagues.

I want to welcome our guests and apologize. You'll understand by the nature of what has been evolving in the whole area of human rights. As these opportunities come, we try to seize them and bring ourselves up to date on them.

When we had meetings last year, one of the major considerations that came out was the whole question of timing and input into government decision making around the annual meetings in Geneva. We sought this year, despite the referendum complexities, to try to schedule the meetings with those who are here today. Next week there will be another panel. We will receive some background and an update of their thinking on these issues and recommendations. Then we'll have a discussion with government officials in the light of the third committee activities, in New York at the General Assembly, and in the preparations for the commission on human rights.

[*Traduction*]

problème est réglé. Il n'y aura pas d'audiences du comité principal. Si nous pouvions siéger plutôt le matin, cela serait très utile à ceux d'entre nous qui doivent prendre l'avion vers l'ouest.

M. Fretz (Erie): Si c'est possible, moi aussi je préférerais qu'elle ait lieu le matin.

Le président: Très bien. Nous allons essayer. Préférez-vous 9h30 ou 11 heures?

M. Fretz: J'aimerais que la séance ait lieu à 9h30.

Une voix: Les vols vers Nepean sont plus réguliers.

M. McCreath: Monsieur le président, que se passera-t-il si la Chambre ne siège plus?

Le président: Savez-vous quelque chose?

M. McCreath: Non, rien du tout.

Le président: De quel jour parlons-nous?

M. McCreath: De l'une ou l'autre des dates mentionnées plus tôt. Il est probable que si la Chambre ne siège pas, les séances de comités n'auront pas lieu. C'est ce que je voudrais savoir.

Le président: Je suppose qu'il y aura des consultations, au cas où cela se produise.

M. Robinson: S'il s'agit d'élections, il est évident que nous ne siégerons pas.

M. McCreath: À moins que vous ne gagniez le vote ce soir, je ne pense pas qu'il y aura d'élections. Je fais cette remarque parce que, en l'occurrence, nous entendrons des visiteurs de l'étranger et qu'il est donc plus difficile de modifier les dates et heures de comparution que s'il s'agissait de personnes venant du Canada.

Le président: Nous avons reçu bon nombre de demandes. Il y a déjà une série de réunions prévues cette semaine-là. Si vous êtes prêt à nous dire que vous pourrez assister aux séances, nous pourrons aller de l'avant. Ou voulez-vous vous consulter?

M. McCreath: Je suis parfaitement d'accord pour fixer l'heure de la séance. Je voulais simplement vous avertir de cette possibilité.

Le président: Si nous sommes certains qu'il y aura quorum, nous procéderons de cette façon. Merci beaucoup, collègues.

Je tiens à souhaiter la bienvenue à nos invités et à leur présenter nos excuses. Vous comprendrez la situation étant donné la façon dont les choses évoluent dans tout le domaine des droits de la personne. Dès que nous en avons l'occasion, nous essayons d'en profiter pour obtenir une mise à jour sur la question.

Lors de nos séances de l'an dernier, l'une des principales questions qui s'est posée à nous a été celle de l'échéancier et de la participation aux décisions prises par le gouvernement au sujet des réunions annuelles de Genève. Cette année, malgré tout le problème du référendum, nous avons essayé d'organiser les séances avec ceux et celles qui sont présents aujourd'hui. La semaine prochaine, il y aura un autre groupe. Ces groupes nous fourniront des renseignements de portée générale et une mise à jour sur ces questions et les recommandations qu'ils souhaitent formuler. Puis nous discuterons avec les fonctionnaires dans le cadre des activités du troisième comité, à New York à l'Assemblée générale et relativement aux préparatifs en vue de la commission sur des droits de l'homme.

[*Text*]

It's in that context that we met here, and following that process we'll offer some thoughts formally to the minister or we'll have a discussion with her. It will depend on the circumstance and the will of the committee.

The minister had responded very favourably to letters we sent about trying to be more transparent in the decision-making process and the complexities about human rights issues. So we're at this stage in that process.

• 1150

Jan Bauer, would you like to start?

Ms Jan Bauer (Interim Coordinator, Network on International Human Rights): I am article 19's representative in Canada. I am acting as the interim coordinator for the network on international human rights.

On behalf of the members of the network, I want to thank you for this opportunity to address the Subcommittee on Development and Human Rights. I also want to thank the subcommittee and individual members for having responded to the five questions the network posed in preparation for our September 1992 meeting on the question of the consultative process. As well, I want to acknowledge the contribution of the members of Parliament and their staff who attended that meeting. Both the written responses and personal participation were very helpful and are appreciated.

We have provided to the clerk of the committee copies of the summary report from that September meeting, so I will not go into detail on the decisions. I believe that report will be made available to committee members later.

The major decision of the network on the consultative process, in order to ensure an ongoing process rather than depending on the annual meeting, was that there should be three meetings in a cycle. The first meeting will be organized by the network in the spring of each year, and External Affairs, CIDA, and other government departments will be invited to attend.

Sessions will include a review of the decisions taken at the UN commission, consideration of the foreign policy framework, assessment of the impact of the previous year's work on foreign policy, aid and trade decisions, and setting priorities for the next year. We believe this meeting will provide us with an opportunity to discuss how the Canadian government may advance human rights and development issues, not only at the UN but at other multilateral fora such as the OAS and ASEAN.

The second meeting will also be organized by the network and will be held in the fall of each year. Again, government representatives will be invited. The focus will rest primarily on discussions and strategies related to access to the UN system, such as the Third Committee and General Assembly, and on a discussion of our members' priorities for the upcoming session of the UN commission. It was agreed then that the annual January consultation organized by the

[*Translation*]

C'est dans cet esprit que nous tenons nos séances et, lorsqu'elles seront terminées, nous présenterons quelques opinions officielles à la ministre ou discuterons directement avec elle. Tout dépendra des circonstances et du désir du comité.

La ministre a répondu de façon très positive aux lettres que nous lui avons envoyées et où nous demandions plus de transparence dans le processus décisionnel et le traitement de la question des droits de la personne qui est très complexe. Voilà où nous en sommes dans ce processus.

Jan Bauer, voulez-vous commencer?

Mme Jan Bauer (coordonnatrice intérimaire, Réseau des organismes concernés par les droits de la personne au niveau international): Je suis le représentant au Canada pour l'article 19 et j'exerce par intérim les fonctions de coordonnateur du Réseau des organismes concernés par les droits de la personne au niveau international.

Au nom des membres du Réseau, je vous remercie de nous avoir invités à témoigner devant le Sous-comité du développement et des droits de la personne. Je remercie également le sous-comité et ses membres d'avoir répondu aux cinq questions que le Réseau leur a posées en vue de notre réunion de septembre 1992 au sujet du processus consultatif. Je tiens enfin à souligner la contribution des députés qui ont assisté à cette réunion et de leurs collaborateurs. Vos réponses écrites et votre participation personnelle ont été fort appréciées.

Nous tenons à la disposition des membres du sous-comité des copies du compte rendu sommaire de notre réunion de septembre. Je ne vais donc pas discuter en détail des décisions. Je crois qu'un rapport sera remis plus tard aux membres du comité.

Nos membres sont d'accord pour qu'on établisse un cycle de trois réunions afin d'assurer la permanence du processus consultatif au lieu de dépendre d'une réunion annuelle. La première réunion du cycle sera organisée par le Réseau au printemps. Le ministère des Affaires extérieures, l'ACDI et d'autres ministres y seront invités.

Il s'agira alors d'examiner les décisions de la Commission de l'ONU, d'étudier le cadre de politique étrangère, d'évaluer l'impact des travaux de l'année précédente sur les décisions en matière de politique étrangère, d'aide et de commerce et de fixer les priorités de l'année suivante. Cette réunion permettrait, selon nous, d'examiner comment le gouvernement canadien pourrait faire avancer les dossiers de développement et de droits de la personne non seulement à l'ONU mais dans les autres instances multilatérales comme l'OÉA et l'ANASE.

La deuxième réunion, qui serait elle aussi organisée par le Réseau, aurait lieu à l'automne. Là encore, des représentants du gouvernement y seront invités. Il s'agira alors essentiellement de discuter des stratégies d'accès au système de l'ONU (Troisième Commission et Assemblée générale, par exemple) et des priorités de nos membres pour la session suivante de la Commission de l'ONU. Il a été convenu que la consultation annuelle organisée par le

[*Texte*]

Department of External Affairs would be the third meeting in the cycle.

Having taken the initiative to create the ongoing consultations, many of the frustrations network members associated with the traditional consultation were seen to be offset, and the question of the timing of the meeting was seen to be less critical. Members agreed nonetheless that serious problems remain in both the substance and the form of the consultations, and it was therefore decided to offer to assist the department in its planning of those January 1993 consultations.

We have conveyed this offer to Mr. John Noble, Director General of the International Organizations Bureau at External, and we have had preliminary discussions with personnel in the human rights division. In general, we have found the atmosphere to be more open and cordial than it has been at times in the past, though we feel there is still room for improvement.

As well, we would like to note that the division's apparent willingness to work more cooperatively with the network will mean in the end little or nothing if a similar change in attitude and approach does not occur within other divisions and at the desk level within the department. As was made clear by government representatives at the network's September meeting, the human rights division is only one participant among many in the policy-making process.

In these preliminary discussions with the department on possible changes, we have dealt with questions of both format and content, and a number of points have been discussed.

We are looking at ways to improve both the organization and content of the briefing book prepared by the department. While there have been some improvements over the last few years, it remains unwieldy and contains pages of information, including a substantial number of reprints of UN documents that seem to bear little relationship to the subjects under discussion. We have suggested that the department's resources could be better employed by providing participants with summaries of UN information relating to specific agenda items and country briefs in which not only the government's analysis of the present situation is stated but questions relating to policy are posed for NGO response and recommendations. We have also recommended that the agenda for the meeting be annotated with relevant material and documents included under each agenda item rather than presented in discrete sections or chapters.

• 1155

In response to the department's observation that set-piece presentations by NGOs sometimes inhibit dialogue, we have suggested that set-piece responses by departmental representatives have a similar stultifying effect.

[*Traduction*]

ministère des Affaires extérieures en janvier constituerait la troisième réunion du cycle.

Ayant pris l'initiative de créer des consultations permanentes, les membres du Réseau considèrent comme atténués plusieurs des défauts qu'ils reprochaient à la consultation traditionnelle et comme moins critique la question du moment de la réunion. Ils estiment néanmoins que le fond et la forme des consultations posent toujours de sérieux problèmes. Ils ont donc décidé d'offrir au ministère des Affaires extérieures de l'aider à planifier les consultations de janvier 1993.

Nous avons communiqué cette offre à M. John Noble, directeur de la Direction générale des organisations internationales au ministère des Affaires extérieures, et nous avons eu des discussions préliminaires avec le personnel de la Direction des droits de la personne. Nous avons en gros trouvé l'atmosphère plutôt cordiale et plus ouverte qu'elle ne l'a été parfois par le passé bien qu'il y ait encore place à de l'amélioration.

À noter par ailleurs que la Direction a beau se montrer disposée à collaborer davantage avec le Réseau, ce sera peine perdue ou à peu près si un changement analogue d'attitude et d'approche n'intervient au niveau des autres directions et des sections du ministère. Comme l'ont fait remarquer les représentants des gouvernements à la réunion du Réseau en septembre, la Direction des droits de la personne n'est qu'un des nombreux intervenants dans le processus d'élaboration de la politique.

Dans les discussions préliminaires que nous avons eues avec le ministère au sujet des changements à apporter aux consultations, nous avons abordé des questions de forme et de fond. Certains points ont été soulevés.

Nous examinons les moyens d'améliorer l'organisation et le contenu du cahier d'information préparé par le ministère. Bien qu'il ait été amélioré ces dernières années, il reste difficile à manier et contient des pages de renseignements, y compris un nombre considérable de réimpressions de documents de l'ONU, qui semblent n'avoir que peu de rapport avec les questions à l'ordre du jour. Nous avons dit au ministère qu'il pourrait mieux employer ses ressources en fournissant aux participants un résumé des documents de l'ONU qui ont trait aux questions à l'ordre du jour et des tours d'horizon de pays où le gouvernement non seulement analyse la situation actuelle mais pose des questions de politique en vue d'obtenir la réaction et les recommandations des ONG. Nous lui avons également recommandé d'annoter l'ordre du jour en insérant des renseignements et des documents pertinents sous chaque article au lieu de les présenter dans des sections ou des chapitres à part.

Le ministère ayant fait observer que les exposés «tous faits» des ONG entravaient parfois le dialogue, nous lui avons répondu que les réponses «toutes faites» du ministère avaient le même effet.

[*Text*]

And finally, we have discussed briefly how the role of both the Secretary of State for External Affairs and the Minister for External Relations and International Development may be adjusted to correspond more directly with the preoccupations and concerns of participating non-governmental organizations.

Needless to say, the network will want to include in this cycle of meetings an opportunity to consult with parliamentarians. This may be accomplished either in sessions such as today's or through an alternative mechanism, should the subcommittee decide one is required. Whatever the decision may be, we want to commend the subcommittee now for scheduling these consultations with NGOs to discuss both process and content, and we look forward to continuing cooperation.

At our meeting, members also discussed a number of items outlined in the subcommittee's letter of December 1991, addressed to the minister. Suggestions such as the creation of a permanent advisory board on human rights and the publication of an annual report on human rights were discussed. It would be fair to say that those discussions were lively and raised at least as many questions as they answered. For example, would a permanent advisory board on human rights actually advise, or would it, in the end, become an obstacle to direct consultations between the government, parliamentarians, and NGOs? Would an annual report prepared by NGOs, including an analysis of aid, development, and foreign policy decisions, be more useful than a report prepared by the government? Members agreed that these and other ideas merited considerably more reflection before recommendations could be made.

Although we believe the network's initiative in instituting an ongoing cycle of consultations will respond to some of the frustrations that have been expressed in the last several years, we want to underline the fact that a meaningful change in the consultative process requires, in part, from both government and elected representatives, the will to make it effective and to create the atmosphere where a genuine dialogue can be held.

From this there followed two points.

We understand the separation of government into executive and administrative branches, but we believe it is absolutely vital to find a way to allow for the participation of NGOs, parliamentarians, and government representatives at the same consultation on the same questions. As we ourselves learned in organizing our September meeting, it is almost impossible to arrange a session, even an informal one, involving both MPs and departmental representatives, without ministerial approval. Given the shrinking resources of both government and NGOs, we would suggest that any mechanism that would eliminate a duplication of effort or process is to be applauded.

Second, to talk about greater transparency and accountability is in some ways to ignore the obvious. It is a given that resorting to the use of confidentiality as a means to avoid giving specific answers to specific questions is as

[*Translation*]

Enfin, nous avons discuté brièvement des modifications qu'on pourrait apporter au rôle du secrétaire d'État aux Affaires extérieures et du ministre des Relations extérieures et du Développement international pour qu'il soit mieux tenu compte des préoccupations des organismes non gouvernementaux participants.

Il va de soi que le réseau voudra inclure dans le cycle des réunions des consultations avec les parlementaires. Elles pourraient se tenir dans le cadre d'audiences comme celle-ci ou, si le sous-comité le juge à propos, dans d'autres circonstances. Quoiqu'il en soit, nous tenons à féliciter le sous-comité d'avoir prévu ces consultations avec les ONG pour discuter du processus et du contenu et nous comptons sur la poursuite de cette coopération.

À notre réunion, les membres ont également discuté de plusieurs des questions que le sous-comité a soulevées dans la lettre qu'il a envoyée à la ministre en décembre 1991. Des propositions comme celles de créer un conseil consultatif permanent et de publier un rapport annuel sur les droits de la personne ont également été débattues. Il faut avouer que ces discussions ont été animées et qu'elles ont soulevé autant de questions qu'elles en ont réglées. Par exemple un conseil consultatif permanent sur les droits de la personne se limiterait-il à offrir avis et conseils ou finirait-il par devenir un obstacle aux consultations directes entre le gouvernement, les parlementaires et les ONG? Un rapport annuel préparé par les ONG et comportant une analyse des décisions prises en matière d'aide, de développement et de politique étrangère serait-il plus utile qu'un rapport préparé par le gouvernement? Nos membres estiment qu'il leur faudra réfléchir beaucoup plus à ces idées et à d'autres avant de pouvoir formuler des recommandations.

Tout en estimant que l'initiative prise par le réseau d'instituer un cycle de consultations remédiera à certains des défauts relevés au cours des dernières années, nous tenons à souligner qu'une amélioration réelle du processus de consultation suppose en partie, de la part du gouvernement comme des élus, la volonté politique d'en améliorer l'efficacité et de créer l'atmosphère favorable à un authentique dialogue.

À cet égard, nous avons deux observations à faire.

Premièrement, tout en saisissant fort bien la distinction entre le bras exécutif et le bras administratif du gouvernement, nous estimons essentiel de trouver un moyen de faire participer les ONG, les parlementaires et les représentants du gouvernement à la même consultation portant sur les mêmes questions. Comme nous l'avons appris en organisant notre réunion de septembre, il est presque impossible de convoquer en même temps à une réunion, même informelle, des députés et des représentants des ministères sans l'approbation des ministres. Étant donné la raréfaction des ressources tant du gouvernement que des ONG, nous estimons qu'un mécanisme capable d'éliminer le dédoublement des efforts ou du processus serait des plus utiles.

Deuxièmement, parler d'augmenter la transparence et la responsabilité dans le processus de consultation, c'est, à certains égards, passer à côté de la question. Il est entendu que le recours à la «confidentialité» comme moyen d'éviter

[*Texte*]

much a habit as it is a reality. But the reality is that the restrictive nature of the Access to Information Act is an obstacle to informed discussion in some cases. We would suggest that there exist more opportunities to share information than are at present perceived, and amendments to the act enabling more disclosures would facilitate discussions on important questions related to human rights and development issues.

• 1200

Members of the Network on International Human Rights have made a commitment to a program of skills development and a regularizing of the network's institutional definitions. These efforts can succeed only to the degree that they are allowed to succeed within whatever new consultative process emerges from these and other discussions.

Mr. Chairman, we thank you and we look forward to responding to questions from the committee members.

The Chairman: Thank you very much. I think, Roger, you were going to start for us.

Mr. Roger Clark (Secretary-General, Canadian Section, Amnesty International): Thank you, Mr. Chairman. I'm sorry that we have no written presentation for you, but time was fairly short. We will be happy to follow up with any detail that members might wish, including documentation that refers to any of the countries or issues that I raise during my comments.

I'd like to underline that Amnesty International is a member of the Network on International Human Rights, and the comments that Jan has just made to you are supported by Amnesty as a member of that network.

We're also grateful for the opportunity to follow up on last year's meeting with you. I know that the questions we raised then were largely incorporated in the letter you wrote to the minister. We welcomed that and we welcomed subsequent developments, particularly the sort of suggestions that are now emerging with regard to an ongoing cycle of consultations. The current meeting of the subcommittee is just one component, but a very important one.

The cycle of consultations as outlined, if it comes to pass, will alleviate many of the problems that had been defined around the January consultations—notably that of the timing and the opportunity for input to the development of government policy as it relates to the human rights commission.

Our involvement in the network and our presentations to you have underlined our growing awareness of the interdependence and the indivisibility of human rights, and the complex relationships that govern the work on human rights, as well as those that relate to aid, trade, and development. Our work for many years has involved approaches to the Canadian government with regard to its responsibility at intergovernmental organizations such as the

[*Traduction*]

d'apporter à des questions précises des réponses précises relève autant de l'habitude que de la réalité. La réalité cependant, c'est que la nature restrictive de la Loi sur l'accès à l'information entrave parfois la discussion informée. Nous pensons qu'il faudrait pouvoir partager davantage l'information et que, si la loi était modifiée de manière à permettre la divulgation de certains renseignements, la discussion d'importantes questions en matière de droits de la personne et de développement s'en trouverait facilitée.

Les membres du Réseau des organismes concernés par les droits de la personne se sont engagés à mettre sur pied un programme de formation professionnelle et à normaliser ces définitions institutionnelles. Le succès de ces efforts dépend de l'intérêt qu'on y porte dans le cadre des consultations qui résulteront de discussions comme celles-ci.

Nous vous remercions, monsieur le président. Nous serons maintenant heureux de répondre aux questions des membres du comité.

Le président: Je vous remercie. J'accorde maintenant la parole à Roger.

M. Roger Clark (secrétaire général, section canadienne, Amnistie internationale): Je vous remercie, monsieur le président. Je vous prie de nous excuser de ne pas avoir eu le temps de préparer une déclaration écrite. Il me fera plaisir de fournir plus de détails aux membres du comité qui le souhaiteraient ainsi que tous les documents pertinents au sujet des pays et des questions que j'aborderai dans mon exposé.

J'aimerais d'abord signaler qu'Amnistie internationale appartient au Réseau des organismes concernés par les droits de la personne. Nous appuyons donc les propos que vient de tenir Jan.

Nous avons aujourd'hui l'occasion de faire le point sur les questions que nous avons abordées l'an dernier lorsque nous sommes comparus devant le comité, et nous vous en sommes reconnaissants. Je sais que vous avez d'ailleurs attiré l'attention de la ministre sur ces questions. Nous nous en réjouissons comme nous nous réjouissons aussi du fait qu'on propose d'institutionnaliser le cycle de consultations. Cette réunion du sous-comité ne constitue qu'un élément de ces consultations malgré sa grande importance.

Le cycle des consultations qui est proposé permettrait d'éviter un grand nombre des problèmes qui se posent au sujet des consultations de janvier. Nous nous demandons, en effet, si c'est le moment qui convient le mieux pour contribuer à l'élaboration de la politique du gouvernement en ce qui touche la commission des droits de la personne.

Tant notre travail au sein du réseau que les exposés que nous vous avons présentés reflètent le fait que nous sommes de plus en plus conscients de l'interdépendance des droits de la personne et des questions liées à l'aide, au commerce et au développement. Il s'agit de sujets inextricablement liés. Depuis de nombreuses années, nous insistons sur les responsabilités du gouvernement canadien au sein des organismes intergouvernementaux comme les Nations unies,

[*Text*]

UN, in particular the General Assembly, and very specifically the commission.

What I would like to do very briefly in the time given to me is to outline the framework of the presentations that we will be making for the upcoming commission in February-March.

First of all, and without going into any detail at all, I would like to list for you the countries we will be referring to. We are guided in this by the agenda of the commission in Geneva. Many of the countries are familiar to you; some are less so. My purpose in reciting this list is not to impress with its length but rather to ensure that the message comes through clearly that Canada has responsibility for all areas, even though it may be that certain countries have a higher profile as a consequence of media and international attention. There are many other countries—some of them you're already quite familiar with—that are also on the agenda, and Canada needs to address them in the same consistent way. I may comment on some of these; others I'll just pass over by name: Afghanistan, Albania, China, Cuba, El Salvador...

I think your comment earlier, Mr. Chairman, with regard to the potential visit to Central America under the auspices of the Central America Monitoring Group fits well into this timing. The question of the examination of El Salvador at the commission under item 12, as opposed to reference to Advisory Services, applies equally to the comments that I would make with regard to Guatemala. As you may know, the decision as to which of the agenda items that consideration will apply is made only at the early stages of the commission. But as with last year, it's our belief that both countries, together with Sri Lanka as a third, belong under the item 12 consideration.

• 1205

There is also Equatorial Guinea, which was moved last year from Advisory Services to item 12; Guatemala, as I just commented; Haiti; Indonesia, particularly East Timor. Here I would underline that the report of the special rapporteur Amos Wako has still not been made public. It is our hope that Canada would press for the publication of his report on the events surrounding the massacre at Santa Cruz a year ago. But beyond East Timor there are other concerns in Indonesia that need examination by the commission, and a focus only on East Timor would perhaps be to the detriment of those other areas.

There is also Iran; Iraq; Israel and the Occupied Territories; Myanmar; Peru, which gives great concern in the light of current events and an increasingly negative attitude by that country towards the Inter-American Commission; South Africa, which I know is close to your own considerations as a result of this morning's meeting with Chief Buthelezi; Somalia; Sri Lanka and the question of the implementation of recommendations made both by Amnesty International and by the Working Group on Disappearances, which very recently visited Sri Lanka as a follow-up to its first visit; Sudan, which is being considered under the 1503 in camera consideration but should be moved to public scrutiny;

[*Translation*]

en particulier au sein de l'Assemblée générale, et d'organismes comme la Commission des droits de la personne.

Dans le temps qui m'est accordé, j'aimerais vous donner un bref aperçu des questions que nous aborderons en février et en mars lors des prochaines réunions de la commission.

J'aimerais d'abord vous énumérer les pays sur lesquels nous nous pencherons. Nous devons, à cet égard, nous en tenir à l'ordre du jour établi par la commission à Genève. Vous connaissez bien la situation dans bon nombre de ces pays, mais pas dans tous. Je ne veux pas vous impressionner par la longueur de la liste de ces pays, mais plutôt vous faire comprendre que le Canada doit s'intéresser à tous ces pays même si les médias et la communauté internationale prêtent davantage attention à certains d'entre eux. La situation dans beaucoup d'autres pays qui vous sont familiers est un sujet prévu à l'ordre du jour, et le Canada doit adopter une position uniforme à cet égard. Je vais me contenter, dans certains cas, de simplement vous citer le nom du pays. Il s'agit donc de l'Afghanistan, de l'Albanie, de la Chine, de Cuba, du Salvador...

Vous avez fait une remarque pertinente, monsieur le président, au sujet de la possibilité d'une visite en Amérique centrale menée sous les auspices du Groupe de surveillance sur l'Amérique centrale. Ce que je dirai au sujet de l'étude du cas du Salvador par la commission et non par les services consultatifs, laquelle est prévue au point 12 de l'ordre du jour, s'applique également au Guatemala. Comme vous le savez peut-être, c'est au tout début des réunions de la commission qu'on décide quels sont les pays à l'ordre du jour qui seront étudiés. Comme l'an dernier, nous nous attendons cependant à ce que la situation dans ces deux pays, de même qu'au Sri Lanka, soit étudiée au point 12 de l'ordre du jour.

Le cas de la Guinée équatoriale est passé l'an dernier des services consultatifs au point 12. On étudiera aussi le cas du Guatemala, comme je l'ai souligné, celui d'Haïti, de l'Indonésie et en particulier du Timor oriental. J'aimerais souligner le fait que le rapport du rapporteur spécial Amos Wako n'a pas encore été rendu public. Nous espérons que le Canada réclamera la publication de ce rapport qui porte sur les circonstances du massacre qui a eu lieu il y a un an à Santa Cruz. Outre le cas du Timor oriental, la commission pourrait étudier beaucoup d'autres aspects de la situation en Indonésie. Il faut éviter qu'on s'en tienne seulement au cas du Timor oriental.

Au nombre des autres pays dont la situation sera étudiée, mentionnons l'Iran, l'Iraq, Israël et les Territoires occupés, le Myanmar et le Pérou, car la préoccupation est grande au sujet de ce pays compte tenu de ce qui s'y passe actuellement et de son mépris pour la convention inter-américaine. Il y a aussi le cas de l'Afrique du Sud auquel vous vous intéressez tout particulièrement comme en témoigne la réunion que vous avez eue ce matin avec le chef Buthelezi, la Somalie, le Sri Lanka et la mise en oeuvre des recommandations formulées par Amnistie Internationale et par le groupe de travail sur les disparitions qui revient d'une visite de suivi dans ce pays, le Soudan qu'on prévoit étudier à huis clos aux

[*Texte*]

and then questions surrounding the former Yugoslavia, which it seems likely will be on the agenda.

Mr. Robinson: You're including Tibet in China?

Mr. Clark: Yes, I am. One of the keys there would be the application of the theme mechanisms to China and Tibet, allowing the visit of a special representative or rapporteur, particularly those who deal with torture, arbitrary detention, and possibly religious intolerance.

Very quickly on other items, because I don't want to take up more time, the various theme mechanisms are important. They are opportunities for specific countries to be raised, and it would be our hope that Canada would continue its practice of previous years of being very specific and detailed about its comments. We welcomed very much the detailed mention of countries and human rights problems by Anne Park, the Canadian delegate to the commission last year. We would support such development in the pronunciations by the Canadian delegation.

I have two points in general on theme mechanisms. One, the key to their effectiveness is the ability to carry out effective on-site inspections and visits. Two, the availability to those theme mechanisms of appropriate support services, expert services and, very particularly, forensic expertise...

Advisory Services has no country presently indicated on the agenda, but as I suggested to you, there may well be pressure for El Salvador, Guatemala and Sri Lanka to be moved to Advisory Services. It would be our hope that the Canadian delegation would resist such pressure.

Under the general rubric of standard setting and other measures, the Working Group on Disappearances... It's likely that their work will be adopted by the General Assembly during the current session. I think there would be little problem with that.

Others, such as the draft optional protocol to the Convention Against Torture and the work on behalf of human rights defenders, are all currently on the agenda for discussion at the General Assembly and will be, in some cases, up for adoption with the commission. It is extremely important that Canada continue its support for the adoption of such international instruments. Of course, in general, the ratification of other long-standing instruments such as the international covenants and the various protocols...

Freedom of opinion and expression will probably not come to the commission for decision in the lack of any resolution on that matter, but it is important and should be maintained.

The World Conference on Human Rights, which you may wish to come back to in the discussion... The questions, as you know, are a major problem.

[*Traduction*]

termes de l'article 1503, mais qui devrait finalement être étudié lors de séances publiques. On s'attend aussi à ce qu'on porte à l'ordre du jour le cas de l'ancienne Yougoslavie.

M. Robinson: Le cas du Tibet est inclus à l'étude de la situation en Chine?

M. Clark: Oui. Il serait bon dans le cas de la Chine et du Tibet qu'on permette la visite d'un représentant ou d'un rapporteur spécial qui s'intéressait tout particulièrement à la torture, à la détention arbitraire et éventuellement à l'intolérance religieuse.

Je ne m'étendrai pas trop longtemps sur la question, mais je me permets de signaler l'importance des thèmes. Ils permettent de soulever le cas de divers pays, et j'espère que le Canada continuera comme par le passé à faire des observations très précises et pertinentes. L'an dernier, nous avons été heureux qu'Anne Park, la déléguée canadienne à la commission, fasse spécifiquement mention de certains pays et de certains problèmes liés aux droits de la personne. Nous espérons que la délégation canadienne suivra son exemple cette année.

J'ai deux observations générales à faire au sujet des thèmes. Premièrement, leur efficacité dépend de la possibilité de pouvoir faire des visites et des inspections sur place. Deuxièmement, ces thèmes doivent s'appuyer sur les services de soutien voulus, les services de spécialistes, et en particulier, les spécialistes en médecine légale...

Pour l'instant, l'étude d'aucun pays n'est prévue par les services consultatifs, mais je crois qu'on réclamera qu'on aborde à ce point de l'ordre du jour le cas du Salvador, du Guatemala et du Sri Lanka. J'espère que la délégation canadienne s'y opposera.

Il sera question des conclusions du Groupe de travail sur les disparitions forcées à la rubrique portant sur l'établissement de normes et l'adoption de mesures connexes. Il est probable que ces conclusions seront adoptées par l'Assemblée générale au cours de la session courante. Je pense que cela posera peu de difficultés.

D'autres questions comme celle du projet de protocole optionnel qui porte sur la convention contre la torture ainsi que le travail mené au nom des défenseurs des droits de la personne sont à l'ordre du jour de la session courante de l'Assemblée générale, et certains de ces instruments doivent être adoptés par la commission. Il est de la plus haute importance que le Canada continue d'appuyer l'adoption de ces instruments internationaux. Je songe à la ratification d'autres instruments bien connus comme les divers pactes et protocoles internationaux.

Comme aucune résolution ne porte sur la liberté d'opinion et d'expression, ce sujet ne fera sans doute pas l'objet d'une décision par la commission, mais il s'agit d'un sujet important qui doit être conservé.

Vous voudrez peut-être revenir plus tard dans le cours de la discussion sur la Conférence mondiale sur les droits de la personne... Vous connaissez l'ampleur des problèmes qui se posent à cet égard.

[*Text*]

• 1210

The failure of the preparatory committees to come up with a specific agenda is well known. Our hope would be that whatever can be salvaged from that process, Canada will be instrumental in putting forth suggestions for very practical solutions to problems, suggestions that will move the agenda of human rights in the world community forward.

In that regard, just one small comment. The UN Torture Fund is presently very depleted, quite inadequate for the needs of that fund. Canada contributes a relatively small amount to the fund. But the point I would like to make is that the world conference may well be an opportunity for Canada to push for a new pledging conference and to encourage a greater participation financially in that very important fund.

Finally, the question of human rights and mass exodus, which presently is considered under item 12, as one among many items there, needs in our view a separate agenda item, which may be called something like "Refugees and Displaced Persons". The point of this would be to allow for a greater focus of the commission of the human rights violations in those countries where refugees are produced in the thousands and hundreds of thousands. By creating a special or particular agenda item for human rights and mass exodus, it would be possible for the UN High Commission on Refugees to report on an annual basis, thereby underlining specific country situations that are refugee-producing. It is our belief that by doing that there would be very many practical outcomes in the form of resolutions, which at the present time is not possible.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much.

Do you have with you someone else you wanted to introduce?

Mr. Clark: Yes. Mr. Bob Goodfellow is Director of Campaigns and Membership with Amnesty, and he will be available for questions during the discussion period.

The Chairman: Welcome, Mr. Goodfellow.

Now, John Siebert.

Mr. John Siebert (Program Officer, Human Rights and Aboriginal Justice, United Church of Canada): Thank you very much for the opportunity to appear before you today.

I am representing the Consultative Committee on Human Rights of the Canadian Council of Churches. Although I work for the United Church and have specific responsibilities for human rights and aboriginal justice questions, I have canvassed our various church coalitions and human rights staff persons in the Canadian Council of Churches on what their priorities are for this commission on human rights coming up in February and March.

[*Translation*]

Tout le monde sait que les comités préparatoires ne sont pas arrivés à s'entendre sur un ordre du jour final. Nous espérons que le Canada proposera des solutions pratiques aux problèmes qui se posent afin de sauver ce qui peut être sauvé de ce processus, et que ses suggestions feront progresser la cause des droits de la personne dans le monde.

À cet égard, permettez-moi une brève observation. Le Fonds des Nations unies pour les victimes de torture est actuellement presque à sec et il ne suffit donc plus pour répondre aux besoins. La contribution du Canada à ce fonds est très modeste. La conférence mondiale est peut-être l'occasion pour le Canada de réclamer la tenue d'une nouvelle conférence pour raviver l'intérêt des donateurs pour ce fonds et pour les amener à relever leurs contributions financières.

Enfin, nous estimons qu'il conviendrait de réserver un point à l'ordre du jour spécifiquement à la question des droits de la personne et de l'exode massif, sujets qui sont actuellement inclus au point 12 de l'ordre du jour. On pourrait intituler cette nouvelle rubrique «Réfugiés et personnes déplacées». De cette façon, la commission pourrait prêter une attention particulière aux violations des droits de la personne qui sont commises dans les pays qui produisent des réfugiés par centaines de milliers. Cela permettrait également au haut commissariat des Nations unies pour les réfugiés de faire rapport annuellement sur la question et d'insister sur les situations et les pays qui produisent des réfugiés. À notre avis, cette façon de procéder se traduirait par l'adoption de nombreuses résolutions à caractère pratique, ce qui n'est pas possible à l'heure actuelle.

Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie.

Avez-vous quelqu'un d'autre à nous présenter?

M. Clark: Oui. M. Bob Goodfellow est directeur des campagnes et du recrutement des membres à Amnistie international. Il est à votre disposition pour répondre à vos questions.

Le président: Nous vous souhaitons la bienvenue, monsieur Goodfellow.

J'accorde maintenant la parole à M. John Siebert.

M. John Siebert (agent de programmes, Droits de la personne et justice autochtone, Église unie du Canada): Je vous remercie de l'occasion qui m'est donnée de comparaître devant vous aujourd'hui.

Je représente le Comité consultatif des droits de la personne du Conseil canadien des Églises. Même si je suis au service de l'Église unie où je m'occupe des dossiers portant sur les droits de la personne et la justice autochtone, j'ai consulté les diverses coalitions religieuses ainsi que les spécialistes des droits de la personne au sein du Conseil canadien des Églises pour connaître leurs priorités en ce qui touche l'ordre du jour des séances de février et de mars prochains de la Commission des droits de la personne.

[*Texte*]

First of all, we are encouraged that Anne Park is still involved in the process, and we trust that she is going to continue to lead the delegation. Last year there was a last minute switch, and she did an admirable job, and we are looking forward to working with her again.

We also appreciate the emphasis that Anne and the rest of the Canadian officials are putting on the rights of women throughout the agenda. And we also appreciate the increased concern for meaningful consultations with NGOs. We are also members of the Network on International Human Rights and support the comments that Jan made. It is quite interesting to see a shift in rhetoric by officials now to talk about NGOs as stakeholders or interest groups or what I think would be more accurate, as advocates. We need to do some clarification on that with them.

As a comment on the World Conference on Human Rights, we've also been disappointed in its development. There are two points you might want to consider in your follow-up with officials. One is there would be no precedent for restricting the participation of NGOs in the World Conference of Human Rights, which might have an effect on further UN participation. I believe the government is in tune with that; second, that the agenda reflect the concerns of all the regional blocks and that we not get hung up on a north-south dispute.

• 1215

And now a global view. It'll be like a shopping list, and I apologize for that. Neither the brevity nor the order indicates a seriousness. All of these are priorities and all of these are at the top.

I will start with geographic concerns by region. In Africa, there is great concern about what is happening in Sudan, which supports the comments by Amnesty that 1503 confidential measures are not adequate for what is happening in Sudan, especially the persecution of minorities, religious persecution by a fundamentalist Islam government.

In Kenya there is ongoing concern about the democratization program. In Zaire the transition to multi-partyism is not perhaps going as well as it might be. In South Africa, there is continuing violence, and I need not say more, as you know through your various proceedings here. There is concern in Malawi that the popular movement for democracy, which has recently kicked into high gear, not be stifled.

In Latin America Guatemala continues to be a pressing concern. The Inter-Church Commission on Human Rights in Latin America will be supporting Guatemalan partners for the placement of Guatemala under item 12 of the agenda, the UNHCR agenda, which calls for closer monitoring and regular reporting by a special rapporteur.

[*Traduction*]

Nous nous réjouissons tout d'abord du fait qu'Anne Park s'occupe toujours du dossier, et nous espérons qu'elle continuera à diriger la délégation canadienne. L'an dernier, elle a été nommée à ce poste à la dernière minute, et elle a accompli son travail de façon admirable. Nous nous réjouissons à l'idée de travailler avec elle de nouveau.

Nous sommes aussi heureux du fait qu'Anne et ses collègues insistent pour que l'ordre du jour fasse clairement mention des droits des femmes. Nous apprécions aussi le fait qu'on s'efforce de consulter adéquatement les ONG. Nous sommes aussi membres du Réseau des organismes sur les droits de la personne, et nous appuyons à ce titre les observations faites par Jan. Il est assez intéressant de constater que les fonctionnaires considèrent maintenant les ONG comme des intervenants ou des groupes d'intérêt bien qu'à mon avis il s'agisse plutôt de défenseurs des droits. Il faudra que nous nous entendions avec eux là-dessus.

Nous tenons à faire savoir que nous sommes aussi déçus de ce qui se passe en ce qui touche la Conférence mondiale sur les droits de la personne. Vous voudrez peut-être discuter de deux points à cet égard avec les fonctionnaires. Jusqu'ici, on n'a jamais limité la participation des ONG à ce genre de conférence, et on devrait éviter de le faire en ce qui touche la Conférence mondiale des droits de la personne qui pourrait amener les Nations unies à jouer un rôle plus actif dans ce domaine. Je crois que le gouvernement veut aussi éviter que cela ne se produise. Il faut aussi s'assurer que l'ordre du jour reflète les préoccupations de tous les blocs régionaux, car il faut éviter la formation de deux camps, celui des pays du Nord et celui des pays du Sud.

Et maintenant une perspective mondiale. Il s'agira en quelque sorte d'une liste d'épicerie et je m'en excuse. Le fait que j'aborde les sujets succinctement et dans un certain ordre n'a rien à voir avec leur importance relative. Pour nous, toutes ces questions sont prioritaires.

Tout d'abord, un survol géographique. En Afrique, on s'inquiète beaucoup de la situation au Soudan, ce qui vient appuyer les commentaires d'Amnistie internationale selon lesquels 1 503 mesures confidentielles ne suffisent pas, compte tenu de ce qui se passe au Soudan, sutout en ce qui concerne la persécution de minorités et la persécution religieuse de la part d'un gouvernement musulman intégriste.

Au Kenya, c'est le programme de démocratisation qui continue de susciter des inquiétudes. Au Zaïre, la transition au multipartisme s'effectue assez difficilement. En Afrique du Sud, la violence est continue et je n'en dirai pas davantage puisque vous êtes informés à ce sujet par vos diverses délibérations. Au Malawi, on craint que le mouvement démocratique populaire qui a pris beaucoup d'importance récemment ne soit étouffé.

Pour l'Amérique latine, le Guatemala continue à susciter de graves inquiétudes. La Commission inter-église sur les droits de la personne en Amérique latine appuiera ses partenaires guatémaltèques dans leur effort visant à faire du Guatemala un pays relevant de l'article 12 du programme du UNHCR, qui prévoit une surveillance plus intense et des rapports réguliers de la part d'un rapporteur spécial.

[*Text*]

Also in El Salvador there will be a call for continuing to have El Salvador under item 12, with a monitor, the peace process. The new mechanisms that have been put in place in El Salvador for human rights concerns have not been as successful as we would all want them to be.

Peru continues to be a great concern. The greatest number of new cases and forced disappearances in the Americas is in Peru. Although there is insurgent activity by Shining Path, the government has also been involved and implicated in unprecedented numbers of disappearances.

Columbia: We'll be pressing for the Canadian government to look at Columbia under its item 12 speech and work with other countries in supporting a resolution on the human rights situation there.

With respect to Latin America as a group, block-voting and trade-offs are a reality and the commission process that we all live with. I hope that the Canadian delegation can have its spine stiffened and will continue to work with those countries in the area that might be amenable to breaking with the block-voting pressures.

The sheen of democratic voting processes in some countries does not exclude them from human rights scrutiny. Also the impunity of the military and quasi-military organization is an ongoing concern.

In Asia, Burma is still a pressing concern. As you well know, we are applauding with you the cessation of Petro-Canada International's exploration there, even though it was only for "commercial reasons".

There is ongoing concern with East Timor and with Indonesia. In Indonesia especially, there are military offences in Aceh and Irian Jaya. And there are ongoing concerns about East Timor and the lack of a clear and comprehensive explanation of what happened during the massacre.

I have concerns in Korea about the administration detention of political prisoners there. There is arbitrary detention. Also, there is an indefinite extension of prison sentences.

In the Philippines there is ongoing concern about the Philippine government's policy of total war, which leads to intensive, destructive types of military operations. This directly affects civilian populations.

You are well aware of the concerns in Sri Lanka. We would oppose any attempt to move the discussion of Sri Lanka from item 12.

I should mention that last year an alternative instrument was used at the commission for Sri Lanka and for East Timor. It's called "the chair's statement", which is a negotiated wording. We would trust that this instrument doesn't become the instrument of choice, where Canada's own interests seem to conflict with the promotion of human rights in particular places.

[*Translation*]

Dans le cas du Salvador également, on demandera qu'on continue d'examiner ce pays sous l'article 12, avec surveillance, dans le cadre du processus de paix. Les nouveaux mécanismes établis au Salvador en matière de droits de la personne n'ont pas fonctionné aussi bien que nous l'aurions souhaité.

Le Pérou continue de susciter de graves inquiétudes. Pour les Amériques, c'est le pays où il y a le plus grand nombre de nouveaux cas et de disparitions forcées. Bien que l'activité du Sentier lumineux explique en partie la situation, le gouvernement a également été impliqué dans un nombre sans précédent de disparitions.

Colombie: Nous allons inciter le gouvernement canadien à inclure la Colombie dans son exposé sur l'article 12 et à collaborer avec d'autres pays à l'appui d'une résolution visant la situation des droits de la personne dans ce pays.

Pour ce qui est de l'Amérique latine dans son ensemble, il faut tenir compte des phénomènes du vote solidaire et des compromis réciproques dans le cadre des travaux de la commission que nous acceptons tous. Je souhaite que la délégation canadienne se tienne debout et continue de collaborer avec les pays de la région qui pourraient être convaincus de résister aux pressions du vote solidaire.

Le fait que certains processus démocratiques existent formellement dans certains pays n'exclut pas toute surveillance en matière des droits de la personne. Également, l'impunité des régimes militaires et quasi militaires continue de poser problème.

En Asie, la situation de Birmanie continue d'être inquiétante. Comme vous le savez très bien, nous nous réjouissons de la cessation des activités d'exploration de Petro-Canada international dans ce pays, même si la décision s'expliquait par des «raisons commerciales».

Les inquiétudes persistent au sujet de Timor-Oriental et de l'Indonésie. Dans ce dernier pays notamment, les militaires violent les droits de la personne dans les régions d'Aceh et d'Irian Jaya. La situation à Timor-Oriental continue d'être préoccupante et aucune explication claire et complète des circonstances du massacre n'a été donnée.

Pour la Corée, il faut signaler que le gouvernement détient des prisonniers politiques de façon arbitraire. On constate également que les peines de prison peuvent être prolongées indéfiniment.

Aux Philippines, la politique gouvernementale de guerre totale continue de susciter des inquiétudes. Elle donne lieu à des opérations militaires intensives et destructrices qui se répercutent directement sur la population civile.

Vous connaissez tous bien la situation au Sri Lanka. Nous nous opposerions à toute tentative d'exclure la discussion portant sur le Sri Lanka de l'article 12.

Il faut signaler que, l'an dernier, la commission a traité des cas du Sri Lanka et de Timor Est en faisant appel à un autre instrument, à savoir la «déclaration de la présidence». L'expression découle de négociations. Nous osons croire que cette modalité ne sera pas privilégiée lorsque les intérêts particuliers du Canada sembleront ne pas correspondre à la promotion des droits de la personne à certains endroits.

[*Texte*]

• 1220

Briefly on thematic issues, the question of the treatment of minorities has been an ongoing concern of all of us in the former Yugoslavia. It's also at the root of many of the conflicts throughout the world, where for ethnic, social and religious reasons, minorities are seeking forms of self-determination. It's also a question in Canada, to some extent.

Last year was the first time that Canada made some statement on the issue of the right to development and we applauded that, although it didn't go far enough. There are issues of obligations of states to international policies that are favourable to the realization of the right to development, and questions of international debt. Other things are human rights concerns, which should be looked at. We trust that once the special rapporteur on agenda item 7, Danilo Turk, comes in, this work will continue into the 49th session.

The UN Commission on Human Rights should also be looking at establishing standards to ensure monitoring of the impact of international policies of international institutions on the realizations of the right to development.

Concern about internally displaced persons and migrant workers—the question of impunity goes beyond Latin America to military and police forces. The year 1993 is the Year of Indigenous Peoples, and there is some sentiment that it might be the year that the working group on indigenous peoples reports out to the subcommission. We would encourage that to happen.

In closing, just a comment on External Affairs, and this is a personal comment. I recognize that there are fewer employees at External Affairs, who are being pressed to do more and more. This creates greater pressures for them in what I see as a dysfunctional placement of human rights at the heart of foreign policy and yet the approach to human rights is within the total context of the management of foreign policy.

The Prime Minister and the Secretary of State for External Affairs should be applauded for their increased rhetoric. We trust that where we can work with government officials on particular human rights cases, we will do that; where we necessarily are in tension, creative or otherwise, we will continue to press.

The Chairman: Thank you very much for these three helpful overviews, which as part of our record and summary I think will be helpful.

I think we've had everybody who wants to say something on, so we'll now enter into some comments and questions. Mrs. Gaffney, you wanted to comment.

Mrs. Gaffney: Thank you, Mr. Chairman.

I thank all of you for your presentations here this morning. I don't think any of us will disagree with your comments on the different countries that were mentioned.

[*Traduction*]

Pour le survol thématique, maintenant, la question du traitement des minorités a été un sujet constant d'inquiétude pour nous tous dans le cas de l'ex-Yougoslavie. Elle est également au coeur de bon nombre des conflits où des minorités aspirent à une forme quelconque d'autodétermination pour des raisons d'ordre ethnique, social ou religieux. La question se pose également au Canada, dans une certaine mesure.

Pour la première fois l'an dernier le Canada s'est prononcé sur la question du droit au développement. Nous nous en sommes réjouis, même si les déclarations canadiennes n'allaient pas assez loin. Il faudrait tenir compte de l'obligation des états d'adopter une politique concrète en la matière et de la dimension de l'endettement. Des questions liées aux droits de la personne méritent également l'attention. Nous espérons que, avec l'arrivée de Danilo Turk, rapporteur spécial pour l'article 7, les travaux sur cette question se poursuivront durant la 49e session.

La Commission des Nations Unies sur les droits de la personne doit également élaborer des normes de contrôle des répercussions sur le droit au développement de la politique des institutions internationales.

Pour ce qui est du déplacement intérieur de personnes et des travailleurs itinérants—la question de l'impunité dépasse le cadre de l'Amérique latine pour englober les forces militaires et policières. L'année 1993 étant l'Année des peuples autochtones, il serait souhaitable que, durant cette année, le groupe de travail sur les peuples autochtones fasse rapport à la sous-commission.

Pour terminer, j'aurais un commentaire d'ordre personnel à faire au sujet du ministère des Affaires extérieures. Je reconnais que les employés du ministère sont de moins en moins nombreux et que leur charge de travail est de plus en plus considérable. Les pressions qui s'exercent sur eux sont d'autant plus considérables que la question des droits de la personne est placée au coeur même de la politique étrangère, ce qui me semble inefficace même si cette question doit être intégrée à la conduite de la politique étrangère dans son ensemble.

Il faut se réjouir des déclarations du premier ministre et du secrétaire d'État aux Affaires extérieures. Nous espérons collaborer dans la mesure du possible avec les fonctionnaires sur des questions particulières liées aux droits de la personne. Dans des situations de tension, constructive ou autre, nous continuerons à exercer des pressions sur le gouvernement.

Le président: Je vous remercie de ces trois exposés. Ils feront partie du procès-verbal et nous seront certainement utile.

Je crois que tous ceux qui voulaient dire quelque chose l'ont fait et nous passerons donc maintenant à la période des commentaires et des questions. Madame Gaffney, vous aviez un commentaire.

Mme Gaffney: Je vous remercie, Monsieur le président.

Je vous remercie tous de vos exposés de ce matin. Je crois qu'aucun d'entre nous ne contestera les commentaires que vous avez faits au sujet des divers pays.

[*Text*]

I would like to zero in quickly on how we as parliamentarians can probably be more effective in our roles than we are today. As most of you already know, there were no Canadian parliamentarians at the United Nations conference in Geneva last February. At the last moment we were prohibited—I guess that's the word—or prevented or whatever, from going due to a funding crunch.

Looking at Jan's comments and seeing the frustrations of trying to make presentations to parliamentarians and trying to make presentations to the bureaucratic level, and having to make those presentations separately in most cases. . .and here you are speaking to parliamentarians this morning and none of us might get to the Geneva conference come February. It's a great disappointment to me. I heard the comments that you felt that the Canadian delegation had conducted the affairs of Canada well last year. I guess I was terribly disappointed in the outcome of what happened at the Geneva conference last year. I know we passed a resolution on Sri Lanka, and I really felt that the soul of the motion or the soul of the intent of what we were saying on Sri Lanka never really got translated. Maybe this is just my understanding of the way we felt it should have been translated in Geneva.

• 1225

The question is, Mr. Chairman, how effective or how important is it that parliamentarians be at Geneva? How can we better perform our roles and get the points across that we need to get across, on your behalf, at this conference?

Ms Bauer: I would like to offer a brief response. I think it goes beyond the need or the desirability of members of Parliament to be a part of the Geneva delegation. I go back to this point: If we could all agree that we can sit down in the same room on the same consultation, at least then we would have a common understanding of the issues. We might have a common understanding of what approaches might be taken. Getting anything through the commission is almost impossible, and if anything is accomplished, it is to be applauded. But I don't think it helps if we must consult with you in this room and then we must consult with IMH in their room, and then we might talk to the political desks, and you have to do the same thing. I think until that point is resolved, we will always have the problem. Because we're not all in the same room, we don't hear what each other is saying.

If it is agreed by the network executive committee, I would certainly be prepared to ask if we can write a letter to the minister, encouraging the department to reconsider budget cuts and to make provision for MPs to be in Geneva, if that would help at all.

Mr. Clark: I suppose this comes close to the debate about accountability and so on that we had last year. One of the encouraging signs is that human rights are no longer regarded as things that just happen on Tuesdays and Thursdays of every other month. In fact, what we're moving towards is an ongoing cycle of consultation and feedback and accountability. The presence of parliamentarians in Geneva is certainly important, but only one component in that cycle.

[*Translation*]

Je me demande comment nous, parlementaires, pouvons jouer notre rôle de façon plus efficace. Comme la plupart d'entre vous le savent déjà, aucun parlementaire canadien n'a participé à la conférence des Nations Unies tenue à Genève en février dernier. On nous a interdit—c'est l'expression qui conviendrait—ou on nous a empêchés d'y participer à la dernière minute à cause de restrictions budgétaires.

J'ai pris bonne note des commentaires de Jan et je suis consciente des frustrations de ceux qui ont à faire des démarches auprès des parlementaires et des bureaucrates et qui doivent les répéter séparément. . . Or, vous parlez ce matin à des parlementaires qui ne participeront peut-être même pas à la conférence de Genève en février. Cela me déçoit beaucoup. J'ai entendu dire que vous estimiez que la délégation canadienne avait bien représenté les intérêts du Canada l'an dernier. Pour ma part, j'ai été extrêmement déçue des résultats de la conférence de Genève de l'an dernier. Nous avons bien adopté une résolution au sujet du Sri Lanka mais j'ai nettement eu l'impression qu'elle avait été vidée de son contenu par rapport aux intentions de départ. Il s'agit peut-être là d'une interprétation personnelle des objectifs qui auraient dû ressortir à Genève.

Je m'interroge donc, monsieur le président, sur l'utilité ou l'importance de la participation des parlementaires à la conférence de Genève. Comment pouvons-nous mieux exercer notre rôle et faire valoir nos points de vue en votre nom à l'occasion de cette conférence?

Mme Bauer: J'aimerais vous répondre brièvement. Il n'est pas simplement question ici de la pertinence de la participation des députés à la conférence de Genève comme délégués. Pour revenir à ce que je disais plus tôt, si nous arrivions à nous réunir au même endroit pour discuter de la même question, alors nous aurions tout au moins acquis la même perspective. Nous pourrions alors partager une optique commune au sujet de la marche à suivre. Il est pratiquement impossible de faire accepter quoi que ce soit par la commission. Tout résultat est donc appréciable. Si nous devons vous consulter ici, puis consulter IMH ailleurs et ensuite discuter avec les bureaux politiques et si vous devez en faire autant à votre tour, alors le processus est loin d'être constructif. Le problème continuera d'exister tant que cette question ne sera pas résolue. Puisque nous ne sommes pas tous réunis dans la même salle, nous ne connaissons pas les divers points de vue.

Dans la mesure où le comité exécutif du Réseau est d'accord, je suis certainement disposé à proposer que nous écrivions à la ministre pour inviter le ministère à revoir ses compressions budgétaires et à faire en sorte que des députés participent à la conférence de Genève.

M. Clark: Je suppose que nous rejoignons la discussion sur l'obligation de rendre compte que nous avons eue l'an dernier. Il est encourageant de constater que la question des droits de la personne n'est plus de celles qui sont réservées au mardi et au jeudi tous les deux mois. Nous progressons même vers un cycle continu de consultations caractérisé par l'échange et la responsabilité. La participation des parlementaires à Genève est importante, certes, mais elle ne

[*Texte*]

The more we can encourage that cycle to be meaningful, the more chance there is that the Canadian delegation will have a stronger voice and therefore be more effect in Geneva.

I would like to make an additional comment on Sri Lanka. While agreeing with John Siebert that it would not be a good thing for a chair's statement to become common practice, it reflects the reality of Geneva that sometimes we have to make the best of a bad job. The alternative of having no resolution at all on Sri Lanka is perhaps a worse evil than having a chair's statement, which ensures that the consideration of Sri Lanka comes up at the next commission meeting. But having said that, it's not satisfactory in itself, because clearly a stronger resolution would have been much preferred.

Mr. McCreath: I want to pick up on this issue that Beryl raised and that you raised, Janet, on page 3 of your paper. I assume your reference there should say ". . .into executive and legislative branches". You're talking about Parliament versus the. . . I'm not sure if I'm misunderstanding this. It says "administrative". Did it really mean to say "legislative"? Were you referring in that second part to us?

Ms Bauer: I think I should have said administrative, legislative, and executive. Part of the problem we ran into in the September meeting was that departmental officials could not be in the same room with elected members of Parliament without the minister's approval. In fact, I think we have three things going here: executive, legislative, and administrative.

Mr. McCreath: This is an area I find very frustrating at times, not just in respect of this particular area of issues but in other areas as well. We're about to have a major crisis yet again in the Atlantic fishery, and as a member of Parliament who represents 8,500 people employed in that industry, I find it frustrating that there's a dialogue between the Department of Fisheries and Oceans and the industry. All I ever seem to collect is the blame when things go wrong. That's one of the frustrations of politicians, which may in part lead to Beryl's comments about it being nice to be inside the tent. You made the reference to everyone being in the same room. Sometimes we talk about being inside or outside tents and other analogies. Sometimes that's part of the problem as well: people are not all in the same room.

I am wondering how you reconcile that with the exigencies of politics. When we travel abroad in parliamentary delegations, generally speaking there is an understanding that our party differences stay in Canada. I've been involved in a number of delegations involving the fishing industry with my colleagues from the other side of the House, and when we get over there, we all work together and do the same thing. I presume in this area one would hope the same thing would happen.

[*Traduction*]

représente que l'une des composantes de ce cycle. Plus nos consultations seront riches et valables, plus la délégation canadienne sera forte, unie et donc efficace à Genève.

Au sujet du Sri Lanka, j'aurais un autre commentaire. Je suis d'accord avec John Siebert pour dire qu'il n'est pas souhaitable que la modalité de la déclaration de la présidence devienne pratique courante. Cependant, il faut bien reconnaître que, à Genève, le mieux est parfois l'ennemi du bien. Il aurait été pire de n'avoir aucune résolution au sujet du Sri Lanka que d'avoir une déclaration de la présidence. Selon cette modalité, on peut tout au moins savoir que la question du Sri Lanka sera à l'ordre du jour de la prochaine réunion de la commission. Cela dit, le mécanisme demeure insatisfaisant puisqu'il aurait certainement été préférable d'avoir une résolution beaucoup plus ferme.

M. McCreath: J'aimerais soulever une question que Beryl a abordée et que vous avez abordée également, Janet, à la page 3 de votre document. Il est question de l'opposition entre le Parlement et. . . et je ne suis pas certain de bien comprendre. Je suppose que vous voulez dire «. . .dans l'éxécutif et le législatif». Dans le texte, je lis «administratif». Est-ce bien «législatif» que vous vouliez dire? Était-il question de nous dans ce deuxième segment?

Mme Bauer: Je crois que j'aurais dû dire: «administratif, législatif, et exécutif». Lors de la réunion de septembre, le fait que les fonctionnaires du ministère ne pouvaient pas être présents dans la même salle que les députés élus sans l'approbation du ministre nous a causé certains problèmes. J'estime donc qu'il faut tenir compte de trois aspects: l'exécutif, le législatif et l'administratif.

M. McCreath: Voilà une question qui m'occasionne souvent bien des frustrations, non seulement dans le domaine qui nous intéresse aujourd'hui mais dans d'autres également. Alors qu'une autre crise majeure s'annonce dans les pêcheries de l'Atlantique, je suis plutôt frustré à titre de député qui représente 8,500 personnes employées dans ce secteur, de constater qu'il existe un dialogue entre le ministère des Pêches et Océans et le secteur. Pour ma part, il me semble qu'on ne m'approche que pour me faire des reproches lorsque les choses vont mal. Voilà donc une source de frustration dont doit s'accommoder tout homme politique et je comprends donc aisément pourquoi il est souhaitable, selon Beryl, d'être réunis tous ensemble sous le même toit. Vous avez parlé de réunir tout le monde dans la même salle. Quelle que soit l'analogie retenue, il faut bien dire que le problème vient parfois du fait que les intéressés ne sont pas tous ensembles dans la même pièce.

Je me demande comment vous conciliez ces exigences à celles qu'impose la politique. Quand nous voyageons à l'étranger, dans le cadre de délégations parlementaires, nous nous entendons généralement pour laisser derrière nous nos querelles partisanes. J'ai fait partie de plusieurs délégations sur la pêche avec mes collègues de l'autre côté de la Chambre et, lorsque nous sommes à l'étranger, nous travaillons tous ensemble. J'espère qu'on peut en espérer autant dans ce domaine.

[*Text*]

• 1230

There seems to be some concern though with parliamentarians, as distinct from the bureaucracy on the one hand and the NGOs on the other, that we're wild cards. The bureaucrats of a department have some respect for the NGOs as professionals, and the NGOs have some kind of respect for the bureaucrats as professionals, but what the hell are the politicians? One of the things that always amazes me as somebody who had a life and an existence before becoming a member of Parliament is that whereas before I became an MP I was deemed to be an expert in certain fields—one of them in fact was human rights when I was a human rights commissioner—once I became an MP, I became one of those goofy characters no longer worthy of trust, respect or anything else. I wonder how often that is part of the problem.

We compound that problem as parliamentarians when we walk into that funny room over there and turn what should be a serious debating hall into a circus. We all struggle to see which one of us can get 30 seconds of coverage on *The* National that night. Those of us who sit on the government side, unless we're ministers, are of course non-persons. As far as the media are concerned, we don't exist. We have nothing constructive to contribute to anything and are, generally speaking, ignored.

I guess what I'm saying is that there's a logic to what you're proposing and it's eminently sensible, but how do you get a process that can lead you to that outcome, given the reality of where these legislative characters seem to fit into the decision-making process in Canada, whether it be with respect to policy in the area of human rights under External Affairs, or Fisheries, or darn near anything else?

Ms Bauer: I could respond with two questions actually. In the written response of the subcommittee to the questions the network had posed for September, you made note of the possible value in working groups to deal with human rights situations and emergencies, and you noted that in the case of China and Haiti such working groups were put together. At that stage were the parliamentarians included in those working groups?

Secondly, Mr. McLean mentioned that the minister's response to your letter of December 19, 1991, was in some aspects positive. Did she address in fact the point that you had raised with her, which is this division that exists, and did she show any inclination at all to sit down with parliamentarians and look at how to get more people in the same room at the same time on the same question?

Mr. McCreath: Perhaps the chairman should respond.

The Chairman: I think on the last question, it was not only the letter but in general committee at estimates she made a general statement, which was that we wished to try to review the machinery. It was a general question—bring your best thinking and we'll have a look at it. It put a signal to officials as well as to ourselves that she was open to a review of that whole machinery, but I don't think we've gone any further. From the minister's point of view we didn't put a

[*Translation*]

Toutefois, on semble se méfier un peu des réactions des parlementaires, par opposition aux bureaucrates ou aux ONG. Les bureaucrates d'un ministère ont un certain respect pour les ONG qu'ils considèrent comme des experts et vice et versa, mais à quoi doit-on s'attendre des politiciens? Étant donné qu'avant de devenir député j'étais considéré comme un expert dans certains domaines et notamment celui des droits de la personne lorsque j'étais commissaire aux droits de la personne, je suis sidéré de voir qu'une fois élu député, je suis devenu un de ces hurluberlus et je n'étais donc plus digne de confiance, de respect ou de quoi que ce soit d'autre. Je me demande souvent si cette attitude contribue au problème.

Nous aggravons la situation lorsque nous allons dans cette drôle de salle là-bas et que ce qui devrait être un débat sérieux dégénère en foire d'empoigne. Nous nous battons pour voir lequel d'entre nous aura droit à 30 secondes d'antenne à l'émission de nouvelles *The National*, ce soir-là. Ceux d'entre nous qui siégeons du côté du gouvernement n'avons évidemment pas voix au chapitre, à moins d'être ministres. Les médias font comme si nous n'existions pas. Nous n'avons aucune idée constructive à émettre et en général, les journalistes ne s'intéressent absolument pas à nous.

Tout cela pour dire que votre proposition est tout à fait logique et raisonnable, mais comment parvenir à ce résultat étant donné la place que les parlementaires occupent dans le processus décisionnel au Canada, que ce soit dans le domaine des droits de la personne, des affaires exétrieures, des pêches ou de n'importe quoi d'autre?

Mme Bauer: En fait, je pourrais vous répondre en posant deux questions. Dans la réponse écrite que le sous-comité a donnée aux questions que le Réseau avait soulevées pour septembre, vous avez souligné la possibilité d'établir des groupes de travail pour examiner la situation des droits de la personne et les urgences. Vous avez également signalé que, dans le cas de la Chine et de Haïti, ces groupes de travail avaient déjà été constitués. Est-ce que les parlementaires ont participé à la création de ces groupes?

Deuxièmement, M. McLean a mentionné que la réponse donnée par la ministre à votre lettre du 19 décembre 1991 présentait certains aspects positifs. A-t-elle répondu à la question que vous aviez soulevée à propos de ce cloisonnement et s'est elle montré prête à siéger avec les parlementaires et à chercher un moyen de réunir davantage les gens dans la même salle pour examiner les mêmes questions?

M. McCreath: Le président devrait peut-être répondre à cela.

Le président: Pour ce qui est de votre dernière question, non seulement dans sa lettre, mais lors de la réunion générale du comité sur les prévisions budgétaires, elle a déclaré qu'elle souhaitait réexaminer le système en place. Il s'agissait d'une proposition générale selon laquelle nous devions faire part de nos idées, lesquelles seraient examinées. Elle a ainsi indiqué aux fonctionnaires du ministère et à nous-mêmes qu'elle était disposée à réexaminer le système

[*Texte*]

proposal saying, can we do specifically this. Therefore, it wasn't a yes or no answer; it was a general statement to the proposition. I think probably it depends a bit on how proactive we are and how we use this thing to suggest how we can better do these things.

Ms Bauer: The working groups on China and Haiti, were they inclusive or were they—

The Chairman: To my knowledge we were not included, unless others were in their critics' role, but I think not. I will ask the research officer to address this.

Ms Karen McBride (Committee Researcher): I could add as well that I know the policy of not allowing officials to participate in a round table dialogue with either outside groups or parliamentarians in other circumstances is not just in this issue area, but in the broad range areas.

• 1235

The Chairman: So the question in building a model is how we might do that. Because of the question of whether or not comments that are made are for attribution, where they may be informational but may be evolving, there is some understandable sensitivity, particularly if bilateral or multilateral negotiations are still going on. And people are saying it is our best thinking.

Mr. McCreath: Mr. Chairman, having raised the issue, what I am really saying is that, like it or lump it, the government has a responsibility to govern, and the task of the rest of us is to try to counsel the government so they do so intelligently. Occasionally it would seem that partisan interests get in the way, or at least in the way of assessing and judging, because there's a tendency for the opposition not to want to admit the government might ever do anything right and a tendency for the government not to want to admit that they might ever do anything wrong.

The role of parliamentarians, because of partisanship, is unique and different. Also there is the detached position parliamentarians have from the government, or at least some do, but others less so. I sometimes think that people look at parliamentary committees as having a role in government that they don't really have.

In a sense, parliamentary committees and members of Parliament can serve as a check on government by taking a look at things that government does. When they do that they're not necessarily seen by the ministers or the departments or the government as being necessarily helpful to their particular interests but rather as a kind of a check and a balance and an observation on what they're doing. So the idea of trying to integrate parliamentarians into consensus decision-making, knowing that within those parliamentarians are some who might have an interest in subsequently operating as though they were outside the tent, I am not sure that's something that's ever going to change.

[*Traduction*]

existant, mais je ne pense pas que nous soyons allés plus loin. La ministre ne considère pas que nous lui avons formulé une proposition précise. Par conséquent, ce n'était pas une réponse affirmative ou négative, mais une déclaration générale. Cela dépend sans doute de notre esprit d'initiative et de la façon dont nous saurons saisir cette occasion pour suggérer de meilleures solutions.

Mme Bauer: Pour ce qui est des groupes de travail sur la Chine et Haïti, en faisiez-vous partie ou. . .

Le président: À ma connaissance, nous n'en faisions pas partie, à moins que d'autres y aient participé à titre de critiques, mais je ne pense pas. Je vais demander à notre attaché de recherche de nous dire ce qu'il en est.

Mme Karen McBride (attaché de recherche du comité): J'ajouterais qu'à ma connaissance la politique qui interdit aux fonctionnaires de participer à une table ronde avec des groupes de l'extérieur ou des parlementaires s'applique non seulement à ce domaine, mais à tous les autres.

Le président: Par conséquent, il s'agit de voir comment nous pourrions établir un modèle. Étant donné la possibilité d'attribuer aux uns ou aux autres certaines déclarations qui peuvent nous apporter des renseignements utiles, mais sur une situation qui peut être en pleine évolution, il est normal qu'on se méfie un peu, surtout si les négociations bilatérales ou multilatérales se poursuivent. Et les gens considèrent que c'est ce que nous pouvons proposer de mieux.

M. McCreath: Monsieur le président, je veux dire en fait que le gouvernement a la responsabilité de gouverner, que cela nous plaise ou non, et que le reste d'entre nous a pour mission de le conseiller afin qu'il le fasse intelligemment. Il semble parfois que le sectarisme nous en empêche ou limite notre jugement, car l'opposition a tendance à ne pas vouloir reconnaître que le gouvernement puisse faire quoi que ce soit de bien tandis que le gouvernement ne veut pas admettre qu'il puisse commettre la moindre erreur.

Étant donné l'esprit de parti, les parlementaires jouent un rôle très particulier. D'autre part, ils sont indépendants du gouvernement, du moins certains d'entre eux. J'ai parfois l'impression que les gens s'imaginent que les comités parlementaires jouent, au gouvernement, un rôle qu'ils n'assument pas vraiment.

Dans un certain sens, les comités du Parlement et les parlementaires peuvent contrôler le gouvernement en examinant ses faits et gestes. Lorsqu'ils le font, les ministres, les ministères ou le gouvernement ne considèrent pas nécessairement qu'ils les aident, mais plutôt qu'ils les soumettent à un contrôle et à une supervision. Par conséquent, il me paraît difficile d'intégrer les parlementaires dans le processus décisionnel, en sachant que certains d'entre eux peuvent avoir intérêt, ensuite, à faire bande à part. Je crois que cela est inévitable. Les dialogues informels sont toujours possibles, mais je ne suis pas certain qu'il soit possible de leur donner une structure officielle. Même si c'est

[*Text*]

Although informal dialogue can always take place, I am not sure you can integrate those in a formal way. I don't think it's practical that it's ever going to happen, even though it would be a desirable thing. If it could be made to happen, the system might seem to work better.

Mr. Siebert: On the participation of parliamentarians in the commission in Geneva, I had the opportunity to be involved this past February on the World Council of Churches delegation. The Canadian delegation was small, had to work incredible hours, but it was my observation that there is plenty of work that doesn't stray into the controversial or partisan for able-bodied people to do as part of the Canadian delegation. Parliamentarians would do a great service in learning that system through participation and receiving input from NGOs and others and lobbying other governments to move. So there's plenty of work to do.

The Chairman: For whatever reasons parliamentarians were not included last year, in other years those who have gone have found it to be a useful experience, and they found that they worked well together. My experience of being there in a ministerial role was that the advice and input was much appreciated.

Peter's comments about the role and then the functions are well taken, just in terms of perceptions and different functions. We maybe want to reflect on that a little bit. But I think, Peter, it was helpful to remind ourselves about those differing functions and how much we can bring them together and how much we can learn to respect them so we interpret what is happening in that process.

Mr. Robinson.

Mr. Robinson: Thanks, Mr. Chairman. I would like to join in thanking the witnesses. And because our time is limited, I'll ask just a couple of questions.

With respect to the proposal of the network for a cycle of meetings, I think it's an excellent suggestion. It avoids this once-a-year process that has left many people frustrated, not only in terms of the contents and briefings and so on, but also in terms of the fact that it only does happen on that one occasion.

• 1240

I'd be interested to know, first of all, if you could elaborate a little on what the initial response of External has been. You say it's been a little more positive, although, in your words, there's still room for improvement. How realistic do you think it is that they may be prepared to move to this kind of involvement in this kind of process in the next year? What barriers do you see?

Also, when you talk about the role of parliamentarians, and this is following up on Peter's point, why not involve members of Parliament in those particular meetings as well, as opposed to...? You talked about some other ways of involving; why not bring parliamentarians into those consultations at the same time? Certainly, from my perspective, that would be useful. I would be interested to know if that was something you considered.

There are two other questions. One is with respect to the involvement now of NGOs in preparation, for example, for the World Conference on Human Rights. I would ask this question of all those at the table. I know there are still

[*Translation*]

souhaitable, je ne crois pas que nous le verrons un jour. Si cela devait arriver, le système pourrait avoir l'air de mieux fonctionner.

M. Siebert: Pour ce qui est de la participation des parlementaires à la commission de Genève, en février dernier, j'ai eu l'occasion de faire partie de la délégation du Conseil oecuménique des Églises. La délégation canadienne était peu nombreuse, elle a dû travailler de très longues heures, mais j'ai constaté qu'une bonne partie du travail ne suscitait pas de controverses ou de sectarisme. Les parlementaires pourraient, très utilement, apporter leur concours en consultant les ONG et autres intéressés et en exhortant les autres gouvernements à agir. Il y a donc beaucoup de travail à faire.

Le président: Quelles que soient les raisons pour lesquelles les parlementaires ont été exclus l'année dernière, les années précédentes, ceux qui sont allés là-bas ont jugé l'expérience très profitable et ils ont très bien travaillé ensemble. J'ai moi-même constaté que nos avis et notre contribution avait été vivement appréciée.

J'ai pris bonne note des observations de Peter quant au rôle et aux fonctions ainsi qu'à la façon de les concevoir. Peut-être pourrions-nous y revenir un peu. Mais je pense, Peter, que cela nous a rafraîchi la mémoire et nous a permis de mieux voir comment nous pouvons intégrer ces diverses fonctions et comment apprendre à les respecter.

Monsieur Robinson.

M. Robinson: Merci, monsieur le président. Je voudrais moi aussi remercier les témoins. Et comme nous n'avons que peu de temps, je me contenterai d'une ou deux questions.

Pour ce qui est de la série de réunions proposée, cela me semble être une excellente suggestion. Cela évite la réunion annuelle qui a déçu beaucoup de gens, non seulement sur le plan du contenu et des séances d'information, mais également parce qu'elle n'a lieu qu'une fois par an.

J'aimerais d'abord que vous nous parliez un peu plus de la réaction initiale des Affaires extérieures. Vous avez dit qu'elle avait été un peu plus positive, mais qu'il y aurait encore des améliorations à apporter. Dans quelle mesure croyez-vous réaliste de s'attendre à ce que le ministère nous fasse participer à ce processus l'année prochaine? Quels obstacles voyez-vous?

D'autre part, quand vous parlez du rôle des parlementaires, et ma question fait suite aux observations de Peter, pourquoi ne pas les faire participer également à ces réunions? Vous avez parlé d'autres modes de participation. Mais pourquoi ne pas faire participer les parlementaires à ces consulations? Je pense que ce serait utile. J'aimerais savoir si vous y avez songé.

J'ai deux autres questions. L'une concerne la participation des ONG aux préparatifs en vue de la Conférence mondiale sur les droits de l'homme, par exemple. Ma question s'adresse à toutes les personnes qui sont ici. Je

[*Texte*]

questions around the agenda and so on, but to what extent are you being drawn in? Is the department reaching out to the NGOs that you represent, which have considerable expertise and knowledge and, I assume, a willingness to be involved? To what extent are you participating in the process of preparation for the world conference at this point?

One of the frustrating things is—and we saw it, though I wasn't there, in Geneva—I understand that, for example, in the whole question of the formulation of a strategy of Sri Lanka... The NGOs, who are the most knowledgeable, weren't consulted by Anne Park. Why that didn't happen, I don't know, but I know that they expressed on their return a great deal of frustration that they hadn't been consulted in terms of wording even of the chair's statement, in terms of possible resolutions and so on. To what extent do you see changes now in the involvement of NGOs in preparation for the world conference?

Then I have a final brief question in terms of substance. I was interested that neither Roger nor John mentioned India in looking at the countries that were going to be focused on. Given the serious human rights concerns, particularly in Punjab and Kashmir, I wonder why that is.

Ms Bauer: In terms of how willing External is to cooperate, I think that when it comes to technical questions they're certainly willing to look at the briefing book, at how the agenda is organized and so on. But clearly in Mr. Noble's response to our offer to assist and, in letter form, a summary of our meeting, it was quite clear that there was a point beyond which it became a ministerial decision on certain aspects of how one consults in terms of accountability, transparency, a human rights advisory board and annual report.

So while there is some cooperation at the official level or the administrative level, it would remain to be seen how far they will go with us and at what point they say it's up to the minister, that they can't handle it.

Mr. Robinson: Could you just clarify, have you had a written response to any of this?

Ms Bauer: Yes, we did have a letter from Mr. Noble in response, expressing interest in the cycle as it was proposed. It was certainly open to our assisting in the departmental discussions of how to organize the January consultations, and there have been subsequent informal discussions with IMH on that. We expect that once their committee rises in New York, then that attention will be turned to the specifics of the January consultation.

Mr. Robinson: If you could get a copy of that response to us as soon as possible, it would be helpful in formulating questions.

The Chairman: You could give that response to the clerk if you have it.

[*Traduction*]

sais que certaines questions n'ont pas encore été réglées en ce qui concerne l'ordre du jour, notamment, mais dans quelle mesure êtes-vous consulté? Le ministère s'est-il adressé aux ONG que vous représentez, qui sont extrêmement expérimentées et compétentes et qui désirent sans doute participer? Dans quelle mesure vous consulte-t-on en vue des préparatifs pour la Conférence mondiale?

Ce qui est décourageant, et nous l'avons vu à Genève, même si je n'y étais pas, à propos de la formulation d'une stratégie pour le Sri Lanka... Anne Park n'a pas consulté les ONG, qui sont pourtant les mieux renseignées. J'ignore pourquoi, mais je sais qu'à leur tour ils se sont dit très mécontents de ne pas avoir été consultés, même pas pour le libellé de la déclaration de la présidence ou pour les résolutions, par exemple. Quels changements voyez-vous dans la participation actuelle des ONG aux préparatifs en vue de la Conférence mondiale?

Enfin, j'aurais une brève question, pour ce qui est de la teneur de cette conférence. J'ai constaté que ni Roger ni John n'ont mentionné l'Inde parmi les pays qui seraient au centre de l'attention. Étant donné les graves violations des droits de la personne, surtout au Punjab et au Kashmir, je me demande pourquoi.

Mme Bauer: Pour ce qui est de la coopération des Affaires extérieures, sur le plan technique, le ministère est certainement prêt à examiner le cahier d'information, l'ordre du jour et le reste. Mais pour ce qui est de la réponse de M. Noble à notre offre d'aide et à la lettre dans laquelle nous résumions notre réunion, il est évident qu'au-delà d'un certain point, c'est la ministre qui décide pour ce qui est de la responsabilisation, de la transparence, de la Commission consultative sur les droits de la personne et du rapport annuel.

Par conséquent, même s'il y a une certaine coopération au niveau officiel ou administratif, il reste à voir jusqu'où le ministère est prêt à collaborer avec nous et à partir de quel moment il s'en remettra à la ministre.

M. Robinson: Pourriez-vous me préciser si vous avez obtenu une réponse par écrit à ce propos?

Mme Bauer: Oui, nous avons reçu une lettre de M. Noble qui exprimait son intérêt pour le cycle proposé. Le ministère était certainement disposé à ce que nous participions aux discussions ministérielles sur la façon d'organiser les consultations de janvier et cela a été suivi de discussions informelles avec l'IMH. Nous attendons à ce qu'à New-York, son comité se penche en détail sur les consultations de janvier.

M. Robinson: Si vous pouviez nous fournir une copie de cette réponse le plus tôt possible, cela nous aiderait à formuler des questions.

Le président: Vous pourriez remettre cette réponse au greffier si vous l'avez.

[*Text*]

Ms Bauer: Over the last two or three years we have always heard from External that if they are not set up to organize more meetings and consultations, if somebody else would do it they would be more than happy to attend. So basically we've said that we're going to build it, so will they come? I think they will come. I don't anticipate there being any problems.

We can't seem to get everybody in the same room at the same time on the same questions, but I would assume that we can include, as we did in the September meeting, time allocations so that the parliamentarians, if you are available... I know your time is extremely tight, but we would advise you of the meeting dates and the agenda and certainly would appreciate your being there.

• 1245

I have not done a great deal on the world conference. I think Roger and John can give you more specific answers.

You commented on the fact that the NGOs most involved on the Sri Lankan question were not consulted at the time the statement was drafted in Geneva. I've only been to the commission twice, but I did notice both years that there is a very clear hierarchy of NGOs and that certain internationally based NGOs who have extraordinary access are consulted regularly on the wording of resolutions. They are not necessarily grass roots organizations; they are not necessarily the ones that have gone to, let us say, Sri Lanka. I think part of the problem is that the delegations themselves are in a habit of consulting, maybe really only what they consider to be the top three, four or five NGOs. I don't think the Canadian delegation responds any differently from the delegation of France or Sweden or any other country putting a resolution together. It may be that our delegation should be asked to try to broaden their base of consultation.

The Chairman: Did you want to make a comment on that?

Mr. Clark: Yes, on both the question of the world conference and on the countries indicated.

On the world conference, Amnesty at the international level has been very closely involved and has attended all the prep conferences and will continue to do so. At the Canadian level we've been involved in discussions on this in our meetings with External and will continue to do so. We're not giving up on the process. We're hoping that there will be a positive outcome. Of course there is also the parallel conference of NGOs, which will take place in Vienna at the same time. We attach some considerable importance to that as well.

You're right that we did not mention India, but then we did not mention Turkey, we did not mention Cambodia, and I could go on for a long time. You should not read into that any comment on the countries not mentioned. John mentioned one or two that we did not mention, largely because our comments are directed very directly to the countries within the commission agenda as it stands right now. That doesn't rule out of course Canadian comment, as you know, under item 12 speech on other countries, and there will be other opportunities.

[*Translation*]

Mme Bauer: Depuis deux ou trois ans, les Affaires extérieures nous disent que s'ils ne sont pas en mesure d'organiser davantage de réunions et de consultations, si quelqu'un d'autre le fait à leur place, ils se feront un plaisir d'y assister. Nous avons donc annoncé au ministère notre attention de le faire en lui demandant s'il viendrait. Je pense qu'il viendra. Je ne m'attends pas à ce que cela pose de problème.

Il semble très difficile de réunir tout le monde dans la même pièce en même temps pour examiner les mêmes questions, mais je suppose que nous pourrions, comme nous l'avons fait pour notre réunion de septembre, prévoir des dates qui permettront aux parlementaires si vous êtes disponibles... Je sais que votre emploi du temps est extrêmement chargé, mais nous vous informerions des dates de réunions et de l'ordre du jour et nous apprécierions certainement votre présence.

Je ne suis pas très au courant de ce qui se passe pour la conférence mondiale. Je pense que Roger et John pourraient vous répondre de manière plus précise.

Vous dites que les ONG qui se sont intéressées de plus près à la question sri-lankaise n'ont pas été consultées lorsque la déclaration a été rédigée à Genève. Je ne suis allé que deux fois à la commission, mais à chaque année, j'ai pu constater une hiérarchie très particulière des ONG. Certaines ONG de rayonnement international ont un accès particulier et sont consultées plus régulièrement sur le libellé des résolutions. Il ne s'agit pas nécessairement d'organisations ayant une base très large; ce ne sont pas nécessairement celles qui sont allées par exemple au Sri Lanka. Je pense que le problème vient en partie du fait que les délégations ont l'habitude de consulter uniquement les trois, quatre ou cinq ONG qu'elles considèrent les plus importantes. Je ne pense pas que la délégation canadienne agisse différemment à ce chapitre que celle de la France, de la Suède ou de tout autre pays, lorsqu'il s'agit de préparer une résolution. On pourrait peut-être demander à notre délégation d'élargir sa base de consultation.

Le président: Aviez-vous un commentaire à faire à ce sujet?

M. Clark: Oui, tant sur la question de la conférence mondiale que sur les pays désignés.

Pour la conférence mondiale, le palier international d'Amnistie a suivi de près toutes les activités et a participé à toutes les conférences préparatoires, et continuera de le faire. Le palier canadien a eu des discussions à ce sujet lors de réunions avec le ministère des Affaires extérieures et continuera de le faire. Nous ne baissons pas les bras. Nous espérons arriver à des résultats positifs. Il y a bien sûr la conférence parallèle des ONG qui aura lieu à Vienne au même moment. Nous donnons une importance considérable à cet événement également.

Vous avez raison, nous n'avons pas parlé de l'Inde, pas plus que de la Turquie, du Cambodge, etc. Vous ne devriez pas en déduire quoi que ce soit au sujet des pays dont nous n'avons pas parlé. John a cité un ou deux pays dont nous n'avons pas parlé. En fait, nos observations portaient plutôt sur les pays qui font actuellement partie du programme de la commission. Cela n'exclut pas bien sûr des observations du Canada en vertu du point 12, concernant d'autres pays. Il y aura également d'autres occasions d'en parler.

[*Texte*]

Nor did I comment on the fact that we've just brought out a report on indigenous peoples in the Americas, but I would add nevertheless that this is relevant to any consideration of countries, such as Guatemala, such as El Salvador, such as Peru. The non-mention, if you like, given the time and so on is not an indication that there are not problems. In our attempt to guide the committee a little in its areas of immediate concern, we thought that would be the most helpful approach.

Mr. Siebert: Just briefly on the world conference, we have been kept informed. It's just a mushy thing and there's been very little to grab onto, either for NGOs or for government delegations.

Sri Lanka. . .I was there. I was not consulted. I don't want to cast personal aspersions, but sometimes the consultation process gets down to the person on the delegation who chooses or not chooses to speak with NGOs, whether they are from Canada or elsewhere.

On India, generally the churches operate on a partnership relationship basis in advancing human rights questions, and that doesn't fall currently into the partnership linkages that we have.

Mr. Fretz: Roger Clark, I would like to pose a question to you, not on policy, but I'd like you to attempt to put a human face to the work that you are involved in and share with us some of the roadblocks in the way of your investigative work in some of the countries, perhaps El Salvador, and any other central American countries.

• 1250

Mr. Clark: It's a difficult question to comment on without looking at specifics. Certainly there are countries that are difficult of access, and I think that would be my starting point. Amnesty International, together with any other similar organization, has not been granted access to East Timor, for example, in spite of considerable pressure by many governments, including the Canadian government and the very recent attempts by the Australian government to support such an initiative. The Indonesians have consistently refused access.

I don't need to say more, but any organization that relies on direct information and testimony is then obliged to resort to testimony of those who are successful in fleeing from those countries. It is not that the testimony is bad, but it is not as complete as it might be. Myanmar is another example that comes to mind immediately. So that would be the first reply.

The second is the failure of governments to respond to clear recommendations. The example there would be Sri Lanka. The responsibility of committees such as your own and the Canadian delegation is to focus on those things and to try to ensure that it's not just rhetoric. There will be statements coming from the Sri Lankan government and maybe visits to Canada by Sri Lankan ministers and others who will argue that there's a lot of implementation going on, but in fact there is a lot of rhetoric in that. That has to be examined in detail.

[*Traduction*]

Je n'ai pas non plus parlé du fait que nous venons de publier un rapport sur les peuples indigènes des Amériques. Cela est toutefois pertinent à toute discussion relative à certains pays comme le Guatemala, le Salvador ou le Pérou. Il ne faut pas croire qu'il n'y a pas de problèmes dans un pays parce que nous n'en parlons pas. Il faut tenir compte de nos contraintes de temps. Dans nos efforts pour orienter un peu le comité vers des préoccupations immédiates, nous avons pensé que cette méthode serait la plus utile.

M. Siebert: Brièvement, au sujet de la conférence internationale: on nous a tenus au courant. Mais tout est resté très vague, nous ne pouvons nous accrocher qu'à peu de choses, que ce soit pour les ONG ou pour les délégations gouvernementales.

Au sujet du Sri Lanka: j'y suis allé. Je n'ai pas été consulté. Je ne veux pas sembler agir par dépit, mais parfois le processus de consultation se réduit à l'entretien qu'aura ou non avec les ONG un délégué, qu'il soit du Canada ou d'ailleurs.

Au sujet de l'Inde: les Églises travaillent habituellement en partenariat pour la défense des droits de la personne. Cela ne correspond pas actuellement au genre de partenariat que nous avons.

M. Fretz: J'aimerais maintenant poser une question à Roger Clark. Elle ne porte pas sur les politiques. J'aimerais que vous nous donniez une image plus personnelle du travail que vous faites et que vous nous parliez de certains des obstacles qui entravent votre travail d'enquête dans certains pays, comme le Salvador ou tout autre pays d'Amérique centrale.

M. Clark: Il est difficile de répondre à cette question sans en examiner les détails. Je peux commencer en disant qu'il y a des pays où l'accès est très certainement difficile. Amnistie internationale, de même que d'autres organismes semblables, n'a toujours pas accès au Timor-Oriental, par exemple, malgré les pressions considérables exercées par divers gouvernements, y compris le gouvernement canadien et, très récemment, le gouvernement australien. Les Indonésiens nous refusent toujours l'accès à ce pays.

Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. J'ajouterai tout de même que tout organisme qui recueille ses renseignements auprès de sources et de témoins directs est alors obligé de se tourner vers les personnes qui ont réussi à s'enfuir de ces pays. Leur témoignage n'est pas mauvais, mais il n'est pas aussi complet qu'il faudrait. Un autre exemple, celui du Myanmar me vient à l'esprit. C'est donc ainsi que je vous répondrai d'abord.

Je vous parlerai ensuite du fait que les gouvernements ne mettent pas en oeuvre des recommandations claires. Prenons l'exemple du Sri Lanka. Les comités comme le vôtre, ainsi que la délégation canadienne, ont la responsabilité de se concentrer sur ces choses et de veiller à ce qu'elles ne soient pas que de beaux discours vides de contenu réel. Le gouvernement sri lankais, de même que ses ministres en visite au Canada, et d'autres, déclareront que beaucoup de choses ont été mises en oeuvre. En fait, ce n'est que de belles paroles. Il faut examiner la question de près.

[*Text*]

Another block is the failure of governments to be held accountable to statements they have made. I mention Turkey just now; it's not on the agenda, but the record of Turkey on torture is known worldwide as horrendous, yet Turkey was almost the first country to sign the Convention Against Torture.

There are many dimensions to the question you ask. You ask about the human face. Well, the human face is the frustration at not being able to get all the information we want. We know that there are more prisoners of conscience. We know there's more torture and more killings going on than we can document in our reports, even though they are considerable reports. The human face is the knowledge that those things are happening, that the violations continue to occur, and that governments and government organizations and subcommittees and human rights organizations and NGOs and parliamentarians, even working together, seem unable to find all the answers. That's the challenge that faces us, and that's the response I would have given to Mr. McCreath if we'd got further into that particular discussion on roles. The role is the responsibility we share to find solutions to human rights violations. That is the goal.

Mr. Fretz: You alluded to the torture fund. That's administered by Amnesty?

Mr. Clark: No, it's a UN fund. It's a voluntary fund.

Mr. Fretz: And countries volunteer to contribute?

Mr. Clark: That's right.

Mr. Fretz: Is Canada a contributor?

Mr. Clark: Yes, Canada contributes $30,000 U.S. annually, I think. There was one larger contribution a few years back when the fund was first started, but for the last two or three years it's been $30,000. There are countries that contribute more; there are countries that contribute less. Some contribute nothing at all.

Mr. Fretz: The funding comes through the UN, administered by Amnesty?

Mr. Clark: No, it's administered solely by the UN.

Mr. Fretz: Do you know roughly how many countries contribute?

Mr. Clark: I don't know the answer, I'm sorry.

Ms Bauer: I don't believe it's more than a dozen. On the last list I saw, it was only seven or eight.

Mr. Robert Goodfellow (Director, Campaigns and Membership, Amnesty International): I'm unable to say. I know this year it has reached a new low; we could put it that way. The expected contributions to the fund have not been there, so as a consequence the fund is overdrawn and under-resourced. We could certainly provide information about the list of donor countries in the past. Unfortunately we can't provide that information at the moment.

[*Translation*]

Un autre problème vient du fait que l'on ne tient pas les gouvernements responsables des déclarations qu'ils ont faites. Je viens de parler de la Turquie. Ce n'est pas un cas au programme, mais partout dans le monde on sait que le dossier de la Turquie au chapitre de la torture est horrible. La Turquie a pourtant été l'un des premiers pays à signer la Convention contre la torture.

Il y a divers aspects à votre question. Vous avez parlé de l'expérience personnelle. On peut la décrire comme la frustration de ne pas pouvoir obtenir toute l'information que l'on veut. Nous savons qu'il y a plus de prisonniers d'opinion. Nous savons qu'il y a plus de torture et d'assassinats que nous ne pouvons prouver dans nos rapports, même si ces rapports sont considérables. L'expérience personnelle, c'est savoir que ces choses se produisent, que les violations sont incessantes et que les gouvernements, les organismes gouvernementaux, les sous-comités, les organismes de défense des droits de la personne, les ONG et les parlementaires, même en travaillant ensemble, sont incapables de trouver toutes les solutions. Voilà le défi que nous avons à relever et voilà la réponse que j'aurais donnée à M. McCreath, si nous étions allés plus loin dans la définition des rôles. Notre rôle découle de notre responsabilité partagée de trouver des solutions aux violations des droits de la personne. Voilà notre objectif.

M. Fretz: Vous avez parlé du fonds contre la torture. Il est administré par Amnistie internationale?

M. Clark: Non, c'est un fonds des Nations Unies. C'est un fonds volontaire.

M. Fretz: Et des pays se proposent comme bailleurs de fonds?

M. Clark: Oui.

M. Fretz: Le Canada y contribue-t-il?

M. Clark: Oui, le Canada donne chaque année 30 000$ U.S., je crois. À la création du fonds, le Canada a donné une contribution plus importante, mais depuis deux ou trois ans, c'est 30 000$. Il y a des pays qui donnent davantage, d'autres, moins. Certains n'y contribuent pas du tout.

M. Fretz: L'argent passe par les Nations Unies et est administré par Amnistie?

M. Clark: Non, c'est administré uniquement par les Nations Unies.

M. Fretz: Savez-vous combien de pays participent à ce fonds, environ?

M. Clark: Désolé, je ne sais pas.

Mme Bauer: Je ne crois pas que ce soit plus d'une douzaine. La dernière fois que j'ai vu la liste, il n'y avait que sept ou huit pays.

M. Robert Goodfellow (directeur, Campagnes et adhésion, Amnistie internationale): Je ne saurais dire. On peut toutefois affirmer que cette année on a atteint, pour ainsi dire, un niveau bas sans précédent. Les contributions espérées n'ont pas été données et par conséquent, le fonds est déficitaire et manque de ressources. Nous pourrions certainement vous donner la liste des pays donateurs des années passées. Malheureusement, nous n'avons pas cette information en main.

[*Texte*]

Mr. Fretz: Would the budget be roughly half a million dollars?

The Chairman: Perhaps that's some information we can request from officials when they come. I think it's readily available; it's just that we don't have it at our fingertips.

• 1255

Just by way of wrapping up, I might ask for some overview comments in this process.

When we look in the litany of abuse and desperation, as you look at the scene and the continuing partnership you have just described, rather helpfully, Roger, of efforts to try to address these, are there any good news stories where because of pressure things are moving, that we should have our eyes on to try to keep the ball rolling?

Number two, coming out of Geneva, decisions were made. We can discuss how happy we were with it. From where you sit, do you see evidence that there has been follow-up on the part of the Canadian government in terms of the kinds of positions that were finally agreed to?

Thirdly, listening to the long list of countries—and, as you said, there were many you didn't have there—but also allowing that it is almost a miracle that anything comes out of the process of Geneva, I would be very interested, from all three groups that are here—and I think, Mr. Fretz, we would also want to invite those who come a week Thursday, at that meeting...

Since you have to make choices, where should Canada be putting its attention this year? For example, what should be the top three or four into which we should be putting maximum energy to see some collective action?

Mr. Clark: On the first question, I suppose the good news stories are rather hard to focus on, particularly as we have been working on the questions that are coming before the commission. I suppose the UN process itself in countries such as El Salvador, which still may hold the potential for a peaceful solution to the trouble there... I'm not sure what the decision of the General Assembly will be with regard to ONUSAL's presence and the human rights monitoring, but I think that would be something that should be encouraged and maintained at least until there is a relative degree of peace there. I referred to Cambodia just now. The same might apply to Cambodia, where the UN process is faltering but where it seems to be the only opportunity for solutions.

The top three or four I really find impossible to answer, simply because I am aware of what is happening in the other ten or eleven. So I have to decline to answer that, but appeal really, within the scope of resources available to the Canadian delegation, that attention be as solid and as specific as can be.

One of the points we made to you last year was that there needs to be consistency in approach. So, in fact, to isolate three or four countries may inadvertently give comfort to those countries that are not so selected for the focus of attention.

[*Traduction*]

M. Fretz: Le budget total serait-il d'environ un demi million de dollars?

Le président: Nous pourrions peut-être demander ces renseignements aux fonctionnaires lorsqu'ils comparaîtront. Ils ont certainement cette information. Nous, nous ne l'avons pas sous la main.

Pour terminer, je vais vous demander des observations d'ordre général sur le processus.

On donne d'une part une litanie d'infractions et de raisons de désespérer, d'autre part, on parle de partenariat, comme vous venez de le faire, Roger, d'efforts pour remédier aux problèmes. Y a-t-il de bonnes nouvelles? Est-ce que les pressions exercées ont fait bouger quelque chose? Est-ce qu'une situation pourrait nous inspirer, encourager nos efforts?

Deuxièmement, certaines décisions ont été prises à Genève. Nous pouvons parler de ce qui nous satisfait dans ces décisions. À votre avis, a-t-on raison de croire que le gouvernement canadien a fait un suivi par rapport aux positions adoptées là-bas?

Troisièmement, étant donné la longue liste de pays qui, à votre avis, n'est pas complète, et attendu que c'est presque un miracle si quelque chose se produit à la suite du processus de Genève, j'aimerais que les trois groupes qui sont ici répondent à une question. D'ailleurs, monsieur Fretz, il faudrait également la poser aux témoins qui seront ici jeudi de la semaine prochaine, à cette rencontre...

Si vous aviez le choix, sur quoi le Canada devrait-il concentrer ses efforts cette année? Par exemple, donnez-nous les trois ou quatre pays auxquels nous devrions consacrer un maximum d'énergie afin qu'il y ait une action collective?

M. Clark: Pour répondre à votre première question, je pense que les bonnes nouvelles sont rares et qu'il est difficile de s'y attarder, surtout si l'on travaille sur les questions qui sont présentées à la commission. On pourrait peut-être parler du travail des Nations Unies dans des pays comme le Salvador, où il est encore possible d'arriver à une solution pacifique... Je ne sais pas quelle sera la décision de l'Assemblée générale au sujet de la présence d'ONUSAL et de l'observation des droits de la personne. Je pense toutefois qu'il faut encourager ce processus et le maintenir au moins jusqu'à ce qu'on arrive à un certain degré de paix. Je viens de parler du Cambodge. On pourrait dire la même chose du Cambodge où le travail des Nations Unies connaît quelques difficultés mais où il semble que ce soit la seule possibilité d'arriver à une solution.

Il est difficile de donner trois ou quatre cas plus importants, surtout si je pense à ce qui se passe dans les autres 10 ou 11 pays. Je ne peux donc pas vous répondre mais je peux vous demander, étant donné les ressources dont dispose la délégation canadienne, de concentrer son attention le plus possible.

L'an dernier, nous vous avons parlé de la nécessité d'agir de manière systématique. En isolant trois ou quatre pays, on pourrait laisser croire aux autres qu'ils n'ont pas à s'inquiéter.

[*Text*]

So, although I understand the purpose of your question very well—and it's clear there are countries that spring to mind perhaps, and you know them as well as I do, sir—the temptation to do that may also carry with it some dangers.

Ms Bauer: The network itself is not likely really to be able to answer these questions, because there are 80-some mandates in the group. Certainly, as the Article 19 rep, if I had to say there are any good news stories I would concur with Roger in his assessment, and that is that at least El Salvador is moving somewhat, as is Cambodia.

The follow-up to the Geneva process is something on which Article 19 is trying to focus. It is fine and dandy to make decisions and then you all go home and say, this is what we did, and at the end of it, so what? Nothing does move.

• 1300

What I never am quite able to see is the consistency between the commission's decisions, probably the accepting by ECOSOC of the draft resolutions, and then some sort of concrete action at third committee or general assembly. They seem to operate on parallel tracks and never quite meet, and I don't really have very much of a sense of how the Canadian delegation tries to advance the substance of the resolutions.

If there is a resolution on Burma, as indeed there was, then clearly the department, along with other like-minded nations, began extensive discussions on Burma, and they seem to have achieved something. But in the largest sense of it, I don't see the follow-up.

I know that the desks in geographical divisions get specific reports. If there is a report on Guatemala, the Guatemala desk has it. I don't know that the desks in geographical divisions get those sections of the report on disappearances that relate to specific countries, which would further advance their knowledge. So I think follow-up is very hit and miss, and in the absence of a transparency in the government's thinking we will never know if there is follow-up, nor indeed, I would suggest, will you. So we come back to transparency and accountability.

I am very reluctant, as is Roger, to say these are the top three or four countries or priorities. What I might be prepared to say, since you have asked the follow-up question is this. If there is a particularly significant resolution or decision coming out of third committee or general assembly that seems to advance one of the questions, then the Canadian delegation might be called upon, quite properly, to try to advance that same question through the commission. Beyond that, I'm not prepared to go.

Mr. Siebert: I would like to turn your question just slightly to avoid some of the pratfalls, giving comfort to those who need not have comfort. Where is it that the unique Canadian contribution can be made or is being made at this time in human rights, in this multilateral, complex situation?

[*Translation*]

Je comprends très bien la raison de votre question. De toute évidence, certains pays me viennent à l'esprit, vous savez sans doute lesquels. Il serait tentant d'en choisir, mais cela comporterait des risques.

Mme Bauer: Le Réseau lui-même ne pourrait probablement pas répondre à ces questions, puisque 80 mandats sont représentés dans le groupe. En tant que représentante pour l'article 19, et si vous voulez parler de bonnes nouvelles, je serais d'accord avec l'évaluation de Roger: il y a certains mouvements positifs au El Salvador, de même qu'au Cambodge.

L'article 19 porte en partie sur le suivi à donner à ce qui s'est passé à Genève. Trop souvent, on prend des décisions, on rentre chez soi, on annonce ce qu'on a fait et puis, plus rien ne se produit.

Je ne comprends pas vraiment le lien entre les décisions de la commission, qui seront probablement basées sur les projets de résolution du Conseil économique et social des Nations Unies, et un suivi concret au troisième comité ou à l'Assemblé générale. Les deux intervenants semblent rouler sur des voies parallèles qui ne se convergent jamais. Je ne sais pas comment la délégation canadienne va faire avancer le fond des résolutions.

Puisqu'il y a eu une résolution sur la Birmanie, le ministère et les pays qui étaient du même avis ont entamé des discussions importantes sur la Birmanie, avec, paraît-il, de bons résultats. Mais, règle générale, je n'ai pas constaté de suivi.

Je sais que les bureaux des divisions géographiques reçoivent des rapports précis. Si l'on produit un rapport sur le Guatemala, on l'envoie au bureau responsable du Guatemala. Je ne sais pas si les bureaux reçoivent les sections du rapport portant sur les gens disparus de pays précis, puisque cela leur donnerait davantage de renseignements. J'estime donc que le suivi relève du hasard, et puisque le gouvernement nous cache ses intentions, nous—et vous aussi, en effet, ne saurons jamais s'il y aura un suivi. Cela nous ramène donc à la question de la transparence et de l'obligation de rendre compte.

Tout comme Roger, j'hésite à dire que ces trois ou quatre pays représentent les questions les plus pressantes. Par contre, en réponse à votre question supplémentaire, je suis prête à dire ceci: au cas où le troisième comité ou l'Assemblée générale trouverait une résolution—ou prendrait une décision—particulièrement importante, résolution ou décision qui marquerait du progrès sur un des sujets, on demanderait peut-être à la délégation canadienne de convaincre la commission du bien-fondé de la résolution. Je ne suis pas prête à en dire plus.

M. Siebert: J'aimerais reformuler votre question afin d'éviter certains pièges qui me mènerait à rassurer ceux qui ne doivent pas être rassurés. Quel est l'apport particulier que le Canada peut faire dans le contexte actuel des droits de la personne qui est à la fois complexe et multilatéral?

[*Texte*]

I would say there may be good news in terms of Guatemala with the recent Nobel Peace Prize being awarded to Rigoberta Menchu. There is a certain momentum there to look at Guatemala, which may not have been there before. Decisions even tentatively towards multi-party democracy in Kenya are to be encouraged; once again, not to slacken resolve.

With regard to follow-up that was good within the broad range of Canadian foreign policy activities, I think we do need to throw bouquets to some shift in thinking on the potential for peacemaking, not just peacekeeping, contributions to UN troops. There is evolving thinking there that we would really want to encourage.

I also don't want to choose some top three or four, but I think where Canada can make a very unique contribution and has—at least in the CSCE process—is in looking at the rights of minorities as groups, not just as individuals; at something close to the heart of Canadian domestic policy in terms of multiculturalism. It is a radical concept for many states that are threatened in their national integrity by the advocacy of rights for minorities. It need not be. There is a way in this conversation, even if Canada stands relatively alone.

What I would plead for is that the same diplomats from Canada who work on the CSCE process that champions minorities give some gas to their friends working in the legal and UN bureaus on the same question.

Also, on the right to development, I think that there may be a unique Canadian contribution to break the north-south stalemate in this conversation that goes something like this. The north avoids right to development, so it doesn't have to pitch in more on questions of international fund transfer, etc. The south is perceived as using the right to development as a fig leaf for civil and political infractions. Maybe Canada could play a unique role in seeing that there is a legitimate need on the questions of right to development for southern less-developed countries and that it need not be a shield for the advancement of civil and political rights.

• 1305

The Chairman: I want to thank you very much for your background and your candour.

As I mentioned, as part of the process we hope to have another meeting and hear from others of your colleagues, and then have some conversations with officials after the third committee has finished to see what we can do to keep the conversation going.

Thank you very much to everyone.

This committee is adjourned.

[*Traduction*]

L'octroi du prix Nobel de la Paix à Rigoberta Menchu est une bonne nouvelle pour le Guatemala. Cela aura créé un intérêt pour ce pays, intérêt qui n'existait pas auparavant. Il faut encourager les tentatives de démocratisation—vers une démocratie multipartite—au Kenya; là encore, restons fermes.

Pour ce qui est du suivi réalisé dans le cadre des nombreuses activités qui font parti de la politique extérieure canadienne, je crois que nous pouvons nous réjouir du fait que les attitudes ont évolué: Les troupes onusiennes passent du maintien de la paix à l'établissement de la paix. Cela marque une évolution de la pensée, chose que nous aimerions fortement encourager.

Je ne veux pas accorder la priorité à trois ou quatre questions, mais j'estime que le Canada peut contriber de façon unique dans le cadre du processus de la CSCE, s'il se concentre sur les droits des minorités en tant que groupes et non en tant que personnes individuelles. Cette approche rejoint la politique canadienne en matière de multiculturalisme. Ce point de vue représente un concept radical pour bon nombre de pays qui sentent que leur intégrité nationale serait menacée par la défense des droits des minorités. Ce n'est pas forcément le cas. Même si le Canada est le seul pays à adopter cette position, on peut trouver une solution à ce débat.

Tout ce que je demande, c'est que les diplomates canadiens, qui travaillent au processus de la CSCE et qui se font les avocats des minorités, encouragent leurs collègues travaillant dans les bureaux juridiques et onusiens à prendre les devants dans ce domaine.

De plus, je crois que le Canada peut, à sa façon, contribuer à briser l'impasse Nord-Sud dans les discussions sur le droit au développement. Voici ce que j'en pense: le Nord évite de parler du droit au développement afin d'éviter des questions telles le transfert international de fonds. Le Sud, invoquant le droit au développement, est perçu comme voulant cacher ses violations des droits politiques et civils. Le Canada pourrait peut-être jouer un rôle unique en s'assurant que les questions concernant le droit de développement des pays moins développés du Sud soient considérées légitimes et que celles-ci ne servent pas de prétexte pour la promotion des droits civils et politiques.

Le président: Merci beaucoup pour votre expérience et votre franchise.

Comme je l'ai déjà mentionné, nous espérons tenir une autre réunion au cours de ce processus pour entendre d'autres de vos collègues, et, suite aux travaux du troisième comité, nous pourrions nous réunir avec les fonctionnaires afin de poursuivre le débat.

Merci à tous.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Network on International Human Rights:

Jan Bauer, Co-ordinator.

From the United Church of Canada:

John Siebert, Program Officer, Human Rights and Aboriginal Justice.

From Amnesty International (Canadian Section):

Roger Clark, Secretary-General;

Bob Goodfellow, Director, Campaigns and Membership.

TÉMOINS

Du Réseau des organismes concernés par les droits de la personne:

Jan Bauer, coordonnatrice.

De l'Église unie du Canada:

John Siebert, agent de programme, Droits de la personne et justice autochtone.

De Amnestie internationale (Division canadienne):

Roger Clark, secrétaire général;

Bob Goodfellow, directeur, Campagnes et Membres.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CA1
XC11
-E99

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 29

Thursday, November 26, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 29

Le jeudi 26 novembre 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub–Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès–verbaux et témoignages du Sous–comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of human rights

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen des droits de la personne

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty–fourth Parliament, 1991–92

Troisième session de la trente–quatrième législature, 1991–1992

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, NOVEMBER 26, 1992
(43)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 9:40 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the Acting Chairman, Girve Fretz, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Beryl Gaffney, Svend Robinson, Christine Stewart.

Acting Member present: John Bosley for Walter McLean.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Research Officer.

Witnesses: From the World Council on Indigenous Peoples: Rodrigo Contreras, Executive Assistant. *From "Association québécoise des organismes de coopération internationale":* Thérèse Bouchard, Assistant Director General, Development and Peace and Hélène Lagacé, Program Coordinator. *From the North-South Institute:* Maureen O'Neil, President. *From the Canadian Council for Refugees:* Nancy Worsfold, Executive Director.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of human rights. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated December 8, 1991, Issue No. 2*).

Maureen O'Neil, Thérèse Bouchard and Nancy Worsfold made opening statements.

By unanimous consent, it was agreed,—That, the witnesses' briefs be appended to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendices "DEVE-13", "DEVE-14", "DEVE-15" and "DEVE-16"*).

Rodrigo Contreras made an opening statement.

On motion of Svend Robinson, it was agreed unanimously,—That, the UNRG of Guatemala be invited to appear before the Sub-Committee on the human rights situation and the status of peace negotiations on Guatemala.

At 10:20 o'clock a.m., by unanimous consent, the meeting was suspended for a vote in the House.

At 11:00 o'clock a.m. the meeting was resumed.

The witnesses answered questions.

At 11:33 o'clock a.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 26 NOVEMBRE 1992
(43)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 9 h 40, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Girve Fretz *(président suppléant)*.

Membres du Sous-comité présents: Beryl Gaffney, Svend Robinson, Christine Stewart.

Membre suppléant présent: John Bosley remplace Walter McLean.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: Du Conseil mondial des peuples indigènes: Rodrigo Contreras, adjoint exécutif. *De l'Association québécoise des organismes de coopération internationale:* Thérèse Bouchard, directrice générale adjointe, Développement et Paix; Hélène Lagacé, coordonnatrice des programmes. *De l'Institut Nord-Sud:* Maureen O'Neil, présidente. *Du Conseil canadien des réfugiés:* Nancy Worsfold, directrice exécutive.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité poursuit son examen des droits de la personne. (*Voir les Procès-verbaux et témoignages du 8 décembre 1991, fascicule nº 2*).

Maureen O'Neil, Thérèse Bouchard et Nancy Worsfold font des exposés.

Du consentement unanime, il est convenu,—Que les mémoires présentés par les témoins figurent en annexe aux Procès-verbaux et témoignages d'aujourd'hui. (*Voir Appendices «DEVE-13», «DEVE-14», «DEVE-15», et «DEVE-16»*).

Rodrigo Contreras fait un exposé.

Sur motion de Svend Robinson, il est convenu à l'unanimité,—Que l'URNG du Guatemala soit invité à témoigner devant le Sous-comité sur la situation des droits de la personne et l'état des négociations de paix au Guatemala.

À 10 h 20, du consentement unanime, la séance est suspendue pour aller voter à la Chambre.

À 11 heures, la séance reprend.

Les témoins répondent aux questions.

À 11 h 33, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Thursday, November 26, 1992

• 0939

The Acting Chairman (Mr. Fretz): I see a quorum and I call the meeting to order.

• 0940

We are continuing to hear witnesses on human rights consultations and we want to welcome our witnesses this morning. We have had favourable responses to invitations and we have four organizations represented here this morning. We would ask when you make your statements to limit them to about five minutes and leave as much time as possible for questions.

I understand there will be a vote in the House this morning. The bells will probably ring at 10 o'clock or shortly thereafter and we shall have to interrupt our proceedings.

I also understand there are statements that you have printed in only one language. I would need consent from the committee for circulation of those to the committee.

M. Bosley (Don Valley-Ouest): Je suis d'accord.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Agreed. We will do that.

I welcome from the North-South Institute, Maureen O'Neil and Gerry Schmitz; from AQOCI, Thérèse Bouchard; from the Canadian Council for Refugees, Nancy Worsfold; and from the World Council on Indigenous Peoples, Rodrigo Contreras.

Ms Maureen O'Neil (President, North-South Institute): Thank you very much, Mr. Chairman. We have circulated a brief so I will not read through it. I will hopefully touch the highlights, and also in speaking I will range a little bit wider than the UN Human Rights Commission per se and its current agenda, because we see that agenda as a malleable thing, not something that stays fixed but something that can be broadened to include other issues that are now on their plate.

The first thing to stress is that in Canada there has been a real continuity in Canadian approaches to human rights. At the international level that goes back to the involvement of Canadians, people like John Humphrey, in the development of the UN Declaration on Human Rights. Indeed, Canada's international credit, if we can call it that, in foreign policy is very much related to the kinds of position that it has taken over the years on these issues.

In fact with reference to development, as far back as 1976 Paul Gérin-Lajoie said that the central objective of aid was the total liberation of man. You can see it was 1976. It was the year after International Women's Year but we were still using that kind of discourse. However, he went on to say that the central purpose of aid also included liberation from the use of force to silence dissenters, systematic recourse to political imprisonment, and the torture of prisoners. We see that Canada has been involved in these issues from the beginning.

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le jeudi 26 novembre 1992

Le président suppléant (M. Fretz): Comme il y a quorum, la séance est maintenant ouverte.

Nous poursuivons nos consultations sur la question des droits de la personne. Nous souhaitons la bienvenue à nos témoins de ce matin. Quatre organismes ont accepté de comparaître devant le comité aujourd'hui. Je demande à nos témoins de ne pas consacrer plus de cinq minutes à leur exposé pour que nous ayons tout le temps voulu pour leur poser des questions.

Je crois comprendre qu'il y aura un vote à la Chambre ce matin. La sonnerie retentira autour de 10 heures et il nous faudra alors interrompre la séance.

Certains des mémoires n'ont apparemment pas été traduits. Je demande au comité de consentir à ce qu'on les distribue tout de même aux membres du comité.

Mr. Bosley (Don Valley West): I so move.

Le président suppléant (M. Fretz): La motion est adoptée.

Je souhaite maintenant la bienvenue à nos témoins. Il s'agit de M^me^ Maureen O'Neil et de M. Gerry Schmitz de l'Institut Nord-Sud, de M^me^ Thérèse Bouchard de l'AQOCI, de M^me^ Nancy Worsfold du Conseil canadien des réfugiés et de M. Rodrigo Contreras du Conseil mondial des peuples indigènes.

Mme Maureen O'Neil (présidente, Institut Nord-Sud): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président. Je ne vous lirai pas notre mémoire qui vous a été distribué. Je me contenterai d'en faire ressortir les points saillants, et je ne m'en tiendrai pas à vous parler du programme de travail de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies qui, à notre avis, est susceptible d'être élargi.

Il convient d'abord d'insister sur le fait que le Canada a jusqu'ici fait preuve de grande cohérence en ce qui touche les droits de la personne. Au niveau international, l'engagement des Canadiens envers la défense des droits de la personne remonte à la participation de gens comme John Humphrey à la rédaction de la Déclaration universelle des droits de l'homme. La réputation que s'est taillée le Canada dans le domaine de la politique étrangère découle, dans une grande mesure, des points de vue qu'il a exprimés au fil des ans sur la question du respect des droits de la personne.

Dès 1976, Paul Gérin-Lajoie affirmait que l'objectif premier de l'aide au développement était de libérer l'homme de tous les jougs. Nous tenions toujours ce genre de discours en 1976, soit un an après l'année internationale de la femme. Il a toutefois ajouté que l'aide au développement visait aussi à soustraire les dissidents politiques aux mesures prises pour les faire taire, à l'emprisonnement ainsi qu'à la torture. Le Canada a donc été l'un des tous premiers pays à s'intéresser à ces questions.

[*Texte*]

• 0945

What are the problems? I think the problems now have to do with, first of all, the whole issue of linkages. In other words, are we consistent across our diplomatic policy, trade policy and development policy, and I would add to that refugee policy. In fact, we could go one step further and add domestic policy, because in fact Canada's legitimacy and moral position to speak on these issues are very much related to the fact that Canada has been, and has been seen to be, a country that treats its own citizens fairly and a country that has systematically over the years added one building block after the other to the protection of human rights. There is some question now about whether we're still on that course, given the last budget and the abolition of the Court Challenges Program, which was an important building block in that process.

So the worry now is that in addition to the linkages to trade we have to examine what we're doing on the domestic side. We'll hear later about the issues that relate to aboriginal people, and of course that's important as well in the way in which our domestic policy is seen internationally.

We're looking ahead to a lot of reorganization within government that may take place soon. If we look at the way these three elements I've referred to impinge on what we do on human rights issues, we have to ask whether or not the internal machinery is up to the task of having a consistent foreign policy as it relates to human rights. I understand it has been difficult to get the three ministers together to talk about how in all these three areas, in trade, in foreign policy—in the capital "F", capital "P" foreign policy—and in aid, we're going to achieve the kind of consistency we might expect, given the Prime Minister's own statements on the importance of human rights as central to the Canadian agenda.

These issues were raised in the Hockin report, of course, but we still have not gone as far on the statutory or legislative side as for example the Americans have. For whatever their difficulties, there is a debate that is in a sense forced into the open in Congress on issues of trade with countries that are abusing human rights. There are so many inconsistencies there, I won't say the American model is the one we should pursue. Nonetheless, there is a legislative requirement that human rights be taken into consideration when questions of trade are on the table.

The last point I want to make in my statement is that the current economic inequities that exist between north and south are another element that undermines the moral authority of countries in the north to push countries on the south on human rights. I won't go over the numbers, but in my brief we lay it out. There is still an enormous difference in life chances, enormous unfairness in terms of trade, enormous differences in access to investment between poor

[*Traduction*]

Quels sont les problèmes? Je pense qu'il y a tout d'abord toute la question des liens. En d'autres termes, notre politique diplomatique, notre politique commerciale, notre politique en matière de développement et, j'ajouterais, notre politique d'aide aux réfugiés sont-elles compatibles? En fait, j'irais même plus loin et j'inclurais la politique nationale, car la légitimité du Canada et son autorité morale sur ces questions sont liées de très près au fait que le Canada est considéré comme un pays qui traite équitablement ses propres citoyens, un pays qui, au fil des ans, n'a cessé d'améliorer les mesures de protection des droits de la personne. On se demande maintenant si c'est toujours le cas, compte tenu du dernier budget et de l'abolition du Programme de contestation judiciaire qui constituait un élément important de ce processus.

Donc, en plus des liens avec la politique commerciale, nous devons examiner ce qui se fait ici même au pays. Nous entendrons parler un peu plus tard des questions qui intéressent les peuples autochtones et naturellement, cela se répercute également sur la façon dont notre politique intérieure est considérée à l'échelle internationale.

Il pourrait y avoir bientôt une importante réorganisation au sein du gouvernement. Si l'on examine la façon dont les trois éléments dont j'ai parlé affectent ce que nous faisons en matière de droits de la personne, nous devons nous demander si les rouages internes permettent effectivement d'avoir une politique étrangère uniforme dans le domaine des droits de la personne. Je crois comprendre qu'il a été difficile de réunir les trois ministres pour discuter de la façon de s'y prendre pour que dans ces trois domaines, celui de la politique commerciale, de la politique étrangère avec un grand P et de la politique en matière d'aide, nous obtenions l'uniformité à laquelle nous puissions nous attendre, étant donné les déclarations faites par le premier ministre lui-même sur l'importance des droits de la personne pour la politique canadienne.

Naturellement, ces questions ont été soulevées dans le rapport Hockin, mais nous ne sommes toujours pas allés aussi loin sur le plan législatif que certains pays comme les États-Unis. Quelles que soient leurs difficultés, les Américains on engagé un débat qui se déroule au grand jour au Congrès au sujet du commerce avec des pays qui ne respectent pas les droits de la personne. Il y a tellement de contradictions là-bas qu'à mon sens, nous ne devrions pas nous inspirer du modèle américain. Néanmoins, la loi américaine oblige les États-Unis à tenir compte des droits de la personne lorsqu'ils discutent de questions commerciales.

Le dernier point que je voudrais aborder est celui des iniquités économiques qui existent à l'heure actuelle entre le Nord et le Sud et qui sapent le pouvoir moral des pays du Nord lorsqu'il s'agit de faire des pressions auprès des pays du Sud en ce qui concerne les droits de la personne. Je ne vous donnerai pas de chiffres, car vous pouvez les retrouver dans mon mémoire. Il existe toujours une énorme différence en ce qui concerne les chances de vie, une énorme iniquité au

[*Text*]

countries and rich countries. This certainly cannot be and should not be used as an excuse by poor countries to torture their citizens, but on the other hand it does erode the moral authority of the developed countries in calling for changes.

I think it's important to remember the universal declaration was negotiated primarily by developed countries, which at that time still had colonies. Some countries from the south, quite unsurprisingly, say when the countries that negotiated the convention did so, as colonial powers they had far less concern for the human rights of people within their colonies than they are showing now that they are all on the human rights bandwagon.

So this is not to argue against it, but perhaps just to see why it's easy for us to be attacked by countries of the south who are now doing it and questioning our moral authority. It's in fact this north-south divide and a new issue that is coming up in the very difficult preparatory committees for the UN human rights conference next June, the issue of cultural particularity, which is being played by the south to block progressive moves, to block greater protection for human rights. We saw signs of that in the UN Human Rights Commission this past year: the objection of China to appointing a special rapporteur on violence against women and the blockage to creating a much more effective emergency mechanism to investigate human rights abuses as they occur.

To conclude with about three thoughts, and also to get directly to the UN Human Rights Commission, I think Canada's going in the right direction there. They are pushing for better mechanisms. They are attempting to move issues forward as we know of them.

• 0950

However, what we still are not good at—and this is where forward thinking is important—is we still have no good means of anticipating horrendous human rights abuses before they actually occur. So we are constantly investigating, as it were, the dirty deeds after they have happened, rather than setting ourselves up to manage to find an international multilateral way of preventing the Bosnias of the world. One can give an unfortunately long list: Somalia... Perhaps in its policy thinking for the commission, in addition to pressing and getting the emergency response mechanism moved forward, Canada should be spending some more time thinking about how we can do a much better job than we have so far in preventing things from falling into a morass, as we have seen.

The other issue I wanted to raise—and I have referred to it in my brief—is that we also have to begin to broaden the notion of what the UN Human Rights Commission can look at. Here I refer to the whole issue of women's rights as human rights.

[*Translation*]

chapitre de commerce et des différences énormes pour ce qui est de l'accès à l'investissement entre les pays pauvres et les pays riches. Cette situation n'excuse certainement pas les pays pauvres qui torturent leurs citoyens, mais d'un autre côté, elle sape l'autorité morale des pays industrialisés qui demandent des changements.

Je pense qu'il est important de se rappeler que la déclaration universelle a été négociée surtout par des pays industrialisés qui, à l'époque, avaient toujours des colonies. Il n'est pas surprenant d'entendre certains pays du Sud dire que lorsque ces pays ont négocié la convention, en tant que pays colonisateurs, ils se préoccupaient beaucoup moins des droits de la personne pour les peuples de leurs colonies qu'ils ne le font aujourd'hui, alors qu'ils se portent tous à la défense des droits de la personne.

Cela montre bien pourquoi il est si facile pour nous d'être la cible des pays du Sud qui remettent en question notre autorité morale. En fait, au cours des discussions très difficiles des comités préparatoires à la conférence des Nations Unies sur les droits de la personne qui aura lieu en juin prochain, le Sud essaie d'invoquer cet écart culturel entre le Nord et le Sud, toute cette nouvelle question des particularités culturelles, en vue de bloquer toute protection accrue des droits de la personne. Nous avons pu constater des signes de ce phénomène à la Commission des droits de la personne des Nations Unies au cours des 12 derniers mois: l'objection de la Chine à la nomination d'un rapporteur spécial sur la violence faite aux femmes et l'opposition à la création d'un mécanisme d'urgence beaucoup plus efficace pour faire enquête sur les violations des droits de la personne au fur et à mesure qu'elles se produisent.

Il y a trois choses que j'aimerais dire en conclusion et également pour traiter directement de la Commission des Nations Unies sur les droits de la personne. Je pense que le Canada va dans la bonne direction. Il exerce des pressions pour obtenir de meilleurs mécanismes et tente de faire bouger les choses.

Cependant, il est une chose que nous n'avons toujours pas réussi à faire—d'où l'importance de la planification: nous n'arrivons toujours pas à prévoir les plus horribles cas de violation des droits de la personne. Donc, nous examinons constamment les abus une fois qu'ils ont été commis, plutôt que d'essayer de trouver des mécanismes multilatéraux internationaux pour empêcher des situations comme celle que l'on connaît en Bosnie. Malheureusement, la liste est longue: la Somalie... En plus de faire des pressions auprès de la Commission pour qu'elle mette en place un mécanisme d'intervention en cas d'urgence, le Canada devrait peut-être réfléchir un peu à la façon dont il pourrait mieux réussir qu'il ne l'a fait jusqu'à présent à éviter, par le truchement de la politique, des situations qui dégénèrent en catastrophe.

L'autre question que je voulais soulever—et je l'ai abordée dans mon mémoire—c'est que nous avons également commencé à élargir les questions que peut examiner la Commission des droits de l'homme des Nations Unies. Je veux parler ici de toute la question des droits des femmes en tant que droits de la personne.

[*Texte*]

The Human Rights Commission has tended to focus on what governments do to people, and indeed that's bad enough. The difficulty of addressing the issue of women's rights as human rights is that in addition to the abuses inflicted upon them by certain states, they also suffer because of the current practices within their own families. If one added up the numbers of victims, then one would have a very substantial list. We still have not come to grips with that.

Neither have we in our own refugee determination. In my brief I make reference to what I feel are some quite scandalous decisions, but I now understand why these are scandalous decisions. In fact, the definition of a convention refugee in the Immigration Act does not include gender as an independent enumerated ground for a well-founded fear of persecution. This makes the decisions of the Refugee Board much more understandable, though one cannot agree with them. Reflecting on the direction of our refugee policy—and I don't think we can not think of this when we think about human rights, since after all people are coming to Canada because their rights have been abused—we seem to be moving in a direction of narrowing, rather than expanding.

I would argue that we certainly need to expand the convention refugee definition to include abuses against women, because they feel those abuses. Whether they die of torture in a police cell or because their husband has done them in is in a sense irrelevant, because they're dead just the same. Both of those situations are now prohibited by conventions to which countries have acceded.

That's all I will say this morning. Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you very much, Maureen.

Our clerk has informed us that the bells will probably ring at 10:15 for a vote at 10:30. I'm sure we'll have sufficient time to hear from each of our witnesses. I would like the committee to consider whether it is willing to come back for questioning. You don't have to give me the answer now. We probably wouldn't get back here until 11. If our witnesses can stay, then you might want to return for questioning. That is something you can keep in mind.

The Clerk of the Committee: I don't know whether the room is available.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Well, maybe we can find out if it is.

We'll go to our second witness, Thérèse Bouchard.

Mme Thérèse Bouchard (directrice générale adjointe, Développement et Paix, Association québécoise des organismes de coopération internationale): Merci, monsieur le président.

[*Traduction*]

La Commission des droits de l'homme a toujours eu tendance à examiner surtout la façon dont le gouvernement traite les gens, et effectivement, c'est déjà assez grave. Le problème lorsqu'on parle des droits des femmes dans le contexte des droits de la personne, c'est qu'en plus d'être victimes de la façon dont certains États les traitent, les femmes sont en outre victimes d'abus de la part de leur propre famille. Si on calculait le nombre total des victimes, on se retrouverait avec une très longue liste. Nous n'avons toujours pas réussi à régler ce problème.

Nous n'avons pas réussi à le faire non plus dans le cadre de notre processus de détermination du statut de réfugié. Dans mon mémoire, je fais allusion à certaines décisions qui sont à mon avis scandaleuses, mais je comprends maintenant pourquoi ces décisions sont scandaleuses. En fait, la définition d'un réfugié au sens de la convention dans la Loi sur l'immigration n'inclut pas la discrimination fondée sur le sexe comme motif suffisant de crainte de persécution. On comprend ainsi beaucoup mieux, sans toutefois les approuver, les décisions prises par la Commission de l'immigration et du statut de réfugié. Pour ce qui est de l'orientation de notre politique d'aide aux réfugiés—et on ne peut pas ne pas réfléchir à cette question lorsqu'on parle des droits de la personne, puisqu'après tout les gens viennent au Canada parce que leurs droits ont été violés—il semble que nous soyons en train de restreindre la définition d'un réfugié plutôt que de l'élargir.

Je pense qu'il faudrait certainement élargir la définition de réfugié au sens de la convention afin d'y inclure la violence faite aux femmes, car elles sont victimes de violence. Qu'une femme finisse par succomber à des tortures que lui a infligées la police alors qu'elle était emprisonnée ou à des actes de violence commis par son mari n'importe pas puisque de toute façon, les conséquences sont les mêmes pour elle. Ces deux situations sont aujourd'hui interdites par des conventions que des pays ont signés.

C'est tout ce que j'ai à dire ce matin. Je vous remercie beaucoup.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci beaucoup, Maureen.

Notre greffière nous informe que la sonnerie se fera sans doute entendre à 10h15 pour un vote qui aura lieu à 10h30 . Je suis certain que nous aurons suffisamment de temps pour entendre chacun de nos témoins. J'aimerais savoir si le comité est prêt à revenir pour les questions. Il n'est pas nécessaire de me donner une réponse maintenant. Nous ne reviendrons sans doute pas ici avant 11 heures. Si nos témoins peuvent rester, alors vous voudrez peut-être revenir pour les questions. Vous pourriez peut-être y réfléchir.

La greffière du comité: Je ne sais pas si la salle est libre.

Le président suppléant (M. Fretz): Eh bien, nous pouvons peut-être nous renseigner.

Nous allons maintenant passer à notre deuxième témoin, Thérèse Bouchard.

Mrs. Thérèse Bouchard (Assistant Director General, Development and Peace, Association québécoise des organismes de coopération internationale): Thank you, Mr. Chairman.

[*Text*]

Au nom de l'Association québécoise des organismes de coopération internationale et des 54 organismes membres qui la composent, nous vous remercions de l'occasion qui nous est donnée de partager notre vision de ce que le Canada devrait faire au plan des droits de la personne. Nous croyons en effet qu'il est nécessaire que l'évaluation de la situation des droits de la personne dans les pays qui reçoivent l'aide canadienne fasse l'objet d'une consultation large et ouverte demandant la participation des organismes non gouvernementaux, afin qu'on puisse faire valoir notre point de vue pour influencer la politique et les options du gouvernement canadien en matière de droits de la personne.

• 0955

Depuis quelque temps déjà, nous remarquons une certaine ouverture du côté des Affaires extérieures et de l'ACDI quant à la consultation avec les ONG, et nous l'apprécions beaucoup. Cependant, il nous semble que le défi majeur demeure. On ne voit pas encore très clairement la décision politique de véritablement tenir compte de ces consultations comme faisant partie d'un processus démocratique. On nous consulte, mais est-ce que les ONG peuvent véritablement influencer les orientations du gouvernement en matière de droits de la personne? Cela demeure pour nous le défi principal. On apprécie les consultations, mais leur résultat doit être considéré comme un élément valide et pris en compte pour influencer le débat démocratique.

Quant au processus de consultation pour la rencontre de la Commission des Nations Unies sur les droits de l'homme, nous considérons essentiellement ces consultations comme un élément d'un processus plus large. Actuellement, le moment de l'année où on rencontre les ONG sur la questions des droits de la personne est presque un tout. Pour nous, cela devrait être un élément d'un processus plus large. La rencontre de Genève est un autre élément, mais pour nous, il faudrait que ce soit quelque chose de plus élargi.

Voici quelques éléments de ce que devrait être ce processus, selon nous.

Il devrait être avant tout global. C'est-à-dire qu'il devrait favoriser une plus grande cohérence des politiques canadiennes en matière d'aide, de défense, de commerce, de finance, d'immigration et de relations Nord-Sud. Quand on nous consulte, on ne traite ces choses que sur le plan humanitaire, mais il y a beaucoup d'autres éléments qui entrent en ligne de compte pour orienter la politique canadienne, et on aimerait qu'ils fassent aussi partie du débat quand on est consultés.

On aimerait aussi que ce processus soit ouvert. Il ne doit plus être, en dernière instance, sous le sceau du secret. Il doit être transparent et permettre une participation véritable des intervenants non gouvernementaux.

Ce processus doit être continu. Dans ce sens, on appuie la recommandation qui vous a été faite la semaine dernière par le Réseau des organismes concernés par les droits de la personne. Nous croyons d'ailleurs que vous avez vous-mêmes fait cette proposition l'an dernier, dans votre rapport, et nous apprécions cet élément.

[*Translation*]

On behalf of the Association québécoise des organismes de coopération internationale and its 54 member organizations, we would like to thank you for this opportunity to share with you our vision of what Canada should be doing in the area of human rights. We believe that in order to assess the human rights record of countries that receive Canadian aid, it is necessary to have a wide and open consultation, with the participation of all NGO's, so that we are able to influence the Canadian government's policy and options in the area of human rights.

For some time now, we have observed a certain openness at External Affairs and CIDA concerning the NGO consultations, and we appreciate this very much. However, we believe there is still a major challenge. We fail as yet to clearly perceive the policy decision to truly consider these consultations as being part of a democratic process. We are consulted, but can the NGO's truly influence the thrust of the government's human rights policies. This is the principal challenge for us. We appreciate the consultations, but their outcome must have an impact and be taken into account in the democratic process.

As for the consultations prior to the meeting of the United Nations Commission on Human Rights, we believe that these consultations are basically part of a broader process. Currently, the annual meeting with the NGO's on human rights is practically all that happens. In our opinion, it should be part of a much broader process. The Geneva meeting is another element, but in our opinion, there should be something much more comprehensive.

I would like to give you our idea of how we view this process.

First of all, it should be comprehensive. In other words, it should promote greater consistency in Canadian human rights policy in the areas of aid, defence, trade, finance, immigration and North-South relations. Our consultation deals with humanitarian issues, but there are many other sectors that influence Canadian policy, and we would also like those to be on the agenda of our consultation.

We would also like the process to be open. It should no longer be ultimately carried out in secret. It should be open and allow for genuine participation by the NGO representatives.

The process must be on-going. We support the recommendation made to you in this regard last week by the network of human rights advocacy groups. Furthermore, we believe that you made the same recommendation yourself in your report, and we support this.

[*Texte*]

Nous aimerions que le gouvernement canadien fasse pour lui-même une définition plus large des droits de la personne, définition qu'il devrait promouvoir au niveau international. La notion actuelle est trop restrictive quant à sa compréhension en termes de droits civils, politiques, économiques, sociaux et culturels. On les considère trop de façon séparée et hiérarchique. Vous avez reçu ou vous recevrez la Charte de principes de l'AQOCI, *Pour un développement solidaire*, et la Charte de principes sur les droits humains et le développement. En tant qu'ONG de développement et d'éducation à la solidarité, nos organismes membres trouvent que les éléments doivent être indissociables. Il n'y a pas une hiérarchie de droits entre droits individuels et droits collectifs, droits socioculturels ou droits politiques et démocratiques. Il nous semble qu'on doit élargir la perspective pour que l'établissement d'un État de droit permette la véritable participation des populations aux décisions sur leur propre destin. C'est là le fondement indispensable de toute société réellement démocratique.

On aimerait que le Canada intègre davantage les différents éléments plutôt que de les hiérarchiser et qu'il accepte de plus en plus la notion de droit au développement.

Les droits socio-économiques, qui sont des conditions réelles aux développement, ne sont pas considérés en termes de droits au développement, mais en termes de droits individuels. Pour nous, il est important que le Canada élargisse cette notion.

• 1000

Nous applaudissons le fait que le ministère des Affaires extérieures et l'ACDI sont en train de mettre en place des unités de politique sur les droits de la personne. Nous croyons qu'il est important que ces bureaux aient des cadres d'analyse et des mesures concrètes. On parle de droits de la personne et on fait de belles déclarations qu'on apprécie, à savoir qu'on lierait l'aide internationale au respect des droits de la personne, mais de quelle façon mesure-t-on l'évolution des droits de la personne? On trouve très important qu'il y ait des mesures de précisées à ce niveau-là.

Comme on l'a mentionné, la question des droits des femmes comme droits de la personne est aussi pour nous une question importante. Une vision globale des droits de l'homme doit également inclure les droits des femmes. Or, le cadre d'analyse des droits de la personne tel qu'il est conçu actuellement dans les instances internationales ne permet pas de prendre en compte et de promouvoir les droits spécifiques des femmes.

Il est donc urgent pour le Canada de promouvoir une vision des droits de la personne qui tienne compte de la situation spécifique des femmes, de la discrimination systémique qu'elles subissent et des violences particulières qui s'exercent sur elles en tant que femmes.

Nous demandons au gouvernement du Canada de promouvoir les droits des femmes comme droits de la personne à toutes les instances nationales ou internationales où il est question de droits de la personne.

Pour ce qui est des consultations, sans en faire une liste exhaustive, nous aimerions signaler quelques éléments géographiques qui nous semblent devoir être pris en compte. Ces éléments sont choisis, non pas nécessairement par leur

[*Traduction*]

We believe that the Canadian government should adopt its own broader definition of human rights and promote it internationally. The current concept is too restrictive in the areas of civil, political, economic, social and cultural rights. They are viewed as being distinct and hierarchical. You have or will receive the AQOCI's Charter of Principles for Solidarity Development and the Charter of Principles on Human Rights and Development. As NGO's involved in development, education and solidarity, our member agencies believe that these elements must be indissociable. There is no hierarchy of rights between individual and collective rights or among socio-cultural, political and democratic rights. We believe that the perspective must be expanded so that the creation of states based upon the rule of the law will make it possible for people to genuinely participate in decisions affecting their destiny. This is the *sine qua non* of any truly democratic society.

We would like Canada to integrate these various elements more closely instead of establishing hierarchy and to increasingly promote the idea of the right to development.

Socio-economic rights, which are the real precursors for development, are not viewed as rights related to development but as individual rights. We believe that it is important for Canada to expand this notion.

We applaud the fact that the Department of External Affairs and CIDA are establishing policy units on human rights. We believe it is important that these have a framework for analyses and concrete guidelines. People speak of human rights and nicely state that international aid will be linked to human rights, but how can we determine that these rights are being respected? In our opinion, it is very important that the means necessary for conducting this assessment be defined.

As we already said, the fact that women's rights are being discussed as human rights is a source of concern to us. Overall, human rights must include women's rights. But human rights, as currently defined by international organizations, do not include or promote women's unique rights.

It is therefore urgent that Canada promote a vision of human rights which takes into account the unique condition of women, the systemic discrimination they suffer and the specific types of violence inflicted on them simply because they are women.

We ask that the government of Canada include women's rights when promoting human rights in all national and international human rights organizations.

We must not draw up an exhaustive list of consultations, but we would nevertheless like to bring to your attention the situation which exists in several countries. We have chosen to concentrate on those countries not because their problems

[*Text*]

occurrence prioritaire, mais parce qu'ils sont en lien avec les organismes de l'AQOCI. Nous pensons particulièrement à la situation d'Haïti et à l'importance pour le gouvernement canadien de continuer son appui au retour de la démocratie.

J'arrive de New York, d'une rencontre spéciale sur la question des droits de la personne avec des organismes qui travaillent en Haïti et des organismes de solidarité internationale. Une des constatations qui m'ont le plus frappée, c'est que les Haïtiens sont tout à fait étonnés de la fermeture d'une émission de Radio-Canada International spécifiquement consacrée à Haïti depuis la crise. Tous les soirs, cinq jours par semaine, il y avait une émission en direction d'Haïti. C'était la seule fenêtre ouverte qu'avait le peuple haïtien pour savoir véritablement ce qui se passait dans son pays au niveau des violations des droits de la personne et ainsi de suite. Dans un pays où toute l'information est censurée, bâillonnée, Radio-Canada Internationale jouait un rôle très apprécié de la population. Une population très largement analphabète a comme seule ressource la radio. Or, avec la fermeture de cette émission, le peuple haïtien est consterné et se demande si le Canada recule dans son effort pour appuyer la reconstitution du tissu social en Haïti. Votre Comité pourrait peut-être questionner le ministère des Affaires extérieures, qui finance Radio-Canada internationale, sur la fermeture sans raison de cette émission.

On pense aussi au Guatemala et au Salvador, où le Canada doit poursuivre son appui au processus de paix. Les violations systématiques des droits de la personne au Guatemala se poursuivent. Ces jours-ci, je recevais des dirigeants de groupes de droits de la personne, droits qui viennent d'être enlevés encore une fois. On se demande ce que veut dire le gouvernement canadien quand il refuse la venue de l'Union révolutionnaire nationale guatémaltèque, qui est reconnue internationalement comme un partenaire dans le dialogue pour reconstruire la paix. Où est le Canada? Que fait-il? Que signifie-t-il par ce refus? Il y a aussi la difficulté de rencontrer une représentante légitime du peuple guatémaltèque qui a reçu le prix Nobel de la paix. Qu'est-ce que le Canada indique par là au peuple guatémaltèque? On sait qu'en même temps, il recevait Buthelezi. On se pose de grosses questions sur le message que le gouvernement donne en termes de droits de la personne quant il sélectionne de la sorte les délégués qu'il reconnaît ou ne reconnaît pas.

Également, il y a tout le processus de démocratisation en Afrique.

Le président suppléant (M. Fretz): Excusez-moi.

• 1005

To make sure that each of the witnesses have sufficient time, we'll go to our third group of witnesses, Nancy Worsfold, from the Canadian Council for Refugees.

Ms Nancy Worsfold (Executive Director, Canadian Council for Refugees): I want to bring to your attention two issues brought to the forefront by two of the current active refugee-producing situations at the moment, in Yugoslavia

[*Translation*]

are necessarily more pressing than those of other countries, but because the AQOCI, the Association québécoise des organismes de coopération internationale, through its organizations, is involved in these countries. We are specifically referring to Haiti; the Canadian government should continue to support Haiti's return to democracy.

I have just returned from New York, where I attended a special meeting on human rights with organizations working in Haiti and international brotherhood organizations. One of the things which struck me the most was that Haitians were absolutely stunned when Radio Canada International stopped broadcasting a program on Haiti after the coup. This program was broadcast in Haiti five nights a week. This was the only chance Haitians had to really know what was happening in their country with respect to human rights violations and other such issues. Radio Canada International was very appreciated by the population of this country where information is generally censured and stifled. A largely illiterate population depends only on the radio for information. Haitians were shocked when the program was withdrawn, and wondered whether Canada had backed down from its commitment to rebuild Haiti's social fabric. Your committee might want to ask External Affairs, which funds Radio Canada International, why it arbitrarily withdrew the program.

Other countries which come to mind are Guatemala and El Salvador, where Canada must maintain its support for the peace process. Systematic human rights violations persist in Guatemala. I recently met with the leaders of human rights groups who are defending rights which were just taken away, one more time. We wonder what kind of message the Canadian government was sending when it refused to meet with the Guatemala National Revolutionary Union, which is internationally recognized as a partner in discussions aimed at restoring peace. Where is Canada? What is Canada doing? What does Canada's refusal to meet this group mean? There was also the difficulty in meeting with the Nobel Peace prize winner, who is a legitimate representative of the Guatemalan people. What message was the Canadian government sending to the people of that country? Yet during the same period, Canada received Mr. Buthelezi. We really wonder what kind of human rights message the government is sending when it chooses to meet with some people and not with others.

Another issue revolves around the democratization process in Africa.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Excuse me.

Pour accorder suffisamment de temps à chacun des témoins, nous allons demander au troisième témoin, M^me^ Nancy Worsfold, du Conseil canadien des réfugiés, de prendre la parole.

Mme Nancy Worsfold (directrice exécutive, Conseil canadien des réfugiés): J'attire votre attention sur deux questions d'actualité qui illustrent bien des situations génératrices de réfugiés. La Yougoslavie, où il faut des

[*Texte*]

the need for effective mechanisms to enforce the respective human rights and in Somalia the complicated issue of the so-called new "preventive zones". That's certainly not the only place in the world in which refugees' safety and human rights are in danger. I've made a list.

As has been widely reported and documented in what used to be Yugoslavia, families are being uprooted, forced from their homes, put into camps, murdered, raped, and tortured. The most basic of human rights are being violated, and thousands of people are fleeing so-called "ethnic cleansing". While this is reported nightly on the news around the world, we seem powerless to stop the terrible events. Peacekeepers are sent to keep the peace, but there's no peace to be kept. Observers and investigators are sent to bear witness to the tragedy.

The United Nations Commission on Human Rights has assigned Mr. Mazowiecki to investigate the situation. The UN Security Council has appointed a commission of experts to inquire into violations of international humanitarian law. Amnesty International and a number of other non-governmental organizations have also investigated the situation.

The problem raised by all these investigations is that there is nowhere to go with the information. When the Ottawa police investigate a crime, the information is brought to the court system, arrests are made, the accused are tried, and those found guilty may be sentenced. There is no such recourse in the international human rights system.

Grotesque crimes are being committed in parts of Yugoslavia as we speak. Although these crimes are being investigated and will almost inevitably be found to be in violation of international law, there is really not much the international human rights system can do. Resolutions can be passed to condemn the events in an attempt to shame the Yugoslavian governments and armies, but they obviously know exactly what they are doing. Unless the war criminals lose the war or unless they leave their country, they need fear no repercusions for their actions.

Canada has supported the creation of a world criminal court. The sixth committee of the UN General Assembly passed a resolution calling for the creation of a world criminal court, which would allow for some kind of enforcement of international human rights law. We urge you to consider this suggestion when looking at ways to make the international human rights system more effective. The commission must do more than vote to condemn the events in Yugoslavia. It must look at ways of stopping the tragedy as it unfolds.

Refugees are forced to flee intolerable situations of war and human rights violations. To help refugees, we must look at ways of preventing the situations that force them to flee rather than just finding ways to contain refugee movements and bring aid to refugees. A world criminal court could be a step in the right direction.

[*Traduction*]

mécanismes efficaces pour faire respecter les droits de la personne, et la Somalie, où l'on se heurte à la question compliquée des nouvelles zones dites de prévention. Mais ce ne sont pas les seuls endroits au monde où les droits et la sécurité de la personne sont menacés. J'en ai toute une liste.

Dans l'ancienne Yougoslavie, la preuve n'est plus à faire, les familles sont déracinées, chassées de leur foyer, internées, violées, torturées et assassinées. Les droits humains les plus fondamentaux sont bafoués et des milliers de personnes cherchent à échapper à la «purge ethnique». Si cet état de chose est décrié tous les jours dans tous les pays du monde, nous semblons incapables de mettre fin à ce carnage. On y dépêche les casques bleus qui ne réussissent pas à mettre fin aux hostilités. Les observateurs et les enquêteurs ne peuvent que rendre compte de la tragédie.

La Commission des droits de l'homme des Nations Unies a demandé à M. Mazowiecki d'enquêter sur la situation. Le Conseil de sécurité des Nations Unies a nommé un aéropage chargé d'enquêter sur les violations du droit humanitaire international. Amnistie Internationale et d'autres organisations non gouvernementales ont également amorcé des enquêtes.

Mais que faire des résultats de ces enquêtes? Lorsque la police d'Ottawa fait une enquête sur un crime, les renseignements glanés sont transmis aux tribunaux, les policiers procèdent à des arrestations et, au terme d'un procès, les coupables sont condamnés. Dans le système international des droits de la personne, aucun recours semblable n'existe.

Au moment même où nous nous parlons, des crimes grotesques sont commis dans certaines parties de la Yougoslavie. Même si l'on fait enquête sur ces crimes et s'ils seront inéluctablement jugés contraires au droit international, il n'en demeure pas moins que le système international des droits de la personne n'y peut pas grand chose. Des résolutions peuvent être adoptées pour condamner les événements et tenter de faire honte aux gouvernements et aux armées de l'ancienne Yougoslavie, mais ces derniers sont tout à fait au courant de ce qu'ils font. À moins de perdre la guerre ou de quitter leur pays, ces criminels n'ont rien à craindre car ils n'auront pas à répondre de leurs actions.

Le Canada a appuyé l'idée de la création d'un tribunal international qui permettrait de faire respecter les droits de la personne, comme l'a proposé le comité n° 6 de l'Assemblée générale des Nations Unies. Nous vous exhortons à étudier la proposition lorsque vous tenterez de rendre le système des droits internationaux plus efficace. La commission ne doit pas se borner à condamner les événements dans l'ex-Yougoslavie. Elle doit trouver le moyen de mettre fin à la tragédie.

Les réfugiés sont forcés de s'enfuir pour éviter la guerre et la violation des droits de la personne. Afin de les aider, nous devons chercher à empêcher les situations qui les obligent à quitter leur pays plutôt que de nous borner à refréner leurs mouvements et de leur procurer de l'aide. Un tribunal international serait un pas dans la bonne direction.

[*Text*]

In Somalia, thousands of people are fleeing warfare, human rights violations, and famine. Thousands of people have fled across the western border to Kenya, where, although conditions are far from ideal, they can benefit from the protection of the United Nations High Commission for Refugees, the UNHCR, and the ensuing relief and aid efforts.

Article 14.1 of the Universal Declaration states that everyone has the right to seek and enjoy asylum from persecution in another country. Rather than seeking to enforce this right and to improve conditions for Somali refugees in Kenya, the UN is apparently considering repeating the experiment of a "preventive zone", as happened last year in northern Iraq. Steps may be taken to create within Somalia a zone of relative safety, so Somalis will remain in Somalia rather than crossing the border to Kenya.

• 1010

We can be sympathetic to the enormous burden placed on Kenya by the massive arrival of Somali refugees, and it is probably true that most refugees would prefer to stay in their own country rather than be forced to seek asylum in another country. However, is the creation of a preventive zone the best solution for the Somalis being forced to flee? Are these decisions being made on the basis of the best interests of the Somali refugees, or on the basis of the needs of the Kenyan government?

Let us reflect for a moment on the events in northern Iraq last winter. Thousands of Kurds fled their homes fearing for their lives. Upon arriving on the border with Turkey, most of the Kurds were refused entry into Turkey and forced to remain on barren hillsides at terrible human cost. The Kurds who fled towards Iran, on the other hand, were allowed to enter the country and apparently found a more humane welcome.

The international community chose not to condemn Turkey's reluctance to allow the Kurds' right to flee persecution. Instead, military action was taken to create a safe zone within Iraq. Although this might have been the best and quickest solution at the time, it raises troubling questions. The troops have now left that safe zone and the fate of the Kurds is uncertain.

Two things are certain for the Kurds in Iraq: they cannot flee for their lives to Turkey, and the international human rights system will not defend Article 14.1, their right to flee.

The terrible events in Somalia will not be resolved by stopping Somalians from crossing international borders. It is estimated that there are anywhere from 400,000 to 700,000 Somali refugees in Kenya. The creation of a preventive zone in Somalia might ease the burden on Kenya, and it could allow the Somalis to remain in their own country, but it would leave the Somalis who have fled their homes in a very vulnerable position. Refugees who have crossed an international border benefit from certain international protections, but people who are displaced within their country benefit from no such protections.

[*Translation*]

En Somalie, des milliers de gens tentent d'échapper à la guerre, aux violations des droits de la personne et à la famine. Les Somaliens ont traversé la frontière occidentale vers le Kenya par milliers et là, même si les conditions sont loin d'être idéales, ils peuvent bénéficier d'une protection du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés.

L'article 14.1 de la Déclaration des droits de l'homme précise que devant la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile en d'autres pays. Plutôt que de faire respecter ce droit et d'améliorer la situation pour les réfugiés somaliens au Kenya, les Nations Unies semblent vouloir répéter l'expérience de la zone de prévention comme cela fut le cas l'an dernier dans le Nord de l'Iraq. On peut prendre des mesures pour créer en Somalie une zone de sécurité relative de sorte que les Somaliens resteront chez eux plutôt que de traverser la frontière vers le Kenya.

Nous pouvons comprendre l'énorme fardeau que l'arrivée massive de réfugiés somaliens représente pour le Kenya et il est probablement vrai que la majorité des réfugiés préféreraient rester dans leur propre pays plutôt d'être forcés à chercher asile dans un autre pays. Cependant, la création d'une zone préventive est-elle la meilleure solution pour les Somaliens forcés à fuir? Ces décisions sont-elles prises sur la base des meilleurs intérêts des réfugiés somaliens ou sur la base des besoins du gouvernement kenyan?

Arrêtons-nous un instant sur les événements de l'hiver dernier dans le Nord de l'Iraq. Des milliers de Kurdes avaient fui leurs foyers, craignant pour leur vie. À leur arrivée à la frontière avec la Turquie, la majorité de ces Kurdes se sont vu refuser l'entrée en Turquie et ont dû séjourner sur des collines désolées en payant un tribut humain terrible. Les Kurdes qui ont fui vers l'Iran, eux, ont été autorisés à entrer dans le pays et ont apparemment été accueillis d'une manière plus humaine.

La communauté internationale a choisi de ne pas condamner la réticence de la Turquie à reconnaître le droit des Kurdes à fuir la persécution. Au contraire, une action militaire a été engagée pour créer une zone protégée en Iraq. Bien que cela ait pu être la meilleure solution et la solution la plus rapide sur le moment, cela donne lieu à des questions troublantes. Les troupes ont maintenant quitté cette zone protégée et le sort des Kurdes est incertain.

Deux choses sont certaines pour les Kurdes en Iraq: ils ne peuvent fuir pour sauver leur vie en Turquie et le système international des droits de la personne ne veut pas invoquer l'article 14.1, l'article leur accordant le droit de fuir.

Les événements terribles en Somalie ne seront pas résolus en empêchant les Somaliens de franchir les frontières internationales. D'après les estimations, il y aurait de 400 000 à 700 000 réfugiés somaliens au Kenya. Il est possible que la création d'une zone préventive en Somalie allège le fardeau pour le Kenya et permette aussi aux Somaliens de rester chez eux, mais cela laisserait les Somaliens qui ont fui leur foyer dans une position très vulnérable. Les réfugiés qui ont franchi une frontière internationale jouissent d'une certaine protection internationale, mais les populations déplacées dans leur propre pays ne jouissent pas de telles protections.

[*Texte*]

If a preventive zone is to be created in Somalia on the border with Kenya, then the protections extended to refugees should be extended to the internally displaced Somalis within the zone. Furthermore, the UNHCR should be asked to intervene on behalf of those in the preventive zone and the option for asylum must remain open and the protection of the displaced Somalis must be carefully monitored.

I would like to underline that my colleague here was talking about the north's moral authority to act on human rights issues. Efforts to stop refugees from fleeing horrible situations are certainly not unusual. The Canadian government, for instance, tries to stop Somalis from coming to Canada. In Canada there are about 11,000 Somalian refugees. In Canada, through the imposition of visa restrictions and fines on airlines, we control and limit the number of refugees who come to Canada.

Similarly, the U.S. government interdicts boats of Haitians at sea to prevent them from claiming refugee status in the States, even though they condemned similar practices in Southeast Asia when boatloads of Vietnamese were pushed out to sea.

Refugees are people—men, women, and children—who have been forced to flee human rights violations and war. The international human rights system must address the root causes of refugee movements. Effective mechanisms must be developed to prevent human rights violations so that families are not forced to flee their country; but when violations do occur, the international community must remain open to refugees and allow them to cross international borders and to seek asylum when they are in need of protection.

Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you very much.

Now we'll hear from the World Council on Indigenous Peoples. It's good that you can be with us today, Rodrigo Contreras. Next year, 1993, is the year for the world's indigenous peoples. We welcome you.

Just before you make your statement, I wonder if we could have a motion from the committee to append the briefs we had to interrupt. I'm sure some of the witnesses have material they'd like to leave with the committee.

Mrs. Stewart (Northumberland): I so move.

Motion agreed to

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Proceed.

Mr. Rodrigo Contreras (Executive Assistant, World Council on Indigenous Peoples): Thank you, Mr. Chairman. The World Council on Indigenous Peoples thanks the committee for this opportunity and welcomes the possibility to comment on matters related to international human rights particularly as they pertain to indigenous peoples, so my presentation will be specifically on that subject. However, it will be impossible for me to cite innumerable violations of a

[*Traduction*]

Si une zone préventive doit être créée en Somalie à la frontière avec le Kenya, les Somaliens placés dans cette zone devraient jouir des mêmes protections que les autres réfugiés. De plus, il faudrait demander au Haut-Commissariat aux réfugiés des Nations Unies d'intervenir au nom de ceux qui se trouvent dans la zone préventive tout en conservant la possibilité d'accueil dans un autre pays et d'assurer par des mesures de contrôle la protection appropriée des Somaliens déplacés.

Ma collègue a parlé de l'autorité morale du Nord en matière de droits de la personne. Les efforts visant à empêcher les réfugiés de fuir des situations horribles ne sont certes pas inhabituels. Le gouvernement canadien, par exemple, essaie d'empêcher des Somaliens d'entrer au Canada. Au Canada, il y a environ 11 000 réfugiés somaliens. Par l'imposition de restrictions sur les visas et d'amendes aux compagnies aériennes, nous contrôlons et nous limitons le nombre de réfugiés qui entrent au Canada.

De manière analogue, le gouvernement américain intercepte en mer les bateaux d'Haïtiens pour les empêcher de réclamer le statut de réfugié aux États-Unis malgré qu'il ait condamné des pratiques analogues en Asie du Sud-Est quand des bateaux entiers de Vietnamiens étaient repoussés en mer.

Les réfugiés sont des gens—des hommes, des femmes et des enfants—qui fuient par force la guerre et les violations des droits de la personne. Le système international des droits de la personne doit s'attaquer aux causes profondes des flux de réfugiés. Il faut mettre au point des mécanismes efficaces pour empêcher les violations des droits de la personne afin que des familles entières ne soient pas obligées de fuir leur pays; mais lorsque de telles violations ont lieu, la communauté internationale doit ouvrir les bras aux réfugiés et les autoriser à franchir les frontières internationales et à demander asile quand ils ont besoin d'être protégés.

Merci.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci beaucoup.

Nous entendrons maintenant le représentant du Conseil mondial des peuples indigènes. Nous sommes très heureux que vous puissiez être parmi nous aujourd'hui, monsieur Contreras. L'année prochaine, 1993, est l'année mondiale des peuples indigènes. Soyez le bienvenu.

Avant que vous ne fassiez votre déclaration, pourrais-je demander à ce qu'un membre du comité propose l'annexion des mémoires dont nous avons dû interrompre la présentation au compte rendu de notre réunion? Je suis certain que nos témoins ont des documents qu'ils aimeraient confier à notre comité.

Mme Stewart (Northumberland): Je le propose.

La motion est adoptée

Le président suppléant (M. Fretz): Allez-y.

M. Rodrigo Contreras (adjoint exécutif, Conseil mondial des peuples indigènes): Merci, monsieur le président. Le Conseil mondial des peuples indigènes remercie le comité de l'occasion qu'il lui offre de venir lui parler de questions relatives aux droits de la personne internationaux, tout particulièrement en ce qui concerne les peuples indigènes. Mon exposé sera consacré à cette question particulière. Cependant, il me sera impossible de citer les innombrables

[*Text*]

physical nature perpetrated upon indigenous peoples throughout the world, whether based on racial discrimination, economic dominance, or as a result of conflict. It would also be an impossibility to propose solutions for these types of violations since their roots are of a historical and political nature. Therefore, rather than presenting a litany of testimonial information I'm asking for paternalistic solutions from the Government of Canada, through this committee.

• 1015

My organization encourages the international community and governments to support processes which are aimed at correcting the current impasses between indigenous peoples and nation states. To this end, and within the time made available, I would like to make a few points with respect to the present alternatives for the advancement of meaningful relationships between indigenous peoples and nation states.

Specifically, my organization would like to recommend to the Government of Canada, as we are doing with other governments, to welcome the work of the Working Group on Indigenous Populations, which has produced, to date, a draft universal declaration on indigenous people's rights, and to promote the end of the WGIP's work in the next session, which meets in August, in order for governments to have the opportunity to review the draft as soon as possible. Moreover, we would strongly recommend that the consideration of this process be linked directly to the agenda of the Commission on Human Rights and no longer to a working group of this commission.

In connection with this, the Government of Canada should be encouraged to establish a consultative process for the ratification of ILO Convention 169. We are pleased to note that to date Norway, Mexico, Colombia, Bolivia, Argentina, and Costa Rica have ratified the convention and will of course be reporting this to the Commission on Human Rights.

As the committee may well be aware, 1993 is the International Year of Indigenous Peoples, officially known by the United Nations as the International Year of the World's Indigenous People, which includes as its objectives to seek solutions in areas of human rights, the environment, health, education and so on. The launching of the year is scheduled for December 10, and it is with pleasure that I advise you that the WCIP will be represented by its president along with all the regional representatives, at the United Nations. It is hoped that the General Assembly will fully support the resolution, which calls for inclusion of indigenous people's rights in the forthcoming World Conference on Human Rights to take place in Vienna in June. Since Canada is one of the co-sponsors of this resolution we hope that Canada will also promote this very request at the Commission of Human Rights. It would be ironic if the World Conference on Human Rights does not include indigenous peoples during the international year.

[*Translation*]

violations de nature physique dont sont victimes les peuples indigènes du monde entier, qu'elles soient fondées sur la discrimination raciale ou la domination économique ou découlent de conflits. Il me serait tout aussi impossible de proposer des solutions à ce genre de violations étant donné que leur origine est de nature historique et politique. Par conséquent, plutôt que de présenter une litanie de témoignages, je demande des solutions paternalistes au gouvernement du Canada par l'intermédiaire du ce comité.

Mon organisation encourage la communauté internationale et les gouvernements à appuyer les processus visant à trouver des issues aux impasses actuelles entre les peuples indigènes et les États-nations. À cette fin, et dans le temps qui m'est accordé, j'aimerais faire quelques remarques concernant les différentes solutions actuelles d'amélioration des relations entre les peuples indigènes et les États-nations.

Plus particulièrement, mon organisation aimerait recommander au gouvernement du Canada, comme nous le recommandons à d'autres gouvernements, d'accueillir le travail du Groupe d'étude sur les populations indigènes, qui a donné naissance à un projet de déclaration universelle des droits des peuples indigènes, et de promouvoir le résultat final des travaux de ce groupe lors de la prochaine session qui doit se réunir en août, afin que les gouvernements puissent étudier ce projet aussitôt que possible. De plus, nous recommandons vivement que cette étude soit inscrite directement à l'ordre du jour de la Commission des droits de l'homme et ne relève plus simplement d'un groupe d'étude de cette commission.

À cet égard, il faudrait encourager le gouvernement canadien à lancer un processus de consultation pour la ratification de la Convention 169 du BIT. Nous notons avec plaisir que jusqu'à présent, la Norvège, le Mexique, la Colombie, la Bolivie, l'Argentine et le Costa Rica ont ratifié cette convention et en feront bien entendu rapport à la Commission des droits de l'homme.

Comme vous ne l'ignorez pas, 1993 sera l'Année internationale des peuples indigènes, officiellement appelée par les Nations Unies Année internationale des peuples indigènes du monde, qui comptera parmi ses objectifs la recherche de solutions dans les domaines des droits de l'homme, de l'environnement, de la santé, de l'éducation, etc., etc. Le lancement de cette année est prévu pour le 10 décembre, et c'est avec plaisir que je vous confirme que le CMPI sera représenté aux Nations Unies par son président, accompagné par tous les représentants régionaux. Nous espérons que l'Assemblée générale appuiera pleinement la résolution demandant l'inclusion des droits des peuples indigènes à la Conférence mondiale sur les droits de l'homme qui doit avoir lieu à Vienne en juin. Étant donné que le Canada est un des co-parrains de cette résolution, nous espérons que le Canada encouragera aussi cette demande à la Commission des droits de l'homme. Il serait ironique que la Conférence mondiale sur les droits de l'homme n'inclue pas les peuples indigènes pendant cette année internationale.

[*Texte*]

To strengthen the work of the UN we also have regional mechanisms, of which this committee and the Government of Canada must be made fully aware. These include the development of regional funds for indigenous peoples in the Americas, which requires moral, technical and financial contributions, since one of the prime objectives is the promotion of human rights and development for indigenous peoples. Also included is the consultative process currently undertaken by the Organization of American States with respect to the development of a juridical instrument for indigenous people's rights in the Americas. We understand that to date only eight members of the OAS have responded positively. The deadline for reponses to the OAS initiative passed in August 1992. While Canada has not yet responded, we're told that a response is to be brought forward soon. However, we recommend that any response to this intiative should be the result of a meaningful consultative process between indigenous peoples and nation states.

Lastly, Canada should support the national dialogues and multilateral initiatives aimed at resolving ongoing conflicts and at promoting new relationships between indigenous peoples and nation states, in keeping with the spirit of the resolutions of the International Year of Indigenous Peoples. Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you.

I understand, Mr. Robinson, you have some business you would like to raise at this time.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): I will be very brief. I want to raise one matter, and propose a motion that the URNG of Guatemala be invited to appear before the subcommittee on human rights and development in early February to inform the committee on the human rights situation and the status of peace negotiations in Guatemala.

• 1020

A group of delegates from the URNG were to have been in Canada this week, but unfortunately they were denied visas. They were in fact going to meet with members of the subcommittee as well. We were informed that it would be of great assistance to them in obtaining visas if a motion of this nature formally extending an invitation were to be adopted by the subcommittee.

Mrs. Stewart: I'll second that.

Motion agreed to

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Fine. Thank you.

Mr. Robinson: Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): We need to have a brief discussion as to what we want to do after the vote. I understand from the clerk the room is available if we want to return.

Mrs. Gaffney (Nepean): I am available until 12 o'clock.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Fine. Are the witnesses available? Okay. In the immortal words of General Douglas MacArthur, "We shall return". The meeting is suspended. Thank you.

[*Traduction*]

Pour renforcer les travaux des Nations Unies, nous avons également des mécanismes régionaux qu'il importe que votre comité et le gouvernement du Canada n'ignorent pas. Ils incluent l'établissement de fonds régionaux pour les peuples indigènes des Amériques, ce qui nécessite des apports moraux, techniques et financiers étant donné qu'un des principaux objectifs est la promotion des droits de la personne et du développement des peuples indigènes. Il y a aussi le processus consultatif actuellement mené par l'Organisation des États américains au sujet de la création d'un instrument juridique sur les droits des peuples indigènes dans les Amériques. Nous croyons comprendre que jusqu'à présent, seul huit membres de l'OEA ont répondu de manière positive. La date limite pour les réponses à l'initiative de l'OEA est venue à échéance en août 1992. Bien que le Canada n'ait pas encore répondu, nous nous sommes laissé dire qu'une réponse ne devrait pas tarder. Cependant, nous recommandons que toute réponse à cette initiative soit le résultat d'un véritable processus de consultation entre les peuples indigènes et les États-nations.

Enfin, il faudrait que le Canada appuie les dialogues nationaux et les initiatives multilatérales visant à résoudre les conflits actuels et à promouvoir de nouvelles relations entre les peuples indigènes et les États-nations dans l'esprit des résolutions de l'Année internationale des peuples indigènes. Merci beaucoup.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci.

Monsieur Robinson, je crois comprendre que vous avez quelque chose à nous dire.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Je serai très bref. Je voudrais proposer que l'URNG du Guatemala soit invité à comparaître devant le Sous-comité du développement et des droits de la personne au début du mois de février pour l'informer de la situation des droits de la personne sur le statut des négociations de paix au Guatemala.

Des délégués de l'URNG devaient être au Canada cette semaine mais malheureusement, ils n'ont pu obtenir de visas. Ils devaient en fait rencontrer aussi les membres de notre sous-comité. Nous avons été informés que l'obtention de ces visas serait facilitée si une motion de ce genre contenant une invitation officielle était adoptée par notre sous-comité.

Mme Stewart: J'appuie la motion.

La motion est adoptée

Le président suppléant (M. Fretz): Très bien. Merci.

M. Robinson: Merci.

Le président suppléant (M. Fretz): Qu'avons-nous l'intention de faire après le vote? D'après ce que me dit la greffière, la salle est libre si nous voulons revenir.

Mme Gaffney (Nepean): Je suis libre jusqu'à midi.

Le président suppléant (M. Fretz): Très bien. Les témoins sont-ils libres? Très bien. Comme le disait le général Douglas MacArthur: «Nous reviendrons». La séance est suspendue. Merci.

[*Text*]

• 1021

• 1100

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Order. We'll let the official opposition open the questioning.

Mrs. Stewart: Thank you very much, Mr. Chairman, and I thank everybody who made their very interesting and appropriate presentations.

I wanted to ask a couple of questions more of a philosophical nature than a particular, and you might all want to respond.

Maureen, you were talking about the economic inequities between north and south, and because of that our moral authority to be imposing our standards on the south. I wonder if you could make some comments on the moral or ethical gap that exists in some of these—I think it was Somalia in particular—that we don't only have an economic gap, we have a moral-ethical gap, by which we are imposing our western humanism upon countries that just aren't familiar with that philosophy, culture, and so on. . .and how we should address that. You also speak of the need to look at, as was expressed by you as well, that we have to go from political, civilian rights to social, economic, and cultural rights.

But there is a moral-ethical gap between north and south as well, and I think Somalia for many people raises that issue in particular, because the gap is so huge. There is a morality there that is unacceptable to us and is alien to us. How do we deal with that? Some would say—I don't think I agree with it, but it's another thing to look at—again, we impose something else there.

Then I wanted to ask you to comment on the notion, when you're talking about internally displaced people versus refugees, of the issue of sovereignty and human rights—how we should approach that, certainly in light of what's going on in Somalia, former Yugoslavia, and particularly in Sudan, where it doesn't get as much attention but there are terrible human rights abuses.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Excuse me. Before you respond, I want to inform the committee that we also have at the table with us Kathryn Pearson, from the CCIC, and Hélène Lagacé, from the AQOCI.

Ms O'Neil: I'm not certain I agree with you on the issue of a moral or ethical gap. I think human rights are universal. Countries are signatories to the convention, they are signatories to the charter, yet they still abuse human rights. So I don't buy the argument that human rights are western values and are inappropriate for everybody else. I think the debate has moved beyond that.

[*Translation*]

Le président suppléant (M. Fretz): S'il vous plaît! S'il vous plaît! Laissons à l'opposition le soin de poser les premières questions.

Mme Stewart: Merci, monsieur le président. Je tiens également à remercier les personnes qui nous ont présenté des exposés d'un très vif intérêt.

Je voudrais maintenant poser quelques questions touchant non point tel ou tel aspect précis de notre action, mais plutôt les principes sur lesquels elle se fonde. En posant ces questions, je m'adresse à vous tous.

Maureen, vous évoquiez tout à l'heure les inégalités qui marquent les relations économiques entre le Nord et le Sud et mettiez en cause, sur le plan moral, notre droit d'imposer nos normes aux pays de l'hémisphère sud. Pourriez-vous nous parler un peu des différences constatées sur le plan moral ou éthique—et je songe notamment au cas de la Somalie—car il n'y aurait, en effet, pas seulement des différences de caractère économique, mais également des différences d'éthique. Nous chercherions donc à imposer notre humanisme occidental à des pays d'une culture très différente et pour qui cette notion ne veut pas nécessairement dire grand-chose. Comment faire dans de pareilles circonstances? Vous avez également évoqué le besoin de parler non seulement de droits civils et politiques, mais également de droits sociaux, économiques et culturels.

Mais il existe également, entre le Nord et le Sud, une grande différence éthico-morale et dans l'esprit de beaucoup de gens, la Somalie en est l'exemple type. A cours dans ce pays une morale qui nous est tout à fait étrangère et qui nous paraît inacceptable. Or, que faire? Certains disent—je ne crois pas partager leur avis, mais c'est une question dont il faut bien tenir compte—qu'il faudrait imposer un changement.

Je voudrais également avoir votre avis, lorsque vous faites la distinction entre les réfugiés et les personnes déplacées de l'intérieur, sur toute la question de la souveraineté et des droits de la personne. Quelle devrait être notre approche à ce problème et notamment tel qu'il se manifeste en Somalie, dans l'ancienne Yougoslavie et, surtout, au Soudan, dont on ne parle pas beaucoup mais où se produisent de terribles violations des droits de la personne.

Le président suppléant (M. Fretz): Excusez-moi. Avant que nous entendions la réponse, je voudrais dire au comité que nous accueillons aussi aujourd'hui Kathryn Pearson du CCCI et Hélène Lagacé de l'AQOCI.

Mme O'Neil: Je ne crois pas partager votre avis quant à l'existence d'un écart éthico-moral. J'estime, pour ma part, que les droits de la personne sont fondés sur des valeurs universellement reconnues. On constate des violations des droits de la personne dans certains pays qui ont signé la convention, dans des pays qui ont signé la charte. Je ne pense pas qu'il soit exact de dire donc que les droits de la personne plongent leurs racines dans des valeurs occidentales mal adaptées aux pays des autres régions. Je crois, d'ailleurs, que le débat n'en est plus là.

[*Texte*]

I should perhaps have been more careful in referring to morality. The reason why I referred to morality is that I think if we're not doing right and equitable and fair things in our own domestic policies and in our own trade, diplomatic, foreign policies, then even if we're drawing on international instruments, it's much more difficult for us internationally to make arguments, because people can always poke holes in them and say it's fine, they say this, but look at how they actually act: they're still trading with China, they're still doing this, that, or the other thing.

That was my reason for introducing morality. But I don't agree that when we talk about human rights we are imposing western values. I am sure that in Somalia there are many people who are struggling against human rights abuse. There is abuse of power for sure, but I guess I do not agree with the proposition that we are arguing for something that is alien to people in other parts of the world.

• 1105

So I do not agree with the position that is being advanced by those from the south who are attempting to block movement on human rights issue by calling on the notion of cultural particularity. I think it can easily become a smoke-screen.

On the issue of sovereignty and human rights, I think there we do come up against some extremely difficult issues, and I do not think that anybody has found a solution to them. In fact, at the break we were chatting about the point that was made that once you make a lot of complaints you have nowhere to go with them. In other words, if we use the domestic analogy of the policeman, you think a crime has been committed, you have a policeman investigate, and then there is a court you can take it to. We can investigate international human rights abuse, but then what do we do with it afterwards?

We put things together, as we did with the Kurds in Iraq, but it was put together without any previously established framework to do such a thing, to go in and protect a population that was at risk within the borders of its own country. But we are highly inconsistent, and the question is can we imagine a kind of human rights—what is the term when a company is going bankrupt and the bank takes over, receivership?—can we really envisage a sort of international human rights receivership or protection? Maybe we can't. We do not know what it is now. We have evolved from thinking that it was all right when women were beaten in their homes, because a man's home was his castle. So with the abuse of

[*Traduction*]

Cela dit, peut-être aurais-je dû davantage préciser ma pensée en parlant de morale. J'en ai parlé car j'estime que nous ne nous comportons pas toujours de manière juste et équitable, que ce soit par les politiques nationales que nous adoptons ou dans les relations commerciales et diplomatiques que nous entretenons avec les autres nations. Même si nous fondons nos arguments sur un certain nombre de traités et de conventions internationales, il nous est parfois difficile de nous faire persuasifs étant donné qu'on peut facilement faire valoir les écarts entre les principes que nous affichons et les actions que nous menons. C'est alors que les gens vont dire: «Oui, mais regardez ce qu'ils ont fait dans tel et tel cas, constatez, par exemple, qu'ils continuent de commercer avec la Chine.»

C'est donc pour cela que j'ai parlé de morale, mais je ne crois pas que l'on puisse dire que nous cherchons à imposer à d'autres des valeurs purement occidentales lorsque nous invoquons les droits de la personne. Je sais qu'en Somalie il y a, actuellement, de nombreuses personnes qui tentent de s'opposer aux violations des droits de la personne. Il est clair qu'il y a, dans ce pays, d'énormes abus de pouvoir, mais je ne pense pas que nous cherchions à défendre des valeurs qui soient étrangères aux populations de cette région.

Je ne suis donc pas d'accord avec la thèse défendue par certains représentants de l'hémisphère sud qui tentent de s'opposer aux droits de la personne au nom de leur propre spécificité culturelle. Je crois que cet argument est, trop souvent, un simple alibi.

Il est évident que la souveraineté et les droits de la personne soulèvent des problèmes extrêmement délicats, des problèmes auxquels personne n'a, jusqu'ici, trouvé de réponse. Lors de l'interruption de la séance, nous avons discuté de ce que quelqu'un avait dit plus tôt, c'est-à-dire que sur le plan international, il est parfois impossible de faire aboutir une plainte. Dans notre propre pays, par exemple, si l'on croit avoir constaté un délit, on demande à la police d'enquêter et on a un recours devant les tribunaux. Or, en ce qui concerne les droits de la personne, il est possible d'enquêter sur les violations, mais quelle démarche peut-on adopter par la suite?

On peut prendre certaines mesures comme on l'a fait pour assurer la protection des Kurdes en Irak, mais ce qui a été fait dans ce cas-là représentait un cas d'espèce. C'est ainsi qu'on a innové en créant un dispositif de protection à l'intention d'une population en danger au sein même du pays où elle est installée. Mais nos actions manquent de cohérence et ce qu'il faudrait savoir, c'est si nous ne pourrions pas imaginer en matière de droits de la personne—comment dit-on lorsqu'une compagnie fait faillite et qu'elle est reprise par la banque créancière? Parle-t-on d'administration judiciaire? Ne pourrait-on pas envisager un dispositif analogue pour protéger les droits de la personne? Est-ce inconcevable? On

[*Text*]

human rights within borders, we have to find a way for the international community to act, in order that people within that country are protected.

It is an extremely delicate area, and I do not think that internationally we have given enough thought to it. It is extraordinarily difficult. It raises huge questions. We can be selective in thinking it was a right or wrong thing when other countries have invaded others: maybe it was for their own good, maybe it wasn't, etc. It is very tricky territory. But I would submit that we have to come to grips with this in the future, because if we do not there is no question that many people are going to be dying at the hands of their own governments, as they have throughout history.

We do not know what that mechanism would be, and that is why I was suggesting in my brief that one of the things that needs to be planted within the UN Human Rights Commission, even as it struggles with getting an emergency procedure put into place, is to start some thinking on what this means. If we have these universal standards, are countries going to be able to abuse people? How can we enforce changes to what we are already finding?

I think it is a tricky issue. I think it is an issue that has to be joined, and the more discussion we can have on it within Canada the better prepared our delegations will be to raise these issues elsewhere.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Madame Bouchard.

Mme Bouchard: Pour l'AQOCI, les droits de la personnes sont indivisibles et leurs principes sont universels. On le dit dans la Charte, à l'article 6. On ne peut donc pas les promouvoir de façon sélective. Comme Maureen l'a dit, pour nous, cela doit être universel. D'ailleurs, la Charte est signée par des pays de tous les continents et universellement reconnue.

Pour ce qui est de la question de la souveraineté, je partage tout à fait ce que Maureen a dit. Il faut étudier la question. C'est une question délicate, mais on ne peut pas passer à côté, parce qu'on s'en sert parfois pour intervenir pour des motifs autres qu'humanitaires. On l'utilise pour des raisons politiques, mais cela mène à des incohérences très, très grandes. On intervient dans un pays parce que politiquement, cela fait notre affaire, alors qu'on n'intervient pas ailleurs. On trouve inadmissible qu'une telle chose soit tout à fait acceptable, même pour le gouvernement canadien. Je pense simplement à l'intervention américaine à Panama ou dans le Golfe. On a eu des réactions absolument différentes: à une place, on félicite, et à l'autre... Bref! On ne peut pas prendre la question des droits de la personne comme une carte qui nous permet de jouer de la façon dont on veut à un autre niveau.

[*Translation*]

ne tolère plus, par exemple, qu'un mari puisse impunément battre sa femme au domicile conjugal sous prétexte que, chez lui, il est libre d'agir à sa guise. Il nous faut trouver les moyens par lesquels la communauté internationale pourra protéger une population contre un gouvernement qui ne respecte pas les droits de la personne.

J'admets qu'il s'agit là d'une question extrêmement délicate, mais je ne pense pas que nous lui ayons accordé la réflexion nécessaire. Le problème est immense et soulève des questions de taille. On a beau jeu de faire valoir de manière sélective les intérêts des uns et des autres. Tout cela est très très délicat. J'estime, cependant, qu'on ne pourra plus très longtemps éluder ce problème car si l'on refuse d'agir, on va voir périr aux mains des autorités d'un certain nombre de pays un grand nombre de gens comme, d'ailleurs, l'histoire nous en fournit des exemples.

Nous ignorons quelle sorte de mécanisme devra être retenu et c'est pour cela que dans mon exposé, je fais valoir qu'il faudrait, dès maintenant, alors qu'ils tentent de mettre en place une procédure d'urgence, encourager les membres de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies à entamer une réflexion sur la question. Si nous adoptons des normes internationales, certains pays pourront-ils continuer à les violer au détriment de leur propre population? Comment faire évoluer les comportements pour assurer un plus grand respect de ces normes?

C'est très délicat, je le reconnais. Mais je crois qu'on ne peut pas refuser d'agir et plus nous en parlerons ici, au Canada, plus les membres de nos délégations seront en mesure de soulever la question dans les divervses enceintes internationales.

Le président suppléant (M. Fretz): Madame Bouchard.

Mrs. Bouchard: The AQOCI feels that human rights form an indivisible whole based on a set of universally applicable values. Article 6 of the Charter says as much. That is why human rights cannot be selectively enforced. As Maureen said, human rights are universal and must be universally upheld. The Charter was endorsed by various nations and is universally recognized.

With respect to the sovereignty issue, I am in complete agreement with what Maureen said. It will require a lot of thought. It's a very thorny issue, but it should not be sidestepped just because it has sometimes been used for other than humanitarian goals. It has sometimes been used for political reasons, but that has been the source of some dramatic inconsistencies. We sometimes find it politically expedient to intervene in one country, whereas we'll close our eyes on what's happening somewhere else. We reject the idea that the Canadian government could be party to this sort of thing. I am thinking here of the US action in Panama and in the Persian Gulf. The reactions were completely different: on the one hand, we've had nothing but praise, but on the other... Oh, well! The fact is human rights is not a card to be played or held back as an advantage in a wider game.

[*Texte*]

• 1110

Vous parlez d'un fossé moral. Je ne sais pas si je suis complètement d'accord avec vous là-dessus. C'et vrai qu'il y a des comportements moraux, culturels ou historiques qui, pour nous, sont aberrants ou inacceptables, selon notre façon de concevoir la démocratie. Comment voir à ce que soient respectés les droits de la personne et reconnaître ce qui est de la culture, mais sans jamais accepter comme éléments culturels des choses qui violent des droits fondamentaux et qui concernent non pas une nationalité, mais une personne? Il serait important de préciser cela.

Voici où je vois l'influence ou l'interprétation de nos valeurs. Vous souleviez l'aspect humanitaire. Pour moi, c'est une question de développement. Le Nord impose au Sud une façon de voir le développement. Les ajustements structurels, par exemple, sont un moyen d'imposer cette vision du développement qui entraîne très souvent une violation des droits de la personne dont, par ailleurs, on fait la promotion. Plusieurs pays du Sud peuvent utiliser les pressions, par exemple de la Banque mondiale, pour dire: On ne peut pas respecter le droit à l'éducation ou le droit à la santé; on a à se conformer aux mesures d'ajustement structurel et on ne peut pas tout faire en même temps.

Je pense que la question que vous posez se retourne contre nous.

Mme Stewart: Oui, c'est vrai.

Mme Bouchard: Je pense qu'il est important de voir quelles valeurs on impose aux autres, valeurs qui ne les justifient pas de violer les droits de la personne, mais qui leur servent tout de même de justification.

Mme Stewart: Merci.

Mr. Contreras: I'd like to address the question of moral authority, which is very important. We seem to assume certain things, and we perhaps would have to go a little bit further back. Western society has caused the problems we're facing today in many countries in the south through the practices of colonialism, and that has not been eradicated. We have actually given the tools for the building of national states disregarding the composition of the population. We have helped to create unitarian states with the same system. They just acquire western concepts and they in turn impose another society. Moreover, we give them tools to fight with, and that may be another problem.

Ms Worsfold: Earlier this week the Canadian government deported a man to Somalia. He was accompanied by three immigration officers on commercial flights to Nairobi, and then the four of them, the deportee and the three immigration officers, flew on a chartered private plane from Nairobi to Mogadishu, obviously at great public expense. I don't see the moral cap as clearly, perhaps, as you do in that action. Aid planes have difficulty landing in Mogadishu, but we chartered a plane to deport somebody.

[*Traduction*]

You spoke of a moral or ethical gap. I'm not sure I can agree with you on that point. It is true that there are certain types of behaviour that seem morally, culturally or historically aberrant or unacceptable in light of our own democratic principles. How can we guard against human rights violations while taking into account legitimate cultural differences, but without ever allowing the play of cultural factors repugnant to human rights which are linked not to any specific culture, but to individuals? I think that we should attempt to clarify that issue.

That is where our values come into play. You spoke of humanitarian issues but, in my mind, it's more a question of development. The North is foisting on countries of the southern hemisphere a particular path to development. Structural adjustment measures, for example, are a way of dictating a development concept which, very often, brings about a violation of those very human rights that we claim to promote. Several countries of the southern hemisphere can, for example, use the pressures that the World Bank brings to bear on them to argue that they can't enforce the right to education or the right to health care, because the country has to put into effect a certain number of structural adjustment measures which preclude the application of certain social policies.

The issue that you raise comes back to haunt us.

Mrs. Stewart: Yes, that's quite true.

Mrs. Bouchard: We must be aware of certain values that we are trying to force upon others and which, although they in no way justify human rights violations, can sometimes be used as a pretext for them.

Mrs. Stewart: Thank you.

M. Contreras: Permettez-moi d'évoquer la question de l'ascendant moral. Cela me paraît d'une grande importance. Je crois que nous tenons à tort un certain nombre de choses pour acquises. Le colonialisme pratiqué par l'Occident est à la source des problèmes qu'éprouvent aujourd'hui de nombreux pays de l'hémisphère sud. Or, ce phénomène n'a pas disparu. Nous avons fourni les outils qui ont permis la constitution d'États qui font fi de la structure de la population. Nous avons contribué à la création d'États unitaires en plaquant des concepts occidentaux mal adaptés aux sociétés en cause. Vous remarquerez que je ne parle pas des armements qui constituent un tout autre problème.

Mme Worsfold: En début de semaine, le gouvernement canadien a refoulé vers la Somalie un homme se trouvant au Canada. Accompagné de trois agents de l'immigration, il a pris place à bord d'un vol commercial à destination de Nairobi d'où, toujours accompagné des trois fonctionnaires, il a pris place à bord d'un avion affrété à destination de Mogadishu. J'imagine que tout cela a dû coûter fort cher aux contribuables canadiens. Quand je songe à cela, j'ai un peu de mal à envisager, comme vous le faisiez tout à l'heure, cette grande différence de conceptions morales ou éthiques. Je sais que les avions chargés d'aide humanitaire ont du mal à atterrir à Mogadishu, mais le gouvernement canadien a affrété un avion pour faire appliquer une ordonnance d'expulsion.

[*Text*]

I would point out that the events in Somalia and those in Yugoslavia, the latter being a western country, are very similar. There are inter-ethnic strife and a bloody civil war.

The fact that we have started talking about human rights since the Second World War doesn't negate the fact that the most large-scale and grotesque violation of human rights happened during the Second World War perpetuated by a western country. It may be true to say that the language of human rights is a western language. I do not believe at all that the moral concepts are unique to western philosophies. I doubt you'd find very many Somalians who would tell you that murdering people is morally okay. I doubt you'd find very many Yugoslavians either, but the fact is that's what's happening. I don't think that if you looked at the reality of the situations in Somalia and in Yugoslavia you'd necessarily find such a big moral gap.

• 1115

Mrs. Stewart: I hear a couple of you saying that it's a black and white issue. I don't think it's a black and white issue. I think a couple of others have suggested that there's a lot of grey, that in fact, yes, murder is universally totally unacceptable, but we, from our moral, ethical vantage point, have murdered—

Ms Worsfold: Yes.

Mrs. Stewart: —by imposing our point of view on many cultures. We have to be very careful about taking the moral high road. You mention a good example yourself, the deportation of a Somali. One cost we're very willing to take; another cost we're not. I just think we have to be very careful to recognize our own problems morally and ethically speaking and not always approach human rights and moral and ethical problems from the high road, which I think we have. We take a very neo-colonialistic attitude and approach, I believe. I believe gaps exist, and there are a lot of grey areas north and south.

Ms Worsfold: That is certainly why we would always argue that it's very, very important in matters of refugee law and policy for the Canadian government to be beyond reproach. The Canadian government tends to act in the international sphere as the honest broker, the decent country. We would underline that if Canada is to take that position it is extremely important that we live up to it. I would agree with you on that.

In terms of the internally displaced, as has been mentioned by many of my colleagues, and I won't repeat, it is an incredibly complicated issue. I would just like to say that in all the discussions at the Canadian Council for Refugees we have tended to believe that the protection of large numbers of people is to be weighted favourably against sovereignty, from our point of view.

[*Translation*]

Je tiens à souligner le parallélisme frappant entre ce qui se passe en Somalie et ce qui se passe en Yougoslavie qui appartient, pourtant, à l'Occident. On constate, dans les deux cas, une guerre civile sanglante et des affrontements entre ethnies.

S'il est vrai que nous avons limité notre débat à la situation des droits de la personne depuis la Seconde Guerre mondiale, il ne faut tout de même pas perdre de vue que la violation la plus démesurée des droits de la personne a eu lieu pendant la Seconde Guerre mondiale et qu'elle est le fait d'une nation occidentale. Si l'on peut dire, je crois que ce sont les pays occidentaux qui ont le plus contribué à la formulation d'une théorie des droits de la personne, mais je ne pense pas que l'on puisse affirmer que les principes moraux qui en sont à la source soient propres aux systèmes de pensée occidentaux. Rares seraient, je crois, les Somaliens croyant à la moralité de l'assassinat. Cela me semble aussi vrai des Yougoslaves, mais c'est un fait qu'assassinat il y a. Je crois que si vous comparez les deux réalités, la Somalie et la Yougoslavie, vous n'allez pas nécessairement relever une grosse différence sur le plan éthique ou moral.

Mme Stewart: Il y en a parmi vous qui semblent dire que tout cela est très net. Or, j'estime pour ma part qu'il n'en est pas ainsi. D'autres ont invoqué de vastes zones d'ombre, faisant valoir que s'il est vrai que le meurtre est universellement condamné, nous avons nous-mêmes, au regard des principes ethiques qui sont les nôtres, commis des meurtres. . .

Mme Worsfold: En effet.

Mme Stewart: . . .en cherchant à imposer notre manière de faire à d'autres cultures. C'est pourquoi nous ne devrions pas avoir trop bonne conscience. Vous avez vous-même cité un exemple révélateur en invoquant l'expulsion d'un Somalien. Parfois, donc, nous ne reculons pas devant la dépense alors que dans d'autres cas, nous hésitons à nous engager. Reconnaissons donc l'application lacunaire des principes qui sont officiellement les nôtres et sachons qu'en matière de droits de la personne, notre comportement n'est pas toujours très net. Nous n'avons pas toujours de quoi avoir bonne conscience et notre attitude n'est pas toujours dénuée d'ambiguïtés ou de néo-colonialisme. Il existe, en effet, des divergences, mais nous retrouvons aussi beaucoup de zones grises dans le Nord et le Sud.

Mme Worfold: C'est justement pourquoi, à notre avis, il est si important qu'en ce qui a trait aux réfugiés, le gouvernement canadien se montre irréprochable. En effet, le gouvernement du Canada fait un peu figure d'honnête homme à l'échelle internationale. Si le Canada entend jouer ce rôle, il faut bien que son comportement et son action soient conformes aux principes qu'il invoque. Je suis entièrement d'accord.

Bon nombre de mes collègues ont invoqué la situation des personnes déplacées au sein même des frontières de leur pays et je ne reviendrai pas sur ce problème extrêmement difficile. Je tiens simplement à dire que chaque fois qu'au Conseil canadien des réfugiés, nous avons examiné la question, nous avons généralement considéré que la protection des populations doit l'emporter sur les privilèges de la souveraineté.

[*Texte*]

Mrs. Stewart: I had one other question. Beryl, you're the other person, but I had more if you...

Mrs. Gaffney: Do you want to let me ask mine and then we can see? The chair has to leave at 11:30, and he may have a question too. Is that all right?

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Yes, Mrs. Gaffney.

Mrs. Gaffney: My question is probably going to be more of a statement than a question. I'm hearing the same common theme. I'm a relatively new member of this committee, but many witnesses who have appeared seem to be saying the same thing about the gains that are being made with regard to human rights, and possibly with regard to the Department of External Affairs. We at the political level—and I heard a couple mention it here today—feel the government should be more descriptive as to how they could approach the General Assembly on human rights violations.

It's a certain amount of frustration on my part, too, having attended a General Assembly in Geneva. I feel we at the political level really don't have a role to play. On one hand you're making a presentation here to us; on the other hand you're making a presentation to External Affairs, which you usually do in January. Yet when it comes to the convention time... I was like a useless little thing sitting there. We were there for five days and we were obviously getting in the way of the staff of External Affairs.

I think we at the political level have to be allowed to play a much stronger role, and I'm disappointed that there aren't more people from the government side here. Maybe Mr. Fretz can relay my concern.

I guess I would like your comments on that. Am I off the wall on it, or is there a greater role for us at the political level on human rights and at the General Assembly?

Ms O'Neil: I think the role of parliamentarians vis-à-vis the role of the government is a question that goes far beyond human rights, of course. I'm sure that's true for parliamentarians who are not in cabinet but on the government side, as well as parliamentarians who are in opposition. It's a much broader question.

• 1120

I mentioned that although clearly we don't want to emulate the United States in all areas, there are many requirements that Congress review human rights practices in other countries, and indeed that they review in relation to U.S. trading practice. However, it falls down in reality. There is something that binds Congress to discuss and hence be informed of and really be a part of now. Mr. Perot thinks this results in deadlock. It certainly does result in more power for parliamentarians.

[*Traduction*]

Mme Stewart: Il y avait une autre question. Beryl, je crois que c'était la vôtre, mais, si vous vouliez, je pourrais...

Mme Gaffney: Si vous me permettez de poser ma question vous pourrez voir, ensuite, le temps qu'il nous reste. Le président doit partir à 11h30 et lui aussi va peut-être vouloir poser une question. Me le permettez-vous?

Le président suppléant (M. Fretz): Madame Gaffney, vous avez la parole.

Mme Gaffney: Ma question est peut-être moins une question qu'une déclaration. Je pense percevoir un terme commun à toutes ces belles interventions. Je n'ai pas l'ancienneté de certains membres du comité, mais je crois constater que beaucoup de nos témoins semblent d'accord sur l'évolution des droits de la personne et sur la ligne à suivre par le ministère des Affaires extérieures. Parmi le personnel politique, je ne suis pas la seule à penser que le gouvernement devrait être moins abstrait dans la manière dont il évoque devant l'Assemblée générale les violations des droits de la personne.

Ayant eu l'occasion d'assister, à Genève, à des séances de l'Assemblée générale, je dois dire que j'éprouve aussi un certain sentiment de frustration. Les parlementaires sont un peu laissés de côté dans tout cela. Vous nous présentez ici un exposé et vous allez également, comme chaque année au mois de janvier, présenter un exposé au personnel des Affaires extérieures. Or, quand se tient l'Assemblée générale... Je me suis sentie plutôt inutile. Nous avons assisté aux séances pendant cinq jours et on a plutôt eu l'impression de gêner les représentants des Affaires extérieures.

Il faudrait que les parlementaires se voient reconnaître un rôle accru et je suis très déçue de voir ici aujourd'hui si peu de membres du parti gouvernemental. Je demanderais à M. Fretz de faire connaître mon sentiment à cet égard.

Pourriez-vous me donner votre avis sur ce point? Ma position vous paraît-elle étrange ou pensez-vous qu'en matière de droits de la personne, les parlementaires devraient être appelés à jouer un rôle plus important lors de l'Assemblée générale?

Mme O'Neil: La répartition des rôles entre les parlementaires et les représentants de l'administration dépasse, bien sûr, le cadre strict des droits de la personne. Cela me semble vrai des parlementaires de la majorité qui ne siègent pas au Cabinet, mais cela me semble également vrai des membres de l'opposition. La question déborde largement les sujets dont nous avons parlé ici.

S'il est clair qu'on ne veut pas, dans chaque domaine, suivre purement et simplement l'exemple des États-Unis, il est vrai que le Congrès américain n'hésite pas à se pencher sur la situation des droits de la personne dans les autres pays et à revoir les relations commerciales de ce pays avec l'étranger en fonction des résultats de cette analyse. Cela dit, on constate parfois un certain décalage entre la théorie et la réalité. Dans la mesure où le Congrès a compétence pour examiner les divers domaines de l'action gouvernementale, il en découle pour lui le droit d'être informé et de participer au processus décisionnel. M. Perot estime que cela entraîne une sorte de paralysie de l'action gouvernementale. Quoi qu'il en soit, il en résulte, pour les parlementaires, un pouvoir accru.

[*Text*]

On issues where Canada wants to make an impact, parliamentarians are extraordinarily important, because clearly, much more than public servants, they are linked to the Canadian people. Parliamentarians are really important in building a consensus in Canada around the direction that Canadian foreign policy should go on human rights, or indeed in any other area.

Perhaps it would be appropriate for this committee to meet with the minister of foreign affairs and discuss the parliamentarian's role in the consultation process leading to the UN Human Rights Commission. Perhaps that's one step that could be taken. This is obviously a subset of a much bigger issue, which is the role of parliamentarians vis-à-vis the role of Canada and the role of the Public Service.

Mrs. Gaffney: The point that is so terribly important to me is that we made quite a strong recommendation from this committee to the SCEAIT committee last year, on Sri Lanka in particular, and sent it off to Canada's head of delegation at the Geneva conference last year. It was a terribly important issue at the political level, but when it came to the committee at the UN it was terribly unimportant. It got shoved aside. . .and then the negotiation process takes place. They somehow saw other things on their agenda that were more important for them. So the political level has no role to play at all in Geneva; absolutely none. They are not part of the negotiating process.

Mr. Contreras: Actually, I'm glad to hear frustration from your end, because you can imagine how NGOs feel in the web of the United Nations. We have only consultative status, to be in the corridors. We are not accepted, sometimes—many times—in the actual meetings. However, I would say those are important opportunities, and we have known politicians who have become diplomats. So there is an opportunity.

Ms O'Neil: If I think back to previous incarnations, when I was on the other side of this as a public servant running delegations to international conferences, UN conferences, the position Canada was going to take evolved through a period of months leading up to that, with more or less consultation, depending on the ministers involved, depending on the issue. But the important thing for input for parliamentarians or NGOs comes much in advance of the meeting itself. At the meeting itself, as you will have seen, being on that—I've never been on that particular delegation, but I know it is so on others—the public servants who are involved have a whole bunch of tasks that have to be done. They're often done in closed negotiations. In fact, often there isn't at that point much for anybody else to do.

[*Translation*]

Dans les domaines où le Canada entend exercer son influence, les parlementaires ont un rôle estrêmement important puisqu'ils entretiennent, plus que les fonctionnaires, des liens privilégiés avec les citoyens. Ce sont, en effet, les parlementaires qui sont les plus à même de dégager un consensus national et d'orienter la politique étrangère du Canada non seulement en matière de droits de la personne, mais également dans les autres domaines.

Peut-être les membres du comité devraient-ils donc rencontrer la ministre des Affaires extérieures et examiner, avec elle, comment les parlementaires pourraient élargir leur rôle dans le cadre des consultations préalables aux réunions de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies. Peut-être conviendrait-il de procéder ainsi. Il est clair que cette question dépend elle-même d'un contexte plus large qui est celui du rôle des parlementaires face à celui du gouvernement et de la fonction publique.

Mme Gaffney: Je tiens surtout à rappeler que l'année dernière, nous avons transmis au Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur une recommandation rédigée en des termes vigoureux qui concernait notamment le Sri Lanka. Cette recommandation a été transmise au chef de la délégation canadienne à la conférence de Genève. Il s'agissait, à nos yeux, de quelque chose de très important mais, en route vers les Nations Unies, ce texte semble avoir perdu une grande part de son importance pour être quasiment abandonné lors des négociations. Il semblerait que des points importants figuraient à l'ordre du jour. La composante politique s'est donc vu refuser le moindre rôle à Genève. Le Parlement n'a pas eu l'occasion de contribuer tant soit peu aux négociations.

M. Contreras: Je suis content de vous l'entendre dire. Vous comprenez, ainsi, le sentiment que peuvent éprouver, dans l'écheveau onusien, les organisations non gouvernementales. On ne nous reconnaît qu'un statut consultatif, ce qui nous donne, essentiellement, le droit de circuler dans les couloirs. Souvent, nous n'avons même pas le droit d'assister aux réunions. Ces réunions représentent cependant des occasions importantes et nous connaissons tous des parlementaires qui se sont révélés de fins diplomates.

Mme O'Neil: Permettez-moi d'évoquer certains souvenirs remontant à l'époque où j'étais fonctionnaire chargée de mener des délégations canadiennes à des conférences internationales, à des conférences des Nations Unies notamment. La position que le Canada entendait défendre se développait au cours des mois précédant la conférence. Cette position était influencée par les consultations préalables, mais ce degré d'influence variait selon le ministre concerné ou la question en cause. Or, pour pouvoir influencer le cours des choses, il faut que les parlementaires et les représentants des ONG aient, bien avant la date de la conférence, l'occasion de faire connaître leur avis. Vous le savez bien, au cours de la conférence—je dis cela même si je n'ai moi-même jamais fait partie de cette délégation-là—les fonctionnaires sont occupés en permanence. Les séances se déroulent d'ailleurs souvent à huis clos. Je dis cela pour préciser que ce n'est pas à ce moment-là qu'on peut intervenir.

[*Texte*]

It is a fact. I remember I met someone who was on a delegation I was on, and they said oh, remember, we were on this delegation. I frankly had no memory of them even having been there. I had been involved in discussions over hours and hours, late into the night, negotiating.

So the impact of people who are not part of the negotiating team at a meeting like that must come much before. They have to be involved in the shaping of the policies, because frankly, when you get to the time when you're there, there is a narrow agenda that Canada has decided on and wants to achieve. So the gains in changing Canadian policy positions have to be made in advance of the meeting per se, because the mechanics of the meetings tend to exclude everybody except the negotiators. The process at the meeting would have to change for everybody for that actually to be different.

• 1125

That is why this committee's hearings are so important, to involve parliamentarians; but from what you've been saying, then I think the missing link is between this committee and overall foreign policy development, which is a subset of the bigger problem of the role of parliamentarians.

Ms Worsfold: I haven't attended the commission on human rights. I have attended the UNHCR, and I must admit that I'm charmed and amused by your questions.

I don't think the Canadian council necessarily would put forth a position on such an issue, but the extent to which the civil service was involved without necessarily reflecting what I perceived as things being said when I was there two years ago by the minister at the time certainly surprised me. When I was there, the statement Canada made was a very policing, "we've got to stop these movements of people" type of statement. This year the statement Canada made was much more generous and refugee-friendly. We were pleased to see that.

I draw your attention to what I found to be a very amusing article on policy options about two months ago about the relationship between the political parties and the civil service. In terms of the relative powers, it's very much worth reading.

Mme Bouchard: J'aimerais vous rappeler la proposition de l'AQOCI indiquant que la consultation du gouvernement canadien du mois de janvier, tout comme la rencontre de Genève, ne sont que des éléments d'un processus. Votre frustration, je la comprends très bien. On n'a qu'un aspect du processus et on attend d'être consultés pour que cela donne quelque chose. Déjà, pour ce qui est du mois de janvier, on trouve cela très frustrant parce qu'on se sent au bout du

[*Traduction*]

C'est un fait. J'ai une fois rencontré quelqu'un qui m'a rappelé qu'on avait tous les deux appartenu à une même délégation. Eh bien moi, je n'en avais pas le souvenir. Je me souvenais simplement d'avoir participé à des débats interminables, à des séances de négociations qui se poursuivaient parfois tard dans la nuit.

C'est dire que ceux qui ne font pas partie de la délégation doivent se faire entendre bien avant le début de la conférence. Ils ont devoir participer à la formulation de la position officielle avant même que celle-ci ne devienne officielle puisqu'à la conférence, il s'agit simplement, pour le Canada, de défendre, sur des points très précis, la position qu'il ait retenue. Si l'on veut influer sur la politique officielle, il faut donc intervenir au préalable car, je le répète, après le début de la conférence, seuls les membres de la délégation ont le moyen d'intervenir. Pour qu'il en soit autrement, il faudrait transformer entièrement la manière dont se déroulent les séances.

C'est bien pour cela que j'attache autant d'importance aux audiences du comité puisqu'elles offrent aux parlementaires la possibilité d'infléchir le débat. J'ai l'impression que, selon vous, il y a un manque de continuité entre l'action du comité et l'élaboration de la politique extérieure. Voilà un aspect de la question globale du rôle des parlementaires.

Mme Worsfold: Je n'ai jamais assisté à une séance de la Commission des droits de l'homme, mais j'ai assisté à des séances de travail du HCNUR et je dois dire que vos questions m'amusent et m'enchantent en même temps.

Je ne crois pas qu'il appartienne nécessairement au Conseil canadien de prendre position sur cette question, mais j'ai été surprise de voir que malgré le degré de participation des fonctionnaires, la position défendue en dernière analyse ne correspondait pas nécessairement à l'idée que je me faisais de la thèse qui a pu être défendue par le ministre, il y a deux ans. Pendant mon séjour dans cette administration, le Canada avait présenté sa politique de manière dénuée de toute ambiguïté: «Il faut mettre fin à ces mouvements de population». Or, cette année, le Canada a défendu une position beaucoup plus généreuse, beaucoup plus accueillante. Je l'ai constaté avec plaisir.

J'attire votre attention sur un article très amusant publié il y a deux mois environ. Il traite du lien existant entre les partis politiques et la fonction publique et des choix effectués entre les diverses politiques concevables. On y trouve des choses extrêmement intéressantes sur l'influence respective des deux catégories d'intervenants.

Mrs. Bouchard: May I remind you of the AQOCI's position, according to which the consultation process the Canadian government will go through in January, and the Geneva meeting as well are but steps in a much larger process. I fully understand your sense of frustration since we have access to only one step and would like our input to be felt. The January consultations are extremely frustrating as well because you sense that you are coming to the end of a

[*Text*]

processus. Quand vous êtes à Genève, vous êtes à la fin du processus et cela doit être encore plus frustrant. Il est très important que le Comité fasse comprendre au gouvernement et au ministère des Affaires extérieures que c'est à l'ensemble du processus qu'il faut participer.

Par ailleurs, votre frustration, je l'ai entendue, et j'en ai été très étonnée, par de très hauts responsables des droits de la personne, tant à l'OÉA qu'aux Nations Unies la semaine dernière, où je leur disais précisément: Est-ce que cela sert à quelque chose quand on sait que les agendas de la rencontre de Genève sont négociés et ont plus de poids que les décisions prises? C'est un échange diplomatique: Si je mets cela à tel article, je dénonce ceci. C'est une négociation sur l'agenda. Le véritable contenu n'est pas abordé ou l'est en fonction d'échanges, de silences ou... Il y a toute une diplomatie qui se joue à l'intérieur de la rencontre. On nous disait presque: Prenez cela en main, parce qu'avec les diplomates, cela n'aboutit pas; il y a trop de concessions, trop de tergiversations. Il y a différentes instances dont je ne connais pas encore bien le fonctionnement, mais on me disait que là où on pouvait peut-être le plus intervenir, c'était au Comité des droits de l'homme, où des ONG et des individus peuvent intervenir.

Comme disait Maureen, il est important qu'au niveau canadien, on puisse participer et connaître les éléments qui seront abordés. Il serait important que, là déjà, on puisse avoir un *input* qui soit dans une vision globale. On y va à la pièce, une pièce qui est négociée dans un ensemble qui nous échappe.

Je partage votre frustration. Mon espoir est qu'on devienne assez frustrés pour faire ensemble les pressions qui s'imposent pour que les choses changent.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci. Hélène.

Mme Hélène Lagacé (coordonnatrice des programmes, Association québécoise des organismes de coopération internationale): Pour vous donner un exemple concret, dans la perspective de la Conférence mondiale des Nations Unies sur les populations, on soulèvera des considérations sur les populations en lien avec tout le discours qui se développe sur la prétendue surpopulation et la dégradation de l'environnement, et l'impact que cela peut avoir sur les droits relatifs à la reproduction pour les femmes.

• 1130

Actuellement, à l'AQOCI, on travaille déjà à identifier les personnes responsables des préparatifs de cette conférence mondiale qui aura lieu en 1994, de façon à identifier dès maintenant les gens qui seront porteurs des dossiers qui seront défendus par le Canada au sein des différentes étapes de la Conférence sur les populations. On se rend compte qu'il y a un travail énorme à faire auprès des hauts fonctionnaires. C'est un travail qui serait à faire également avec les parlementaires pour que, déjà, on puisse avancer des questions et des positions lors des différentes étapes de ces prises de position qui se feront.

[*Translation*]

long process, but in Geneva you feel even more frustrated because there you truly have reached the end of the process. I think it is very important for the Committee to have the government and the Department of External Affairs understand that we want to have the opportunity to provide input at every step of the process.

Much to my surprise, I have heard that same sense of frustration expressed last week by senior officials involved in the human rights process, both at the OAS and the United Nations. In fact, I said to them: Is there any use to this since the agenda of the Geneva meeting is negotiated before hand and actually carries more weight than the decisions that will be made at the meeting? It is a question of diplomatic trade-offs. The agenda itself is negotiated. The substantive issues will either not be dealt with or will depend on trade-offs, unstated objectives, and so on. And so there is a whole diplomatic process taking place at the meeting. We were made to understand: you should handle this because with diplomats you never see the end of it. There is just too many concessions, too much beating around the bush. Various bodies are involved and I am not yet fully familiar with their procedures, but I am told that if you wish to have input, the best place to do it is the Human Rights Committee which is open to both individuals and NGO's.

As Maureen was saying, it is important that we have input at the Canadian level and that we have the opportunity to know the issues that will be raised. It is important that we have our say in the determination of the overall policy instead of adopting a peacemeal approach.

I share the sense of frustration that you have expressed. My hope is that our frustration will increase to the point where together we can lobby to change things.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you. Hélène.

Mrs. Hélène Lagacé (Program Coordinator, Association québécoise des organismes de coopération internationale): To give you a concrete example, let me say, with respect to the UN World Conference on Population, that we intend to raise population issues vis-à-vis the current debate concerning the alleged overpopulation and environmental degradation, and the impact it might have on women's reproductive rights.

What we are doing at the AQOCI is trying to identify the people in charge of organizing this world conference scheduled for 1994 in order to find out who will be involved with the various issues Canada intends to raise at the various stages of the conference. We are now realizing that there is a tremendous amount of work to be done in order to contact what are called, in your language, the public servants. We should also be contacting members of Parliament to raise questions and issues at the various stages of the decision-making process.

[*Texte*]

Actuellement, on essaie de voir quelle est la politique canadienne. On n'arrive pas vraiment à l'obtenir. Quelle est la politique canadienne en termes de population? Qu'est-ce qui sera défendu aux différentes étapes? Qu'est-ce que cela va avoir comme conséquences en termes de droits de la personne et de droits des femmes? Quel est le rôle des parlementaires? Ce rôle peut être très intéressant pour vous.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you.

Committee, I have to leave. You're welcome to stay, if our witnesses want to. Perhaps one of you would like to take the chair. I'm in your hands.

Mrs. Gaffney: I'm leaving too.

Mrs. Stewart: I also have a commitment.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Right. You had a concluding remark?

Ms O'Neil: Yes, just to finish this—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): All right.

Ms O'Neil: The role of—

A Voice: Close the loop.

Ms O'Neil: I won't use that language "close the loop" again. Everyone's in the loop or out of the loop or closing the loop.

Some hon. members: Oh, oh.

Ms O'Neil: I think it's very important also to think about what the implications would be, for External Affairs or any other ministry, if they were to do the kind of job many public servants want to, which is a full back-and-forth, lots of information sharing, etc. I don't believe we can continue to cut the size of departments like External Affairs and then at the same time expect that we're going to have a very open policy-making process. People who cover these UN issues are run off their feet. If we expect that we're going to have a public policy process that is much more open, then we have to understand what the workload implications of that are, because it's better but it's more time-consuming. It means that things will have to be organized differently and we'll have to allocate our financial resources differently. Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): On behalf of the committee, I want to extend our thanks to each of you for appearing here this morning. We are grateful for your testimony and look forward to meeting you again.

The committee is adjourned to the call of the chair.

[*Traduction*]

We are currently trying to determine what Canada's policy will be. We haven't yet managed to get a clear statement as to what Canada's population policy will be, what position will be defended at the various stages and what the consequences will be in terms of human rights, women's rights and also in terms of the role that members of Parliament will be able to play. It is at that juncture that our own role may become quite interesting.

Le président suppléant (M. Fretz): Je vous remercie.

Chers collègues, il me faut quitter la séance. Je vous invite à poursuivre si nos témoins sont d'accord. Je cède la présidence à l'un d'entre vous. À vous de décider.

Mme Gaffney: Je dois partir aussi.

Mme Stewart: Je suis moi-même attendue ailleurs.

Le président suppléant (M. Fretz): Bon. Aviez-vous une dernière observation?

Mme O'Neil: Je voudrais simplement terminer. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Bon.

Mme O'Neil: . . .en parlant de. . .

Une voix: Complétons le circuit.

Mme O'Neil: Non, je ne veux pas utiliser cette expression, car on est tous à la fois dans le circuit et hors circuit.

Des voix: Oh, oh!

Mme O'Neil: Il faut bien songer à ce que cela entraînerait pour les Affaires extérieures et pour tout autre ministère d'ailleurs qui voudrait vraiment faire son travail comme de nombreux fonctionnaires voudront vouloir le faire, c'est-à-dire avec des consultations complètes et une très large diffusion de l'information. Nous ne pouvons pas continuer à réduire le budget d'un ministère comme les Affaires extérieures et, en même temps, assurer une participation aussi large et aussi complète que possible à l'élaboration des politiques. Les personnes chargées des questions dont sont saisies les Nations Unies sont surchargées. Il faut bien comprendre qu'en élargissant le cercle des consultations, on va accroître la charge de travail. Le résultat peut en valoir le coût, mais il faut en tenir compte. Il faudra donc effectuer une réorganisation et redistribuer des crédits. Je vous remercie.

Le président suppléant (M. Fretz): Je tiens, au nom du comité, à vous remercier de votre comparution ce matin. Votre témoignage nous a été précieux et nous espérons avoir l'occasion de vous revoir.

La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

APPENDIX "DEVE-13"

WORLD COUNCIL OF INDIGENOUS PEOPLES

CONSEIL MONDIAL DE PEUPLES INDIGÈNES

CONSEJO MUNDIAL DE PUEBLOS INDIGENAS

NOTES FOR PRESENTATION TO PARLIAMENTARY

COMMITTEE ON HUMAN RIGHTS AND DEVELOPMENT

OTTAWA, CANADA

November 26, 1992

The WCIP thanks the Committee for this opportunity and welcomes the possibility to comment on matters related to international human rights, particularly as they pertain to Indigenous Peoples. My presentation will be specifically on this subject.

It would be impossible for me to cite the innumerable violations of a physical nature perpetrated upon Indigenous Peoples throughout the world, whether based on racial discrimination, economic dominance or as a result of conflicts. It would also be an impossibility to propose solutions for these types of violations since their roots are of a historical and political nature. Rather than presenting a litany of testimonial information and asking for paternalistic solutions from the Government of Canada, through this distinguished Committee, my organization

WCIP Headquarters
100 ARGYLE AVENUE
OTTAWA, ONTARIO, CANADA K2P 1B6
TEL. (613) 230-9030 FAX (613) 230-9340

Regional Office
Aptdo: 2720-1000
San Jose, Costa Rica
Tel. & Fax (506) 25-95-73

encourages the international community and government processes which are aimed at correcting the current impasses between Indigenous Peoples and nation-states.

To this end, and within the time made available to me, I would like to make a few points with respect to the present alternatives for the advancement of meaningful relationships between Indigenous Peoples and nation states. Specifically, my organization would like to recommend to the Government of Canada, as we are doing with other governments, to welcome the work of the Working Group on Indigenous Populations, which has produced to date a draft Universal Declaration on Indigenous Peoples rights, and to promote the end of the W.G.I.P.'s work in the next session in order for governments to have the opportunity to review the draft as soon as possible. We would strongly recommend, moreover, that the consideration of this process be linked directly to the agenda of the Commission on Human Rights.

In connection to this, the Government of Canada should be encouraged to establish a consultative process on the ratification of I.L.O. Convention 169. We are pleased to note that to date Norway, Mexico,

Colombia, Bolivia, Argentina and Costa Rica have ratified the Convention and will, of course, be reporting this to the Commission on Human Rights.

As the Committee may very well be aware, 1993 is the International Year of Indigenous Peoples, officially known by the United Nations as the International Year of the World's Indigenous People, which includes as its objectives to seek solutions in areas of human rights, the environment, health, education and so on. The launching of the year is scheduled for the 10th of December and it is with pleasure that I advise that the WCIP will be represented by the President and other regional representatives. It is hoped that the General Assembly will fully support the Resolution which calls for the inclusion of Indigenous Peoples' rights in the forthcoming World Conference on Human Rights. Since Canada is one of the co-sponsors of this Resolution, we hope that Canada will also promote at the Commission on Human Rights this very request. It would be ironic if the World conference on Human Rights does not include Indigenous Peoples during their International Year.

To strengthen the work of the U.N., there are also regional mechanisms of which this Committee and the Government of Canada

must be made fully aware. These include the development of the Regional Fund for Indigenous Peoples' in the Americas, which requires moral, technical and financial contributions, since one of its prime objectives is the promotion of the respect for the human rights of Indigenous Peoples.

Also included is the consultative process currently undertaken by the Organization of American States with respect to the development of a juridical instrument for Indigenous Peoples' rights in the Americas. We understand that to date eight of the member states of the OAS have responded. The deadline for responses to the OAS initiative passed in August of 1992, and while Canada has not yet responded we are told that a response is to be brought forward. However, we recommend that any response to this initiative should be the result of a meaningful consultative process between Indigenous Peoples and Nation States.

Lastly, Canada should support the national dialogues and multilateral initiatives aimed at resolving ongoing conflicts and at promoting new relationships between Indigenous Peoples and nation states, in keeping with the spirit of the Resolutions of the International Year.

Thank you.

Presented by Rodrigo Contreras

APPENDIX "DEVE-14"

(TRANSLATION)

Association québécoise
des organismes de coopération internationale (AQOCI)
801, rue Sherbrooke est, suite 400
Montréal, Quebec H2L 1K7

TOWARD A BROADER VISION OF HUMAN RIGHTS

Presentation before
the Sub-Committee on Development and Human Rights
of the Standing Committee on
External Affairs and International Trade

by Thérèse Bouchard
Development and Peace
Member of AQOCI

Montréal, November 1992

On behalf of the AQOCI, which includes 54 member organizations, we would first like to thank you for having invited us to participate a second time in these consultations by the Parliamentary Sub-Committee on Development and Human Rights. We wish to highlight this initiative in particular because, in a way, it establishes a tradition of annual consultations by parliamentarians on Canadian policies and human rights.

As we said last year before this Committee, along with other organizations, some of which are here this morning, the evaluation of the human rights situations in countries receiving assistance from Canada must be the subject of open, annual consultations that allow non-governmental organization (NGO) partners to express their views and influence the Canadian government's options and orientations.

For several months, we have noted that the Department of External Affairs (EA) and the Canadian International Development Agency (CIDA) have shown openness to consultations with NGOs; for us, this openness is an important key in our relations with the Canadian government. In our opinion, however, the essential challenge lies in the political will of all partners, including the Canadian government, to make these consultations **a genuine democratic exercise of debate and reciprocal influence.**

The consultation process

You wish to hear our recommendations about the EA consultations for the United Nations Human Rights Commission (UNHRC) in Geneva. Essentially, we consider these consultations one element in a broader process whose purpose is to discuss Canadian policies in the field of human rights. This process, of which the EA consultations for UNHRC form a part, must be, above all:

- **comprehensive:** it must promote greater coherence among Canadian policies on assistance, defence, trade, finance, immigration and North-South relations;

- **open:** this process must no longer be, in the last analysis, under wraps; it must be transparent and allow genuine participation by NGOs; and

- **ongoing:** it must promote a process of regular consultations.

In this regard, we support the international initiative by the Network on International Human Rights, of which we are a member; this initiative proposes an ongoing process of consultations on Canadian policies in the field of human rights. As well, in its letter (dated December 20, 1991, from the Honourable Walter McLean) to Minister McDougall last year, your Committee had made proposals on this subject that are still very relevant today.

Women's rights as human rights

A comprehensive vision of human rights must also encompass women's rights. As designed at present in international decision-making bodies, the framework for analysing human rights does not make it possible to take into account or promote women's rights. That is the general observation that resulted from the international meeting, "Linking Hands for Changing Laws", recently organized by the North-South Institute and funded by the International Centre for Human Rights and Democratic Development.

It is urgent to promote a vision of human rights that takes into account the specific situation of women, the systemic discrimination to which they are subjected, and the special forms of violence of which they are the victims. This vision must take material form in the various current international instruments--in the International Bill of Human Rights--, and not only in the Convention for the Elimination of All Forms of Discrimination Against Women.

Our reason for taking this position is that the right to life and security of the person, recognized as a right of every human being, should guarantee women's right to be free from violence in the street and at home--which is far from being the case at present. The right not to be subjected to inhuman and degrading treatment, also recognized as universal, should include the right for women to be free from forced prostitution, rape, clandestine abortions, sexual mutilations and coercive birth control programs. Women's rights should also allow them as much access as men have to education, health and equal pay for work of equal value, for example.

We ask the Canadian government to promote women's rights as human rights in all national and international decision-making bodies at which human rights are discussed. The upcoming United Nations World Conferences, on human rights in 1993 and on populations in 1994, will be very important in this regard.

Geographic priorities

The countries we shall point out here are not by any means an exhaustive report on global human rights violations. Essentially, we shall refer to situations for which responsibility has been taken by some co-operative coalitions, formed among AQOCI members in order to respond to emergency situations noted by their partners in the South:

- **in Haiti, the importance of respecting democratic decisions by the people**, by exerting unequivocal pressure on illegitimate governments and giving high priority to supporting the civilian society in its quest for democracy;

- in Guatemala and El Salvador, support for the peace processes. We were dismayed by the news that representatives of Guatemala's national revolutionary unit had been refused entry visas to Canada. The government must support the process of peace negotiations in Guatemala by recognizing both parties concerned; we also regretted the fact that Prime Minister Mulroney could not find the time to meet with Nobel Prize winner Rigoberta Menchu when she was in Ottawa. What message does the Canadian government intend to give by those actions to the Guatemalan people and to the Canadian people: that it recognizes only the Guatemalan government as a valid representative counterpart?

- in Africa, support for the democratization processes. African countries are undergoing a difficult transition to democracy. The forces of resistance to change are powerful in some countries, such as Zaire and Togo, whose heads of state refuse to agree to submit to the democratic processes that have been set up and come back in force, as we saw recently in Togo;

- in countries such as Somalia, Haiti or Guatemala, where entire communities can be threatened, **the importance of working to redefine refugee status itself** so as to recognize refugees' present reality. We consider that individual members of these communities should be eligible for refugee status.

Conclusions

The Canadian government has made great steps forward in the field of human rights. It has committed itself to tying official Canadian assistance to the human rights situations in countries eligible for assistance. It has established relevant policy elements and has shown some openness to consultations with the various NGOs.

In conclusion, however, we would like to stress that it is appropriate to continue, to further the work begun in order to establish a coherent policy in full solidarity with the peoples and organizations of the South. We consider, therefore, that:

- the overlap of humanitarian, political and trade objectives in Official Development Assistance (ODA) programs is a major hindrance to establishing a genuine policy of assistance that respects human rights;

- without a clear and complete definition of human rights, the Canadian government will be unable to establish a coherent, comprehensive foreign policy that fully reflects the democratic objectives it seeks to promote.

Lastly, the present EA consultation process is still very unsatisfactory. So far, we have had no clear information from the government about concrete changes to be made to the organization of this process (dates, agenda, access to background documents enough in advance to allow for genuine dialogue), about a more comprehensive, open and ongoing consultation process, or, lastly, about real resources to be allocated to promoting participation by NGOs.

Thank you.

APPENDIX "DEVE-15"

PRESENTATION TO THE SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS

by
Maureen O'Neil
President
The North-South Institute

November 26, 1992

I am pleased to appear before the Sub-committee on Development and Human Rights on behalf of the North-South Institute. Although your request was for comments specifically related to the next meeting of the United Nations Commission on Human Rights, I will range somewhat further afield.

I will argue that Canada has been a leader on human rights, particularly in multilateral fora like the Commission and the CSCE. Canada has given both political and financial support for the strengthening of international law to uphold human rights. Recently, Canada advocated the evolution of "peacekeeping" to "peacemaking" as a means of dealing with conflicts which are the ultimate expression of successive human rights violations. (The obvious examples are Bosnia and Somalia.) We have only begun to systematically program development expenditures to support human rights. We are still some way from a coherent policy on trade (or support of trade through export credits) with human rights violating countries. Thus, we need more coherence and consistency across program areas. This should extend to domestic policy, where Canada has made some questionable budget decisions which seem to contradict our international advocacy for respect of human rights and, independent inquiry and debate of public policy issues (e.g., the shutdown of the Court Challenges Program, CHPS, the Economic Council and the Law Reform Commission).

Human Rights has been on the Canadian development assistance agenda for a long time. As far back as 1976, Paul Gérin-Lajoie, then president of CIDA, said that the central objective of aid was "the total liberation of man" including "liberation from the use of force to silence dissenters, systematic recourse to political imprisonment and the torture of prisoners."

For decades, Canadian diplomats and members of Canadian delegations to multilateral forums such as the United Nations and the Conference on Security and Cooperation in Europe have pushed for better ways of coming to grips with these issues. Constant pressure from non-governmental organizations (NGOs) has kept the issue 'political' in Canada. Over the years there has been progress in the routine reporting of human rights abuses by External Affairs officers and in the regularity (and regularization) of consultations with NGOs.

Last year's report on the UNHCR prepared by External Affairs highlighted the substantial contributions made by Canada at that meeting. I will cite some examples:

Canada took the lead in having the Commission call attention to the human rights situation in Sri Lanka and, most importantly, commits Sri Lanka to inviting the Working Group on Disappearances to return to Sri Lanka and to the necessary steps to implement its recommendations.

On East Timor, the Canadian delegation was active in ensuring that the statement of the Chairman of the Commission urge the Indonesian government to bring to trial and punish all those responsible for the November 1991 shootings in Dili. That statement also calls on Indonesia to implement the recommendations of the Special Rapporteur on Torture and to ensure access to East Timor for additional humanitarian organizations and human rights groups. However, we recognize that a stronger response is called for, and we therefore support the testimony you received last week urging that these types of gross violations should not avoid being subject to "Item 12" consideration.

Indeed, Canada co-sponsored the Myanmar resolution and on this there was considerable breakthrough in that it is now moved to the "Item 12" public procedure. The resolution calls on Myanmar to allow citizens to participate freely in the political process, to release detained political leaders and ensure the normal functioning of political parties. It also nominates a Special Rapporteur to examine the situation and report back to the General Assembly and next year's Commission on Human Rights.

Canada and several other countries, even with the evidence of an Independent Expert citing serious human rights violations in Guatemala, did not have sufficient support for other delegations to move consideration of Guatemala to item 12, this year. There may be a better chance next year, particularly with Rigoberta Menchu as the Nobel Peace Prize winner.

Canada voted in favour of a resolution on the human rights situation in Iran which, among other things, will extend the mandate of the Special Representative investigating the human rights situation there.

The Special Rapporteur was extended in Iraq for another year as a result of a strong resolution supported by Canada.

Similarly, scrutiny of El Salvador will continue for another year.

Canada and others were less successful with a resolution about human rights violations in China. It was blocked from coming to the floor by a motion from Pakistan to take no action. This was the clearest North-South divide in the votes at the Commission.

Canada was also active on other issues — encouragement of Cuba to allow in a Special Rapporteur to review and report on the human rights situation there, appointment of a Special Rapporteur in Haiti, a number of resolutions on South Africa (two of which were not supported by Canada on the grounds that they did not accurately reflect the progress towards reforms there).

Canada also took the lead on a number of resolutions dealing with indigenous people as well as on human rights and disability. The External Affairs report stressed the importance on NGO consultations in both these areas.

Canada has consistently worked to strengthen multilateral human rights mechanisms. This was true at the last Commission meeting as well, with the renewal of the mandates of the Special Rapporteur on

Torture, Religious Intolerance and Summary and Arbitrary Executions and the Working Groups on Detention and Disappearances.

For years, the UN's inability to respond to emergency human rights situations has been of concern to NGOs and some governments, including Canada. At CHR48 the first steps were taken toward the establishment of an emergency mechanism. Consideration will resume at the 1993 meeting. However, as with the resolution on China, there is a developed country, developing country split. It is primarily developing countries which have reservations about the creation of such a mechanism.

On a number of "machinery" items, Canada was either the initiator or strong supporter: recommending adequate support from regular UN funds for treaty-monitoring bodies (Committee for the Elimination of Racial Discrimination, Committee against Torture) and, most importantly, adequate resources for the Centre for Human Rights.

It will require enormous persistence and diplomatic skill to move toward effective response to emergency human rights situations. It will require even more (but Canada should still work at it) to monitor and respond to prospective situations of gross violations. As Sudanese scholar, Dr. Magoub El-Tigani Mahmoud, currently working at the African Centre for Democracy and Human Rights Studies in Banjul, The Gambia impressed upon us at a recent meeting at the North-South Institute, "If something isn't done, Sudan will become another Somalia." Yet it seems still that we only watch and wait in horror of what we expect to happen. What about the UN's role? Boutros Gali has submitted his report "An Agenda of Peace" for the Security Council's consideration. But we need with that a comprehensive "Human Rights Agenda" discussed by the same body, and with the same support by the Secretary General.

In resolutions on economic, social and cultural rights, Canada supported the six resolutions adopted and also made a statement in which the view was reiterated that human rights and democracy should be regarded as essential tools of development.

Now that human rights is explicitly part of CIDA's sustainability agenda, the challenge will be to find ways to support improvements in justice systems in developing countries and also assist those individuals and groups struggling for change. I would like to underline how strong Canada has been in some extraordinarily dangerous countries. In Sri Lanka, there is now a $500,000 Human Rights Fund. Through this fund, Canada will provide support to government and non-governmental institutions and groups undertaking activities in support of human rights, provide relief to victims of human rights abuses, provide technical assistance, training and finance study tours. As well, Canada will assist in the development of documentation and procedures to record human rights violations in Sri Lanka (this last item is, I believe, very daring for a foreign government). We have, of course, virtually no bilateral aid programs with the government of Sri Lanka. For the most part, funds for Sri Lanka are channelled through NGOs.

I am worried that only the most vulnerable, poorest countries — those with the fewest choices — will bear the brunt of our very moral position, in the same way provincial welfare departments press uplifting programs on welfare recipients at home. In both cases, Canadian taxpayers' money is at stake.

I have another worry too: that we are not paying enough attention to arms sales to the Third World — arms which facilitate continuation of civil conflicts. The fear of these civil conflicts, in turn, provides a rationale for overly powerful internal security forces which abuse human rights. The Third World clearly continues as a main market, if not *the* main market. It would be interesting to know where Canadian arms manufacturers are selling their wares and whether the controls now in place are effective. Nor are we doing sufficient thinking about the potential for the conversion of military/defence industries to domestic use or the conundrum of demobilization of hundreds of thousands of Third World soldiers in bleak economic times. We know these are major questions. So far, there are few credible answers.

This year, notable for the aid consortium's suspension of aid to Kenya, also saw Indonesia thumb its nose at the Dutch whose relentless aid minister carped once too often about the killings in East Timor. The Indonesians said they'd rather do without the aid if it came with the aggravation — and sent the Dutch packing.

As developing countries grow richer and become our trading partners, human rights principles may be obfuscated by burgeoning opportunities for trade. The fact is, while we want human rights respected, we also want to sell our goods. Trade, investment and human rights abuse were clearly linked in the struggle against apartheid. However, the South Africans were not alone in abuse of human rights in Africa, as the United Nations Development Program's controversial Human Freedom Index shows. Among the 'low freedom' countries are many of our aid recipients. Thus, if we were to adopt similar trade and investment sanctions, there would not be many 'appropriate' countries left. As well, would we really want a situation in which government routinely controlled where companies buy and sell? The public policy question is this: should Canadian taxpayers support Canadian companies trading with countries that violate human rights through Export Development Corporation loans and other export supports?

In the past, for example in Chile, we cut our small *aid* program during the Pinochet years but actually *increased* insurance to Canadian exporters. In Indonesia, hoping for an increase in trade, we have increased our aid program dramatically despite well-recorded human rights abuses. There has been a recent cut in *new* aid. However, overall aid to Indonesia has been *increased* by the donor consortium. In Saudi Arabia, we have worked hard to increase trade with no evident concern for human rights abuse. We have held back aid to China but the retraction of export credits was short-lived. In Mexico, we have tried not to think about human rights abuse as we signed NAFTA.

Finding workable, sensible ways to do what must be done will not be easy. We want jobs for Canadians. Canadians must export to have jobs. Are we prepared to be picky about where we trade? Does 'competitiveness' bump 'human rights' from the policy agenda when all is said and done?

In the World Policy Journal of July 1992, there is a fascinating article "Bolstering Democracy in the Americas" which takes on these issues in that context. As author Andrew Reading states: "The economic vulnerabilities that Washington has exploited to mandate liberal economic reforms in Latin America could just as easily be used in support of civil liberties, clean elections and the subordination of the armed forces to civilian control. Trade agreements could provide for enforcement of internationally recognized labour rights, safety standards, etc." He refers to the American Convention on Human Rights and its associated Inter-American Commission and Inter-American Court of Human Rights as a "promising vehicle for the promotion of democratic reform."

Thus, perhaps Canada should re-examine the Convention's provisions, push for some changes, ratify and accept the jurisdiction of the court, as should the other countries in the region. Reading refers to the linkage between trade and human rights which is well-established in Europe — Spain, Portugal and Greece were denied admittance to the European Community until they replaced authoritarian regimes with democracies.

The search for appropriate international machinery, and the equally important financial support for that machinery, goes on as reports from last year's CHR showed. The resources available to deal with these issues world-wide are pitifully small. (We can be proud as Canadians that we have been very serious and significant contributors. We send 'in kind' support too. For example, Martin Lowe, a senior justice department official, is now at the Human Rights Centre in Geneva directing the preparation of documentation for the 1993 UN Conference on Human Rights.)

The funding problems of the UN are another legacy of the Cold War. Until very recently, the United States did not find ratification of UN covenants consistent with its foreign policy goals. Now that is changing. It is well-known that the U.S. does not pay its due to the UN — that too is changing and may change faster with the new administration.

The end of the Cold War has removed serious obstacles to human rights progress; however, new but similarly intractable issues are popping up. One might have thought that 'sovereignty' would be the barrier to further improvement of the international 'ground rules' for human rights protection. That, apparently, is hardly the case. Rather, it is something even more ominous: 'cultural particularity'. It is this issue which has surfaced at the 'prep coms' for the 1993 UN Human Rights conference, the first in two decades.

The position now being advanced by India, Pakistan and the Arab States uses their particular cultural patterns as reasons for denying individual rights. In fact, under this premise, 'abusing' human rights is not the right term — 'abuse' is redefined as just the way things are done, the 'rules for living' in, for example, Saudi Arabia.

It is easy to be seduced on that point. After all, CIDA refers to 'cultural sustainability' in its aid program. And, in that context, it is worth while recalling that the 'Universal Declaration' was not really that universal in terms of signatories — after all, many of the states now negotiating the shape of the 1993 Human Rights conference were colonies then. European colonial masters were noticeably more reticent on human rights in their colonies than they are today when preaching to those same now independent countries. (Canada as a non-colonial, non-imperialist power is more credible — our 'weakness' is our stength.)

The concept of 'cultural particularity' could clearly vitiate any concept of universal human rights. However, the antidote to the positions advanced by governments will surely be the growing human rights movement worldwide. It is *that* movement our government must support as a means of achieving its human rights objectives.

Human rights must explicitly include women's rights. Even we, in Canada, have not sorted that out — domestically we are *not* number one in the world when women's rights are factored in. We are eighth (UNDP Human Development Report, 1992).

In our treatment of women refugees, we do not recognize systematic violation of women's rights as sufficient grounds to claim refugee status.

The Immigration and Refugee Board was unsympathetic recently to an appeal from a Saudi Arabian woman — even though her basic human right to security of the person was threatened simply because she refused to accept her status as a second-class citizen. She cannot work, study or dress as she pleases. Her freedom of movement inside and outside the country is restricted. She is subject to violence if she doesn't cover her face. Open expression of her (feminist) political beliefs is out of the question. As well, she has been persecuted because she is a Shi'a.

The response of Refugee Board member, Louis Dorion? He said, "the claimant, like all her compatriots, would do well to comply with the laws of general application she criticizes and under all circumstances (sic)". There is no doubt that these laws are discriminatory against women and therefore clearly against the principles enshrined in the Universal Declaration of Human Rights. (Clovis Demers, vice-president of the International Centre for Human Rights and Democratic Development, brought this to our attention.)

Michele Landsberg, feminist columnist with the Toronto Star, reported a disturbing story on August 25, 1992 about the sexist (and downright cruel) interpretation of the Immigration Act which has enraged Canadians in Thunder Bay. A young Jamaican woman, married to a Canadian husband who beat her, is in danger of deportation *without* her two little girls under two because that husband is withdrawing his sponsorship; Immigration is prepared to send her back to Jamaica.

In June, the husband was convicted of assault causing bodily harm. The judge, in sentencing him to a one-year prison term, said he was "an evil and vindictive man... who used both violence and the power of his sponsorship to control his wife."

If we saw women's rights as human rights would we have planned to deport her? (Eventually she stayed.)

Internationally, Canada is much clearer on where we stand. Canada sponsored and paid for the first meeting of experts on the development of a new UN declaration on violence against women. (As you well know, developing new international legal instruments entails more steps than naming a new saint.) The first inter-governmental meeting on a Declaration on Violence Against Women took place in September — at almost the same time that The North-South Institute's conference on "Linking Hand for Changing Laws: Women's Rights as Human Rights around the World" took place in Toronto. This conference was supported by the International Centre for Human Rights and Democratic Development.

Charlotte Bunch, Director of the Centre for Women's Global Leadership at Rutgers University, spoke at the conference. She reminds us that Eleanor Roosevelt and the Latin American women who tought for the inclusion of gender in the Universal Declaration of Human Rights in 1948 clearly intended that it would address the problems of women's subordination. Charlotte Bunch has been a leader in challenging the failure to include women's rights a human rights. She has noted some of the excuses offered for why this cannot be done:

1. Sex discrimination is too trivial, or not as important, or will come after dealing with larger issues of survival that require more serious attention;

2. Abuse of women, while regrettable, is a cultural, private, or individual issue and not a political matter requiring state action;

3. While appropriate for other action, women's rights are not human rights per se; or

4. When the abuse of women is recognized, it is called inevitable or so pervasive that consideration of it is futile or will overwhelm other human rights questions.[1]

---

1 Bunch, Charlotte Carillo, Roxanna Carillo, Gender Violence

A Development and Human Rights Issue, Centre for Women's Global Leadership, 1991.

However, sexism kills just as effectively as torture by government. Again, from Charlotte Bunch:

- Before birth: Amniocentesis is used for sex selection leading to the abortion of female fetuses at rates as high as 99 per cent in Bombay, India. In China and India, the two most populous nations, more males are born than females even though natural birth ratios would produce more females.

- During childhood: The World Health Organization reports that in many countries, girls are fed less, breastfed for shorter periods of time, taken to doctors less frequently and die or are physically and mentally maimed by malnutrition at higher rates than boys.

- In adulthood: The denial of women's rights to control their bodies in reproduction threatens women's lives, especially where this is combined with poverty and poor health services. In Latin America, complications from illegal abortions are the leading cause of death for women between the ages of 15 and 39.

The most pervasive violation of women is violence in all its forms — from wife battery, incest and rape, dowry death, genital mutilation and female sexual slavery.

There is enormous work to do to move these issues on to the human rights agenda. Rebecca Cook, University of Toronto Law Professor and a founder of the International Women's Rights Action Watch, has called attention to the need to strengthen the UN Convention on the "Elimination of Discrimination against Women" (CEDAW). It is the most heavily reserved UN Convention. As Rebecca Cook said recently in an interview in the Human Rights Tribune: "Established and run primarily by men, the United Nations and its human rights treaties are heavily focused on highlighting and reacting to abuses experienced by men, usually civil and political rights. Abuse of women's rights, be it domestic violence or blatantly discriminatory customary or religious laws, are more often then not, simply tolerated or accepted as the 'norm'.

This year at the Commission on the Status of Women, attempts to have a special rapporteur on violence against women were vetoed (with China in the lead on this negative response). It seems inconsistent that Beijing will be the setting of the 1995 UN Women's Conference.

As Canada embraces a human rights agenda in the CIDA program, we set ourselves up as a target for accusations of hypocrisy because of persistent international economic inequalities. This is no reason not to pursue the course we are on. However, I would like to close with a brief reminder.

World overseas development assistance is worth about $60 billion. At the same time, however, lack of market opportunities is costing developing countries $500 billion a year in high tariffs, while developing countries pay interest rates of 17 per cent compared to 4 per cent in industrialized countries. Eighty-three per cent of direct investment is in rich countries. The per capita income difference between rich and poor countries is 65 to 1, and has worsened in this decade.

I know Canada has worked quietly on issues like debt reduction as a G-7 member. I also know the political risks of publicly endorsing such stands. When the prime minister announced reduction of Caribbean debt, thousands of Canadians wrote to newspapers to complain.

Clearly, there is a need for a more sophisticated understanding among Canadians of the consequences of these global inequities. There must be a strong realization that these inequalities are *security threats* to us all, as well as weakening our moral position in favour of improving civil and political rights and women's rights in poor countries.

In conclusion:

It is good that the aid/human rights linkage is now explicit. However,

- We have work to do in exploring the possible trade/human rights linkages;
- There is much more work to do on the elaboration of effective human rights machinery;
- We have work to do in new approaches to 'peacemaking' as well as 'peacekeeping';
- We have barely started to think about women's rights as human rights;
- We need a Canadian debate on coherence among policies in aid, trade, finance and diplomacy;
- The failure to pursue policies to reduce global economic inequalities, (and in our treatment of indigenous peoples, cited in a recent Amnesty International report) and weaknesses in our own domestic programs leave us vulnerable to charges of hypocrisy — potentially damaging politically as we struggle on to the high moral ground of human rights, and;
- The worldwide human rights and women's rights movement needs greater financial support to document and publicize abuses.

The doors are opening to end abuse of human rights as never before. The UN Human Rights Commission is a key forum in which Canada can negotiate towards a fairer, safer world.

APPENDIX "DEVE-16"

CONSEIL CANADIEN POUR LES RÉFUGIÉS  CANADIAN COUNCIL FOR REFUGEES

A BRIEF PRESENTED TO THE

HOUSE OF COMMONS

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS

NOVEMBER 26, 1992

presented by Nancy Worsfold

6839 Drolet, # 302, Montréal (Québec) Canada H2S 2T1, TÉL.: (514) 277-7223, FAX: (514) 277-1447

Mr. Chairman, members of the committee, I would like to thank you for giving the Canadian Council for Refugees this opportunity to voice our thoughts about human rights and refugee issues.

The Canadian Council for Refugees is a coalition of 130 non-governmental organizations concerned for refugees. We are concerned about the rights and well-being of refugees in Canada and around the world.

Human rights violations and civil disturbance are the major cause of refugee movements across borders. People are forced to flee terrible situations in their countries, often to find a very uncertain welcome.

As the Council has been asked to address specific issues and country conditions, I would like to bring to your attention two issues raised by current refugee tragedies in the world: in Yugoslavia the need for effective mechanisms to enforce the respect of human rights and in Somalia the complicated issue of the new so-called "preventive zones."

Although Somalia and Yugoslavia are the two refugee-producing countries which dominate the news currently, it is important to note that there are other significant movements of vulnerable people fleeing persecution. Notably, there is an exodus of Rohyinja people from Burma (Myanmar) to Bangladesh and significant movements of the non-muslim peoples of the

southern Sudan. Both of these situations also involve inter-ethnic strife and attempted genocide. Furthermore, the safety and human rights of a number of refugee populations may be in question as they are going home under the aegis of the UNHCR's repatriation efforts. Repatriations under seemingly unstable conditions include: the return of Afghani refugees from Pakistan; the return of Cambodian refugees from Thailand; and, the return of Sri Lankan refugees from India. The international community must monitor the safety and rights of returnees.

As has been widely reported and documented, in Yugoslavia - or at least in what used to be Yugoslavia - families are being uprooted, forced from their homes, put into camps, murdered, raped and tortured. The most basic of human rights are being violated and thousands are fleeing this so-called "ethnic cleansing". While this is reported nightly on the news around the world we seem powerless to stop the terrible events. Peace keepers are sent to keep the peace, but there is no peace to be kept. Observers and investigators are sent to bear witness to the tragedies.

The Commission on Human Rights of the United Nations has assigned Mr. Tadeusz Mazowiecki to investigate the situation and the UN Security Council has appointed a commission of experts to inquire into the violations of international humanitarian law. Amnesty International and a number of other non-governmental organizations have also investigated the situation. The problem raised by all of these investigations is that there is nowhere to go with the information. When the Ottawa police investigate a crime, the information is brought to the court system - arrests are made, the accused are tried and those found guilty may be sentenced. There is no such recourse in the international human rights systems.

Grotesque crimes are being committed in parts of Yugoslavia as we speak in the name of "ethnic cleansing". Although these crimes are being investigated and will almost inevitably be found to be in violation of international law, there is really not much that the international human rights system can do. Resolutions can be passed to condemn the events in an attempt to shame the Yugoslavian governments and armies - but they obviously know exactly what they are doing. Unless the war criminals lose the war or unless they leave their country they need fear no repercussions for their actions.

Canada has supported the creation of a world criminal court. The Sixth committee of the UN General Assembly passed a resolution calling for the creation of a world criminal court which would allow for some kind of enforcement of international human rights law. We urge you to consider this suggestion when looking at ways to make the international human rights systems more effective. The Commission must do more than vote to condemn the events in Yugoslavia, it must look at ways of stopping the tragedy as it unfolds.

Refugees are forced to flee intolerable situations of war and human rights violations. To help refugees we must look at ways of preventing the situations which force them to flee rather than just finding ways to contain refugee movements and bring aid to refugees. A world criminal court could be a step in the right direction.

In Somalia, thousand of people are fleeing warfare, human rights violations and famine. Thousands of people have fled across the western

border to Kenya where, although conditions are far from ideal, they can benefit from the protection of the United Nations High Commission for Refugees and the ensuing relief and aid efforts.

Article 14.1 of the Universal Declaration states that, "Everyone has the right to seek and enjoy asylum in another country from persecution." Rather than seeking to enforce this right and improve conditions for Somali refugees in Kenya, the UN is apparently considering repeating the experiment of a preventive zone - as happened last year in Northern Iraq. There may be steps taken to create a zone within Somalia of relative safety so that Somalis will remain in Somalia rather than crossing the border to Kenya.

We can be sympathetic to the enormous burden placed on Kenya by the massive arrivals of Somali refugees. And it is probably true that most refugees would prefer to stay in their own country rather than being forced to seek asylum in another country. But, is the creation of a "preventive zone" the best solution for the Somalis being forced to flee? Are these decisions being made on the basis of the best interest of the Somali refugees or on the basis of the needs of the Kenyan government?

Let us reflect, for a moment, on the events in Northern Iraq last winter. Thousands of Kurds fled their homes fearing for their lives. Upon arriving on the border with Turkey, most of the Kurds were refused entry into Turkey and forced to remain on barren hillsides at terrible human cost. The Kurds who fled towards Iran, on the other hand, were allowed to enter the country and apparently found a more humane welcome.

The International Community chose not to condemn Turkey's reluctance to allow the Kurds' right to flee persecution. Instead, military action was taken to create a safe zone within Iraq. Although this may have been the best and quickest solution at that time, it raises troubling questions.

The troops have now left that safe zone and the fate of the Kurds is uncertain. Two things are certain for the Kurds: they cannot flee for their lives to Turkey and the International Human Rights system will not defend Article 14.1 - their right to flee.

The terrible events in Somalia will not be resolved by stopping Somalians from crossing international borders. It is estimated that there are anywhere from 400,000 to 700,000 Somali refugees in Kenya. The creation of a preventive zone in Somalia might ease the burden on Kenya and it could allow the Somalis to remain it their country, but it would leave the Somalis who have fled their homes in a very vulnerable position. Refugees who have crossed an international border benefit from certain international protections, but people who are displaced within their countries benefit from no such protections.

If there is to be "preventive zone" created in Somalia on the border with Kenya, the protections extended to refugees should be extended to the internally displaced Somalis within the zone. Furthermore, the UNHCR should be asked to intervene on behalf of those in the "preventive zone"; the option for asylum should remain open; and the protection of displaced Somalis must be carefully monitored. (See paragraph 33 of the UNHCR "Note on International Protection", 25 August 1992, attached.)

Efforts to stop refugees from fleeing horrible situations are not unusual. The Canadian government tries to stop Somalis from seeking refuge. In Canada there are about 11,000 Somalian refugees. Canada, through the imposition of visa restrictions and fines on airlines, controls and limits the number of refugees who come to Canada. Similarly, the US government interdicts boats of Haitians at sea to prevent them from claiming refugee status, even though they condemned similar practices in Southeast Asia when boat-loads of Vietnamese were pushed out to sea.

Refugees are people, men, women and children, who have been forced to flee human rights violations and war. The international human rights system must address the root causes of refugee movements. Effective mechanisms must be developped to prevent human rights violations so that families are not forced to flee their country. But, when violations do occur, the international community must remain open to refugees and allow refugees to cross international borders and to seek asylum when they are in need of protection.

Thank you for taking the time to consider the questions of the human rights of refugees and the violations which force refugees to flee.

ANNEX "A"

UNITED
NATIONS

General Assembly

Distr.
GENERAL

A/AC.96/799
25 August 1992

ENGLISH
Original: ENGLISH AND FRENCH

EXECUTIVE COMMITTEE OF THE
HIGH COMMISSIONER'S PROGRAMME

Forty-third session

NOTE ON INTERNATIONAL PROTECTION

(submitted by the High Commissioner)

SUMMARY

A description of developments in 1991 in the field of international protection of refugees is contained in the Report of the United Nations High Commissioner for Refugees to the General Assembly through the Economic and Social Council (Document E/1992/59).

The present Note summarizes in general terms the principal challenges facing international protection today, illustrated through UNHCR operations having significant implications for the Office and as reflected in certain major findings and recommended approaches of the UNCHR Working Group on International Protection.

33. UNHCR's participation in a context of internal displacement should only be considered by the Office where baseline criteria are met. Prior to initiating or accepting a request for involvement, UNHCR should ascertain that: the option of asylum remains open; the Office is given full access, security and other conditions which allow it to operate; the situation calls for UNHCR's particular expertise; and the Office's involvement is based on the consent of all parties involved, and enjoys the political support of the international community. Adequate special funds would also have to be available. Moreover, the presence of other United Nations agencies, cooperating in a multilateral effort, would be an influential consideration. Finally, the Office's involvement would have to be solution-oriented and fully consistent with its humanitarian and non-political character which, as one practical consequence, would mean that UNHCR must actively avoid and, under no circumstances condone, forcible relocation, or other practices violating basic human rights. Depending on the request received and the prevailing conditions, the Office should also be prepared to assume an appropriate lead role in the return of the internally displaced to their places of habitual residence.

34. The timing for the phasing-out of UNHCR's presence is critical to the effective performance of such in-country responsibilities. Clear criteria need to be developed in this regard to avoid open-ended involvement. The Office should not be drawn into serving as a human rights monitor for the population in general, i.e. beyond those protection activities related to the problem of displacement.

E. Solutions

35. While prevention is accepted by most as preferable to having to resolve situations after they have developed, its limitations are also appreciated. The Working Group, therefore, examined certain aspects of current solutions to refugee problems with particular protection implications. Clearly, solutions and protection are closely interrelated endeavours, with solutions being the goal of protection, and protection principles, of necessity, guiding the process towards solutions. Solutions need, in this sense, to be solidly based on human rights, as well as on recognition and acceptance by States — particularly countries of origin — of their respective responsibilities. In saying this, it needs also to be acknowledged that solutions to refugee problems cannot be seen in isolation from their underlying. . .

APPENDICE «DEVE-13»

(TRADUCTION)

NOTES POUR UN EXPOSÉ DEVANT LE

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE

À OTTAWA, CANADA

Le 26 novembre 1992

Le Conseil mondial de peuples indigènes remercie le Sous-comité de cette occasion qui lui est donnée de s'exprimer au sujet de questions touchant aux droits internationaux de la personne, particulièrement aux droits des peuples autochtones, sujet de mon exposé, et il entend bien en profiter.

Il serait impossible de rappeler les innombrables violations de nature physique commises contre des peuples indigènes dans le monde, qu'elles soient le fait de discrimination raciale, de dominance économique ou de conflits, tout autant que d'avancer des solutions pour y mettre fin puisque leurs sources sont historiques et politiques. Plutôt que de faire une longue énumération de cas et de demander aux distingués membres de votre Sous-comité de recommander des solutions paternalistes au gouvernement du Canada, le Conseil mondial préfère encourager les moyens pris par la communauté internationale et par les gouvernements pour briser l'impasse actuelle des pourparlers entre les peuples autochtones et les États-nations.

C'est pourquoi, dans les limites de temps dont je dispose, j'aimerais aborder les solutions actuelles qui favoriseraient des rapports utiles entre les peuples autochtones et les États-nations. Plus particulièrement, le Conseil mondial aimerait

recommander au gouvernement du Canada, comme il le fait également auprès d'autres gouvernements, de faire bon accueil aux travaux du Groupe de travail des populations autochtones qui, jusqu'ici, a réussi à produire une ébauche de Déclaration universelle des droits des peuples autochtones et à promouvoir l'objectif des travaux du Conseil mondial durant la prochaine session, de sorte que les gouvernements puissent étudier la version préliminaire au plus tôt. De plus, nous recommanderions vivement que l'étude de ce document soit directement liée au programme de la Commission des droits de la personne.

À cet égard, il faudrait encourager le gouvernement du Canada à établir un processus de consultation relatif à la ratification de la Convention 169 de l'Organisation internationale du travail (OIT). Nous nous réjouissons que la Norvège, le Mexique, la Colombie, la Bolivie, l'Argentine et le Costa Rica aient déjà ratifié la Convention et nous le signalerons naturellement à la Commission des droits de la personne.

Le Sous-comité sait probablement que les Nations Unies ont officiellement proclamé 1993 "Année internationale des populations autochtones". Elle sera consacrée notamment à trouver des solutions aux problèmes qui se manifestent dans les domaines des droits de la personne, de l'environnement, de la santé et de l'éducation. L'inauguration de cette année est prévue pour le 10 décembre, et j'ai le plaisir d'annoncer que le Conseil mondial y sera représenté par son président et par d'autres porte-parole régionaux. Il est à espérer que l'Assemblée générale donnera tout son appui à la résolution voulant que les droits des peuples autochtones soient inclus dans le programme de la prochaine Conférence mondiale sur les droits de la personne. Comme le Canada est un des parrains de cette résolution, nous espérons qu'il insistera sur ce point auprès de la Commission des droits de la personne. Quelle ironie si la Conférence mondiale sur les droits de la personne n'incluait pas les populations autochtones durant l'année internationale qui leur est consacrée!

Pour donner plus de poids aux travaux des Nations Unies, des mécanismes régionaux auxquels nous devons sensibiliser le présent sous-comité et le gouvernement du Canada ont été mis en place, y compris le Fonds régional de développement des peuples indigènes en Amérique qui exige un apport moral, technique et financier puisque l'un de ces principaux objectifs est la promotion du respect des droits fondamentaux des peuples autochtones.

Il ne faudrait pas oublier le processus de consultation amorcé par l'Organisation des États américains (OÉA) en vue d'élaborer un énoncé juridique des droits des peuples autochtones en Amérique. Nous croyons comprendre que, jusqu'à maintenant, huit des États membres de l'OÉA ont manifesté de l'intérêt. L'échéance fixée pour répondre à l'appel de l'OÉA était août 1992. Bien que le Canada n'y ait pas encore donné suite, il semblerait qu'il ait l'intention de le faire. Cependant, nous recommandons que toute réponse faite à l'OÉA soit le résultat de consultations positives entre les peuples autochtones et les États-nations.

Enfin, le Canada devrait appuyer les dialogues nationaux et les mesures multilatérales visant à résoudre les conflits en cours et à promouvoir de nouveaux rapports entre les peuples indigènes et les États-nations, dans l'esprit des résolutions adoptées à l'égard de l'Année internationale.

Je vous remercie.

Exposé fait par Rodrigo Contreras

APPENDICE «DEVE-14»

AQOCI

Association québécoise des organismes de coopération internationale

POUR UNE VISION ÉLARGIE DES DROITS HUMAINS

présentation devant le Sous-comité sur le développement et les droits humains du Comité permanent des Affaires extérieures et du commerce international par Thérèse Bouchard, de Développement et Paix, membre de l'Association québécoise des organismes de coopération internationale

Montréal, novembre 1992

801, rue Sherbrooke Est, Suite 400, Montréal, Québec, Canada H2L 1K7 Tél.: (514) 597-2288, Fax: (514) 597-2334

Au nom de l'Association québécoise des organismes de coopération internationale (AQOCI) qui regroupe 54 organismes membres, nous tenons avant tout à vous remercier de nous avoir inviter une seconde fois à participer à ces consultations du Sous-comité parlementaire sur les droits humains et le développement. Nous souhaitons en particulier souligner cette initiative car elle établit en quelque sorte une tradition de consultations annuelles menées par des parlementaires sur les politiques canadiennes et les droits humains.

Comme nous l'avions exprimé l'année dernière devant ce même comité, avec d'autres organismes dont certains sont ici présents ce matin, il est nécessaire que l'évaluation de la situation des droits humains dans les pays qui recoivent l'aide canadienne fasse l'objet de consultations annuelles ouvertes permettant aux partenaires non gouvernementaux de faire valoir leurs vues et d'influer sur les options et les orientations du gouvernement canadien.

Depuis quelques mois, nous constatons que le Ministère des Affaires extérieures ainsi que l'ACDI manifestent une ouverture aux consultations avec les milieux non gouvernementaux et ceci représente pour nous une clé importante dans nos relations avec le gouvernement canadien. Mais le défi essentiel réside à notre avis dans la volonté politique de tous les partenaires incluant le gouvernement canadien de faire de ces consultations **un véritable exercice démocratique de débat et d'influence réciproque.**

Le processus de consultation

Vous souhaitez entendre nos recommandations au sujet des Consultations des Affaires extérieures en préparation de la Commission des Nations Unies sur les droits de l'homme à Genève. Or, nous considérons essentiellement ces consultations comme un élément d'un processus plus large visant à discuter les politiques canadiennes en matière de droits humains. Ce processus, dans lequel s'inscrivent les Consultations des Affaires extérieures en vue de Genève, doit être avant tout:

- **global**: il doit favoriser une plus grande cohérence des politiques canadiennes en matière d'aide, de défense, de commerce, de finance, d'immigration et de relations Nord-Sud;

- **ouvert**: ce processus ne doit plus être, en dernière instance, sous le sceau du secret; il doit être transparent et permettre une participation véritable des intervenants non gouvernementaux;

- **et continu:** il doit favoriser un processus de consultations régulières.

À cet égard, nous appuyons l'initiative du Réseau des droits humains sur le plan international, dont nous faisons partie, qui propose un processus continu de consultations sur les politiques canadiennes en matière de droits humains. Votre comité avait d'ailleurs fait des propositions à ce sujet qui restent fort pertinentes encore aujourd'hui dans sa lettre adressée à la ministre McDougall l'année dernière (référence à la lettre de l'honorable Walter McLean datée du 20 décembre 1991).

Les droits des femmes comme droits humains

Une vision globale des droits humains doit également inclure les droits des femmes. Le cadre d'analyse des droits humains tel qu'il est conçu actuellement dans les instances internationales ne permet pas de prendre en compte et de promouvoir les droits de celles-ci. C'est le constat général qui ressortait de la rencontre internationale organisée récemment par l'Institut Nord-Sud et financée par le Centre international sur les droits de la personne et le développement démocratique, «Se donner la main pour changer les lois».

Il est urgent de promouvoir une vision des droits humains qui tienne compte de la situation spécifique des femmes, de la discrimination systémique qu'elles subissent et des violences particulières qui s'exercent sur elles. Il faut que cette vision se matérialise dans les différents instruments internationaux actuels, soit la Charte internationale des droits de l'homme, et non pas seulement dans la Convention sur l'élimination de toutes formes de discrimination à l'égard des femmes.

Car le droit à la vie et à la sécurité de la personne, pourtant reconnu à tout être humain, devrait garantir le droit des femmes à être à l'abri de la violence dans la rue et dans la famille, ce qui est loin d'être le cas présentement. Le droit de ne pas subir de traitements inhumains et dégradants, encore là reconnu pour tout être humain, devrait inclure que les femmes soient à l'abri de la prostitution forcée, des viols, des avortements clandestins, des mutilations sexuelles, des programmes de contrôle des naissances coercitifs. Les droits des femmes devraient également leur permettre d'avoir accès, autant que les hommes, à l'éducation, à la santé, au salaire égal à compétence égale, etc.

Nous demandons au gouvernement du Canada de promouvoir les droits des femmes comme droits humains à toutes les instances nationales ou internationales où il est question de droits humains. Les prochaines Conférences mondiales des Nations Unies sur les droits humains en 1993 et sur les populations en 1994 seront très importantes à cet égard.

Les priorités géographiques

Les pays que nous allons signaler ici ne constituent aucunement une liste exhaustive de l'état des violations des droits humains dans le monde. Nous signalerons essentiellement les cas pris en charge par certaines coalitions de concertation qui se sont formées parmi les membres de l'AQOCI pour répondre aux situations d'urgence signalées par leurs partenaires du Sud:

- **En Haiti, l'importance de respecter les décisions démocratiques populaires**, en faisant des pressions sans équivoque sur les gouvernements illégitimes et en soutenant prioritairement la société civile dans sa quête de démocratie;

- **Au Guatemala et au Salvador, l'appui aux processus de paix.** Nous avons été consterné par la nouvelle à l'effet que l'on ait nié le visa d'entrée au Canada aux représentants de l'Unité révolutionnaire nationale guatémaltèque. Le gouvernement se doit de soutenir le processus de négociations de paix au Guatemala en reconnaissant les deux partie en cause; nous avons regretté également le fait que le Premier ministre Mulroney ne trouve pas le temps nécessaire pour rencontrer le prix Nobel de la paix Rigoberta Menchu lors de son passage à Ottawa. Quel est le message que le gouvernement canadien entend là transmettre au peuple du Guatemala et au public canadien? Qu'il ne reconnaît comme interlocuteur valable que le gouvernement guatémaltèque?

- **En Afrique, l'appui aux processus de démocratisation.** Les pays africains vivent une période de transition difficile vers la démocratie. Les forces de résistance aux changements sont puissantes dans certains pays comme le Zaire et le Togo où des chefs d'État refusent d'accepter de se soumettre aux processus démocratiques mis en place et reviennent en force comme nous l'avons vu récemment au Togo;

- Dans des pays comme la Somalie, Haiti, ou le Guatemala, où des collectivités entières peuvent être menacées, **l'importance de travailler à la redéfinition même du statut de réfugiés-es** de façon à reconnaître la réalité actuelle des réfugiés-es. Nous considérons que les membres individuels de ces collectivités devraient être admissibles au statut de réfugié-es.

Conclusions

Le gouvernement canadien a fait de grands pas sur la question des droits humains. Il s'est engagé à lier l'aide publique canadienne à la situation des droits humains dans les pays admissibles à l'aide. Il s'est doté d'unités de politique en la matière et a manifesté une certaine ouverture pour des consultations avec les différents milieux non gouvernementaux.

Nous aimerions cependant souligner pour conclure qu'il y a lieu d'aller plus avant sur la voie déjà ouverte pour se doter d'une politique cohérente et pleinement solidaire des peuples et organisations du Sud. Ainsi, nous considérons que:

- Le chevauchement d'objectifs humanitaires, politiques et commerciaux dans les programmes de l'APD constitue un frein majeur à l'établissement d'une véritable politique d'aide respectueuse des droits humains.

- Sans définition claire et complète des droits humains, le gouvernement canadien ne pourra établir une politique étrangère d'ensemble cohérente qui reflète pleinement les objectifs démocratiques qu'il cherche à promouvoir.

Enfin, le processus actuel de Consultations des Affaires extérieures reste encore très insatisfaisant. Nous n'avons jusqu'à ce jour aucune informations claires de la part du gouvernement quant aux changements concrets qui seront apportés au déroulement de celles-ci (dates, ordre du jour, accès aux documents préparatoires suffisamment à l'avance pour permettre un véritable dialogue) ni quant à un processus de consultations plus global, ouvert et continu, ni enfin quant aux ressources réelles qui seront mises pour favoriser la participation des milieux non gouvernementaux.

Nous vous remercions.

APPENDICE «DEVE-15»

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE

par
Maureen O'Neil
Présidente de
l'Institut Nord-Sud

Le 26 novembre 1992

Je suis heureuse de comparaître devant le Sous-comité du développement et des droits de la personne au nom de l'Institut Nord-Sud. Bien que vous m'ayez demandé de vous entretenir plus particulièrement de la prochaine réunion de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, j'irai un peu plus loin dans mes observations.

Je soutiens que le Canada est un chef de file en matière de droits de la personne, en particulier dans le cadre de forums multilatéraux comme la Commission et la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE). Le Canada a accordé son appui politique et financier au renforcement du droit international afin d'assurer le respect des droits de la personne. Le Canada a récemment préconisé que le "maintien de la paix" devienne "rétablissement de la paix" comme moyen de régler les conflits, qui sont l'expression ultime de violations successives des droits de la personne. (La Bosnie et la Somalie en sont des exemples évidents.) Nous commençons à peine à lier systématiquement les dépenses en matière de développement au respect des droits de la personne. Nous sommes encore loin de posséder une politique cohérente sur le commerce (ou sur l'aide commerciale par le biais de crédits à l'exportation) avec les pays qui violent les droits de la personne. Aussi, nous faut-il faire preuve de plus de cohérence et de constance dans l'élaboration de nos programmes d'aide. Il en va de même de notre politique nationale, domaine où le Canada a pris des décisions discutables qui semblent contredire notre plaidoyer sur la scène internationale en faveur du respect des droits de la personne, de la tenue d'enquêtes indépendantes et de débats sur les questions d'intérêt public (par exemple, l'abolition du Programme de contestation judiciaire, de l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales (ICPSI), du Conseil économique du Canada et de la Commission de réforme du droit).

La question des droits de la personne figure depuis longtemps au programme d'aide au développement du Canada. Dès 1976, M. Paul Gérin-Lajoie, alors président de l'ACDI, déclarait que le principal objectif de l'aide était "la libération totale de l'homme" y compris "la libération de l'usage de la force utilisée pour faire taire les dissidents, ainsi que du recours systématique à l'emprisonnement politique et à la torture des prisonniers."

Pendant plusieurs décennies, les diplomates du Canada et les membres des délégations canadiennes, qui ont participé aux forums multilatéraux, tels les Nations Unies et la CSCE, ont préconisé de meilleurs moyens de résoudre ces questions. Grâce aux pressions constantes exercées par les organisations non gouvernementales (ONG), le respect des droits de la personne est

demeuré une question "politique" au Canada. Au fil des ans, on a constaté des progrès quant au nombre de cas de violations des droits de la personne signalés couramment par les fonctionnaires des Affaires extérieures et à la régularité (et normalisation) des consultations menées avec les ONG.

Le rapport de l'an dernier sur la Conférence des Nations Unies sur les droits de l'homme, préparé par les Affaires extérieurs, mettait en lumière les importantes contributions du Canada à l'occasion de cette rencontre. En voici quelques exemples :

Le Canada a été le premier pays à amener la Commission à attirer l'attention sur la situation des droits de la personne au Sri Lanka et, ce qui est plus important encore, à obtenir du gouvernement sri lankais qu'il s'engage, d'une part, à inviter le Groupe de travail sur les disparitions à retourner au Sri Lanka et, d'autre part, à prendre les mesures nécessaires pour mettre en oeuvre les recommandations de ce groupe.

En ce qui concerne le Timor oriental, la délégation canadienne a veillé activement à ce que, dans sa déclaration, le président de la Commission exhorte le gouvernement indonésien à faire passer en justice et à punir les auteurs des meurtres commis à Dili en novembre 1991, et qu'il incite également l'Indonésie à appliquer les recommandations du rapporteur spécial sur la torture et à permettre à d'autres organismes d'aide humanitaire et groupes de défense des droits de la personne d'avoir accès au Timor oriental. Nous reconnaissons cependant qu'une intervention plus énergique s'impose. Par conséquent, nous appuyons le témoignage que vous avez entendu la semaine dernière et qui préconise que ces violations flagrantes des droits de la personne fassent nécessairement l'objet d'un examen dans le cadre du Point 12.

Le Canada a en effet coparrainé la résolution de Myanmar, qui a donné lieu à un important déblocage, puisque la question faisant l'objet de cette résolution est maintenant passée au "Point 12" de la procédure publique. La résolution exhorte le Myanmar à permettre à ses citoyens de participer librement au processus politique, à libérer de prison les chefs politiques et à assurer le fonctionnement normal des partis politiques. Elle nomme également un rapporteur spécial chargé d'examiner la situation et de déposer un rapport à l'occasion de l'assemblée générale et de la Conférence sur les droits de l'homme, qui se tiendra l'an prochain.

Le Canada et plusieurs autres pays, même s'ils disposaient du témoignage d'un expert indépendant sur les graves violations des droits de la personne au Guatemala, ne jouissaient pas de l'appui suffisant d'autres délégations pour faire passer la question du Guatemala au Point 12, cette année. Il sera peut-être plus facile de le faire l'an prochain, surtout compte tenu du fait que le Prix Nobel de la paix a été décerné à Rigoberta Menchu.

Le Canada a voté en faveur d'une résolution sur la situation des droits de la personne en Iran qui, entre autres, élargira le mandat du représentant spécial faisant enquête sur la situation des droits de la personne dans ce pays.

À la suite d'une ferme résolution appuyée par le Canada, le mandat du rapporteur spécial en Iraq a été prolongé d'un an.

De même, la surveillance de la situation au Salvador se poursuivra l'an prochain.

Le Canada et d'autres pays ont eu moins de succès avec une résolution sur les violations des droits de la personne en Chine. En effet, le Pakistan en a empêché le dépôt en présentant une motion de non-intervention. Il s'agissait là de la plus claire division des votes entre le Nord et le Sud au sein de la Commission.

Le Canada a également joué un rôle actif dans d'autres dossiers, notamment pour ce qui est d'encourager Cuba à permettre à un rapporteur spécial de faire enquête sur la situation des droits de la personne dans ce pays, de nommer un rapporteur spécial en Haïti, d'adopter certaines résolutions sur l'Afrique du Sud (dont deux n'ont pas été appuyées par le Canada parce qu'elles ne tenaient pas clairement compte des progrès réalisés en matière de réformes dans ce pays.)

Le Canada a en outre été le premier à proposer un certain nombre de résolutions portant sur les peuples autochtones, ainsi que sur les droits de la personne et les handicapés. Le rapport des Affaires extérieures souligne l'importance des consultations avec les ONG dans ces deux domaines.

Le Canada s'est toujours appliqué à renforcer les mécanismes multilatéraux de défense des droits de la personne. Ce fut également le cas lors de la dernière réunion de la Commission, au cours de laquelle on a renouvelé les mandats du rapporteur spécial sur la torture, l'intolérance et les exécutions sommaires ou arbitraires, ainsi que des groupes de travail sur la détention et les disparitions.

Pendant des années, les ONG et certains gouvernements, dont celui du Canada, se sont inquiétés de l'incapacité des Nations Unies de réagir aux situations d'urgence en matière de violation des droits de la personne. Lors de la CDH 48, on a franchi les premières étapes menant à la création d'un mécanisme permettant de réagir aux situations d'urgence. L'examen de cette question se poursuivra à l'occasion de la réunion de 1993. Cependant, comme pour la résolution sur la Chine, il y a division entre pays développés et pays en développement, ces derniers ayant certaines réserves sur la création d'un tel mécanisme.

Le Canada a soit proposé, soit fortement appuyé un certain nombre de points ayant trait aux "rouages", en recommandant par exemple que, les Nations Unies consacrent une partie de leur budget ordinaire au soutien dont ont besoin les organismes de contrôle de l'application des traités (Comité pour l'élimination de la discrimination raciale, Comité contre la torture) et, ce qui est encore plus important, et accordent des ressources suffisantes au Centre pour les droits de la personne.

Il faudra beaucoup de persistance et de diplomatie pour en arriver à réagir efficacement aux situations d'urgence en matière de droits de la personne. Il en faudra encore davantage (le Canada doit poursuivre ses efforts en ce sens) pour surveiller les situations potentielles de violations flagrantes et y réagir. Comme nous l'a souligné un universitaire soudanais, M. Magoub El-Tigani Mahmoud, qui travaille présentement au Centre africain d'études sur la démocratie et les droits de la personne de Bajul (Gambie), lors d'une récente réunion de l'Institut Nord-Sud : "Si on ne fait rien, le Soudan deviendra une autre Somalie." Il semble cependant que nous ne faisions que contempler avec horreur une situation qui ne cesse de se détériorer. Quel rôle l'ONU doit-elle jouer? M. Boutros Ghali a soumis à l'examen du Conseil de sécurité un rapport intitulé "Agenda pour la paix." Toutefois, il nous faut également un "Agenda des droits de l'homme" élaboré par le même organisme et jouissant du même appui de la part du Secrétaire général.

Le Canada a accordé son soutien aux six résolutions adoptées sur les droits économiques, sociaux et culturels et il a également réaffirmé son point de vue selon lequel il faut considérer les droits de la personne et la démocratie comme des instruments essentiels au développement.

Maintenant que les droits de la personne font explicitement partie du programme de soutien de l'ACDI, le défi consistera à trouver des moyens d'appuyer les améliorations au système judiciaire dans les pays en développement et à aider les personnes et les groupes qui se battent pour apporter des

changements. J'aimerais souligner jusqu'à quel point le Canada a été solide dans certains pays où la situation est extrêmement dangereuse. Le Sri Lanka est maintenant doté d'un fonds de 500 000 dollars consacré aux droits de la personne. Par l'entremise de ce fonds, le Canada aidera le gouvernement ainsi que les institutions et les groupes non gouvernementaux à mettre sur pied des activités à l'appui des droits de la personne, à fournir de l'aide aux victimes de violations des droits de la personne, à fournir une aide technique et de la formation, ainsi qu'à financer des visites d'études. Qui plus est, le Canada contribuera à l'élaboration de documents et de méthodes servant à rapporter les cas de violation des droits de la personne au Sri Lanka (il s'agit là, je crois, d'une entreprise fort audacieuse pour un gouvernement étranger). Nous n'avons, bien entendu, à peu près aucun programme bilatéral d'aide avec le gouvernement sri lankais. La plupart des fonds destinés au Sri Lanka parviennent des ONG.

Je m'inquiète du fait que seuls les pays les plus vulnérables et les plus pauvres, ceux qui ont le moins de choix, porteront le poids de notre position très morale, de la même manière que les assistés sociaux canadiens, auxquels les ministères provinciaux des affaires sociales imposent leurs programmes d'aide. Dans les deux cas, c'est l'argent des contribuables qui est en jeu.

Je me préoccupe également du fait que nous ne prêtons pas suffisamment attention aux ventes d'armes aux pays du tiers monde, armes qui facilitent la poursuite des conflits civils. La crainte de l'éclatement de tels conflits justifie quant à elle la création de trop puissantes forces de sécurité interne qui enfreignent les droits de la personne. Le tiers monde demeure clairement l'un des principaux marchés de ventes d'armes, sinon le principal. Il serait intéressant de savoir à qui les fabricants d'armes canadiens vendent leurs produits et si les contrôles actuels sont efficaces. Nous ne nous interrogeons pas suffisamment non plus sur la possibilité de convertir les industries militaires et de défense en des industries d'emploi domestique ni sur le problème que pose la démobilisation de centaines de milliers de soldats du tiers monde en période de grande austérité économique. Nous savons qu'il s'agit là de questions importantes, auxquelles nous n'avons trouvé que peu de réponses valables jusqu'ici.

Cette année, marquée par la suspension de l'aide au Kenya par le consortium des pays donateurs, a également vu l'Indonésie faire un pied de nez à la Hollande dont l'inflexible ministre responsable de l'aide a trop souvent trouvé à redire aux meurtres commis au Timor oriental. Les Indonésiens ont déclaré qu'ils préféraient se passer d'aide si celle-ci s'accompagnait de blâmes, et ils ont envoyé promener les Hollandais.

À mesure que les pays en développement s'enrichissent et deviennent nos partenaires commerciaux, les nouvelles occasions d'affaires risquent de supplanter les principes en matière de respect des droits de la personne. Le fait est que nous voulons à la fois assurer le respect des droits de l'homme et vendre nos produits. Dans la lutte contre l'apartheid, il existait un lien évident entre le commerce, les investissements et les violations des droits de la personne. Cependant, les Sud-Africains n'étaient pas les seuls à enfreindre les droits de la personne en Afrique, comme l'indique l'Indice, controversé, des libertés de la personne du Programme des Nations Unies pour le développement. Nombre de pays qui reçoivent notre aide figurent parmi ceux dont les habitants jouissent de "peu de libertés". Par conséquent, si nous leurs imposions de pareilles sanctions en matière d'échanges commerciaux et d'investissements, il ne resterait pas beaucoup de pays "convenables" avec lesquels nous pourrions commercer. De même, voulons-nous vraiment d'une situation dans laquelle le gouvernement contrôlerait régulièrement l'origine et la destination des produits des compagnies? La question d'ordre public est la suivante : les contribuables canadiens devraient-ils appuyer, par le biais de prêts et de crédits à l'exportation consentis par la Société pour l'expansion des exportations, les entreprises canadiennes faisant affaire avec des pays qui violent les droits de la personne?

Par le passé, par exemple au Chili, nous avons réduit notre petit programme *d'aide* pendant le règne de Pinochet, mais avons en réalité augmenté *l'assurance* accordée aux exportateurs canadiens. En Indonésie, espérant accroître les échanges commerciaux, nous avons considérablement augmenté notre programme d'aide malgré les infractions notoires au respect des droits de la personne. Il y a eu récemment réduction de *nouveaux* programmes d'aide. Cependant, le consortium de pays donateurs a *accru* l'aide générale accordée à l'Indonésie. En Arabie saoudite, nous avons travaillé d'arrache-pied pour augmenter les échanges commerciaux sans trop nous soucier des abus commis en matière de respect des droits de la personne. Nous avons interrompu l'aide à la Chine, mais le retrait des crédits à l'exportation n'a pas duré longtemps. Au Mexique, nous avons essayé de ne pas penser aux violations des droits de la personne au moment de la signature de l'ALENA.

Il ne sera pas facile de trouver des moyens efficaces et raisonnables de régler le problème. Nous voulons du travail pour les Canadiens et notre pays doit exporter pour créer de l'emploi. Sommes-nous prêts à être pointilleux sur le choix des pays avec lesquels nous entretenons des échanges commerciaux? La «compétitivité» supplante-t-elle les «droits de la personne» dans le programme des politiques, une fois les marchés conclus?

Dans le World Policy Journal de juillet 1992, un article passionnant «Bolstering Democracy in the Americas» traite de la question. Son auteur, M. Andrew Reading, y indique en substance que les vulnérabilités économiques que Washington a exploitées pour mettre sous mandat les réformes pour l'établissement d'économies libérales en Amérique latine pourraient aussi bien servir à appuyer les libertés civiles, des élections intègres et la subordination des forces armées au pouvoir civil. Les accords commerciaux pourraient prévoir le respect de droits du travail, de normes de sécurité, etc. mondialement reconnus. M. Reading mentionne que la Convention américaine sur les droits de l'homme, ainsi que la Commission interaméricaine et la Cour interaméricaine des droits de l'homme qui y sont associées sont des organismes pouvant favoriser la promotion du rétablissement de la démocratie.

Le Canada devrait donc peut-être réexaminer les dispositions des conventions, inciter au changement, ratifier et accepter l'autorité des tribunaux comme les autres pays de la région. M. Reading évoque le lien bien établi en Europe entre échanges commerciaux et droits de la personne -- l'Espagne, le Portugal et la Grèce n'ayant pu faire partie de la Communauté européenne avant d'avoir remplacé leurs régimes autoritaires par des démocraties.

On continue de chercher des mécanismes internationaux pertinents et l'aide financière, tout aussi nécessaire, à ces mécanismes, comme l'indiquent les rapports de la Commission des droits de l'homme de l'an dernier. Les ressources disponibles pour régler ces problèmes à l'échelle mondiale sont lamentablement dérisoires. (Nous pouvons, comme Canadiens, nous enorgueillir de nos importantes contributions, qui prennent aussi la forme d'une aide matérielle. Par exemple, M. Martin Lowe, cadre supérieur du ministère de la Justice, dirige actuellement, au Centre des Nations Unies pour les droits de l'homme à Genève, la préparation de la documentation pour la Conférence de 1993 des Nations Unies sur les droits de l'homme.)

Les problèmes de financement des Nations Unies sont un autre legs de la guerre froide. Jusqu'à tout récemment, les États-Unis estimaient qu'il n'était pas conforme à leurs objectifs de politique étrangère de ratifier les pactes des Nations Unies, mais la situation évolue maintenant. On sait que les États-Unis ne

paient pas leurs redevances aux Nations Unies, mais il y a aussi des changements à ce sujet, et leur rythme pourra s'accélérer avec la nouvelle administration.

Si, avec la fin de la guerre froide, d'importants obstacles à la progression des droits de la personne ont été éliminés, de nouveaux problèmes difficiles à résoudre surgissent. On aurait pu croire que la «souveraineté» gênerait l'amélioration des «règles de base» internationales concernant la protection des droits de la personne, mais ce n'est apparemment presque pas le cas. Ce serait la «particularité culturelle» qui serait plus menaçante, selon les commissions préparatoires à la Conférence de 1993 des Nations Unies sur les droits de l'homme, première du genre depuis vingt ans.

Actuellement, l'Inde, le Pakistan et les pays arabes invoquent leurs habitudes culturelles particulières pour refuser de reconnaître les droits individuels. En fait, en partant de ce principe, le terme de «violation» des droits de la personne ne serait pas juste, puisqu'il est redéfini comme étant simplement la façon dont on se comporte, les «règles de vie», en Arabie Saoudite par exemple.

Il est facile de se laisser abuser à ce sujet. Après tout, l'ACDI fait état de «l'aspect culturel» dans son programme d'aide. Et, à ce sujet, il est utile de se rappeler que la «Déclaration universelle des droits de l'homme» n'était pas si universelle, puisque beaucoup d'États signataires qui négocient maintenant la forme que prendra la conférence de 1993 sur les droits de l'homme étaient des colonies à l'époque. Les colonisateurs européens étaient beaucoup plus réticents à faire respecter les droits de la personne dans leurs colonies qu'ils ne le sont à les défendre auprès de ces territoires aujourd'hui indépendants. (En tant que puissance non coloniale et non impérialiste, le Canada est plus crédible -- notre «faiblesse» fait notre force.)

Le concept de la «particularité culturelle» pourrait véritablement dénaturer celui des droits universels de la personne. Toutefois, l'antidote aux positions préconisées par les gouvernements sera sans doute le mouvement mondial sans cesse croissant en faveur des droits de la personne. C'est ce mouvement-là que notre gouvernement doit appuyer pour assurer que ses objectifs en matière de droits de la personne sont atteints.

Les droits de la personne doivent explicitement comprendre les droits de la femme. Même le Canada ne s'est pas prononcé à ce sujet -- sur le plan national, notre pays n'est pas *le premier* au monde à prendre en considération les droits des femmes, mais le huitième (selon le Rapport mondial de 1992 sur le développement humain, PNUD, 1992).

Dans le dossier des femmes réfugiées, nous ne reconnaissons pas systématiquement que la violation des droits de la femme est une raison suffisante pour revendiquer le statut de réfugiée.

Récemment, la Commission de l'immigration et du statut de réfugié n'a pas soutenu l'appel d'une Saoudienne -- même si son droit fondamental à la sécurité était menacé, simplement parce qu'elle avait refusé d'accepter son statut de citoyenne de second ordre. Elle ne peut pas travailler, ni étudier, ni s'habiller comme elle le veut. Sa liberté de circulation à l'intérieur et à l'extérieur de son pays est limitée. Elle est victime de violence si elle ne se couvre pas le visage. Il est aussi hors de question qu'elle exprime librement ses croyances politiques (féministes). En outre, elle a été persécutée parce qu'elle est chiite.

M. Louis Dorion, membre de la Commission de l'immigration, a répondu à sa demande que «la requérante, comme toutes ses compatriotes, ferait bien de se conformer en toutes circonstances aux lois d'application générale qu'elle critique». Ces lois sont sans contredit discriminatoires à l'égard des femmes et violent clairement les principes inscrits dans la Déclaration universelle des droits de l'homme (d'après ce que nous a signalé M. Clovis Demers, vice-président du Centre international des droits de la personne et du développement démocratique.)

Le 25 août 1992, M^{me} Michele Landsberg, chroniqueuse féministe du Toronto Star, a communiqué une nouvelle troublante au sujet de l'interprétation sexiste (et carrément cruelle) de la Loi sur l'immigration, qui a vivement choqué des Canadiens de Thunder Bay. Une jeune jamaïquaine mariée à un Canadien qui la bat est menacée d'être expulsée du pays *sans* ses deux fillettes de moins de deux ans, parce que son mari retire son parrainage. Immigration Canada est prêt à la renvoyer en Jamaïque.

En juin, le mari a été reconnu coupable de voies de fait causant des lésions corporelles. Le juge qui l'a condamné à une peine d'un an d'emprisonnement a déclaré qu'il était méchant et vindicatif et utilisait la violence et le pouvoir que lui donne le parrainage pour dominer sa femme.

Si nous avions considéré les droits de la femme comme des droits de la personne, aurions-nous projeté de l'expulser? (Elle est finalement restée au Canada.)

Sur le plan international, la position du Canada est beaucoup plus claire. Le Canada a organisé et financé la première réunion de spécialistes en vue de l'élaboration de la déclaration des Nations Unies sur la violence faite aux femmes. (Comme vous le savez, il est plus compliqué de mettre en place de nouveaux instruments juridiques internationaux que de canoniser un saint.)

La première rencontre intergouvernementale en vue de l'élaboration de la Déclaration sur la violence envers les femmes a eu lieu en septembre -- à peu près au même moment que la conférence de l'Institut Nord-Sud, «Se donner la main pour changer les lois : les droits de la femme comme droits de la personne à travers le monde», qui se tenait à Toronto. Cette conférence était financée par le Centre international des droits de la personne et du développement démocratique.

M^me^ Charlotte Bunch, directrice du Centre for Women's Global Leadership, de l'Université Rutgers, a pris la parole au cours de cette conférence. Elle nous a rappelé que la lutte menée en 1948 par M^me^ Eleanor Roosevelt et des latino-américaines pour l'inclusion du féminin dans la Déclaration universelle des droits de l'homme visait à régler le problème de la subordination des femmes. M^me^ Bunch milite pour faire inclure les droits de la femme dans les droits de la personne. Elle a exposé quelques-uns des arguments invoqués par certains pour contester cette initiative :

1. La discrimination fondée sur le sexe est trop insignifiante; elle n'est pas aussi importante que les grandes questions de survie qui nécessitent une plus grande attention et doit passer après elles;
2. L'exploitation des femmes, bien que regrettable, est une question d'ordre culturel, privé ou individuel et pas une question politique exigeant l'intervention des États;
3. Quoique légitimes pour d'autres causes, les droits de la femme ne sont pas véritablement des droits de la personne;
4. Quand l'exploitation des femmes est reconnue, elle est jugée inévitable ou tellement répandue que son examen est futile ou empiéterait sur d'autres questions de droits de la personne.[1]

Pourtant, le sexisme tue autant que la torture pratiquée par les gouvernements, selon M^me^ Charlotte Bunch :

• Avant la naissance : l'amniocentèse sert à déterminer le sexe en vue de provoquer l'avortement des foetus de sexe féminin dans 99 p. 100 des cas à Bombay, en Inde. En Chine et en Inde, les deux pays les plus peuplés du monde, il naît plus de garçons que de filles, alors que ce devrait être le contraire si l'on se fie aux taux de natalité naturels.

---

1 Bunch, Charlotte, Carillo, Roxanne Carillo, Gender Violence, A development and Human Rights Issue, Centre for Women's Global Leadership, 1991

- Durant l'enfance : l'Organisation mondiale de la santé signale que, dans bien des pays, les filles sont moins nourries, allaitées moins longtemps, soignées par le médecin moins souvent et meurent plus que les garçons; elles sont aussi plus nombreuses qu'eux à souffrir de lésions physiques ou mentales permanentes causées par la malnutrition.

- À l'âge adulte : la violation des droits des femmes à disposer de leur corps en matière de procréation menace la vie des femmes, surtout dans les milieux pauvres et mal équipés en soins de santé. En Amérique latine, les complications causées par des avortements illégaux sont la principale cause de décès chez les femmes âgées de 15 à 39 ans.

La violation des droits de la femme la plus répandue est la violence sous toutes ses formes - femmes battues, inceste, viol, droit de vie ou de mort du mari sur l'épouse, mutilations des organes génitaux et esclavage.

Il y a énormément d'efforts à déployer pour faire inscrire ces questions au programme des droits de la personne. M^me^ Rebecca Cook, professeur à l'Université de Toronto et fondatrice de l'International Women's Rights Action Watch, a souligné qu'il fallait consolider «la Convention des Nations Unies sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes». C'est la Convention la plus timide des Nations Unies. Comme l'a indiqué M^me^ Cook dans une entrevue parue dans le Human Rights Tribune, créées et dirigées avant tout par des hommes, les Nations Unies et les traités des droits de la personne dénoncent surtout les abus dont sont victimes les hommes, habituellement les infractions aux droits civils et politiques. La violation des droits de la femme, qu'il s'agisse de violence familiale ou de lois civiles ou religieuses incontestablement discriminatoires, est le plus souvent simplement tolérée ou acceptée comme étant la «norme».

Cette année, les tentatives de la Commission de la condition de la femme pour obtenir un rapporteur spécial sur la violence faite aux femmes ont été rejetées (la Chine ayant pris les devants de la contestation). Il semble par conséquent illogique de tenir à Pékin la Conférence de 1995 des Nations Unies sur les femmes.

Le Canada qui s'est fixé des objectifs en matière de droits de la personne dans le cadre du programme de l'ACDI, risque de se faire accuser d'hypocrisie à cause des inégalités économiques qui persistent dans le monde. Il n'y a pas lieu de changer notre ligne de conduite. J'aimerais toutefois terminer par un bref rappel.

L'aide au développement étranger dans le monde est évaluée à environ 60 milliards de dollars. Pourtant, l'absence de perspectives commerciales coûtent, en tarifs douaniers élevés, 500 milliards de dollars par an aux pays en développement. Ces derniers paient des taux d'intérêts de 17 p. 100, alors que ceux-ci ne sont que de 4 p. 100 pour les pays industrialisés. Les investissements directs s'effectuent dans une proportion de 83 p. 100 dans les pays riches. Le rapport entre le revenu par habitant des pays riches et celui des pays pauvres est de 65 pour 1 et l'écart s'est encore élargi depuis dix ans.

Je sais que, en tant que membre du G-7, le Canada s'occupe discrètement de questions comme la réduction de la dette. Je connais aussi les risques que l'appui public de prises de position semblables peut entraîner sur le plan politique. Quand le premier ministre a annoncé la réduction de la dette des Caraïbes, des milliers de Canadiens ont écrit aux journaux pour se plaindre.

Il est clair qu'il faut faire mieux comprendre aux Canadiens les conséquences des inégalités entre pays. Il faut être bien conscient que ces inégalités *menacent notre sécurité* à tous et affaiblissent notre influence sur l'amélioration des droits civils et politiques et des droits de la femme dans les pays pauvres.

En conclusion :

Il est bon que le lien entre l'aide et les droits de la personne soit maintenant explicite. Toutefois,

- nous devons examiner les liens possibles entre les échanges commerciaux et les droits de la personne;
- il faut s'employer activement à élaborer des mécanismes efficaces de respect des droits de la personne;
- nous devons trouver de nouveaux moyens d'assurer le «rétablissement de la paix» et le «maintien de la paix»;
- nous venons à peine de commencer à considérer les droits de la femme comme des droits de la personne;
- le Canada doit tenir un débat sur la cohérence entre les politiques sur l'aide internationale, les échanges commerciaux, les finances et la diplomatie;
- notre échec à mettre en oeuvre des politiques visant à réduire les inégalités économiques entre les pays du monde (et notre échec dans nos relations avec les autochtones, signalé dans un récent rapport d'Amnisty International), ainsi que lacunes de nos programmes nationaux nous rendent susceptibles de nous faire accuser d'hypocrisie -- ce qui peut nous nuire sur le plan politique dans notre lutte hautement morale pour la défense des droits de la personne; et
- le mouvement mondial de défense des droits de la personne et des droits de la femme a besoin d'un plus grande aide financière pour dénoncer les abus et les étayer au moyen de documents.

Les possibilités de mettre fin à la violation des droits de la personne n'ont jamais été aussi grandes. La Commission des droits de l'homme des Nations Unies est une tribune importante où le Canada peut négocier en vue de rendre le monde plus juste et plus sécuritaire.

APPENDICE «DEVE-16»

(TRADUCTION)

CONSEIL CANADIEN POUR LES RÉFUGIÉS

MÉMOIRE À L'INTENTION DU

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE

DE LA CHAMBRE DES COMMUNES

LE 26 NOVEMBRE 1992

présenté par Nancy Worsfold

Monsieur le président, membres du Comité. Je tiens à vous remercier d'avoir donné au Conseil canadien pour les réfugiés l'occasion de vous faire part de ses réflexions sur les droits de la personne et les questions concernant les réfugiés.

Le Conseil canadien pour les réfugiés est une coalition de 130 organisations non gouvernementales qui s'occupent des réfugiés. Nous nous intéressons aux droits et au bien-être des réfugiés au Canada et partout dans le monde.

Ce sont surtout les violations des droits de la personne et les désordres civils qui déclenchent les mouvements transfrontaliers de réfugiés. Des populations sont obligées de s'enfuir de leur pays pour échapper à des situations horribles, souvent sans savoir l'accueil qu'on leur réservera ailleurs.

Comme on a demandé au Conseil d'aborder des situations et des problèmes particuliers, j'aimerais attirer votre attention sur deux questions soulevées par les tragédies que vivent à l'heure actuelle certains réfugiés : en Yougoslavie, la nécessité d'instaurer des mécanismes efficaces de respect des droits de la personne et en Somalie la question complexe des nouvelles zones dites "de protection".

Bien que la Somalie et la Yougoslavie soient les deux "pays à réfugiés" qui monopolisent à l'heure actuelle l'attention des médias, il importe de signaler l'existence d'autres mouvements importants de personnes vulnérables qui fuient la persécution. Je citerai entre autres l'exode des Rohyinja de la Birmanie (Myanmar) vers le Bangladesh et les mouvements importants de non-musulmans du sud du Soudan, déclenchés tous deux par des conflits inter-ethniques et des tentatives de génocide. Par ailleurs, une menace pèse sur la sécurité et les droits de la personne de certaines populations de réfugiés qui retournent chez elles dans le cadre des efforts de rapatriement entrepris par le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. On est également en train de procéder au rapatriement, dans des conditions apparemment précaires, de réfugiés afghans revenant du Pakistan, de réfugiés cambodgiens revenant de la Thaïlande et de réfugiés sri-lankais revenant de l'Inde. La communauté internationale doit surveiller la situation de ces réfugiés pour s'assurer que leur sécurité et leurs droits sont protégés.

Comme on l'a largement rapporté dans les médias et ailleurs avec preuves à l'appui, en Yougoslavie - ou du moins dans l'ex-Yougoslavie, - des familles sont déracinées, chassées de chez elles, enfermées dans des camps, assassinées, violées et torturées. Les droits de la personne les plus fondamentaux sont violés et des milliers fuient cette soi-disant "purification ethnique". Bien que

chaque soir, partout dans le monde, les bulletins de nouvelles rapportent ces terribles événements, nous semblons impuissants à y mettre un terme. Des gardiens de la paix sont dépêchés sur place pour maintenir la paix alors que cette paix n'existe pas. Des observateurs et des enquêteurs y sont envoyés avec la mission de témoigner de ces tragédies.

La Commission des droits de l'homme des Nations Unies a chargé M. Tadeusz Mazowiecki de faire enquête sur la situation et le Conseil de sécurité de l'ONU a nommé une commission d'experts afin qu'elle enquête sur les violations du droit international en matière de droits de la personne. Amnistie Internationale et un certain nombre d'autres organisations non gouvernementales ont également fait enquête sur la situation. Or, le problème, c'est qu'il n'existe aucune instance en mesure de donner suite à l'information recueillie dans le cadre de ces enquêtes. Lorsque la police d'Ottawa fait enquête sur un crime, ses constatations sont portées devant les tribunaux. On procède à des arrestations, les accusés sont traduits en justice et ceux qui sont déclarés coupables peuvent se voir imposer des peines. Il n'existe aucun recours de ce genre dans le régime international des droits de la personne.

Au moment même où je vous parle, des crimes abominables sont commis dans certaines régions de la Yougoslavie au nom de la purification ethnique. Bien que ces crimes fassent l'objet

d'enquêtes et seront inévitablement déclarés en violation du droit international, le régime international des droits de la personne ne peut pas faire grand chose. On peut adopter des résolutions pour condamner ces agissements afin d'essayer de jeter l'opprobre sur les gouvernements et les armées yougoslaves, mais manifestement, ces derniers savent exactement ce qu'ils font. À moins que les criminels de guerre perdent la guerre ou quittent leur pays, ils n'ont pas à craindre de représailles.

Le Canada a appuyé la création d'un tribunal criminel international. La sixième commission de l'Assemblée générale de l'ONU a adopté une résolution réclamant la création d'un tribunal criminel international qui permettrait d'assurer l'application du droit international en matière de droits de la personne. Nous vous exhortons à prendre cette proposition en considération lorsque vous examinerez des moyens d'améliorer l'efficacité du régime international des droits de la personne. La Commission ne doit pas se contenter de condamner les événements qui se déroulent en Yougoslavie. Elle doit déterminer les moyens d'y mettre fin.

Les réfugiés sont obligés de fuir des situations intolérables de guerre et de violations des droits de la personne. Pour les aider, nous devons examiner les moyens de prévenir les situations qui déclenchent les mouvements de réfugiés plutôt que de chercher uniquement des moyens de contenir ces mouvements et de venir en

aide aux réfugiés. Un tribunal criminel international serait un pas dans la bonne direction.

En Somalie, des milliers fuient la guerre, les violations des droits de la personne et la famine. Des milliers ont franchi la frontière à l'ouest pour se réfugier au Kenya où, bien que les conditions soient loin d'être idéales, ils peuvent bénéficier de la protection du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, de secours et d'aide.

L'article 14.1 de la Déclaration universelle des droits de l'homme déclare que " Devant la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile en d'autres pays." Or, au lieu de chercher à assurer l'exercice de ce droit et d'améliorer la situation des réfugiés somaliens au Kenya, l'ONU s'apprête apparemment à tenter à nouveau de créer une zone de protection, comme elle l'a fait l'année dernière au nord de l'Iraq. Elle envisage en effet de prendre des mesures pour établir une zone de protection relative en Somalie afin de permettre aux Somaliens de rester dans leur pays au lieu de se réfugier au Kenya.

Nous nous rendons compte de l'énorme fardeau que représente pour le Kenya l'arrivée massive de réfugiés somaliens. La plupart des réfugiés préféreraient sans doute rester dans leur pays plutôt que de devoir chercher asile ailleurs. La création d'une zone de protection est-elle toutefois la meilleure solution pour les

Somaliens contraints de fuir? Ces décisions sont-elles prises dans l'intérêt des Somaliens ou en fonction des besoins du gouvernement du Kenya?

Revenons un moment sur les événements qui se sont produits dans le nord de l'Iraq, l'hiver dernier. Des milliers de Kurdes, craignant pour leur vie, se sont enfuis de chez eux. Une fois arrivés à la frontière turque, la plupart ont été refoulés et ont dû rester dans des montagnes inhospitalières, au prix de nombreuses vies humaines. Les Kurdes qui ont fui vers l'Iran ont par contre été admis et y ont trouvé un accueil vraisemblablement plus humain.

La communauté internationale a choisi de ne pas condamner la Turquie pour sa réticence à accueillir les Kurdes qui fuyaient la persécution. Elle a décidé plutôt de prendre des mesures militaires pour créer une zone de protection en territoire iraquien. Bien qu'à l'époque, cela ait été sans doute la solution la mieux indiquée et la plus rapide, elle n'en soulève pas moins des questions troublantes.

Les troupes ont maintenant quitté cette zone de protection et le sort des Kurdes est incertain. Deux choses sont toutefois certaines : les Kurdes ne peuvent pas trouver refuge en Turquie et le régime international des droits de la personne ne défendra pas leur droit de chercher asile, prévu à l'article 14.1 de la Déclaration universelle.

Par ailleurs, ce n'est pas en empêchant les Somaliens de franchir des frontières internationales que l'on réglera les terribles événements que vit la Somalie. On estime qu'il y a entre 400 000 et 700 000 réfugiés somaliens au Kenya. La création d'une zone de protection en Somalie pourrait alléger le fardeau du Kenya tout en permettant aux Somaliens de rester dans leur pays, mais laisserait les Somaliens qui se sont enfuis de chez eux dans une situation très vulnérable. Les réfugiés qui franchissent une frontière internationale bénéficient de certains mécanismes de protection internationaux, dont ne jouissent pas les personnes déplacées à l'intérieur de leur propre pays.

Si l'on veut créer une zone de protection en Somalie à la frontière du Kenya, il faut que les Somaliens déplacés, qui se trouvent dans cette zone, bénéficient de la même protection qui est accordée aux réfugiés. De plus, il faut demander au Haut Commissariat d'intervenir au nom de ceux qui se trouvent dans la "zone de protection; ils doivent conserver l'option de demander asile. De plus, il faut veiller à ce que les Somaliens déplacés soient protégés. (Lire le paragraphe 33 de la note du HCR sur la protection internationale, du 25 août 1992, ci-jointe.)

Il n'est pas rare que l'on prenne des mesures pour empêcher les réfugiés de fuir des situations intolérables. Le gouvernement canadien cherche à empêcher les Somaliens de trouver refuge au

Canada. Le Canada compte environ 11 000 réfugiés somaliens. Le gouvernement canadien, en imposant des restrictions relatives à la délivrance des visas et des amendes aux transporteurs aériens, contrôle et limite le nombre de réfugiés qui entrent au Canada. De même, le gouvernement américain frappe d'interdit les navires d'Haïtiens en mer afin de les empêcher de revendiquer le statut de réfugié, bien qu'il ait condamné des pratiques semblables en Asie du sud-est où des navires chargés de Vietnamiens ont été poussés au large.

Les réfugiés sont des hommes, des femmes et des enfants qui ont été contraints de fuir les violations des droits de la personne et les ravages de la guerre. Le régime international des droits de la personne doit s'attaquer aux causes premières des mouvements de réfugiés. Il faut instaurer des mécanismes efficaces pour prévenir les violations des droits de la personne de manière à ce que les familles ne soient pas obligées de s'enfuir de leur pays. Cependant, en cas de violations, la communauté internationale doit continuer à faire preuve d'ouverture envers les réfugiés et leur permettre de franchir les frontières internationales et de chercher asile lorsqu'ils ont besoin de protection.

Je vous remercie de prendre le temps de vous pencher sur les questions ayant trait aux droits de la personne des réfugiés et aux violations qui les obligent à fuir.

ANNEXE "A"

(TRADUCTION)

UNITED NATIONS

Assemblée générale

Distr.
GÉNÉRAL

A/AC.96/799
25 août 1992

PROGRAMME DU COMITÉ EXÉCUTIF
PAR LE HAUT COMMISSAIRE

Quarante-troisième session

NOTE SUR LA PROTECTION INTERNATIONALE

(présentée par le Haut Commissaire)

RÉSUMÉ

Une description des développements en 1991 dans le domaine de la protection internationale des réfugiés figure dans le rapport du Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés à l'Assemblée générale, par l'intermédiaire du Conseil économique et social (Document E/1992/59).

La présente note résume en termes généraux les grands obstacles à la protection internationale tels qu'illustrés par les activités du HCR ayant des implications considérables pour lui, et que reflètent certaines des principales conclusions et recommandations du Groupe de travail sur la protection internationale.

33. Le HCR ne doit envisager de s'engager dans un contexte de déplacement intérieur que lorsque les critères fondamentaux en sont respectés. Avant de préconiser ou d'accepter une demande de participation, le HCR doit vérifier que : l'option de l'asile reste ouverte; le HCR jouit de l'accès sans réserve, de la sécurité et d'autres conditions qui lui permettent d'opérer; la situation exige l'expérience particulière du HCR; et la participation de l'Office se fonde sur le consentement de toutes les parties concernées et jouit de l'appui politique de la communauté internationale. Un volume suffisant de fonds spécifiques doit également être mis à disposition. En outre, la présence d'autres institutions des Nations Unies, coopérant à l'effort multilatéral, serait d'un intérêt tout particulier. Enfin,l'engagement du HCR devrait être orienté vers les solutions et parfaitement conforme à son caractère humanitaire et apolitique qui, a pour conséquence pratique que le HCR doit impérativement éviter, et sous aucune circonstance accepter, le transfert forcé ou d'autres pratiques violant les droits fondamentaux de l'homme. Selon la requête reçue et les conditions prévalentes, l'Office doit se tenir prêt à assumer le rôle adéquat de chef de file dans le retour des personnes déplacées de l'intérieur vers leur lieu de résidence habituel.

34. L'échéancier du retrait de la présence du HCR est indispensable si le HCR entend s'acquitter de façon satisfaisante de ses responsabilités dans le pays. Des critères claires doivent être élaborés à cet égard pour éviter un engagement de durée indéterminée. L'Office ne doit pas être amené à servir de surveillant des droits de l'homme pour la population en général, c'est-à-dire, au-delà des activités de protection liées au problème du déplacement.

E. Solutions

35. Alors que la prévention est généralement reconnue comme étant préférable à la solution, ses limites sont toutefois gardées à l'esprit. Le Groupe de travail, en conséquence, a examiné certains aspects des solutions actuelles au problème des réfugiés ayant des implications particulières au plan de la protection. De toute évidence, les solutions et la protection sont des efforts étroitement interdépendants, les solutions étant l'objectif de la protection et les principes de protection étant nécessairement guidés par le processus de recherche de solutions. Les solutions doivent, dans ce sens, se fonder solidement sur les droits de l'homme ainsi que sur la reconnaissance et l'acceptation par les États — particulièrement les pays d'origine — de leurs responsabilités respectives. Ceci dit, il convient également de reconnaître que les solutions au problème des réfugiés ne peuvent pas être vues indépendamment de leurs causes politiques et socio-économiques sous-jacentes.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the World Council on Indigenous Peoples:

Rodrigo Contreras, Executive Assistant.

From "Association québécoise des organismes de coopération internationale":

Thérèse Bouchard, Assistant Director General, Development and Peace;

Hélène Lagacé, Program Coordinator.

From the North-South Institute:

Maureen O'Neil, President.

From the Canadian Council for Refugees:

Nancy Worsfold, Executive Director.

TÉMOINS

Du Conseil mondial des peuples indigènes:

Rodrigo Contreras, adjoint exécutif.

De l'Association québécoise des organismes de coopération internationale:

Thérèse Bouchard, directrice générale adjointe, Développement et Paix;

Hélène Lagacé, coordonnatrice des programmes.

De l'Institut Nord-Sud:

Maureen O'Neil, présidente.

Du Conseil canadien des réfugiés:

Nancy Worsfold, directrice exécutive.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CA1
XC 11
- E99

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 30

Tuesday, December 8, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 30

Le mardi 8 décembre 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of human rights

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen des droits de la personne

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY

Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub–Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

La greffière du Sous–comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, DECEMBER 8, 1992
(44)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 9:35 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Girve Fretz, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson and Christine Stewart.

Other Members present: Lloyd Axworthy, Charles Caccia and Stan Hovdebo.

In attendance: From the Parliament Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Karen McBride, Research Officer.

Witnesses: From the Department of External Affairs: John Noble, Director General, International Organizations Bureau. *From the Canadian Centre, International PEN:* Louise Dennys, President. *From ARTICLE 19 (UK):* Frances D'Souza, Director. *As individual:* Salman Rushdie, Writer.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee resumed consideration of human rights. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated December 8, 1991, Issue No. 2*).

John Noble commenced his opening statement.

By unanimous consent, it was agreed,—That, John Noble be invited to appear before the Sub-Committee on December 9, 1992, at 3:30 o'clock p.m., to finish his statement and answer questions.

By unanimous consent, at 9:46 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 9:57 o'clock a.m., the sitting was resumed.

Louise Dennys made an opening statement.

On motion of Svend Robinson, it was agreed,—That, the draft resolution to the United Nations Commission on Human Rights and the joint statement to the Sub-Committee, both prepared by The Canadian Centre, International PEN and ARTICLE 19 (UK) be appended to this day's *Minutes of Proceedings and Evidence*. (*See Appendices "DEVE-17" and "DEVE-18"*).

Frances D'Souza and Salman Rushdie made opening statements and, with Louise Dennys, answered questions.

Svend Robinson tabled for the future consideration of the Sub-Committee the following proposed motion,—That, the Sub-Committee urge the Canadian Government to take a strong public position concerning the imposition of the *fatwa* on Salman Rushdie and the continuing international terrorist action of Iran, urge the Iranian Government to take the necessary steps to rescind the death order and ensure withdrawal of the bounty money without further delay, and

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 8 DÉCEMBRE 1992
(44)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 9 h 35, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Girve Fretz, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson, Christine Stewart.

Autres députés présents: Lloyd Axworthy, Charles Caccia et Stan Hovdebo.

Aussi présente: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Karen McBride, chargée de recherche.

Témoins: Du ministère des Affaires extérieures: John Noble, directeur général, Organisations internationales. *Du Centre canadien, PEN international:* Louise Dennys, présidente. *De l'ARTICLE 19 (RU):* Frances D'Souza, directeur. *À titre personnel:* Salman Rushdie, écrivain.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité poursuit son examen des droits de la personne (*voir les Procès-verbaux et témoignages du 8 décembre 1991, fascicule nº 2*).

John Noble commence son exposé.

Du consentement unanime, il est convenu,—Que John Noble comparaisse de nouveau le 9 décembre, à 15 h 30, pour terminer son exposé et répondre aux questions.

Du consentement unanime, à 9 h 46, la séance est suspendue.

À 9 h 57, la séance reprend.

Louise Dennys fait un exposé.

Sur motion de Svend Robinson, il est convenu,—Que la résolution destinée à la Commission des droits de la personne des Nations Unies et la déclaration conjointe du Sous-comité, toutes deux rédigées par le Centre canadien du PEN international, de même que l'ARTICLE 19 (RU), figurent en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* d'aujourd'hui (*voir Appendices «DEVE-17» et «DEVE-18»*).

Frances D'Souza et Salman Rushdie font des exposés puis, de même que Louise Dennys, répondent aux questions.

Svend Robinson dépose la motion suivante pour examen futur,—Que le Sous-comité exhorte le gouvernement à adopter publiquement une position ferme relativement à l'imposition du *fatwa* à Salman Rushdie et contre l'attitude de l'Iran vis-à-vis le terrorisme international; qu'il demande au gouvernement iranien de faire le nécessaire pour annuler l'anathème et l'argent offert en récompense, tout en lui faisant comprendre que des sanctions économiques

make clear to the Iranian Government that strong economic sanctions will be imposed on Iran should any harm come to Rushdie or those associated with publication of his works.

At 11:00 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

rigoureuses seront prises contre l'Iran advenant toute représaille contre Rushdie ou contre ceux qui publient ses ouvrages.

À 11 heures, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Texte*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, December 8, 1992

• 0935

The Chairman: I call the committee to order.

Members of the committee will recall that we've had two sessions with members of the human rights network and we had agreed that, after we had some briefings of their concerns and after the Third Committee had finished its substantial work in New York, we'd invite Mr. Noble, the Director General of the International Organizations Bureau in the department, and one with an overview of the forthcoming planning for the Commission on Human Rights, to come and give us an update. We would try to talk with him and his colleagues, and out of that have the basis for any observations we'd like to make to the government before the commission meetings in January and February.

It is a pleasure to invite Mr. Noble back. You might like to introduce your colleagues and give us an idea of their responsibilities in your orbit. We look forward to your comments this morning.

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Mr. Chairman, just before Mr. Noble starts, I wonder if I could just get some sense of whether he intends to read the entire statement or just to highlight the contents of the statement. I understand that there may be another witness at 10:15 a.m. If there's going to be an opportunity for questions, perhaps he might be willing to highlight the major elements of the statement. We could append the full document to the *Minutes of Proceedings and Evidence* of the committee. This would certainly, I think, be helpful.

Mr. John Noble (Director General, International Organizations Bureau, Department of External Affairs and International Trade): I understand the time constraints you're under. If it is the wish of the committee, we would certainly be available to come back at another time when you didn't have other more important witnesses to deal with.

Mr. Robinson: I'm not suggesting you're any less important.

Mr. Noble: I would like to put it on the record simply because I think it deals in a coherent way with what I think are some key issues of import for the committee and it puts on the record the department's point of view.

The Chairman: Just let us do some business for a second. In the likelihood that we have a visitor relating to the substance of the issues we're on... Tomorrow we have a scheduled meeting at 3:30 p.m. The representative has been cancelled, the staff tell me, but we have a slot and we are prepared to go at 3:30 p.m. tomorrow. Mr. Noble said that, if needed, he could adjust his schedule to give us a further period, so that before the House goes down we would have

[*Traduction*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 8 décembre 1992

Le président: La séance est ouverte.

Les membres du comité se souviendront que nous avons eu deux séances avec les représentants du Réseau des organismes concernés par les droits de la personne et que nous avions convenu qu'après les avoir entendus nous inviterions M. Noble, directeur général de la Direction générale des organisations internationales du ministère à comparaître une fois que la 3e commission aurait terminé ses importants travaux à New York. Nous souhaitons en effet qu'il fasse un survol et une mise à jour des travaux à venir de la Commission des droits de la personne. Nous voulons nous inspirer du témoignage de M. Noble et de ses collaborateurs pour faire au gouvernement certaines observations avant la reprise des travaux de la commission en janvier et février.

Monsieur Noble, nous sommes heureux de vous accueillir de nouveau. Veuillez nous présenter vos collègues et nous préciser quelles sont leurs responsabilités. Nous sommes impatients de vous entendre ce matin.

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Monsieur le président, avant que M. Noble ne débute, j'aimerais savoir s'il a l'intention de lire intégralement sa déclaration liminaire ou d'en extraire les points saillants. Je crois savoir qu'un autre témoin se présentera vers 10h15. Pour qu'il nous soit possible de lui poser des questions, il accepterait peut-être de souligner les principaux éléments de sa déclaration. Nous pourrions annexer le document intégral aux *Procès-verbaux et témoignages* du comité. À mon avis, cela serait certainement utile.

M. John Noble (directeur général, Direction générale des organisations internationales, ministère des Affaires extérieures et du Commerce international): Je comprends que vous avez des délais serrés. Je sais que vous êtes pressés par le temps. Si le comité le désire, nous pouvons certainement revenir un autre jour, à un moment où vous n'accueillerez pas d'autres témoins plus importants.

M. Robinson: Je ne voulais pas dire que vous soyez moins importants.

M. Noble: J'aimerais que ma déclaration figure au compte rendu simplement parce qu'elle traite avec beaucoup de cohérence de certaines questions clés qui intéressent au plus haut point le comité. On y retrouve le point de vue officiel du ministère.

Le président: Permettez-moi de régler brièvement un problème administratif. Dans l'éventualité où nous accueillerions un visiteur au sujet des questions de fond à l'étude... Le comité doit siéger demain à 15h30. D'après ce que le personnel me dit, le représentant de l'association que nous devions entendre a annulé sa participation. Nous avons un créneau et nous sommes tout disposés à siéger à 15h30 demain. M. Noble vient de dire qu'au besoin, il pourrait

[*Text*]

completed this process. If we can do that, we'll proceed. We'll deal with that as a backup possibility.

Mr. Noble: Thank you, Mr. Chairman. Ladies and gentlemen of the committee, it's a pleasure to meet with the subcommittee again to discuss the next session of the UN Commission on Human Rights.

First, I'd like to introduce the members of the new team we have in the department. Ms Valerie Raymond is Director of the Human Rights, Women's Equality and Social Affairs Division. She was formerly director of the Women's Equality Division and when that was merged into the Human Rights and Social Affairs Division last year, she carried on as a deputy for a year, and now we're delighted that she's a new director in the bureau.

On my left I have Mr. Ross Hynes, who is the departmental human rights coordinator. Ross spent five years at our permanent mission in Geneva dealing with the work of the Commission on Human Rights, and he's also a lawyer by training.

When we met last February to discuss human rights questions, the focus was on the work of the UN Commission on Human Rights, which was then in session, and on the Canadian NGO community's role in our approach to the commission. Subsequently, last April, Anne Park, the head of our delegation to the commission, provided you with a report on the results of the commission's 48th session.

• 0940

I understand the focus of your interest today is again on the Commission on Human Rights, which will hold its 49th session in Geneva from February 1 to March 12. I know you recently discussed this with some representatives of the Canadian NGO community who have also been in regular contact with officials in my bureau.

I want to begin a brief review of the results of the just concluded human rights debate of the UN General Assembly's Third Committee and the two first ever special sessions of the Commission on Human Rights held to consider the tragic and deplorable situation in the former Yugoslavia. These meetings, of course, play a key role in setting the scene for the next session of the commission. I will then say something about the outlook on the 1993 session of the commission, including the consolidated process with the NGOs.

I propose to conclude with a few comments on the World Conference on Human Rights, a major event on the UN calendar next year.

Je traiterai maintenant de la Troisième commission de la 47e Session de l'Assemblée générale. Les débats sur les droits de la personne de la Troisième commission de l'Assemblée générale représentent l'aboutissement du cycle annuel des

[*Translation*]

réaménager son horaire pour nous consacrer plus de temps, de sorte que nous puissions terminer ce processus avant l'ajournement de la Chambre. S'il est possible de procéder ainsi, nous le ferons. Nous pouvons toujours nous rabattre sur cette possibilité.

M. Noble: Merci, monsieur le président. Mesdames et messieurs du comité, c'est pour moi un plaisir de rencontrer à nouveau les membres du sous-comité pour discuter de la prochaine session de la Commission des droits de l'Homme (CDH), de l'ONU.

Tout d'abord, j'aimerais vous présenter les membres de la nouvelle équipe du ministère. Mme Valérie Raymond, directrice de la Direction des droits de la personne, de la promotion de la femme et des affaires sociales. Elle dirigeait auparavant la Direction de la promotion de la femme, et lorsque celle-ci a été fusionnée l'année dernière avec la Direction des droits de la personne et des affaires sociales, elle y est resté pendant un an à titre de directrice adjointe et maintenant, nous sommes ravis de l'avoir comme nouvelle directrice au sein de la direction générale.

À ma gauche, M. Ross Hynes, coordonnateur des droits de la personne au ministère. M. Ross a passé cinq ans dans notre mission permanente à Genève où il était en contact avec la CDH. C'est aussi un avocat de formation.

Lorsque nous nous sommes rencontrés en février dernier pour discuter des questions relatives aux droits de la personne, nous avons mis l'accent sur la CDH de l'ONU, qui était alors en session, et sur le rôle des ONG canadiennes dans l'établissement de notre position face à la commission. En avril, Anne Park, chef de notre délégation auprès de la commission vous a fourni un rapport sur les résultats de la 48e session de la commission.

Je crois savoir qu'aujourd'hui, nous allons nous concentrer de nouveau sur la CDH, qui tiendra sa 49e session à Genève du 1er février au 12 mars. Je sais que vous avez eu récemment des discussions à ce sujet avec des représentants d'ONG canadiennes, qui se tiennent également en contact avec les hauts fonctionnaires de mon bureau.

Permettez-moi pour commencer de présenter un bref aperçu des résultats du débat sur les droits de la personne de la Troisième commission de l'Assemblée générale des Nations Unies qui vient juste de se terminer. Je veux également vous parler des deux premières sessions spéciales que la CDH a tenues pour la première fois pour examiner la situation tragique et déplorable dans l'ancienne Yougoslavie. Ces réunions jouent évidemment un rôle clé dans la préparation du terrain pour la CDH. Je parlerai ensuite des perspectives concernant la session de 1993 de la Commission, et notamment du processus de consultation des ONG.

En terminant, je me propose de faire quelques commentaires sur la Conférence mondiale des droits de l'homme, événement qui aura lieu l'an prochain sous les auspices des Nations Unies.

I will now deal with the UNGA 47th 3rd committee. The human rights debate of the General Assembly's 3rd committee represents the culmination of the UN's annual cycle of human rights deliberations. Its results thus constitute

[*Texte*]

délibérations de l'ONU en la matière. Ses résultats constituent donc un important point de départ pour la session suivante de la Commission des droits de l'homme. Cette année, la Troisième commission a conclu la plupart de ses travaux vendredi dernier, c'est-à-dire le 4 décembre, ayant adopté 35 résolutions et décisions sur les questions relatives aux droits de la personne. Les représentants du Canada ont fait trois discours sur les questions relatives aux droits de la personne cette année, dont l'allocution du 13 décembre de l'ambassadeure Louise Fréchette sur la situation des droits de la personne dans le monde entier, et dont copies de ce texte vous ont été distribuées ce matin.

En ce qui concerne les résolutions thématiques adoptées par la Commission, l'un des événements les plus dignes de mention de l'année a été l'adoption de deux nouvelles déclarations de l'ONU, l'une sur les droits des minorités, et l'autre sur les disparitions. Nous avons aussi été heureux de la résolution entérinant le projet d'un budget régulier pour les commissions de la torture et de la discrimination raciale, qui couronnent plusieurs années d'efforts de la part du Canada pour faire renforcer ces commissions et les placer sur un pied d'égalité avec les autres organismes chargés de surveiller l'application des traités sur les droits de la personne. Le Canada a coparrainé une nouvelle résolution présentée par la Communauté européenne et engageant la Commission des droits de l'enfant à accorder une attention spéciale au sort des enfants sans abri. Enfin, je dois mentionner que cette semaine, en assemblée plénière, le Canada présentera une résolution faisant de 1993 l'Année internationale des peuples autochtones.

La Troisième commission a aussi adopté des résolutions, toutes coparrainées par le Canada, sur la situation des droits de la personne dans dix pays en particulier: Cuba a été fortement critiquée pour ne pas avoir coopéré avec le rapporteur spécial de la Commission des droits de l'homme; les autorités salvadoriennes et le FMLN ont été engagés à appliquer intégralement les clauses des récents accords de paix; les violations continues des droits de la personne en Haïti par le gouvernement illégal ont été condamnées; la Commission a souscrit une proposition visant à faire établir par le rapporteur de la Commission un système d'observateurs indépendants des droits de la personne en Irak; les autorités iraniennes ont été exhortées à coopérer pleinement avec le représentant spécial de la Commission des droits de l'homme; toutes les factions en Afghanistan ont été avisées de leur obligation de respecter les normes internationales en matière des droits de la personne; la Commission a engagé le CRLOE à mettre fin aux violations des droits de la personne au Myanmar, à relâcher tous les prisonniers politiques et à mettre fin immédiatement aux offensives contre les groupes minoritaires; la Troisième commission a pris l'initiative inhabituelle de recommander à la Commission des droits de l'homme d'envisager la nomination d'un rapporteur spécial pour le Soudan. Dans un autre nouveau dossier, la Commission a invité les États en cause à intensifier leurs efforts pour faire respecter les droits des minorités en Estonie et en Lettonie.

[*Traduction*]

an important point of departure for the next session of the Commission on Human Rights. The Third Committee this year wrapped up most of its work last Friday, December 4th, having adopted several resolutions and decisions on human rights questions. Canada's representative delivered three statements on human rights matters this year, including Ambassador Louise Fréchette's December 13 address on human rights situations worldwide, copies of which have been distributed to you this morning.

As regards the thematic resolutions adopted by the Committee, among the most noteworthy developments this year was the adoption of two new UN declarations—one on the rights of minorities, and one on disappearances. We were also very pleased with the resolution endorsing the idea of regular budget funding for the committees on torture and on racial discrimination—the combination of several years of Canadian efforts to put these committees on a sounder, equal footing with other human rights treaty bodies. Canada co-sponsored a new EC-led resolution calling for the Committee on the Rights of the Child to give special attention to the plight of street children. Finally, I should mention that this week, in the Assembly plenary, Canada will introduce a resolution launching the 1993 International Year of Indigenous People.

The Third Committee also adopted resolutions on ten specific country situations, most co-sponsored by Canada: Cuba was strongly criticized for not cooperating with the Commission's special rapporteur; the Salvadoran authorities and the FMLN were urged to fully implement the terms of the recent peace accords; the continuing human rights abuses by the illegal government in Haiti were condemned; the Committee endorsed a proposal that the Commission rapporteur establish a system of independent human rights monitors in Iraq. Iranian authorities were urged to resume full cooperation with the Commission's special representatives; all factions in Afghanistan were put on notice of their obligation to respect international human rights law; the committee urged the SLORC to put an end to human rights abuses in Myanmar, release all political prisoners and put an immediate stop to all armed offensives directed towards minority groups; the committee took the unusual initiative or recommending that the Commission consider appointing a special rapporteur for Sudan; and addressing another new concern, the committee called on the states concerned to intensify efforts to ensure the rights of Russian minorities in Estonia and Latvia.

[*Text*]

[*Translation*]

• 0945

With respect to the former Yugoslavia, might I now turn to the two special sessions of the commission and note that the Third Committee last week endorsed the efforts of the commission's rapporteur on the former Yugoslavia. This particular decision represents a landmark in the evolution of the CHR's capacity to respond in a timely fashion to urgent situations.

En ce qui concerne l'ex-Yougoslavie, j'aimerais maintenant vous parler des deux sessions spéciales de la Commission. La Troisième Commission a soutenu les efforts du rapporteur spécial de la CDH sur l'ex-Yougoslavie. Cette décision est un événement marquant, dans l'évolution de la capacité de la CDH à répondre rapidement aux situations d'urgence.

Two special meetings, the first held in August and the second early last week, were the first ever inter-sessional meetings of the commission. Canada actively supported these initiatives and co-sponsored the commission's resolution in August appointing former Polish Prime Minister, Tadeusz Mazowiecki, as a special rapporteur with a mandate to undertake on-site investigations. Mr. Mazowiecki's three reports to date document various acts of ethnic cleansing involving the forced removal of people, death threats, rape, torture, arbitrary detention, destruction of houses and places of worship, murder of political, religious, and intellectual leaders, systematically perpetrated by Serbian militia and irregular units in Bosnia and Herzegovina.

Deux séances spéciales, l'une en août et l'autre au début de la semaine dernière, ont eu lieu pour la première fois entre les sessions régulières de la CDH. Le Canada a appuyé activement cette initiative et a coparrainé en août la résolution nommant l'ex-premier ministre polonais Tadeusz Mazowiecki, rapporteur spécial avec mandat de procéder à des enquêtes sur place. Les trois rapports présentés jusqu'à présent par M. Mazowiecki font état de différents actes de «purification ethnique». (déplacements forcés de personnes, menaces de mort, viols, torture, détentions arbitraires, destruction de maisons et de lieux de culte, meurtres de dirigeants politiques, religieux et intellectuels, perpétrés systématiquement par les milices serbes et les unités irrégulières en Bosnie et Herzégovine).

Last week's commission resolution, the Third Committee resolution, urged Mr. Mazowiecki to forward his findings to the recently established commission of experts on war crimes, which counts a Canadian expert among its members. As you know, Canada is actively involved in discussions on the possible establishment of an international tribunal to try those charged with war crimes committed in the former Yugoslavia.

La résolution de la semaine dernière de la CDH engage M. Mazowiecki à transmettre ses conclusions à la Commission d'experts pour les crimes de guerre, récemment formée, qui compte un expert canadien parmi ses membres. Comme vous le savez, le Canada participe activement à des discussions sur la création éventuelle d'un tribunal international ad hoc chargé de juger les individus accusés de crimes de guerre dans l'ex-Yougoslavie.

Turning now to the next session of the Commission on Human Rights, Canada's delegation will be led by Anne Park. The draft agenda for the session is now available in English and corresponds closely to the agenda for recent sessions. Canada's basic aims at the commission would be twofold. First, we will seek to achieve all possible progress in the institutional evolution of United Nations mechanisms to promote and protect human rights. This corresponds essentially with a thematic work to which I referred in connection with the Third Committee. With the June world conference likely to focus on machinery reform, it is difficult at this stage to envisage any major institutional breakthroughs at this year's commission.

Pour la prochaine session de la CDH, la délégation canadienne sera dirigée de nouveau par Anne Park. Le projet d'ordre du jour pour la 49e session est maintenant disponible en anglais et correspond étroitement à l'ordre du jour des sessions précédentes. Le Canada visera deux principaux objectifs à la 49e commission. Premièrement, nous tenterons de réaliser le plus de progrès possible dans l'évolution institutionnelle des mécanismes des Nations Unies visant à promouvoir et à protéger les droits de la personne. Cette action correspond essentiellement aux travaux thématiques dont j'ai parlé au sujet de la Troisième Commission. Comme la Conférence mondiale de juin sera probablement axée sur la réforme des mécanismes, il est difficile pour le moment d'envisager des percées institutionnelles importantes à la 49e CDH de cette année.

Canada will, however, maintain its lead on a number of issues on which it will be seeking suggestions from our NGOs in January. These include freedom of expression, treaty bodies, human rights and disability, mass exoduses, and of course, rights of indigenous people. It goes without saying also, Mr. Chairman, that if the subcommittee had recommendations on any of these issues that it would wish to make, we would certainly take those into account as well.

Le Canada continuera cependant à jouer son rôle de chef de file sur diverses questions, à propos desquelles il demandera des suggestions à nos ONG en janvier: liberté d'expression, organismes chargés de surveiller l'application des traités, droits de la personne et handicaps, émigrations massives et, bien sûr, droits des peuples autochtones. Il va sans dire monsieur le président, que nous tiendrions compte de toute recommandation que le sous-comité pourrait nous faire à cet égard.

[*Texte*]

Our second basic goal for the commission is to press for the fullest possible application of the UN human rights mechanisms in every appropriate country situation. Here I want to underline a key point that was made by myself and Anne Park last year in our appearances, and let me put it quite starkly. The commission rarely produces outcomes that are entirely satisfactory for countries like Canada.

Ideally, we would like to see effective United Nations scrutiny of all serious human rights abuses. However, commission decisions are taken collectively by the 53 states members of the commission, and only 11 of those are members of the western group. They are significantly influenced, I might add, by the views of the 125 other members of the UN who, of course, are entitled to participate in all aspects of the commission's work, short of formal voting.

The business of promoting human rights at the commission is consequently very much the art of the possible. This was, I believe, illustrated in Anne Park's account to you last year of our efforts to address such situations as those in Sri Lanka, Indonesia and Guatemala. In each case the action ultimately taken by the commission fell short of what Canada and many other like-minded governments and the NGO community would have preferred. The chairman's statements, rather than resolutions, were adopted on Sri Lanka and East Timor, and the resolution on Guatemala was adopted under the advisory services, agenda item 19, rather than item 12 on human rights violations, which is generally regarded as the commission's ultimate sanction.

Canadian NGOs have expressed disappointment with such results and we share their concern, but considering that the alternative in many instances would be no action whatsoever, we have to recognize—and our NGOs have acknowledged this in our private consultations—that the measures adopted by the commission represent some measure of progress in our effort to influence the governments concerned to improve their human rights performance. Effective influence for governments to move in the right direction—that is the ultimate objective shared by the Canadian government and NGOs alike. In the final analysis, it is the best measure of the worth of the commission's work.

• 0950

From this it follows that the Canadian officials can rarely predict in advance of the commission the outcome of a given country situation, or necessarily even indicate what type of result we might ultimately be prepared to accept.

Mr. McCreath (South Shore): On a point of order, Mr. Chairman, is this appropriate?

The Chairman: I think we should ask the—

Mr. McCreath: Sorry, Mr. Noble, but my understanding is that committees normally do not have television cameras while they're in session.

The Chairman: Well, I think we—

Mr. Robinson: They're just waiting for other events. They can be in the room.

[*Traduction*]

Deuxièmement, nous exercerons des pressions en faveur de l'application la plus complète des mécanismes des droits de la personne des Nations Unies dans chaque situation appropriée. Je tiens ici à attirer votre attention sur un point essentiel que Anne Park et moi avons souligné lors de nos dernières comparutions. Je serai franc: les travaux de la CDH donnent rarement des résultats entièrement satisfaisants pour des pays comme le Canada.

Idéalement, nous aimerions que les Nations Unies soumettent à un examen attentif tous les pays soupçonnés de violations sérieuses des droits de l'homme. Toutefois, les décisions de la CDH sont prises collectivement par les 53 pays membres, dont seulement 11 font partie du groupe occidental; je dois ajouter qu'ils sont fortement influencés par les vues des quelque 125 autres membres des Nations Unies, qui ont le droit de participer à tous les aspects des délibérations de la CDH, à l'exclusion du droit de vote.

La promotion des droits de la personne à la CDH est donc en grande partie l'«art du possible». C'est ce qu'a démontré le compte rendu d'Anne Park de l'an dernier, qui décrivait nos efforts pour examiner des cas comme ceux du Sri Lanka de l'Indonésie et du Guatemala. Dans chaque cas, les mesures prises par la CDH n'ont pas répondu à ce que le Canada, et ses alliés ainsi que les ONG, auraient préféré. Des déclarations de la présidence plutôt que des résolutions ont été adoptées sur le Sri Lanka et le Timor oriental, et la résolution sur le Guatemala a été adoptée sous le point (19) dit des «Services consultatifs», plutôt que sous le point (12) relatif aux violations des droits de la personne—ce qui est généralement considéré comme la sanction définitive de la CDH.

Les ONG canadiennes ont été déçues de ces résultats, et nous partageons ce sentiment. Toutefois, si l'on considère que dans beaucoup de cas la solution de rechange est l'inaction, il faut reconnaître—ce que nos ONG ont admis lors de consultations privées—que les mesures adoptées par la CDH constituent un certain progrès dans les efforts déployés pour inciter les gouvernements en question à améliorer leur performance en matière de droits de la personne. L'objectif ultime du gouvernement canadien et des ONG est d'inciter les gouvernements à prendre un virage pour le meilleur. Il s'agit, en dernière analyse, de la meilleure façon de juger de la valeur du travail de la CDH.

Il s'ensuit donc que les responsables canadiens ne peuvent rarement prédire avant la réunion de la CHD le résultat final en ce qui concerne un pays donné, ou même indiquer quel résultat le Canada serait, en fin de compte, disposé à accepter.

M. McCreath (South Shore): Puis-je invoquer le Règlement, monsieur le président?

Le président: Je pense que nous devrions demander...

M. McCreath: Je m'excuse, monsieur Noble, mais d'ordinaire, les caméras n'ont pas la permission de filmer les délibérations des comités.

Le président: Je crois que...

M. Robinson: Ils sont ici pour autres choses. Ils peuvent demeurer dans la salle.

[*Text*]

Mr. McCreath: Well, yes, but this committee has business to do—

The Chairman: I think we'll ask the clerk if they can wait—

Mr. McCreath: It would be the first committee I've ever attended that—

The Chairman: We'll take a short adjournment while he is welcomed. In the meantime, we have some work to do.

Mr. Noble: Thank you, Mr. Chairman.

The negotiation process is a dynamic one that stretches among like-minded delegations in the wake of a general assembly, carrying through to the conclusion of the commission in early March. All of this, of course, implies that, contrary to the concern occasionally expressed by some NGOs, Canada does not go into that commission, let alone the pre-sessional domestic consultations, with fixed positions.

The Chairman: I think if I can, we're going to adjourn for a moment, Mr. Noble.

• 0952

[*Translation*]

M. McCreath: Oui, mais le comité a du travail à faire...

Le président: Je vais demander à la greffière de voir s'ils ne peuvent pas attendre...

M. McCreath: Ce serait bien la première fois que j'assiste à une réunion d'un comité qui...

Le président: Nous suspendrons brièvement la séance pendant qu'on lui souhaite la bienvenue. Entre temps, nous avons du travail à faire.

M. Noble: Je vous remercie, monsieur le président.

Le processus de négociation est dynamique. Des consultations ont d'abord lieu entre pays de même opinion après l'Assemblée générale, et le processus se termine à la fin des travaux de la Commission au début mars. Cela signifie donc, contrairement aux critiques formulées à l'occasion par certaines ONG, que le Canada ne se présente pas à la CDH, ou même aux consultations en préparation pour la CDH, avec des positions bien arrêtées.

Le président: Si vous me le permettez, monsieur Noble, nous allons suspendre nos travaux pour quelques instants.

• 0956

The Chairman: I would like to call the meeting to order.

As members of the media will know, television cameras are not permitted in the meeting. Others in the media may stay. It is an open meeting.

First of all, I want to say that members of the committee will know that we had a time for tomorrow to receive testimony from PEN. Circumstances are such that having a special guest here it seemed appropriate to the chair to move their testimony forward so we could have this opportunity of welcoming Mr. Rushdie and hearing his testimony.

I am therefore going to ask Louise Dennys if, on behalf of PEN, she would say a word and set the context for the testimony. I understand we have an hour together for some input from PEN and Mr. Rushdie. And I know members of the committee will have questions.

Ms Louise Dennys (Poets, Essayists, Novelists (PEN) Canada): Thank you very much, Mr. Chairman.

We are very pleased indeed to be here and to have this opportunity. We thank you for arranging it under these extraordinary and difficult circumstances. Getting to Canada was not easy, as you can imagine. It is deeply appreciated by all of us.

The purpose of our being here is to put before this committee what we are trying to achieve in Canada and what has been happening internationally, and to review that with you.

The principles at stake here are fairly clear in terms of the violation of fundamental rights, the freedom of expression upon which our democracy rests, and the breach of international law that is explicit in the terrorism of the fatwa itself in which a citizen of one country has been targeted by another country.

Le président: La séance est ouverte.

Comme les membres des médias le savent, on ne peut pas filmer les délibérations du comité. Les journalistes peuvent cependant demeurer dans la salle. La réunion est publique.

Comme les membres du comité le savent, nous devrions entendre demain les représentants de PEN. Nous accueillons un invité spécial en la personne de M. Rushdie et c'est pourquoi nous avons cru bon d'entendre ces témoins aujourd'hui. Nous souhaitons la bienvenue à M. Rushdie.

Je vais d'abord demander à M^me^ Louise Dennys de bien vouloir, au nom de PEN, replacer le témoignage dans son contexte. Nous aurons une heure à consacrer aux représentants de PEN et à M. Rushdie. Je sais que les membres du comité voudront leur poser des questions.

Mme Louise Dennys (Poets, Essayists, Novelists (PEN) Canada): Je vous remercie, monsieur le président.

Nous sommes heureux d'être ici et de comparaître devant le comité. Nous vous remercions d'avoir accepté de nous recevoir dans des circonstances aussi difficiles. Comme vous pouvez bien vous l'imaginer, il n'a pas été facile à M. Rushdie de venir au Canada. Nous vous remercions donc de votre compréhension.

Nous sommes ici pour expliquer au comité les mesures que nous avons prises au Canada et à l'échelle internationale pour tâcher de venir en aide à M. Rushdie.

Les principes en jeu sont très clairs. On a violé les droits fondamentaux d'une personne, on a porté atteinte à sa liberté d'expression, principe sur lequel repose notre démocratie, et on a violé le droit international étant donné qu'un pays a commis un acte de terrorisme en frappant du fatwa le citoyen d'un autre pays.

[*Texte*]

We have a very specific agenda in Canada itself. We have been reviewing this with others with whom we have spoken.

What is happening right now comes out of an international initiative that has been gathering force over the last couple of months. Mr. Rushdie has been travelling to a few specific countries where he has been invited to speak to the political leaders to try to help resolve the question of what can be done in this appalling situation.

There has been a very strong international response. There is a sense of a gathering momentum. The feeling is that Canada might have a very special leadership role to play in this particular situation, in coalition with other governments.

What we are looking for is fairly clear in terms of our position, and that is an explicit denunciation from the Canadian government of the terrorism explicit in the fatwa, and of the fatwa itself.

• 1000

We are also asking the Canadian government to use its standing and influence at the United Nations and its membership on the UN Commission on Human Rights to secure the adoption of a resolution at the 1993 session of the United Nations Commission. In this, we would call on the Government of Iran to take all necessary steps to ensure that the bounty money placed on Mr. Rushdie's head by the Fifteenth Khordad Foundation, which is a non-governmental charity organization operating in Iran with the full support and approval of the Iranian government, be withdrawn, plus the expenses that are part of the bounty money for the murder. Also, the Government of Iran should rescind the fatwa immediately.

We would also call on the Government of Iran to authorize the renewal of a mandate of the UN commission's special representative on Iran for another year to ensure that the widespread abuses of human rights, of which this is only the most extreme example by the Government of Iran, continue to be investigated and reported.

It is that spearheading of the resolution to the United Nations that we hope Canada would see fit and proper to play a role in.

We are also looking at—and this can be talked about further with other members of this committee—the renewal of work with other governments to bring a case to the International Court of Justice challenging the legality of the actions of Iran as a fundamental breach of international law. First, as a member state of the UN it issued a death sentence against a citizen of another country. Secondly, it sanctioned within its borders the presence and actions of an organization, the Fifteenth Khordad Foundation, that is offering significant sums of money for the murder of a citizen of another country.

We would also very much hope to see the government take a leadership position on the case with the Commonwealth heads of state and at the Francophone Summit to place this issue on the agenda of the next meetings of both organizations.

[*Traduction*]

L'action que nous menons au Canada vise des objectifs précis. Nous les avons examinés avec tous ceux à qui nous avons parlé.

L'initiative que nous prenons aujourd'hui s'inscrit dans un mouvement international qui a pris de l'ampleur au cours des derniers mois. M. Rushdie s'est rendu dans quelques pays pour discuter avec des dirigeants politiques de la façon de mettre fin à la situation intenable dans laquelle il se trouve.

L'appel lancé par M. Rushdie a été accueilli avec empressement par la communauté internationale. L'élan imprimé prend de l'ampleur. Nous sommes convaincus que le Canada pourrait jouer un rôle de chef de file dans cette affaire en collaboration avec d'autres gouvernements.

Ce que nous réclamons est très simple, c'est-à-dire que le gouvernement canadien dénonce explicitement du fatwa ainsi que son caractère terroriste.

Nous pressons aussi le gouvernement canadien d'user de son influence auprès des Nations Unies à titre de membre de la Commission des droits de l'homme pour faire adopter une résolution lors de la session de 1993 de la Commission des Nations Unies. Cette résolution devrait réclamer que le gouvernement de l'Iran prenne toutes les mesures nécessaires pour s'assurer que la Quinzième fondation du Khordad, un organisme de charité non gouvernemental qui bénéficie de l'appui et de l'approbation du gouvernement iranien, cesse d'offrir une prime à qui tuera M. Rushdie, prime qui comprend également le remboursement des frais encourus par le chasseur de prime pour commettre le meurtre. La résolution devrait aussi réclamer que le gouvernement iranien révoque immédiatement du fatwa.

Nous pressons le gouvernement d'Iran d'autoriser la reconduction pour une année du mandat du représentant spécial de la Commission des Nations Unies en Iran pour que celui-ci puisse continuer de faire enquête et de faire rapport sur les cas très répandus de violation des droits de la personne, l'affaire Rushdie constituant la violation la plus grave.

Nous espérons donc que le Canada prendra l'initiative de présenter cette résolution aux Nations Unies.

Nous réclamons aussi—et nous pourrons discuter plus longuement de cette question avec les membres du comité—que le Canada collabore avec d'autres gouvernements pour contester devant la Cour internationale de justice la légalité des mesures prises par l'Iran. Nous considérons que ce pays a violé les principes fondamentaux du droit international. Bien que membre des Nations Unies, l'Iran a ordonné l'imposition de la peine de mort à un citoyen d'un autre pays. En outre, l'Iran a donné son aval à la présence et aux actions par un organisme, la Quinzième fondation du Khordad, qui offre une somme d'argent importante à quiconque tuera M. Rushdie, citoyen d'un autre pays.

Nous espérons également que le gouvernement canadien insistera pour que cette question soit portée à l'ordre du jour de la réunion des chefs d'État du Commonwealth ainsi que du Sommet des pays francophones.

[*Text*]

We are making this appearance here today and presenting this brief on behalf of two organizations, PEN Canada and Article 19. Frances D'Souza, Director of Article 19, a British organization responsible for the International Committee for the Defence of Salman Rushdie, is here with us now.

We have in fact a draft resolution, Mr. Chairman, that I would be happy to go through with you in more detail. I would also like Frances D'Souza to comment a little bit further on the position with regard to the United Nations resolution.

The Chairman: I think you tabled the draft with members of the committee?

Ms Dennys: That is correct.

Mr. Robinson: Might I suggest that both the draft resolution and the joint statement submitted to the committee be appended to the proceedings of this meeting?

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: Thank you. Ms D'Souza.

Ms Frances D'Souza (Director, Article 19): I am delighted to be here, and I wonder whether I could start by saying that I apologize for addressing this committee in English. I would have liked to have done so in French. However, I am not that well prepared.

Perhaps I could say something very briefly about the way in which this campaign developed. For virtually the first three years of the campaign, there was some pressure on the campaign and, indeed, on Mr. Rushdie himself not to be vociferous in our demands that the Iranian government should revoke this fatwa, predominantly because there was a question of hostages to be dealt with. There was certainly a message coming from the British government that if we were to pursue this case, it would adversely affect the fate of the hostages.

This was a very powerful message, and it wasn't really until the hostages were released that we began to pursue the international campaign with renewed vigour and, indeed, to make it ever more political.

The strategy of the campaign has been to approach governments and politicians in a number of European countries and to put before them what we believe to be a very important issue that has ramifications for democracy itself; namely, that there is a country in this world, which, as a UN member state, has been able to violate international human rights law, and point a finger at a citizen of another country who has committed no crime and effectively has been able to silence that individual.

• 1005

Furthermore, it is not only the individual who has been silenced but a number of people who are associated with him, although many have bravely spoken out. I do not think one should underestimate the degree to which there has been censorship following the fatwa. We have a number of examples of that which are published in this chronology. We will be happy to distribute it to members of this subcommittee.

[*Translation*]

Nous comparaissons aujourd'hui devant vous au nom de deux organismes, PEN Canada et Article 19. M^me^ Frances D'Souza, directrice d'Article 19, un organisme britannique dont relève le Comité international pour la défense de Salman Rushdie, nous accompagne aujourd'hui.

Je suis prête à vous soumettre un projet de résolution, monsieur le président, au sujet duquel je peux vous donner plus de précisions. J'aimerais aussi que M^me^ Frances D'Souza vous parle plus longuement de la résolution que nous aimerions voir le gouvernement canadien présenter aux Nations Unies.

Le président: Vous avez fait distribuer le projet de résolution aux membres du comité, n'est-ce pas?

Mme Dennys: Oui.

M. Robinson: Je propose que le projet de résolution ainsi que la déclaration conjointe soient annexés aux délibérations de la réunion d'aujourd'hui.

Des voix: D'accord.

Le président: Je vous remercie. Vous avez la parole madame D'Souza.

Mme Frances D'Souza (directrice, Article 19): Je suis heureuse d'être ici, et j'aimerais commencer par dire que je m'excuse de prendre la parole devant le comité en anglais. J'aurais aimé le faire en français. Il aurait cependant fallu que je me prépare davantage pour pouvoir le faire.

Permettez-moi de vous expliquer brièvement comment nous avons lancé cette campagne. Au cours des trois premières années de la campagne, on a exercé des pressions sur ceux qui y ont participé ainsi que sur M. Rushdie lui-même pour ne pas réclamer trop vivement la révocation du fatwa du gouvernement iranien de peur de mettre en danger la vie de certains otages. C'est clairement ce que nous a fait savoir le gouvernement britannique.

Ce n'est donc qu'après la libération des otages que nous avons commencé à tâcher de convaincre les dirigeants politiques du bien-fondé de notre cause.

Dans le cas de cette campagne, nous avons voulu sensibiliser les gouvernements et la classe politique de divers pays européens aux conséquences pour la démocratie du fait qu'un pays membre des Nations Unies viole les droits de la personne et brime la liberté d'expression d'un citoyen d'un autre pays qui n'a commis aucun crime.

En outre, le fatwa ne vise pas seulement M. Rushdie, mais beaucoup de ses amis et collaborateurs dont bon nombre ont pris courageusement sa défense. Il ne faut pas sous-estimer la censure qui a découlé du fatwa. La chronologie que nous avons établie en donne plusieurs exemples. Je serai heureuse de la distribuer aux membres du comité.

[*Texte*]

As an international human rights organization that also spearheads the Rushdie defence campaign, I think we are deeply concerned about protecting democracy by disallowing one country to impose what is a single view, a single truth of the world. Clearly, as an international human rights organization, we are concerned with allowing a multiplicity of views in several countries of the world.

In the U.K. and indeed in Europe, we have a view about Canada, which is that it has considerable influence in the human rights field traditionally and historically, and we look to Canada to pursue individual cases of human rights violation at the UN and perhaps at other multilateral fora, such as the Commonwealth heads of government meeting which is coming up in the autumn of 1993.

We understand from the meetings we've had with various governments that there is this tendency to wait until someone else acts. There is this fear, which I think also illustrates that the Iranian threat unfortunately is working, that if one country is to stand up and be counted, it will suffer adverse consequences to the government, to its institutions and to its personnel abroad. Understanding this and the very grave threat to institutions and individuals, we believe it is extremely important to gather together a consortium of countries that is prepared to challenge this illegal and continuing threat.

We understand that the United Nations, in particular the United Nations Commission on Human Rights, has for the past three years taken an extremely serious view on monitoring human rights abuse in Iran itself, and a special representative has reported for the last three years to the UN Commission on Human Rights. There has been a great deal of lobbying on the part of the Iranians to have this shameful status removed. Earlier this year they were unsuccessful in doing so because it is well known that the degree of human rights abuse within Iran continues, and indeed in many cases has worsened.

As members of the subcommittee will also know, the special representative, Mr. Reinaldo Galindo-Pohl, has very recently been asked by the Iranian authorities to discontinue his monitoring, and this of course will be reported at the United Nations Commission.

We would like to put to the subcommittee the idea that perhaps the case of Salman Rushdie—the case itself is atrocious, but it has much wider ramifications—could be put in a resolution to the commission, to be voted on at the end of the commission. Perhaps this effort might be led or spearheaded by Canada in its role as a defender of human rights at the United Nations. There might be time to discuss possible moves within the Commonwealth heads of government meeting.

I mention that specifically because the paper presented at the last meeting in Harare by Flora MacDonald was extraordinarily well received. As an international organization, we were very active in promoting that report through the Commonwealth human rights initiative. We understand there is to be a specific slot on the agenda of the meeting to be held in Cyprus in the autumn of 1993, which will consider the kind of relationship between human rights

[*Traduction*]

Étant l'un des organismes internationaux de défense des droits de la personne participant à la campagne de défense de M. Rushdie, nous nous préoccupons aussi vivement de la protection de la démocratie en nous opposant à ce qu'un pays impose aux autres sa conception de la vérité. En tant qu'organisme international de défense des droits de la personne, nous favorisons le respect de différents points de vue.

Au Royaume-Uni comme en Europe, nous avons toujours considéré que le Canada exercait beaucoup d'influence dans le domaine des droits de la personne, et nous avons toujours compté sur lui pour prendre l'initiative de dénoncer les violations des droits de la personne aux Nations Unies et devant d'autres organisations multilatérales comme le Commonwealth dont les chefs de gouvernement doivent se réunir à l'automne de 1993.

Il ressort des discussions que nous avons eues avec les représentants de divers gouvernements qu'on attend qu'un pays prenne l'initiative. On craint, ce qui démontre bien l'efficacité de la menace iranienne, que des représailles soient prises contre le gouvernement, les institutions et les diplomates en poste à l'étranger du pays qui aurait cette audace. Comme nous sommes tout à fait conscients de ce risque, nous sommes convaincus qu'il importe qu'un ensemble de pays concertent leurs efforts pour mettre fin à cette menace illégale.

Les Nations Unies, et en particulier la Commission des Nations Unies sur les droits de l'Homme surveillent de très près depuis trois ans les violations des droits de la personne commises en Iran en confiant à un représentant spécial la responsabilité de faire rapport à la Commission des Nations Unies sur cette question. Les Iraniens ont exercé de grandes pressions pour amener la commission à rappeler son représentant. L'Iran n'a pas obtenu satisfaction au début de cette année parce qu'il est de notoriété publique que la situation en ce qui touche les violations des droits de la personne s'aggrave encore en Iran.

Comme les membres du sous-comité le savent également, le représentant spécial, M. Reinaldo Galindo-Pohl, s'est récemment vu demander par les autorités iraniennes de suspendre ses activités de surveillance, ce dont il fera évidemment rapport à la Commission des Nations Unies.

Nous voulons avancer devant le sous-comité l'idée que le cas de Salman Rushdie—un cas atroce en lui-même, mais dont les ramifications sont beaucoup plus vastes—fasse l'objet d'une résolution qui ferait l'objet d'un vote à la fin des travaux de la commission. En sa qualité de défenseur des droits de la personne aux Nations Unies, le Canada pourrait peut-être prendre l'initiative de présenter cette résolution. Il serait peut-être possible d'en discuter lors de la réunion des chefs de gouvernement du Commonwealth.

Je fais cette suggestion parce que la communication présentée lors de la dernière réunion à Harare par M^{me} Flora MacDonald a été chaleureusement accueillie. À titre d'organisation internationale, nous avons activement appuyé cette communication dans le cadre de l'initiative prise par le Commonwealth en matière des droits de la personne. Lors de la réunion qui sera tenue à Chypre à l'automne de 1993, on abordera la question du lien entre les organismes de défense

[*Text*]

organizations and the Commonwealth heads of government meeting and the Commonwealth human rights initiative. We would like to see this case, because of what it represents, taken up at that level as well.

Thank you very much.

• 1010

The Chairman: Thank you very much. Mr. Rushdie, we'd appreciate hearing from you. Welcome.

Mr. Salman Rushdie (Individual Presentation): Thank you very much. It's an enormous privilege for me to be allowed to address this gathering, and I would like to express my appreciation of that and my appreciation of all the enormous amount of work that was done to get me here. At one point I thought I was going to have to flap my arms, but it turns out that I didn't in the end.

I just wanted to mention, to put this in some kind of context, that I've been trying to put this issue back on the front agenda of a number of countries of late, and to give you a little demonstration of the kind of high-stakes poker involved in this, the Iranians clearly do not like this. They clearly notice it and they are clearly very rattled by it.

Earlier this year I had a meeting at the British House of Commons with an all-party group of members of Parliament. When I say all-party, it really was very encouragingly, genuinely all-party; not just the three major parties, but the nationalists as well and both Scottish and Welsh.

The day after this happened, or within days anyway, the new post-election Iranian Majlis, the one much touted as being supposedly a more moderate Majlis, immediately passed a resolution by a gigantic majority insisting to its government that the fatwa should be immediately carried out, and condemning the British House of Commons for having dared to meet with its own citizen.

Subsequently, I was able to be in Germany and was in the Bundestag meeting with many deputies of all parties and senior government figures, members of the foreign relations committee, the speaker of the Bundestag herself, the Leader of the SPD. Within moments of this having happened, the Iranians reacted by announcing an increase of bounty money and stating specifically that my visit to Germany was the reason for this.

I mention this because it seems clear to me that at one level this isn't good news. At another level it clearly shows the extent to which the Iranian power structure is alarmed by expressions of support from abroad. I think they never expected this sort of cockroach of a writer would be able to receive this kind of international assistance. They're rather familiar with the process of squashing such cockroaches, and they can't understand how it is that other people think differently.

There are one or two things I'd like to say. Well, one thing to append to that is that a lot of political leaders have mentioned to me the worry they have about coming out too strongly in this case because of having personnel, embassy

[*Translation*]

des droits de la personne et le rôle que peut jouer dans ce domaine les gouvernements du Commonwealth. Compte tenu de l'importance de la question, nous espérons qu'elle sera abordée par les chefs de gouvernement eux-mêmes.

Je vous remercie.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur Rushdie, nous vous écoutons. Vous êtes le bienvenu ici.

M. Salman Rushdie (présentation individuelle): Merci beaucoup. C'est un grand privilège pour moi que de prendre la parole en ces lieux, et je tiens à vous dire ma reconnaissance, non seulement pour l'invitation qui m'a été faite, mais aussi pour l'effort considérable qu'il a fallu déployer pour me faire venir ici. J'ai cru un moment que seul un tapis magique me permettrait de faire le voyage, mais heureusement, on a pu trouver un autre moyen.

Pour situer le contexte où nous nous trouvons, je tiens à souligner que j'essaie depuis quelques mois de raviver l'intérêt public pour cette question dans un certain nombre de pays, et ne serait-ce que pour vous donner une petite idée des enjeux considérables dans cette affaire, je dirai que l'Iran n'apprécie pas du tout mon initiative. Il est évident que l'état iranien voit ce qui se passe et qu'il n'y trouve aucun plaisir.

Plus tôt cette année, j'ai rencontré à la Chambre des communes britannique un groupe composé de députés de tous les partis. C'était très encourageant, car en effet, tous les partis étaient représentés; non seulement les trois grands partis, mais aussi les partis nationalistes écossais et gallois.

Le lendemain, ou quelques jours plus tard, le Majlis iranien nouvellement élu, le Majlis dont tout le monde dit qu'il est plus modéré, a immédiatement adopté une résolution, avec une majorité colossale, exigeant du gouvernement l'exécution immédiate du fatwa ainsi que blâmant la Chambre des communes de Grande-Bretagne pour avoir osé accueillir en son sein un citoyen britannique.

Par après, j'ai pu me rendre en Allemagne et rencontrer au Bundestag plusieurs députés de tous les partis ainsi que de hautes personnalités du gouvernement, les membres de la commission des affaires étrangères, la présidente du Bundestag elle-même, le chef du SPD. À peine quelques moments après cette rencontre, l'État iranien a réagi en annonçant une augmentation de la prime et en déclarant sans ambages que cette mesure faisait suite à ma visite en Allemagne.

Je mentionne cela parce qu'il me semble évident que, d'une part, cela augure mal pour l'avenir. D'autre part, cela démontre clairement dans quelle mesure le pouvoir iranien s'inquiète des témoignages de soutien à l'étranger. À mon avis, l'état iranien ne s'attendait nullement à ce que cette vermine d'écrivain mobilise une aide internationale de cette ampleur. Le pouvoir iranien a plutôt l'habitude d'écraser de telles vermines, et il comprend difficilement que d'autres réagissent différemment.

Il y a une ou deux choses que je tiens à dire. Et bien, je me dois d'abord d'ajouter à cela que de nombreux dirigeants politiques m'ont confié qu'ils hésitaient à prendre position trop fermement dans cette affaire parce qu'ils craignent de

[*Texte*]

personnel and government personnel, in Iran. My own guess would be—it's only a guess—that given Iran's attempts to ingratiate itself with the west, the last thing on earth it wants to do is to harm western employees or diplomatic personnel, because that would undo a great deal of effort rather more swiftly than anything else.

There is also the point that if on the one hand western governments are so afraid of terrorist acts against their personnel in that country, how can it be, on the other hand, that they're not willing to name Iran as a terrorist state? It seems to me that their own behaviour, the behaviour of western governments, is entirely a terrorized reaction. It's a reaction to the exercise of terror.

The fact that I, as a citizen of Britain coming to Canada—for which I don't even require a visa—have had such remarkable trouble getting here, and then could only be here with the assistance of the most colossal security operation I've ever seen, is a further indication that terrorism is at work here. If it was not at work here, those limos wouldn't be out there; people wouldn't be talking into their sleeves outside the door. So I think we should call a spade a spade. What we have here is a terrorist regime, and not only my position but the behaviour of everyone else demonstrates that perfectly clearly.

I have, however, been in an odd sort of double bind about this for a long time. It's been pointed out the pressure that was placed upon me at the time of the hostage crisis. That is entirely true, and that was not just media pressure but also official pressure not to harm the interests, in particular, of the British hostages by drawing too much attention to this case.

• 1015

There was a thing we can all piously object to in principle, a trading off of one set of human rights against another, but to an extent I accepted that the solution to the hostage crisis had to come first, as long as this came second. What worried me for a while at the end of the hostage crisis was a fear that this might not come second. There might at that point be such a rush to normalize relations with Iran that this would not be faced up to at all.

Since then, the campaign on my behalf run by Article 19 and by PEN groups around the world, including very spectacularly here in Canada, has done a great deal to make sure that, first of all, the British government has enormously stiffened its position on this case, and second, that the case is returning rather rapidly to the front of the international communities' agenda.

[*Traduction*]

compromettre la sécurité de leur personnel diplomatique en Iran. J'ai l'intuition—mais ce n'est qu'une intuition—que compte tenu des tentatives iraniennes de rapprochement avec l'occident, Téhéran ne tient surtout pas à causer du tort aux employés occidentaux ou au personnel diplomatique en poste en Iran parce que cela ferait avorter les longues et patientes démarches des dernières années.

On se demande aussi pourquoi, si les gouvernements occidentaux ont tellement peur de voir l'Iran perpétrer des actes terroristes contre leur personnel diplomatique dans ce pays, pourquoi alors l'occident répugne-t-il à désigner l'Iran état terroriste? Il me semble que ce comportement, à savoir le comportement des gouvernements occidentaux, est tout à fait une réaction de terreur. C'est une réaction à l'exercice de la terreur.

Le fait que moi, citoyen de Grande-Bretagne venant au Canada—voyage pour lequel je n'ai même pas besoin de visa—ai éprouvé autant de difficultés à venir ici, et que je ne puis venir ici qu'à la faveur de l'opération de sécurité la plus colossale que j'ai jamais vue, démontre une fois de plus que le terrorisme a fait son oeuvre ici aussi. Si ce n'était pas le cas, on ne verrait pas toutes ces limousines blindées dehors; on ne verrait pas ces gens à la porte qui monologuent dans leurs manches de veston. Appelons un chat un chat. Nous sommes ici en présence d'un régime terroriste, comme le démontre parfaitement non seulement ma position mais aussi le comportement de tous ceux qui m'entourent.

Qui plus est, je me suis retrouvé pendant longtemps doublement baîllonné. On a dit plus tôt les pressions dont j'ai été l'objet à l'époque de la crise des otages. C'est tout à fait vrai, et il ne s'agissait pas seulement de pressions des médias mais aussi de pressions des autorités qui tenaient à éviter le moindre tort aux otages, particulièrement aux otages britanniques, en accordant trop d'intérêt à cette affaire.

En principe, il y avait lieu de s'indigner pieusement de cette situation, car cela revenait à nier les droits d'une personne pour faire valoir les droits d'une autre, mais dans une certaine mesure, j'ai accepté que la solution à la crise des otages passe en premier, à la condition d'avoir une place moi-même. Ce qui m'a inquiété pendant un certain temps, après le dénouement de la crise des otages, c'était de me voir refuser cette deuxième place. Je craignais qu'on ne s'empresse tellement de normaliser les relations avec l'Iran qu'on finisse par m'oublier tout à fait.

Depuis ce temps, la campagne pour ma défense dirigée par l'organisation de l'article 19 et par les groupements du PEN partout dans le monde, et je tiens à souligner l'effort spectaculaire qui a été déployé ici au Canada, a fait beaucoup pour que, premièrement, le gouvernement britannique raffermisse résolument sa position dans l'affaire qui m'intéresse, et deuxièmement, pour que l'affaire reprenne rapidement sa place à l'avant-plan des préoccupations de la communauté internationale.

[*Text*]

It would be arrogant of us to say we did this all by ourselves. We had a great deal of help from an unexpected source—the Government of Iran, which has continued to behave so spectacularly badly of late that even governments that have been trying to turn a blind eye to its excesses have been obliged not to do so.

To give only one example, President Mitterrand had actually planned to visit Iran and a couple of days before he was due to go, the Iranians committed a political assassination on his doorstep, thus cancelling that trip. I am talking about the assassination of Shahpur Bakhtiar. Very soon before I went to Germany, the Iranians had arranged for the political murder of Iranian dissidents in Bonn, a fantastically bloody murder of a prominent Iranian exile whose body was literally cut up into small pieces. Shahpur Bakhtiar's head, incidentally, was cut off.

This is spectacularly stupid behaviour, and it has been very useful in this campaign to remind people or to make it impossible for people to pretend that the government we are dealing with is other than it is. It is to me remarkable that at a time when Iran is trying to get rid of the special rapporteur that Frances D'Souza mentioned, they should expel him from their country a few weeks before the issue comes up in front of the United Nations, yet they did. I think the various fig leaves that Iran has been trying to erect over its nakedness have been slipping of late.

On this case there have been a number of such fig leaves. One is the idea that they can't do anything about this case because it is a religious issue and not a political one. It seems extraordinary that Iran should present such a secularist idea to the rest of the world as to a separation between church and state, when their own constitution denies that separation.

The Ayatollah Khomeini, when issuing the fatwa, was not some minor cleric expressing a point of view; he was the head of state. He had the status in Iran of the fakih, the lawgiver, and the fatwas issued by Khomeini automatically became the law of Iran. Their minister of justice has repeatedly stated that the fatwa is not simply an opinion, but in fact has the status of law in that country. Well, something that has the status of law is not merely a religious matter; it's a political matter. If laws are promulgated, they can also be rescinded.

The second fiction relates to the rescinding of the fatwa, where they say it can't be done. This is simply a fiction. Fatwas have often been rescinded. Many mechanisms exist for doing so. The problem here is not a theological problem. The problem here is a problem of political will. If they have the political will to rescind the fatwa, they will do so the day after tomorrow.

A further fig leaf that has been erected is this thing called the Fifteenth Khordad Foundation, which is what the Iranians are pleased to call a charity. This foundation, as you know, is responsible for making all the noises about bounty

[*Translation*]

Nous n'avons pas la prétention de dire que nous avons fait tout cela sans aide. Nous avons reçu une aide considérable d'une source inattendue: le gouvernement iranien, qui a persisté à se conduire tellement mal dernièrement que même les gouvernements qui fermaient les yeux devant ces excès ont été contraints de réagir.

Pour ne citer qu'un exemple, le président Mitterrand comptait se rendre en Iran et quelques jours avant son départ, l'État iranien a commis un assassinat politique en plein sur le territoire français, ce qui a fait avorter le voyage. Je parle de l'assassinat de Chapour Bakhtiar. Peu avant mon voyage en Allemagne, Téhéran a fait assassiner un dissident iranien à Bonn, un exilé iranien très connu dont le corps a été littéralement haché menu, meurtre immonde s'il en est un. Je précise au passage que Chapour Bakhtiar a eu la tête coupée.

C'est là un comportement d'une sottise spectaculaire, et cela a été très utile aux responsables de cette campagne qui ont ainsi pu rappeler aux gens que le gouvernement actuellement en place en Iran n'est pas celui qu'il prétend être, ou du moins plus personne ne peut faire croire à de telles prétentions. Je trouve remarquable que le gouvernement cherche à se débarrasser du rapporteur spécial qu'a mentionné Francis D'Souza, qu'il l'expulse du pays quelques semaines avant que les Nations Unies soient saisies de la question iranienne, et pourtant c'est bien ce qu'il a fait. L'Iran a beaucoup de mal dernièrement à camoufler les crimes dont elle se rend coupable.

Dans l'affaire qui m'occupe, on a assisté à de nombreuses tentatives de camouflage. Entre autres, l'État iranien affirme ne pouvoir rien faire parce qu'il s'agit d'une question religieuse et non politique. Je trouve extraordinaire que l'Iran cherche à faire avaler au reste du monde une idée aussi séculière, à savoir la séparation de l'Église et de l'État, alors que sa propre constitution nie cette séparation.

L'Ayatollah Khomeini, qui a émis le fatwa, n'était pas un simple petit théologien exprimant un point de vue; il était le chef de l'État. Il avait en Iran le statut du fakih, la source de la loi, et les fatwas émis par Khomeini avaient automatiquement force de loi en Iran. Le ministre de la justice iranien a déclaré à maintes reprises que le fatwa n'est pas une simple opinion, mais qu'il a en fait le statut de loi dans ce pays. Eh bien, un décret qui a le statut de loi n'a pas qu'une valeur strictement religieuse; un tel décret a aussi une valeur politique. Si les lois sont promulguées, elles peuvent aussi être abrogées.

L'Iran se dit également incapable d'abroger le fatwa. C'est tout à fait faux. Les fatwas ont souvent été abrogés. Il existe plusieurs mécanismes pour ce faire. Le problème ici n'est pas théologique. C'est un problème de volonté politique. Si l'Iran avait la volonté politique qu'il faut pour abroger le fatwa, elle l'abrogerait demain matin.

L'Iran invoque aussi pieusement ce qu'on appelle la Quinzième Fondation du Khordad, qui est ce que l'État iranien aime appeler un organisme de bienfaisance. Comme vous savez, c'est cette fondation qui est responsable de tout

[*Texte*]

money. When Iran is quizzed about this, it says it has nothing to do with them; it's those guys over there. This is rather similar to, for example, if the Rockefeller Foundation or some such organization were to offer $3 million for the assassination of President Rafsanjani, and the President of the United States said it had nothing to do with them because it's the Rockefeller Foundation. It is ridiculous enough in a democratic context like that. In Iran, which is not a democracy, it's even more ridiculous, because organizations such as the Fifteenth Khordad Foundation only maintain their charitable status because they are held to be in line with the general policy principles of the Government of Iran. There is simply no way that such a foundation could be behaving as it is without the direct approval of the Government of Iran. It's simply fictitious to pretend otherwise.

• 1020

However, there is something else I should report to you, which is that in those instances at which I have been given direct intelligence information of there being actually Iranian assassination attempts in place, the financing for those attempts and the organization of those attempts has had nothing to do with the Fifteenth Khordad Foundation at all. It has been directly done by the Iranian government.

I have mentioned before and I will mention again the two most recent examples of this. Earlier this year, as you will know, three Iranian citizens were expelled from the United Kingdom. I was briefed by the Foreign Office about this and was told that they had kept these people under surveillance for a considerable length of time before acting. In their view, there was no question that these were all Iranian intelligence agents and that they were in Britain very largely on this business. Two of these persons were actually employed at the Iranian Embassy in London, although not with diplomatic status. The third was what Iran is pleased to call a student.

It's interesting to mention, as a sideline about that, that when the Iranian individual who had been found with his fingerprints on one of the bombs that went off in the British bookstore was deported by Britain to Iran, he was given a hero's welcome and immediately given a job in the Iranian government with responsibility for choosing which students went abroad. So it gives a new meaning to the term "student".

Anyway, that was the most recent event. There was no question of the Fifteenth Khordad Foundation being involved in this. This was a straightforward act by the Iranian government.

The year before that, roughly speaking at the time of the Gulf War, I was given very serious and chilling information by the British intelligence services that a contract had been put out by the Iranian government through one of its embassies in Europe. I was not told which embassy that was, although journalists afterwards suggested to me that it was probably the embassy in Paris. I have no evidence for that.

[*Traduction*]

le tapage qui se fait autour de la prime. Interrogé à ce sujet, le gouvernement iranien dit n'avoir rien à faire avec cette organisation; il préfère blâmer l'organisation. C'est un peu comme si, par exemple, la fondation Rockefeller ou une autre organisation de ce genre offrait une prime de 3 millions de dollars pour l'assassinat du président Rafsanjani, et que le président des États-Unis dirait n'avoir rien à voir dans cette histoire parce qu'il s'agit de la fondation Rockefeller. Dans un contexte démocratique comme celui-là, une telle prétention serait aberrante. En Iran, qui n'est pas une démocratie, c'est encore plus aberrant parce que des organisations comme la Quinzième fondation du Khordad ne maintiennent leur statut d'organisme de bienfaisance que parce qu'elles se conforment à la politique générale du gouvernement iranien. Une fondation comme celle là ne pourrait jamais se conduire de la sorte sans l'approbation directe du gouvernement iranien. Prétendre le contraire relève de la pure fiction.

Je tiens également à préciser que, dans les cas où j'ai eu une connaissance directe des tentatives d'assassinat perpétrés par le gouvernement iranien, le financement et l'organisation de ces attentats n'avait rien à voir avec la Quinzième fondation du Khordad. Tout était l'oeuvre directe du gouvernement iranien.

J'ai mentionné auparavant et je mentionnerai de nouveau les deux exemples les plus récents de cette thèse. Plus tôt cette année, comme vous le savez, trois citoyens iraniens ont été expulsés du Royaume-Uni. Le Foreign Office m'a dit à ce sujet qu'il avait placé ces personnes sous surveillance pendant longtemps avant d'agir. De l'avis du Foreign Office, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait là d'agents de renseignements iraniens et qu'ils n'étaient venus en Grande-Bretagne que pour cette raison. Deux de ces personnes étaient d'ailleurs employées par l'ambassade d'Iran à Londres, mais sans statut diplomatique. La troisième était ce que l'Iran aime appeler un étudiant.

Je crois intéressant de mentionner au passage que lorsque l'Iranien dont les empreintes digitales sont apparues sur une des bombes qui a explosé dans une librairie britannique a été déporté par la Grande-Bretagne, il a été accueilli en héros en Iran et le gouvernement lui a immédiatement confié un emploi et c'est cet homme qui a désormais la responsabilité de choisir les étudiants qui iront à l'étranger. Ce qui donne une nouvelle signification au terme «étudiant».

De toute façon, c'est là l'événement le plus récent. Il n'y a aucune raison de croire que la Quinzième fondation du Khordad était mêlée à cette affaire. Il s'agissait d'un acte ourdi par le gouvernement iranien.

L'année précédente, à peu près à l'époque de la guerre du Golfe, les services de renseignements britanniques m'ont appris, chose qui m'a fort inquiété, qu'une des ambassades européennes du gouvernement iranien avait lancé un tueur à mes trousses. On ne m'a pas dit de quelle ambassade il s'agissait, mais des journalistes m'ont dit après qu'il s'agissait probablement de l'ambassade de Paris. Mais je n'en n'ai aucune preuve.

[*Text*]

The contractors, I was told, were not Iranian, although they were financed by this embassy. I was further told that the thing that was particularly alarming in this case was that the group in question was so confident of achieving its goal that it was willing to give a time limit for it and guaranteed to carry out the assassination within 100 days. Fortunately, more than 100 days have since elapsed. You could only imagine the degree of security precautions that were required once this information came to light. Subsequently, I was told in the laconic style of the intelligence services that this effort had been, as they put it, frustrated. I decided not to ask too many questions about the degree of frustration the person felt.

I mention this only to point out that this is not a theoretical issue. Sometimes one finds that people want to believe that all that is happening here is sabre-rattling and that the Iranian government has no real desire to act in this matter. There was a time when I would very much have liked to believe that. I don't believe that. It seems to me there is a situation here in which there is only a yes or no position. There's no middle ground. Either there will be an assassination sooner or later or we will get this issue resolved. There's no way in which it will simply drift away, fade away into oblivion, and at some point I can resume an ordinary life. It's already been, as we've said, almost four years and nothing like that has even begun to happen. If anything, the security teams are larger now than they were three years and nine months ago.

When people say to me, wouldn't you be better off being quiet, wouldn't you be better of just sitting quietly and not annoying people, the answer is that doesn't work. I know it doesn't work; I've watched it not work. Then people say, well, when you make a noise they put the bounty money up, etc. The point is the opposite also resulted in their putting the bounty money up. So silence, it seems to me, is the one thing that is most dangerous to me. Silence allows this issue to slip away from the international agenda and allows Iran to feel that it can do its work with impunity, because no one is looking.

• 1025

I have said before and will say again that it seems to me that the dangerous place is in the shadow and the safe place is in the light. It is therefore very important to me to be in that light as often as possible and to make sure the issue remains there. Otherwise, it really does get not less dangerous, but more dangerous.

At this stage, perhaps that is all I would like to say, except to point out that, like the other two speakers before me, I feel that Canada has a particular and crucial role at this moment for a number of reasons, and perhaps I could just enumerate why I think that. One is, as Frances D'Souza said, that Canada does have an appropriateness in this matter because of Canada's historical emphasis on the issue of human rights and human rights abuses.

[*Translation*]

On m'a dit que les tueurs n'étaient pas iraniens, même s'ils étaient financés par l'ambassade iranienne. On m'a dit aussi que le plus alarmant dans cette affaire, c'était que le groupe en question était tellement assuré de réussir sa mission qu'il était prêt à se fixer un délai et à garantir que l'assassinat aura lieu dans les 100 jours qui suivraient. Heureusement, plus de 100 jours se sont écoulés depuis. Vous pouvez fort bien imaginer l'ampleur des mesures de sécurité qu'il a fallu prendre lorsqu'on a appris cela. Par après, les services de renseignements m'ont appris, dans leur style laconique, que cette opération avait été, comme ils disent, contrecarrée. Je n'ai pas cherché à savoir dans quelle mesure les auteurs de cette opération avaient été contrecarrés.

Si je mentionne cela, c'est pour souligner qu'il ne s'agit pas ici d'un problème théorique. On constate parfois que les gens veulent croire qu'il ne s'agit là que d'une menace théorique et que le gouvernement iranien n'a aucun désir d'agir dans cette affaire. Il y a eu une époque où j'aurais moi-même beaucoup aimé croire cela. Je n'y crois plus. À mon avis, on se retrouve ici devant une situation à laquelle il n'y a que deux réponses, oui ou non. Il n'y a pas de milieu. Ou bien il y aura un assassinat tôt ou tard ou alors nous réglerons le problème. Il est impossible d'imaginer que ce problème se réglera de lui-même, disparaîtra dans l'oubli, et que je pourrai un jour reprendre une vie normale. Comme nous l'avons dit, il y a déjà presque quatre ans que ça dure et rien n'a été fait. Le seul progrès, c'est que les équipes de sécurité sont maintenant plus nombreuses qu'elles n'étaient il y a trois ans et neuf mois.

Lorsque les gens me disent, ne vaudrait-il pas mieux pour vous que vous vous taisiez, ne vaudrait-il pas mieux que vous restiez tranquille et que vous cessiez d'ennuyer les gens, je réponds que cela ne donnerait rien. Je sais que ça ne donne rien; je l'ai constaté de mes yeux. Alors les gens me disent, eh bien, si vous vous manifestez, ils vont hausser la prime, etc. En vérité, c'est le contraire qui s'est produit aussi, car lorsque je me tais, le gouvernement iranien hausse la prime quand même. Il m'apparaît donc que le silence est ce qu'il y a de plus dangereux pour moi. C'est aussi le silence qui risque de faire disparaître cette question des préoccupations internationales et de faire croire à l'Iran qu'elle peut agir avec impunité, parce que personne ne regarde.

J'ai déjà dit et je redirai aujourd'hui que, pour moi, l'endroit le plus dangereux est dans l'ombre et l'endroit le plus sûr est dans la lumière. Il est donc très important pour moi de rester dans cette lumière aussi souvent que possible et de m'assurer que le problème y demeure. Autrement, le danger ne diminue pas, au contraire il augmente.

Je crois avoir tout dit pour le moment, il me reste seulement à rappeler, comme l'ont fait les deux intervenants avant moi, que le Canada a un rôle particulier et crucial à jouer ici pour une foule de raisons, et je pourrais peut-être en mentionner quelques-unes. L'une, comme l'a dit Frances D'Souza, c'est que le Canada a tout lieu d'intervenir dans cette affaire en raison de son attachement historique à la cause des droits de la personne et à la protection des droits de la personne.

[*Texte*]

The Government of China is pretty close to the Government of Iran, but I would not seek them as an intermediary. For the same reason we felt the interest of the Nordic countries was very important because of their historical and cultural emphasis on human rights, it seems to me one could in some ways describe Canada as being the Scandinavia of the Americas. There is a possibility of joining together with the strong commitment of all the four Nordic countries to take this issue forward.

I think, as has been said, that Canada's particular influence at the United Nations again makes it an appropriate country to bring this case forward. Canada's influence with, for example, France is also very important to complete the pack of major European countries, because France, frankly, is the one that is missing at the moment.

There is one more thing that I will say as discreetly as I can, which is that I think it would not hurt to have some pressure put on the British government. I gather that Prime Minister Major is due to visit Canada shortly, and I would hope that he could be encouraged to continue with his very strong defence of his citizen and take it on to a more active footing; that is to say, to guard the line of defence is absolutely crucial, and I would be the last person to deny that the British government has saved my life. If people save your life it is important to be grateful for that, and I continue to be grateful for that. But saving my life is only one part of the story. At some point presumably they want to save some money as well and stop paying for all this protection. The only way they can do that, unless they lose the battle to save my life, is to solve the problem. In order to do that, there needs to be actually much more direct action. One hopes that as the international community reawakens on this issue, the British will feel able to join in with that, but it would not hurt to have them given a little prod.

I think it is an absolutely crucial visit because of these issues and for one final reason, which is the change of administration in the United States. There is no question that the least supportive country in the entire free world in the last three and a half years has been the United States of America; that is to say, at the level of the executive. At every other level, there has been enormous support.

Earlier this year, in the spring, I was able to visit Washington. A very large meeting had been arranged before my visit involving a large number of senators and representatives, which was to take place in a secure room in the central complex. My information is that on the day before this meeting was due to take place, Secretary of State Baker himself personally rang the leaders of both houses to insist that the meeting not take place and achieved its cancellation. In spite of this, I was able to meet with a large number of senior senators the next day, including senators of both parties—Senators Moynihan, Leahy, and Lugar would be some of the ones, Senator Pell and several others—and thereafter participate with them in a press conference at which they very clearly and unequivocally expressed their support for this issue.

[*Traduction*]

Le gouvernement chinois est très près du gouvernement iranien, mais je ne lui demanderais pas de servir d'intermédiaire. Pour la même raison, nous croyons que l'intérêt des pays nordiques est très important en raison de leur attachement historique et culturel aux droits de la personne, et il me semble que l'on pourrait dire du Canada qu'il est la Scandinavie des Amériques. Le Canada a la possibilité d'adhérer à l'engagement ferme qu'ont pris les quatre pays nordiques dans cette affaire.

Je crois, comme il a été dit, que l'influence particulière du Canada aux Nations Unies en fait un pays tout désigné pour défendre cette cause. L'influence du Canada auprès, par exemple, de la France, est également très importante si l'on veut compléter l'ensemble des grands pays européens, parce que la France, en vérité, est le pays qui manque en ce moment.

Il y a autre chose que j'aimerais ajouter aussi discrètement que possible, et c'est qu'il serait bon à mon avis qu'on exerce quelques pressions sur le gouvernement britannique. Je crois savoir que le premier ministre Major doit visiter le Canada bientôt, et j'espère qu'on l'encouragera à maintenir l'extrême vigilance qu'il met à me défendre et à prendre des mesures plus actives; j'entends par là que le maintien du dispositif de sécurité est absolument crucial, et je serais le dernier à nier que le gouvernement britannique a sauvé ma vie. Si on vous sauve la vie, il faut témoigner sa reconnaissance, et je maintiens cette reconnaissance. Mais sauver ma vie n'est pas tout. Le gouvernement britannique voudra peut-être un jour réaliser des économies et cesser de financer toute cette protection. La seule façon d'y arriver, à moins qu'il ne réussisse pas à me sauver la vie, c'est de régler le problème. Pour ce faire, il faut des initiatives beaucoup plus directes. On espère qu'en rappelant cette affaire à la communauté internationale, la Grande-Bretagne s'estimera en mesure de participer à sa résolution, mais il ne serait pas mauvais de l'encourager un peu.

Je pense que ma visite est absolument cruciale pour toutes ces raisons et pour une raison finale, à savoir le changement de l'administration américaine. Il ne fait aucun doute que le pays du monde libre dont le soutien a été le plus faible au cours des trois dernières années et demie a été les États-Unis d'Amérique; au niveau de l'exécutif, j'entends. À tous les autres niveaux, le soutien a été énorme.

Plus tôt cette année, au printemps, j'ai pu me rendre à Washington. Avant ma visite, on a organisé une grande rencontre où l'on comptait de nombreux sénateurs et députés, qui devait avoir lieu dans une pièce sûre du complexe central. J'ai appris que la veille de cette réunion, le secrétaire d'État Baker a lui-même téléphoné au leader des deux chambres pour faire annuler cette rencontre, et il a eu gain de cause. En dépit de cela, j'ai pu rencontrer un grand nombre de sénateurs influents le lendemain, dont des sénateurs des deux partis: les sénateurs Moynihan, Leahy et Lugar pour ne mentionner que ceux-là, le sénateur Pell et quelques autres, après quoi, ils m'ont accompagné à une conférence de presse où ils ont exprimé très clairement et sans équivoque leur soutien à ma cause.

[*Text*]

• 1030

The U.S. administration, however, reacted like a brick wall. The spokesmen, both Tutwiler and Fitzwater, made a series of disparaging remarks, the famous remark of Fitzwater's being that he thought I was just an author on a book tour. Well, I have never seen a book tour like these. No doubt, he has more literary experience.

It seems to me, therefore, that whatever is the character of the new administration, it could not be less helpful. What I see are positive signs that it may well take a very different attitude. Again, clearly, they are busy now. They have things to do and one can't raise the issue too clearly with them at the moment, but I think certainly if the Canadian government, the Canadian Parliament, were taking a very strong, a very overt and pragmatic action-based attitude to this, it would, of course, become much easier for the U.S. administration to slip into the same posture.

So I think it is a critical moment and this is a critical country—in a way, the country that is able to form the bridge between the European initiative and a North American or an American initiative. That's why I am here to ask for help.

Thank you for hearing me.

The Chairman: Thank you very much for your testimony and for personalizing what many of us have been following through the news media and other contacts. Also, I thank PEN and Article 19 for arranging for you to come and for helping us.

We are open for questions. Mr. Axworthy.

Mr. Axworthy (Winnipeg South Centre): Thank you, Mr. Chairman.

I provide my welcome to our guests and say it is an honour for this committee to have someone of your own personal courage to appear before us and tell us of the intimidation you have had to suffer during these past four years.

The question I want to pursue is the one you ended with, and that is the role Canada might play. We have been wrestling with this whole issue of how you try to protect human rights and use your economic lever, such as they are, to do it. I suppose my fundamental question is, how susceptible is the Iranian government to these kinds of pressures? Does it really matter if representations are made, or diplomatic notes are passed, or statements are made in parliaments and congresses when, at the same time, our own country has just arranged a $3 billion line of credit, where western countries are rapidly selling arms to Iran as fast as they can manufacture them and ship them? It seems that we are following a two-track policy. Nobody is going to be considered a legitimate interlocutor while you are still ringing the cash register.

What kind of influence would make a difference with the Iranians in their present mode, where they are rearming and seeing themselves as the new grand power, *grande puissance*, of the Middle East? Does it make a difference?

[*Translation*]

Le gouvernement américain, cependant, a été de glace. Ses porte-parole, aussi Tutwiler que Fitzwater, y sont allés de leurs commentaires désobligeants, dont celui, désormais célèbre, de Fitzwater selon lequel il me considère tout simplement comme un écrivain en tournée publicitaire. À mon avis, comme façon de faire connaître un livre, c'est plutôt inédit. L'expérience littéraire de ce monsieur est certainement plus considérable que la mienne.

Il me semble donc que ce nouveau gouvernement, encore peu connu, pourrait difficilement être moins constructif. Certains signes me permettent cependant de croire que son attitude pourrait changer du tout au tout. Évidemment, comme je l'ai déjà fait observer, ces gens ont fort à faire pour l'instant et il est difficile de leur présenter la question trop directement. J'estime toutefois que, si le gouvernement du Canada, le Parlement du Canada, adoptait une attitude très ferme, explicite et pragmatique, il serait d'autant plus facile pour le gouvernement des États-unis de la faire sienne.

Ainsi, j'estime que l'heure est critique et que le Canada a un rôle critique à jouer puisque ce pays peut servir de pont entre l'initiative européenne et une initiative nord-américaine ou américaine. C'est pour cela que je suis venu ici vous demander votre aide.

Je vous remercie de m'avoir écouté.

Le président: Je vous remercie. Par votre témoignage, vous ajoutez la dimension personnelle à une question que bon nombre d'entre nous suivons par les médias et d'autres source. Je remercie également PEN et Article 19 d'avoir organisé votre visite et de nous avoir aidés.

Nous accueillons maintenant les question. Monsieur Axworthy.

M. Axworthy (Winnipeg-Sud-Centre): Je vous remercie, monsieur le président.

Je souhaite la bienvenue à nos hôtes et je tiens à dire que ce comité est honoré de vous accueillir, vous qui avez le courage de comparaître devant nous et de nous parler des mesures d'intimidation qui vous accablent depuis quatre ans.

J'aimerais aborder le dernier dont vous avez parlé, à savoir le rôle que pourrait jouer le Canada. Toute cette question de la protection des droits de la personne et du recours à des pressions économiques pour y arriver est fort épineuse pour nous. Essentiellement, je voudrais savoir dans quelle mesure le gouvernement iranien peut être sensible à ce genre de pression. Est-il vraiment utile de faire des démarches, de transmettre des notes diplomatiques, de faire des déclarations devant le Parlement ou le congrès si, d'autre part, nous consentons une ligne de crédit de 3 milliards, comme le Canada vient de la faire ou si les pays occidentaux vendent des armes à l'Iran autant que faire se peut? Il me semble que nous suivons deux voies qui s'opposent. Aucun pays qui a l'oeil rivé sur son tiroir-caisse ne peut être considéré comme un interlocuteur valable.

Comment exercer une influence sur les Iraniens à un moment où ils se réarment et se perçoivent comme la nouvelle grande puissance du Moyen-Orient? Est-il même possible d'exercer une telle influence?

[*Texte*]

Mr. Rushdie: I think that's an important question and there are a number of things to say.

First of all, clearly, if I had my way, I would impose a world economic embargo on the Government of Iran, but it seems to me improbable that I will. However, at the economic and financial level, I think, for a start, you can understand the issue of trade relations two ways. You can either say that it invalidates any other human rights effort on another track, or you can say, as I said to the German government, which is the major trading partner of Iran—number one trading partner—that the presence of that large weight of economic interest provides Germany with an incredibly powerful lever. That is to say, no matter how much Iranian interest, how much Iranian money, how much Iranian investment might matter to Germany, Germany matters infinitely more to Iran.

So it is not an equal relationship. If Germany speaks, the Iranians have to listen. That, to a greater or lesser extent, is true of all the countries with whom Iran seeks major trade relations; not only for the reason that Iran needs western goods and technology, but also, as you mentioned, that it is not able to pay for those. It requires credit and loans to do that.

• 1035

When you are in a situation where one country comes to you, both to buy your stuff and to ask you for the money to buy it with, you are in a position of considerable strength. You can make terms and conditions. One does not have to say, do not do it at all, but one can say that if human rights is really an issue for western governments, as they constantly say it is, then you can make that... A term and condition for a loan or a letter of credit does not have to be just an interest rate. It can be other things as well. To put it another way, you can inform Iran that the interest rate is higher if they do not get their act together. There are plenty of ways out. I am not a financier, but there are ways of using the financial lever without cutting off the flow of trade. Certainly I would hope that at the very least such methods would be used. I think there is no question that if Iran felt that the people writing the cheques and opening the wallets saw this as a problem, it would clarify their minds faster than anything else.

But there is another thing. As much as Iran needs money, goods, technology and investment, there is something else it needs just as much, which is respectability. A lot of Iran's international political and diplomatic effort at the moment is designed to try to gain that new credibility, that new sense of stature.

This is behind, I am sure, the major cultural programs which Iran seeks to inaugurate in various European countries, Germany, Spain, and other places. Broadly speaking, if Iran seeks this role as the new superpower of the

[*Traduction*]

M. Rushdie: La question est importante, selon moi. Divers commentaires me viennent à l'esprit.

Tout d'abord, si j'étais en mesure de le faire, ce qui est peu plausible, j'imposerais évidemment un embargo économique mondial au gouvernement de l'Iran. J'ajouterais qu'il y a deux façon d'envisager cette question des relations commerciales sur le plan économique et financier. On peut considérer, d'une part, qu'elle annule tout autre effort parallèle en matière des droits de la personne ou, d'autre part, comme je l'ai fait valoir au gouvernement allemand, le plus important partenaire commercial de l'Iran , que la prépondérance économique de l'Allemagne lui permet d'exercer une très grande influence. En effet, quelle que soit l'importance des intérêts, des capitaux et des investissements iraniens pour l'Allemagne, l'importance de l'Allemagne pour l'Iran est infiniment plus grande.

Il ne s'agit donc pas d'un rapport d'égalité. Lorsque l'Allemagne parle, l'Iran doit nécessairement écouter. Il en va de même, à des degrés divers, pour tous les pays qui ont une grande importance commerciale pour l'Iran. En effet, l'Iran a non seulement besoin des biens et de la technologie de l'Occident mais aussi, comme vous l'avez dit, des crédits et des prêts qui lui sont nécessaires pour les acheter.

Lorsqu'un pays en sollicite un autre non seulement pour des achats de biens et services mais aussi pour le financement de ces achats, ce dernier est en position de force. Il peut imposer des conditions. Il n'est pas nécessaire de refuser toute transaction. Il est cependant possible d'assortir un prêt ou une lettre de crédit de conditions qui dépassent le simple taux d'intérêt. Ainsi, les pays occidentaux pour qui la question des droits de la personne est d'une grande importance, comme ils le déclarent constamment, pourraient en faire une condition. Il y a d'autres façons d'arriver aux mêmes résultats. Autrement dit, on pourrait imposer à l'Iran un taux d'intérêt plus élevé s'il ne se plie pas à certaines exigences. Sans être un financier, je suis convaincu qu'il existe des façons d'exercer des pressions financières sans interrompre les échanges commerciaux. J'espère certainement que l'on fera appel à des méthodes du genre. Il est évident pour moi que si l'Iran constate que ceux qui signent les chèques et délient les cordons de la bourse perçoivent un problème, il comprendra plus rapidement que par toute autre manière qu'il faut peut-être réexaminer sa politique.

Un autre aspect mérite également d'être souligné. Autant l'Iran a besoin d'argent, de biens, de technologie et d'investissement, autant il a besoin également de respectabilité. C'est d'ailleurs ce que vise une part importante des efforts déployés à l'étranger sur les plans politique et diplomatique par l'Iran à l'heure actuel: lui donner une nouvelle crédibilité, une nouvelle envergure.

Voilà qui explique, j'en suis convaincu, les grands programmes culturels que l'Iran cherche à lancer dans divers pays d'Europe, l'Allemagne, l'Espagne, et d'autres. Dans la mesure où l'Iran cherche à exercer un nouveau rôle dans la

[*Text*]

gulf area, if it seeks to be the godparent of the newly independent Islamic states of the former Soviet Union and so forth, it requires to establish with the world community a degree of credibility in order to make such a position possible.

Therefore, the issue of a lot of my campaign has to do with denying Iran that credibility, denying Iran the ability to be seen as a respectable country while it continues to behave like a mafia boss.

Mr. Axworthy: I would like to pursue that line for a minute, Mr. Chairman.

I am going to ask you this question both in terms of the past tense and the future tense. Has any country, any administration, said to Iran that the case of Salman Rushdie is not just an individual, it is a basic principle? Freedom of expression is something that we hold to respect in our society. If you murder this man, we will impose an economic embargo. Has anybody said that?

Maybe I could ask the question in the future tense. If Canada were to take the lead at the G-7 or the OECD or something and say, let us take a stand on this, would it make a big difference?

Mr. Rushdie: I think it is very important that you ask that. This is exactly the proposal that was made in Germany when I was there. It came up in a meeting there, with members of the foreign relations committee, and they represented all parties. It was agreed that this probably could be taken forward as an all-party issue. It would have to be, otherwise it would not work. At the present time, my understanding is that they are in the process of finalizing wording for such a resolution, which could be approved by all parties. In the draft form that was discussed with me, they said that they would wish to make Iran the guarantor of the safety of all those threatened in Khomeini's fatwa.

Now, of course, it is too late because the Italian translator was injured and the Japanese translator was murdered. But their position is that if anything further should happen to any of the persons named—that would include publishers, printers, booksellers, etc., or me—Germany would then impose economic sanctions. That is the German proposal that is being discussed very seriously at the moment.

Mr. Axworthy: So we should discuss the same thing here.

Mr. Rushdie: It would be very nice, yes.

We have since then been assured by the Government of Sweden that they would also propose to make a similar resolution.

Clearly, to some extent, this is a defensive resolution. It does not get the fatwa lifted, but it says, do not step across this line.

The Chairman: To your knowledge, has there been any informal discussion among G-7 governments or members?

Mr. Rushdie: Not to my knowledge.

[*Translation*]

région du Golfe comme superpuissance à parrainer les états islamiques nouvellement indépendants de l'ancienne Union soviétique et ainsi de suite, il doit établir sa crédibilité parmi les pays du monde.

Par conséquent, ma campagne consiste largement à refuser à l'Iran cette crédibilité, à lui refuser la possibilité d'aspirer à la respectabilité tant qu'il se comportera comme un patron de la mafia.

M. Axworthy: J'aimerais poursuivre brièvement dans cette veine, monsieur le président.

La question que je vais vous poser porte sur le passé mais aussi sur l'avenir. Est-il arrivé jusqu'à maintenant à un pays, un gouvernement, de déclarer à l'Iran que l'affaire Salman Rushdie ne relevait pas du cas particulier mais d'un principe fondamental? Un gouvernement pour qui la liberté d'expression est une valeur fondamentale a-t-il averti l'Iran qu'il imposerait un embargo économique si vous étiez assassiné?

Mon interrogation porte également sur l'avenir. En effet, si le Canada prenait l'initiative à titre de membre du G-7 ou de l'OCDE ou autrement d'en faire une question de principe, est-ce que cela changerait quelque chose?

M. Rushdie: Il s'agit là d'une question extrêmement importante, à mon avis. C'est tout à fait la proposition qui a été faite en Allemagne, au moment où j'y étais. Elle a été soulevée à l'occasion d'une rencontre avec les membres du comité des relations étrangères, qui représentait tous les partis. Il a été convenu qu'il s'agirait vraisemblablement d'une initiative multipartite. Autrement, elle serait vouée à l'échec. À ma connaissance, on est à mettre la dernière main au libellé d'une résolution en ce sens qui serait susceptible d'être approuvée par tous les partis. Dans l'ébauche dont j'ai eu connaissance, les Allemands proposaient que l'Iran se porte garant de la sécurité de tous ceux qui sont menacés par la condamnation de Khomeini.

Il est déjà trop tard, évidemment, puisque le traducteur italien a été blessé et que le traducteur japonais a été assassiné. Néanmoins, selon la proposition que les Allemands étudient très sérieusement à l'heure actuelle, l'Allemagne imposerait des sanctions économiques s'il arrivait quoi que ce soit d'autre à l'une des personnes nommées, à savoir les éditeurs, les imprimeurs, les libraires, etc.

M. Axworthy: Nous devrions donc aborder la même question ici.

M. Rushdie: Je vous en serais extrêmement reconnaissant, en effet.

Depuis lors, le gouvernement de la Suède nous a également assuré qu'une résolution du même genre serait proposée.

Évidemment, il s'agit d'une résolution à caractère défensif. Elle ne fait pas annuler le fatwa mais elle interdit de franchir une certaine limite.

Le président: À votre connaissance, y a-t-il eu des discussions officieuses entre les gouvernements du G-7 ou leurs représentants.

M. Rushdie: Pas à ma connaissance.

[*Texte*]

The Chairman: I am just watching the time, colleagues. I know that—

Mr. Axworthy: Maybe that resolution is something the committee or the subcommittee may want to consider at a subsequent meeting.

• 1040

The Chairman: In our process we were receiving testimony from yourselves and others. Our officials agreed to break some testimony. We were just beginning some testimony with them. We're going to come back to that tomorrow. So we'll have some opportunity to situate your testimony, which is very timely indeed, along with that of others.

Mr. McCreath, and then Mr. Robinson.

Mr. McCreath: Thank you, Mr. Chairman.

I certainly welcome our witnesses.

I've often thought since I've been a member of Parliament that as each day dawns you never know what it's going to bring. This has been a very interesting surprise. You are indeed as articulate to listen to as you are to read. It's a pleasure to have an opportunity to meet you.

You made a comment about terrorism and about the mentality that sits in the back of everybody's head. What hit me before you said it, and I suspect some of my colleagues, is this is great for him to say, but if Canada runs out in front, how many of our people are going to be killed out there? Of course, you're absolutely right that the minute you start to think like that you are kind of caught in the trap of terrorism to which you refer.

Following along the line of the question Mr. Axworthy raised, I would be interested in your comment. Obviously you're seeking to have countries in different parts of the world come together. It's flattering for Canadians. Canadians always like to think that other people think they have influence in the world, and in that regard I wonder where and how Canada can play a constructive and useful role. Can Canada play a useful role marching out front, or can Canada's role best be played in concert through the organizations of which we're a part, such as the Commonwealth, the *Francophonie*, the OECD?

Mr. Rushdie: First of all, I think you're quite right. One wouldn't wish to expose the interests of any one country alone to risk. So when you say marching out in front, I would say there are already half a dozen countries that would march alongside. Certainly the governments of all four Scandinavian countries have expressed strong support. As I said, there has been a lot of progress in Germany, and the British themselves have now taken up a very tough position.

The British have said unequivocally to Iran that they will refuse to normalize relations at any point until the fatwa is cancelled and that the ball is very firmly in Iran's court. They've expelled Iranian spies from the country. They've also said to me, through their ambassadors in the various countries I've visited, to the authorities of those countries, that they support this campaign. That's to say the British ambassador, most recently in Germany and Sweden, was

[*Traduction*]

Le président: Je surveille l'heure, chers collègues. Je sais que...

M. Axworthy: Le comité ou le sous-comité voudront peut-être étudier une telle résolution lors d'une prochaine réunion.

Le président: Dans le cadre de notre processus nous accueillons votre témoignage ainsi que celui d'autres. Nos fonctionnaires ont accepté d'interrompre certains témoignages, auxquels nous reviendrons demain. Ainsi, nous aurons l'occasion de situer votre témoignage extrêmement opportun dans le contexte de ce que nous diront d'autres témoins.

Monsieur McCreath puis monsieur Robinson.

M. McCreath: Je vous remercie, monsieur le président.

Je m'empresse tout d'abord de souhaiter la bienvenue à nos témoins.

Depuis que je suis député, il m'arrive souvent de penser que chaque nouvelle journée nous apporte sa part d'inconnu. Votre comparution a été une surprise fort intéressante. Vous vous exprimez aussi bien oralement que par écrit. Je me fais un plaisir d'avoir l'occasion de vous rencontrer.

Vous avez fait un commentaire au sujet du terrorisme et des attitudes générales à cet égard. Avant que vous n'abordiez vous-même cet aspect de la question, je me suis dit, comme certains collègues sans doute, que si le Canada prenait les devants, nous mettrions peut-être en péril la vie d'un certain nombre des nôtres. Évidemment, vous avez tout à fait raison de dire que penser de la sorte c'est tomber dans ce piège du terrorisme dont vous parlez.

J'aimerais votre commentaire sur un aspect de la question soulevée par M. Axworthy. Vous cherchez évidemment à réunir des pays de diverses régions du monde. Pour les Canadiens, c'est flatteur. Les Canadiens aiment bien croire qu'on leur accorde une influence considérable dans le monde. Cela dit, je me demande où et comment le Canada peut jouer un rôle utile et constructif. Le Canada peut-il jouer un rôle utile à l'avant-garde ou doit-il plutôt jouer un rôle de concert avec d'autres pays par le truchement des organisations dont nous faisons partie comme le Commonwealth, la Francophonie, l'OCDE?

M. Rushdie: Tout d'abord, j'estime que vous avez tout à fait raison. Il n'est pas souhaitable d'exposer un pays en particulier à des risques. Ainsi, lorsque vous parlez d'avant-garde, je puis dire qu'une bonne demi-douzaine de pays en feraient déjà partie. Les gouvernements des quatre pays scandinaves ont certainement affirmé leur soutien. En Allemagne, j'ai constaté, comme je vous l'ai dit, des progrès considérables et maintenant, le Royaume-Uni adopte une position très ferme.

Le Royaume-Uni a exprimé très clairement son refus de normaliser les relations tant que le fatwa n'aura pas été annulé. Pour les Britanniques, qui ont expulsé des espions iraniens, c'est à l'Iran de prendre l'initiative. Ils m'ont également fait savoir, par leurs ambassadeurs dans les divers pays que j'ai visités et dans leurs démarches auprès de ces pays, qu'ils appuient ma campagne. Les exemples les plus récents sont ceux de mon passage en Allemagne et en Suède,

[*Text*]

personally present by my side during the appearances there. I'm meeting, subsequent to this meeting, with the British High Commissioner here in testament to the British Foreign Office's position about this.

They certainly said to me that they very much welcome a much more active line being taken by their colleagues in the free world, because I said, quite clearly, as I go around the place, politicians and political leaders clearly ask what the British government's position is. If the British want to be quiet about this, why should we make a noise? The answer to that is there was a point where the British did want to be quiet. As has been mentioned, the major reason for that was the presence of British hostages in Lebanon and the British businessman in jail in Tehran. These were the three what were called bilateral issues between Britain and Tehran. And now that two of those three have been resolved, the British are indeed taking a much tougher position about this.

So in answer to that part of your question, I think one wouldn't expect Canada to work in any unilateral sense, but as a very important part of a multilateral effort that's already in place.

I think you're quite right, and it is my view, that those organizations you mentioned in which the world community can act collectively in a genuine sense are perhaps the places in which one should look for a breakthrough in this matter. Therefore, I think Canada's role in those institutions, in the United Nations, in the *Francophonie*, in the Commonwealth, is absolutely critical at this stage.

Mr. McCreath: My next question has to do with taking the campaign to different countries of the world.

Obviously there are many Muslim countries within the United Nations, and they potentially exert a fairly significant role. What can you tell us in terms of the response that has existed in Muslim countries other than Iran and the efforts that have been made by the organizations that are with you or supporting you today? Where does it stand there, because surely that would be a very, very major crack in the Iranian position if there were some indication from those countries that they recognize this is unacceptable?

• 1045

Mr. Rushdie: I think you're quite right, and if we could get that it would be extraordinary. I suspect we won't. The fact is, about the position of other Islamic nations, nobody has been remotely interested in joining Iran's campaign; that is to say, on the negative side it's an encouraging fact. This is very much a campaign by Iran in isolation, except with its surrogates in the form of Middle Eastern terrorist groups that it finances. There isn't a single other Islamic country that has ever shown the slightest interest in joining in the campaign to impose the fatwa.

The Chairman: Is there a difference between the Islamic world and the Arab world?

Mr. Rushdie: Not really, except that the Islamic world is wider, of course, because it includes Pakistan, Indonesia, the Philippines and so forth.

[*Translation*]

où l'ambassadeur britannique était à mes côtés lorsque je me montrais en public. Après vous avoir rencontrés, j'aurai une rencontre avec le haut-commissaire britannique ici à Ottawa, ce qui témoigne de la position du Foreign Office sur cette question.

Les Britanniques m'ont déclaré qu'ils souhaitaient vivement que leurs collègues du monde libre agissent davantage. J'ai constaté dans mes déplacements que les hommes politiques et les dirigeants politiques s'interrogent sur la position du gouvernement britannique. Pourquoi faire du bruit en effet, alors que les Britanniques sont si discrets? Je réponds à cela que les Britanniques souhaitaient effectivement faire preuve de discrétion à un moment donné. Comme on l'a dit, c'était essentiellement en raison de la présence d'otages britanniques au Liban et de l'incarcération d'un homme d'affaires britannique à Téhéran. Il y avaient ainsi, à l'époque, trois questions «bilatérales» à régler entre le Royaume-Uni et Téhéran. Puisque deux d'entre elles ont maintenant été résolues, les Britanniques adoptent une position beaucoup plus ferme sur la troisième

En réponse à ce volet de votre question, je ne m'attends pas à une action unilatérale du Canada mais plutôt à une participation très importante de sa part a un effort multilatéral déjà amorcé.

Je crois que vous avez raison de dire que c'est dans le cadre des organisations dont vous avez parlé que la collectivité mondiale peut agir véritablement et que l'on peut espérer des résultats. Par conséquent, j'estime que le rôle que peut jouer le Canada dans ces institutions, aux Nations Unies, dans la Francophonie, au sein du Commonwealth, est tout à fait critique à ce stade.

M. McCreath: Ma prochaine question porte sur la diffusion de votre campagne dans divers pays du monde.

Les Nations Unies comptent évidemment un grand nombre de pays musulmans et ces derniers peuvent y exercer une influence assez considérable. J'aimerais que vous nous disiez comment les pays musulmans autres que l'Iran ont réagi aux efforts des organisations qui vous appuient? Leur réaction est importante puisque la position iranienne serait très fortement ébranlée si ces pays laissaient entendre d'une façon ou d'une autre qu'ils la jugeaient inacceptable.

M. Rushdie: Vous avez raison. Un tel résultat serait effectivement extraordinaire. Cependant, je doute que cela soit possible. Il faut dire qu'aucun autre pays islamique n'a manifesté le moindre intérêt à participer à la campagne de l'Iran. Déjà, cette passivité est encourageante. Dans sa campagne, l'Iran est très isolé, si on fait exception de ses prête-noms, les groupes terroristes du Moyen Orient qu'il finance. Aucun autre pays islamique ne s'est jamais montré le moindrement intéressé à participer à la campagne visant à imposer le fatwa à mort.

Le président: Existe-t-il une différence entre le monde islamique et le monde arabe?

M. Rushdie: Pas vraiment, sauf que le monde islamique est plus vaste, évidemment, puisqu'il englobe le Pakistan, l'Indonésie, les Philippines et ainsi de suite.

[*Texte*]

Mr. McCreath: What you're saying essentially is that they're keeping their heads down.

Mr. Rushdie: Yes. They don't want to know about it. They find it embarrassing.

Ms D'Souza: One point is that at the Islamic conference, which was held in late 1990, of the 43 Islamic states that attended, none of them accepted the fatwa; they refused to endorse it. So that was a very specific example of the Islamic states saying they do not approve of this violation of international human rights law.

Mr. Rushdie: Yes, but they haven't exactly been active. Another thing you could say is that a lot of the senior religious authorities in the Sunni Muslim world, very soon after the fatwa, gave their view—which in fact, in my view, is the correct view—that the fatwa is not only a crime against international law, it's also a crime against Islamic law because Islamic law itself specifically excludes itself from operating in non-Muslim countries. Therefore, an attempt by an Islamic leader to export Islamic law into the non-Muslim world, or even Khomeini's interpretation of Islamic law into the non-Muslim world, itself is a breach of Islamic law.

There are many other reasons why this is against the *sharia*. For a start, just to run through a couple, Khomeini was a Shi'ite. My family was a Sunni Muslim family. He has no jurisdiction. Secondly, the Koran quite clearly states there can be no coercion in matters of religion, so to attempt to impose a death sentence in a matter of what they consider to be apostasy is against the *sharia* itself.

Further, Islamic law quite clearly states that nothing can happen without due process of law, and in that sense this was not a death sentence, this was simply an order of death. There was no due process. It's now even been admitted by senior people in the Iranian administration that the Ayatollah Khomeini never even saw a copy of *The Satanic Verses* before pronouncing the fatwa, etc.

The fact is that while you have a kind of hands off attitude, as you say, from the Muslim world, there is no will there to excite their own fundamentalists by taking an actively positive line on this issue. If you can change their minds, I'll be very happy.

Mr. Robinson: I too would like to welcome Mr. Rushdie to the committee, and to thank PEN and Article 19 as well for their ongoing support in this fundamental question of principle, as well as the life of Mr. Rushdie.

I have attempted to raise this issue with our government on a number of occasions over the years, and Mr. Rushdie has indicated that indeed he has chosen to break the silence at enormous personal risk. I think the tragedy here is that our own government, the Government of Canada, and too many other governments have not in fact broken the silence. For example, I have a copy of the speech that was made at the United Nations five days ago by the Canadian ambassador on human rights issues. She deals briefly with the question of Iran, Mr. Chairman, but she is silent with respect to the issue of the fatwa.

[*Traduction*]

M. McCreath: Ces pays, vous nous dites, se tiennent donc essentiellement à l'écart.

M. Rushdie: En effet. Ils ne veulent rien savoir. La question est pour une source d'embarras.

Mme D'Souza: Il faut signaler que, lors de la conférence islamique tenue à la fin de 1990, aucun des 43 états islamiques participants n'a accepté le fatwa; ils ont refusé de l'entériner. Il s'agit d'un exemple très précis où des états islamiques ont déclaré qu'ils n'approuvaient pas une violation de la norme internationale en matière de droits de la personne.

M. Rushdie: Oui, mais on ne peut pas dire qu'ils ont été actifs. Il faut dire également que bon nombre des principaux chefs religieux sunnites ont exprimé leur opinion—qui est la bonne, d'après moi—très peu de temps après le fatwa en déclarant que cette dernière constituait un crime non seulement à l'égard du droit international mais également à l'égard de la loi islamique, qui exclut sa propre application dans les pays non-musulmans. Par conséquent, toute tentative de la part d'un chef musulman d'exporter la loi islamique, ou même l'interprétation qu'en donne Khomeini, au monde non-islamique constitue une infraction à la loi islamique.

La condamnation contrevient à la *sharia* pour plusieurs autres raisons. Permettez-moi de vous en citer quelques-unes. Tout d'abord Khomeini était shiite. Or, ma famille est sunnite et ne relève donc pas de sa juridiction. Deuxièmement, le Coran s'oppose très clairement à toute coercition en matière de religion, de sorte que le fait d'imposer une condamnation à mort pour apostasie contrevient à la *sharia*.

De plus, la loi islamique stipule très clairement que rien ne peut se produire sans l'administration régulière de la loi. Or, dans cette optique, il ne s'est pas agi d'une condamnation à mort mais plutôt d'un simple ordre d'exécution. L'administration régulière de la loi n'a pas été respectée. Certains membres influents du gouvernement iranien reconnaissent même aujourd'hui que l'Ayatollah Khomeini n'a même jamais vu un exemplaire des *Versets sataniques* avant de prononcer le fatwa.

On constate donc que le monde musulman prend ses distances, comme vous le dites, et personne ne semble vouloir inciter les intégristes en prenant une position nettement contraire à celle de l'Iran sur cette question. Si vous arrivez à leur faire changer d'avis, je m'en réjouirai.

M. Robinson: Je tiens à souhaiter la bienvenue à M. Rushdie et à remercier PEN et Article 19 de leurs efforts continus en vue de faire valoir le principe fondamental qui est en jeu ici et de protéger la vie de M. Rushdie.

J'ai tenté d'intéresser notre gouvernement à cette question à de nombreuses reprises au fil des années et M. Rushdie nous a lui-même dit qu'il avait choisi de rompre le silence en prenant un risque énorme. Ce qui est tragique, selon moi, c'est que notre gouvernement, le gouvernement du Canada, et un trop grand nombre d'autres gouvernements n'ont pas rompu le silence. À titre d'exemple, j'ai ici en main un discours prononcé devant les Nations Unies il y a cinq jours par l'ambassadeur du Canada sur les questions touchant les droits de la personne. L'ambassadrice soulève brièvement la question de l'Iran, monsieur le président, mais elle ne dit rien sur la question du fatwa.

[*Text*]

Mr. Chairman, we know as well that the government has decided to effectively resume business as usual with Iran, to extend a $1 billion line of credit through the Export Development Corporation. In a letter to me from April of this year, Michael Wilson said that it's important that Canadian companies have "an equal commercial advantage in Iran, compared to their international competitors."

• 1050

Mr. Chairman, it seems to me—and I direct this to Ms Dennys—that the approach of our government to Iran is one that is fundamentally steeped in hypocrisy. On the one hand, we claim to be concerned about human rights, yet we have been silent with respect to this abrogation of basic human rights. Ms Dennys, I wonder if you could elaborate on the suggestion you make in your letter, which was sent to Barbara McDougall last month, that Canada finally speak out on this issue. Specifically, you suggest that we re-examine Canada's relations with Iran and take appropriate economic action.

Mr. Chairman, because time is limited, perhaps I'll put that question to Ms Dennys and then I'll just put my other question to Mr. Rushdie, and then they can respond.

Mr. Rushdie, I believe you may have met with the Secretary of State for External Affairs, Ms McDougall. She accompanied you to the room here earlier. Could you share with us any response that the minister made, and any indication of what position the Secretary of State for External Affairs is prepared to take, specifically on the issue of the fatwa and Canada breaking the silence on the issue of the fatwa? What was the nature of that dialogue in that discussion with her?

I should indicate as well, Mr. Chairman, that I am prepared to move a motion. I'll give notice of the motion, and perhaps there can be some discussion since we are meeting tomorrow on this subject. I would give notice of the motion that the subcommittee urge the Canadian government to take a strong public position condemning the imposition of the fatwa on Salman Rushdie and the continuing international terrorist action of Iran, to urge the Iranian government to take the necessary steps to rescind the death order and ensure the withdrawal of the bounty money without further delay, and, following up on the earlier suggestion made by Mr. Axworthy and on the German position, make clear to the Iranian government that strong economic sanctions will be imposed on Iran should any harm come to Salman Rushdie or those associated with publication of his works.

I hope, Mr. Chairman, that we can adopt this motion unanimously at our meeting tomorrow. I give notice of it today. I would put those two questions, Mr. Chairman.

[*Translation*]

Nous savons également par ailleurs, monsieur le président, que le gouvernement a décidé de ne rien changer de ses relations d'affaires habituelles avec l'Iran et d'accorder à ce pays une ligne de crédit d'un milliard de dollars par le truchement de la Société pour l'expansion des exportations. Dans une lettre qu'il m'a adressée en avril de cette année, Michael Wilson déclarait qu'il était important que les sociétés canadiennes jouissent «en Iran des mêmes avantages commerciaux que leurs concurrents internationaux».

Monsieur le président, j'ai la nette impression—et je dirige mon commentaire particulièrement à M^me^ Dennys—que c'est l'hypocrisie qui inspire la politique de notre gouvernement à l'égard de l'Iran. Nous prétendons nous soucier des droits de la personne alors que nous avons passé sous silence cette négation de droits de la personne les plus fondamentaux. J'aimerais vous demander, madame Dennys, de nous en dire davantage sur la proposition que vous faites dans la lettre que vous avez adressée à Barbara McDougall le mois dernier, à savoir que le Canada finisse par se prononcer sur cette question. Plus précisément, vous proposez que nous réexaminions les rapports entre le Canada et l'Iran et que nous prenions les mesures économiques qui s'imposent.

Monsieur le président, compte tenu du peu de temps dont nous disposons, je me propose d'enchaîner immédiatement avec une autre question adressée à M. Rushdie, pour qu'il puisse ensuite répondre.

Monsieur Rushdie, je crois savoir que vous avez rencontré M^me^ McDougall, la secrétaire d'État aux Affaires extérieures. Elle vous a accompagné jusqu'à cette salle un plus tôt. Pourriez-vous partager avec nous toute réponse de la ministre, toute indication de la position que la secrétaire d'État aux Affaires extérieures est disposée à prendre, très précisément sur cette question du fatwa et d'une prise de position officielle du Canada à cet égard? Pouvez-vous nous décrire le contenu de l'échange que vous avez eu avec elle?

Je dois dire également, monsieur le président, que je suis disposé à proposer une motion. Je vais en donner avis et nous pourrons peut-être en discuter puisque nous allons nous réunir demain sur cette question. Je donne donc avis d'une motion portant que le sous-comité exhorte le gouvernement du Canada à adopter publiquement une position ferme par laquelle il condamne l'imposition du fatwa à Salman Rushdie et les activités terroristes internationales que continue de mener l'Iran, à inciter le gouvernement iranien à prendre les mesures voulues pour rescinder l'arrêt de mort et retirer toute prime sans plus tarder, et compte tenu d'une proposition faite plus tôt par M. Axworthy et de la position allemande, à faire savoir clairement au gouvernement iranien que l'Iran se verra imposer des sanctions économiques rigoureuses si jamais il arrive quelque chose à Salman Rushdie ou à ceux qui ont participé à la publication de ses oeuvres.

J'espère, monsieur le président, que nous allons adopter cette motion à l'unanimité lors de notre réunion de demain. J'en donne avis aujourd'hui. J'ai maintenant deux questions à poser, monsieur le président.

[*Texte*]

The Chairman: I think that's fine, Mr. Robinson. We'll consider that motion. Many of the members of the committee had no advance warning of this meeting. We'll want to have some time to reflect. I believe you may have had some advance warning by the homework you've done. We'll just, if we may, put that as a notice—

Mr. Robinson: I'm giving it as a notice of motion today.

Ms Dennys: In fact, nobody had any advance notice, including Mr. Robinson. We were not able—

Mr. McCreath: Mr. Robinson carries that stuff around with him just in case Rushdie shows up.

Ms Dennys: That's right. It was, however, on the front page of *The Globe and Mail* this morning, in the Toronto edition. The Premier of Ontario met with Mr. Rushdie last night. He took a position with him. It's all on the front page of *The Globe and Mail*, and it was in the news last night as well.

PEN Canada has taken a very strong position ever since the fatwa was imposed and from the very first. In fact, PEN Canada has taken a leading role amongst all the PEN organizations on this and pushed very hard. Economic sanctions, economic restrictions have been a part of our discussions from the very beginning.

I think what Mr. Rushdie has to say in terms of Germany is, however, the first time the phrase "economic sanctions" has been used anywhere in the world. The result in Germany, as he explained, was immediate, and the bounty money was immediately escalated, and so on and so forth.

We have not had that kind of response even at that level in Canada. Our belief is that Canada can take a leadership role in this matter. Canada has of course traditionally chosen to work with other nations in various multilateral fora rather than pursuing policies alone. There are opportunities here to do precisely that with regard to using it in influencing the United Nations, as we've discussed at G-7 and so on, which we've already mentioned. That is our very immediate desire.

• 1055

Economic sanctions would certainly be the answer, it would seem, from discussions in all countries, to a very quick dismissal of the fatwa and the international breach of law explicit in it. In the meantime, we would like to see Canada move ahead as quickly as possible in these other fora.

Mr. Rushdie: If I could answer the part of the question relating to the meeting with the Minister of External Affairs, I would also say that, with regard to the meeting last night and the one earlier with the Premier of Ontario, it seems to me that I require and need, on the one hand, symbolic gestures and, on the other, concrete action.

[*Traduction*]

Le président: C'est bien, monsieur Robinson. Nous allons étudier la motion. Bon nombre des membres du comité n'ont pas été avertis à l'avance de cette réunion. Il nous faudra du temps pour réfléchir. Si vous vous êtes si bien préparé, c'est peut-être que vous avez été averti à l'avance. Nous allons, si vous le voulez, considérer qu'il s'agit d'un avis. . .

M. Robinson: Je dépose l'avis de motion à ce sujet aujourd'hui.

Mme Dennys: Personne n'a été averti à l'avance, même pas M. Robinson. Nous n'avons pas été en mesure. . .

M. McCreath: M. Robinson a toujours ce qu'il faut à portée de la main au cas où M. Rushdie nous rendrait visite.

Mme Dennys: C'est exact. Il faut dire, toutefois, que la nouvelle figurait en première page de l'édition torontoise du *The Globe and Mail* ce matin. Le premier ministre de l'Ontario a rencontré M. Rushdie hier soir. Il a pris position avec lui. C'est à la une du *Globe and Mail* et on a pu l'apprendre hier soir aux nouvelles également.

PEN Canada a adopté une position très ferme depuis l'imposition du fatwa et ce, dès le tout début. PEN Canada a même été un chef de file parmi ses homologues sur cette question et y a consenti de grands efforts. Nous envisageons des sanctions économiques ou des mesures économiques depuis le tout début.

Cependant, comme l'a dit M. Rushdie au sujet de l'Allemagne, c'est dans ce contexte que l'expression «sanctions économiques» a été utilisée pour la première fois. Comme il nous l'a expliqué, le résultat a été immédiat, la prime a été augmentée, et ainsi de suite.

Nous n'avons pas constaté ce genre de réaction au Canada. D'après nous, il s'agit d'une question où le Canada peut agir comme chef de file. Évidemment, le Canada a l'habitude de collaborer avec d'autres pays dans le cadre de diverses organisations multilatérales plutôt que de faire cavalier seul. Dans le cas qui nous occupe, le Canada peut justement saisir l'occasion d'exercer son influence aux Nations Unies, parmi le Groupe des Sept et dans d'autres organisations. C'est ce que nous souhaitons ardemment.

Il me semble, d'après les discussions que nous avons eues dans tous ces pays, que les sanctions économiques seraient certainement efficaces pour faire lever très rapidement le fatwa et remédier à la violation du droit international qu'il représente clairement. En même temps, nous aimerions que le Canada prenne l'initiative le plus rapidement possible dans ces autres instances.

M. Rushdie: Si je peux répondre à la question portant sur la rencontre avec la ministre des Affaires extérieures, je dirai aussi qu'en ce qui concerne la réunion tenue hier soir et celle qui a eu lieu plus tôt avec le premier ministre de l'Ontario, il me semble qu'il faut, d'un côté, des gestes symboliques et, de l'autre, des actes concrets.

[*Text*]

At the level of symbolic gestures, Bob Rae's appearance on stage at the PEN conference last night was of great importance and involved, as we said then, the first leader of any government, including the British government, who has ever stood beside me on a public platform. In three years, nine months, I've not met either of the two British Prime Ministers who have been in office in that time.

The fact that Barbara McDougall was here and before the television cameras just now is more than has ever happened with the British Foreign Minister, with whom I've had one meeting in three years, nine months, and that was a meeting which, at that time, I was asked to keep entirely confidential because it occurred during the hostage negotiations.

So already, at that symbolic level, these things are not without their importance.

Ms Dennys: Before Mr. Rushdie moves on, Mr. Chairman, may I just add to what he's saying on that particular respect. Ms McDougall had a letter delivered to the PEN conference because she was unable to attend, and the letter was read publicly last night. She made her support very clear, and I will just read to you the last paragraph of her letter, which is very much in context:

> Salman Rushdie, has become a symbol of the universal right to freedom of expression. We salute his courage in speaking out on these issues. We look forward to the day when he can travel freely again, freed from the fatwa which now shadows his life.
>
> For our part we intend to join PEN in continuing to support all others facing oppression until the shadow of suffering and imprisonment is finally lifted.

Mr. Rushdie: I should say that we did speak about it, after we'd moved on to the specific issues, after the general symbolic statements. Certainly, we had a very good meeting this morning with Barbara McDougall. We were putting to her that we needed a series of pragmatic, actual acts, not just statements, and we raised many of the matters we've discussed here; for example, the issues of the United Nations, the Commonwealth, the G-7, and the German proposal for a defensive resolution in the tone of saying don't step across this line. All I can say is that there was a very positive response.

Mr. Fretz (Erie): Mr. Rushdie, I want to add my words of welcome to this committee. It's good to meet you here.

If the official fatwa was to be lifted, isn't it possible that a quiet unofficial sentence could remain and therefore this death sentence could still hang over your head?

Just to pick up on Mr. McCreath's question regarding the United Nations and the Islamic block that is at the UN, wouldn't it be better for Canada to work within an organization such as the OECD or the Commonwealth? Wouldn't we have more clout within one of those organizations than within the UN?

[*Translation*]

Pour ce qui est des gestes symboliques, l'apparition de M. Bob Rae sur le podium à la conférence du PEN hier soir était très importante et, comme nous l'avons dit, c'était la première fois qu'un chef de gouvernement se tenait à côté de moi en public. Même le premier ministre britannique ne l'a jamais fait. En trois ans et neuf mois, je n'ai rencontré aucun des deux premiers ministres qui ont été au pouvoir pendant cette période en Grande Bretagne.

Le fait que M^me^ Barbara McDougall se soit montrée près de moi ici et devant les caméras de la télévision est plus important que ce qu'a fait le ministre britannique des Affaires étrangères, que j'ai rencontré une fois en trois ans et neuf mois, et c'était une rencontre qu'on m'a demandé, à l'époque, de ternir absolument confidentielle parce qu'elle a eu lieu pendant les négociations visant la libération des otages.

Ainsi, à ce niveau symbolique, ces choses là ont déjà une certaine importance.

Mme Dennys: Sans vouloir interrompre M. Rushdie, j'aimerais ajouter quelque chose dans cette veine. M^me^ McDougall a envoyé une lettre à la conférence du PEN parce qu'elle ne pouvait pas y participer elle-même, et la lettre a été lue en public hier soir. Elle a clairement exprimé son appui, et je vais vous lire le dernier paragraphe de sa lettre, qui est fort à-propos.

> Salman Rushdie est devenu un symbole du droit universel à la liberté d'expression. Nous lui rendons hommage pour le courage dont il fait preuve en sa faisant l'apôtre de cette cause. Nous espérons que bientôt, il pourra à nouveau voyager librement, et qu'il sera libérer du fatwa qui laisse planer une ombre sur sa vie en ce moment.
>
> Quant à nous, nous avons l'intention de nous joindre à PEN pour poursuivre cette lutte et appuyer toutes les autres personnes opprimées jusqu'à ce que l'ombre de la souffrance et de l'emprisonnement disparaisse définitivement.

M. Rushdie: Je dois dire que nous en avons parlé après en être passés aux questions précises, après les déclarations symboliques. À l'évidence, la rencontre avec M^me^ Barbara McDougall a été excellente. Nous lui avons dit que nous avions besoin d'une série d'initiatives pragmatiques et concrètes, et pas seulement de déclarations, et nous avons soulevé bon nombre des questions dont nous avons débattu ici. Par exemple, le rôle des Nations Unies, du Commonwealth et du G-7, et la proposition de l'Allemagne selon laquelle il faut adopter une résolution défensive imposant un certain seuil à ne pas dépasser. En un mot, la réaction a été très positive.

M. Fretz (Erie): Monsieur Rushdie, moi aussi je vous souhaite la bienvenue devant le comité. Nous sommes heureux de vous recevoir.

Même si on levait le fatwa officiel, ne serait-il pas possible qu'une condamnation officieuse et insidieuse demeure et que, par conséquent, votre vie soit toujours menacée?

M. McCreath a posé une question concernant les Nations Unies et les pays islamiques qui en sont membres; à cet égard, ne serait-il pas préférable que le Canada oeuvre dans une organisation comme l'OCDE ou le Commonwealth? Ne serions-nous pas plus efficaces dans l'une de ces organisations qu'au sein de l'ONU?

[*Texte*]

Mr. Rushdie: To answer the last question first, I see no reason why you should. This is not an either/or situation.

I would welcome Canadian initiatives in all those organizations you mention, but I do think that on the particular front of human rights, given Canada's membership in the human rights commission, there is a role and an influence there. Certainly you would not find yourselves alone; you would find yourselves with a great deal of support from the Nordic countries, Britain, Germany, and from elsewhere, no doubt.

So I would encourage action on all fronts really, and I think the Iranians have to see this action coming from every direction. The more directions it comes from, the more likely it is to work.

• 1100

On the other case, I think it needs answering, because it's quite true that if the fatwa were to be lifted tomorrow and Iran were to call off its dogs, there would remain the problem of an individual fanatic who didn't accept that decision. First of all, this is not a problem I can ask the international political community to resolve. It's not a thing that can be resolved by resolutions or by political pressure; it's simply something that has to be lived with.

The fact of the matter is that the curse of the celebrity these days being what it is, almost anybody who is in any public position, for whatever reason, whether they're a politician, a rock star, or a writer in trouble, has to face the problem of the individual fanatic.

There are ways of constructing a perfectly liveable life that minimizes, let's say, the chance of an individual nut-case reaching its target. It doesn't always work, as the case of John Lennon demonstrates, but it's possible to do it. What's not possible—and the reason for all of this kerfuffle at the moment—is for me to defend myself as a private citizen against Islamic terrorist groups backed by the cash resources and the material resources of the embassies of another state; that is to say, the combination of the Iranian state plus professional hit men is something I require the protection of states against.

Once this is removed from the agenda, there will remain a risk by comparison with what there is now. It will be an entirely acceptable risk, and I'm perfectly prepared to accept it.

The Chairman: We were looking at potential Canadian action. Given the breach of international law you outlined to us, I wonder what thoughts you have about the value of using the world court, whether alone or with a consortium of nations. Has there been any action in this regard? Is there something we should consider recommending to the government?

Ms D'Souza: It's a very interesting point and indeed one we've begun to examine in some detail. As we understand it, there is a possibility of going to the International Court of Justice in The Hague and seeking what is called an advisory opinion.

So far the advice we have received is that it would be better to frame that advisory opinion in purely legal terms; for example, asking the question whether or not it is legal for a UN member state to issue a death threat to a citizen of

[*Traduction*]

M. Rushdie: Pour répondre d'abord à votre dernière question, je ne vois pas le bien fondé de cette démarche. Les deux options ne s'excluent pas.

Je serais heureux que le Canada agisse dans tous les organismes que vous avez cités, mais je pense qu'en ce qui concerne les droits de la personne, étant donné que le Canada est membre de la Commission des droits de l'homme, il peut y jouer un rôle avec efficacité. Évidemment, vous ne seriez pas seul; sans aucun doute, vous seriez considérablement appuyé par les pays nordiques, la Grande Bretagne, l'Allemagne et d'autres pays.

Par conséquent, je vous encourage vraiment à agir sur tous les fronts, et je pense que les Iraniens doivent voir cette action venir de tous les côtés. Plus on multiplie les fronts, plus ce sera efficace.

Pour ce qui est de l'autre question, et je pense qu'il convient d'y répondre, car il est vrai que si l'Iran décidait de lever le fatwa demain et de rappeler ses tueurs, il serait toujours possible qu'un fanatique n'accepte pas cette décision. Tout d'abord, il s'agit là d'un problème que je ne peux pas demander à la communauté politique internationale de régler. On ne peut y remédier ni par des résolutions, ni par des pressions politiques; il faut tout simplement composer avec.

Nous devons nous rendre compte du fait que la célébrité étant ce qu'elle est, presque toute personnalité publique, que ce soit un politicien, une vedette de la musique rock ou un écrivain en difficulté, court le risque de se voir attaquer par un fanatique, peu importe la raison.

Il existe des moyens d'organiser une vie tout à fait acceptable en réduisant au minimum la possibilité qu'un cinglé atteigne sa cible. Cela ne fonctionne pas toujours, comme on l'a vu dans le cas de John Lennon, mais c'est possible. Par contre, il me serait impossible—ce qui explique le remue-ménage actuel—de me défendre en tant que citoyen ordinaire contre des groupes islamiques terroristes appuyés par les ressources financières et matérielles des ambassades d'un autre pays; autrement dit, il faut que des états me protègent contre la combinaison de l'État iranien et des tueurs professionnels.

Une fois que cette menace sera éliminée, un risque relatif va demeurer. Ce risque sera tout à fait acceptable, et je suis prêt à l'accepter.

Le président: Nous essayons de voir ce que le Canada peut faire. En raison de la violation du droit international que vous avez mentionnée, pensez-vous qu'il faille recourir à la Cour internationale de justice, seul ou en collaboration avec un groupe de pays. A-t-on pris des mesures dans ce sens? Que pouvons-nous proposer au gouvernement?

Mme D'Souza: C'est une question très intéressante que nous avons commencé à étudier en détail. Il est possible d'aller à la Cour internationale de justice à La Haye pour demander un avis consultatif.

Jusqu'ici, on nous a conseillé qu'il était préférable de rédiger cet avis consultatif en termes purement juridiques; par exemple, demander s'il est légal qu'un membre de l'ONU lance une menace de mort contre un citoyen d'un

[*Text*]

another country. Furthermore, we should ask whether it is legal for that same member state of the UN to have within its borders an organization that is actively seeking the death of a citizen and indeed putting up significant sums of money.

We've taken advice from people whose job it is to pursue cases at the International Court and they have suggested we have a very clear case.

As you know, the problem with the International Court or indeed the conditions of the International Court are that even advisory opinions have to be lodged by governments. Ideally, the government that should lodge this opinion would be the British government. Salman is a citizen of the British government. Also possibly the Japanese. . .because one of their citizens was murdered, and the Italian government.

I'm not sure in the immediate future we could be able to persuade those three governments to take that case. However, during our visits to Nordic countries we have very strong indications from one or two countries that they would be interested in doing so. Whether this would be ruled admissible, we don't know. We shall find out.

We would very much like to gather together a consortium of countries to lodge this complaint. Finally, there are of course many, many countries that have a compelling interest in this case by virtue of the fact that the fatwa names anyone who is associated with the book, which goes much wider than the countries that have had citizens attacked or murdered.

Mr. Rushdie: In addition, I suspect that if it became clear to the British government, perhaps even the Italian and Japanese governments, that such an initiative was being prepared, it would be very hard for them to avoid joining us.

The Chairman: On that note, on behalf of the committee, I want to thank you. For those of us elected with a right to move and speak unencumbered, we find it mind-boggling to share your experience.

I think it's an indication of the commitment of this Parliament that the committee specifically designated to deal with human rights and development issues has been established. We're very pleased to have this opportunity of publicly considering these issues.

• 1105

As we've mentioned to you, we are in the midst of a process, and you've given us some more factual background to discuss amongst ourselves and with officials.

We thank you and wish you many good mornings.

Mr. Rushdie: Thank you all very much.

Ms Dennys: Thank you.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[*Translation*]

autre pays. Qui plus est, nous devons demander s'il est légal que ce membre de l'ONU héberge une organisation qui recherche activement la mort d'un citoyen et y consacre des sommes considérables.

Nous avons demandé l'avis de personnes qui défendent des causes à la Cour internationale, et elles nous ont dit que notre cause était très défendable.

Vous savez, l'ennui avec la Cour internationale ou avec les conditions de cette cour, c'est que même les avis consultatifs doivent être déposés par des gouvernements. En principe, c'est le gouvernement britannique qui doit déposer cet avis. Salman est un citoyen britannique. Le Japon pourrait aussi le faire, car un de ses citoyens a été tué, ainsi que l'Italie.

J'ignore si, dans un avenir immédiat, nous pourrons persuader ces trois gouvernements de prendre l'affaire en main. Toutefois, pendant nos visites dans les pays nordiques, deux ou trois d'entre eux nous ont clairement indiqué qu'ils étaient disposés à le faire. Nous ne savons pas s'ils en ont le droit. Nous allons nous renseigner.

Nous aimerions beaucoup qu'un groupe de pays dépose une plainte. Enfin, il y a évidemment un grand nombre de pays qui sont directement intéressés par cette affaire, car le fatwa nomme toutes les personnes qui ont participé à la publication du livre, et la liste concerne beaucoup plus de pays que ceux dont les citoyens ont été attaqués ou tués jusqu'à présent.

M. Rushdie: En outre, je pense que s'il devenait clair au gouvernement britannique, et peut-être aux gouvernements italien et japonais, qu'une telle initiative se préparait, il leur serait très difficile de ne pas y participer.

Le président: Sur cette note, je vous remercie au nom du comité. Pour les élus que nous sommes et qui avons le droit de circuler et de parler librement, votre expérience est tout simplement renversante.

C'est justement pour entendre des témoignages comme le vôtre que le Parlement du Canada a créé un comité permanent pour étudier les questions de droits de la personne et de développement. Nous sommes ravis d'avoir eu l'occasion d'étudier publiquement ces questions.

Comme je vous l'ai dit, nous sommes au coeur d'un processus, et vous nous avez donné des renseignements concrets dont nous allons discuter entre nous et avec les autorités.

Nous vous remercions et vous souhaitons bonne chance.

M. Rushdie: Merci beaucoup à vous tous.

Mme Dennys: Merci.

Le président: La séance est levée.

APPENDIX "DEVE-17"

UNITED NATIONS COMMISSION ON HUMAN RIGHTS
1993 SESSION

1 February to 12 March 1993

Submitted jointly by: PEN Canada and ARTICLE 19

It is suggested that the following text be inserted into the draft resolution to be submitted to the 49th session of the UN Commission on Human Rights. A more detailed text will be drafted following closer study of the report A/47/617 submitted by Special Representative, Mr Reynaldo Galindo-Pohl to the Commission.

SITUATION OF HUMAN RIGHTS IN THE ISLAMIC REPUBLIC OF IRAN

The Commission on Human Rights

Guided by the principles embodied in the Charter of the United Nations, the Universal Declaration of Human Rights and the International Covenants on Human Rights,

Reaffirming that all Member States have an obligation to promote and protect human rights and fundamental freedoms and to fulfill the obligations they have undertaken under the various international instruments in the field,

Recalling pertinent resolutions of the Commission on Human Rights, including its most recent resolution, 1992/67 of 4 March 1992, as well as those of the General Assembly, including resolution, 45/173 of 18 December 1990, and the Economic and Social Council resolution 1992/239,

Recalling that in its resolution 1992/67 it requested the Special Representative to submit a report, to be considered by the Commission at its forty-nineth session, on progress with regard to his recommendations,

Noting that, the Economic and Social Council, in its resolution 1992/239 expressed deep concern at the escalating grave violations of human rights in the Islamic Republic of Iran;

Expresses its deep concern at continuing reports of violations of human rights in the Islamic Republic of Iran;

Expresses its concern more specifically at the main weaknesses, according to the Special Representative, of the human rights situation in the Islamic Republic of Iran, namely, the lack of guarantees of due process of law, discriminatory treatment of certain groups of citizens for reason of their religious beliefs, notably the Baha'is, the lack of independent associations and the absence of a climate of legal security and guarantees for the freedom of expression and literary and artistic creativity;

Expresses its grave concern at the fact that, contrary to the Special Representative's recommendation, the application of the death penalty has not diminished, but increased. In particular, there are continuing active threats to the life of citizens of other states which appear to have the support of the government, in particular UK author Salman Rushdie, and furthermore the Islamic Republic of Iran sanctions within its borders the operation of an organisation, the 15 Khordad Foundation, which has in 1992, on three separate occasions, offered considerable and increasing sums of money to encourage and to pay for the assassination of the said author;

Welcomes the fact that the Government of the Islamic Republic of Iran has permitted the Special Representative to visit the country and has continued to reply to allegations of human rights violations transmitted to it by the Special Representative;

Expresses its regret that, as the Special Representative concluded, the Islamic Republic of Iran has not given adequate follow-up to many of the recommendations contained in the previous reports;

Calls upon the Government of the Islamic Republic of Iran to intensify its efforts to investigate and rectify the human rights issues raised by the Special Representative in his observations, in particular as regards the administration of justice and due process of law;

Also calls upon the Government of the Islamic Republic of Iran to comply with international instruments on human rights, in particular the International Covenant on Civil and Political Rights, to which the Islamic Republic of Iran is a party, and to ensure that all individuals within its territory and subject to its jurisdiction, including religious groups, enjoy the rights recognized in these instruments;

Calls upon the Government of the Islamic Republic of Iran to state its abhorrence at the repeated offer of bounty money and to publicly state that it will not continue to interfere with the internal affairs of another country by endorsing and encouraging an assassination;

Mindful of the murder of a Japanese citizen, translator of the book by UK author Salman Rushdie entitled *The Satanic Verses*, and the serious attack on the Italian translator;

Requests the Secretary-General to remind the Government of the Islamic Republic of Iran that in the event of any further attacks on persons or property connected with the UK author Salman Rushdie, or the book *The Satanic Verses*, that the Government will be held responsible;

Encourages the Government of the Islamic Republic of Iran to continue to cooperate with the International Committee of the Red Cross;

Endorses the view of the Special Representative that the international monitoring of the human rights situation in the Islamic Republic of Iran should be continued;

Encourages the Government of the Islamic Republic of Iran to continue to cooperate with the Special Representative;

Requests the Secretary-General to give all necessary assistance to the Special Representative.

APPENDIX "DEVE-18"

Joint statement to

Parliamentary Sub-Committee on Development and Human Rights

by

Louise Dennys
President
The Canadian Centre, International PEN

and

Frances D'Souza
Director
ARTICLE 19 (UK)

8 December 1992

Mr. Chairman:

I am Louise Dennys, President of PEN Canada. With me today is Dr Frances D'Souza, Director of ARTICLE 19. We thank you and the members of the Parliamentary Sub-Committee on Development and Human Rights for the opportunity to meet with you.

I am making this brief opening statement on behalf of both our organizations.

The Government of the Islamic Republic of Iran has made a number of commitments to Mr. Raynaldo Galindo Pohl, Special Representative on Iran for the UN Commission on Human Rights. Among those commitments was an undertaking to improve its compliance with international standards, including those set forth in the International Covenant on Civil and Political Rights to which it is a party.

However, the number of prisoners currently being held in Iranian prisons for the non-violent exercise of their right to freedom of expression is believed to be in the region of several thousand. The exact number is impossible to know because the Iranian government refuses to disclose the information, and families of the imprisoned have been intimidated into silence.

Iranian citizens who hold political opinions opposed to the Government's policies continue to face the risk of arrest, torture and execution. In spite of this, well-substantiated evidence of grave human rights violations committed in 1991 revealed that:

* at least 750 people are believed to have been executed following trials that failed to meet minimum international fair trial requirements, including people who were political opponents and sentenced on falsified evidence for drug-trafficking;
* hundreds of others were sentenced to prison terms following unfair trials, others were subjected to arbitrary arrest and detention and imprisoned solely for the non-violent exercise of their right to freedom of expression;
* in one well-documented case, 9 men were sentenced to terms of up to three years for signing a letter to President Rafsanjani calling for freedom and justice.

To this day, people accused of political or press offenses continue to be tried by Islamic Revolutionary Courts which fail to comply with internationally recognized minimum fair trial standards in spite of the fact that the UN Commission's Special Representative has called on Iran to try offenses only in the general courts.

As well, several magazines, newspaper issues and books have been banned and newspapers have been closed for publishing minor criticisms of the Government or on such grounds as they promoted corruption or were sacrilegious. Several of the authors of banned publications have been detained. Violent attacks on publishing houses have gone unpunished. Literature continues to be subjected to heavy censorship. For instance, all of the works of the well-known writer Said Sirjani were recently banned, his mail was intercepted and he has been prohibited from writing because authorities decided that his alleged comparison of Ayatollah Khomeini to a mythological Persian figure showed contempt for the Ayatollah.

In addition to the general abuse of human rights and the severe restrictions on freedom of expression in Iran, PEN Canada and ARTICLE 19 want to draw to your attention the continuing fatwa on Salman Rushdie and the bounty that has been offered by the 15 Khordad Foundation -- $3 million (US) to any Iranian and more than $2 million (US), plus expenses to any foreigner who murders Mr. Rushdie. We must also emphasize that while the bounty does not appear to extend beyond Mr. Rushdie, the fatwa with its threat applies not only to him but to all those, *including Canadians*, who have been associated with the publication, distribution, promotion, translation and sale of his novel The Satanic Verses.

To underline this point we would remind you that on 3 July 1991, a man claiming to be Iranian and demanding Salman Rushdie's address, beat and repeatedly stabbed Ettore Capriolo, Italian translator of *The Satanic Verses*. In Tokyo, on 11 July 1991, Professor Hitoshi Igarashi, Japanese translator of *The Satanic Verses*, was murdered. At the time, a spokesman for the Pakistan Association in Japan said: "the murder was completely, 100 per cent connected with the book."

We are here today to call for specific action on the general abuse of human rights in Iran, and on the international terrorism explicit in the fatwa and bounty. We believe there are points of law which, if actively pursued, can form the basis for continuing action by the Canadian government in concert with others. Such an approach only requires that the political will exist to do it.

1) The first point rests on the legality of the fatwa itself, according to Qur'anic law.

On 17 December 1991, Dr Hesham El-Essawy, Chairman of the Islamic Society for the Promotion of Religious Tolerance said, "...many Muslims, including myself, maintain...our earlier position that the fatwa was wrong on Qur'anic grounds, and that it must go, and that putting a price on a man's head is contrary to Islamic law."

This view was supported in a legal study entitled *Freedom of Expression in the Muslim World* published by PEN Canada in March of this year. Researched and written in cooperation with the International Human Rights Programme at the University of Toronto's Faculty of Law, the study examined the fatwa within the context of Islamic law and determined that it was illegal according to Qur'anic law. The study noted:

> *What is most important to bear in mind...is that no court has had a chance to rule on the issue of Rushdie's alleged apostasy -- not only has the book been banned at the absolute command of a single religious leader, but the author has been condemned to death and an international campaign waged to track him down and kill him without the slightest pretence of due legal process. ... whether those who try to kill Rushdie are Muslim or non-Muslims, it is unlikely that the apostasy laws of the Shar'ia ever intended apostates to be hunted down and murdered in cold blood for monetary gain. Certainly the Qur'anic verse setting out the punishment for apostasy makes no mention of such international assassination campaigns.*

Statements by Dr Hesham El-Essawy and other scholars, and the findings of PEN's study, suggest that, contrary to statements by Iranian officials, clerics, and representatives of various Muslim organizations, there are no obstacles based on Qur'anic law to the rescindment of the fatwa. Whatever obstacles may exist, would seem to be only political.

2) The second point of law is the status of the 15 Khordad Foundation, which has offered the bounty for the murder of Salman Rushdie.

PEN Canada and ARTICLE 19 want to emphasize to this Parliamentary Sub-Committee, as we have emphasized repeatedly to the Canadian government and leaders of the Opposition parties, the following:

The 15 Khordad Foundation is a non-governmental organization authorized by law to operate in Iran and is operating with the full approval of the Iranian government. The fact that the Iranian government has neither publicly condemned the bounty nor the foundation for offering it, nor withdrawn authorization for the 15 Khordad Foundation to function confirms, that the Government of Iran itself not only supports the murder of Salman Rushdie and all those connected with the book's publication, but the payment of bounty for that murder as well.

Following on this, we want to point out that on 30 June 1992, a majority of the newly-elected Iranian parliament reaffirmed the death sentence against Salman Rushdie, saying it should last "as long as there are Muslims in the world." In a petition calling on all Muslims to apply the fatwa, the MPs stated: "We deputies...announce that the Imam's [Khomeini's] historic fatwa about the apostasy of Salman Rushdie remains in force as before, and that all Muslims and all the world's hezbollah forces are duty-bound to carry it out." It should be noted that this was the first reference by the Iranian government of hezbollah's involvement.

The policy of "constructive engagement" that various governments, including Canada's, have followed toward Iran over the past 45 months has resulted neither in the removal of the bounty, the lifting of the fatwa, nor any substantial improvement in the human rights situation in Iran.

Many of those governments which, when the fatwa was first pronounced in February 1989, strongly upheld the principle of the right to expression, have slowly, but inexorably, changed their position not always in words, but tellingly in actions.

The fatwa and bounty, the continuing support for acts of international terrorism and widespread violations of human rights by the Government of Iran, argue strongly for all governments to review the policies of constructive engagement that have increasingly led toward the normalization of diplomatic and trade relations with Iran.

Further, the fatwa, international terrorism, summary executions, disappearances and summary detentions are not consistent with the principles set out by the United Nations, the international body to which Canada has historically and consistently given its support and to which Canada attaches great importance.

Iran, as a member of the international community, has a positive duty to respect the rights of its citizens and to conduct its affairs in a manner that is consistent with the international standards set out by the United Nations.

PEN Canada and ARTICLE 19 therefore call on the Government of Canada:

1. **To restate – immediately, publicly, and unequivocally – its condemnation of the fatwa** and the international terrorism that is explicit in both the fatwa and the offer of a bounty for the murder of a citizen of another country;
2. **To use its standing and influence at the United Nations** and its membership on the UN Commission on Human Rights to secure the adoption of a resolution at the 1993 session of the UN Commission:
   a) calling on the Government of Iran:
      i) to intensify its efforts to investigate and rectify the human rights issues raised by the Special Representative in his 1992 report, in particular as regards the administration of justice and due process of law, and;
      ii) to state its abhorrence at the repeated offer of a bounty and to state publicly that it will not continue to interfere with the internal affairs of another country by endorsing and encouraging assassination;
   b) requesting the Secretary-General to remind the Government of the Islamic Republic of Iran that in the event of any further attacks on persons or property connected with UK author Salman Rushdie, or the book *The Satanic Verses*, the Government will be held responsible;
   c) endorsing the view of the Special Representative that the international monitoring of the human rights situation in the Islamic Republic of Iran should be continued.
3. **To work with other governments** – including those of Britain, other members of the European Community, the Nordic Council, the Commonwealth, la Francophonie, and the United States – to bring a case to the International Court of Justice on behalfof Salman Rushdie and those associated with the publication, translation, distribution, sale and promotion of *The Satanic Verses*, on the basis that the fatwa is a violation of the fundamental rights of nationals of other countries;
4. **To demonstrate leadership in the formulation of a common position** among governments – including those of Japan, Britain and other members of the European Community, the Nordic Council, the Commonwealth, la Francophonie, and the United States – setting out conditions which must be met by the Government of Iran if it

wishes to maintain the present level of diplomatic and trade relations, or to develop them further, including:

i) the immediate rescindment of the fatwa;
ii) the immediate suspension of authorization for the 15 Khordad Foundation to operate in Iran until such time as the bounty is withdrawn; and
iii) an immediate, measurable and meaningful improvement in the human rights situation in Iran, including respect for the right of freedom of expression and greater cooperation with the UN Commission's Special Representative on Iran.

In making the above recommendations, PEN Canada and ARTICLE 19 have recognized that Canada has traditionally chosen to work with other nations in various multilateral fora rather than pursuing policies alone which would be neither substantive nor particularly effective. We ask the Parliamentary Sub-Committee on Development and Human Rights to support us and to use all available means to ensure that the Canadian government actively pursues these recommendations.

On behalf of PEN Canada and ARTICLE 19 I thank you.

APPENDICE «DEVE-17»

(TRADUCTION)

COMMISSION DES DROITS DE L'HOMME DES NATIONS UNIES
SESSION DE 1993

du 1er février au 12 mars 1993

Présenté conjointement par : PEN Canada et ARTICLE 19

Il est proposé d'insérer le texte suivant dans le projet de résolution dont sera saisie la 49e session de la Commission des droits de l'homme de l'ONU. Un texte plus détaillé sera rédigé après étude plus approfondie du rapport A/47/617 soumis à la Commission par le Représentant spécial, M. Reynaldo Galindo-Pohl.

LA SITUATION DES DROITS HUMAINS DANS LA RÉPUBLIQUE ISLAMIQUE D'IRAN

La Commission des droits de l'homme

Guidé par les principes enchâssés dans la Charte des Nations Unies, la Déclaration universelle des droits de l'homme et les Pactes internationaux relatifs aux droits de l'homme,

Réaffirmant que tous les États Membres ont l'obligation de promouvoir et de protéger les droits humains et les libertés fondamentales et de tenir les engagements qu'ils ont pris en vertu des divers instruments internationaux relatifs aux droits humains,

Rappelant les résolutions pertinentes de la Commission des droits de l'homme, y compris la plus récente, la 1992/67 du 4 mars 1992, et celles de l'Assemblée générale, y compris la résolution 45/173 du 18 décembre 1990, et la résolution 1992/239 du Conseil économique et social,

Rappelant que, dans sa résolution 1992/67, elle demande au Représentant spécial de soumettre à l'examen de sa 49e session un rapport sur l'état d'avancement de ses recommandations,

Notant que, dans sa résolution 1992/239, le Conseil économique et social se déclare vivement préoccupé par l'escalade marquée des violations des droits humains dans la République islamique d'Iran;

Se déclare vivement préoccupée par les allégations répétées de violations des droits humains dans la République islamique d'Iran;

Se déclare préoccupée, en particulier, par les principales faiblesses, selon le Représentant spécial, de la situation des droits humains dans la République islamique d'Iran, à savoir le manque de garanties de voies de droit régulières, le traitement discriminatoire de certains groupes de citoyens pour cause de croyances religieuses, notamment les Baha'ïs, le manque d'associations indépendantes et l'absence d'un climat de sécurité légale et de garanties relatives à la liberté d'expression et de créativité littéraire et artistiques;

Se déclare vivement préoccupée par le fait que, à l'encontre de la recommandation du Représentant spécial, le recours à la peine de mort, loin d'avoir diminué, a augmenté. En particulier, des menaces actives continuent de peser, avec l'appui apparent du gouvernement, sur la vie de ressortissants d'autres États, notamment l'écrivain britannique Salman Rushdie, et en outre, la République islamique d'Iran sanctionne sur son territoire la présence d'une organisation, la Fondation 15 Khordad, qui a, en 1992, offert à trois reprises des sommes d'argent considérables et croissantes à qui assassinerait ledit écrivain;

Se réjouit de ce que le gouvernement de la République islamique d'Iran permette au Représentant spécial de visiter le pays et réponde aux allégations de violations des droits humains qu'il lui signale;

Déplore que, comme l'a constaté le Représentant spécial, la République islamique d'Iran n'a pas convenablement donné suite aux nombreuses recommandations des rapports précédents;

Engage le gouvernement de la République islamique d'Iran à intensifier ses efforts pour examiner et corriger les problèmes de respect des droits humains que soulève le Représentant spécial dans ses observations, notamment en ce qui concerne l'administration de la justice et les voies de droit régulières;

Engage aussi le gouvernement de la République islamique d'Iran à se conformer aux instruments internationaux relatifs aux droits de l'homme, notamment le Pacte international relatif aux droits civils et politiques, dont la République islamique d'Iran est signataire, et à veiller à ce que tous ceux qui se trouvent sur son territoire et qui sont assujettis à son autorité, y compris les groupes religieux, jouissent des droits reconnus par ces instruments;

Engage le gouvernement de la République islamique d'Iran à déclarer son aversion pour l'offre répétée d'une prime d'assassinat et à déclarer publiquement qu'il cessera d'intervenir dans les affaires intérieures d'un autre pays en sanctionnant et en encourageant un assassinat;

Préoccupée du meurtre d'un ressortissant japonais, traducteur du livre de l'écrivain britannique Salman Rushdie intitulé *Les Versets sataniques*, et du grave attentat perpétré contre le traducteur italien;

Demande au Secrétaire général de rappeler au gouvernement de la République islamique d'Iran que, dans l'éventualité d'autres attaques contre des personnes ou des biens liés à l'écrivain britannique Salman Rushdie ou contre le livre *Les Versets sataniques*, il sera tenu responsable;

Encourage le gouvernement de la République islamique d'Iran à continuer de collaborer avec le Comité international de la Croix Rouge;

Convient avec le Représentant spécial que la surveillance internationale de la situation des droits humains dans la République islamique d'Iran doit se poursuivre;

Encourage le gouvernement de la République islamique d'Iran à continuer de coopérer avec le Représentant spécial;

Demande au Secrétaire général d'accorder toutes l'aide nécessaire au Représentant spécial.

APPENDICE «DEVE-18»

(TRADUCTION)

Déclaration conjointe au

SOUS-COMITÉ PARLEMENTAIRE DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE

par

Louise Dennys
Président
Le Centre canadien, PEN International

et

Frances D'Souza
Directeur
ARTICLE 19 (R-U)

8 décembre 1992

Monsieur le président,

Je m'appelle Louise Dennys. Je suis président de PEN Canada. Je suis en compagnie du D[r] Frances D'Souza, directeur d'ARTICLE 19. Nous vous remercions ainsi que les membres de votre sous-comité pour votre invitation à témoigner devant vous.

Ma déclaration préliminaire, je la fais au nom de nos deux organismes.

Le gouvernement de la République islamique d'Iran a pris plusieurs engagements envers M. Raynaldo Galindo Pohl, Représentant spécial pour l'Iran de la Commission des droits de l'homme de l'ONU. Il s'est engagé, entre autres, à mieux respecter les normes internationales, y compris celles du Pacte international relatif aux droits civils et politiques, dont il est signataire.

Toutefois, on estime à plusieurs milliers le nombre de ceux qui sont détenus dans les prisons iraniennes pour avoir exercé de façon non violente leur droit à la liberté d'expression. Nous n'avons pas le chiffre exact parce que le gouvernement iranien refuse de le communiquer et que les familles des détenus ont peur de parler.

Les citoyens iraniens qui ont des opinions politiques contraires aux politiques du gouvernement continuent de risquer l'arrestation, la torture et l'exécution. Des cas bien documentés de violations graves des droits de la personne perpétrées en 1991 révèlent que :

* au moins 750 individus auraient été exécutés à la suite de procès qui ne répondent pas aux normes internationales de justice, y compris des opposants politiques condamnés sur la foi de preuves falsifiées de trafic de stupéfiants;

* des centaines d'autres ont été condamnés à des peines d'emprisonnement à la suite de procès injustes, d'autres ont été arrêtés et détenus arbitrairement uniquement pour avoir exercé de façon non violente leur droit à la liberté d'expression;

* dans un cas bien documenté, 9 hommes ont été condamnés à des peines d'emprisonnement allant jusqu'à trois ans pour avoir signé une lettre au président Rafsanjani dans laquelle ils demandent la liberté et la justice.

Jusqu'à ce jour, ceux qui sont accusés de crimes politiques ou de délits de presse continuent d'être jugés par des tribunaux révolutionnaires islamiques qui ne répondent pas aux normes internationales de justice alors que le Représentant spécial de l'ONU a engagé l'Iran à ne recourir qu'aux tribunaux réguliers.

En outre, plusieurs revues, éditions de journaux et livres ont été interdits et des journaux ont été fermés pour avoir publié de légères critiques à l'endroit du gouvernement ou sous prétexte d'avoir promu la corruption ou commis des sacrilèges. Plusieurs des auteurs des ouvrages interdits ont été emprisonnés. Des maisons d'édition ont été l'objet de violentes attaques sans qu'on ait poursuivi les coupables. La littérature continue d'être assujettie à une lourde censure. Par exemple, tous les ouvrages de l'écrivain bien connu Said Sirjani viennent d'être interdits, son courrier a été intercepté et il lui est interdit d'écrire parce que les autorités ont décidé que la comparaison qu'il aurait faite entre l'ayatollah Khomeyni et une figure de la mythologie perse était injurieuse envers l'ayatollah.

Outre les violations des droits de la personne et les restrictions de la liberté d'expression en Iran, PEN Canada et ARTICLE 19 tiennent à attirer votre attention sur l'application du fatwa à Salman Rushdie et sur la récompense offerte par la Fondation 15 Khordad à tout Iranien (3 millions de dollars US plus les frais) ou à tout étranger (2 millions de dollars US plus les frais) qui assassinerait M. Rushdie. Précisons aussi que, bien que la récompense ne semble valoir que pour M. Rushdie, le menaçant fatwa s'applique non seulement à lui, mais à tous ceux, *Canadiens compris*, qui sont associés à la publication, à la distribution, à la promotion, à la traduction ou à la vente du roman *Les Versets sataniques*.

Rappelons que, le 3 juillet 1991, un homme qui se présentait comme un Iranien à la recherche de l'adresse de Salman Rushdie a battu et poignardé Ettore Capriolo, le traducteur italien des *Versets sataniques*. Rappelons que, le 11 juillet 1991, à Tokyo, le professeur Hitoshi Igarashi, le traducteur japonais des *Versets sataniques*, a été assassiné. Un porte-parole de l'Association pakistanaise au Japon a déclaré à l'époque que "le meurtre était lié entièrement au livre".

Nous sommes ici aujourd'hui pour appeler à des mesures concrètes contre les violations des droits de la personne en Iran et contre le terrorisme international inhérent au fatwa et à la prime d'assassinat. Nous croyons qu'il y a des points de droit qui, s'ils étaient activement exploités, pourraient former la base d'une action entreprise par le gouvernement canadien de concert avec d'autres. Tout ce qui manque, c'est la volonté politique.

1) Premier point de droit : la légalité du fatwa au regard du droit coranique

Le 17 décembre 1991, le D^r^ Hesham El-Essawy, président de la Société islamique pour la promotion de la tolérance religieuse a déclaré : "...beaucoup de musulmans, dont moi-même, maintiennent que le fatwa n'est pas fondé en droit coranique et qu'il doit être aboli et que le fait de mettre à prix la tête d'un homme est contraire à la loi islamique."

Cette opinion est étayée par une étude juridique intitulée *Freedom of Expression in the Muslim World* publiée par PEN Canada en mars dernier. Menée en collaboration avec l'International Human Rights Programme de la Faculté de droit de l'Université de Toronto, l'étude porte sur le fatwa dans le contexte de la loi islamique et conclut que le fatwa est illégal au regard du droit coranique. En voici un extrait :

> *Ce qu'il faut surtout retenir, c'est qu'aucun tribunal n'a eu à se prononcer sur la prétendue apostasie de Rushdie. Non seulement le livre a été interdit sur l'ordre absolu d'un seul chef religieux, mais on a condamné l'auteur à mort et mené une campagne internationale en vue de l'assassiner sans même un semblant de procès équitable. (...) Que ceux qui essaient de tuer Rushdie soient musulmans ou non, il est peu probable que les dispositions de la sharia en matière d'apostasie aient jamais été conçues en vue de traquer et d'abattre de sang-froid des apostats en offrant une récompense. En tout cas, le verset coranique qui fixe la punition pour apostasie ne fait pas mention de telles campagnes internationales d'assassinat.*

Les déclarations du D^r^ Hesham El-Essawy et d'autres savants ainsi que les conclusions de l'étude du PEN indiquent que, contrairement aux affirmations de dirigeants et d'ecclésiastiques iraniens et de représentants de divers organismes musulmans, il n'y a pas d'obstacles en droit coranique à la révocation du fatwa. Les obstacles qui peuvent exister ne seraient que politiques.

2) Deuxième point de droit : le statut de la Fondation 15 Khordad, qui offre une récompense à qui assassinera Salman Rushdie

PEN Canada et ARTICLE 19 tiennent à réitérer devant votre sous-comité parlementaire ce qu'ils ont dit et répété au gouvernement canadien et aux dirigeants des partis d'opposition :

La Fondation 15 Khordad est un organisme non gouvernemental autorisé par la loi à opérer en Iran et elle se livre à ses activités avec la bénédiction du gouvernement iranien. Le fait que le gouvernement iranien n'a publiquement condamné ni l'offre de récompense ni la fondation et qu'il n'a pas retiré à celle-ci son autorisation d'agir confirme que le gouvernement iranien non seulement appuie le meurtre de Salman Rushdie et de tous ceux qui sont associés à la publication de son livre, mais aussi l'offre d'une récompense à quiconque l'assassinera.

À ce propos, nous faisons remarquer que, le 30 juin 1992, une majorité du parlement iranien nouvellement élu a réaffirmé la sentence de mort prononcée contre Salman Rushdie en déclarant qu'elle doit durer "aussi longtemps qu'il y aura des musulmans sur terre". Dans une pétition demandant à tous les musulmans d'appliquer le fatwa, les députés déclarent : "Nous, députés, annonçons que le fatwa historique de l'imam [Khomeyni] à l'égard de l'apostasie de Salman Rushdie reste en vigueur et que tous les musulmans et toutes les forces hezbollah du monde ont le devoir de l'appliquer." Il est à noter qu'il s'agit là de la première allusion du gouvernement iranien à la participation de l'hezbollah.

La politique de l'"engagement constructif" que divers pays, y compris le Canada, pratiquent à l'égard de l'Iran depuis 45 mois n'a entraîné ni le retrait de la récompense, ni la levée du fatwa ni l'amélioration notable de la situation des droits de la personne en Iran.

Bon nombre des gouvernements qui, lorsque le fatwa a été prononcé pour la première fois en février 1989, se sont résolument portés à la défense de la liberté d'expression ont lentement, mais inexorablement modifié leur position non pas toujours en paroles, mais en actes.

Le fatwa et la prime d'assassinat ainsi que l'appui du gouvernement de l'Iran aux actes de terrorisme international et à la violation systématique des droits de la personne devraient pousser tous les gouvernements à revoir leur politique d'engagement constructif qui tend de plus en plus à normaliser les relations diplomatiques et commerciales avec l'Iran.

En outre, le fatwa, le terrorisme international, les exécutions sommaires, les disparitions et les détentions arbitraires ne cadrent pas avec les principes proclamés par les Nations Unies, l'organisme international auquel le Canada a toujours accordé son appui et auquel il attache une grande importance.

En tant que membre de la communauté internationale, l'Iran a le devoir de respecter les droits de ses citoyens et de conduire ses affaires d'une manière conforme aux normes internationales fixées par les Nations Unies.

PEN Canada et ARTICLE 19 demandent donc au gouvernement du Canada :

1. **De réaffirmer – immédiatement, publiquement et sans équivoque – sa condamnation du fatwa** et du terrorisme international qu'impliquent à la fois le fatwa et l'offre d'une récompense à quiconque assassinera un ressortissant d'un autre pays;

2. **D'utiliser son prestige et son influence aux Nations Unies et à la Commission des droits de l'homme de l'ONU** pour faire adopter à la session 1993 de la commission de l'ONU une résolution :

   a) demandant au gouvernement de l'Iran :

      (i) d'intensifier ses efforts pour examiner et corriger les problèmes de respect des droits de la personne que soulève le Représentant spécial dans son rapport de 1992, notamment en ce qui concerne l'administration de la justice et les voies de droit régulières; et

      (ii) d'exprimer son aversion pour l'offre répétée d'une prime d'assassinat et de déclarer publiquement qu'il va cesser d'intervenir dans les affaires intérieures d'un autre pays en sanctionnant et en encourageant l'assassinat;

   b) demandant au Secrétaire général de rappeler au gouvernement de la République islamique d'Iran que, dans l'éventualité d'autres attaques contre les personnes ou les biens associés à l'écrivain britannique Salman Rushdie ou contre le livre *Les Versets sataniques*, il sera tenu responsable;

   c) convenant avec le Représentant spécial que la surveillance internationale de la situation des droits de la personne dans la République islamique d'Iran doit se poursuivre.

3. **De collaborer avec d'autres pays** – y compris la Grande-Bretagne, d'autres membres de la Communauté européenne, du Conseil nordique, du Commonwealth et de la Francophonie, et les États-Unis – pour saisir du problème la Cour internationale de Justice au nom de Salman Rushdie et de ceux qui sont associés à la publication, à la traduction, à la distribution, à la vente et à la promotion des *Versets sataniques* en faisant valoir que le fatwa est une violation des droits fondamentaux des ressortissants d'autres pays;

4. **De faire preuve de leadership dans la formulation d'une position commune** à plusieurs pays – y compris le Japon, la Grande-Bretagne, d'autres membres de la Communauté européenne, du Conseil nordique, du Commonwealth et de la Francophonie, et les États-Unis – sur les conditions que doit remplir le gouvernement de l'Iran pour maintenir ses relations diplomatiques et commerciales actuelles ou les développer, y compris :

   i) la révocation immédiate du fatwa;

   ii) la suspension immédiate de l'autorisation de la Fondation 15 Khordad à opérer en Iran jusqu'à ce que soit retirée la prime d'assassinat;

   iii) une amélioration réelle, immédiate et mesurable de la situation des droits de la personne en Iran, y compris le respect du droit à la liberté d'expression et une augmentation de la coopération avec le Représentant spécial pour l'Iran de la Commission de l'ONU.

En formulant ces recommandations, PEN Canada et ARTICLE 19 reconnaissent que le Canada choisit traditionnellement de collaborer avec d'autres pays dans diverses instances internationales plutôt que de poursuivre seul des politiques qui ne seraient ni substantielles ni particulièrement efficaces. Nous demandons au Sous-comité parlementaire du développement et des droits de la personne de nous appuyer et de faire tout ce qu'il peut pour faire en sorte que le gouvernement canadien donne suite activement à ces recommandations.

Au nom de PEN Canada et d'ARTICLE 19, je vous remercie.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Department of External Affairs:

John Noble, Director General, International Organizations Bureau.

From the Canadian Centre, International PEN:

Louise Dennys, President.

From ARTICLE 19 (UK):

Frances D'Souza, Director.

As individual:

Salman Rushdie, Writer.

TÉMOINS

Du ministère des Affaires extérieures:

John Noble, directeur général, Direction générale des organisations internationales.

Du Centre canadien, PEN international:

Louise Dennys, présidente.

De l'ARTICLE 19 (RU):

Frances D'Souza, directeur.

À titre personnel:

Salman Rushdie, écrivain.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

CA1
XC11
-E94

Government Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 31

Wednesday, December 9, 1992

Chairperson: Walter McLean

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 31

Le mercredi 9 décembre 1992

Président: Walter McLean

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

Development and Human Rights

of the Standing Committee on External Affairs and International Trade

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité du

Développement et des Droits de la personne

du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), consideration of human rights; and conditions in Rwanda

INCLUDING:

The Report to the House

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, examen des droits de la personne et des conditions au Rwanda

Y COMPRIS:

Le rapport à la Chambre

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament, 1991-92

Troisième session de la trente-quatrième législature, 1991-1992

25266—1

SUB-COMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS OF THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

Chairperson: Walter McLean

Members

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE LA PERSONNE DU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: Walter McLean

Membres

Girve Fretz
Beryl Gaffney
André Harvey
Peter McCreath
Svend Robinson
Christine Stewart

(Quorum 4)

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

REPORT TO THE HOUSE

Thursday, December 17, 1992

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade has the honour to present its

SECOND REPORT

In accordance with its general mandate under Standing Order 108(2), the Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade has examined the subject of human rights.

The Sub-Committee on Development and Human Rights expresses its deep concern at continuing reports of the violations of human rights in Iran and particularly the high number of executions, the practice of torture, the treatment of the Bahai'i community, the absence of guarantees of due legal process and other standards relevant to the administration of justice, and restrictions of freedom of expression, thought, opinion and press.

The Sub-Committee further deplores the imposition of the *fatwa* on Salman Rushdie and urges the Iranian Government to take the necessary steps to rescind the death order and to ensure the withdrawal of the bounty money without further delay.

In light of these concerns, the Sub-Committee urges the Government of Canada to seek the lifting of the *fatwa* on Salman Rushdie and to work with its international partners to vigorously pursue this case and the cases of all persons suffering human rights violations in Iran. The Sub-Committee recommends that resolution of these cases be sought in all relevant multilateral fora, in particular the United Nations Commission on Human Rights; and that the Government consider measures, in concert with other like-minded countries, to bring the Government of Iran before the International Court of Justice and to support further appropriate measures against the Government of Iran should further harm come to Salman Rushdie or those associated with his works.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on Development and Human Rights is attached.

Respectfully submitted,

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le jeudi 17 décembre 1992

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Conformément au mandat que lui confère l'article 108(2) du Règlement, le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur a étudié le sujet des droits de la personne.

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne est vivement préoccupé par les allégations répétées de violation des droits de la personne en Iran et, en particulier, par le nombre élevé d'exécutions, le recours à la torture, le traitement de la communauté baha'ïe, l'absence de garanties de procédure judiciaire et d'autres normes d'administration de la justice et par les restrictions de la liberté d'expression, de pensée, d'opinion et de la presse.

Le Sous-comité déplore en outre l'application du *fatwa* à Salman Rushdie et presse le gouvernement iranien de faire le nécessaire pour annuler l'arrêt de mort et retirer l'argent de la récompense sans délai.

Étant donné ces préoccupations, le Sous-comité presse le gouvernement du Canada de chercher à faire annuler l'application du *fatwa* à Salman Rushdie et de collaborer avec ses partenaires internationaux pour relancer vigoureusement ce cas et le cas de tous ceux qui souffrent des violations de la personne en Iran. Le Sous-comité recommande qu'on cherche à régler ces cas dans toutes les instances multilatérales compétentes, notamment la Commission des droits de l'homme des Nations Unies. Le Sous-comité recommande enfin que le gouvernement examine, de concert avec des pays de même mentalité, les mesures à prendre pour amener le gouvernement de l'Iran devant la Cour internationale de Justice et qu'il appuie toutes autres mesures appropriées pouvant être prises contre le gouvernement de l'Iran s'il arrivait quelque autre malheur à Salman Rushdie ou à ceux qui sont associés à ses ouvrages.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages pertinents du Sous-comité du développement et des droits de la personne est joint.

Respectueusement soumis,

Le président du Sous-comité,

WALTER McLEAN, P.C., M.P.,
Chairman.

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, DECEMBER 9, 1992
(45)

[*Text*]

The Sub-Committee on Development and Human Rights of the Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 3:41 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Walter McLean, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Girve Fretz, Beryl Gaffney, André Harvey, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson, Christine Stewart.

In attendance: From the Parliament Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Bob Miller, Research Consultant.

Witness: From the Department of External Affairs: John Noble, Director General, International Organizations Bureau.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), consideration of human rights. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated December 8, 1991, Issue No. 2*).

John Noble made an opening statement.

On motion of Svend Robinson, it was agreed,—That, John Noble's opening statement be appended to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "DEVE-19"*).

John Noble answered questions.

By unanimous consent, the meeting was suspended at 4:25 o'clock p.m. for a vote in the House.

At 5:12 o'clock p.m., the meeting was resumed.

By unanimous consent, the Sub-Committee proceeded to consider a draft report.

By unanimous consent, it was agreed,—That, the Sub-Committee adopt the draft report, as amended, to be presented to the Standing Committee for adoption and presentation to the House.

At 5:15 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Ellen Savage

Clerk of the Sub-Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 9 DÉCEMBRE 1992
(45)

[*Traduction*]

Le Sous-comité du développement et des droits de la personne du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit à 15 h 41, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Walter McLean (*président*).

Membres du Sous-comité présents: Girve Fretz, Beryl Gaffney, André Harvey, Peter McCreath, Walter McLean, Svend Robinson, Christine Stewart.

Aussi présent: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Bob Miller, consultant en recherche.

Témoin: Du ministère des Affaires extérieures: John Noble, directeur général, Organisations internationales.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Sous-comité poursuit son examen des droits de la personne (*Voir les Procès-verbaux et témoignages du 8 décembre 1991, fascicule nº 2*).

John Noble fait un exposé.

Sur motion de Svend Robinson, il est convenu,—Que l'exposé de John Noble figure en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* d'aujourd'hui (*Voir Appendice «DEVE-19»*).

John Noble répond aux questions.

Du consentement unanime, la séance est suspendue à 16 h 25 pour la tenue d'un vote à la Chambre.

À 17 h 12, la séance reprend.

Du consentement unanime, le Sous-comité examine un projet de rapport.

Du consentement unanime, il est convenu,—Que le Sous-comité adopte le projet de rapport, modifié, et le remette au Comité permanent pour être adopté puis présenté à la Chambre.

À 17 h 15, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Sous-comité

Ellen Savage

[*Texte*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, December 9, 1992

• 1541

The Chairman: I call the committee to order.

Mr. Noble, Mr. Hynes and Ms Raymond, welcome back again. We thank you for your understanding during yesterday's testimony.

Mr. Noble, I understand that you wanted to continue verbally with a portion of your testimony, and the other parts can be appended to the *Minutes of Proceedings and Evidence*. We're in your hands.

We anticipate a bell to signal a 30-minute vote. Once that bell starts we'll have approximately 20 minutes before we have to leave to do our duty. Depending on where we are at that moment, we may return thereafter.

We thought we would deal with testimony and questions and relate them generally to the concept. As well, there's a notice of motion that we would like to come back to before the end of the day.

Mr. John Noble (Director General, International Organizations Bureau, Department of External Affairs and International Trade): Mr. Chairman, what I propose to do is to deal with that part of my speech that deals with the role of NGOs. Given that we have Jan Bauer and other representatives of PEN here, I want them to hear what I have to say.

The rest of it with respect to the world conference I'll take as tabled, since it was circulated to members yesterday. And then I want to talk a bit about the resolution on Iran that was passed by the General Assembly last week. I tabled that with the clerk. I think copies have been passed around to all members.

As I was saying in the fourth paragraph on page 4, we really don't go into the commission, let alone the consultations, with fixed positions. If we look ahead to the upcoming session of the commission, the most we could indicate, especially at this early stage, is which country situations Canada believes warrant attention, and which ones are likely, in light of previous commission or General Assembly decisions, to be the object of concerted consideration.

This year, under agenda item 12 on human rights violations, the commission will be seized with formal reports from commission rapporteurs on the situations in Myanmar, Cuba, El Salvador, Iran, Afghanistan, Iraq, Haiti, equatorial Guinea and the former Yugoslavia. In the normal course of events we would expect the commission to adopt resolutions based on these reports, and Canada will certainly be pressing for appropriate action in light of the rapporteurs' findings. The General Assembly's initiative on Sudan will also be taken up by the commission.

[*Traduction*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 9 décembre 1992

Le président: Je déclare la séance ouverte.

Nous sommes heureux de vous revoir, monsieur Noble, monsieur Hynes et madame Raymond, et nous vous remercions de votre compréhension pendant la séance d'hier.

Vous m'avez fait part de votre intention, monsieur Noble, de continuer à faire votre exposé, en partie du moins, et les parties non lues seront annexées aux *Procès-verbaux et témoignages*. Faites comme il vous plaira.

Nous allons toutefois devoir nous absenter pour un vote d'une trentaine de minutes. Quand la sonnerie retentit, nous disposons d'une vingtaine de minutes avant de devoir nous rendre à la Chambre et si à ce moment-là nous n'en avons pas terminé avec votre témoignage, nous reviendrons peut-être ensuite.

Notre intention est d'entendre d'abord votre témoignage et de vous poser des questions liées à votre thèse. Nous avons également un avis de motion sur lequel nous aimerions revenir avant la fin de la journée.

M. John Noble (directeur général, Direction générale des organisations internationales, ministère des Affaires extérieures et du Commerce extérieur): Monsieur le président, j'ai l'intention de m'attacher, en particulier, à la partie de mon mémoire qui porte sur le rôle des ONG. En effet, vu la présence de Jan Bauer et des autres représentants de PEN, j'aimerais que ces personnes entendent ce que j'ai à dire.

Quant au reste de mon discours qui portait sur la conférence mondiale, je n'y reviendrai pas puisqu'il a été diffusé hier et figure au compte rendu. J'aimerais ensuite parler de la résolution sur l'Iran qui a été adoptée la semaine dernière par l'Assemblée générale, que j'ai déposée auprès du greffier et qui a donc été vraisemblablement distribuée aux membres du comité.

Comme je le disais au deuxième paragraphe de la page 5, nous n'adoptons pas de position fixe devant la Commission, et bien moins encore lors des consultations. Pour la prochaine séance de la Commission, nous ne pouvons indiquer, en particulier à ce stade, que les pays dont le cas devrait, d'après le Canada, être examiné et quels sont ceux qui, à la lumière de décisions antérieures de la Commission ou de l'Assemblée générale, devraient faire l'objet d'un examen attentif.

Cette année, dans le cadre du point 12 de l'ordre du jour sur les violations des droits de la personne, la Commission sera saisie de rapports officiels, par des rapporteurs de la Commission, sur la situation au Myanmar, à Cuba, au Salvador, en Iran, en Afghanistan, en Iraq, à Haïti, en Guinée équatoriale et dans l'ancienne Yougoslavie. La Commission devrait normalement adopter des résolutions basées sur ces rapports et le Canada insistera certainement pour que des mesures appropriées soient prises à la lumière des conclusions des rapporteurs. La Commission étudiera également la décision de l'Assemblée générale relative au Soudan.

[*Text*]

Still under item 12, last year the commission adopted chairmen's statements on East Timor and Sri Lanka. Canada will be monitoring these situations closely—

Mr. Robinson (Burnaby—Kingsway): Mr. Chairman, I'm sorry to interrupt Mr. Noble, but we are in a somewhat unusual situation in that we received copies of Mr. Noble's entire statement yesterday. We've all had an opportunity to read the statement—I've read it in full. Quite frankly, I don't understand the purpose of continuing to read the entire statement into the record when we've all had an opportunity to review it, when it can, and indeed I would suggest should, be appended to the *Minutes of Proceedings and Evidence* of this committee. Then we can move on to dealing with questions. It just doesn't make any sense.

• 1545

The Chairman: I had some discussion with Mr. Noble, who suggested that he wished to read, for the sake of initiating a discussion on this and the role of the NGOs, which is page 5—

Mr. Robinson: We've read all that, Mr. Chairman.

The Chairman: —and then he was going to table from the bottom of page 6 to page 8.

I'm in your hands.

Mr. Robinson: I'm just concerned about the time constraints. There is vote coming up, I believe. I suggest we proceed to questioning.

The Chairman: I'm wondering if you would like Mr. Noble to highlight those points, and then we'll go to questions.

Mr. Noble: Mr. Chairman, I'm in your hands.

Mr. McCreath (South Shore): Mr. Chairman, since everybody is getting their two cents in, if there are particular points Mr. Noble wanted to make, I would encourage him to do so. But in light of our witness yesterday and the discussion we are going to have today, I would request that, before we question him, Mr. Noble might make a few comments from the department's perspective vis-à-vis this whole Iranian situation and Mr. Rushdie.

The Chairman: He has brought a background document, which we could circulate.

Mr. McCreath: So rather than discuss procedure, let's let Mr. Noble highlight the key areas, and then move on.

Mr. Noble: Mr. Chairman, the whole question of the role of Canadian NGOs is one I want to stress. Consultations with NGOs have, and will continue to have, significant influence on our approach.

Jan Bauer of the Network on International Human Rights, who is here today, testified before you a couple of sessions ago. She brought you up to date on the discussions the NGOs have had on the consultative process per se. I understand she tabled correspondence we've had on that issue, and so I'll just review a couple of the highlights.

[*Translation*]

Sous ce même point 12, la Commission, l'an dernier, a adopté les conclusions du président sur le Timor oriental et Sri Lanka. Le Canada suivra de près ces questions. . .

M. Robinson (Burnaby—Kingsway): Monsieur le président, je m'excuse d'interrompre M. Noble, mais nous nous trouvons dans une situation particulière, ayant reçu hier des exemplaires de toute la déclaration de M. Noble, de sorte que nous avons tous pu en prendre connaissance, et personnellement je l'ai lue en entier. Franchement, je vois mal l'intérêt de continuer à lire le discours tout entier aux fins du compte rendu alors que nous avons tous pu en prendre connaissance. Il suffirait—et c'est ce que je propose—de mettre ce texte en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* de ce Comité, ce qui nous permettrait alors de passer aux questions. Procéder ainsi est absurde.

Le président: J'en ai parlé avec M. Noble qui a manifesté son désir de lire son texte pour lancer la discussion sur ceci et sur le rôle des ONG, qui se trouve à la page 6. . .

M. Robinson: Nous l'avons déjà tous lu, monsieur le président.

Le président: . . .et il avait ensuite l'intention de déposer le texte du bas de la page 7 à la page 8.

Mais il sera comme vous en déciderez.

M. Robinson: Le temps presse, monsieur le président, et nous devons aller voter; je propose donc que nous passions aux questions.

Le président: Voulez-vous alors que M. Noble mette en relief ces points, et nous passerons alors aux questions.

M. Noble: Monsieur le président, c'est comme vous en déciderez.

M. McCreath (South Shore): Monsieur le président, puisque chacun y va de son grain de sel, j'encouragerais personnellement M. Noble de procéder ainsi, mais compte tenu de notre témoin d'hier et de la discussion que nous allons avoir aujourd'hui, je pense que M. Noble ferait bien, avant que nous ne lui posions des questions, d'expliquer un peu le point de vue du ministère sur la position du gouvernement iranien et sur l'affaire Rushdie.

Le président: M. Noble a apporté un document de fond que nous pouvons diffuser.

M. McCreath: En ce cas, au lieu de discuter de procédure nous ferions mieux de laisser M. Noble passer en revue les point saillants et lui poser ensuite des questions.

M. Noble: Monsieur le président, c'est sur le rôle des ONG canadiens que je voudrais insister car nous prenons en compte leurs avis et continuerons à le faire.

Madame Jan Bauer, coordonnatrice du Réseau des organismes concernés par les droits de la personne, assiste à cette séance et vous a présenté son témoignage il y a quelque temps. Elle vous a mis au courant des discussions que les ONG ont eues sur le processus consultatif en soi. Elle a déposé devant le comité la correspondance que nous avons eue à ce sujet et je me contenterai donc d'en souligner les points principaux.

[*Texte*]

We are an ardent defender of the rights of NGOs to operate in all countries and to participate as fully as possible in the work of the UN and other human rights bodies. We have carried on a series of consultations with the human rights NGOs. We believe the Canadian model is the broadest and most inclusive of all interested groups that exists vis-à-vis any other government.

The annual pre-commission meeting in January, which is scheduled from the 13th to the 15th, is open to all interested groups. We maintain, both within our human rights division and our geographic units, an open-door policy for ad hoc meetings. Last week in Toronto, Anne Park, who would be the head of the Canadian delegation, and other officials, including Ross Hynes, were in Toronto for a day of consultations with the Canadian Council of Churches. I highlight a number of individual contacts between various NGOs in various geographic parts of the department.

With respect to the upcoming consultations, we have taken into account the request of the NGO community to be involved in better structuring of those consultations, and we are having discussions with the NGOs next week in terms of the organization of that.

With respect to the longer term, more fundamental changes proposed by the NGOs with respect to a three-tiered consultative process, we are open to looking at this within the resource constraints that both we and the NGOs are faced with as a result, in part, of the budget cuts of last week. Ultimately, of course, it will be for the Secretary of State for External Affairs to consider possible reforms in the context of her responsibility to take into account all the relevant interests in the policy-making process.

I wish to point out that she wants to ensure there's a maximum possible openness and transparency so that not just human rights NGOs, but other concerns, will be taken into account, particularly developmental NGOs and the interests of the private sector.

You will be aware that there has been some discussion of the utility of broadening the consultative process to include representation from the developmental community of the NGOs, as well as the private sector. In fact, Madam Landry had such an enlarged consultation last June.

Of course, when one talks about an enlarged consultation, one of the issues may be that the human rights NGOs will feel their amount of time is being reduced. But on the other hand, if one wants to have as open a process as possible, covering all interests, the question is one of whether you bring them all to the table at once or whether you bring them to the table separately, in which case there may be misunderstandings.

• 1550

The rest of the statement, Mr. Chairman, I'll leave as tabled. I did want to bring to the committee's attention the resolution L-76, which is dated December 2, 1992. This was passed by the Third Committee on December 4, 1992, last Friday evening. Canada was a co-sponsor of this resolution. The vote in the General Assembly was 83 for, 16 against, and 34 abstentions. I would draw your particular attention to the operative paragraphs of this resolution, which express deep

[*Traduction*]

Nous défendons rigoureusement les droits des ONG de fonctionner dans tous les pays et de participer aussi pleinement que possible à l'oeuvre des Nations Unies et d'autres organismes des droits de la personne. Nous avons eu une série de consultations avec les ONG des droits de la personne et pensons qu'en matière d'ouverture et de réceptivité, les Canadiens pourraient servir de modèle.

En préparation à l'assemblée annuelle de la Commission, une réunion, ouverte à tous les groupes intéressés, est prévue du 13 au 15 janvier. Pour les réunions spéciales, nous avons pour principe de tenir la porte ouverte à tous les groupes des droits de la personne et aux unités géographiques. La semaine dernière, Anne Park, qui présidera la délégation canadienne, ainsi que d'autres personnalités, dont Ross Hynes, se trouvaient à Toronto pour une journée de consultation avec le Conseil canadien des églises. Je mentionnerai également des pourparlers entre divers ONG dans diverses sections du ministère.

Nous avons pris en compte la demande des ONG de mieux structurer les consultations à venir et étudierons cette question avec elles la semaine prochaine.

Les ONG ont également proposé, à plus long terme, des changements plus en profondeur à propos du processus de consultation à trois paliers; compte tenu des contraintes d'ordre financier et autres qui découlent, partiellement, des coupures budgétaires de la semaine dernière, nous examinerons cette proposition. Il incombera toutefois, en dernier ressort, au secrétaire d'État aux Affaires extérieures d'examiner la possibilité de réformes, selon qu'elle voudra tenir compte de tous les éléments pertinents du processus de prise de décision.

Le secrétaire d'État entend garantir, dans toute la mesure du possible, l'ouverture et la transparence afin qu'il ne soit pas tenu simplement compte des ONG concernés par les droits de la personne, mais également d'autres intérêts, en particulier ceux des ONG du développement et les intérêts du secteur privé.

On a beaucoup parlé d'élargir le processus consultatif pour englober la représentation des ONG du développement ainsi que le secteur privé, et en juin dernier, une telle consultation élargie a eu lieu, présidée par M^{me} Landry.

Tout élargissement de la consultation risque, bien entendu, de faire craindre aux ONG des droits de la personne que le temps qui leur est consacré ne soit réduit. Mais par ailleurs, si l'on veut garder la porte aussi ouverte que possible et englober tous les intérêts, il faut se demander si on réunit tout le monde en même temps ou si on a des consultations séparées, auquel cas on risque les malentendus.

Je vais m'en tenir là, monsieur le président, puisque le reste de la déclaration est déposé. Je voudrais porter à l'attention du comité la résolution L-76, en date du 2 décembre 1992 et adoptée par la Troisième Commission vendredi dernier le 4 décembre 1992. Le Canada était coauteur de cette résolution qui a été adoptée à l'Assemblée générale par 83 voix en sa faveur, 16 contre et 34 abstentions. Je voudrais attirer votre attention sur la partie essentielle de

[*Text*]

concern at the continuing reports of violation of human rights in Iran, particularly paragraph 3, which expresses concerns about the main criticisms of the special representative on human rights; namely, the high number of executions, the practice of torture, the standard of the administration of justice, the absence of guarantees of due legal process, the treatment of the Baha'i community, and restrictions of freedoms of expression, thought, opinion, and press.

I think, Mr. Chairman, this is most relevant to the discussion that Mr. Rushdie was presenting to this committee yesterday. The last issue, restrictions of freedoms of expression, thought, opinion, and press is something that Canada has been pushing vis-à-vis Iran since the late 1980s, when Mr. Hynes originally negotiated a precursor of this resolution at the Commission on Human Rights. This is not something new, but there is certainly a very strong feeling in the world community that this is a major part of the problem.

Yesterday Mr. Rushdie also referred to the fact that the Government of Iran has not permitted the special representative to continue his work. In that respect, I would refer you to operative paragraphs 5 and 6 of the resolution, and also operative paragraph 7, which calls upon the Government of Iran to intensify its efforts to rectify human rights issues, which was raised by the special representative. And paragraph 8 calls upon Iran to comply with international instruments on human rights.

I think it is important to realize that the whole question of human rights violations in Iran is not something that the Government of Canada takes lightly. I think the Prime Minister and the Secretary of State for External Affairs made very clear yesterday, in questions in the House, their views on the position of the Government of Iran vis-à-vis Mr. Rushdie. I simply wanted to make sure that all members of the subcommittee were aware of the extent and the nature of the resolution that was passed last week in New York.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much. There are a number of issues that people will want to raise. In letters we have had communication about interrelationships, with regard to the NGOs and also the role of parliamentarians. In the past we've had a firm involvement of people.

I don't see any reference, but I may have missed this. Perhaps in your comments you might like to say where that matter is. Is it a matter we need to take up with the minister further? We raised the matter and we're interested to know whether or not you have had any direction from the officials.

Mrs. Stewart (Northumberland): I would like to add a comment. In the past I have personally asked to attend some of these meetings and have been denied an invitation. I was basically told, one way or another, that I wasn't welcome.

The Chairman: Just on this matter?

Mrs. Stewart: Yes.

[*Translation*]

cette résolution, en particulier le paragraphe 3, qui exprime une vive préoccupation aux rapports qui nous parviennent constamment sur les violations des droits de la personne en Iran et les principales critiques du représentant spécial des droits de la personne, à savoir le nombre élevé d'exécutions, la pratique de la torture, la qualité de l'administration de la justice, l'absence de garanties de procès en bonne et due forme, le traitement de la communauté Baha'i et les restrictions des libertés d'expression, de pensée, d'opinion et de presse.

Monsieur le président, cette résolution me paraît particulièrement pertinente à la lumière de ce que M. Rushdie est venu dire hier devant ce comité. Depuis la fin des années quatre-vingts, alors que M. Hynes négociait un premier projet de cette résolution pour la Commission des droits de l'homme, le Canada insiste auprès de l'Iran pour que ce pays respecte les libertés d'expression, de pensée, d'opinion et de presse. Ce n'est donc pas nous, mais le monde entier qui semble penser que c'est là une question cruciale qui est au coeur même du problème.

M. Rushdie mentionnait également hier le fait que le gouvernement de l'Iran n'a pas autorisé le représentant spécial à continuer son travail. Je voudrais vous renvoyer à cet égard aux paragraphes 5 et 6 de la résolution, paragraphes essentiels, ainsi que le paragraphe 7, qui exhortent le gouvernement de l'Iran à redoubler d'efforts pour respecter les droits de la personne, question qui avait été soulevée par le représentant spécial. Le paragraphe 8, enfin, requiert l'Iran de respecter les instruments internationaux sur les droits de la personne.

Le gouvernement du Canada, il convient de le faire ressortir, ne prend pas à la légère les violations des droits de la personne en Iran. Le premier ministre et le secrétaire d'État aux Affaires extérieures ont clairement exprimé, en réponse aux questions qui leur ont été posées à la Chambre, leur opinion sur la position adoptée par le gouvernement de l'Iran à l'égard de M. Rushdie. Je voulais simplement m'assurer que tous les membres du sous-comité connaissaient l'étendue et la nature de la résolution adoptée la semaine dernière à New York.

Je vous remercie.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Noble. Plusieurs questions vont se poser. Nous avons reçu des lettres sur les relations entre les ONG ainsi que sur le rôle des parlementaires. Beaucoup de gens sont vigoureusement intervenus.

Je me trompe peut-être, mais je n'en vois mention nulle part et vous pourriez peut-être nous dire, dans vos commentaires, où en est cette question. Faudrait-il que nous la reprenions avec le ministre? Nous l'avons soulevée et nous aimerions savoir si vous avez reçu des instructions des responsables.

Mme Stewart (Northumberland): Je voudrais ajouter un commentaire. J'ai personnellement demandé à assister à certaines de ces réunions, mais sans succès, et on m'a fait comprendre que je n'étais pas la bienvenue.

Le président: Simplement sur cette question?

Mme Stewart: Oui.

[*Texte*]

Mr. Robinson: On the same point, Mr. Chairman, I must say when I read the statement of Mr. Noble to the committee I was a little surprised, because the committee had specifically requested information with respect to the issue of the role of parliamentarians, both in the context of the United Nations Commission on Human Rights, as well the upcoming World Conference on Human Rights. We had asked the advisers to the committee to communicate that directly to the department. I assume that the department monitors the proceedings of this committee. I would hope that someone in the bowels of the Pearson Building is at least paying some attention to what we're doing.

• 1555

I have to say, Mr. Chairman, I was a little surprised and disappointed that there was no reference whatsoever made to this important issue which was specifically placed on the agenda for Mr. Noble's appearance.

Mr. Noble: There are two things. Your point I understand, Mr. Chairman, dealt with the question of the participation of parliamentarians at the Commission on Human Rights in Geneva. Mrs. Stewart's question, I think, dealt with the NGO consultations, etc. I will deal with those separately because, if I understand rightly, they are two different ones.

The question of parliamentarians' participation at the Commission on Human Rights—

Mr. Robinson: And the conference.

Mr. Noble: The conference is still six months away. I don't know what the position is there. The issue is before the minister, Mr. Chairman.

With respect to the commission, you wrote the minister a letter. The minister has been seized of the issue, and I would anticipate you will be getting a response from the minister any day now taking into account the very serious budgetary restrictions that have been imposed on all parts of the government as a result of cuts last week.

With respect to the human rights conference, which is going to take place in Vienna, we are very hopeful that there will be participation by MPs. I cannot make a solid commitment. That is another issue which the minister will have to decide as well, but certainly the principle that there should be parliamentary representation is well established.

We have been working to try to ensure, as I mentioned in my statement, that the NGOs have an appropriate role in that; that there will be a parallel conference, hopefully, by human rights commissions, independent because they are at arm's length. That is another aspect we have been particularly pushing as an initiative for the conference, and certainly we would expect that in the normal course of events this is a conference at which there would be parliamentary representation. That is ultimately a matter for the Secretary of State for External Affairs to decide.

[*Traduction*]

M. Robinson: Sur cette même question, monsieur le président, je voulais dire que j'étais un peu surpris à la lecture de la déclaration de M. Noble devant le comité, car ce dernier avait expressément demandé des informations sur la question du rôle des parlementaires tant dans le contexte de la Commission des Nations Unies sur les droits de l'homme ainsi que lors de la prochaine Conférence mondiale sur les droits de l'homme. Nous avions demandé aux conseillers du comité d'informer directement le ministère qui, j'imagine, suit les travaux de ce comité. J'espère que dans les entrailles de l'édifice Pearson il y a quelqu'un tout au moins qui sait que nous existons et s'informe de ce que nous faisons.

Monsieur le président, j'avoue avoir été un peu surpris et déçu de ne trouver aucune référence à l'importante question spécifiquement placée à l'ordre du jour de la comparution de M. Noble.

M. Noble: C'est en réalité deux questions que vous posez: l'une, c'est la participation des parlementaires à la Commission des droits de l'homme à Genève; l'autre, la question de M^me^ Stewart, porte sur les consultations des ONG. Ces questions me semblent distinctes, et j'y répondrai donc séparément.

La question de la participation des parlementaires à la Commission des droits de l'homme. . .

M. Robinson: Et à la conférence.

M. Noble: Il y a encore six mois d'ici à la conférence, et je ne sais qu'elle est la position sur ce point. Le ministre en est saisi, monsieur le président.

En ce qui concerne la commission, vous avez adressé une lettre au ministre, qui a été saisi de cette question, et vous recevrez sa réponse sous peu compte tenu des restrictions budgétaires très sévères qui ont été imposées dans tous les ministères à la suite des compressions décrétées la semaine dernière.

Pour ce qui est de la conférence sur les droits de l'homme, qui va avoir lieu à Vienne, nous espérons sincèrement que des députés pourront y participer, mais je ne peux m'engager sur ce point. Là encore, ce sera au ministre d'en décider, mais le principe selon lequel il doit y avoir représentation parlementaire est certainement bien établi.

Nous nous sommes efforcés de veiller, comme je le mentionnais dans ma déclaration, à ce que les ONG y aient une place à la mesure de leur importance et à ce qu'une conférence parallèle et indépendante soit organisée par la Commission des droits de la personne, vu que ces organisations ne relèvent pas du gouvernement. C'est une autre mesure que nous avons préconisée pour la conférence et si tout se déroule normalement, il devrait y avoir représentation parlementaire, mais c'est au secrétaire d'État aux Affaires extérieures d'en décider en dernier ressort.

[*Text*]

With respect to the question of whether when NGOs come to talk to officials in the Department of External Affairs, there could be parliamentary presence at those, I think that again is a matter of principle. I don't think that having this kind of consultation would be conducive to the work of how the department relates either to members of Parliament or to the NGOs.

I think you have had a discussion of that, and my understanding was that the clerk indicated very clearly that... We were asked, for example, to appear when Jan Bauer had her consultations with the department and with the whole NGO community. She wanted to organize a meeting that would involve MPs as well as officials and the private sector. That puts officials in a very difficult situation; we're not there to get involved in a political discussion.

It is a point of principle that is long established. We will come before this committee, put points across in respect to questions, but I think it is a very difficult process. It is one that might politicize a discussion and might frustrate the NGOs if we are into that. But certainly it is an issue I will certainly bring to the minister's attention as a representation.

The Chairman: Thank you, Mr. Noble.

Mrs. Stewart: Could I respond to that? I was stunned when I asked who was asked to attend and was denied, and I asked just to attend as an observer. I was denied that. I asked that one of my staff be allowed to attend as observer. It was denied. Why? I do not find your explanation satisfactory. As a representative of Canadian people here, I—

Mr. Robinson: I might just add, Mr. Chairman, is was my understanding that at the meeting to which Mr. Noble referred, in fact, there was a representative there from CIDA. I know because I spoke to the representative. The earth did not collapse in a state of utter trembling and terror as a result of his presence. There was some communication. There was some dialogue. It was a very positive and useful exchange.

Mr. Chairman, I appreciate that perhaps Mr. Noble is saying that this is a policy of the minister and we have to take it up with the minister. If that is the case, I think we will. But I, frankly, do not understand the rationale, the fear, the terror that somehow there might actually be interaction between members of the department, and NGOs and members of Parliament. Indeed, I have spoken to a number of people within the ministry who would welcome that kind of exchange.

Mr. McCreath: My colleagues should have read my comments in *The Globe and Mail* about being a politician.

The Chairman: You wanted that tabled, did you, Mr. McCreath?

Mrs. Stewart: Sneak, sneak.

The Chairman: For wider circulation.

• 1600

If I can just intervene for a moment, I think your point is to the record. The invitation is to take the matter up with the minister. Mr. Noble has stated his understanding on the issue, and I think we should move on.

[*Translation*]

Quant à la question de savoir si des parlementaires devraient être présents lorsque les ONG s'entretiennent avec les cadres du ministère des Affaires extérieures, là encore c'est une question de principe. Ce genre de consultation ne me paraît pas propre à faciliter les relations du ministère avec les députés ou avec les ONG.

Vous en avez discuté, paraît-il, et le greffier m'a fait clairement comprendre que... C'est ainsi qu'on nous a demandé de comparaître lorsque Jan Bauer a eu des entretiens avec le ministère et avec les ONG. Elle voulait organiser une réunion à laquelle participeraient des députés, des hauts fonctionnaires et des membres du secteur privé. C'est placer-là les hauts fonctionnaires dans une situation difficile, notre mandat n'étant pas de nous laisser entraîner dans une discussion politique.

C'est un principe bien établi :nous comparaissons devant ce comité, répondons aux questions en faisant ressortir certains points, mais c'est un processus très délicat, qui risquerait de politiser la discussion et de frustrer les ONG. Je peux toutefois porter la question à l'attention du ministre.

Le président: Je vous remercie, monsieur Noble.

Mme Stewart: Est-ce que vous me permettez de répondre? J'ai demandé qui avait été invité à assister et moi-même avais demandé à y aller en tant qu'observatrice, on a rejeté ma demande et j'ai été stupéfaite. J'ai demandé qu'un des membres de mon personnel soit autorisé à assister en tant qu'observateur, et j'ai essuyé un nouveau refus. Pourquoi? Je ne trouve pas votre réponse satisfaisante. En tant que représentante du peuple canadien, je...

M. Robinson: Permettez-moi d'ajouter, monsieur le président, que lors de la réunion dont parlait M. Noble, il y avait en fait un représentant de l'ACDI. Je le sais parce que je me suis entretenu avec lui, mais sa présence n'a pas amené la fin du monde. Il y a eu communication, ébauche de dialogue, bref, un échange intéressant et fructueux.

Monsieur le président, M. Noble veut sans doute nous dire que la décision revient au ministre et que c'est à elle que nous devrions nous adresser. C'est peut-être ce que nous ferons, mais franchement, je ne comprends pas le motif de refus, la crainte, la terreur d'une interaction éventuelle entre les gens du ministère, les ONG et les députés. Je me suis entretenu avec plusieurs personnes du ministère qui ne demanderaient pas mieux que de participer à ce genre d'échange.

M. McCreath: Mes collègues auraient dû lire ce que j'ai dit dans *The Globe and Mail* sur le fait d'être un homme politique.

Le président: Vous vouliez que cela figure au compte rendu, n'est-ce pas, monsieur McCreath?

Mme Stewart: Voyez donc le petit malin!

Le président: Pour lui assurer une plus grande audience.

Si vous me permettez une petite intervention, je crois que votre argument figure au compte rendu. Il s'agit d'aborder la question avec le ministre. M. Noble a donné son opinion sur la question, et je crois que nous devrions passer à autre chose.

[*Texte*]

We have in front of us the testimony that was written and partly delivered. Mrs. Stewart, you may want to pick up some of those issues. Mr. Noble has also tabled the UN document from December 2 for us, which follows on the testimony we had yesterday.

Maybe we can deal with the substance of his issues here. There may be other questions. I just want to keep my eye on the clock and keep us moving if we can.

Mrs. Stewart: I guess I should begin by saying I have difficulty with the whole notion of the commission at this point. A lot of effort, time and expense is put into it. The rationale is that it's better to have it than not to have it, and Canada plays a leading role and so on. I'm very discouraged by how little is accomplished, even taking that into consideration.

I have some specific questions, and one has to do with the conference and the difficulties they had at arriving at an agreement on the agenda.

I'd like to understand a little more of what the specific difficulties were with the agenda. It is my understanding it wasn't to be so much case studies as talking about the machinery of the human rights process. If I can get all your jargon right again, there's machinery reform versus technical parts or something. I can't remember. Anyway, I'd like to know what the difficulties were with the agenda.

You referred just a few minutes ago to a three-tiered consultative process, which I gather had been recommended by the NGOs who were meeting with you in consultation. I don't know what you meant by three-tiered consultative process.

At the end of your paper you talked about producing a discussion paper to be used, I gather, by the NGO community in your consultation. I would like to know what "soon" meant. When is it going to be available? Can we have a copy of that as well?

Mr. Noble: Well, I guess on the first point about frustration with the notion of the commission, the commission is the collective will of the international community. That certainly, as I indicated in various parts of my statement, may not go as far and as fast and be as comprehensive as Canada wishes, but like domestic politics, it's the art of the possible. This is what is possible at the current time.

I think the commission is moving forward and not backward. Last week the Third Committee decided to have a resolution on Sudan, which hadn't come before it from the commission. This summer, for the first time, we had a special session of the Commission on Human Rights dealing with the situation in Yugoslavia and another extraordinary session. Those are new events.

You may ask what they accomplish. A special rapporteur was appointed for Yugoslavia who was able to go. He was frustrated because he was not allowed into some of the camps, but that in itself is a further manifestation of the fact something very odious is going on in those camps and something should be done about it.

[*Traduction*]

Nous avons devant nous un texte qui a été lu en partie. M^me^ Stewart, vous voudrez peut-être aborder certaines de ces questions. M. Noble a également déposé devant le comité le document des Nations Unies daté du 2 décembre, à la suite des témoignages que nous avons entendus hier.

Nous devrions peut-être aller au fond de ces questions, mais il se peut qu'il y en ait d'autres et je dois tenir compte du temps qui passe et faire avancer la discussion, si possible.

Mme Stewart: Je dois dire, en guise d'introduction, que je n'y vois pas clair dans toute cette histoire de commission. On y consacre beaucoup d'efforts, de temps et d'argent, en disant qu'il vaux mieux l'avoir que pas, que le Canada y joue un rôle de premier plan, etc, mais même si l'on est d'accord sur ce point, je suis découragée de constater combien les résultats sont maigres.

J'ai plusieurs questions à poser, dont l'une porte sur la conférence et sur les difficultés qu'il y a à arriver à une entente sur l'ordre du jour.

J'aimerais comprendre un peu mieux la nature des difficultés de l'ordre du jour. Je crois comprendre qu'il ne s'agissait pas tant de cas spécifiques que de la mise au point d'un dispositif dans tout ce processus des droits de la personne. Si j'y vois clair dans votre galimatias, il y avait heurt entre les tenants d'une réforme de la procédure et les tenants intéressés par des questions techniques, ou quelque chose de ce genre, je ne m'en souviens plus au juste. Quoi qu'il en soit, j'aimerais savoir à quoi tenaient les difficultés.

Vous parliez il y a quelques instants d'un processus consultatif à trois paliers, qui vous a été recommandé, je crois, par les ONG avec lesquelles vous vous êtes entretenus. Qu'entendiez-vous par ce processus consultatif à trois paliers. Qu'entendez-vous par là au juste?

À la fin de votre mémoire, vous parliez d'un document de fond qui devrait être utilisé par les ONG dans leurs consultations avec vous. Qu'entendez-vous par «très prochainement»? Quand ce document va-t-il être mis en circulation? Pouvons-nous en avoir un exemplaire?

M. Noble: Vous disiez être frustrée par cette idée de la Commission: la Commission est la volonté collective de la communauté internationale. Certes, comme je le disais en divers points de ma déclaration, les résultats ne sont ni aussi convaincants ni aussi rapides ni aussi généralisés que le Canada voudraient les voir, mais il en va de cela comme de la politique interne, c'est l'art du possible. À l'heure actuelle, c'est ce que nous pouvons faire de mieux.

Mais la Commission va de l'avant et ne recule pas. La semaine dernière, la Troisième Commission a décidé d'adopter sur le Soudan une résolution qui ne lui était pas parvenue de la Commission. Cet été, pour la première fois, la Commission des droits de l'homme a consacré une séance spéciale à la situation en Yougoslavie, ainsi qu'une autre séance extraordinaire. Ce sont là des faits nouveaux.

Vous vous demandez peut-être quels sont les résultats auxquels on a abouti. On a nommé un rapporteur spécial qui a eu l'autorisation de se rendre en Yougoslavie, mais qui n'a pu visiter certains des camps. Mais ceci en soi suffit à montrer que dans ces camps il se passe des choses épouvantables et qu'il faudrait agir.

[*Text*]

I think one has to recognize that we're discouraged by the general slowness of the approach, but that's the way the international system works. There is no other bilateral system.

Canadians can impose things. We can decide we don't like what you're doing and therefore cut off all relations with you. But that's it. Then we have shot our bolt and we have absolutely no further influence. Successive governments have decided cutting people off permanently is not the Canadian way to do things, because then you have no further influence.

With respect to the agenda of the conference, I think it was a real problem for those in the Asian group. They are very worried and trying to ensure this conference doesn't achieve any new kind of normative procedure. They want to claw back from where we are now. That has been the fundamental issue in two preparatory—

• 1605

Mrs. Stewart: But in terms of machinery, right?

Mr. Noble: No, this is in terms of instruments. The whole general approach would be a claw-back, so we worked very closely with the Latin American group. There has been a fundamental scene change in general in Latin America. There are still some cases that are not as good as we would like, but there has been a fundamental scene change there. Last week we were finally able to get the resolution through—just on the agenda. The sticking point at the first of it was simply to get an agenda for a meeting. At the end of it there is a grab-bag item, and of course you can raise any issue you want that isn't specified above. That took an enormous amount of time and effort.

The paper we talk about in my statement is one which, now that we have the agenda worked out, we hope to make available by the end of March. It might even be sooner than that. Now that we have an agenda, we can work on it. Obviously one of the things we have on the agenda for consultations with the NGOs, and I assume they will agree to this, is a specific item on preparations for the world conference.

Following our discussions with them, we will want to have that paper out and made available to them. We will be working on a more direct consultative process with them in the run-up to the conference itself, and once the question of the principle of parliamentary participation on the conference is accepted—I think it will be, but I can't say for sure—we will be working on what specific role we would envisage for the members of the parliamentary delegation, and how you as a committee could input into the formulation of Canadian positions. That is why, both today and yesterday, I wanted to explain what the situation is with respect to the world conference. Even though it is six months ahead of us, that is not a lot of time.

Mrs. Stewart: And the three-tiered process?

[*Translation*]

Il faut bien reconnaître qu'il y a de quoi être découragé par la lenteur générale de la procédure, mais c'est ainsi que fonctionne un système international, il n'existe pas d'autre système bilatéral.

Le Canada peut forcer les choses, il peut faire savoir qu'il n'approuve pas ce qui se passe et couper tous les liens, mais c'est tout ce que nous pouvons faire. Nous avons alors joué notre dernière carte et n'avons absolument plus d'influence. Les gouvernements successifs en sont arrivés à la conclusion qu'en coupant les liens de façon permanente, on se prive de toute influence et que ce n'est pas la façon canadienne de procéder.

Quant à l'ordre du jour de la conférence, c'était un vrai problème pour ceux du groupe asiatique qui étaient très inquiets et essayaient d'éviter que la conférence n'établissent une nouvelle procédure normative. Ils voudraient faire marche arrière. C'était la question principale lors de deux séances préparatoires...

Mme Stewart: Mais il s'agissait de procédures, n'est-ce pas?

M. Noble: Non, d'instruments. Tout cela représenterait un recul, de sorte que nous allons travailler en liaison étroite avec les groupes d'Amérique latine. Cette région du monde a connu un bouleversement total. Certes, il y a encore bien des choses qui laissent à désirer, mais la situation, dans l'ensemble, a bien changé. Nous sommes finalement parvenus, la semaine dernière, à mettre la résolution à l'ordre du jour. C'était là le premier gros obstacle à surmonter. À la fin de la séance, il y a un point de l'ordre du jour qui est un vrai fourre-tout, et vous pouvez alors soulever toute question qui ne figure pas ailleurs. Il a fallu faire des pieds et des mains pour en arriver là.

Le document dont je parle dans ma déclaration, nous espérons le diffuser à la fin du mois de mars, peut-être même plus tôt, maintenant que l'ordre du jour est prêt et que nous pouvons y travailler. L'une des questions que nous voulons aborder pour consultations avec les ONG, qui je l'espère y consentiront, est un point spécifique sur la préparation d'une conférence mondiale.

Après nos discussions avec les ONG, nous voulons que ce document soit publié et diffusé. Dans la préparation à la conférence même, nous mettrons au point un processus de consultations plus directes et lorsque la question du principe de la participation parlementaire à la conférence sera acceptée—j'espère qu'elle le sera, mais je ne peux naturellement m'avancer sur ce point—nous étudierons le rôle spécifique que nous envisageons pour la délégation parlementaire et nous réfléchirons à la façon dont un comité pourrait participer à la formulation des positions du Canada. C'est pourquoi je tenais, hier et aujourd'hui, à expliquer quelle était la situation par rapport à la conférence mondiale, car les six mois qui nous séparent d'elle ne nous donnent pas beaucoup de temps de réflexion.

Mme Stewart: Et le processus à trois paliers?

[*Texte*]

Mr. Noble: The three-tiered process was three formal meetings a year rather than the one we have now. As well, it was envisaged that a session would occur in the fall, prior to the General Assembly. There would be one in January for the CHR, and another one in the spring which would be related to the aid allocation exercise.

The question we all have to ask ourselves in that respect is whether that kind of institutionalized formal process will be sustainable either from the government point of view or the NGOs, in terms of the number of meetings one wants to have. I don't know what the answer to that is yet. The matter is still under discussion at the official level. As I said, ultimately it will be for the Secretary of State for External Affairs to see to that.

In a recent discussion she had with the CCIC, I think the minister made very clear that she envisaged consultations going beyond simply the pre-CHR process we now have. She wasn't specific in what she envisaged, but she certainly envisaged something more than the CHR process.

Mr. Robinson: I want to get a clarification with respect to the role of parliamentarians at the United Nations and the CHR in Geneva.

Is Mr. Noble saying that the department recognizes the importance of the principle of parliamentarians' involvement in that, just as they do recognize that principle at the world conference?

Mr. Noble: Yes, I think I said that. I was on record as saying that last year when we were not able to have parliamentarians go.

Mr. Robinson: Right. I want to ask a question with respect to Iran, and specifically with respect to Salman Rushdie and the fatwa.

We have received a copy of the resolution on the subject of Iran which was adopted at the Third Committee, and of course there is no explicit or direct reference whatsoever in this resolution to either Salman Rushdie or the fatwa. It goes a little bit further than just a "restriction on freedom of expression, thought, opinion or press", when you have a $2 million-plus bounty on your head. I think that is probably a charitable way of describing a restriction on your freedom.

• 1610

I mentioned yesterday that I was very surprised that the statement by Louise Fréchette at the United Nations, our ambassador, in dealing with the issue of Iran, did not make any reference at all to the fatwa or to Salman Rushdie.

I understand that resolutions are the product of give and take, but I don't understand, Mr. Chairman, why our representative at the United Nations was silent with respect to Salman Rushdie and the fatwa. I also don't understand why, to the best of my knowledge—and I stand to be corrected—Canada has never spoken at any international United Nations fora with respect to the issue of Salman Rushdie and the fatwa.

[*Traduction*]

M. Noble: Ce sont trois réunions officielles par an plutôt que la réunion unique que nous avons actuellement. On a également songé à tenir une séance en automne, avant l'Assemblée générale. Il y en aurait une en janvier pour la CDH, et au printemps, une autre liée à la répartition de l'aide.

La question que nous avons tous à nous poser à cet égard, c'est de savoir si le gouvernement ou les ONG pourront accepter ce processus formalisé, compte tenu du nombre de réunions que l'on veut avoir. Je ne connais pas encore la réponse à cette question, qui fait toujours l'objet de discussions au niveau officiel. Comme je le disais tout à l'heure, ce sera au secrétaire d'État aux Affaires extérieures qu'il reviendra, en dernier ressort, d'en décider.

Lors d'une discussion qu'elle a eue dernièrement avec le Conseil canadien pour la coopération internationale, le secrétaire d'État a dit nettement envisagé des consultations au-delà du simple processus de préparation à la CDH que nous avons actuellement. Elle n'a pas donné plus de précision, mais elle tient certainement à ce que ce processus soit élargi.

M. Robinson: J'aimerais avoir un éclaircissement sur le rôle des parlementaires aux Nations Unies et à la CDH à Genève.

Le ministère, d'après M. Noble, reconnaît-il l'importance du principe de la participation des parlementaires à cette Commission de même qu'il reconnaît ce principe à la Conférence mondiale?

M. Noble: Oui, je crois avoir dit cela. C'est aussi ce que j'ai dit l'an dernier, lorsque nous n'avons pas pu envoyer une délégation de parlementaires.

M. Robinson: Je voudrais maintenant poser une question à propos de l'Iran, en particulier sur le fatwa édicté contre Salman Rushdie.

Nous avons reçu un exemplaire de la résolution sur l'Iran adoptée par la Troisième Commission, mais il n'y ait fait nullement allusion, directe ou indirecte, à Salman Rushdie ou au fatwa. Quand on met à prix la tête d'un homme à raison de plus de 2 millions de dollars, c'est un euphémisme que de parler de «restrictions à la liberté d'expression, de pensée, d'opinion ou de presse». C'est une façon charitable de parler alors de restrictions de la liberté!

J'ai dit hier mon extrême surprise de constater l'absence, dans la déclaration aux Nations Unies de Louise Fréchette, notre ambassadeur, sur la question de l'Iran, de toute mention relative au fatwa ou à Salman Rushdie.

Je sais que les résolutions résultent de compromis, mais, monsieur le président, je ne comprends pas pourquoi notre représentant aux Nations Unies n'a rien dit au sujet de Salman Rushdie ou du fatwa. Je ne comprends pas non plus pourquoi le Canada, que je sache—qu'on me corrige si je me trompe—ne s'est jamais prononcé aux tribunes internationales des Nations Unies sur la question de Salman Rushdie ou du fatwa.

[*Text*]

I'd like to ask Mr. Noble for an explanation both with respect to the omission or the silence of Canada in our statement at the Third Committee and why we have consistently been silent on this issue at United Nations fora.

Mr. Noble: There are two things, I would say. First and foremost, Mr. Rushdie is a U.K. national. The United Kingdom is a country that is not a known violator of human rights. It has a pretty good record.

Mr. Robinson: It's Iran that we're concerned about.

Mr. Noble: But one is looking at whether it is for Canada to stand up for the rights of another individual. First of all, the Prime Minister made very clear yesterday that Canada has deplored, and continues to deplore, the situation with respect to Mr. Rushdie. The question you have raised is why we didn't do it in New York.

Mr. Robinson: Or at any United Nations fora.

Mr. Noble: We happen to believe that the situation with respect to violation of human rights in Iran is far more serious than the individual case of Mr. Rushdie. It's not simply a question of talking about restrictions of freedoms. There are a high number of executions, a high number of various other practices, of torture, etc. Mr. Rushdie's case is important. I would not in any way wish to minimize it. It is clearly a violation of human rights, which we find totally unacceptable. But there are a lot of other ones going on in Iran as well.

What would be the basis for singling out that specific case vis-à-vis the Baha'i community, the violations and the executions and the disappearances that have taken place there? If we had to enumerate each specific case with respect to Iran, our ambassador would have gone on for more than 10 minutes on that particular country. We have to deal with countries in their general context.

Mr. Robinson: Mr. Chairman, with respect, no one is suggesting that the ambassador has to go on for 10 minutes. What is being suggested, Mr. Chairman, is there be an explicit statement of concern about the treatment of Mr. Rushdie, not just because of the unprecedented nature of this fatwa—and I'm not aware of a lot of other people who are under this kind of threat—but because this goes far beyond just Mr. Rushdie. Other people who've been involved in the publication of his works have been murdered in cold blood.

I don't accept, Mr. Chairman, for one minute the suggestion that somehow our government has to remain silent on this because we can't talk about all the other people who are victims of human rights abuses. On a number of occasions we have singled out, as Mr. Noble is well aware, the treatment of specific individuals. God knows we did it regularly with the former Soviet Union. We've done it in Burma with the case of Aung San Suu Kyi. We've done it with other individuals. Why will this government not speak out specifically on Salman Rushdie?

[*Translation*]

J'aimerais avoir une explication de M. Noble tant en ce qui concerne la discrétion du Canada dans son intervention à la Troisième Commission que son mutisme continu sur l'ensemble de la question aux tribunes de Nations Unies.

M. Noble: Il convient de souligner deux points à cet égard. D'abord, M. Rushdie est ressortissant britannique. Et le Royaume-Uni n'est pas reconnu pour son mépris des droits de la personne. À ce chapitre, il a une assez bonne fiche de route.

M. Robinson: C'est de l'Iran dont il s'agit.

M. Noble: Il s'agit de voir si le Canada peut intervenir pour défendre les droits d'un particulier. Le premier ministre a bien indiqué hier que le Canada déplorait et continue de déplorer la situation en ce qui concerne M. Rushdie. Maintenant, pourquoi le Canada n'est-il pas intervenu à New York.

M. Robinson: À quelque tribune des Nations Unies que ce soit.

M. Noble: Eh bien, nous pensons que le mépris des droits de la personne en Iran va beaucoup plus loin que la situation particulière subie par M. Rushdie. Non seulement les libertés individuelles sont brimées, mais il s'est produit un grand nombre d'exécutions, de pratiques condamnables, comme la torture. Je ne veux pas minimiser ici le cas de M. Rushdie. C'est un exemple de violation flagrante des droits de la personne, et il est tout à fait inacceptable à ce titre. Je dis simplement qu'il y a beaucoup d'autres cas qui se produisent en Iran.

Pourquoi isolerions-nous ce cas par rapport aux violations, aux exécutions et aux disparitions que subissent les Baha'is, par exemple? Si nous avions voulu identifier chaque cas qui se produit en Iran, nous aurions été obligés de demander à notre ambassadeur de passer plus de dix minutes sur la situation dans ce seul pays. Nous devons nous en tenir au contexte général.

M. Robinson: Monsieur le président, personne ne demande à notre ambassadeur de s'attarder pendant 10 minutes à un sujet quelconque. Nous souhaitons simplement que soit exprimée clairement notre préoccupation vis-à-vis du traitement réservé à M. Rushdie, non pas seulement à cause de la nature exceptionnelle de ce fatwa—à ma connaissance, il n'y a pas beaucoup d'autres personnes qui font face à une telle menace—mais à cause de la portée de cette action qui s'étend bien au-delà de M. Rushdie. Des personnes qui ont participé à la publication de ses ouvrages ont été assassinées de sang froid.

Monsieur le président, je n'accepte pas du tout l'argument selon lequel notre gouvernement ne peut se prononcer sur ce cas parce qu'il lui faudrait le faire sur celui de toutes les autres victimes de violations des droits de la personne. Comme M. Noble le sait très bien, il nous est arrivé de souligner des cas précis par le passé. Nous l'avons fait pour des cas concernant l'ancienne Union soviétique. Nous l'avons fait pour la Birmanie concernant Aung San Suu Kyi. Nous l'avons fait à plusieurs reprises. Pourquoi ce gouvernement ne dénoncera-t-il pas l'injustice faite à Salman Rushdie?

[*Texte*]

Mr. Noble: You've now changed it from a question of why didn't we to why won't we. I think Mrs. McDougall made very clear yesterday, in the House and in a statement she gave to the press, that we intend to raise this with our allies in the western group in the CHR and obviously we'll have to deal with it in a wider context. But we are prepared to raise it at the next session of the CHR. Mrs. McDougall made that very clear yesterday.

I was answering your question in the first instance with respect to why we didn't raise it specifically in New York.

Mr. Robinson: Or at any other fora.

So what you're saying is that the policy underpinnings for the earlier decision have changed. Is that correct?

Mr. Noble: No. I'm saying that this has suddenly become a public issue of a nature which it wasn't beforehand. And the Prime Minister, when it happened four years ago, made a statement. And what has changed?

Mr. Robinson: Mr. Chairman, I am delighted that, whatever it took, the government is finally prepared to speak out and give credit to Salman Rushdie and to PEN and to article 19 for making that happen.

The Chairman: For the sake of the record—and members can correct me—yesterday it was my impression, when Mr. Rushdie was before the committee, that he said that the strategy up to this point had been not to focus directly. He signalled a change in approach when he was before us.

Mr. Robinson: That wasn't his choice. He was saying that had been the position of governments.

The Chairman: He said in consultations what the best strategy had been and that they were now looking at a new strategy. In any event, as I listened to his testimony, the point, whether we want to argue about it, was that that strategy had not been working. It was now time to develop a new strategy, which he was asking for support for. I hope we can move on and look at that.

• 1615

Mr. Robinson: I appreciate Mr. Noble's undertaking. We are prepared to raise this, Mr. Chairman, and that's important. I hope the resolution this committee adopts will reflect that.

Time is limited. I just wanted to ask one other question, Mr. Chairman. May I first just say how pleased I was that Canada did show strong leadership at the CSCE. I was at the Moscow meeting on the issue of discrimination based on sexual orientation. Canada did recognize this as an international human rights issue. In fact, our ambassador spoke to his issue, as did some of the Scandinavian countries as well. I know that had some impact in the ultimate decision that's been made just recently in Russia to make some changes in their repressive criminal legislation.

[*Traduction*]

M. Noble: Vous parlez maintenant du futur plutôt que du passé. M^me^ McDougall a clairement indiqué hier, à la Chambre comme devant les représentants de la presse, que le Canada avait l'intention de soulever la question auprès de ses alliés occidentaux de la CDH. Il est évident que le problème devra être traité dans un contexte plus large. Nous sommes donc prêts à intervenir lors de la prochaine session de la CDH. M^me^ McDougall a été claire à ce sujet hier.

Plus tôt, j'essayais d'indiquer pourquoi nous ne l'avions pas fait jusqu'à présent à New York.

M. Robinson: À quelque tribune que ce soit.

Vous dites donc que les considérations politiques qui ont existé jusqu'à présent ont changé.

M. Noble: Je dis simplement que le problème a pris une plus grande ampleur publique. Le premier ministre avait fait une déclaration il y a quatre ans lorsque le problème s'était présenté. Qu'est-ce qui a changé?

M. Robinson: Je suis ravi de constater que le gouvernement, quelles que soient ses raisons, est finalement prêt à intervenir en faveur de Salman Rushdie, de PEN et de l'article 19.

Le président: Pour le compte rendu, je signale qu'à ma connaissance—qu'on me corrige si je me trompe—ce que M. Rushdie a dit au comité, c'était que la stratégie jusqu'à présent avait consisté à ne pas attirer l'attention directement sur la question. Il a indiqué que la stratégie était en train de changer.

M. Robinson: Ce n'est pas lui qui en a décidé cependant. Ce sont les gouvernements.

Le président: Il a révélé qu'il y avait eu des consultations au sujet de la meilleure façon d'agir dans les circonstances et que la première stratégie était en train d'être revue actuellement. De la façon dont j'ai compris son témoignage—nous avons peut-être des interprétations différentes—la première stratégie n'avait pas donné les résultats escomptés. M. Rushdie nous demandait notre appui quant à une nouvelle façon d'agir. J'espère que nous arriverons à concentrer nos efforts là-dessus.

M. Robinson: Je suis reconnaissant à M. Noble de son engagement. Nous allons soulever la question. Nous pensons qu'il est important de le faire. J'espère que la résolution du comité en tiendra compte.

Le temps est limité. Je voulais poser une autre question. Je voudrais d'abord dire à quel point je suis heureux que le Canada ait fait preuve d'autant de leadership à la CSCE. J'étais à la réunion de Moscou sur la question de la discrimination selon l'orientation sexuelle. Le Canada l'a reconnue comme question de respect des droits de l'homme à l'échelle internationale. Notre ambassadeur est d'ailleurs intervenu à ce sujet, au même titre que les représentants de certains pays scandinaves. Cette action a influé sur la décision finale qui vient d'être prise en Russie visant à apporter des modifications à la loi pénale russe, extrêmement répressive.

[*Text*]

I just wanted to ask Mr. Noble, or perhaps the other witnesses, if they could assure the committee that indeed this question of discrimination based on sexual orientation is recognized as a international human rights concerns and that we will be taking whatever steps are necessary to see that it is pursued at the World Conference on Human Rights as well as other appropriate international fora?

Mr. Noble: The answer clearly is that it is recognized as a problem by Canada. I'm not sure that it is recognized or would be accepted in a lot of other countries.

Mr. Robinson: Oh, of course, yes.

Mr. Noble: The point is that we can't give you any assurances that we will succeed in having it recognized. However, we can certainly give you assurance that this is part of the general approaches we are taking, not just in the CSCE but throughout the UN system, to promote the elimination of all forms of discrimination.

Mr. Robinson: We will include this in our approach to the World Conference on Human Rights.

Mr. Noble: Yes, it will be included in our approach to the world conference.

The Chairman: Mr. McCreath, we're watching from the chair. The vote is at 4:36 p.m. I believe the clock I'm watching is closest to the time. There's about 25 or 26—

Mr. McCreath: Just before you come to me for questioning on the procedure, I wonder if the committee would be interested in continuing to keep equal numbers of government and opposition here so we can continue in session. Do the members opposite particularly want to vote, or the members on this side particularly want to vote?

Mrs. Stewart: We have to go. We have to go. It's Bill C-91.

Mr. Robinson: It's on Bill C-91. We have to go.

Mr. McCreath: Of course, I feel strongly about that as well.

I'll just use a few moments. I don't know about my colleagues. I have basically two questions I'd like to raise.

First, Mr. Noble, you responded to Mr. Robinson about the business of Canada taking an activist position in an international forum with respect to a problem faced by a citizen of another country, in particular the U.K. I'd be interested if you'd pursue that train of thought. Are you suggesting that it would not normally be the case for Canada to take a position aggressively defending the interests of a U.K. citizen if the government of the U.K. is prepared to do that?

Could you just follow that line of thought? I'd just like to hear the rest of what you were going to say. Do you know the point I mean?

Mr. Noble: Yes. As Mr. Robinson said, we did take up the cases of Mr. Sharansky and Mr. Solzhenitsyn and others at a time when the Soviet Union was not a country that had any respect for human rights. There was the case of the Burmese leader of the opposition as well.

[*Translation*]

J'aimerais demander à M. Noble ou aux autres témoins s'ils peuvent assurer le comité que la question de la discrimination selon l'orientation sexuelle est bien reconnue comme une question de respect des droits de l'homme à l'échelle internationale et que nous allons prendre les mesures nécessaires pour qu'elle soit soumise à la Conférence mondiale des droits de l'homme ainsi qu'aux autres tribunes internationales appropriées.

M. Noble: La réponse est que la question est reconnue comme telle pour le Canada. Je ne crois pas que ce soit le cas pour beaucoup d'autres pays.

M. Robinson: Certainement.

M. Noble: Nous disons simplement que nous ne pouvons pas vous donner l'assurance que nous parviendrons à en faire une grande question internationale. Nous pouvons simplement vous dire qu'elle entre dans notre approche générale, non pas seulement vis-à-vis de la CSCE, mais de l'ensemble de l'Organisation des Nations Unies, en vue d'amener la disparition de toutes les formes de discrimination.

M. Robinson: Elle fera partie de notre approche à la Conférence mondiale sur les droits de l'homme.

M. Noble: Oui, elle en fera partie.

Le président: Monsieur McCreath, la présidence surveille la situation. Le vote doit avoir lieu à 16h36. L'horloge que guette la présidence est la plus avancée. Elle indique qu'il reste environ 25 ou 26. . .

M. McCreath: J'aimerais savoir, avant de poser mes questions, si le comité est disposé à garder un nombre égal de députés ministériels et de l'opposition afin de pouvoir continuer ses travaux. Y a-t-il des députés de ce côté-ci ou de l'autre côté qui tiennent absolument à voter?

Mme Stewart: Nous devons aller voter. Il s'agit du projet de loi C-91.

M. Robinson: Nous devons y être.

M. McCreath: J'ai moi aussi une opinion bien arrêtée sur le sujet.

Je serai très bref. Je ne sais pas ce que feront mes collègues. J'ai essentiellement deux questions.

D'abord, monsieur Noble, vous avez répondu aux questions de M. Robinson au sujet de la possibilité que le Canada intervienne activement sur le plan international relativement au problème éprouvé par un ressortissant étranger, plus particulièrement du Royaume-Uni. J'aimerais revenir sur ce sujet. Vous voulez dire que le Canada normalement ne défendrait pas les intérêts d'un citoyen britannique avec dynamisme si le gouvernement britannique lui-même n'était pas prêt à le faire?

Pourriez-vous compléter votre réponse, s'il vous plaît? J'aimerais savoir jusqu'où va votre argument. Je pense que vous me comprenez.

M. Noble: Oui. Comme M. Robinson l'a souligné, nous avons défendu les causes de M. Sharansky, de M. Solzhenitsyn et d'autres à l'époque où l'Union soviétique ne respectait pas les droits de la personne. Nous avons fait de même pour le chef de l'opposition en Birmanie.

[*Texte*]

You're talking about nationals of countries where there is no built-in domestic recourse or appeal and so on. I would suggest very strongly to you that that is not the situation with respect to the United Kingdom. The U.K. is perfectly able to pursue threats on attempts against its nationals and is bound, in a constitutional sense, to protect. The very strong security system that has been put around Mr. Rushdie results from their determination that the fatwa is wrong and that this is something that is unacceptable. They are determined that it will not be carried out. That is something resulting from the rule of law in the British system, which we carry on in this country as well.

Under normal circumstances, Mr. McCreath, we would look to the United Kingdom—or if it was an American national we would look to the United States—to take the lead on this.

• 1620

Mr. McCreath: Or if it were a Canadian.

Mr. Noble: Or if it were a Canadian, we would take the lead on it. I would resent very strongly if, in an international forum, someone came up and said, we're going to take up the cause of Mr. X or Madam Y because the Canadian government isn't doing it. I wonder whether members of this committee would welcome that kind of operation.

Mr. Robinson: Canadians are also threatened if they're associated with the publication.

The Chairman: Mr. Robinson, thank you. Mr. McCreath has the floor.

Mr. McCreath: I take it that that would be a normal practice in diplomatic circles.

Mr. Noble: That's a normal practice, but as the Prime Minister and Mrs. McDougall said very clearly yesterday, they have rejected this practice. We are prepared to take the matter up. This subcommittee did not last year, that I'm aware of, make any recommendations to the department that we should, but individual members have. I'm not aware that the subcommittee at any point raised with the department, either at the ministerial or at the official level, that this is something we should be doing.

As I said, some members have privately done something.

Mr. McCreath: I think you've answered my point. Thank you very much.

I think one of the topics the committee may discuss when we get looking at possible resolutions resulting from Mr. Rushdie's visit here yesterday—I know Svend had done a draft and Benno and I had done one that's been circulated. But one of the issues is the issue that was raised by Mr. Rushdie with respect to a German proposal, I believe, concerning economic sanctions. I wonder if you would comment on that as a concept in this case, as to whether it would be, in your judgment, something that would be useful to get involved in or something that would not be useful to get involved in.

[*Traduction*]

Ces gens se trouvaient cependant dans des pays qui ne leur offraient aucun recours sur le plan national. Ce n'est certainement pas le cas du Royaume-Uni. Ce pays est parfaitement capable de faire face aux menaces contre ses ressortissants ou les gens qu'il est tenu de protéger de par sa Constitution. Le système de sécurité très étanche qui entoure M. Rushdie témoigne de la détermination du Royaume-Uni de montrer que le fatwa est inacceptable et condamnable. Le Royaume-Uni fait tout ce qu'il peut pour qu'il ne réussisse pas. Le Royaume-Uni a une tradition de respect de la règle du droit que nous avons d'ailleurs reprise ici.

Donc, normalement, monsieur McCreath, nous nous attendrions à ce que ce soit le Royaume-Uni—s'il s'agissait d'un ressortissant américain, ce serait les États-Unis—qui batte la marche.

M. McCreath: Ou encore il pourrait s'agir d'un Canadien.

M. Noble: Auquel cas nous serions les premiers à intervenir. Je verrais d'un très mauvais oeil que quelqu'un intervienne à une tribune internationale et se présente en défenseur d'un ressortissant canadien parce que le gouvernement canadien ne fait rien. Je ne sais pas si les membres du comité, de leur côté, seraient prêts à accepter une telle intervention.

M. Robinson: Des Canadiens sont également menacés s'ils ont eu quelque chose à voir avec la publication.

Le président: Merci, monsieur Robinson. C'est M. McCreath qui a la parole.

M. McCreath: C'est la façon dont la diplomatie se joue normalement.

M. Noble: C'est l'usage, mais comme le premier ministre et M^me^ McDougall l'ont clairement indiqué hier, il sera mis de côté cette fois-ci. Nous sommes maintenant prêts à soulever la question. À ma connaissance, ce sous-comité n'a pas fait non plus de recommandation en ce sens au ministère l'année dernière. Seulement quelques députés à titre personnel. Le sous-comité comme tel n'a pas indiqué au ministère, par l'entremise du ministre ou des hauts fonctionnaires, qu'il devrait prendre une telle mesure.

Seulement quelques députés ont présenté des instances à titre privé.

M. McCreath: Je pense que vous avez répondu à ma question. Merci beaucoup.

Il y a un point particulier que le comité pourrait discuter dans le cadre des résolutions qui résulteront de la visite de M. Rushdie hier—Svend en a déjà préparé une; Benno et moi en avons fait circuler une également. C'est la proposition émanant de l'Allemagne, si je me souviens bien, dont a parlé M. Rushdie, relativement à des sanctions économiques. Je me demande si à votre avis ce pourrait être une mesure utile dans ce cas.

[*Text*]

First of all, are you familiar with what the Germans. . .? I'm a bit a fuzzy as to what the Germans have actually indicated. Can you clarify that for me? Second, what would be the position of External Affairs Canada with respect to that?

Mr. Noble: Well, with respect to the first question, I called our embassy in Bonn this morning to try to find out what in fact had taken place. The embassy was not aware of this all-party resolution that had come up. There was a question in the Bundestag on November 4 or 5, where a member of the opposition had asked the foreign minister or his junior foreign minister whether or not the Germans would consider expelling the Iranian ambassador because of this situation. The answer was no.

The question of economic sanctions I think is still before the House right now in respect of—is it Bill C-51? I'm not sure what the government bill on economic sanctions is. It normally says that economic sanctions should be imposed after a resolution of the General Assembly; in other words, a determination under chapter 7. Economic sanctions come under chapter 7 of the charter of the UN. I think it is article 41.

The Chairman: I am sorry, the vote is at. . . I thought we'd agreed we were going to maintain a quorum until 10 minutes before the vote. The vote is at 4:36 p.m. If we want to adjourn now, then maybe we can do it decently and in order. The fact that the other committee panics and runs off is not our particular concern.

Mr. McCreath: Are we resuming after the vote?

The Chairman: Before members go, I want to have a caucus here for a moment and give some instructions to some staff to do some drafting. We might have some words when we come back, in light of the testimony we've been receiving. This might be helpful to us.

Mr. Robinson: Why don't we do that in the House?

Mr. McCreath: I think we're out of time. Why don't you take my draft with Svend's amendment and incorporate your world court idea?

The Chairman: Do we want Mr. Noble and the officials to come back after the vote? We will vote notionally at 4:36 p.m. or 4:30 p.m., and possibly be back about 5 p.m. to continue for—

Mr. Robinson: Mr. Chairman, they've been more than patient. They've come here twice.

The Chairman: That's the reason I'm suggesting—

Mr. McCreath: Because some of us have other commitments, could we ask all members, as soon as the vote's over, to get back here as quickly as possible?

The Chairman: And try to deal with that motion. I'd like to thank you again. We recognize it's not too satisfactory, from your point of view or for others, but the situation is beyond our control.

[*Translation*]

J'aimerais d'abord savoir si vous connaissez cette proposition allemande. . . Je dois vous avouer que je n'en ai qu'une vague idée moi-même. Pourriez-vous la préciser à mon intention? Pourriez-vous également indiquer ce qu'en pense le ministère des Affaires extérieures?

M. Noble: En réponse à votre première question, je dois vous dire que j'ai appelé notre ambassade à Bonn ce matin pour essayer d'avoir plus de détails sur ce qui s'est passé. Notre ambassade n'est au courant d'aucune résolution impliquant tous les partis. Il y a bien eu une question sur le sujet au Bundestag le 4 ou 5 novembre. Un député de l'opposition a demandé au ministre des Affaires étrangères ou à son ministre en second si les Allemands envisageaient d'expulser l'ambassadeur iranien à cause de cette situation. La réponse a été non.

La question des sanctions économiques est soumise à la Chambre actuellement—est-ce dans le cadre du projet de loi C-51? Je ne suis pas sûr du numéro du projet de loi du gouvernement sur les sanctions économiques. Un tel projet de loi prévoit normalement que des sanctions économiques doivent être imposées à la suite d'une résolution de l'Assemblée générale; en d'autres termes, il s'agit d'une décision prise en vertu du chapitre 7. Les sanctions économiques relèvent du chapitre 7 de la Charte des Nations Unies. Je pense que l'article en cause est l'article 41.

Le président: Je regrette, mais le vote. . . Je pensais que nous étions convenus de maintenir le quorum jusqu'à 10 minutes avant le vote. Le vote a lieu à 16h36. Suspendons les travaux d'une façon raisonnée. Si l'autre comité prend panique, tant pis pour lui.

M. McCreath: Reprenons-nous après le vote?

Le président: Avant de partir, j'aimerais que nous tenions un bref caucus pour donner des instructions au personnel en vue d'une ébauche. Nous pourrions la développer davantage à notre retour en tenant compte du témoignage que nous avons entendu. Ce serait très utile.

M. Robinson: Pourquoi ne le faisons-nous pas à la Chambre?

M. McCreath: Nous manquons de temps. Pourquoi ne prenons-nous pas mon ébauche, avec la modification de Svend, et n'y incorporons-nous pas votre idée relative à la Cour internationale?

Le président: M. Noble et les fonctionnaires doivent-ils revenir après le vote? Nous voterons censément à 16h36 ou 16h30; nous pourrons probablement être de retour vers 17 heures pour poursuivre. . .

M. Robinson: Monsieur le président, ils ont déjà dû se montrer extrêmement patients. Ils sont venus deux fois.

Le président: C'est la raison pour laquelle. . .

M. McCreath: Certains d'entre nous ont d'autres engagements. Pourrions-nous faire en sorte de revenir le plus tôt possible après le vote?

Le président: Pour essayer d'en arriver à une motion. Je vous remercie encore une fois. De votre point de vue et pour d'autres également, notre façon de procéder n'est peut-être pas très satisfaisante, mais nous n'y pouvons rien.

[*Texte*]

We adjourn momentarily to resume after the vote.

Thank you.

• 1625

• 1705

The Chairman: I call the committee back into session.

Mr. McCreath: I would so move...

The Chairman: We have a draft text, which has been duly circulated. It is three paragraphs.

Paragraphs 1 and 2 are agreed to.

In paragraph 3, the second to last line, "support the application of...".

Mr. Robert Miller (Committee Researcher): It would read "to support further appropriate measures".

• 1710

The Chairman: That's taking out the bracket. Are we agreed?

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: Just on procedure on this matter for a moment, it will be translated and we should transmit this to the main committee, which is meeting tomorrow, and invite the main committee to endorse it. If it doesn't do so we can send it on ourselves, but I think there's enough overlap that we can do that. The full committee may then be able to transmit this to the government tomorrow afternoon, or on Friday.

Mr. Robinson: Could the full committee report to the government on this?

The Clerk of the Committee: As a report to the House? Sure.

Mr. McCreath: Mr. Chairman, if there were to be some consultation among the parties, there might be a disposition on the part of the government to put such a resolution before the House, which really gives it—

The Chairman: I think there can be consultation with the main committee as to what it might like to do.

If we're agreed on that procedure, I want to look at two other items; one on the matter of process. We have heard witnesses—we're now coming back to the main substance of the human rights consultation—

Mr. Robinson: Mr. Chairman, before we leave this subject, Peter just raised a point on which I think we should follow up, relating to the possibility that there may be agreement for a resolution in the House.

We've done so on other subjects. For example, I had one on Aung San Suu Kyi in Burma. We got agreement on that, remember, and if we could get some agreement for something in the House on this, it's well worth pursuing.

Mr. McCreath: We should ask the chair to take up that task. I assume you'll involve my colleagues opposite in those consultations.

[*Traduction*]

Nous faisons une brève pause. Nous reviendrons après le vote.

Merci.

Le président: Le comité reprend ses travaux.

M. McCreath: Je propose...

Le président: Nous avons fait distribuer une ébauche, en bonne et due forme. Elle compte trois paragraphes.

Les paragraphes 1 et 2 sont approuvés.

Au paragraphe 3, l'avant-dernière ligne, «appuyer l'imposition de...».

M. Robert Miller (attaché de recherche du comité): Ce texte devient «appuyer d'autres mesures appropriées».

Le président: Ce qui se trouve entre parenthèses est supprimé. Le comité est-il d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Pour ce qui est de la procédure, la motion sera traduite et transmise au comité principal qui se réunit demain. Le comité principal sera invité à appuyer la motion. S'il ne le fait pas, nous pourrons l'acheminer nous-mêmes. Je pense cependant que nous pourrons passer par le comité plénier. Celui-ci la transmettra au gouvernement demain après-midi ou vendredi.

M. Robinson: Le comité plénier peut-il faire rapport au gouvernement?

Le greffier du comité: Faire rapport à la Chambre? Certainement.

M. McCreath: Si les partis se consultaient et s'entendaient, le gouvernement pourrait être disposé à présenter une résolution à la Chambre, ce qui donnerait beaucoup plus de poids...

Le président: Il doit d'abord y avoir consultation au niveau du comité principal.

Si ce point est réglé, j'aimerais passer à deux autres. D'abord, en ce qui concerne la forme, nous avons entendu des témoins—nous revenons à notre mandat principal qui est une consultation sur les droits de la personne...

M. Robinson: Monsieur le président, avant d'abandonner ce sujet, Peter vient de soulever un point intéressant, relativement à la possibilité que les partis s'entendent pour présenter une résolution à la Chambre.

Nous avons procédé de cette façon dans d'autres cas. J'ai présenté une résolution concernant le cas d'Aung San Suu Kyi en Birmanie, par exemple. Nous avons réussi à nous entendre à ce sujet. Nous avons intérêt à procéder de la même façon ici.

M. McCreath: Nous allons demander à la présidence de sonder le terrain. Je suppose que vous aurez le même rôle dans les consultations de l'autre côté.

[*Text*]

The Chairman: We'll have some consultation on that matter. The main committee meets tomorrow and Mr. Bosley will be here. We can take that up with him as a recommendation from our subcommittee. In the meantime, we can have some consultation.

The Clerk: Do you still intend to table it as a report?

The Chairman: Yes, and to consider the possibility of a resolution. Is that agreed?

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: On the question of the several larger issues, one of which was some clarification of one or two issues when Mr. Noble was here, there may have been other issues that we wanted to consider. There were a number of issues that came from the NGOs, academics, members of churches, and others who have appeared.

Could we ask our staff to see whether there are themes we wish to communicate to the government as a result of this consultative process? What we've heard is testimony. We have a paper from the officials and it needs a little more study than was done during the time we had. But at other times when we've had a conscious consultation such as this we've often used the form of a letter to the minister, saying that common themes came up, some concerns were raised, and some clarification was still needed.

We have actually had a number of indications that the consultative process was much better. We've heard a number of people say there was a better mood between NGOs and the officials, and there are some issues on which we want to continue to keep some attention. There are other areas for which we want to note that some of the aspects we've asked about have been acted upon.

If you're agreed, we would ask the staff to review that matter and give us a draft. With your agreement, the draft will then be circulated, with a deadline, so that you could come back. If I see any problems on that matter I will be in touch by phone to discuss specific concerns with you. We'll then try, over the Christmas break or early in the new year, to get a letter to the minister on that subject. Is that agreeable to the committee, on the process?

The Clerk: Is Mr. Noble's brief to be appended to the issue or not?

The Chairman: Yes, Mr. Noble's brief should be appended in total to the testimony. We should also send a note to him and his officials. When they come with the testimony they will have been working on this aspect, and I think we could write to them saying that, because of the nature of it, we appreciate their work, and we should note that in our *Minutes* as well.

• 1715

Mr. McCreath: Noble thought.

The Chairman: Are there other issues for the moment?

Mr. Fretz (Erie): Let's adjourn, Mr. Chairman.

[*Translation*]

Le président: Nous procéderons à des consultations. Le comité principal se réunira demain en présence de M. Bosley. Nous lui présenterons la recommandation de notre sous-comité. Entre temps, nous essaierons de sonder l'opinion de nos collègues.

Le greffier: Avez-vous quand même l'intention d'en faire l'objet d'un rapport?

Le président: Oui, et de voir si nous pouvons présenter une résolution. Le comité est-il d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: En ce qui concerne les autres questions, quelques-unes ont été discutées en présence de M. Noble, il faudrait voir si nous voulons aller plus loin. Un certain nombre ont été abordées par les ONG, les universitaires, les églises et d'autres témoins.

Pouvons-nous demander à notre personnel de déterminer s'il y a d'autres questions dont nous voulons saisir le gouvernement à la suite de notre consultation? Nous avons entendu des témoignages. Nous avons reçu des fonctionnaires un document qui mérite d'être étudié plus à fond qu'il ne l'a été, compte tenu du temps disponible. Par le passé, lorsque nous avons mené ce genre de consultation, nous avons souvent utilisé une lettre au ministre pour lui signaler les questions mentionnées le plus souvent, les préoccupations exprimées, les situations nécessitant des explications.

Nous avons entendu des témoignages portant que le processus de consultation était meilleur qu'auparavant. Un certain nombre de personnes nous ont dit que les relations étaient meilleures entre les ONG et les hauts fonctionnaires. Des questions méritaient une attention soutenue. D'autres avaient fait l'objet de mesures à la suite de notre intervention.

Si nous sommes d'accord, nous pouvons demander au personnel de faire le point et nous préparer un document. Ce document sera distribué et une date limite sera fixée pour recevoir les observations des députés. S'il y a des problèmes, je communiquerai par téléphone avec les députés afin d'en discuter. Pendant le congé de Noël ou au début de l'an prochain, nous essaierons de faire parvenir une lettre au ministre sur le sujet. Le comité est-il d'accord?

Le greffier: Le mémoire de M. Noble doit-il être annexé à ces procès-verbaux et témoignages ou non?

Le président: Oui, le mémoire de M. Noble doit être annexé au long. Nous devrions également lui envoyer une note, à lui et à ses hauts fonctionnaires. Nous devrions leur indiquer que compte tenu de la nature de la question, nous apprécions leur travail. Nous devrions l'indiquer également dans nos *procès-verbaux*.

M. McCreath: C'est un noble sentiment.

Le président: Y a-t-il d'autres questions?

M. Fretz (Erie): Levons la séance, monsieur le président.

[*Texte*]

The Chairman: About the work plan for when we come back, there was a memo. I think we had some consultations on follow-up on one or two issues. We are waiting for a report on southern Africa, the government's response, and others.

Mr. McCreath: Mr. Chairman, what happens if Parliament is prorogued? The committee doesn't exist, does it? What happens to work in progress?

The Chairman: It could be readopted later, but I think we will try to get a letter as soon as we can into the system under the present authority we have.

Mr. McCreath: We certainly have into January.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[*Traduction*]

Le président: En ce qui concerne notre programme à notre retour, il y a une note. Nous avons eu des consultations sur une ou deux questions pendantes. Nous attendons un rapport sur l'Afrique australe, la réponse du gouvernement, etc.

M. McCreath: Que se produit-il si le Parlement est prorogé, monsieur le président? Le comité est dissout, n'est-ce pas? Qu'advient-il de ses travaux en cours?

Le président: Ils peuvent être repris plus tard. De toute façon, nous allons envoyer une lettre officielle le plus rapidement possible, en vertu des pouvoirs dont nous disposons déjà.

M. McCreath: Nous avons sûrement jusqu'à janvier.

Le président: La séance est levée.

APPENDIX "DEVE-19"

NOTES FOR APPEARANCE BEFORE SCEAIT
SUBCOMMITTEE ON DEVELOPMENT AND HUMAN RIGHTS
JOHN NOBLE, DIRECTOR GENERAL
INTERNATIONAL ORGANIZATIONS BUREAU, EAITC
DECEMBER 8, 1992

MR. CHAIRMAN, IT IS A PLEASURE TO MEET WITH THE SUB-COMMITTEE AGAIN TO DISCUSS THE NEXT SESSION OF THE UN COMMISSION ON HUMAN RIGHTS. I AM ACCOMPANIED TODAY BY MS. VALERIE RAYMOND, DIRECTOR OF OUR HUMAN RIGHTS, WOMEN'S EQUALITY AND SOCIAL AFFAIRS DIVISION, AND MR. ROSS HYNES, OUR DEPARTMENTAL HUMAN RIGHTS COORDINATOR, WHO HAS SPENT FIVE YEARS AT OUR PERMANENT MISSION IN GENEVA, DEALING WITH THE COMMISSION.

WHEN WE MET LAST FEBRUARY TO DISCUSS HUMAN RIGHTS QUESTIONS, THE FOCUS WAS ON THE WORK OF THE UN COMMISSION ON HUMAN RIGHTS, WHICH WAS THEN IN SESSION, AND ON THE CANADIAN NGO COMMUNITY'S ROLE IN OUR APPROACH TO THE COMMISSION. SUBSEQUENTLY, IN APRIL, ANNE PARK, HEAD OF OUR DELEGATION TO THE COMMISSION, PROVIDED YOU WITH A REPORT ON THE RESULTS OF THE COMMISSION'S 48TH SESSION.

I UNDERSTAND THAT THE FOCUS OF YOUR INTEREST TODAY IS AGAIN THE COMMISSION ON HUMAN RIGHTS, WHICH WILL HOLD ITS 49TH SESSION IN GENEVA, FEBRUARY 1 TO MARCH 12. I KNOW YOU HAVE RECENTLY DISCUSSED THIS WITH SOME REPRESENTATIVES OF THE CANADIAN NGO COMMUNITY, WHO HAVE ALSO BEEN IN REGULAR CONTACT WITH OFFICIALS IN MY BUREAU.

I WANT TO BEGIN WITH A BRIEF REVIEW OF THE RESULTS OF THE JUST-CONCLUDED HUMAN RIGHTS DEBATE OF THE UN GENERAL ASSEMBLY'S THIRD COMMITTEE, AS WELL AS THE TWO FIRST-EVER SPECIAL SESSIONS OF THE COMMISSION HELD TO CONSIDER THE TRAGIC AND DEPLORABLE SITUATION IN THE FORMER YUGOSLAVIA. THESE MEETINGS PLAY A KEY ROLE IN SETTING THE SCENE FOR THE COMMISSION. THEN I WILL SAY SOMETHING ABOUT OUR OUTLOOK ON THE 1993 SESSION OF THE COMMISSION, INCLUDING THE CONSULTATIVE PROCESS WITH THE NGOS; AND I WOULD PROPOSE TO CONCLUDE WITH A FEW COMMENTS ON THE WORLD CONFERENCE ON HUMAN RIGHTS, A MAJOR EVENT ON THE UN CALENDAR NEXT YEAR.

UNGA 47 THIRD COMMITTEE

THE HUMAN RIGHTS DEBATE OF THE GENERAL ASSEMBLY'S THIRD COMMITTEE REPRESENTS THE CULMINATION OF THE UN'S ANNUAL CYCLE OF HUMAN RIGHTS DELIBERATIONS. ITS RESULTS THUS CONSTITUTE AN IMPORTANT POINT OF DEPARTURE FOR THE NEXT SESSION OF THE COMMISSION ON HUMAN RIGHTS. THE THIRD COMMITTEE THIS YEAR WRAPPED UP MOST OF ITS WORK LAST FRIDAY, DECEMBER 4, HAVING ADOPTED SEVERAL RESOLUTIONS AND DECISIONS ON HUMAN RIGHTS QUESTIONS. CANADA'S REPRESENTATIVES DELIVERED THREE STATEMENTS ON HUMAN RIGHTS MATTERS THIS YEAR, INCLUDING AMBASSADOR FRECHETTE'S DECEMBER 3 ADDRESS ON HUMAN RIGHTS SITUATIONS WORLDWIDE. (COPIES DISTRIBUTED.)

AS REGARDS THE THEMATIC RESOLUTIONS ADOPTED BY THE COMMITTEE, AMONG THE MOST NOTEWORTHY DEVELOPMENTS THIS YEAR WAS THE ADOPTION OF TWO NEW UN DECLARATIONS - ONE ON THE RIGHTS OF MINORITIES, AND ONE ON DISAPPEARANCES. WE WERE ALSO VERY PLEASED WITH THE RESOLUTION ENDORSING THE IDEA OF REGULAR BUDGET FUNDING FOR THE COMMITTEES ON TORTURE AND ON RACIAL DISCRIMINATION - THE CULMINATION OF SEVERAL YEARS' OF CANADIAN EFFORTS TO PUT THESE COMMITTEES ON A SOUNDER, EQUAL FOOTING WITH OTHER HUMAN RIGHTS TREATY BODIES. CANADA CO-SPONSORED A NEW EC-LED RESOLUTION CALLING FOR THE COMMITTEE ON THE RIGHTS OF THE CHILD TO GIVE SPECIAL ATTENTION TO THE PLIGHT OF STREET CHILDREN. FINALLY, I SHOULD MENTION THAT THIS WEEK, IN THE ASSEMBLY PLENARY, CANADA WILL INTRODUCE A RESOLUTION LAUNCHING THE 1993 INTERNATIONAL YEAR OF INDIGENOUS PEOPLE.

THE COMMITTEE ALSO ADOPTED RESOLUTIONS ON TEN SPECIFIC COUNTRY SITUATIONS, MOST CO-SPONSORED BY CANADA: CUBA WAS STRONGLY CRITICIZED FOR NOT COOPERATING WITH THE COMMISSION'S SPECIAL RAPPORTEUR; THE SALVADORAN AUTHORITIES AND THE FMLN WERE URGED TO FULLY IMPLEMENT THE TERMS OF THE RECENT PEACE ACCORDS; THE CONTINUING HUMAN RIGHTS ABUSES BY THE ILLEGAL GOVERNMENT IN HAITI WERE CONDEMNED; THE COMMITTEE ENDORSED A PROPOSAL THAT THE COMMISSION RAPPORTEUR ESTABLISH A SYSTEM OF INDEPENDENT HUMAN RIGHTS MONITORS IN IRAQ; IRANIAN AUTHORITIES WERE URGED TO RESUME FULL COOPERATION WITH THE COMMISSION'S SPECIAL REPRESENTATIVE; ALL FACTIONS IN AFGHANISTAN WERE PUT ON NOTICE OF THEIR OBLIGATION TO RESPECT INTERNATIONAL HUMAN RIGHTS LAW; THE COMMITTEE URGED THE SLORC TO PUT AN END TO HUMAN RIGHTS ABUSES IN MYANMAR, RELEASE ALL POLITICAL PRISONERS AND PUT AN IMMEDIATE STOP TO ALL ARMED OFFENSIVES DIRECTED TOWARDS MINORITY GROUPS; THE COMMITTEE TOOK THE UNUSUAL INITIATIVE OF RECOMMENDING THAT THE COMMISSION CONSIDER APPOINTING A SPECIAL RAPPORTEUR FOR SUDAN; AND ADDRESSING ANOTHER NEW CONCERN, THE COMMITTEE CALLED ON THE STATES CONCERNED TO INTENSIFY EFFORTS TO ENSURE THE RIGHTS OF RUSSIAN MINORITIES IN ESTONIA AND LATVIA.

FORMER YUGOSLAVIA: SPECIAL SESSIONS OF CHR

FINALLY, THE THIRD COMMITTEE ENDORSED THE EFFORTS OF THE COMMISSION'S RAPPORTEUR ON FORMER YUGOSLAVIA. THIS PARTICULAR DECISION REPRESENTS A LANDMARK IN THE EVOLUTION OF THE CHR'S CAPACITY TO RESPOND IN TIMELY FASHION TO URGENT SITUATIONS. TWO SPECIAL MEETINGS, HELD IN AUGUST AND EARLY LAST WEEK, WERE THE FIRST-EVER INTER-SESSIONAL MEETINGS OF THE COMMISSION. CANADA ACTIVELY SUPPORTED THIS INITIATIVE AND CO-SPONSORED THE COMMISSION RESOLUTION IN AUGUST, APPOINTING FORMER POLISH PRIME MINISTER TADEUSZ MAZOWIECKI AS SPECIAL RAPPORTEUR WITH A MANDATE TO UNDERTAKE ON-SITE INVESTIGATIONS. MR. MAZOWIECKI'S THREE REPORTS TO DATE DOCUMENT VARIOUS ACTS OF "ETHNIC CLEANSING" (INVOLVING THE FORCED REMOVAL OF PEOPLE, DEATH THREATS, RAPE, TORTURE, ARBITRARY DETENTION, DESTRUCTION OF HOUSES AND PLACES OF WORSHIP, MURDER OF POLITICAL, RELIGIOUS AND INTELLECTUAL LEADERS) SYSTEMATICALLY PERPETRATED BY SERBIAN MILITIA AND IRREGULAR UNITS IN BOSNIA AND HERCEGOVINA. LAST WEEK'S COMMISSION RESOLUTION URGED MR. MAZOWIECKI TO FORWARD HIS FINDINGS TO THE RECENTLY-ESTABLISHED COMMISSION OF EXPERTS ON WAR CRIMES, WHICH COUNTS A CANADIAN EXPERT AMONG ITS MEMBERS. AS YOU KNOW, CANADA IS ACTIVELY INVOLVED IN DISCUSSIONS ON THE POSSIBLE ESTABLISHMENT OF AN INTERNATIONAL TRIBUNAL TO TRY THOSE CHARGED WITH WAR CRIMES COMMITTED IN THE FORMER YUGOSLAVIA.

COMMISSION ON HUMAN RIGHTS

TURNING NOW TO THE NEXT SESSION OF THE COMMISSION ON HUMAN RIGHTS, CANADA'S DELEGATION WILL AGAIN BE LED BY ANNE PARK. THE DRAFT AGENDA FOR THE 49TH SESSION IS NOW AVAILABLE IN ENGLISH, AND CORRESPONDS CLOSELY TO THE AGENDA FOR RECENT SESSIONS. CANADA'S BASIC AIMS AT THE COMMISSION WILL BE TWOFOLD.

FIRST, WE SEEK TO ACHIEVE ALL POSSIBLE PROGRESS IN THE INSTITUTIONAL EVOLUTION OF UNITED NATIONS MECHANISMS TO PROMOTE AND PROTECT HUMAN RIGHTS. THIS CORRESPONDS ESSENTIALLY WITH THE THEMATIC WORK TO WHICH I REFERRED IN CONNECTION WITH THE THIRD COMMITTEE. WITH THE JUNE WORLD CONFERENCE LIKELY TO FOCUS ON MACHINERY REFORM, IT IS DIFFICULT AT THIS STAGE TO ENVISAGE ANY MAJOR INSTITUTIONAL BREAKTHROUGHS AT THIS YEAR'S COMMISSION. CANADA WILL HOWEVER MAINTAIN ITS LEAD ON A NUMBER OF ISSUES, ON WHICH IT WILL BE SEEKING SUGGESTIONS FROM OUR NGOS IN JANUARY. THESE INCLUDE: FREEDOM OF EXPRESSION; TREATY BODIES; HUMAN RIGHTS AND DISABILITY; MASS EXODUSES; AND, OF COURSE, RIGHTS OF INDIGENOUS PEOPLE.

OUR SECOND BASIC GOAL FOR THE COMMISSION IS TO PRESS FOR THE FULLEST POSSIBLE APPLICATION OF THE UN'S HUMAN RIGHTS MECHANISMS IN EVERY APPROPRIATE COUNTRY SITUATION. HERE I SHOULD UNDERLINE A KEY POINT THAT WAS MADE BY BOTH ANNE PARK AND MYSELF IN OUR LAST APPEARANCES. LET ME PUT IT STARKLY: THE COMMISSION RARELY PRODUCES OUTCOMES THAT ARE ENTIRELY SATISFACTORY FOR COUNTRIES LIKE CANADA. IDEALLY, WE WOULD LIKE TO SEE EFFECTIVE UNITED NATIONS SCRUTINY OF ALL COUNTRIES IN WHICH THERE IS A CREDIBLE BASIS FOR CONCERN ABOUT SERIOUS HUMAN RIGHTS ABUSES. HOWEVER, COMMISSION DECISIONS ARE TAKEN COLLECTIVELY BY THE 53 STATES MEMBERS INCLUDING ONLY 11 MEMBERS OF THE WESTERN GROUP; AND THEY ARE SIGNIFICANTLY INFLUENCED, I MIGHT ADD, BY THE VIEWS OF THE 125-ODD OTHER UN MEMBERS ENTITLED TO PARTICIPATE IN ALL ASPECTS OF THE COMMISSION'S DELIBERATIONS SHORT OF FORMAL VOTING.

THE BUSINESS OF PROMOTING HUMAN RIGHTS AT THE COMMISSION IS, CONSEQUENTLY, VERY MUCH THE "ART OF THE POSSIBLE". THIS WAS, I BELIEVE, ILLUSTRATED IN ANNE PARK'S ACCOUNT TO YOU LAST YEAR OF OUR EFFORTS TO ADDRESS SUCH SITUATIONS AS THOSE IN SRI LANKA, INDONESIA, AND GUATEMALA. IN EACH CASE, THE ACTION ULTIMATELY TAKEN BY THE COMMISSION FELL SHORT OF WHAT CANADA, MANY LIKEMINDED GOVERNMENTS, AND THE NGO COMMUNITY WOULD HAVE PREFERRED. CHAIRMAN'S STATEMENTS, RATHER THAN RESOLUTIONS, WERE ADOPTED ON SRI LANKA AND EAST TIMOR, AND THE RESOLUTION ON GUATEMALA WAS ADOPTED UNDER THE ADVISORY SERVICES AGENDA ITEM (19) RATHER THAN "ITEM 12" ON HUMAN RIGHTS VIOLATIONS - WHICH IS GENERALLY REGARDED AS THE COMMISSION'S ULTIMATE SANCTION.

CANADIAN NGOS HAVE EXPRESSED DISAPPOINTMENT WITH SUCH RESULTS AND WE SHARE THEIR CONCERN; BUT, CONSIDERING THAT THE ALTERNATIVE IN MANY INSTANCES MAY BE NO ACTION WHATSOEVER, WE HAVE TO RECOGNIZE - AND OUR NGOS HAVE ACKNOWLEDGED THIS IN OUR PRIVATE CONSULTATIONS - THAT THE MEASURES ADOPTED BY THE COMMISSION REPRESENT SOME MEASURE OF PROGRESS IN OUR EFFORT TO INFLUENCE THE GOVERNMENTS CONCERNED TO IMPROVE THEIR HUMAN RIGHTS PERFORMANCE. EFFECTIVE INFLUENCE FOR GOVERNMENTS TO MOVE IN THE RIGHT DIRECTION - THAT IS THE ULTIMATE OBJECTIVE SHARED BY THE CANADIAN GOVERNMENT AND NGOS ALIKE, AND IN THE FINAL ANALYSIS IT IS THE BEST MEASURE OF THE WORTH OF THE COMMISSION'S WORK.

FROM THIS, IT FOLLOWS THAT CANADIAN OFFICIALS CAN RARELY PREDICT IN ADVANCE OF THE COMMISSION THE OUTCOME ON A GIVEN COUNTRY SITUATION, OR NECESSARILY EVEN INDICATE WHAT TYPE OF RESULT WE MIGHT ULTIMATELY BE PREPARED TO ACCEPT. THE NEGOTIATION PROCESS IS A DYNAMIC ONE WHICH STRETCHES OVER VIRTUALLY THREE MONTHS, BEGINNING WITH CONSULTATIONS AMONG LIKEMINDED DELEGATIONS IN THE WAKE OF THE GENERAL ASSEMBLY, AND CARRYING THROUGH TO THE CONCLUSION OF THE COMMISSION IN EARLY MARCH. ALL OF THIS OF COURSE IMPLIES THAT, CONTRARY TO THE CONCERN OCCASIONALLY EXPRESSED BY SOME NGOS, CANADA DOES NOT GO INTO THE COMMISSION, LET ALONE THE PRE-SESSIONAL DOMESTIC CONSULTATIONS, WITH FIXED POSITIONS.

IN SUCH CIRCUMSTANCES, LOOKING AHEAD TO THE UPCOMING SESSION OF THE COMMISSION, THE MOST WE COULD INDICATE - ESPECIALLY AT THIS EARLY STAGE - IS WHICH COUNTRY SITUATIONS CANADA BELIEVES WARRANT ATTENTION AND WHICH ONES ARE LIKELY, IN LIGHT OF PREVIOUS COMMISSION OR GENERAL ASSEMBLY DECISIONS, TO BE THE OBJECT OF CONCENTRATED CONSIDERATION.

THIS YEAR, UNDER THE AGENDA ITEM 12 ON HUMAN RIGHTS VIOLATIONS, THE COMMISSION WILL BE SEIZED WITH FORMAL REPORTS FROM COMMISSION RAPPORTEURS ON THE SITUATIONS IN: MYANMAR; CUBA; EL SALVADOR; IRAN; AFGHANISTAN; IRAQ; HAITI; EQUATORIAL GUINEA; AND FORMER YUGOSLAVIA. IN THE NORMAL COURSE OF EVENTS WE WOULD EXPECT THE COMMISSION TO ADOPT RESOLUTIONS BASED ON THESE REPORTS AND CANADA WILL CERTAINLY BE PRESSING FOR APPROPRIATE ACTION IN LIGHT OF THE RAPPORTEURS' FINDINGS. THE GENERAL ASSEMBLY'S INITIATIVE ON SUDAN WILL ALSO BE TAKEN UP BY THE COMMISSION.

STILL UNDER ITEM 12, THE COMMISSION LAST YEAR ADOPTED CHAIRMAN'S STATEMENTS ON EAST TIMOR AND ON SRI LANKA. CANADA WILL BE MONITORING CLOSELY THESE SITUATIONS AND THE MATERIAL BEFORE THE COMMISSION, TO ASSESS WHAT FURTHER ACTION MAY BE APPROPRIATE AND POSSIBLE AT THIS YEAR'S SESSION.

UNDER THE AGENDA ITEM 19 ON HUMAN RIGHTS ADVISORY SERVICES, THAT IS TECHNICAL ASSISTANCE, THERE WILL BE AN EXPERT'S REPORT ON GUATEMALA, WHICH CANADA WILL BE REVIEWING VERY CAREFULLY WITH A VIEW TO ASSESSING THE VALIDITY OF OUR LONGSTANDING VIEW THAT THIS SITUATION WOULD BE MORE APPROPRIATELY ADDRESSED UNDER ITEM 12.

FINALLY, OF COURSE, THERE WILL BE DISCUSSION UNDER A SERIES OF LONGSTANDING AGENDA ITEMS RELATING TO THE SITUATIONS IN SOUTHERN AFRICA AND THE MIDDLE EAST. UNDER THESE ITEMS, CANADA WILL AS USUAL ENCOURAGE THE ADOPTION OF BALANCED TEXTS ESCHEWING PROVOCATIVE DECLARATIONS THAT WILL NOT CONTRIBUTE TO RESOLUTION OF THE DELICATE POLITICAL ISSUES AT STAKE IN THESE AREAS. GIVEN THE POLITICAL DYNAMIC ON THESE ISSUES IN THE UN, OUR SUCCESS IN THIS REGARD IS GENERALLY MIXED AT BEST.

ROLE OF CANADIAN NGOs

THAT, MR. CHAIRMAN, REPRESENTS A SOMEWHAT CURSORY PREVIEW OF THE 49TH SESSION OF THE COMMISSION ON HUMAN RIGHTS. BEFORE LEAVING THAT SUBJECT, HOWEVER, I SHOULD ADDRESS THE ROLE OF CANADIAN NGOS IN OUR PREPARATIONS FOR THE COMMISSION, AND IN OUR APPROACH TO INTERNATIONAL HUMAN RIGHTS MATTERS GENERALLY. CONSULTATIONS WITH OUR NGOS DO, AND WILL CONTINUE TO, HAVE A SIGNIFICANT INFLUENCE ON CANADA'S APPROACH TO THE VARIOUS ISSUES AND SITUATIONS ON THE COMMISSION'S AGENDA.

JAN BAUER OF THE HUMAN RIGHTS NETWORK HAS BROUGHT YOU UP TO DATE ON OUR DISCUSSIONS WITH NGOS ON THE CONSULTATIVE PROCESS PER SE. OUR APPROACH TO THOSE DISCUSSIONS IS REFLECTED IN MY CORRESPONDENCE WITH MS. BAUER, WHICH SHE HAS MADE AVAILABLE TO YOU, AND SO I WILL JUST REVIEW SOME HIGHLIGHTS.

TO BEGIN, THE NGO COMMUNITY PLAYS AN ESSENTIAL ROLE IN PROMOTING HUMAN RIGHTS INTERNATIONALLY, BOTH AS A PARTNER OF CONCERNED GOVERNMENTS IN INTERNATIONAL FORA AND THROUGH THEIR DIRECT INVOLVEMENT ON THE GROUND IN MANY COUNTRIES. CANADA HAS THEREFORE BEEN AN ARDENT DEFENDER OF THE RIGHTS OF NGOS TO OPERATE IN ALL COUNTRIES AND TO PARTICIPATE AS FULLY AS POSSIBLE IN THE WORK OF UNITED NATIONS AND OTHER INTERNATIONAL HUMAN RIGHTS BODIES.

FOR THE SAME REASON, THE DEPARTMENT OF EXTERNAL AFFAIRS ATTACHES GREAT IMPORTANCE TO DIRECT CONSULTATIONS WITH CANADIAN HUMAN RIGHTS NGOS. THE CANADIAN MODEL IS, TO OUR KNOWLEDGE, BROADER AND MORE INCLUSIVE OF ALL INTERESTED GROUPS THAN THAT OF ANY OTHER GOVERNMENT. IN ADDITION TO THE MAJOR ANNUAL PRE-COMMISSION MEETING IN JANUARY - OPEN TO ALL INTERESTED GROUPS, WE MAINTAIN WITHIN BOTH OUR HUMAN RIGHTS AND GEOGRAPHIC UNITS AN OPEN-DOOR FOR AD HOC MEETINGS WITH INDIVIDUAL GROUPS THROUGHOUT THE YEAR. LAST WEEK, FOR INSTANCE, ANNE PARK AND OTHER OFFICIALS SPENT A DAY IN TORONTO WITH THE CANADIAN COUNCIL OF CHURCHES. INDIVIDUAL GEOGRAPHIC BRANCHES OVER THE PAST YEAR REPORTED EXTENSIVE CONTACTS WITH INDIVIDUAL NGOS -NO FEWER THAN SIX MEETINGS IN ANY BRANCH AND AS MANY AS 15 IN ONE CASE.

IN OUR DISCUSSIONS WITH THE NETWORK, WE HAVE UNDERLINED OUR COMMITMENT TO MAINTAINING SUCH OPENNESS AND ADAPTING THE PROCESS TO CHANGING NEEDS AND INTERESTS. CONSEQUENTLY, WE HAVE RESPONDED TO THE NETWORK'S RECENT PROPOSALS BY ACCEPTING THEIR OFFER OF WORKING WITH US IN DEVELOPING PLANS FOR THIS YEAR'S ANNUAL CONSULTATIONS, SCHEDULED FOR 13-15 JANUARY; WE EXPECT TO MEET ON THIS WITH NETWORK REPRESENTATIVES NEXT WEEK.

AS FOR LONGER-TERM OR MORE FUNDAMENTAL CHANGES OR ADDITIONS TO THE CONSULTATIVE PROCESS, WE HAVE REITERATED OUR OPENNESS TO IMPROVEMENTS, WITHIN THE RESOURCE CONSTRAINTS THAT AFFECT BOTH GOVERNMENT AND THE NGOS. ANY DEFINITIVE CHANGES WILL REQUIRE FURTHER DISCUSSIONS WITH OTHER CONCERNED DEPARTMENTS AND AGENCIES.

ULTIMATELY THE SECRETARY OF STATE FOR EXTERNAL AFFAIRS WILL WISH TO CONSIDER ANY POSSIBLE REFORMS IN THE CONTEXT OF HER RESPONSIBILITY TO TAKE ALL RELEVANT INTERESTS INTO ACCOUNT IN THE POLICY-MAKING PROCESS. YOU ARE AWARE OF HER WISH TO ENSURE MAXIMUM POSSIBLE OPENNESS AND TRANSPARENCY SO THAT NGO AND OTHER

CONCERNS WILL RECEIVE EFFECTIVE AND TIMELY CONSIDERATION IN THE DECISION-MAKING. IN LIGHT OF THE VERY REAL RESOURCE LIMITATIONS WE AND THE NGOS FACE, I WOULD THINK THE NATURE AND QUALITY OF THE PROCESS IS MORE IMPORTANT THAN THE VOLUME OR FREQUENCY OF FORMAL SESSIONS. THERE HAS, FOR INSTANCE BEEN SOME INFORMAL DISCUSSION OF THE UTILITY OF BROADENING THE EXISTING CONSULTATION PROCESS TO INCLUDE REPRESENTATION FROM THE NGO DEVELOPMENT COMMUNITY AND THE PRIVATE SECTOR. IN FACT, MINISTER LANDRY HAD SUCH AN ENLARGED CONSULTATION LAST JUNE.

WORLD CONFERENCE ON HUMAN RIGHTS

MR. CHAIRMAN, BEFORE CONCLUDING I WOULD LIKE TO SAY A FEW WORDS ABOUT THE WORLD CONFERENCE ON HUMAN RIGHTS. THIS EVENT COULD HAVE A SIGNIFICANT IMPACT ON THE FUTURE DIRECTIONS OF THE UN HUMAN RIGHTS PROGRAMME AND CONSEQUENTLY ON THE WORK OF THE COMMISSION ON HUMAN RIGHTS.

THE WORLD CONFERENCE WILL BE HELD, LIKELY AT FOREIGN MINISTER LEVEL, IN VIENNA FROM JUNE 14 TO 25. YOU WILL BE AWARE THAT EXTREMELY DIFFICULT NEGOTIATIONS HAVE CHARACTERIZED THE CONFERENCE PREPARATORY PROCESS TO DATE. THROUGH THREE SESSIONS OF THE PREPARATORY COMMITTEE (PREPCOM) BEGINNING IN SEPTEMBER 1991, PROGRESS WAS LIMITED AND BEGRUDGING AT EVERY STEP, AND UNTIL LAST WEEK NEGOTIATIONS HAD STALLED ON THE ISSUE OF A CONFERENCE AGENDA. WE WERE THEREFORE VERY PLEASED THE GENERAL ASSEMBLY THIRD COMMITTEE WAS ABLE TO AGREE LAST WEEK ON A COMPROMISE AGENDA (TEXT AVAILABLE) THAT WILL ENABLE US TO GET ON WITH CRUCIAL GROUNDWORK ON SUBSTANTIVE OUTCOMES FOR THE CONFERENCE.

CANADA HAS BEEN ACTIVE AND PROMINENT IN THE PREPARATORY PROCESS TO DATE. OUR PREPCOM DELEGATION, HEADED BY ANNE PARK, WAS INSTRUMENTAL IN SECURING AGREEMENT ON ENHANCED NGO PARTICIPATION IN THE CONFERENCE; AND A PROPOSAL ORIGINATED BY CANADA PLAYED A KEY ROLE IN SECURING FINAL AGREEMENT ON THE AGENDA QUESTION. WE HAVE BEEN ESPECIALLY ACTIVE IN EFFORTS TO BUILD BRIDGES BETWEEN REGIONS AND ESPECIALLY TO AVOID SERIOUS NORTH-SOUTH DIVISIONS WHICH COULD UNDERMINE PROSPECTS FOR SUCCESS IN VIENNA. TO THIS END, ANNE PARK ATTENDED THE AFRICAN REGIONAL PREPARATORY MEETING IN TUNIS NOVEMBER 2-6. WE WERE ENCOURAGED BY THE TONE OF THAT MEETING AND ESPECIALLY BY THE ACTIVE ROLE PLAYED BY AFRICAN NGOS. SIMILAR MEETINGS ARE ENVISAGED EARLY IN 1993 FOR LATIN AMERICA, 18-22 JANUARY IN COSTA RICA, AND POSSIBLY IN ASIA.

WE HAVE ALSO WORKED CLOSELY WITH A GROUP OF INDEPENDENT NATIONAL HUMAN RIGHTS COMMISSIONERS, PROMINENTLY INCLUDING MAX YALDEN, TO PROMOTE THE IDEA OF A PARALLEL MEETING (DURING THE WORLD CONFERENCE) OF NATIONAL HUMAN RIGHTS INSTITUTIONS. THIS MEETING WOULD BE AIMED AT DEVELOPING INTERNATIONAL LINKAGES AMONG SUCH BODIES AND CONTRIBUTING TO THE TRANSFER OF RELEVANT KNOW-HOW TO DEVELOPING COUNTRIES.

CANADA ATTACHES SPECIAL IMPORTANCE TO SUCH EXTRA-GOVERNMENTAL ACTIVITIES. IT IS CLEAR THAT THE GOVERNMENTAL CONFERENCE PER SE IS IN FOR DIFFICULT NEGOTIATIONS THROUGH TO THE FINAL CURTAIN CALL IN VIENNA. THIS IS NOT SURPRISING CONSIDERING THE SUBJECT-MATTER: THE INTERNATIONAL HUMAN RIGHTS DEBATE CUTS ACROSS A VAST SPECTRUM OF DOMESTIC AND INTERNATIONAL CONCERNS; SOME GOVERNMENTS STILL SEE THE IMMUTABLE PRINCIPLES UNDERLYING THE CONCEPT OF HUMAN RIGHTS AS A DIRECT CHALLENGE TO THEIR BASIC INTERESTS. IT IS THUS OUR HOPE THAT THE NATIONAL INSTITUTIONS EVENT, AND A SIMILAR PARALLEL NGO CONFERENCE, WILL HELP FOCUS INTERNATIONAL PUBLIC ATTENTION ON VIENNA, PRODUCE HELPFUL PROPOSALS FOR THE GOVERNMENTAL CONFERENCE, AND GENERATE PRESSURE FOR GOVERNMENTS TO PRODUCE A SATISFACTORY OUTCOME.

THAT OF COURSE BEGS THE QUESTION: WHAT CONSTITUTES A SATISFACTORY OUTCOME FOR THIS CONFERENCE? WHAT WILL CANADA BE SEEKING TO ACHIEVE? NOW THAT THE AGENDA IMPASSE IS BEHIND US, WE WILL BE SEEKING VIEWS OF INTERESTED CANADIAN NGOS AND INDIVIDUALS IN THE COMING WEEKS AND OBTAINING DIRECTION FROM THE SSEA.

THE GENERAL ASSEMBLY HAS MADE IT CLEAR THAT THE CONFERENCE SHOULD FOCUS NOT ON COUNTRY-SPECIFIC HUMAN RIGHTS SITUATIONS SUCH AS THOSE ADDRESSED REGULARLY BY THE COMMISSION, BUT RATHER ON MEANS TO IMPROVE THE UN'S HUMAN RIGHTS PROGRAMME. THE MOST LIKELY SCENARIO, BASED ON EXPERIENCE IN SIMILAR CONFERENCES, WOULD SEE VIENNA PRODUCE A DECLARATION OF PRINCIPLES, COMBINED WITH AN "ACTION PLAN" SETTING IN TRAIN WORK AND FURTHER NEGOTIATIONS ON VARIOUS REFORMS. ONE POSSIBLE FRAMEWORK FOR SUCH AN ACTION PLAN HAS BEEN SUGGESTED BY THE UN UNDER SECRETARY GENERAL FOR HUMAN RIGHTS, ANTOINE BLANCA. HE PROPOSES THAT THE CONFERENCE FOCUS ON THREE GOALS: RATIFICATION OF BASIC INSTRUMENTS - THAT IS INCREASED COMMITMENT TO INTERNATIONAL HUMAN RIGHTS STANDARDS; STRENGTHENING IMPLEMENTATION AND MONITORING MACHINERY; AND TECHNICAL COOPERATION FOR HUMAN RIGHTS. THE LATTER THEME OFFERS ONE POSSIBLE WAY OF ADVANCING DIALOGUE ON AN ISSUE THAT CANADA HAS PLAYED A KEY ROLE IN BRINGING TO THE FORE, THAT IS THE RELATION BETWEEN HUMAN RIGHTS AND DEVELOPMENT.

MR. BLANCA'S PROPOSAL OFFERS A SOLID BASIS AT LEAST FOR LAUNCHING NEGOTIATIONS. I ALSO THINK HOWEVER THAT WE MUST BE REALISTIC IN ANTICIPATING THAT NOT ALL GOVERNMENTS WILL NECESSARY SHARE CANADA'S OUTLOOK ON WHAT CONSTITUTES "IMPROVEMENT" OF UN HUMAN RIGHTS MACHINERY. CONSIDERABLE EFFORT WILL BE REQUIRED SIMPLY TO RESIST PROPOSALS FROM SOME QUARTERS THAT WOULD IN REALITY UNDERMINE OR WATER-DOWN ESTABLISHED INTERNATIONAL PRINCIPLES OR MACHINERY. CANADA WILL HOWEVER NOT BE PREPARED TO COUNTENANCE ANY SUCH BACKPEDALLING. WE WILL INSIST THAT THE FUNDAMENTAL PURPOSE OF THE CONFERENCE IS TO BUILD ON THE ACHIEVEMENTS OF THE UN IN THE FIELD OF HUMAN RIGHTS SINCE 1948 WHEN THE UNIVERSAL DECLARATION WAS ADOPTED.

THERE IS NO SHORTAGE OF VALUABLE IDEAS FOR SUCH A "BUILDING" EXERCISE, AND WE HOPE TO GO OUT TO THE CANADIAN NGO COMMUNITY SOON WITH A DISCUSSION PAPER SUGGESTING AND SEEKING IDEAS ON THE TYPES OF PROPOSALS CANADA MIGHT SEEK TO NEGOTIATE INTO AN ACTION PLAN IN THE MONTHS REMAINING BEFORE THE CONFERENCE.

I WILL STOP THERE, MR. CHAIRMAN, AND WILL BE PLEASED TO TRY TO ADDRESS ANY QUESTIONS OR TAKE ON BOARD ANY SUGGESTIONS THE SUB-COMMITTEE'S MEMBERS MAY HAVE.

APPENDICE «DEVE-19»

NOTES POUR UNE COMPARUTION DEVANT LE CPAECE
SOUS-COMITÉ DU DÉVELOPPEMENT ET DES DROITS DE L'HOMME
JOHN NOBLE, DIRECTEUR GÉNÉRAL
DIRECTION GÉNÉRALE DES ORGANISATIONS INTERNATIONALES, AECEC
8 DÉCEMBRE 1992

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, C'EST POUR MOI UN PLAISIR DE RENCONTRER DE NOUVEAU LES MEMBRES DU SOUS-COMITÉ POUR DISCUTER DE LA PROCHAINE SESSION DE LA COMMISSION DES DROITS DE L'HOMME (CDH), DE L'ONU. JE SUIS ACCOMPAGNÉ AUJOURD'HUI DE M^ME VALÉRIE RAYMOND, DIRECTRICE DE LA DIRECTION DES DROITS DE LA PERSONNE, DE LA PROMOTION DE LA FEMME ET DES AFFAIRES SOCIALES, ET DE M. ROSS HYNES, COORDONNATEUR DES DROITS DE LA PERSONNE AU MINISTÈRE, QUI A PASSÉ CINQ ANS DANS NOTRE MISSION PERMANENTE À GENÈVE OÙ IL ÉTAIT EN CONTACT AVEC LA CDH.

LORSQUE NOUS NOUS SOMMES RENCONTRÉS EN FÉVRIER DERNIER POUR DISCUTER DE QUESTIONS RELATIVES AUX DROITS DE LA PERSONNE, NOUS AVONS MIS L'ACCENT SUR LA CDH DE L'ONU, QUI ÉTAIT ALORS EN SESSION, ET SUR LE RÔLE DES ONG CANADIENNES DANS L'ÉTABLISSEMENT DE NOTRE POSITION FACE À LA COMMISSION. EN AVRIL, ANNE PARK, CHEF DE NOTRE DÉLÉGATION AUPRÈS DE LA COMMISSION, VOUS A FOURNI UN RAPPORT SUR LES RÉSULTATS DE LA 48^E SESSION DE LA COMMISSION.

JE CROIS SAVOIR QU'AUJOURD'HUI, NOUS ALLONS NOUS CONCENTRER DE NOUVEAU SUR LA CDH, QUI TIENDRA SA 49^E SESSION À GENÈVE DU 1^ER FÉVRIER AU 12 MARS. JE SAIS QUE VOUS AVEZ EU RÉCEMMENT DES DISCUSSIONS À CE SUJET AVEC DES REPRÉSENTANTS D'ONG CANADIENNES, QUI SE TIENNENT ÉGALEMENT EN CONTACT AVEC LES HAUTS FONCTIONNAIRES DE MON BUREAU.

PERMETTEZ-MOI POUR COMMENCER DE PRÉSENTER UN BREF APERÇU DES RÉSULTATS DU DÉBAT SUR LES DROITS DE LA PERSONNE DE LA TROISIÈME COMMISSION DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES NATIONS UNIES QUI VIENT JUSTE DE SE TERMINER. JE VEUX ÉGALEMENT VOUS PARLER DES DEUX PREMIÈRES SESSIONS SPÉCIALES QUE LA CDH A TENUES POUR LA PREMIERE POUR EXAMINER LA SITUATION TRAGIQUE ET DÉPLORABLE DANS L'ANCIENNE YOUGOSLAVIE. CES RÉUNIONS JOUENT UN RÔLE CLÉ DANS LA PRÉPARATION DU TERRAIN POUR LA CDH. JE PARLERAI ENSUITE DES PERSPECTIVES CONCERNANT LA SESSION DE 1993 DE LA COMMISSION, ET NOTAMMENT DU PROCESSUS DE CONSULTATION DES ONG. EN TERMINANT, JE ME PROPOSE DE FAIRE QUELQUES COMMENTAIRES SUR LA CONFÉRENCE MONDIALE DES DROITS DE L'HOMME, ÉVÉNEMENT QUI AURA LIEU L'AN PROCHAIN SOUS LES AUSPICES DES NATIONS UNIES.

TROISIÈME COMMISSION DE LA 47E AGNU

LE DÉBAT SUR LES DROITS DE LA PERSONNE DE LA TROISIÈME COMMISSION DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE REPRÉSENTE L'ABOUTISSEMENT DU CYCLE ANNUEL DES DÉLIBÉRATIONS DE L'ONU EN LA MATIERE. SES RÉSULTATS CONSTITUENT DONC UN IMPORTANT POINT DE DÉPART POUR LA SESSION SUIVANTE DE LA COMMISSION DES DROITS DE L'HOMME. CETTE ANNÉE, LA TROISIÈME COMMISSION A CONCLU LA PLUPART DE SES TRAVAUX VENDREDI DERNIER, LE 4 DÉCEMBRE, AYANT ADOPTÉ PLUSIEURS RÉSOLUTIONS ET DÉCISIONS SUR LES QUESTIONS RELATIVES AUX DROITS DE LA PERSONNE. LES REPRÉSENTANTS DU CANADA ONT FAIT TROIS DISCOURS SUR LES QUESTIONS RELATIVES AUX DROITS DE LA PERSONNE CETTE ANNÉE, DONT L'ALLOCUTION DU 3 DÉCEMBRE DE L'AMBASSADEUR FRÉCHETTE SUR LA SITUATION DES DROITS DE LA PERSONNE DANS LE MONDE ENTIER. (COPIES DU TEXTE DISTRIBUÉES.)

EN CE QUI CONCERNE LES RÉSOLUTIONS THÉMATIQUES ADOPTÉES PAR LA COMMISSION, L'UN DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS DIGNES DE MENTION DE L'ANNÉE A ÉTÉ L'ADOPTION DE DEUX NOUVELLES DÉCLARATIONS DE L'ONU, L'UNE SUR LES DROITS DES MINORITÉS ET L'AUTRE SUR LES DISPARITIONS. NOUS AVONS AUSSI ÉTÉ HEUREUX DE LA RÉSOLUTION ENTÉRINANT LE PROJET D'UN BUDGET RÉGULIER POUR LES COMMISSIONS DE LA TORTURE ET DE LA DISCRIMINATION RACIALE, QUI COURONNENT PLUSIEURS ANNÉES D'EFFORTS DE LA PART DU CANADA POUR FAIRE RENFORCER CES COMMISSIONS ET LES PLACER SUR UN PIED D'ÉGALITÉ AVEC LES AUTRES ORGANISMES CHARGÉ DE SURVEILLER L'APPLICATION DES TRAITÉS SUR LES DROITS DE LA PERSONNE. LE CANADA A COPARRAINÉ UNE NOUVELLE RÉSOLUTION PRÉSENTÉE PAR LA CE ET ENGAGEANT LA COMMISSION DES DROITS DE L'ENFANT À ACCORDER UNE ATTENTION SPÉCIALE AU SORT DES ENFANTS SANS ABRI. ENFIN, JE DOIS MENTIONNER QUE CETTE SEMAINE, EN ASSEMBLÉE PLÉNIÈRE, LE CANADA PRÉSENTERA UNE RÉSOLUTION FAISANT DE 1993 L'ANNÉE INTERNATIONALE DES PEUPLES AUTOCHTONES.

LA COMMISSION A AUSSI ADOPTÉ DES RÉSOLUTIONS, TOUTES COPARRAINÉES PAR LE CANADA, SUR LA SITUATION DES DROITS DE LA PERSONNE DANS DIX PAYS EN PARTICULIER : CUBA A ÉTÉ FORTEMENT CRITIQUÉ POUR NE PAS AVOIR COOPÉRÉ AVEC LE RAPPORTEUR SPÉCIAL DE LA CDH; LES AUTORITÉS SALVADORIENNES ET LE FMLN ONT ÉTÉ ENGAGÉS À APPLIQUER INTÉGRALEMENT LES CLAUSES DES RÉCENTS ACCORDS DE PAIX; LES VIOLATIONS CONTINUES DES DROITS DE LA PERSONNE EN HAÏTI PAR LE GOUVERNEMENT ILLÉGAL ONT ÉTÉ CONDAMNÉES; LA COMMISSION A SOUSCRIT À UNE PROPOSITION VISANT À FAIRE ÉTABLIR PAR LE RAPPORTEUR DE LA COMMISSION UN SYSTÈME D'OBSERVATEURS INDÉPENDANTS DES DROITS DE LA PERSONNE EN IRAQ; LES AUTORITÉS IRANIENNES ONT ÉTÉ EXHORTÉES À COOPÉRER PLEINEMENT AVEC LE REPRÉSENTANT SPÉCIAL DE LA CDH; TOUTES LES FACTIONS EN AFGHANISTAN ONT ÉTÉ AVISÉES DE LEUR OBLIGATION DE RESPECTER LES NORMES INTERNATIONALES EN MATIERE DES DROITS DE LA PERSONNE; LA COMMISSION A ENGAGÉ LE CRLOE À METTRE

FIN AUX VIOLATIONS DES DROITS DE LA PERSONNE AU MYANMAR, A RELÂCHER TOUS LES PRISONNIERS POLITIQUES ET À METTRE FIN IMMÉDIATEMENT ÀUX OFFENSIVES CONTRE DES GROUPES MINORITAIRES; LA 3E COMMISSION A PRIS L'INITIATIVE INHABITUELLE DE RECOMMANDER À LA CDH D'ENVISAGER LA NOMINATION D'UN RAPPORTEUR SPÉCIAL POUR LE SOUDAN. DANS UN AUTRE NOUVEAU DOSSIER, LA COMMISSION A INVITÉ LES ÉTATS EN CAUSE À INTENSIFIER LEURS EFFORTS POUR FAIRE RESPECTER LES DROITS DES MINORITÉS EN ESTONIE ET EN LETTONIE.

EX-YOUGOSLAVIE : SESSIONS SPÉCIALES DE LA CDH

ENFIN, LA TROISIÈME COMMISSION A SOUTENU LES EFFORTS DU RAPPORTEUR SPECIAL DE LA CDH SUR L'EX-YOUGOSLAVIE. CETTE DÉCISION EST UN ÉVÉNEMENT MARQUANT, DANS L'ÉVOLUTION DE LA CAPACITÉ DE LA CDH A RÉPONDRE RAPIDEMENT AUX SITUATIONS D'URGENCE. DEUX SÉANCES SPÉCIALES, L'UNE EN AOÛT ET L'AUTRE AU DÉBUT DE LA SEMAINE DERNIÈRE, ONT EU LIEU POUR LA PREMIÈRE FOIS ENTRE LES SESSIONS RÉGULIERES DE LA CDH. LE CANADA A APPUYÉ ACTIVEMENT CETTE INITIATIVE ET A COPARRAINÉ EN AOÛT LA RÉSOLUTION NOMMANT L'EX-PREMIER MINISTRE POLONAIS TADEUSZ MAZOWIECKI RAPPORTEUR SPÉCIAL AVEC MANDAT DE PROCÉDER À DES ENQUÊTES SUR PLACE. LES TROIS RAPPORTS PRÉSENTÉS JUSQU'À PRÉSENT PAR M. MAZOWIECKI FONT ÉTAT DE DIFFÉRENTS ACTES DE «PURIFICATION ETHNIQUE» (DÉPLACEMENTS FORCÉS DE PERSONNES, MENACES DE MORT, VIOLS, TORTURE, DÉTENTIONS ARBITRAIRES, DESTRUCTION DE MAISONS ET DE LIEUX DE CULTE, MEURTRES DE DIRIGEANTS POLITIQUES, RELIGIEUX ET INTELLECTUELS) PERPÉTRÉS SYSTÉMATIQUEMENT PAR LES MILICES SERBES ET LES UNITÉS IRRÉGULIÈRES EN BOSNIE ET HERZÉGOVINE. LA RÉSOLUTION DE LA SEMAINE DERNIÈRE DE LA CDH ENGAGE M. MAZOWIECKI À TRANSMETTRE SES CONCLUSIONS À LA COMMISSION D'EXPERTS POUR LES CRIMES DE GUERRE, RÉCEMMENT FORMÉE, QUI COMPTE UN EXPERT CANADIEN PARMI SES MEMBRES. COMME VOUS LE SAVEZ, LE CANADA PARTICIPE ACTIVEMENT À DES DISCUSSIONS SUR LA CRÉATION ÉVENTUELLE D'UN TRIBUNAL INTERNATIONAL AD HOC CHARGÉ DE JUGER LES INDIVIDUS ACCUSÉS DE CRIMES DE GUERRE DANS L'EX-YOUGOSLAVIE.

LA COMMISSION DES DROITS DE LA PERSONNE

POUR LA PROCHAINE SESSION DE LA CDH, LA DÉLÉGATION CANADIENNE SERA DIRIGÉE DE NOUVEAU PAR ANNE PARK. LE PROJET D'ORDRE DU JOUR POUR LA 49E SESSION EST MAINTENANT DISPONIBLE EN ANGLAIS ET CORRESPOND ÉTROITEMENT À L'ORDRE DU JOUR DES SESSIONS PRÉCÉDENTES. LE CANADA VISERA DEUX PRINCIPAUX OBJECTIFS À LA 49E COMMISSION.

PREMIÈREMENT, NOUS TENTERONS DE RÉALISER LE PLUS DE PROGRÈS POSSIBLE DANS L'ÉVOLUTION INSTITUTIONNELLE DES MÉCANISMES DES NATIONS UNIES VISANT À PROMOUVOIR ET À PROTÉGER LES DROITS DE LA PERSONNE. CETTE ACTION CORRESPOND ESSENTIELLEMENT AUX TRAVAUX THÉMATIQUES DONT J'AI PARLÉ AU SUJET DE LA TROISIÈME COMMISSION. COMME LA CONFÉRENCE MONDIALE DE JUIN SERA PROBABLEMENT AXÉE SUR LA RÉFORME DES MÉCANISMES, IL EST DIFFICILE POUR LE MOMENT D'ENVISAGER DES PERCÉES INSTITUTIONNELLES IMPORTANTES À LA 49E CDH DE CETTE ANNÉE. LE CANADA CONTINUERA CEPENDANT À JOUER SON RÔLE DE CHEF DE FILE SUR DIVERSES QUESTIONS, À PROPOS DESQUELLES IL DEMANDERA DES SUGGESTIONS À NOS ONG EN JANVIER : LIBERTÉ D'EXPRESSION, ORGANISMES CHARGÉS DE SURVEILLER L'APPLICATION DES TRAITÉS, DROITS DE LA PERSONNE ET HANDICAPS, ÉMIGRATIONS MASSIVES ET, BIEN SÛR, DROITS DES PEUPLES AUTOCHTONES.

DEUXIÈMEMENT, NOUS EXERCERONS DES PRESSIONS EN FAVEUR DE L'APPLICATION LA PLUS COMPLÈTE DES MÉCANISMES DES DROITS DE LA PERSONNE DES NATIONS UNIES DANS CHAQUE SITUATION APPROPRIÉE. JE TIENS ICI À ATTIRER VOTRE ATTENTION SUR UN POINT ESSENTIEL QUE ANNE PARK ET MOI AVONS SOULIGNÉ LORS DE NOS DERNIÈRES COMPARUTIONS. JE SERAI FRANC : LES TRAVAUX DE LA CDH DONNENT RAREMENT DES RÉSULTATS ENTIÈREMENT SATISFAISANTS POUR DES PAYS COMME LE CANADA. IDÉALEMENT, NOUS AIMERIONS QUE LES NATIONS UNIES SOUMETTENT À UN EXAMEN ATTENTIF TOUS LES PAYS SOUPÇONNÉS DE VIOLATIONS SÉRIEUSES DES DROITS DE L'HOMME. TOUTEFOIS, LES DÉCISIONS DE LA CDH SONT PRISES COLLECTIVEMENT PAR LES 53 PAYS MEMBRES, DONT SEULEMENT 11 FONT PARTIE DU GROUPE OCCIDENTAL; JE DOIS AJOUTER QU'ILS SONT FORTEMENT INFLUENCÉS PAR LES VUES DES QUELQUE 125 AUTRES MEMBRES DES NATIONS UNIES, QUI ONT LE DROIT DE PARTICIPER À TOUS LES ASPECTS DES DÉLIBÉRATIONS DE LA CDH, A L'EXCLUSION DU DROIT DE VOTE.

LA PROMOTION DES DROITS DE LA PERSONNE À LA CDH EST DONC EN GRANDE PARTIE L'«ART DU POSSIBLE». C'EST CE QU'A DÉMONTRÉ LE COMPTE RENDU D'ANNE PARK DE L'AN DERNIER, QUI DÉCRIVAIT NOS EFFORTS POUR EXAMINER DES CAS COMME CEUX DU SRI LANKA, DE L'INDONÉSIE ET DU GUATEMALA. DANS CHAQUE CAS, LES MESURES PRISES PAR LA CDH N'ONT PAS RÉPONDU À CE QUE LE CANADA, ET SES ALLIES AINSI QUE LES ONG, AURAIENT PRÉFÉRÉ. DES DÉCLARATIONS DE LA PRÉSIDENCE PLUTÔT QUE DES RÉSOLUTIONS ONT ÉTÉ ADOPTÉES SUR LE SRI LANKA ET LE TIMOR ORIENTAL, ET LA RÉSOLUTION SUR LE GUATEMALA A ÉTÉ ADOPTÉE SOUS LE POINT (19) DIT DES «SERVICES CONSULTATIFS», PLUTÔT QUE SOUS LE POINT (12) RELATIF AUX VIOLATIONS DES DROITS DE LA PERSONNE - CE QUI EST GÉNÉRALEMENT CONSIDÉRÉ COMME LA SANCTION DÉFINITIVE DE LA CDH.

LES ONG CANADIENNES ONT ÉTÉ DÉÇUES DE CES RÉSULTATS, ET NOUS PARTAGEONS CE SENTIMENT. TOUTEFOIS, SI L'ON CONSIDÈRE QUE DANS BEAUCOUP DE CAS LA SOLUTION DE RECHANGE EST L'INACTION, IL FAUT RECONNAÎTRE - CE QUE NOS ONG ONT ADMIS LORS DE CONSULTATIONS PRIVÉES - QUE LES MESURES ADOPTÉES PAR LA CDH CONSTITUENT UN CERTAIN PROGRÈS DANS LES EFFORTS DÉPLOYÉS POUR INCITER LES GOUVERNEMENTS EN QUESTION À AMÉLIORER LEUR PERFORMANCE EN MATIÈRE DE DROITS DE LA PERSONNE. L'OBJECTIF ULTIME DU GOUVERNEMENT CANADIEN ET DES ONG EST D'INCITER LES GOUVERNEMENTS À PRENDRE UN VIRAGE POUR LE MEILLEUR. IL S'AGIT, EN DERNIÈRE ANALYSE, DE LA MEILLEURE FAÇON DE JUGER DE LA VALEUR DU TRAVAIL DE LA CDH.

IL S'ENSUIT DONC QUE LES RESPONSABLES CANADIENS NE PEUVENT RAREMENT PRÉDIRE AVANT LA RÉUNION DE LA CDH LE RÉSULTAT FINAL EN CE QUI CONCERNE UN PAYS DONNÉ, OU MÊME INDIQUER QUEL RÉSULTAT LE CANADA SERAIT, EN FIN DE COMPTE, DISPOSÉ À ACCEPTER. LE PROCESSUS DE NÉGOCIATION EST DYNAMIQUE ET DURE PRATIQUEMENT TROIS MOIS. DES CONSULTATIONS ONT D'ABORD LIEU ENTRE PAYS DE MÊME OPINION APRÈS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE, ET LE PROCESSUS SE TERMINE À LA FIN DES TRAVAUX DE LA COMMISSION AU DÉBUT MARS. CELA SIGNIFIE DONC, CONTRAIREMENT AUX CRITIQUES FORMULÉES À L'OCCASION PAR CERTAINES ONG, QUE LE CANADA NE SE PRÉSENTE PAS À LA CDH, OU MÊME AUX CONSULTATIONS EN PRÉPARATION POUR LA CDH, AVEC DES POSITIONS BIEN ARRÊTÉES.

AINSI, EN PRÉVISION DE LA 49E SESSION, TOUT CE QUE NOUS SERIONS EN MESURE DE PRÉCISER, PARTICULIÈREMENT À L'ÉTAPE PRÉLIMINAIRE OÙ NOUS SOMMES, C'EST LA LISTE DES PAYS OÙ, DE L'AVIS DU CANADA, LA SITUATION RÉCLAME L'ATTENTION DE L'ASSEMBLÉE ET L'IDENTITÉ DES PAYS QUI DEVRAIENT FAIRE L'OBJET D'UN EXAMEN ATTENTIF COMPTE TENU DES DÉCISIONS ANTÉRIEURES DE LA CDH OU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

CETTE ANNÉE, AU POINT (12) CONCERNANT LA VIOLATION DES DROITS DE LA PERSONNE, LA CDH SERA SAISIE DES RAPPORTS OFFICIELS DES RAPPORTEURS SPÉCIAUX SUR LA SITUATION AU MYANMAR, À CUBA AU SALVADOR, EN IRAN, EN AFGHANISTAN, EN IRAQ, EN HAÏTI, EN GUINÉE ÉQUATORIALE ET DANS L'ANCIENNE YOUGOSLAVIE. LA COMMISSION DEVRAIT, EN TOUTE VRAISEMBLANCE, ADOPTER DES RÉSOLUTIONS EN FONCTION DE CES RAPPORTS ET LE CANADA EXERCERA SÛREMENT DES PRESSIONS POUR QUE LES MESURES QUI S'IMPOSENT SOIENT PRISES À LA LUMIÈRE DES CONCLUSIONS DES RAPPORTEURS SPÉCIAUX.

TOUJOURS AU POINT (12), LA CDH A ADOPTÉ L'AN DERNIER DES DÉCLARATIONS DU PRÉSIDENT SUR LE TIMOR ORIENTAL ET LE SRI LANKA. LE CANADA SURVEILLERA CES SITUATIONS DE PRÈS ET EXAMINERA ATTENTIVEMENT LES DOCUMENTS SOUMIS À LA CDH POUR DÉTERMINER QUELLES AUTRES MESURES PERTINENTES POURRAIENT ÊTRE PRISES À L'OCCASION DE LA 49E SESSION.

AU POINT 19 DE L'ORDRE DU JOUR CONCERNANT LES SERVICES CONSULTATIFS SUR LES DROITS DE LA PERSONNE, SOIT L'ASSISTANCE TECHNIQUE, UN RAPPORT D'EXPERT SERA SOUMIS SUR LE GUATEMALA. LE CANADA L'ÉTUDIERA TRÈS ATTENTIVEMENT DANS LE BUT DE DÉTERMINER S'IL Y A RAISON DE CROIRE, COMME NOUS LE FAISONS DEPUIS FORT LONGTEMPS, QU'IL SERAIT PLUS OPPORTUN D'ABORDER CETTE QUESTION AU POINT (12).

IL Y AURA, EN DERNIER LIEU, DES DISCUSSIONS SUR UNE SÉRIE DE POINTS INSCRITS DEPUIS LONGTEMPS À L'ORDRE DU JOUR, RELATIFS À LA SITUATION EN AFRIQUE DU SUD ET AU MOYEN-ORIENT. LE CANADA, COMME TOUJOURS, FAVORISERA L'ADOPTION DE TEXTES PONDÉRÉS, S'ABSTENANT DE FAIRE DES DÉCLARATIONS PROVOCANTES QUI NE CONTRIBUERAIENT AUCUNEMENT À RÉSOUDRE LES DÉLICATES QUESTIONS POLITIQUES PROPRES A CES RÉGIONS. ÉTANT DONNÉ LA DYNAMIQUE POLITIQUE SUR CES QUESTIONS À L'ONU, LES CHANCES DE SUCCÈS SONT, AU MIEUX, MITIGÉES.

RÔLE DES ONG CANADIENNES

C'EST LÀ, MONSIEUR LE PRÉSIDENT, UN APERÇU RAPIDE DE LA 49^{E} SESSION DE LA CDH. AVANT D'ABORDER UN AUTRE SUJET, J'AIMERAIS TOUTEFOIS PARLER DU RÔLE DES ONG CANADIENNES DANS NOS PRÉPARATIFS EN PRÉVISION DES TRAVAUX DE LA CDH ET DANS NOTRE FAÇON D'ABORDER EN GÉNÉRAL LA QUESTION DES DROITS DE LA PERSONNE SUR LA SCÈNE INTERNATIONALE. LES CONSULTATIONS AVEC NOS ONG ONT UNE INFLUENCE PROFONDE SUR LA POSITION DU CANADA FACE AUX DIVERSES QUESTIONS ET SITUATIONS À L'ORDRE DU JOUR DE LA COMMISSION, ET CETTE INFLUENCE DEMEURERA IMPORTANTE.

JAN BAUER, DU RÉSEAU DES ONG CONCERNÉES PAR LES DROITS DE LA PERSONNE, VOUS A MIS AU FAIT DE NOS DISCUSSIONS AVEC LES ONG DANS LE CADRE DU PROCESSUS CONSULTATIF PROPREMENT DIT. NOTRE APPROCHE DE CES DISCUSSIONS EST ÉVIDENTE DANS LA CORRESPONDANCE QUE J'AI EUE AVEC M^{ME} BAUER ET QU'ELLE A MISE À VOTRE DISPOSITION. JE ME CONTENTERAI DONC D'EN REVOIR CERTAINS POINTS SAILLANTS.

TOUT D'ABORD, LES ONG JOUENT UN RÔLE DE PREMIER PLAN DANS LA PROMOTION DES DROITS DE LA PERSONNE AU NIVEAU INTERNATIONAL, À LA FOIS COMME PARTENAIRES DES GOUVERNEMENTS INTÉRESSÉS PAR LA QUESTION AU SEIN D'UNE INSTANCE INTERNATIONALE ET PAR LEUR PARTICIPATION DIRECTE, SUR PLACE, DANS DE NOMBREUX PAYS. LE CANADA EST DONC UN ARDENT DÉFENSEUR DU DROIT DES ONG À OEUVRER DANS TOUS LES PAYS ET À PARTICIPER, AUTANT QUE POSSIBLE, AUX TRAVAUX DES NATIONS UNIES ET D'AUTRES ORGANISMES INTERNATIONAUX VOUÉS À LA DÉFENSE DES DROITS DE LA PERSONNE.

C'EST POURQUOI LE MINISTÈRE DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ATTACHE UNE TELLE IMPORTANCE AUX CONSULTATIONS DIRECTES AVEC LES ONG CANADIENNES. LE MODÈLE CANADIEN EST, À NOTRE CONNAISSANCE, CELUI QUI FAIT INTERVENIR LE PLUS GRAND NOMBRE DE GROUPES INTÉRESSÉS. OUTRE L'IMPORTANTE RENCONTRE QUI A LIEU CHAQUE ANNÉE EN JANVIER AVANT LA RÉUNION DE LA CDH, ET À LAQUELLE TOUS LES GROUPES INTÉRESSÉS PEUVENT PARTICIPER, LES DIVERS ORGANISMES PEUVENT DEMANDER AUX SECTEURS RESPONSABLES DES DROITS DE LA PERSONNE ET DES DIRECTIONS GÉOGRAPHIQUES DU MINISTERE DE TENIR DES RÉUNIONS SPÉCIALES À TOUT MOMENT DANS L'ANNÉE. PAR EXEMPLE, LA SEMAINE DERNIÈRE, ANNE PARK ET D'AUTRES RESPONSABLES ONT PASSÉ LA JOURNÉE À TORONTO EN RÉUNION AVEC LE CONSEIL CANADIEN DES ÉGLISES. AU COURS DE LA DERNIÈRE ANNÉE, LES SECTEURS GÉOGRAPHIQUES ONT ÉTÉ SOUVENT EN CONTACT AVEC DIVERSES ONG - AU MOINS SIX RÉUNIONS PAR SECTEUR GÉOGRAPHIQUE ET JUSQU'À QUINZE DANS UN CAS PRÉCIS.

NOUS AVONS, LORS DE NOS DISCUSSIONS AVEC LE RÉSEAU, SOULIGNÉ NOTRE ENGAGEMENT À CONSERVER UNE TELLE OUVERTURE ET À ADAPTER LE PROCESSUS EN FONCTION DE L'ÉVOLUTION DES BESOINS ET DES INTÉRÊTS. NOUS AVONS DONC ACCEPTÉ L'OFFRE RÉCENTE DU RÉSEAU DE COLLABORER AVEC NOUS POUR ORGANISER LES CONSULTATIONS POUR CETTE ANNÉE, QUI DOIVENT SE TENIR DU 13 AU 15 JANVIER. NOUS PRÉVOYONS D'AILLEURS DE RENCONTRER LES REPRÉSENTANTS DU RÉSEAU LA SEMAINE PROCHAINE À CE SUJET.

QUANT AUX AMÉLIORATIONS A LONG TERME OU ADDITIONS FONDAMENTALES À APPORTER AU PROCESSUS DE CONSULTATION, NOUS AVONS RÉITÉRÉ NOTRE OUVERTURE ET TRANSPARENCE, COMPTE TENU DES LIMITES FINANCIÈRES AUXQUELLES SONT CONFRONTÉS TANT LE GOUVERNEMENT QUE LES ONG. TOUT CHANGEMENT DÉFINITIF DEVRA FAIRE L'OBJET DE DISCUSSIONS AVEC LES AUTRES MINISTÈRES ET ORGANISMES INTÉRESSÉS.

EN DÉFINITIVE, LA SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX AFFAIRES EXTÉRIEURES SOUHAITERA EXAMINER TOUTES LES RÉFORMES POSSIBLES RELEVANT DE SA RESPONSABILITÉ AFIN QUE LE PROCESSUS D'ÉLABORATION DES POLITIQUES TIENNE COMPTE DE TOUS LES INTÉRÊTS EN CAUSE. VOUS N'IGNOREZ PAS QU'ELLE SOUHAITE ASSURER LA PLUS GRANDE OUVERTURE ET TRANSPARENCE POSSIBLES DE MANIÈRE A CE QUE LES PRÉOCCUPATIONS DES ONG ET D'AUTRES ORGANISATIONS REÇOIVENT TOUTE L'ATTENTION VOULUE DANS LE CADRE DU PROCESSUS DÉCISIONNEL. VU LES MAIGRES RESSOURCES DONT LES ONG ET NOUS-MÊMES DISPOSONS, JE PENSE QUE LA NATURE ET LA QUALITÉ DU PROCESSUS SONT PLUS IMPORTANTES QUE LE NOMBRE DE SÉANCES OFFICIELLES OU LEUR FRÉQUENCE. PAR EXEMPLE, CERTAINES DISCUSSIONS INFORMELLES ONT EU LIEU QUANT À L'UTILITÉ D'ÉLARGIR LE PROCESSUS DE CONSULTATION DE MANIÈRE À INCLURE DES REPRÉSENTANTS DU SECTEUR PRIVÉ ET DES ONG OEUVRANT DANS LE SECTEUR DU DÉVELOPPEMENT. DE FAIT, LA MINISTRE, MADAME LANDRY, A MENÉ DE TELLES CONSULTATIONS EN JUIN DERNIER.

LA CONFÉRENCE MONDIALE SUR LES DROITS DE LA PERSONNE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, AVANT DE TERMINER, J'AIMERAIS DIRE QUELQUES MOTS À PROPOS DE LA CONFÉRENCE MONDIALE SUR LES DROITS DE L'HOMME. CELLE-CI POURRAIT AVOIR UNE INCIDENCE CONSIDÉRABLE SUR LES FUTURES ORIENTATIONS DU PROGRAMME DES DROITS DE LA PERSONNE DES NATIONS UNIES ET, PAR CONSÉQUENT, SUR LE TRAVAIL DE LA CDH.

LA CONFÉRENCE MONDIALE SE TIENDRA À VIENNE DU 14 AU 25 JUIN, VRAISEMBLABLEMENT AU NIVEAU DES MINISTRES DES AFFAIRES ÉTRANGERES. VOUS N'IGNOREZ PAS QUE, JUSQU'À CE JOUR, LES PRÉPARATIFS DE CETTE CONFÉRENCE ONT DONNÉ LIEU À DES NÉGOCIATIONS TRÈS ARDUES. MALGRÉ TROIS SÉANCES DU COMITÉ PRÉPARATOIRE DE LA CONFÉRENCE, DONT LA PREMIÈRE S'EST TENUE EN SEPTEMBRE 1991, LES FAIBLES PROGRÈS RÉALISÉS L'ONT ÉTÉ AU PRIX DE TIRAILLEMENTS INCESSANTS. LA SEMAINE DERNIÈRE ENCORE, LES NÉGOCIATIONS ÉTAIENT PARALYSÉES EN RAISON D'UN DÉSACCORD SUR L'ORDRE DU JOUR DE LA CONFÉRENCE. NOUS AVONS DONC ÉTÉ TRÈS HEUREUX D'APPRENDRE QUE LA TROISIÈME COMMISSION DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EST FINALEMENT ARRIVÉE À UN COMPROMIS RELATIVEMENT À CET ORDRE DU JOUR (TEXTE DISPONIBLE). CECI NOUS PERMETTRA DE POURSUIVRE LE TRAVAIL PRÉPARATOIRE CRUCIAL AFIN QUE LA CONFÉRENCE DONNE DES RÉSULTATS TANGIBLES.

JUSQU'ICI, LE CANADA A JOUÉ UN RÔLE DE PREMIER PLAN DANS LES PRÉPARATIFS DE LA CONFÉRENCE. NOTRE DÉLÉGATION ÀUX SÉANCES DU COMITÉ PRÉPARATOIRE, DIRIGÉE PAR M^ME^ ANNE PARK, A CONTRIBUÉ À OBTENIR QUE L'ÉLARGISSEMENT DE LA PARTICIPATION DES ONG À LA CONFÉRENCE; EN OUTRE, UNE PROPOSITION DU CANADA A JOUÉ UN RÔLE CLÉ DANS LE CONSENSUS FINAL RELATIF À L'ORDRE DU JOUR. NOUS AVONS TOUT PARTICULIÈREMENT CONTRIBUÉ À JETER DES PONTS ENTRE LES RÉGIONS ET, SURTOUT, À ÉVITER UN GRAVE CLIVAGE NORD-SUD QUI NUIRAIT AUX CHANCES DE SUCCÈS DE LA CONFÉRENCE. C'EST DANS CE BUT QUE MADAME ANNE PARK A ASSISTÉ À LA RÉUNION PRÉPARATOIRE RÉGIONALE DE L'AFRIQUE, QUI A EU LIEU À TUNIS DU 2 AU 6 NOVEMBRE. LE TON DE CETTE RÉUNION ET, PARTICULIÈREMENT, LE RÔLE ACTIF JOUÉ PAR LES ONG AFRICAINES NOUS ONT ENCOURAGÉS. DES RÉUNIONS SEMBLABLES DEVRAIENT SE TENIR AU DÉBUT DE 1993 EN AMÉRIQUE LATINE, DU 18 AU 22 JANVIER AU COSTA RICA, ET PEUT-ÊTRE EN ASIE.

NOUS AVONS AUSSI COLLABORÉ ÉTROITEMENT AVEC UN GROUPE DE COMMISSAIRES AUX DROITS DE LA PERSONNE DE DIVERS PAYS, DONT MAX YALDEN, AFIN DE PROMOUVOIR L'IDÉE D'UNE RÉUNION PARALLÈLE DES INSTITUTIONS NATIONALES RESPONSABLES DES DROITS DE LA PERSONNE (QUI AURAIT LIEU EN MÊME TEMPS QUE LA CONFÉRENCE MONDIALE). CETTE RÉUNION VISERAIT À CRÉER DES LIENS ENTRE DE TELLES INSTITUTIONS ET FACILITERAIT LE TRANSFERT AUX PAYS EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT DU SAVOIR-FAIRE EN MATIÈRE DE DROITS DE LA PERSONNE.

LE CANADA ATTACHE UNE IMPORTANCE PARTICULIÈRE À DE TELLES ACTIVITÉS EXTRA-GOUVERNEMENTALES. IL EST CLAIR QUE LES NÉGOCIATIONS À LA CONFÉRENCE SERONT DIFFICILES JUSQU'À LA TOMBÉE DU RIDEAU. CE QUI N'EST PAS SURPRENANT, VU LE SUJET DISCUTÉ : LE DÉBAT SUR LES DROITS DE LA PERSONNE EMBRASSE UN LARGE ÉVENTAIL DE QUESTIONS NATIONALES ET INTERNATIONALES. CERTAINS GOUVERNEMENTS CONSIDÈRENT ENCORE QUE LES PRINCIPES IMMUABLES DES DROITS DE LA PERSONNE MENACENT DIRECTEMENT LEURS INTÉRÊTS FONDAMENTAUX. NOUS ESPÉRONS DONC QUE, GRÂCE À LA TENUE D'UNE RÉUNION DES INSTITUTIONS NATIONALES ET D'UNE CONFÉRENCE PARALLÈLE DES ONG, L'ATTENTION INTERNATIONALE SERA CENTRÉE SUR VIENNE, QUE DES PROPOSITIONS UTILES SERONT PRÉSENTÉES POUR LA CONFÉRENCE MONDIALE ET QUE DES PRESSIONS SERONT EXERCÉES SUR LES GOUVERNEMENTS AFIN QUE LES RÉSULTATS DE LA CONFÉRENCE MONDIALE SOIENT SATISFAISANTS.

CELA, BIEN ENTENDU, PRÉSUME LA QUESTION SUIVANTE: QU'EST-CE QUI CONSTITUE UN RÉSULTAT SATISFAISANT? QUEL EST L'OBJECTIF VISÉ PAR LE CANADA? MAINTENANT QUE NOUS AVONS FORCÉ L'IMPASSE CONCERNANT L'ORDRE DU JOUR DE LA CONFÉRENCE, NOUS DEMANDERONS AUX ONG CANADIENNES ET AUX PERSONNES INTÉRESSÉES DE NOUS FAIRE PART DE LEURS VUES AU COURS DES PROCHAINES SEMAINES ET NOUS OBTIENDRONS DES DIRECTIVES DE LA SEAE.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE A FAIT CLAIREMENT COMPRENDRE QUE LA CONFÉRENCE DEVAIT PORTER PRINCIPALEMENT, NON SUR LA SITUATION DES DROITS DE LA PERSONNE DANS CERTAINS PAYS, QUI EST ÉTUDIÉE RÉGULIÈREMENT PAR LA CDH, MAIS PLUTÔT SUR LES FAÇONS D'AMÉLIORER LE PROGRAMME DES DROITS DE LA PERSONNE DES NATIONS UNIES. SI L'ON EN JUGE PAR LES CONFÉRENCES PRÉCÉDENTES, IL EST À PRÉVOIR QUE LA CONFÉRENCE DE VIENNE DONNERA LIEU À UNE DÉCLARATION DE PRINCIPES ET À UN «PLAN D'ACTION» METTANT EN MARCHE LES TRAVAUX ET LES NÉGOCIATIONS COMPLÉMENTAIRES NÉCESSAIRES POUR RÉALISER DIVERSES RÉFORMES. UN DES CADRES POSSIBLES POUR UN TEL PLAN D'ACTION A ÉTÉ PROPOSÉ PAR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL ADJOINT AUX DROITS DE L'HOMME, M. ANTOINE BLANCA. CELUI-CI A PROPOSÉ QUE LA CONFÉRENCE VISE TROIS BUTS : LA RATIFICATION DES INSTRUMENTS FONDAMENTAUX - C'EST-À-DIRE UN ENGAGEMENT ACCRU À L'ÉGARD DES NORMES INTERNATIONALES EN MATIÈRE DE DROITS DE LA PERSONNE; LE RENFORCEMENT DES MÉCANISMES D'APPLICATION ET DE CONTRÔLE ET LA COOPÉRATION TECHNIQUE AU REGARD DES DROITS DE LA PERSONNE. CE DERNIER POINT PERMETTRAIT DE FAIRE PROGRESSER LE DIALOGUE SUR LE LIEN ENTRE LES DROITS DE LA PERSONNE ET LE DÉVELOPPEMENT, UNE QUESTION QUI, GRÂCE AU RÔLE DE PREMIER PLAN JOUÉ PAR LE CANADA, A ÉTÉ MISE AU CENTRE DE LA DISCUSSION.

LA PROPOSITION DE M. BLANCA OFFRE UN EXCELLENT POINT DE DÉPART, TOUT AU MOINS POUR AMORCER DES NÉGOCIATIONS. J'ESTIME TOUTEFOIS QU'IL NOUS FAUT ÊTRE RÉALISTES ET NOUS ATTENDRE À CE QUE TOUS LES GOUVERNEMENTS NE SE RALLIENT PAS NÉCESSAIREMENT À LA POSITION DU CANADA QUANT À CE QUI CONSTITUE UNE «AMÉLIORATION» DU SYSTÈME DES DROITS DE LA PERSONNE DE L'ONU. DES EFFORTS CONSIDÉRABLES DEVRONT ÊTRE DÉPLOYÉS SIMPLEMENT POUR REPOUSSER LES PROPOSITIONS DE CERTAINS PAYS QUI, EN RÉALITÉ, SAPERAIENT OU AFFAIBLIRAIENT LES PRINCIPES INTERNATIONAUX OU LE SYSTÈME ÉTABLIS. LE CANADA NE SERA PAS PRÊT À APPROUVER UN RECUL. NOUS INSISTERONS SUR LE FAIT QUE LE BUT FONDAMENTAL DE LA CONFÉRENCE EST DE BÂTIR SUR LES RÉALISATIONS DES NATIONS UNIES DANS LE DOMAINE DES DROITS DE LA PERSONNE DEPUIS 1948, ANNÉE DE L'ADOPTION DE LA DÉCLARATION UNIVERSELLE.

LES IDÉES VALABLES NE MANQUENT PAS POUR UN TEL EXERCICE ET NOUS SOUHAITONS PRÉSENTER BIENTÔT AUX ONG CANADIENNES UN DOCUMENT DE TRAVAIL SUR LES PROPOSITIONS QUE LE CANADA POURRAIT TENTER DE FAIRE INCLURE DANS UN PLAN D'ACTION D'ICI LA CONFÉRENCE.

POUR CONCLURE, MONSIEUR LE PRÉSIDENT, JE TENTERAI AVEC PLAISIR DE RÉPONDRE À TOUTES LES QUESTIONS QUE LES MEMBRES DU SOUS-COMITÉ VOUDRONT ME POSER ET PRENDRAI NOTE DE LEURS SUGGESTIONS.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
K1A 0S9
Ottawa

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the Department of External Affairs and International Trade:

John Noble, Director General, International Organizations Bureau.

TÉMOIN

Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce extérieur:

John Noble, Directeur général, Direction générale des organisations internationales.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

373900004

JUN 8 1994